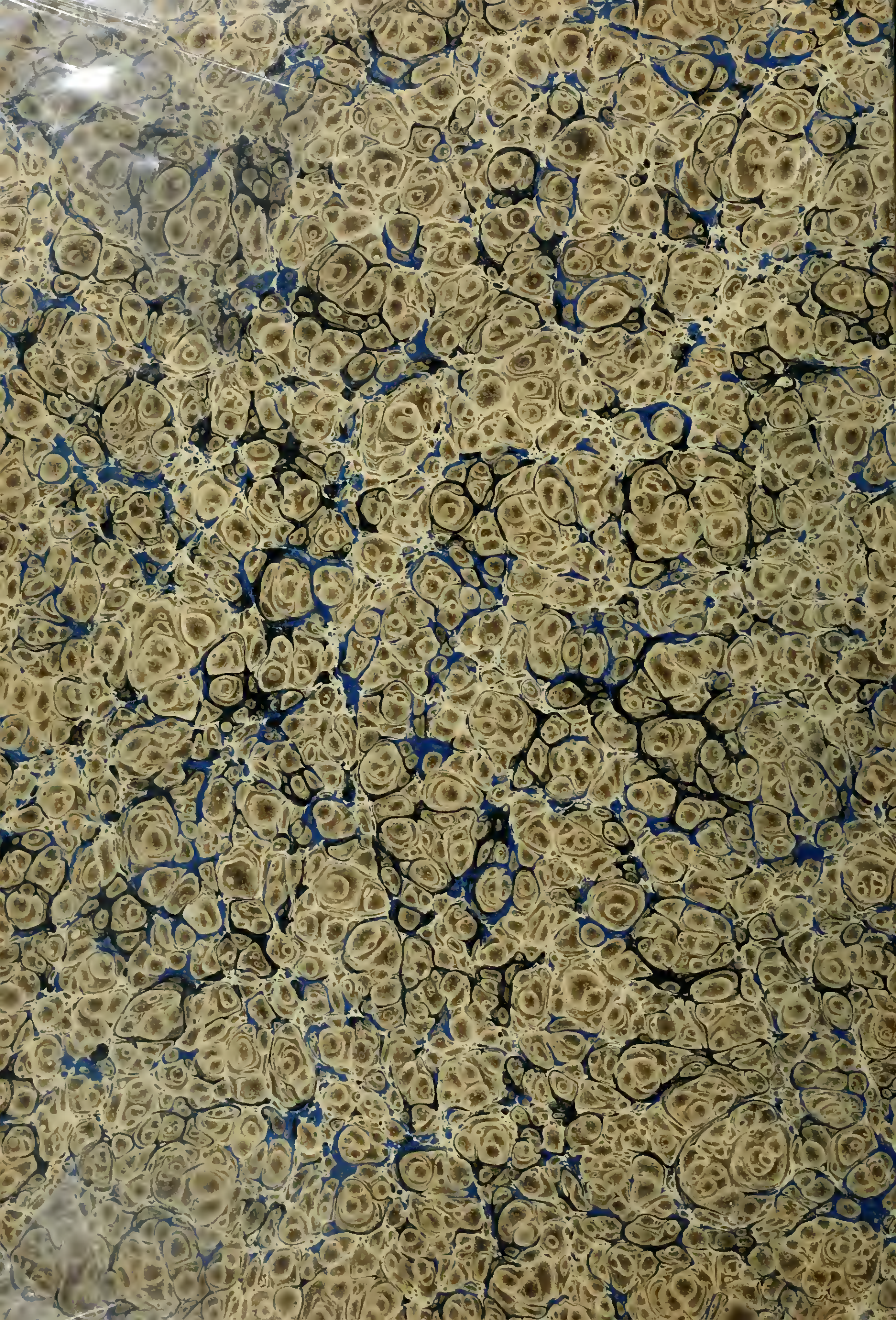




LE FILS DU DIABLE

OU LES TROIS HOMMES ROUGES

PAR

PAUL FÉVAL



F. ROY, éditeur, 222, boulevard Saint-Germain, PARIS.

LE

FILS DU DIABLE

OU

LES TROIS HOMMES ROUGES

Par PAUL FÉVAL

PROLOGUE

LES TROIS HOMMES ROUGES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA JUDENGASSE

L'hôtel des postes de Francfort-sur-le-Mein venait d'ouvrir ses portes au public. La Zeil, qui est le boulevard italien de la ville d'or, commençait à s'encombrer d'industriels de toute sorte : les courtiers de la Bourse y coudoyaient les colporteurs de nouvelles ; les commis alertes luttaient de vitesse avec les garçons de bureau ; les chasseurs en grande livrée poussaient les valets du petit commerce, et ne cédaient la place qu'aux messagers diplomatiques, reconnaissables à leurs portefeuilles blasonnés.

C'était un mouvement continuel et bruyant. Quelques femmes se glissaient parmi les heiduques : les Anglais touristes croassaient leur excentrique baragouin ; les trompettes des postillons cornaient de téméraires fanfares, les courriers jouaient du fouet pour avertir la foule, qui ouvrait un large passage au galop de leurs chevaux du Mecklembourg.

Il était neuf heures du matin. Tout le monde avait des lettres à prendre, des places à retenir, ou des relais à commander.

Les cours intérieures de l'immense hôtel où le prince de Tour et Taxis a installé les bureaux de la poste étaient encombrées de voitures de toutes tailles et de toutes formes. On voyait là la droschke du Nord auprès de l'excentrique tandem, l'impondérable tilbury côte à côte avec la lourde et commode bâtarde, importation anglaise, qui s'est perfectionnée dans les États de la Confédération germanique.

On était au mois d'octobre de l'année 1824. — Dans la salle des voyageurs, confortable appartement où l'on aurait pu se croire chez soi sans le grillage de fer qui protégeait les commis, la foule se renouvelait à chaque instant. Parmi la cohue affairée qui se pressait là, parlant toutes les langues et portant tous les costumes connus, nous désignerons

au lecteur deux personnages, séparés en ce moment pour toute la largeur de la salle.

Le premier de ces deux voyageurs retenait une place dans la voiture publique de Heidelberg. Ses vêtements étaient étranges, même en ce lieu privilégié, où tant de toilettes disparates se frottaient et fraternisaient. — Il avait un manteau écarlate, drapé à la manière des étudiants allemands, et son feutre à grands bords, qui ressemblait aux coiffures des Cavaliers du temps de Cromwell, cachait entièrement son front et ses yeux.

Ce qu'on apercevait de son visage indiquait une grande jeunesse et une beauté presque féminine. Des boucles de cheveux noirs, abondants et fins, s'échappaient de son feutre, et retombaient jusque sur ses épaules.

L'autre voyageur attendait son tour au bureau des chevaux à franc étrier. Il était adossé à l'un des montants du grillage. Une pensée triste chargeait son front large et à demi dépouillé. Il semblait réfléchir profondément, et sa méditation était de plus en plus douloureuse.

C'était un homme de quarante ans à peu près. Sa physionomie douce et loyale avait perdu tout joyeux reflet de jeunesse. Des mèches de cheveux grisonnants et rares déjà se jouaient autour de ses tempes. Ce visage avait dû traduire autrefois l'insouciance de l'homme heureux et la fierté du gentilhomme; mais il n'avait d'autre expression maintenant que celle du découragement morne.

Auprès de lui, quelque gros marchand de Fleet-Street, monomane de locomotion, qui vendait du fromage à Londres et se faisait appeler milord à l'étranger, tenait le commis depuis un quart d'heure. Il discutait énergiquement le prix des guides, demandait, à grand renfort de grognements gutturaux, les arrêtés du prince de Tour et Taxis, et cherchait à gagner sur le change de ses banknotes.

Pendant cela, notre voyageur attendait perdu dans sa rêverie. Ses voisins profitaient de sa distraction pour se glisser au-devant de lui et prendre son tour : il ne s'en apercevait point. Une de ses mains, qui était passée sous le revers de son habit, ramena un médaillon suspendu à son cou par une chaîne d'or.

Il serra ce médaillon contre lui et le contempla à la dérobée, comme s'il eût craint les regards indiscrets ou moqueurs.

C'était le portrait d'une jeune femme, dont les yeux bleus, tendres et bons, semblèrent lui sourire. Autour du portrait s'enroulait comme un cadre une boucle de blonds cheveux d'enfant.

La paupière du voyageur devint humide. — Puis il sembla se réveiller tout à coup, et cacha précipitamment le médaillon dans son sein.

— Je voudrais me rendre au château de Bluthaupt, dit-il au commis qui était libre.

Le commis consulta une pancarte.

— Entre Obernburg et Esselbach, répondit-il; — il n'y a pas de voiture publique, et la route de poste ne va que jusqu'à Obernburg.

— Combien de lieues? demanda l'étranger.

— Huit milles d'Allemagne, dont deux à travers champs... Voulez-vous un guide?

L'étranger s'informa du prix. C'était quelques florins de plus. Il réfléchit un instant, puis il dit

— J'irai seul.

— Ce n'est pas le Pérou que ce monsieur! pensa le commis en lui expédiant sa lettre de relai.

L'étranger paya et se dirigea vers la porte. — Le jeune homme au manteau écarlate prenait en ce moment le même chemin. Ils traversèrent ainsi la cour à quelques pas l'un

de l'autre sans se voir : chacun d'eux était trop préoccupé pour s'amuser à regarder les passants sous le nez.

Comme ils touchaient à la porte de sortie donnant sur la Zeil, un courrier à cheval arrivait au grand galop devant l'hôtel des postes. Ce courrier portait la livrée des comtes de Bluthaupt : rouge sur noir.

L'effort qu'il fit pour arrêter court son cheval, dont le poitrail frôlait presque le plus âgé de nos deux voyageurs, attira vers ce dernier son attention, bien qu'il eût les yeux fixés déjà sur le jeune homme au manteau rouge.

Une expression d'étonnement vint se peindre sur son visage, enflammé par la rapidité de sa course.

Il était évident que les deux voyageurs lui étaient également connus.

Il hésita un instant entre les deux; quand il se retourna enfin, le plus jeune rasait à gauche les maisons de la Zeil, tandis que l'autre remontait précipitamment la rue dans la direction opposée.

— Je ne veux jamais boire un verre de bière, murmura le courrier, — si ce beau fils n'est pas un des trois bâtards de Bluthaupt!... Quant à l'autre, ses cheveux étaient plus noirs que cela, il y a cinq ans, lorsqu'il vint épouser la comtesse Hélène... mais c'est bien le Français : M. le vicomte d'Audemer!

Tout en pensant de la sorte, il sauta lestement sur le pavé de la cour, jeta la bride à un palefrenier, et s'élança dans la Zeil.

Ici la même hésitation le reprit. Celui qu'il appelait le bâtard avait tourné à gauche, et le vicomte était à droite. Quel côté choisir? Après avoir été indécis durant une seconde, il remonta la Zeil en courant à la poursuite de M. d'Audemer; mais une multitude de voies étroites ou larges débouchaient sur la rue principale; le vicomte avait tourné l'une d'elles sans doute. Le courrier, qui se nommait Fritz, désespéra bientôt de le rejoindre. Il revint alors sur ses pas, et chercha le plus jeune des deux voyageurs, qui fut introuvable.

Le courrier gratta son front mouillé de sueur sous sa petite casquette rouge et noire.

— J'aurais mieux fait de les appeler tout de suite! grommela-t-il; mais ça m'a coupé la parole de les voir tous deux à la fois... Ils avaient l'air de ne pas se reconnaître. Ce grand diable de chapeau cachait le visage du jeune homme. Après tout, ce n'est peut-être pas un des fils du comte Ulrich...

Il s'était arrêté au milieu de la rue pour reprendre haleine. Les passants le coudoyaient à droite et à gauche, et, avec la bonhomie d'un Allemand de la vieille roche, il saluait tous ceux qui le heurtaient.

— D'ailleurs, se dit-il encore en poursuivant le cours de ses réflexions, le comte Gunther et son intendant n'aiment pas beaucoup les visiteurs... Je crois bien que ceux-ci seraient encore plus mal venus que les autres au schloss de Bluthaupt! Maître Zachœus m'a chargé d'un message, le plus sûr est de l'accomplir.

Il quitta la Zeil, et se dirigea vers le quartier neuf de Wolgraben, dont les maisons peintes étalent sur la rue le luxe de leurs éclatantes couleurs.

Il s'arrêta devant la porte d'un charmant petit hôtel, enluminé, coquet, chatoyant, et ressemblant à une de ces jolies boîtes de carton glacé qui décorent l'étalage de nos confiseurs.

Il souleva un marteau de fonte dorée, et demanda au valet qui vint lui ouvrir :

— M. le chevalier de Regnault?

On l'introduisit dans un boudoir parfumé à toute outrance, où un jeune homme, vêtu d'une robe de soie à ramages, livrait les

cheveux touffus et raides qu'il avait aux mains pommadées d'un coiffeur de Francfort.

Ce jeune homme, qui arrivait à la trentaine, était petit de taille. Il avait une physionomie souriante, et qui semblait s'efforcer d'être gracieuse. Ses traits ne manquaient pas de délicatesse. L'expression générale de son visage était une finesse mielleuse, sur laquelle s'attachait assez bien un masque de franchise étudiée. Ses manières voulaient évidemment être douces, et s'imprégner en même temps de distinction noble. — A cet égard, ses efforts n'étaient pas complétetement vains. Aux yeux des gens qui n'y voyaient point trop clair, M. de Regnault pouvait passer pour un de ces caractères loyaux mais frivoles que l'étranger s'obstine à regarder comme les types les plus choisis du caractère français.

— Que veut ce brave homme? demanda-t-il sans se retourner.

— Je viens du château de Bluthaupt, répondit Fritz.

— Ah! ah!... Et vous avez une lettre de Zachœus Nesmer?

— Je n'ai point de lettre, dit le courrier. Maître Zachœus m'a seulement ordonné d'entrer dans votre maison, et de vous rapporter des paroles qu'il a prononcées; mais il faut que ce soit sans témoins.

Le chevalier haussa les épaules.

— Ces Allemands sont mystérieux comme les revenants de leurs ballades! murmura-t-il. Approchez, mon brave, et dites-moi votre grand secret à l'oreille.

Le coiffeur qui accommodait M. de Regnault s'éloigna de quelques pas; Fritz s'avança, au contraire, et vint mettre sa bouche sous les faces pommadées du Français.

— L'heure est venue, murmura-t-il.

— Après? dit Regnault.

— C'est tout.

Le chevalier éclata de rire.

— Que disais-je! s'écria-t-il. Voici ce Zachœus, un honnête compagnon, qui m'invite à souper avec les mêmes précautions que s'il s'agissait d'un crime! Grand merci, brave homme. Germain! qu'on donne à boire à ce bon garçon, et qu'il s'en aille content.

Le chevalier rendit sa tête au coiffeur, et ce laconique message sembla ne lui avoir rien fait perdre de sa liberté d'esprit.

Fritz avala une cruche de vin du Rhin, et s'avoua volontiers que les Français étaient de fort aimables cœurs.

Il n'eût pas mieux demandé que de doubler la dose, mais sa tâche n'était pas achevée. Il sortit.

Le quartier neuf de Francfort et les environs des remparts semblaient lui être suffisamment connus. Il trouva aisément sa route le long des jardins délicieux qui ont remplacé les vieilles murailles abattues. De toutes parts, sur son chemin, s'élevaient de petits hôtels modernes, attifés et fardés comme la demeure du chevalier de Regnault. Au détour de quelque rue, son regard enfilait les grands quais qui bordent les deux rives du Mein. Ailleurs, c'étaient des bosquets touffus, des parterres, des jets d'eau, des lacs, des ponts, des cascades, et tout cet attirail qu'on nomme un jardin anglais.

Au-dessus de la plupart des portes particulières, et au fronton de tous les édifices publics, Fritz pouvait découvrir cette inscription uniforme : *Freye-Stadt* (ville libre); mais çà et là il rencontrait sur sa route des soldats d'Autriche et des cavaliers prussiens dont la présence démentait l'ambitieuse vanterie des bourgeois de la cité impériale.

La mission de Fritz l'appelait hors de ce quartier brillant à la manière des décorations de notre Opéra-Comique. Il marcha vers le centre de la cité, et bientôt les sémillantes bonbonnières du Wolgraben firent place aux

maisons flamandes des environs du Rœmer (hôtel de ville). A quelques pas de ce vieil édifice, dont l'apparence mesquine ne s'accorde pas avec les grands souvenirs qui s'y rattachent, Fritz alla frapper à la porte d'une maison construite dans le style flamand.

Un valet vêtu d'une veste bleue à mille boutons d'argent vint lui ouvrir.

— Je voudrais parler au seigneur Yanos Georgyi, dit Fritz.

Le valet prit les devants, et Fritz, qui le suivait, pénétra dans une grande salle carrelée, où deux hommes, cuirassés et plastronnés, se prodiguaient amicalement d'énormes coups de sabre.

A l'entrée de Fritz, l'un des deux combattants souleva son masque en mailles de fer. C'était un homme de haute taille et d'aspect militaire, portant le pantalon rouge à la hussarde et les demi-bottes éperonnées des Magyares de la basse Hongrie.

Au-dessus des hanches, son plastron de cuir, à moitié déboutonné, laissait voir sa musculeuse poitrine. Il avait jeté sur un divan son dolman brodé et son calpack de fourrure aux éclatants revers rouges.

Cet homme était beau, mais d'une beauté brutale et grossière.

— Je viens vers Votre Seigneurie, dit Fritz, de la part de maître Zachœus Nesmer, l'intendant du comte Gunther de Bluthaupt.

Le Magyare fixa sur lui son regard fier et dur. Il alla s'asseoir dans un coin reculé de la salle, et fit signe au courrier de le suivre.

— Parle! dit-il.

— Ce ne sera pas long, murmura Fritz. Et il ajouta tout haut :

— L'heure est venue...

Le Magyare attendit l'espace d'une seconde; puis, voyant que Fritz n'ajoutait rien, il replaça son masque sur son visage. Il revint ensuite au milieu de la chambre et se remit en garde.

— Faites boire cet homme, dit-il au valet.

Fritz, en redescendant l'escalier, entendit le cliquetis des sabres qui reprenaient leur danse, comme si de rien n'eût été. Il but une seconde cruche de vin du Rhin, et sortit pour achever sa tâche.

A partir du Rœmer, il s'enfonça de plus en plus dans la vieille ville. A chaque pas, les maisons se rapprochaient; le ruisseau boueux gagnait en largeur ce que perdait la rue.

Fritz approchait de la Judengasse et des ruelles environnantes, qui composent la cité des Israélites à Francfort-sur-le-Mein. Il ne savait plus trop de quel côté diriger sa route. Tout ici se rassemblait. Des deux côtés de la voie fangeuse, deux lignes de maisons, quatre ou cinq fois séculaires, inclinaient leurs toitures dentelées, et ne laissaient voir qu'une étroite bande de ciel.

Il régnait dans ces passages obscurs un air lourd et chargé de méphitiques vapeurs. On entendait de toutes parts ce bourdonnement de ruches qui emplit le vieux quartier juif, depuis le lever du jour jusqu'à la nuit tombée. C'était, le long de la chaussée humide, un mouvement continu, mais discret, une activité qui semblait craindre le bruit.

On eût dit que ces antiques masures parlaient encore à leurs habitants des persécutions du moyen âge. On eût dit que toute cette populace affairée se souvenait des siècles écoulés et des tortures subies par ses pères.

Fritz marchait entre ces maisons de bois demi-ruinées, qui penchaient uniformément au-dessus de sa tête les bizarres irrégularités de leurs façades. Il ne se reconnaissait point parmi ces boutiques indigentes, étalant de rares débris sur leurs montres vermoulues.

Le mouvement incessant qui se faisait autour de lui l'étourdissait; des flots de passants se mêlaient avec un activité silencieuse. Quelques équipages brillants sillonnaient le pavé sale, et s'arrêtaient devant des échoppes dont l'étalage entier ne valait pas un florin. — On entrait, on sortait. — Au fond de quelque noire retraite, on entendait la musique de l'or remué à pleines mains.

Il passait là des gens venus des quatre parties du globe. La ville juive, malgré son aspect misérable, fait des affaires avec le monde entier. Vous eussiez reconnu, prrmi la foule qui encombrait la chaussée, les types divers de toutes les races humaines.

Mais, entre toutes ces physionomies disparates, on distinguait facilement les hôtes ordinaires du *Ghetto* de Francfort : — on les reconnaissait au caractère uniforme de leurs traits aquilins et pointus, surmontés du haut bonnet de fourrure brodé de clinquants rougis; on les reconnaissait encore aux excentricités parcimonieuses de leur toilette, qui bravait la mode avec un sans-gêne intrépide, et semblait vouloir soutenir un assaut de misère contre les murailles assombries de leurs retraites.

De gros nuages couraient au ciel, poussés par de brusques rafales. De courtes averses se précipitaient, lançant des salves de grêlons contre les châssis plombés des fenêtres. Puis un rayon de soleil se faisait jour tout à coup entre les deux rangs de toitures festonnées. La rue alors éclairait ses noirs recoins; on apercevait les croisées aux étroites ogives, avec leurs carreaux rendus opaques par la poussière. On pouvait lire les numéros des maisons, et les petites enseignes étalant au-dessus des boutiques basses un long chapelet de noms hébreux.

Puis encore un nuage épais venait couvrir la pauvre échappée de ciel. L'ombre se faisait. Tout redevenait obscur, et l'on voyait çà et là de faibles lueurs de lampes briller au travers des vitrages jaunis, dans le lointain des arrière-boutiques.

Le jour était bien peu avancé pourtant. Dix heures du matin venaient de sonner aux nombreuses églises de la ville chrétienne.

En un de ces moments où les ténèbres tombaient tout à coup, comme si la nuit eût empiété sur l'heure accoutumée, Fritz déboucha dans une rue plus noire et plus fangeuse encore que celle d'où il sortait.

Il regarda tout autour de lui comme un homme égaré.

Ce qu'il vit n'éveilla en lui aucun souvenir. C'était un ruisseau profond, bordé de maisons hautes et tailladées, dont les toits amis s'embrassaient étroitement. Il fit quelques pas encore, puis il s'arrêta, découragé, renonçant à trouver son chemin sans guide.

— La Judengasse? demanda-t-il au premier passant qui vint à croiser sa route.

— Vous y êtes, répliqua le passant.

Fritz respira joyeusement.

— Pouvez-vous m'indiquer la maison de Mosès Geld, le prêteur? poursuivit-il.

Le passant lui désigna du doigt, à une trentaine de pas, un pignon chancelant qui avançait dans le ruisseau.

— C'est là, dit-il.

Fritz marcha aussitôt vers ce pignon, situé vis-à-vis du petit café de la Judengasse. Sur le devant, il y avait une boutique ouverte sur la rue. Nulle enseigne n'indiquait le nom ou la profession du maître. On voyait seulement, auprès de la porte suintante, une paire de vieilles bottes à revers, un chenet à tête de cuivre, et une longue-vue en carton.

A part ces objets, la boutique, qui était gardée par une vieille femme, semblait vide.



Le saut de la Hœlle : on entendit une masse inerte tomber lourdement au fond du précipice. (Page 21, col. 2.)

Le courrier entra et demanda maître Mosès Geld. La vieille femme se leva sans mot dire et le précéda dans un couloir obscur, au bout duquel brillait une lumière.

Des deux côtés de ce corridor, on apercevait des portes fermées.

Une seule, parmi ces portes, entr'ouvrait légèrement ses deux battants. Chemin faisant, le courrier y glissa son œil curieux. Il vit une chambre vaste et bien éclairée, dont les lambris disparaissaient derrière de riches tentures; le sol était couvert de tapis éclatants; les meubles, de forme inconnue, dépassaient de beaucoup les bornes du luxe allemand. Fritz, le vassal du noble comte Gunther de Bluthaupt, n'avait jamais rien vu de pareil!

Au milieu de la chambre, sur des coussins de soie, trois beaux enfants riaient et jouaient.

Il y avait deux petites filles, dont l'aînée pouvait avoir dix ans. et un garçon, moins âgé de deux ou trois années.

Sur un divan, une femme, belle encore,

bien qu'elle eût atteint les limites de la jeunesse, lisait un grand livre relié de velours, et n'interrompait sa lecture que pour regarder en souriant les jeux des trois enfants. C'était leur mère, sans doute.

A la vue de cette magnificence, qui formait un contraste si étrange avec les dehors misérables de la maison du juif Mosès, Fritz ne put retenir une exclamation de surprise.

La vieille le poussa brusquement de côté, et ferma la porte en grondant.

Fritz ne vit plus rien que la lumière brillant au fond du corridor.

Cette lumière provenait d'un chandelier à branches, suivant le rit juif, qui éclairait l'arrière-boutique de maître Mosès Geld. C'était une pièce assez grande, n'ayant pour tous meubles qu'un bureau à casiers et deux chaises de paille. Une multitude d'objets hétéroclites, uniformément recouverts d'une épaisse couche de poudre, l'encombraient dans tous les sens. On voyait là des piles de tableaux, des sofas renversés, des rideaux de soie liés en paquet avec du linge, deux harpes sans cordes, des fusils de chasse, de grossiers matelas, des pendules dorées, de pauvres soupières de faïence et de riches vases de porcelaine.

La tête chenue de Mosès Geld montrait son extrême sommet derrière les hauts casiers de son bureau.

C'était un homme d'apparence chétive, qui semblait tout près d'atteindre la vieillesse. Ceux qui le connaissaient affirmaient qu'il n'avait point dépassé encore sa cinquantième année, mais vous lui eussiez donné dix ans de plus pour le moins. Il avait une figure maigre et pâle, marbrée de tons jaunes qui lui prêtaient un aspect maladif. Sa face était complétement immobile; il n'y avait de vie que dans ses yeux, fermés presque toujours, mais qui brillaient tout à coup d'un éclat extraordinaire, quand sa paupière, frangée de cils grisâtres, venait à se relever par hasard.

Sa bouche, sans lèvres, ne prononçait que de rares paroles; son front était complétement chauve. Devant lui, sur sa table, il y avait de rondes lunettes de fer, dont les tiges étaient entourées de cuir.

A ses côtés un homme était debout, qui tournait le dos à la porte et lui présentait une bague d'or à chaton armorié. On ne voyait point la figure de cet homme, qui se drapait dans un ample manteau de voyage.

— Je vous ai dit que je ne donnerais que dix-huit écus de Brabant, disait le juif d'une voix sèche et fatiguée; acceptez ou sortez!

— Vingt écus, mon brave monsieur, répliquait le voyageur; j'ai besoin de vingt écus!

Fritz passait à ce moment le seuil de la boutique. Mosès entendit son pas.

Il mit ses lunettes rondes sur son nez mince et recourbé comme le bec d'un oiseau de proie.

Son regard perçant s'élança vers le nouvel arrivant avec une vivacité inquiète.

— Que voulez-vous? demanda-t-il.

— Je viens du château de Bluthaupt, répondit Fritz.

Le voyageur eut un tressaillement à ce nom, mais il ne se retourna point.

La face immobile de Mosès Geld exprima une agitation subite.

— Allez-vous-en! dit-il à l'homme qui tenait toujours sa bague.

— Vingt écus! murmura celui-ci; mais ne vous pressez pas, je puis attendre.

Il mit son chapeau sur sa tête et se tint à l'écart derrière le poudreux pêle-mêle qui encombrait le magasin.

Fritz essayait de voir sa figure et ne pouvait point y réussir.

L'usurier le suivait d'un regard inquiet.

— Approchez, dit-il a Fritz.

Puis il ajouta tout bas :

— Vous êtes chargé d'un message?

— D'un message de Zachœus Nesmer, intendant de Bluthaupt, répliqua Fritz.

Les yeux gris du juif se fixèrent sur lui avidement.

— Maître Zachœus m'a envoyé vers vous, reprit le courrier, afin que je vous répète ces trois mots : « L'heure est venue. »

Le juif fut loin d'accueillir ces paroles avec le même stoïcisme que M. de Regnault ou le Magyare Yanos. Sa main trembla, tandis qu'il essayait d'assurer ses lunettes de fer.

— L'heure est venue! répéta-t-il; l'heure est venue!...

Puis il ajouta mentalement en baissant les yeux :

— Je suis un pauvre homme et j'ai des enfants! Seigneur, toi qui me les as donnés, tu ne me puniras point pour avoir voulu les faire puissants sur la terre!

Fritz demeurait planté devant le bureau.

— C'est bien! lui dit Mosès, va-t'en!

— J'ai soif, répliqua le courrier, qui attendait une troisième cruche de vin du Rhin.

— Rébecca! cria Mosès en appelant la vieille femme, donne de l'eau à cet homme.

Fritz haussa les épaules, tourna le dos et sortit en grondant.

Mosès Geld se leva précipitamment et passa par-dessus son justaucorps râpé une houppelande de toile cirée dont l'âge ne se peut point dire. Il avait oublié l'étranger.

— Vingt écus! prononça celui-ci qui s'était rapproché doucement.

Le juif ouvrit sans mot dire un tiroir de son bureau et compta la somme.

Le voyageur donna sa bague.

— Il se pourrait bien, dit-il en regardant l'usurier en face, que nous nous retrouvions au château de Bluthaupt, digne monsieur Geld... Sans adieu!

Mosès, resté seul, passa ses deux mains sur son front ridé.

— Seigneur! Seigneur! murmura-t-il, cet homme a-t-il entendu et deviné? Hélas! ce que j'en fais, c'est pour mes pauvres enfants!

Il entra dans cette chambre meublée splendidement où le regard indiscret du courrier Fritz avait pénétré naguère.

— Ruth, dit-il à la belle femme assise sur le sofa, je vais partir. J'attends deux de mes associés qui doivent m'accompagner chez le chrétien dont j'ai acheté le patrimoine. Je serai absent deux jours entiers sans doute... peut-être davantage.

— Que le Seigneur soit avec vous, Mosès, répondit la jeune femme, qui tendit son beau front où le juif mit sa lèvre flétrie.

Les trois enfants vinrent auprès de lui, souriants et demandant une caresse. Il les attira tous à la fois sur sa poitrine et les contempla tour à tour d'un œil ravi.

— Ma petite Sara, murmurait-il, que tu seras jolie! Esther, mon doux espoir! Abel, mon fils bien-aimé! c'est pour vous! c'est pour vous!

Il les prit, un à un, et les pressa contre son cœur avec une tendresse passionnée.

— Fermez bien les portes, Ruth, dit-il en se retirant; ceux qui vont venir ont le regard perçant, et ils doivent ignorer ce que contient notre demeure... S'ils voyaient tout cela, Seigneur! ajouta-t-il à demi-voix, ils me croiraient riche et me dépouilleraient.

La porte se referma derrière lui, pendant qu'il gagnait la pièce vide qui donnait de plain-pied sur la Judengasse.

Au bout de quelques minutes, un bruit de chevaux se fit dans la rue. Trois cavaliers s'arrêtèrent devant le pignon; c'était M. le chevalier de Regnault, le Hongrois Yanos Georgyi, et un domestique conduisant un cheval destiné à maître Mosès.

— En selle ! s'écria M. de Regnault sans mettre pied à terre. Dépêchons-nous, ami Geld, nous avons une longue route à faire... Et j'ai cru voir tout à l'heure au bout de la rue une figure qu'il ne me plairait point de rencontrer deux fois.

Le juif enfourcha gauchement son cheval, et la vieille Rébecca dressa les planches pourries qui fermaient la boutique au dehors. Bien des habitués de la Judengasse durent se demander ce matin pourquoi Mosès Geld avait clos son travail de si bonne heure, un jour qui n'était point la veille du sabbat...

Nos trois compagnons se mirent en route. Le Magyare ouvrait la marche. C'était un admirable cavalier, fièrement en selle, et portant comme il faut son belliqueux costume. Plus d'une Rachel et plus d'une Judith se retournèrent pour voir sa mâle figure. Quelque Salomé trop sensible suspendit peut-être son cœur aux crocs soyeux de sa moustache.

Derrière lui marchait M. le chevalier de Regnault, vêtu à la dernière mode de France : habit flamme d'enfer à gigots extravagants, à revers arrondis et gaufrés, à basques minces tombant en queue de poisson; pantalon à plis gonflé comme un ballon et fixé sous la botte par d'étroites lanières de cuir; cravate noire formant une rosette énorme; chapeau trois-pour-cent; cheveux Charles X collés sur la tempe, et favoris taillés à la Guiche.

On eût dit une planche du *Journal des Tailleurs* de l'année 1824.

Les filles d'Israël avaient bien aussi pour lui quelques regards; mais c'était peu de chose, et il ne récoltait que les restes du seigneur Yanos.

Le juif marchait le dernier, enveloppé dans sa houppelande, et le visage perdu sous les bords amollis d'un vieux feutre qui remplaçait son bonnet fourré dans les grandes occasions.

M. de Regnault, pendant les premiers pas, jetait fréquemment à droite et à gauche des regards inquiets; mais, à mesure qu'il marchait, son front se rassérénait, et son sourire aimable reparaissait. Le juif gardait son air contrit et pensait aux dernières paroles de l'homme à la bague.

Ils traversèrent au trot le quartier israélite et entrèrent dans la ville chrétienne. M. de Regnault devenait d'une humeur charmante, et sa conversation enjouée faisait le plus grand honneur à la gaieté française.

Mais tout à coup il devint plus pâle qu'un mort, et une plaisanterie commencée se glaça sur sa lèvre.

C'était au détour d'une rue voisine des anciens remparts.

Un cavalier, vêtu à la française et couvert d'un manteau de voyage, venait de croiser de si près nos trois compagnons, que sa monture et celle du Magyare avaient failli se heurter.

Le cavalier poursuivit sa route sans se retourner.

Regnault s'était arrêté brusquement; ses traits se décomposèrent et son front se mouilla de sueur.

— M'a-t-il vu? balbutia-t-il sans oser lever ses paupières baissées.

Le Magyare l'interrogea d'un regard étonné. Le juif resta bouche béante et se mit à trembler.

— Il ne vous a pas vu, répliqua enfin Yanos.

M. de Regnault respira longuement et releva les yeux.

Son regard suivit un instant le cavalier, qui continuait paisiblement sa route.

C'était l'étranger que nous avons vu à l'hôtel des postes de Francfort, et que le courrier Fritz avait nommé M. le vicomte d'Audemer. Mosès Geld l'avait reconnu pour l'homme qui lui avait vendu vingt écus la bague armoriée.

La physionomie de M. de Regnault s'était transformée totalement. Sa bouche, naguère souriante, avait maintenant une expression cauteleuse et cruelle; sa joue restait livide; ses sourcils étaient convulsivement froncés.

Il déplia son manteau de voyage et s'en couvrit jusqu'aux yeux.

— Cela fait deux fois! murmura-t-il; si nous nous rencontrons une troisième fois, je ne veux plus jouer si gros jeu que tout à l'heure.

— Vous connaissez cet homme? demanda le Magyare.

— Marchons, messieurs! s'écria Regnault au lieu de répondre; s'il prend la route de poste, la traverse nous restera.

Il poussa son cheval et ajouta, en achevant de se couvrir la figure avec le collet relevé de son manteau :

— J'aurais dû m'attendre à cela! Tôt ou tard, il devait venir, et puisqu'il est venu, c'est désormais un duel à mort... Messieurs, reprit-il d'un ton délibéré, cet homme a entre ses mains notre fortune à tous et peut-être notre vie. Il se rend au château de Bluthaupt, j'en suis sûr! et il ne faut pas qu'il y arrive.

Le beau visage du Magyare resta froid; celui du juif devint blême sous les bords affaissés de son chapeau.

— Seigneur! Seigneur! murmura-t-il; c'est bien vrai qu'il se rend au schloss de Bluthaupt! et c'est bien vrai que, s'il y arrive, nous sommes perdus!

Ils venaient de franchir la ligne de jardins qui remplace les anciennes fortifications. A leur droite, sur la route de Heidelberg, la voiture publique passa en ce moment au galop. Sur l'impériale de cette voiture était assis le jeune homme au manteau écarlate que nous avons déjà rencontré au bureau des postes de la Zeil.

Mais le bâtard de Bluthaupt, comme l'appelait le courrier Fritz, semblait s'être multiplié. Auprès de lui s'asseyaient deux autres jeunes gens portant le même costume étrange.

Durant quelques minutes, on put distinguer la couleur éclatante de leurs manteaux, puis tout s'effaça dans le lointain.

A gauche, le vicomte d'Audemer chevauchait tout seul sur la route de poste d'Obernburg.

Nos compagnons de la Judengasse prirent la traverse étroite qui conduit directement à la même ville, et mirent leurs chevaux au galop dans le but évident de devancer le voyageur solitaire.

CHAPITRE II

L'ENFER DE BLUTHAUPT

Le vicomte Raymond d'Audemer abandonnait la bride à son cheval et laissait errer sur la route son regard distrait; sa pensée était loin des objets qui l'entouraient. Il songeait à la France, où deux êtres bien chers souffraient de son éloignement et attendaient son retour.

M. d'Audemer venait en Allemagne pour tâcher de joindre un misérable qui lui avait volé toute sa fortune. Il y venait aussi pour éclaircir le mystère qui entourait la mort du comte Ulrich de Bluthaupt, père de sa femme.

C'était là une ténébreuse histoire. Ulrich avait succombé sous le poignard, et le nom de ses meurtriers était venu jusqu'aux oreilles de M. d'Audemer; mais ces meurtriers tenaient par des liens occultes à des personnages tout-puissants. Une protection cachée s'étendait autour d'eux, et bien qu'ils fussent tous des aventuriers sans famille et sans crédit. la justice allemande avait fermé pour eux ses yeux et ses oreilles.

On disait qu'ils avaient été en cette occasion les instruments d'une volonté souveraine et terrible. On disait qu'ils faisaient tous partie de ces polices mystérieuses que les rois entretinrent en Allemagne longtemps après la chute de l'Empire français. On affirmait même que leur maître était le czar.

Ils étaient six, et nous en connaissons trois déjà : le Magyare Yanos Georgyi, le chevalier de Regnault et l'usurier Mosès Geld. Les autres étaient Zachœus Nesmer, intendant de Gunther de Bluthaupt, le frère aîné du malheureux comte Ulrich, un Hollandais nommé Fabricius Van Praët, et le docteur portugais José Mira.

Personne ne les avait inquiétés, bien que le comte Ulrich eût beaucoup d'amis. Ses trois fils, qui atteignaient l'âge d'homme, se seraient chargés peut-être de l'œuvre de la vengeance ; mais ils étaient fortement compromis eux-mêmes dans les conjurations des *Landsmanschaften*, et leurs voix de proscrits ne pouvaient point s'élever devant les cours de justice.

Ils avaient fréquenté tour à tour les universités d'Iéna, de Munich et de Heidelberg. Leur père, qui avait été, parmi la vieille noblesse allemande, un des plus ardents ennemis des rois, avait en eux de dignes successeurs. Malgré leur jeunesse, on les regardait comme les chefs de la ligue universitaire.

Ils avaient vingt ans; ils étaient jumeaux; leur naissance était illégitime ; ils ne portaient point le nom de Bluthaupt.

On parlait d'eux beaucoup dans le Palatinat et dans la Bavière, mais bien peu de gens les connaissaient pour les avoir vus.

Du vivant de leur père. ils habitaient le château de Rothe, situé sur les bords du Rhin, de l'autre côté de Heidelberg. Depuis la mort du comte Ulrich, ils menaient une existence errante. parcourant l'Allemagne en tous sens et se réfugiant en France lorsqu'ils voyaient leur liberté menacée.

Les anciens vassaux de Rothe avaient pour eux un attachement ardent et profond. Le reste du pays leur portait une sorte d'intérêt romanesque. On les aimait comme on aime en Allemagne les héros de ballades ou de légendes, — et cet attrait n'excluait point une sorte de crainte. Ils étaient de la race de Bluthaupt, l'antique famille de la Tête-Sanglante dont les traditions sans fin avaient une couleur diabolique.

Lorsqu'ils se rendaient en France, leur hôte était M. d'Audemer, mari de leur sœur Hélène.

Il y avait bien longtemps que le vicomte Raymond était lié avec la famille de Bluthaupt. Son père et lui, lors de l'émigration, avaient trouvé un asile au château de Rothe. Le vicomte Raymond y était resté depuis les jours de son enfance jusqu'à la chute de l'Empire.

En ce temps-là, le comte Ulrich était rose-croix ; il travaillait de son mieux à la restauration de la branche aînée de Bourbon, et passait pour l'un des membres les plus actifs du *Tugenbund* ou Ligue de la Vertu. Le jeune vicomte d'Audemer unissait ses efforts aux siens, et tous deux avaient combattu ensemble parmi les adversaires de Napoléon.

Plus tard, Ulrich devait tomber sous le couteau d'un agent russe. — Mais c'est qu'il n'est point facile d'éclairer le tohu-bohu politique

d une tète allemande. Il faut à un Germain de la bonne roche un tyran à caresser, des étrangers à maudire, de mauvaises chansons à rimer, et une société secrète quelconque qui lui permette de boire mystérieusement sa bière à la confusion du reste de l'univers.

Les membres de la *Burchenschaft*, dont faisait partie Karl Sand, l'assassin de Kotzebue, étaient les rose-croix qui avaient suivi l'empereur Alexandre et combattu avec Blücher.

Dans dix ans, si les derniers rois tombaient, les universités d'Allemagne feraient d'atroces chansons et boiraient d'inconcevables quantités de bière en l'honneur des souverains victimes ou des tribuns bourreaux, — au choix.

Il est bien rare, du reste, que ces conjurations arrivent au tragique. Ulrich de Bluthaupt fut une malheureuse exception, et sa mort advint comme une sorte de représailles au meurtre de l'agent russe Kotzebue.

A l'époque de sa mort, ses deux filles étaient mariées déjà : l'aînée, la comtesse Hélène, avait épousé le vicomte d'Audemer; — la seconde, la comtesse Margarethe, s'était unie, au moyen de dispenses papales, à son oncle, le frère aîné dUlrich, le vieux Gunther de Bluthaupt.

Cet étrange mariage ne pourrait point s'expliquer par l'amitié mutuelle des deux frères : Gunther avait un esprit timide, sombre et porté vers la solitude; Ulrich et lui ne se rapprochaient qu'à de bien rares intervalles.

Mais Gunther n'avait point d'enfants; il était bon de réunir en un faisceau la majeure partie des grands biens de Bluthaupt. Il y avait d'ailleurs dans la famille, depuis des siècles, une tradition superstitieuse qui commandait assurément le respect.

Le sang de Bluthaupt, disait une vieille légende, se fécondait lui-même, et chaque fois que le nom avait été près de périr, les chartes déposées aux archives du château montraient quelque comte décrépit épousant une jolie nièce ou une jolie cousine.

Margarethe était une douce enfant, incapable de résister aux volontés de son père. Peut-être avait-elle ressenti déjà ce premier trouble d'amour qui sollicite vaguement le cœur des jeunes filles; peut-être, parmi les voisins du beau château de Rothe, était-il quelque gentilhomme dont la vue mettait un incarnat plus vif sur sa joue de vierge et rabaissait le voile de sa paupière sur ses grands yeux bleus si purs; mais elle ne sut prononcer que des paroles d'obéissance et consentit à devenir la femme du vieillard.

Elle embrassa en pleurant ses trois freres attristés, puis elle partit.

La lourde grille du schloss de Bluthaupt se referma sur elle et la sépara pour toujours de ceux qu'elle avait aimés.

Le sort d'Hélène était bien différent : elle aimait M. d'Audemer, son mari, avec passion, et recevait souvent la visite de ses trois frères. C'était alors dans la maison du vicomte Raymond, à Paris, des réunions douces et pleines de caressantes tendresses. Les trois jeunes gens oubliaient un instant la tâche politique imposée par leur père. On causait du bonheur présent et du bonheur à venir; on souriait en contemplant dans son berceau un bel enfant, le fils d'Hélène. Si un nuage venait à la traverse de ces tranquilles joies, il était soulevé par la pensée de la pauvre Margarethe.

Que faisait-elle dans ce sombre château de Bluthaupt?

Le comte Gunther en défendait l'approche aux trois fils d'Ulrich, qu'il détestait et méprisait parce qu'ils étaient des bâtards.

Le vicomte Raymond n'avait presque point de fortune personnelle. La Révolution lui avait enlevé le patrimoine de ses pères. Son aisance provenait d'une pension servie par le comte Ulrich, et qui formait la dot de sa femme.

Avant son mariage, il avait connu à Paris un certain chevalier de Regnault, qui passait pour assez bon gentilhomme et n'était point trop mal reçu dans le monde. Quelques femmes le trouvaient joli garçon;

il passait pour spirituel auprès de certaines gens, et il avait eu l'adresse de se faire quelques duels avec des libéraux qui ne se battaient point.

On ne savait pas absolument d'où il sortait, bien qu'il parlât volontiers de sa noble origine. Personne n'était au fait de ses ressources; mais il paraissait en fonds et dépensait assez d'argent pour être regardé comme un bien honnête homme.

Il avait des relations suivies avec l'Allemagne. Cette circonstance le rapprocha du vicomte d'Audemer, et ce fut par lui que le comte Ulrich envoya désormais la pension qui formait la dot de sa fille.

M. de Regnault s'acquittait de ces messages avec une obligeance charmante et une exactitude au-dessus de tout éloge. Il témoignait d'ailleurs au vicomte Raymond un entier dévouement, et ce dernier lui accorda bientôt une grande place dans son amitié.

M. de Regnault n'était pas homme à rester longtemps sans mettre à profit cet état de choses. Il fit faire des « affaires » au vicomte, et, au bout de quelques mois, ce dernier se trouva lui avoir confié la somme qui composait ses ressources personnelles.

Sur ces entrefaites arriva la mort soudaine du comte Ulrich. Raymond d'Audemer ne conçut d'abord aucun soupçon, quoique divers bruits eussent couru au sujet de cette mort. Il chargea M. de Regnault, qui était alors en Allemagne, de vendre sa part de la succession et de lui en faire passer le prix.

Regnault ne demandait pas mieux que de vendre; mais là se bornait sa bonne volonté.

Il écrivit au vicomte que la somme entière était placée chez un riche banquier de Francfort, et lui conseilla de l'y laisser jusqu'à nouvel ordre. Puis il revint à Paris, où il mena joyeuse vie.

Raymond d'Audemer n'eut garde de prendre de la défiance. La présence même de Regnault le rassurait. Raymond était riche maintenant. Sa femme, bonne et belle, l'aimait d'un inaltérable amour. Le petit Julien, son fils, joli ange aux blonds cheveux, qui ressemblait à sa mère, grandissait et devenait fort. Le vicomte avait ce qu'il fallait de cœur et de raison pour savourer dans leur plénitude ces joies recueillies du mariage. Il n'y avait point au monde d'homme plus heureux que lui.

Un matin, une pauvre femme dont le costume usé parlait de misère vint frapper à la porte de sa maison. Elle demeura longtemps avec lui dans son cabinet.

Ce même jour, trois voyageurs arrivant d'Allemagne, trois beaux adolescents vêtus de manteaux écarlates, descendirent à l'hôtel du vicomte, qui les reçut comme trois fils chéris.

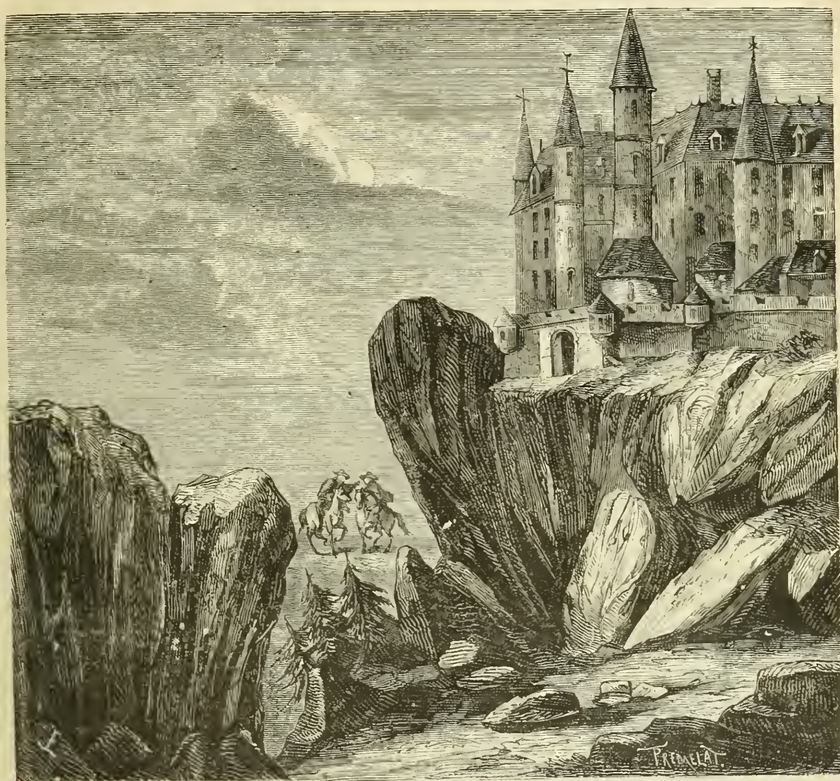
La pauvre femme qui s'était entretenue avec lui le matin avait prononcé bien des fois le nom de Regnault. — Ce nom revint bien des fois encore dans l'entretien des jeunes voyageurs.

Quand le chevalier se présenta pour accomplir sa visite quotidienne, M. d'Audemer le reçut d'un visage froid et sévère. Cette matinée lui avait appris à la fois le présent et le passé de l'aventurier audacieux qui avait escamoté sa confiance.

La noble famille de M. le chevalier de Regnault tenait une échoppe au marché du Temple, à Paris; Jacques Regnault, mal noté dès l'enfance parmi les petits industriels de cette foire permanente, avait déserté un beau jour la masure paternelle, ayant soin d'emporter avec lui toutes les économies de la maison.

Son père était vieux; il mourut avant de s'être relevé de cette perte. Depuis lors, sa mère, ses frères et ses sœurs continuaient de végéter dans une misère qui était son ouvrage.

Il est juste de dire que le chevalier de Regnault ne savait rien de tout cela. Il avait trop de choses à faire, vraiment, pour s'occuper de sa famille!



Regnault et Yanos abordant le château de Bluthaupt. (Page 24, col. 2)

C'était sa mère qui était venue le matin dans le cabinet du vicomte.

Quant aux trois voyageurs, on les nommait Otto, Albert et Goetz : c'étaient les fils d'Ulrich de Bluthaupt et les frères d'Hélène.

Ils avaient révélé au vicomte ce qu'ils savaient du meurtre de leur père ; ils lui avaient dit les noms des assassins, et parmi ces noms se trouvait celui de Regnault.

Cet homme, que Raymond avait appelé son ami, était un voleur, un espion, un meurtrier et presque un parricide !

Le vicomte ne sut point retenir son indignation. Regnault sortit, chassé honteusement, mais fort satisfait en définitive, car il avait craint quelque chose de pire.

Une heure après, il quitta Paris, ne laissant derrière lui aucune trace.

Quand M. d'Audemer voulut s'assurer de sa personne, il était trop tard.

Le prétendu dépôt fait chez un banquier de Francfort était, bien entendu, un mensonge. Il ne fallut pas plus de deux fois vingt-quatre heures à M. d'Audemer pour se convaincre qu'il était entièrement dépouillé.

C'était un abîme au fond duquel se perdait tout à coup son bonheur.

Il ne lui restait rien. L'avenir, si radieux la veille encore, se couvrait pour lui d'un voile de deuil

Hélène ignorait toutes ces choses : il souffrit seul, — il souffrit cruellement et longtemps.

Ses jours se passaient en recherches vaines. Il tâchait de découvrir la retraite de Regnault, mais Regnault voyageait en Angleterre ou en Italie, et faisait danser joyeusement les derniers ducats de la succession du comte Ulrich.

C'était une dure angoisse pour M. d'Audemer que de montrer sans cesse à sa femme un visage tranquille. Il sentait son cœur plein de larmes, lorsqu'il regardait les jeux du petit Julien, qui souriait, beau de grâce mutine, et faisait briller, tant il était charmant, un rayon d'orgueil dans les doux yeux de sa mère.

Raymond s'échappait alors, la mort dans l'âme; il errait seul pendant des jours entiers, regardant jalousement les mains calleuses des ouvriers de la rue, ces mains rudes et courageuses qui savent conquérir du pain pour toute une famille.

Une fois, le front d'Hélène se couvrit d'une rougeur pudique sous son baiser matinier. Les yeux baissés, mais le sourire aux lèvres, elle prononça quelques paroles timides. Que de joie deux mois auparavant, mais que de douleur aujourd'hui, à cette annonce inattendue! Hélène allait de nouveau être mère.

Raymond la pressa contre son cœur, et tâcha de répondre en souriant à son sourire.

Le lendemain, il reçut des nouvelles d'Allemagne, qui lui dénonçaient la présence de Regnault dans les environs de Francfort. On l'avait vu au château de Bluthaupt, chez le vieux comte Gunther.

Raymond prit le prétexte d'aller enfin recueillir l'héritage du comte Ulrich, et partit sans retard.

Il était arrivé à Francfort le matin même de ce jour, et il avait grande hâte d'atteindre le schloss, où il comptait que sa sœur Margarethe, à défaut du vieux comte, lui donnerait toute l'assistance possible.

Hélène et Margarethe s'aimaient si tendrement!

Trouver Regnault et le contraindre par tous les moyens à une restitution, tel était son but. Peut-être n'avait-il pas encore mesuré toute la perversité froide de cet homme : du moins gardait-il un vague espoir de le vaincre par le pardon.

Le Magyare, Mosès et Regnault arrivèrent les premiers à Obernburg. Ils y changèrent de chevaux. Le jour commençait à baisser lorsqu'ils quittèrent la ville.

D'Obernburg à Esselbach, il n'y a point de route de poste. Le château de Bluthaupt s'élève à une lieue de la traverse mal entretenue qui relie les deux cités. Nos voyageurs. une fois engagés dans cette traverse, reprirent leur conversation interrompue.

Regnault venait de leur faire, à peu de chose près, le récit qui précède ; il leur avait conté à sa façon sa dernière entrevue avec M. d'Audemer.

Le juif faisait de grands *hélas!* et soupirait tant qu'il pouvait. Yanos Georgyi, tout en maîtrisant davantage son inquiétude, fronçait ses noirs sourcils sous l'empire d'une méditation inaccoutumée, et devenait de plus en plus soucieux. M. le chevalier de Regnault seul avait repris son visage souriant et mielleux. Il sifflait tout doucement un petit air à la mode, et ne paraissait pas éloigné de jouir du méchant état où il avait mis ses compagnons.

— Je pense que vous ne mentez point? dit enfin le Magyare qui regarda Regnault en face.

Celui-ci s'inclina d'un air serieux.

— Mais qui donc avait pu instruire le vicomte? reprit Yanos.

— Je n'ai jamais vu les trois bâtads, ré-

pliqua Regnault; mais je gagerais qu'ils étaient ce jour-là chez M. d'Audemer.

— Eux-mêmes, comment auraient-ils pu savoir ce que vous n'aviez sans doute confié à personne?...

— On dit qu'ils savent bien des choses! Ce qui est certain, c'est que le vicomte prononça tous vos noms, les uns après les autres.

— Seigneur! Seigneur! murmura le juif.

Le Magyare frappa violemment du poing le pommeau de sa selle.

— Nous avons sous la main ce vicomte Raymond, dit-il à voix basse; mais ces bâtards, que Dieu confonde! où les prendre?...

Nos voyageurs abandonnaient en ce moment la traverse pour s'engager dans un sentier montueux, conduisant directement au château du vieux comte Gunther.

Le temps n'avait pas changé depuis le matin; il faisait tempête. Lorsqu'ils arrivèrent aux abords du château, la lune glissait sous les nuages violemment traînés par l'orage.

— Bluthaupt est là, dit Regnault en montrant du doigt le pic le plus élevé de la petite chaîne qu'ils traversaient en ce moment; le vicomte Raymond va venir : décidons-nous!

Ils étaient dans un lieu sauvage où croissaient çà et là quelques buissons de chênes et des pins rabougris. A une cinquantaine de pas d'eux commençait un double rideau de hauts mélèzes qui gravissait la montagne et traçait une ligne de sombre verdure.

Regnault arrêta son cheval.

— La Hœlle est au bout! murmura-t-il en montrant l'avenue.

Hœlle, en allemand, veut dire enfer.

— Je ne vous comprends pas, dit le Magyare : un homme va venir; sa présence est un danger pour nous; il fait nuit; je suis armé : que faut-il de plus?

Regnault haussa les épaules.

— Les pistolets sont des amis bavards, répéta-t-il; je vous dis que la Hœlle est au bout de cette avenue!

— C'est une chose terrible que le meurtre d'un homme! dit le juif dont la voix se fit grave, tant était profonde sa terreur.

Regnault s'approcha du Magyare. Il parla durant quelques secondes à demi-voix. Pendant qu'il parlait, sa main tendue désignait fréquemment la partie de la montagne qu'il avait appelée la Hœlle ou l'Enfer.

Le juif, qui se tenait un peu à l'écart et qui tremblait à entendre le vent siffler dans les grands mélèzes, poussa en ce moment un cri étouffé.

— Regardez! dit-il en montrant du doigt l'avenue.

Regnault et Yanos tournèrent vivement la tête de ce côté. Ils crurent apercevoir un objet mouvant qui se coulait entre les pins. Ce fut l'affaire d'un instant. La lune, tour à tour brillante et voilée, déplaçait à chaque instant les ombres, et donnait à la nature immobile une sorte de vie fantastique.

Ils crurent s'être trompés.

— Bonne chance! dit le Magyare à Regnault avec un accent de dédain. Chacun a sa façon de combattre; je n'aime pas la vôtre. Adieu!

— A bientôt! répliqua le chevalier : je vous prie seulement de me garder ma place à la table du comte Gunther.

Mosès Geld, profitant de la permission donnée, appliqua un grand coup de houssine sur la croupe de son cheval, qui partit au galop. Yanos s'éloigna également, mais au pas.

Regnault resta seul au milieu de la route. Il attendit, immobile et roide sur sa selle. La nuit, qui était profonde en ce moment, cachait la pâleur mortelle de son visage,

ainsi que le tremblement nerveux qui agitait tout son corps.

Il avait peur; — mais il y a des natures qui ont peur et qui osent...

La nuit avait surpris le vicomte Raymond à un demi-mille du schloss. Il suivait sans crainte la route battue. Trop de pensées se pressaient dans son cerveau pour qu'il pût donner place à de vulgaires inquiétudes.

Bien qu'il eût passé une grande partie de sa jeunesse en Allemagne auprès du propre frère du comte Gunther, il n'avait jamais mis les pieds au château de Bluthaupt, et n'en connaissait point les abords.

Il avançait au trot, sans savoir si la route à parcourir était désormais courte ou longue.

Une demi-heure après avoir quitté la traverse d'Esselbach, il aperçut au-devant de lui une forme noire qui tenait le milieu du sentier. Le vicomte poursuivit sa route sans accorder la moindre attention à cet incident. La forme noire était un homme à cheval, enveloppé dans un manteau dont le collet relevé lui cachait le visage. M. d'Audemer l'eut bientôt dépassé.

A quelques pas plus loin, le sentier se bifurquait, allant d'un côté au schloss, de l'autre se dirigeant vers la Hœlle.

Le vicomte s'arrêta en cet endroit. Regnault l'avait prévu. Aucune des deux voies nouvelles ne continuait directement le chemin principal. Le lieu d'intersection figurait une sorte d'Y : il n'y avait pas plus de raison pour prendre le sentier de droite que le sentier de gauche.

M. d'Audemer demeurait indécis. Regnault avançait derrière lui au petit pas.

— La route du château de Bluthaupt, monsieur, s'il vous plaît? cria le vicomte.

— J'y vais de ce pas, meinherr, répliqua Regnault en exagérant l'accent des frontières du Palatinat; prenez à droite et allez devant vous.

Regnault était à l'occasion un passable comédien. Il avait réussi à rendre sa voix méconnaissable.

Le vicomte remercia et s'engagea sans défiance dans le sentier qui conduisait à la Hœlle.

La route se montra d'abord assez unie, mais elle devint bientôt raboteuse et difficile, au point que le vicomte fut obligé de donner toute son attention à son cheval.

Regnault, qui le suivait pas à pas, crut apercevoir une fois, sur la gauche du rideau de mélèzes, cet objet mouvant que le juif avait signalé naguère. Les environs du vieux schloss passaient pour être féconds en apparitions surnaturelles, et bien des ombres, disait-on, erraient le soir autour de la bouche de la Hœlle. Mais Regnault n'avait peur que des vivants.

La Hœlle (l'Enfer) de Bluthaupt, dont nous avons prononcé plusieurs fois déjà le nom de sinistre augure, est un énorme trou de forme oblongue, qui s'ouvre au milieu d'un plateau dont la rampe occidentale, coupée à pic, domine la traverse d'Esselbach à Heidelberg. L'excavation perce de biais cette rampe et rejoint la traverse, qui passe sous la montagne.

L'éboulement d'où provient ce trou a laissé intacte l'arête du plateau, où croissent des mélèzes séculaires; cela forme comme un pont suspendu au-dessus de l'abîme dont le fond est la route de Heidelberg.

A partir de l'orifice du trou jusqu'à la traverse, ce ne sont que broussailles cachant mal les dents aiguës du roc, mises à nu par l'éboulement. Au ras du plateau, les longues racines des mélèzes s'enchevêtrent avec les pousses d'une quantité d'arbustes et de ronces qui croisent leurs branchages horizontaux et font à la bouche du gouffre une large frange.

Les vassaux de Bluthaupt savent d'innombrables et bien lugubres histoires sur la Hœlle, dont les bords menteurs prolongent un tapis vert au-dessus du vide et appellent

en souriant leur victime, comme les gouffres siciliens chers aux poëtes classiques. Bien des pieds y trébuchèrent aux lueurs douteuses du crépuscule, croyant toujours fouler le sol ferme du plateau, et s'enfonçant déjà dans la mort.

C'était pis encore une fois la nuit tombée. La double rangée d'arbres qui se dressait à droite et à gauche de la Hœlle semblait placée là tout exprès pour faire une entière illusion. Le voyageur poursuivait son chemin guidé par ces indices perfides; — et c'était un cadavre que l'on trouvait le lendemain sur la traverse de Heidelberg!

Quelques secondes après avoir franchi le sommet du plateau, le cheval du vicomte s'arrêta tout à coup raidissant les jarrets et soufflant avec bruit. Si M. d'Audemer avait marché à pied, tout aurait été fini à l'instant même; mais l'instinct des animaux va plus loin que la prudence de l'homme.

La lune, cachée sous de gros nuages, laissait la montagne dans une complète obscurité. Le vicomte Raymond se pencha en avant et regarda de tous ses yeux, cherchant à découvrir l'obstacle qui lui barrait le passage. Il lui sembla voir le gazon plus épais et plus sombre que dans le reste de la route. Ce fut tout.

Regnault avançait par derrière; il sentait la sueur percer sous ses cheveux et couler froide sur sa tempe.

— Qu'y a-t-il donc? murmura-t-il en tâchant d'assurer sa voix : avez-vous peur?

M. d'Audemer fit sentir l'éperon à son cheval qui ne bougea pas.

Regnault eut l'idée de fuir; mais, auparavant, voulant tenter un dernier effort, il saisit sa cravache par le petit bout et en asséna un coup terrible sur la croupe du cheval du vicomte.

L'animal effrayé bondit en avant.

Les broussailles s'ouvrirent, frôlant l'une contre l'autre les feuilles séchées de leurs rameaux. Un grand cri retentit dans les profondeurs de la Hœlle. Puis on entendit une masse inerte tomber lourdement au fond du précipice.

Au cri d'agonie poussé par le malheureux vicomte, un cri d'horreur répondit sur la gauche, derrière les grands troncs des mélèzes.

Regnault n'eut pas le temps de se réjouir.

Dans le mouvement qu'il fit pour tourner la bride, les collets relevés de son manteau se rabattirent. La lune sortait à ce moment de sa prison de nuages. La bouche homicide de la Hœlle se montra béante, et la pâle figure du meurtrier apparut presque aussi distinctement qu'à la clarté du jour.

Regnault joua de l'éperon et releva précipitamment les collets de son manteau; mais deux yeux étaient ouverts à l'ombre d'un tronc d'arbre voisin et l'avaient reconnu.

Pendant que Regnault s'enfuyait au grand galop, la livrée rouge de Fritz, le courrier de Bluthaupt, qui, lui aussi, revenait de Francfort, sortit peu à peu de l'ombre.

Fritz marcha doucement jusqu'au bord du précipice, et se coucha sur le gazon pour prêter l'oreille. — Le gouffre ne rendait aucun son.

Fritz se mit à genoux et récita la prière des morts.

CHAPITRE III

LA BURG

Le chevalier de Regnault rejoignit en quelques minutes l'endroit où Raymond d'Audemer avait hésité entre les deux branches du sentier. Il avait peine à respirer, et il chancelait sur la selle de son cheval comme un homme ivre.

Ce trouble n'était point remords, mais épouvante. Il entendait encore ce cri, retentissant à quelques pas de lui dans les ténèbres; il voyait ces deux yeux briller à tra-

vers l'ombre, et s'ouvrir sur son crime, au moment où la clarté se faisait autour de la bouche de la Hœlle.

Mais le chevalier était de ces hommes qui ne se laissent point abattre par un danger à terme. Il fallait pour le dompter l'imminence du péril.

A mesure qu'il réfléchissait, il prenait courage, parce qu'en définitive aucun ennemi ne barrait sa route, et qu'il avait du champ devant lui.

Il changea de sentier, et se dirigea au grand trot vers le schloss de Bluthaupt.

Le vent augmentait à chaque instant de violence, et imprimait aux nuages une vitesse extraordinaire. On voyait la lumière de la lune courir dans les campagnes lointaines, poursuivie sans cesse par les ténèbres qui faisaient place elles-mêmes à de nouvelles clartés.

Entre les masses de vapeur qui glissaient sur le firmament, le ciel avait cet azur limpide et foncé des nuits de tempête. Les étoiles scintillaient éclatantes, et semblaient aiguiser leurs rayons.

Les abords de la route qui suivait les sommets de la petite chaîne de montagnes avaient un aspect inculte et sauvage; c'était une sorte de lande rase où s'élevaient çà et là de grands rochers calcaires, dont les formes fantastiques ressortaient blanches et tranchantes sur le fond obscur d'une forêt de pins. De temps à autre, un bouquet de chênes rabougris entassait ses troncs noueux et dépouillés avant l'hiver par les ouragans de la montagne. Puis c'étaient des rideaux de mélèzes, sveltes et droits comme des mâts de navires, qui balançaient à cinquante pieds du sol leur éternelle verdure.

Sur la droite, au-devant du bouquet touffu qui cachait encore le château, on apercevait un champ de forme irrégulière où se groupaient bizarrement des ombres.

Un Allemand, passant pour la première fois en ce lieu, eût à coup sûr trouvé au fond de son imagination de poétiques terreurs. Il eût vu là de blancs fantômes couchés dans les genêts solitaires, et sa frayeur eût animé leur foule immobile.

Il y a tant de spectres toujours dans les cervelles germaniques!

Mais le chevalier de Regnault n'avait garde. Il réfléchissait, et faisait mentalement l'état de ses craintes et de ses espoirs.

Ce champ, situé au midi du château et à deux cents pas tout au plus des douves, était l'emplacement de l'ancienne burg de Bluthaupt. Les formes grises, demi-cachées sous les buissons, étaient des ruines. Il y avait eu là un grand village, peut-être une ville, au temps où les Bluthaupt étaient comtes souverains de la montagne.

Regnault avait recouvré entièrement sa liberté d'esprit lorsqu'il s'engagea dans le bois d'érables qui masquait le château de ce côté. En quelques secondes, il atteignit la grande avenue, qui descendait par une pente douce le versant occidental de la montagne et rejoignait la traverse de Heidelberg, à trois cents pas au-dessus de la Hœlle.

Au bout de l'avenue se dressait une masse sombre dont les arêtes dentelées se découpaient sur le ciel éclairé. C'était le schloss de Bluthaupt.

De cet endroit, Regnault dominait toute la campagne environnante, qui semblait sortir de l'ombre, montrant à perte de vue ses grandes prairies courant le long des vallées, ses guérets étagés sur les flancs des montagnes, et ses forêts couronnant les hautes cimes.

— La moitié de tout cela pour le moins est à ce vieux fou de Gunther, pensa Regnault, et par conséquent à nous... Si nous n'étions pas tant, ce serait une magnifique affaire!... Mais le meilleur plat devient maigre au milieu de six convives affamés!...

Un grand nuage noir, aux rebords blafards, montait de l'ouest, et bouchait rapidement, l'une après l'autre, toutes les clai-

rières d'azur où nageaient les étoiles. Quelques flocons de neige voltigeaient indécis entre les branches des arbres.

Regnault s'arrêta, et tourmenta d'un geste qui lui était familier les mèches lisses et pommadées de sa coiffure.

— Six! répéta-t-il; — quand il y a trop de loups autour d'une proie, les loups se mangent... Ayons d'abord la proie, et puis nous verrons bien!...

Il caressa du bout de sa cravache le cou de son cheval, qui, sentant la neige menaçante et l'écurie prochaine, se mit à trotter avec une nouvelle ardeur.

— Tout n'est qu'heur et malheur pour les chevaux comme pour les hommes! reprit Regnault. Voici un honnête animal qui va bien souper ce soir, comme son maître, tandis que la monture du vicomte est couchée au fond de la Hœlle! Ah! ah! ce diable de vicomte en savait trop long!... Je ne donnerais par pour cent louis ma besogne de la soirée!

— Vous êtes donc sorti vainqueur de votre combat, monsieur de Regnault?... dit une voix qui partait de l'un des bas côtés de l'avenue.

Le chevalier tressaillit sur sa selle, car il avait reconnu le rude accent du Magyare, qui était un des six loups affamés autour d'une proie trop maigre auxquels ses paroles faisaient allusion tout à l'heure. Il se remit néanmoins et répondit avec une gaieté affectée :

— Je sais le moyen de n'être jamais vaincu, seigneur Yanos.

— Ah! fit le Magyare. Et peut-on connaître votre secret?

— C'est de n'attaquer jamais qu'à coup sûr, répliqua Regnault.

Yanos Georgyi traversa l'avenue, et mit son cheval côte à côte avec celui du chevalier.

— A la bonne heure! dit-il d'une voix basse et brève ; cela me fait penser, monsieur de Regnault, que vous ne vous attaquerez jamais à moi.

Le chevalier dessina un geste tout gracieux, et s'inclina.

Ils arrivèrent au pied des murailles du schloss, autour desquelles roulaient déjà de rapides tourbillons de neige.

Bluthaupt était une énorme masse de pierre qui avait traversé bien des siècles. La main du temps y avait laissé sa trace en plus d'un endroit, et plus d'un boulet de la guerre de Trente Ans incrustait dans les larges pierres des murailles sa sphère de fonte rougie par la rouille. L'ensemble des constructions demeurait néanmoins intact, sauf quelques brèches pratiquées çà et là par les hommes ou par les années dans les épais remparts.

De loin, c'était une masse confuse de bâtiments dont les toitures aiguës surmontaient une enceinte crénelée.

Celle-ci, dans sa circonférence, affectait une forme oblongue, brisée par des angles nombreux flanqués de tours rondes. A mesure qu'on avançait, on était frappé de l'aspect féodal de l'antique forteresse. C'était absolument comme aux jours où ses maîtres, comtes souverains de Bluthaupt et de Rothe, défendaient leur *burg* inexpugnable contre les landgraves du voisinage, et lançaient leurs hommes de fer jusqu'aux bords du Rhin.

En Allemagne, les institutions antiques sont restées debout, de même que les vieux monuments. Il n'est pas rare de voir de simples graffs traiter d'égal à égal avec le roi de Prusse, qu'ils sont tentés d'appeler encore le margrave de Brandebourg. Tant de familles comtales ont fourni des maîtres à l'empire!

Les Bluthaupt s'étaient effacés néanmoins peu à peu. Depuis un siècle environ, ils avaient cessé de lever une bannière indépendante, et s'étaient reconnus vassaux des princes-évêques de Wurtzbourg; mais, nonobstant cela, c'étaient encore de très-grands seigneurs, puissants par leurs richesses autant que par l'ancienneté de leur race : ce qui n'est point ici, comme chez nous, affaire de luxe inutile.

Malgré les chansons fanfaronnes des étudiants ivres, malgré les protestations bruyantes des docteurs et les toasts communistes portés dans les orgies, l'esprit allemand se courbe respectueux devant les souvenirs des vieux âges, et s'il est un pays au monde où la pensée féodale ait gardé sa force vivace, c'est sans contredit l'Allemagne, où tant de poignards innocents font semblant de chercher le cœur du despotisme.

Lors même que la tradition et le chartrier bien fourni de la burg du vieux Gunther n'eussent point porté d'irrécusables témoignages en faveur de l'ancienneté de sa race, il eût suffi de jeter un regard sur le château pour se faire une haute idée de l'antique puissance des Bluthaupt.

Au milieu de la forte enceinte de murailles, protégé par de larges douves, se dressait un édifice de style composite, où toutes les époques du roman et de ce qu'on nomme le gothique étaient bizarrement confondues. Autour de cet édifice se groupaient sans ordre une quantité de bâtiments secondaires, construits en différents temps et pour satisfaire aux besoins multipliés d'une puissance croissante.

Au delà des douves, où une arche en maçonnerie avait remplacé le pont-levis du moyen âge, la grande porte en voûte surbaissée montrait encore les dents rouillées de sa herse et deux trous profonds servant de fourreau à ces robustes bras de chêne qui redressaient autrefois ou abaissaient le lourd plancher du pont-levis.

A droite et à gauche, deux tours obèses avançaient leurs ventres moussus; entre elles, on distinguait encore un reste d'écusson soutenu par des débris d'anges.

Tout cela portait le cachet du roman le plus ancien et devait avoir été bâti avant le règne de Charlemagne.

Immédiatement au-dessus de la porte se suspendait une sorte de cage formée d'énormes pierres, dentelée d'étoiles à jour et de fantastiques figures percées au ciseau dans le granit. Cette cage, appartenant à une époque bien postérieure, avait dû servir de poste d'observation. Les habitations allemandes, maisons ou châteaux, possèdent presque toutes d'ailleurs quelqu'une de ces lourdes coquilles collées à leurs vieux murs.

Devant le pont jeté sur la douve se dessinait en zigzag l'ancienne voie fortifiée, qui était autrefois la seule avenue de la burg.

On pouvait suivre encore ce chemin creux aux parois de pierre de taille, que perçaient de fréquentes meurtrières.

Deux ou trois douzaines de masures, composant le nouveau village de Bluthaupt, descendaient le flanc de la montagne à droite de cette tranchée en ruines.

Bluthaupt, ce fier édifice qui avait bravé les siècles et dont les derniers jours du monde retrouveront en terre les robustes fondements, s'élevait sur l'extrême sommet du mont, et dominait, du haut de ses donjons inégaux, toute la contrée vassale. C'était l'aire inabordable assise au niveau des nuages, et d'où l'aigle suzerain laissait planer son vol vers les terrestres demeures.

Regnault et Yanos, abordant le château du côté de l'avenue, se trouvaient masqués par le rempart occidental dont les créneaux surplombaient maintenant au-dessus de leur tête. Il leur fallut faire le tour de la douve à demi comblée pour gagner la grand'porte qui regardait le midi, et dont les lourds battants avaient été remplacés par une grille de fer.

Le schloss s'offrit alors à leurs regards, détachant sur le ciel les mille festons de sa



Tandis que Regnault s'enfuyait au grand galop...

toiture déjà saupoudrée de neige, ses clochetons à jour, ses pignons pointus, et les innombrables girouettes figurant des monstres inconnus qui tournaient en grinçant autour de leurs axes rouillés.

Regnault eut un regard de dédain suprême pour ce noble et gigantesque débris.

— Vieille cabane! grommela-t-il; il y a pourtant là assez de bonnes pierres toutes taillées pour bâtir une superbe maison!

Yanos souleva le marteau de la grille; il montra ensuite du doigt un donjon qui dominait tout le reste de l'édifice, et dont la plate-forme crénelée avait servi jadis de *tour du guet.* Une lueur rougeâtre et sombre dessinait l'ogive de la plus haute croisée de ce donjon.

— Le vieux fou! dit Regnault en haussant les épaules. Voilà sa tanière.

Il n'y avait que deux ou trois fenêtres

éclairées sur toute l'étendue de la façade du schloss. L'immense château semblait immobile et endormi. Le Magyare fut obligé de renouveler plusieurs fois son appel avant que l'on songeât à lui ouvrir.

Enfin les battants de la grille tournèrent en criant sur leurs gonds, et nos deux voyageurs furent introduits dans la première cour.

Ce ne fut point le comte de Bluthaupt qu'ils demandèrent, mais bien maître Zachœus Nesmer, son intendant.

Il était six heures et demie du soir environ. Dans une grande salle éclairée faiblement par deux lampes, quatre hommes étaient assis autour d'une haute cheminée de marbre noir où brûlaient des souches de mélèzes.

A gauche de la cheminée, un lit à galerie, carré de forme, et dont le ciel sculpté avait pour supports des colonnes d'ébène, s'adossait à la muraille et disparaissait entièrement sous les plis fermés de ses rideaux.

On avait disposé au pied de ce lit une sorte de clôture en tapisserie, qui l'isolait à demi et lui faisait une large alcôve.

Il y avait à droite et à gauche de la place pour plusieurs personnes.

En dedans de cette alcôve, une petite porte communiquait avec un oratoire rond, ménagé dans un tourillon faisant saillie et cul-de-lampe au dehors. Un prie-Dieu, ajouré comme une pièce d'orfévrerie, de beaux missels reliés de velours et d'or, de saintes images ornaient ce réduit pieux.

Entre le lit et la cheminée, une table étroite et basse se couvrait de fioles au long cou, de bouilloires et de tasses d'argent ciselé. De tout cet attirail médical s'exhalaient ces parfums pénétrants et hostiles que l'odorat déteste d'instinct, parce qu'ils annoncent la souffrance.

De l'autre côté du lit, et derrière la draperie, il y avait un berceau vide, orné de gaze blanche et de fleurs, qui semblait prêt à recevoir un nouveau-né attendu.

A l'autre extrémité de la salle, dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, un page et une suivante, deux beaux enfants ingénus et souriants, étaient assis l'un auprès de l'autre sur des tabourets, et s'entretenaient à voix basse.

Le page avait dix-huit ans. Ses grands cheveux blonds, séparés sur le sommet de la tête, tombaient en boucles épaisses des deux côtés de son front blanc et doux comme celui d'une jeune fille. Sous cette douceur, néanmoins, il y avait déjà une fermeté vaillante ; et parfois un éclair s'allumait tout à coup dans son grand œil bleu, qui, l'instant d'après, se baissait timide.

Il se nommait Hans Dorn.

La suivante avait tout au plus seize ans. C'était une jolie fille, simplette, naïve, dont le regard crédule n'avait point ces sournoises espiègleries de nos vierges de France. La fraîcheur de son teint éblouissait. Sa physionomie était en ce moment pensive et comme effrayée. Cependant, de temps à autre, un rire gai venait à l'improviste entr'ouvrir le corail ardent de ses lèvres, et montrer des dents plus blanches que la neige.

Mais ce rire durait peu. La jeune fille semblait éprouver du remords à être joyeuse ; ses yeux se tournaient vers le lit clos, et son regard prenait une expression de respectueuse pitié.

Elle avait nom Gertraud.

Les quatre hommes alignés autour du foyer gardaient un silence grave, interrompu seulement par quelques paroles prononcées à demi-voix.

L'un d'eux, personnage long et maigre, à la figure pédante, à la tournure scolastique, se levait à de courts intervalles, et allait fourrer sa tête rase entre les rideaux du lit, d'où s'échappait alors une plainte douce et faible.

Il mélangeait ensemble, dans une tasse d'argent, le contenu de deux ou trois fioles,

et passait ce breuvage derrière les rideaux.

Puis il revenait s'asseoir; et chaque fois qu'il reprenait ainsi sa place, le comte Gunther de Bluthaupt, assis sur un fauteuil d'honneur, à l'angle de la cheminée, découvrait sa tête blanche et s'inclinait en signe de remerciement.

CHAPITRE IV

GUNTHER LE SORCIER

Gunther de Bluthaupt était un vieillard malingre et cassé, dont les traits pâles exprimaient une grande faiblesse d'esprit, jointe à un puéril entêtement. Son visage n'était pas néanmoins sans fierté; il gardait quelque chose des grandes manières que lui avait enseignées l'éducation de sa jeunesse. Mais c'était un contraste étrange : tandis que sa tête chenue se redressait avec hauteur, son regard exprimait une sorte de respect craintif.

Il était ici le maître et le seigneur. Son siége dominait comme un trône les siéges de ses compagnons, et pourtant un observateur eût deviné bien vite chez cet homme un esclavage mystérieux. Il y avait dans le regard timide qu'il promenait sur ses hôtes une déférence qui ressemblait à de la soumission.

Au-dessus de sa tête, sur la tablette de la cheminée, était posé un gobelet d'or marqué aux armes de Bluthaupt. A ses pieds, dans un coin du foyer, un petit fourneau supportait un vase où bouillait doucement un liquide noirâtre.

Toutes les demi-heures environ, l'homme sec et long versait dans le gobelet trois ou quatre cuillerées du contenu du vase et le présentait au comte avec un grave salut.

Gunther de Bluthaupt saluait et buvait. Un fugitif incarnat montait à sa joue, qui, l'instant d'après, redevenait plus blême.

Auprès de lui s'asseyait un gros garçon tout obèse, tout rond, dont les petits yeux débonnaires semblaient clos par un demi-sommeil. Une forêt de cheveux jaunâtres couvrait son front large et bombé. Ses joues vermeilles retombaient sur le collet rabattu de sa chemise, et tout le reste de sa personne affectait la forme d'une boule que l'on eût revêtue d'un habit noir.

Ses deux mains grasses, blanches et courtes, s'appuyaient sur son ventre rebondi, et mariaient le luxe de leurs bagues aux magnificences d'un gros faisceau de breloques descendant jusque sur la cuisse.

Cet homme gras était meinherr Fabricius Van Praët, physicien hollandais, favori du vieux comte, et commensal ordinaire du château.

Après lui venait le personnage long, maigre et grave, qui était le docteur José Mira, Portugais de naissance, et plus savant que tous les praticiens réunis de la Confédération germanique.

Cet habile médecin ne quittait guère le château. Gunther de Bluthaupt se croyait mort dès qu'il perdait de vue la grande figure décharnée et la tête pointue de son docteur.

Van Praët était un homme de quarante ans. Mira n'avait pas encore atteint sa trentième année. Ceux qui le connaissaient dès longtemps disaient que, depuis son extrême jeunesse, il avait cet air moisi du pédant prédestiné à l'état de perruque.

Ceux qui le connaissaient mieux encore, et le nombre n'en était pas grand, prétendaient que c'était là un masque attaché péniblement, et que le docteur portugais attendait la quarantaine et sa fortune faite pour devenir un jeune homme.

Le quatrième personnage était placé en face du vieux comte, et occupait l'autre coin du foyer. C'était une de ces figures allemandes, plates, froides, étroites, insignifiantes, immobiles. Il n'y avait sur son visage engourdi ni bonté, ni malice, ni

esprit, ni sottise : il n'y avait rien du tout.

Zachœus Nesmer, pourtant, l'intendant de Bluthaupt, savait admirablement faire ses affaires, sinon celles de son maître, comme nous pourrons le voir.

Il n'avait pas plus d'âge que de physionomie. On pouvait lui donner trente ans et lui donner cinquante ans. La vérité devait se trouver probablement entre ces deux limites.

Le comte Gunther avait en Zachœus la confiance la plus absolue. Zachœus était pour ses terres et pour ses châteaux ce que Mira était pour le salut de son corps, ce que le gros Van Praët était pour ses rêves d'avenir.

Car le comte Gunther avait eu deux rêves en sa vie, deux rêves caressés durant de longues années, nourris avec un amour entêté, choyés avec une passion infatigable.

Le premier de ces rêves était un espoir légitime, et qu'on trouve au fond du cœur de tout homme. La vieillesse seule de Gunther avait pu donner à ce désir une apparence chimérique : Gunther voulait avoir un héritier de son nom.

Il était le dernier Bluthaupt, car les trois bâtards du comte Ulrich, son frère, qu'il n'avait jamais voulu voir, et qu'il haïssait de tout son cœur, n'avaient point le droit de porter l'écusson de leur père.

Mais autant ce premier rêve était concevable et possible à réaliser, autant le second était fou.

Pour expliquer cette passion insensée, il faut rappeler que Gunther de Bluthaupt n'avait jamais été mêlé aux choses de ce monde. Sa vie s'était passée, solitaire, en son vieux château, loin des bruits extérieurs, loin des idées du siècle. Autour de lui, les révolutions avaient grondé sans qu'il les entendît ; son oreille était sourde aux clameurs du dehors. Le monde était pour lui en dedans du cercle étroit qu'il s'était tracé. Au delà, il n'y avait rien.

Depuis trente ans, Gunther de Bluthaupt n'avait pas dépassé la limite de son parc ; il ne savait plus ce que c'était qu'une ville.

Son schloss restait ouvert sans doute à l'hospitalité allemande ; mais les voyageurs qui venaient lui demander abri n'étaient point admis à la table du maître.

Les hôtes oublient vite le chemin d'une demeure dont la porte ne s'est ouverte pour eux qu'à demi. L'herbe croissait sur la route de Bluthaupt.

Gunther, vivant seul alors que l'âge n'avait point glacé en lui l'ardeur virile et le besoin d'action, cherchait à quoi occuper sa force oisive. Enfermé dans sa chambre, il réfléchissait, et Dieu sait les fantômes qui peuvent visiter, aux heures de solitude, une imagination germanique !

D'autres fois il se confinait dans l'antique bibliothèque du schloss, et il lisait de longues journées. Incapable de distinguer le vrai du faux, la rêverie de la réalité, il emplissait son cerveau de vieilles légendes, et façonnait ce qu'il avait de raison à croire toutes sortes de fables.

On sait l'engouement qui entraîna les savants allemands, au moyen âge, vers la prétendue science hermétique. Cet engouement avait passé des docteurs aux gentilshommes, et nul historien ne saurait nombrer la quantité de graffs, de palatins, de landgraves, de rhingraves, de gaugraves, de margraves et de burgraves qui moururent fous, l'œil attaché sur la cornue cabalistique qui devait changer pour eux le plomb en or.

La tradition du pays disait que plusieurs Bluthaupt étaient tombés dans cette folie des temps passés. Toujours est-il que la bibliothèque du schloss contenait un énorme monceau de bouquins poudreux, manuscrits ou imprimés, traitant des sûrs moyens d'atteindre, avec ou sans l'aide de Dieu, les sublimités du Grand-Œuvre.

Gunther de Bluthaupt avait dévoré ardemment toutes ces solennelles rêveries. Durant des années entières, il avait lu, relu,

médité, comparé les recettes absurdes enfouies dans les longues pages latines ou grecques, quelquefois même hébraïques, de ses auteurs favoris.

Il en était venu à croire fermement, et de cette foi inébranlable qui prend la dupe vis-à-vis du charlatanisme vainqueur.

On l'eût coupé par morceaux avant de lui faire confesser son erreur.

Et pourtant une sorte de pudeur l'arrêta bien longtemps. Il hésitait à franchir le pas qui sépare la théorie de la pratique. Il était désormais versé profondément dans les arcanes les plus ténébreux de la science ; mais l'expérience lui manquait, et la crainte de perdre son âme le retenait.

Mais enfin la passion, combattue et grandissant à chaque instant, fut plus forte que tout le reste. Ses fourneaux rougirent le métal de la cornue, et il devint alchimiste en plein dix-neuvième siècle!

Son laboratoire était situé dans la chambre la plus haute du donjon le plus reculé du château. Ce donjon, à cause de son élévation supérieure, avait, autrefois, servi de tour du guet, et sa plate-forme crénelée gardait encore trois ou quatre couleuvrines cerclées de fer. Gunther n'avait confié son secret à personne ; le temps qu'il donnait à son bizarre labeur achevait de rendre absolu son isolement.

Il ne parvenait point, bien entendu, à faire de l'or; mais le propre de chaque manie est de s'acharner contre l'impossible. Le comte travaillait, travaillait; il allait incessamment de son alambic à ses livres, et de ses livres à son alambic. Plus de repos! La nuit continuait les efforts de sa journée ; sa tâche durait toujours, toujours !

A défaut de l'or, qui ne voulait point venir, le travail de Gunther eut un autre résultat : les vieux murs de Bluthaupt avaient eu, en divers temps, la réputation de cacher des sorcelleries dans leur enceinte. Or les traditions, en Allemagne, ont bien de la peine à mourir. On se souvint des histoires, souvent racontées, où Satan jouait son rôle nécessaire ; on ne passa plus qu'avec terreur le long des remparts sombres; et cette lueur rougeâtre qui brillait, tant que durait la nuit, au sommet de l'un des donjons, sembla l'œil sanglant du démon ouvert sur la contrée.

Les montagnards et les gens de la plaine s'accoutumèrent à regarder le schloss avec défiance. L'herbe s'épaissit entre les grands arbres de l'avenue.

Quand Margarethe, brillante de jeunesse et de fraîcheur, franchit pour la première fois la grille du château en qualité d'épousée, chacun plaignit la douce enfant qui allait dormir côte à côte avec un serviteur de Satan. Gunther avait bien demandé des dispenses à Rome ; mais ceci était pour le monde ; et, certes, il n'avait nul besoin des licences accordées par le Ciel.

Zachœus Nesmer était déjà en ce temps intendant de Bluthaupt. Il volait très-passablement son maître ; mais il avait la bonne volonté de le voler beaucoup davantage. Zachœus ne croyait guère au diable. Il s'était aperçu, comme tout le monde, des longues et fréquentes visites que Gunther faisait à son laboratoire. Il ne savait point s'en expliquer le motif; seulement il repoussait la pensée d'un sortilége, en esprit fort qu'il était.

Et il se disait que si une fois il pouvait surprendre le secret de son maître, il y avait dix à parier contre un que sa fortune serait faite; car un secret est toujours une mine pour qui se sent le talent de l'exploiter.

Une nuit, Zachœus laissa ses chaussures dans sa chambre, et monta pieds nus l'escalier roide de la tour du guet. Il n'y avait peut-être pas dans tout le pays, à un mille à la ronde, un homme qui en eût osé faire autant.

Zachœus mit son œil à la serrure. Il aperçut le vieux comte courbé sur ses fourneaux et contemplant d'un œil avide le contenu d'un creuset qu'il venait de desceller.

Zachœus n'en voulut pas voir davantage. Il redescendit en se frottant les mains, et, quelques jours après, meinherr Fabricius Van Praët fut introduit au château.

Cet honnête homme était un ancien prestidigitateur qui était devenu trop gras pour pratiquer. Il possédait quelque teinture des sciences physiques, et n'eut point de peine à se faire passer pour un profond adepte aux yeux crédules du vieux comte.

Quelque temps après, le docteur José Mira fut installé au château de la même manière.

Van Praët avait pour emploi spécial de faire de l'or. Le grave José Mira, grâce à sa connaissance de la médecine transcendante, devait donner au comte Gunther le moyen de perpétuer le noble nom de Bluthaupt. A l'aide de ces deux hommes, l'intendant Zachœus tenait son maître par tous ses faibles.

Cela suffisait amplement à faire sa propre fortune et celle de ses deux compères ; mais il n'était pas au pouvoir de Zachœus de s'arrêter à ce point. Outre le docteur et le gros Hollandais, il avait trois autres associés à faire riches.

Il fallait pour cela toute la fortune de Gunther de Bluthaupt, et Zachœus, forcé de partager, voulait au moins que l'aubaine fût ample.

Les revenus du comte étaient considérables; mais rien ne coûte si cher que de vouloir changer le plomb en or, quand on a surtout un meinherr Van Praët, ex-physicien-aéronaute, pour collaborateur. Zachœus cria misère, et déclara qu'à suivre un train pareil les domaines de Bluthaupt seraient bientôt en vente.

Mais en signalant le mal il proposa le remède.

Il connaissait un juif de Francfort, homme d'une probité scrupuleuse, qui se ferait une joie de venir au secours du noble comte, moyennant un bénéfice honnête. Mosès Geld eut à son tour ses entrées au château.

Et, comme ces prêts à intérêts étaient fort onéreux en définitive, Zachœus Nesmer, sans cesse occupé de l'avantage de son maître, finit par trouver un excellent moyen de le tirer d'embarras. Il proposa, le fidèle serviteur, de consentir une vente sous condition de tous les biens de Bluthaupt, moyennant une rente double du revenu actuel.

L'acquéreur était trouvé : Mosès Geld n'avait rien à refuser au noble comte.

Ce dernier, bien qu'il fût habitué à ne voir que par les yeux de Zachœus, demeura indécis d'abord devant cette mesure extrême. Il aimait à sa manière sa femme, la jolie Margarethe, qui lui témoignait une affection filiale et accueillait chacune de ses volontés avec une douce obéissance. D'ailleurs il espérait toujours un héritier, et il se plaisait à penser que ses longs efforts profiteraient à son fils, à ce messie promis par la science infaillible du docteur José Mira.

Mais l'intendant ne s'était point avancé sans être en fonds d'arguments. Il pouvait d'ailleurs, comme nous le verrons plus tard, faire toutes sortes de concessions sans risquer sa partie.

— A Dieu ne plaise, dit-il, que je propose à mon gracieux seigneur un contrat qui pourrait blesser les intérêts de la noble comtesse Margarethe et du futur héritier de Bluthaupt! La rente sera reversible sur la tête de la comtesse dans le cas — et puisse le Ciel éloigner ce malheur! — où elle deviendrait veuve. Quant à la seconde hypothèse, il est bien entendu qu'elle formerait une condition résolutoire. La naissance du fils que nous espérons tous annulerait la vente de plein droit.

— Mais les revenus payés jusque-là par Mosès? objecta le comte aux trois quarts persuadé.

— La loi romaine est positive à cet égard, répondit Zachœus : tout contrat aléatoire expose l'acheteur à la perte des sommes versées dans tel cas donné.

Gunther eût cédé à des raisons moins pé-

comptoires. La première chose pour lui, c'était de poursuivre son œuvre; et une fois son œuvre accomplie, qu'importaient les biens de Bluthaupt?

Ne lui suffirait-il pas d'un alambic et d'un creuset pour faire son fils plus riche que tous les rois de l'univers?...

Il accepta, et mit sa signature au bas d'un acte savamment libellé par maître Zachœus Nesmer.

A dater de ce jour, le comte Gunther fut le plus fortuné seigneur des États germaniques.

Zachœus avait toujours de l'or à sa disposition, le Grand-Œuvre marchait au mieux au dire de Fabricius Van Praët, qui était la véracité personnifiée, et le docteur portugais affirmait sous serment que des indices à lui connus annonçaient d'une manière positive la prochaine régénération du sang de Bluthaupt.

Le même précieux docteur, mis dans la confidence de la vente sous condition, avait composé un breuvage qui devait tromper tous les calculs de l'acheteur Mosès Geld et prolonger la vie du comte au delà des limites d'un siècle.

Tout allait admirablement, comme on le voit, et Gunther était entouré d'amis incomparables.

Comme si le hasard eût voulu donner raison aux pronostics du docteur, Margarethe devint enceinte. Tout le monde fut étonné; le docteur fut le plus étonné de tous.

Gunther passa le temps de la grossesse de sa femme à fondre du plomb, à distiller des drogues et à boire le fameux breuvage de la vie.

Ces neuf mois furent pour lui un temps joyeux, mais ils le vieillirent de dix ans.

Les six associés, cependant, dont Mosès Geld n'était que le prête-nom, connaissaient la chance que l'état de la jeune comtesse Margarethe leur faisait courir. Ils avaient eu neuf mois pour aviser et se préparer à tout événement.

Le terme était écoulé; c'était à cette circonstance que faisait allusion le message porté à Francfort par le courrier Fritz : « L'heure était venue. »

Dans le lit entouré de ses rideaux épais, la comtesse Margarethe éprouvait les premières douleurs de l'enfantement.

Par une coïncidence qui n'était point l'effet du hasard, Van Praët, poussé par les sollicitations toujours plus ardentes du vieux comte, dont l'affaiblissement physique augmentait la crédulité, lui avait promis, pour cette nuit même, la réalisation définitive du Grand-Œuvre.

Les fourneaux étaient allumés dans le laboratoire, et le métal en fusion bouillait au fond du creuset.

Le silence régnait autour de la vaste cheminée. On entendait les chuchotements de Hans et de Gertraud, qui s'entretenaient dans l'embrasure lointaine. Des plaintes faibles et à peine saisissables perçaient toujours, de temps en temps, l'étoffe épaisse des rideaux.

Une musique étrange, qui semblait descendre des nuages, se fit entendre. C'était le carillon de Bluthaupt qui chantait. Quand le carillon se tut, la vieille horloge sonna sept heures. Les vibrations enrouées de la cloche se prolongèrent durant quelques secondes, en l'absence de tout bruit.

Le docteur regarda le cadran émaillé de l'antique pendule, dont le timbre allait sonner l'heure à son tour.

— Avant que l'aiguille ait fait le tour de ce cadran, dit-il, le noble comte aura vu le visage de son illustre héritier.

— Dans le même espace de temps, ajouta Van Praët, il y aura de l'or au fond de notre creuset.

Les traits de Gunther prirent une expression de naïve allégresse.

— Ce sera une heureuse nuit pour la

maison de Bluthaupt! reprit Zachœus dont la voix avait à son insu des accents étranges.

— Oh! bien heureuse! bien heureuse! s'écria Gunther; mais que les heures vont m'en paraître longues!

Le docteur se leva et versa dans le gobelet d'or une dose du breuvage fumant.

Gunther porta le gobelet à ses lèvres.

— Il me semble que je bois la vie, dit-il en adressant au Portugais un regard de reconnaissance.

Ses joues sèches et creuses s'animèrent pour un instant; un fugitif éclair s'alluma dans sa prunelle morne; puis sa joue redevint plus livide, et l'étincelle de son œil mourut.

Il respira péniblement et porta ses deux mains ridées à sa poitrine qui haletait.

— Je voudrais boire toujours! poursuivit-il. Quand je ne bois plus, mon souffle s'arrête, et je sens un poids brûlant tout près du cœur.

Sa tête chancela sur ses épaules et s'affaissa lourdement.

Van Praët, Zachœus et Mira échangèrent furtivement un regard.

CHAPITRE V

LA TACHE DE SANG

Chaque fois que le comte buvait une dose de l'élixir composé par José Mira, sa faiblesse augmentait. Après un instant de bien-être où sa décrépitude semblait galvanisée, il tombait dans une torpeur lourde. Son esprit et son corps fléchissaient à la fois sous un abattement profond.

Ce soir-là, il éprouvait plus vivement que d'habitude le double effet du breuvage, à la confection duquel le savant docteur avait apporté sans doute un soin plus grand.

Une minute après que ses lèvres eurent touché le gobelet d'or, il était plongé dans une sorte d'assoupissement qui lui laissait néanmoins la conscience de ce qui se passait autour de lui.

Sa tête, penchée sur sa poitrine, et qui semblait supporter un invisible poids, se relevait de temps en temps avec effort. Son regard éteint allait lentement de l'un à l'autre de ses compagnons, puis sa paupière pesante se refermait et sa tête retombait.

José Mira suivait ses mouvements d'un œil curieux. Le gros Fabricius Van Praët, installé carrément dans son fauteuil, regardait flamber les souches de pins et ne songeait guère au miracle hermétique qui était en train de s'accomplir dans la solitude du laboratoire, tout en haut de la tour du guet. L'intendant Zachœus se faisait de la main une visière, et regardait son maître avec une impassible froideur.

En un moment où la tête de Gunther restait penchée plus longtemps que de coutume, Van Praët montra du doigt la pendule et dit à voix basse :

— Ils tardent bien à venir!

— Chut! fit le docteur en prolongeant un imperceptible son; il entend tout!

Le comte se redressa comme s'il eût voulu confirmer cette parole.

— C'est bien vrai, dit-il d'une voix embarrassée, cela tarde! Les minutes sont longues! bien longues!

Il reprit haleine comme un homme qui vient de fournir une tâche au-dessus de ses forces.

— Margarethe ne crie pas, poursuivit-il. Je donnerais mille souverains pour entendre son premier cri. Et le creuset! Oh!



Tout à coup le cheval refusa d'avancer...

que ne puis-je voir l'or jaune et brillant bouillir au fond du vase, puis se refroidir et devenir une masse solide! Les minutes sont longues!

Il appuya sa tête sur sa main tremblante; ses trois compagnons se taisaient.

— Tout mon corps est glacé, reprit-il; il n'y a qu'un point dans ma poitrine qui brûle comme un charbon ardent. A boire! j'étouffe!

— Il ne faut point abuser de mon breuvage, répliqua le docteur d'un ton dogmatique et lent. Les doses en sont réglées selon l'art : vous boirez, gracieux seigneur, quand il en sera temps.

— C'est que je souffre bien! murmura le pauvre vieillard; si vous saviez comme je souffre!

Le docteur avança la main et lui tâta le pouls.

— Monsieur le comte, dit-il effrontément, vous ne vous êtes jamais mieux porté.

Gunther essaya de sourire :

— C'est peut-être vrai, balbuta-t-il; je suis un malade imaginaire... mais cette attente me tue. Encore de longues heures à passer avant de savoir!

Il sembla se ranimer soudain, et attacha son œil brillant de désir sur la large face du Hollandais.

— Meinherr Van Praët, dit-il en donnant à sa voix cet accent de caresse que savent prendre les enfants, ne pensez-vous point que nous pourrions monter au laboratoire et découvrir le creuset en ce moment pour voir si l'œuvre avance?

— Ce serait retarder la transformation d'un mois, répondit le Hollandais d'un ton grave; peut-être d'une année... mais je suis à présent, comme toujours, aux ordres de mon gracieux seigneur.

Et il fit le geste de se lever. Gunther poussa un gémissement.

Un autre gémissement lui répondit derrière les rideaux du lit, et une douce voix de femme prononça le nom de Dieu avec un accent de déchirante souffrance.

Le front sillonné du vieillard s'éclaira soudainement; il tourna la tête, attendant un cri qui ne vint pas.

Le docteur entr'ouvrit les rideaux. La lumière des lampes, glissant obliquement entre les draperies, éclaira un visage angélique et plus blanc que la mousseline de l'oreiller où il s'appuyait.

C'était une tête suave et noble, où rayonnait la belle candeur de l'enfance. Quelques mèches de cheveux blonds, soyeux et fins, tombaient autour des joues pâlies. Les yeux étaient à demi fermés, et la bouche décolorée semblait s'ouvrir pour exhaler une plainte.

Le docteur tâta le pouls de la malade sans mot dire, rapprocha les rideaux et revint s'asseoir.

Le vieux Gunther était retombé dans sa morne apathie.

Hans et Gertraud, à qui nul ne faisait attention, avaient discontinué leur entretien, au cri poussé par la jeune comtesse, et tournaient vers le lit des regards émus de pitié.

Un silence profond régnait dans la grande salle. On n'entendait que le bruit du balancier de la pendule, et le sifflement triste du vent qui se plaignait au dehors.

La lumière insuffisante des lampes n'éclairait qu'une partie de la pièce dont les murailles restaient dans une demi-obscurité. On apercevait vaguement les personnages des hautes tapisseries battant contre la maçonnerie nue, les moulures dorées des grosses poutres et des frises bizarrement découpées. Au-dessus des portes, les panneaux montraient leurs trophées déteints.

Quatre ou cinq grands cadres dorés, pendus contre la tapisserie mobile, entouraient les visages austères et à demi effacés des seigneurs de Bluthaupt, qui avaient vu Jérusalem au saint temps des croisades. Entre ces visages, malgré le mauvais état des peintures, il y avait des rapports frappants. « Bluthaupt, disait une légende de la montagne, gardait de siècle en siècle les mêmes traits et le même cœur. »

Vis-à-vis de la cheminée, deux armures d'acier jetaient de sombres étincelles. Sur les écus suspendus au-devant des cuirasses vides, on pouvait distinguer les émaux de Bluthaupt, dont les armes (à enquerre) étaient « de sable à trois hommes ou bustes de gueule [1]. »

Toutes ces choses avaient un aspect lugubre et forçaient l'esprit à reculer vers les ténèbres du passé. Ces rideaux sombres qui étouffaient des cris de douleur, ces murailles vêtues de deuil, ces fenêtres à vitraux coloriés, où parfois un rayon de lune mettait une apparence de mouvement et de vie, tout, jus-

1. Trois hommes rouges sur un fond noir : ces armoiries, qui jouent sur le nom (Bluthaupt signifie *tête sanglante*), forment exception aux règles ordinaires du blason, lesquelles défendent de charger couleur sur couleur. Ce sont les armes de deux grandes familles d'Allemagne.

qu'au groupe immobile des quatre hommes, sur qui la lumière des lampes tombait d'aplomb, prêtait à l'imagination de vagues terreurs.

Quand le vent gémissait plus aigu dans les fentes des croisées, arrachant un accord étrange aux harpes éoliennes tendues entre les cheminées du schloss, ou quand les monstres de tôle qui servaient de girouettes laissaient tomber leurs cris plaintifs, Hans et Gertraud tressaillaient comme à la voix d'un être humain en détresse.

Gertraud avait été élevée au château; Hans était un vassal de feu le comte Ulrich, et venait de l'autre côté de Heidelberg.

Ils tenaient tous deux une place à part parmi la nombreuse livrée de Gunther, et leurs services étaient dévolus exclusivement à la comtesse Margarethe.

Après quelques minutes de silence, ils avaient repris leur entretien.

— J'étais une enfant quand la belle comtesse arriva au château, disait Gertraud. Elle ne souriait point comme font, dit-on, les jeunes épousées ; son regard si doux était triste, et, lorsqu'elle passa le seuil de cette grande salle où nous la voyons souffrir maintenant, il me sembla qu'il y avait une larme au bord de sa paupière.

— Pauvre noble dame! interrompit Hans Dorn avec émotion. Là-bas, au château de Rothe, elle était bien heureuse! Son père l'aimait; ses trois frères l'adoraient, et tous les gentilshommes du voisinage soupiraient pour l'amour d'elle! Mais on dit que ce mariage était nécessaire pour la prospérité du sang de Bluthaupt. Je sais bien, moi, ce qu'il aurait fallu pour la gloire de la maison, ajouta-t-il plus bas. Les trois braves enfants qu'on appelle des bâtards auraient soutenu comme il faut le nom de leur père, qui les avait reconnus dans son testament pour ses héritiers légitimes. Mais tout cela s'est arrangé autrement, et bien des gens affirment qu'ils l'ont voulu ainsi eux-mêmes. Hélas! je suis bien jeune; mais j'ai vu le temps où tout était bonheur au beau château de Rothe! Le noble Ulrich était dans la force de l'âge; les trois jeunes maîtres n'avaient point leurs pareils entre tous les cavaliers du pays; les deux jeunes comtesses Hélène et Margarethe, aussi bonnes que jolies, semblaient appeler sur le manoir les bénédictions de Dieu...

« Maintenant Ulrich est mort. L'homme qu'on avait vu plein de santé la veille n'était plus le lendemain qu'un cadavre ! Il avait, dit-on, pour ennemis des gens tout-puissants dont il combattait l'injustice. Il faisait partie d'une vaste association dont tous les membres sont frères; mais, parmi tant de frères, quelle main s'est levée pour le venger?

« Ses trois fils, les nobles cœurs, ne portent ni le nom de Bluthaupt ni le nom de Rothe; ils sont bâtards. J'ai entendu affirmer qu'ils sont engagés, eux aussi, dans une lutte désespérée. Qui peut dire s'ils ont un abri où reposer leurs têtes?

« Margarethe est la femme d'un vieillard entouré d'aventuriers avides!

« Il n'y a que la comtesse Hélène qui soit heureuse. Dieu puisse-t-il la garder de tout revers! Elle est la femme du vicomte Raymond d'Audemer, un noble Français qu'elle aimait depuis son enfance. Ce fut là une noce bien gaie, Gertraud, et qui ne ressembla point à celle dont vous venez de me parler. Moi aussi, j'étais un enfant lorsque je vis ces fiançailles, mais j'en ai encore de la joie dans le cœur!

« Qu'ils étaient beaux tous deux, et comme ils s'aimaient! »

Hans s'interrompit brusquement; on venait de frapper à la grille.

Le vieux comte ouvrit à demi les yeux, et prononça quelques paroles confuses.

— Les voilà, dit Van Praët.

Zachœus Nesmer se leva et se dirigea vers

l'une des embrasures pour regarder au dehors.

Hans et Gertraud avaient déjà l'œil collé aux vitraux.

La grille s'ouvrit et donna passage à un cavalier couvert d'une houppelande de toile cirée ; ce cavalier était seul.

Zachœus attendit que la grille fût refermée et revint vers ses compagnons, qui l'interrogèrent du regard.

— Ce n'est que Mosès, dit-il en se rasseyant.

Mira et le gros Hollandais firent un signe de désappointement.

— Toujours de nouvelles figures d'aventuriers ou de trafiquants! murmura le page qui rapprocha du sien le tabouret de la jolie suivante. Des gens pareils devraient-ils entourer le chef de la maison de Bluthaupt? Aussi vrai que je vous aime, Gertraud, il se passe dans ce château quelque chose d'extraordinaire et de menaçant!

Les fraîches couleurs de la jeune fille pâlirent.

— Vous me faites peur, ami, murmura-t-elle, et cependant je ne puis dire autrement que vous. Je ne sais quel pressentiment mortel me serre le cœur. La soirée commence à peine et je voudrais déjà voir le plein jour.

— Si cette nuit doit être la dernière pour quelqu'un de nous, répliqua le page en faisant le signe de la croix, que Dieu prenne en pitié son âme!

Gertraud se serra contre lui toute tremblante.

Hans entoura de ses bras la ronde taille de l'enfant et l'attira sur son cœur.

— Laissez-moi, dit-elle; ces jeux sont un péché près d'un lit de souffrance, et nous ferions mieux de prier tous les deux comme des chrétiens.

On n'entendait plus aucun bruit dans la cour. Le cheval du juif était à l'écurie, et Mosès Geld lui-même avait été introduit dans l'appartement de Zachœus, où se tenaient les réunions des associés.

Hans, prenant pitié des terreurs de la pauvre Gertraud, cherchait maintenant à la rassurer.

— Nous sommes des enfants, disait-il en essayant de sourire, et nous nous laissons prendre à des frayeurs folles, parce que tout ce qui nous entoure est triste et que le vent d'octobre gémit au dehors. Demain, il y aura dans le berceau un bel enfant, ma Trudchen, et le vin du Rhin coulera dans nos verres pour célébrer la bienvenue de l'héritier des comtes!

— Que le ciel vous entende, ami! murmura Gertraud.

— Ces hommes ont de mauvaises figures, reprit Hans qui montra du doigt les trois compagnons de Gunther; mais le cœur ne ressemble pas toujours au visage, et ce sont peut-être de bonnes gens. Vous étiez à me raconter ce qui s'est dit dans le pays, touchant la grossesse inespérée de la comtesse. Ne voulez-vous point m'achever cette histoire, Trudchen?

Gertraud fut quelques secondes avant de répondre ; mais elle était femme, et l'envie de conter une histoire mystérieuse est forte à quinze ans, même contre la terreur.

— On a dit bien des choses, répliqua-t-elle enfin, parmi lesquelles il y en a beaucoup que je ne sais point comprendre; mais, écoutez, Hans, je vais vous répéter cela de mon mieux.

« Notre maître a été marié déjà deux fois dans sa jeunesse. Ses deux femmes sont mortes sans lui laisser d'enfants.

« Il y a trente ans que la dernière est dans

sa tombe de marbre, sur le devant du chœur de la chapelle de Bluthaupt.

« Il n'y a plus au château que deux ou trois serviteurs chargés d'années qui se rappellent l'avoir vue, alors qu'ils étaient tout jeunes.

« Pendant trente ans, le comte Gunther ne pensa point à prendre une nouvelle épouse. Il vivait enfermé dans son schloss solitaire, dont aucun gentilhomme du voisinage ne passait jamais le seuil. Son frère lui-même ne venait point le visiter.

« Ce que je vais vous dire est étrange; mais je l'ai entendu répéter tant de fois, qu'il faut bien y croire : il y a trois ans, Gunther de Bluthaupt ne savait rien sur la famille de son frère.

« A cette époque seulement, il parut s'éveiller de son long oubli. Il s'informa, il apprit que la famille d'Ulrich se composait de deux filles légitimes et de trois jumeaux à peine sortis de l'enfance, qui n'avaient point pour mère une comtesse de Bluthaupt.

« Vous avez entendu parler sans doute du feu qui brille incessamment tout au haut de la tour du Guet, dans l'aile gauche du château? C'était alors, comme aujourd'hui, la retraite favorite du comte, qui s'y enfermait durant de longues heures. Nul n'a jamais su quelle occupation l'y retient, et que Dieu me pardonne si je commets un peché! les gens du pays disent que c'est là un repaire de maléfices et de méchants cultes adressés à Satan.

« Depuis des années, pas une seule nuit ne s'était passée sans que le feu brûlât au sommet du donjon; mais les nouvelles que le comte venait d'apprendre le préoccupèrent si fortement, qu'il fut plusieurs jours sans mettre le pied dans sa retraite favorite.

« On l'entendit jurer par Dieu et le diable que le nom de Bluthaupt ne serait jamais porté par des bâtards. Il envoya un message au comte Ulrich, son frère, et un exprès partit pour la cour de Rome, afin de solliciter des dispenses. Puis la pauvre comtesse Margarethe arriva au château.

« Parmi les gens de Bluthaupt, la plupart disent que c'est folie d'espérer des enfants dans le vieil âge, quand on n'a pu en avoir dans la jeunesse.

« Des mois se passèrent, et rien n'annonça que la jeune comtesse dût être mère.

« Gunther avait repris sa vie mystérieuse, mais il n'était plus seul, et les trois hommes que vous voyez là, Zachœus Nesmer, Van Praët et Mira, étaient déjà installés au château.

« Le bruit se répandit que l'un d'eux avait des accointances avec l'esprit malin. On alla jusqu'à dire que le vieux Gunther avait vendu son âme à Satan pour la promesse d'un héritier mâle de son nom. Le croyez-vous, Hans?

— Non, répondit le page dont la physionomie franche et résolue exprimait une naïve curiosité; je crois en Dieu, mais je pense que le diable n'a pas le loisir de signer des contrats avec les pécheurs.

L'esprit de Gertraud n'était pas de cette force-là Elle reprit en secouant d'un air solennel sa jolie tête bouclée :

— De plus vieux que nous le croient et le disent. Je souhaite que cela ne soit point. Mais que pensez-vous des Trois Hommes Rouges, Hans?

— Les Trois Hommes Rouges? répéta le page.

Gertraud étendit sa main potelée vers l'une des armures de fer, et montra les trois bustes sanglants figurés sur le champ noir de l'écusson de Bluthaupt.

— Les Trois Hommes Rouges que nos maîtres portent dans leurs armoiries depuis des milliers d'années, reprit-elle avec emphase; les trois démons qui veillent aux

destinées de Bluthaupt! Hans, il est impossible que vous n'ayez jamais entendu parler de cela?

— En effet, répondit le page en souriant, je crois me souvenir. On les voit arriver comme un présage lorsqu'un événement important se prépare. Ils viennent aux mariages, aux naissances, aux morts...

Hans s'interrompit pour faire un geste d'incrédulité.

— Voyez-vous, Trudchen, reprit-il, il y a tant de légendes sur la maison de Bluthaupt, tant de superstitieuses traditions, tant de mensonges!

— Ceci n'est pas un mensonge, dit Gertraud.

— Comment! vous croyez à l'existence des Hommes Rouges?...

— Il faut bien que j'y croie, Hans.

— Pourquoi?

— Je les ai vus!

Gertraud prononça ces derniers mots d'une voix basse, mais fortement accentuée.

Hans hésita franchement entre un éclat de rire et un vague mouvement de frayeur.

Il était du pays, et si sa nature intrépide avait la bonne volonté de se battre contre la superstition, la superstition se glissait en lui parfois, quoi qu'il en eût, et prenait rudement sa revanche.

Ce soir-là, après quelques secondes de lutte, ce fut la crédulité qui l'emporta. Il subissait, à son insu, l'influence de cette atmosphère de tristesse qui emplissait les demi-ténèbres de la vieille salle. Un frisson vif courut le long de ses membres.

Sa figure jeune et joyeuse, qui avait été sur le point de sourire, devint sérieuse et s'allongea, inquiète.

— Vous les avez vus, Gertraud? dit-il en baissant la voix lui-même involontairement.

— Je les ai vus, répéta la jeune fille.

— Quand cela?

— Il y a juste aujourd'hui neuf mois. C'était par un soir tout pareil à celui-ci; il faisait seulement plus froid, parce qu'on était au cœur de l'hiver, et que le vent du nord jetait contre les vitres de grands tourbillons de neige. La noble comtesse Margarethe était couchée, comme aujourd'hui, sur son lit; les potions du docteur Mira l'avaient rendue malade. Comme tout à l'heure, un coup retentit, frappé au plastron de la grille.

« Un voyageur entra. Nul ne le connaissait parmi les gens du château. Il était couvert d'un grand manteau noir. Son visage était beau et fier sous les longues boucles de ses cheveux.

« Quand il entra, Margarethe poussa un cri. Je ne saurais point dire si c'était de la douleur ou de la joie.

« L'étranger s'assit pour souper à la table de Gunther, puis il se retira dans l'appartement qui lui fut assigné par l'intendant Zachœus Nesmer.

« Hans, je n'ai jamais dit ces choses à personne et je ne les dirai qu'à vous, qui m'avez juré d'être mon mari. C'est le secret de ma chère maîtresse, pour qui je donnerais ma vie et peut-être notre amour... »

Hans lui prit les mains et les baisa tendrement.

— Je suis heureux de lire au fond de votre bon cœur, Trudchen, répondit-il. Aimez la comtesse Margarethe; aimez-la plus que moi et avant moi! C'est la fille du noble Ulrich, mon bon maître; c'est la sœur des trois déshérités que je voudrais voir puissants et riches au prix de tout mon sang!

— Me voilà qui les aime, dit la jeune fille en souriant, puisque vous les aimez. Écoutez-moi maintenant, ami; peut-être comprendrez-vous ce que je ne comprends point moi-même.

« Il était minuit environ. Je couchais dans

le cabinet dont la porte est là derrière moi. Le bruit de la tempête m'empêchait de dormir.

« Plusieurs fois, il m'avait semblé entendre des frôlements indistincts dans la chambre de la malade; j'avais cru que c'était elle qui s'agitait en son sommeil et qui se retournait sur son lit.

« A gauche de la draperie tendue pour garder du vent le lit de la malade, vous voyez bien cette petite porte, Hans? »

Hans fit un signe affirmatif.

Gertraud lui désignait du doigt la porte de l'oratoire. Elle était pâle et sa voix chevrotait.

— Ce fut une scène terrible! murmura-t-elle comme en se parlant à elle-même; vivrais-je cent ans, elle sera là, toujours devant mes yeux.

« Cette porte donne dans l'oratoire de la comtesse, qui communique avec une cour intérieure par un escalier hors d'usage. Cette cour n'a point d'issue.

« Avant le jour dont je vous parle, je ne connaissais ni l'escalier ni la cour.

« Malgré les bruits confus que j'entendais toujours dans la chambre de ma maîtresse, je commençais à m'endormir, lorsqu'un choc subit me mit brusquement sur mon séant.

« C'était comme une porte qu'on ouvrait de force non loin de moi. Je m'élançai hors de ma couche, et d'un bond j'entrai dans la chambre où nous sommes, qui était faiblement éclairée par une lampe de nuit.

« Voici ce que je vis :

« La comtesse Margarethe, pâle encore des souffrances de la journée, renversait sa jolie tête sur l'oreiller, au milieu de ses cheveux blonds épars. Elle subissait l'effet d'un breuvage que je lui avais donné la veille, sur l'ordre du médecin Mira : elle semblait dormir profondément. Entre elle et moi, il y avait ce bel étranger arrivé au château dans la soirée. Il était tête nue; son manteau noir gisait à terre auprès de lui. Un de ses genoux s'appuyait sur le lit de la comtesse.

« Et il restait là, immobile, comme si la foudre l'eût frappé dans cette position.

« Ses regards se fixaient avec une sorte de stupeur vers la petite porte de l'oratoire.

« Mes yeux suivirent les siens. Sur mon salut, Hans, je dis la vérité! Les Trois Hommes Rouges étaient debout devant le seuil... »

Le page tourna son visage du côté de cette porte mystérieuse. Il y avait sur ses traits, rendus à leur caractère naïf, un peu de défiance encore, avec tous les signes d'un puissant intérêt excité.

— Ce n'était point l'étranger qui m'avait éveillée, reprit Gertraud, mais bien le bruit de la porte, ouverte avec violence par les Trois Hommes Rouges.

— A quel signe pûtes-vous donc les reconnaître? demanda Hans qui l'interrompit en ce moment.

— Je les voyais comme je vous vois, répondit la jeune fille; mes yeux ne se troublèrent que plus tard. A moins que l'émotion de cette heure terrible ne m'eût aveuglée à mon insu, je puis affirmer devant Dieu qu'il y avait là trois hommes vêtus de longues robes écarlates, et dont les visages disparaissaient sous des coiffures rouges comme le feu de l'enfer.

— C'est étrange! murmura le page.

Gertraud poursuivit.

— Chacun d'eux avait à la main une longue épée dont la lame rejetait en sombres étincelles les vacillantes lueurs de la lampe.

« Tous les trois avaient la même taille et la même apparence.

« Leur immobilité dura la dixième partie d'une minute qui me sembla longue comme une heure. Moi, je restais à cet endroit même où nous sommes, terrifiée et inca-

pable de me mouvoir. La lampe envoyait à peine jusqu'à moi ses rayons affaiblis : je pense qu'on ne m'apercevait point.

« Deux des Hommes Rouges s'ébranlèrent à la fois et voulurent s'élancer vers l'intérieur de la chambre ; mais le troisième les retint d'un geste impérieux. Il prit à l'un d'eux son épée et fit quelques pas à la rencontre de l'étranger.

« Celui-ci quitta enfin la posture où l'avait surpris l'arrivée des Trois Hommes Rouges. Il roula son manteau autour de son bras gauche, et vint, lui aussi, se placer au centre de la salle.

« L'Homme Rouge rejeta en ce moment ses cheveux en arrière.

« Se peut-il que Dieu permette aux démons de prendre les traits des anges ! C'était un beau jeune homme, au front large et pensif, entouré de boucles noires comme l'ébène. Il y avait autour de sa lèvre un amer sourire, et la colère brûlait dans ses yeux.

« Il donna une épée à l'étranger. Les fers, en se choquant, interrompirent seuls le silence, car pas une parole ne fut échangée.

« La comtesse Margarethe dormait toujours.

« Je vis les lames agiles décrire des courbes scintillantes. J'entendis un cliquetis sec, puis un grincement rapide. L'étranger tomba à la renverse en poussant un grand cri.

« La comtesse Margarethe s'éveilla en sursaut. Moi, je m'évanouis...

— Et vous ne vîtes plus rien ? demanda Hans

— Je ne saurais dire combien de temps dura mon anéantissement, continua la jeune fille. Quand je m'éveillai, deux des Hommes Rouges étaient assis auprès du lit de la comtesse, et il me semblait la voir leur sourire.

« Mais tout cela était comme un rêve. Il y avait désormais une sorte de voile au-devant de mes yeux.

« Le troisième Homme Rouge était agenouillé à la place où avait eu lieu le combat. Il frottait le sol avec un lambeau de son vêtement, et je pense qu'il effaçait des traces de sang.

« Entre la comtesse et lui s'étendait la draperie ; elle ne pouvait voir ce qu'il faisait.

« Le corps de l'étranger avait disparu.

« Quand sa tâche fut achevée, le troisième Homme Rouge vint à son tour au chevet de la comtesse. J'entendais vaguement qu'ils causaient tous les quatre à voix basse, bien doucement et comme des gens qui s'aiment. »

Hans fit un geste muet en ce moment, comme si une pensée soudaine eût éclairé brusquement son esprit.

Gertraud n'y prit point garde.

— Je ne sais pas ce qu'ils se disaient, poursuivit-elle ; toute cette partie de mes souvenirs est confuse. Je me rappelle seulement que celui dont l'épée avait jeté l'étranger sur le carreau, et qui gardait encore sa tête découverte, tira un parchemin de son sein et le déchira en mille pièces, après avoir baisé le front de Margarethe.

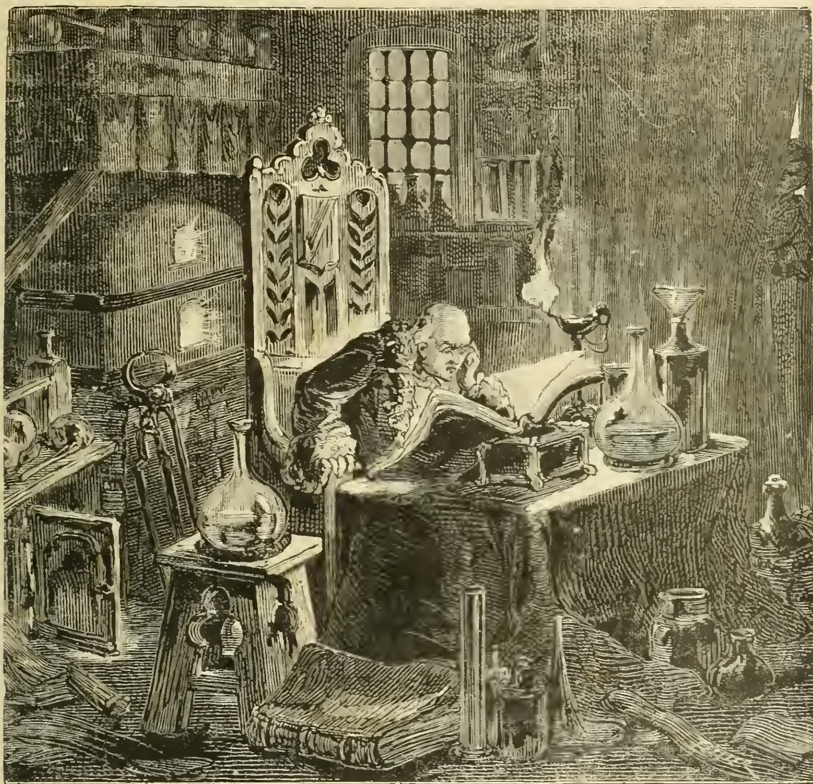
« Margarethe pleurait.

« Tout cela était devant mes yeux et passait comme une vision folle. Je me disais que c'était peut-être un rêve, tout plein d'accablantes terreurs.

« Ma paupière alourdie se ferma de nouveau. Quand elle se rouvrit, les rayons du jour naissant inondaient la salle. La comtesse dormait de ce sommeil souriant et tranquille qui la fait ressembler aux anges.

« La chambre gardait exactement l'aspect qu'elle avait le soir précédent. Il n'y avait plus ni Hommes Rouges ni étranger au noir manteau. Toutes les portes étaient fermées.

« Enhardie par les rayons du jour et incapable de résister à ma curiosité inquiète, j'ouvris la petite porte par où les Trois Hommes Rouges avaient dû s'introduire. Mon cœur battait bien fort, car je m'attendais à trouver au delà du seuil le cadavre de l'étranger.



Le vieux Gunther dévorait toutes ses ressources sans parvenir à faire de l'or. — (Page 29, col. 1.)

« Mais il n'y avait rien dans l'oratoire, où le beau missel de Margarethe s'ouvrait pieusement sur son prie-Dieu béni. Je descendis l'escalier sombre, et mon regard interrogea la cour, ensevelie sous un tapis de neige.

« La neige ne gardait aucune trace de pas... »

La jeune fille s'interrompit et mit sa main sur sa poitrine oppressée.

— Mais le pas des démons, reprit-elle à voix basse, laisse-t-il des marques de son passage sur cette terre?

« En ce premier moment, je ne raisonnais point ainsi. Je m'efforçais de croire à un rêve, et je me disais que mon trouble et ma faiblesse étaient le résultat d'une nuit de fièvre.

« Je remontai. Mon regard fit lentement le tour de la chambre, examinant chaque objet avec une attention nouvelle.

« Rien! Tous les siéges étaient à leurs places, et je cherchais en vain autour du lit un seul des mille lambeaux du parchemin

qu'avait déchiré devant moi la main du meurtrier.

« — C'est un rêve! c'est un rêve! » me disais-je encore.

« Mais ce n'était pas un rêve... Voyez! »

La jeune fille montra du doigt le plancher.

— Voyez! répéta-t-elle d'une voix tremblante : l'Homme Rouge avait eu beau déchirer son vêtement et frotter le sol à la place du meurtre : les traces du sang humain ne s'effacent jamais!

Hans, qui suivait de l'œil le doigt de la jeune fille, aperçut en effet sur le plancher poudreux une large tache noirâtre qui semblait encore humide.

CHAPITRE VI

HANS ET GERTRAUD

Auprès du foyer, le comte Gunther avait fini par s'assoupir tout à fait. Sa tête blanchie reposait sur sa main où il n'y avait presque plus de chair.

C'était pitié de voir les traits amaigris du malheureux vieillard et d'entendre le souffle haletant que rendait sa creuse poitrine.

On sentait qu'il y avait bien peu de vie désormais dans ce corps appauvri et usé. La mort semblait suspendue au-dessus de ce front jaune et comme amolli. Ces joues caves, aux teintes plombées, avaient déjà un aspect de cadavre.

Zachœus Nesmer, Van Praet et le docteur profitaient de ce sommeil pour échanger quelques mots à voix basse.

— Sept heures et demie! disait l'intendant; voilà bientôt une demi-heure que le juif est arrivé. Yanos et Regnault voudraient-ils nous fausser compagnie?

— S'ils voulaient aller une bonne fois là où je les souhaite, grommela le gros Van Praët, je les tiendrais quittes bien volontiers de toute assistance!

Le docteur Mira se contenta de penser ce que disait son voisin.

— Regnault est un fin matois, reprit Nesmer; nous le verrons arriver, je gage, après la besogne finie.

— Et le beau Magyare, ajouta Van Praët, n'aime point de passion les assauts où l'on ne se sert ni du pistolet ni du sabre. Après cela, nous finissons le 31 octobre, et c'est la nuit de la Toussaint. Qui sait s'ils n'ont pas trouvé des esprits derrière la Hœlle?

Mira haussa les épaules, et Zachœus tâcha de ne point paraître effrayé.

— Quant à l'honnête Mosès, dit le docteur, il est, comme toujours, à son poste le premier, mais...

Il regarda tour à tour le Hollandais et l'intendant.

— Eh! eh! fit-il avec une espèce de sourire qui, sur un autre visage, eût passé pour une fort lugubre grimace.

— Eh! eh! répéta Zachœus.

— Peu-euh! souffla le gros Van Praët.

— Sans doute, sans doute, reprit l'intendant qui formula enfin sa pensée; il y a longtemps que nous sommes édifiés là-dessus. Nous ferions parfaitement l'affaire à nous trois, et nos parts monteraient au double.

— C'est juste, répliqua le docteur.

— C'est juste, appuya Van Praët.

Et tous les trois prolongèrent à l'unisson un énorme soupir.

— C'est le danger des mauvaises connaissances, reprit Zachœus Nesmer d'un ton niais et grave qui l'eût fait prendre pour le

plus honnête philistin qui fût en Allemagne.

— C'est la suite d'une première démarche fausse, ajouta le digne Van Praët.

— Nous n'en serions pas là, reprit Zachœus très-sérieusement, si nos parents nous avaient laissé seulement à chacun un ou deux milliers de florins de rente.

Le docteur approuvait du bonnet ces philosophiques réflexions; puis tous les trois tournaient leurs regards vers la pendule et maudissaient leurs associés en retard.

— Allez donc voir si l'affaire avance, docteur, dit Van Praët.

José Mira introduisit sa tête rase et difforme sous les rideaux de l'alcôve.

Cette fois, aucune plainte ne se fit entendre.

Le docteur revint au bout de quelques secondes.

— Nul ne peut faire le compte exact, prononça-t-il d'un ton de professeur, des ressources que la nature trouve en elle-même dans ces moments de crise... Je doute que le sujet ait la force de supporter les souffrances de l'accouchement. Son état de prostration me semble satisfaisant... mais, en définitive, comme je me faisais l'honneur de vous le dire, on ne peut pas savoir au juste.

— Il y a des drogues, insinua Zachœus.

— Il faut garder en tout une sage mesure, répliqua le docteur. Telle dose amène le dénouement sans secousse et d'une façon décente; telle autre dose pourrait laisser des traces déplorables!

— Mais si elle accouche, demanda Van Praët, quand accouchera-t-elle?

Le docteur mit ses deux longs pieds sur les chenêts.

— Cela peut durer plusieurs jours, répondit-il; cela peut venir dans une heure. La science n'a point de réponse précise à de certaines questions.

— Et d'ailleurs, ajouta Van Praët avec un gros rire, qui sait si les enfants du diable ne restent pas onze mois dans le sein de leur mère?

Hans et Gertraud étaient trop éloignés pour entendre un seul mot de cette conversation.

Hans était absorbé dans une profonde rêverie. On eût dit que son esprit allait au delà de la lettre du récit de Gertraud et trouvait à ses paroles un sens mystérieux qui dépassait l'intelligence de la jeune fille.

— Avez-vous vu les figures de ces trois hommes, Trudchen? demanda-t-il après un silence.

— Je n'ai vu qu'un seul visage, répondit celle-ci : les beaux traits d'un adolescent, rêveurs et doux.

Hans réfléchit encore pendant quelques secondes.

— Et le lendemain, reprit-il ensuite, que se passa-t-il au schloss?

Gertraud se recueillit un instant, puis elle répondit :

— Le lendemain, on chercha partout l'hôte de Bluthaupt. Toutes les portes du château étaient solidement fermées, et pourtant l'étranger avait disparu.

« Par où avait-il pu sortir?

« Tout le monde ignorait les événements de cette nuit étrange. La comtesse elle-même, dont le lourd sommeil, provoqué par les potions du docteur, n'avait pris fin qu'après le meurtre de l'étranger, demanda plusieurs fois ce qu'il était devenu.

« Personne ne sut rendre compte de cette subite et inexplicable disparition.

« Les serviteurs et vassaux de Bluthaupt

commencèrent à dire que l'étranger était le diable, appelé au château par les conjurations du Hollandais Van Praët.

« Une rumeur sourde se répandit dans le pays. Chacun demeura convaincu que le schloss était hanté par Satan.

« Et quand la grossesse de la comtesse Margarethe fut connue, on compta les jours, on calcula, et l'on dit que son enfant serait l'enfant du diable.

« Il y avait pourtant un vieux fauconnier de Bluthaupt, qui est mort maintenant, et qui prétendait avoir reconnu l'étranger, le soir de son arrivée. Il disait que c'était un bon gentilhomme des environs du château de Rothe, le baron Stéphan de Rodach, qui avait demandé autrefois la main de Margarethe, et qui avait quitté les environs de Heidelberg après le mariage de notre jeune maîtresse avec le comte Gunther.

—En effet! murmura le page dont le sourcil se fronça; j'ai souvent vu le baron de Rodach au château d'Ulrich. Et voilà bien longtemps qu'il passe pour mort daas le pays.

— Mais personne ne voulut croire le vieux fauconnier, reprit Gertraud. Depuis neuf mois, les gens de Bluthaupt n'ont pas d'autre sujet d'entretien, et s'ils se sont cachés de vous, Hans, c'est que vous venez du château de Rothe et qu'ils ont deviné votre dévouement pour la noble fille de votre maître.

— Ne l'aiment-ils donc point? demanda le page.

— Comment ne pas l'aimer? répliqua Gertraud; elle est si bonne et si secourable! Son doux sourire a tant de grâce et sa parole sait si bien soulager les cœurs souffrants! Chacun l'aime; chacun plaint sa jeunesse sacrifiée. Mais, depuis cette nuit, il y a autour d'elle comme un cercle mystérieux. Ses bienfaits mêmes portent l'épouvante dans les pauvres cabanes. On n'ose plus toucher à ses dons, et l'or de ses charités n'empêche plus les malheureux d'avoir faim.

« On la sait innocente, on la sait pieuse et pure; mais il y a un lien fatal entre elle et l'enfer.

« Vous parliez tout à l'heure des vieilles légendes et des innombrables prédictions qui courent sur la maison de nos maîtres. Il y en a une, dit-on, qui annonce en propres termes la venue du fils du diable, et qui fixe au jour de sa naissance la ruine de la race de Bluthaupt.

« Que de paroles effrayantes les vieillards de la montagne ont prononcées à ce sujet devant moi! Ils disent que tout sera fini au premier cri de cet enfant du démon.

« La lumière de la tour du Guet doit s'éteindre au moment où la comtesse Margarethe deviendra mère; elle doit s'éteindre pour ne se rallumer jamais.

« Et nul n'ignore, depuis le pied des murailles du schloss jusqu'au fond de la vallée, que cette lumière est l'âme du vieux Gunther, vendue il y a bien longtemps au roi du mal. »

Les rideaux du lit s'agitèrent en ce moment aux convulsions de la malade, qui s'éveillait dans d'atroces douleurs.

Sa plainte inarticulée fit place à des cris déchirants.

Gunther releva sa tête affaissée et ouvrit les yeux.

— Qu'est cela? murmura-t-il.

— La noble comtesse Margarethe... commença le docteur.

— Elle a crié! interrompit le vieillard dont le visage morne s'éclaira tout à coup; oh! oh! écoutez comme elle crie! on dit que les enfants mâles font seuls souffrir ainsi!

Le docteur s'inclina en signe d'affirmation.

—Crie, Margarethe, crie, ma douce femme! reprit le vieillard avec un sourire idiot; je te donnerai des robes de gaze brodées d'or; je

veux voir à ton beau front un diadème de perles, et sur ta poitrine une parure de diamants plus riche que la parure des reines. Ne vais-je pas être plus riche qu'un roi!

Cette fois, ce fut Van Praët qui s'inclina. Gunther regarda la pendule.

— Une heure de passée! dit-il joyeusement : le métal bout au fond du creuset; l'enfant s'agite dans les flancs de sa mère... Oh! l'heureuse nuit! l'heureuse nuit pour la maison de Bluthaupt!

Margarethe se tordait en de convulsives angoisses; ses cris devenaient de plus en plus perçants : le vieillard tendait l'oreille et semblait les savourer comme une douce musique.

Les trois associés demeuraient immobiles et froids.

Le page et la jeune fille se taisaient; chacune des plaintes de la comtesse répondait au fond de leurs cœurs.

— Gertraud! dit en ce moment Margarethe qui croyait mourir. A mon secours! à mon secours!

Gertraud bondit à cet appel et s'élança vers le lit.

Mais le docteur la prévint; il se mit entre elle et la malade.

— Gertraud! disait la pauvre Margarethe, m'abandonnes-tu, toi aussi?

La jeune fille fit un effort pour passer, malgré le Portugais; des larmes de compassion et de colère mouillaient ses yeux.

— Retirez-vous, ma fille, dit le grave José Mira de son ton le plus solennel.

— Mais ma maîtresse m'appelle! voulut répliquer Gertraud.

Le docteur la repoussa et se tourna vers le vieux comte.

— Cette enfant, par sa folle persistance, dit-il, augmente les dangers de ce moment de crise.

Une nuance de vermillon vint aux joues blêmes du vieillard, tant il eut de courroux.

— Retirez-vous, misérable fille! s'écria-t-il en la menaçant du poing. Osez-vous bien résister à mon docteur! Mon docteur est le maître, entendez-vous, et tout le monde ici doit lui obéir!

— Gertraud! Gertraud! murmurait Margarethe dont la voix s'affaiblissait.

Gertraud se couvrit le visage de ses mains en sanglotant.

— N'appelez plus Gertraud, madame, dit le vieillard d'un ton moitié impérieux et moitié caressant; soyez raisonnable, je vous prie. Vous avez entendu le docteur... mon meilleur ami, madame!

Le nom de Gertraud sortit une dernière fois de l'alcôve comme un mourant écho.

— Encore! s'écria Gunther en frappant du pied. Pardonnez-lui, docteur, elle est bien jeune... Allons, Gretchen, ma femme, obéissez à votre bon mari, et tenez-vous en repos! Cette Gertraud est partie... elle est morte... que sais-je? Si vous voulez ne plus l'appeler, je vous donnerai une bague en rubis de dix mille florins, madame la comtesse.

La crise était passée; les rideaux du lit ne bougeaient plus, et Margarethe gardait le silence.

Le vieillard frôla l'une contre l'autre ses mains osseuses avec un rire innocent.

— Êtes-vous content, docteur? dit-il.

— Un mot de notre glorieux seigneur, répondit le Portugais, suffit à dompter la douleur même.

— Je fais de Gretchen tout ce que je veux, reprit le vieillard; elle m'aime tant!... Mais, pour ma récompense, docteur, il faut me donner une goutte de breuvage.

Mira consulta la pendule.

— Je suis heureux de pouvoir satisfaire monsieur le comte, dit-il; la demi-heure est passée.

Il versa la dose ordinaire dans le gobelet d'or, et le comte but avidement.

— Merci, dit-il ; Dieu vous récompensera, mon docte ami !

Gertraud, triste et accablée, venait de se rasseoir auprès du page, qui avait suivi avec un muet étonnement les mouvements du docteur.

Le visage de Hans exprimait un doute inquiet.

— Est-ce la première fois qu'on vous empêche d'approcher notre maîtresse? demanda-t-il.

— C'est la seconde, répliqua Gertraud. Vers la chute du jour, la comtesse a prononcé mon nom, et comme je me rendais à son appel, cet homme s'est encore mis au-devant de moi.

— Savez-vous quel est son motif?

— Oui, répondit Gertraud; ce matin, il a vu la comtesse me glisser une lettre et une clef. Au moment où je quittais la chambre avec mon message, il a voulu me poursuivre... Mais je cours mieux que lui.

— Quel était ce message? demanda encore Hans.

— Je ne sais lire que dans mon livre d'heures, répliqua Gertraud en rougissant. La comtesse m'a donné la clef avec la lettre et m'a chargée de remettre le tout à Klaus le chasseur, qui est, comme vous, un ancien vassal d'Ulrich. Klaus le chasseur est monté à cheval aussitôt, et il n'est point encore de retour.

Hans appuya sa tête sur sa main d'un air pensif.

— Une lettre... murmura-t-il, et une clef!

— J'ai mal fait de vous parler de cela, Hans, dit Gertraud, car la comtesse m'avait bien recommandé le secret.

— Les secrets de votre maîtresse sont en sûreté au fond de mon cœur, répondit le page, dont le jeune et loyal visage eut un éclair d'enthousiasme ; ses ennemis, si elle en a, pourraient me tuer, mais m'arracher une parole, jamais !

Gertraud prit une de ses mains et la serra entre les siennes.

— Vous êtes bon, dit-elle, et je vous aime.

Les deux enfants restèrent quelques minutes silencieux et serrés l'un contre l'autre.

Gertraud subissait l'effet de sa frayeur vaguement éveillée. Hans réfléchissait.

La salle était muette. Le vent faisait trêve au dehors. Au lieu de ces lueurs soudaines qu'un fugitif regard de la lune mettait parfois naguère derrière les vitraux, il y avait comme un rayonnement blanchâtre et uniforme.

Hans tourna ses yeux vers les trois hommes assis auprès du vieillard assoupi.

— Plus je réfléchis, dit-il répondant à sa propre pensée, plus ces mystères me semblent menaçants.

Gertraud l'écoutait et pâlissait.

— Que craignez-vous donc, ami? dit-elle.

— Je ne sais, répliqua le page. Regardez comme le comte Gunther ressemble à un homme qui va mourir.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

— Le comte à l'agonie, reprit Hans; la comtesse aux mains de ce médecin de malheur! Il y a des hommes aussi méchants que les démons, Gertraud, et ce que craignent les vassaux de Bluthaupt pourrait bien arriver, sans que l'enfer se mît de la partie.

— Que voulez-vous dire? balbutia la jeune fille terrifiée.

Hans secoua la tête et ne répondit point.

Au bout de quelques secondes de silence, les traits de Gertraud se rassérénèrent : une idée consolante venait de traverser son esprit.

— Hans, dit-elle avec une conviction naïve, j'espère que vous vous trompez.

— Dieu le veuille ! murmura le page.

— S'il devait arriver malheur, reprit Gertraud en baissant les yeux, les Trois Hommes Rouges seraient venus!

Malgré sa peine, Hans eut un sourire en écoutant ces paroles.

— Qui sait s'ils ne vont pas venir? répliqua-t-il.

En même temps il se leva, comme s'il eût voulu secouer le fardeau de son inquiétude; il s'approcha de la fenêtre et jeta son regard distrait au dehors.

Il poussa un léger cri de surprise, qui attira Gertraud auprès de lui.

L'immense cour du château était entièrement blanche de neige.

Gertraud serra fortement le bras de Hans.

— La cour était ainsi, murmura-t-elle d'une voix étouffée, cette nuit où j'ai vu les Hommes Rouges dans la chambre où nous sommes.

— Petite folle! murmura Hans qui voulut encore sourire.

Mais en ce moment il tressaillit malgré lui, tandis que Gertraud chancelait épouvantée.

On frappait rudement à la porte de la grille.

CHAPITRE VII

LE SOUPER

Hans et la gentille Gertraud avaient dépensé leur émotion en pure perte et prêté une terreur de trop à la nuit de la Toussaint. Ce n'étaient pas les Trois Hommes Rouges qui venaient de frapper à la grille du château de Bluthaupt.

Les nouveaux arrivants étaient M. le chevalier de Regnault et Yanos Georgyi, le Magyare.

Tandis qu'un palefrenier emmenait leurs chevaux à l'écurie, ils montèrent le large perron, dont les pierres disjointes laissaient passer des touffes d'herbe. Ils entrèrent dans le vestibule, puis dans la salle d'armes, vieux corps de garde à la voûte plate, soutenue par des piliers massifs, dont les chapiteaux carrés offraient aux quatre coins des figures grimaçantes : c'étaient des gnomes hideux, accroupis, dressant leurs longues oreilles d'âne et regardant les passants avec d'horribles yeux sans prunelles.

Il n'y avait personne dans cette salle.

Celle qui suivait, et dont les sculptures allégoriques prouvaient qu'elle avait servi de tribunal, était occupée par des serviteurs de tout âge et de tout sexe, groupés autour d'un énorme poële.

Bluthaupt avait des communs grands comme une ville, mais le temps avait exercé d'étranges ravages dans ces constructions accessoires, moins solides que l'édifice prin-

cipal. L'apathie du comte Gunther, qui donnait toute son attention à des chimères impossibles, avait laissé les valets envahir le château, et, en conscience, le château était de taille à ce que les serviteurs y pussent trouver place sans gêner jamais le regard des maîtres, confinés dans une aile reculée.

L'intendant Zachœus n'avait point jugé à propos de mettre obstacle à cet audacieux empiétement des hommes à gages, qui était une énormité dont l'Allemagne entière n'eût pas fourni peut-être un autre exemple, depuis le temps du grand Barberousse jusqu'à nos jours.

L'Allemagne est, en effet, la terre classique de l'étiquette. Chaque chose et chaque homme y ont leur place officielle, qu'il n'est point permis de changer.

Mais Zachœus avait intérêt à ménager tout le monde. Si les serviteurs de Bluthaupt ne l'aimaient point d'une affection très-grande, du moins ne pouvaient-ils l'accuser de tyrannie ; car, depuis son entrée au château, il s'était montré le plus débonnaire et le plus complaisant de tous les vice-rois.

L'ancienne salle de justice, livrée maintenant aux valets, n'était point si déchue qu'on pourrait le croire au premier abord. Il n'y avait plus de gentilshommes au service de Bluthaupt, mais il y avait encore des personnages de beaucoup d'importance. Blasius, le maître d'hôtel, recevait cent florins par mois pour son recommandable savoir-faire. Dame Desideria, la femme de charge, ne lui cédait guère en grandeur.

Ils avaient tous deux des fauteuils de cuir qui les faisaient ressembler à des souverains au milieu de leur cour.

Auprès d'eux s'asseyaient la maîtresse lingère et la reine des laveuses ; puis c'étaient le fauconnier Gottlieb, qui était, dans toute la force du terme, un homme de loisir, le sellier Arnold, Léo l'armurier, les palefreniers et les hommes du chenil.

Au dernier rang, les chasseurs nettoyaient leurs armes, en devisant bien galamment avec le gentil fretin des servantes que l'âge n'avait point faites encore les égales de dame Desideria.

Regnault et le Magyare traversèrent cette assemblée imposante pour gagner l'appartement de Zachœus Nesmer, où le juif Mosès Geld les avait devancés.

Ils passèrent par une longue suite de salles qui semblaient abandonnées, et dont les fenêtres n'avaient plus guère de carreaux pour remplir les intervalles de leurs nervures de pierre.

Par ces issues ouvertes aux regards, ils pouvaient mesurer la vaste étendue des communs et des bâtiments parasites ; ils pouvaient admirer même l'élégante grandeur de la chapelle, précieux reste du douzième siècle, œuvre de cet âge patient qui vit Erwin de Steinbach découper la cathédrale de Strasbourg, et qui, trop modeste ou trop insouciant, ne laissa qu'une gloire anonyme aux merveilleux architectes de Cologne.

Zachœus Nesmer avait établi sa demeure à l'extrémité la plus orientale du château. Il y avait un large espace entre les pièces qu'il avait fait restaurer à sa manière, pour son usage exclusif, et la partie habitée du schloss.

Les vieux verrous des portes et les serrures rongées de rouille avaient été remplacés surtout par des ferrements tout neufs. Maître Zachœus avait fait de sa retraite une sorte de petite forteresse.

Van Praët et José Mira, le docteur, habitaient au contraire l'autre extrémité du schloss. Des personnes aussi positivement utiles devaient rester toujours sous la main de leur maître.

Le passage de Regnault et du Magyare causa un moment de rumeur dans l'ancienne salle de justice : majordomes, échansons, écuyers et chasseurs les suivirent d'un regard curieux, tandis que les servantes de tout âge échangeaient à demi-voix leurs observations empressées.



Monsieur le comte, dit-il effrontément, vous ne vous êtes jamais mieux porté. (Page 53. col. 2.)

— C'est un bien joli cavalier que ce gentilhomme français ! dit la dame Desideria.

— Je crois qu'on ne peut pas le comparer au noble Hongrois qui l'accompagne, répliqua Ludchen, la femme du courrier Fritz.

Lieschen, Luischen, Franzchen, Lottchen, Katchen et Roschen se rangèrent à l'une ou à l'autre de ces opinions.

— Qu'ils soient beaux ou laids, dit l'écuyer Johann, je n'aime point à voir arriver ces nouveaux visages.

— Ce sont des oiseaux de proie, ajouta Hermann le laboureur ; chaque fois qu'ils viennent, c'est pour moi comme une annonce de calamité prochaine.

Les femmes haussèrent les épaules.

— L'hospitalité a toujours été pratiquée au noble château de Bluthaupt, prononça gravement le maître d'hôtel. Hermann, parlez des hôtes de notre seigneur avec plus de retenue.

— Ce ne sont pas les hôtes du comte Gun-

ther, grommela le laboureur, mais bien ceux de l'intendant Zachœus et de ce Hollandais maudit, qui finira par ouvrir notre porte au démon!

Dame Desideria fit un signe de croix, et toutes les servantes l'imitèrent. Les esprits, distraits un instant du cours de leurs idées superstitieuses, y revinrent tous à la fois, et un silence effrayant régna dans la salle de justice.

Là, en effet, comme dans la chambre de l'accouchée, les terreurs de cette nuit fatale, où la destinée de Bluthaupt devait s'accomplir, avaient été le sujet de l'entretien depuis la tombée de la brune.

— S'il y a encore de la lumière au sommet de la tour du Guet, dit un des palefreniers qui venait d'accomplir sa tâche au dehors, notre dame ne peut être encore délivrée.

Le courrier Fritz, de retour de son voyage à Francfort, poussa en ce moment la porte de la salle. Bien que ses vêtements fussent trempés, il ne s'approcha point du poêle. Sa face était plus pâle que la neige qui couvrait sa livrée.

Il alla s'asseoir dans un coin, et ne voulut point répondre aux questions de sa femme, qui s'empressait autour de lui.

Ses yeux étaient fixes, et il semblait qu'une effrayante vision se dressait devant son regard.

— Si c'est l'âme de Bluthaupt qui brûle là-haut, murmura dame Desideria, fasse Dieu que sa lumière ne soit pas près de s'éteindre!

— Dieu n'est pour rien là-dedans! grommela le laboureur Hermann.

— Ah! soupirèrent à la fois Lieschen, Lottchen, etc., nous touchons de bons gages et nous n'avons rien à faire; mais mieux vaudrait manger du pain noir que d'être ainsi toujours sous la crainte de Satan!

— Patience, mes belles! reprit Johann l'écuyer; vous n'avez plus que quelques heures à trembler. Quand le fils du diable sera né, vous ne craindrez plus rien, car le château s'écroulera sur nous, et les pierres en sont lourdes.

Un frisson parcourut l'assemblée, et les lèvres blêmies de maître Blasius ne trouvèrent point de paroles pour gourmander l'audace de l'écuyer.

Pendant le silence qui suivit cette lugubre menace, la porte de la salle s'ouvrit, et Zachœus parut sur le seuil. Il était suivi de meinherr Van Praët.

La vue du Hollandais, dont l'excellente et large figure ne cessait guère de sourire, causait toujours aux gens de la maison de Bluthaupt un sentiment d'insurmontable frayeur. C'était lui qui entretenait le feu au sommet du donjon diabolique : c'était lui qui servait d'intermédiaire entre le vieux comte et l'enfer.

Sa présence en un pareil moment porta au comble la terreur de l'assemblée. Bien que son aspect n'eût absolument rien d'infernal, toutes les femmes se couvrirent le visage, afin de ne le point voir, et dame Desideria recommença ses signes de croix protecteurs.

Les hommes se bornèrent à lui jeter en dessous des regards sombres, où il y avait presque autant de haine que de crainte.

— Maître Blasius, dit Zachœus au principal domestique ou officier de Bluthaupt, vous allez servir le souper de notre gracieux seigneur dans la chambre de la comtesse. Quant au mien, faites-le porter à l'instant, je vous prie, dans mon appartement.

Blasius s'inclina.

— Allons, mes enfants, reprit Zachœus en essayant de donner à son visage immobile une expression de cordial contentement, voilà une joyeuse nuit!

— Une joyeuse nuit, mes enfants! répéta le gros Van Praët.

L'assemblée demeurait morne et muette. Fritz eut le frisson dans son coin. La scène de la Hœlle passa devant ses yeux. Son oreille frappée entendit le cri d'agonie.

— Une joyeuse nuit! murmura-t-il, tandis que la fièvre froide faisait claquer ses dents.

— Notre seigneur, poursuivit Zachœus, veut que vous vous réjouissiez comme de bons serviteurs, pour fêter la venue de son noble héritier. Dressez la table, mes fils, et que je voie à côté de chacun de vous une cruche de notre meilleur vin du Rhin!

Le maître d'hôtel fit un signe; deux ou trois valets s'ébranlèrent pour dresser la table. Le sommelier, suivi de ses aides, descendit à la cave. Quelques minutes après, les serviteurs de Bluthaupt étaient rangés autour de la vaste table, et avaient chacun devant soi une cruche de grès couronnée d'écume.

Pendant cela, les mitrons, sortant des cuisines souterraines, portaient les plats au souper du vieux comte et de son intendant.

Le souper de Gunther se renfermait dans les limites les plus étroites de la frugalité. On eût dit le repas d'un anachorète. Le souper de Zachœus était abondant et presque somptueux; les mets fumants qui traversaient la salle de justice laissaient derrière eux de savoureuses odeurs. Le gros Van Praët ouvrait ses narines et dévorait par avance.

— A la bonne heure, mes enfants! s'écria l'intendant; maintenant, remplissez vos gobelets, et buvez à la santé de l'enfant qui va venir!

Les gobelets s'emplirent en effet, et chacun fit semblant de boire, mais pas une lèvre ne se trempa dans la généreuse liqueur.

— A la bonne heure! à la bonne heure! répéta Zachœus.

— Maintenant, dit Van Praët en tirant l'intendant par le bras, rien ne nous empêche d'aller souper... venez!

Zachœus le suivit, après avoir adressé aux domestiques un signe de tête tout paternel

Dès qu'il fut parti, une des fenêtres de la salle s'ouvrit, et le contenu de tous les verres alla tomber dans la cour.

Personne, y compris même le grave maître d'hôtel, ne voulait boire à la santé de l'enfant du diable.

Et quand les officiers et valets de Bluthaupt, ainsi que les servantes, eurent repris leurs places, une immobilité morne et silencieuse régna autour de la grande table, sur laquelle il y avait assez de vins capiteux pour faire chanter et rire tout un bataillon de lourds Germains. Gottlieb, le joyeux fauconnier, Arnold, Léo, et les plus jeunes parmi les serviteurs, avaient chargé leurs assiettes; mais le silence général pesa bientôt sur eux, et chacun repoussa le mets qui était devant lui, comme si les viandes eussent été empoisonnées...

Les aides de cuisine revenaient, les mains vides, de la chambre de la comtesse et de l'appartement de Zachœus.

— Que font-ils là-haut? demanda Johann.

— Le comte dort, répondit l'un des enfants, et la noble Margarethe crie derrière ses rideaux.

— Chez l'intendant, répondit un autre, les étrangers chantent et rient tant qu'ils peuvent.

— Quand les chrétiens sont menacés de mal, murmura le laboureur Hermann, c'est fête pour les damnés!

Il ne manquait à la fête que le docteur José Mira, forcé par sa charge de rester auprès de la comtesse.

Les cinq autres associés étaient rangés au-

tour d'une table copieusement servie. De hautes piles d'assiettes se dressaient aux deux extrémités.

Il y avait à terre une longue réserve de cruches et de bouteilles pleines. Il était évident qu'on voulait se passer, pour cause, de laquais et d'échansons.

Zachœus Nesmer venait de se lever et d'aller fermer à double tour la porte de la chambre voisine.

— Nous avons ici liberté tout entière, dit-il en se rasseyant; mettez-vous à l'aise, mes bons camarades, comme si vous étiez à cent lieues de Bluthaupt!

— Et buvons! s'écria Regnault.

Le Hollandais lui tendit la main par-dessus la table, tant il trouva le mot spirituel.

L'amphitryon, Nesmer, était assis entre Mosès Geld et Regnault; de l'autre côté de la table, Van Praët, qui était aussi de la maison, avait à ses côtés le Magyare Yanos.

— Eh bien! très-chers, dit Regnault après le potage, tout me semble marcher admirablement. Sans cette grossesse, qui nous a fait d'abord si grand'peur, nous aurions pu attendre des années, tandis qu'à présent nous sommes forcés d'en finir.

— Chevalier, répliqua Van Praët, vous parlez d'or, et vous êtes le plus aimable garçon que je connaisse! Nous commencions à craindre de vous voir manquer au rendez-vous.

— Allons donc! dit Regnault en caressant ses cheveux, vos marchandes de Francfort-sur-le-Mein ne sont pas encore assez appétissantes pour empêcher un galant homme de se rendre à ses affaires. J'ai été retenu en chemin, ajouta-t-il avec le triomphant accent de fatuité qui lui était naturel, par une petite aventure assez désagréable : un pauvre diable de mari qui m'a cherché querelle. Vous savez, on est exposé à cela.

Regnault était un peu pâle, mais il souriait.

— Vous l'avez tué, demanda Van Praët, et le seigneur Yanos était votre témoin?

— Non, répondit sèchement le Magyare.

— Non, répéta Regnault, le seigneur Yanos n'avait rien à faire à tout ceci. Je vous conterai la chose au dessert, si j'y pense. Mais où en sommes-nous? Voyons, maître Zachœus, des détails, s'il vous plaît.

— M. le comte est bien bas, repartit l'intendant qui but un verre de vin du Rhin à petites gorgées; demandez à meinherr Van Praët. Le docteur l'a mené rondement ces jours-ci, et le fameux breuvage de vie me paraît avoir rempli merveilleusement son office.

— Oui, ajouta Van Praët en ricanant bonnement; mais, pendant cela, le creuset est sur le feu de la tour du Guet. Le Grand-Œuvre s'accomplit tout doucement là-haut. Et ce sera bien le diable si Gunther n'a pas le temps, avant de mourir, de changer en bel et bon or tous les plombs et gouttières du château de Bluthaupt!

Le juif Mosès regarda Van Praët timidement, comme s'il eût hésité à prendre ses paroles en raillerie.

— C'est pourtant moi, reprit le gros Hollandais dans un subit épanouissement d'orgueil, c'est pourtant moi qui vous ai donné les moyens, mes très-chers amis, de conclure cette excellente affaire!

— Et moi! s'écria Zachœus.

— Et moi! répéta plus bas l'humble Mosès Geld, qui avalait en tapinois d'énormes gobelets de vin.

— Je ne veux point diminuer vos mérites à chacun, poursuivit le Hollandais. C'est vous, Zachœus, qui nous avez ouvert les portes du château... Je propose de boire à votre santé!

On but à la santé de l'intendant.

Van Praët continua :

— C'est vous, digne Mosès Geld, qui avez fourni les dix ou douze mille florins nécessaires à la conclusion de la vente... Je porte un toast en votre honneur!

On but à la santé du juif.

— Mais c'est moi, reprit le gros Batave, qui ai inventé ces compensations ingénieuses au moyen desquelles les dix ou douze mille florins de Geld ont suffi à payer des centaines de mille francs. Vous auriez eu beau faire danser les tiroirs du coffre-fort, maître Zachœus, vous auriez eu beau prêter à deux cents pour cent d'intérêt, digne Mosès, jamais vous n'auriez pu nouer ensemble les deux bouts de l'année. Il a fallu pour cela mes cornues, mon creuset, mes formules savantes, et tout l'attirail du Grand-Œuvre.

— Vous êtes un remarquable escamoteur, Van Praët, interrompit Regnault; qui songe à prétendre le contraire?

— Les ducats de Mosès, continua le Hollandais, les épargnes de Zachœus et les revenus de Bluthaupt, tout cela me passait entre les mains et payait le restant de la rente. Je propose de boire deux fois à ma santé!

La motion fut acceptée tout d'une voix.

— En somme, dit le Magyare, combien nous reviendra-t-il à chacun?

— J'ai dans ma poche, répliqua l'intendant, l'état détaillé des biens de Bluthaupt et de Rothe, qui a servi de base au contrat de vente. J'ai fait de ces biens six portions aussi égales que possible. Nous les tirerons au sort.

— Montrez-nous cet état, dit Regnault.

Zachœus tira de sa poche un parchemin et le déplia sur la table. Les cinq convives se levèrent à la fois et avancèrent leurs têtes au-dessus de la pancarte, couverte d'une écriture fine et serrée.

Le Magyare se rassit le premier.

— Je ne comprends rien à ce grimoire, s'écria-t-il; mais malheur à celui qui voudrait faire sa part meilleure aux dépens de la mienne !

Van Praët, malgré son apparence débonnaire, était, avec le docteur Mira, le seul membre de l'association qui osât tenir tête parfois au terrible Magyare.

— On tâchera, seigneur Georgyi, répondit-il, de mettre les choses à la portée de votre noble ignorance. Repliez votre pancarte, maître Zachœus, et buvons comme d'honnêtes camarades.

Regnault n'avait pris aucune part à ce débat. Depuis le commencement du repas, il buvait avec une soif inextinguible et mangeait avec un excellent appétit.

La scène sanglante où nous l'avons vu jouer peu d'instants auparavant un si exécrable rôle semblait n'avoir laissé dans son esprit aucune trace fâcheuse.

C'était une de ces âmes à l'épreuve, que rien n'émeut, si ce n'est la peur, et qui ne connaissent point le remords.

Il n'y avait pas en lui un seul atome de sensibilité. Son cœur était invulnérable. A cette nature odieusement corrompue, le hasard avait accolé un esprit capable de calcul, mais versatile d'apparence, sceptique, commun, bourgeois, dénué de goût, et porté vers cette gaieté railleuse qui est le bon ton des dandys de basse volée.

Vous l'eussiez pris pour un don Juan vulgaire, coupable tout au plus de quelques farces d'estaminet ou de quelque séduction apocryphe.

C'était là une enveloppe perfide, et plus dangereuse peut-être qu'un masque de bonté; car ces lions à la douzaine, qui en

sont réduits à raconter eux-mêmes leurs propres exploits, sont les gens dont on se défie le moins au monde.

Ils s'asseyent dans l'échelle sociale sur le même gradin que le petit butor fanfaron de vices, qui perd haleine à vouloir paraître méchant, et le niais de province, condamné à la tenue des livres en partie double à perpétuité, pour avoir voulu entretenir des danseuses avec ses quinze cents livres de rente.

On rit de ces gens et on ne les craint pas. Ce serait les coter trop haut que de les croire capables d'un crime.

Regnault avait usé déjà bien des fois du bénéfice de son masque, et il devait en user encore.

Parmi ses associés, il occupait un rang douteux. Personne ne comptait sur lui; mais il se mettait si volontiers en avant qu'on l'y laissait parfois de guerre lasse.

— Et la chère petite comtesse? reprit-il; le docteur n'a donc pas pu avoir raison de son intéressante maladie?

— On ne détruit pas comme cela les œuvres de Satan, monsieur de Regnault! répondit Van Praët avec emphase; le docteur y a perdu son latin, l'enfant viendra, je m'en porte garant.

— Et, sur ce sujet, qu'y a-t-il de décidé?

— Notre avis, répondit Zachœus, je parle pour meinherr Van Praët, le docteur et moi, est que, si la comtesse Margarethe accouche d'une fille, nous laisserons les choses suivre leur cours naturel. La venue d'un enfant du sexe féminin n'annule point la vente, aux termes du contrat; ce sera un délai de quelques jours, peut-être, par impossible, de quelques semaines; en tout cas, le comte Gunther et sa noble épouse ne peuvent aller bien loin désormais.

Le Magyare avait posé sa fourchette sur la table, et suivait les paroles de l'intendant avec un singulier intérêt.

Les autres convives avaient approuvé du geste, excepté Mosès Geld, qui se renfermait strictement dans son humble réserve et donnait tous ses soins au contenu de son assiette.

— Et si c'est un mâle? demanda encore Regnault.

Zachœus fut quelques secondes avant de répondre; il semblait chercher et choisir ses expressions.

— Nous ne sommes pas des écoliers, dit-il enfin; et si nous nous sommes associés, c'est assurément pour quelque chose.

— Évidemment, opina Van Praët.

— Non-seulement, reprit l'intendant, la venue d'un enfant mâle nous laisserait déchus de nos droits d'acheteurs; mais elle nous ferait perdre toutes les sommes versées jusqu'à ce jour.

— Ce qui me réduirait à la mendicité, murmura Mosès Geld, moi et mes pauvres enfants!

— Il est manifeste, dit Regnault avec un grand sérieux, que nous ne pouvons laisser peser cette éventualité menaçante sur la jeune famille de notre ami Mosès.

— En conséquence, poursuivit Van Praët, Zachœus, le docteur et moi, nous sommes d'avis qu'il faut employer les grands moyens.

— Je me range à cette opinion, dit Regnault.

— Quant à moi, murmura le juif, les yeux baissés et la voix mal assurée, Dieu m'est témoin que je suis un homme de paix; votre sagesse est plus grande que la mienne, et il ne me convient pas de vous donner des conseils.

Le Magyare seul n'avait pas encore prononcé un mot.

— Qu'appelez-vous les grands moyens, meinherr Van Praët? demanda-t-il.

— Ce sont là, seigneur Georgyi, répondit le Hollandais, des explications pénibles et qui me semblent oiseuses. Encore une fois, nous ne sommes pas des collégiens.

Yanos hésita durant un instant; puis ses épais sourcils se froncèrent.

— En deux mots, reprit-il brusquement, qui allez-vous tuer cette nuit?

Le juif joignit ses mains, repoussa son assiette qui était vide, et darda ses petits yeux gris au plafond en murmurant :

— Seigneur! Seigneur!

— Le seigneur Yanos, dit Regnault, a des façons de s'exprimer qui donnent aux choses une physionomie féroce. Voilà que l'excellent Mosès n'a plus faim, et notre souper va s'achever dans la mélancolie. Que diable! nous nous comprenons tous, et les observations de meinherr Van Praët me paraissent parfaitement satisfaisantes.

— Elles ne me satisfont pas, moi, répliqua le Magyare, et, pour la seconde fois, je demande qui l'on prétend tuer cette nuit?

Zachœus et Van Praët gardèrent un silence boudeur.

— Pardieu! s'écria Regnault avec brusquerie, cela saute aux yeux! Gunther de Bluthaupt, sa femme et leur fils.

Yanos fit un geste de dégoût.

— Un vieillard, dit-il, une femme et un enfant!

Il but un plein verre de vin du Rhin, comme s'il eût voulu s'empêcher de parler davantage.

Zachœus et Van Praët haussèrent les épaules.

— Seigneur Yanos, repartit l'intendant, qui veut la fin veut les moyens!

Le Magyare emplit son verre de nouveau et but encore; son visage s'empourprait; son œil noir brillait d'un éclat extraordinaire.

— Une femme! répéta-t-il en contenant sa voix qui voulait éclater; une femme jeune, belle et sainte dont tout l'or du monde ne paierait point l'amour! une femme couchée sur un lit de souffrance, et que nulle épée ne viendra défendre à l'heure lâche de l'assassinat!

— C'est bien ennuyeux, dit Regnault entre haut et bas, mais cela passe. Il commence toujours par avoir le vin dramatique; heureusement, quand il est ivre tout à fait, il redevient un coquin sans vergogne.

— Par le nom de mon père! reprit le Magyare en s'échauffant, je ne sais point, moi, mettre à mort les enfants et les femmes! Je veux être riche, c'est vrai, parce que je suis jeune, noble et beau, parce qu'il ne me manque que de l'or pour ressembler à un prince!

— Eh bien! seigneur Yanos, interrompit Van Praët, vous aurez de l'or.

— Ce doit être une image navrante que celle d'une femme à l'agonie auprès du berceau de son fils assassiné! poursuivit le Magyare dont le verre s'emplissait et se vidait sans cesse; ah! ah! si, devant le berceau, il y avait des hommes avec des épées, ce serait différent! Quand les fers se croisent, le sang s'allume, le cœur bat et la tête se perd. J'ai tué Ulrich de Bluthaupt, vous vous en souvenez!

Le juif cacha sa tête entre ses mains.

— Je l'ai tué, répéta Yanos d'une voix tonnante; il faisait nuit; vous étiez rangés tous les cinq devant la porte de la chambre où il s'était retiré, et nul d'entre vous n'osait avancer, parce qu'Ulrich était un soldat, et que, du fond des ténèbres de sa retraite, sa voix s'était élevée pour vous dire : « Le

premier qui fait un pas est un homme mort! »

— Nous savons que vous êtes brave comme l'acier, seigneur Georgyi, dit Regnault d'un ton caressant. Messieurs, buvons à la santé du seigneur Yanos!

Les gobelets se choquèrent; le Magyare vida le sien deux fois coup sur coup.

L'ivresse commençait à le dompter. Il se leva chancelant et frappa du poing sa robuste poitrine.

— Oui, oui, je suis brave! s'écria-t-il; donnez-moi des hommes à combattre et non pas des femmes à tuer! Vous souvient-il comme cette chambre était noire? on n'y voyait rien que ténèbres, et, du fond de cette nuit épaisse, nous avions entendu le bruit de deux pistolets qu'on armait.

Le juif se prit à trembler de souvenir. Les autres convives étaient pâles, et Regnault lui-même perdait son sourire moqueur.

— Je m'avançai tout seul, poursuivit le Magyare qui secoua sa longue chevelure; quelque chose m'attirait vers cette chambre où le danger menaçait. Ah! si les peuples en étaient encore à se livrer bataille, je sais bien que je serais un héros!

Sa belle tête rayonnait d'un enthousiasme sauvage, et il semblait grandi d'une coudée au milieu de ses compagnons rapetissés.

— J'entrai, continua-t-il; la nuit s'illumina une fois, puis une autre fois encore, et à la lueur de deux coups de pistolet, je vis un homme debout et le sabre à la main au milieu de la chambre. Je m'élançai; les fers se croisèrent en grinçant. Ulrich tomba; vous vîntes alors, mes compagnons, ajouta Yanos avec un mépris amer, vous vîntes tous les cinq, et je crois que vous l'achevâtes!

Le Magyare s'affaissa sur son siége et tendit son gobelet que Zachœus s'empressa de remplir.

— Il ne serait pas impossible, murmura Van Praët, que le seigneur Yanos eût, cette nuit encore, une épée pour croiser la sienne.

Le Magyare se redressa vivement. Regnault cligna de l'œil d'un air d'intelligence, persuadé que Van Praët parlait ainsi pour flatter la manie d'Yanos.

Les autres convives interrogèrent Van Praët du regard.

L'esprit de la bande était en général tout pacifique et l'annonce d'un combat ne réjouissait personne.

— Que parlez-vous d'épée? dit le Magyare.

— Le comte Ulrich a laissé des amis, répliqua le Hollandais.

— N'est-ce que cela? s'écria l'intendant Zachœus; il y a loin d'ici jusqu'à Heidelberg.

Regnault lui fit signe de se taire, croyant toujours que Van Praët jouait une comédie.

— Il y a loin d'ici jusqu'à Heidelberg, répéta celui-ci en secouant sa grosse tête; mais il y a longtemps aussi que Klaus, le chasseur, est monté à cheval.

Une expression d'inquiétude se répandit sur le visage de l'intendant.

— Je n'ai point eu connaissance de cela, murmura-t-il avec embarras.

Regnault lui pinça le bras en étouffant un éclat de rire.

— Laissez donc! lui dit-il à l'oreille; ne voyez-vous pas que tout cela est pour le Hongrois?

Le regard de ce dernier, voilé par l'ivresse



Ce doit être une image navrante que celle d'une femme à l'agonie... (Page 55, col. 2.)

victorieuse, se fixait lourdement sur Van Praët. Et il ne cessait pas de boire.

— Ce Klaus, demanda-t-il d'une voix qui balbutait déjà, est allé quérir des hommes pour se battre contre moi?

— Oui, répondit Regnault.

Yanos fit le geste de chercher à son côté son sabre absent.

Il eut un rire épuisant et long.

— Ah! ah! ah! fit-il, s'il y a des hommes et des épées autour du lit et autour du berceau de l'enfant, c'est différent. La femme est bien belle! Mais les épées!... Ah! ah! il faudra tuer!

Il se renversa sur le dos de son fauteuil et baissa son regard appesanti.

— J'avais oublié de vous raconter cela, maître Zachœus, poursuivit Van Praët; ce matin, pendant votre absence, la petite Gertraud s'est approchée du lit de la comtesse, qui lui a remis en cachette une lettre avec une clef.

— Ce gros Van Praët eût fait un acteur délicieux! dit Regnault ; mais la feinte devient superflue. Voilà le sauvage qui s'est endormi.

— Pas encore, pas encore! murmura Mosès Geld qui le lorgnait toujours en dessous avec effroi. Ah! Seigneur! Seigneur! quel homme violent et terrible!

— Il a été impossible au docteur, continua Van Praët, de rejoindre à temps la jeune fille, et il a vu Klaus enfiler au galop l'avenue de Bluthaupt.

— Est-ce tout? s'écria Regnault. Applaudissez, messieurs, le conte est bien trouvé!

— Ce n'est point un conte, repartit le Hollandais sérieusement. Yanos dort, et la feinte, comme vous le disiez tout à l'heure, serait désormais superflue.

La figure de Regnault s'allongea. L'intendant fit une grimace chagrine, et Mosès recommença à trembler.

— Et ce Klaus est parti ce matin? dit Zachœus Nesmer.

— Et il n'est pas encore revenu! ajouta Regnault qui n'avait garde de rire.

— Et c'est un ancien vassal de Rothe! reprit le Hollandais d'un air piteux.

Il y eut un long silence autour de la table; puis les convives se regardèrent, et lorsque le chevalier de Regnault prononça bien bas le nom des bâtards de Bluthaupt, un frisson électrique courut autour de la table.

— Après tout, la grille est forte, dit Van Praët.

— Et les portes sont bonnes, ajouta le chevalier de Regnault.

— Oui, répondit lentement Zachœus en secouant de haut en bas sa tête pâle et immobile, mais il y a juste neuf mois cette nuit, un étranger est venu au château de Bluthaupt. Il est entré par la grille : qui pourrait dire par où il est sorti?

— Pensez-vous donc qu'il y ait une entrée inconnue? murmura Regnault effrayé.

— Je ne suis au château que depuis peu d'années, reprit Zachœus, mais j'ai souvent ouï conter aux vieux serviteurs du schloss que les Trois Hommes Rouges n'ont point besoin, pour entrer, de la clef de la grille.

CHAPITRE VIII

L'ARBRE VERDOYANT

La taverne de l'*Arbre verdoyant*, à Heidelberg, était assez mal notée auprès des polices bavaroise et autrichienne. C'était cependant une belle taverne, portant pour enseigne un chêne dont les feuilles chatoyaient comme autant d'émeraudes, et qui, pas plus tard que l'été précédent, avait été repeint à neuf.

On y buvait beaucoup de vin du Rhin et beaucoup de bière forte. Son propriétaire et seigneur, Elias Kopp, avait suivi autrefois les cours de l'université avec une distinction grande. Il avait mis à mal bien des *philistins* en sa vie, et son âge mûr gardait pour récompense la pratique assidue des étudiants unis, et le titre enviable d'*arbiter elegantiarum*.

Tous les mardis, la pièce principale de son établissement se transformait en une salle de bal, un bal honnête et d'excellent ton vraiment, où messieurs les docteurs ne dédaignaient pas d'amener leurs fraîches héritières.

A ces fêtes de famille, on respirait un parfum souverainement scolastique. Les conversations s'y faisaient en pur latin ; les plaisanteries y étaient renouvelées de Plaute ou même d'Aristophane. Ce n'étaient qu'étudiants amoureux et graves professeurs tout affolés en philosophie. On surprenait des mots grecs glissant entre les lèvres vermeilles de quelque jolie *jung-frau!*

Et la politique, grand Dieu ! Tandis que la valse gracieuse ondulait autour de la salle, les docteurs dissertaient impitoyablement sur les droits de l'homme, sur le libre arbitre et sur l'avantage qu'il y aurait à voir l'empire gouverné par un sénat de professeurs. Un grand nombre de jeunes garçons, à la figure longue et niaise, les écoutaient bouche béante.

D'autres, portant des têtes fatales sur leurs cols de chemise amplement rabattus, traduisaient en germain d'innocentes tirades des tragédies de Voltaire, et comptaient les souverains que leur poignard était appelé à exterminer dans l'avenir.

Les bals de maître Elias Kopp, propriétaire de l'*Arbre verdoyant*, avaient une grande et légitime renommée. Les docteurs affirmaient volontiers que ces fêtes décentes adoucissaient, autant qu'il le fallait, la rudesse des anciennes mœurs universitaires. Les filles des docteurs n'avaient garde de contredire cette assertion, et rougissaient de plaisir rien qu'à la pensée des valses solennellement promises pour le mardi suivant.

Les bons effets des bals de l'*Arbre verdoyant* ne pouvaient être mis en doute que par les suppôts de la Sainte-Alliance ; et le docteur Edgar Laquedem, novateur farouche, qui avait bravé vingt fois l'échafaud, aurait soutenu, sans contredit, une thèse sur l'influence civilisatrice de la valse, sans la crainte qu'il avait du tyran moscovite.

Les autres jours de la semaine, l'*Arbre verdoyant* perdait un peu de son aspect galant.

Dès le mercredi matin, la salle reprenait bien vite sa physionomie de cabaret. L'*arbiter elegantiarum* présidait lui-même à l'arrangement des tables qui allaient bientôt se couvrir de chopes de bière et de cruches de vin blanc.

Le soir venu, la pure atmosphère, embaumée la veille par le souffle des filles du doctorat, se changeait en un épais brouillard. Le tabac remplaçait l'ambroisie ; les galants cavaliers de la soirée précédente se transformaient sans trop d'efforts en étudiants ivres, buvant pour boire et fumant pour s'engourdir.

L'*Arbre verdoyant* était le rendez-vous principal et officiel des sectateurs du *Comment*. La *Landsmannschaft* s'y réunissait à poste fixe, et quand les députés de l'une des trente-six universités d'Allemagne avaient une communication à faire à la *Doyenne* (tel est le titre de l'université d'Heidelberg), c'était à l'*Arbre verdoyant* qu'ils étaient reçus avec toute la pompe convenable.

Il est vrai de dire que l'*Arbre verdoyant* n'avait encore renversé aucune trône, et qu'aucun tyran n'avait vu, par le fait de ses habitués, les sombres bords ; mais la Sainte-Alliance ne perdait rien pour attendre. La *Landsmannchaft* de l'*Arbre verdoyant* fumait tant et de si grosses pipes, déclamait tant de harangues romaines, chantait de si longues chansons et buvait tant de bière, que les têtes royales avaient grand'peur d'elle et frémissaient sous leurs dais de velours, au seul nom de maître Elias Kopp, *arbiter elegantiarum*.

C'était ce soir même où Regnault, Mosès et le Magyare chevauchaient de compagnie vers le schloss de Bluthaupt ; et c'était l'heure à peu près où le chevalier, séparé de ses deux acolytes, s'arrêtait sur le sentier de la montagne pour attendre M. le vicomte Raymond d'Audemer.

La nuit venait de tomber ; la grande salle de l'*Arbre verdoyant* contenait déjà nombreuse compagnie, et voyait à chaque instant s'augmenter la foule de ses hôtes. Ceux qui entraient ainsi ne frappaient point à la porte, qui était fermée pourtant. Ils poussaient du pied un bouton de bois placé au ras de terre, et le lourd battant tournait sur ses gonds sans autre effort.

Cela donnait à la réunion une précieuse couleur de mystère, et, réellement, un profane eût pu s'escrimer longtemps contre la robuste porte sans parvenir à l'ébranler.

Il fallait avoir le secret.

Le temps était froid ; on avait clos toutes les fenêtres pour garder l'assemblée contre le vent du dehors, et aussi contre les longues oreilles de la police bavaroise.

Car la terreur inspirée aux souverains par le ligue des *camarades* est quelque chose de réel, et donne une sorte de sérieux aux conciliabules tragi-comiques des étudiants d'Allemagne.

Les *Landsmannschaften* se mourraient d'ennui et de douleur le jour où on leur donnerait la mortification de ne plus les craindre.

Toutes les tables étaient entourées d'un cordon serré de *camarades*[1], mollement étendus sur les bancs de bois et appuyant leurs coudes à la planche nue, avec des airs de Turcs couchés sur des coussins. Chacun avait une énorme pipe à long tuyau, bien bourrée et bien allumée. De tous ces calumets ardents s'échappait une fumée intense, lourde, opaque, qui empêchait littéralement de voir.

La salle n'avait pour tout éclairage que quelques lampes, astres roussâtres et voilés, qui brillaient à peine au milieu de cette buée pesante. Ceux qui arrivaient du dehors poussant le secret parvenaient à trouver route, au milieu des ténèbres, plutôt par habitude que par le secours de leurs yeux. Tout était confus et gris : vous eussiez dit quelqu'un de ces solides brouillards des bords de la Tamise, qui font allumer le gaz en plein midi dans la cité de Londres.

A la longue, l'œil s'habituait néanmoins à ce milieu étrange. On distinguait vaguement çà et là des corps qui se mouvaient et qui donnaient un prétexte aux sourds murmures dont la salle s'emplissait incessamment.

Parfois aussi la porte, ouverte brusquement, introduisait un souffle d'air libre. Le vent déplaçait alors les masses de fumée et montrait tout à coup, pour un instant, les groupes de *camarades* qui s'enivraient consciencieusement de vin, de bière et de tabac.

Il y avait là un nombre considérable de ces figures germaniques, gravement endormies, et dont l'ivresse semble un ennuyeux sommeil. Il y avait encore de ces bouches muettes, entr'ouvertes par un paresseux sourire, de ces fronts pensifs courbés sous les rêves impossibles de la fantaisie allemande.

Il y avait aussi quelques têtes énergiques et déterminées qui eussent bien fait dans un drame de Schiller. A ces physionomies fortes, le costume pittoresque des universités prêtait un caractère de vaillance sauvage. Elles étaient, en quelque sorte, la pensée de ce bizarre tableau, dont la foule vulgaire formait le remplissage.

Mais c'était là le petit nombre. Le gros des *camarades* était bon tout au plus à rosser le guet, en hurlant des chants absurdes contre la France. Non pas qu'il n'y eût dans toutes ces cervelles beaucoup de science et dans tous ces cœurs de chauds instincts de liberté, mais le droit sens avait subi chez la plupart une sorte de déviation par l'effet des subtilités bizarres de la dialectique à la mode dans les universités tudesques. Ils pensaient pour disputer, et la mise en scène dramatique était devenue pour eux un fait principal, dont leur libéralisme n'était, en quelque façon, que l'accessoire.

Maître Kopp avait enlevé, bien entendu, les tentures blanches qui donnaient tous les mardis à sa taverne un air coquet et virginal. Les murailles montraient aujourd'hui leur nudité noirâtre, où s'alignait un cordon de mauvais tableaux enfumés. A part cet ornement douteux, on y voyait un grand nombre d'inscriptions savantes, tracées à la craie, et le portrait en pied de M. de Metternich, avec une corde au cou et des oreilles d'âne.

Dans l'un des angles de la salle, non loin de la petite estrade où l'*arbiter elegantiarum* tenait sa comptabilité à court terme, un carré

1. Désignation sacramentelle des membres de la *Landsmannschaft*.

de muraille large de quelques pieds était recouvert d'un rideau brun.

Au-dessus de ce rideau était écrit en allemand : Magasin de l'Honneur.

C'était l'arsenal des hommes libres composant la *Landsmannschaft* de Heidelberg. Il y avait là une douzaine de ces longues épées à lame triangulaire et à coquille bombée, qui sont connues sous le nom de *schlœger*.

Ces armes n'étaient pas destinées, comme on pourrait le croire, à dépeupler les trônes et à fendre les fronts couronnés. Elles servaient uniquement à ces combats singuliers que les étudiants de toutes les universités d'Allemagne chérissent avec une enfantine passion, duels bizarres et rarement malheureux, où les deux champions, caparaçonnés d'étoupes et de cuir, se donnent l'innocent plaisir de ferrailler jusqu'à perte d'haleine. Il ont le droit de s'assommer, mais non pas de se tuer : le *Comment*, cette règle souveraine et respectée, leur défend de frapper autrement que de taille.

Or leurs plastrons sont à l'épreuve du sabre.

On reçoit dans ces duels d'énormes contusions ; mais, en somme, la *savate* des ouvriers parisiens est de beaucoup plus dangereuse.

On dit pourtant qu'un étudiant de Vienne mourut un beau jour à la suite d'une de ces luttes indéfiniment prolongées : ce fut, il est vrai, de chaleur.

Dans un combat qui ne serait point réglé par les prescriptions du *Comment*, le *schlœger* serait une arme redoutable. Malgré sa forme antique, il est maniable et souple, et sa longueur inusitée le rend terrible, lorsqu'il se trouve entre des mains habiles.

Maître Elias Kopp était chargé spécialement de la garde du *Magasin de l'Honneur*.

Les groupes qui emplissaient la salle de l'*Arbre verdoyant* étaient formés d'une façon sympathique. Autour de certaines tables régnait une inerte somnolence. On y buvait, on y fumait, on s'y taisait.

Plus loin, un jeu de cartes, jauni par un trop long usage, servait d'oracle à la fortune et mettait des reflets de passion sur un double rang de pâles visages, entassés autour d'un tapis déteint. On voyait là des capes toutes neuves mêlées à des habits sans formes ni couleur, qu'il faudrait bien appeler tout bonnement des haillons, si l'on ne respectait profondément les universités germaniques.

Plus loin encore, rois, tours et cavaliers manœuvraient sur un vieil échiquier, mis en mouvement par les mains exercées de deux vétérans scolastiques. Un cercle de curieux s'asseyait à l'entour et suivait avec une attention grave les savantes évolutions des deux armées rivales.

Puis c'était un jeu plus élémentaire, où six marques d'os suivaient les lignes tracées à la craie sur le bois rugueux d'une table nue.

Ailleurs, on dédaignait fièrement ces occupations futiles : on disputait sur la philosophie ou sur l'histoire ; on repassait la récente leçon du professeur en vogue ; on discutait haut; on commentait Leibniz ; on pulvérisait Locke et Bacon, sans épargner Reid, Steward et les autres coryphées de l'école écossaise. Descartes était traîné sur le tapis ; le système éclectique de Cousin lui-même, malgré sa jeunesse, obtenait l'aumône d'un sarcasme ou d'un haussement d'épaules.

A deux pas de là, c'était une autre histoire. L'amour faisait les frais de l'entretien. On parlait de lèvres roses et de grands yeux noirs souriants. Les don Juan racontaient leurs aventures; les timides soupiraient, les poëtes radotaient, les fanfarons mentaient.

Enfin il y avait d'autres groupes qui s'enfonçaient jusqu'au cou dans la politique, et Dieu sait ce que l'Europe restaurée devenait entre les mains de ces Publicolas barbus.

Non loin du petit comptoir de maître Élias Kopp, immédiatement au-dessous du *Magasin de l'Honneur*, une table était occupée par cinq ou six jeunes gens qui entouraient un

de leurs camarades, enveloppé dans un manteau écarlate.

Cette couleur voyante n'était point à remarquer dans une assemblée où l'uniformité des costumes n'excluait aucune tentative excentrique.

L'étudiant ainsi vêtu remplaçait la petite casquette universitaire par un large feutre de voyage.

Une profusion de cheveux noirs et brillants comme le jais tombait le long de ses joues blanches et pâles.

Il pouvait avoir vingt ans.

Ses traits, d'une régularité mâle, exprimaient dans leur harmonieux ensemble l'ardeur d'un jeune courage, tempérée par les conseils précoces d'une fermeté au-dessus de son âge.

Son regard était impérieux et fier ; sa bouche sérieuse semblait faite pour commander.

Bien qu'il fût assis et nonchalamment adossé à la muraille, on devinait une noble taille sous les plis amples de son manteau.

Quand les nuages de fumée se dissipaient par intervalles, et que le regard pouvait plonger çà et là dans la taverne, on apercevait vaguement deux autres étudiants vêtus de manteaux rouges, qui semblaient, au travers de la brume, une reproduction effacée du premier.

S'il eût été raisonnable de penser qu'une glace pouvait se trouver par hasard dans l'austère établissement de maître Élias Kopp, on aurait pu croire que l'image du bel étudiant, deux fois répercutée, apparaissait confusément parmi les nuages de vapeur.

Les pipes se rallumaient, la brume s'épaississait, on ne voyait plus rien.

Puis, quand une éclaircie se faisait de nouveau, les deux copies apparaissaient encore.

L'une d'elles s'asseyait à la table de jeu et maniait les cartes avec une évidente supériorité ; l'autre gesticulait au milieu du groupe oisif et bavard qui devisait d'aventures galantes.

Cette seconde copie avait, de plus que le bel étudiant, un gai sourire aux lèvres, et dans le regard une nuance d'étourderie fanfaronne.

L'autre différait aussi de l'original, mais non pas dans le même sens. Ses traits pareils avaient une expression d'apathique insouciance. Les émotions du jeu n'altéraient point son visage, et il vidait coup sur coup son large verre, sans trouver au fond l'ivresse provoquée.

Le bel étudiant se nommait Otto ; le joueur avait nom Goëtz ; et le conteur d'aventures amoureuses s'appelait Albert.

Ils étaient frères tous les trois, et n'avaient à porter que leurs noms de baptême.

CHAPITRE IX

L'ARBITRE DES ÉLÉGANCES

Otto, le bel étudiant vêtu d'un manteau écarlate dans la salle de l'auberge de l'*Arbre verdoyant*, était entouré d'un groupe de camarades qui composaient l'élite de l'assemblée. L'abrutissement à la mode ne les avait point gagnés. Sur leurs fronts énergiques et intelligents, il y avait des pensées fières.

Ils buvaient pourtant comme les autres, et ils fumaient.

Ils étaient, pour la majeure partie, plus âgés qu'Otto, dont ils semblaient reconnaître tacitement la supériorité.

— Sur ma foi! disait en ce moment l'un d'eux, Michaël le philosophe, si les estafiers de police venaient en ce moment vous chercher, Otto, il y en aurait plus d'un qui resterait sur la place!

— Pourquoi viendraient-ils? répliqua le jeune homme. Nous sommes arrivés ce soir seulement de Francfort, et il n'y a point parmi vous de faux frères.

— Ce serait un métier dangereux, dit le

poëte Dietrich, grand garçon barbu et taillé en athlète; avec la permission de l'*arbiter elegantiarum*, s'il y avait un coquin dans cette salle, je lui casserais la tête d'un coup de poing, pour ne pas salir nos épées!

— Et comptez-vous rester quelque temps avec nous? reprit Michaël.

— Jusqu'à demain seulement. Il ne fait pas bon pour nous, mes amis, dans la cité de Heidelberg; nous sommes trop près ici du château de Rothe, et les gens qui ont tué notre père ont trop d'intérêt à nous envoyer le rejoindre.

— C'était un vaillant et digne Allemand que le comte Ulrich! dit le poëte en élevant son verre avec solennité : je consacrerai quelque jour des vers à sa mémoire; en attendant, que Dieu fasse paix à son âme!

Tous les étudiants, assis autour d'Otto, se découvrirent avec respect.

Les groupes voisins commençaient à faire silence et cherchaient à saisir quelques paroles à la volée.

— Je n'ai plus qu'un ducat, disait en ce moment Goëtz. Pourquoi diable Otto m'a-t-il confié la bourse de famille? Avec un ducat, on ne peut pas faire à trois le voyage de France. Voyons, Rodolphe, mon fils, quitte ou double!

— De longs cheveux blonds, soyeux et doux, disait à son tour Albert, le troisième frère, qui poursuivait une histoire déjà commencée, tombant comme des ondes d'or liquide sur de blanches épaules. Vous n'avez jamais aimé de marquises, vous autres?

Le plus hardi Lovelace de toute l'université de Heidelberg avait élevé ses désirs téméraires jusqu'à la femme d'un échevin.

— Les bourgeoises! reprit Albert avec un geste dédaigneux; mes amis, ne me parlez pas des bourgeoises. La soie, le velours, les diamants...

— J'ai perdu mon dernier ducat! interrompit la voix piteuse de Goëtz.

L'auditoire d'Albert poussa en chœur un long éclat de rire.

— On a commencé une procédure contre vous, reprenait en ce moment Michaël en s'adressant à Otto; les docteurs ont essayé de s'opposer à cette infamie; mais ils ne sont pas les plus forts, et Dieu sait où s'en vont nos vieux priviléges! Vous êtes accusés tous les trois de conspiration au premier chef; et si vous étiez une fois dans les prisons de la Bavière ou de l'Autriche, votre affaire ne serait pas douteuse. Il y a toujours de la place dans les cachots du Spielberg.

— Aussi ne resterons-nous pas longtemps en Allemagne, répondit Otto. Nous sommes proscrits et faibles. Nous ne pouvons rien en ce moment pour venger notre père. Nous attendons.

Il y avait dans la prunelle du jeune homme un éclair sombre et menaçant. Au fond de ce cœur si jeune couvait une pensée de vengeance patiente que le temps ne devait point éteindre.

— Que ferions-nous, d'ailleurs, en Allemagne? poursuivit-il avec une nuance d'amertume dans la voix. Nous venons de parcourir la majeure partie des villes d'universités, afin de continuer l'œuvre de notre père; partout on nous a fêtés largement. Nous avons vu des pipes plus grosses que celles de Heidelberg et des chopes plus profondes. Nous avons entendu des chansons, nous avons assisté à des duels. Voilà tout. Les hommes libres n'espèrent plus.

— La *Burschenchaft* est donc bien morte? demanda Michaël.

— Morte pour toujours! répondit Otto. Mes frères et moi, nous allons passer le Rhin. Nous avons en France un ami dévoué, presque un père : Raymond d'Audemer, l'époux de notre sœur Hélène. Il nous viendra en aide

aujourd'hui comme autrefois, et, grâce à lui, j'espère que nous trouverons du pain.

Le poëte, le philosophe et les autres se récrièrent en souriant.

— Ami Otto, dit Michaël, voilà qui est pousser trop loin les idées noires! Le testament du comte Ulrich a fait cinq parts égales de sa fortune, et ce ne sont pas ses fils qui sont exposés à manquer de pain!

Otto garda un instant le silence; puis il secoua tout à coup ses longs cheveux, comme s'il eût voulu chasser une pensée importune.

— Ce testament du comte Ulrich, répondit-il, a été déchiré en mille pièces. Nous n'avons pas plus de droit désormais à sa fortune qu'à son nom. Et si nous portons encore les couleurs de Bluthaupt, c'est que notre bourse ne contient pas de quoi remplacer le drap usé de nos manteaux!

Il jeta un regard triste sur son vêtement écarlate.

— Le nom de Bluthaupt n'est plus, ajouta-t-il d'une voix basse et tremblante. Nous nous appelons Otto, Albert et Goëtz; l'acte qui nous donnait une famille est détruit. Nous sommes redevenus des bâtards.

— Mais qui a donc détruit ce testament? s'écria le poëte avec colère.

Et comme le jeune homme tardait à prendre la parole, tous répétèrent la même question.

— Notre sœur Margarethe, répondit enfin Otto, est la femme du comte Gunther, notre oncle, qui nous méprise et nous déteste; elle est seule et sans défense dans ce vieux schloss de Bluthaupt où sa jeunesse est enfermée comme en un cercueil. Si vous saviez comme elle nous aimait, et que de joie il y avait au château de Rothe, lorsque nous étions réunis tous les cinq, Hélène, Margarethe et nous, à la table de notre père! Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, et si je suis destiné à donner mon âme tout entière à une femme; ce que je sais, c'est que rien au monde, en ce moment, ne m'est cher à l'égal de ma sœur Margarethe! Hélène est heureuse, et Margarethe souffre; elle a droit à une part de tendresse plus grande, la pauvre enfant que l'orgueil de notre race a condamnée au martyre! Mes frères et moi, nous sommes bannis, vous le savez, du château de Bluthaupt; nous n'avons vu notre sœur qu'une seule fois et à la dérobée, depuis son mariage. Ce furent quelques instants de joie, mêlés de larmes. Nous retrouvions Margarethe pure et douce comme un ange; mais Dieu avait cessé un instant de la protéger, et près de sa couche sainte veillait l'impur démon!...

Otto s'interrompit.

Une ride plissait son front pâle, et ses paupières étaient baissées.

Michaël, Dietrich et les autres *camarades*, assis autour de la table, l'interrogeaient d'un regard où il y avait plus d'affection encore que de curiosité.

Ils avaient bien entendu parler vaguement du mystère qui pesait sur la vie du dernier comte de Bluthaupt; mais c'étaient de confuses rumeurs qui passaient inaperçues dans la terre classique de la légende, où les raconteurs prennent soin de donner à toute chose une apparence fantastique.

Otto, Albert et Goëtz avaient passé une année à l'université de Heidelberg, du vivant de leur père. Ils étaient là, parmi cette jeunesse amoureuse de toutes les audaces, les plus joyeux, les plus francs et les plus braves.

On les aimait, on les imitait, nous dirons presque on leur obéissait.

Leur vie, depuis lors, avait été bien errante. Nul ne savait au juste le secret de



Otto se pencha sur le visage du mort et demeura pétrifié. (Page 70, col. 2.)

leurs longs voyages. Il était seulement à la connaissance de tous qu'une triple note de proscription, émanée des cours de Vienne, de Berlin et de Munich, était suspendue au-dessus de leurs têtes.

Cette persécution s'adressait sans doute aux trois adolescents hardis qui s'étaient mis en avant dans toutes les émeutes universitaires; mais elle s'adressait davantage encore aux trois fils du comte Ulrich de Bluthaupt, l'ardent ennemi du pouvoir, dont les efforts avaient fait trembler un instant de puissants personnages.

Les trois frères revenaient avec cette auréole de proscrits qui remue si infailliblement la fibre allemande. La communauté de Heidelberg les accueillait comme des amis chers et comme des martyrs de la cause de tous.

Ils étaient malheureux maintenant, eux qu'on avait vus si pleins d'espoir et de joie!

Albert gardait sa gaieté fanfaronne, Goëtz sa paresseuse insouciance; mais la souffrance avait mis de graves pensers sur le jeune front d'Otto, qui était le premier parmi ses frères.

Et les *camarades*, qui l'avaient aimé enfant, contemplaient avec une sorte de respect triste cette maturité anticipée.

Otto releva ses yeux, qui se fixèrent sur le vide fumeux de la salle.

— Pauvre sœur! murmura-t-il, elle essayait de sourire, et les larmes coulaient sur sa joue. Il fallut lui arracher le secret de ses craintes. Le vieux Gunther avait eu connaissance du testament qui nous faisait tous les trois comtes de Bluthaupt et riches tous les trois. Son avarice s'était irritée ainsi que son aveugle orgueil. Il avait menacé.

« La pauvre Margarethe tremblait. Ce vieux schloss est si sombre, et tant de lugubres pensées nagent dans l'atmosphère froide de ses grandes salles! Elle tremblait, et les paroles tombaient une à une de sa lèvre pâlie. Mes frères et moi, nous nous consultâmes du regard : quand il s'agit de notre Margarethe, nous ne pouvons avoir qu'une seule pensée. Je tirai de mon sein le testament du comte Ulrich et je le déchirai. »

Dietrich et Michaël tendirent en même temps la main au bâtard.

— Vous êtes un digne cœur, Otto! dirent-ils; tôt ou tard Dieu vous fera heureux!

Otto secoua lentement la tête.

— Mes frères et moi, nous sommes forts, répliqua-t-il, et nous savons souffrir. S'il est encore en ce monde du bonheur pour le sang de Bluthaupt, que Dieu le donne tout entier à Margarethe et à Hélène! — Mais buvons, continua-t-il en changeant tout à coup de ton ; c'est mal agir que de rapporter à de bons amis, après l'absence, un visage soucieux et des paroles de tristesse. A la santé des hommes libres de l'Allemagne!

Goëtz éleva de loin son verre et répéta le toast.

— Il y avait bien longtemps, dit Albert à demi-voix, que mon frère Otto n'avait prononcé un mot si sage!

— Allons, reprit Goëtz en s'adressant à ses partenaires, jouons sur parole, puisque je n'ai plus rien. Et, à ce propos, qui d'entre vous nous donnera l'hospitalité pour cette nuit?

De tous les coins de la salle, des voix s'élevèrent pour réclamer cet honneur. *L'arbiter elegantiarum* lui-même déclara qu'il mettait sa plus belle chambre à la disposition des trois frères.

Albert caressa sa lèvre, qui attendait encore la moustache désirée.

— Du diable! dit-il à demi-voix; je n'avais besoin, moi, de l'hospitalité de personne et je sais une jolie bourgeoise au-dessus de l'Orberthor...

La voix d'Otto interrompit sa vanterie.

— Il faut penser à nous retirer, disait-il. Demain, nous devons nous mettre en route de grand matin, pour aller embrasser notre sœur Margarethe, et il y a loin de Heidelberg à Bluthaupt!

— Surtout à pied! murmura le malheureux Goëtz qui venait de perdre l'argent des chevaux de poste.

Otto se leva et offrit la main à ses compagnons. Au moment où il ouvrait la bouche pour prendre congé, on frappa doucement à la porte extérieure de la taverne.

Toutes les conversations prirent fin aussitôt; il se fit dans la salle un silence absolu.

— C'est quelqu'un qui ne connaît pas le secret! murmura le poëte dont le visage exprima une subite inquiétude.

Les trois bâtards s'étaient levés, et avaient rabattu sur leurs yeux leurs larges chapeaux de voyage.

Maître Elias Kopp tremblait devant son comptoir.

On frappa une seconde fois.

Les groupes s'agitèrent autour des tables, et parmi le murmure soulevé, un mot se fit entendre :

— La police! la police!

Personne ne prononça une parole de plus; mais dix ou douze étudiants s'élancèrent à la fois vers le *Magasin de l'Honneur*, et firent glisser sur sa tringle le rideau brun, qui mit à nu les longues épées de duel.

CHAPITRE X

L'AUMONE

Le maître de l'*Arbre verdoyant* n'attendit pas que l'on frappât une troisième fois pour quitter son tabouret de vieux cuir et son petit comptoir. Il se rapprocha des groupes agités et menaçants.

— Messieurs, dit-il, les priviléges de l'université avant tout : c'est là une chose évidente. Mais si c'est la police, on va jeter bas la porte après la troisième sommation. Je crois qu'il vaudrait mieux ouvrir et parlementer.

— Ouvrez et parlementez, maître Kopp, répondit le poëte Dietrich. N'oubliez pas de leur dire, surtout, qu'il y a ici de quoi trouer leurs habits et fendre leurs crânes.

Dietrich brandissait un long schlœger, qu'il avait pris derrière le rideau.

Otto et ses deux frères étaient sans armes.

L'arbiter elegantiarum, profitant de la permission donnée, se dirigea vers la porte en méditant une harangue conciliatrice.

Un groupe serré d'étudiants marchait derrière lui, tout prêt à opposer la force à la force. Dietrich et Michaël étaient les chefs de cette armée résolue, qui dut garder sa vaillance pour une occasion meilleure.

La porte qui s'ouvrit ne montra rien, en effet, qui pût motiver le déploiement de la puissance universitaire. Il n'y avait là ni uniformes autrichiens, ni néfastes visages d'agents prussiens ou bavarois. Il n'y avait qu'un pauvre garçon, portant une livrée rouge, que la neige avait blanchie des pieds à la tête.

A cette vue, maître Elias Kopp retrouva soudainement sa fierté oubliée.

— Que voulez-vous? dit-il avec rudesse.

— Je cherche les trois fils du comte Ulrich de Bluthaupt, répondit le nouveau venu, qui attachait son cheval aux barreaux de l'une des fenêtres.

— Il y a du temps que ceux-là ont quitté Heidelberg! s'écria maître Kopp, et s'ils courent encore depuis qu'on les a vus à l'*Arbre verdoyant*, vous aurez de la peine à les rejoindre, mon brave!

Otto, qui était resté à l'autre bout de la salle, n'entendait point cette conversation.

— Quelque rouerie d'espion! grommela Dietrich.

— Fermez la porte, Elias! ajouta Michaël.

Maître Kopp se mit en devoir d'obéir, mais le valet, qui était robuste, repoussa aisément l'*arbiter elegantiarum*, et fit un ou deux pas en dedans du seuil.

— Vous n'aurez pas besoin de vos épées contre moi, mes jeunes maîtres, dit-il; je suis sans armes, et les fils du comte Ulrich paieraient bien cher le message que je porte.

— Je connais cette voix! dit Goëtz qui était le plus rapproché des trois frères.

Le nouveau venu tourna vivement la tête de son côté et distingua son manteau rouge à travers le nuage de fumée.

— Ils sont ici ! s'écria-t-il, que Dieu soit loué ! Jeunes gens, laissez-moi approcher des fils de mon maître. Je leur apporte un message où il s'agit de vie et de mort !

Le poëte et ses compagnons hésitaient encore, nourris qu'ils étaient dans la défiance des ruses de la police ; mais les trois frères qui avaient reconnu la voix de Klaus, le chasseur de Bluthaupt, s'élancèrent à la fois et l'entourèrent.

— Tu viens du schloss ? demanda Otto.

Le chasseur, au lieu de répondre, tira de son sein une lettre qu'il lui remit.

Otto l'ouvrit précipitamment. Sa main tremblait et il y avait comme un voile au-devant de sa vue.

Les *camarades*, obéissant à un sentiment de discrétion qui est dans le caractère allemand, s'étaient éloignés et avaient repris, pour la plupart, leurs places autour des tables.

Les trois frères étaient restés seuls auprès de la porte avec le chasseur Klaus.

— C'est de notre sœur, dit Otto à voix basse, en dépliant la lettre, et cet homme dit qu'il s'agit de vie et de mort !

Albert et Goëtz se serraient à ses côtés pour tâcher de lire en même temps que lui.

La lettre ne contenait que trois ou quatre lignes.

« Mes frères bien-aimés, avait écrit la pauvre Margarethe, si Dieu permet que vous receviez à temps mon message, je vous prie de venir à mon secours. Les gens qui m'entourent et qui me faisaient peur autrefois me font horreur aujourd'hui. Ils ont parlé tandis qu'ils me croyaient endormie : ce sont les assassins de notre père et je crois qu'ils veulent me tuer ! »

Albert et Goëtz poussèrent un cri d'angoisse. Otto demeura comme foudroyé.

— Ils veulent la tuer ! répéta-t-il sans savoir qu'il parlait ; la tuer ! comme ils ont tué notre père !

— Elle est déjà bien changée, dit Klaus, et si vous ne l'avez point vue depuis le temps où elle souriait, si heureuse et si belle, dans le château du comte Ulrich, vous aurez peine à la reconnaître. Mais hâtez-vous, au nom de Dieu, car la route est longue et le temps presse !

Otto tressaillit comme au sortir d'un sommeil.

— Goëtz, dit-il, demandez des chevaux.

Goëtz demeura immobile.

— Des chevaux ! des chevaux ! répéta Otto ; chaque minute vaut une heure.

Le visage de Goëtz, si insouciant naguère, exprimait à présent une angoisse profonde.

— Je suis un misérable, indigne de pardon ! murmura-t-il avec désespoir ; ne m'avez-vous pas entendu ? Je vous l'ai dit pourtant. J'ai perdu notre dernière pièce d'or.

Otto le regarda d'un air affolé. Il semblait ne pas comprendre. Il fouilla dans ses poches. Albert fit de même.

— Rien ! dirent-ils à la fois.

Les bras de Goëtz étaient tombés le long de ses flancs. Il demeurait atterré sous le poids du malheur dont il était la cause.

Otto baissait la tête ; ses sourcils étaient froncés violemment.

Tout à coup il se redressa ; son œil brillait d'un éclat hautain et sa joue était couverte de rougeur.

— Choisissez des épées, mes frères, dit-il ; prenez-les aiguës et tranchantes, car nous allons partir pour le château de Bluthaupt.

— Vous avez de l'argent? s'écria Goëtz.

Otto ne répondit point. Il ôta son grand feutre de voyage et s'avança, tête nue, vers la table voisine, où les camarades avaient repris le cours de leurs libations.

Il levait haut son front, qui était pourpre. On devinait des éclairs de fierté combattue à travers sa paupière baissée. La victoire qu'il remportait sur son jeune orgueil mettait une auréole autour de sa beauté.

Il s'arrêta, droit et grave devant la première table.

— Notre sœur est en danger de mort, dit-il en tendant son chapeau, et nous n'avons pas d'argent pour nous rendre auprès d'elle.

Goëtz se couvrit le visage de ses mains. Albert avait des larmes dans les yeux.

Les *camarades*, émus et surpris, vidèrent leurs pauvres bourses dans le chapeau du noble mendiant.

Puis ils lui tendirent leurs mains, qu'il serra en disant : Merci !

A mesure qu'il parcourait la salle, accomplissant son œuvre de piété fraternelle, le rouge de son front faisait place à la pâleur. Il souffrait ; car s'il y avait un vice au fond de cette nature généreuse et forte, c'était un excès de fierté.

Et l'épreuve était bien longue ! Chacun donnait ; mais les offrandes des *camarades* indigents s'ajoutaient les unes aux autres, sans compléter la somme nécessaire. Quand Otto eut fini le tour de la salle, il se laissa choir épuisé sur un tabouret et nul n'entendit le dernier merci que murmura sa voix étouffée.

Mais quelques minutes après les trois frères couraient au grand galop sur la route de Bluthaupt.

La neige blanchissait le drap écarlate de leurs manteaux ; chacun d'eux avait passé à sa ceinture une de ces longues épées pendues naguère dans le *Magasin de l'Honneur.*

Ils allaient le cœur oppressé la tête ardente ; leurs éperons s'enfonçaient dans les flancs de leurs chevaux ; ils n'échangeaient pas une parole.

Le bruit du galop de leurs montures s'étouffait sur la neige nouvelle. Leurs chevaux bondissaient, enragés par la douleur. Ils allaient, précipitant leur course furieuse et glissant dans la nuit comme un muet tourbillon.

De Heidelberg au château de Bluthaupt, il y a seize à dix-huit lieues de France, par la traverse qui mène à Esselberg et à Carlstadt. Cette route, dans toute sa longueur, ne rencontre que le bureau de poste de Miltenberg. La nuit touchait à sa fin, lorsque les trois frères, rendus de lassitude et poussant leurs montures harassées, entrèrent dans le pays montueux et sauvage qui formait comme le noyau de l'ancien domaine de Bluthaupt.

La neige ne tombait plus ; mais une nappe éclatante s'étendait sur la campagne à perte de vue. Le ciel avait déchiré son manteau de nuages lourds, et montrait à l'occident la lune agrandie qui se couchait dans un lit de vapeurs roussâtres.

Otto marchait le premier. Il excitait son cheval fatigué et frappait de la main et des éperons. Jusqu'alors sa monture avait gardé un trot convulsif et saccadé que ne pouvaient point suivre les chevaux d'Albert et de Goëtz.

Il y avait un espace assez large entre les trois frères. Mais tout à coup le cheval d'Otto refusa d'avancer et se planta court sur ses jarrets roidis.

Ni la cravache ni les éperons ne purent vaincre cette obstination soudaine.

Otto regarda devant lui.

La route ne présentait aucun obstacle apparent. Seulement, aux pieds mêmes du cheval, la neige soulevée formait un imperceptible mamelon.

Otto tourna la tête de tous côtés pour s'orienter et savoir quelle distance le séparait désormais du schloss.

La route passait au pied d'une montagne dont le flanc nu s'était ouvert à cet endroit même et gardait la trace d'un large éboulement. A droite, le vallon cultivé étendait au loin sa surface blanchâtre; à gauche, la rampe se dressait à pic et montrait à son sommet, immédiatement au-dessus de l'éboulement, une sorte de pont suspendu, chargé d'un rang de hauts mélèzes.

Entre ce pont et la montagne, l'orifice du trou laissait voir le ciel.

L'aspect de ce lieu était trop frappant pour qu'on pût l'oublier, après l'avoir vu seulement une fois.

Otto reconnut la Hœlle,—l'enfer de Bluthaupt.

Il mit pied à terre, pensant que son cheval était effrayé par quelque éboulement récent. Ses frères, qui arrivèrent à ce moment, l'imitèrent.

Ils s'approchèrent tous les trois de l'endroit où le niveau de la neige s'exhaussait légèrement et formait comme un petit monticule en travers de la route.

Otto se pencha et plongea sa main dans la neige molle.

Il se releva vivement.

— Il y a là un homme mort! dit-il.

— Que Dieu ait son âme! répliqua Goëtz. Tirons nos chevaux par la bride et poursuivons notre route.

Otto savait bien qu'il n'était pas temps de s'arrêter; mais une force inconnue clouait ses pieds au sol.

— Allez, dit-il, mon cheval est plus fort que les vôtres, et j'aurai bientôt regagné l'avance que vous prendrez.

— Notre sœur nous attend! murmura Albert.

Otto s'agenouilla sans répondre et balaya la neige avec ses mains.

Les deux autres frères se remirent en selle et continuèrent leur route.

La neige recouvrait, en effet, le cadavre d'un homme vêtu d'un manteau de voyage. Il était couché en travers de la route, et sa tête renversée reposait sur les flancs d'un cheval, mort également.

Otto souleva le manteau de l'inconnu et tâta sa poitrine, qui était froide. Il avait cessé de vivre depuis plusieurs heures sans doute.

Otto fit un mouvement pour se relever et rejoindre ses frères; mais on entendait encore le pas assourdi de leurs montures, qui avançaient bien lentement.

Otto voulut voir le visage de l'inconnu.

La lune envoyait obliquement ses derniers rayons qui, répercutés par la neige, donnaient une lumière assez intense.

Otto, penché au-dessus du visage du mort, reconnut ses traits sans doute, car il demeura comme pétrifié.

Au bout de quelques minutes, et alors que le bruit de la marche de ses frères avait cessé complétement de se faire entendre, il mit ses deux mains sur son front plus pâle que celui du cadavre. Deux larmes silencieuses roulèrent lentement le long de sa joue.

L'inconnu serrait en ses doigts roidis un médaillon renfermant des cheveux d'enfant tressés autour d'un portrait de femme.

Otto passa autour de son cou la chaîne qui soutenait ce médaillon.

Puis il fouilla dans la poche du mort, qui renfermait un portefeuille et quelques papiers; il serra le tout dans son sein.

Puis encore il joignit ses mains et déposa

sur le front du cadavre un baiser de fils respectueux.

— Hélène est veuve! murmura-t-il en remontant à cheval. Hélène et Margarethe, mes deux pauvres sœurs!

Tout en pressant le trot étouffé de son cheval, il se retourna plusieurs fois vers le fond de la Hœlle, où les restes du vicomte Raymond d'Audemer se confondirent bientôt avec la neige remuée.

CHAPITRE XI

L'AME DE BLUTHAUPT

Albert et Goëtz atteignaient l'extrémité de l'avenue de Bluthaupt lorsque Otto les rejoignit.

Au lieu de suivre la grande allée, qui montait par une pente douce et régulière jusqu'au château, les trois frères tournèrent à gauche et traversèrent l'ancien village, dont les ruines éparses se confondaient maintenant avec le gazon, sous le froid linceul qui couvrait toute la campagne voisine.

Le schloss leur apparut bientôt avec sa lourde ceinture de murailles, que surmontaient les toits aigus et confusément groupés de ses donjons. Ils y arrivaient par derrière, et d'un côté qui ne présentait aucun accès praticable.

Pour gagner cette porte antique par où s'étaient introduits Mosès, Regnault et le Magyare, il fallait faire tout le tour des douves.

Cette partie des remparts était basse et masquait à peine le rez-de-chaussée des bâtiments intérieurs. Les murs, bâtis sur le roc nu, et dominant à pic un ravin profond, n'ajoutaient rien ici à la force de la vieille citadelle; la nature s'était chargée de la défendre contre toute approche hostile, et les massifs bastions, élevés sur les trois autres faces par la main de l'homme, étaient des jeux d'enfants auprès de ce gigantesque rempart, qui se dressait à deux cents pieds du sol, et défiait aussi bien la sape que l'échelle.

Ce fut pourtant vers cette partie des murailles que les trois fils du comte Ulrich se dirigèrent sans hésiter. Ils s'engagèrent dans les broussailles qui croissaient au flanc du ravin.

Arrivés au pied du roc, ils attachèrent leurs montures à des troncs de chênes de marais qui croisaient, au fond de ce trou, leurs branches chétives, et commencèrent à gravir la rampe pierreuse en s'aidant des pieds et des mains.

Nul œil n'était ouvert sur leur ascension nocturne, et si quelque passant avait contemplé, des bords du ravin, ces trois hommes suspendus au-dessus du vide, il les aurait regardés sans doute comme des insensés; ou bien encore il eût songé avec terreur aux bizarres légendes qui couraient sur la maison de Bluthaupt.

Après un quart d'heure d'efforts, les trois frères atteignirent un endroit où le roc surplombait.

A moins d'avoir des ailes, il était matériellement impossible d'aller au delà.

Ils s'arrêtèrent d'un commun accord, mais ils ne redescendirent point.

Otto disparut tout à coup, sans qu'on eût pu dire par où. Puis Albert. Puis Goëtz.

La rampe et le ravin devinrent solitaires.

A l'intérieur du château de Bluthaupt, dans la chambre de la comtesse Margarethe, la nuit s'était écoulée lugubre et morne.

Hans et Gertraud étaient seuls désormais à écouter les cris de douleur de la jeune femme. Le comte Gunther dormait, ramassé dans son grand fauteuil. Le docteur José Mira, les pieds sur les chenets et le front entre ses mains, semblait absorbé par une méditation laborieuse.

Il ne se donnait plus la peine de répondre aux gémissements de l'accouchée, qui implorait Dieu d'une voix mourante, comme

si elle n'eût rien espéré désormais de la pitié des hommes.

Le vent, étouffé par la neige, laissait muettes depuis longtemps les cordes colossales des harpes éoliennes.

Tout se taisait au dehors.

A de longs intervalles, le carillon enroué du beffroi s'éveillait et jetait tristement sa monotone musique. Les heures tombaient lentes, et laissaient de longues vibrations dans l'air.

Le joyeux souper de l'intendant Zachœus avait pris fin. Vers trois heures après minuit, il quitta ses convives bien repus, et revint avec Van Praët dans la chambre de la comtesse.

— Hans Dorn, mon ami, dit-il au page qui veillait toujours en compagnie de Gertraud, allez vous reposer.

Hans voulut résister, parce qu'il voyait Gertraud pâlir et trembler à la pensée de rester seule; mais l'intendant lui montra la porte d'un geste impérieux. Hans fut obligé d'obéir.

Les cris de la jeune femme s'élevaient en ce moment plus fréquents et plus forts. L'heure de la délivrance approchait.

Le docteur, qui n'avait point abandonné sa place auprès du foyer, jeta vers Gertraud un regard de défiance.

— Et cette petite fille? dit-il en s'adressant à Nesmer.

L'intendant regarda Gertraud à son tour, puis il secoua la tête en fronçant le sourcil.

— Sa charge la retient ici, murmura-t-il; on ne peut la renvoyer en un pareil moment sans s'exposer à mettre en émoi d'avance toute la livrée de Bluthaupt!

— Gardons-la, opina Van Praët; elle ne nous gêne pas encore, et si elle nous gêne…

Il n'acheva pas; mais ses compagnons étaient habitués depuis longtemps à interpréter son débonnaire sourire.

Ils firent tous deux un signe d'assentiment.

La jeune fille se rapetissait dans l'embrasure de la fenêtre et tâchait de deviner leurs paroles aux mouvements de leurs lèvres. Le cœur lui manquait. Elle pressentait vaguement quelque horrible malheur.

José Mira s'approcha du lit de la comtesse, et jugea à propos de remplir son office de médecin.

Il était temps, faut-il croire, car aussitôt qu'il eut examiné la malade, il se tourna précipitamment vers ses associés.

— Réveillez M. le comte ! dit-il.

Van Praët secoua doucement le vieillard, qui ouvrit les yeux à demi.

— J'ai froid! murmura-t-il. Ah! c'est vous, Fabricius? Avons-nous fait de l'or?

Le Hollandais cligna de l'œil d'une façon toute réjouie.

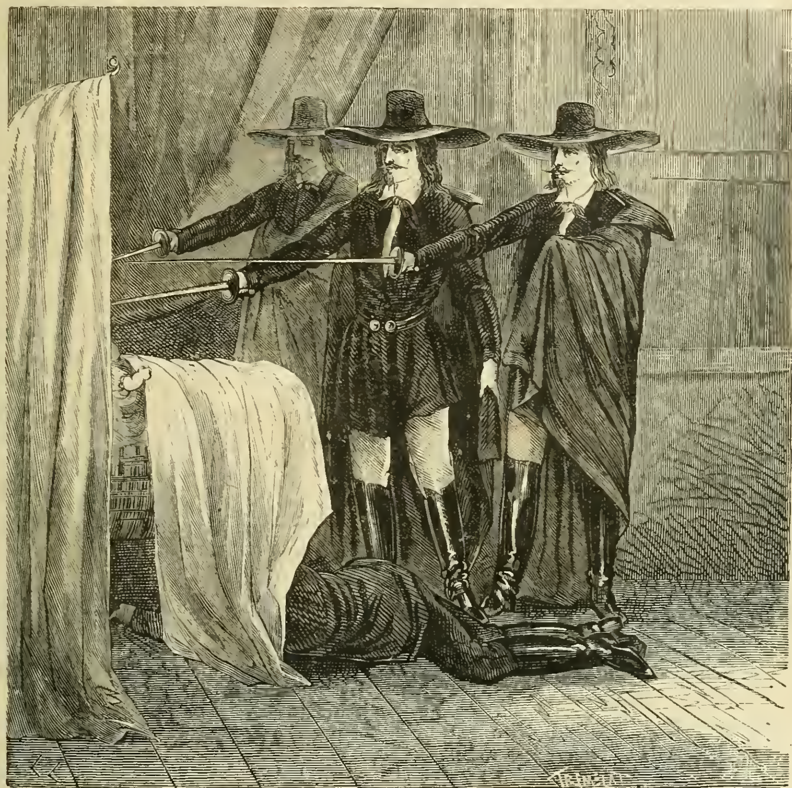
— L'or se mitonne, répliqua-t-il; si vous ne le voyez pas avant deux heures d'ici, je vous jure bien que vous ne le verrez jamais!

Gunther referma les yeux sur cette douce espérance; mais Zachœus vint le secouer de l'autre côté.

— Allons, comte, lui dit-il, ce n'est pas seulement de l'or que nous attendons cette nuit. Levez-vous bien vite, et venez voir l'héritier de Bluthaupt!

Gunther fit un effort pour se soulever; mais, dès qu'il fut sur ses jambes, sa gorge râla, et ses yeux battirent, aveuglés.

— Oh! oh! murmura-t-il en retombant



Ils tenaient à la main des schlœgers nus. (Page 76, col. 1.)

sur son fauteuil, l'or et l'enfant! Je crois que je vais mourir de joie!

Sa main tremblante saisit le gobelet posé au-dessus de lui.

— Je suis bien faible, reprit-il d'une voix à peine intelligible; jamais je ne m'étais vu si faible! Mon sang, refroidi, s'arrête dans mes veines. Un peu de vie, docteur! La mort m'approche de bien près, quand je suis si longtemps sans boire de votre breuvage.

Il tendit le gobelet, qui remuait dans sa main amollie.

— Versez à boire, meinherr Van Praët, répondit de loin le docteur. Je ne puis quitter madame la comtesse.

Le Hollandais prit l'anse du vase où chauffait l'élixir de vie; il en versa une double dose dans le gobelet.

Le comte but avidement, comme toujours. Tout ce qui lui resta de sang vint à sa joue, qui s'empourpra.

— La dose était trop forte! murmura Nesmer.

— Bah! répliqua le Hollandais; ce qui est bon ne fait jamais de mal!

Gunther se leva galvanisé. Il put gagner sans secours le lit de la comtesse, dont les rideaux retombèrent sur lui.

A ce moment, Margarethe poussa un cri plus aigu.

— C'est un fils! dit Mira sous les rideaux.

— Un fils! un fils! un fils! répéta le vieux Gunther avec folie. Tirez ces rideaux! ouvrez toutes les portes! allumez tous les candélabres! Faites venir tous mes vassaux jusqu'au dernier, pour qu'ils saluent à genoux l'héritier de Bluthaupt!

Nesmer et Van Praët obéirent à la première de ces injonctions. Les lourdes draperies glissèrent sur leurs tringles dorées. On vit, à la lueur des deux lampes, Margarethe blanche comme une statue d'albâtre, renversée sur son lit.

Elle ne criait plus, elle ne bougeait plus.

Le docteur portugais tenait entre ses bras un enfant du sexe masculin.

L'espoir revenait au cœur de Gertraud, qui regardait de loin le fils de sa maîtresse chérie, et qui remerciait Dieu.

Nesmer et Van Praët allèrent chercher le berceau paré de gaze et de guirlandes.

— Un fils! un fils! répétait le vieux Gunther qui redevenait pâle, et dont le corps débile commençait à trembler. Il s'appellera Gunther, comme moi. Ce nom porte bonheur!

Ses jambes fléchirent sous lui, et il se retint à l'une des colonnes du lit.

Le docteur le couvait d'un regard fixe et attentif.

Zachœus et Van Praët, sur un geste de José Mira, portèrent également leurs yeux sur le vieillard dont le visage se décomposait rapidement.

— Vous voyez bien que la dose était bonne! murmura le Hollandais avec son placide sourire.

— Qui donc se met entre moi et mon fils? reprit en ce moment le vieux Bluthaupt dont les yeux s'aveuglaient; laissez-moi voir l'enfant de ma douce Margarethe! La voilà qui ne souffre plus. Comme elle est belle et que son repos est tranquille!

Le docteur entoura l'enfant de ses langes, et le déposa dans le berceau.

Gertraud, qui avait repris courage, s'était approchée doucement, à l'insu de tout le monde. Elle n'était séparée de Margarethe que par le docteur Mira, qui regardait toujours le vieux Bluthaup avec ses yeux fixes et sombres.

Gunther semblait s'affaisser sous ce regard. Ses lèvres décolorées remuaient en rendant des sons confus. Sa prunelle se perdait dans le blanc agrandi de ses yeux.

— Il n'en a pas pour deux minutes! murmura le docteur.

Gertraud l'entendit et se retira terrifiée.

Le vieillard chancelait et murmurait:

— De l'or et un fils! La belle nuit pour le sang de Bluthaupt!

Sa main lâcha la colonne, et il tomba pesamment sur le plancher qui retentit.

Gertraud s'élança pour le secourir; elle ne trouva qu'une masse inerte et sans vie. Alors une pensée rapide comme l'éclair traversa l'esprit de la jeune fille. Avant que les trois associés eussent songé à la retenir, elle se releva d'un bond et se pencha au-dessus de sa maîtresse immobile.

— Morte! s'écria-t-elle en se jetant en arrière, morts tous les deux!

Elle ouvrait la bouche pour crier au se-

cours, lorsque l'intendant, qui avait fait le tour du lit, la saisit rudement à bras-le-corps.

Van Praët lui serra un mouchoir sur la bouche, pendant que Mira lui liait les pieds et les mains.

On la jeta ainsi dans l'embrasure où elle s'asseyait naguère auprès de Hans.

Puis les trois associés revinrent auprès de la cheminée.

— Le comte est mort de vieillesse, dit Mira ; la comtesse est morte en couches. Jusqu'ici rien de mieux ! Il nous reste cette jeune fille et l'enfant.

— Quand à la jeune fille, répliqua Nesmer, qui prendra souci de la disparition d'une servante ?

Gertraud entendait, plus morte que vive ; elle ne faisait pas même d'efforts pour détacher ses liens.

— Et l'enfant ? répéta le docteur qui renversa dans les cendres le reste du breuvage de vie et lava soigneusement le vase.

— L'enfant pourrait n'être pas né viable, insinua le bon Fabricius Van Praët.

— Et si nous le laissons vivre, ajouta l'intendant, à quoi nous servira ce que nous avons fait?

Le docteur hocha la tête. Pendant qu'il se préparait à répondre, on entendit un bruit faible dans l'oratoire de la comtesse.

Les trois associés tressaillirent.

Gertraud ouvrit de grands yeux et retint son souffle, parce qu'elle pensait aux Trois Hommes Rouges qui apparaissent dans la maison de Bluthaupt chaque fois qu'il y a une mort ou une naissance.

Il y avait une naissance et deux morts.

— Avez-vous entendu ? murmura l'intendant.

Van Praët et Mira firent en silence un signe d'affirmation.

Le crime était impuissant à les émouvoir, mais maintenant ils tremblaient.

Zachœus, qui était Allemand, pensait aux châtiments surnaturels. Le Hollandais et le docteur ne songeaient qu'aux choses de la terre, mais leur frayeur n'était pas moindre.

Le bruit avait cessé.

— Si vous m'en croyez, reprit Mira d'une voix plus basse, nous irons chercher nos trois compagnons. Regnault est parfois homme de bon conseil, et, en cas de péril, Yanos le Magyare est brave.

Zachœus et Van Praët accueillirent cette ouverture avec une évidente satisfaction. Les trois associés se dirigèrent aussitôt vers la porte principale.

Ils sortirent, laissant Gertraud bâillonnée dans l'embrasure de la croisée et l'enfant qui vagissait faiblement dans son berceau.

Leurs craintes étaient éveillées par ce bruit mystérieux qu'ils avaient entendu derrière le chevet du lit de la comtesse. Aucun d'eux n'avait le cœur désormais de rester seul sur le lieu du double crime.

A peine avaient-ils franchi le seuil, que le bruit se fit entendre de nouveau dans l'oratoire.

La pauvre Gertraud donna son âme à Dieu, car elle pensait mourir dans cette nuit terrible.

Au bout de dix minutes, Zachœus, le docteur et Van Praët revinrent avec leurs trois associés. On ouït dans le corridor la voix du Magyare Yanos, qui parlait de sabres dégaînés et de têtes fendues.

Ce fut Zachœus qui franchit le seuil le premier. A peine eut-il fait un pas dans la chambre qu'il poussa un cri de terreur.

— Les Trois Hommes Rouges !!! dit-il en cherchant un abri derrière ses compagnons.

Ceux-ci s'arrêtèrent eux-mêmes épouvantés.

Devant le berceau de l'enfant, il y avait trois hommes, vêtus de longs manteaux écarlates. Leurs visages disparaissaient sous les bords rabattus de leurs feutres.

Ils tenaient à la main des schlœgers nus, dont les lames brillantes renvoyaient en étincelles la lumière voilée des lampes.

C'était la vision de Gertraud.

Le Magyare arrivait le dernier, mais sa haute taille lui permettait de voir par-dessus les têtes de ses compagnons. Il était encore à moitié ivre.

En apercevant trois hommes armés, il poussa un rugissement de joie.

— Faites-moi place! s'écria-t-il; le poison est à vous, mais les épées sont à moi! Arrière!

Il se fraya une route à travers le rang silencieux de ses compagnons et s'élança au milieu de la chambre, le sabre à la main.

L'un des Hommes Rouges quitta le berceau, et fit un pas au-devant de lui. Avant de croiser le fer, il jeta son feutre derrière lui et découvrit un noble visage d'adolescent, pâli par la tristesse.

Le Magyare, au lieu de frapper, mit sa main au-devant de ses yeux soudainement éblouis; son visage enflammé devint livide et ses doigts transis laissèrent échapper le sabre qui tomba sur le plancher. C'était pour lui comme une vision terrible. Il recula chancelant et vaincu.

— Ulrich! s'écria-t-il d'une voix étranglée. C'est le comte Ulrich qui est sorti de son tombeau!

Au jour, les gens de Bluthaupt pénétrèrent dans la chambre de la comtesse Margarethe.

Quelques-uns d'entre eux affirmaient avoir entendu dans la nuit les vagissements d'un enfant nouveau-né.

Ils trouvèrent le corps du vieux comte couché sur le carreau; celui de la comtesse Margarethe était étendu sur son lit. Son doux visage, encadré par les boucles de ses beaux cheveux blonds, semblait encore sourire. Sa bouche restait entr'ouverte, comme si le dernier sommeil l'eût surprise au moment où elle murmurait une prière.

Le berceau paré de dentelles et de fleurs avait disparu, ainsi que la jeune suivante Gertraud.

Ce même jour, le page Hans quitta le schloss pour n'y plus revenir.

Il fut constaté légalement que Gunther de Bluthaupt et sa femme étaient morts de mort naturelle. Le docteur José Mira prêta l'appui de sa science pour rédiger comme il faut le procès-verbal. Zachœus Nesmer, Van Praët, maître Blasius et les principaux serviteurs du château y apposèrent leurs signatures.

Mais la plupart des vassaux demeurèrent persuadés que la main de Satan avait causé ce double trépas. La preuve, c'est qu'il ne restait point de traces de l'enfant: le diable avait emporté son fils...

Quand la nuit vint envelopper de nouveau les gothiques constructions du schloss, bien des yeux se tournèrent vers le haut sommet de la tour du Guet. Nulle lumière ne brillait plus à l'étroite croisée du laboratoire.

L'*âme de Bluthaupt* s'était éteinte le 1er novembre 1824, durant la nuit de la Toussaint.

INTRODUCTION

LA PRISON DE FRANCFORT

I

C'était au mois de février de l'année 1844. Dix-neuf ans s'étaient écoulés depuis les événements racontés au prologue de cette histoire.

Francfort avait agrandi ses quartiers neufs et multiplié les bouquets de fleurs qui lui font une brillante ceinture. Ses banquiers remuaient toujours l'or à millions et mettaient l'Allemagne en loterie. Francfort était fière de plus en plus de sa qualité de ville libre, gardée par des soldats de l'Autriche et logeant des caporaux prussiens dans son antique Saalhof, le palais des gloires carlovingiennes.

Depuis vingt ans, la vieille cité s'était rajeunie et requinquée. On avait mis de nouvelles couches de bleu et de jaune aux façades peintes de ses maisons. Les quartiers les plus éloignés du centre opulent et noble avaient eu leur part d'amélioration ; la propreté gagnait : les abords flamands du Rœmer ne faisaient plus honte aux coquettes prétentions du Wolgraben.

Seule la sombre Judengasse gardait son repoussant aspect ; ses maisons, plus vieilles. inclinaient davantage leurs façades menaçantes. D'autre fange était venue se joindre à la fange séculaire du ruisseau ; les toitures rapprochées s'embrassaient plus étroitement au travers de la rue : le jour était plus terne, l'air plus pesant ; le temps avait résolu ce problème difficile de rendre plus hideuse encore la décrépitude du quartier juif.

Il ressemblait à quelqu'un de ces gueux, chargés d'infirmités, qui abritent leurs haillons sous l'ombre d'un portail en ruines et qui mettent en déroute la charité elle-même par le luxe effrayant de leur misère. Ici le mendiant millionnaire et cynique étalait ses souillures avec une sorte d'orgueil. Il montrait sans vergogne les mystères honteux de sa nudité et chancelait dans sa boue, comme un vieillard ivre qui a perdu jusqu'à la pudeur.

Dans les passages obscurs qui avoisinent la Judengasse, c'était toujours le même mouvement silencieux et affairé. Vous y eussiez rencontré, avec quelques trous de plus, les manteaux usés déjà vingt ans auparavant.

Vous eussiez reconnu sur la tête des fils économes ces bonnets de fourrure pelée que les pères tenaient de leurs aïeux.

Quelques noms seulement avaient changé aux devantures des maisons. Lévi, le fripier, était devenu prince ; les fils de Roboam, le vendeur de vieux clous, avaient épousé des duchesses ; d'autres étaient on ne savait où ; on disait vaguement que le prêteur Mosès Geld tenait à Paris ou à Londres un comptoir vingt fois millionnaire.

A la porte de la petite maison qu'il habitait jadis, il y avait toujours une vieille paire de bottes, une longue-vue en parchemin et un chenet dépareillé. Son successeur suivait ses traces et grimpait tout doucement cette mystérieuse échelle de Jacob, dont les bas degrés sont de bois vermoulus, mais dont les hautes marches sont d'or.

Des profondeurs de la Judengasse, on entendait les cloches sonner à grande volée à la cathédrale, à Saint-Léonhard et à Notre-Dame. Le tintement de ces cloches réveillait des souvenirs dans le quartier juif et faisait causer entre eux quelques vieux marchands, anciens compagnons du prêteur Geld. Ces cloches sonnaient, en effet, en l'honneur du patricien Zachœus Nesmer, un des plus riches banquiers de la ville, qui était mort, à douze mois de là, un schlœger dans la poitrine.

On solennisait dans les églises de Francfort l'anniversaire de ce décès.

La fortune de Zachœus Nesmer s'était faite autrefois rapidement, et plus d'un vieux juif se souvenait de l'avoir vu venir souvent dans un équipage plus que modeste chez le prêteur Mosès Geld.

En ce temps-là, la pauvre maison de Mosès recevait aussi la visite de quatre ou cinq personnages qui étaient devenus, suivant la croyance commune, des hommes d'importance en d'autres pays.

On se souvenait d'un jeune Français, appelé M. de Regnault, de Van Praët le Hollandais, et de José Mira, l'ancien médecin en titre de la maison de Bluthaupt.

Une remarque était à faire, c'est que tous ces gens étaient devenus riches à peu près en même temps, et que, cependant Mosès Geld avait acheté tout seul, à fonds perdus, les grands biens du comte Gunther dans le Wurtzbourg.

Les épilogueurs de la Judengasse s'étaient posés à cet égard, depuis vingt ans, d'innombrables questions. Ce qui était certain, c'est que, sur les six personnages devenus riches ainsi tous à la fois, cinq avaient quitté successivement l'Allemagne. Des bruits couraient à ce sujet ; on disait que, depuis la mort du dernier comte de Bluthaupt, ils étaient en butte à une guerre mystérieuse et acharnée. La plupart d'entre eux, en diverses occasions, avaient risqué de perdre la vie, et leur éloignement était une fuite véritable.

On savait vaguement que leurs adversaires étaient les trois bâtards de Bluthaupt, qui n'avaient pas récolté un ducat de l'immense héritage de leur famille.

Au premier aspect, c'étaient là des ennemis peu redoutables. Ils étaient proscrits, depuis des années, par les gouvernements de la Confédération germanique, et ne pouvaient point se montrer à découvert.

Cette proscription, qui datait de si longtemps, avait été maintenue, grâce au crédit de Zachœus Nesmer et de ses associés.

Mais les trois bâtards avaient su éluder bien des fois l'ostracisme qui pesait sur eux. Ils étaient plus souvent en Allemagne qu'ailleurs. Dans toutes les villes, sur leur passage, quelque porte hospitalière s'ouvrait pour leur donner asile et les cacher aux yeux trompés de la police.

C'étaient trois hommes résolus et forts ; leurs ennemis, puissants qu'ils étaient, avaient éprouvé l'insuffisance des protections légales.

Zachœus Nesmer seul s'était obstiné à rester en Allemagne, et on l'avait trouvé, un beau jour, percé d'un coup d'épée, sur les bords du Mein, à cinquante pas du corps de garde autrichien.

Parmi les circonstances bizarres de cette lutte, qui avait amené la mort d'un personnage aussi considérable que le patricien Nesmer, on remarquait celle-ci :

Les trois bâtards avaient su toujours se tenir à distance de leurs adversaires. Aucun de ces derniers ne les connaissait personnellement. On affirmait même que le patricien Zachœus était allé jusqu'à donner sa confiance à l'aîné des bâtards, qui, sous un nom

d'emprunt, avait été longtemps chargé du principal emploi dans sa maison de commerce, et qui avait pénétré ses plus intimes secrets.

Quoi qu'il en soit, ce meurtre n'était point resté longtemps impuni. Malgré leur adresse consommée, les fils d'Ulrich avaient donné dans un piége de la police, qui les tenait sous clef dans la prison de Francfort. Comme il n'y avait point contre eux de preuves positives, les tribunaux retardaient de jour en jour leur jugement, et l'opinion générale était que leur captivité préventive devait indéfiniment se prolonger.

Tout le monde accordait hautement ses regrets à la triste fin du patricien Nesmer ; mais une sorte d'intérêt mystérieux s'attachait aux trois déshérités, qui étaient beaux et braves, et dont chacun connaissait pour un peu la malheureuse histoire.

On n'aurait pas trouvé peut-être dans tout Francfort un homme qui les eût vus face à face : car, depuis leur plus extrême jeunesse, ils étaient obligés de s'entourer de précautions infinies et de fuir tous les regards ; mais il y avait les ouï-dire : on avait entendu sur leur compte d'étranges récits. On savait la longue série de malheurs qui avaient pesé sur leur jeunesse : le comte Ulrich, leur père, victime d'un meurtre impuni ; leur sœur Margarethe, morte à vingt ans, pleine d'avenir et de beauté ; eux-mêmes enfin, pauvres et sans nom, après avoir espéré la fortune et les titres paternels !

Les anciens vassaux de Rothe parlaient d'eux avec enthousiasme. Les anciens vassaux de Bluthaupt mêlaient la vague connaissance qu'ils avaient d'eux aux mille croyances superstitieuses répandues autour du vieux schloss.

La plupart des tenanciers du comte Gunther s'étaient dispersés quand le château avait changé de maître. Quelques-uns s'étaient établis à Francfort ; ils y avaient apporté les rumeurs qui couraient la montagne, autour des antiques murailles de Bluthaupt.

Ils avaient parlé de cette nuit terrible où « l'âme de Bluthaupt » s'était éteinte au sommet de la tour du Guet.

Ils avaient parlé du pacte fait avec Satan, et de l'héritier promis. Quelques-uns même avaient affirmé que l'enfer avait tenu parole, et qu'on verrait quelque jour, en Allemagne, le fils acheté par le vieux Gunther au prix de son salut éternel.

Ces choses plaisent outre mesure aux imaginations allemand .

Les trois bâtards, qui se ressemblaient, disait-on, de cœur et de visage, n'eussent été par eux-mêmes que des héros de roman.

Mais ils se trouvaient étroitement mêlés aux ténébreuses histoires que chacun racontait sur le schloss antique et ses derniers habitants.

Cela les haussait au grade de héros de légende.

Et les Germains aiment bien mieux cela.

La croyance commune était que le patricien Nesmer avait bien véritablement succombé sous leurs coups ; mais ce meurtre admis n'était pas pour tout le monde une raison de les condamner.

Quelques-uns soutenaient qu'il y avait eu combat singulier ; d'autres prononçaient le mot de vengeance légitime. Les femmes disaient que de beaux cavaliers comme eux avaient bien pu reprendre leur bien où ils le trouvaient.

Il n'était pas rare de rencontrer de jolies bourgeoises avouant bonnement que si la chose dépendait de leur excellent cœur, les trois bâtards ne resteraient pas longtemps sous les verrous de la Diète.

La nuit tombait sur la ville, sombre et froide. Quelques rares citadins, le nez dans leurs manteaux, passaient en se hâtant sous les murailles grises de la prison de Francfort.

Aux portes du vieil édifice, des sentinelles prussiennes veillaient.

On entendait encore par la ville le son des cloches de la cathédrale de Saint-Léonhard,

qui tintaient le glas anniversaire de l'ancien intendant de Bluthaupt.

Les hôtes de la prison étaient rentrés depuis longtemps dans leurs cellules, et le silence n'était plus troublé à l'intérieur que par la marche lente des porte-clefs surveillant les grands corridors.

Les bâtards habitaient trois cellulles contiguës, dont les fenêtres, garnies de forts barreaux de fer, donnaient sur une cour qui n'était séparée de la rue que par la muraille d'enceinte.

Il y avait une sentinelle dans la cour, et maître Blasius, le geôlier en chef de la prison de Francfort, estimait que les barreaux de fer et la hauteur inusitée du mur d'enceinte rendaient parfaitement inutile la promenade ennuyée du soldat autrichien.

Il maintenait ce dernier à son poste uniquement par respect pour le proverbe :

« Excès de précaution ne nuit pas. »

Les bâtards avaient une renommée d'adresse et d'audace qui eût effrayé peut-être un geôlier ordinaire. Depuis vingt ans qu'ils étaient poursuivis pour cause politique, ils avaient été pris déjà bien des fois, mais avaient réussi toujours à s'échapper ; et leur réputation, à cet égard, valait celle du baron de Trenck, fameux dans les vaudevilles. Nonobstant cela, maître Blasius, ex-majordome du schloss de Bluthaupt, dormait sur ses deux oreilles. C'était un homme exact, soigneux, formaliste, et possédant la plus haute idée de ses propres capacités. Le service qu'il avait établi dans la prison était exécuté ponctuellement ; les rondes ordonnées se faisaient à l'heure dite ; le personnel de la prison fonctionnait sous ses ordres comme une machine de la force de vingt ou trente guichetiers.

A part la sécurité qu'il puisait dans les précautions prises et dans le sentiment de sa sagesse supérieure, il lui semblait douteux pour le moins que les fils du comte Ulrich voulussent, en s'évadant, causer de la peine a un ancien serviteur de la famille.

Il les traitait fort bien et leur adoucissait autant qu'il était en lui les ennuis de la captivité. Le jour, ils avaient la permission de se réunir ; un fois l'heure venue où les règlements de la prison exigeaient la solitude, maître Blasius, en bonne âme qu'il était, se faisait une joie de humer quelques verres de vin du Rhin, et de causer, la pipe à la bouche, avec chacun de ses trois captifs, à tour de rôle.

Bien que son ancien seigneur, le comte Gunther, n'eût jamais consenti à reconnaître les fils d'Ulrich pour ses neveux, Blasius les regardait comme étant de la famille, et en usait avec eux très-cordialement.

Autant il était rogue et dur avec ses autres pensionnaires, autant il était miséricordieux et bon avec Otto, Albert et Goëtz. Il avait mangé si longtemps le pain de Bluthaupt!

Ce soir, Otto était le bienheureux. Maître Blasius le favorisait de sa compagnie.

Albert et Goëtz avaient éteint leurs lampes ; ils dormaient sans doute. La cellule d'Otto restait, au contraire, éclairée. Maître Blasius et lui étaient assis auprès d'une petite table supportant une énorme cruche de grès, deux verres et un jeu de cartes.

Maître Blasius fumait comme un Allemand, c'est-à-dire mieux qu'un Turc. Il avait des façons solennelles de couper en quatre ses bouffées et refoulait les cendres dans le vaste fourneau de sa pipe avec une dignité d'empereur.

C'était maintenant un vieillard. Il gardait son apparence robuste, mais ses cheveux avaient blanchi, et sa magnifique gravité d'autrefois tirait un peu sur l'apathie. Il buvait, du reste, aussi roide que jadis. Il était enveloppé chaudement dans une douillette ouatée, et semblait savourer, ce soir-là, mieux encore que de coutume, le confortable de sa position.

La cellule présentait un aspect d'aisance. Les prisons d'Allemagne sont admirables à cet égard.

On se contente là de mettre les gens sous



C'était pour lui comme une vision terrible. Il recula chancelant et vaincu. (Page 76, col. 1.)

clef, on ne les étouffe point comme chez nous dans des geôles malsaines.

Le bâtard avait un bon lit entouré de rideaux, un bureau pour écrire et de commodes fauteuils.

Il était vêtu avec une sorte d'élégance bizarre. Comme autrefois, le rouge dominait dans son costume. On eût dit qu'après avoir sacrifié ses droits à porter le nom de son père, il éprouvait une secrète jouissance à se parer encore des couleurs aimées de Bluthaupt.

Il portait une robe de laine écarlate, serrée autour des reins par une corde noire. Sa tête était nue; ses cheveux tombaient comme autrefois en boucles abondantes le long de ses joues.

Les années semblaient avoir glissé sur son front pur et ferme comme le marbre. Ses yeux noirs, pleins de feu, avaient une profonde et mâle intelligence. Il était plus beau qu'en ces jours de sa jeunesse, où nous l'avons vu, l'épée nue à la main, se dresser intrépide devant le bataillon des meurtriers de son père.

En ce moment où sa physionomie était au

repos, il y avait sur ses traits un reflet d'indolence fière ; mais sous cette paresse passagère on devinait la vigueur indomptable et l'irrésistible élan.

C'était le lion fainéant couché dans l'herbe molle et détendant, loin de tout ennemi, le ressort puissant de ses muscles, le lion qui va se dresser frémissant au moindre bruit hostile, et battre ses flancs robustes, et bondir sur sa proie vaincue.

Maître Blasius mêlait avec soin et lenteur le jeu de cartes, qui venait de servir à une partie d'impériale savamment disputée.

— Coupez, Otto, dit-il ; la main est à moi. Je n'aime pas beaucoup les choses qui viennent de France, mais ce coquin de jeu fait exception : j'en suis fou. Je tourne et je marque un point.

Otto ramassa ses douze cartes et se mit en devoir de les aligner entre ses doigts. Sa figure était immobile, et de plus clairvoyants que maître Blasius l'auraient pu croire tout entier à son jeu.

Cependant quelque signe imperceptible trahissait chez lui, çà et là, une sérieuse préoccupation. Il avait des moments d'oubli durant lesquels ses yeux se fixaient tout à coup, inquiets et distraits, dans le vide; son cou se tendait par moments, et sa tête inclinée trahissait l'effort de son oreille attentive.

Lorsque maître Blasius ne disait rien, ce qui était rare, et lorsque le pas du veilleur s'assourdissait sur le pavé lointain du corridor, on entendait un bruit presque insaisissable dans la cellule voisine. Il eût été malaisé de définir la nature de ce bruit, qui se taisait par intervalles pour reprendre bientôt après, mais si faible!

C'était ce bruit qui causait la préoccupation du bâtard.

II

Quant à maître Blasius, ce bruit, qui occupait si fort Otto, ne parvenait point jusqu'à son oreille. Il était tout entier à sa partie d'impériale.

— Cinq cartes! dit-il après avoir interrogé les ressources de son jeu; quarante-sept au point. Cela vaut-il?

— C'est bon, répliqua Otto.

Le geôlier fit glisser un jeton d'ivoire de droite à gauche et but une large lampée de vin du Rhin.

— Un as de plus, et j'avais deux impériales! murmura-t-il en combinant son attaque; ce n'est pas pour vous flatter, meinherr Otto, mais j'aime mieux faire votre partie que celle d'Albert ou de Goëtz. Goëtz ne sait pas s'arrêter avant d'avoir bu un verre ou deux de trop, savez-vous? Albert, lui, ne sait pas boire, et c'est là un autre défaut. En revanche, il a cinq ou six douzaines d'histoires qui roulent sur des aventures de femmes et autres sujets futiles, tandis que vous... Ma foi si vous avez un défaut, c'est d'être trop discret. Quand je pense que vous ne m'avez jamais dit un mot sur ces jolies petites lettres que vous recevez de France.

Otto sourit avec mélancolie.

— Quelle écriture mignonne! reprit maître Blasius, et que de gentillesse on devine dans la main qui l'a tracée! Savez-vous que voilà un grand mois déjà que vous ne lui avez répondu?

Otto baissa les yeux et un sourire passa entre ses lèvres.

— Par exemple, poursuivit le geôlier,

qui balança une carte au-dessus de sa tête, je sais le nom, voyez-vous, parce que je vois vos lettres, ou du moins l'enveloppe, tout aussi bien que les siennes, et vraiment ça dépare une jolie femme de s'appeler madame Batailleur!

Otto gardait toujours le silence.

— Allons! reprit encore maître Blasius, il est évident que le sujet vous fâche. Mon point est en trèfle, meinherr Otto, et j'en joue.

Le bâtard fut une seconde à chercher parmi ses cartes celle qu'il convenait d'abattre. Le bruit mystérieux avait cessé. L'esprit d'Otto était bien loin de la partie.

— Ce qui me plaît dans votre jeu, continua le geôlier en chef, c'est que vous mûrissez vos coups. Un autre que vous eût abattu tout de suite ce dix de trèfle ; vous, au contraire, vous y avez mis de la réflexion. Trèfle encore!

Cette fois, Otto fut si longtemps à chercher la carte, que maître Blasius eut le loisir de remplir son verre vide.

Les pas du veilleur, affaiblis par l'éloignement, laissaient entendre un grincement très-léger, semblable au son produit par deux morceaux de fer que l'on eût frottés l'un contre l'autre.

Otto remua son siége et toussa longuement.

— Vous vous enrhumez, dit Blasius : quand on ne boit pas, ces soirées d'hiver sont mauvaises pour la poitrine. S'il vous plaît, fournissez ou coupez; j'ai joué trèfle.

Otto glissa vers lui un regard rapide, comme s'il eût soupçonné de la raillerie derrière ces paroles. Mais le geôlier en chef de Francfort ne raillait jamais.

Otto se remit et revint au jeu. Le coup terminé, maître Blasius, dont la solennelle figure exprimait une satisfaction non équivoque, marqua une impériale et deux points.

Il se frotta tout doucement les mains, pendant qu'Otto mêlait les cartes à son tour.

Otto oublia de faire couper.

— Permettez! s'écria Blasius scandalisé ; où diable avez-vous l'esprit, meinherr Otto? des choses comme cela suffisent pour faire changer la veine!

Otto, maudissant sa distraction, s'excusa en tâchant de sourire. Maître Blasius chargea sa pipe et pardonna.

— Je suis un observateur, reprit-il en clignant de l'œil, et je crois connaître mon monde assez passablement. Sans ces jolies petites lettres qui vous viennent de Paris, je ne vous croirais pas amoureux; et si je ne vous croyais pas amoureux, je ne serais pas éloigné de penser, Dieu me pardonne, que vous avez quelque escapade en tête!

— Je tourne et je marque, interrompit Otto.

— A la bonne heure! Mais il y a ces jolies lettres... et puis je vous ai trop bien jugés, vos deux frères et vous, pour concevoir la moindre inquiétude. Goëtz, le bon vivant, aime trop ses aises pour risquer le cachot! Albert est trop étourdi pour garder un secret. Vous-même, meinherr Otto, vous êtes un homme trop sage pour exposer votre cou en escaladant les murailles... n'est-ce pas?

— Assurément, maître Blasius.

— J'ai l'impériale de carreau, la chance est pour moi ce soir, et vous ne gagnerez pas une partie! Trinquons un peu, meinherr Otto, s'il vous plaît.

Le bâtard tendit son verre, que Blasius choqua joyeusement.

— A notre jeu! s'écria ce dernier après avoir bu.

Puis il ajouta, en frappant sur ses cartes réunies en paquet :

— J'ai là de quoi vous faire voir du chemin !

Otto éclata de rire tout à coup, comme si son compagnon eût fait une excellente plaisanterie. Cet accès de gaieté se prolongea durant près d'une minute, si bien que maître Blasius dut se décider enfin à le partager.

Pendant qu'ils riaient ainsi tous les deux, le bruit de la chambre voisine avait changé de nature. C'étaient maintenant des secousses sourdes et répétées.

On eût dit qu'une main robuste et impatiente attaquait des barreaux de fer sciés à demi.

L'hilarité d'Otto était véritablement venue bien à point. Sans elle, l'attention de maître Blasius n'aurait pu manquer d'être enfin excitée.

Quand le calme se rétablit entre les deux partenaires, le silence régnait dans la cellule voisine.

— En conscience, dit Blasius, vous êtes un gai camarade, meinherr Otto ! Je ne sais pas pourquoi j'ai ri ; mais j'ai ri de bon cœur. Démarquez votre point, je vous prie. Je joue carreau.

Le bâtard mena ce coup avec précision et sang-froid ; il trompa les manœuvres savantes de maître Blasius, et fit cartes égales, malgré l'infériorité de son jeu.

Il ne fallait plus que trois points au geôlier ; mais le coup suivant lui fut défavorable, et Otto marqua deux impériales à son tour.

Maître Blasius arrosa copieusement cet échec. Son front devenait pourpre sous les mèches blanchies de ses cheveux. Il s'animait de plus en plus, et il eût fallu quelque chose de bien grave pour distraire en ce moment son attention excitée.

Il n'entendit point la chute de deux corps tombant presque coup sur coup dans la cour. Il n'entendit point la voix de la sentinelle s'interrompre brusquement au milieu d'un : Qui vive !

Otto, lui, entendait tout cela. Ses yeux se baissaient, son front était pâle, et les cartes tremblaient dans sa main.

De sa vie, Otto n'avait tremblé devant un péril menaçant sa propre tête.

Maître Blasius avait fort petit jeu ; sa partie, entamée si glorieusement, se gâtait. Son adversaire tenait en main de quoi le battre à plates coutures.

Mais le destin d'une bataille est tout entier dans le génie des chefs ; la force brutale fut toujours vaincue par l'intelligence. Otto jetait ses cartes comme au hasard ; des gouttelettes de sueur perlaient sous les boucles de sa belle chevelure ; sa joue changeait de couleur à chaque instant, et il semblait sous l'empire d'un trouble extraordinaire.

Maître Blasius, absorbé dans ses laborieuses combinaisons, ne s'en apercevait point. Il profitait habilement de toutes les fautes de son partenaire, et il se débattait comme si son avenir eût dépendu des résultats de cette partie.

Quand il eut plié devant lui la dernière levée, il croisa ses bras sur sa poitrine et regarda Otto en face.

— L'avez-vous bien perdue par votre faute ! s'écria-t-il. Ah ! meinherr Otto, meinherr Otto, il faut que vous soyez décidément bien amoureux !

Le bâtard ne répondit point ; ses yeux étaient fixes, son cou tendu, ses sourcils froncés convulsivement.

Le geôlier dut enfin prendre garde à ces symptômes étranges.

— Qu'avez-vous donc ? balbutia-t-il.

Otto ne répondit point encore. Il écoutait ; son âme entière était dans sa faculté d'ouïr.

Au moment où maître Blasius ouvrait la bouche pour renouveler sa question, deux cris lointains et modulés d'une façon particulière se firent entendre à une seconde d'intervalle. Le visage d'Otto s'éclaira soudainement.

—Qu'est cela? s'écria maître Blasius en se levant.

— Ce n'est rien, murmura le bâtard, sinon que vous avez gagné plus de souverains d'or que notre enjeu ne contenait de kreutzers. Veuillez vous rassurer, mon vieil ami; notre partie est achevée, mais nous avons encore à causer.

Otto mit familièrement ses deux mains sur les épaules de l'ancien majordome, et le contraignit à se rasseoir. Cela fait, il remplit les verres jusqu'au bord, et approcha le sien de ses lèvres.

— A votre santé! dit-il : sans le savoir, vous venez de rafler 5,000 florins en un coup de cartes!

Le geôlier ouvrit de grands yeux et le regarda d'un air interdit.

— Serait-il fou? pensa-t-il à part lui.

Au lieu de reprendre sa place, Otto gagna un enfoncement situé derrière son lit, et qui lui servait de cabinet de toilette. Il en retira un costume complet qu'il n'avait point porté depuis son arrestation : redingote de voyage, manteau ayant rendu déjà de longs services, mais à l'épreuve de la pluie, et bottes montantes armées d'éperons.

Blasius le regardait faire avec stupéfaction. Il bourrait machinalement sa pipe et se répétait non sans un véritable chagrin :

— Le pauvre garçon n'est pas seulement amoureux, il est fou! fou à lier! C'est un grand malheur!

Otto, cependant, échangeait ses pantoufles fourrées contre ses bottes à l'écuyère. Il mit de l'or dans les poches de son gilet, revêtit sa redingote de voyage et plaça son manteau plié sous son bras.

— Voilà! dit-il; maintenant il ne me faut plus que votre douillette, et je vous la paie 5,000 florins.

Maître Blasius croyait rêver.

— Couchez-vous, croyez-moi, meinherr Otto, répliqua-t-il; une bonne nuit de sommeil pourra calmer peut-être ce transport.

Otto roula un fauteuil jusqu'auprès de celui du geôlier et s'assit.

— Parlons raison, dit-il d'une voix brève et ferme, mais parlons vite, parce que je n'ai pas de temps à perdre.

Blasius ne put s'empêcher de sourire.

— Vous êtes un honnête homme, reprit Otto, et la Diète vous a chargé de garder trois prisonniers accusés de meurtre. Deux de ces prisonniers se sont évadés.

Blasius bondit sur son fauteuil et voulut s'élancer au dehors; mais la main de fer du bâtard le retint cloué à sa place.

— Ne criez pas! poursuivit Otto; vous vous en repentiriez, et le mal serait rendu irréparable!

— Mais vous me trompez! s'écria le malheureux geôlier; personne ne s'est évadé. Mes murailles sont hautes, j'ai fait mettre des barreaux tout neufs aux cellules de vos frères, mes rondes sont bien faites, mes sentinelles veillent à leurs postes. Laissez-moi m'assurer par moi-même...

— Tout à l'heure, interrompit Otto qui le retenait toujours; auparavant il faut nous entendre. Je vous dis qu'Albert et Goëtz galopent en ce moment sur la route de

France; vous pourrez vérifier le fait dans un instant. Regardons-le comme étant prouvé d'avance. La fuite de ces deux prisonniers suffit à vous faire perdre votre place; et vous devenez vieux, maître Blasius!

L'ex-majordome poussa un gros soupir. Il payait cher les délices de sa dernière partie d'impériale si victorieusement enlevée!

— Je vous propose, reprit Otto, une somme qui vous mettra à l'abri du besoin, en cas de destitution, et je vous propose, en outre, un moyen de n'être pas destitué.

Le vieillard dressa vivement l'oreille.

— Vous êtes un homme prudent, dit Otto; vous en savez assez désormais pour ne point être tenté de mettre inconsidérément les gens de la prison dans votre confidence. Allez visiter les cellules de mes frères, maître Blasius, afin que nous puissions traiter en parfaite connaissance de cause.

Otto lâcha le bras du geôlier, qui s'élança dans le corridor avec la prestesse d'un jeune homme. On entendit de grosses clefs tourner dans les serrures des cellules voisines, et d'énormes soupirs traversèrent les cloisons.

Bientôt après, le désolé Blasius reparut sur le seuil de la chambre d'Otto.

Celui-ci lui montra du geste le fauteuil vide, et le geôlier s'assit en gémissant :

— Ils sont partis, les ingrats! partis tous les deux!

— Et il faut que je parte à mon tour! dit Otto.

Blasius haussa les épaules avec colère et ne daigna point répondre autrement.

— Il faut que je parte, répéta le bâtard d'un ton grave, à l'instant même! Et vous allez m'en faciliter les moyens.

Blasius le regarda d'un air indigné.

— Je vais vous faire mettre au cachot, répliqua-t-il, voilà tout!

Otto se prit à sourire.

— Cela ne vous ramènerait pas vos deux autres captifs, dit-il; tandis que si vous voulez entendre raison, vos deux captifs vous seront restitués. Je vous parle sérieusement, maître Blasius; vous savez bien qu'un fils de Bluthaupt n'a jamais su prononcer un mensonge.

— Je le sais, murmura l'ancien majordome; mais quel coup, grand Dieu! et comment s'attendre à cela!

— Mes frères et moi, reprit Otto dont la voix se fit triste, nous avons une lourde tâche à remplir en ce monde. Longtemps nous avons été pauvres, et la guerre sans or, c'est la défaite toujours. Maintenant que nous sommes riches, quelques semaines suffiront à l'œuvre que des années n'avaient pu accomplir. Si je fais un serment, Blasius, y croirez-vous?

Le geôlier leva les yeux sur Otto et demeura un instant indécis.

— Oui, répondit-il enfin, car le sang qui coule dans vos veines est le sang de Bluthaupt.

— Eh bien! poursuivit le bâtard, je vous jure par le nom de mon père que Goëtz, Albert et moi, nous serons ici dans un mois, à dater de ce jour.

Le vieillard garda le silence.

— Si vous me refusez votre aide, continua encore Otto, je resterai sous les verrous; car vous êtes prévenu désormais, et j'ai laissé tous les moyens d'évasion à mes frères. Mais ni Albert ni Goëtz ne reviendront, et vous serez puni.

Blasius resta un moment le front entre ses deux mains et demanda conseil à la cruche de grès.

— Je sais bien que vous ne pouvez pas être parjure, meinherr Otto, dit-il enfin. Je sais bien que, dans un cas désespéré, on peut jouer le tout pour le tout... Mais si les magistrats venaient vous demander?

— Il y a un an que nous sommes prisonniers, répondit Otto; les juges n'ont pas de quoi nous condamner, et notre tour ne viendra jamais.

Blasius était intérieurement de cet avis. L'évasion du troisième prisonnier ne changeait absolument rien à sa situation et lui laissait au moins de l'espoir. Il avait bu, d'ailleurs, une assez grande quantité d'excellent vin du Rhin pour avoir le droit d'accueillir un moyen romanesque.

Néanmoins il hésitait encore.

Otto se pencha vers son oreille.

— Vous étiez un fidèle serviteur de Bluthaupt, autrefois, maître Blasius, dit-il, et vous auriez donné le meilleur de votre sang pour relever la race de vos maîtres.

— Je le ferais encore, répliqua le geôlier.

— Faites-le donc! prononça Otto d'une voix basse, mais vibrante. Il y a, par le monde, un fils de votre maître qui souffre et qui ne sait pas le nom de ses aïeux.

— Je le croyais, je le croyais! s'écria l'ancien majordome, les yeux animés et les mains jointes; mais êtes-vous bien sûr de le retrouver, meinherr Otto?

— Je vous ai dit que nous avions une tâche à remplir, répliqua le bâtard; cet enfant est le fils de notre sœur Margarethe, que nous aimions plus que nous-même, et il est notre fils aussi, puisque nous nous sommes mis entre lui et la mort, qui planait au-dessus de son berceau!

Le regard de l'ancien majordome exprimait une curiosité de plus en plus avide.

— Vous étiez au schloss durant la nuit de la Toussaint? murmura-t-il.

— Nous y vînmes, répondit Otto; mais ce serait une longue histoire, et mes frères m'attendent.

— Un seul mot! s'écria Blasius : c'est vous qui emportâtes l'enfant avec la servante Gertraud?

— Gertraud nous suivit; le page Hans vint nous rejoindre, et ce furent eux qui élevèrent l'enfant. Ils demeurèrent longtemps tous les deux sur la rive du Rhin, de l'autre côté du château de Rothe. Deux dignes cœurs, maître Blasius, aimants, dévoués, fidèles! Je sais où retrouver le page, et avant un mois, s'il plaît à Dieu, le fils de ma sœur, comte de Bluthaupt et de Rothe, rentrera dans la maison de ses ancêtres.

Le geôlier se leva; il voulut prendre la cruche de grès pour emplir les deux verres, mais sa main tremblait.

— Le schloss n'est pas encore vendu! dit-il. Je pourrais vivre assez pour voir un comte de Bluthaupt rentrer dans ses domaines! Par le nom de Dieu! pour voir pareille fête, je veux risquer le pain de mes vieux jours!

Il dépouilla précipitamment sa douillette de laine.

— Je ne suis pas ivre, meinherr Otto, reprit-il en redressant sa tête blanche; je sais bien que vous pouvez me tromper. Mais j'ai mangé pendant quarante ans le pain de Bluthaupt. Prenez mes vêtements et que Dieu vous protége!

Il aida lui-même le bâtard à passer la

douillette par-dessus son costume de voyage et à cacher ses traits sous l'ample capuchon.

Otto lui serra la main :

— Attendez-nous, dit-il ; demain vous recevrez 5,000 florins. Si nous ne sommes pas revenus dans un mois, c'est que nous serons morts.

Il passa le seuil de la cellule et s'engagea dans le corridor en imitant le pas lourd et grave du geôlier en chef de la prison de Francfort.

Les veilleurs se rangèrent pour lui livrer passage et le saluèrent respectueusement.

Maître Blasius était retombé sur son fauteuil et avait remis sa tête entre ses mains.

— Le fils du diable! murmura-t-il. Les mauvais serviteurs de Bluthaupt l'appelaient ainsi. Le fils d'un ange plutôt, puisque la comtesse Margarethe était sa mère!

Il s'arrêta et reprit au bout de quelques minutes de silence :

— Il y a dix-neuf ans de cela ! ce doit être un homme à présent! Les bâtards sont braves et font tout ce qu'ils veulent. Que Dieu les assiste et que je vive assez pour voir le jeune seigneur dans son noble château!

FIN DU PROLOGUE



Otto ne répondit point; ses yeux étaient fixes, son cou tendu. (Page 84, col. 2.)

PREMIÈRE PARTIE

LE DIMANCHE GRAS

I

AU COIN D'UNE RUE

C'était fête à Paris. Cette foule hétéroclite qui surgit au soleil cinq ou six fois l'an, sortant on ne sait d'où, sentant le renfermé, avide de mascarades, amoureuse de mâts de cocagne, folle des feux d'artifices, et traînant sans vergogne, sur l'asphalte des boulevards, des troupeaux d'enfants laids et de chiens demi-tondus, se répandait à flots bour-

donnants depuis l'arc de triomphe de l'Étoile jusqu'à la barrière du Trône.

C'était un de ces jours où les six étages des maisons du Marais se vident à la fois sur la voie publique, où le quartier Saint-Marcel verse sur la ville étonnée les sauvages tribus qui pullulent entre la Salpêtrière et le Panthéon, où les étudiants désertent les abords mal hantés de la Chaumière, où le Gros-Caillou traverse le pont Louis XV et envoie ses fruitières en vacances fraterniser avec les concierges endimanchés du faubourg Saint-Martin.

En ces jours de grande exhibition populaire, la ville mondaine est conquise. Les jeunes gens, si beaux et si bien couverts, qui ornent à demeure les abords de l'Opéra, font retraite en ces occasions et vont demander à dîner à leurs tailleurs. Il n'y a plus une seule botte vernie à la hauteur du *Café de Paris;* et Tortoni, stupéfait, cherche en vain dans la foule, sans cesse renouvelée, un de ces princes-marrons bourrés de Nord, doublés de Lyon, cousus de Crédit-Mobilier, dont l'aspect éblouit et fascine les regards comme une promesse d'action avec cinquante écus de prime.

C'était le dimanche gras et il faisait beau temps. Depuis le milieu du jour, le flux allait et revenait le long du faubourg Saint-Antoine, des deux côtés du boulevard et dans la grande avenue des Champs-Élysées. Nul n'aurait su dire où se déversait le trop-plein de cette immense multitude, qui poursuivait son mouvement lent et continu, heureuse d'un plaisir qu'elle seule comprend et recherche.

Heureuse de se pousser, de se presser, de sentir ses souliers dans la boue; heureuse de regarder les têtes qui ondulent à perte de vue; heureuse encore d'entendre ce murmure confus, qui reste dans ses souvenirs comme un bon bruit de fête.

Quelques masques honteux, pontifes entêtés d'un culte qui se perd, trouvaient leur route comme ils pouvaient au milieu des fiacres et des équipages. Ils lançaient çà et là aux passants une provocation ennuyée, une plaisanterie qui ne faisait pas rire. Les enfants les regardaient en criant, et pleuraient pour avoir aussi des loques rouges et des perruques poudrées avec de la cendre. Les mères grondaient et relevaient leurs robes avec tout le cynisme de l'économie; les chiens hurlaient et traînaient leurs pattes écrasées; les papas comparaient gravement le vin azuré de Ramponneau au vin violet de la Courtille. Quelques grisettes (il y en avait encore) parlaient des séductions orientales du Salon de Mars avec quelque courtaud, voilant sous une apparence de candeur niaise les prétentions les plus illégitimes.

L'air se chargeait d'un épais parfum de beignet et de crêpe. Les échos répétaient à contre-cœur le cri nazillard des trompes, la promulgation de l'*Almanach poissard*, et *l'ordre et la marche* des garçons bouchers.

D'autres s'entretenaient du bœuf gras de l'an passé, qu'ils vantaient au préjudice de l'Apis de 1844.

Çà et là, un monsieur à lunettes, dont le frac bourgeois dissimulait mal un officier de la garde civique, conduisait par la main un vilain petit garçon habillé en artilleur. Ce petit garçon rendait malheureux tous les enfants qui n'avaient pas des costumes de zouave ou de montagnard écossais.

Plus loin, c'était ce couple aristocrate qui méprise les joies du populaire et vient se mêler à la foule tout exprès pour insulter à ses plaisirs, ce couple que chacun connaît : un gentilhomme et un artiste; l'un chevelu comme trois Sicambres, l'autre tondu comme un rat, tous deux fades, vides, oisifs et contempteurs effrénés de la bourgeoisie.

Ils étaient là comme ils sont partout : bâillant, gênant le passage, et s'étonnant tout haut de se trouver parmi ces gens de peu.

Ils se donnaient le bras. Le gentilhomme est peut-être bien devenu marquis depuis; mais c'était tout bonnement alors M. le comte de Mirelune, gros réjoui plein de verve et

de mots, suzerain d'un cheval déchu, amant de l'actrice qui était à la mode l'an passé, se faisant habiller à Londres, et possédant quelque teinture de la *boxe française*.

Charmant, d'ailleurs, et remarquable échantillon de notre jeunesse dorée : cinquante ans et demi, cheveux blonds crépus, ventre insolent, bras courts, pieds nourris, plaisant aux femmes de chambre et parlant dix-sept mots de l'anglais le plus pur.

Personne n'ignore ce gentilhomme. L'artiste est plus célèbre encore. Ce n'était rien moins qu'Amable Ficelle, l'auteur de *la Bouteille de Champagne* et de cent autres vaudevilles bien amusants. Alors comme aujourd'hui, Ficelle avait une figure jaune et plate, couronnée par deux douzaines de cheveux souffrants, des yeux endormis, un nez grave et une toilette mélancolique. Il traversait la vie, cherchant tristement des calembours, et jetant ses dédains aux propriétaires.

Ils allaient tous les deux, contents de leur supériorité. La foule les regardait assez. Les filles de boutique disaient : « Ce sont des *aristoquentieux !* » Leurs mouchoirs, infectés d'eau de Cologne, jetaient de véhéments parfums aux mercières reconnaissantes.

Quand ils étaient passés, les républicains fronçaient le sourcil et les montraient du doigt à leurs femmes, en murmurant des paroles farouches.

On se disputait, du reste, passablement le long des boulevards; quelques coups de poing étaient échangés entre gens vifs, et la grave autorité des gardes municipaux ramassait de temps à autre un mauvais sujet, ivre comme un père de famille.

En somme, toutes ces bonnes gens avaient l'air de s'ennuyer démesurément; mais c'est leur manière de se divertir.

A l'embouchure de toutes les voies principales qui coupent le boulevard, le flot se rompait. Une partie de la foule descendait dans la ville, pendant que le reste poursuivait sa promenade moutonnière.

Paris a des coins privilégiés qui appellent la cohue. On s'y écrase dès qu'on se presse un peu ailleurs. De tous ces endroits, le plus propice est le carrefour formé par le faubourg du Temple, la rue du même nom et les boulevards. Il y a là dix théâtres, vingt restaurants et un corps de garde, tout ce qu'il faut pour constituer un étouffoir complet.

Il était bientôt quatre heures du soir. Tous les estomacs, alléchés dès le matin par la pensée d'un dîner d'*extra*, dirigeaient les jambes fatiguées vers l'odeur des cuisines prochaines. Le passage était littéralement obstrué. Les promeneurs arrivant de la Madeleine heurtaient ceux qui venaient de la Bastille; les ouvriers qui descendaient le faubourg se trouvaient face à face avec les commis et les petits marchands qui remontaient des profondeurs de la vieille ville, après leur journée finie, et qui se hâtaient pour prendre leur part de la fête.

Le peu de masques répandus naguère sur toute la ligne des boulevards semblaient s'être donné rendez-vous en ce lieu. Ils gênaient la circulation des voitures, et le désordre était augmenté par les gardes municipaux à cheval, qui ne savaient auquel entendre et brisaient çà et là quelque membre, pour ne point rester tout à fait oisifs.

Parmi la longue ligne des voitures que l'embarras rendait stationnaires depuis le Château-d'Eau jusqu'à la porte Saint-Martin, il y avait un fiacre dont la portière ouverte donnait passage à la tête d'un homme qui regardait à chaque instant du côté du carrefour, et semblait gourmander l'impuissance de son cocher.

Au bout de quelques minutes d'attente, cet homme sauta sur le pavé, paya la course, et s'engagea dans la foule qui encombrait le trottoir.

Il était enveloppé d'un long manteau de voyage, laissant voir seulement l'extrémité de ses bottes armées d'éperons. Le collet de son manteau cachait une partie de son visage. Ce qu'on en voyait était beau et noble :

un grand front pur et fier, couronné de cheveux noirs bouclés légèrement, un regard calme et perçant à la fois, où se lisaient l'intelligence ferme et la vigueur d'une mâle volonté.

Il y avait sur tout cela comme un voile de fatigue, et la poussière qui blanchissait le bas du manteau de notre inconnu semblait annoncer une arrivée récente et de longues heures passées sur la grande route.

Il était jeune encore; sa taille se développait riche et gracieuse sous les plis amples de son vêtement.

A mesure qu'il avançait vers le carrefour du Château-d'Eau, la foule devenait plus compacte et plus impénétrable. Mais notre voyageur avait des coudes robustes et la bonne volonté d'arriver à son but. Il perça droit devant lui à travers la cohue, et le flot murmurant, repoussé à droite et à gauche irrésistiblement, lui ouvrit à contre-cœur un passage. Bien des malédictions se firent entendre autour de lui; plus d'un parapluie belliqueux se leva par derrière au-dessus de sa tête; mais il avait une de ces tournures qui imposent à la multitude; les parapluies retombèrent sans avoir frappé, les malédictions s'étouffèrent; et quand notre voyageur eut tourné l'angle de la rue du Temple, il ne resta de la clameur soulevée que deux ou trois voix de femme, déclarant qu'il était bel homme et qu'il ressemblait à Mélingue de l'Ambigu.

Du quartier Bonne-Nouvelle à la rue Popincourt, Mélingue de l'Ambigu est le type idéal de la beauté humaine.

Une fois dans la rue du Temple, notre voyageur eut moins de peine à se frayer un chemin. Il y avait encore de la foule, mais raisonnablement, et l'on trouvait place à poser son pied sur le trottoir.

L'homme se dirigea d'un pas rapide vers le marché du Temple.

Vis-à-vis du marché, la cohue se reformait plus dense, parce que la voie s'encombrait d'éventaires roulants, chargés d'oranges, de pains d'épice et de bijoux en carton doré.

Bien que ce fût un dimanche, et que le jour tirât à sa fin, tous les magasins restaient ouverts. D'innombrables badauds collaient leur nez aux vitres, afin d'admirer le velours de coton rose ou bleu tendre des bourgerons de carnaval; afin d'admirer surtout ces petites estampes, si chères au peuple parisien, qui représentent des danseurs des bals travestis dans le costume de leur dignité.

Le marché du Temple lui-même ne chômait point encore. On voyait une armée de chalands s'agiter le long des passages qui divisent en quatre parties égales le grand bazar de la friperie parisienne.

On se hâtait d'acheter et de vendre, parce que la cloche allait bientôt donner le signal de la clôture. En hiver, le Temple ferme à la même heure que la Bourse, et ce n'est pas le seul point de ressemblance qui existe entre ces deux marchés.

Notre voyageur avait dépassé l'église Sainte-Élisabeth, et cherchait un endroit convenable pour traverser la chaussée. Les voitures se succédaient sans interruption, et les carrioles à bras des petits industriels formaient un embarras permanent. L'étranger attendait et suivait lentement le trottoir, guettant de l'œil une issue.

Il arriva ainsi jusqu'à l'angle de la petite rue des Fontaines; et comme il n'y avait pas moyen d'aller au delà sans dépasser le Temple, il s'arrêta sur l'extrémité du trottoir.

A quelques pieds de lui, derrière l'encoignure de la rue des Fontaines, deux hommes s'étaient accostés et causaient.

Ils ne faisaient point partie, évidemment, du populaire en goguette qui encombrait le pavé aux alentours.

C'étaient deux *messieurs*. Leur présence dans ce quartier, à pareil jour, pouvait sembler une anomalie.

L'un d'eux était un grand jeune homme de vingt-huit à trente ans, portant moustaches en croc et royale pointue. Son costume était

noir; sa redingote, boutonnée du haut en bas, eût passé pour élégante dans le pays latin.

Il tenait entre ses doigts un bout de cigare qui jetait encore de minces spirales de fumée, mais qu'il n'approchait point de sa bouche, par déférence, sans doute, pour son compagnon.

L'autre interlocuteur tournait le dos à la rue du Temple; il avait un paletot blanc forme anglaise, qui s'ouvrait et laissait voir un splendide habit bleu, orné de boutons d'or ciselés. Sa chemise à double jabot était agrafée au moyen de deux roses d'une très-belle eau; du gousset de son gilet en satin noir brodé sortait une grosse chaîne dont chaque anneau valait bien deux louis.

Il avait des bagues par-dessus ses gants blancs.

Il eût été difficile de dire son âge au juste, à la première inspection de sa figure. Il y avait sur sa joue une sorte de fraîcheur; ses sourcils étaient noirs comme l'ébène, et les bords de son chapeau anglais laissaient échapper d'abondants cheveux frisés admirablement.

Malgré ces triomphants accessoires, quelque chose disait qu'il avait passé depuis longtemps la quarantaine; sa taille courte tournait à l'obésité; il y avait des rides nombreuses autour de son sourire.

Notre étranger avait jeté un regard distrait vers ces deux hommes. Le plus jeune lui était parfaitement inconnu, et il ne pouvait voir la figure du second.

Aucune raison ne le portait à s'occuper d'eux davantage. Il tourna les yeux vers le milieu de la rue, qui s'encombrait de plus en plus, et où la foule confuse des carrioles, des fiacres et des équipages semblait narguer son impatience.

Le spectacle était vivant et varié. Il n'eût point manqué d'intérêt pour un observateur ayant du loisir. La plupart des piétons, arrivant des boulevards et des quais, s'élançaient tumultueusement vers le marché, afin de profiter des derniers instants de vente pour faire leur provision d'oripeaux. Paris donnait cinq cents bals masqués ce soir-là, et le Temple contient assez de guenilles pour travestir un million de fous.

Parmi les chalands qui se précipitaient ainsi vers le bazar, le plus grand nombre appartenait aux dernières classes sociales; mais il y avait aussi quelques dandys faméliques, en quête de bottes vernies d'occasion, quelques lorettes pimpantes, mais connaissant le charme des gants de chevreau nettoyés, des grandes dames même, de vraies grandes dames, des femmes de banquier ou de marquis, conduites là par ce louable esprit de parcimonie qui fleurit bien souvent au milieu des splendeurs.

Les étoffes du Temple sont souvent fort belles et n'ont passé qu'une fois, la plupart du temps sur l'épaule fardée d'une danseuse. Il n'y a point là de motif suffisant pour se priver d'une économie de cent pour cent.

Mais les grandes dames qui viennent au Temple y mettent une certaine pudeur. On dirait qu'elles vont en fredaine, et quelquefois on pourrait ne se point tromper. Leurs équipages les attendent au détour de quelque rue; leurs tailles aristocratiques disparaissent sous une pelisse modeste.

Ces pelisses sont, pour certaines dames, ce qu'étaient les manteaux couleur de muraille pour les hommes à bonnes fortunes, au temps où don Juan vivait encore.

Pensez! si l'on descendait de voiture devant le marché; si l'on se présentait en toilette au pavillon de Flore ou au quartier des *Frivolités*, les marchandes affriandées demanderaient des prix impossibles!

Et c'est ce qu'il ne faut pas. D'ailleurs les pelisses modestes et les camails de mérinos sont à plus d'une fin.

Il y avait justement, à l'heure où nous arrivons devant le Temple, un élégant coupé arrêté à l'angle de la rue Phélippaux, et un remise stationnait place de la Rotonde.

Le remise était là depuis un quart d'heure. Il avait amené une jeune fille voilée timi-

dement, qui s'était engagée dans les couloirs du marché.

Le coupé venait d'arriver. Il n'avait point d'armoiries, ce qui le distinguait des équipages dont les nobles propriétaires s'appellent Falourdet, Coquardon ou Pruneau. Il gardait ses stores baissés; et son cocher, revêtu d'une livrée sombre, tenait en bride, non sans grande peine, un beau et fringant cheval. C'était peut-être un coupé d'aventure.

Il en était sorti une dame couverte de cette pelisse modeste dont nous avons parlé plus haut. Elle s'était glissée au travers de la foule avec l'insinuante adresse d'une chatte. Ses petits pieds semblaient n'avoir point effleuré le pavé fangeux, et ne gardaient nulle trace de la boue épaisse qui recouvrait la chaussée.

Son chapeau supportait un voile noir, chargé d'une profusion de broderies à travers lesquelles on apercevait néanmoins l'éclair aigu de son regard.

Elle marchait vite, et de ce pas furtif qui trahit l'inquiétude d'être reconnue. Ses yeux vifs plongeaient, à droite et à gauche, dans la foule, de rapides œillades.

Arrivée à la hauteur de la rue des Fontaines, son regard se fixa sur notre étranger, à travers la large voie. Elle tressaillit et s'arrêta court.

Son lorgnon, atteint prestement, ouvrit sa charnière élastique.

Elle releva son voile et voulut regarder mieux.

C'était une très-jolie femme, dont les traits aquilins et délicats semblaient indiquer le type juif; sa prunelle mobile commandait et caressait à la fois; son front, un peu trop étroit, se couronnait d'une profusion de cheveux noirs, les plus beaux du monde. Sa lèvre était mince et peut-être trop pâle; elle avait dans la taille une grâce indolente et câline.

Quand son lorgnon ouvert se posa sur ses yeux, un mouvement s'était fait dans la foule; des voitures et plusieurs groupes de piétons s'interposaient entre elle et notre inconnu; durant quelques secondes, elle le chercha inutilement du regard.

Son lorgnon se referma; son voile retomba. Elle demeura un instant indécise; puis elle reprit sa marche rapide vers le carré que les habitués du Temple appellent le *Palais-Royal.*

— Je me serai trompée, murmurait-elle; ne sais-je pas qu'il ne peut être à Paris?

Dans le *Palais-Royal*, où les chalands des deux sexes se pressaient en foule, il y avait une boutique riche et bien fournie entre toutes, qui avait pour maîtresse une grosse femme, nommée madame Batailleur. C'était à cette boutique que se rendait la mante modeste du coupé : c'était dans cette boutique que se trouvait la jeune fille du remise arrêté place de la Rotonde.

Madame Batailleur vendait de tout et achetait de tout. Sa boutique était comble.

La jeune fille attendait, guettant un moment favorable pour lui parler.

Elle avait relevé un coin de son voile, et l'on pouvait entrevoir un visage d'une beauté régulière et parfaite, embelli encore par l'expression pure et noble d'un regard de vierge.

Madame Batailleur l'aperçut enfin, et quitta aussitôt ses pratiques.

— Rien encore, ma chère demoiselle, lui dit-elle tout bas; le facteur est venu, et point de lettre d'Allemagne!

— Je reviendrai demain, murmura la jeune fille avec un gros soupir.

— Si vous vouliez me permettre, dit la marchande, d'aller vous porter moi-même la lettre à l'hôtel?

— Non, non! interrompit la jeune fille, je reviendrai.

Comme elle prononçait ce mot, son regard se tournait vers la rue du Temple, et sa

main ramena précipitamment son voile sur sa charmante figure, qui devint toute pâle. Elle venait d'apercevoir la dame du coupé qui traversait rapidement le carré.

— Ma sœur! dit-elle avec effroi; je vous en prie, madame, ne me vendez pas!

— Fi donc! s'écria madame Batailleur qui la salua d'un sourire tout aimable, pendant qu'elle se perdait dans la foule; je suis la discrétion personnifiée, ma chère demoiselle! Dieu merci, on me connaît!

Elle accueillit l'autre dame avec le même sourire, et son doigt perfide désigna la jeune fille qui fuyait.

— A merveille! dit la mante modeste dont les lèvres se pincèrent.

Madame Batailleur repartit :

— C'est la même chose tous les jours!

Pendant cela, notre voyageur restait toujours à son poste. Plusieurs fois, le hasard avait ouvert d'étroits passages entre les voitures, et il aurait pu en profiter; mais quelque chose le retenait sans doute, maintenant, au coin de la rue des Fontaines. Il s'était approché le plus près possible de la muraille, et son attention, détournée, avait changé d'objet.

Quelques paroles, prononcées par le ci-devant jeune homme au paletot blanc et son compagnon, l'avaient frappé.

Il écoutait.

— Vous êtes un excellent garçon, Verdier, disait l'homme au paletot blanc. Soyez tranquille, je me charge de vous faire faire votre chemin dans le commerce.

— C'est que vous m'avez dit cela déjà trois ou quatre fois, monsieur le chevalier, répliqua l'autre, et Dieu sait si j'ai fait fortune!

L'homme au paletot blanc prit un ton paternel.

— Prenez-vous-en à vos mauvaises habitudes, Verdier, mon enfant! dit-il. Il faut être juste. Vous avez maintenant une tenue passable, mais il n'y a pas longtemps, je parle d'un mois à peine, vous sentiez l'estaminet d'une lieue, et c'est le diable, voyez-vous : quand on sent l'estaminet, il n'y a rien à faire!

— Si on me donnait une bonne place, dit Verdier, je couperais mes moustaches et j'irais dans le monde.

Le chevalier insinua sa main gantée dans la poche de son gilet de satin et remua négligemment quelques pièces d'or.

— Une bonne place, reprit-il, c'est la moindre chose; mais vous n'êtes plus à l'âge où l'on se fait commis, Verdier. J'ai mieux que cela : notre maison monte une entreprise.

— C'est que je suis bien las! interrompit Verdier; je n'ai guère le temps d'attendre. Et, s'il faut vous dire la vérité, j'aimerais mieux une centaine de louis comptant que tout cela.

— Vous les aurez, mon ami, vous les aurez. Est-ce que je peux vous refuser quelque chose? Mais, dites-moi, êtes-vous bien sûr de votre main?

Verdier leva sa canne et fit plusieurs voltes du poignet.

— Je vais toujours à la salle deux ou trois fois par semaine, répondit-il; d'ailleurs le petit jeune homme ne sait pas seulement tenir une épée.

Ce fut à ce moment que notre inconnu au manteau s'approcha. Quelque chose, dans cet entretien, excitait puissamment son intérêt. Il ne comprenait pas tout à fait et ne savait point encore de qui l'on parlait, mais il sentait en lui l'invincible désir de savoir.

De son coin, il jeta un regard oblique vers les deux interlocuteurs. L'homme au paletot blanc avait toujours le dos tourné; l'autre souriait, et son sourire donnait une expression repoussante à sa physionomie.

Au lieu de la franchise d'emprunt qui était naguère sur son visage, c'était maintenant quelque chose de bas et d'avide. Il s'était campé sur la hanche, et sa main continuait d'imprimer au jonc flexible de sa badine des mouvements d'épée. Ce jeu traduisait, pour ainsi dire. la pensée inscrite sur son visage, et lui donnait toute l'apparence d'un spadassin de bas lieu.

— Mais comment avez-vous fait pour l'amener à un duel, s'il ne sait pas se battre? demandait en ce moment le chevalier.

Verdier haussa les épaules.

— C'est simple comme bonjour! murmura-t-il. On se fait insulter... et vogue la galère!

— Ah! fit le chevalier d'un ton joyeux; le petit drôle vous a insulté?

— Oui. oui. répondit Verdier dont la joue bronzée se couvrit d'un léger incarnat; c'est au café Piron, dans le quartier latin. Le petit coquin est joueur comme les cartes, je l'ai accusé d'avoir triché, et, ma foi! il m'a répondu en me jetant un verre de bière à la figure.

Le chevalier éclata de rire.

— Parlez-moi de cela! s'écria-t-il; voilà une affaire bien amenée. Vous aurez vos cent louis, mon garçon, et, si l'affaire se dénoue comme il faut, je vous réserve une surprise. Vous serez content de moi!

Le chevalier tira de son gousset une montre d'or, large et plate comme un écu de six livres.

— Bientôt quatre heures? reprit-il après l'avoir consultée; je devrais être déjà chez la vicomtesse, et pourtant je voudrais bien savoir quelques détails de plus. C'est à l'épée que vous allez vous battre?

— A l'épée, répondit Verdier.

— Et dans quel endroit?

Le bruit des voitures, qui redoubla en ce moment, empêcha notre inconnu d'entendre la réponse de Verdier. L'homme au paletot blanc était dans le même cas, car il répéta sa question.

L'étranger tendit l'oreille.

Mais, cette fois encore, ce fut en vain.

Au moment où Verdier ouvrait la bouche, une voix d'adolescent, vibrante et sonore, s'éleva tout près du trottoir et détourna l'attention de l'étranger.

Un fiacre passait au pas devant la rue des Fontaines; par la portière ouverte, une tête d'enfant, espiègle et charmante, se penchait au dehors. C'était un visage délicat et fin, entouré de cheveux blonds si beaux et si doux, qu'on les eût voulus sur un front de vierge. Sous cette parure presque féminine, il y avait des yeux hardis et mutins, qui cachaient à demi leur azur foncé sous de longs cils de soie, une bouche rose au sourire franc et insoucieux, des joues pleines qui gardaient le velouté de l'enfance sous une légère couche de pâleur, fruit précoce de quelques jours de fatigue ou de quelques nuits de plaisir...

A voir cette gracieuse figure encadrée par la fenêtre brune du fiacre, on eût dit, par derrière, un joli buste de femme, sans la moustache blonde qui corroborait le témoignage du costume masculin, indice parfois menteur en temps de carnaval.

C'était bien un jeune garçon, pourtant. Il pouvait avoir dix-huit ans, tout au plus, et, parmi sa grâce féminine, on apercevait déjà comme un reflet de la mâle beauté qui allait lui venir.

Sa voix s'était élevée pour appeler son cocher, assourdi par le bruit de la rue.



Otto lui serra la main.— Attendez-nous, dit-il; demain vous recevrez 5,000 florins. (Page 88, col. 1.)

— Arrêtez ici! cria-t-il à plusieurs reprises; arrêtez!

Le chevalier et son compagnon étaient trop occupés pour que cet incident pût les distraire. Si l'étranger lui-même tourna la tête, à cette voix entendue tout à coup, ce fut assurément par hasard.

Mais dès que son œil eut rencontré le charmant visage de l'adolescent, sa physionomie s'émut et son regard se troubla. Une rougeur subite envahit sa joue pâle, et il fit un mouvement involontaire comme pour s'élancer en avant.

Quelle que fût la source de cet intérêt inexplicable, l'étranger se contint en ce premier moment et reprit son immobilité froide; mais la conversation de l'homme au paletot blanc et de Verdier glissait désormais comme un murmure vain sur son oreille inattentive.

Le fiacre s'était arrêté enfin à quelques pas de lui; l'adolescent mit pied à terre sans le secours du cocher, et gagna le côté op-

posé de la rue. Il portait dans ses bras un paquet assez volumineux.

L'étranger jeta un regard de regret vers les deux interlocuteurs de la rue des Fontaines, dont la conversation, surprise, avait excité d'abord si puissamment sa curiosité. Un instinct secret semblait le retenir auprès d'eux; mais un instinct plus fort l'entraînait en sens contraire.

Il s'élança sur les pas du bel adolescent, dont la taille fine et gracieuse se perdait déjà dans la foule.

Ce dernier tournait l'angle des maisons qui bornent l'enclos du Temple, au moment où l'étranger franchissait la ligne des voitures et traversait la chaussée.

L'étranger atteignit l'enclos du Temple à son tour; deux secondes suffisaient maintenant pour franchir l'intervalle qui les séparait encore.

Le bel adolescent tenait son paquet à deux mains, et s'engageait dans le couloir central qui coupe le marché dans sa longueur.

A cet instant, la dame voilée que nous avons vue abandonner son coupé au coin de la rue Phélippeaux sortait de la boutique de madame Batailleur et quittait le carré du Palais-Royal. Le chemin qu'elle avait à suivre pour regagner son équipage la conduisait successivement à la rencontre du jeune homme au paquet et de l'étranger.

Dès qu'elle aperçut le premier, qui s'était arrêté pour la regarder avec toute l'indiscrétion d'un enfant, elle fit un brusque détour et pressa le pas.

Ce mouvement n'était pas de nature à diminuer l'attention de notre jeune homme, qui fut sur le point de rebrousser chemin et de courir étourdiment à sa poursuite.

Mais un regard jeté sur le paquet qu'il portait à la main changea le cours de ses idées.

— C'est bien sa tournure, pensa-t-il; mais il y a tant de tournures qui se ressemblent! Et puis, ajouta-t-il en souriant, ce n'est pas au Temple que les femmes comme elle viennent faire leurs emplettes!

Il entra dans le marché, tout satisfait de cet argument.

La dame voilée et l'étranger allaient se croiser.

Les grands yeux noirs de la dame avaient de ces regards subtils qui savent se glisser sous le masque et voir à travers tout obstacle.

Bien que le haut collet du manteau de notre voyageur cachât presque entièrement son visage, elle s'arrêta court au-devant de lui. Il voulut se détourner et passer outre; mais elle lui prit le bras de sa petite main gantée, et sa petite main était forte.

— Je ne puis pas me tromper deux fois de suite! murmura-t-elle en le regardant toujours fixement; monsieur le baron de Rodach?...

Le voyageur dissimula un geste de surprise et s'inclina en signe d'affirmation.

La dame souleva son voile.

— Ne me reconnaissez-vous pas? dit-elle.

Le baron parcourut du regard le joli visage que nous avons décrit naguère. C'était évidemment la première fois qu'il le voyait.

Néanmoins il ne répondit pas tout de suite.

La dame frappa du pied avec impatience.

— Eh bien? fit-elle en fronçant le sourcil.

Le bon plaisir de M. le baron de Rodach n'était point de laisser paraître son ignorance. Il prit la petite main gantée et la serra doucement entre les siennes.

La dame eut un sourire adouci.

— Le lieu n'est pas convenable pour une explication, reprit-elle; et je veux savoir le motif de votre long silence. De deux à quatre heures, M. de Laurens est la Bourse...

A ce nom de Laurens, la physionomie du

baron resta calme, mais son cœur eut un battement.

La jolie dame baissa son voile et ajouta :

— Venez à cette heure, ou à une autre, car mon mari n'est plus jaloux.

L'accent qu'elle mit à prononcer ces derniers mots était étrange. On y pouvait deviner de longues et patientes luttes, la perfide victoire de la femme et le profond malheur d'un homme.

Elle fit un léger signe de tête et s'éloigna en disant :

— A demain!

Le baron la suivit un instant du regard, pendant qu'elle se glissait dans la foule. Un éclair s'était allumé au fond de son œil.

— Madame de Laurens! murmura-t-il, la fille aînée de Mosès Geld!

II

LES QUATRE CARRÉS

Le vieux dandy au paletot blanc qu'on appelait M. le chevalier et son compagnon semblaient, dans ces environs du Temple, fort éloignés de leur centre. Verdier ne pouvait évidemment habiter que les abords du Palais-Royal. Sa patrie était l'un des estaminets fameux de *ce brillant séjour*. Son domicile, moins somptueux, devait être quelque mansarde garnie dans la rue Traversière ou la rue Pierre-Lescot.

Le chevalier avait un parfum très-prononcé de la Chaussée-d'Antin et de la Bourse.

Ils s'étaient rencontrés là, néanmoins, le plus naturellement du monde. Le pauvre Verdier avait tous ses fournisseurs au Temple. Le chevalier n'était pas sans y avoir lui-même d'assez gros intérêts. En outre, il faut passer par le Temple pour se rendre du boulevard de Gand à la rue de Bretagne.

Or le chevalier se rendait très-fréquemment rue de Bretagne.

Ce fut de ce côté qu'il se dirigea en quittant Verdier, lequel s'en alla quelque part où l'on jouait la poule.

Le chevalier, lui, s'arrêta devant un vieil hôtel formant l'angle des rues de Saintonge et de Bretagne. Il demanda au concierge madame la vicomtesse d'Audemer.

En 1844, il n'y avait déjà plus beaucoup de chevaliers. Celui-ci était peut-être le dernier.

Nous avons appris les noms de la jolie dame voilée et de notre voyageur étranger. La première était madame de Laurens ; l'autre s'appelait M. le baron de Rodach. Sur ce dernier, nous n'en savons pas davantage.

La jeune fille du remise reviendra bientôt, sans doute, croiser notre chemin.

Quant à madame de Laurens, c'était la fleur de l'aristocratie financière. Elle avait pour mari l'agent de change Léon de Laurens, homme puissamment riche, et dont la probité connue défiait ces proverbiales rumeurs qui courent sur les agents de change. Elle avait pour père le vieux M. de Geldberg, de la maison Geldberg, Reinhold et Cie.

Dans toute la banque parisienne, on n'eût point trouvé de raison sociale plus justement honorée. C'était une de ces maisons puritaines qui gâtent le métier, tant elles sont honnêtes, et qui ne gagnent que 25 pour 100 sur les comptes de retour.

De pareils dévouements font hausser les épaules aux banquiers qui gardent les bonnes traditions de la confrérie.

Le vieux Geldberg était un digne homme, un vieux patriarche, timide et modeste, bien qu'il eût des millions de rente, et trouvant son plus cher bonheur dans l'amour de ses enfants. Sous ce rapport, la Providence l'avait admirablement partagé. Abel de Geldberg, son fils, était un cavalier fort brillant, expert au turf et rompu aux affaires.

Sara, sa fille aînée, avait épousé M. de

Laurens. Esther, la seconde, était veuve d'un pair de France à vingt-cinq ans. Tout ce qu'on pouvait dire de Lia, la dernière, c'est qu'elle était douce et jolie comme un ange.

M. le chevalier de Reinhold, principal associé de la maison, avait une réputation très-enviable de philanthropie éclairée et de science industrielle. C'était lui qui dirigeait les affaires avec Abel de Geldberg ; car depuis quelques années déjà le vieux Moïse se reposait des fatigues de sa laborieuse carrière.

Mais la maison semblait marcher toujours dans le sillon qu'il avait tracé. Sur la place de Paris, Geldberg restait synonyme d'honneur commercial et de loyauté.

Dans le monde opulent qu'ils voyaient, Moïse et sa famille étaient entourés d'une considération approchant du respect. On citait l'esprit fin, la vertu gracieuse et aisée de madame de Laurens, la douceur aimable et la charité de la belle Esther, veuve du général comte Lampion, en son vivant pair de France.

Bien que Lia fût encore une enfant, des ducs et des marquis, des ducs de pur aloi et des marquis non de l'Empire, l'avaient déjà demandée en mariage.

Quant au jeune M. Abel de Geldberg, il ne lui manquait qu'un petit bout de titre pour être l'astre le plus éblouissant de la capitale. Il pouvait littéralement choisir entre les riches héritières des trois faubourgs. Il était l'orgueil de son vieux père et la gloire de l'escompte.

Ceci posé, il sera loisible au lecteur d'interpréter à sa guise la conduite de madame de Laurens. Nous devons ajouter seulement que la moindre supposition malveillante, manifestée tout haut dans certains salons, touchant cette charmante et honorable personne, eût mis au vent dix flamberges financières, tout en or.

Les jeunes commis de la maison de Geldberg étaient en effet des messieurs d'un certain ton, sachant monter à cheval, et fréquentant les tirs à l'heure où les écritures terminées donnent aux teneurs de livres le droit de vivre un peu en gentilshommes.

Pendant que madame de Laurens regagnait son coupé, qui stationnait toujours au coin de la rue Phélippeaux, le baron de Rodach demeurait immobile à la même place. Il réfléchissait peut-être aux causes qui avaient déterminé la méprise de la jolie dame. En tout cas, sa méditation ne fut pas de longue durée. Il se souvint tout à coup des événements qui avaient précédé la rencontre, et tourna ses yeux vivement vers l'endroit où le bel adolescent qu'il poursuivait s'était arrêté naguère.

Mais notre jeune homme avait continué sa route, et Rodach ne vit plus que des têtes inconnues à l'entrée du passage.

Deux minutes à peine s'étaient écoulées depuis que le jeune homme avait quitté son fiacre. Il ne pouvait être bien loin ; Rodach reprit sa course et entra dans le Temple à son tour.

Sa haute taille lui permettait de voir pardessus les têtes de la foule, qui était composée presque entièrement de femmes. Néanmoins il eut beau fouiller la voie principale et les cent ruelles qui pénètrent dans l'intérieur des carrés, le jeune homme resta pour lui introuvable.

La chute du jour commençait à se faire sentir dans le marché. Le dedans des échoppes devenait sombre, et c'était comme au travers d'une demi-obscurité que l'on apercevait les mouvements confus des marchandes, qui se pressaient, qui bavardaient, qui injuriaient et dont les mille voix aigres ou enrouées se mêlaient en un odieux concert.

Rien au monde, pas même la grande salle de la Bourse, les jours de liquidation, ne saurait donner une idée de l'activité avide qui met le Temple en fièvre à certaines dates privilégiées. C'est un coup d'œil unique,

et qui tient, à notre sens, une place notable dans la physionomie de la grande ville.

Le Temple, cette immense baraque, est le digne et vrai pendant de la Bourse.

L'un des deux bazars est en pierres de taille, l'autre en planches vermoulues. Dans le premier, on compte par billets de banque; dans le second, les gros sous sont en faveur; mais dans les deux on fait de l'or; et les haillons du marché populaire valent mieux peut-être, en réalité, que les illusions menteuses qui composent le fonds de l'opulente boutique de la rue Vivienne.

Rien ne manque à la ressemblance, si ce n'est que la vieille justice du Temple condamne les voleurs maladroits à être battus et chassés.

A part cela, tout est pareil.

Le Temple a ses loups-cerviers en bottes éculées, qui règlent les cours à leur convenance et assassinent leurs confrères plus indigents au moyen de la hausse et de la baisse. Au lieu de jouer sur des actions, la cupidité sans frein joue ici sur des loques : à peine peut-on dire que l'un est moins propre que l'autre.

Le Temple a son argot : qui ne connaît celui de la Bourse? On peut affirmer que le jargon des *chineurs* [1] et des *râleuses* [2] ne vaut pas moins que la langue tarée des coulissiers.

Le Temple a son parquet, composé de *bausses* (patrons) recommandables et de *bausseresses* huppées; il a ses courtiers marrons sur le carreau et au *Camp de la Louppe* il a même son Tortoni sur la place de la Rotonde, à la fameuse enseigne de l'*Éléphant*.

Les deux bazars sont frères, et frères jumeaux. Ils ont pris, dans le giron de leur mère l'aventureuse industrie, tout ce qui constitue le trafiquant retors, l'usurier hardi, le tondeur trop zélé qui écorche.

Entre eux, la différence est tout entière du gros soulier ferré à la botte vernie; ce n'est qu'un peu de fange de plus ou de moins. Et, en fait de boue, si le Temple emporte la balance quand on parle sans métaphore, la Bourse, au figuré, n'a pas de peine à prendre sa revanche.

Il y a un dernier trait. La Bourse et le Temple opèrent parfois de fraternels échanges. Plus d'un seigneur, dont le lourd portefeuille influe sur les transactions de fin courant, a vu le jour dans les cabanes poudreuses du *Pou-Volant* ou de la *Forêt-Noire*, et plus d'un *mastiqueur*, voué désormais au culte ingrat des savates, se souvient, en graissant de vieilles bottes, du tilbury qui l'attendait jadis devant le péristyle du palais de l'argent.

Ces choses-là ne sont pas rares. Avec un certain genre de vaillance et dans tel cas donné, il est presque aussi facile de sauter d'une échoppe dans un équipage que de tomber d'un palais dans un bouge.

Après ces comparaisons multipliées entre la Bourse et le Temple, nous devons faire cependant une réserve. Au Temple, il n'y a guère de banqueroutes. On n'y dérobe qu'au comptant. Les spéculateurs dans la gène, qui ne peuvent pas payer la location de leur trou, sont mis sans façon à la porte et vont mourir de faim ailleurs.

Ce serait une curieuse étude que de visiter dans la même journée la Bourse et le Temple, le tripot millionnaire et le pauvre marché.

On verrait là, sous ses deux aspects les plus frappants, la fièvre chaude de trafic dont notre siècle est malade.

La physionomie marchande de Paris, qui se cache derrière tant de mensonges, apparaîtrait complète et sans voile. On verrait combien est âpre à la curée la cité frivole, la capitale des élégantes délicatesses. On la verrait avare comme un usurier de cent ans, cupide et folle de gain comme ces bandits

1. Ou roulants : marchands d'habits errants. Dans toute cette description, il s'agit du vieux Temple, et non point du marché nouveau bâti à la fin de l'Empire.

2. Courtières qui engluent la pratique sur le carreau, et qui déshabillent elles-mêmes les chalands chez les marchands de vin du voisinage.

de nos rues, qui risquent le bagne pour un demi-louis ; infatigable, affairée, soucieuse, et ne demandant qu'à se damner au rabais.

Le Temple est composé de quatre compartiments principaux, décorés de noms pittoresques et percés d'innombrables couloirs qui donnent accès aux visiteurs. L'ensemble de ces compartiments renferme environ dix-neuf cents échoppes ou *places*, louées à raison d'un franc soixante-cinq centimes par semaine.

Parmi ces places, il y en a de bonnes et de mauvaises. Celles qui regardent l'enclos et la rue du Temple sont des nids de fortune ; celles qui longent la rue du Petit-Thouars ont leur mérite ; on ne dédaigne pas tout à fait celles que borde la rue Percée, et la place de la Rotonde elle-même a bien ses avantages Mais l'intérieur des compartiments offre moins de chances. Le passant hésite à s'engager dans ces couloirs étroits, dont les deux côtés sont gardés par des femmes jeunes ou vieilles, laides ou jolies, mais toujours fortes en langue, et possédant, pour se venger des dédains du flâneur, le vocabulaire d'invectives le mieux fourni qui soit au monde.

Il y a eu, à cet égard, certaines réformes estimables. La police du Temple est mieux faite, depuis quelques années ; et les gardiens donnent parfois aux sirènes qui ont trop de voix de sévères leçons de politesse. Mais il ne faut point se fier à ces garanties toutes neuves. Les mœurs sont vivaces, et cette courtoisie commandée est un frein sujet à se rompre.

Les deux carrés qui sont à droite du passage central forment la *série rouge*, et ceux de gauche la *série noire ;* chaque compartiment possède, en outre, son appellation spéciale

Le premier, le plus beau, celui que fréquentent les élégants de sixième ordre, les lorettes et les baronnes économes, a reçu, par analogie, le nom de *Palais-Royal*. Les marchandes de ce carré sont presque civilisées. Elles désignent elles-mêmes leurs marchandises sous le nom de *frivolités*. Ce sont des modes, des gants nettoyés, des dentelles de tout prix, des bijoux, des franges et des oripeaux de théâtre.

Madame Batailleur, la marchande chez qui nous avons vu entrer successivement la jeune fille du remise et la belle madame de Laurens, florissait dans ce compartiment d'élite.

Le carré du drapeau, ou *Pavillon de Flore*, occupe un rang déjà secondaire. C'est la bourgeoisie à côté de la noblesse : du linge, des matelas, des rideaux, des robes d'indienne et des layettes.

Le troisième compartiment tient dans l'échelle sociale du Temple la place du peuple. Il n'est ni élégant ni riche, et le titre qu'il s'est donné prouve le sans-gêne heureux de ses mœurs.

Il s'appelle *le Pou-Volant*, et ce nom n'est point une calomnie.

C'est un immense magasin de chiffons et de ferrailles ; c'est le réservoir toujours plein où vont se vider incessamment les paniers des revendeurs et les sacs des marchands ambulants.

Après le peuple, il y a encore quelque chose. Ce quelque chose n'a point de nom pour les faiseurs d'économie politique ; mais Odry l'appelle tout franchement la canaille.

Après le Pou-Volant, il y a la Forêt-Noire.

Sauf une mince ligne d'échoppes fripières qui borde la rue du Petit-Thouars, la Forêt se compose entièrement de dépôts de savates. Le monde entier pourrait s'y fournir de vieux souliers, et il faut voir cet inconcevable amas pour se faire une idée du nombre de semelles qui s'usent sur le pavé de Paris.

Les savetiers de la Forêt-Noire s'intitulent *fafioteurs*, ceci entre amis. Leur titre officiel est marchands de *bottins*. Leur industrie ne consiste nullement à réparer les vieilles chaussures, mais bien à en dissimuler les trous avec du carton et de la graisse noire.

Cela s'appelle *mastiquer le bottin*.

Au delà de la Forêt-Noire et du Pou-Vo

lant se trouve le carreau du Temple, qui sert de Bourse aux marchands d'habits errants, désignés sous les noms techniques de *roulants* ou *chineurs*.

Au delà du carreau s'élève une grande maison ovale, entourée d'un vilain péristyle. C'est la Rotonde du Temple, qui fut construite autrefois, dit-on, pour servir de maison de détention aux débiteurs insolvables.

Maintenant elle est habitée par toutes les variétés de fripiers, principalement par les refaçonneurs et marchands d'uniformes, et les *niolleurs*, qui rendent aux chapeaux défoncés le même service que les fafioteurs aux savates hors d'usage.

La Rotonde est desservie par douze escaliers, et contient près de mille habitants.

Le Temple proprement dit s'arrête là. Mais il est à peine besoin d'ajouter que tout le quartier voisin participe de ses mœurs et de son industrie. Les maisons qui bordent la place de la Rotonde surtout et la rue du Petit-Thouars sont regardées comme faisant partie intégrante du marché.

Aussitôt que vous vous engagez dans cette rue ou dans l'un des passages intérieurs du Temple, vous devenez la propriété des *râleuses*, êtres aussi odieux que leur nom. Les râleuses sont ces femmes qui hèlent le passant à haute et intelligible voix, qui savent toutes les flatteries et qui n'ignorent aucune injure. Ce sont elles qui, du plus loin qu'elles vous aperçoivent, découvrent la plaie de votre paletot, le faible de votre pantalon, le défaut de votre coiffure. Tant que vous n'avez pas passé leur échoppe, vous êtes un monsieur, un bourgeois, un bel homme... Trois pas plus loin, vous devenez un pas grand'chose, et vous n'avez pas trois points (francs) dans votre poche pour conquérir un chapeau retapé : une niolle!

Elles raillent tout crûment la laideur ; elles appellent les bossus mayeux, les cagneux manches de veste, et les louches grippe-soleil.

Elles ont de pleins tonneaux de méchants quolibets appris à la Gaîté, aux Folies-Dramatiques et aux chers Funambules. Leur verve impitoyable assomme la richesse déguisée, qui vient lutter de ruse avec leur expérience, et ne dédaigne pas d'étrangler la misère au passage.

Aux heures du marché qui se tient sur le carreau, devant la Rotonde, les râleuses font office de courtières, et c'est de là que vient leur titre officiel. Mais elles sont, pour la plupart, filles de boutique dans le Temple même, où, malgré une police très-sévère, elles trouvent moyen d'exercer leur redoutable éloquence.

Un autre jour et à une autre heure, notre jeune homme eût été très-certainement appréhendé au corps, à cause de son paquet. Les gens du Temple même, en effet, aiment presque autant acheter que vendre. Ils savent bien que leur bazar au rabais ne peut jamais manquer de chalands.

Mais ce soir-là les choses ne suivaient pas leur cours ordinaire. Il se faisait tard et la vente allait un train de bénédiction. Les marchandes, qui ne savaient auquel entendre, n'avaient pas le loisir d'acheter.

C'étaient, de toutes parts, des discussions bruyantes, des offres repoussées avec mépris, pour être, l'instant d'après, acceptées. C'étaient encore des dépréciations savantes, opposées à la poétique éloquence des éloges. C'étaient enfin des luttes de paroles aigres-douces où se mêlaient abondamment, vu la circonstance, les téméraires plaisanteries du carnaval.

Et l'on achetait, on achetait sans cesse ; il semblait que le Temple allait faire peau neuve et se débarrasser une bonne fois de toutes ses loques.

Il n'y avait à chômer que les revendeuses de matelas et les marchandes de ferraille. Les autres industries s'en donnaient à cœur joie. Le Palais-Royal surtout faisait des affaires d'or, et ses frivolités atteignaient une hausse exorbitante. Il fallait mettre douze sous pour avoir une paire de gants ; le

moindre *décrochez-moi ça*[1] valait une *croix* (six francs), et les costumes de laitière suisse arrivaient à un prix que nous n'osons point dire.

Ailleurs, c'était un habit noir qu'il fallait à ce laquais de bonne maison dont le regard avait enflammé le cœur d'une mercière. Ce jeune lion n'avait besoin que d'une chemise pour être admirablement couvert. Cet ouvrier en blouse voulait un gilet comme il faut. Cet honnête Auvergnat, sage au milieu de la cohue folle, cherchait le plus mastiqué de tous les bottins.

Des bonnets de titi, des plumets de charlatan, de vieux fracs à paillettes, des bottes molles, des masques, des maillots rebutés par les théâtres, des chiffons informes pour composer le glorieux costume de chicard, des casques romains, des lunettes, des perruques de filasse, des têtes d'ours, des peaux de sauvage, et le chapeau de Napoléon!

De tout, de tout, de tout!

Notre jeune homme avait déjà fait deux carrés, et s'était adressé sans succès à plus de vingt marchandes. On n'avait pas le temps. On ne daignait pas même voir ce que contenait son paquet.

En traversant le carrefour, au centre duquel s'élève la barraque de l'inspecteur, notre beau jeune homme put constater l'approche rapide de la nuit. L'expression mutine de son charmant visage se teignit d'une nuance de dépit.

— Comment faire? murmura-t-il en secouant sa blonde tête; il me reste cinq francs, et je veux passer une nuit de grand seigneur!

Il hésita un instant avant de s'engager dans le carré voisin. Son dépit tournait à la mélancolie, et la tristesse accrue de ses pensées mettait comme un voile sur la vivacité de ses traits.

1. Chapeaux de femme d'occasion.

— Je crois bien que ce sera ma dernière nuit, reprit-il. Je veux au moins la faire brillante et bien remplie! Si Denise m'aime, il faut qu'elle me le dise ce soir; et cette autre femme qui me rend fou, il faut que je la voie encore... encore une fois!

Les groupes d'acheteurs passaient à côté de lui et le poussaient tantôt à droite, tantôt à gauche; il ne s'en apercevait point. En ce moment, il avait presque oublié l'objet de sa venue. Ses grands yeux bleus rêvaient, et son visage mobile reflétait maintenant une sensibilité profonde.

Le nom de Denise revint encore une fois à sa lèvre, et sa paupière baissée devint humide.

Parmi toute cette foule rassemblée en ce moment au Temple, il n'y avait point d'habit masculin qui pût le disputer en élégance et en finesse à celui de notre jeune homme.

Mais il n'y avait pas peut-être, en revanche, une bourse plus complétement dégarnie que la sienne.

Il se nommait Franz; il n'avait point de parents; il allait avoir dix-neuf ans.

C'était à peu près tout ce qu'il connaissait lui-même de son histoire.

La distinction de sa personne et de sa toilette n'était point ici un titre à la bienveillance des gens qui l'entouraient. En passant auprès de lui, chacun lui décochait un trait plus ou moins hostile, et il n'y avait que les femmes qui eussent pour sa beauté des regards amis.

— Allons, moderne, un peu de place! disait, en le poussant de côté sans façon, le Savoyard en quête d'une paire de vieux souliers.

Quelque gaillard en blouse, connaissant à fond la noble langue du Temple, marmottait avec un sourire très-fin:



— Combien voulez-vous de cela? — Deux cent cinquante francs, répondit Franz. (Page 111, col. 1.)

— *Nib de braise!* Le petit vient *biblotter les vieilles frusques!*

Un gamin de Paris dans le plein exercice de sa charge, c'est-à-dire gênant le passage et vaguant comme un chien perdu, ajoutait de sa voix criarde :

— *Nisco braisicoto* [1] ! Pas moyen de vendre aujourd'hui le fin *montant* et la *pelure* (le pantalon et l'habit); avec ça que le *plan* est fermé partout... en voilà de la chance !

1. *Nib de braise* ou *nisco braisicoto*, pas d'argent.

Le Savoyard, le gamin et l'ouvrier passaient; d'autres venaient après eux, et c'était toujours la même histoire.

Une poussade plus vive que les autres éveilla Franz de sa rêverie. Il jeta les yeux autour de lui et rougit de colère comme un enfant qu'il était, en se voyant le point de mire de tous ces regards moqueurs. Ses sourcils délicats se froncèrent; sa main blanche se ferma comme s'il eût voulu commencer un combat à coups de poing.

Il y eut dans la foule un énorme éclat de rire.

Franz rougit jusqu'aux oreilles, et tourna

le dos en se dirigeant vers la rue du Petit-Thouars.

Le baron de Rodach, qui le cherchait toujours, arriva quelques secondes après devant la barraque de l'inspecteur ; mais Franz était déjà loin, et le jour baissait de plus en plus.

Le baron s'approcha d'une boutique où la vente semblait absorber moins complétement la marchande.

— Pourriez-vous me dire où est la place de madame Batailleur? demanda-t-il.

— Connais pas, répondit la dame interrogée, par pure jalousie de métier.

— Et le marchand d'habits Hans Dorn?

— Connais pas.

Le baron fouilla encore la cohue du regard. Il crut voir une tournure ressemblant à celle de Franz, et il poursuivit sa recherche, remettant ses questions à un autre moment.

Si Franz, en descendant de voiture, s'était rendu tout de suite dans la rue du Petit-Thouars, il eût trouvé peut-être ce qu'il cherchait; mais il avait perdu son temps avec les marchands du Palais-Royal et du pavillon de Flore. Quand il arriva dans le vrai centre de la friperie, la cloche de clôture tintait son premier son, et les échoppes fermaient.

Il alla néanmoins de porte en porte, honteux et découragé, offrant partout ses habits à vendre.

Partout on lui disait de revenir, parce que la nuit tombante ne permettait plus d'examiner les étoffes.

Il arriva enfin à la dernière baraque qui fait le coin de la place de la Rotonde.

Autant les autres échoppes étaient vivantes et encombrées d'acheteurs, autant celle-ci se présentait morne et silencieuse.

Il y avait pour toute marchandise quatre ou cinq haillons suspendus à la devanture. Dans l'intérieur, il n'y avait rien qu'une demi-douzaine de tréteaux, servant jadis, sans doute, à étaler les nippes absentes.

Dans un coin, une femme affaissée sur elle-même et chargée de vieillesse était assise et immobile. Non loin d'elle, une autre femme, qui paraissait avoir trente-cinq à quarante ans, et qui gardait une belle taille sous ses misérables vêtements, avait sa tête entre ses mains.

Au milieu de l'échoppe, un garçon d'une quinzaine d'années, maigre, grêle, mal bâti, et à peine couvert par un sarreau de toile en lambeaux, se tenait à cheval sur l'un des bancs et chantonnait d'une voix monotone.

— Voulez-vous m'acheter des habits? dit Franz en s'arrêtant sur le seuil de l'échoppe.

La vieille femme demeura immobile, mais jeta sur lui un regard où le désespoir était peint.

L'autre femme releva vivement la tête. Son visage, qui gardait les traces d'une grande beauté, était rougi de larmes.

Le garçon à cheval sur le banc éclata en un rire haletant et idiot.

III

L'ÉCHOPPE

Sans le savoir, Franz avait avancé la tête à l'intérieur de cette échoppe morne et vide, qui contrastait si étrangement avec ses voisines, emplies de mouvement et de bruit.

C'était la dernière ; il avait voulu tenter un dernier effort.

Maintenant il restait là sur le seuil, n'osant plus ni s'en aller ni répéter sa demande.

C'était un enfant subissant toutes les impressions avec une sensibilité fougueuse. Il poussait à l'excès tour à tour la hardiesse et la timidité. Les deux femmes le regardaient et ne répondaient point. Le garçon idiot, à cheval sur son banc, continuait de rire aux éclats.

Le cœur de Franz se serrait.

— Oh! oh! dit enfin le garçon en serrant sa poitrine à deux mains, je ris trop... je ris trop! Mais c'est que celui-là demande à la mère Regnault si elle veut acheter quelque chose! allez donc, *nib de braise!* Si la mère Regnault avait de l'argent, elle donnerait du pain à Geignolet, et Geignolet a grand'-faim!

Il cessa de rire, et sa voix prit un accent plaintif.

La plus jeune des deux femmes tourna vers lui son regard où il y avait un désespoir profond.

— Jean va revenir, mon pauvre enfant, dit-elle, et tu auras à manger.

La vieille avait joint ses deux mains ridées, et marmottait entre ses dents des paroles presque inintelligibles.

— Je l'ai vu encore aujourd'hui, disait-elle; il est bien changé, mais mon cœur le reconnaît. Avec l'argent qu'il dépense en un jour, ces pauvres enfants seraient heureux une année. Oh! j'irai vers lui, à la fin; il le faut! il le faut!

La vieille s'appelait madame Regnault. C'était la doyenne du Temple. L'autre femme, qui était sa bru, avait nom Victoire. Elle était la mère de l'idiot qui se nommait Joseph, et que les gamins du marché avaient surnommé Geignolet, par une sorte d'onomatopée peignant à la fois son apparence chétive et sa voix larmoyante.

Joseph Regnault, ou Geignolet, était imbécile de naissance.

Franz, cependant, restait planté sur le seuil, le rouge au front et la bouche béante.

— Monsieur, lui dit Victorine, la cloche sonne pour la fermeture du Temple, et il ne nous est pas possible de vous rien acheter en ce moment.

— Oh! s'écria l'idiot qui se prit à rire, ce n'est pas parce que la cloche sonne! Maman Regnault n'a pas d'argent. Nib! nib! nib!

— Joseph!... Joseph! murmura Victoire avec un accent de tendresse et de reproche.

L'idiot frappa sur son banc, comme si c'eût été un cheval.

— Hue! reprit-il. Hue! bourrique!

Il se mit à chanter tout à coup sur un air bizarre qu'il avait trouvé seul :

C'est demain lundi,
Et maman Regnault n'a pas trente-trois sous
Pour payer sa place;
On va nous mettre sur le pavé
Pour notre mardi-gras;
Sur le pavé, sur le pavé,
La bonne aventure, oh gai!

Il s'interrompit pour battre son tréteau et crier à tue tête :

— Hue! bourrique!

Sa mère avait oublié Franz. Elle le regardait, et ses yeux s'étaient de nouveau emplis de larmes.

— J'irai, marmottait la vieille femme. Mon Dieu! moi qui l'aimais tant, aurais-je pu penser jamais que la pensée de le voir m'aurait fait si grand'peur! mais c'est qu'il me chassera peut-être et alors il sera damné!

Ses mains ridées tremblèrent.

— Et c'est moi qui en serai cause! ajouta-t-elle en frémissant.

— Madame Regnault! cria une voix dans l'échoppe voisine, fermez ou vous aurez l'amende.

La vieille femme se leva.

— Voilà plus de trente ans que je suis ici, dit-elle; c'est peut-être mon dernier jour... mais il faut faire son devoir.

Elle prit entre ses bras faibles un des lourds volets qui servaient de fermeture. Victoire vint à son aide, mais l'idiot ne bougea pas.

Il battait son banc sans relâche en disant par intervalles :

— J'ai grand'faim!

Franz souffrait au contact de cette affreuse détresse. Il avait glissé ses doigts dans son gilet et tenait à la main son unique écu de cinq francs; mais il ne savait pas comment le donner.

— Monsieur, dit Victoire qui l'aperçut en ce moment, je vous répète que nous ne pouvons traiter d'affaires ce soir. Si vous êtes pressé, allez dans cette maison que vous voyez sur la place de la Rotonde, et demandez Hans Dorn, le marchand d'habits. Rangez-vous, je vous prie, pour que je ferme la porte.

Franz demeurait immobile et roide comme un terme. Il se rangea pour obéir au dernier mot de Victoire; mais, au lieu de se retirer, il entra brusquement dans la baraque et mit sa pièce de cinq francs sur le banc au-devant de l'idiot.

Cela fait, il s'enfuit.

Geignolet poussa un hurlement de joie et se mit à faire rouler sur le sol la pièce de cinq francs, qu'il suivait en rampant sur ses pieds et sur ses mains.

Franz était déjà devant la maison du marchand d'habits Hans Dorn.

C'était un bâtiment étroit, mais haut de plusieurs étages, qui présentait, sur sa pauvre façade, quatre ou cinq enseignes indiquant toutes la même industrie. On dirait que le commerce de vieux habits se vivifie par la concurrence. Sur la place de la Rotonde, tout le monde est *fripier pour Paris et la province;* et tout le monde vit ou à peu près.

Les boutiques donnant sur la place étaient déjà fermées. Franz entra dans une allée longue et sombre, qui aboutissait à une cour intérieure. Il faisait nuit dans cette allée, et Franz n'y découvrit aucune trace de concierge. Il avait à choisir entre un escalier roide et noir qui montait en tournant aux étages supérieurs et la porte ouverte de la cour.

Il choisit la cour. A l'une des portes du rez-de-chaussée, il aperçut une fillette, à l'air joyeux et bon, qui causait avec un joueur d'orgue portant sur son dos le lourd et bruyant insigne de sa profession.

C'était un garçon un peu plus âgé que Franz. Il y avait sur son visage timide beaucoup de douceur et de franchise : il y avait surtout une sorte de mélancolie rêveuse qui contrastait avec les insignes de son prosaïque métier. Le velours grossier de son pantalon et de sa veste ronde laissait deviner une constitution faible et des contours délicats. Il semblait bien las et ses reins étaient comme brisés par le poids de son orgue.

La fillette, au contraire, était forte, rose, alerte, vive. La jeunesse heureuse semblait rayonner dans son frais sourire. Elle avait à revendre de la joie, de la vie et de la santé.

Au moment où Franz mettait le pied dans la cour, le garçon à l'orgue de Barbarie tenait la main de la jeune fille entre les siennes. Il se recula précipitamment au bruit et devint rouge comme une cerise.

La jeune fille elle-même rougit légèrement et remplaça son gai sourire par un petit air sérieux.

— Est-ce ici que demeure Hans Dorn, le marchand d'habits? demanda Franz.

— C'est ici, répondit la jeune fille.

— A vous revoir, mademoiselle Gertraud! murmura le joueur d'orgue en soulevant sa casquette.

— Bonjour, Jean Regnault! répondit la jeune fille qui lui rendit son salut avec un bon sourire.

Le pauvre joueur d'orgue s'éloigna demi-content, demi-jaloux; car Franz était bien joli garçon et restait seul avec Gertraud.

On entendit bientôt l'instrument plaintif résonner dans la nuit de l'allée, et prêter des accents pleureurs aux sémillantes mesures de la polka, tout récemment importée en France, et qui était déjà tombée dans le domaine des orgues de Barbarie.

Franz contemplait la figure épanouie de la petite Gertraud, et le sentiment pénible qu'il avait éprouvé dans la pauvre échoppe du Temple s'effaçait peu à peu. En lui, les impressions étaient aussi rapides à mourir qu'à naître. Son caractère vif et gai reprit le dessus bien vite, et il regarda la jolie fille en homme qui va conter fleurette.

Gertraud était bien la meilleure pâte d'enfant qu'il y eût dans tout Paris. Elle avait le cœur sur la main et son franc sourire disait toute son âme. Il n'était point dans son caractère de repousser durement un mot flatteur, ou de se fâcher pour un compliment tombé de la bouche d'un cavalier. Sa conscience, qui était droite comme l'or, avait de la forfanterie. Comme elle se sentait pure et forte, elle n'avait peur de rien au monde; mais, en ce moment, il y avait au dedans d'elle-même une émotion inaccoutumée. Sa nature réjouie se faisait rêveuse pour un instant, parce qu'elle subissait encore l'influence de la mélancolie d'autrui.

Elle venait de causer avec le pauvre Jean Regnault, qui l'aimait et qui souffrait. Gertraud l'aimait aussi; elle avait du remords à rester gaie.

— Hans Dorn est mon père, dit-elle, et vous allez le trouver chez lui.

Franz avait une de ces figures qui excusent et rendent adorables toutes les folies de l'amour étourdi. C'était un charmant enfant, fils de la poésie en goguette que nous voyons soupirer et rire tour à tour dans la comédie de Beaumarchais, et pour qui le mot fatuité n'a pas de sens, non plus que le mot inconstance.

L'adolescence, d'ordinaire, en notre temps surtout, se guinde, pédante et triste, ou rougit, gauchement déconcertée. L'esprit le plus morose ne saurait maugréer contre ces beaux fils qui passent, désormais si rares, et dont la jeunesse souriante voltige autour de la beauté comme un papillon autour de la lumière.

Ils ne savent pas. Ils écoutent, indécis et charmés, les premières chansons fredonnées tout au fond de leur cœur. Ils vont, se prenant à tout piége où le leurre d'amour les attire. L'appât que d'autres redoutent, ils l'abordent vaillamment et s'y prennent à deux mains.

Ne voyez-vous pas d'ailleurs qu'il y a une larme prête à poindre sous leur joli sourire, et que l'heure va sonner où le jeu deviendra passion?

Ils sont heureux! n'auront-ils pas le temps de souffrir?

Hélas! deux ans de plus sur leurs blondes têtes, et le charme qu'ils ont va tourner au ridicule. Dès que l'enfant se sera fait homme, il faudra qu'il change, sous peine de passer à l'état de séducteur banal et d'offrir un exemplaire de plus de cette odieuse copie du don Juan bourgeois, qui peuple nos salons comme nos boutiques.

Laissez-lui son amour tour à tour timide et hardi, et dont les témérités mêmes n'ont rien qui offense. Laissez-lui ses espérances folles, ses rêveries de page et ces riants combats dont le prix est un baiser. Ne le grondez pas, le pauvret; demain, il apprendra le respect; demain, la femme sera pour lui un être sérieux qu'il servira en esclave ou qu'il trompera en bourreau. Attendez à demain.

Franz, au milieu de cette pauvre cour,

tenait son gros paquet sous le bras et, tout prêt à improviser une attaque galante, côtoyait bien étroitement le ridicule. Lovelace lui-même, en pareille occurrence, eût été puissamment burlesque ; mais, Franz n'avait pas vingt ans ; un sourire espiègle scintillait dans ses grands yeux bleus ; Franz était charmant.

La petite Gertraud, qui le trouvait tel, et qui était connaisseuse, sentit un vermillon plus vif animer sa joue rondelette ; elle devina l'attaque et fut prudente une fois en sa vie ; elle lâcha pied devant l'ennemi.

Le pauvre Jean Regnault arrivait en ce moment devant l'échoppe vide que son aïeule et sa mère achevaient de fermer. Il versa religieusement entre les mains de la vieille femme la petite recette de sa journée.

Chaque soir il en était ainsi ; mais ce n'était pas assez pour faire vivre la famille.

Jean travaillait tant qu'il pouvait, et il était bien malheureux.

S'il avait pu voir, en ce moment, la conduite de Gertraud, qu'il aimait tant, et dont il était jaloux comme tous les gens qui souffrent, sa peine eût été soulagée.

La fillette, en effet, opérait une retraite héroïque. Elle traversa précipitamment le couloir du rez-de-chaussée, monta un petit escalier dont les marches tremblaient, et entra, sans reprendre haleine, dans la chambre de son père, qui était située au premier étage.

Franz la suivit de près et entra sur ses talons.

— Père, voilà un monsieur qui veut te parler, dit Gertraud.

Hans Dorn, le marchand d'habits, était assis auprès d'une petite table sur laquelle brûlait une mince chandelle de suif. Il faisait ses comptes de la journée. Auprès de lui, sur la table, il y avait quelques pièces de cinq francs, un peu de monnaie d'argent et plusieurs hautes piles de gros sous.

La nuit se faisait noire au dehors. La chambre de Hans, mal éclairée par la petite chandelle, montrait dans une sorte de pénombre ses meubles noirâtres et son lit à rideaux de serge. On ne peut pas dire que cette demeure indiquât l'aisance, mais elle n'annonçait pas non plus la misère. Tout y était propre et eût même présenté un aspect assez heureux, sans la longue file de vieux habits qui pendaient le long des murailles.

Gertraud s'était assise auprès de son père. De ce poste fortifié, elle fixait ses regards brillants et sereins sur notre beau jeune homme, qui lui souriait sans rancune.

C'était vraiment une jolie enfant, et son costume propre de grisette lui allait à ravir.

Ceux qui avaient connu sa mère disaient qu'elle lui ressemblait trait pour trait. Et sa mère était cette autre Gertraud que nous avons vue jeune aussi, et fraîche, et naïve, dans la chambre de la comtesse Margarethe mourante, au vieux schloss de Bluthaupt.

Parfois, lorsque le marchand d'habits embrassait, le soir, sa chère enfant, qui était son seul bonheur en cette vie, il devenait triste et ses yeux s'emplissaient de larmes.

C'est que sa femme était morte bien jeune et que les doux regards de sa fille lui rappelaient un cruel souvenir.

Hans Dorn était maintenant un homme de quarante ans, fort et gardant encore la vigueur vive de la jeunesse. Sa figure était toujours ouverte et franche comme autrefois ; ses cheveux abondants et frisés commençaient à grisonner. C'était la seule trace qu'eussent laissée sur sa personne les années écoulées. On voyait qu'il avait souffert ; mais l'ancienne gaieté de sa physionomie n'avait point disparu, tant s'en faut, et il pouvait tenir sa bonne place encore dans une réunion de joyeux compagnons.

Franz dénoua son paquet et se mit en devoir d'étaler sur la table les objets qu'il contenait.

Hans regarda les habits et ne regarda point le jeune homme.

Il y avait un manteau, un costume noir complet, plusieurs gilets et des cravates.

Hans déplia le manteau et en fit sonner le drap; il examina les poignets et le collet de l'habit, parties faibles et qu'il faut éprouver tout d'abord, quand on est fripier et qu'on sait son état. Il donna un coup d'œil aux gilets et aux cravates pour mémoire, puis il prononça les paroles sacramentelles :

— Combien voulez-vous de cela?

— Deux cent cinquante francs, répondit Franz.

Hans repoussa le tout et reprit sa plume.

— J'en donnerai moitié, dit-il.

— Moitié! s'écria le jeune homme indigné; tout cela est neuf et j'en ai eu pour mille francs!

— Cela prouve que les tailleurs sont de fiers brigands! répliqua Hans. Moi, je vous ai dit mon dernier mot.

— Cent vingt-cinq francs! murmura le jeune homme d'un air de désolation.

Les doux yeux de la jolie Gertraud exprimaient de la pitié.

— Je ne puis pas faire davantage, reprit le marchand d'habits; si vous voulez essayer d'un autre, allez à la Rotonde: le bureau du vieil Araby n'est peut-être pas encore fermé... il vous donnera trois louis de toutes vos nippes, mais vous aurez la faculté de les racheter pour cinq cents francs, si le cœur vous en dit. Au plaisir de vous revoir!

Franz tâtait son manteau, puis son beau frac noir tout neuf, puis ses brillants gilets. Hans Dorn était tout entier à ses comptes; il n'avait pas encore daigné relever son regard sur sa pratique suppliante.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Franz, je n'ai pas autre chose que cela; et que puis-je faire avec cent vingt-cinq francs? Voyons, mon brave monsieur, ajoutait-il voulant essayer de l'éloquence, examinez encore. Je suis sûr que vous n'avez pas bien vu!

— Si fait, dit Hans; je ne mettrai pas un franc de plus.

Le jeune homme croisa ses mains sur sa poitrine et poussa un gros soupir. Gertraud était tout attendrie.

Hans lui-même leva involontairement les yeux. Au moment où son regard tomba sur le jeune homme, il se fit un brusque mouvement dans ses traits, et sa joue changea de couleur.

— Gertraud, dit-il d'une voix altérée, allez dans votre chambre; j'ai besoin d'être seul.

La jeune fille obéit aussitôt, non sans jeter un dernier regard de curieux intérêt vers ce jeune homme inconnu dont la vue mettait ainsi du trouble sur le visage de son père.

Hans semblait faire effort pour recouvrer son calme.

Quand il fut seul avec sa pratique, il continua de l'examiner fixement durant une ou deux secondes, puis il baissa les yeux.

— Comment vous nommez-vous? demanda-t-il à voix basse.

— Franz, répliqua celui-ci.

— Vous êtes Allemand? reprit le marchand d'habits avec vivacité.

Le jeune homme rougit légèrement.

— Non, répliqua-t-il, je suis Français... et Français de Paris.

IV

PREMIER BAISER

Hans Dorn et Franz eurent une conversation qui dura environ dix minutes.

Un plus ombrageux que notre jeune homme se fût cabré assurément à certaines questions qui lui furent faites; mais Franz n'avait rien à cacher. Pour les deux cent cinquante francs qu'il venait chercher, il eût raconté de son histoire ce qu'il savait et même ce qu'il ne savait point.

Au bout de dix minutes, Hans ouvrit le tiroir de sa table et y prit deux cent cinquante francs qu'il compta par deux fois.

Franz se saisit immédiatement de l'argent et le fit disparaître dans ses poches.

— Grand merci! dit-il en boutonnant sa redingote par-dessus son trésor. Grâce à vous, je vais apprendre à mourir décemment et mener comme il faut ma dernière nuit de carnaval. Touchez là, mon brave homme, je vous souhaite du bonheur, à vous et à votre jolie fille.

Il donna sa main au marchand d'habits et envoya un baiser à la dérobée vers la porte entr'ouverte de Gertraud.

Ces choses-là sont rarement perdues; la jeune fille se renfonça dans l'ombre de sa retraite, mais un incarnat plus vif colora sa joue fraîche.

Le baiser était arrivé à bon port.

Franz descendit l'escalier branlant, quatre à quatre.

Le marchand d'habits l'avait suivi jusqu'au seuil d'un regard qui rêvait mélancoliquement.

— Il aurait cet âge-là, murmura-t-il en secouant la tête avec lenteur, et quand mon œil s'est relevé sur lui j'ai cru voir le doux visage de la comtesse Margarethe. Mais n'ai-je pas déjà rencontré une jeune fille qui avait ses beaux cheveux blonds et son regard d'ange? Elle était si belle! tous ceux qui sont beaux lui ressemblent.

Il demeura un instant pensif, puis il reprit son compte.

Franz traversa en courant l'allée obscure et s'élança sur la place de la Rotonde. Il passa sans s'arrêter devant le péristyle, où quelques lumières brillaient çà et là, et n'accorda pas même un regard à la nombreuse assemblée qui encombrait le comptoir du cabaret des *Deux-Lions*, dont l'enseigne est illustre dans tout le quartier. Il s'engagea, toujours en courant, dans la rue Forez, descendit la rue Beaujolais, et ne s'arrêta qu'à l'angle de la rue de Bretagne, devant la porte de cet hôtel où l'homme au paletot blanc, le chevalier, s'était introduit naguère avant lui.

Il interrogea du regard les deux côtés de la rue et se mit à faire faction devant la porte.

Les joies bruyantes du reste de Paris n'influent guère sur la solitude tranquille de certains quartiers privilégiés : le Marais s'endort dans son repos ennuyé lorsque le boulevard rit, danse et hurle. Les deux ou trois cents pas qui séparent la rue de Bretagne du boulevard peuvent compter pour une grande lieue; on n'y entend guère qu'un écho affaibli des chants aigus du carnaval; le fracas de la ville en goguette s'étouffe avant de parvenir jusqu'en ces calmes solitudes; les clameurs de la fête n'y sont plus qu'un murmure insaisissable et confus.

Les deux lignes des trottoirs s'étendaient désertes et silencieuses. La moitié des magasins étaient fermés : le reste projetait sur la rue, de loin en loin, de lumineux éventails.

Çà et là, de bonnes gens passaient, regagnant paisiblement leur domicile et prenant en pitié l'allégresse folle dont ils avaient surpris par hasard quelques éclats.

Ils avaient le chapeau sur le nez, les mains dans les poches et le cher parapluie sous l'aisselle.

Franz piétinait sur les dalles humides et arpentait le terrain en homme qui attend avec impatience. On eût dit un amoureux, arrivé le premier au rendez-vous; car le somnolent Marais produit une très-grande quantité de femmes charmantes qui attirent



Oh! oui, je vous aime... et si vous mourez, je mourrai! (Page 117, col. 2.)

vers le soir, dans ses rues ignorées, ceux de nos jeunes seigneurs qui ne craignent pas les voyages de long cours.

Franz jetait à droite et à gauche ses regards avides. Aussi loin que son œil pouvait voir, il n'apercevait rien que d'honnêtes silhouettes de rentiers ou de gros couples qui se dirigeaient, bras dessus, bras dessous, vers le dîner quotidien. Les minutes lui semblaient bien longues.

Il était arrivé là tout joyeux et plein d'espoir; maintenant son front s'était rembruni, et il n'espérait plus guère.

— Il doit être bien tard; murmurait-il, si elle n'allait pas venir! Elle est rentrée déjà peut-être. Mon Dieu! je ne peux pourtant pas mourir sans la revoir!

Il s'agitait; il pressait le pas et continuait sa faction inquiète.

Au bout de deux ou trois minutes, il porta la main vivement à la poche de son gilet.

— J'avais une montre! murmura-t-il avec un accent tragi-comique.

Et sa gaieté naturelle se faisant jour à travers sa mélancolie, il se prit à sourire tout à coup.

— Ma pauvre montre! dit-il; ma foi! il était bien temps d'en finir, car j'étais à bout de ressources, et mieux vaut s'en aller rondement, avec une épée dans la poitrine, que d'allumer un réchaud de charbon dans sa mansarde, comme les porteurs d'eau qui font de mauvaises affaires. Mais voyons l'heure qu'il est!

Il prit sa course et se rapprocha d'un bureau de tabac qui se ressentait évidemment du voisinage du Temple, et où l'on vendait, concurremment avec les cigares de la régie, des chaussons de lisière, des bretelles, du savon-ponce, des oignons brûlés, des cervelas, du cirage conservateur breveté pour l'entretien de la chaussure, et des almanachs de la science sociale, sans préjudice d'autres denrées.

Franz mit son œil au carreau et interrogea le cadran collé à la muraille; l'aiguille marquait cinq heures : Franz se sentit tout réjoui.

— C'est l'heure où elle revient, pensa-t-il. Le temps était beau; elle sera sortie sans doute... il y a dix à parier contre un que je n'attendrai pas en vain!

Il revint à l'angle de la rue Charlot et continua sa promenade avec un nouveau courage. Au bout de deux ou trois minutes, il s'arrêta tout court et demeura comme en arrêt, l'œil fixé dans la direction de la rue Saint-Louis.

Il venait de distinguer deux femmes, l'une en bonnet, l'autre en chapeau, qui marchaient de son côté sur le trottoir.

Elles étaient bien loin encore, mais le cœur de Franz battait si vite! Il ne pouvait pas se tromper.

Les deux femmes, cependant, passaient devant les magasins fermés et marchaient dans l'ombre. Franz ne les voyait plus, mais il allait les revoir; il guettait. Lorsqu'elles entrèrent dans la patte d'oie lumineuse produite par l'éclairage de la première boutique ouverte, Franz cessa de respirer.

Puis les deux cent cinquante francs du marchand d'habits résonnèrent dans ses poches, parce qu'il venait de sauter de joie.

C'était bien elle! il l'avait vue et reconnue : encore quelques secondes, elle allait passer là tout près de lui!

Mais à ce moment où son cœur bondissait d'allégresse, une réflexion vint le frapper comme un coup de poignard.

Denise n'était pas seule; ce lourd portail où il s'adossait maintenant allait s'ouvrir, puis se refermer sur elle.

Il n'avait point pensé à cela, l'enfant étourdi. L'attendre au passage et la voir, n'était-ce pas assez pour sa bouillante cervelle? Il n'avait songé qu'à courir.

A présent, il voulait lui parler; et sa volonté, pour être soudaine autant que le caprice d'une femme, n'en était pas moins robuste comme la résolution d'un homme.

Il se recula par un mouvement rapide, et sans savoir peut-être ce qu'il allait oser; il se cacha derrière l'angle de la rue. Les deux femmes arrivaient devant la porte. C'était une jeune fille avec sa vieille servante.

La servante souleva le marteau. Franz haletait et tenait à deux mains son cœur qui sautait dans sa poitrine.

La porte s'ouvrit. Comme elle était lourde et dure, Marianne, la servante, passa la première afin éviter à sa jeune maîtresse la peine de la pousser.

Au moment où la jeune fille allait entrer à son tour, Franz s'élança comme un trait, saisit la poignée de fer qui servait en même temps de marteau et attira violemment la porte, qui se referma avec bruit.

. La jeune fille resta interdite et tremblante. Elle n'eut pas même la force de crier, tant elle était épouvantée.

La servante, cependant, s'était retournée au bruit de la porte, pour chercher derrière elle sa maîtresse, puis elle se tourna encore et la chercha devant. Personne !

La voûte était un peu sombre, et les yeux de la vieille femme ne valaient plus grand'-chose, pour avoir fait trop d'usage.

— Denise, mademoiselle Denise! où êtes-vous?

Denise n'avait garde de répondre.

La vieille Marianne tournait toujours sur elle-même et cherchait.

Elle s'arrêta tout essoufflée.

— Elle aura passé entre moi et le mur, grommela-t-elle avec un peu de colère ; cette jeunesse est si leste! Je parie qu'elle a déjà monté l'escalier et que je vais la trouver déshabillée!

Ces réflexions la rassurèrent complétement, et si bien qu'elle entra chez la concierge pour reprendre haleine.

A quelques pas de là, derrière la porte fermée, Denise et Franz étaient plantés l'un devant l'autre, tous deux immobiles et muets tous deux.

La jeune fille n'était plus épouvantée, parce qu'elle avait reconnu Franz; mais Franz était atterré par sa propre audace, et il ne pouvait trouver de paroles pour implorer ou pour s'excuser.

Néanmoins il restait entre Denise et la porte, lui barrant ainsi le passage.

Ce fut la jeune fille qui rompit la première le silence :

— Laissez-moi passer, monsieur, murmura-t-elle ; le carnaval autorise, dit-on, bien des folies. Je ne veux point donner à celle-ci plus d'importance qu'elle n'en mérite, et je vous promets de l'oublier.

Ceci fut prononcé d'une voix qui voulait affecter un mépris digne et calme ; mais l'émotion perçait, l'émotion et la colère.

Le pauvre Franz n'avait point ce qu'il fallait de sang-froid pour saisir ces nuances. Il ne vit que le mépris, et sa détresse augmenta.

Cependant il ne bougea point.

Les sourcils de Denise se froncèrent légèrement, et son pied mignon battit le trottoir.

C'était une très-jeune fille, grande et un peu frêle, dont la taille avait ces contours déliés que le burin anglais aime à reproduire. Ses mouvements avaient une grâce exquise et digne, que nous appellerions distinction, si le mot n'était flétri depuis longtemps par l'abus populaire. Sa mise était simple dans son élégance. Au demi-jour des réverbères, on distinguait vaguement la finesse extrême de ses traits.

Il y avait une chose bizarre. Sa beauté ressemblait à la beauté de Franz. C'étaient presque les mêmes contours, la même douceur dans le sourire ; la même intelligence brillait dans de grands yeux d'un azur pareil. Seulement une expression de réserve noble remplaçait, chez la jeune fille, l'air mutin et déterminé de l'adolescent.

Ceci d'ordinaire ; mais, en ce moment, la médaille était retournée. Franz, les yeux baissés, le rouge au front, avait pris pour lui toute la timidité ; Denise, au contraire, avait l'œil impérieux, et le dépit contractait la courbe pure de ses sourcils.

Sa colère lui allait à ravir. Il était impossible de rêver une tête plus charmante sur un corps plus gracieux.

Dans le demi-jour qui tombait des lanternes fumeuses, quiconque eût remarqué le tête-à-tête de ces deux beaux enfants les aurait pris pour le frère et la sœur.

Denise s'irritait de plus en plus, et son sein soulevait la soie de son camail.

— Laissez-moi passer, répéta-t-elle, ou je vais appeler à mon secours !

Puis elle ajouta presque aussitôt avec un dédain amer :

— Je vous regardais comme un homme, monsieur, et je vous croyais de l'honneur. Vous me punissez bien cruellement de ma méprise !

C'étaient autant de coups de massue qui tombaient sur le cœur du pauvre Franz.

Il joignit les mains et releva sur Denise son regard suppliant.

— Je vous en prie, balbutia-t-il, pardonnez-moi ! Si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir, interrompit la jeune fille ; et je vous le demande encore, monsieur, laissez-moi rentrer chez ma mère. Marianne me cherche sans doute : la porte va s'ouvrir tout à l'heure, et l'on va nous trouver ensemble !

— C'est vrai, murmura Franz d'un ton soumis et triste ; je n'avais pas songé à cela Mon Dieu ! je n'avais songé à rien, mademoiselle, qu'à vous voir une dernière fois.

Denise retint une parole sévère qui était sur sa jolie lèvre, et ses sourcils froncés se détendirent. La pourpre de son front fit place à la pâleur.

— Je veux rentrer, dit-elle encore d'une voix qui n'était plus irritée. Si vous partez, monsieur Franz, je souhaite que Dieu vous donne du bonheur. Je vous pardonne votre imprudence, mais ne me retenez pas ici plus longtemps.

— Je ne pars pas, dit Franz ; et cependant je ne vous reverrai plus. Merci pour votre pardon, mademoiselle ! Si vous aviez gardé de la colère contre moi, ma dernière nuit eût été bien amère.

Denise se sentit du froid dans les veines.

— Adieu, mademoiselle ! reprit Franz qui ouvrit enfin le passage ; adieu, Denise ! laissez-moi vous appeler ainsi au moment de vous quitter pour toujours ; laissez-moi vous dire que je vous aimais, que je vous aime de toutes les forces de mon cœur, et que ma dernière pensée sera pour vous !

La jeune fille ne songeait plus à profiter de l'issue offerte. Ses beaux yeux, effrayés, interrogeaient le mélancolique visage de Franz et semblaient y chercher un prétexte d'espérer.

— Que parlez-vous de mourir? dit-elle tout bas. Vous êtes un enfant, Franz... et vous voulez m'effrayer pour vous faire pardonner votre folie.

Sa voix était douce et semblait supplier à son tour.

Franz secoua la tête.

— On peut parler de mourir, répliqua-t-il, quand on ne laisse ici-bas de regrets à personne. Oh ! si j'avais un cœur pour m'aimer, j'aurais bien su garder mon secret ! et si seulement j'avais eu l'espoir qu'on me donnerait un peu de pitié pour mon amour à moi, si profond et si ardent, je ne parlerais plus de mourir, parce que j'aurais l'espoir de vivre ! On doit être fort, bien fort, mademoiselle, et capable de vaincre un bien redoutable adversaire, quand on tire l'épée avec du bonheur plein l'âme, et qu'on défend sa vie, non plus pour soi uniquement, mais pour la femme qu'on aime !

Denise baissa la tête.

— Vous allez vous battre ? murmura-t-elle.

Franz fit un signe affirmatif.

— Contre un spadassin, peut-être? ajouta Denise.

Franz ne répondit point.

— Et savez-vous tirer l'épée?

— Non, répondit Franz.

Le charmant visage de Denise semblait être devenu d'albâtre.

— Franz, balbutia-t-elle, au nom de Dieu, ne vous battez pas!

Franz mit la main sur son cœur où coulait un flot de délices.

— Il le faut bien, dit-il en contenant l'élan de sa joie.

— Écoutez, reprit la jeune fille émue à son tour jusqu'à la détresse, je ne veux pas que vous mouriez, Franz. Que faut-il faire pour vous empêcher de vous battre?

Les traits de Franz rayonnaient et ne disaient pourtant pas tout son bonheur.

Il prit la main de Denise et la serra contre ses lèvres

— Rien ne peut m'empêcher de me battre, dit-il d'une voix qui vibrait malgré lui et où son triomphe éclatait; mais se battre, ce n'est point mourir, et je sens bien, oh! je vous dis la vérité, Denise! je sens bien que si j'avais votre amour ma main deviendrait forte et saurait défendre ma poitrine!

Le sang remonta aux joues de la jeune fille, qui baissa les yeux en frémissant.

Elle se sentait comme ivre, et ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps.

— Mon Dieu! mon Dieu! pensait-elle affolée, je pourrais donc le sauver!

— Ayez pitié de moi, Denise, reprit Franz qui n'éprouva pas de résistance à l'attirer contre son cœur; dites-moi que vous m'aimez, et je tuerai cet homme qui veut ma vie.

Denise, la pauvre enfant, n'avait plus ni volonté ni force. Elle penchait sa jolie tête pâlie sur l'épaule de Franz, et répétait machinalement :

— Mon Dieu! mon Dieu!

Quand elle ouvrait les yeux, elle rencontrait la prunelle ardente du jeune homme qui plongeait jusqu'au fond de son âme.

Et il murmurait à son oreille :

— Je vous en prie! je vous en prie! dites-moi que vous m'aimez!

Denise ne combattait plus. Elle laissa errer sur sa lèvre un pur et beau sourire.

— Franz, murmura-t-elle, je prierai Dieu pour vous toute la nuit.

— Et vous m'aimez?

— Oh! oui, je vous aime... et si vous mourez, je mourrai!

Des pas se firent entendre des deux côtés sur le trottoir. Les lèvres des deux enfants se joignirent en un rapide baiser.

Puis Franz s'enfuit, et Denise s'appuya, défaillante, à la lourde porte de l'hôtel.

Elle fut plusieurs minutes avant de retrouver assez de calme pour soulever le marteau. Ce qui venait de se passer était, pour elle, comme un rêve plein d'épouvante et de trouble.

Quand elle entra dans la chambre de sa mère, tout son corps était froid, et sa figure gardait l'immobilité du marbre.

Madame la vicomtesse d'Audemer était assise à l'un des coins du foyer; à l'autre coin, debout et coupé en deux par un gracieux salut, se tenait M. le chevalier de Reinhold, qui avait laissé sans doute son paletot blanc dans l'antichambre.

— Vous êtes en retard, mon enfant, dit la vicomtesse, et M. de Reinhold vous attendait pour vous offrir ses hommages.

Le chevalier s'inclina derechef et sourit davantage.

Denise salua sans savoir ce qu'elle faisait.

— Bonne nouvelle ! reprit la vicomtesse en mettant un baiser sur le front de sa fille. Je viens de recevoir un lettre de votre frère Julien, qui m'annonce son arrivée pour demain au plus tard.

— Ce cher Julien ! dit le chevalier, ce doit être un superbe cavalier maintenant !

Denise semblait ne point comprendre. Il n'y avait qu'un nom et qu'une pensée au fond de son cœur.

Franz remontait vers le boulevard en sautant comme un fou. Tantôt il s'arrêtait tout à coup pour se recueillir en sa joie profonde, tantôt le délire faisait tourner sa tête d'enfant, et il se reprenait à courir en riant à gorge déployée et en bondissant devant les passants étonnés.

V

LA GIRAFE

Le Temple était fermé depuis longtemps déjà. On voyait, à travers la charpente à jour de ses baraques, les trois ou quatre becs de gaz qui font semblant d'éclairer le passage principal. Tout se taisait dans cette enceinte naguère si bruyante où, tant que dure l'année, l'âpre mercantilisme s'évertue à exploiter la misère.

Elles dormaient solitaires, ces échoppes tentatrices qui appellent incessamment le pauvre. Sur le tabouret de paille des places désertées, aucune sirène ne restait pour prononcer la harangue banale, mais éloquente, qui aveugle le chaland et lui fait voir un vêtement là où il n'y a que des haillons. L'esprit de mensonge et d'avidité qui est l'âme du Temple sommeillait pour quelques heures. Il n'y avait plus là qu'un grand carré de cabanes, gardées par quatre chiens contre la foi douteuse des rôdeurs de nuit.

Quand on passe, le soir, devant la blanche colonnade de la Bourse, le palais silencieux semble se reposer des fièvres de la journée. Le péristyle est désert ; nul pas ne retentit sur les pierres du perron, et deux sentinelles qui ne savent pas même, les bonnes gens, ce que c'est que la rente ferme et les réponses de primes, se promènent toutes seules le long de la grille fermée.

D'ordinaire l'abandon est triste : ici quelque chose de gai se dégage de cette solitude. On rêve involontairement l'âge heureux où le monde en progrès ne connaîtra plus ni larrons ni spéculateurs.

On rêve l'heure où la clef de ces portes closes sera perdue ; l'heure où le veau d'or, délaissé sur l'estrade poudreuse du parquet, mugira tout seul et appellera en vain la foule dispersée de ses anciens adorateurs.

On rêve.

Quelques-uns voient un beau jardin, dans l'avenir, à la place de ce sanctuaire redoutable ; d'autres y tracent, par la pensée, le plan symétrique d'un joli phalanstère ; certains y mettraient volontiers une église ; quelques-uns y voudraient un théâtre. En somme, le mieux serait d'y faire un hôpital pour les innombrables blessés des luttes mortelles de l'agiotage.

Devant le Temple vide, on songe aussi, mais c'est à la misère, qui pousse dans ces couloirs encombrés tant de centaines de malheureux tous les jours. On songe à l'égoïsme immobile des gens qui possèdent et aux inutiles agitations des adeptes de la science sociale : les uns se taisent et se renferment dans leur bien-être impitoyable, les autres bavardent, hélas ! et se démènent en des contorsions sans fin. Ils remuent, ils brouillent, ils s'efforcent, prennent leurs imaginations pour des principes et leurs lubies pour des axiomes. Vous les voyez se battre les flancs du matin au soir, produire ce qui ne peut pas être.

S'ils devenaient forts demain, par hasard, ils démoliraient, mais ils ne sauraient point rebâtir.

Leur cœur est tout plein de généreuses pensées, peut-être; ils voient la souffrance et ils s'indignent; mais, dans leur esprit brumeux, il n'y a qu'un pauvre roman commencé à la hâte et dont ils ignorent le dénouement.

Comme les haillons valent mieux encore que la nudité, le Temple est utile. La pauvreté se résigne aux mensonges avides de ses marchands, qu'elle connaît mieux que nous et qu'elle accepte au même titre que l'usure nécessaire du Mont-de-Piété. Tant que les hommes de génie qui organisent le travail dans les almanachs n'auront point procuré à chaque Français un minimum de mille écus de rente, il y aura des choses comme cela.

La rue Percée et la place de la Rotonde participaient de la solitude du marché. *Les Lions* et *l'Éléphant*, les deux tavernes rivales qui se partagent la vogue en ce lointain Paris, contrastaient par leur bruyante animation avec le silence voisin. Leurs tuyaux à gaz, suspendus devant le comptoir, lançaient des gerbes flottantes de lumière et appelaient au loin les gosiers échauffés.

Les autres cabarets plus modestes, qui, d'ordinaire, ne peuvent soutenir la concurrence, avaient, ce soir-là, leur bonne part de chalands.

Le vin à douze sous coulait le long de la rue du Petit-Thouars, et les marchandes, jeunes et vieilles, arrosaient amplement leurs langues fatiguées par les clameurs de la journée.

La rue du Temple était telle que nous l'avons vue à la tombée de la nuit. Le même mouvement y régnait toujours, et le fracas, loin de s'éteindre, semblait aller en augmentant.

L'heure de s'habiller pour le bal n'avait pas encore rigoureusement sonné; mais dans ces quartiers sans façon nul n'a honte de son impatience. Les plus fous, au contraire, sont les plus glorieux. Les déguisés abondaient déjà sur le trottoir, et de longues disputes s'entamaient çà et là dans l'idiome imagé du carnaval.

Le long des magasins de nouveautés, il y avait toujours presse de curieux qui regardaient le velours de coton, les écharpes à franges et les gravures enluminées représentant Balochard et Chicard, ces dieux crottés des saturnales parisiennes.

Si le carnaval durait toute l'année, il se trouverait des badauds candides pour contempler cela pendant trois cent soixante-cinq jours.

Parmi les cabarets qui avoisinent le Temple, un des mieux achalandés, après *l'Éléphant* et *les Deux Lions*, a pour enseigne : *la Girafe*. Il est situé à l'angle de la petite rue de la Corderie et de la place du même nom.

Notre voyageur, M. le baron de Rodach, que nous avons laissé au milieu du marché, poursuivant vainement le jeune Franz perdu dans la foule, ne s'était point retiré depuis lors. Il avait dîné dans un restaurant voisin, et maintenant il semblait se livrer à de nouvelles recherches.

Tous ceux qui voyaient sa silhouette sombre glisser le long des baraques abandonnées le prenaient pour un agent de police, espèce qu'attire abondamment la renommée punique du quartier.

Notre voyageur n'avait point changé de costume, et semblait s'inquiéter assez peu de l'effet qu'il produisait sur les passants.

En sortant du marché, il s'était rendu tout droit à l'extrémité la plus éloignée de la rue de la Rotonde. Il marchait en homme qui a son but et qui sait son chemin.

Mais, en arrivant au bout de la rue, il s'arrêta dérouté.

Une maison toute neuve s'élevait au-devant de lui, et son étonnement disait qu'il ne s'attendait point à la trouver là. Cette maison, sans être somptueuse, n'avait pas la physionomie de ses voisines. Le baron resta indécis auprès de la porte.

— Voici un nouveau contre-temps! murmura-t-il en secouant la tête; le Temple est fermé, il faut que j'attende désormais à demain pour trouver madame Batailleur. Quant à mon ami Hans, à moins qu'il n'ait fait fortune, je pense que son domicile aura changé. Ceci me paraît bien beau pour lui!

Nonobstant ces réflexions, le baron tira le bouton de cuivre de la sonnette et entra chez le concierge.

— Monsieur Hans Dorn? demanda-t-il.

— Connais pas, répondit-on du fond d'une loge chaude qui sentait affreusement l'oignon.

Puis on ajouta :

— Qu'est-ce qu'il fait, celui-là?

— Il est marchand d'habits, répondit le baron, et je l'ai connu dans cette maison.

— Quand c'était une baraque, riposta le portier. Il n'y a pas de marchand d'habits chez nous. Voyez voir ici près : les trous à chineurs ne manquent pas.

Ce portier restait dans les limites de son droit d'insolence. Il vint lui-même fermer la porte de sa loge sur le nez du baron, qui se retira désappointé.

Une fois dans la rue, le baron regarda tout autour de lui, comme s'il eût cherché encore la maison absente où il avait cru trouver Hans Dorn.

— Où le prendre? pensait-il en revenant sur ses pas; Dieu veuille seulement qu'il n'ait point quitté le Temple! S'il y est encore, fallût-il frapper à toutes les portes, l'une après l'autre, je saurai bien le retrouver!

Hans Dorn, à cette heure même, entrait au cabaret de *la Girafe*, dont le propriétaire, nommé Johann, était pour lui une vieille connaissance. *La Girafe*, moins grande et moins fréquentée que les deux tavernes à la mode, servait surtout de rendez-vous aux Allemands, qui abondent dans le Temple et qui font volontiers bande à part.

Dans la salle d'entrée, il y avait des marchands ambulants ou chineurs qui buvaient sur le comptoir. Ils étaient servis par une grosse femme à la figure rouge et réjouie qui écorchait, avec un aplomb égal, l'allemand et le français. C'était la compagne de Johann, l'ancien écuyer de Bluthaupt, et nous avons dû l'entrevoir dans la salle de justice du schloss, parmi le troupeau des servantes du vieux Gunther. Elle se nommait Luischen, Lottchen ou Leuchen; mais les gens du Temple, par une antiphrase bouffonne, l'avait surnommée *la Girafe*.

Elle était grosse et courte autant que l'animal peint sur son enseigne était long et fluet.

Mais elle faisait bonne mesure et son sourire épanoui réjouissait l'âme des buveurs.

Dans une chambre de médiocre étendue, qui donnait sur la rue du Puits, une société assez nombreuse était réunie autour de deux ou trois petites tables, rapprochées pour la circonstance. Les convives étaient tous Allemands, et fêtaient ensemble le carnaval.

Plusieurs fois par an, le cabaret de Johann voyait ces mêmes convives se rassembler et boire en rappelant de bien vieux souvenirs.

En passant dans la salle d'entrée, Hans et la Girafe échangèrent une cordiale poignée de main. Puis le marchand d'habits perça le flot des buveurs et s'introduisit dans la salle réservée.

Une acclamation joyeuse accueillit sa venue. Il prit la seule place vide qui restât autour des tables, et le festin commença aussitôt.

Presque tous les convives réunis ainsi chez Johann étaient d'anciens serviteurs de la maison de Bluthaupt, ou tout au moins des émigrés du Wurzbourg. Ils exerçaient dans la ville des industries diverses, et le plus



Ah çà! voisin Hans, qu'avez-vous donc ce soir? (Page 122, col. 2.)

grand nombre d'entre eux tenait au Temple par quelque aboutissant.

Johann avait dépassé les limites de l'âge mûr. En vieillissant, il n'avait point perdu son air maussade et défiant. Son commerce prospérait, du reste, et tout, dans sa personne, avait une apparence aisée.

Fritz, le courrier, ne semblait pas avoir autant à se louer du sort. Il était marchand d'habits, comme Hans Dorn; mais ses bénéfices ne lui permettaient point d'apporter beaucoup de recherche dans sa toilette. Il avait un vieux paletot gris usé jusqu'à la corde, et un chapeau déformé qui sentait le *chineur* d'une lieue.

Hans, au contraire, portait un costume décent. Il ne *roulait* plus guère et faisait des achats en grand sur le carreau du Temple. Ses amis pensaient qu'il avait quelque part une bonne somme placée pour établir sa petite Gertraud.

Les autres convives avaient occupé des emplois de domesticité au schloss, ou bien des fermes dans les dépendances de

Bluthaupt. Les uns et les autres avaient quitté le Wurzbourg à différentes époques, chassés par les exigences ou les tracasseries des successeurs du comte Gunther. Ils avaient changé de maître avec répugnance, et ce qu'ils eussent souffert volontiers de la part d'un fils de Bluthaupt, ils n'avaient point pu le supporter venant d'une main étrangère.

La plupart d'entre eux avaient essayé diverses résidences avant d'arriver à Paris; ceux qui s'y étaient fixés les premiers avaient appelé les autres. Les Allemands sont industrieux et rangés : presque tous gagnaient leur vie sans trop de peine, et ils n'avaient point à se plaindre de leur nouvelle patrie.

La soirée s'entamait gaiement. Johann avait tiré de son meilleur. Cela ne valait pas le vin du Rhin; mais cela se buvait et tout le monde avait soif. Hans seul apportait à cette fête de famille un visage distrait et préoccupé.

— Eh bien! mes fils, dit Johann au bout de quelques minutes employées comme on le devine, les affaires vont-elles un peu depuis la dernière fois?

— Pas trop mal, pas trop mal! répondit-on de tous côtés.

— Paris est un bon endroit pour ceux qui ont de la conduite, ajouta un gros gaillard passablement couvert qui se nommait Hermann et qui avait été l'un des laboureurs de Bluthaupt; quand on peut se garder de la boisson, ça marche tout de même.

L'assemblée entière approuva ce discours éminemment moral, et l'on but à la santé d'Hermann le sage, qui avait déjà une pointe de vin.

Le visage de Fritz s'était rembruni, et il avait jeté un regard sur son pauvre paletot, percé aux deux coudes, gras au collet, privé des trois quarts de ses boutons, qui faisait vraiment tache au milieu des toilettes endimanchées de ses compagnons.

— La boisson, grommela-t-il en rougissant et le nez dans son verre, ça fait oublier bien des choses. Tant mieux pour ceux qui n'ont rien à oublier!

Fritz était un homme de cinquante ans. Il avait une grande figure maigre, pâle et barbue. Les rides de son front et l'expression morne de son regard annonçaient la fatigue et la souffrance.

Il gagnait autant que les autres; mais, chaque jour, il allait s'enivrer tout seul on ne savait où.

— Ça me fait plaisir, reprit Hermann, de nous voir encore une fois tous réunis; nous tenons bon, savez-vous? et, depuis des années que nous avons quitté le pays, pas un seul d'entre nous n'a manqué à l'appel.

— Excepté la pauvre Gertraud, dit tout bas le cabaretier Johann qui regarda Hans à la dérobée.

La distraction de Hans l'avait empêché d'entendre et il n'avait saisi que le nom de Gertraud.

— Je vous suis obligé, voisin, répondit-il, ma petite fille se porte bien, Dieu merci; et je suis chargé de faire ses compliments à la compagnie.

On cligna de l'œil tout autour de la table.

— Ah çà! voisin Hans, dit le cabaretier, que diable avez-vous donc ce soir? On me reproche souvent d'être un rabat-joie et un trouble-fête, ce qui n'est pas avantageux dans mon état. Vous, au contraire, vous passez pour le boute-en-train de la société. Est-ce que je vais être obligé de rire à votre place?

Hans dérida son front de force et se fit une figure gaie.

— J'ai quelque chose, c'est vrai, répliqua-

t-il : c'est une idée qui m'est tombée sur le crâne ce soir et qui me donne mal à la tête. Mais je suis venu ici pour chanter des airs du pays et pour causer de nos vieilles histoires de Bluthaupt. Chantons et causons, mes camarades, c'est le moyen de me guérir!

Hans secoua les boucles de ses cheveux grisonnants, et leva son verre au-devant de son visage, où un rayon de gaieté cordiale était revenu.

Il entonna le premier couplet d'une chanson allemande qui avait retenti bien souvent autrefois sous les hautes voûtes de la salle de justice, au château de Bluthaupt.

Tous les convives lui prêtèrent l'appui de leurs voix, et le chant, répété en chœur, parvint jusqu'aux oreilles des chalands de passage qui buvaient dans la salle d'entrée.

On fit silence, les canons de vin épais s'arrêtèrent à moitié chemin des bouches altérées. Plus d'un cœur battit, plus d'un œil se mouilla. C'était comme un bon vent qui apportait à l'improviste la voix aimée de la patrie.

Et quand le premier couplet fut fini, tous les émigrés dirent : Bravo! et burent à la santé de ceux qui leur parlaient de l'Allemagne.

Dans la chambre réservée, l'émotion était plus grande encore. Lorsque Hans commença le second couplet, plus d'une voix trembla en l'accompagnant.

C'était un de ces airs mélancoliques et simples que le sentiment musical particulier à la race germaine entoure d'une belle harmonie. Le pays tout entier était dans ce chant qui venait d'Allemagne et que les Allemands répétaient.

Ils y mettaient leur âme, et, à mesure que les notes tombaient émues, les souvenirs surgissaient en foule; le passé se réveillait. Ils voyaient tous, au milieu du grand paysage de la montagne, le schloss antique qui dressait fièrement la vieillesse de ses tours.

Ils ne seraient pas plus méchants que le commun des hommes, s'il ne leur manquait un sens : la reconnaissance pour l'hospitalité donnée.

Le dernier son mourut au bruit des verres qui se choquaient; puis il se fit un long silence.

— C'était le bon temps! dit Hermann avec un gros soupir.

Hans avait les yeux fixés dans le vide, et, la bouche entr'ouverte, il semblait sourire au fond de sa mémoire.

— C'était le bon temps! reprit Hermann; nous étions jeunes, et le maître du noble château s'appelait encore Bluthaupt.

Hans tourna vers lui son regard chargé de rêverie.

— Qui pourrait dire si Bluthaupt est mort? murmura-t-il.

Johann secoua la tête, pendant que son regard devenait inquiet. Les autres convives ouvrirent de grands yeux.

Hans remua les lèvres à deux ou trois reprises, comme s'il eût hésité à parler.

— Vous souvenez-vous de la comtesse Margarethe? prononça-t-il enfin d'une voix si basse, que ses voisins eurent peine à l'entendre.

— Si nous nous souvenons de la bonne comtesse! s'écria Hermann.

— Je la prie aussi souvent que ma patronne, ajouta Fritz ; car je suis bien sûr qu'elle est une sainte dans le ciel!

Hans avait les yeux baissés.

— Je voudrais que vous eussiez vu cet enfant-là comme moi, murmura-t-il encore.

C'était comme une apparition ! Le nom de Bluthaupt était sur mes lèvres...

Il s'arrêta. Les convives l'écoutaient bouche béante. Johann l'examinait en dessous.

La fenêtre qui donnait sur la rue du Puits était recouverte de rideaux quadrillés de rouge et de blanc. Leurs plis roides et déteints tombaient de biais et laissaient visible la moitié d'un carreau de chaque côté.

Hermann était assis en face de cette croisée.

Au moment où Hans Dorn allait reprendre la parole, l'ancien laboureur fit un brusque mouvement et montra du doigt la fenêtre.

Tous les regards se portèrent à la fois de ce côté. On vit, collée à la vitre, une figure pâle qui se retira précipitamment et disparut dans l'ombre de la rue.

Hans tressaillit et poussa un cri étouffé.

— Encore ! murmura-t-il, encore une vision !

— Par le diable ! s'écria Johann en colère, votre vision va la danser, voisin Hans ! Je vais lui apprendre à venir nous espionner comme cela... Fermez les rideaux, Fritz, et attendez-moi un petit peu.

Il se leva, prit un bâton dans un coin et s'élança au dehors.

Quand il fut parti, la porte de la salle d'entrée, qu'il avait oublié de refermer, s'entre-bâilla doucement et montra la figure inerte de l'idiot Geignolet.

Personne ne l'aperçut.

Il regarda un instant les convives avec un rire silencieux et stupide ; puis il se glissa doucement dans la chambre réservée et se blottit sous une table, auprès de la porte.

VI

LE PETIT GUNTHER

Joseph Regnault ou Geignolet avait un corps dégingandé, des articulations grosses et noueuses rattachant des membres grêles, de grands pieds plats, des mains énormes et une poitrine creuse qui se cachait entre deux épaules pointues.

Sa bouche large demeurait presque toujours entr'ouverte dans le sourire immobile de l'idiotisme. Son nez était écrasé, ses yeux, à fleur de tête, touchaient à ses cheveux fauves et rares, sous lesquels il n'y avait point de front.

Il s'arrangea commodément sous sa table et fourra sa langue avec délices dans un verre d'eau-de-vie qu'il tenait à la main.

Quand le verre fut vide, il tira de sa poche une petite bouteille qu'il baisa en grimaçant amoureusement. Il remplit de nouveau son verre et le but à gorgées imperceptibles, comme les enfants gourmands sucent la liqueur sucrée d'un bonbon.

Il ne faisait point de bruit, personne ne soupçonnait sa présence.

Johann était dehors. Aux cabarets du Temple, comme partout ailleurs, les convives absents font, sans le savoir, les frais de la conversation.

Ceux qui restaient autour de la table, dans la salle réservée de *la Girafe*, se prirent à parler du maître de céans. On le déclarait brave homme, mais on semblait s'entendre. Il y avait de certains sourires narquois pour accompagner les éloges.

En somme, il était facile de voir que le cabaretier ne passait point pour un saint et qu'il excitait, parmi ses pratiques, une certaine défiance.

— Il fait toujours les affaires du *Bausse*

(patron), dit Hermann comme conclusion; et ce n'est pas un beau métier! Je l'aimais mieux quand il ne faisait que prêter à la petite semaine.

Johann rentrait en ce moment, laissant encore la porte entr'ouverte. Il jeta son bâton dans un coin et revint s'asseoir d'un air de mauvaise humeur.

— Ah çà! mes vieux, dit-il, nous avons la berlue!... Il n'y a pas plus de curieux dans la rue du Puits que sur la main... Buvons un peu pour nous éclaircir les yeux.

— Je savais bien que vous n'auriez trouvé personne, murmura Hans; ceux qui se montrent ainsi aux heures où l'on parle des morts savent se cacher quand ils veulent, et ce n'est point le regard d'un homme qui pourrait les découvrir malgré eux.

— Allons donc! dit Johann.

Les autres convives frémirent, et Fritz ébaucha un signe de croix dans son coin.

— Mais qui donc avez-vous vu ce soir, voisin Hans? reprit Hermann; vous alliez nous le dire lorsqu'on vous a interrompu.

— Celui que j'ai vu, répondit le marchand d'habits, était bien un homme en chair et en os... Mais à quoi bon vous parler de ces choses? Je suis un pauvre fou, vous savez bien. Je crois voir partout des ressemblances, et il me semble toujours que Bluthaupt va croiser mon chemin.

Hermann lui tendit la main par-dessus la table.

— Vous êtes un bon cœur, voisin Hans, dit-il, et vous vous souvenez. C'est pour cela que nous vous aimons!

— Allons! allons! s'écria Johann en haussant les épaules, on dirait que nous sommes à un enterrement, ici! Parlons des vivants, morbleu! ou nous ne pourrons jamais boire le vin tiré. Voisin Hans, quand marions-nous notre petite fille?

— Ah! ah! dit Hermann, ça fera une jolie épousée; et si j'étais moins vieux de vingt ans...

— C'est encore une enfant, répondit Hans; nous avons tout le temps de songer à cela.

— Eh! eh! fit le sceptique Johann, il n'y a plus d'enfants, voisin Hans; et la petite Gertraud a déjà des yeux!... Je sais bien ce que je dis.

— Elle a des yeux et de l'argent, reprit Hermann. Vous trouverez quelque bon garçon, père Hans, qui lui apportera un état vaillant et des économies. Pas de bêtises, voyez-vous! Il faut quelques sous pour entrer en ménage; et quand on n'a rien, l'amour ne vaut pas le diable!

— *Nib de braise!* dit une voix pleureuse auprès de la porte. Jean Regnault n'a pourtant pas le sou...

Chacun se tourna vers l'endroit d'où partait la voix, et l'on aperçut Geignolet, couché sur sa table et suçant paisiblement son verre d'eau-de-vie.

Johann cligna de l'œil en regardant les convives et se mit à rire.

— Je ne voulais pas vous parler de cela, voisin Hans, dit-il, mais il paraît que le pauvre Jean Regnault approche votre fille de plus près qu'il ne faudrait.

— Jean est un digne enfant, répliqua le marchand d'habits; il soutient courageusement sa famille, mais j'avoue que je voudrais un autre gendre pour ma petite Gertraud.

— Parbleu! fit en chœur l'assemblée.

Geignolet se glissa hors de son abri et se mit à cheval sur un banc.

— Hue! cria-t-il joyeusement dès qu'il

eut pris possession de sa monture ordinaire, hue! bourrique!

Puis il ajouta sur un mode plaintif

— Geignolet a grand'soif, mais il sait bien ce que son frère Jean dit à mam'selle Gertraud.

— Entendez-vous? s'écria Johann.

— Oui, oui, reprit Geignolet, et tous les soirs mam'selle Gertraud *monte un gandain*[1] au vieux Hans.

— Ça sait parler comme un marchand fini! grommela Hermann entre ses dents.

— Quel *gandain*, mon petit Joseph? demanda Johann d'un ton caressant; si tu nous dis ça comme il faut, tu auras un canon.

—Je n'aime pas le vin, dit Geignolet avec mépris; je veux quatre sous de dur pour mettre dans ma bouteille.

— Tu les auras, Geignolet.

L'idiot se dandina sur son banc. Hans attendait sans trop d'émotion. La figure revêche de Johann exprimait une joie méchante.

Geignolet chantonna le refrain bizarre de la chanson qui était son ouvrage, puis il commença tout à coup à tue-tète :

C'est demain lundi,
Et mamau Regnault n'a pas trente-trois sous
Pour payer sa place;
On va nous mettre sur le pavé
Pour notre mardi-gras;
Sur le pavé, sur le pavé,
La bonne aventure, oh! gai!

— Nous savons cela, interrompit Johann; après?

L'idiot le regarda d'un air hébété, puis il sembla chercher au fond de sa cervelle vide.

1. Tromper, en faire accroire.

— Vous n'avez pas rempli ma bouteille, dit-il.

Johann prit une des topettes d'eau-de-vie qui étaient sur la table et en versa quelques gorgées dans le flacon de l'idiot.

— Hue! bourrique! s'écria celui-ci en frappant sur son banc avec des transports de joie.

Puis il reprit sa chanson :

Le fils Regnault revient le soir
Et donne tous ses sous à la mère
Pour acheter du pain.
A moi, il me donne un sou
Pour que je ne dise pas
Qu'il va voir mam'selle Gertraud,
Et l'embrasser, et l'embrasser,
La bonne aventure, oh! gai!

Un sourire vint à la lèvre de tous les convives. Le marchand d'habits avait froncé légèrement le sourcil.

— Voisin Johann, dit-il, si vous avez cru me causer du chagrin, vous n'avez réussi qu'à demi. Jean Regnault est pauvre, je le sais aussi bien que vous, mais c'est un digne cœur, et puis ne sais-je pas bien que Gertraud mourrait avant de désobéir à son père?

Johann baissa les yeux d'un air de dépit.

— Va-t'en! dit-il à l'idiot en le menaçant du poing.

Geignolet s'enfuit en démanchant son pauvre corps mal bâti.

— J'étais pauvre, moi aussi, reprit Hans qui se parlait à lui-même, et la mère de Gertraud n'a pas été malheureuse avec moi!

Johann était riche de son fonds de marchand de vin, achalandé passablement, et d'une autre industrie qui lui donnait grand

pouvoir sur les pauvres gens du Temple.

Il faisait les affaires d'un homme qu'on appelait le *Bausse* ou le *grand Bausse*, le patron par excellence, et qui, moyennant un partage usuraire des bénéfices, se chargeait de payer les loyers des marchandes indigentes. Ce pouvait être un vilain métier, mais on y gagnait de l'argent.

Johann, nonobstant son aisance, n'aimait point à donner. Il avait un sien neveu qui voulait s'établir, et il convoitait pour lui, depuis longtemps, le bon petit pécule qu'on supposait au marchand d'habits Hans. Il avait compté sur cette soirée pour glisser sa pointe entre la poire et le fromage.

Mais le coup était manqué. Johann se taisait désormais d'un air chagrin.

Le silence qui suivit ramena chacun, par une pente insensible, aux souvenirs qui avaient préoccupé les premiers instants de la réunion.

Chacun, sans le savoir, avait la même pensée, et quand Hermann, reprenant la parole, prononça de nouveau le nom de Bluthaupt, tout le monde avait oublié la diversion récente et l'intermède de l'idiot Geignolet.

— Tout de même, dit l'ancien laboureur du schloss, personne n'a jamais bien su les détails de cette terrible histoire d'autrefois.

— Ce que fait le démon, murmura un fermier devenu marchand de franges, reste toujours un secret, et la ruine de Bluthaupt est l'œuvre du démon.

— Ce fut une affreuse nuit, reprit Hermann. Je frémis encore en songeant à ce qui dut se passer entre les murailles du château!

Fritz voulut porter son verre à ses lèvres ; mais sa main tremblait.

— Au dedans du château, murmura-t-il, et au dehors!... Oh! oui, ce fut une nuit affreuse! La Hœlle était noire comme la bouche de l'enfer... et il me semble entendre encore ce cri qui vient me réveiller quand je dors et qui me force à boire, à boire toujours, afin de ne plus penser!

Il passa le revers de sa main sur son front, où brillaient des gouttes de sueur.

— Il y a un homme, dit Johann, qui en sait plus long que personne sur toutes ces choses, et cet homme est notre voisin Hans. Mais il n'a jamais voulu se déboutonner avec ses vieux camarades, parce qu'il n'a pas confiance en nous.

Hans ne répondit pas.

— Le fait est que Hans n'a jamais desserré la bouche à ce sujet, reprit Hermann. Pourtant il resta plus de la moitié de la nuit dans la chambre de la comtesse Margarethe, et sa femme Gertraud, que Dieu bénisse! y demeura toute la nuit.

Hans ne répondit point encore. Il semblait perdu dans ses réflexions.

— Nous avons tous ouï dire, poursuivit Hermann en baissant la voix, que, vers l'approche du jour, les trois Hommes Rouges de Bluthaupt apparurent au château, comme c'est leur coutume, depuis des siècles, lorsqu'un comte naît ou meurt. Klauss, qui est maintenant domestique dans la maison de Geldberg, les vit courir sur la montagne, parmi les brouillards du crépuscule, en revenant de Heidelberg où il avait été envoyé par notre pauvre maîtresse. Le premier courait à bride abattue, et son corps, rouge comme le feu, semblait brûler les flancs de son cheval. Le second portait un enfant entre ses bras. Le troisième tenait en travers une femme évanouie.

Les anciens serviteurs et vassaux de Bluthaupt avaient entendu raconter cent fois cette histoire ; mais ils l'écoutaient avec un intérêt toujours nouveau. Ils avaient joué leur rôle, pour ainsi dire, dans cette mys-

térieuse légende, et c'était à quelques pas d'eux que l'œuvre du démon s'était accomplie.

— L'enfant était le fils du diable, dit Johann ; et la femme était Gertraud, que notre voisin Hans épousa six mois après.

Hans détourna sur lui un regard grave et sévère.

— L'enfant était le légitime héritier de Bluthaupt, prononça-t-il lentement, et la femme était une douce créature qui s'agenouille aux pieds de Dieu, à cette heure, en priant pour nous.

Johann réprima un mouvement de colère.

— Il n'y a point à discuter avec vous là-dessus, voisin Hans, répliqua-t-il ; vous savez et nous ne savons pas. Mais, quand nous vous questionnons en bons frères que nous sommes, pourquoi gardez-vous toujours le silence?

— Je suis faible, répondit Hans, et j'ai une fille qui n'a que moi pour appui. Si mes paroles pouvaient servir l'héritier de notre maître, Dieu m'est témoin que je parlerais, au risque d'être écrasé par leur vengeance...

— La vengeance de qui? demanda vivement Johann dont l'œil prit un regard cauteleux.

— Ce sont des hommes puissants, poursuivit Hans au lieu de répondre; nous ne pouvons rien contre eux et nous ne pouvons rien pour le fils de Bluthaupt!

—Ce ne fut donc pas le diable, murmura l'un des convives, qui étrangla le comte Gunther et qui étouffa la comtesse Margarethe ?

— Le diable a bon dos, dit Hermann, et les sots se chargent d'allonger son compte!

— En définitive, voisin Hans, ajouta Johann négligemment, que l'enfant fût ou non le fils du démon, vous avez été son père nourricier et vous devez savoir ce qu'il est devenu.

— Plût à Dieu! murmura le marchand d'habits. Sur ceci, ajouta-t-il tout haut, je je n'ai rien à cacher et je puis tout dire. Après la mort du comte Gunther, nous nous retirâmes, Gertraud et moi, dans les dépendances du château de Rothe, où j'avais encore ma famille, étant né vassal d'Ulrich de Bluthaupt. L'enfant était avec nous. Gertraud et moi, nous l'élevions en secret. Les trois fils d'Ulrich, Otto, Albert et Goëtz, seuls, connaissaient le mystère et venaient parfois visiter notre cabane.

« Ils étaient alors bien jeunes et bien pauvres! La proscription pesait sur leurs têtes; ils n'avaient ni argent ni abri, mais ils mangeaient du pain sec et ils buvaient de l'eau pour subvenir aux besoins de l'enfant qu'ils aimaient tous les trois avec passion.

« J'ai vu bien souvent des larmes dans les yeux du noble Otto, tandis qu'il contemplait le sommeil souriant de son neveu. Il songeait sans doute à la comtesse Margarethe, dont l'enfant était tout le portrait.

« J'ai vu Goëtz l'insouciant et Albert le frivole se pencher, pâles d'émotion, au-dessus du berceau.

« Si Dieu l'avait permis, le petit Gunther aurait eu trois vaillants appuis dans la vie, car les bâtards ont tous trois le même cœur!

« Il était beau. La douce âme de sa mère était dans ses grands yeux bleus. Gertraud et moi, nous eussions donné notre sang pour lui épargner une larme.

« Quatre ans se passèrent. Ma femme devint enceinte et donna le jour à cette pauvre enfant qui porte son nom aujourd'hui et qui est mon seul bien sur la terre. Les trois bâtards cessèrent tout à coup, vers ce temps, de visiter notre maison. Leurs ennemis avaient le dessus; la police autrichienne avait surpris le secret de leur vie errante : ils étaient captifs dans les prisons de Vienne.



Une fois dehors, le baron et Hans marchèrent côte à côte. (Page 133, col. 2.)

« Nous ne savons point ce qui se passait dans les environs de Bluthaupt; mais il paraît que les anciens tenanciers du vieux comte continuaient à s'occuper de la catastrophe qui avait marqué la nuit de la Toussaint. Dans leur ignorance amie du surnaturel, ils donnaient toujours le nom de Fils du diable à l'héritier de leur seigneur. Vous devez connaître cela mieux que moi, Hermann, et vous, Fritz, puisque vous étiez encore dans le Wurtzbourg.

— Un homme ne peut dire autre chose que ce qu'il entend raconter, répliqua Hermann avec une sorte de honte; tous ceux qui parlaient de l'enfant affirmaient que le démon était son père, et véritablement, voisin Hans, le comte Gunther était bien vieux!

Johann, qui avait écouté Hans avec une attention avide, approuva du geste et renforça la malice de son sourire.

Fritz buvait. Ses yeux étaient fixes et mornes. Ses lèvres remuaient par intervalles, et les paroles qu'il prononçait n'étaient point entendues.

— On s'occupait beaucoup de nous autour du schloss, reprit Hans. Le secret de notre conduite avait fini par percer; on savait que le prétendu Fils du diable était dans notre maison, et, par une contradiction étrange, tout en donnant à l'enfant de leur maître ce nom maudit, les vassaux de Bluthaupt l'attendaient comme un messie.

« Ils étaient bien malheureux; et ceux d'entre vous qui sont restés quelque temps au pays doivent le savoir mieux que moi! Les trafiquants qui avaient succédé aux nobles comtes faisaient peser sur les tenanciers des exigences insatiables. Ces belles campagnes de Bluthaupt, que nous connaissions si riches et si prospères, ne rapportaient plus au laboureur le pain de la journée! Tout allait aux maîtres iniques, et les fermiers, vaincus par la misère, jetaient déjà leurs regards autour d'eux pour chercher au loin une autre patrie.

— C'est vrai, murmura Hermann, tout était bien changé!

— Ces hommes, poursuivit Hans Dorn, qui s'étaient introduits au château durant les dernières années de la vie du vieux comte, Mosès Geld le juif, le Magyare Yanos, Mira, Van Praët, Regnault et les autres, étaient encore dans le pays.

Au nom de Regnault, Fritz leva sur le marchand d'habits son œil sanglant et hagard.

— Il n'y avait que moi sur le bord de la Helle, balbutia-t-il d'une voix inintelligible, et je ne dors plus depuis vingt ans!

Hermann et les autres convives lui imposèrent silence. Johann veillait à ce que les verres fussent toujours emplis. En outre, il avait l'oreille au guet. Hans reprit :

— Un jour, ma pauvre femme était restée seule à la maison. Elle allaitait notre Gertraud. Le petit Gunther jouait au dehors.

« Tout à coup ma femme entendit des cris plaintifs non loin de la porte. Elle remit Gertraud dans son berceau et s'élança sur le seuil...

« Le petit Gunther avait disparu. On entendait encore ses cris faibles dans le lointain, et ma femme aperçut, au milieu d'un tourbillon de poussière, un cavalier de grande taille qui fuyait au galop sur la route.

« Elle crut reconnaître Yanos le Magyare.

« Quand les trois fils d'Ulrich s'échappèrent des prisons de Vienne, ils revinrent nous demander compte du dépôt confié. Nous leur montrâmes un berceau vide.

« Depuis lors, bien des années se sont passées. Ma pauvre Gertraud est morte. J'ai cherché le fils de mon maître patiemment et sans me lasser.

« Les trois bâtards ont fait de même, malgré tous les dangers qui les entourent.

« Mais l'enfant a échappé à toutes nos recherches. Ceux qui l'ont enlevé ont su le bien cacher. Et peut-être le dernier Bluthaupt a-t-il subi le sort de sa famille entière. »

Hans se tut et appuya sa tête sur sa main.

Les convives avaient espéré mieux de cette histoire, que leur imagination avait entourée d'avance de mystérieuses merveilles. Johann parut désappointé.

— Comme cela, dit-il brusquement, le Fils du diable est mort?

— Il y a gros à parier, du moins, ajouta Hermann; et puisque les autres sont bâtards, c'est une famille finie!

On entendit une demi-douzaine de gros soupirs autour de la table : c'était l'oraison funèbre de Bluthaupt.

Hans tourmentait de la main les masses épaisses de ses cheveux grisonnants.

— Je ne sais, murmura-t-il répondant à

sa propre pensée; mon Dieu, je ne sais! Jamais je n'ai vu de ressemblance pareille! Et je ne puis chasser ce visage d'enfant qui sourit toujours au-devant de mes yeux.

— Il n'a pas tout dit, grommela Johann; il y a quelque chose, bien sûr.

— Si c'était lui! reprit Hans dont l'œil s'animait de plus en plus; si j'avais revu l'héritier des comtes!

Hermann ouvrit la bouche pour questionner.

— Chut! fit Johann en clignant de la paupière.

Hans joignit ses mains et leva son regard vers le ciel.

— Plus j'y pense, reprit-il, et plus je crois. Ce doit être lui. Ce ne peut être que lui!

— Et où est-il? demanda Hermann incapable de se retenir davantage.

L'enthousiasme de Hans tomba, son front redevint pâle.

— Fou que je suis! murmura-t-il avec un sourire triste. Buvez, mes compagnons, et ne me demandez point à partager mes chimères. J'ai vu aujourd'hui un beau jeune homme qui m'a rappelé la comtesse Margarethe, voilà tout. Jamais fils ne ressembla si parfaitement à sa mère, c'est vrai; mais alors même que ce bel enfant serait mon petit Gunther, faudrait-il se réjouir?

— Nous sommes là une douzaine, dit Hermann avec chaleur, et nous avons de bons bras. L'enfant ne manquerait de rien.

— Merci pour ce mot-là, voisin Hermann! répliqua Hans; si jamais vous avez besoin d'un ami, frappez à ma porte. Mais nos bras ne peuvent rien pour l'enfant dont je parle, ajouta-t-il avec sa tristesse revenue. Dans quelques heures, tout sera dit pour lui peut-être. D'ailleurs nous serions de pauvres soutiens pour le fils des comtes... ses protecteurs naturels ne sont plus là; les lourdes portes de la prison de Francfort se ferment entre les bâtards et la liberté.

Il secoua la tête et tendit son verre à Johann; celui-ci versa dedans le reste de la dernière bouteille et sortit pour descendre à la cave.

Un moment de silence suivit le départ du cabaretier; Hans avait la tête basse et oubliait son verre dans sa main.

— Folie! folie! s'écria-t-il enfin avec une sorte d'emportement. Les fils d'Ulrich ne sortiront jamais des cachots de la Prusse. Qu'importe que l'enfant vive ou qu'il meure!

Il leva son verre. Au moment où il l'approchait de sa lèvre, un doigt toucha son épaule par derrière. Il se tourna et bondit sur ses pieds.

Il y avait là un homme que personne n'avait vu entrer. C'était un cavalier de grande taille, enveloppé d'un manteau poudreux et coiffé d'un large chapeau.

Sous ce chapeau apparaissait la figure pâle qui s'était montrée quelques minutes auparavant aux carreaux de la fenêtre.

Un nom vint à la lèvre de Hans stupéfait, mais il ne le prononça point, parce que l'étranger lui imposa silence d'un geste impérieux et lui fit signe de le suivre.

VII

UN REVENANT

Quand l'étranger se fut retiré, suivi de Hans Dorn, les convives de *la Girafe* demeurèrent un instants muets et comme interdits.

Puis ils se regardèrent à la ronde en hommes qui ont tous la même pensée. Au-

cune voix ne s'éleva pour demander le nom du nouveau venu.

— Quand on parle du loup, on en voit la queue, grommela le marchand de franges; l'avez-vous entendu ouvrir la porte, vous autres?

Tout le monde répondit négativement.

Hermann se leva et fit rouler deux ou trois fois la porte sur ses gonds qui crièrent.

Cette épreuve faite, Hermann revint s'asseoir et but le reste de son verre de vin.

— La porte crie, poursuivit-il, et d'habitude les bottes fortes font du bruit sur le carreau. Pourtant, quand le diable y serait, celui-là n'est pas de taille à passer par le trou d'une serrure!

— L'avez-vous bien reconnu, vous, Hermann? demanda l'un des buveurs.

— J'en mettrai ma main au feu quand on voudra! répondit l'ancien laboureur.

— Lequel est-ce?

— Oui, lequel des trois?

— Voilà le hic! Il y a bien vingt ans que je ne les ai vus, et je n'ai jamais su les distinguer l'un de l'autre.

Johann reparut sur le seuil avec des bouteilles pleines. Par une sorte d'accord tacite, tous les convives se turent à la fois, et pas une allusion ne fut faite à ce qui venait de se passer.

Seulement on se regardait de temps à autre à la dérobée, et l'on échangeait des signes d'étonnement muet.

Nul ne fit fête au vin apporté par le maître de *la Girafe*. Une contrainte lourde pesait désormais sur l'assemblée. Johann avait beau faire, chacun gardait quelque chose sur le cœur. Fritz tout seul continuait de boire sans relâche et ne prenait aucune part à la préoccupation générale.

Il balbutiait dans son verre une sorte de monologue fréquemment interrompu. Il parlait de la Hœlle de Bluthaupt et d'un cri d'agonie qui retentissait au fond de sa mémoire; il disait voir le visage d'un meurtrier lâche, aux rayons de la lune.

Mais chaque fois que Fritz s'enivrait, c'était toujours la même histoire. Il avait le vin lugubre. Personne ne s'avisait de donner attention à ses noires lubies.

Hans Dorn et l'étranger marchaient avec lenteur le long de la rue du Petit-Thouars. Les rayons pâles des réverbères éclairaient la haute taille du baron de Rodach, drapé dans les plis sombres de son manteau.

C'était lui qu'on avait aperçu naguère, épiant du dehors ce qui se passait à l'intérieur du cabaret de *la Girafe.*

Depuis le moment où il avait frappé à la porte de cette maison neuve qui remplaçait l'ancienne demeure de Hans, dans la petite rue de Beaujolais, le baron avait continué sa recherche avec patience. La rue de Beaujolais n'est pas longue; il était entré successivement dans toutes les maisons et n'y avait trouvé personne qui connût le marchand d'habits Hans Dorn.

Il y a aux abords du Temple tant de marchands d'habits et tant de noms tudesques!

La nouvelle demeure de Hans était séparée de la rue de Beaujolais par toute la longueur de la place de la Rotonde.

A Paris, les gens domiciliés aux deux extrémités d'une place de cette étendue s'ignorent aussi parfaitement que si la mer était entre eux.

Une fois au bout de la rue Beaujolais, le baron de Rodach sentit diminuer son espoir. Il ne savait plus où diriger ses efforts. Peut-être Hans Dorn avait-il quitté le Temple; peut-être n'était-il plus à Paris; il y était mort peut-être...

L'idée lui vint tout de suite de s'adresser aux nombreux cabarets qui entourent le marché; mais il connaissait l'ancien page

de Bluthaupt, nature distinguée et fière, qui ne pouvait avoir pris que les vertus de l'état social où le sort l'avait placé. Rodach devinait que le cabaret n'était point la retraite favorite de Hans. Néanmoins il se résolut à faire le tour des bouchons voisins.

— La première figure allemande que je rencontrerai, se dit-il, je prendrai langue et j'aurai bien vite des nouvelles.

Il s'arrêta devant le marchand de vins qui fait le coin de la rue Forez, *le Camp de la Loupe*. Il y vit des femmes ivres et se réjouissant avec ces fafioteurs qui sont la terreur de la Courtille.

Car le Temple a ses forts, ni plus ni moins que la Halle, et l'on cite deux frères, négociants en savates de la Forêt-Noire, dont la vaillance est si exagérée, qu'ils se mettent réciproquement la mâchoire en compote, les jours où ils ne trouvent point d'étrangers à *casser menu*.

Parmi ces figures rougies et brutales qui entouraient le comptoir, Rodach ne vit personne à sa convenance. Il passa outre, et après avoir donné un coup d'œil à deux ou trois bouges inconnus, il arriva devant l'illustre devanture des *Deux Lions*, sous le péristyle de la Rotonde.

Le Tortoni du Temple était au grand complet. L'aristocratie du marché s'y pressait comme toujours. Malgré le jour et l'heure, on y causait d'affaires; de vieux habits circulaient de mains en mains et se vendaient dix fois avant d'arriver à leur propriétaire définitif.

La plupart des marchands de vin du Temple sont prêteurs en même temps que cabaretiers. Ce que nous avons recueilli sur le taux de l'intérêt en usage dépasse toutes les limites du croyable et sera relaté autre part.

Le baron passa encore, augurant qu'il serait mal venu au milieu de cette foule affairée. Il vit *l'Éléphant*, *le Lion d'or*, *les Deux Boules*, et cette guinguette aimable où les dames du Temple se réunissent pour prendre leur café.

Ce fut seulement dans la rue du Puits, où il s'était engagé de guerre lasse, qu'il trouva enfin ce qu'il cherchait.

A travers les carreaux jaunis d'une guinguette, il aperçut Hans et ses compagnons. Le mouvement de Johann saisissant un bâton pour s'élancer au dehors ne lui échappa point; il s'éloigna précipitamment et laissa quelques minutes se passer avant de revenir.

Au bout de ce temps, il entra dans la première salle, où la Girafe distribuait gracieusement des canons et des sourires. Il se fit servir un verre de vin sur le comptoir. Les gens qui étaient là causaient à tue-tête et formaient des groupes bruyants.

Le baron, dont l'entrée avait excité d'abord une certaine sensation, finit par n'être plus remarqué. Il prit son temps, entr'ouvrit, par un effort insensible, la porte de la salle réservée, et profita de la sortie de Johann pour s'y introduire sans être aperçu.

C'était juste à l'instant où Hans Dorn parlait du jeune homme inconnu et de l'étrange impression qu'il avait éprouvée à sa vue.

Une fois dehors, Hans et le baron marchèrent un moment côte à côte et en silence. Hans était ému profondément; il ne pouvait trouver de paroles. Le baron méditait.

— Que Dieu soit loué, mon gracieux seigneur! commença enfin le marchand d'habits; je n'espérais plus vous revoir.

Le baron, qui pressait le pas involontairement sous l'effort de son agitation intérieure, s'arrêta tout à coup. Hans regardait avec un respect mêlé d'amour son mâle et noble visage que voilait à demi l'ombre de son chapeau rabattu.

Au moment où Hans allait poursuivre, le baron l'interrompit du geste.

— Parlez-moi du jeune homme, dit-il.

— Si vous avez entendu ce que j'ai dit là-bas, répliqua Hans, je ne puis ajouter que bien peu de chose. Il est venu chez moi ce soir, et quand mes yeux sont tombés sur lui, j'ai cru que la comtesse Margarethe était sortie du tombeau.

Les traits de Rodach devinrent plus pâles.

— Il lui ressemble, reprit le marchand d'habits. Ce sont ses yeux et c'est son doux sourire...

— Je le sais, dit Rodach; je l'ai vu.

— Et qu'en pensez-vous ?

— C'est lui !

Hans mit ses deux mains sur son cœur.

— Alors, murmura-t-il, c'est Dieu qui vous a envoyé !

— Vous a-t-il dit son nom? reprit Rodach.

— Il se nomme Franz.

Le baron ne put retenir un mouvement de joie.

— Vous voyez bien! s'écria-t-il, c'est un nom allemand !

Hans secoua la tête.

— Si nous n'avons que cet indice, mon gracieux seigneur, répliqua-t-il avec tristesse, nous pouvons nous tromper, car le jeune homme se dit Français et ne sait pas notre langue.

L'expression de joie qui était sur le visage du baron s'evanouit.

— Je crois que c'est lui, dit-il pourtant; j'en suis sûr... mon cœur me le crie! La main de Dieu s'est appesantie sur nous assez longtemps, et le sort nous doit une revanche. Qu'est-il venu faire chez vous ?

— Vendre ses habits.

— Il est donc pauvre?

— Il n'a plus rien. J'ai causé avec lui dix minutes et je sais toute son histoire. C'est un loyal cœur, étourdi comme un enfant et brave comme un soldat. Il a été quelque temps commis dans une grande maison de banque dont les chefs l'ont tout à coup chassé sans motif; il a vécu un mois ou deux des économies qu'il avait. Les habits qu'il m'a vendus sont sa dernière ressource et il compte en dépenser le prix cette nuit.

— Cela fait-il beaucoup d'argent? demanda le baron.

— Deux cent cinquante francs.

— A quoi veut-il dépenser tout cela ?

— Il a bien des choses à faire, répondit Hans. D'abord quelques petites dettes à payer, deux louis à peu près; secondement, un costume de bal masqué à louer et un déjeuner à payer au *Café Anglais.*

— Ensuite ?

La voix de Hans devint plus basse.

— Il se bat demain à six heures, reprit-il. Il n'a jamais touché à une épée, et il veut prendre une leçon d'armes pour se tenir comme il faut sur le terrain.

En écoutant les détails donnés par le marchand d'habits, le baron de Rodach avait souri involontairement. Il se représentait avec une sorte de complaisance paternelle ce bel enfant, étourdi comme son âge, et tout prêt à jeter son dernier louis pour une nuit de folie.

Mais, au mot de combat, son front se rembrunit tout à coup. La fierté de son regard s'adoucit jusqu'à peindre la sollicitude la plus tendre.

— Un duel! murmura-t-il, si jeune! Et avait-il l'air effrayé?

— Du duel? à peu près autant que du bal! répliqua Hans. Il riait en me confessant son ignorance de l'escrime, et il me disait que son

adversaire, tout expert qu'il est en fait d'armes, aurait du fil à retordre avec lui.

— Son adversaire est habile? dit Rodach dont le sourcil se fronça.

— Une des meilleures lames de Paris.

— Savez-vous son nom?

— Le jeune homme ne l'a point prononcé devant moi.

Rodach fit quelques pas avec agitation. Involontairement son esprit se reportait à cette conversation qu'il avait entendue quelques heures auparavant au coin de la rue des Fontaines. Hans le suivait la tête basse.

Le bon marchand d'habits songeait, et sa rêverie était pleine de découragement. Il y avait dix à parier contre un que ce sauveur, dont il avait d'abord salué si joyeusement la venue, était arrivé trop tard.

Comment retrouver l'enfant parmi la cohue bariolée qui allait envahir Paris dans cette nuit d'allégresse folle? Et, au bout de cette nuit, il y avait un duel à mort, une bataille inégale où le jeune Franz se présentait sans peur, mais sans espoir de vaincre, et comme une victime résignée à tomber.

Dans quelques heures, il n'y aurait plus personne à protéger, et l'espoir réveillé allait être anéanti pour toujours!

Le baron de Rodach avait les mêmes pensées, et l'inquiétude de Hans n'arrivait pas à la dixième partie de son angoisse.

Il avait bien souffert en sa vie; mais ce moment résumait toutes ses tortures passées.

En cet enfant que la mort menaçait se concentraient tous ses espoirs et tous ses souvenirs.

Mais les années de sa jeunesse et de son âge mûr avaient été une longue lutte contre le malheur; tout choc, si rude qu'il fût, le trouvait fier et ferme.

Au bout de quelques minutes, il s'arrêta brusquement et se tourna vers son compagnon.

— Et vous ne l'avez pas dissuadé de son dessein? dit-il.

— Souvenez-vous de vos dix-huit ans, répliqua le marchands d'habits; qu'eussiez-vous répondu à celui qui vous aurait parlé raison la veille de votre premier duel?

— J'étais un fou! murmura le baron.

— C'est le même sang bouillant et superbe qui coule dans ses veines, poursuivit le marchand d'habits; Satan lui-même ne le ferait pas reculer d'une semelle!

L'œil de Rodach eut un rapide éclair.

— Tant mieux! tant mieux! dit-il comme malgré lui.

Hans poussa un gros soupir, et l'enthousiasme du baron tomba.

Il croisa ses bras sur sa poitrine; sa botte éperonnée frappa violemment le pavé.

— Il faut pourtant que je le trouve! reprit-il. J'ai toute une nuit pour cela!

— Moi, je cherche depuis quinze ans! murmura le pauvre Hans.

Rodach souleva son chapeau et passa ses doigts dans ses longs cheveux noirs; puis, tout à coup, sa tête se redressa.

— Vous avez parlé d'une leçon d'armes? dit-il vivement.

— Après son costume de bal, répliqua Hans, c'était ce qui semblait lui tenir le plus au cœur.

— Ne vous a-t-il point dit à quelle salle il comptait se présenter?

Hans se gratta le front.

— Peut-être, répliqua-t-il; mais je ne m'en souviens pas.

— Cherchez! cherchez! répéta Rodach impétueusement; songez qu'il s'agit de sa vie!

Le pauvre Hans fit un appel désespéré à sa mémoire.

— Attendez donc! balbutia-t-il; mon Dieu! je crois pourtant qu'il m'a dit quelque chose! mais je ne connais rien à tout cela, moi : j'ai beau faire, je ne m'en souviens pas!

Il se pressa le front à deux mains.

— Attendez donc! attendez donc! répéta-t-il; il me semble bien qu'il a dit : « Je vais aller dans la première salle d'armes... »

— Il a dû prononcer un nom.

— Ce nom, je l'ai maintenant sur la lèvre, s'écria le marchand d'habits qui faisait des efforts surhumains pour maîtriser ses souvenirs rebelles. C'est un nom que j'ai entendu déjà, que je connais! Quel est le plus célèbre des maîtres d'armes?

— Grisier?

— Grisier! s'écria Hans qui fit un bond de joie. C'est cela!

Rodach respira longuement.

— Depuis quelques heures que je suis à Paris, dit-il, Dieu semble me conduire par la main. Ami Hans, je crois que notre étoile n'est pas tombée du ciel pour toujours.

— Grisier! répétait le marchand d'habits; c'est bien ce nom-là, j'en suis sûr!

— L'enfant sera sauvé, reprit Rodach; si c'est celui que nous cherchons, le ciel en soit loué à genoux! Si c'est un étranger, tant mieux pour lui!

Il toucha la main de Hans, jeta le pan de son manteau sur son épaule et s'éloigna à grands pas dans la direction du boulevard.

Hans voulut lui parler encore, mais il se perdait déjà dans l'ombre lointaine.

On voyait seulement sa haute silhouette noire passer de réverbère en réverbère, et l'on entendait tinter sur le pavé l'acier de ses éperons sonores.

VIII

UN INTÉRIEUR PATRIARCAL

Les bureaux de la maison de Geldberg, Reinhold et compagnie étaient situés dans la rue de la Ville-l'Évêque, au faubourg Saint-Honoré.

C'était un fort bel hôtel, bâti par quelque grand seigneur au commencement du règne de Louis XVI, et tombé de révolutions en chutes dans le domaine de la finance.

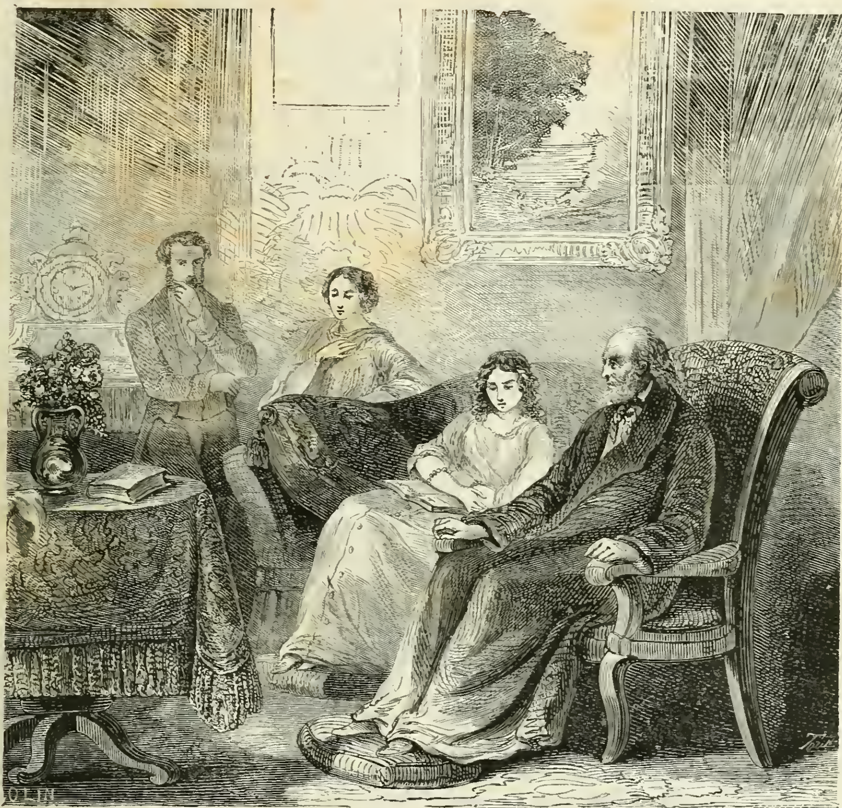
A part les bâtiments principaux qui vous avaient un grand air d'aristocratie et ne déparaient nullement ce quartier fastueux, patrie du sport parisien et des splendeurs exotiques, M. de Geldberg avait fait construire de spacieuses dépendances, où d'innombrables commis égratignaient, avec des plumes de fer, le papier réglé des livres de banque.

Ces commis s'estimaient trois fois plus que des sous-chefs de ministère. La haute considération dont jouissait la maison de Geldberg déteignait jusque sur ses employés, qui étaient des personnages.

Les expéditionnaires avaient de ces tournures qui commandent le respect; les teneurs de livres vous eussent inspiré une vénération sans égale ; les chefs de correspondance ne pouvaient être comparés qu'à des avoués près la cour royale ou à des sous-préfets, tant ils avaient bonne mine.

C'était merveille que de voir la tenue de ces bureaux modèles. Les garçons de recettes étaient de vieux braves de l'Empire. Les papas des surnuméraires siégeaient au palais Bourbon. Quant aux dignitaires des bureaux, ils avaient leurs noms à l'*Almanach Bottin*, et au-devant de leurs noms deux ou trois signes d'imprimerie indiquant les décorations les plus flatteuses.

Là tout inspirait la confiance, tout avait



Auprès de lui, assise sur des coussins, se tenait Sara, sa fille aînée. (Page 141, col. 1.)

un aspect rangé, calme et digne. Les bottes vernies criaient sur le plancher ciré. L'œil, ébloui par les cravates blanches, se mirait avec délices dans les lunettes vertes.

Les doigts des caissiers étaient de velours; les écus, comptés lestement, rendaient une harmonie honnête et discrète.

Tout ce qui tient de près ou de loin à la banque parisienne a gardé sans doute un souvenir pieux à la maison de Geldberg, Reinhold et Cie. Dans le fond du cœur, chacun s'associera aux éloges assurément incomplets que l'on accorde ici à ce comptoir recommandable.

En 1844, la maison était gérée par le jeune M. Abel de Geldberg, concurremment avec deux associés principaux : le chevalier de Reinhold et un riche médecin étranger, qui avait placé ses fonds dans le commerce. Ce médecin, qui n'exerçait plus qu'en amateur, se nommait don José Mira.

M. de Geldberg le père était très-vieux, et surtout considérablement usé par les fatigues d'une existence laborieuse. C'était un

de ces hommes industrieux et inquiets qui s'agitent dans la vie, qui s'évertuent, qui se fatiguent et qui ne jouissent point du fruit de leurs efforts. Ces hommes ressemblent à des vers à soie filant le coton qui doit leur servir de tombe. Ils filent des millions, et leurs héritiers reconnaissants les taillent en marbre au Père-Lachaise.

Il y avait déjà plusieurs années que M. de Geldberg s'était retiré complétement des affaires. Ses enfants et ses associés, qui lui vouaient une sorte de culte, prétendaient que le bon vieillard jouissait avec délices de ce calme heureux qui remplaçait les labeurs de sa vie. Ceci était grandement vraisemblable.

Pourtant il circulait à ce sujet, dans les bureaux et au dehors, des rumeurs vagues qui semblaient mettre en doute la prétendue félicité du vieux banquier.

On disait que s'il était retiré de la vie active, ce n'était pas tout à fait de son plein gré.

Le commerce est, après le jeu, la plus entraînante de toutes les occupations. S'il nous était permis de donner un pendant au fameux mot-mulet *bureaucrate*, et de risquer un bâtard grammatical moitié grec, moitié français, nous dirions que la traficomanie est un mal dont nul ne se guérit. Le joueur agonisant voit des atouts à travers sa prunelle troublée; le marchand suppute à sa dernière heure, et la suprême caresse de son esprit mourant est pour l'opération rêvée, qui emplit sa pauvre tête de chiffres surchargés et d'additions usurières.

On savait que le vieux M. de Geldberg était le négoce incarné. Comment admettre ce subit amour du repos? L'abdication est possible chez un empereur : on conçoit Dioclétien, Charles-Quint, Casimir de Pologne. Mais chez un banquier, c'est la chose invraisemblable. Qui plume-t-on, en effet, à planter des choux?

On disait que le respectable vieillard avait cédé plus ou moins à un petit complot de famille. Tout le monde s'en était mêlé : ses deux associés, son fils le brillant Abel de Geldberg, madame de Laurens, la comtesse Lampion et Lia, la douce enfant qui entourait ses derniers jours de soins si bons et si tendres.

Si violence il y avait eu, elle était toute dans l'intérêt du vieillard : ceci restait hors de doute. Les trois filles de M. de Geldberg, anges de piété filiale, ne pouvaient avoir que de vertueuses pensées.

M. Abel valait pour le moins ses sœurs, et quant aux deux associés, c'étaient de si braves gens !

On avait voulu forcer le vieux banquier à se reposer, voilà tout; on avait éloigné de lui des fatigues qui, vraiment, ne convenaient plus à son grand âge. Il était toujours le chef nominal de la maison, et Dieu sait qu'on lui payait en respect le double de ce qu'on lui enlevait en pouvoir.

Ses associés étaient à ses genoux; ses enfants l'adoraient; c'était pour tous une idole, — mais une idole qu'on avait mise sous cloche.

Il s'était résigné. Les affaires de la maison ne le regardaient plus. Il ne savait rien de ce qui se passait, et quand ses associés lui demandaient un conseil, par hasard, il leur refusait tout net l'appui de sa vieille expérience.

La retraite de M. de Geldberg avait eu lieu vers la fin de 1838, au plus fort de ces saturnales industrielles qui mirent toute la France en émoi. Jusqu'alors, la maison ne s'était point écartée du droit sentier de la vieille banque. Elle avait tondu le prochain selon la méthode antique; elle n'avait rien risqué. Ses bénéfices étaient clairs; ses comptes étaient nets; elle jouait à coup sûr, et le niveau de sa caisse, qui montait lentement, ne subissait jamais de reflux.

Après la retraite du vieux Moïse, un changement notable se fit dans les errements de la maison. La commandite, tenue à distance, se glissa bien doucement par la porte

entre-bâillée. Le bitume entra en fraude sous le paletot blanc du chevalier de Reinhold ; Abel et madame de Laurens servirent de chaperons aux actions des chemins de fer. Geldberg et Cie furent imprimés en grosses lettres à la quatrième page des journaux, et leur caisse, transformée en tonneau des Danaïdes, engloutit des millions qui coulèrent on ne sait où...

La maison n'en garda pas moins sa réputation de proverbiale austérité. Le sens des mots change quand on l'applique au commerce, et la gène seule peut transformer du jour au lendemain l'honneur mercantile en infamie. Néanmoins les anciens correspondants se disaient que les choses auraient été autrement, si le vieux Moïse n'avait point pris sa retraite.

Ils ajoutaient que ce brave homme ne pouvait ignorer entièrement ce qui se passait autour de lui, et qu'il en éprouvait un vif chagrin.

M. de Geldberg, en effet, semblait bouder comme Achille dans sa tente.

Tant que les bureaux de la maison dont il avait été le chef restaient ouverts au public, il s'enfermait dans son appartement particulier, et personne, pas même ses enfants, pas même son valet de chambre, n'avait le droit de l'y venir troubler.

Il voulait être seul, absolument seul, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

Ce qu'il faisait chaque jour durant ce long espace de temps, nul ne pouvait le dire.

Et ce n'était pas faute de chercher! Ses enfants avaient fait tout le possible pour découvrir le mot de cette énigme et n'y avaient point réussi.

Toutes les questions étaient inutiles, toutes les ruses se trouvaient déjouées par le silence obstiné du vieillard.

Depuis six ans, chaque jour, sans exception aucune, sa porte se fermait et se rouvrait à la même heure.

Dans les bureaux et dans l'office, on causait volontiers tout bas de ce mystère étrange, et le dénouement de ces entretiens était invariablement le même.

— Que peut-il faire? se demandait-on.

Là était l'inconnu.

Que pouvait-il faire?

Il n'y avait rien dans son appartement qui pût occuper sa solitude. Il n'était ni peintre, ni serrurier, ni tourneur; les livres de sa bibliothèque, qui se composaient exclusivement d'ouvrages hébreux, gardaient sur leurs tranches supérieures une couche épaisse de poussière : il ne lisait point. Son lit restait intact : il ne dormait point. Il n'avait ni piano, ni violon, ni métier à tapisserie, ni Italien, ni danseuse.

Écrivait-il ses Mémoires?

Que faisait-il? — que faisait-il?

Le problème restait insoluble.

A cinq heures, il descendait au salon. Il recevait, comme si de rien n'eût été, les caresses empressées de ses filles. Il présidait au repas et s'asseyait, après le dîner, au milieu de ses enfants réunis.

Sa vie, de cinq heures à minuit, était celle d'un patriarche.

Mais jusqu'à cinq heures, depuis le matin?...

Une partie du rez-de-chaussée de l'hôtel avait été affectée à l'état-major des bureaux : on voyait là le cabinet des gérants et les caisses des diverses sociétés par actions. Le salon officiel, où se réunissaient les trois associés, et qu'on appelait pompeusement la *chambre du conseil*, était situé au premier étage.

Le reste du rez-de-chaussée servait d'habitation au docteur José Mira, sauf deux pavillons, en retour sur le jardin, qui étaient réservés aux dames de Geldberg.

Au premier étage, M. de Geldberg occupait l'aile droite, donnant sur la rue d'Astorg. L'aile gauche était habitée par la comtesse Lampion et Lia. Le corps de logis contenait les salons communs.

Au second étage, le jeune M. Abel s'était arrangé un pied-à-terre somptueux, ce qui ne l'empêchait point d'avoir son hôtel en ville.

Le chevalier de Reinhold logeait aussi au second étage.

Derrière l'hôtel, il y avait un beau jardin qui longeait la rue d'Astorg. Au bout de ce jardin s'élevaient deux kiosques isolés, où l'on n'entrait guère, et dont l'un avait une sortie au dehors.

Ce dernier kiosque avait dans les bureaux une joyeuse renommée. On racontait volontiers aux commis nouveaux qu'il avait servi de petite maison au fameux duc de Barbansac, vétéran de la Régence et premier propriétaire de l'hôtel.

On ajoutait que la porte basse qui donnait sur le dehors avait servi autant à la femme qu'au mari pour le moins, et que madame la duchesse rentrait bien souvent par là dans l'hôtel à des heures téméraires.

Ce duc de Barbansac n'avait, en conscience, que ce qu'il méritait.

La petite porte était admirablement située pour un exercice de ce genre. Elle s'ouvrait, tout au bout du jardin, sur un passage étroit qui existait encore en 1844, et qui rejoignait tortueusement la rue d'Anjou, à laquelle il empruntait son nom.

De la porte à la rue, il n'y avait absolument qu'un saut. La rue d'Astorg n'était guère fréquentée, et, dans ce court trajet, il eût fallu du malheur pour attirer le regard des curieux.

Pourtant cela n'était pas impossible, et le pavillon avait une chronique plus récente.

Un vieux commis prétendait avoir vu, par une matinée de brouillard, un homme emmitouflé dans un manteau, qui se glissait hors du pavillon et enfilait précipitamment le passage.

Le vieux commis était susceptible d'avoir des lubies, comme il arrive à ses pareils; on lui insinua qu'il avait la berlue, et il voulut tirer le fait au clair.

Il revint le lendemain matin et les jours suivants se poster devant le pavillon, à l'angle du passage et de la rue d'Astorg.

Il ne vit rien. L'histoire tomba dans l'eau.

Il était environ huit heures du soir, et la famille de Geldberg était réunie dans un petit salon, au premier étage de l'hôtel. C'était là que le vieux Moïse aimait à se tenir après dîner.

Il y régnait un luxe digne et bien entendu, qui convenait à la haute position de fortune occupée par la maison de Geldberg.

Quelques tableaux de maîtres, suspendus entre les riches moulures de la boiserie, représentaient des scènes de l'Ancien Testament. Les meubles affectaient des formes orientales, et le pied foulait doucement l'étoffe moelleuse d'un tapis constellé.

La pièce était éclairée par deux candélabres à branches, suivant la coutume juive. A l'extrémité la plus éloignée du foyer, il y avait une sorte d'encensoir d'or où quelques parfums brûlaient lentement et jetaient dans l'air leurs vapeurs suaves et tièdes.

Auprès de la cheminée, M. de Geldberg était assis sur l'unique fauteuil qui se trouvât dans la chambre.

C'était un vieillard souffreteux et usé. De rares cheveux, blancs comme la neige, couronnaient son crâne luisant. Son visage était jaune et sillonné d'innombrables rides. Il se tenait courbé; son menton touchait sa poitrine.

En somme, son aspect était vénérable. Une seule chose eût pu faire reconnaître en lui Mosès Geld, l'ancien usurier de la Judengasse.

Cette chose, c'étaient ses petits yeux gris, dont l'âge avait modéré les roulements inquiets, mais qui parfois lançaient encore à l'improviste de vifs regards, par-dessous la frange blanche de ses sourcils.

Il était immobile dans son grand fauteuil, rembourré douillettement, et il jetait des re-

gards contents sur ses enfants, réunis autour du foyer.

Auprès de lui, assise sur des coussins, se tenait Sara, sa fille aînée, madame de Laurens.

Nous qui ne l'avons vue qu'une seule fois, devant l'entrée du Temple, nous l'eussions à peine reconnue, tant la lumière des bougies la changeait à son avantage.

Sous ce jour nouveau, sa peau brune prenait un éclat extraordinaire. Le feu de ses yeux noirs éblouissait; les nattes brillantes de ses cheveux, où couraient quelques rangs de corail, achevaient de nuancer sa beauté, et lui donnaient cette voluptueuse couleur dont la poésie revêt les prêtresses des plaisirs orientaux.

Elle était demi-couchée sur les coussins, et son coude s'appuyait au bras du fauteuil de son père. Sa pose avait un abandon exquis et développait toutes les perfections de sa taille.

Comme elle était très-petite et que ses membres déliés s'arrondissaient en de suaves contours, sa grâce était celle de la première jeunesse.

Au Temple, vous eussiez jugé qu'elle côtoyait ces limites néfastes où la femme trébuche au seuil de sa trentième année; ici, vous l'eussiez prise pour un enfant, connaissant l'amour d'hier et ne sachant pas éteindre encore la flamme imprudente de sa prunelle.

Elle tenait à la main un livre, et faisait, à voix basse, une lecture à son vieux père.

Derrière elle, un homme d'une quarantaine d'années causait avec Esther, la seconde fille de Mosès Geld.

Cet homme était d'apparence débile; il avait la souffrance peinte sur son visage, et des tics nerveux agitaient fréquemment la peau décolorée de sa face.

Quand ses traits demeuraient au repos, sa figure était belle et portait un cachet de distinction; mais ces moments de calme étaient bien rares, et, le plus souvent, il grimaçait, impuissant à repousser de brusques secousses névralgiques.

Tout en causant avec la comtesse, il jetait de fréquents regards vers Sara, laquelle lui rendait ses œillades, et arrêtait parfois sa lecture pour lui abandonner sa blanche main.

Cet homme était l'agent de change Léon de Laurens, marié à la fille aînée de M. de Geldberg.

Le vieux Moïse éprouvait un plaisir évident à les contempler tous deux. Quand les mains s'unissaient, il souriait, et quand Sara reprenait sa lecture interrompue, il faisait à son gendre un petit signe heureux.

Sara était la plus aimée de ses filles; il l'appelait *Petite*, comme aux jours de son enfance, et toute la famille, imitant cet usage, gardait ce doux sobriquet à madame de Laurens.

Au signe du vieillard, l'agent de change répondait par un sourire silencieux; Moïse n'y voyait que du bonheur.

Dans ce sourire, il y avait pourtant de la tristesse, une tristesse contenue, mais mortelle.

On y lisait cette torture patiente et en vain combattue de l'homme qui n'a plus d'espoir.

Ceux qui le voyaient ainsi avec sa femme, les mains unies et les regards croisés, se disaient que l'amour devait être un baume pour sa souffrance secrète : Sara était si charmante, et ils semblaient tous deux s'entendre si bien!

Leur vue faisait aimer le mariage. On devinait dans leur intérieur une sympathie douce et cette communauté de cœur qui guérit toute peine.

On était conduit à penser que la tristesse de l'agent de change venait uniquement de sa maladie; il se voyait mourir et souffrait d'autant plus qu'il avait plus de bonheur à regretter dans la vie.

Esther, qui causait avec lui en ce moment, ne ressemblait point du tout à sa sœur : c'était une grande et belle femme, dans tout

l'éclat de la jeunesse. Ses traits étaient plus réguliers que ceux de Sara ; mais leur ensemble avait moins de charme. Sa taille, forte et proportionnée admirablement, laissait à désirer cette grâce féminine qui est le vernis de toute beauté. Sa physionomie était immobile, et il semblait que la pensée manquait sous la courbe harmonieuse de son front.

Esther était comtesse, mais comtesse Lampion. Le titre lui allait ; le nom lui pesait.

Ses ennemis seuls l'appelaient madame Lampion, et ceux qui voulaient se faire bien venir d'elle laissaient de côté le nom malencontreux de feu le général pair de France.

On disait : la comtesse Esther.

A l'autre coin de la cheminée, la plus jeune fille de Mosès Geld brodait.

Lia n'avait que dix-huit ans. Sa taille, déjà formée, était plus parfaite que celle d'Esther et plus gracieuse que celle de Sara. Le type juif s'effaçait doucement sur son visage délicat et pensif. Son front développait la belle pureté de ses lignes sous la soie abondante d'une chevelure noire, à reflets châtains.

Il y avait autour de sa bouche un sourire sérieux et rêveur.

Ses petits doigts de fée maniaient son aiguille avec une lenteur distraite. Quand elle relevait ses longs cils recourbés qui faisaient à sa paupière comme une large bordure de velours, l'œil se fixait ébloui sur sa prunelle d'un bleu sombre, si limpide et si pure, qu'on croyait voir au travers le fond de son âme de vierge.

Lia n'avait point le teint bruni des races orientales ; ses cheveux bouclés retombaient en grappes flexibles jusque sur ses épaules, et encadraient sa joue blanche que colorait un fugitif incarnat.

Il eût été difficile de trouver une tête plus délicieuse sur un corps plus charmant. Mais la beauté de Lia n'était pas tout entière dans ses perfections extérieures. La pensée brillait sur son front. A travers ses rares sourires, on voyait son cœur bon et sincère. Son âme, qui vivait de tout ce qui est pur et noble, envoyait à ses traits comme un reflet rayonnant.

Si jeune, elle avait déjà des souvenirs sans doute, car ses doigts arrêtaient parfois sa tâche commencée, et le poids de sa tête qui rêvait inclinait son cou gracieux. Sa paupière se baissait alors, et un peu de pâleur remplaçait l'incarnat léger de sa joue.

Un peintre, un poëte plutôt, l'eût choisie pour rendre sensible ce souffle vague qui trouble pour la première fois la conscience de la vierge, ce premier vent de la mélancolie, ce fardeau inconnu qui vient peser à l'improviste sur les jeunes fronts attristés.

Quand Sara interrompait un instant sa lecture, son regard, après avoir porté une caresse à M. de Laurens, glissait parfois jusqu'à sa jeune sœur.

En ces moments, l'œil noir de Petite avait comme un aiguillon méchant, et quelque chose de perfide se mêlait à son sourire.

Lia ne la voyait point. Elle ne voyait rien. L'entretien de l'agent de change et d'Esther passait autour de ses oreilles comme un murmure vain.

Elle causait avec son cœur, et son cœur ne disait qu'un nom.

Une fois déjà, nous nous sommes arrêté pour jeter un coup d'œil sur la belle jeune fille. Si nous plaçons ici son portrait, ce n'est pas qu'elle soit pour le lecteur une inconnue.

Mais, au Temple, elle ne faisait que passer, mystérieuse et craintive. A peine avons-nous eu le temps de l'y entrevoir.

Lia était la jeune fille du remise, que nous avons trouvée dans la boutique de madame Batailleur...

La jeune fille que l'arrivée de Sara avait remplie d'épouvante.

Elle avait un secret. Sara ne l'aimait pas, et madame Batailleur était la créature de Sara...

Au milieu de la chambre, une table de jeu ouverte supportait un trictrac. M. le che-

valier de Reinhold jouait avec le docteur Mira.

Le jeune M. Abel de Geldberg regardait la partie d'un air sincèrement ennuyé.

Le jeune M. Abel de Geldberg était le second enfant de Mosès Geld. Il entrait dans sa vingt-huitième année.

C'était un superbe garçon, chevelu, barbu, mais pas trop, et doué d'une moustache valant dix mille écus de rente. Il portait merveilleusement notre costume fashionable, que si peu de gens savent passablement porter. Son pantalon avait une coupe enviable ; son gilet descendait comme il faut, ouvrant à point ses deux becs et s'échancrant sur la poitrine de manière à montrer les précieuses dentelles d'une chemise de millionnaire. Sa cravate avait un nœud d'élite ; ses bottes célébraient un cordonnier de génie.

Pour la figure, il ressemblait un peu à la comtesse Lampion. Il était facile de voir que sa partie brillante n'était point l'intelligence ; mais il possédait amplement ce vernis mondain qui donne de l'esprit aux sots et qui rend les gens d'esprit stupides.

La société qu'il fréquentait avait déteint sur lui. Le Jockey-Club lui laissait des reflets d'élégance britannique. Il retenait quelques bons mots du charmant comte de Mirelune, qui lui-même les avait appris ailleurs, et Amable Ficelle, auteur de *la Bouteille de champagne*, lui fournissait des calembours. Il n'en abusait point, du reste, et sa tenue favorite était le silence gourmé de l'homme qui sait l'anglais des chevaux.

En ce moment, il était de corvée. Un usage que personne n'enfreignait commandait aux membres de la maison de Geldberg deux ou trois heures de faction, après dîner, dans l'appartement du vieillard.

Abel bâillait, mais il restait.

Il occupait son loisir à songer aux jambes de quelque dame ARTISTE, ou bien au trot méritant de *Victoria Queen*, sa jument de sang pur.

Le chevalier de Reinhold et le docteur avaient du moins quelque chose pour tuer le temps.

Nous n'avons pas besoin de parler du chevalier, dont nous avons décrit l'aimable tournure et le paletot blanc dans l'un des chapitres qui précèdent.

Quant au docteur José Mira, ces vingt dernières années avaient glissé sur sa personne sans produire aucun effet. Il n'avait ni vieilli ni rajeuni. C'était toujours ce même homme maigre, jaune et froid, dont l'âge pouvait se poser en problème.

Il secouait le cornet où s'agitaient les dés, de ce même air grave et pédant qu'il mettait jadis à verser le fameux breuvage de vie dans le gobelet d'or du pauvre châtelain de Bluthaupt.

De temps à autre, entre les coups, il se tournait tout d'une pièce et jetait un regard austère sur madame de Laurens.

En ces occasions, Reinhold souriait dans sa barbe et donnait à ses petits yeux une expression de maligne raillerie ; mais il ne disait rien, à cause du jeune M. Abel qui bâillait à côté de lui.

Au bout de trois quarts d'heure de lecture, la voix de madame de Laurens s'étouffa, soit par fatigue véritable, soit par l'effet de sa volonté.

Le vieux Mosès mit sa main ridée sur les beaux cheveux noirs de sa fille.

— Assez, Petite, assez ! dit-il avec caresse ; tu es lasse, repose-toi.

Madame de Laurens ferma le livre et baisa la main de Mosès.

— A ton tour, Lia, dit-elle en se levant.

La jeune fille quitta aussitôt sa broderie et vint s'asseoir sur les coussins, aux pieds du vieillard.

Abel, profitant de ce mouvement, prit la

place abandonnée par sa jeune sœur, et mit ses bottes vernies sur les chenets.

Petite se rapprocha de la table de jeu, où le regard inquiet de l'agent de change la suivit.

Elle s'assit auprès du chevalier de Reinhold. Les yeux caves de Mira se fixèrent sur elle avec une expression étrange et n'en bougèrent plus.

IX

BON MÉNAGE

Le chevalier choisit, pour accueillir madame de Laurens, le plus aimable de tous ses saluts.

— Continuez votre partie, dit Petite, cela ne nous empêchera pas de causer... Bonsoir, docteur !

José Mira s'inclina gravement.

— Eh bien ! chevalier, reprit Petite, donnez-moi donc des nouvelles de votre mariage.

Reinhold mit son cornet sur la table et passa ses doigts dans les boucles de son toupet pommadé.

— Belle dame, répliqua-t-il, cela va très-bien... très-bien, très-bien ! Mademoiselle Denise d'Audemer n'a pas encore accepté définitivement ma recherche, mais sa mère...

— Fi ! chevalier, s'écria Petite en riant, un homme comme vous a-t-il besoin de prendre ces chemins battus par la vieille école ?

— Eh ! eh ! eh ! fit Reinhold.

— En êtes-vous à faire le siége de la mère pour arriver à la fille ?

— Le moyen peut être vieux, belle dame, mais il est sûr.

— Fi ! vous dis-je ! un homme comme vous !

Le chevalier ouvrit la bouche en un sourire flatté, ce qui montra toute la rangée de ses dents osanores.

— Vous me feriez croire, poursuivit Petite, que vous avez peur de quelque amourette.

— Oh ! fit Reinhold, Denise est si jeune !

— Elle est si jolie, chevalier ! Mais reprenez votre cornet, je vous en conjure, ou M. de Laurens va venir réclamer son contingent de douceurs conjugales.

Reinhold éclata de rire, et lança gaiement ses dés sur la table de palissandre.

La longue figure de Mira resta immobile et sévère.

L'agent de change regardait toujours sa femme à la dérobée ; Abel bâillait à cœur-joie; Lia lisait, et la comtesse Lampion semblait une belle statue de l'Ennui.

— En tout cas, reprit Petite, je vous souhaite bonne chance, chevalier. Mademoiselle d'Audemer est fort riche, et ce sera un excellent parti !

— Pour avoir attendu un peu, dit Reinhold, il est certain que je n'aurai pas perdu ; mais n'est-il pas temps que je goûte enfin les bonheurs du ménage ?

Petite sourit et se retourna. Son regard rencontra celui de l'agent de change, et sa jolie tête s'inclina en un signe amical.

— Voyez ! dit Reinhold, belle dame, vous me mettez l'eau à la bouche !

La lèvre du docteur se releva, et sa grande figure prit une expression diabolique.



Madame, murmura M. de Laurens, épargnez-moi; vous voyez ce que je souffre! (Page 151, col. 1.)

— Vous avez raison, répliqua Petite sans perdre son sourire. M. de Laurens est un homme bien heureux!

Elle regarda Reinhold en face, et sa prunelle, brillante comme un diamant noir, eut un rayonnement aigu.

— Je vous souhaite un bonheur pareil, ajouta-t-elle.

Le chevalier ne put s'empècher de baisser les yeux, comme on fait sous une brusque menace, lâchée à brûle-pourpoint.

Le docteur agitait son cornet lentement, et son œil ne pouvait se détacher de Sara.

Celle-ci rapprocha son fauteuil de la table, et se serra tout contre Reinhold.

— Et notre jeune homme? reprit-elle à voix basse; est-ce fini?

— Quel jeune homme? demanda le chevalier.

— Le Fils du diable.

Reinhold tressaillit et regarda en dessous le docteur, qui faisait mine d'être tout à son jeu.

— Eh bien! fit madame de Laurens, êtes-vous muet?...

— Belle dame... balbutia Reinhold, j'ignorais que vous fussiez au fait...

— Je suis au fait de tout, chevalier! Je sais bien des choses sur vous et sur d'autres.

— Avec vous, reprit galamment le chevalier, je sens bien qu'il est difficile de garder un secret; mais il y a des choses qu'il vaudrait mieux ne point dire aux dames.

Petite haussa les épaules avec impatience.

— Cela me regarde autant que vous, monsieur, dit-elle, et je suis, croyez-moi, tout aussi incapable que vous de commettre une imprudence. D'ailleurs je ne connais point ce jeune homme, et j'approuve complétement le moyen imaginé par vous pour l'envoyer là-bas, dans les domaines de son père.

— Comment! son père? répéta Reinhold qui ne comprenait point.

— Le diable! grommela le docteur enchanté de cette plaisanterie sinistre.

Reinhold était mal à l'aise. Les paroles de madame de Laurens avaient trait à Franz et à la mission confiée à Verdier. Le chevalier s'était avancé dans cette affaire au delà des limites que lui prescrivait sa prudence habituelle. Il avait payé de sa personne, et s'était mis en rapport direct avec le spadassin chargé d'attirer Franz dans une lutte inégale.

Cette démarche, divulguée, pouvait le mener très-loin. Et voilà que son secret était entre les mains d'une femme!

D'une femme qui, d'un instant à l'autre, pouvait devenir son ennemie, qui l'était déjà peut-être, et qui, sous le manteau drapé habilement de sa réserve, était habituée à tout oser!

Mais il n'était plus temps de feindre. Sara savait; il fallait l'accepter pour confidente, et le moins dangereux était de se confesser avec bonne grâce.

— Je pense que vous excuserez ma franchise, madame, reprit Reinhold, et que vous ne m'en voudrez point si je me suis exprimé sans détours : encore une fois, j'aimerais mieux que ce secret fût resté le mien; mais puisqu'on a jugé à propos de vous instruire, ajouta-t-il en flagellant du regard le Portugais qui resta impassible, je vais répondre en deux mots à votre question. La maison de Geldberg peut être bien tranquille : ce jeune homme, quel qu'il soit en réalité, fût-il même le Fils du diable, comme vous l'appeliez tout à l'heure, ne pourra bientôt plus rien contre nous.

— Ce n'est donc pas fait encore? dit madame de Laurens.

— Ce sera fait demain matin.

Petite renversa sa tête charmante sur le dossier de son fauteuil.

— Ça traîne bien! murmura-t-elle avec nonchalance ; il me semble, à moi. que si je voulais la mort d'un homme, je saurais bien me passer d'aide.

— Ce serait un doux trépas, belle dame... commença Reinhold déterminé à s'engager dans un périlleux compliment.

Petite se leva tout à coup et l'interrompit.

— Quelle partie interminable! dit-elle ; excusez-moi, chevalier, si je vous enlève votre partenaire. Mais, comme vous avez pu le voir tout à l'heure, le docteur m'est très-utile, et je ne cause jamais avec lui sans être de moitié plus savante.

Le Portugais recula son fauteuil et se mit sur ses pieds. Reinhold se retira en faisant un grand salut.

Petite appuya sa main blanche sur le bras du docteur.

— Qu'y a-t-il de nouveau? dit-elle.

— Rien, répondit Mira.

— A-t-on toujours des craintes pour la prochaine échéance?

— Beaucoup de craintes.

— Van Praët a-t-il écrit?

— Deux fois depuis hier.

— Et la maison de Londres?

— Yanos Georgyi menace d'en venir aux dernières extrémités, s'il n'est pas payé le 10.

— Combien lui doit-on?

— Neuf cent mille francs.

— Et à Van Praët?

— Près du double.

— Et combien avons-nous en caisse?

— Quelques centaines de louis.

Ces paroles étaient échangées rapidement, et comme si l'entretien eût roulé sur des choses indifférentes.

Les réponses succédaient aux demandes avec une précision froide.

Mira se tenait droit et calme; Petite s'appuyait paresseusement sur son bras.

Elle garda le silence durant deux ou trois secondes, puis elle reprit tout doucement :

— Ces quelques centaines de louis que vous avez en caisse, je les veux.

— Vous les aurez demain, répliqua le docteur sans sourciller.

Sara ne le remercia point.

— Je suis à vous, mon ami, dit-elle bien tendrement pour répondre au regard obstiné de son mari qui l'interrogeait de loin.

Mais, au lieu de quitter le docteur, elle lui serra le bras avec une vigueur imprévue.

— Ne trouvez-vous pas que M. de Laurens va mieux? dit-elle.

— Non, répondit Mira.

— Regardez-le bien... regardez encore... Vous qui êtes un homme savant, sauriez-vous me dire le temps qu'il peut vivre encore?

Mira tourna ses yeux mornes vers l'agent de change, qui éprouvait en ce moment une sorte de crise, et dont la figure pâle se contractait douloureusement.

Mira secoua la tête d'un air doctoral.

— Un an peut-être, répliqua-t-il; peut-être un mois...

Petite poussa un gros soupir, et ses sourcils froncés contractèrent son sourire.

Le docteur la contemplait fixement. Son bras tremblait ; ses tempes étaient froides et mouillées. Son émotion, contenue jusqu'alors et cachée derrière le voile immobile de sa physionomie, devenait visible.

— Vous aimez donc bien! prononça-t-il d'une voix rauque et pleine d'angoisse.

— Oui, répondit Sara.

Un éclair s'alluma dans l'œil cave du docteur, et sa joue creuse devint plus livide.

Petite lui lâcha le bras tout à coup et partit d'un pétulant éclat de rire.

C'était un bruit inusité dans le grave salon de Geldberg.

Abel coupa en deux un bâillement pour voir ce dont il s'agissait ; Esther se retourna endormie à demi; Reinhold se rapprocha, et l'agent de change sourit de confiance.

Le docteur demeurait droit comme un piquet, surpris et interdit.

Sara continuait de rire de tout son cœur.

— Ah! ah! ah! s'écria-t-elle enfin en se laissant tomber sur un fauteuil. Le docteur est charmant! Léon, savez-vous ce qu'il me disait? Je vous le donne en mille!

L'agent de change n'avait garde de deviner; il renonça.

Petite continuait de rire.

— Le docteur, reprit-elle en coupant ses mots comme si son accès de gaieté l'eût épuisée, le docteur veut me conduire au bal masqué !

Mira recula de trois pas.

— Bravo ! dit Abel.

— Bravissimo ! appuya Reinhold.

— Eh bien ! s'écria l'agent de change égayé franchement, pourquoi non?

Le docteur avait repris son immobilité roide ; ses yeux étaient baissés et n'osaient se relever.

Il n'avait vraiment pas l'air d'un danseur.

— Vous vous moquez de moi, monsieur de Laurens, dit-il en remuant à peine ses lèvres pâlies, mais je ne vous en veux pas, car si l'on me raille, on vous tue !

Ces derniers mots se perdirent en un murmure indistinct.

Neuf heures sonnèrent à la pendule.

C'était la fin de la faction. Abel se frotta les mains ; Esther s'éveilla ; Lia ferma son livre.

Le vieux Mosès mit un baiser sur le front de chacun de ses enfants, et deux sur la belle chevelure de Petite. Il gagna son appartement, l'heureux père, et s'endormit dans le calme de sa conscience. Ses rêves lui montrèrent les doux sourires de ses filles.

Il n'avait rien à désirer en ce monde, et sa vieillesse était entourée de bonheur.

Le jeune M. Abel partit pour le club au galop de ses chevaux anglais.

Au moment de monter en voiture, Petite s'approcha d'Esther et lui dit tout bas :

— Vas-tu venir?

— Oui, répondit Esther.

— Alors, à bientôt !

Les deux sœurs se séparèrent, et Petite s'assit auprès de son mari, sur les coussins de sa calèche.

De l'hôtel de Geldberg à la rue de Provence, elle ne dit pas une parole.

— Vous n'allez nulle part ce soir, Sara? demanda M. de Laurens au moment où la voiture s'arrêtait.

— Je ne suis point décidée, répondit Petite du bout des lèvres.

On descendit, et quelques minutes après le mari et la femme étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre, au coin de leur feu, dans la chambre à coucher de madame de Laurens.

C'était une pièce mignonne et toute gracieuse, que Petite avait meublée suivant son goût. Petite était une femme d'esprit et de tact qui ne manquait pas même d'un grain de poésie.

Tout ce dont elle s'entourait avait comme un parfum de grâce. Elle possédait au plus haut degré cet art féminin qui consiste à savoir s'enchâsser.

Le silence qui avait commencé dans la voiture continuait au coin du feu. M. de Laurens semblait éprouver un moment de calme, et sa figure, naguère encore tourmentée par ses nerfs en révolte, se reposait pour quelques instants.

Il regardait sa femme, qu'on venait de déshabiller, et qui avait jeté une robe de chambre sur ses épaules nues. Il y avait dix ans qu'il l'avait épousée, dix ans que la rumeur des salons parisiens le désignait comme le plus heureux des maris ; et chacune de ces dix années avait ajouté pour lui un charme à la beauté de Sara. Tous les jours il la trouvait plus belle ; tous les jours il la voyait plus jeune.

Il l'aimait uniquement et passionnément.

En ce moment où son mal lui donnait trêve, son visage était beau. Son regard, fixé sur Petite, disait son amour sans bor-

nes ; il y avait dans ce regard une sorte de soumission vaincue et des timidités d'esclave.

Petite était renversée dans son fauteuil et semblait avoir oublié parfaitement la présence de son mari ; ses yeux étaient au plafond, et son joli pied battait le tapis en mesure.

Dix heures étaient sonnées depuis longtemps. Petite regarda la pendule et appela sa femme de chambre.

M. de Laurens attendit inquiet.

La femme de chambre entra.

— Vous pouvez vous coucher, lui dit Petite.

La figure de M. de Laurens s'épanouit, et il respira comme s'il eût échappé à un grand danger.

Sara remit ses yeux au plafond, et son petit pied recommença ses battements périodiques.

Un peu avant onze heures, elle consulta de nouveau la pendule, et ramena son regard vers M. de Laurens, qui restait toujours en contemplation devant elle.

Ce regard était doux, presque caressant. Il descendit comme une goutte de baume jusqu'au fond du cœur de l'agent de change.

— A quoi pensez-vous, Léon? dit Petite d'un air enjoué.

— Je pense à vous, répondit M. de Laurens.

— Toujours à moi ! murmura la jeune femme qui tira du fond de sa poitrine un soupir sentimental.

M. de Laurens se leva et vint s'asseoir auprès d'elle ; il prit une main que Petite lui abandonna de la meilleure grâce du monde, et la baisa longuement.

— Toujours à vous, répéta-t-il, toujours ! Vous avez beau faire, Sara, vous ne pouvez pas m'empêcher de vous aimer !

Le regard de Petite se fit plus doux et presque tendre.

— Pauvre Léon ! murmura-t-elle, que vous êtes bon, et que je voudrais vous faire heureux !

— Cela vous serait si facile, Sara ! Un mot, un regard, un sourire, un rien ! tout ce qui vient de vous me donne du bonheur !

La tête de Petite se pencha sur son épaule, et ses doux cheveux noirs vinrent frôler la joue de l'agent de change, qui pâlit, tant il avait de joie.

— Vous êtes beau, Léon, murmura-t-elle ; vous êtes bon, noble et généreux ; vous avez tout ce qu'il faut pour être aimé !

M. de Laurens mit la main sur son cœur, qui battait délicieusement.

La voix de Petite prit des inflexions encore plus tendres.

— Sais-je, moi, poursuivit-elle en secouant sa jolie tête avec lenteur, pourquoi je ne vous aime pas !

L'agent de change tressaillit, et un frisson courut par ses veines, comme s'il eût reçu un coup de poignard dans la poitrine.

Petite abaissait toujours sur lui son regard suave et tranquille.

Ce regard était comme le poison, qui reste dans la blessure après le coup porté.

— Vous êtes cruelle ! dit M. de Laurens avec un accablement profond, mais sans colère. Vous savez bien que vous me tuez, Sara. Ayez une fois pitié, je vous en conjure, et ne me dites plus ces paroles qui me font tant souffrir !

Sa figure, tout à l'heure encore si régulière, se contractait maintenant en de brusques secousses. Sa paupière subissait des tiraillements soudains, et son front se couvrait de rides.

Petite souriait doucement.

— Je suis franche, dit-elle, et c'est mal de m'en vouloir, parce que je me confesse à vous! Mais ne parlons plus de cela, puisque ce sujet vous blesse... Ouvrez la fenêtre, je vous prie.

L'agent de change obéit sans demander pourquoi.

Tandis qu'il gagnait la croisée, l'œil de Petite le suivait par derrière. Elle gardait toujours sa pose nonchalante et abandonnée ; mais il y avait maintenant dans sa prunelle une flamme sournoise et méchante.

M. de Laurens ouvrit la fenêtre, et une bouffée d'air froid traversa la chaude atmosphère de la chambre à coucher.

La rue de Provence était, comme toujours à cette heure, déserte et silencieuse.

— Que voyez-vous? demanda Petite.

— Je ne vois rien, répondit l'agent de change, si ce n'est un coupé qui attend de l'autre côté de la rue.

— C'est bien, dit Sara; il fait froid, refermez la fenêtre.

M. de Laurens obéit encore.

Quand il se retourna pour regagner sa place auprès du foyer, il vit sa femme debout et arrangeant ses cheveux devant la glace.

Il prit cela pour un signal et n'osa point se rasseoir.

— Vous allez vous reposer, Sara? dit-il. Il est temps que je me retire.

— Comment trouvez-vous cette coiffure? demanda Petite au lieu de répondre.

— Charmante, comme tout ce qui est à vous!

— Sans flatterie?

— Puis-je flatter?

Sara lui lança une œillade coquette.

— Restez, dit-elle; je vous prie de rester.

M. de Laurens se rassit tout heureux.

Petite donna un dernier coup à sa coiffure, et ouvrit une armoire où elle prit un domino de satin noir avec un masque de velours.

Le pauvre agent de change se mit à trembler.

— Madame! madame! balbutia-t-il, que voulez-vous faire de cela?

Sara étendit le domino sur une chaise, et procéda longuement au choix d'une robe parmi toutes celles qui composaient sa nombreuse collection.

— Qu'en fait-on d'ordinaire? répliqua-t-elle d'un accent léger. Ce coupé qui attend de l'autre côté de la rue est à moi.

Le sourcil de Laurens se fronça, et une parole impérieuse vint jusque sur sa lèvre. Sa conscience révoltée lui cria qu'il avait le droit de commander ; mais c'était le courage qu'il n'avait pas.

L'amour avait brisé patiemment sa volonté; la passion avait mis dix ans à le faire esclave, dix ans de luttes navrantes et de batailles sans merci, dix ans qui pesaient sur sa tête comme un demi-siècle!

Il avait résisté, il avait été fort; mais sa force s'était usée à un frottement sans trêve, et l'attaque obstinée avait dompté sa résistance.

Ce n'était plus qu'un cœur débile dans un corps appauvri, et sa souffrance physique, qui faisait compassion au monde, n'était que le signe extérieur de son supplice moral.

Il se tut. Petite jeta son peignoir et vint

se mettre devant la glace pour serrer son corset.

M. de Laurens souffrait le martyre. Sa face tiraillée grimaçait horriblement, et, parmi les secousses convulsives imprimées à chacun de ses muscles, il gardait toujours le silence. Son regard seul disait toute sa détresse.

Les doigs déliés de Petite tiraient prestement le lacet de soie de son corset. Sa taille se dessinait à chaque instant plus souple et plus fine. Quand le dernier œillet se fut tendu sous la pression de sa main, elle passa la robe choisie et s'efforça de l'agrafer par derrière.

M. de Laurens se sentait perdre le souffle. Il se leva, chancelant, et voulut échapper à cette scène qui le faisait mourir.

— Restez, Léon, restez, dit Petite; j'ai besion de vous, mon ami.

— Madame, murmura M. de Laurens d'une voix éteinte, épargnez-moi; vous voyez ce que je souffre !

— Quel enfantillage! s'écria Petite avec son plus gracieux sourire; réfléchissez, Léon! les domestiques sont indiscrets; si je sonne ma femme de chambre, tout Paris saura demain *notre* secret.

Elle appuya sur le mot *notre* avec une affectation impitoyable.

L'agent de change s'arrêta indécis.

— Venez m'aider, reprit Sara; je ne puis agrafer cette maudite robe, et mes doigts me font mal.

Laurens, pâle comme un mort, s'approcha d'elle. Le monde le croyait heureux, et il attachait à cette croyance un prix inestimable. Le bonheur qu'on lui supposait eût été si grand dans la réalité, que le semblant même lui en était plus cher que la vie.

Si un doute eût pu s'élever, s'il eût surpris sur son passage un de ces sourires dont la signification se devine, une de ces paroles chuchotées qui blessent comme la morsure d'un serpent, c'eût été le dernier coup!

Il s'approcha, complice en ce moment de l'audace de Sara, et sa main tremblante saisit en frémissant les agrafes de la robe.

Il essaya de les rejoindre ; mais ses mains étaient faibles et tremblaient trop.

— Je ne peux pas, madame, dit-il en un gémissement, sur mon honneur! je ne peux pas!

Sara se retourna et l'encouragea d'un signe de tête, comme elle eût fait à un enfant maladroit.

L'impatience mettait de vives couleurs à sa joue; ses yeux brillaient; jamais Laurens ne l'avait vue si belle !

Ses jambes affaiblies mollirent; il tomba sur ses deux genoux.

— Je ne peux pas! répéta-t-il sans savoir ce qu'il disait.

— Essayez encore, répliqua Sara. Allons, monsieur, un peu de complaisance!

L'agent de change joignit ses mains avec un geste désespéré ; une larme brûlante jaillit de son œil.

— Écoutez, dit-il, je sais que je ne vivrai pas longtemps désormais. Donnez-moi quelques mois, Sara! quelques semaines, si vous voulez! Quand je ne serai plus là, vous serez libre.

Petite haussa les épaules avec un sourire mutin.

— Vous vivrez cent ans ! répliqua-t-elle. Tout le monde sait qu'une névralgie est un brevet de longévité ! Pour Dieu ! monsieur, ne perdons pas ainsi notre temps !

— Sara ! Sara! reprit le malheureux qui suppliait toujours, vous savez bien que je

fais tout ce que vous voulez! vous avez une passion que le monde eût jugée sévèrement : je l'ai favorisée. Je vous aidai bien des fois à quitter notre demeure au milieu de la nuit comme ce soir... Mais c'était pour le jeu que vous sortiez, Sara; et que m'importe un vice quand ce vice est à vous! Je vous aimais joueuse; je vous aimerais criminelle... mais aujourd'hui, mon Dieu! ce n'est pas pour jouer que vous sortez!

Sara fit une petite moue d'enfant, et prit les deux mains de son mari pour le relever.

— Voyons, dit-elle, est-ce fini?

Laurens porta ses deux mains à son front en feu.

— Madame, dit-il en se relevant d'une voix affermie par l'indignation, je ne veux pas que vous sortiez!

Petite recula d'un pas et croisa ses bras sur sa poitrine. Son sein bondissait, son œil brûlait; elle était effrayante à voir.

— Vous ne voulez pas! répéta-t-elle d'une voix qui vibra longuement dans le silence de la chambre à coucher.

L'agent de change ne répondit point.

Durant une seconde, il soutint le regard fixe et perçant de sa femme. Puis ses yeux se baissèrent fascinés.

Le sourire revint au lèvres de Petite, qui marcha vers lui en jouant.

Laurens agrafa sa robe.

Elle revêtit son domino, et prit sur la cheminée une bougie qu'elle mit dans la main de son mari.

— Éclairez-moi, dit-elle.

Au lieu de prendre le chemin du grand escalier qui descendait à la porte cochère, elle gagna l'appartement de M. de Laurens. Dans le cabinet de celui-ci, il y avait un escalier en colimaçon communiquant avec ses bureaux, situés au rez-de-chaussée. Les bureaux avaient une porte sur la rue.

En passant par le cabinet, Petite prit une clef sur la cheminée. Évidemment, ce n'était pas la première fois qu'elle suivait ce chemin.

La clef lui servait à ouvrir la porte de la rue. Avant de sortir, elle tendit la main à son mari.

La main de l'agent de change lui donna froid, comme si elle eût touché un morceau de glace.

— A demain! dit-elle en sautant gaiement sur le trottoir de la rue d'Astorg.

Quand elle fut partie, M. de Laurens resta longtemps à la même place, immobile et pâle comme un spectre.

— Si je la suivais! murmura-t-il enfin.

Mais il ne bougea pas, et il reprit presque aussitôt :

— Non! oh! non! voir cela, ce serait mourir!

Il remonta l'escalier péniblement, et en s'accrochant à la rampe.

Au lieu de rester dans son appartement, il regagna la chambre à coucher de Petite.

Il se laissa choir sur le fauteuil où Petite était assise naguère, et dont le dossier supportait son peignoir abandonné.

Au bout de quelques minutes, durant lesquelles sa poitrine étouffée râlait, il saisit le peignoir et le colla sur sa bouche avec un enivrement plein de folie.

— Elle m'a tout pris, dit-il, ma fortune, mon honneur et ma vie! mais je l'aime! oh! je l'aime!



Franz retomba en garde et la leçon se reprit. (Page 159, col. 1.)

X

LA SALLE GRISIER

Le cœur de Franz était plein. Son amour pour mademoiselle d'Audemer était un sentiment sérieux, sous des apparences frivoles. En pensant à Denise, il se sentait devenir homme ; il concentrait les pétulances de sa joie d'enfant ; il se recueillait en lui-même et savourait jalousement son bonheur.

Denise lui avait dit son secret ; Denise était à lui ; elle l'aimait : tout s'effaçait devant cette pensée, son duel du lendemain et les plaisirs promis de sa dernière nuit de carnaval.

Cela dura une demi-heure ; puis sa nature mutine se révolta contre ces langueurs inaccoutumées. Il se fit honte à lui-même de ses soupirs, et secoua vaillamment sa rêverie.

— Elle aura ma dernière pensée, murmura-t-il ; si je meurs, son nom viendra le dernier sur ma lèvre ; mais d'ici là, morbleu ! il faut vivre, et vivre rondement !

Tout en songeant, il avait suivi la ligne des boulevards, où la foule se renouvelait sans cesse. Il entra dans le premier restaurant venu et fit un fort léger repas, parce que, malgré sa rébellion fanfaronne, le souvenir de Denise le tyrannisait toujours, et aussi parce qu'il ne voulait point écorner son trésor.

Au dessert, son émotion était un peu calmée. Denise n'avait plus guère que la moitié de sa rêverie; le reste se divisait entre une multitude de choses : des épées, un brillant costume de bal, du champagne qui pétillait dans un long verre, et de grands yeux noirs qui le regardaient en souriant.

Il y avait une sorte de profanation dans ce partage.

Denise, si pure et si aimée, ne pouvait rester longtemps dans l'esprit de Franz en parallèle avec ses songes fous, évoqués de parti pris. Franz écarta de force la pensée de mademoiselle d'Audemer, et fit comme ces superstitieux, demi-pécheurs, demi-dévots, qui voilent l'image sainte de leur chevet, à l'heure de Vénus.

Sa tête se redressa mutine et cavalière, secouant les boucles blondes de ses cheveux. Il n'avait plus de frein : il se retrouvait dans sa jeunesse indomptée, prêt à courir vers toutes les joies comme à braver tous les périls.

En sortant du restaurant, son premier soin fut d'aller chez un costumier de la rue Vivienne, afin de n'être point pris au dépourvu à l'heure du bal.

Parmi la foule des costumes, dessinés selon la tradition antique du carnaval ou inventés par l'imagination inépuisable de Moreau, Franz choisit un habit de page qui avait dû tenter plus d'une gentille lorette.

C'était un costume mignon, où le velours, la soie et l'or se mariaient, sans trop de respect pour les souvenirs de l'histoire, mais avec un merveilleux goût. Pour le porter, il fallait être Franz ou une jolie femme.

Franz l'essaya et se regarda dans la grande glace banale, où viennent se mirer ces soirs-là tant de têtes à l'envers. La glace lui montra une taille fine et hardie, un vrai sourire de page et des yeux à damner un demi-cent de châtelaines.

Le beau Narcisse ne voyait rien assurément de plus joli dans le cristal de sa fontaine mythologique.

Mais Franz aimait trop autrui pour s'adorer lui-même.

La costumière se mit à rire et lui présenta un billet de dame.

— Il faut prendre un masque, dit-elle, vous entrerez pour rien.

Franz acheta un masque.

— Je viendrai m'habiller ici à minuit, dit-il quand il eut remis son pantalon et sa redingote.

La costumière sortit derrière lui pour le regarder, pendant qu'il remontait le trottoir.

Elle avait vu dans la journée tant de courtauds laids et tant de lions hideux, qu'elle éprouvait à se dédommager un plaisir véritable.

Franz traversa la place de la Bourse et longea le bout de la rue Notre-Dame-des-Victoires qui conduit au boulevard.

Au coin du boulevard et du faubourg Montmartre, il est un passage étroit, long comme une rue, et devant lequel stationnent d'ordinaire trois ou quatre équipages. Franz s'y engagea et dit quelques mots au concierge, qui lui indiqua le numéro 3 dans la cour.

Il faisait nuit, et le gaz n'est pas prodigue de ses rayons dans le passage. Franz, qui n'y était jamais venu, aurait pu chercher longtemps le numéro 3, si la cloison de planches qui remplaçait les fenêtres d'une salle de rez-de-chaussée n'eût laissé échapper un cliquetis caractéristique.

Franz prêta l'oreille et distingua facilement le grincement des fleurets qui se croisent et le flafla éclatant des sandales.

Il frappa, et comme on tardait à lui répondre, à cause du bruit qui se faisait à l'intérieur, il entra. Il se trouva dans une chambre de grandeur moyenne, encombrée jusqu'en ses moindres recoins par des gens caparaçonnés de cuir. Quelques-uns seulement gardaient le costume bourgeois et jouaient le rôle de spectateurs.

Franz était dans la salle de Grisier, le maître d'armes littéraire qui a mis des épées entre les mains des fils les plus chéris d'Apollon, le maître heureux dont les élèves sont des poëtes ou des princes, le maître savant qui a donné au fleuret une pensée, et qui a fait entrer l'escrime parmi les arts de l'intelligence.

Franz s'était arrêté timidement à l'entrée du petit couloir qui précède la porte ; il regardait. En ce premier moment, la salle lui présentait un aspect de désordre confus où il ne pouvait se reconnaître.

C'était un bruit assourdissant : des conversations croisées, des fers qui se choquaient, des sandales qui détonnaient et le cri vainqueur des champions.

Au milieu de la salle, sur un sol de salpêtre battu, trois couples de messieurs, cuirassés jusqu'au menton, et portant un treillage de fer sur la figure, se prodiguaient des coups avec une libéralité digne d'éloges. Aucun d'eux n'y allait, en vérité, de main morte. Les fleurets se pliaient en deux comme les fines baleines d'un corset de dame, ou se brisaient comme verre; les cheveux ruisselaient de sueur, et l'on entendait sous le masque le souffle haletant des adversaires.

Autour de la bataille, un double cercle se rangeait. Les uns costumés pour la fête, le fleuret en main, le masque relevé comme la visière d'un casque antique, attendaient impatiemment leur tour; les autres, simples juges du camp, portaient le paletot ou l'habit noir, et tenaient à l'œil le lorgnon amateur.

D'ordinaire, on se représente une salle d'armes comme un lieu où règne le sans-gêne et les façons décolletées de l'estaminet ; mais chez Grisier, sauf le luxe qui fait complétement défaut, on est dans un salon. Les paroles s'y mesurent, courtoises et réservées : la cigarette proscrite n'y charge jamais l'atmosphère de ses parfums controversés, et quelque grande dame ayant fantaisie de voir des hommes se battre peut oublier son flacon dans son boudoir, quand elle vient de prendre place sur les banquettes austères du successeur de Saint-Georges.

Et, ce faisant, elle ne déroge guère, car les gens qui l'entourent forment un public d'élite. Ces deux jeunes gens, dont l'un secoue sa longue chevelure et porte des coups furieux, tandis que l'autre manie son épée avec une sorte de grâce coquette, sont les neveux d'un premier ministre de Russie ; cet autre, qui a des cris aigus et des mouvements brusques comme la foudre, est le fils d'un grand d'Espagne. Voici un Irlandais de famille ducale qui n'est pas catholique et qui n'aime pas O'Connell. Celui-ci est le marquis de G..., le député fashionable, qui se fait battre par le comte, son frère ; celui-là est le baron de..., sportman digne d'estime, dont la race est presque aussi pure que le sang de son cheval. Voici deux ou trois membres de l'aristocratie anglaise, un parent du président Polk et un cousin du cardinal Lambruschini. Voilà, plus loin, Alexandre Dumas, le puissant esprit, qui fait sortir des volumes tout reliés de sa tête, rien qu'en se grattant le front; il sourit à son fils qui l'égalera. Voici Roger de Beauvoir, le chroniqueur élégant; Hippolyte Castille, le charmant conteur ; voilà Grimm le ressuscité, Grimm qui nous a ramené la critique brillante, spirituelle, excentrique, Grimm qui est romancier aussi, et des meilleurs, sous son vrai nom d'Amédée Achard.

Voici enfin, comme partout, Mirelune et Ficelle, tous deux le lorgnon dans l'œil, faisant foule, l'un gai, l'autre triste, et donnant

gratis le spectacle de leur généreuse amitié.

Le gentilhomme applaudit dans la main du vaudevilliste qui lui bâille cordialement au nez, en élaborant un couplet.

Au moment où Franz faisait son entrée, la salle était au grand complet, parce que Eugène Grisier, le neveu du professeur, venait de faire assaut avec un maître d'armes de régiment qu'il avait coupé en six parties égales, aux applaudissements de la galerie.

Franz demanda Grisier à ses voisins. On lui montra un homme en habit bleu qui surveillait du coin de l'œil les assauts des élèves, tout en faisant lui-même assaut de calembours avec le comte de Mirelune.

Franz se coula entre les joueurs et le vestiaire, pour aborder le professeur.

Il lui dit quelques mots à voix basse. Grisier l'examina de la tête aux pieds.

— Monsieur, répliqua-t-il, je suis à vos ordres.

Il mit bas son habit bleu, boucla son plastron et se coiffa de son masque.

Mirelune désigna du doigt le nouvel arrivant à son Pollux Ficelle. Celui-ci essaya de faire une pointe sur le jeune homme, mais il ne put pas.

Ce qui manque dans la salle Grisier, c'est la place. Il fallut attendre que deux combattants fissent trêve. Franz regardait tous ces gens manier l'épée avec aisance; il regardait Eugène, ferme sur ses jarrets d'acier, l'œil au guet, la main rapide comme la foudre, et il ne pouvait se défendre d'une secrète envie.

Au bout de quelques minutes d'attente, Grisier le planta en garde solidement et lui mit un fleuret dans la main.

— Nous allons causer tout à l'heure, lui dit-il; mais maintenant il y a trop de monde. Attention, s'il vous plaît!

Sous l'habile démonstration du professeur, Franz apprit en un clin d'œil la logique des deux gardes, des marches et des retraites. Cette première leçon dura un quart d'heure.

— Êtes-vous fatigué? demanda Grisier.

— Non, répondit Franz.

Et, en effet, son visage d'enfant se colorait à peine d'un incarnat plus vif. Il n'y avait point de sueur sous ses cheveux bouclés, et son poignet restait ferme.

Grisier souriait sous son masque.

— Vous avez du sang-froid, dit-il, et je ne vous croyais pas si robuste. Je pense que *notre* adversaire n'aura pas facilement raison de nous!

— C'est mon avis, répondit Franz. Je compte faire de mon mieux. Reprenons, je vous prie.

Grisier le remit en garde et prit son épée par la pointe, afin de lui faire décrire un cercle complet.

— Cela s'appelle le contre de quarte, dit-il, et cela pare tous les coups. Marchez et parez!

Franz obéit, gauchement d'abord, puis avec plus de certitude. Après une douzaine d'essais, Grisier lui dit que c'était bien.

— Alors, répliqua Franz, apprenez-moi à frapper maintenant.

— Patience! patience! dit Grisier sous son masque; nous n'en sommes pas encore là!

L'heure avançait, Gorisse, le bon prévôt, qui serait le meilleur tireur de Paris si Eugène Grisier n'existait pas, avait donné sa dernière leçon. L'étroit vestiaire s'encombrait de gens qui échangeaient leurs costumes d'assaut contre l'habit de ville.

Une certaine curiosité avait été soulevée dans la salle, lorsqu'on avait vu le professeur prendre son plastron et son masque à cette heure avancée

On avait regardé ce jeune homme si beau et d'apparence si frêle, qui semblait toucher un fleuret pour la première fois.

Chacun avait deviné qu'il s'agissait d'une leçon de duel.

Mais les leçons de duel ne sont point chose rare, en définitive, et personne ne se fût permis une question indiscrète.

Il y eut un calembour fait de compte à demi par Mirelune et Ficelle. Ce fut tout.

La salle se vidait lentement, et si les suppositions allaient leur train, c'était à voix basse ou une fois la porte passée.

Une bonne partie des assistants s'était retirée déjà, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à un nouvel arrivant.

Il entra délibérément et comme un homme connaissant les êtres de la salle. Il tourna court au sortir du petit couloir, passa derrière Franz sans exciter l'attention, et disparut sous les rideaux du vestiaire.

Cet homme était enveloppé dans un grand manteau, dont les collets relevés lui cachaient le visage.

Une fois dans le vestiaire, il s'assit sur un tabouret et demeura immobile.

A travers les interstices des rideaux, ses yeux se fixèrent sur le jeune Franz, qui continuait de prendre sa leçon.

— Êtes-vous fatigué? demandait encore Grisier en ce moment.

— Non, répondait Franz dont la main semblait être devenue de fer.

Dans la salle, cependant, il faisait une chaleur étouffante, et, derrière les rideaux, cette chaleur était encore augmentée par le poêle embrasé.

Le nouveau venu rabattit les collets de son manteau pour respirer à l'aise. Eugène, qui s'habillait en ce moment à ses côtés, lui tendit la main comme à une vieille connaissance et le salua du nom de baron de Rodach.

— Voilà longtemps que vous n'étiez venu à la salle? dit-il.

— J'ai voyagé, répondit le baron.

Puis il se remit à contempler le jeune Franz par la fente des rideaux entr'ouverts.

Franz commençait enfin à sentir la fatigue. Il baissa son fleuret et secoua sa main endolorie.

— Vous allez me lasser avant que je sache attaquer, monsieur! dit-il.

— Patience! répliqua Grisier, nous avons jusqu'à demain matin.

— Non pas! interrompit le jeune homme vivement; j'ai, ma foi! bien d'autres choses à faire cette nuit!

Il n'y avait plus que deux ou trois retardataires dans la salle, et autant derrière le rideau.

Grisier fit asseoir Franz sur le divan non élastique qui règne le long de la muraille.

— Causons un peu, dit-il, pendant que vos jarrets et votre main vont se reposer. Avez-vous bonne envie de tuer votre adversaire?

Franz ne s'était assurément point fait cette question-là,

— Ma foi! répliqua-t-il, cela m'est à peu près égal.

— Vous n'êtes pas l'insulté? reprit Grisier.

— Si fait... mais je suis l'insultant aussi. On m'a dit : Vous trichez! J'ai jeté mon verre à la figure de l'insolent.

— Au café?

— Au café.

Grisier fit une grimace. La figure douce et enfantine de Franz lui avait fait espérer une querelle plus futile, et Grisier est le plus grand arrangeur d'affaires qui soit à Paris.

— Et votre adversaire, poursuivit-il gardant encore un peu d'espérance, est sans doute quelqu'un de vos camarades?

— Non, répondit Franz. C'est un de ces gaillards dont on aperçoit de temps en temps la figure dans les endroits où l'on boit et où l'on joue. Je n'ai su son nom qu'au moment où il m'a donné sa carte.

— Et peut-on vous demander ce nom?

— Verdier, répondit Franz.

Grisier tressaillit. Le baron de Rodach, qui s'était avancé doucement jusqu'à l'angle du vestiaire, tressaillit plus fort que Grisier.

— Verdier, murmura Rodach cherchant à fixer un souvenir. Où donc ai-je entendu ce nom?

Son front se ridait sous l'effort qu'il faisait pour éclairer sa mémoire.

Tout à coup ses bras tombèrent et il se redressa.

— Je me souviens! je me souviens! pensa-t-il; c'est l'homme de la rue des Fontaines! Quelque chose me disait que ses paroles me touchaient de près. Ah! ah! sa figure est gravée ici, ajouta-t-il en passant sa main sur son front; je n'aurai pas de peine à le reconnaître.

— Verdier! répéta à son tour Grisier dont le visage s'était rembruni; c'est un tireur de seconde force! le savez-vous?

— Je le croyais de première, répondit Franz.

— Qu'espérez-vous en vous battant contre lui?

— Pas grand'chose, mais je ne crains rien.

En disant cela, il avait toujours sur la lèvre son sourire d'enfant, et ses grands yeux bleus attachaient sur Grisier leur regard limpide et doux.

Celui-ci baissa la tête.

— Monsieur, dit-il, dans mon opinion, un duel semblable est un assassinat; je ne peux pas y prêter mon concours.

— Monsieur, répondit Franz d'un ton délibéré, ce duel me plaît tel qu'il est. Vous n'avez aucun moyen de l'empêcher, puisque votre honneur est engagé à me garder le secret. Me refuser votre concours, c'est donc purement et simplement m'arracher la dernière chance que j'ai d'échapper au péril.

Grisier demeura un moment pensif.

— Réfléchissez, reprit Franz; si vous ne voulez pas, je ne prendrai point la peine d'aller chercher d'autres leçons. Demain matin, je me rendrai sur le terrain, et au petit bonheur!

Grisier ne répondit point encore.

Franz se leva.

— Dois-je me retirer? dit-il.

Grisier regarda autour de lui; tout le monde avait quitté la salle. Le vestiaire était vide également, il ne s'y trouvait plus que le baron de Rodach caché derrière les rideaux.

Grisier fit signe à Franz de rester. Il traversa la salle à pas lents et décrocha deux épées nues qui pendaient à côté de l'établi du prévôt.

Franz déposa son fleuret et prit une de ces épées, dont la pointe était recouverte d'un bouton.

L'épée que tenait Grisier était, au contraire, aiguë et effilée.

Franz voulut remettre son gant fourré.

— Point de gant! lui dit Grisier, et point de masque! demain, vous n'aurez rien de tout cela, et une pointe d'épée brillera devant votre visage. Vous êtes brave, monsieur, j'en suis sûr; mais ces premières menaces du fer étonnent les plus braves. Habituez-vous!

Franz retomba en garde, et la leçon se reprit. Grisier mettait à dessein sa pointe dans les yeux du jeune homme, qui marchait et parait avec une étonnante précision.

La main exercée du professeur se lassait avant celle de l'élève.

Quand on passa des parades aux attaques, la fougue de Franz, à grand'peine contenue, fit irruption tout à coup au dehors. Impossible de le retenir! il se fendait sur l'épée avec une ardeur folle, et Grisier dépensait toute sa proverbiale adresse à ne point le blesser

— Si vous attaquez ainsi, dit-il enfin, vous serez tué à la première passe.

Franz s'était échauffé insensiblement; son œil, si doux naguère, brillait d'un éclat terrible. Il y avait dans son cerveau une sorte d'ivresse.

— Je tuerai plutôt! s'écria-t-il en rejetant par derrière les boucles humides de ses cheveux blonds. Demain, je vous jure sur l'honneur que j'aurai du sang-froid! Je parerai comme un bonhomme de soixante ans; je romprai, je jouerai contres de quarte et demi-cercles, et le reste. Mais maintenant j'apprends à frapper. Attention, mon professeur! essayez de parer vous-même, et ne ménagez rien.

Il croisa le fer, et, mettant en usage le dégagement qu'on venait de lui enseigner, il lança son épée roide comme une balle de mousquet. Grisier voulut parer, mais l'épée se brisa en pièces sur son plastron.

Une exclamation vint à la lèvre de Rodach, qui s'agitait, impatient, derrière le rideau.

Sa tête était en fièvre, et sa main comprimait les battements de sa poitrine.

— Qu'il est beau, pensait-il, et qu'il est brave! Comme le cœur de ses pères étincelle dans son regard! Oh! c'est bien lui! c'est bien lui!

Durant une seconde, Grisier resta étonné devant ce vaillant coup qui l'avait atteint en plein pectoral; puis il se mit à sourire,

Il se sentait pris d'amitié soudaine pour cet enfant inconnu.

— Touché! dit-il en s'inclinant; prenez une autre lame et continuons.

Franz avait jeté le tronçon de son épée. Il se retourna et consulta la pendule.

— Je n'en sais peut-être pas encore assez, répondit-il, mais il se fait tard et je n'ai plus le temps. D'ailleurs je me fatigue, et, si nous poursuivons, je n'aurai plus la force de danser.

Grisier le regarda comme s'il n'eût point compris. Franz remit son gilet et sa redingote.

— Danser! grommela Grisier scandalisé.

— Il est onze heures et demie, continua Franz, et je dois être demain, à sept heures, dans les fourrés qui sont à droite de la porte Maillot. On dit que c'est un bon endroit. Mon cher maître, quand on ne peut plus disposer que de sept heures, on devient avare de son temps; pardonnez-moi si je vous quitte avec tant de brusquerie.

Il boutonnait rapidement sa redingote, qui dessinait sa taille élégante et souple.

Rodach écoutait d'une oreille avide et notait chacune de ses paroles au fond de sa mémoire.

— Souvenez-vous bien, dit Grisier résumant sa leçon; mettez-vous en garde à distance, de manière à ce que votre pointe touche à peine celle de votre adversaire... marchez, parez en marchant, ripostez et rompez de suite!

— Je sais tout cela, répondit Franz; cette nuit, je vais tâcher de l'oublier pour m'en souvenir au point du jour.

— Vous ferez mieux d'y songer... commença Grisier.

— Non, non, répliqua Franz, je veux ma nuit tout entière. Et si ma nuit n'était pas prise, ajouta-t-il plus bas, ce ne serait pas à cela que je songerais!

La pensée revenue de Denise mit de la mélancolie dans son sourire.

Il étouffa un gros soupir et tendit la main à Grisier.

— Adieu et grand merci, mon cher professeur, dit-il; si j'ai du bonheur demain matin, je viendrai vous conter l'aventure. Si vous ne me revoyez pas...

Sa phrase inachevée se ponctua par un geste tout plein d'insouciance.

Il se dirigea vers la porte. Grisier le suivait malgré lui et sans savoir ce qu'il faisait.

Lui, le maître d'armes émérite, qui avait vu la mort suspendue sur tant de têtes, il était ému jusqu'à sentir ses yeux battre et sa voix trembler dans son gosier.

— Souvenez-vous! répétait-il machinalement; variez les contres pour ne pas laisser deviner votre jeu... ne marchez jamais sans avoir une parade toute prête...

Franz avait dépassé le seuil.

— Merci! merci! répliqua-t-il, et adieu!

Grisier le regardait descendre le passage en courant.

— Écoutez, s'écria-t-il, je ne puis vous laisser partir ainsi. Avez-vous des témoins?

Franz avait parcouru déjà la moitié du passage; sa réponse arriva comme un écho lointain.

— J'en trouverai au bal masqué! dit-il.

Grisier rentra, l'œil attendri et souriant malgré sa tristesse.

— Quel brave et joyeux enfant! se dit-il; quel tireur cela ferait! Quel cœur! et quel bras!

Le baron de Rodach était debout au milieu de la salle; Grisier, préoccupé, ne l'apercevait point.

— Ma foi! dit-il en débouclant son plastron, je ne sais pas si je me trompe, mais je crois qu'il en reviendra!

— Moi, je vous le promets sur mon honneur! prononça la voix mâle et grave de Rodach.

Grisier fit un soubresaut de surprise et se retourna.

Il vit un pan de manteau qui flottait en dehors du couloir, et il entendit sur le carreau un son métallique de bottes éperonnées.

Il s'élança une seconde fois en dehors.

La haute taille du baron se confondait déjà avec les demi-ténèbres de la voûte qui termine le passage.

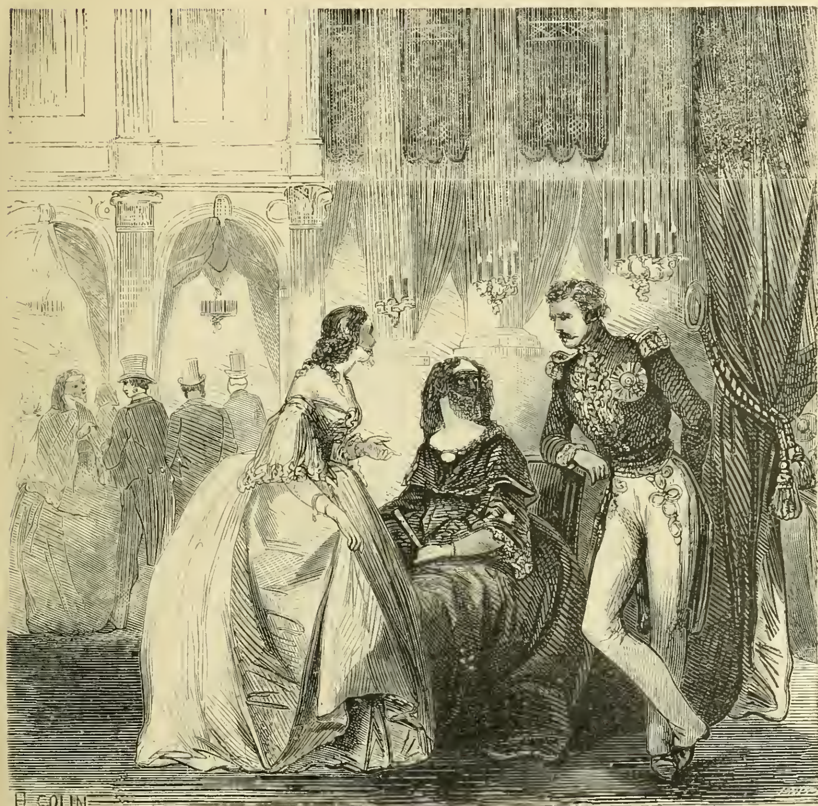
XI

L'HOMME AUX TROIS COSTUMES

Il était trois heures du matin. La salle Favart tremblait sous des polkas effrénées.

Tout ce monde changeant et bigarré qui fait foule aux bals travestis, qui se mêle, qui court, qui crie, qui s'évertue, était là au grand complet et se donnait un mal d'enfer pour se divertir.

Les gens sans façons, commis, grisettes, étudiants, petits officiers, lorettes de second ordre et mères de famille en débauche, dan-



Il portait un brillant costume de major à mille boutons d'argent. (Page 163, col. 2.)

saient à perdre haleine et fêtaient les quadrilles de Musard l'ancien. Les gens bien élevés, les clercs d'huissier, les familiers du boulevard de Gand, les jeunes journalistes gâtés par toutes sortes de succès, et les domestiques de confiance possédant la clef de la garde-robe de leur maître, se promenaient gravement en habits noirs.

Il est bien entendu que M. le comte de Mirelune et Amable Ficelle, auteur de *la Bouteille de champagne*, ne faisaient point défaut à la fête. Ficelle creusait sa cervelle vide. Mirelune *intriguait.*

C'est-à-dire qu'il déchirait les dominos en tirant dessus, et glissait sous les capuchons de satin ces triomphantes paroles :

— Toi, je te connais, marquise!

Ficelle avait un nez de carton camard sur son nez pointu, et Mirelune avait un nez de carton pointu sur son nez camard.

On eût dit qu'ils avaient opéré un échange et qu'ils y avaient perdu tous les deux.

Ils étaient là dans leur centre, les deux charmants garçons. Les femmes sans préjugés les appelaient par leurs noms, ce dont ils étaient bien fiers. Ils fascinaient les petits commis déguisés en seigneurs du temps de Louis XIII.

Autour d'eux, le bal s'agitait.

Les peureux s'essayaient timidement à quelque bonne fortune de hasard et perdaient leurs gauches compliments dans la cohue; les téméraires offraient leur cœur et leur souper à toute venaute; les provinciaux faisaient du bruit et prenaient le menton des femmes laides, ce qui est encore *intriguer;* les experts voyaient sous le masque et choisissaient.

L'amour était le sujet de toutes les conversations, courtes ou longues; on se jetait des cœurs à la tête; tout homme était conquérant, toute femme était aimée. Il allait falloir des flots de champagne pour éteindre cet incendie.

Il y a de tout à ces bals de nos grands théâtres, et c'est là le piquant. Les classes fashionables y sont, comme chacun sait, fort amplement représentées; les classes moyennes y envoient des députés innombrables; la boutique s'y pavane; l'échoppe s'y glisse, et plus d'un billet tombe des hauteurs du salon jusqu'au fond de la loge qui en profite.

Telle duchesse, égarée dans ce paradis banal, est éclipsée par la fille de son suisse, et surprend M. le duc intriguant chaudement sa propre caméricte, qui est une femme libre.

Depuis tant de siècles, le carnaval n'a point dérogé à sa folle origine. C'est bien toujours la saturnale antique qui fait les valets maîtres et les maîtres esclaves.

Cette nuit, l'Opéra-Comique n'avait point de rival; l'Académie royale de musique se reposait de sa fête de la veille. Pour trouver un autre bal, les fidèles de la mazurka eussent été obligés de descendre jusqu'aux latitudes ultra-bourgeoises de l'Ambigu, ou d'affronter les abords mal connus de l'Odéon.

La salle était comble; on se battait à la porte. De mémoire de sergent de ville, on ne se souvenait point d'avoir vu pareille presse. Pour rencontrer un terme de comparaison, il fallait remonter jusqu'à ces nuits magiques où le théâtre de la Renaissance, encombré de velours et d'or, entassait Paris tout entier dans sa salle et menaçait ruine sous le galop fanatique de trois mille débardeurs.

C'est à peine si l'on pouvait se mouvoir dans le foyer trop étroit. La foule ondulait, compacte et serrée, et jetait dans la lourde atmosphère son murmure confus, formé de chuchotements, de petits cris de femmes et de gros éclats de rire.

Au beau milieu de la presse, il y avait un couple qui se frayait passage de son mieux et semblait chercher des compagnons perdus. C'était un grand jeune homme aux traits réguliers et doux, portant sur un pantalon à la hussarde le frac d'officier de marine. Il semblait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Son visage, animé par le plaisir, exprimait la franchise, et une sorte de faiblesse, non point cette faiblesse qui a peur, mais celle qui se laisse entraîner à tout vent, qui croit trop vite et que l'on trompe.

Il était beau; son sourire avait de la noblesse et du charme; son cœur prompt à aimer, sincère et trop facile, se peignait dans la douceur de son regard.

C'était le frère de notre belle Denise, le jeune vicomte Julien d'Andemer, enseigne de vaisseau en congé, qui était arrivé à Paris depuis quelques heures seulement, — et qui avait soupé.

Il donnait le bras à un page masqué de velours, qui semblait trop grand pour être une femme et trop gracieux pour être un homme.

— C'est entendu, disait le vicomte en tâchant de voir par-dessus les têtes de ses voisins. Je vous servirai de témoin, Franz, puisque vous ne voulez pas me laisser mettre ce

misérable coquin à la raison. Au demeurant, vous êtes plus jeune que moi, mais vous en savez aussi long que personne, et vous passez comme une anguille là où je suis embarrassé. Mais où diable se sont cachées nos dames?

— Je les voyais encore tout à l'heure, répondit Franz, quand ce grand gaillard en costume allemand s'est mis entre elles et nous. Avez-vous remarqué comme il me regardait, Julien?

— J'ai remarqué qu'il serrait de près mon domino bleu, répondit l'enseigne. Je voudrais parier qu'ils sont gens de connaissance. Mais je sais flairer les jolies femmes, moi. Celle-là est charmante et je la soufflerais au roi!

On dit que l'officier de marine à jeun est généralement un peu fat. Julien, en descendant de voiture, avait passé une heure aux Frères-Provençaux. Il se sentait de force à aimer tous les dominos du bal.

Franz baissait la tête d'un air distrait.

— Son regard me suit! murmura-t-il en se parlant à lui-même. Il me semble le voir encore. C'est un fier cavalier, ma foi! Quand j'aurai son âge, je voudrais avor une tête comme cela!

— Bah! fit Julien, ce costume allemand vous donne des airs de héros de théâtre! Mais j'y songe, Franz : ma mère est de plus en plus liée avec la maison de Geldberg, et moi-même vous savez que j'ai quelque crédit au moins sur un des membres de la famille.

— Est-ce que vous songez toujours à épouser la comtesse Esther? demanda Franz.

— Toujours, répliqua l'enseigne; nous sommes constants, sinon fidèles, nous autres marins. Esther est la plus belle femme de Paris! Mais il ne s'agit pas de cela : je voulais dire qu'on pourrait bien tenter une démarche auprès des Geldberg et vous réconcilier avec eux.

— Non, répondit Franz.

— Cependant vous venez de me faire votre confession : vous n'avez pas de fortune...

— Je n'ai rien, mais je ne veux pas.

— A votre aise! c'est pourtant cet entêtement-là qui m'a fait vous aimer, petit Franz! Vous n'étiez qu'un enfant quand je vous ai rencontré pour la première fois dans les salons de Geldberg; mais déjà vous disiez : « Je veux; » et moi qui ne sais guère vouloir...

Franz l'interrompit en lui serrant le bras.

— Regardez! dit-il.

Son doigt étendu montrait l'autre extrémité du foyer.

— C'est notre Allemand! s'écria Julien dont l'œil avait suivi la direction indiquée; seulement il a changé de costume...

— Et il cause avec elles! dit Franz.

Julien mit sa main devant ses yeux pour mieux voir.

Le personnage que venait de désigner Franz causait en effet avec deux dames enfouies dans des dominos de satin, l'un bleu, l'autre noir. C'était un homme jeune encore, d'une figure remarquablement belle et dont la physionomie pétillait de gaieté. Il portait un brillant costume de majo à mille boutons d'argent, avec l'écharpe frangée et l'inévitable résille.

Les dames qu'il avait arrêtées, et qu'il semblait entretenir vivement, étaient reconnaissables, non-seulement par les couleurs de leurs dominos, mais aussi par la différence de leurs tailles.

Le domino noir était tout petit, tout gracieux, tout mignon. Le domino bleu avait une tournure imposante; les plis indiscrets du satin laissaient deviner une taille riche et irréprochable.

— Ce sont bien elles, dit Franz; un effort! je suis fou de cette femme et cet homme, m'intrigue... il faut les rejoindre.

Julien ne demandait pas mieux.

— Parbleu! s'écria-t-il, moi aussi je suis fou! Voyez, Franz! c'est la reine du bal! Si c'est à elle que ce coquin de majo fait la cour, nous allons rire!

Ils se frayèrent un passage à grande force. Au contraire de ce qui aurait eu lieu sur le pont d'un navire, l'enseigne jouait des coudes et Franz gouvernait.

Ils avançaient difficilement. A moitié route, ils virent leurs deux dames prendre chacune un bras du majo et disparaître dans le corridor qui mène à la salle.

Ils s'arrêtèrent désappointés.

— Nous sommes collés! dit Julien qui savait jouer au billard.

— Il y a dix à parier contre un, ajouta Franz, que nous ne les reverrons pas de sitôt. Si nous prenons le même chemin qu'elles, ça pourra même durer toute la nuit; le plus sûr est de sortir par la porte opposée et d'aller à leur rencontre. Au petit bonheur!

— Soit, répliqua l'enseigne. Je suis sûr que la mienne est belle comme un ange!

— Et la mienne donc! s'écria Franz; figurez-vous, Julien, ajouta-t-il en rougissant légèrement, que je suis amoureux, amoureux sérieusement et pour toute ma vie...

— Ah! bah! fit le jeune vicomte; du domino noir?

— Pas du tout! d'une jeune fille qui est aussi pure que jolie...

— Aussi sainte que belle! déclama Julien; c'est connu!

Franz le regarda en dessous comme s'il eût fait effort pour retenir un éclat de rire.

— Aussi sainte que belle, répéta-t-il; en vérité, vous l'avez dit, Julien, et malgré cela ce diable de domino noir m'a ensorcelé!

— La sainte est-elle au bal masqué? demanda l'enseigne.

— Fi! répliqua Franz. Je vous dis que c'est une douce enfant, Julien, un cœur d'ange comme vous vous représentez votre sœur, ou votre mère au temps où elle était jeune fille.

Ce qu'on voyait du visage de Franz, sous son masque de velours, était coloré vivement. Il détourna la tête et garda, durant quelques secondes, l'attitude embarrassée de l'homme qui craint d'en avoir trop dit.

Mais Julien d'Audemer n'avait rien compris au delà de ses paroles et ne prenait point garde à son trouble.

— Voilà que sans le vouloir vous renouvelez tous mes remords, dit-il; je suis encore un écolier, Franz! En arrivant, j'ai vu sur les murailles l'affiche de ce diable de bal, et au lieu de me rendre chez ma mère qui m'attend, je me suis costumé du mieux que j'ai pu en descendant de voiture... Dites-moi, Franz, Denise est-elle toujours bien jolie?

— Adorable! répondit Franz à demi-voix.

— Et ma mère compte-t-elle toujours la marier au chevalier de Reinhold?

Franz baissa la voix encore davantage.

— J'ai entendu parler de cela, répliqua-t-il, mais je n'y ai jamais cru. Mademoiselle d'Audemer est si belle, et le chevalier est si vieux!

— Mais non, dit Julien, il a tous ses cheveux...

— Une perruque!

— Toutes ses dents...

— Un râtelier!

— Il est frais comme une rose...

— Du fard!

— Sa taille est bien prise...

— De l'étoupe!

— Il est riche à millions.

— Contre ceci, je n'ai rien à dire. Mais, depuis que j'ai quitté la maison de Geldberg, je ne vais plus guère dans le monde et je ne sais plus ce qui s'y passe. Vous-même, Julien, êtes-vous sérieusement décidé à épouser la comtesse?

— Ma foi, très-cher, répondit l'enseigne, ma mère m'y pousse fortement. Elle a une fortune magnifique, et je crois, en conscience, que je suis amoureux d'elle.

Franz retint un mot qui se pressait sur sa lèvre. Il garda le silence.

Ils arrivaient auprès de la porte opposée à celle par où les deux dames et le majo étaient sortis.

Au moment de franchir le seuil, Franz se retourna pour jeter un dernier regard dans le foyer.

— Ah çà! suis-je fou! s'écria-t-il en s'arrêtant brusquement. Voyez! Julien, voyez!

L'enseigne poussa un cri de surprise.

A la place même que venait de quitter le beau majo, le cavalier allemand se tenait debout et promenait ses regards calmes sur la foule.

— Il aura changé de costume! dit Julien stupéfait.

— C'est à peine s'il en a eu le temps, répondit Franz. Et puis, voyez! autant il était gai tout à l'heure, autant il semble triste maintenant.

— C'est vrai...

— Et c'est bien le même pourtant! il n'y a pas à s'y tromper.

— C'est bien le même!

— Je voudrais gager qu'il y a là-dessous quelque bizarre histoire, et j'ai bonne envie...

Franz s'interrompit, et sa vivacité tomba brusquement.

— Mais que me fait cela? murmura-t-il en secouant sa tête blonde. Je n'ai pas le temps de m'embarrasser dans des énigmes. Reprenons notre chasse, Julien, poursuivit-il. Nos dames doivent être libres et nous cherchent peut-être.

Ils descendirent l'escalier dont les marches invisibles disparaissaient sous les pieds de la foule. Julien se retournait fréquemment pour voir si le majo, déguisé en cavalier bavarois, ne le suivait point. Franz songeait.

— Vous êtes gentilhomme, vous, Julien, dit-il comme ils entraient dans le bal, et vous devez avoir des idées plus sévères que nous autres enfants du hasard. Si vous aimiez une femme riche, belle et noble comme vous, et qu'il vous arrivât de la rencontrer en un de ces lieux faciles où toute vertu reçoit quelque accroc en passant, donneriez-vous volontiers le nom de votre père à cette femme?

— De quel lieu parlez-vous?

— Il y en a vingt : un bal masqué, par exemple.

La figure de l'enseigne devint sérieuse.

— Et pourquoi me demandez-vous cela? murmura-t-il.

— Pour savoir.

Julien réfléchit un instant.

— Je n'ai jamais aimé qu'une femme en ma vie, répondit-il enfin; cette femme est Esther de Geldberg, que je connaissais avant son mariage, alors que ma famille était pauvre et que j'étais votre collègue dans les bureaux de la rue Ville-l'Évêque. C'est une bien vieille affection à laquelle je pense toujours et dont je parle rarement. Si je voyais Esther au bal, je partirais demain et je me rembarquerais, laissant ici tous mes espoirs d'être heureux. Si quelqu'un me di-

sait l'y avoir vue, je lui répondrais qu'il ment et je le tuerais.

La voix de Julien d'Audemer était grave et ses yeux exprimaient une résolution inattendue. Ce qu'il y avait en lui de mollesse insoucieuse avait fait place à une soudaine fermeté.

Une parole se pressait sur les lèvres de Franz, qui la refoula énergiquement.

— Mais si l'homme qui viendrait vous dire cela était votre ami? murmura-t-il.

Les sourcils de l'enseigne se froncèrent. Il se tut durant une seconde et regarda son compagnon en face.

— Est-ce que vous l'avez vue? prononça-t-il tout bas et sans desserrer les lèvres.

Franz hésita un instant, et sa physionomie, cachée sous le masque, ne put parler à défaut de sa voix.

Le résultat de sa réflexion fut un éclat de rire un peu contraint.

— Quelle folie! s'écria-t-il; la comtesse Esther dort bien tranquillement à l'hôtel de Geldberg, et ce n'est pas vous qui me tuerez, monsieur le vicomte!

Le visage de celui-ci se rasséréna. Il ne demandait qu'à croire.

— Vous m'avez fait peur, dit-il en souriant. Pour votre peine, vous allez me donner quelques détails sur nos deux dominos, car je suis bien sûr que vous les connaissez tous les deux.

— Je les connais peut-être, répliqua Franz, mais je ne puis rien dire.

— Bravo! vous êtes discret.

— Ce sont deux grandes dames.

— Je l'aurais parié! Après?

— Voilà tout. Le secret du domino noir m'appartient à moitié; c'est pourquoi je le garde. Le secret du domino bleu ne me regarde pas; pourquoi le dévoiler?

— Est-elle jolie?

— Charmante!

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement.

— C'est tout ce qu'il me faut! s'écria l'enseigne qui avait recouvré toute sa gaieté. Le reste m'importe peu, en définitive... Mais n'est-ce pas l'une d'elles que j'aperçois là-bas, tout là-bas, au fond du théâtre?

— Le domino bleu! s'écria Franz; elle donne le bras... sur mon honneur! ajouta-t-il, c'est encore le majo!

— Et le domino noir tient l'autre bras! dit l'enseigne. Il faut que nous voyions enfin si nous avons la berlue! Écoutez, Franz, faisons une manœuvre savante. Prenez à gauche pendant que je prendrai à droite. Nous ne les perdrons pas de vue, et, de quelque façon qu'elles s'arrangent, l'un de nous les rencontrera.

— Accordé! dit Franz; bonne chance!

Ils se séparèrent et commencèrent à percer la foule dans des directions opposées. Ils y allaient de tout leur cœur; mais, une fois engagés dans la cohue, ils perdirent bien vite leur boussole et se dirigèrent seulement d'après la configuration de la salle.

Non-seulement ils n'apercevaient plus les deux dominos, mais ils ne se voyaient pas l'un l'autre.

Tandis que Franz s'évertuait, un bras se passa doucement sous le sien.

— Veux-tu mon cœur, beau page? dit à ses côtés une voix d'homme joyeusement ébriolante.

Franz ne pouvait divorcer entièrement avec sa nature espiègle et gaie. Sans trop prévoir le dénouement de l'aventure, il garda le silence et tourna discrètement la tête comme une femme en quête d'aventures, qui veut serrer un peu l'hameçon.

L'autre n'était pas homme à s'effaroucher de ces obstacles connus.

— Beau page, reprit-il, je suis à tes trousses depuis une heure ; ce marin qui te donnait le bras à l'instant est un sot, puisqu'il t'a quittée. Regarde-moi, je suis plus beau garçon que lui.

Franz étouffait pour ne pas rire et tournait obstinément la tête.

Il sentait la marche vacillante de son galant et le devinait ivre, rien qu'au son de sa voix.

Ce dernier lui serrait le bras fort amoureusement et lui glissait dans l'oreille des déclarations étourdissantes. Enhardi par le silence de Franz, il s'émancipa bien vite, le prit par la taille et lui planta un gros baiser sur la joue.

Franz lui rendit un coup de poing pour son baiser, un de ces glorieux coups de poing qu'on improvise au bal dans la métropole des nations civilisées, et qui tueraient net un taureau.

Sans la foule, le galant serait tombé ; mais un mort se fût tenu debout dans la cohue. Au lieu de tomber, le galant écrasa le nez de M. le comte de Mirelune, et aplatit le pauvre Ficelle, qui en perdit la pointe de son couplet.

Il se tenait les côtes et riait à gorge déployée.

— Parbleu! dit-il, c'est dommage que vous soyiez un homme, mon jeune monsieur! je donnerais cent ducats pour trouver une femme capable d'appliquer un coup de poing pareil!

Franz restait là devant lui, le masque soulevé, la bouche béante et les bras tombants.

Sa figure exprimait l'ébahissement le plus complet. Ce galant ivre qui venait de le prendre pour une femme était encore le cavalier allemand!

Et le cavalier allemand avait encore changé une fois de costume. Il portait une robe rouge à l'arménienne, demi-ouverte et laissant passer la batiste de sa chemise débraillée.

Franz tourna ses yeux tout autour de lui, comme s'il eût cherché quelqu'un à qui demander l'explication de ce mystère étrange. Il n'y avait là qu'un quadruple rang de spectateurs inconnus qui regardaient en riant cette scène, bien commune dans les bals masqués, mais toujours réjouissante.

Il reporta ses regards vers l'Arménien et tâcha de découvrir sur son visage une différence, un signe quelconque qui le distinguât du cavalier et du majo. Mais l'évidence sautait aux yeux. C'était manifestement le même homme, calme et grave sous le costume allemand ; léger, brillant, rieur sous la veste étincelante de l'Espagnol ; et, maintenant, lourdement ivre, portant l'apathie sur son visage, et riant de ce rire épais des gens pris de vin.

XII

DEUX DOMINOS

L'Arménien riait toujours et se tenait les côtes en regardant notre jeune page. Celui-ci ne songeait point à se fâcher ; son étonnement profond absorbait en lui toute autre pensée. Il ouvrait de grands yeux pour contempler cet homme étrange qui se transformait comme Protée et qui semblait se multiplier au-devant de ses pas.

Et, bien qu'il eût la ferme volonté de donner tout entières au plaisir les heures de cette nuit suprême, il oubliait le bal et la sirène qui l'attirait pour se creuser l'esprit et se demander où était la clef de ce mystère.

Pourquoi toutes ces métamorphoses? Était-ce une gageure? Ce bizarre personnage prenait-il tant de peine seulement pour se divertir?

Ou bien avait-il un but sérieux? et quel était ce but?

Les curieux qui s'étaient groupés autour de l'Arménien avaient entamé avec lui une lutte de paroles bouffonnes. M. le comte de Mirelune demandait des dommages-intérêts pour son nez écrasé. Ficelle, le mélancolique, cherchait des choses très-drôles et ne trouvait que les vieux calembours de *la Bouteille de champagne*, vaudeville en un acte et mêlé de couplets, représenté pour la première fois au théâtre des Nouveautés, le 2 avril 1827. L'Arménien, au contraire, jouait de la langue passablement. Franz mesurait la distance qui existait entre cette joyeuse face de buveur et la figure pensive qu'il avait vue déjà deux fois.

En ce moment, un cri perçant, et d'espèce particulière, s'éleva parmi le tumulte du bal.

La physionomie de l'Arménien changea comme par magie; son sourire lourd disparut, et son œil brilla sous la ligne tendue de ses sourcils.

En même temps, sa taille affaissée et vacillante se redressa dans toute sa hauteur.

Toute différence entre le viveur au costume d'Arménien et l'austère cavalier bavarois se trouva effacée par ce brusque changement.

Si Franz avait pu garder un doute, ce doute aurait dû s'évanouir en ce moment.

L'Arménien, droit sur ses jambes, les reins cambrés, la tête jetée en arrière, avait la pose d'un homme qui écoute attentivement. Son ivresse semblait faire trêve ; ses muscles amollis avaient repris leur ressort, et un rayon d'intelligence perçait le brouillard somnolent qui voilait naguère sa prunelle.

Il ne répondait plus aux lazzi de ses voisins.

Au bout de deux ou trois secondes, un autre cri, pareil au premier, se fit entendre encore.

L'Arménien s'élança au plus fort de la foule et la perça en ligne droite, dans la direction indiquée par les deux cris entendus.

C'était un signal ; Franz le devinait.

Il voulut s'élancer à son tour et suivre l'Arménien, car ce mystère piquait sa curiosité de plus en plus, mais la cohue se refermait plus compacte. Elle serrait ses rangs, violemment ouverts par l'effort irrésistible de l'Arménien, et présentait une sorte de muraille qu'il eût été malaisé de franchir.

Deux ou trois minutes se passèrent de la part de Franz en tentatives vaines. Pendant cela, l'homme qu'il prétendait poursuivre avait fait du chemin ; Franz ne pouvait plus l'apercevoir.

De guerre lasse, il retourna sur ses pas, et se dirigea vers le côté de la salle où il avait cru voir de loin les deux dominos, en compagnie du majo.

Il ne s'était point trompé ; la grande et la petite femme étaient ensemble au fond de la salle. Elles se promenaient en se tenant par le bras ; mais il n'y avait point d'homme avec elles.

Du reste, si le majo leur avait servi un instant de cavalier, elles se taisaient sur son compte.

C'était de Julien et de Franz qu'elles s'entretenaient.

— Quelle imprudence! disait le domino bleu en se penchant pour mettre sa bouche à portée de l'oreille de sa compagne plus petite. Si Julien allait me reconnaître!

— Bah! fit le domino noir avec un nonchalant mouvement d'épaules, M. le vicomte d'Audemer est marin et non point sorcier, ma chère enfant. Il n'y verra que du feu, et ce petit danger donne du piquant à notre escapade : sans cela, je m'ennuierais horriblement pour ma part.

Ces excellentes raisons ne paraissaient point faire une impression très-grande sur l'esprit du domino bleu, qui répondit en secouant la tête :

— Il vous est facile d'être brave, ma sœur;



Si, dans trente minutes, j'entends sonner cinq heures au lieu de six, cet argent est à vous. (Page 174, col. 2.)

ce petit Franz vous connaît seulement sous le nom qu'il vous a plu de choisir. Vous êtes madame Louise de Ligny, et le monde ne mettra point sur votre compte les péchés mignons de cette dame ; mais moi, Julien me connaît, et il ne faudrait qu'un regard indiscret pour me perdre.

— L'aimez-vous? demanda le domino noir.

— Il est joli garçon...

— L'aimez-vous?

— Il a un beau nom et un titre...

— L'aimez-vous?

— Il a de la fortune et je ne déteste pas ses aiguillettes d'officier de marine.

Elles étaient dans un coin retiré. Un groupe de promeneurs en habit noir formait autour d'elles une sorte de rempart. La chaleur était accablante et leurs masques les étouffaient.

Elles s'assirent sur la banquette voisine et soulevèrent à la fois leurs loups de velours, garnis de longues barbes de dentelles.

Il n'y avait plus entre leurs traits et le regard des curieux que le satin de leurs capuchons.

Malgré cet obstacle, les vifs rayons des lustres se glissaient jusqu'à leurs visages.

Sous le domino bleu, nous eussions reconnu la figure régulièrement belle de la comtesse Esther; sous le domino noir se cachaient la fine taille et les traits mobiles de madame de Laurens, la fille aînée de ce respecté patriarche, M. de Geldberg.

Elle attachait en ce moment sur sa sœur un regard plein de moquerie.

— Je ne vous demande plus si vous l'aimez, Esther, reprit-elle; vous aimez sa tournure, son nom, son titre, sa fortune et ses aiguillettes : on a vu des passions moins motivées que celle-là. Quant à moi, j'ai été folle de ce jeune Franz, vous savez?

— Il est charmant!

— C'est un petit garçon! ces choses-là ne peuvent avoir qu'un temps : après cette nuit, je compte ne plus le revoir.

— Mais il vous cherchera...

Sara fit un geste de dédain suprême.

— Je sais que vous avez des ressources, reprit Esther; mais il ne faudrait qu'un hasard pour que M. de Laurens...

Sara l'interrompit par un geste nouveau et plus dédaigneux encore.

— Franz ne connaît que madame de Ligny, répondit-elle, et madame de Ligny est veuve.

Petite se trompait en ceci assez notablement. Franz, qui avait été commis de la maison de Geldberg, ne pouvait manquer de connaître les filles du vieux banquier. C'était tout bonnement Sara qui ne connaissait pas Franz.

Au temps où il servait dans les bureaux de l'opulente maison de banque, les salons de Geldberg s'étaient ouverts plus d'une fois pour lui : mais c'était un enfant de bien peu d'importance; Sara, la brillante femme, la reine des riches fêtes de la finance, avait bien pu ne point remarquer cet obscur commis, perdu dans la foule.

Il est un proverbe qui dit que le soleil ne voit pas tous ceux qui le regardent

Par rapport à Franz, Sara était le soleil.

C'était ailleurs que dans les salons de son père qu'elle avait rencontré le commis devenu libre. Il était beau; son caractère avait ce mélange charmant de hardiesse et de timidité qui réveille le désir au fond des cœurs fatigués d'hommages. Sara l'avait aimé d'un caprice emporté, fougueux et court.

Et Franz lui avait rendu exactement la monnaie de sa pièce. Pour un caprice de coquette expérimentée et connaisseuse, il lui avait donné le caprice d'un enfant, la fantaisie d'un cœur qui s'ignore à demi et qui s'élance étourdiment au-devant de tout amour.

Seulement le caprice de Franz durait encore que celui de la juive se mourait déjà sous l'ennui.

Sara était si charmante et savait si bien la coquetterie qui entraîne! L'enfant était fasciné; il voulait boire jusqu'à la dernière goutte le philtre enivrant où sa lèvre vierge s'était trempée.

L'avantage restait donc à madame de Laurens, comme cela devait être dans une lutte engagée entre un adolescent tout neuf et une coquette de trente ans, rompue à tous les secrets de la diplomatie féminine. Mais cet avantage n'était qu'apparent, parce que la coquette avait à garder un secret et que l'adolescent savait ce secret par hasard.

Elle se croyait à l'abri de toute attaque et n'en était que plus vulnérable, comme ce chevalier des poëmes héroïques de l'Italie, qui se présente au combat avec une armure à l'épreuve, mais dont les pièces, dévissées, se détachent une à une à l'heure du péril.

Il y eut un instant de silence entre les deux sœurs; puis la comtesse Esther reprit la parole de ce ton leste et indifférent qu'em-

ploient les femmes pour dire la chose qui justement leur tient le plus au cœur.

— Le petit Franz a sans doute un rival plus heureux, dit-elle.

— Peut-être bien, répliqua madame de Laurens.

— Est-ce que vous connaissez beaucoup ce baron de Rodach, Sara?

— Passablement... et vous?

— Assez. Peut-on vous demander où vous l'avez rencontré?

— A Hombourg, il y a deux saisons. Et vous?

— A Bade, il y a aussi deux saisons.

Les deux sœurs se regardèrent par-dessous la dentelle de leurs capuchons.

— Je pense une chose, poursuivit Esther; ne serait-ce point M. le baron de Rodach qui vous fait tout à coup si cruelle pour ce pauvre petit Franz?

Sara n'avait jamais vu sa sœur si pénétrante.

— Ne serait-ce point M. le baron de Rodach, répliqua-t-elle, qui vous fait aujourd'hui si curieuse, Esther?

La belle veuve rougit et remit son masque. Sara eut un malin sourire.

Elle ouvrait la bouche pour continuer l'entretien, lorsqu'elle aperçut à quelques pas d'elle le jeune vicomte d'Audemer, qui regardait tous les dominos et qui cherchait en conscience.

Elle remit précipitamment son masque à son tour.

— Ah! ah! s'écria l'enseigne qui les découvrait en ce moment, je vous tiens, belles dames, et je ne vous lâche plus!

En ces occasions, il est d'usage d'éclater de rire. Le bal masqué est une chose si gaie!

Julien, le domino noir et le domino bleu éclatèrent de rire à l'unisson.

— Et votre beau majo, qu'en avez-vous fait, mesdames? demanda l'enseigne; c'est un drôle de corps qui change de costume des pieds à la tête en moins de temps qu'il ne m'en faudrait à moi pour nouer ma cravate.

— Qu'entendez-vous par là? demanda le domino noir.

— Eh pardieu! s'écria l'enseigne, depuis que vous nous avez quittés, nous l'avons vu, Franz et moi, tantôt en Allemand, tantôt en Espagnol. Je ne désespère pas de le voir en Turc avant la fin du bal.

— Vous avez raison, dit Franz qui arrivait en ce moment; je viens de le voir en Arménien, plus ivre qu'un Polonais.

— Ah bah! fit Julien.

— Et j'ai bien vu d'autres choses encore! reprit Franz, mais je vous dirai mon histoire à table. Mesdames, ajouta-t-il en se tournant vers les deux sœurs, nous avons une si grande frayeur de vous perdre encore que nous allons vous enlever.

Sara ne s'amusait plus; elle donna son bras à Franz. Esther était habituée dès longtemps à suivre l'exemple de sa sœur, qui lui avait montré la route où elle marchait maintenant grand train et sans lisières. Elle donna son bras à l'enseigne.

La peur d'être reconnue la faisait trembler légèrement. Julien sentait contre son flanc un frémissement doux qui le transportait d'aise.

Les deux couples se mirent en marche à travers la foule, et se dirigèrent vers la sortie du bal.

Franz et Julien jetaient les yeux de tous côtés, mais ils n'aperçurent nulle part le fantastique personnage qui leur était apparu sous une triple forme. Il ne restait dé-

sormais dans la salle ni Allemand, ni majo, ni Arménien...

Il y avait foule sur le perron du théâtre comme dans la salle. Le flot des arrivants montait sans cesse et obstruait le passage; Franz et Julien d'Audemer eurent toutes les peines du monde à gagner le pavé, encore ne purent-ils pas choisir le côté de la place où était leur voiture. La foule a des courants comme la mer; ils furent poussés irrésistiblement vers la rue Favart, et durent s'engager sous ce péristyle latéral, tout plein de parfums impurs, et dont l'usage est déclaré *shoking* par les gentlemen et par les ladies.

Ce couloir mène au boulevard, en passant devant l'entrée des artistes.

Il était encombré comme tout le reste. Nos deux couples suivaient le flux et ne songeaient point à regarder en arrière.

Franz avait ôté son masque pour remplir définitivement son office de cavalier. Il marchait sur les talons de l'enseigne, qui protégeait de son mieux sa belle compagne contre les coups de coude et les poussées de tout genre.

Dans ce passage, il régnait une demi-obscurité qui devait sembler ténèbres en comparaison des éblouissantes clartés du bal. Les arcades faisaient ombre, et la lumière des becs de gaz n'arrivait que par échappées.

Derrière Franz et Sara, il y avait trois hommes, le nez dans leurs manteaux. Il faisait froid; ces gens ne se distinguaient en rien du reste de la foule.

Franz ne les avait point regardés; s'il les eût regardés, son attention n'aurait probablement point été excitée.

Comme on arrivait au bout du couloir, devant l'entrée des artistes, Franz, qui ne parlait point en ce moment, saisit quelques mots prononcés derrière lui à voix basse.

— C'est comme un fait exprès! murmurait-on. Il ne se retournera point! Je n'ai pas encore aperçu son visage.

— Chut! fit une autre voix; il va vous entendre. Faites attention, plutôt, et quand il passera sous le gaz, avancez la tête, vous le verrez.

Franz n'eut point l'idée que ces paroles pussent avoir trait à lui. Néanmoins il lui sembla que le son de la première voix ne lui était point tout à fait inconnu.

Il se retourna pour voir qui avait parlé.

Les trois hommes s'arrêtèrent en même temps, et deux d'entre eux laissèrent échapper un cri de surprise.

— C'est son vivant portrait! dirent-ils à la fois.

Puis l'un d'eux ajouta

— C'est mon diable de page!

— Et il est avec mes deux adorées! murmura l'autre.

Franz ne voyait que leurs yeux noirs et brillants, derrière les collets relevés de leurs manteaux.

Il n'y avait plus à douter du sens de leurs paroles. C'était bien de lui qu'ils s'occupaient. Franz fit un mouvement nouveau comme pour quitter le bras de Sara et les aborder; mais ils tournèrent le dos tous à la fois, et le flot qu'ils avaient séparé se referma sur eux.

— Qu'avez-vous donc? demanda madame de Laurens; nous allons perdre votre ami!... Venez!

Franz était intrigué, pour le coup. Durant toute cette nuit, une comédie mystérieuse s'était jouée autour de lui, et il n'avait point le mot de l'énigme, incessamment proposée.

Il se laissa entraîner. On rejoignit Julien d'Audemer, qui attendait au coin du boulevard.

Les trois inconnus avaient quitté le passage, et s'entretenaient tout bas dans la rue.

— Il y avait bien longtemps que je n'avais pleuré, disait l'un d'eux d'une voix émue; mais voilà que j'ai des larmes dans les yeux...

— Il m'a semblé voir sa mère! ajouta le second, sa pauvre mère, alors qu'elle souriait et qu'elle était heureuse!

— Et comme il est fort! Si vous aviez entendu son coup de poing sonner sur ma poitrine!

— Il faut qu'il soit riche, cet enfant-là!

— Riche et noble!

— Riche, noble et heureux! Il faut qu'il ait en cette vie tous les bonheurs que n'eut point sa mère!

Le troisième inconnu n'avait rien dit jusqu'alors. Il prit la main des autres et se mit au milieu d'eux.

— Il faut qu'il soit sauvé d'abord, murmura-t-il enfin ; ses ennemis sont puissants, et son existence est pour eux une perpétuelle menace. Bénissons Dieu d'être arrivés à temps, car demain il eût été trop tard!

Il se tourna vers celui des deux inconnus qui était à sa droite.

— Suivez-le, reprit-il, entrez avec lui dans le restaurant qu'il choisira. Faites-vous servir à souper dans un cabinet voisin du sien, et ne le quittez pas d'une minute. Vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'autre, vous ferez sentinelle devant la porte du restaurant. Le rendez-vous est à sept heures au bois de Boulogne. Je ne veux pas qu'il soit exact. Il me faut une demi-heure pour achever ma besogne de cette nuit. Je vous quitte. Arrangez-vous!

Ils se serrèrent la main en silence et se séparèrent.

XIII

L'ARMÉNIEN

Il était environ cinq heures et demie du matin. Dans un petit cabinet du *Café Anglais*, il y avait un homme en tête-à-tête avec trois ou quatre bouteilles vides.

Dans le cabinet voisin, on riait, on devisait et on chantait.

L'homme attablé avait la figure enluminée et le sourire aux lèvres. Son aspect seul disait franchement que les quatre bouteilles avaient passé de son verre dans son estomac spacieux.

Auprès de lui, sur une chaise, un grand manteau était étendu. Un chapeau à larges bords pendait derrière lui à une patère.

Son costume consistait en une robe rouge à l'arménienne, ouverte sur la poitrine, et faisant voir une chemise de fine batiste, frippée et comme tordue.

A ses côtés, le cordon d'une sonnette, agité récemment, se balançait contre la muraille.

Un garçon entra.

— Un flacon de margaux, dit l'homme.

Le garçon jeta un coup d'œil sur les quatre bouteilles vides, et releva un regard d'admiration vers le convive solitaire.

— Voilà un crâne! pensa-t-il, qui trinque à lui tout seul, et qui n'a pas besoin de camarade pour se mettre très-bien! Deux francs que c'est un Anglais!

Il tourna sur ses talons pour aller chercher le bordeaux demandé.

— Garçon! dit le prétendu Anglais habillé en Arménien.

— Monsieur, voilà!

— Êtes-vous adroit?

— Il en tient! pensa le garçon.

Puis il ajouta tout haut et d'un air aimable :

— Pourquoi monsieur me demande-t-il cela?

— Parce que j'ai une fantaisie à passer et une demi-douzaine de louis à jeter par la fenêtre.

— C'est un Russe! pensa le garçon.

— Comment vous appelle-t-on, mon ami?

— Pierre, monsieur; mon nom est sur la carte.

L'Arménien fouilla dans la poche de sa longue robe et atteignit une bourse de soie.

Pierre pensa que c'était peut-être un Américain.

— Je suis aux ordres de monsieur, dit-il à tout hasard.

L'étranger ouvrit sa bourse et mit six pièces d'or sur la table.

— Vous avez ici près deux joyeux compagnons, mon ami Pierre, reprit-il.

— Deux messieurs, monsieur, avec leurs dames.

— C'est cela même. Ils sont un peu de ma connaissance, et je voudrais...

L'Arménien hésita.

Pierre le regarda en dessous.

— Bête que je suis! grommela-t-il ; il est Français tout uniment et marié!

— Vous m'entendez bien? poursuivit l'homme aux quatre bouteilles; c'est une petite plaisanterie... une gageure.

— Oui, oui, dit Pierre, nous connaissons cela.

Il sourit avec tout plein de malice.

— Alors, vous comprenez? dit l'Arménien.

— Parfaitement.

— De quoi s'agit-il? Voyons!

Le sourire de Pierre se fit niais tout à coup, de malin qu'il était.

— Je ne sais pas, dit-il.

L'Arménien tira sa montre.

— Je vais vous expliquer la chose, poursuivit-il. Vous avez de l'autre côté une pendule excellente, que j'entends sonner comme si j'étais auprès. Il est cinq heures et demie juste. Si, dans trente minutes, j'entends sonner cinq heures au lieu de six, cet argent est à vous.

Le garçon se gratta l'oreille.

— Ça ne serait pas bien difficile, répondit-il, si c'était seulement faisable, mais on ne peut pas retarder les pendules sans faire tout le tour du cadran. Après ça, si monsieur y tient, je vais faire sonner toutes les heures les unes après les autres...

— Non pas! non pas! interrompit l'étranger; il faut que la chose passe inaperçue.

— Alors, dit Pierre, le mieux serait d'arrêter tout bonnement le balancier.

L'Arménien croisa ses deux mains sur la table.

— Mon ami Pierre, dit-il, vous êtes un gaillard de ressources. Arrêtez le balancier, et si la pendule ne sonne pas avant une heure, vous aurez vos six louis. N'oubliez pas mon flacon de margaux.

Le garçon sortit.

L'Arménien s'en alla ouvrir la fenêtre

Sur le boulevard, il y avait un homme

drapé dans un grand manteau, qui se promenait de long en large.

L'Arménien s'accouda sur l'appui de la fenêtre et le contempla durant quelques secondes avec une sincère pitié.

— Ferme à son poste, ce bon Albert! grommela-t-il ; si on pouvait seulement lui passer un verre de bordeaux! Ma foi, je suis bien ici, moi, et j'ai le bon rôle!

Le froid du dehors le saisit ; il frissonna et ferma précipitamment la croisée.

— Chacun travaille suivant ses moyens, reprit-il. Il a fait si souvent sentinelle sous de jolis balcons, que c'est un vrai plaisir pour lui de marcher les pieds dans le verglas. Quant à moi, je vaux mieux dans les maisons et dans les emplois où il s'agit de boire.

Le garçon rentra tenant à la main la bouteille de margaux. Il s'approcha de l'Arménien sur la pointe des pieds et il lui dit à l'oreille, avec un geste appris à la Porte-Saint-Martin:

— C'est fait!

L'Arménien posa un doigt sur sa bouche, et mit un air tragique à se verser un grand verre de bordeaux.

— C'est bien! répliqua-t-il; allez-vous-en, mon ami Pierre, et soyez discret comme un sépulcre!

Le garçon jeta une œillade d'amour aux six louis, et se retira.

L'Arménien resta seul avec sa cinquième bouteille.

Dans le cabinet voisin, Franz, Julien d'Audemer et les deux dominos étaient attablés. Le champagne avait sauté convenablement, les paroles étaient vives et les gestes ne le cédaient point aux paroles.

Julien avait son beau domino bleu assis auprès de lui, sur un petit divan; le domino noir passait ses doigts effilés dans les blonds cheveux de Franz. On parlait avec cette éloquence amoureuse qui vient, à l'heure inspirée du dessert, glisser sur le vermillon des lèvres souriantes. Les longs verres, couronnés d'une mousse fugitive, se choquaient ; les mains se cherchaient ; les yeux allumés brillaient.

Elles allaient bien, nos juives!

Cela faisait un tableau de genre assez avancé ; du satin noir sur des peaux blanches où l'enthousiasme du champagne mettait de chauds reflets, des poses abandonnées, et le velours des masques doublant l'éclat diamanté des œillades...

Car nos deux belles dames avaient gardé leurs masques, et rien n'est si charmant que cette enveloppe sombre qui laisse passer l'éclair du regard, et met de la fraîcheur aux joues de toute femme.

Ce qu'on voit du front en devient plus pur, le menton se veloute, la gorge éblouit, et la bouche, ombragée, laisse deviner des perles enchâssées dans la pourpre des gencives.

Il y a des peintres qui ne sont pas des Raphaël, mais qui excellent à jeter ces jolies choses sur des toiles coquettes, dont la vue rajeunit de quarante ans les patriarches du jury de peinture. Ces toiles sont toujours admises au Salon.

Et quel succès!

Les étudiants en parlent dans les estaminets voisins du Panthéon ; le concierge les raconte à son épouse ébahie; la mère les montre à sa demoiselle, et les petits enfants des gardes nationaux à cheval pleurent pour les aller voir.

Les singes savants ne sont pas plus tendrement aimés!

Depuis une demi-heure, Julien d'Audemer lutinait le domino bleu et tâchait de

voir son visage. Esther n'avait garde d'y consentir. Le déjeuner avait été vaillant, et la belle comtesse en portait les traces. Elle était émue; son sein battait, ses yeux papillotaient. Vous n'eussiez point reconnu en elle cette statue immobile qui s'endormait, la veille au soir, dans le salon de Geldberg.

On ne voyait point ses traits, mais dans sa pose et dans son regard on devinait sa nature sensuelle. Elle était toute entière au plaisir; elle se donnait sans réserve aux joies du moment, et son cerveau lourd s'exaltait en une sorte d'ivresse volontaire.

Mais, au milieu de ce transport, elle gardait une prudence instinctive. Vous eussiez dit Marguerite de Bourgogne, donnant à ses amants de hasard tous les droits, sauf celui de lire son nom sur son visage.

Et Julien d'Audemer n'était pas, à beaucoup près, aussi pénétrant que Buridan. Sa tête était en feu. Les fumées du vin tourbillonnaient dans son cerveau. Entre son regard ivre et les traits de la comtesse, il y avait deux voiles, dont le plus épais n'était pas le masque de velours.

Sara conservait également son loup; mais Franz n'essayait point de le lui ôter. Il y avait entre eux un accord tacite. Franz, évidemment, n'avait point de voile à soulever.

Les heures passaient souriantes et enivrées. Un vent de volupté glissait dans l'air. Sauf les couronnes de roses qui ceignaient le front des convives antiques, c'était un banquet digne de Rome efféminée, et où la muse latine, dévote à Vénus, eût trouvé des inspirations.

Le premier rayon du jour, douteux et faible, donna de la transparence aux rideaux du cabinet.

La fatigue venait. Madame de Laurens, dont la passion factice s'était un instant rallumée aux premiers feux de cette nuit de plaisir, sentait revenir la satiété et l'ennui.

Sa jolie bouche avait étouffé déjà un bâillement sous la barbe de son masque.

Esther, un peu refroidie, avait peur. Son ambition était d'échanger sa noblesse toute neuve contre un vieux titre. Elle tenait à Julien, ou plutôt au vicomte d'Audemer. Elle se repentait de cette folie où l'avait entraînée sa sœur; et, lasse de plaisirs, elle revenait à son vrai caractère qui était passablement calculateur.

Julien seul ne se ralentissait point. Il était amoureux et piqué au jeu. Sa fantaisie restait dans toute son ardeur, et il eût donné ses aiguillettes d'enseigne pour voir seulement le visage de sa belle inconnue.

Mais ses empressements ne suffisaient point à ranimer la fête refroidie, et au bout de quelques minutes Sara prononça cette question mortelle qui est comme le dernier souffle du plaisir agonisant :

— Quelle heure est-il?

Franz se tourna vivement vers la pendule, car lui aussi avait intérêt à ne point oublier l'heure.

— Nous venons d'arriver, dit Julien en riant; cette pendule avance.

— Elle dit cinq heures et demie, ajouta Franz ; nous avons le temps

Sara interrogea du regard la comtesse, qui lui répondit par un léger signe de tête.

Le charme était rompu; l'amour avait replié ses ailes : on était *au lendemain.*

Dans le cabinet voisin, l'Arménien consultait aussi sa montre, et sa montre marquait six heures et demie passées.

Sa cinquième bouteille était vide; il avait l'air heureux comme un roi.

Il sonna le garçon.

— Mon ami Pierre, dit-il, vous avez gagné vos six louis; apportez-moi un flacon de laffite.

Pierre prit les six louis et salua jusqu'à terre.



Dans une petite clairière, deux hommes, l'épée à la main (Page 183, col. 2.)

— Si vous voulez gagner six autres louis, reprit l'Arménien, quand ces joyeux enfants qui se divertissent ici près vous demanderont la carte, vous serez une demi-heure à faire l'addition.

— Ça se peut, répondit Pierre dont l'œil était rayonnant.

En ce moment même, la sonnette du cabinet où nos quatre personnages étaient réunis se prit à retentir.

— Le petit coquin est exact! grommela l'Arménien entre ses dents; mon ami Pierre, ajouta-t-il tout haut, apportez-moi mon laffite, et manœuvrez en garçon d'esprit que vous êtes.

— Mesdames, disait Franz de l'autre côté de la muraille, en toute autre circonstance, nous ne vous laisserions pas vous esquiver ainsi, mais nous avons aussi nos petites affaires.

— Rien ne presse, répondait l'enseigne.

Il ajoutait, en essayant de prendre la taille de la comtesse qui se défendait maintenant:

— Ma belle Anna, quand vais-je vous revoir?

La comtesse se nommait Anna, cette nuit, comme madame de Laurens s'appelait Louise.

— Je ne sais, répondit-elle. Je suis bien retenue, et mon mari est sévère; le mieux serait d'oublier cette folle nuit.

Julien se récria énergiquement.

— Quant à moi, dit Franz, je ne vous demande pas quand je pourrai vous revoir, Louise.

— Ne m'aimez vous plus? répliqua Sara en minaudant.

— Je ne sais; ce qui est bien sûr, c'est que votre caprice à vous est déjà passé depuis longtemps.

— Quelle idée!

— Ne niez pas, cela importe si peu! Il y a dix à parier contre un que nous ne nous reverrons jamais.

Il lui baisa la main.

— Laissez-moi vous remercier, Louise, ajouta-t-il; je n'ai jamais vu de femme si jolie que vous, sauf une seule, qui ressemble aux anges. Vous avez fait comme si vous m'aimiez, et j'ai été bien heureux quelques jours. Merci pour la joie que vous m'avez donnée; merci encore pour la froideur que vous me montrez maintenant. J'aurais trop souffert, ma belle Louise, s'il m'avait fallu regretter deux amours!

— Que signifie tout cela? murmura Petite qui ne comprenait point.

— C'est l'heure de parler sans détours, reprit Franz en lui pressant la main doucement; je sais toute l'étendue de mon bonheur, madame. Je sais que j'avais droit d'être bien fier de ma conquête...

Il sentit la main de Sara se roidir dans la sienne.

— Je vous connais, madame, poursuivit-il en souriant; j'ai été employé dans la maison de Geldberg.

Sara devint pâle comme une morte sous son masque. Elle garda le silence.

— Certes, continua Franz, ce n'est pas une bonne fortune ordinaire que d'être l'amant de madame de Laurens!

— Plus bas! murmura Petite d'une voix étouffée; plus bas! par pitié!

— Soyez tranquille, Louise, répondit le jeune homme en secouant la tête avec mélancolie : votre honneur était en bonnes mains... Mais alors même que je serais un indiscret, vous n'auriez pas le temps d'être trahie.

Le regard de Petite, qui tombait, morne et fixe dans le vide, se releva vivement.

— Je n'ai pas peur de vous, Franz, dit-elle en faisant sa voix caressante; je sais bien que vous êtes généreux et bon, mais il ne s'agit pas de moi... vous parlez comme un homme qui n'espère plus, Franz; je vous aime et vous me faites peur. Que m'importe le hasard qui vous a appris mon nom? Je vous l'aurais dit, si vous me l'aviez demandé, car je suis toute à vous. Mais vous, Franz, qu'avez-vous, et que dois-je craindre pour vous?

Franz la regarda d'un air attendri.

Il croyait à tout et ne demandait qu'à aimer. C'était un enfant, toujours prêt à jeter son secret à qui voulait l'entendre. Il ignorait ces graves délicatesses que l'âge enseigne et qui font l'homme.

Il n'avait point frayeur de mourir, mais son duel lui revenait en mémoire, et il était habitué à ne rien cacher de ses impressions.

Son duel l'occupait : il fallait qu'il parlât de son duel.

— En vous quittant tout à l'heure, dit-il, je vais me rendre sur le terrain.

— Ah! fit Sara vivement.

Puis elle ajouta avec plus de froideur .

— Quelque dispute de bal?

— Non pas, Louise. Une insulte grave, un duel à mort!

— Avec un enfant comme vous?

— Avec un spadassin fieffé : un homme qui va me tuer comme une alouette!

Les yeux de Sara eurent un éclair de joie, tandis que sa voix se faisait compatissante.

— Mon pauvre Franz! murmura-t-elle.

Elle mit sa tête tout contre celle du jeune homme et ajouta d'un ton mignard :

— Je ne veux pas que vous vous battiez, Franz!

Celui-ci porta une seconde fois la jolie main de Petite à ses lèvres.

— Merci! dit-il encore. Vous avez un bon cœur, Louise, mais un homme ne peut écouter ces sortes de prières.

Sara garda le silence; elle était tombée dans une subite rêverie et regardait Franz fixement.

— Si c'était cela?... murmura-t-elle enfin, sans savoir qu'elle parlait.

— Cela, quoi? demanda Franz.

Madame de Laurens tressaillit, puis elle essaya de sourire.

— Je ne sais, dit-elle; vous m'avez mis du noir au cœur, Franz. Cet homme est donc bien redoutable?

— Vous ne le connaissez pas, Louise, parce que vous êtes une femme; mais sa réputation est faite parmi nous autres hommes. C'est égal! ajouta-t-il gaiement, je vous promets que je vais m'escrimer de mon mieux!

Il prit son couteau de table et tourna deux ou trois fois le poignet.

— Marchez, parez le contre de quarte et ripostez vivement! dit-il en riant de tout son cœur. Ah! ah! morbleu, nous allons voir! Le père Grisier est un drôle de corps.

Petite rêvait toujours.

— Mon Dieu! dit-elle en hésitant, je suis toute saisie! Quel est donc le nom de cet homme?

— Verdier, répondit Franz.

Petite sauta sur son fauteuil et le bas de sa figure s'empourpra, pour devenir pâle aussitôt après.

Sa main brûla les doigts de Franz.

— Qu'avez-vous donc? demanda celui-ci.

Les yeux de la juive jetaient un éclat étrange par les trous de son masque; mais son sang-froid était déjà revenu.

— Rien, répondit-elle d'une voix calme et libre. Je n'ai jamais entendu parler de ce Verdier.

Julien, pendant cela, répétait à Esther des déclarations échevelées.

Pierre attendait sur le carré.

Il entr'ouvrit la porte du cabinet voisin

— Est-il temps de donner l'addition? demanda-t-il tout bas.

L'Arménien avait sa montre posée à côté de lui.

— Pas encore, répondit-il.

Franz agita la sonnette et cria :

— La carte à payer!

Le garçon ne bougea pas.

Le jour grandissait et faisait pâlir les bougies. Les deux dames étaient levées déjà, et jetaient la chaude soie de leur mante par-dessus leur toilette de bal.

Julien d'Audemer, qui servait de caméριste au domino bleu, était plus pressant que jamais, et demandait avec feu un autre rendez-vous.

Franz et Sara ne causaient plus. Franz regardait le jour grandir avec une impatience visible, et maugréait contre le garçon. Petite l'examinait à la dérobée. Si l'on avait pu soulever son masque en ce moment, on aurait vu sur son visage pâle et fatigué, mais charmant toujours, tantôt une sorte de compassion irréfléchie, tantôt un triomphe froid et impitoyable.

Dans ce cabinet où il y avait naguère tant de joie folle et un amour si prodigue, il ne restait rien que lassitude et ennui.

Ce qu'il y a de triste en ces comédies, c'est le dénouement. Des mains engourdies et tirées, des fronts pâles, des yeux creux, des bouches qui voudraient bâiller, des bouteilles vides sur une nappe souillée.

Et le jour, implacable, pour éclairer toutes ces ruines!

— Morbleu! dit Franz, on se moque de nous, ici!

Il tira si violemment la sonnette, que le cordon lui resta dans la main.

Le garçon ne pouvait faire davantage la sourde oreille; il entra, et Franz lui arracha la carte à payer.

— C'est juste mon affaire! dit-il en examinant le total.

Il fouilla dans la poche où il avait mis le reste de l'argent de Hans; sa poche était parfaitement vide.

Les bals masqués sont sujets à ces sortes d'accidents, malgré l'excellente compagnie que l'on y trouve.

Franz demeura très-déconcerté, parce que Julien d'Audemer lui avait déclaré d'avance que sa bourse était restée parmi ses bagages.

Julien l'observait du coin de l'œil et devinait son embarras. Tout en balbutiant des paroles d'amour à l'oreille de sa belle conquête qui ne l'écoutait plus, il tremblait à la pensée du ridicule menaçant.

Machinalement, et comme on fait dans les cas extrêmes, Franz cherchait dans son autre poche où il était bien sûr de n'avoir rien mis. Le garçon commençait à le considérer avec inquiétude. L'enseigne faisait mine d'être tout entier à son domino bleu et de ne rien voir.

Franz cependant trouvait quelque chose au fond de la poche qu'il croyait vide. Un étonnement profond remplaçait l'embarras qui était naguère sur son visage.

Il retira sa main, et, avec sa main, une bourse pleine de pièces d'or.

C'était une étrange bascule. Pendant qu'on l'avait dévalisé d'un côté, de l'autre on l'avait enrichi.

La surprise de l'enseigne fut presque aussi grande que celle de Franz.

— On nous a fait des cadeaux, à ce qu'il paraît, pensa-t-il gaiement; voyons le mien!

Il plongea sa main dans sa poche en riant et n'y trouva rien, sinon un petit morceau de papier où quelques mots étaient griffonnés au crayon.

Il rit plus fort et tâcha de déchiffrer ces caractères effacés à demi.

Mais, en lisant, il devint pâle, et ses sourcils se froncèrent avec violence.

— Qu'est cela? demanda le domino bleu.

L'enseigne ne répondit point et serra précipitamment le chiffon de papier.

Franz demeurait ébahi. Cette circonstance le reportait tout d'un coup aux événements déjà oubliés de la nuit. Il se souvint de ces personnages mystérieux qui l'avaient approché si souvent dans le bal.

Le cavalier allemand surtout l'avait suivi pendant plus d'un quart d'heure, et avait marché quelque temps à ses côtés.

Il vida l'un des côtés de la bourse dans sa main, qui s'emplit de souverains allemands.

Son front s'inclina, pensif.

Mais il n'avait pas le temps de songer. Il secoua la tête avec brusquerie et jeta le montant de la carte sur la table.

— Allons, Julien, dit-il, partons!

— Déjà! répliqua le jeune vicomte d'Audemer avec distraction. Il n'est que cinq heures et demie.

L'œil de Franz suivit le doigt de son camarade qui désignait la pendule.

L'aiguille marquait en effet cinq heures et demie, mais le balancier était immobile.

— Elle est arrêtée! s'écria Franz en pâlissant; le jour est tout grand! l'heure est passée, peut-être!

— Allons donc!... commença l'enseigne.

Avant qu'il eût achevé sa pensée, un timbre argentin résonna dans le corridor. Sept heures sonnaient à la pendule d'une salle voisine.

Franz écouta en retenant son souffle. Quand le dernier coup frappa son oreille, il saisit le bras de Julien et l'entraîna violemment vers la porte.

L'enseigne voulait résister, il n'avait pas encore obtenu son rendez-vous.

Mais Franz avait en ce moment une force invincible. Il entraîna au dehors le vicomte d'Audemer, qui eut à peine le temps de jeter derrière lui à sa belle conquête un adieu plein de regrets.

Les deux dames restèrent seules et libres de commenter cette fugue précipitée. Sara comprenait, mais Esther restait étonnée.

Comme elle ouvrait la bouche pour demander des explications, l'Arménien sortit de son cabinet et montra sur le seuil sa face enluminée.

Il fit deux grands saluts orientaux, puis il se retira.

— Le baron de Rodach! s'écrièrent les deux femmes en même temps.

L'homme qui faisait sentinelle au dehors, sur le boulevard, était toujours à son poste.

Il l'avait quitté une seule fois pour aller chercher une voiture à la station voisine, et cette voiture était arrêtée maintenant devant le *Café Anglais*.

Notre homme et le cocher avaient eu quelques minutes d'entretien, après quoi le cocher, souriant et hochant la tête d'un air d'intelligence, avait reçu deux louis.

En sortant du *Café Anglais*, Franz avisa la voiture et y monta sans dire gare, suivi par Julien d'Audemer, qui tournait la tête et regardait encore les fenêtres du bienheureux cabinet où il avait laissé ses belles amours.

— Bois de Boulogne, porte Maillot! s'écria Franz. Brûlez le pavé!

D'ordinaire, les cochers de fiacre ne brillent point par une activité dévorante, mais celui de la voiture en question était bien le plus lent de tous les cochers.

Il ôta méthodiquement les sacs de toile humide qui pendaient aux naseaux de ses

rosses; il visita les traits, éprouva les guides et mit deux bonnes minutes à jeter sur ses épaules le sextuple collet de son gros carrick.

— Allez donc! criait Franz.

L'enseigne regardait mélancoliquement l'entre-sol du *Café Anglais* et ses croisées closes.

Le cocher vint à la portière. Il tira de sa poche une boîte de fer-blanc microscopique, qu'il fit semblant de vouloir ouvrir. Ses énormes gants de tricot l'embarrassaient, et la petite boîte ne s'ouvrait point.

— Allez donc! malheureux! criait Franz qui s'agitait sur les durs coussins du fiacre.

— Bourgeois, répondit le cocher, c'est le numéro.

— Que le diable vous emporte avec votre numéro! Je vous dis de marcher et que vous serez content du pourboire!

— J'entends bien, bourgeois, mais j'ai une femme et trois pauvres petits enfants; faut donner du pain à toute c'te marmaille, et nous sommes mis à pied quand nous ne fournissons pas de numéros.

Tout en parlant, il s'escrimait toujours contre sa boîte de fer-blanc qui continuait de glisser entre ses doigts gantés.

L'Arménien, dont la robe rouge se cachait maintenant sous les plis de son ample manteau, avait rejoint l'homme chargé de faire sentinelle. Ils se tenaient tous deux au coin de la rue Favart et regardaient cette scène en riant à gorge déployée.

Enfin le cocher se décida à monter sur son siége, mais il était sept heures et dix minutes.

Franz respira longuement.

— A présent, dit-il, à moi, ma leçon d'armes et les chansons de Grisier! Pensez à vos amours, Julien; moi, je vais prendre une petite répétition.

Il s'enfonça dans un des coins de la voiture et se mit à remuer laborieusement son poignet, cherchant à se rappeler toutes les positions enseignées.

De temps à autre, il murmurait entre ses dents :

— Je marche un petit pas, je pare le contre de quarte vivement, et je riposte comme un lion! Puis je romps : en garde, morbleu! Ah! coquin de Verdier!

Au plus fort de sa verve batailleuse, il s'apercevait que le fiacre ne marchait point.

— Au galop, cocher! au galop! criait-il par la portière.

Le cocher faisait la sourde oreille; il répétait, lui aussi, sa leçon.

Par derrière, l'Arménien et son compagnon marchaient bras dessus bras dessous et suivaient le fiacre à leur aise.

Mais il est bien difficile, en définitive, de barrer longtemps la route à un homme de cœur qui sent son honneur en question.

Au milieu des Champs-Élysées, Franz serra le bras de Julien, qui commençait à secouer les impressions de la nuit.

— Nous arriverons en retard, dit-il.

— Cela me paraît clair, répondit l'enseigne.

— Verdier ne sera plus là.

— J'en ai peur.

Franz mit la tête hors de la portière et regarda, durant une seconde, le pas languissant des chevaux, que dépassaient les promeneurs matiniers.

— Julien, dit-il en rentrant à l'intérieur, vous sentez-vous de force à courir tout d'une haleine d'ici jusqu'au bois de Boulogne?

— On peut essayer, répondit l'enseigne.

Franz ouvrit brusquement la portière et sauta sur la chaussée; Julien l'imita.

Puis ils se mirent à courir tous deux, à perdre haleine, dans la direction de la barrière de l'Étoile. Au bout de trois cents pas, ils se retournèrent pour voir ce qu'ils avaient pris d'avance sur le fiacre. Le fiacre était à côté d'eux, suivant leur course au grand trot.

L'Arménien et son compagnon s'étaient installés commodément à l'intérieur.

Franz eut une énorme envie de rompre les os au cocher, qui le regardait d'un air goguenard; mais le temps pressait, et que lui importait cet homme?

Il hâta sa course davantage. Quelques minutes après, il franchissait la grille de la porte Maillot.

Julien et lui s'enfoncèrent immédiatement dans le fourré, à droite de l'allée qui conduit à la porte d'Orléans.

Le fiacre s'était arrêté auprès de la grille; l'Arménien et son compagnon se dirigèrent aussi vers le fourré.

Franz marchait rapidement entre les arbres dépouillés. Il ne connaissait pas précisément le lieu indiqué par Verdier; mais la lisière du bois située entre l'allée et le mur d'enceinte est si étroite, qu'il ne pouvait manquer de rencontrer bientôt son adversaire.

Au bout de quelques minutes de marche, un cliquetis d'épées parvint jusqu'à son oreille.

— Oh! oh! fit Julien, il y a partie carrée ce matin à la porte Maillot. A moins que ce ne soit notre homme qui ferraille avec ses témoins pour se faire le poignet.

— Voyons cela, dit Franz.

Il s'élança vers l'endroit d'où partait le bruit, et aperçut bientôt dans une petite clairière deux hommes, l'épée à la main, qui se chargeaient vivement.

— C'est Verdier! s'écria-t-il.

— Et c'est le cavalier allemand! ajouta Julien stupéfait

DEUXIÈME PARTIE

LA ROTONDE DU TEMPLE

I

TOILETTE DE GERTRAUD

Cette nuit, on avait dansé au fond des rues sombres comme dans les quartiers opulents. Valentino avait fait concurrence à la salle Favart, l'Ambigu-Comique avait disputé les polkeurs au Prado, et les flonflons de Musard avaient éveillé les échos tragiques de l'Odéon étonné. On avait entendu le son des orchestres le long des larges voies du faubourg Saint-Germain ; le silence fashionable de ces nobles avenues qui bordent les Champs-Élysées avait été rompu. Les invalides s'étaient endormis au bruit des contredanses du Gros-Caillou ; les valses du faubourg Saint-Antoine avaient bercé le sommeil des Quinze-Vingts et des prisonniers de la Roquette.

De la Chaussée-d'Antin au quartier Mouffetard, de la porte Saint-Denis au Champ-de-Mars, c'avait été une longue et large fête, des chansons sans fin, de joyeuses batailles, d'interminables éclats de rire.

On avait dansé à la Courtille, au Wauxhall, à l'Ermitage, à tous les Tivolis, à toutes les Chaumières, jusque dans les bouges étouffants de la Cité.

Le cornet à piston n'avait fait défaut à personne, et il s'était trouvé des violons négrophiles pour mettre en branle les sombres grooms de nos nababs et les noires caméristes des créoles émigrées.

Païens et chrétiens, nègres et blancs, riches et pauvres, voleurs et honnêtes gens s'en étaient tous donné à cœur-joie.

Maintenant tout était fini ; le jour s'était levé sur ces lubriques mystères ; le blafard soleil de nos hivers regardait la ville toute chagrine et toute lasse à force de plaisirs.

Après ces nuits de bal, où la moitié de Paris s'est ruée follement vers la jouissance offerte, la ville prend un air contrit et honteux ; son réveil est maussade comme celui d'un buveur à la suite d'une orgie.

Le long du boulevard, vous ne voyez que passants de mauvaise humeur, traînant la jambe et roulant des yeux sans pensée. Çà et là, une voiture, bourrée de gens ivres, vomit par ses portières d'ignobles invectives et des cris enroués. Quelque paletot trop court laisse passer la frange ternie d'un costume de débardeur : c'est un étudiant en droit de quarante ans, maltraité par la fortune, qui regagne son lit froid, en songeant aux conquêtes qu'il aurait pu faire. A chaque pas, on se détourne pour éviter un malheureux qui chancelle sous le vin à six sous, et à qui les sergents de ville trop cruels ne permettent point de se coucher dans le ruisseau.



Il songeait, il aimait; le secret de sa mélancolie n'était qu'à lui. (Page 187, col. 1.)

Tout cela est laid, triste, repoussant.

C'est le revers odieux d'une médaille qui n'a vraiment point de beau côté.

Pendant que ces malades vont cuver leurs joies frelatées, le Paris laborieux s'éveille bien tristement aussi, hélas! car cette aurore qui se lève est le signal du travail ingrat et de la tâche détestée.

Entre ces deux camps innombrables, les oisifs imbéciles et les travailleurs jaloux, combien y a-t-il de sages, combien y a-t-il d'heureux?

Encore, parmi ces sages si rares, il y a beaucoup de goutteux; quant aux heureux, on en cherche.

Le Temple n'était point ouvert encore. Sa population des deux sexes avait fourni un ample contingent à la fête; mais ici le plaisir ne nuit jamais au travail : l'avidité endémique qui règne parmi ce peuple de petits marchands lui tient lieu de courage et de vertu.

Il est dur à lui-même et ne se donne point de trêve.

Les revendeuses du carré du Palais-Royal employaient le temps qui leur restait, entre

le bal et l'ouverture du marché, à plier minutieusement leur robe de soie changée en domino, à serrer le peigne doré qui fixait leurs cheveux, à renfermer dans l'écrin conservateur les boucles d'oreilles, le collier, la broche et le bracelet qui venaient de les faire si ressemblantes à des princesses : car les marchandes du Palais-Royal ont tout cela et bien d'autres choses encore, quoiqu'elles mangent des ragoûts à trois sous la portion et qu'elles boivent du moka tout sucré à un sou la tasse.

L'avarice est comme la misère : elle fait généralement bon ménage avec la vanité.

Les commerçantes du pavillon de Flore, moins élégantes que leurs voisines, avaient moins de besogne. Il n'y avait qu'un pas entre leur toilette de bal et leur costume de tous les jours.

Quant aux danseuses que produisent le Pou Volant et la Forêt-Noire, il n'en faut point dire de mal; mais l'aristocratie du Temple affirme qu'elles ne font pas partie de la bonne société.

Quoi qu'il en soit et sans acception de carré, on aurait pu reconnaître parmi les premières marchandes installées à leur place les dames les plus intrépides du Wauxhall et de l'Ambigu.

Presque toutes les échoppes avaient pris part à la fête. La journée allait se passer à raconter longuement les succès obtenus et les conquêtes accomplies.

Ce qu'on désire surtout au Temple, c'est d'être pris pour ce que l'on n'est point. Sous le masque, on se fait passer pour la femme d'un avocat, pour l'épouse d'un huissier, pour la compagne d'un garde du commerce; quelques-unes se disent baronnes ou droguistes de la rue des Lombards. Les plus ambitieuses usurpent hardiment le titre de lorettes.

Et toutes s'amusent tant qu'elles peuvent, d'abord pour s'amuser, ensuite pour raconter, avec une abondance de langue au-dessus de tout éloge, comme quoi elles se sont amusées.

Il y avait pourtant une maison, donnant sur le marché du Temple, où le vent de folie n'avait point pénétré cette nuit.

C'était la demeure du marchand d'habits Hans Dorn.

Hans habitait d'un côté de la cour et la famille Regnault de l'autre. Hans avait un appartement composé de plusieurs pièces et annonçant une espèce d'aisance; les Regnault n'avaient qu'une seule chambre, pauvre et misérable réduit où couchaient à la fois la vieille femme, Victoire, sa bru, et son petit-fils Geignolet, l'idiot.

Jean Regnault, le joueur d'orgue, se retirait dans un petit trou attenant à la pièce principale et dont la croisée donnait sur la cour.

Quand Jean Regnault ne courait pas la ville, le corps courbé en deux sous sa lourde manivelle, il restait accoudé contre l'appui de son étroite fenêtre, et laissait aller son regard au-devant de lui.

Les heures pouvaient se passer sans que la direction du regard de Jean changeât, parce que la croisée de la jolie Gertraud était juste en face de la sienne.

Et Jean Regnault aimait tant la jolie Gertraud!

C'était un brave enfant, au cœur franc et honnête. Il avait pour son aïeule et pour sa mère, dont il savait mesurer la souffrance, un dévouement plein de respect et d'amour. Il aimait Joseph, dit Geignolet, son pauvre frère, à qui Dieu avait refusé l'intelligence; il serait mort à la tâche volontiers pour procurer à ces trois êtres chers un peu de bonheur ici-bas. Mais sa pensée était à Gertraud. Il adorait Gertraud de tout cet amour naïf et profond qui n'échauffe l'âme qu'une fois en la vie, et dont on se souvient jusqu'aux jours de la vieillesse.

Il l'avait aimée, enfant, sans savoir, et comme on respire. Elle était si bonne et si jolie! Sa petite main cachait si discrètement l'aumône offerte au malheur, tandis que sa joue devenait plus rose et que des larmes émues souriaient dans ses yeux!

Jean Regnault voyait tout cela de sa fenêtre. Il ne faisait point l'aumône, lui, car il était bien pauvre, mais il enviait Gertraud, qui descendait chaque fois qu'un mendiant se présentait dans la cour.

Hans Dorn et sa fille étaient de braves gens, doux à la misère et secourables autant que le permettait leur médiocre aisance.

Chaque fois qu'elle donnait, Gertraud semblait si heureuse! Quand le joueur d'orgue s'en allait dans la ville, il emportait avec lui tout au fond de son cœur la pensée de la jeune fille.

C'était un enfant rêveur. Sa vie, errante et solitaire au milieu de la foule, augmentait son penchant à la méditation. Dans les chants que disait son pauvre instrument, il écoutait de pures mélodies. Dieu l'avait fait musicien et poëte, non pas de ceux qui produisent, mais de ceux qui sentent.

Il songeait, il aimait, et le secret de sa mélancolie n'était qu'à lui.

Gertraud s'était accoutumée à le voir souvent à sa fenêtre. Il était beau; son sourire intelligent et doux allait au cœur. Quand Gertraud était tout enfant, elle s'en souvenait bien, Jean Regnault s'arrêtait dans la cour pour lui jouer des chansons et lui montrer les petits hommes de cuivre qui valsaient en mesure sur la table de son orgue.

Il était complaisant et bon. Tout ce qu'elle voulait il le faisait, et il obéissait en esclave à ses tyrannies enfantines. En ce temps, il la caressait.

Plus tard, il n'osa plus.

Quand il passait dans la cour maintenant, il ôtait sa casquette à Gertraud comme à une dame; il rougissait rien qu'à la voir, et il s'esquivait dès qu'il l'avait vue.

Pour la contempler de sa fenêtre, il se cachait derrière le lambeau de toile quadrillée qui lui servait de rideau.

Pour qu'il revînt, il fallait que Gertraud le rappelât elle-même.

Un jour elle lui dit :

— Jean, vous ne m'aimez donc plus?

Le pauvre joueur d'orgue eut envie de pleurer, mais c'était de joie.

A dater de ce moment, il redevint brave, il ne se cacha plus pour regarder Gertraud. Quand il rentrait après sa journée quotidienne, il jouait un petit air dans la cour, et Gertraud, attentive à ce signal, s'empressait d'accourir. On échangeait quelques bonnes paroles; on parlait vaguement de l'avenir qui pouvait amener bien du bonheur.

Jean Regnault oubliait son présent triste, et il souriait à l'espoir.

Dans ces furtifs rendez-vous, on ne parlait guère d'amour. Les deux enfants n'avaient point souci de donner un nom à ce qu'ils ressentaient; ils s'aimaient sans se le dire, et ils s'aimaient chaque jour davantage.

Plus Gertraud voyait Jean malheureux et trop faible pour éloigner le besoin de sa pauvre maison, plus elle le chérissait. Jean devinait cela; sa tendresse à lui s'imprégnait de profonde gratitude. Gertraud lui parlait de sa mère, de sa vieille aïeule et de son frère idiot; Gertraud aimait tous ces gens pour l'amour de lui.

Lorsque la vieille femme, pliant sous le poids de ses chagrins, tombait malade, Gertraud veillait à son chevet; elle la soignait, elle la consolait, et si, parfois, les lèvres ridées de madame Regnault retrouvaient un fugitif sourire, c'était parce que le doux visage de Gertraud était devant ses yeux.

Victoire, au contraire, ne pouvait pas la regarder sans tristesse. Elle avait deviné l'amour des deux enfants. Hans Dorn était bon voisin, mais il connaissait mieux que personne la misère des Regnault, et comment espérer qu'il voulût marier son aisance à cet absolu dénûment? C'était encore du malheur qui menaçait.

Victoire n'avait garde de faire partager sa crainte à sa belle-mère, dont la vieillesse était si dure et qui souffrait si cruellement!

Ce n'était pas, en effet, la misère seule et

la maladie qui pesaient sur les derniers jours de madame Regnault. Elle avait un secret, qui faisait sa peine la plus amère, et qui parfois s'échappait à demi de sa poitrine torturée. Elle parlait alors d'un fils, dont quelques vieilles marchandes du Temple se souvenaient encore vaguement, et qui l'avait abandonnée autrefois, emportant avec lui toutes les ressources de la famille.

Ce fils s'appelait Jacques. Il était l'enfant chéri de la maison : sa mère l'adorait; son père lui avait donné une éducation au-dessus de sa fortune.

Ceux qui avaient connaissance de cette histoire disaient que la fuite de Jacques avait porté au père Regnault un coup fatal, et que c'était le désespoir qui l'avait tué.

On ajoutait que depuis ce temps la main de Dieu s'était appesantie sur la malheureuse famille. La misère était entrée dès lors dans la maison pour n'en plus sortir jamais. Les frères de Jacques étaient morts à la peine. De tous les enfants qui s'asseyaient jadis au foyer du vieux Regnault, il ne restait que la femme de son fils aîné, Victoire, qui, sur deux enfants, avait donné le jour à un être méchant et privé de raison.

Tout ce qui portait le nom de Regnault semblait maudit. Dans le Temple, on avait pitié d'eux un peu, parce que la vieille aïeule était la doyenne des marchandes, et que son enseigne restait à la même place depuis plus de trente ans; mais on avait répugnance aussi : on disait que les Regnault avaient du malheur et qu'ils portaient malheur.

Chacun craint la contagion mortelle de la misère.

L'opinion générale, parmi la population du marché, était que ce Jacques Regnault, le fils fugitif, avait péri on ne savait où. Des gens charitables ajoutaient cependant qu'il avait été pendu en Angleterre.

Mais la vieille aïeule laissait échapper parfois des paroles qui donnaient à penser que son fils vivait encore : c'étaient des mots sans suite et mystérieux qui jaillissaient de son cœur, au plus fort de l'angoisse.

Quand on l'interrogeait, elle ne répondait point.

Il faisait grand jour déjà. C'était à peu près au moment où Franz et Julien d'Audemer sortaient du *Café Anglais* pour se rendre au bois de Boulogne.

Hans Dorn était éveillé depuis bien longtemps; il n'avait guère dormi cette nuit, et ses souvenirs, ravivés tout à coup par les événements de la soirée, l'avaient retenu assis sur son séant pendant plusieurs heures.

Ce qu'il avait vu lui semblait presque un rêve. Il y avait si longtemps qu'il n'espérait plus, et que toute l'activité de son existence se reportait uniquement sur l'avenir de sa gentille Gertraud!

Ce matin, son esprit revenait avec un irrésistible entraînement vers les pensées du passé. Il revoyait Bluthaupt, le château magnifique, tout plein encore de grandeurs souveraines, et, dans cet immense palais, il voyait deux belles jeunes femmes, l'une qui se penchait déjà triste vers la mort, l'autre qui souriait, heureuse et forte.

Margarethe et Gertraud!

La noble dame et la fidèle servante, la fille des seigneurs, courbée sous son précoce martyre, et la fille des pauvres tenanciers, brillante de jeunesse et de gaieté.

Hélas! elles étaient mortes toutes les deux : la comtesse sur sa couche sculptée, entre les broderies opulentes de ses rideaux de soie; la servante dans un pauvre lit du quartier du Temple.

Toutes les deux jeunes, toutes les deux plus belles, à l'heure où Dieu jaloux les rappelait à lui!

Gertraud avait laissé une fille qui portait son nom, qui avait son doux cœur et son charmant visage; elle s'était endormie du dernier sommeil entre son mari et son en-

fant; Margarethe avait laissé un fils qui ne connaissait point sa mère.

Gertraud revivait ici, protégée et chérie, Gertraud l'enfant d'un pur amour, la seule joie de son père !

Mais où était en ce moment le fils de Margarethe, l'héritier de Bluthaupt?

Hans sentait un frisson courir en lui de veine en veine.

Le dernier Bluthaupt, à cette heure-là même, était peut-être blessé, mourant...

Hans s'était laissé choir au pied de son lit. Sa bonne figure était pâle, ses yeux peignaient l'effroi ; ses mains froides se croisaient sur ses genoux.

Des fantômes passaient à chaque instant devant sa vue troublée.

Ce qu'il voyait, c'était un beau jeune homme, à la figure délicate et féminine, qui tenait à la main une grande épée, trop lourde pour son bras. Une autre épée venait croiser la sienne; l'oreille de Hans tintait et entendait comme un grincement de fer. Le jeune homme tombait, et son visage pâle se renversait dans ses grands cheveux blonds, comme la tête de Margarethe expirante.

Une sueur glacée coulait le long des tempes de Hans. Il joignait les mains et il prononçait le nom du baron de Rodach, comme on implore la Providence dans la détresse suprême.

De l'autre côté de la cloison, Gertraud serrait son corset dans sa petite chambre proprette. Sa main mignonne et potelée pesait à peine sur le lacet, et la toile, tendue sans effort, dessinait les jeunes perfections de sa taille.

Ses reins souples se cambraient; sa bouche rose souriait à son étroit miroir.

La toilette de Gertraud n'était pas bien longue à faire. Un cordon détaché laissa tomber la brune richesse de ses cheveux, qui vinrent inonder à longs flots sa gorge et ses épaules. Les dents du peigne passèrent deux ou trois fois à travers ces ondes soyeuses ; puis elle les saisit de sa main, trop étroite pour contenir leur prodigue abondance, et les roula derrière sa tête.

Une robe, lestement agrafée, recouvrit son corset blanc.

Elle était prête.

Avant de vaquer aux soins de son petit ménage, elle alla coller son œil à ses rideaux. Jacques Regnault était à son poste, accoudé sur l'appui de sa croisée; son regard, obstinément fixé sur la fenêtre de Gertraud, était plus triste encore que d'habitude.

Le sourire de la jeune fille se voila de mélancolie.

— Pauvre Jean! murmura-t-elle, que je voudrais le faire heureux!

Elle revint vers son lit, et s'agenouilla devant une image de la Vierge que sa mère avait apportée d'Allemagne. Elle pria Dieu pour Jean, pour son père Hans, qui l'aimait si tendrement, et pour tous les malheureux qui ont besoin d'être consolés.

Sa prière, courte et naïve, monta vers le Ciel comme un encens.

Quand elle se releva, sa figure avait repris son expression d'espiègle gaieté; elle alluma un fourneau de fer, et se mit à souffler son feu en chantant.

II

LE BONHOMME ARABY

La voix de Gertraud, fraîche et sonore, emplissait sa petite chambre.

Quand le charbon allumé pétilla dans le fourneau, elle sortit et rentra presque aussitôt après, tenant à la main un pot de terre qu'elle posa en équilibre sur le brasier. Pendant qu'elle vaquait à ces soins de tous les jours, ses mouvements avaient une grâce vive et gaie. Tantôt sa voix éclatait à son

insu en joyeuses roulades, tantôt elle s'affaiblissait jusqu'à ressembler à un murmure. Parfois même son chant se taisait tout à coup.

Alors sa jolie tête s'inclinait, pensive, et ses bras paresseux tombaient le long de son corps. Elle songeait ; la rêverie des jeunes filles passait sur son front et le courbait.

Puis, tout à coup, elle se redressait plus allègre ; sa chanson vibrait de nouveau mieux éveillée ; le nuage qui voilait son regard brillant était dissipé.

Pendant que le pot de terre chauffait sur le feu, elle retourna les matelas de sa couche et disposa les plis de ses rideaux, blancs comme la neige. Cette seconde toilette ne fut pas beaucoup plus longue que la première ; en un clin d'œil, la chambrette, rangée, prit un petit air de coquetterie, et montra ses carreaux luisants comme autant de miroirs.

Le pot de terre qui chauffait au-dessus du fourneau contenait le déjeuner de son père et le sien. C'était une bonne grosse soupe allemande, si bravement épaisse qu'une cuiller, plantée au milieu, s'y serait tenue debout. Gertraud l'assaisonna d'une main experte et y puisa d'abord une pleine écuelle, qu'elle recouvrit d'une assiette de faïence.

Cela fait, elle noua sur ses beaux cheveux un fichu de mousseline, et descendit lestement l'escalier en tenant sa tasse à la main.

En arrivant au seuil de la cour, elle leva la tête vers la fenêtre de Jean Regnault, qui la guettait du regard. Elle lui adressa un petit signe de tête, et la figure de Jean s'épanouit, comme si un rayon de soleil l'eût soudain éclairée.

Gertraud ne fit que passer. Elle traversa la longue allée qui conduisait sur le carreau du Temple, et se dirigea d'un pas léger vers le bâtiment de la Rotonde.

Les échoppes commençaient à s'ouvrir. De tous côtés, les cabaretiers du voisinage versaient la goutte du matin à leur clientèle altérée, et le péristyle de la Rotonde recevait sa parure journalière de vieux uniformes et d'habits rapetassés.

La plupart des fripiers étaient à leur poste. Çà et là seulement quelques boutiques paresseuses tardaient encore à s'ouvrir.

Tous les petits bazars qui donnent sous le péristyle de la Rotonde, qu'ils soient occupés par des refaçonneurs, par des marchands d'uniformes ou par des revendeurs de chapeaux vulgairement appelés *niolleurs*, sont bâtis sur un plan identique. A cette règle, il n'y a d'exception que pour l'établissement du marchand de vin à l'enseigne des *Deux Lions*, et deux places ouvrant sur le pavé désert qui fait suite à la rue du Petit-Thouars.

Le cabaret a réuni plusieurs échoppes en une seule ; les deux places, au contraire, sont prises sur la même boutique, coupée en deux par une cloison.

Dans leur état normal, les places ne sont point trop larges : réduites à moitié, celles dont nous parlons formaient deux boyaux étroits, rejoignant un arrière-magasin, tranché pareillement en deux portions égales.

La première était occupée par un refaçonneur, trop pauvre pour louer une boutique entière ; la seconde avait pour maître un des personnages les plus considérables du Temple de 1844.

Elle montrait au dehors la même physionomie que sa voisine, et même une physionomie plus pauvre, s'il est possible. Au devant de la porte pendaient, à demeure, un pantalon rouge, orné d'une bande d'azur fané, et deux ou trois habits bleus, avec des broderies de cuivre.

C'était l'enseigne, et l'enseigne mentait.

Mais chacun savait, au Temple, ce que vendait le maître de cette loge, et les haillons de l'étalage ne trompaient personne.

Quand on avait passé sous les pantalons et les vieux habits qui se balançaient au vent depuis des années comme des pendus à une potence, on se trouvait dans une petite antichambre de forme carrée, et l'on avait de-

vant soi une forte cloison de chêne, percée d'un trou en demi-lune.

La cloison avait une porte, mais cette porte était toujours fermée.

Derrière la cloison, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, se tenait un vieillard nommé Araby, qui prêtait sur gages et garanties, et qui rendait aux marchands du Temple les mêmes services que certains banquiers philanthropes rendent au pauvre commerce de Paris.

Seulement les banquiers font leur trafic en plein jour et se fâchent quand leurs victimes les appellent usuriers. Araby, lui, ne se montrait guère; il arrivait à bas bruit tous les jours à la même heure, se glissait dans son trou et n'en sortait plus.

On avait cru longtemps qu'il couchait derrière cette cloison de planches, qui défendait l'accès de son sanctuaire. A quatre heures, quatre heures et demie, le trou percé en demi-lune, qui lui servait de bureau, se fermait, ainsi que la porte d'entrée donnant sous le péristyle.

Mais on ne voyait point Araby se retirer.

Peut-être attendait-il la nuit; peut-être s'esquivait-il par quelque autre côté de la Rotonde : ce qui est certain, c'est que le lendemain, vers neuf heures et demie, on l'apercevait, marchant d'un pas mal assuré, mais vif et rapide encore, le long des rues du Puits et de la Petite-Corderie. Il débouchait par cette dernière, sur la place de la Rotonde, et gagnait son trou immédiatement.

On connaissait Araby comme le loup blanc dans le marché et aux alentours. Pour mieux dire, on connaissait sa tournure et son costume, car bien peu de gens pouvaient se vanter de l'avoir vu face à face.

Été comme hiver, il portait des pantalons à pieds dans de grands souliers lacés, d'où sortaient des flocons de laine, une houppelande de castorine râpée à grand collet de fourrure, et une casquette de peau, dont la visière énorme descendait sur ses yeux.

Le tout était recouvert d'un manteau court, taillé comme ceux des cochers de fiacre.

Ceux qui prétendaient l'avoir vu avaient dû s'approcher de bien près pour le regarder sous le nez. Ils parlaient d'une face jaune et ridée comme une pomme de conserve au mois d'avril, d'un nez crochu, d'une bouche mince et sans dents, de deux yeux petits et vifs, qui clignotaient derrière de larges lunettes bleues.

Ils ajoutaient que le bonhomme devait bien avoir cent ans, et qu'ils n'avaient rien vu jamais de si cassé, de si plissé, de si caduc ni de si décrépit.

Il n'était pas un marmot, depuis la rue de Vendôme jusqu'au monument expiatoire de Louis XVI, qui ne connût parfaitement les jambes maigres et le dos voûté du bonhomme Araby. Les mères se faisaient un épouvantail de son nom comme de celui de Croque-Mitaine. On riait de lui tout haut dans les cabarets qui entourent le marché, mais il inspirait en réalité une vague frayeur aux esprits crédules.

Il y avait bien des marchands qui n'eussent point voulu passer, après minuit sonné, devant la Rotonde endormie. On disait, en effet, qu'à ces heures nocturnes où nul pied ne foule le carreau désert le bonhomme Araby ou son ombre errait lentement devant les *Deux Lions*, et se penchait vers la terre pour ramasser les sous perdus entre les pavés.

Et vingt autres mystérieuses histoires! Quelques-uns allaient jusqu'à dire qu'il était cet Hébreu maudit de Dieu, connu dans tout l'univers, depuis des siècles, sous le nom de *Juif errant*.

Quoi qu'il en fût de ces superstitions, moitié goguenardes, moitié sérieuses, et moins rares qu'on ne pense dans la capitale du monde civilisé, en notre âge lumineux, personne ne se faisait faute d'avoir recours au bonhomme Araby dans les occasions pressantes. Dieu sait que ces occasions arrivent fréquemment pour les négociants du Temple!

Il y a bien le Mont-de-Piété ; mais le Mont-de-Piété, malgré son excellent caractère, est encore trop formaliste pour certaines exigences.

Le bonhomme Araby donnait peut-être un peu moins que les commissionnaires, et l'intérêt de ses avances était beaucoup plus dur, mais il ne demandait rien, sinon son gage.

Les passe-ports lui importaient peu ; les quittances de loyer ne le regardaient point ; il ne vous demandait pas même votre nom, le brave homme, et vous pouviez lui apporter en toute sûreté une montre *trouvée*, une chaîne acquise par droit d'aubaine. ou quelques aunes de drap, conquête d'une adresse illégitime.

En outre, il prêtait au-dessous de trois francs ; il prêtait ce qu'on voulait, depuis cent louis jusqu'à dix sous.

A droite du petit carré qui précédait la cloison de planches se trouvait une porte basse qui conduisait à un magasin obscur, tenant la place affectée d'ordinaire à l'arrière-boutique des loges de la Rotonde.

Dans ce magasin, il y avait toutes sortes d'objets étiquetés bien proprement, et que le bonhomme Araby faisait vendre sur le carreau, au bout de quinze jours, quand ses débiteurs ne lui rapportaient pas le double de la somme prêtée.

Ceci était la règle. Quelquefois il prenait davantage, mais alors il fallait des conventions particulières.

Outre le carreau du Temple, il n'était pas sans avoir d'autres débouchés. Plusieurs marchands de la haute ville entretenaient avec lui des relations fructueuses, et l'on eût reconnu des objets sortant de son trou dans les magasins les mieux achalandés de Paris, comme dans les échoppes poudreuses des quartiers inconnus.

Bien que les trois ou quatre loques pendues au-devant de sa porte ne fussent un leurre pour personne, bien qu'il eût pris de l'argent aux trois quarts et demi des marchands du Temple, personne ne songeait à le dénoncer.

Il est une chose qui protégera éternellement l'usure, c'est le besoin.

Les gens dépouillés s'irritaient d'abord et juraient la perte du vieux larron ; mais ils réfléchissaient ensuite : la gêne menaçait toujours, et le cas pouvait se présenter où l'on serait heureux encore d'entrer dans le coupe-gorge d'Araby.

Un joueur a-t-il jamais dénoncé le tripot qui changea son aisance en misère?

Les pauvres emprunteurs ressemblent en ceci aux amants malheureux de la roulette : ils menacent, ils trépignent, ils tempêtent ; mais ils n'ont garde de se venger.

D'ailleurs il y avait une croyance commune parmi les marchands du Temple. On eût regardé comme inutile de signaler à la police le commerce clandestin du bonhomme Araby. Chacun pensait que la police n'ignorait rien à ce sujet, et que le vieil usurier payait aux agents chargés de surveiller le marché quelque mystérieuse patente.

Pour ces causes ou pour d'autres, il menait son trafic bien tranquillement. Les agents n'approchaient jamais de son trou, que les emprunteurs encombraient sans cesse.

C'était vers la boutique d'Araby que se dirigeait la jolie Gertraud, en sortant de la maison de son père.

La boutique n'était point ouverte encore ; les auvents fermés présentaient leurs planches vermoulues, reliées par des crampons mangés de rouille.

Gertraud y frappa deux ou trois petits coups avec ses doigts.

— Qui est là? demanda une voix faible à l'intérieur.

— C'est moi, Gertraud.

— Oh ! ma bonne demoiselle, merci, merci ! dit la voix avec un accent joyeux ; attendez un peu, je vais vous ouvrir

Il se fit un bruit confus derrière les plan-



Oh! moi aussi, je vous aime, dit-elle. (Page 202, col. 2.)

ches, comme si une main trop faible eût essayé d'ébranler les lourds crampons. Enfin une planche céda, livrant un étroit passage.

Gertraud entra.

Elle se trouva dans une petite chambre carrée, où le jour sombre du péristyle avait pénétré devant elle.

Il y avait là un être humain, une pauvre enfant maigre et pâle qui était la domestique d'Araby.

Les quelques pieds carrés de l'antichambre formaient toute sa demeure; sa couche était un matelas plat et dur, jeté sur le sol humide.

Le long du matelas, il y avait place à peine pour poser ses pieds.

L'enfant se nommait Noémie. Au Temple, on appelle *Galifards* les petits garçons de boutique chargés de faire les courses et de porter les menus fardeaux. Noémie remplissait à peu près ces fonctions chez l'usurier, et, dans le quartier, elle était presque aussi connue que le bonhomme Araby lui-même, sous le nom de Nono la *Galifarde.*

Dans l'univers entier, on n'eût point trouvé un état plus misérable que le sien. Par les plus froides nuits d'hiver, elle couchait dans ce pauvre réduit où nous la trouvons main-

tenant, sans autre couverture que sa petite robe d'indienne. Le vent passait à travers les planches mal jointes de la devanture; les portes du bureau d'Araby et du magasin, fermées par de lourds cadenas, l'empêchaient de chercher un asile ailleurs. L'usurier l'accablait de travaux au-dessus de ses forces; il ne la payait point, et lui donnait à peine de quoi manger.

Quand elle sortait, les marchandes du Temple, émues de pitié à l'aspect de sa petite face pâle et souffreteuse, lui faisaient l'aumône de quelques morceaux de pain; mais elle avait un ennemi qui la poursuivait sans cesse, et qui savait la dépouiller avec une adresse diabolique.

L'idiot Geignolet se tenait toujours aux aguets sur son passage. Il l'attendait aux détours des rues et dans l'embrasure des portes; il restait là, immobile et l'œil ouvert comme un chien en arrêt, et quand la petite Galifarde arrivait toute joyeuse, rongeant le morceau de pain convoité, l'idiot s'élançait sur elle à l'improviste, lui arrachait sa proie de force et la frappait.

Nono s'enfuyait en pleurant. Les gens des cabarets se mettaient sur la porte pour regarder cela et riaient, car c'était drôle. Geignolet, tout fier de son triomphe, se mettait à cheval sur une borne et chantait sa chanson, la bouche pleine. On lui donnait la goutte, pour encourager sa vaillance à d'autres exploits pareils.

Et il recommençait le lendemain, parce qu'il ne trouvait point autour de lui un être plus inoffensif et plus faible qu'il pût opprimer impunément.

De même qu'on faisait sur le bonhomme Araby cent et une histoires assez fantastiques, de même on s'occupait volontiers de sa petite servante. Le vieillard menait une vie complètement solitaire, et personne au monde ne connaissait ses habitudes; la petite fille venait on ne savait d'où, elle n'avait point de parents, et, sans la pauvre place qu'elle occupait chez l'usurier, elle n'aurait point eu d'asile.

A part Gertraud, qui lui apportait chaque matin à déjeuner, avant l'arrivée du bonhomme, elle avait pourtant une autre protectrice. Madame Batailleur, marchande de *frivolités*, au carré du Palais-Royal, l'appelait chaque fois qu'elle passait. Et l'on citait à ce propos un fait bizarre.

Un jour, la petite Galifarde avait été attaquée aux environs du Palais-Royal par son ennemi Geignolet. Il l'avait battue cruellement, et l'aurait assommée cette fois, si elle ne s'était réfugiée dans la boutique de madame Batailleur.

Il y avait chez la marchande une belle dame qui achetait des dentelles.

Nono la Galifarde s'assit dans un coin, essoufflée et tout en larmes.

La belle dame la regarda; elle posa sa dentelle sur le petit comptoir, et parla bas à la marchande.

Nono était alors bien plus petite et bien plus faible que maintenant. Elle continua de pleurer dans son coin, durant quelques minutes, puis elle mit sa tête dans sa main et ferma ses yeux fatigués de larmes.

Elle s'endormit.

Voici ce qu'on affirmait : la belle dame s'approcha tout doucement et resta un instant penchée au-dessus d'elle.

Pendant qu'elle la contemplait ainsi, les yeux de la belle dame avaient des regards émus.

Avant de se relever, elle baisa au front Nono la Galifarde.

Madame Batailleur déclarait n'avoir point souvenir de cela. Elle ajoutait que si ses voisines Olga Machu, Zéphirine Blouard et madame Alfred s'étaient occupées de leurs affaires, elles n'auraient point vu plus clair qu'elle-même dans sa propre boutique

Nono pouvait avoir quinze ans; mais la misère avait retardé sa crue. Elle était grêle, et ses pauvres petits membres montraient leur faiblesse à travers les trous de sa robe

d'indienne. Sa poitrine ne se développait point ; ces contours, délicats et à peine indiqués, gracieuse promesse qui sourit déjà chez la vierge adolescente, ne soulevaient point encore l'étoffe affaissée de sa robe.

Tout son corps avait cette maigreur uniforme qui révèle la détresse et le besoin.

Mais, malgré cette apparence misérable, la taille de Nono, élancée et flexible, attirait l'œil et plaisait aux regards. Il y avait une sorte de charme dans la pitié qui vous venait au cœur en la voyant si faible et si malheureuse. Ses traits étaient réguliers et fins. Il y avait sur son visage pâle une expression de souffrance résignée et soumise.

La pauvre enfant savait sourire au travers de ses larmes. Ses beaux yeux noirs, creusés par le chagrin, s'animaient et alors vous jetaient un regard plus pénétrant et plus doux.

C'était comme un fugitif rayon de soleil éclairant une morne matinée d'hiver.

Quiconque eût dit dans le Temple que la Galifarde était belle aurait passé pour un fou. On ne voyait en elle que sa pâleur maladive et les trous mal dissimulés de sa robe en lambeaux. Ce qu'elle inspirait, c'était beaucoup de mépris et un peu de compassion.

Elle était belle pourtant, comme la souffrance muette qui se résigne.

L'auréole du martyre couronnait son front d'enfant, et, poëte, vous eussiez rêvé longtemps au contact de sa silencieuse tristesse.

Elle s'était assise sur son dur matelas et mangeait avidement le déjeuner que Gertraud venait de lui apporter.

Le jour, qui se faisait vif, pénétrait dans l'étroit réduit par l'ouverture récemment improvisée.

C'était un contraste étrange et qui avait sa beauté. La lumière glissait sur les cheveux de Gertraud, éclairant de profil son front radieux, où brillaient la force et la joie de la jeunesse. Puis elle tombait d'aplomb sur le visage amaigri de la Galifarde, qui était heureuse en ce moment, et qui levait vers sa jolie compagne son regard mélancolique et reconnaissant.

Au dehors, comme pour donner à ce tableau de charité douce un énergique repoussoir, on apercevait la face hâve de l'idiot Geignolet, qui se glissait entre les piliers du péristyle et qui grondait sourdement, parce qu'il voyait la proie hors de sa portée.

III

NONO LA GALIFARDE

Après avoir rôdé pendant une ou deux minutes au devant de la boutique d'Araby, l'idiot Geignolet s'arrêta derrière un des piliers du péristyle.

Son regard suivait avec avidité chaque mouvement de la petite Galifarde, qui portait la cuiller à ses lèvres. On eût dit un roquet gourmand, en extase devant le déjeuner de son maître.

— Tu avais grand'faim, ma pauvre Nono! dit Gertraud, qui la regardait manger en souriant.

— Oh! oui, répondit l'enfant, j'avais grand'faim! et je crois que je mourrais si vous n'aviez pas pitié de moi, mademoiselle Gertraud; car mon maître devient chaque jour plus avare, et, toutes les fois qu'on me donne du pain, Geignolet me le prend.

— Quand tu as faim, ma pauvre Nono, viens chez nous.

— Je ne peux pas quitter la boutique. Mon maître est bien vieux, mais il a encore assez de force pour me battre. Et puis, pour aller chez vous, ma bonne demoiselle, il faut passer par cette longue allée noire où je rencontrerais Geignolet!

— Tu as donc bien peur de lui? dit Gertraud.

La Galifarde frissonna de la tête aux pieds.

— Une fois, répliqua-t-elle en cessant de manger, il m'a trouvée le soir, dans un coin de la place de la Corderie. Mon Dieu! mademoiselle Gertraud, il est aussi méchant que vous êtes bonne! Il me prit par les cheveux ; il me renversa sur le pavé, il me battit avec ses pieds et avec ses mains en grondant de rage. Et plus il me battait, plus il avait de fureur! Sans Hermann, l'ami de votre père, qui vint à passer là par hasard, je crois qu'il m'aurait tuée.

Le sein de la Galifarde se gonflait, et ses yeux baissés étaient pleins de larmes.

Gertraud, émue, s'assit auprès d'elle sur le matelas.

Geignolet se renfonça derrière son pilier.

— Mais que lui as-tu donc fait, Nono, demanda Gertraud, pour qu'il te déteste ainsi?

— Mon Dieu! répondit l'enfant, je lui ai pris sa place, et Dieu sait pourtant que la place n'est pas bonne! Avant moi, il était le *galifard* de M. Araby, qui l'a renvoyé parce que Geignolet le volait.

Gertraud prit la petite main froide de Nono et la réchauffa entre les siennes.

— Dépêche-toi, dit-elle, ma pauvre fille; mon père m'attend.

Nono porta de nouveau la cuiller à ses lèvres, et l'écuelle se vida en quelques instants.

Quand l'écuelle fut vide, l'idiot poussa un sourd grognement.

— La Galifarde a tout mangé! grommela-t-il; elle n'a rien laissé pour Geignolet.

Il se pencha en dehors du pilier; Nono l'aperçut et fit un geste d'épouvante. Gertraud se retourna vivement; elle vit l'idiot qui s'enfuyait, en montrant le poing à sa victime.

Gertraud se leva et reprit son écuelle.

— C'est un pauvre insensé, murmura-t-elle; il faut lui pardonner.

— Oh! je lui pardonne! s'écria vivement l'enfant, dont les grands yeux s'éclairèrent d'un reflet angélique; je lui pardonne à cause de vous, mademoiselle Gertraud, et à cause de son frère que vous aimez. Je prie Dieu pour lui et pour tous ses parents qui souffrent comme moi.

Un incarnat plus vif vint aux joues de Gertraud.

— Adieu, Nono, prononça-t-elle tout bas; tu n'as rien à me dire?

La Galifarde hésita durant une seconde; elle baissa les yeux, et ses longs cils noirs se collèrent sur sa joue amaigrie.

— J'ai quelque chose, répondit-elle enfin; mais j'ai peur de vous rendre triste, ma bonne demoiselle.

Gertraud, qui avait un pied sur le seuil, se rapprocha. Nono prit sa main et la baisa.

— J'aime tant à vous voir sourire! poursuivit-elle; et quand il y a du chagrin dans vos yeux, je suis si malheureuse!

— Parle vite! dit Gertraud.

— Hier, madame Regnault est venue; elle a pleuré, la pauvre vieille dame, et je l'ai entendue qui suppliait monsieur de lui prêter de l'argent.

— Combien d'argent? demanda Gertraud.

— Oh! beaucoup! beaucoup! répliqua l'enfant : hier matin, je vous ai dit qu'elle n'avait pas payé sa place; mais ce n'est rien, cela! d'après ce que j'ai entendu depuis, il

paraît qu'elle doit au *bausse*, et le bausse est un homme sans pitié. Si elle ne le paie pas, elle ira en prison!

Les fraîches couleurs de Gertraud s'évanouirent.

– Et Araby n'a pas voulu lui donner d'argent? demanda-t-elle.

Nono haussa les épaules.

— Elle n'avait pas de gage, répliqua-t-elle. Monsieur l'a chassée en lui disant des injures.

La tête de Gertraud se pencha sur son sein; un instant, elle parut réfléchir.

— Il faut que je trouve un moyen... dit-elle enfin en se parlant à elle-même. Adieu, Nono; je reviendrai demain.

Quand elle fut partie, l'enfant leva les yeux au ciel, et pria Dieu de lui donner du bonheur.

Gertraud n'était pas encore entrée dans l'allée obscure qui conduisait à la maison de son père, lorsqu'un maigre vieillard, empaqueté dans une houppelande à fourrures et coiffé d'une énorme casquette de peau dont la visière retombait en abat-jour, déboucha par la rue de la Petite-Corderie.

Il allait, chancelant, trottinant et glissant sur le pavé humide.

Derrière lui, quelques enfants ameutés jetaient en chœur ce cri de carnaval qu'il n'est point possible d'écrire.

Il traversa la place de la Rotonde en branlant la tête, et en s'appuyant sur une longue canne à pomme de corne noire.

C'était le bonhomme Araby, qui gagnait son bureau plus matin que d'ordinaire, parce qu'il s'était donné une heure de vacance le jour précédent.

En entrant dans la petite antichambre, il jeta sur sa pauvre servante un regard de mauvaise humeur.

— Paresseuse, grommela-t-il; êtes-vous ici pour user mes matelas jusqu'à huit heures du matin? Je vous ai donné de la laine pour tricoter, quand je ne suis pas à la maison. Où est votre ouvrage, fainéante?

Nono ne répondit point, et resta debout devant son maître, la soumission peinte sur le visage.

— Faites votre chambre, continua l'usurier.

Nono, obéissante, roula son matelas et le prit entre ses bras, qui fléchirent sous le fardeau.

Le bonhomme lui ouvrit la porte du magasin. La chambre était faite.

Araby tira ensuite de sa poche deux grosses clefs, qu'il introduisit dans la serrure de son bureau. La porte tourna sur ses gonds en grinçant; le vieillard disparut, et l'on entendit à l'intérieur le bruit des serrures refermées.

Au bout de quelques minutes, une planche, qui fermait le trou en forme de demi-lune, glissa brusquement dans sa rainure; la visière velue d'Araby apparut dans une sorte de clair-obscur. Le bureau était ouvert.

— Fainéante! dit l'usurier à travers son trou, allez me chercher mon déjeuner, et ne vous amusez pas en chemin!

Il mit une pièce de six liards sur la planche ronde et noircie par l'usage, qui avançait en dehors du trou. Nono prit la pièce et sortit en courant.

Au bout d'une minute, elle revint avec un tout petit morceau de pain et une toute petite croûte de fromage, mise au rabais pour cause d'avarie.

Araby reçut le tout dans ses mains crochues. Il atteignit un vieux couteau usé jusqu'au dos par de trop longs services, et commença son repas.

Les bouchées de pain et les bouchées de fromage passaient ensemble sous la grande visière poilue; on ne voyait guère que le menton de l'usurier qui suivait les mouvements de sa bouche, et semblait se trémousser d'aise.

Tout en grignotant son déjeuner avec de sensuelles lenteurs, l'usurier disait :

— Fainéante! vous ne pouvez pas avoir faim de si bonne heure, vous qui dormez la grasse matinée comme une grande dame! Faites de la place dans le magasin pour ce que Dieu va nous envoyer aujourd'hui. Ne gâtez rien, et ne volez rien, petite fille! Si je suis content de vous, à midi vous aurez du pain avec le reste de mon fromage.

Nono entra dans l'arrière-boutique.

Araby poursuivit son festin, l'œil au guet dans son trou noir, et ressemblant à un vieux singe voluptueux qui ronge une noix volée.

Gertraud avait regagné la maison de son père. Dans la petite cour, Jean Regnault l'attendait, son orgue sur le dos.

Elle passa devant lui rapidement.

— Attendez-moi, dit-elle; je vais revenir tout à l'heure.

Elle monta en courant l'escalier de sa chambre, et ne donna pas même un regard à la marmite de terre dont le contenu bouillait à gros bouillons sur le fourneau embrasé.

Elle ouvrit la modeste armoire de noyer qui contenait sa modeste toilette. Dans un des tiroirs, elle prit une bourse renfermant une demi-douzaine de pièces d'or, toutes neuves et toutes brillantes, que son père lui avait données une à une.

Puis elle redescendit en courant, comme elle était montée.

Au lieu d'entrer dans la cour, elle s'arrêta sur le seuil et fit signe au joueur d'orgue d'approcher.

Jean Regnault était tout heureux de la voir, mais il y avait sur son visage une tristesse plus grande que d'habitude.

Gertraud mit sa petite main blanche sur la veste de velours du pauvre garçon, et le regarda en face durant quelques secondes sans parler.

Ce n'était plus la jeune fille insoucieuse et frivole, passant de la prière aux chansons, et se révoltant contre la tristesse enfantine de ses rêveries.

Il y avait dans son regard un intérêt sérieux et profond.

— Jean, murmura-t-elle d'un accent de reproche, vous me dites bien souvent que vous m'aimez, et pourtant vous n'avez pas confiance en moi.

Le joueur d'orgue avait les yeux baissés, la joue pâle, et un sourire contraint autour de la lèvre.

— Si j'avais du bonheur, Gertraud, répondit-il d'une voix qui tremblait légèrement, Dieu sait qu'il serait tout à vous! Mais j'aime tant à vous voir heureuse et gaie! pourquoi vous mettre de moitié dans ce que je souffre?

Les sourcils de la jeune fille se froncèrent.

— Vous m'avez menti, dit-elle; vous ne m'aimez pas!

Le pauvre Jean Regnault joignit ses mains, et tout son amour dévoué, respectueux, sincère, vint se peindre dans son regard.

— Oh! Gertraud! balbutia-t-il doucement, ne me dites pas cela! Je fais mal de vous aimer, peut-être, car je n'ai rien à vous don

ner, sinon mon chagrin et ma misère, mais je vous aime, mon Dieu! je vous aime comme un pauvre fou, et malgré moi!

Gertraud fit semblant d'avoir plus de colère encore; sa jolie tête se détourna pour cacher l'émotion qui la gagnait.

— Quand on aime quelqu'un, dit-elle en faisant effort pour garder sa froideur, on se confie à lui. Il me semble que si je souffrais, moi, je me consolerais à vous parler de mes peines; mais, pour vous, il n'en est pas ainsi, Jean : vous ne me dites rien, et c'est par des étrangers que j'apprends le danger qui menace votre mère!

Le joueur d'orgue cacha son visage entre ses mains.

— Est-ce donc déjà la nouvelle du Temple? s'écria-t-il avec amertume; moi, je ne le sais que d'hier, Gertraud! mais il est des gens qui aiment à deviner la détresse d'autrui! Qui vous a dit cela, et que vous a-t-on dit?

La voix de Jean Regnault exprimait une angoisse si amère, que les larmes vinrent aux yeux de Gertraud.

Elle balbutia. Des paroles confuses tombèrent péniblement de sa lèvre.

Jean Regnault comprit, car ses jambes chancelèrent, et ses mains couvrirent de nouveau son visage bouleversé.

Il mit à terre son orgue qu'il ne pouvait plus soutenir, et s'assit, faible, sur la première marche de l'escalier.

Gertraud vint s'asseoir auprès de lui.

— Est-ce donc bien vrai? murmura-t-elle.

— C'est bien vrai, répliqua le joueur d'orgue, en poussant un gémissement; la pauvre grand-maman a l'air d'être bien vieille, mais elle n'a pas l'âge encore qui exempte de la prison. Hier soir, ma mère m'a dit tout cela en pleurant. Je croyais qu'elle n'avait besoin que du prix de sa place, et j'étais bien joyeux, car ce prix je l'avais gagné dans la journée. Mais, mon Dieu! mon Dieu! il faudrait des semaines et des mois de bonne chance pour gagner la somme dont la mère Regnault a besoin.

Il s'arrêta, et un sanglot convulsif souleva sa poitrine.

— La prison! reprit-il, la prison! à son âge! Moi, je suis fort, ajouta-t-il en relevant le front; je n'ai pas peur des mépris du monde. Tout ce que je demanderais à Dieu, c'est qu'on me prît à sa place pour m'enfermer et me faire souffrir. Vous, du moins, vous ne me mépriseriez pas, Gertraud, et vous sauriez que je suis encore un honnête homme.

— Un honnête homme et un bon fils, Jean, mon pauvre Jean! dit la jeune fille, qui serrait les mains du joueur d'orgue entre les siennes; un bon fils et un noble cœur, que je suis fière d'aimer!

Le regard de Jean était triste et charmé à la fois; ses yeux, humides encore, souriaient.

— Merci! murmura-t-il.

Puis il secoua la tête brusquement.

— Mais pourquoi parler de cela? dit-il. Ce n'est pas moi qui ai besoin d'être consolé, ma Gertraud aimée. Je vais travailler. Si je puis trouver une besogne moins ingrate, je vendrai mon orgue... mon pauvre compagnon! ajouta-t-il en caressant l'instrument de la main, qui m'a consolé bien des fois quand j'étais triste, et dont j'ai choisi les airs parmi tous ceux que j'aime! Mais je le vendrai! oh! je le vendrai! et je voudrais pouvoir sacrifier davantage!

Il se leva et prit la courroie de l'orgue pour la passer sur son épaule.

Gertraud le retint par le bras.

— Restez, murmura-t-elle, restez encore un peu, j'ai quelque chose à vous dire...

Jean obéit, comme toujours, mais Gertraud ne parla point : elle semblait ne plus oser.

Ils étaient là, les deux beaux enfants, serrés l'un contre l'autre, et assis sur la marche poudreuse d'un pauvre escalier.

Bien d'autres rendez-vous, donnés et reçus la nuit précédente, avaient lieu sous les draperies de soie, dans le discret silence des boudoirs et sur le velours élastique des divans.

Mais nulle autre part on n'aurait trouvé plus de dévouement et plus d'amour; nulle autre part on n'eût trouvé des cœurs plus généreux et plus sincères.

Jean et Gertraud s'aimaient de toute la force de leur âme. Sur cette marche vermoulue, entre les murs humides et gris du misérable escalier, il y avait ce qu'on n'eût point rencontré peut-être en de plus riches demeures : un cœur de vierge, délicat et pur, un cœur de jeune homme, fier et franc, une tendresse partagée, un dévouement pareil, deux consciences qui n'avaient rien à cacher, qui pouvaient montrer avec orgueil leurs plus intimes mystères.

Pourtant Gertraud hésitait toujours à prendre la parole. Elle changeait de couleur, et sa bouche tremblait, comme si elle avait eu honte du secret qui se pressait sur sa lèvre.

Jean la regardait avec inquiétude.

— J'ai quelque chose à vous dire, répéta-t-elle après un silence; c'est une prière, et, si vous me refusez, je serai bien fâchée.

— Comment pourrais-je vous refuser, Gertraud?

La jeune fille essaya de sourire, et ses doigts se glissèrent dans son sein.

Jean ne prit point garde à ce mouvement.

— Vous me promettez de dire : Oui? poursuivit Gertraud d'une voix caressante.

— Je vous le promets, répondit le joueur d'orgue.

Gertraud tira vivement de son sein ses doigts qui tenaient une bourse; le sourire, ébauché sur la lèvre de Jean Regnault, disparut.

— Vous m'avez promis de ne pas me refuser, dit Gertraud les yeux baissés et d'un ton de prière; prenez cet argent et allez le donner à votre mère.

Jean ne répondit point; il regardait la bourse d'un air effrayé.

— J'aurais dû craindre cela, murmura-t-il. Oh! la pauvreté! la pauvreté! ce qui est joie pour les autres empoisonne davantage notre souffrance. Gertraud, je vous remercie du fond du cœur, mais votre père est riche en comparaison de nous. Les femmes du marché ne disent-elles pas déjà que c'est par intérêt que je vous aime?

— Vous! s'écria Gertraud indignée, par intérêt!

— Nous sommes si pauvres! prononça le joueur d'orgue avec un découragement amer.

Gertraud baissa la tête; une fois encore elle n'osait plus.

Au bout de quelques secondes, elle releva la tête; sa physionomie, où souriait d'ordinaire l'espiègle gaieté de l'enfance, avait pris un caractère ferme et presque hautain.

— Jean, poursuivit-elle à voix basse et avec lenteur, je ne sais pas ce que disent les marchandes du Temple, mais si mon père souffrait, et si vous veniez à moi comme je viens à vous, je vous jure, devant Dieu



Il posa son orgue contre la muraille, et d'un bond gagna le lit de son aïeule. (Page 206, col. 2.)

qui nous entend, que je ne refuserais point votre aide.

— Je suis un homme, murmura le joueur d'orgue; et vous êtes une jeune fille, Gertraud!

— Et vous ne voulez rien me devoir! s'écria celle-ci dans un soudain mouvement de colère. Allez! vous êtes un orgueilleux! vous ne m'aimez pas et vous n'aimez pas votre mère!

Jean resta muet devant cette accusation, et l'angoisse de son âme vint se peindro sur son visage.

Gertraud avait pitié; pourtant elle continua :

— Non, vous ne m'aimez pas! vous ne songez pas au chagrin que vous me faites! vous ne songez pas à votre vieille aïeule que vous pourriez sauver!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! soupira le pauvre Jean, les mains jointes et prêt à défaillir.

— Vous n'avez point pitié des autres! reprit encore Gertraud, et vous ne pensez qu'à vous!

Le joueur d'orgue lui adressa un regard suppliant.

— Écoutez, dit-il d'une voix entrecoupée ; tout ce que vous voulez, je le veux, Gertraud, et je donnerais ma vie pour soulager ma vieille mère. Mais vous êtes une enfant, ma pauvre Gertraud, et l'argent que vous avez appartient à votre père!

— Il est à moi! s'écria la jeune fille dont le regard brilla d'espoir; oh! je ne mentirais pas, même pour vous sauver, Jean! Il est à moi, tout à moi! c'est mon petit trésor! Et comme je remercie Dieu de l'avoir gardé jusqu'à ce jour!

Jean Regnault avait bien de la joie dans le cœur, parmi sa détresse. La tendresse de Gertraud se montrait à lui si naïve et si dévouée! Il souffrait cruellement, mais il était heureux comme un roi.

Et il ne se sentait plus la force de refuser longtemps. La douce voix de Gertraud plaidait éloquement auprès de sa conscience, et la pensée de son aïeule au désespoir venait en aide à la voix de Gertraud.

— Je ne veux pas, dit-il encore faiblement; non... non, je ne peux pas.

Un éclair de pétulant courroux brilla dans les yeux de Gertraud; puis elle se laissa glisser sur ses deux genoux.

Elle mit ses mains dans celles de Jean et leva sur lui son beau regard humide.

— Je vous en prie! murmura-t-elle.

Jean l'attira vers lui et la serra passionnément contre son cœur.

— Oh! que je vous aime, Gertraud! dit-il.

La bourse, acceptée, passa dans la poche de sa veste de velours.

Gertraud, folle de joie, bondit sur ses pieds en riant et en pleurant.

Elle jeta ses deux bras autour du cou de Jean et couvrit son front de baisers.

— Oh! moi aussi, je vous aime! dit-elle. Mon pauvre Jean, je ne vous ai jamais tant aimé! Merci! merci!

Jean la croyait encore entre ses bras, qu'elle sautait déjà de marche en marche, légère comme un oiseau, et qu'elle lui jetait du haut de l'escalier un dernier baiser avec un dernier sourire.

IV

LES REGNAULT

Vis-à-vis des croisées de la maison de Hans Dorn, de l'autre côté de la petite cour, s'ouvrait une chancelante croisée aux vitres étroites et poudreuses. Des morceaux de papier huilé avaient remplacé un bon tiers des carreaux; sur les châssis branlants, une toile jaunâtre et mille fois rapiécée tombait à plat en guise de rideaux.

Derrière cette toile, il y avait une chambre de médiocre étendue, meublée d'un banc de bois, d'un vieux fauteuil de paille, et de deux grabats étiques.

Cette chambre présentait un aspect de misère qui donnait froid et serrait le cœur. Il n'y avait dans la cheminée ni feu ni cendre. Le long des murailles nues, on ne voyait point cette pauvre armoire qui est le dernier meuble de l'indigence.

Rien qu'à regarder les planches ruinées des deux grabats, on devinait la raison qui avait empêché de les vendre.

Personne ne les aurait achetés.

C'était la demeure des Regnault. L'aïeule

et sa bru Victoire couchaient ensemble dans le plus grand des deux lits; l'idiot Geignolet reposait dans l'autre.

A droite de la cheminée, une porte basse donnait entrée dans le trou qui servait de retraite à Jean Regnault.

La vieille femme était encore au lit et demeurait immobile, assise sur son séant. Victoire piquait des bretelles auprès de la croisée. Elle activait de son mieux son travail ingrat, et l'œil avait peine à suivre les mouvements rapides de sa main exercée.

Mais bien souvent elle s'arrêtait à bout de courage. Sa main tombait; sa paupière se rabattait sur son œil morne et sans rayons.

L'idiot, à cheval sur le banc de bois, la contemplait alors avec moquerie, et ajoutait un nouveau couplet à sa bizarre chanson, pour l'accuser de paresse.

L'idiot était de mauvaise humeur. Il revenait de son expédition sur le carreau du Temple, et regrettait amèrement de n'avoir point pu voler le déjeuner de la petite Galifarde.

Il y avait bien un pain de quatre livres sur la planchette de la cheminée; mais en fait de pain sec Geignolet aimait seulement celui qu'il arrachait à la pauvre servante du bonhomme Araby.

— Où est notre fils Jean? dit la vieille femme, qui, depuis le matin, n'avait pas encore prononcé une parole.

— Je crois qu'il est parti pour sa tournée, répondit Victoire.

— Oh hé! Fifi! cria l'idiot en imitant l'intonation grotesque des masques du ruisseau.

Puis ses yeux hébétés prirent une expression de malice, et il ajouta en chantant :

Oui, oui, oui, oui,
Mon grand frère Jean fait sa tournée,
Il tourne autour de la petite voisine,
Et ils rient tous deux,
Pendant que la mère Regnault pleure
Sur son vieux lit.....
Oh hé! Fifi

Victoire jeta sur le pauvre insensé un regard où se peignait tout son désespoir de mère.

L'aïeule remit sa tête grise sur l'oreiller.

— Je suis bien malade aujourd'hui! murmura-t-elle. Ma pauvre fille, il me semble que je ne serai pas longtemps à souffrir avec toi.

Victoire se leva et porta le fauteuil de paille au chevet du grabat.

— Bonne mère, dit-elle, ne parlez pas ainsi; nous sommes bien malheureuses, mais Dieu n'est pas pour nous sans pitié, puisque Jean, notre fils, a un bon cœur et qu'il nous aime.

— C'est vrai! c'est vrai! dit la vieille femme; Jean est un brave enfant, nous pourrions être plus malheureux encore.

Elle essaya de sourire, mais une larme vint sur les cils blanchis de sa paupière.

Ses mains sèches et plissées sortirent de ses draps pour cacher son visage.

Victoire cessa de travailler.

L'aïeule sanglotait.

L'idiot fouettait son banc à tour de bras, et interrompait sa chanson interminable en criant à tue-tête :

— Hue! bourrique! hue donc! Suzon!

— Mon Dieu, murmurait la vieille femme, je voudrais ne pas vous abandonner, mes pauvres enfants, mais c'est que je suis bien âgée pour tant souffrir, et bien usée par la peine! Sais-tu, Victoire, qu'il y a vingt-cinq ans que je pleure toutes les nuits. Jacques! Nous l'aimions si tendrement, son père et moi! son bon père qui est mort en l'appelant et en priant Dieu de le bénir!

Victoire s'accoudait sur le maigre matelas. Elle cherchait comment rompre cet entretien qui revenait chaque jour, et où la vieille femme perdait ce qui lui restait de force.

— Il y a vingt-cinq ans, reprit cette dernière en se découvrant le visage, nous étions riches, ma fille, et tout le monde disait : « Les Regnault ont du bonheur. » J'avais de beaux enfants, tu t'en souviens. Pierre, ton mari, que tu aimais tant! Joseph, mon second fils, le brave, l'honnête Joseph! Jean qui a donné son nom à ton aîné... Et mes filles, comme elles étaient jolies! Dans tout le Temple et dans toute la ville, on n'en aurait point trouvé de pareilles. Oh! c'était la vérité : les Regnault avaient du bonheur!

— Cela reviendra, bonne mère, balbutia Victoire.

L'aïeule la regarda en face.

— Les morts ne reviennent point, répondit-elle.

Puis son œil éteint s'alluma aux feux d'un éclair fugitif.

— Ils étaient jaloux des Regnault! reprit-elle, et il y avait de quoi! Quand une riche aubaine tombait sur le Temple, c'était pour les Regnault! Ils étaient bien honnêtes, ma fille; mais ils avaient beaucoup d'argent, et l'eau va toujours à la rivière. Il n'y a que les pauvres qui ne peuvent point espérer dans le hasard... Te souviens-tu de cela? J'avais la place du coin que nous occupons encore, et qui va nous être enlevée. (Elle poussa un long soupir de regret.) Pierre, ton mari, avait les deux places qui suivaient. Jean venait ensuite, puis Joseph, puis mes filles. Il y avait des Regnault depuis la place de la Rotonde jusqu'à la rue du Puits : des Regnault qui étaient heureux, à leur aise, bien portants, et qui avaient une bonne conscience...

Elle s'interrompit et passa le revers de sa main sur son front, qui devenait humide de sueur.

— Ma mère! ma bonne mère! murmura Victoire.

— Tais-toi, ma fille, reprit la vieille : je rajeunis, en parlant du bonheur passé. Oh! que nous nous aimions tendrement, et que de joie il y avait autour de notre table, les bons soirs du dimanche! Mon aînée, la pauvre Marthe, avait une bien douce voix; elle nous chantait des chansons au dessert, et son père disait qu'il aimait mieux l'entendre que d'aller au grand Opéra écouter les chanteuses couvertes de soie et de diamants.

« Hélène, la cadette, nous lisait des historiettes dans de beaux livres, des histoires qui faisaient pleurer les yeux et battre le cœur; mes garçons causaient tout bas avec leurs femmes qu'ils aimaient, et il y avait autour de la table de chers petits enfants à qui l'avenir promettait du bonheur. Mon Dieu! mon Dieu! où sont passées toutes ces joies et toutes ces espérances! »

L'aïeule cacha son visage entre ses mains. Victoire se tourna pour essuyer une larme furtive.

L'idiot entonna :

C'est aujourd'hui lundi,
Et maman Regnault n'a pas trente-trois sous
Pour payer sa place.
On va nous mettre sur le pavé.
La bonne aventure, ô gué!

— Ils sont morts! poursuivait la vieille femme d'une voix entrecoupée par les sanglots; ils sont tous morts! les fiers garçons, les douces filles qui souriaient, tous morts, les uns après les autres, avec la misère assise à leur chevet! Geignolet a raison, le pauvre enfant : la mère Regnault n'a pas trente-trois sous pour payer le petit coin qui lui restait dans le Temple! Elle n'a plus rien; ses enfants souffrent, et ses derniers jours vont s'éteindre en prison.

Geignolet ouvrit de grands yeux stupides.

— Oh! oh! oh! dit-il en riant, maman Regnault sera avec les voleurs!

Victoire, pâle et désolée, n'avait plus de parole.

L'aïeule se pencha vers elle et lui serra les bras convulsivement. Son visage était livide, ses lèvres se contractaient en un sourire amer.

— C'est que j'avais un autre fils, murmura-t-elle d'une voix changée ; un fils dont il ne faut pas prononcer le nom ; un fils qui a tué son père et mis le malheur irréparable à la place de nos joies. C'était celui que nous aimions le mieux. Nous lui avions donné l'éducation d'un noble ; il savait tout ce que nous ignorions; c'était notre gloire et notre orgueil ! Hélas ! ma fille, l'orgueil est un péché que Dieu punit toujours, même l'orgueil des mères ! Jacques nous méprisait, il avait honte de nous, et bien souvent je l'ai vu se détourner de moi, le rouge au front et l'œil baissé, dans les rues où quelqu'un de ses amis eût pu le surprendre disant bonjour à la pauvre marchande du Temple qui était sa mère.

« Oh ! s'il n'avait fait que cela, mon Dieu !

« Mais, un jour, le tiroir où mon mari mettait son argent avec celui de toute la famille se trouva vide. On nous avait volé tout ce que nous possédions au monde, le petit trésor amassé si péniblement et avec tant de lenteur !

« Et le voleur était notre enfant. »

La voix de l'aïeule devenait sourde et presque inintelligible. A ces derniers mots, elle s'interrompit pour respirer, car elle perdait le souffle.

L'idiot n'écoutait plus et tourmentait son banc, qu'il frappait et caressait tour à tour.

Victoire se résignait à entendre ce récit répété mille fois.

D'ordinaire, lorsque l'aïeule arrivait au dénouement, elle s'affaissait en un morne silence, et s'arrêtait épuisée.

Cette fois encore, elle se tut; mais au bout de quelques secondes elle se souleva sur le coude, et pencha sa figure ridée en dehors du lit.

— Victoire, dit-elle, hier, je suis allée à Sainte-Élisabeth, et j'ai parlé à un prêtre. Tu ne sais pas ce que je lui ai demandé?

Victoire fit un signe de tête négatif

— Je lui ai demandé, reprit la vieille femme de cet accent qu'on prend pour révéler un grand secret, si Dieu ne punirait pas un fils qui chasserait sa vieille mère.

Victoire ne comprenait point ; l'aïeule poursuivit en se penchant davantage :

— Le prêtre m'a répondu que ce fils serait maudit dans ce monde et dans l'autre. Penses-tu qu'il ait dit vrai, Victoire?

— Ma mère, je le pense.

La vieille femme se jeta en arrière et recula sa tête jusqu'à l'autre extrémité du grabat. Elle se prit à prononcer des paroles dont Victoire ne saisissait pas le sens.

— Moi aussi, moi aussi, disait-elle, je crois que Dieu le maudirait ! et pourtant il faut bien que je le voie ! Mais n'est-ce pas un crime, hélas ! que d'attirer le châtiment sur la tête de son fils ? Ah ! voilà bien longtemps que je veux aller vers lui et le voir. Les autres ne le reconnaissent point ; il passe parmi ceux qui l'ont vu enfant, et personne ne sait mettre le nom de son père sur son visage. Mais le changement qu'apportent les années peut-il tromper le regard d'une mère? Je l'ai reconnu, moi, je l'ai reconnu tout de suite ; je sais où il est et ce qu'il est. Il est bien riche ! et si je n'ai pas osé lui demander l'aumône, c'est que j'ai peur de la malédiction de Dieu — pour lui !

Ces paroles n'arrivaient pas toutes jusqu'aux oreilles de Victoire, qui était absorbée par sa propre rêverie et n'essayait point de comprendre. Quand l'aïeule venait à parler de ce fils ingrat qui avait été la cause de tous les malheurs de la famille, elle semblait

craindre d'être entendue; mais elle parlait de lui longtemps. Son âme, trop pleine, versait involontairement sa douleur au dehors.

— Personne ne sait cela, poursuivit-elle; et fasse le ciel que personne ne le sache jamais! Il a des millions, et il s'est fait noble avec sa richesse. Mais moi, sa mère, il fallait bien que je susse d'où lui venaient tous ces trésors. J'ai cherché, j'ai interrogé, tout cela en vain durant des années... et j'ai fini par surprendre son secret!

Sa voix devenait de plus en plus murmurante, et lors même que Victoire eût voulu l'écouter, elle aurait pris une peine inutile.

Tout à coup, ce fut comme un réveil. La vieille femme se dressa frémissante, et interrogea le visage de sa bru d'un regard inquiet.

— M'avez-vous entendue, Victoire? demanda-t-elle en tremblant. Ai-je dit le secret d'où dépend sa vie?

Victoire crut qu'elle délirait.

— La vie de qui? dit-elle.

— Ne m'interrogez pas! s'écria maman Regnault avec une agitation croissante; ne me demandez jamais rien là-dessus, ma fille! ces pensées me font mourir! Oh! non, non, je ne veux pas aller vers lui! Plutôt la prison mille fois! car je le connais, il me chasserait, et le prêtre m'a dit hier : « Dieu ne pardonne point aux fils qui repoussent leurs mères. »

Elle se renversa, faible, sur son grabat; ses yeux fatigués se fermèrent. Victoire arrangea l'oreiller sous sa tête, et le chant monotone de l'idiot troubla seul le silence de la pauvre demeure.

Ce silence dura quelques minutes. Au bout de ce temps, la porte, mal jointe, s'ouvrit brusquement, et Jean Regnault s'élança dans la chambre. Il posa son orgue contre la muraille et gagna en deux bonds le lit de son aïeule.

Une rougeur vive lui couvrait le visage; ses yeux humides brillaient.

— Maman Regnault, s'écria-t-il en se mettant à genoux auprès du grabat: de la joie! de la joie! le bon Dieu a eu pitié de nous et vous n'irez pas en prison!

La vieille femme souleva sa paupière à demi, pendant que Victoire interrogeait son fils d'un regard étonné.

— J'ai de l'argent! reprit Jean que son émotion faisait sourire et pleurer à la fois.

— De l'argent! répéta Victoire dont la voix trahit une nuance d'inquiétude.

— De l'argent! répéta l'idiot qui cessa de chanter; oh! oh! moi, j'ai grand'soif.

L'aïeule restait encore insensible.

Jean Regnault ouvrit sa main, qui contenait le don de Gertraud, et fit sauter en l'air la bourse de soie.

L'inquiétude de Victoire augmenta visiblement; mais l'aïeule tressaillit au son de l'or, et un peu de vie se ralluma dans sa prunelle.

— Oh! oh! fit tout bas Geignolet dont l'œil s'écarquilla, plein d'un désir avide.

Il se coucha le long de son banc et fit semblant de dormir; mais son regard cauteleux ne quitta plus la bourse dont les mailles laissaient briller le jaune reflet de l'or.

Les deux femmes ouvrirent la bouche à la fois.

— D'où tenez-vous cet argent? demanda Victoire d'un ton sévère.

— Combien y a-t-il? disait la pauvre vieille femme.

Ce fut à elle que Jean répondit.

Il fit glisser les coulants de la bourse et versa dans sa main les six pièces d'or.

— Des jaunets! grommela l'idiot sur son banc; je veux de quoi remplir ma bouteille!

— Cent vingt francs! murmura la vieille femme; il y avait bien longtemps que je n'avais vu la couleur de l'or.

Victoire mit la main sur le bras de son fils.

— Jean, dit-elle, au nom de Dieu, où avez-vous pris cela?

— Et de l'autre côté de la bourse, demanda l'aïeule, combien y a-t-il?...

Jean courba la tête; il devinait que la somme apportée était insuffisante.

— Il n'y a rien, répliqua-t-il; c'est tout ce que j'ai!

— Il en faudrait trois fois autant, dit l'aïeule qui reprit son immobilité morne, pour m'empêcher d'aller en prison.

Pendant cela, Victoire regardait Jean, et ses trais pâlis exprimaient toute l'angoisse de sa sollicitude maternelle.

Ils étaient si pauvres, et depuis si longtemps! D'où venait cette somme inattendue? Le joueur d'orgue était sorti les mains vides; en quelques minutes, pouvait-il avoir gagné tant d'argent?

— Jean, mon fils, reprit-elle, je vous en prie, je vous en supplie, dites-moi d'où vous vient cette bourse?

Le jeune homme, tout entier à sa joie, n'avait point pris garde jusqu'alors à l'inquiétude de sa mère. La pauvre vieille était dans le même cas. Elle avait tant de peur de la prison! L'espoir d'échapper à ce malheur suprême absorbait toutes ses pensées depuis l'arrivée de son petit-fils.

Mais les paroles de Victoire la frappèrent. Les scrupules de sa vieille probité s'éveillèrent en elle énergiquement. Elle eut honte de sa préoccupation égoïste, et son regard se fixa sur Jean, sévère et inquiet, comme celui de sa bru.

Elles avaient maintenant toutes les deux la même crainte.

Jean baissait les yeux sous leurs regards croisés, et un rouge plus épais montait à son visage.

Les scrupules qu'il avait eu tant de peine à vaincre se révoltaient au fond de sa conscience.

Il n'osait point répondre.

— Parlez! Jean, dit l'aïeule d'un accent d'autorité.

Jean ne parla point.

— Mon fils, mon pauvre enfant! murmura Victoire d'une voix étouffée; ce malheur-là serait le plus grand de tous!

Devant cette accusation vaguement formulée, Jean se redressa offensé, mais, au fond de son cœur noble, il avait tous les instincts de pudeur, et ce fut le front bas comme un coupable qu'il balbutia le nom de Gertraud.

L'idiot éclata de rire.

Victoire respira longuement.

— Et cet argent est bien à elle! poursuivit le joueur d'orgue; c'est le fruit de son travail, ajouté aux dons de son père.

Il n'osait point relever les yeux. Sa mère l'attira contre son cœur et le baisa au front.

— Jean, mon pauvre Jean! murmurait-elle, pardonne-moi de t'avoir soupçonné!

Jean lui rendit ses baisers et se sentit absous devant son sourire.

L'aïeule était rentrée dans sa méditation.

Elle avait fait trêve un instant à la pensée qui la dominait sans cesse, mais cette pensée revenait victorieuse et ne lui laissait point le temps de se réjouir à la vue de son petit-fils pur de tout reproche.

Geignolet plantait le goulot de sa bouteille entre ses grosses lèvres et humait tant qu'il pouvait, mais la bouteille était vide.

— Des jaunets! grommelait-il, c'est chez Hans qu'on en trouve des jaunets! j'irai en chercher pour remplir ma bouteille.

Victoire avait fait une place à Jean sur son fauteuil. Elle regardait son fils en souriant et s'épanouissait à le voir si beau. Cette joie donnait à son front pâli comme un reflet de force et de jeunesse.

— Comme il nous aime, le pauvre enfant! pensait-elle en caressant les boucles blondes qui tombaient sur le collet de Jean, comme il est bon! et que j'ai grande honte de l'avoir soupçonné! Mon Jean bien-aimé, tu me pardonnes, n'est-ce pas? ajouta-t-elle tout haut; c'est pour avoir trop souffert, mon fils, que je suis toujours prête à croire au malheur.

Jean couvrait ses mains de baisers.

Le sourire de Victoire se teignit de mélancolie.

— Je ne connais point de jeune fille plus charmante et plus douce, dit-elle en se penchant à l'oreille de son fils. Elle t'aime, voilà bien longtemps que je le sais, bien longtemps que je prie Dieu pour elle chaque matin et chaque soir, parce qu'elle a donné son cœur à mon pauvre Jean, à mon fils, à celui qui m'empêche de blasphémer la Providence et de désespérer! Si tu savais comme je l'aime, moi aussi, et comme j'ai envie de l'embrasser en l'appelant ma fille! je rêve d'elle, je vous vois assis tous deux l'un près de l'autre, et je suis heureuse.

— Oh! que vous êtes bonne! que vous êtes bonne, ma mère! dit Jean qui savourait délicieusement chacune de ces paroles.

Le front de Victoire se rembrunit.

— Si j'étais comme les autres mères, reprit-elle en étouffant un soupir, demain tu serais son mari. Les mères donnent à leur fils de quoi se marier. Dieu l'a voulu : le bonheur des enfants vient de leur père et de leur mère. Mais moi, je n'ai rien à te donner, mon pauvre Jean. Ton père est mort et tu n'auras de nous que de la misère. Si tu étais seul, tu as de bons bras et du courage, tu travaillerais; tu deviendrais riche peut-être et tu épouserais la petite Gertraud...

Elle le pressa contre son cœur avec un mouvement plein de passion.

— Mais nous pesons sur toi, poursuivit-elle sans pouvoir retenir ses sanglots davantage; nous t'accablons de notre malheur. Tout ce que tu gagnes est pour nous et vient s'engloutir dans notre misère. Écoute, Jean, mon bon fils, tu ne sais pas! il faut nous quitter, il faut t'en aller bien loin, bien loin. Quand nous ne serons plus là pour te porter malheur, je suis sûre que tu deviendras riche!

« Et quand tu seras riche, Hans Dorn, qui est un homme juste et bon, te donnera sa fille. »

Jean cherchait à l'interrompre et ne pouvait y réussir.

La parole de Victoire était rapide et pleine d'exaltation; elle avait l'éloquence que l'amour donne aux mères.

Ce fut la voix de l'aïeule qui l'arrêta.

Celle-ci s'était retournée vers la ruelle de son lit et s'était redonnée tout entière, durant cette scène, à ses réflexions désespérées.

— Ma fille! dit-elle tout à coup, préparez ma robe du dimanche; je vais sortir.



Gertraud entendait quelques mots, mais elle ne comprenait point. (Page 212, col. 2.)

Victoire se leva aussitôt et alla prendre dans un coin, qui servait d'armoire, un paquet enveloppé d'une toile en lambeaux.

L'aïeule s'assit sur son séant. Depuis la veille elle semblait vieillie de dix ans.

Victoire retira du paquet une robe de laine sombre, dont l'étoffe, amincie par le temps, était devenue presque transparente, mais gardait un aspect de propreté.

L'aïeule s'en revêtit et sortit de son grabat.

Quand elle fut habillée, elle se mit à genoux afin de réciter sa prière quotidienne; mais sa mémoire égarée la trompait, et parmi les paroles latines de l'oraison elle disait, la pauvre femme :

— Il faut bien que je le voie! Mon Dieu, faites qu'il ne chasse pas sa mère!

Elle ne voulut pas dire à Victoire où elle allait ainsi, parée de ses habits des grands jours.

Elle sortit sans prononcer un mot.

L'idiot Geignolet la suivit jusque sur les marches de l'escalier en chantant. Puis il re-

vint se placer contre la fenêtre et souleva un coin de la toile, pour fixer ses yeux hagards sur les croisées de Hans Dorn.

— C'est là qu'il y a des jaunets! grommelait-il. J'irai en chercher.

Au moment où Gertraud rentrait triomphante et toute joyeuse d'avoir vaîncu enfin les scrupules de Jean Regnault, elle entendit la voix de son père qui l'appelait dans la pièce voisine.

Elle s'élança vers le fourneau, pour servir tout de suite le déjeuner de Hans Dorn; mais le fourneau s'était éteint en son absence, et la soupe, épaissie, refroidissait au fond du pot de terre.

Gertraud rapprocha les charbons, couverts de leur cendre blanchâtre, et se mit à souffler de tout son cœur.

On entendait le marchand d'habits qui arpentait sa chambre d'un pas rapide et irrégulier. Il gardait le silence une minute, puis il s'écriait, comme s'il se fût éveillé d'un rêve :

— Gertraud! Gertraud!

La jeune fille soufflait de son mieux. Elle se sentait en retard, et faisait une petite moue chagrine; mais le sourire reprenait bien vite le dessus; elle avait, malgré tout, le cœur léger, et sa conscience ne lui reprochait rien.

C'était une bonne matinée. Elle croyait voir encore le sourire ému de Jean Regnault; elle l'aimait doublement, pour le service qu'elle venait de lui rendre.

Le marchand d'habits, n'obtenant point de réponse, reprenait sa promenade. Après quelques instants de silence, il appelait de nouveau; et Gertraud se pressait, Dieu sait comme! Le fourneau s'emplit bientôt d'une braise ardente, et le pot de terre, replacé sur ce foyer, regagna en peu de minutes la chaleur perdue.

Hans appelait pour la troisième fois lorsque Gertraud, tenant à la main une tasse pleine, ouvrit la porte de sa chambre.

Elle s'attendait à être réprimandée, et sa joue était plus rose encore que de coutume.

— Bonjour, père! dit-elle en s'arrêtant devant le marchand d'habits.

Celui-ci était debout au milieu de sa chambre; sa lèvre effleura le front de Gertraud avec distraction, et quand la jeune fille releva sur lui son regard, elle fut frappée de la pâleur qui lui couvrait le visage.

La physionomie de Hans exprimait d'ordinaire une gaieté ronde et franche. Lorsque Gertraud venait lui offrir sa joue chaque matin, il y mettait un gros baiser et prenait à pleines mains la tête bouclée de la jolie fille, pour la regarder longuement et lui sourire avec la joie enorgueillie de l'amour paternel.

Aujourd'hui, point de sourire, à peine un baiser; des sourcils froncés sous des rides profondes, des yeux fixes qui ne voyaient point.

Gertraud recula d'un pas, surprise et inquiète.

— Il n'est venu personne? murmura Hans avec un accent étrange que Gertraud ne lui connaissait point.

— Personne, répondit-elle.

— Je vous ai appelée bien des fois, ma fille!

Et comme Gertraud, embarrassée, balbutiait une explication, il ajouta sans l'écouter :

— L'heure avance, et il ne vient pas!

— Ne voulez-vous point déjeuner, mon père? lui dit Gertraud.

— Si fait, répliqua Hans, donnez.

Gertraud mit la tasse sur le petit bureau,

derrière lequel Hans Dorn avait reçu la visite de Franz, au commencement de la soirée précédente. Hans s'assit à la place où nous l'avons trouvé la veille faisant ses comptes de la journée, et porta une cuillerée de potage à ses lèvres.

Il n'en porta qu'une.

La cuiller resta dans la tasse pleine.

V

L'ATTENTE

— Vous trouvez votre déjeuner mauvais? dit Gertraud à son père.

Elle songeait aux mésaventures du pot de terre, et faisait intérieurement un acte de contrition.

Hans secoua la tête; Gertraud s'approcha tout doucement et s'assit auprès de la table.

— Petit père, reprit-elle en essayant une caresse timide, êtes-vous fâché contre moi?

Au lieu du baiser attendu, Gertraud ne reçut qu'une marque de mauvaise humeur. Hans Dorn haussa les épaules.

— Mon Dieu! poursuivit Gertraud qui rapportait à elle-même cette colère, je sais que j'ai bien tardé à venir, mais c'est que j'ai porté le déjeuner à la pauvre petite Galifarde.

— Que m'importe cela! dit Hans qui frappa du pied.

Gertraud ne l'avait jamais vu ainsi.

— Mon bon père, reprit-elle encore avec des larmes dans les yeux, je vous demande pardon, cela ne m'arrivera plus.

— Quoi? demanda Hans qui la regarda d'un air absorbé.

Gertraud eut peur de ce regard.

— Seriez-vous donc malade? demanda-t-elle en tremblant.

Hans donna un coup de poing sur la table.

— Ne puis-je avoir un instant de repos! s'écria-t-il. Laissez-moi! je veux être seul!

Gertraud obéit et se dirigea tristement vers la porte.

Comme elle approchait du seuil, la voix de son père s'éleva de nouveau.

— Personne! disait-il; peut-être n'aura-t-il pas su trouver ma maison!

Il s'interrompit. Son regard venait de tomber sur son registre, ouvert à la page où il avait relaté, la veille, l'achat fait au jeune Franz.

Ç'avait été le dernier marché de la journée. Les deux ou trois lignes qui en faisaient mention venaient les dernières sur le registre.

L'œil de Hans semblait ne pouvoir se détacher de ces lignes : c'était comme une fascination.

Une expression de douleur soudaine et profonde remplaçait la colère qui était tout à l'heure sur son visage.

— Ce sont ses dépouilles! murmura-t-il d'une voix étouffée. Pauvre enfant! pauvre enfant!

Son œil s'attendrit par degrés, jusqu'à devenir humide. Puis, tout à coup, il ferma le registre avec violence et le repoussa loin de lui.

Il tira de sa poche une large montre d'argent.

— Comme le temps passe! murmura-t-il; neuf heures et demie! Cette montre avance, j'en suis sûr. Gertraud, quelle heure avez-vous dans votre chambre?

Gertraud alla consulter un petit cadran, collé à la muraille, vis-à-vis de son lit.

— Neuf heures et demie, répondit-elle.

Hans fit un geste de découragement, et appuya ses deux coudes sur sa table. Il demeura ainsi quelqes minutes, immobile en apparence, mais tressaillant au moindre bruit, et tendant l'oreille, chaque fois qu'un pas d'homme résonnait au dehors sur le pavé de la cour.

Gertraud n'osait plus entrer, mais son regard, plein de sollicitude, surveillait son père à travers l'ouverture de la porte entre-bâillée.

Au bout de quelques instants, elle vit le marchand d'habits se lever brusquement, comme il faisait toutes choses ce matin, et reprendre sa course agitée. Il ne donnait nulle attention à la jeune fille, dont la tendresse inquiète le surveillait toujours.

La promenade circulaire de Hans le ramenait périodiquement devant la porte. Au premier tour, ses traits étaient contractés violemment; au second tour, Gertraud crut voir son front se dérider quelque peu; au troisième, le changement était sensible : il y avait en lui désormais une idée bienfaisante, qui grandissait et qui chassait devant elle la sombre angoisse de sa rêverie.

Ses sourcils se détendaient; ses yeux se ranimaient; il y avait comme un sourire autour de ses lèvres.

— Fou que je suis! dit-il; ce retard ne prouve rien! *Il* m'a promis de venir, c'est vrai, mais il doit avoir bien autre chose à faire que de visiter un pauvre homme comme moi. Ne sais-je pas qu'*il* peut tout? et pour quelle cause plus chère eût-il réservé son pouvoir?

Gertraud entendait quelques mots çà et là, mais elle ne comprenait point. Seulement, elle était heureuse et rassurée, parce qu'elle ne voyait plus sur le visage de son père ce masque sombre qui lui avait donné tant d'effroi.

Hans l'aperçut et lui fit signe d'approcher.

— Te souviens-tu de *lui*, ma fille? dit-il, comme s'il n'eût point eu besoin de prononcer le nom de l'homme qui dominait si complétement sa pensée.

— De qui? demanda Gertraud.

— Tu ne peux pas l'avoir oublié; ceux qui l'ont vu, ne fût-ce qu'une fois, se le rappellent toute leur vie. Il vint ici, voilà deux ans déjà; mon cœur s'élança vers lui, et tout un passé de joies ressuscita devant mes yeux.

Il s'interrompit pour donner le temps à Gertraud de dire : « Je me souviens. » Mais la jeune fille ne savait pas.

— C'est étrange! reprit-il avec une sorte d'impatience, comme les enfants oublient! As-tu donc vu beaucoup de gens avec cette taille noble et fière, ce front royal, ce regard qui commande et ce sourire qui séduit?

— Je n'ai vu qu'un seul homme qui m'ait semblé plus beau que les autres hommes, dit Gertraud; mais il n'y a pas deux ans : cela date d'hier.

L'œil de Hans, qui brillait d'enthousiasme, se voila sous sa paupière baissée.

— L'enfant qui est venu me vendre des habits? murmura-t-il.

Gertraud dont le front était devenu tout rose, fit un signe de tête affirmatif.

— C'est vrai! dit Hans Dorn d'une voix

adoucie; tu as raison, ma fille. Celui-là aussi est un fier et beau jeune homme. La fille de ta mère doit l'admirer et l'aimer.

L'œil de Gertraud, naïvement interrogateur, demandait le sens de ces paroles; mais Hans Dorn se taisait maintenant, et semblait retombé dans sa rêverie mélancolique.

Il y eut un silence, pendant lequel Gertraud médita longuement cet étrange précepte qui lui commandait d'admirer et d'aimer un jeune homme inconnu, un petit fou qui avait voulu l'embrasser malgré elle, et qui venait vendre sa garde-robe au Temple, comme un raffiné du pays latin.

— C'est de l'autre que je te parle, ma Gertraud, reprit Hans de ce ton caressant que l'on prend pour rendre la mémoire aux enfants troublés ; tu sais bien, celui qui vint me voir il y a deux ans, et dont je baisai la main comme s'il eût été un prince.

— Oui, dit enfin la jeune fille éclairée par cette circonstance. Un homme enveloppé dans un grand manteau de couleur rouge.

— C'est cela, ma Gertraud ! je te disais bien que tu n'avais pu l'oublier ! son regard descend jusqu'au fond de l'âme, pour l'emplir de tendresse et de respect.

— Son regard brillait comme un éclair, murmura Gertraud avec un léger frémissement; il me fit peur !

— Vous avez peur de tout, vous autres jeunes filles, mais il n'est terrible qu'aux méchants et aux forts. Le regardas-tu bien, Gertraud?

— Tant que j'osai, mon père.

— Ne vis-tu point en lui quelque chose d'étrange et de surnaturel? un signe que je ne puis pas dire, et qui semble indiquer une puissance supérieure à celle des autres hommes ?

— Je ne me souviens pas d'avoir vu cela, répliqua la jeune fille.

— Les enfants ne voient rien ! murmura le marchand d'habits avec humeur; moi, quand il me regarde, je sens qu'il est maître de ma conscience et de ma volonté. Je sens que je ne m'appartiens plus. Sur un mot de lui, je jetterais au vent tout ce que je possède. Sur un signe, je briserais ce qui m'entoure et moi-même !

Les joues de Hans étaient pourpres; les veines de son front se gonflaient ; il parlait avec feu et s'exaltait davantage à chaque mot qui sortait de sa bouche. On eût dit une soudaine ivresse.

Au plus fort de son enthousiasme, la petite pendule de la chambre voisine sonna. Hans s'arrêta pour écouter. Il compta les coups frappés sur le timbre aigu, et pendant que l'heure sonnait Gertraud le vit changer deux ou trois fois de couleur.

— Dix heures ! murmura-t-il d'une voix grave et profondément émue; qui sait si l'homme et l'enfant sont encore de ce monde?

Il prit Gertraud par la main et la conduisit jusqu'auprès de son lit, devant un petit crucifix d'ébène.

— Mettez-vous à genoux, ma fille, dit-il, et priez du fond de votre cœur pour ceux qui sont en danger de mourir.

Depuis le matin, les paroles de Hans étaient pour sa fille autant d'énigmes inexplicables; à ces derniers mots seulement, elle put attacher une signification, et leur sens, deviné, la rendit plus triste.

— Est-ce donc le jeune homme d'hier, murmura-t-elle, qui est en danger de mort?

— Lui-même, répondit Hans, et un autre.

— Oh ! mon Dieu ! dit Gertraud, lui qui était si joyeux et si gai ! lui qui parlait de bal et qui semblait ne songer qu'à sa nuit de fête...

— Priez, ma fille, priez, interrompit Hans.

Gertraud joignit les mains avec ferveur et obéit.

— L'un des deux aimait bien votre mère, reprit Hans dont le front était humide de sueur ; et, si votre mère vivait encore, elle donnerait tout son sang pour l'autre.

Gertraud poursuivait pieusement l'oraison commencée. Hans Dorn n'avait pas la force de prier.

Au moment où la jeune fille se relevait en faisant le signe de la croix, on entendit un bruit de pas retentir sur le pavé de la cour.

Ce n'était pas le son lourd des gros souliers du Temple, c'était ce bruit sec et lestement arrêté que produit le talon pointu des bottes élégantes en touchant la pierre.

Hans fit un pas vers la fenêtre ; mais il s'arrêta l'œil fixe et la bouche béante.

Gertraud elle-même restait, la main appuyée sur le lit, dans la position où le bruit l'avait surprise. Elle ne comprenait pas tout, mais ce qu'elle savait suffisait à son bon cœur pour partager avec énergie les espoirs et les craintes de son père.

Le pas s'assourdit en entrant dans l'allée, puis on l'entendit choquer le bois des marches de l'escalier.

Hans avait la tête penchée en avant et les deux mains sur sa poitrine.

— Il vient ici ! murmura-t-il. Écoutez ! écoutez !

On frappa rondement une demi-douzaine de coups à la porte de l'escalier.

Hans Dorn chancela sur ses jambes.

— Il ne frapperait pas ainsi ! pensa-t-il.

Au lieu d'aller ouvrir, il se laissa tomber sur son siége.

Les coups redoublèrent au dehors.

— Faut-il ouvrir, mon père ? demanda Gertraud.

— Fais ce que tu voudras, répondit Hans Dorn dont la tête, alourdie, s'appuya sur sa main.

Gertraud traversa lentement les deux chambres, et tira le loquet.

La porte s'ouvrit aussitôt brusquement, et un baiser retentissant tomba sur la joue de la jeune fille. Elle se recula, éperdue, et ce furent les deux bras de Franz qui l'empêchèrent de tomber à la renverse.

— Mon père ! mon père ! murmura-t-elle ; venez vite ! c'est lui !

Mais sa voix était bien faible et le marchand d'habits n'entendait pas.

Franz ne savait trop à quoi attribuer toute cette émotion ; mais il n'était pas homme à se creuser la tête, et il caressait en souriant les beaux cheveux de Gertraud, demi pâmée entre ses bras.

— Comment se porte le joueur d'orgue ? dit-il. C'est un heureux gaillard, et je voudrais presque être à sa place ! Vous êtes plus charmante encore au jour qu'à la lumière, ma jolie petite demoiselle. Oh ! les doux cheveux, les doux cheveux ! et quel plaisir ce coquin de joueur d'orgue doit avoir à les baiser quand vous lui souriez !

Gertraud mit un doigt sur sa bouche, et montra, de son autre main étendue, la porte ouverte de la chambre du marchand d'habits.

— Le père est là, dit tout bas Franz dont le frais visage semblait plus espiègle encore et plus joyeux que la veille ; et il ne sait pas nos petites amours ? N'ayez pas peur, ma jolie demoiselle, je suis discret comme un sourd et je ne dirai plus rien. D'ailleurs je vois tout au fond de vos grands yeux noirs que l'indiscrétion même n'aurait rien à dire sur votre compte. Vous êtes

bonne et pure autant que jolie, et moi je suis un fou, méchant et bavard, puisque je vous force à baisser les yeux et à rougir.

Il prit la petite main de Gertraud dans les siennes et la porta jusqu'à ses lèvres, avec la grâce hardie qui était dans tous ses mouvements.

— Vous ne vous doutez pas de cela, ma jolie demoiselle, reprit-il d'un accent doux et presque sérieux, mais je vous aime presque autant que si vous étiez ma sœur. L'amitié me vient vite, à moi, comme l'amour. Hier, pendant que votre père était en train de me renvoyer, j'ai vu vos yeux se fixer sur moi. Quelle bonne pitié il y avait dans votre regard ! Je suis sûr que c'est vous qui m'avez porté bonheur. Cette nuit, j'ai pensé à vous deux ou trois fois, et pourtant, Dieu sait que cette nuit j'avais bien des choses à faire ! et, ce matin, quand je me suis cru sur le point de quitter ce monde, votre douce figure est venue me dire adieu, parmi celles que j'aimais.

— Vous avez donc évité le danger qui vous menaçait? demanda Gertraud que la surprise et l'émotion avait rendue muette jusqu'alors.

Franz fronça le sourcil, puis il éclata de rire.

— Oui, oui, répondit-il, je pourrais avoir beaucoup de duels semblables et vivre au-delà de cent ans. Il y a du bon et du mauvais dans tout cela ; ce qui est certain, c'est que je n'y comprends pas grand'chose.

— Et mon père qui attend ! dit Gertraud. Oh ! si vous saviez comme il était inquiet, et comme il m'a fait prier Dieu pour vous !

— Pour moi? s'écria Franz étonné.

Gertraud le tira par le bras et tâcha de l'entraîner vers la chambre de Hans.

— Venez, venez, reprit-elle tout bas ; s'il savait que vous êtes là, il me gronderait. Il y a plus d'une heure qu'il vous attend.

Cette petite scène n'avait pas duré une minute, et pourtant le pauvre Hans n'espérait plus. Il était toujours à la même place, les coudes appuyés sur sa table de travail et la tête entre ses deux mains.

Les paroles prononcées dans la chambre voisine arrivaient à son oreille comme un murmure. Il savait bien que celui qu'il attendait ne s'arrêterait pas à causer en chemin.

Au premier moment, il n'avait pas osé aller lui-même vers la porte, tant son espoir mêlé de crainte l'avait saisi violemment au cœur. Puis, le premier moment passé, espoir et crainte s'étaient évanouis à la fois.

Puisque le nouveau venu s'arrêtait dans la chambre de Gertraud, ce n'était pas Rodach

Le reste importait peu à Hans Dorn.

Il était retombé dans son atonie morne, et ne prêtait l'oreille qu'aux bruits du dehors.

Franz se laissait entraîner par Gertraud.

— Ah çà ! disait-il, votre père est décidément la perle des hommes ! Hier, il m'a donné ce que j'ai voulu de ma garde-robe, et ce matin il m'a valu vos prières qui doivent être si douces à l'oreille de Dieu...

— Venez ! venez ! répétait Gertraud.

En dépassant le seuil de la chambre, elle dit bien doucement :

— Mon père, le voilà, c'est lui !

Hans se retourna lentement. Quand il aperçut la belle et souriante figure de Franz, il poussa un cri et se leva de son haut.

Tous ses membres tremblaient et il semblait qu'il ne pouvait supporter sa joie trop forte.

— Gunther! murmura-t-il. Mon Dieu! soyez béni!

Il croisa les bras sur sa poitrine et leva les yeux au ciel avec une reconnaissance passionée.

VI

L'HISTOIRE D'UNE NUIT

Le jeune Franz fut étonné de cette grande émotion que montrait le brave marchand d'habits. Il soupçonna d'abord quelque méprise, car il n'était point possible de penser que toute cette joie fût pour lui, Franz, inconnu de la veille, et qui n'avait jamais eu avec Hans d'autres rapports que ceux du vendeur à l'acheteur.

Il est vrai que, tout en vendant sa garde-robe, il avait causé avec Hans Dorn, et que celui-ci avait paru prendre à son histoire un singulier intérêt; si bien qu'après avoir refusé tout net le marché Hans avait fini par donner la somme demandée, sans en rabattre un centime.

Mais c'est qu'apparemment son histoire était intéressante, et que le marchand d'habits aimait les histoires.

Franz, on peut l'affirmer, ne s'était point creusé la tête pour chercher une autre explication.

S'il revenait ce matin chez Hans Dorn, c'était pour un motif des plus simples. Il avait vendu ses habits, en cas de mort, comme disent les avoués; maintenant que l'heure fatale était passée et qu'il se sentait plein de vie, il voulait ravoir sa garde-robe.

S'il n'avait pas parlé encore du motif de sa visite matinale, c'est qu'il avait trouvé sur sa route le charmant sourire de Gertraud et qu'il s'était amusé en chemin.

D'ailleurs il n'avait point eu besoin d'expliquer sa venue. On l'avait reçu comme un homme attendu. Gertraud avait la joie peinte sur le visage, et le marchand d'habits semblait prêt à se pâmer d'aise.

— Les bonnes gens que voilà! se disait Franz, et comme ils tiennent à leurs pratiques!

Il n'en pensa pas beaucoup plus long que cela. Il était trop jeune et trop franc de cœur pour que la défiance pût entrer ainsi de prime abord dans son esprit. Il trouvait bien la dose d'intérêt excité un peu exagérée, mais, en définitive, c'était tant mieux, et il n'avait qu'à faire un retour sur lui-même pour expliquer ces chaudes et soudaines impressions.

Il avait si souvent jeté sa confiance à la tête du premier venu, en amitié comme en amour! il s'était tant pressé! Il n'avait, pour juger autrui, que sa propre mesure, et ce brusque intérêt qu'on lui montrait à l'improviste ne dépassait point pour lui les bornes du vraisemblable.

C'était ainsi qu'avaient commencé ses liaisons, presque toujours éphémères et qui, pour la plupart, n'avaient point laissé de traces en son souvenir, mais qui, mortes comme elles étaient nées, sans cause et par hasard, n'avaient point ralenti l'élan de sa franchise étourdie.

Il s'étonnait un peu, mais c'était tout.

— Mon brave monsieur, dit-il en allant vers Hans, si c'est ma vue qui vous cause toute cette joie, cela me fait plaisir et je vous en remercie.

Hans le regardait avec des yeux charmés et ne trouvait point de paroles pour répondre. Il restait debout, le dos tourné à sa table de travail, et son regard ne pouvait se detacher du visage hardi et gracieux de Franz.

— Comme le voilà grand! se disait-il en



Et ce Verdier, dit une douce voix derrière son oreille, était-il donc mort? (Page 222, col. 1.)

dedans de lui-même; comme le voilà fort! Et pas une blessure! ajoutait-il, tandis que son œil le parcourait des pieds à la tête. Oh! j'étais bien fou de craindre! Le maître ne m'avait-il pas dit que l'enfant serait sauvé? et ce qu'il veut, ne le fait-il pas toujours?

Franz, qui avait continué de s'approcher, lui tendit la main en souriant. Au contact de cette main, le marchand d'habits eut comme un frisson de plaissir.

— Ma foi! mon brave monsieur, dit le jeune homme, je ne croyais pas qu'il y eût au monde un homme pour s'intéresser si franchement à moi. Je ne sais pas si c'est la sympathie, mais il me semble que vous êtes pour moi un ami de longtemps. J'ai oublié votre nom, que je n'ai entendu prononcer qu'une seule fois dans le Temple; je n'ai jamais su celui de votre jolie fille, et pourtant je ferais pour elle tout ce qu'on fait pour une sœur, et j'aurais confiance en vous comme en un père.

Hans serrait sa main entre les siennes, et mille questions se pressaient sur ses lèvres.

— Ah çà! poursuivit Franz qui avança un siége et qui prit place sans façon, vous m'avez interrogé hier, et je vous ai répondu, comme je fais à tout le monde. Je crois n'avoir rien à cacher, mais maintenant que je réfléchis, une idée me vient : je suis dans une position où peu de chose suffit pour mettre martel en tête! il faut me pardonner, si je crois toujours trouver des gens qui en savent sur moi beaucoup plus long que moi-même. Si c'est une folie, chassons-la tout de suite, et dites-moi bien franchement que la curiosité seule inspirait vos questions d'hier.

Hans Dorn hésita un instant. Pendant qu'il hésitait, l'expression de sa physionomie changea presque complétement. Un observateur expert eût deviné sans peine le sens de cette transformation subite. Évidemment, le marchand d'habits s'était laissé aller, jusqu'alors sans défiance, au courant de ses impressions; maintenant il recouvrait sa présence d'esprit, et son sang-froid, revenu, lui montrait un danger à éviter ou un secret à garder.

— Je n'ai pas le droit de parler, pensait-il. Le maître ne m'a pas dit quels sont ses projets sur ce jeune homme.

« Monsieur Franz, reprit-il tout haut en tâchant de donner à sa voix un accent calme, je ne vous avais jamais vu avant-hier au soir. Si je vous ai fait des questions, c'est que la loi nous oblige à prendre des renseignements sur nos vendeurs, bien plus de renseignements que je ne vous en ai demandé; car j'ai confiance en vous, et je n'ai exigé aucune preuve.

— C'est vrai, dit Franz, et je vous en remercie, mais je cherche votre nom depuis une heure!

— Hans Dorn, répondit le marchand d'habits.

— Hans Dorn? répéta Franz, eh bien! c'est le nom d'un honnête et digne homme. Et ma protectrice, qui avait bonne envie de plaider ma cause hier?...

— Gertraud, répondit de loin la jeune fille qui était allée s'asseoir de l'autre côté de la porte et qui brodait à la main une belle collerette.

— Gertraud! répéta encore Franz; Hans et Gertraud! il ne faut plus que j'oublie cela, car je n'ai pas beaucoup d'amis.

Il fit un signe de tête à la jolie brodeuse, qui se recula coquettement et cacha sa tête souriante derrière la porte.

Hans regardait ce petit manége à la dérobée, et l'émotion chassée revenait dans ses yeux.

La conduite de Franz n'éveillait point en lui la jalouse inquiétude du père. On eût dit que, de lui au jeune homme, le soupçon était chose impossible.

Quand Franz se retourna de son côté, il reprit gauchement son masque d'indifférence et de froideur.

— Au lieu de me donner les renseignements que je vous demandais, poursuivit-il allongeant dans son trouble une explication que l'on n'exigeait plus, vous m'avez conté en deux mots toute votre histoire. Vous m'avez parlé de danser et de vous battre, vous m'avez dit en souriant que la nuit d'hier était votre dernière nuit. J'aime les enfants qui vous ressemblent, monsieur Franz. Je me suis pris d'intérêt pour vous, pauvre jeune homme isolé dans ce grand Paris. Si vous étiez mort, je vous aurais pleuré... Je ne sais, quand vous parlez, c'est votre cœur qui parle. Vous avez un nom allemand et je suis d'Allemagne; et puis, vous savez, il est de vagues ressemblances qui vont remuer tout au fond de l'âme des souvenirs lointains et chers : vos traits m'ont rappelé ceux d'un maître que j'ai servi autrefois; un jeune homme comme vous, monsieur Franz, qui n'avait d'autre nom que celui du baptême, et qui, comme vous en

core, souriait à vingt ans à la pensée de mourir! voilà pourquoi votre vue m'a réjoui ce matin. Je ne vous connais pas, je ne sais rien sur vous, sinon ce que j'ai appris de vous-même; mais quand j'ai touché votre main tout à l'heure, il m'a semblé que je retrouvais un ami, et j'ai remercié Dieu.

Franz lui secoua la main.

— Eh bien! père Hans, dit-il avec un grand sérieux, si je n'étais pas amoureux comme un fou, je crois que j'épouserais votre fille. Vous êtes la perle des marchands d'habits, et je suis sûr qu'il n'y a pas dans toute la ville un si brave homme que vous. Sur ma foi! je reviendrai vous voir souvent et j'apporterai une belle croix d'or à ma petite amie Gertraud, qui fait la moue dans son coin, et qui me trouve le garçon le plus fat du monde! En attendant, puisque je ne suis pas mort, je vous apporte de l'argent, pour que vous me rendiez ma garde-robe.

— Vous n'avez donc pas dépensé vos deux cent cinquante francs?

— Par exemple! s'écria Franz scandalisé; j'ai dépensé le double.

— Mais alors... commença le marchand d'habits.

— Ah! père Hans, père Hans! interrompit le jeune homme, si je vous disais tout ce qui m'est arrivé cette nuit, vous ne voudriez pas y croire, car cela ressemble à un rêve de malade. Moi-même, il y a des instants où je me demande si j'étais bien éveillé!

Il sortit de sa poche la bourse pleine de souverains allemands et en jeta une vingtaine sur la table.

— Cet or est-il de bon aloi? dit-il.

Hans prit un des souverains et l'examina longuement. Pendant qu'il le retournait en tout sens, un demi-sourire était autour de sa lèvre, et ses yeux brillaient sous sa paupière baissée. Évidemment ce n'était pas la pièce d'or seule qui le préoccupait, et son esprit voyageait ailleurs.

— Cet or est bon, murmura-t-il, et chacune de ces pièces vaut dix florins treize kreutzers d'Autriche. Les auriez-vous trouvées

— Mieux que cela! dit Franz. C'est la partie gaie de mon histoire. Figurez-vous que j'avais mis le prix de ma garde-robe dans la poche droite de mes chausses de page : j'étais en page cette nuit, ajouta-t-il en se tournant vers Gertraud, qui avançait sa tête éveillée et regardait curieusement l'or étalé sur la table; un bien joli costume, mademoiselle, et qui vous irait à ravir! Ce matin, dans ma poche gauche, il n'y avait plus rien du tout. Il paraîtrait que les voleurs vont aussi au bal masqué : une main subtile et très-adroite m'avait enlevé mon petit trésor. Jusque-là rien que de très-ordinaire, mais pendant que ma poche droite se vidait, ma poche gauche s'était remplie, et vous voyez que je n'ai pas perdu au change!

Contre toute atteute, la figure du marchand d'habits n'exprima qu'une surprise très-modérée. Le joli visage de Gertraud laissait voir, au contraire, un étonnement naïf et une curiosité croissante.

— N'est-ce pas que c'est fantastique, reprit le jeune homme, une main qui se fourre dans votre poche tout exprès pour la bourrer d'or?

— Ce n'est pas commun, dit Hans Dorn froidement.

— Vous autres Allemands, reprit Franz, vous êtes difficiles à émouvoir. Pardieu! non, ce n'est pas commun, père Hans, et si c'était commun, les tailleurs ne pourraient pas suffire à confectionner des costumes de page pour tous les gueux de Paris! Mais vous avez beau ne vous étonner de rien, je parie, moi, que je vais vous surprendre! Voulez-vous que je vous conte mon histoire?

— Volontiers, répondit Hans Dorn qui continuait de cacher son empressement sous une indifférence affectée.

Gertraud souleva sa chaise sans bruit, et se glissa en dedans de la porte, pour écouter mieux.

Franz se recueillit un instant. Les événements de la nuit emplissaient sa mémoire, mais ils s'y mêlaient confus et voilés. Toutes ces choses qu'il avait vues et qu'il ne comprenait point éblouissaient en quelque sorte sa pensée; il ne savait par où commencer l'histoire promise.

Enfin il entama son récit au hasard, et dès les premiers mots l'aiguille de Gertraud devint immobile.

Il raconta son entrée au bal Favart et sa rencontre avec le jeune Julien d'Audemer, qu'il avait connu jadis, employé comme lui, dans une maison de banque, à une époque où la famille d'Audemer vivait dans un état voisin de la pauvreté.

A ce nom d'Audemer, Hans Dorn devint plus attentif encore s'il est possible, mais il ne fit aucune question.

Franz parla ensuite du cavalier allemand qui s'était attaché à ses pas, durant la première partie du bal, puis le cavalier allemand se changea dans son récit en brillant majo; puis le majo revêtit la robe rouge de l'Arménien ivre.

Et cet homme, qui se transformait ainsi à chaque instant, avait trois physionomies pour un seul visage. Franz le montrait grave et fier sous le manteau allemand, leste et rieur sous la veste courte du majo, apathique et débonnaire sous la robe débraillée de l'Arménien.

Et il le montrait partout à la fois : au bras de madame de Laurens, dont lui, Franz, n'avait garde de prononcer le nom, dans le foyer, derrière les draperies des embrasures, sous les portes encombrées, et parmi la foule hurlante de la salle.

Partout!

Et sa parole vive donnait à ce tableau une couleur si étrange, que la jolie Gertraud l'écoutait, bouche béante, et retenait son souffle.

Elle demeurait suspendue aux péripéties du récit; c'était pour elle comme un roman mystérieux et entraînant, dont le dénouement, retardé sans cesse, met en fièvre l'imagination du lecteur.

Son âme était dans ses oreilles. Elle saisissait chaque mot au passage, et quand Franz s'arrêtait pour reprendre haleine, elle respirait, elle aussi, longuement, comme si sa curiosité l'eût oppressée.

Elle cherchait à deviner. Cette trinité fantastique l'intriguait et lui apparaissait toute pleine d'incompréhensibles mystères. Son esprit allemand se complaisait en ces choses inexplicables. C'étaient, pour elle, les miracles d'une légende germanique transportés au cœur de Paris; c'était la poésie ténébreuse des ballades éclairée par la lumière ruisselante de nos lustres et jetée au grand jour de la civilisation.

Il n'y avait ni vieilles murailles pour cacher les fantômes, ni arceaux gothiques pour répéter d'échos en échos les mystérieuses paroles. L'ombre des grands arbres manquait; les pâles rayons de la lune, amie des choses de l'autre monde, faisaient défaut; il n'y avait rien des accessoires obligés du surnaturel, mais le surnaturel, ainsi mis à nu, et passant tête levée parmi les splendeurs d'une fête, n'en était que plus saisissant.

Gertraud frissonnait, et ses yeux s'ouvraient tout grands, son sein soulevé agitait sa robe. Elle croyait voir cet homme étrange se multiplier et surgir partout sur le passage de Franz, comme un bon ou comme un mauvais génie.

Et quand le jeune homme reprenait la parole, elle cessait de penser et se redonnait tout entière aux émotions du récit.

Sa chaise glissait malgré elle sur le carreau; elle s'approchait insensiblement et sans savoir, si bien que la distance qui la

séparait de Franz était diminuée de moitié au milieu de l'histoire.

Hans, au contraire, écoutait calme et froid.

Parfois on eût dit qu'il comprenait le récit bien mieux que le narrateur lui-même.

Mais les impressions éprouvées passaient comme un vent sur son visage, qui reprenait aussitôt son immobilité.

Franz, piqué au jeu, redoublait d'efforts. Les événements bizarres se pressaient dans sa bouche; plus il avançait, plus son récit animé prenait des apparences diaboliques.

Il raconta son tête-à-tête avec l'Arménien, qui le prenait pour une femme, la sortie du bal, et ces trois hommes, demi-cachés dans l'ombre, qui épiaient sa retraite et qui parlaient de lui à mots couverts.

La pendule du cabinet du *Café Anglais* s'était arrêtée comme par magie; le fiacre où il était monté avec son témoin était visiblement ensorcelé...

Et quand il était descendu avec Julien sur le trottoir des Champs-Élysées, pour courir à pied vers la porte Maillot, ce même fiacre, endormi tout à l'heure, avait soudain brûlé le pavé.

Par la portière, il avait cru entrevoir la face empourprée de l'Arménien.

Mais c'était encore une illusion menteuse, car la première personne qu'il avait rencontrée dans le bois de Boulogne, c'était l'homme mystérieux lui-même, avec son grand manteau roulé autour de son bras et une épée nue à la main.

— Et il se battait à votre place? interrompit Hans Dorn incapable de se contenir à ce coup.

Gertraud joignit les mains et pencha sa jolie tête en avant, pour entendre la réponse de Franz.

Celui-ci regarda le marchand d'habits avec défiance.

— Qui vous a dit cela? murmura-t-il en fronçant le sourcil.

Hans rajusta de son mieux son masque de froideur.

— J'ai cru le deviner, répondit-il.

Le soupçon de Franz s'en alla comme il était venu.

— Ma foi! s'écria-t-il gaiement, vous avez deviné juste, père Hans! il était là en face de Verdier, mon adversaire, et Dieu sait que, malgré la leçon de Grisier, il se battait mieux que je n'aurais pu le faire! Tudieu! quelles parades et quelles ripostes! quel sang-froid et quel poignet d'enfer! Au moment où nous arrivions, il reçut une légère blessure, et ce fut par ma faute, car un cri de surprise m'échappa à sa vue, mais il me sembla que l'épée de Verdier rebondissait sur sa chair, comme si sa peau eût été une armure d'acier. Deux ou trois gouttes de sang, voilà tout! puis des attaques rapides, des feintes dont j'ignore le nom... Ah! c'est lui qui sait parer le contre de quarte! mais, par exemple, il ne rompt jamais! Verdier, le pauvre diable, n'y voyait que du feu; il se débattait comme au hasard, et j'avais pitié de lui. Mais, lors même que j'aurais voulu le secourir, le temps manquait, père Hans; car, trois secondes après notre arrivée, Verdier tombait à la renverse, avec un grand coup d'épée dans la poitrine.

— Et le cavalier allemand? dit Hans dont nul effort humain n'aurait pu contenir l'enthousiasme dans ce moment.

— Dieu sait où il est, répliqua Franz; vous sentez bien, père Hans, que tout cela ne me plaisait qu'à demi. Je ne suis plus un enfant, pour avoir besoin de défenseur; et cet homme-là, quel qu'il soit, aura un compte à me rendre quelque jour. Mais, dans ce premier moment, j'étais comme ébahi et incapable d'agir. Tout ce que je puis vous dire,

c'est que le cavalier allemand salua de la main les témoins de Verdier, essuya son épée sur l'herbe et disparut derrière les arbres.

VII

LA GARDE-ROBE DE FRANZ

Hans Dorn faisait encore ce qu'il pouvait pour garder un aspect d'indifférence et de froideur, mais sa physionomie, franche et vive, trompait tous ses efforts; on y pouvait lire aisément le puissant intérêt qu'il prenait au récit de Franz.

Celui-ci avait gagné, bien mieux qu'il ne le croyait lui-même, la gageure proposée; il avait parié que son histoire étonnerait le marchand d'habits, et le résultat allait au delà de ses prévisions : Hans était profondément ému.

Mais Franz n'était point tout à fait dans le secret de cette émotion. La pensée de Hans Dorn n'était pas seulement captivée par le récit lui-même, mais encore par les choses qu'il entrevoyait au dehors du récit.

Ce qui restait pour Franz mystérieux et inexplicable, Hans Dorn le comprenait.

Bien qu'il eût, lui aussi, une imagination allemande, cette longue série d'événements fantastiques n'avait pour lui rien que de naturel.

Il possédait une formule infaillible pour résoudre tous ces problèmes.

— *Il* avait promis de le sauver! se disait-il avec une sorte de foi superstitieuse.

Et rien ne peut rendre l'emphase que ce pronom «*il*» prenait dans sa bouche.

Franz l'observait à la dérobée; il triomphait en constatant l'effet produit.

— Et ce Verdier, dit une douce voix derrière son oreille, était-il donc mort?

Franz se retourna vivement. Gertraud, qu'il croyait toujours de l'autre côté de la porte, était là tout près de lui.

— Oh! oh! ma bonne petite Gertraud, dit-il en souriant, c'est donc à Verdier que nous nous intéressons? Le pauvre diable n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux. Quand nous nous approchâmes, Julien et moi, nous le trouvâmes étendu sur l'herbe, sans mouvement et sans voix. Ses deux témoins déchiraient sa chemise pour examiner sa plaie. Mais comme vous voilà pâle, Gertraud, et que vous avez mis d'adresse à vous approcher de nous sans être entendue! Père Hans, voyez un peu votre fille! l'émotion l'étouffe, comme si elle avait passé huit heures à voir quinze actes de la Porte-Saint-Martin! C'est là un succès, ou je ne m'y connais pas!

La pâleur de Gertraud fit place à une rougeur subite. Le charme était rompu. Elle jeta sur Franz un regard de reproche et baissa la tête sur sa broderie oubliée.

— Et vous, père Hans, reprit le jeune homme, vous ne dites rien de tout cela?

— Je dis que vous avez eu cette nuit des aventures fort bizarres, monsieur Franz, répliqua le marchand d'habits sur un ton de gaieté; ces choses-là n'arrivent jamais qu'aux bons garçons de votre âge! Mais d'où vint cette bataille entre votre adversaire et le fameux cavalier allemand.

— Voilà justement ce que je ne sais pas bien, répliqua Franz, et ce qui m'intrigue le plus en tout ceci. Quand nous arrivâmes auprès de Verdier, Julien et moi, le pauvre garçon était couché sur l'herbe et ne donnait plus guère signe de vie. Ce n'était pas le cas de lui demander une explication. Après qu'on l'eut mis dans un fiacre avec un de ses témoins, l'autre témoin resta près de nous. Il nous dit que le cavalier allemand les avait accostés à trente pas de la porte Maillot,

que Verdier avait tressailli à son aspect, que l'Allemand l'avait pris par le bras et entraîné à l'écart, sans que Verdier songeât à faire résistance.

« Le témoin n'entendait pas ce qu'ils se disaient dans ce premier moment. L'Allemand semblait commander; Verdier baissait l'oreille, mais ses gestes indiquaient un refus.

« Au bout de deux ou trois minutes, la voix de l'Allemand s'éleva jusqu'au diapason de la colère. Les témoins commencèrent à entendre; des paroles de mépris écrasant vinrent jusqu'à leur oreille. C'était le cavalier allemand qui les prononçait.

« — Si vous ne voulez pas, s'écria-t-il enfin en tirant son épée de dessous son manteau, c'est avec moi que vous allez vous battre!

« — Qu'à cela ne tienne,» répliqua Verdier qui se croyait parfaitement sûr de son affaire.

« Ils revinrent vers les témoins et se les partagèrent.

« Ils se mettaient en garde au moment où Julien et moi nous entrions dans le fourré. Leur combat ne dura pas plus d'une minute, et le pauvre Verdier reçut tout de suite ce qu'il comptait si bien me donner :

« Un bon coup d'épée!

« Comme j'étais encore tout plein de mes aventures nocturnes et des embarras calculés qui avaient retardé mon arrivée au rendez-vous, je dis au témoin :

« — Pensez-vous, monsieur, que cet homme eût des motif pour se battre avec M. Verdier? »

« Le témoin me regarda en souriant.

« — Le connaissez-vous? me demanda-t-il.

« — Je l'ai vu cette nuit pour la première fois.

« — Vous a-t-il parlé?

« — Jamais.

« — Eh bien! alors, s'écria le témoin, comment penser qu'il se soit battu pour vous? Je ne sais pas bien ce que vous avez fait à Verdier, mais il venait là dans la ferme intention de vous tuer. Il doit y avoir entre vous autre chose que le verre de bière jeté à la figure.

« — Rien que je sache.

« — Il faut croire alors qu'il a de la rancune; car, toute la nuit, il s'est escrimé pour se refaire la main, et il nous disait en route qu'il voulait vous planter six pouces de fer sous l'aisselle.»

« Voilà tout ce que j'ai pu tirer de ce témoin, ajouta Franz; il n'en savait pas davantage lui-même, et il nous quitta au bout des Champs-Élysées pour se rendre auprès de Verdier... Voyons, père Hans, vous qui êtes un homme de jugement, donnez-moi votre avis là-dessus. Pensez-vous que j'aie été pour quelque chose dans la conduite de cet Allemand?

— Moi, j'en suis sûre! s'écria étourdiment Gertraud.

Le marchand d'habits lui imposa silence d'un geste furtif et rapide.

— Moi, je n'en crois rien du tout, dit-il à son tour. D'après votre récit, l'Allemand connaissait ce Verdier, qui se troubla en l'apercevant à la porte Maillot. Il est évident qu'il n'a fait là que ses propres affaires.

Franz regarda successivement Gertraud, qui baisssait la tête sur son ouvrage, et le marchand d'habits, dont la figure ouverte exprimait une nuance d'embarras.

Durant quelques secondes, il garda le silence et parut réfléchir.

— Ma foi! s'écria-t-il ensuite, en secouant brusquement sa tête blonde, j'ai beau chercher, je m'y perds! Les regards de ce grand gaillard-là avaient une expression étrange pendant qu'il m'épiait au bal. Il fallait bien qu'il eût une raison quelconque pour me

guetter ainsi, et rien ne m'empêchera de croire qu'il est pour quelque chose dans tous ces mystérieux obstacles qui se sont mis entre moi et l'épée de Verdier. Mais, en définitive, père Hans, j'aime mieux être vivant que mort; je ne vois pas pourquoi je ferais semblant d'entrer en grande colère, parce qu'on m'a empêché d'être tué par un coquin. Je suis allé là de franc jeu; ma conscience ne me reproche rien. Et si ce grand gaillard d'Allemand s'est battu pour moi, je lui vote des remerciements à tout hasard.

Franz disait cela d'un air moitié gai, moitié résigné. Évidemment, il faisait bon visage à sa mésaventure, et le dénouement de l'affaire lui laissait quelque chose sur le cœur.

Sa main tourmentait les belles boucles de ses cheveux, et il avait perdu son sourire.

— D'ailleurs, reprit-il répondant à une objection que lui faisait sa fierté, il faudra bien que je revoie cet homme quelque jour, et alors je lui demanderai quel droit il a de me protéger!

Un nuage plus sombre passa sur sont front.

— Ce droit, il peut l'avoir, poursuivit-il à voix basse; il y a, je le pense, des gens qui me connaissent et que je ne connais point. Ceux qui m'ont jeté tout seul et sans secours dans la vie savent où je suis, sans doute, et ils ont peut-être un remords.

Hans se détourna pour cacher son trouble et ne point répondre.

Les doux yeux de Gertraud était fixés sur Franz, qu'elle se sentait aimer davantage en le devinant plus malheureux.

L'embarras du marchand d'habits et le tendre intérêt de sa jolie fille échappaient également à Franz, dont les mains s'étaient croisées sur ses genoux et qui songeait.

Les enfants qui, comme lui, ne connaissent point leur père, ont des pensées à eux et que les autres jeunes gens ne soupçonnent pas. Quels que soient leur caractère et leur nature, il y a toujours comme *un* fond de tristesse mêlée d'ardents espoirs dans leurs réflexions. Franz était gai, frivole, étourdi, ami du plaisir; mais la rêverie le transformait parfois, pour un moment, et mettait de sérieuses méditations au fond de son cœur.

Il voyait sa mère, et qu'il se la représentait belle!

Il voyait son père : un noble visage et une âme vaillante.

Son cœur, capable de tous les amours, s'élançait, brûlant, vers ces fantômes chers.

Puis des larmes cruelles jaillissaient de ses yeux, parce qu'il se disait :

— Ils sont morts, peut-être!

En ce moment, Franz venait de tomber dans cette rêverie amère, mais aimée, qui le prenait chaque jour aux heures de solitude. Ces événements de la nuit précédente, qu'il tâchait en vain de comprendre, avaient éveillé en lui des craintes vagues et de plus vagues espoirs.

Une voix s'élevait au dedans de lui, qu'il ne pouvait point étouffer, et qui lui parlait de son père.

Mais l'homme de cette nuit était bien jeune pour être son père!

Et pourquoi l'eût-il abandonné pendant si longtemps, pour venir à son secours juste à l'heure du péril?

Pourquoi ce silence et ces précautions mystérieuses?

Le vent de sa méditation tournait; il se reprochait de s'être ému; il se raillait lui-même et s'accusait de folie.

Il n'y avait plus rien dans tout cela, sinon les bizarreries d'une nuit de carnaval. Le hasard avait tout fait; le beau rêve s'enfuyait, et Franz se retrouvait seul.

Et sa nature mutine se révoltait énergiquement contre l'émotion vingt fois repoussée de ce songe qui venait toujours l'assaillir.



Madame la vicomtesse Hélène d'Audemer était assise entre ses deux enfants, Julien et Denise. (Page 233, col. 2.)

Il se redressa tout à coup et rappela son sourire décidé.

— Allez me chercher mes habits, père Hans, dit-il; je ne suis pas venu ici pour raconter des histoires larmoyantes. Parbleu! je me sens de l'argent plein mes poches et je ne l'ai pas volé : que me faut-il de plus? Je serais bien bon de me creuser la tête à chercher l'impossible!

Hans se leva sans mot dire et se dirigea vers un cabinet noir où étaient pendues, sous une toile, les plus précieuses de ses marchandises.

Franz était seul de nouveau avec Gertraud.

La jeune fille avait repris son aiguille, et ses doigts déliés suivaient le dessin de sa broderie.

— Est-ce pour vous, cette collerette, Gertraud? demanda Franz pour dire quelque chose.

— Oh! non, répondit la jeune fille; je ne suis pas assez riche pour porter cela.

— Et pour qui est-ce

— Pour une demoiselle que vous pouvez bien connaître, car vous avez prononcé son nom tout à l'heure.

— J'ai prononcé le nom d'une demoiselle? commença Franz qui ne se souvenait point.

— Le nom de son frère, du moins, dit Gertraud.

— C'est pour Denise?... s'écria Franz vivement.

Et tout de suite, après avoir parlé, il se repentit et se mordit la lèvre en rougissant.

Gertraud avait relevé sur lui ses grands yeux limpides, qui semblaient interroger.

— Elle est bien jolie! murmura-t-elle; oh! et bien bonne, mademoiselle Denise d'Audemer! Il y a longtemps que mon père connaît sa famille, et je vais la voir quelquefois. Bien que je ne sois qu'une pauvre petite ouvrière, elle cause avec moi comme si j'étais son amie. Si vous saviez, monsieur Franz, comme elle est douce et comme elle a bon cœur!...

Franz rougissait à chaque instant davantage, et ses efforts ne servaient qu'à rendre son trouble plus marqué.

Les yeux de la gentille Gertraud s'éveillaient, comme si une pensée soudaine eût traversé son esprit. Son sourire s'imprégnait de malice joyeuse.

— Elle me dit ses petits secrets, reprit-elle doucement; nous avons joué ensemble au temps de notre enfance, et mademoiselle Denise s'en souvient. Ah! monsieur Franz, celui qu'elle aimera sera un homme heureux.

Franz laissa échapper un gros soupir; sa langue le démangeait, mais il ne parla point.

Gertraud fit semblant de reprendre son travail; mais, tout en poussant son aiguille avec une adresse agile, elle glissa un regard sournois vers Franz, qui était debout devant elle.

Elle vit la figure du jeune homme s'épanouir et ses yeux briller, comme si on eût mis du bonheur plein son âme.

Au moment où Franz s'applaudissait et se déclarait lui-même un héros de discrétion, la petite Gertraud éclata de rire.

— Monsieur Franz! monsieur Franz! dit-elle en remettant sur lui ses yeux espiègles mais bons, hier, en vous voyant, j'ai pensé tout de suite que je vous avais rencontré quelque part! j'ai cherché longtemps, et voilà que je me souviens: c'est sous les fenêtres de mademoiselle Denise que je vous ai rencontré, monsieur Franz!

Le jeune homme, pris à l'improviste, voulut nier.

— Non, non, poursuivit Gertraud, je sais bien que je ne me trompe pas! vous étiez dans la rue et vous regardiez... Oh! comme vous regardiez, monsieur Franz! Et, quand je montai, je trouvai mademoiselle Denise qui soulevait un petit coin de son rideau et qui vous regardait aussi.

— Est-ce bien vrai? s'écria Franz.

Au moment où Gertraud allait répondre, le marchand d'habits rentra, tenant à la main la garde-robe achetée.

La jeune fille reprit son travail avec ardeur, comme si elle eût voulu réparer le temps perdu.

Franz compta le prix de sa garde-robe, et reçut en échange un paquet confectionné artistement.

Il tendit sa main à Hans Dorn, qui la serra cordialement, et prit congé.

En passant auprès de Gertraud, il se pencha jusqu'à son oreille.

— Si vous la voyez, lui dit-il bien bas, dites-lui que ce duel n'a pas eu de suites

Gertraud fit un petit signe de tête, et Franz sortit en disant:

— A bientôt!

Le marchand d'habits ouvrit la croisée pour le voir encore, tandis qu'il traversait la cour. Et quand la taille de Franz, élégante et leste, se fut perdue dans l'ombre de l'allée, Hans revint s'asseoir et appuya sa tête sur sa main.

Il n'avait plus besoin de se contraindre; ses yeux, qui exprimaient une joie profonde et recueillie, étaient humides.

Quant à Gertraud, elle pensa un instant au joli secret qu'elle venait de surprendre; puis son esprit revint, par une pente insensible, à la mystérieuse histoire racontée par Franz, et comme le silence de son père la laissait entièrement à elle-même, l'impression de la gaieté récente s'effaça bien vite. Gertraud retomba dans ses frayeurs enfantines; les spectres évoqués se dressèrent de nouveau devant ses yeux. Sa tête se pencha toute pâle.

Elle avait peur.

Elle avait peur surtout de ce terrible cavalier allemand, à qui son imagination prêtait une puissance surnaturelle.

Elle le voyait tel que Franz l'avait décrit, avec sa haute taille drapée dans les plis longs de son manteau, avec son feutre qui faisait ombre sur son visage, avec le feu sombre et profond de son regard.

Comme elle songeait ainsi, on frappa pour la seconde fois à la porte extérieure.

Gertraud tressaillit, puis elle hésita dans sa frayeur folle.

Enfin, sur un signe de son père, elle se leva pour aller ouvrir.

Quand la porte tourna sur ses gonds, Gertraud poussa un cri et s'appuya, chancelante, à la muraille.

Sa terreur semblait avoir appelé le fantôme.

Le cavalier allemand était sur le seuil.

VIII

LA CASSETTE

Gertraud reconnut d'un seul coup d'œil ce personnage mystérieux et terrible, qui jouait un rôle si étrange dans le récit de Franz.

Elle resta immobile et comme ébahie devant la porte, ne cherchant point à dissimuler sa frayeur.

— C'est ici la demeure de Hans Dorn, le marchand d'habits? demanda le cavalier allemand avant de franchir le seuil.

En même temps, il souleva son chapeau avec une courtoisie grave et découvrit son front hautain, où cette nuit de veille n'avait laissé aucune trace de fatigue.

C'était un front pur et sans rides, couronné par les anneaux d'une belle chevelure noire.

Gertraud, la pauvre fille, voyait ce visage noble et fier à travers son épouvante; elle baissait les yeux et n'osait point répondre.

Le baron de Rodach fit un pas au delà du seuil. Son regard, en tombant sur Gertraud, était doux comme celui d'un père.

— Ma belle enfant, dit-il, me voici entré chez vous sans attendre votre réponse. Vous m'avez oublié peut-être, mais moi je vous reconnais, parce que je me souviens de votre bonne mère, dont vous avez les traits et sans doute le cœur.

Gertraud leva sur lui son regard timide. Rodach souriait.

Dans ce sourire, il y avait comme une tendresse caressante et protectrice.

Si la peur de Gertraud n'eût été que le farouche embarras de son âge, elle eût été bien vite rassurée par ce sourire, tout plein

de franchise et de bonté; mais Gertraud avait en ce moment la tête trop remplie de fantastiques terreurs.

Sa paupière se baissa de nouveau.

Rodach la contempla encore.

— Pauvre Gertraud! murmura-t-il en songeant, non point à cette enfant qui était là, devant lui, brillante de jeunesse et de force, mais à l'autre Gertraud, à la pauvre fille d'Allemagne, qu'il avait vue autrefois belle aussi, et jeune et souriante, et qui était morte maintenant.

Tout un passé lointain revenait vers lui avec cette pensée; mais il n'avait point de loisir à donner à des rêves, et, après quelques secondes de silence, il reprit :

— Où est votre père, ma fille?

Gertraud lui montra du doigt la porte entr'ouverte de la chambre de Hans.

Le baron de Rodach se pencha et mit un baiser sur le front de la jeune fille, qui devint plus pâle et qui chancela, comme si tout son sang s'était retiré vers son cœur, au contact de cette bouche redoutée.

Rodach entra dans la chambre de Hans. Gertraud alla s'asseoir dans un coin, où elle demeura muette et pétrifiée.

A la vue de Rodach, Hans Dorn se leva, respectueux et empressé; le baron prit le siége où Frantz s'asseyait naguère; le marchand d'habits se tint debout devant lui.

— Gracieux seigneur, dit-il, l'enfant vient de venir...

— Je le sais, répondit Rodach. Au moment où il montait dans sa voiture, la mienne s'arrêtait devant votre maison.

— Vous a-t-il vu?

— Non. J'ai baissé précipitamment le store, et, avant de descendre, je lui ai laissé le temps de s'éloigner.

— Il m'a tout raconté, reprit Hans. J'ai deviné ce qu'il ne pouvait point comprendre. Vous aviez dit que vous le sauveriez et vous l'avez sauvé. Mais vous avez reçu une blessure?...

— L'épée m'a effleuré l'épaule, répondit Rodach, quelques gouttes de sang sur ma chemise, et voilà tout. Fermez la porte, ami Hans; nous avons à causer de choses plus sérieuses.

Le marchand d'habits attira le lourd battant et poussa le verrou.

Il revint vers Rodach, qui passait la main sous son manteau comme pour assurer un objet retenu entre son bras et son flanc.

— Vous pouvez parler sans crainte, gracieux seigneur, dit Hans. Ici, personne ne peut vous entendre ni vous voir.

La première partie de cette assertion était d'une rigoureuse exactitude : la porte, en effet, avait une grande épaisseur, et la pauvre Gertraud n'avait garde d'y venir prêter l'oreille; quant au reste, le marchand d'habits se trompait.

Pendant qu'il attendait dans la matinée, inquiet et tourmenté par la crainte, il s'était mis à la fenêtre bien des fois pour jeter un regard vers l'allée obscure qui conduisait à la place de la Rotonde.

La croisée était restée ouverte à demi, personne n'y avait fait attention, parce que le poêle de fonte suffisait à tenir l'atmosphère tiède, malgré l'air frais du dehors.

L'ouverture était d'ailleurs bien petite; mais le vent passait par cette fente étroite, et soulevait de temps en temps le rideau de grosse mousseline chargé d'intercepter les regards curieux du voisinage.

Et chaque fois que le vent soufflait ainsi, deux yeux écarquillés et fixes plongeaient avidement dans la chambre du marchand d'habits.

Ces yeux appartenaient à l'idiot Geignolet, qui n'avait pas quitté son poste depuis une

grande heure, et qui regardait tant qu'il pouvait, espérant toujours découvrir l'endroit où Hans Dorn mettait ses *jaunets*.

Depuis qu'il avait vu les pièces d'or entre les mains de son frère, cette idée avait pris possession de son cerveau malade; il n'avait pas d'autre pensée, et son pauvre esprit s'enivrait à rêver des tiroirs pleins d'or.

Et il avait la fièvre, car il savait vaguement que ces petites pièces brillantes valent chacune un monceau de gros sous!

Il aimait passionnément les sous, qui servent à acheter l'eau-de-vie.

Dans la nuit de ces intelligences viciées, la faculté de faire le mal se développe parfois avec une incroyable puissance. A défaut du raisonnement, ces malheureux ont l'instinct de la brute, l'instinct aiguisé, agile, pénétrant, qui étonne parfois les calculs de la pensée.

Ils ont la ruse lente, qui se glisse comme une couleuvre là où ne passerait point la force; ils ont le sens subtil du sauvage qui rampe sur la trace de sa proie. Rien de ce qui refrène la passion des autres hommes ne leur fait obstacle; rien ne les distrait de l'objet convoité; ils n'ont point la pudeur qui retient, et ils ont la patience implacable.

Geignolet se tenait sur ses deux genoux, immobile comme une souche, et l'œil collé aux vitres de la fenêtre.

A l'aide de son doigt mouillé, il avait fait une éclaircie dans la couche épaisse de poussière qui recouvrait les carreaux; il avait soulevé un tout petit coin du rideau de vieille toile, et il guettait.

Il guettait sans cesse ni relâche.

L'attente n'abattait point sa fringale. Il restait là comme un loup à l'affût.

De temps en temps sa voix sourde grondait tout bas un couplet de sa bizarre chanson, où il parlait de jaunets et d'eau-de-vie.

Il avait vu Franz assis à côté du marchand d'habits; mais, lorsque le jeune homme avait compté le prix de sa garde-robe, le rideau immobile lui avait caché la vue de l'argent.

Il n'avait rien aperçu encore de ce qu'il cherchait, et il attendait.

Quand le marchand d'habits se fut placé de nouveau en face de Rodach, celui-ci entr'ouvrit son manteau et mit sur la table un petit coffret à couverture de cuir bordé de clous d'argent.

Pour la première fois depuis qu'il était à son poste, l'idiot vit briller quelque chose, et son regard s'alluma; mais, en ce moment, le vent faible qui se faisait sentir par intervalles cessa de souffler, et le rideau retomba le long des vitres de la fenêtre de Hans.

L'idiot poussa un grognement étouffé; son œil roula dans son orbite creuse, et il fit un mouvement comme pour s'élancer en avant.

Puis il ramassa ses jarrets sous lui et colla de plus près ses sourcils au carreau.

Durant quelques minutes, il ne vit plus rien que la grosse mousseline dont les plis immobiles interceptaient son regard.

Rodach avait mis sa main étendue sur la petite cassette de cuir.

— Parlons d'abord de l'enfant, dit-il; vous aviez raison ami Hans, c'est un cœur vaillant et intrépide. Je l'ai vu à l'œuvre, et je jurerais sur mon salut que nous ne nous sommes point trompés. J'étais dans la salle d'armes, au moment où il a pris sa leçon de duel. Quand sa main a touché l'épée nue, il m'a semblé voir dans son œil l'éclair soudain qui animait jadis le regard de son père. Je n'ai nulle preuve nouvelle, mais tout mon amour s'élance vers lui et le sang des grands comtes a frémi dans mes veines, à sa vue.

— La voix du cœur ne ment point, répliqua Hans; ce que vous avez ressenti, je l'ai moi-même éprouvé. Vous êtes du sang des seigneurs, et je ne suis, moi, qu'un pauvre vassal. Je n'ai pas le droit de dire que

j'aime l'enfant autant que vous; seulement, s'il lui faut ma vie, je la lui donnerai.

Le baron lui tendit la main, mais, au lieu de la serrer, Hans la porta jusqu'à ses lèvres.

— Il a grand besoin de l'amour des serviteurs de ses pères, reprit Rodach ; votre dévouement sera mis à l'épreuve, ami Hans, car il y a des piéges semés autour de lui, et il tombera dans toutes les embûches avec la confiance aveugle de son âge. Avez-vous quelques compagnons sur qui vous puissiez compter?

Hans ne répondit pas tout de suite. Il cherchait.

— J'ai des camarades, répliqua-t-il enfin, à qui je confierais tout ce que j'ai amassé par mon travail, tout ce que je destine au bonheur de ma fille.

— Quels sont-ils?

— Des Allemands comme moi, et d'anciens serviteurs de Bluthaupt : Hermann, qui était fauconnier du schloss ; Fritz, le courrier; Johann...

Il s'arrêta et parut réfléchir.

— Je ne sais, reprit-il; à Johann aussi je confierais peut-être ma fortune, mais ce qui regarde l'enfant est plus précieux que de l'or !

— Et après Johann? demanda le baron.

Hans prononça encore quatre ou cinq autres noms qui étaient ceux des convives rassemblés, la veille, pour fêter le dimanche gras, au cabaret de *la Girafe*.

— C'est bien, dit Rodach, ces noms sonnent comme il faut à mon oreille, et nous devons louer Dieu d'avoir réuni tant de braves Allemands loin de la patrie. Parlez-leur séparément et avec prudence ; sondez-les ; sachez au juste jusqu'à quel point ils sont dévoués et fidèles à des souvenirs qui vont s'affaiblissant chaque jour, et hâtez-vous de faire tout cela, car, je vous le répète, la vie de l'enfant est toujours en péril.

Hans, qui avait repris son joyeux visage depuis le départ de Franz, redevint soucieux et inquiet.

— Ce duel n'est-il pas bien fini ?demanda-t-il.

— Le malheureux qui devait se battre contre lui, répondit le baron, est pour longtemps hors de combat, mais j'ai appris bien des choses depuis que je vous ai vu, ami Dorn ! toute cette nuit a été laborieuse, et mon travail n'est pas resté sans fruit. Ce duel n'était point une bataille ordinaire : c'était un assassinat prémédité froidement.

— Un assassinat! s'écria le marchand d'habits.

— A cet égard encore, répliqua le baron, je n'ai point de preuves positives ; mais je ne suis arrivé que d'hier, et tout ne peut pas se faire en une seule nuit. Ce matin même, mes soupçons, je l'espère, seront changés en certitude.

Le baron se tut. Hans n'osait lui adresser de questions directes, mais son regard l'interrogeait mieux que n'eussent fait des paroles.

— C'est encore là une raison de croire, reprit le baron répondant à ses propres réflexions: si on l'attaque, c'est qu'on le craint, et pourquoi le craindrait-on, pauvre enfant obscur et abandonné, si quelque mystère, deviné, ne lui donnait de l'importance? Ces gens sont riches et tout-puissants ; il n'a rien il ne peut rien. Comment expliquer cette haine?

Rodach repoussa du coude la cassette et appuya sa tête sur sa main.

— Voilà vingt ans écoulés depuis lors

reprit-il en baissant la voix. Ils ne me reconnaîtront pas. Quand ils m'ont vu, leurs yeux étaient troublés par la terreur ; d'ailleurs, dussent-ils me reconnaître, il faut que je sache! Avec de l'or, ils trouveront sans cesse de nouveaux bras prêts à servir leur lâche perfidie. Verdier terrassé, un autre se lèvera, et je ne serai pas là toujours pour mettre ma poitrine au-devant de leurs épées.

— Gracieux seigneur, dit Hans, je ne sais pas de qui vous parlez.

Rodach le regarda, comme s'il n'eût point compris la question.

— Geldberg et Cie, demanda-t-il au lieu de répondre, demeurent-ils toujours rue de la Ville-l'Évêque, à leur ancien hôtel?

— Toujours, répliqua Hans.

Les yeux de Rodach devenaient fixes et accusaient l'effort de sa méditation laborieuse.

— Et puis, reprit-il tout à coup, l'épée n'est qu'un moyen. Pour tuer un homme, on a dix expédients plus sûrs et moins faciles à déjouer. Il faut savoir! il faut savoir et commencer la lutte tout de suite!

Sa main étendue saisit l'une des poignées de la cassette et l'attira à lui d'un geste brusque.

Il fixa sur Hans Dorn ce regard, perçant et grave à la fois, qui allait réveiller au fond du cœur du bon marchand d'habits tout un monde de sentiments et de souvenirs.

— Ceci est l'espoir de Bluthaupt, murmura-t-il.

Hans se pencha involontairement. Rodach reprit :

— Ce sont les seules armes que je possède pour combattre ces hommes qui détiennent l'héritage des comtes. Ils sont bien forts et ils ne reculent devant rien. Mais, à l'aide de ce talisman, j'espère les vaincre.

Hans ouvrit de grands yeux et regarda la cassette, comme si c'eût été un objet surnaturel.

— Je crois en vous, ami Dorn, continua le baron de Rodach sans cesser de le regarder en face : si je connaissais au monde un homme plus fidèle et plus dévoué que vous, j'irais le trouver pour lui confier mon trésor.

Hans mit sa main sur sa poitrine et dit avec une gratitude recueillie :

— Gracieux seigneur, merci! je suis tout à vous, et le dépôt confié par le fils de votre père ne me quittera qu'avec la vie.

— Je le crois, répondit Rodach, et je remets à votre garde l'espérance de Bluthaupt. Soyez discret, Hans Dorn, même auprès de votre fille! Je vais entamer une lutte dont les chances ne se peuvent point prévoir. Avec moi, cette cassette serait trop exposée. J'ai confiance en vous comme en moi-même ; gardez-la : quand il en sera temps, je viendrai vous la redemander, et alors le nom de Bluthaupt sera bien près de reconquérir son ancien éclat.

Hans s'inclina respectueusement.

— J'accepte le dépôt, dit-il ; et, sur la mémoire de mon père, je m'engage à vous le rendre dès que vous l'ordonnerez.

Rodach se leva et rejeta son manteau sur son épaule pour sortir.

— Cela me pesait, dit-il en redressant sa haute taille ; j'ai une responsabilité de moins, maintenant, et je me sens le cœur plus léger. Voyons, avant de vous quitter, ami Dorn, n'ai-je plus rien à vous dire?

Il sembla chercher au fond de sa mémoire, puis il s'écria tout à coup :

— Je savais bien que j'oubliais quelque chose! il me faut l'adresse de ce jeune Franz.

Hans venait d'ouvrir la porte, et il se trouvait en ce moment dans la chambre de Gertraud.

— Malheureux que je suis! murmura-t-il, je n'ai pas songé à demander cette adresse!

Gertraud était toujours dans son coin : elle jetait, par derrière, sur le baron des regards sournois et assez peu rassurés ; son trouble, néanmoins, n'était plus de l'épouvante, et lorsqu'elle vit l'embarras de son père, elle se sentit assez forte contre sa timidité pour venir à son aide.

— Cette adresse, prononça-t-elle bien bas, je pourrai l'avoir.

— Comment cela? demanda Hans Dorn.

Gertraud rougit; elle s'était avancée à l'étourdie, et, pour répondre, il fallait trahir maintenant un secret qui n'était pas le sien.

Le secret de Franz et de Denise.

Car c'était à mademoiselle d'Audemer qu'elle pensait, lorsqu'elle avait dit : Je puis avoir cette adresse.

Heureusement, les jeunes filles, si pures et si simples qu'elles soient, ont déjà pour un peu le génie de la femme.

Gertraud réfléchit une seconde, puis elle répondit :

— Monsieur Franz nous a parlé du vicomte Julien d'Audemer.

— C'est vrai! s'écria le marchand d'habits tout consolé ; si vous voulez attendre, monsieur le baron, nous allons avoir cette adresse dans un quart d'heure.

Rodach consulta sa montre.

— Je ne puis, répondit-il. Je reviendrai.

Il salua Gertraud, qui fit une belle révérence, et sortit. Gertraud, à demi revenue de sa frayeur, le suivit d'un regard curieux.

Hans l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, puis il revint précipitamment pour serrer la cassette confiée.

Il se hâta de la placer dans une armoire dont lui seul avait la clef.

Au moment où il la posait avec précaution sur la plus haute planche, un pâle rayon du soleil d'hiver se glissa par l'ouverture de la fenêtre et vint tomber d'aplomb sur la cassette, dont les clous reluisirent comme autant de louis d'or.

Cette circonstance porta les regards du marchand d'habits vers la fenêtre, et il s'aperçut seulement alors qu'elle était ouverte.

Il lui semblait que l'univers entier convoitait le précieux coffret, et il s'élança vers la croisée pour réparer son imprudence.

Le vent soufflait en ce moment et le rideau flottait.

Comme il saisissait les châssis de la fenêtre pour les joindre et la fermer, son œil se leva par hasard vers la pauvre demeure des Regnault.

Dans un coin de vitre, à la croisée qui lui faisait face, il aperçut deux gros yeux qui brillaient d'une manière étrange.

Ce fut l'affaire d'un instant.

Lorsque le marchand d'habits mit sa main au-dessus de sa paupière pour se garantir du soleil et regarder mieux, il ne vit plus rien que la toile grisâtre qui servait de rideau à sa pauvre voisine.

IX

UNE FÊTE PROMISE

On était à déjeuner chez madame d'Audemer, veuve de ce vicomte Raymond que



Que vous dire?... Je l'aime encore, je l'aime autant que jamais, et je ne sais plus s'il convient que je l'épouse. (Page 242, col. 1.)

nous vîmes passer dans les premières pages de ce récit, marchant vers l'*Enfer de Bluthaupt*, où il devait trouver la mort.

La salle à manger donnait sur le derrière de la maison, et le bruit des rares voitures qui traversent, à de longs intervalles, les rues de Beaujolais et de Bretagne, ne parvenait point jusqu'aux oreilles des convives.

C'était, au milieu de Paris, le silence qui règne dans les calmes campagnes ; les mille voix de la ville bavarde s'étouffaient au loin : on eût dit que cent lieues séparaient cette tranquille retraite du pavé retentissant des boulevards.

Madame la vicomtesse Hélène d'Audemer était assise entre ses deux enfants, Julien et Denise.

Le visage de la vicomtesse était doux et gardait des traces de beauté. Ses cheveux blonds se bouclaient encore autour de son front, où l'œil attentif aurait eu de la peine à découvrir quelque ride naissante.

Elle avait dû ressembler dans sa jeunesse à sa sœur Margarethe, non point à la pauvre

femme que nous vîmes mourante et couchée sur son lit d'agonie, mais à Margarethe, heureuse et brillante, souriant aux espoirs de ses belles années.

Il y avait vingt ans que Margarethe n'était plus. Ceux qui l'avait connue auraient pu trouver encore néanmoins quelques vagues rapports entre les traits bien conservés d'Hélène et le visage charmant de la malheureuse dame de Bluthaupt.

Mais ce rapport devenait frappant, lorsque le regard quittait la mère pour se reporter sur sa fille.

A part la couleur de ses cheveux, Denise était comme un vivant portrait de sa tante. C'était, sur sa riante figure, la même expression douce et bonne, la même grâce et le même charme.

Quand elle souriait, c'était le sourire de Margarethe.

Bien peu de gens avaient pu remarquer cette ressemblance, car la vie de Margarethe s'était passée dans la solitude, et l'on était à Paris, loin de l'Allemagne, qu'elle n'avait jamais quittée.

Ceux qui étaient à même de constater cette ressemblance par hasard ne s'en étonnaient point : ceux-là connaissaient la famille de Bluthaupt, et savaient que cette noble race jetait, pour ainsi dire, tous ses enfants dans un moule pareil.

Ils avaient vu dans les salons du vieux schloss les portraits des filles et des fils de Bluthaupt, qui, depuis des siècles, se ressemblaient d'une façon extraordinaire; ils avaient vu Gunther, Ulrich, Hélène et Margarethe qui, sauf l'âge et le sexe, avaient tous des traits semblables; ils n'étaient pas sans savoir, par ouï-dire ou autrement, que la même particularité se reproduisait à un degré plus frappant encore chez les trois bâtards de Bluthaupt, qui expiaient maintenant dans la prison de Francfort le meurtre du sénateur Zachœus Nesmer.

Madame la vicomtesse d'Audemer était habillée un peu en jeune femme, et l'on voyait que, malgré l'heure matinale, elle avait passé du temps déjà devant la glace de sa toilette. Ses cheveux, qui se faisaient rares, étaient arrangés avec recherche ; sa robe, étroitement serrée, combattait, non sans quelque avantage, les développements trop généreux d'une taille qui avait dû être parfaite autrefois.

Elle portait, en guise de broche, un médaillon pareil à celui que nous avons vu jadis entre les mains de Raymond d'Audemer, au bureau des postes de Francfort, chez le juif de la Judengasse, Mosès Geld, et pour la dernière fois dans les profondeurs de la Hœlle.

Ce médaillon renfermait les cheveux de Julien enfant et le portrait du vicomte.

Hélène gardait un culte tendre à la mémoire de son mari.

Rien qu'à la voir, du reste, on devinait son cœur et son esprit. C'était une excellente femme, douce, charitable et incapable de haine ; mais c'était une femme faible, d'intelligence médiocre et de volonté presque nulle.

Dans le monde, elle passait pour spirituelle, mais l'intelligence, dans le sens propre du mot, a peu de choses à faire avec l'esprit du monde.

On y a vu des gens d'esprit qui n'étaient pas des sots. Accorder au delà de cet aveu généreux serait prodigalité pure.

Madame la vicomtesse d'Audemer avait été bien longtemps pauvre, après la mort de son mari. Elle ne savait rien à cette époque des affaires de Raymond d'Audemer, qui était parti un jour sous prétexte de recueillir la succession d'Ulrich, et qui n'était jamais revenu.

Une lettre d'Otto, le bâtard de Bluthaupt, lui avait appris la mort du vicomte, sans lui donner d'autres détails, et lorsque les bâtards avaient passé depuis à Paris, Otto avait affecté sur ce sujet un complet mystère.

Les deux autres, Albert et Goëtz, n'en disaient jamais plus long qu'Otto, et sa vo-

lonté semblait être la règle suprême de leur conduite.

Hélène, ignorant les événements qui avaient précédé le départ de son mari, et ne connaissant pas même ce Jacques Regnault, qui était le principal instrument de sa ruine, fit faire des démarches en Allemagne. Elle apprit tout à la fois que la succession de son père lui avait été volée en entier, et que les immenses domaines de Gunther de Bluthaupt, son oncle, étaient tombés légalement entre des mains étrangères.

Elle n'avait plus rien à espérer de ce côté. La famille de son mari lui était à peu près inconnue, et Raymond lui-même avait dit bien souvent devant elle que tous ses parents étaient aussi indigents que lui.

Elle restait seule avec le petit Julien, qui avait six ans, et Denise, qui venait de naître.

Ce furent de rudes années. La pauvre femme n'aurait point pu supporter ce fardeau trop lourd, si les bâtards n'étaient venus à son aide.

Otto, Albert et Goëtz n'avaient rien que leurs manteaux rouges en lambeaux, et ils mangeaient du pain noir dans les fermes de l'Allemagne; mais ils savaient toujours trouver quelques ducats lorsqu'il s'agissait d'une bonne œuvre à faire.

Hélène éleva ses enfants comme elle put : elle était bonne mère : son amour maternel lui donna les ressources qu'elle n'avait point. Julien et Denise reçurent une éducation suffisante.

Vers le temps où Julien atteignit sa dix-huitième année, un ami de la famille d'Audemer vint proposer à Hélène de le placer dans une des premières maisons de banque de Paris. C'était, il est vrai, une maison nouvelle, mais dont la réputation n'avait point de rivale et qui possédait un crédit européen.

Hélène y consentit avec joie, et Julien devint commis de la maison de Geldberg, Reinhold et Compagnie.

Ce fut une occasion pour M. le chevalier de Reinhold de s'introduire auprès de la vicomtesse.

A cette époque, elle était bien belle encore, et les visites du chevalier, qui se faisaient de plus en plus fréquentes, n'avaient peut-être pas un but entièrement désintéressé. Mais Hélène, qui songeait à l'avenir de son fils, fermait les yeux et continuait de tenir sa porte ouverte au chevalier.

Il est probable, du reste, que les témérités de ce dernier ne dépassèrent point une certaine limite, car la vicomtesse, qui était une femme de cœur, ne vit pas d'obstacle plus tard à lui promettre la main de sa fille.

M. de Reinhold se présenta, en effet, un beau jour, pour être le mari de la jolie Denise.

Mais quand il fit sa demande, les choses avaient bien changé. Julien n'était plus commis d'une maison de banque : il montait un vaisseau de l'État en qualité d'élève de première classe; Denise, brillante de jeunesse et de beauté, sortait d'un des premiers pensionnats de Paris.

Ce n'était plus seulement une charmante fille, c'était encore une héritière. Contre toute attente, madame d'Audemer avait fait un opulent héritage, à la mort de quelque parent éloigné de son mari, qu'elle n'avait jamais vu durant sa vie.

C'était une famille relevée.

La vicomtesse, cependant, avait gardé de son indigence passée un respect profond pour la richesse. Le chevalier de Reinhold était riche; quelles que pussent être sur lui les opinions personnelles d'Hélène, elle l'accepta pour gendre avec empressement.

Elle alla même plus loin, et fit quelques ouvertures touchant le mariage de son fils avec la comtesse Esther.

Il y avait bien la différence des religions et des origines; mais, après tout, Esther était la veuve d'un pair de France, et madame d'Audemer n'avait jamais eu le cœur chevaleresque des Bluthaupt.

Son indigence l'avait faite bourgeoise. Pendant quinze ans de sa vie, elle eût donné le blason de ses pères, avec les titres de son mari, pour quinze cents francs de rente.

D'ailleurs Julien aimait la comtesse Esther, ou du moins il le croyait.

Les deux affaires marchaient de front et assez bien. Seulement Denise, qui n'avait point été consultée encore officiellement, ne paraissait pas avoir une impatience très-marquée de joindre son sort à celui de M. le chevalier de Reinhold.

Bien plus, sa répugnance à rencontrer le chevalier était si grande, qu'elle avait cessé presque entièrement de fréquenter l'hôtel de Geldberg, où elle avait pourtant une amie.

Lia et elle ne se connaissaient que depuis un an, mais elles s'aimaient, et il fallait que la répulsion de Denise fût bien vive, pour qu'elle abandonnât ainsi la pauvre Lia dans sa solitude.

Elle connaissait les projets de sa mère, et quand celle-ci lui touchait quelques mots de mariage, elle devenait triste.

Mais les jeunes filles sont toutes ainsi faites; c'est du moins ce que disent les femmes qui, côtoyant la quarantaine, ont intérêt à ne plus se souvenir.

Ce matin, le visage de Denise était plus mélancolique encore que de coutume. Ce qu'il y avait en elle de faible et de frêle s'accusait davantage; sa taille trop svelte s'inclinait; ses grands yeux alanguis s'entouraient d'un cercle bleuâtre; son front pâle se courbait sous le poids d'une peine mystérieuse.

Denise s'asseyait ainsi parfois au déjeuner, avec un air de fatigue et de souffrance. Madame d'Audemer la déclarait alors malade, et lui faisait boire des potions.

Le lendemain, Denise revenait souriante et fraîche, et plus belle; la jeunesse avait repris le dessus. Madame d'Audemer pensait l'avoir guérie.

Mais, aujourd'hui, Denise était si changée, que les potions accoutumées devaient avoir fort à faire. Elle ne mangeait point; elle parlait à peine, malgré la présence de son frère, dont la vue lui avait arraché un sourire contraint.

Et pourtant il y avait plus d'une année que Julien était absent, et Dieu sait combien de fois les vœux de la jeune fille avaient hâté son retour!

De temps en temps, elle semblait reprendre possession d'elle-même tout à coup et faisait effort pour paraître gaie; mais c'était une tâche vaine : il y avait en elle une pensée accablante qu'elle ne pouvait point secouer.

Il est des mères bien habiles à sonder le secret des cœurs : vous diriez des fées, possédant ce magique miroir où vient se refléter tout mystère. Mais il y en a d'autres qui épaississent à plaisir le bandeau attaché sur leurs yeux et se font aveugles. Madame la vicomtesse d'Audemer serait entrée en grand courroux contre quiconque lui aurait dit : Votre fille aime.

Il n'y avait qu'une heure que Julien était arrivé.

Julien n'était pas un observateur de première force, et pourtant il avait deviné déjà ce que sa mère ne voulait pas voir.

Julien, lui aussi, du reste, était fatigué, distrait, presque maussade. Le plaisir de la nuit ne lui avait laissé d'autre impression que beaucoup de lassitude et encore plus de dépit. Maintenant que les fumées du champagne étaient dissipées, il songeait à cette femme inconnue du bal Favart avec une sorte de terreur. Il l'avait abordée en sortant d'un souper copieux; l'intrigue s'était nouée à la hâte, sous la double influence de l'ivresse et du bal; tant qu'avait duré cette nuit de folie, Julien, emporté par une véritable fièvre, avait aimé au hasard, désiré avec emportement.

La fièvre éteinte, sa raison avait eu son réveil. Il avait jeté un coup d'œil en arrière, et un doute avait traversé son esprit.

Un doute qu'il n'avait eu ni au bal, ni au souper, une pensée qui l'assaillait maintenant à l'improviste, lorsqu'il n'était plus temps de savoir!

C'était comme une intuition bizarrement retardée. Tant que cette femme avait été là, près de lui, ses sens tout seuls avaient parlé; maintenant, il semblait que ses souvenirs étaient plus précis que la réalité même; il voyait de loin ce qu'il n'avait point vu de près; cette femme inconnue, il croyait la reconnaître.

Les circonstances se groupaient dans sa mémoire interrogée; il se rappelait une parole de Franz, qui lui avait dit, peut-être par hasard : « Que feriez-vous, si vous rencontriez sous le masque la femme que vous aimez? »

Il s'indignait contre lui-même, et s'accusait d'être insensé; mais, sous le masque de sa belle conquête de la nuit précédente, il entrevoyait désormais un visage connu; et, sur les doux rêves qui avaient charmé pour lui les longues heures de l'absence, il y avait comme un voile de deuil.

Néanmoins il ne faudrait point poétiser outre mesure les sentiments qui agitaient le jeune enseigne, ni grandir un dépit chagrin jusqu'à la taille du désespoir. Après une nuit de veille, qui n'a ses pensées noires? Quand la tête est lourde, quand les yeux brûlent, quand les reins se plaignent, nous voyons tout sous des couleurs assombries, et la mauvaise humeur étend autour de nous ses fantasques brouillards qui découragent et qui énervent.

Julien avait le spleen.

Il ne mangeait pas plus que sa sœur, et sa main, passée sous le revers de son frac, tourmentait au fond de sa poche ce petit morceau de papier dont la lecture l'avait fait pâlir, dans le cabinet du *café Anglais*.

Ceci était plus sérieux que le soupçon tardif qui l'assaillait à l'endroit de son domino bleu.

Julien savait par cœur les paroles griffonnées sur le petit morceau de papier, et c'était pour lui comme une menace, vibrant incessamment à son oreille.

Julien était fort malheureux, et faisait triste figure à ce déjeuner d'arrivée. Madame d'Audemer seule avait un visage serein. Elle était joyeuse de revoir son fils sous ce brillant costume d'enseigne, qui fait l'orgueil des mères. Elle voyait l'avenir tout diapré de parures de noces, et croyait ouïr un lointain écho de contredanses exécutées à de beaux bals de mariage.

— Il faut excuser votre sœur, mon cher Julien, dit-elle en nuageant sa tasse de thé; elle est plus gaie que cela d'ordinaire, et je la crois souffrante.

— Je suis bien sûr que Denise a du plaisir à me revoir, répliqua l'enseigne d'un air distrait.

La jeune fille lui tendit la main en essayant de sourire.

— Je connais ces indispositions, reprit madame d'Audemer; un peu de tisane, et nous n'y penserons plus. Mais que vous arrivez à propos, Julien! Si votre congé eût tardé d'un mois seulement, vous manquiez la belle fête que les Geldberg vont donner à leur château d'Allemagne.

— Quelle fête? demanda l'enseigne.

— Ne vous l'ai-je point écrit? dit madame d'Audemer avec vivacité. Une fête comme on n'en a jamais vu, mon cher enfant! une fête qui coûtera des sommes incalculables! Ceux qui n'y seront pas invités ne s'en consoleront jamais; votre sœur doit y aller. N'est-ce pas, Denise?

— Oui, ma mère, répondit la jeune fille qui n'avait pas écouté.

— Elle emportera douze robes de bal, reprit la vicomtesse avec un enthousiasme croissant, quatre costumes de genre et le reste à l'avenant. C'est moi qui ai réglé tout cela; car, Dieu merci! je m'occupe d'elle plus

que de moi-même et plus qu'elle-même! Ah! mon cher enfant, que j'aurais été désespérée, si vous aviez manqué cette fête! On en parlera pendant dix ans, voyez-vous!

— Et Denise, demanda Julien, est-elle bien contente?

— Si elle est contente! s'écria la vicomtesse; et comment ne le serait-elle pas?

Elle s'interrompit pour regarder Denise, qui ne répondait point.

— Chère petite, dit-elle avec une nuance de dépit dans la voix, Julien vous demande si vous êtes contente d'aller au château de Geldberg?

Denise rappela son sourire morne et distrait.

— Bien contente! murmura-t-elle.

Julien remarqua peut-être combien le ton de sa sœur contredisait ses paroles, mais il avait, lui aussi, ses préoccupations. D'ailleurs madame d'Audemer ne lui laissa pas le temps d'aborder ce sujet.

— Les invitations ne sont pas encore lancées, poursuivit-elle d'un air d'importance; mais la chose a transpiré bien vite, et c'est à qui pourra se procurer une lettre. Je sais des gens qui paieraient cinquante louis pour être engagés. Mais ce sera une réunion tout à fait choisie : il n'y aura que des gens titrés et des millionnaires.

— Je ne sais pas où est situé le château de Geldberg, fit observer le jeune vicomte; mais il me semble que ce doit être un peu loin pour une fête parisienne.

— C'est là le beau! s'écria madame d'Audemer. C'est là l'excentrique, le splendide, le royal! La maison de Geldberg se charge de transporter tous ses invités jusqu'au fin fond de l'Allemagne. Il y aura râfle de chevaux de poste! Véfour sera chargé de préparer des étapes sur la route, et, au lieu des repas d'auberge, on dînera comme au Palais-Royal.

— Ma foi! dit l'enseigne, je conviens que cela mérite d'être vu.

— Vous sentez bien, repartit madame d'Audemer en clignant de l'œil légèrement, qu'il n'y a rien encore d'officiel, mais nous avons les premières nouvelles ici; ce que je vous dis là, nous le tenons du chevalier de Reinhold lui-même, qui vient nous voir à peu près tous les jours. N'est-ce pas, Denise?

La jeune fille s'inclina en signe d'affirmation; mais cette fois elle eut beau s'efforcer, sa bouche pâle et contractée ne put parvenir à ébaucher un sourire. Son malaise semblait augmenter à chaque instant. Il y avait sur son visage défait un air de souffrance, et l'on devinait le travail de sa volonté aux abois qui tâchait d'arrêter ses larmes à l'entrée de sa paupière.

Tandis que sa mère parlait, elle pensait. Une idée accablante pesait sur son cœur. Il n'y avait plus à s'y méprendre, sa détresse croissante et longtemps comprimée se faisait jour au dehors.

Mais madame la vicomtesse d'Audemer ne voulait pas prendre garde. Elle était amoureuse de la maison de Geldberg, qui dépensait des centaines de mille francs à donner une fête.

Depuis deux ou trois jours qu'elle était dans le secret des magnificences promises, elle ne pouvait songer qu'à son voyage, à ses toilettes, à celles de sa fille, et au glorieux bonheur qu'il y aurait à s'unir par les liens du mariage à cette famille de Geldberg, si riche et si puissante.

D'ailleurs, en bonne conscience, il n'est pas prudent de s'occuper trop des petits malaises qui prennent les jeunes filles. L'attention qu'on y donne ne fait que les aggraver, et le meilleur est de fermer les yeux sur ces caprices nerveux ou autres qui se calment bien vite, alors qu'on ne les irrite point.

Telle était l'opinion de la vicomtesse, qui était assurément une bonne mère, et qui se fût dévouée de grand cœur pour ses enfants.

En somme, que pouvait avoir Denise? Le docteur répondait de sa santé; elle avait toutes les robes qu'elle voulait; tous les chapeaux, toutes les fleurs, toutes les dentelles, on ne lui refusait rien; on la menait au bal; volontiers l'eût-on forcée de se divertir.

Ces pâleurs qui lui venaient, c'était le mal des jeunes filles; ces tristesses devaient avoir le terme commun; et si elle souffrait, c'est que vraiment elle y mettait du mauvais vouloir!

Et pourtant la vicomtesse avait eu dix-huit ans! L'angoisse d'amour avait pâli jadis ses fraîches couleurs de vierge.

Bien des nuits, elle avait pleuré sans pouvoir trouver le sommeil, dans son lit blanc du beau château de Rothe!

Mais, encore une fois, tant de choses s'oublient! Nos hommes graves de vingt-cinq ans prennent en pitié profonde les collégiens qui dansent; les viveurs se font usuriers; les radicaux obtiennent des bureaux de tabac, et les chauves se demandent comment on peut pousser le romantisme jusqu'à porter des cheveux!

Madame la vicomtesse d'Audemer se donnait tout entière à la description des féeries annoncées. Julien, d'abord indifférent, commençait à écouter avec plus d'intérêt; il était jeune, et on lui parlait de plaisir. D'ailleurs tout ce qu'on disait se rapportait indirectement à la comtesse Esther, sa belle fiancée.

Il s'animait par degrés, et son attention, réveillée, se détournait de plus en plus de Denise.

— Et savez-vous quel est le jour fixé? demanda-t-il en remplissant son verre pour la première fois.

— Si le jour était fixé, répondit la vicomtesse, je le saurais, sans aucun doute. Le chevalier de Reinhold ne nous laisse rien ignorer; mais M. Abel de Geldberg, qui est le grand ordonnateur, n'a pas encore déterminé l'époque. Il faudra vous précautionner de tout ce qui est nécessaire, Julien : costume de chasse, deux ou trois travestissements pour le moins, car on nous promet des bals délicieux; quelques habits simples et de bon goût pour la promenade, votre uniforme pour les grandes occasions... et puis... voyons, est-ce tout?

— Je crois que c'est tout, répliqua l'enseigne en souriant.

— C'est que, mon cher enfant, répliqua madame d'Audemer avec gravité, rien n'est ridicule comme d'être pris au dépourvu. Tous les tailleurs de Paris ont des noms allemands, mais cela ne veut pas dire qu'il y ait des tailleurs en Allemagne, et pensez donc, Julien! au milieu de cette réunion brillante, il faut que nous fassions figure. Votre mariage dépend probablement de l'effet que vous produirez à Geldberg.

— Mon mariage! répéta l'enseigne dont les sourcils se froncèrent.

La vicomtesse le regarda d'un air surpris et chagrin.

— Auriez-vous changé d'avis? demanda-t-elle.

Et comme Julien tardait à répondre, elle reprit avec volubilité :

— Certes, mon cher enfant, c'est une action sérieuse, et la fortune n'est pas tout dans un ménage; mais réfléchisez, je vous en conjure : pour donner des fêtes pareilles, il faut vraiment rouler sur des millions!

Julien gardait encore le silence. Madame d'Audemer ajouta, d'un accent emphatique et pénétré :

— J'ai fait le calcul : au bas mot, cela ne

peut pas leur coûter moins de quatre cent mille francs !

Julien rêvait.

— On dit qu'elle est toujours bien belle ! murmura-t-il.

La vicomtesse se prit à sourire. Elle était rassurée.

Deux grosses larmes s'échappaient de la paupière de Denise, et roulaient lentement sur sa joue.

Depuis quelques minutes, la pauvre enfant était seule avec elle-même. Des idées navrantes l'assaillaient et lui brisaient le cœur.

A ce moment où, trop faible contre son martyre, elle cessait de combattre et laissait des larmes emplir ses yeux brûlants, la porte du salon s'ouvrit.

— La brodeuse Gertraud demande à parler à mademoiselle, dit une femme de chambre qui était sur le seuil.

Denise se leva précipitamment, heureuse de pouvoir cacher ses larmes.

La vicomtesse et son fils restèrent en tête-à-tête.

X

LES JEUNES FILLES

Pendant que Denise gagnait la porte, la vicomtesse la suivait d'un regard souverainement satisfait.

— Vous voyez bien, dit-elle à Julien, la chère petite a comme cela des airs mourants ; mais dès qu'on lui parle de chiffons, la voilà bien vite guérie.

— Je la trouve changée, répondit Julien.

— Un bon mariage, reprit madame d'Audemer, voilà le vrai remède !

— Il me semble, dit encore Julien, que je l'ai vue pleurer.

— Mon Dieu! mon ami, s'écria la vicomtesse, cela ne m'étonnerait point : les jeunes filles sont capables de tout !

Elle poussa un long soupir, et murmura en levant les yeux au ciel :

— Ah ! les jeunes filles! les jeunes filles!

Elle quitta la table et alla s'asseoir sur une causeuse.

— Venez ici, Julien, continua-t-elle ; parlons un peu raison, maintenant que nous sommes seuls.

L'enseigne vint s'asseoir à son tour. La vicomtesse mit ses deux mains, blanches encore et potelées, sur l'épaule de son fils, et le contempla quelques secondes en silence. Elle avait ce bon sourire de la mère qui aime et qui est heureuse.

— Que vous voilà revenu bel homme, mon Julien ! dit-elle enfin d'une voix douce et toute imprégnée de tendresse ; mais nous parlions de la mélancolie de votre sœur. N'êtes-vous point triste aussi, mon fils? Il me semble que vous n'avez plus vos gais sourires d'autrefois, et que vous revenez avec un chagrin que vous ne voulez point dire.

Elle prit la tête de l'enseigne à deux mains, et lui mit un baiser sur le front.

— Savez-vous que je suis bien fière de votre conduite ! reprit-elle. On a vu votre nom trois fois dans les journaux, l'été dernier. Tout le monde me parlait de vous. « Voilà ce qui s'appelle porter un titre comme il faut! » me disait-on. « Il y a eu un baron d'Audemer, chef d'escadre sous Louis XV,



Mon frère! mon bon petit frère! s'écria-t-elle, que je suis aise de vous revoir! (Page 247, col. 2.)

votre Julien, madame, sera pour le moins contre-amiral. » Jugez si j'avais de l'orgueil! Merci! mon cher enfant, merci pour toute la joie que vous m'avez donnée!

Julien lui rendait ses baisers, et souriait à ses sourires; mais il gardait cet air distrait qu'il avait eu durant tout le déjeuner.

— Mon Dieu! dit madame d'Audemer qui l'examinait attentivement, vous avez quelque chose, Julien; ne me le cachez pas, je vous en prie! Seriez-vous mécontent de votre service? quelque chef injuste ou trop sévère...

— Je me plais à bord, interrompit l'enseigne, et je suis l'ami de mes chefs.

— C'est que vous n'avez besoin ni d'eux ni de personne, mon fils, répliqua la vicomtesse; on dit que les jeunes gens comme vous, qui ont le cœur fier, sont malheureux parfois sur les vaisseaux de la marine royale. Je ne veux pas que mon Julien soit malheureux, au moins! Au premier dégoût, nous donnerons bien vite votre démission, et vous nous reviendrez ici à Paris. En défini-

tive, vous avez déjà deux campagnes, et c'est bien assez pour un gentilhomme qui n'est pas forcé d'en faire son métier. N'est-ce pas votre avis, Julien?

— Ma mère, la marine me plaît, et...

— Et quoi?

— Si je n'épouse pas Esther...

— Et pourquoi ne l'épouseriez-vous pas, mon Dieu! Vous l'aimez : je crois savoir que vous ne lui déplaisez pas ; vous avez une jolie fortune ; elle est puissamment riche. Vous êtes noble, ce qui est beaucoup à ses yeux ; car, mon cher enfant, elle a des goûts éminemment distingués. Vous êtes beau garçon ; c'est une ravissante femme ! Encore une fois, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas?

Julien secoua la tête lentement.

— Tout ce que vous dites est bien vrai, madame, murmura-t-il. Mais...

— Mais...? répéta la vicomtesse en battant du pied le tapis.

L'enseigne baissa les yeux et garda le silence.

Il songeait au bal Favart, et ses doutes lui revenaient plus vifs en ce moment.

Mais il n'osait point parler de ses doutes à sa mère, et n'avait garde de lui conter l'aventure gaillarde qui en était l'origine.

Il voulait pourtant se plaindre, ne fût-ce que pour être rassuré.

Il hésitait. Madame d'Audemer, impatientée et presque en colère, le pressait de questions.

— Mon Dieu! madame, dit enfin l'enseigne, vous avez bien deviné : je suis triste, et ma tristesse vient justement d'Esther.

— Comment cela ?

— Que vous dire ? Je l'aime encore, je l'aime autant que jamais, et je ne sais plus s'il convient que je l'épouse.

— Mais vous avez un motif ? dit la vicomtesse déterminée à ne pas abandonner ainsi la bataille.

Julien demeura sans réponse : il avait honte de ses soupçons, qu'il conservait pourtant, et qui même prenaient sur lui plus d'empire à mesure qu'il réfléchissait. Il eût mieux aimé se taire et passer condamnation que de mettre au jour ce doute qui le rendait si malheureux.

Ce doute avait réellement, par lui-même, un aspect extravagant. La réputation des dames de Geldberg était si bien établie ; leur sagesse était si austère ; leur vie était si parfaitement au-dessus de la vulgaire médisance et de ces mille bruits qui effleurent en passant la renommée du commun des femmes à la mode !

Dans son trouble, Julien s'agitait sur la causeuse, et sa main tourmentait les revers de son uniforme.

En un moment où les questions de la vicomtesse redoublaient, plus pressantes, les doigts de Julien rencontrèrent ce petit papier qu'il avait trouvé dans sa poche, au déjeuner du *café Anglais*.

Dès qu'il le sentit sous sa main, son trouble s'évanouit, mais, en même temps, l'expression de son visage devint plus triste.

Le chiffon de papier était, en effet, à la fois une réponse aux questions embarrassantes de la vicomtesse, et un obstacle de plus entre Esther et lui.

Il releva les yeux sur sa mère, et tira le papier de sa poche.

— Madame, dit-il d'un ton solennel et grave, j'ai tardé à vous répondre, parce que j'ai à vous révéler une chose étrange. Mieux que moi, vous pourrez juger la valeur de cette accusation, portée contre la maison de Geldberg.

— Une accusation ! murmura madame d'Audemer ; contre la maison de Geldberg ! Je puis affirmer d'avance que c'est une infâme calomnie !

Julien lui tendit en silence le papier qui était froissé dans tous les sens, et déchiré

vers son milieu, de manière à couper la phrase écrite. Les caractères en étaient presque illisibles.

Madame d'Audemer fut bien une minute à le déchiffrer.

« Ta sœur va épouser le meurtrier de ton père, » lut-elle enfin tout haut sans le vouloir, « et toi, la fille de... »

C'était après ce mot que le papier se déchirait.

Julien s'attendait à voir sa mère hausser les épaules avec mépris, et rejeter bien loin cette accusation bizarre ; mais il en fut tout autrement.

La vicomtesse relut par deux ou trois fois le contenu du billet, puis elle le remit à son fils.

Ses mains se croisèrent sur ses genoux ; elle se renversa contre le dossier de la causeuse, et tomba dans une rêverie muette.

Son regard était triste ; ses sourcils se fronçaient au-dessus de sa paupière baissée.

Il y avait vingt ans que son mari était mort ; mais Hélène, dont le cœur et l'esprit pouvaient se tromper trop souvent, était bonne par nature ; elle se souvenait, et, chaque fois que la pensée du vicomte Raymond revenait la visiter, sa douleur renaissait au fond de son âme.

Julien la regardait et se taisait.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de cela, murmura-t-elle enfin avec effort, mais c'est une erreur, une calomnie. Ton pauvre père est mort, mon Julien, comme tant d'autres avant lui, dans ce précipice que l'on nomme l'Enfer de Bluthaupt, au pays où demeurait notre oncle Gunther. M. le chevalier de Reinhold est un honnête homme, je l'affirmerais devant Dieu. Je l'ai interrogé bien des fois, j'ai mis toute mon adresse à le sonder sur ce sujet, et je me suis convaincue que le chevalier n'a pas même connu mon pauvre Raymond. Il n'y a en tout ceci qu'un hasard fâcheux et une ressemblance de nom. Ton père était lié, en effet, vers l'époque de sa mort, avec un homme de mœurs frivoles et dissolues, qui se nommait M. de Regnault. Dans notre langue allemande, ce nom devient, comme tu sais, Reinhold.

— Mais ce Regnault lui-même... interrompit Julien dont l'œil était devenu menaçant et sombre.

La vicomtesse l'arrêta du geste.

— Laisse-moi parler, dit-elle : ce Regnault lui-même était peut-être un homme sans honneur, mais non point un assassin. Je ne puis te dire sur cette histoire que ce que j'en sais moi-même, et c'est bien peu de chose. Ton père avait fait la connaissance de ce Regnault par hasard, et je crois que cette intimité lui faisait honte jusqu'à un certain point, car il me la cachait. Dans notre ancienne demeure, ton père habitait une chambre tout à fait séparée de mon appartement : c'était là qu'il recevait les visites de M. de Regnault. Souvent j'ai entendu parler de lui dans le monde, où il passait pour un prodigue et pour un fou ; mais je ne me souviens pas de l'avoir vu jamais. Raymond mourut dans la Hœlle de Bluthaupt. Tes trois oncles, Otto, Albert et Goëtz, vinrent à Paris, vers cette époque, et accusèrent vaguement M. de Regnault. Mais l'histoire qu'ils me racontèrent ressemblait à un roman. Les informations que je fis demander en Allemagne m'apprirent que ce gentilhomme, qui jouissait d'ailleurs d'une bonne renommée, n'avait fait que passer à Francfort-sur-le-Mein, et s'en était allé mourir dans quelque ville de l'Autriche.

Hélène se tut.

La mère et le fils demeurèrent quelques instants silencieux, sous l'impression de ces souvenirs pénibles, évoqués à l'improviste.

— Ma mère, dit enfin l'enseigne, vous avez fait ce que vous avez pu. Vous étiez femme,

et vous restiez seule, pauvre, avec deux enfants. Je ne vous reproche point de ne m'avoir pas dit ces choses plus tôt; car j'étais bien jeune lorsque je partis pour le vaisseau-école. Mais je suis un homme maintenant, et je vois ici un devoir à remplir. Il faut que j'aille en Allemagne, ma mère, et il faut que je sache si ce M. de Regnault est bien mort.

La vicomtesse lui tendit la main pendant qu'une larme venait à ses yeux.

— Vous irez en Allemagne, mon fils, dit-elle. Dieu m'est témoin que j'aime votre père comme au temps où il était là près de moi et où j'étais si heureuse. Vous irez, nous irons ensemble; nous profiterons de notre séjour au château de Geldberg pour faire toutes les recherches qui seront en notre pouvoir.

Cette pensée de fête, qui venait se mêler à de douloureux souvenirs, froissa le cœur du jeune homme. Sa mère ne s'en aperçut point.

C'était une bonne âme, mais le sens des intimes délicatesses lui manquait.

— Vous souvenez-vous de vos trois oncles, Julien? reprit-elle tout à coup, après un nouveau silence.

— C'est du plus loin que je me rappelle, répliqua l'enseigne; mon père vivait encore; je vis, une fois, entrer dans sa chambre trois jeunes gens qui portaient des manteaux écarlates, et que le vicomte embrassa tendrement.

— C'est bien cela! murmura madame d'Audemer avec un sourire où il y avait de l'amertume; mes pauvres frères! toujours amoureux du bizarre et ne faisant jamais rien comme les autres!

— Vous les aimiez bien pourtant autrefois, ce me semble, dit Julien.

— Mon Dieu, je les aime encore; ce sont de bons frères, et sans l'aide qu'ils m'ont donnée, je n'aurais point pu traverser les années de malheur qui ont suivi votre enfance. Mais ce sont des esprits étranges, mon pauvre Julien, des têtes renversées! Je ne puis oublier que ce fatal voyage d'Allemagne, qui causa la mort de votre père, fut entrepris d'après leur conseil. Depuis lors, je les ai revus, à quatre ou cinq reprises différentes, et je dois dire que leur présence, bien qu'ils fussent pauvres et persécutés, m'apporta toujours une consolation ou un secours. Ils ont de dignes cœurs, mon fils, je le proclame; et pourtant je les accueillais froidement. S'ils n'étaient point venus jeter leurs idées folles dans l'esprit de votre père, ce malheureux voyage n'aurait point eu lieu, et Raymond serait peut-être là, entre nous deux, à l'heure où je vous parle. Je ne sais si ma froideur les blessa, mais depuis bien longtemps ils ne sont pas revenus.

Les paroles de madame d'Audemer produisaient sur Julien un effet qu'elle ne pouvait attendre. Ce portrait qu'elle faisait des trois bâtards, afin de motiver sa froideur, inspirait au jeune homme une croissante sympathie. Il avait entendu parler bien des fois de ses parents inconnus et malheureux, qui subissaient fatalement le double tort de leur naissance, comme bâtards et comme fils d'un proscrit; mais jamais il n'avait écouté leur histoire avec tant d'intérêt qu'aujourd'hui.

— D'où vient que je ne les ai jamais vus, depuis la mort de mon père? demanda-t-il.

— Vous étiez au collége, répondit la vicomtesse, et, s'il faut l'avouer, je m'arrangeais pour qu'ils ne vous rencontrassent point à la maison, parce que je craignais leur influence sur votre jeune cœur. Comprenez-moi bien, mon cher enfant, ils sont incapables de nuire avec connaissance de cause; mais ils se jettent à corps perdu dans toutes les entreprises téméraires; le danger semble les attirer; ils ont ces croyances politiques qui perdirent le malheureux comte

Ulrich, votre aïeul. Pauvres comme ils l'étaient, et ne sachant pas bien souvent où ils reposeraient leur tête, n'allez pas croire qu'ils s'occupaient d'eux-mêmes et qu'ils avaient l'idée de se livrer à un travail lucratif! Ils se mêlaient aux luttes sourdes qui agitent l'Allemagne; ils combattaient comme de vrais chevaliers errants contre de prétendus ennemis de notre famille, des fantômes! Je les crois un peu fous.

— Et que font-ils maintenant? demanda Julien.

— Vous n'avez point su cela, répondit la vicomtesse, parce que vous étiez en mer. Leur conduite extravagante a enfin porté ses fruits, et je tremble en songeant que, si je vous avais remis entre leurs mains, autrefois, vous auriez pu suivre leurs traces.

— Mais, enfin, que sont-ils devenus?

— Ils sont en prison, Julien, en prison, sous une accusation de meurtre.

— A Vienne?

— A Francfort.

— Et Francfort est-il loin du château de Geldberg?

— Quelques lieues seulement, je pense. Pourquoi cela?

— Parce que je compte, ma mère, aller visiter dans leur prison mes oncles, Otto, Albert et Goëtz de Bluthaupt.

La vicomtesse le regarda étonnée.

— Vous ferez ce que vous voudrez, Julien, dit-elle, vous êtes d'âge maintenant à juger leurs conseils. Moi, tout en les aimant de bon cœur, comme je le dois, je me défie; et, pour en revenir à ce qui nous a mis sur ce sujet, je regarde comme une fable indigne cette accusation dirigée contre le bon chevalier de Reinhold. Du reste, vous le connaissez comme moi; quel est votre avis?

— Mon avis est le vôtre, madame, répondit Julien qui était devenu rêveur.

— Et vous savez qui vous a remis ce chiffon?

— Non, madame.

— Vous savez à tout le moins où vous l'avez reçu?

Julien hésita durant une seconde, puis il répondit :

— Au bal masqué de l'Opéra-Comique.

— Cette nuit?

— Cette nuit.

La vicomtesse le regarda en face, et partit d'un éclat de rire qui n'avait rien de forcé.

— Et moi qui le plaignais! s'écria-t-elle, et qui m'inquiétais bonnement de son air fatigué! Nous savons maintenant d'où vous vient cette pâleur, monsieur le vicomte! Vous avez bien employé, ma foi! les premières heures de votre congé; cela promet!

Elle l'attira vers elle et le baisa gaiement.

— Grand enfant! reprit-elle, et vous venez m'entretenir sérieusement de vos folies de bal masqué! Vous ne voyez pas qu'on s'est moqué de vous et que ce billet part de la main d'un envieux de votre bonheur! Mais, mon pauvre Julien, Esther est belle; elle est riche; elle est aimée! Vous avez des rivaux! Je vous en connais plus de vingt pour ma part. Comment! vous n'avez pas su deviner le motif de cette calomnie anonyme?

Madame d'Audemer parlait avec feu; elle plaidait une cause à moitié gagnée déjà, dans le cœur de Julien, par le souvenir d'Esther.

— Mais, répondit-il, pourtant, il ne s'agit pas de moi seulement; on parle surtout de ma sœur et du chevalier de Reinhold.

Madame d'Audemer haussa les épaules avec pitié.

— On voit bien que vous revenez des an-

tipodes, mon pauvre Julien! répliqua-t-elle; si je vous ai parlé de la jalousie des jeunes gens à marier, bon Dieu! qu'eussé-je pu dire pour les demoiselles! Soyez juste; pensez-vous que toutes les jeunes filles de la finance puissent voir sans envie votre sœur épouser l'un des chefs de la plus forte maison du faubourg Saint-Honoré? Elles en sèchent de dépit, les chères petites, et si les femmes se battaient, Denise aurait eu déjà une demi-douzaine de duels!

— A vrai dire, murmura Julien, elle n'a pas l'air d'apprécier très-vivement son bonheur.

— Ne vous y fiez pas, mon ami, croyez-moi! Il faut être femme, et vieille femme, pour deviner à peu près ce qui se passe dans le cœur des jeunes filles. Vous allez voir Denise revenir tout à l'heure aussi joyeuse qu'elle était triste pendant le déjeuner; elle va sauter à votre cou, comme si elle ne faisait que de vous apercevoir; elle va vous accabler de caresses, et c'est tout au plus si vous la reconnaîtrez. Ces mélancolies, voyez-vous, cela vient on ne sait d'où, et cela s'en va on ne sait où; c'est nerveux, dit-on; cela se traite avec une contredanse, un tour au Bois, un peu de soleil ou bien encore avec une robe neuve.

— Denise est-elle donc devenue plus enfant qu'autrefois? demanda l'enseigne avec un accent de reproche.

— Les jeunes filles, mon ami! murmura madame d'Audemer; les jeunes filles! ah! si vous saviez ce que c'est! Mais notre entretien s'égare et je ne vous laisse pas quitte comme cela au sujet de la pauvre Esther. Voyons, Julien, dites-moi que vous l'aimez encore!

— Qui sait si elle ne m'a pas oublié? murmura l'enseigne.

— Vous oublier, Julien! s'écria madame d'Audemer; mon Dieu, que les hommes sont injustes! Toutes les fois qu'Esther m'a rencontrée dans le monde, toutes les fois, entendez-vous, sans en excepter une seule! elle est venue me demander de vos nouvelles, et c'est le ton qui donne le prix à ces choses! Fiez-vous à moi, mon fils, je m'y connais : la comtesse Esther vous aime, et tout ce que je crains, c'est que vous ne l'aimiez pas assez.

— Est-ce bien vrai? murmura l'enseigne avec un sourire charmé.

— Vous mentirais-je, mon pauvre enfant? N'ai-je pas été à même de constater les mille détours qu'elle prend pour parler de vous? Les femmes qui aiment sont bien adroites, mais les mères sont clairvoyantes, et combien de fois n'ai-je pas pris plaisir à dérouter ses petites ruses et à lui faire désirer longtemps le nom que son cœur attendait! J'étais aussi impatiente qu'elle, car je ne parle jamais assez à mon gré de mon cher fils. Mais je voulais voir jusqu'où allait sa tendresse, et je puis vous le dire, Julien, elle vous aime presque autant que moi!

Julien prit les mains de sa mère et les serra doucement.

— Merci, murmura-t-il; vous me rendez bien heureux, car moi aussi je l'aime.

— Enfin! s'écria madame d'Audemer qui l'embrassa sur les deux joues avec une véritable allégresse; mon bon Julien, je ne puis vous dire toute la joie que vous me faites. J'aime Esther comme si elle était ma fille déjà, et ce mariage a toujours été mon rêve le plus cher.

Julien avait le cœur plein, son regard ému rendit grâces à sa mère. En ce moment, il n'avait plus de doutes, et les soupçons qui avaient traversé son esprit lui semblaient des misères honteuses.

Esther l'aimait. Quel témoignage meilleur pouvait-il avoir que celui de sa mère? et, une fois acquise la preuve de cet amour, que lui manquait-il pour être le plus heureux des hommes?

Pendant qu'il se recueillait en lui-même, fêtant sa confiance revenue et s'étonnant

d'avoir douté, la porte du salon s'ouvrit brusquement. Denise, qui était partie les larmes aux yeux, revenait le sourire aux lèvres.

Il semblait que le hasard prît à tâche de réaliser le plus complétement possible la prédiction de madame d'Audemer. Les jolis yeux de Denise pétillaient de contentement. Julien avait beau rappeler ses souvenirs d'enfance, jamais il ne l'avait vue si joyeuse ni si belle.

Sa mère et lui échangèrent un regard. Le sien n'exprimait que de la surprise; celui de la comtesse triomphait.

— Que vous disais-je? murmura-t-elle.

Denise traversa le salon d'un pas leste et bondissant, et vint donner son front à madame d'Audemer; puis elle se jeta au cou de Julien, qu'elle embrassa de tout son cœur.

— Mon frère! mon bon petit frère! s'écria-t-elle, que je suis aise de vous voir!

— Que disais-je? murmura encore la vicomtesse.

Et, de fait, la grande devineresse, mademoiselle Lenormand elle-même, n'aurait pas plus exactement pronostiqué.

— Ah çà! qu'aviez-vous donc ce matin, petite sœur? demanda Julien, tout en lui rendant caresse pour caresse.

— Je souffrais, répliqua Denise; je souffrais tant, que je ne sentais rien.

— Et mademoiselle Gertraud, ajouta la vicomtesse avec un accent de bienveillante moquerie, vous a sans doute apporté un remède souverain?

Ces paroles, prononcées au hasard, exprimaient si complétement la vérité, que Denise devint toute rose. La comtesse ne savait pas si bien dire.

Gertraud, en effet, avait apporté un souverain remède.

Elle avait parlé de Franz.

De Franz qui était sauvé.

Denise balbutia des paroles inintelligibles; elle se croyait devinée.

— Et pourrait-on connaître, chère petite, reprit la vicomtesse, ce baume miraculeux qui a si vite calmé votre souffrance?

La rougeur de mademoiselle d'Audemer s'épaissit davantage.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame, répliqua-t-elle tout bas; Gertraud m'a apporté la broderie que je lui avais commandée pour les fêtes du château de Geldberg.

La vicomtesse éclata de rire.

— Que vous disais-je, Julien? s'écria-t-elle pour la troisième fois; des broderies, des chiffons, des dentelles! Ah! les jeunes filles! les jeunes filles!...

XI

L'ANTICHAMBRE

En montant dans sa voiture, au sortir de la maison de Hans Dorn, M. le baron de Rodach avait dit au cocher:

— Rue de la Ville-l'Évêque, à l'hôtel de Geldberg!

Il n'était pas encore midi, les magnifiques bureaux de la maison de Geldberg, Reinhold et Compagnie avaient leur armée de commis au grand complet. Bien que ce fût en quelque sorte jour de fête, on travaillait dans toutes les cages à employés; les plumes de fer grinçaient sur le papier réglé des gros registres, et l'argent, compté à grand fracas,

envoyait sa stridente musique jusque dans la rue.

Les passants, attirés par ce bruit, jetaient des regards envieux vers les fenêtres du rez-de-chaussée de l'hôtel, et quelque pauvre diable, arrêté devant les barreaux de fer qui défendaient chaque croisée, s'enivrait au son des écus de cinq francs, comme les Auvergnats affamés s'enivrent à la savoureuse fumée des cuisines souterraines du Palais-Royal.

On se disait : « C'est la grande maison de Geldberg! la maison du juif! dont la caisse contient de quoi acheter Paris et la France! »

On faisait le compte des capitaux remués par cette puissance commerciale, et beaucoup avouaient que, si le sort leur donnait à choisir, ils aimeraient mieux être héritiers du vieux M. de Geldberg que fils du roi.

Cinq ou six voitures armoriées stationnaient devant la porte cochère, qui était ouverte, et donnait passage incessamment à des garçons de caisse portant les livrées de diverses banques parisiennes.

Parmi toutes ces livrées, celle de Geldberg était reconnaissable par son bon goût et sa tournure aristocratique.

Chaque garçon qui sortait tenait sur son épaule une sacoche enflée.

La caisse de Geldberg était comme ces fontaines publiques où chacun vient puiser, tant que le jour dure, et qui ne tarissent jamais.

Un fiacre, qui venait du côté des boulevards, arriva au trot inégal de ses rosses étiques, et arrêta son coffre de sapin terne et crasseux derrière la caisse éblouissante d'une calèche, qui sentait d'une lieue son faubourg Saint-Germain.

Le cocher du fiacre descendit de son siége, et ouvrit la portière à M. le baron de Rodach, qui sauta sur le trottoir.

Pour arriver à la porte de l'hôtel, le baron fut obligé de s'ouvrir un passage à travers les groupes de laquais poudrés qui causaient affaires et politique en attendant leurs maîtres.

Sous les carricks couleur de cuir et sous les longues redingotes blanches à boutons blasonnés, il y avait là vraiment des mines assez impertinentes pour faire florès dans de certains salons — et fortune à la Bourse.

Le baron, que l'on avait vu sortir de son malheureux fiacre, fut toisé comme il faut par toute cette valetaille, qui a des goûts d'artiste romantique, et tient au plus bas de son mépris la modeste bourgeoisie.

Il se faufila de son mieux, dérangeant ces messieurs le moins possible, et parvint à la porte des bureaux, où l'attendait un autre obstacle.

Il y avait là un flux et un reflux d'entrants et de sortants ; il fallait prendre tour.

Le baron parvint enfin à saisir un petit passage entre deux sacoches perchées sur des épaules grises et s'introduisit sans heurter personne.

Dans l'antichambre, il y avait ce bel homme dont les commerçants plus modestes font l'économie, en écrivant sur leurs portes : *Tournez le bouton, s'il vous plaît.*

Ce bel homme ne servait à rien non plus que l'antichambre.

Il fallait entrer, en effet, dans une seconde pièce pour trouver à qui parler.

C'était une chambre toute carrée et toute nue qu'entouraient des banquettes de maroquin vert.

Nous appellerons cette seconde pièce l'antichambre réelle et sérieuse, l'autre n'était évidemment que surnuméraire.

Sur les banquettes, dix ou douze personnages étaient assises et attendaient.

Un monsieur en habit noir se promenait de long en large, avec une prestance fière et digne.

C'était tout bonnement un domestique, mais vous l'eussiez pris pour un notaire.

— Monsieur de Geldberg? demanda le baron en entrant.

Le garçon de bureau, habillé en avoué, le salua avec une politesse hautaine.



C'est là qu'ils sont? interrompit Rodac . (Page 255, col. 1.)

— Est-ce M. de Geldberg le père que monsieur demande? prononça-t-il d'une voix de basse-taille embellie par un fort accent allemand, ou M. Abel de Geldberg?

— M. de Geldberg le père.

— Fort bien. M. de Geldberg le père n'est pas visible, monsieur.

— Veuillez me dire son heure.

— Il n'a pas d'heure.

— Comment fait-on pour le voir?

— On ne le voit pas.

Rodach regarda ce grave personnage avec un commencement d'impatience. Il n'était pas éloigné de croire qu'on se moquait de lui.

A peine eut-il aperçu le visage du valet que sa colère tomba tout à coup. Il réprima un mouvement de surprise, et tourna la tête, comme s'il eût voulu cacher ses traits à une personne connue.

Cette précaution était, du reste, fort inutile, car le valet, costumé comme un président, ne lui faisait point l'honneur de le regarder.

— Eh! bien reprit Rodach en affectant

un ton d'indifférence, si on ne peut pas voir M. de Geldberg le père, je demande M. de Geldberg le fils.

— Fort bien, monsieur, répliqua le domestique; ceci est différent. M. Abel de Geldberg est en affaires...

— Pour longtemps?

— Peut-être bien.

— Et M. le chevalier de Reinhold?

— En affaires.

— Et don José Mira?...

— En affaires.

Rodach réfléchit un instant, puis il se dirigea vers la banquette circulaire.

— J'attendrai, murmura-t-il.

— Monsieur, lui dit honnêtement le valet en reprenant sa promenade interrompue, veuillez vous donner la peine de vous asseoir.

Rodach avait devancé l'invitation.

Ceux qui attendaient comme lui s'étaient assis le plus près possible de la porte des bureaux, qui faisait face à l'entrée. Rodach ne suivit point leur exemple, et prit place à l'écart, au centre de la banquette.

Chaque fois que la promenade du valet en habit noir mettait ses traits au jour, le baron l'examinait attentivement et semblait mieux le reconnaître.

Quand il l'eut bien examiné, il ne lui resta plus d'autre ressource que de regarder la pièce où il se trouvait et les figures de ses copatients, mais ces figures ne signifiaient rien du tout; restait la pièce.

C'était un grand carré, nu comme toute antichambre, chauffé par un poêle de faïence et pavé de marbre.

A part l'entrée qui donnait au dehors et celle des bureaux, il y avait trois autres portes.

Sur la première, une plaque de cuivre verni portait cette inscription :

« La Cérès, *banque générale des agriculteurs.* »

Sur la seconde on lisait en longues lettres noires :

« *Emprunt argentin.* »

Sur la troisième, des ouvriers étaient occupés à fixer une plaque dorée qui portait en caractères enjolivés :

« Chemin de fer de Paris a***.

« **Compagnie des grands propriétaires.** »

Ceci était une entreprise toute nouvelle et qui était à peine *lancée* dans le public.

M. le baron de Rodach regardait cela fort attentivement, et, à mesure qu'il regardait, ses réflexions semblaient devenir plus profondes.

Il ne s'ennuyait point, et les heures de l'attente passaient pour lui sans impatience.

Une seule chose apportait de la distraction à sa rêverie, c'était lorsque la porte des bureaux s'ouvrait. Son regard plongeait alors dans la longue galerie, coupée en petites cases, que fermaient des grillages; il semblait compter le nombre des commis et admirer l'ordre parfait qui régnait parmi leur multitude.

Une expression de contentement apparaissait sur son visage : on eût dit un créancier venant examiner la maison de son débiteur, et la trouvant plus riche qu'il ne pouvait l'espérer.

La porte des bureaux retombait poussée par son silencieux ressort, et Rodach reprenait ses méditations.

Depuis son entrée, beaucoup de ses compagnons d'attente, qui avaient affaire à de simples commis, avaient été expédiés tour à tour. D'autres les avaient remplacés, et le même nombre de postulants, à bien peu de chose près, s'asseyait toujours sur les banquettes de l'antichambre.

Parmi les nouveaux venus se trouvait une vieille femme habillée de noir, et dont le costume propre, mais usé jusqu'à la corde, indiquait de longues luttes entre les soins

d'une fierté courageuse et la misère obstinée.

Cette femme était si triste, que son aspect seul serrait le cœur. On découvrait bien sur son visage jaune et défait l'effort de la résignation qui essayait de combattre encore, mais la résignation était faible sous le double fardeau de la douleur et de la vieillesse.

La pauvre femme semblait courbée sous sa peine ; ses yeux rougis brûlaient au milieu de sa face hâve, et accusaient la lente amertume des larmes que nulle consolation ne vient jamais tarir.

Elle avait la timidité profonde de l'indigence ; ses paupières enflammées n'osaient point se lever, et c'était à la dérobée qu'elle essuyait parfois les pleurs honteux qui coulaient, malgré elle, dans les rides de sa joue.

Elle avait ouvert craintivement la porte de l'antichambre, et ne s'était décidée à entrer que sur l'invitation formelle du grave valet allemand, qui tenait à ne rien perdre de la chaleur du poêle.

Elle avait demandé, d'une voix tremblante et basse, M. le chevalier de Reinhold. L'austère Germain lui avait fait la même réponse qu'au baron de Rodach, et la pauvre vieille femme était allée s'asseoir tout au bout de la banquette, dans le coin le plus retiré de l'antichambre.

Il y avait de cela une demi-heure.

Depuis lors, elle demeurait immobile et la tête baissée. Parfois, lorsque le bruit de l'argent tintait plus vif dans la caisse voisine, elle relevait la tête à demi, et ses yeux éteints s'ouvraient tout grands, pour jeter un regard fasciné sur la porte du bureau.

Il y avait comme une plainte navrante dans cette pantomime involontaire. C'était le regard de l'affamé qui dévore, à travers les carreaux, l'étalage d'une boulangerie.

On devinait que, pour guérir sa douleur désespérée, il eût suffi d'un peu de cet or, remué à pleines mains tout près d'elle.

A mesure que le temps passait, une inquiétude plus grande venait se peindre sur son visage.

— Monsieur, dit-elle saisissant le moment où la promenade du garçon d'antichambre se rapprochait de son coin, ne pourrai-je pas voir bientôt M. le chevalier de Reinhold ?

— Attendez, ma brave dame, attendez, répondit l'Allemand sans s'émouvoir.

— C'est que je n'ai pas le temps d'attendre, murmura timidement la vieille femme.

— Alors n'attendez point.

L'Allemand tourna le dos et se dirigea vers l'autre bout de l'antichambre.

La bonne femme fit appel à tout son courage ; quand le domestique repassa auprès d'elle, elle se releva et s'avança vers lui.

— Je viens apporter de l'argent, dit-elle.

Le valet s'arrêta.

— Alors, s'écria-t-il, vous n'aviez pas besoin d'attendre ! Donnez-vous la peine de passer à la caisse.

— C'est que, mon bon monsieur, ce n'est qu'un petit à-compte.

— Ah ! diable ! fit l'Allemand dont l'accent germanique se renforça d'instinct ; Geldberg et Compagnie ne reçoivent jamais d'à-compte !

— C'est pour cela que je voudrais voir M. le chevalier en personne.

— Je conçois ça, mais c'est impossible pour le moment.

— Je ne sais, reprit la vieille femme en hésitant ; mais je l'ai connu jadis, et je crois bien qu'il se souvient de moi. Si vous alliez lui dire que madame Regnault désire le voir...

Elle n'acheva pas, parce que le roide visage du garçon d'antichambre eut un sourire à la fois naïf et moqueur.

Suivant une bonne habitude, commune à

presque tous ceux qui voient cent figures nouvelles chaque jour, il ne regardait jamais personne; mais il trouva cette dame Regnault si originale de croire quo son nom ultra-plébéien allait lui ouvrir la porte de M. le chevalier, qu'il ne put s'empêcher de tourner les yeux sur elle.

Ce regard ne lui apprit rien; il ne la connaissait pas.

— Ma foi! ma bonne dame, répliqua-t-il, ce que vous dites là n'est pas absolument impossible, mais j'ai ma consigne, voyez-vous, et je ne puis pas aller déranger ces messieurs. Prenez patience!

La mère Regnault poussa un gémissement sourd et se rassit sur la banquette.

Le baron de Rodach avait suivi de loin cette scène; mais il n'avait pu saisir le nom prononcé par la pauvre femme. Seulement un vague souvenir s'était éveillé en lui à son aspect, et il lui semblait qu'il ne la voyait point pour la première fois.

Mais cette circonstance était trop indifférente par elle-même, et les motifs qui l'amenaient à l'hôtel de Geldberg étaient d'une nature trop grave pour qu'il perdît son temps à chercher au fond de sa mémoire.

La porte sur laquelle on venait de clouer cet écriteau portant : « Chemin de fer de Paris à ***. Compagnie des grands propriétaires, » s'ouvrit avec fracas, et trois ou quatre messieurs, amplement décorés, sortirent en discutant tout haut. Ils traversèrent l'antichambre le chapeau sur la tête, sans plus s'occuper des assistants que s'ils eussent été dans la rue.

— Ça peut faire une affaire, disait l'un.

— Bon titre! disait l'autre. Et la maison Geldberg a, Dieu merci! les reins forts.

— Avec les accointances qu'ils ont, reprenait un troisième, la concession pourra être enlevée.

Le quatrième se retourna et toucha du bout de sa canne l'écriteau tout neuf.

— Voilà un commencement d'exécution, dit-il. Le plus fort est fait.

Ils se prirent à rire en chœur et regagnèrent leurs équipages qui les attendaient dans la rue.

C'étaient peut-être de grands propriétaires.

— Est-ce bientôt mon tour? demanda Rodach de sa place.

Le garçon, qui avait salué de tout son respect les quatre messieurs qui venaient de passer, ne s'arrêta point et répondit seulement :

— Je ne crois pas.

Le baron attendit encore dix minutes, durant lesquelles la porte du chemin de fer s'ouvrit à deux reprises, pour donner passage à deux figures vénérables qui portaient le mot *actionnaire* écrit en grosses lettres sur le front.

XII

LE TONNEAU DES DANAIDES

Quand ils furent partis, une sonnette s'agita au-dessus du poêle, et le garçon d'antichambre hâta son pas solennel pour s'élancer à l'ordre.

Presque aussitôt après, il revint et il dit :

— Ces messieurs ne recevront plus aujourd'hui.

La vieille femme joignit ses mains dessé

chées, et demeura comme frappée de la foudre dans son coin.

Une ou deux personnes, qui attendaient leur tour pour être introduites, s'éloignèrent en murmurant.

Le garçon d'antichambre se mit en devoir de rentrer dans l'intérieur des bureaux.

— Klaus! dit en ce moment le baron à voix basse.

Le garçon s'arrêta court, la main sur le bouton de la porte. Il restait immobile et l'oreille ouverte ; mais il ne se retourna point, parce qu'il croyait avoir mal entendu.

— Klaus ! répéta M. de Rodach.

Le garçon se retourna cette fois, et vivement; il ne fit qu'un bond jusqu'au milieu de la chambre.

Jusqu'alors il n'avait pas plus regardé M. de Rodach que les autres; dès qu'il eut jeté les yeux sur cette figure, il poussa un cri de surprise.

Rodach mit un doigt sur sa bouche.

Klaus se tut aussitôt et ses traits seuls continuèrent d'exprimer son étonnement.

— Approche ici, lui dit le baron.

Klaus obéit.

— On m'avait bien dit, reprit Rodach, que je te trouverais dans la maison du juif, mais on ne m'avait pas dit que tu avais oublié les traits de tes anciens maîtres.

La pâle et grave figure de l'Allemand se colorait d'un rouge vif; ses paupières tremblaient, et il y avait dans ses yeux une émotion profonde.

— Gracieux seigneur... commença-t-il.

— Chut! fit Rodach; ces titres, qui ne m'appartiennent point, sont ici un danger. Je m'appelle le baron de Rodach, et tu ne me connais pas.

— Comment! je ne vous connais pas! s'écria l'ancien chasseur de Bluthaupt.

— Je suis le baron de Rodach, te dis-je, et il ne faut point que tes nouveaux maîtres puissent soupçonner mon véritable nom. Tu as mon secret : es-tu capable de le garder ?

Klaus mit sa main sur son cœur.

— Je suis capable de faire tout ce que vous ordonnerez, gracieux seigneur, répondit-il. Non, oh! non, sur ma foi de chrétien! je n'ai oublié ni vous, ni votre noble père. Je suis un pauvre homme, et je loue mon travail à qui veut le payer, mais mon cœur est à mes anciens maîtres, et si vous me voulez pour serviteur, vous n'avez qu'un mot à dire.

— Voilà qui est bien parlé, mon garçon, répliqua Rodach; tu es un brave cœur, et je te reconnais pour un des nôtres. Touche là.

Klaus mit sa main dans celle du baron, de l'air d'un vassal qui ferait hommage lige à son suzerain. Il n'avait plus cette allure roide et empesée que nous lui avons vue naguère : c'était là son masque officiel. Il revêtait ce visage grave en même temps que son grand habit noir, qui lui donnait la tournure d'un éligible.

Maintenant il avait une figure naïve et bonne, où se peignait toute la sincérité de son dévouement.

— Avez-vous quelque chose à m'ordonner? demanda-t-il.

— J'ai besoin d'être introduit sur-le-champ auprès des chefs de la maison de Geldberg, répondit M. de Rodach.

— Je vais être chassé comme un chien, pensa Klaus.

Mais il n'hésita pas un seul instant, et se di-

rigea vers la porte des bureaux, en priant Rodach de le suivre.

Le baron se leva et ils quittèrent tous deux l'antichambre.

La mère Regnault les regarda sortir d'un air triste et envieux.

— Et moi, dit-elle, et moi, je n'entrerai donc jamais !

La porte des bureaux retomba ; la vieille femme était seule. Elle leva au ciel ses yeux humides, puis sa tête se pencha de nouveau.

Elle demeura immobile dans un coin, pliée en deux, et les mains croisées sur ses genoux qui tremblaient.

M. le baron de Rodach et Klaus, son introducteur, traversèrent en silence les bureaux de Geldberg.

L'ancien chasseur de Bluthaupt marchait le premier, revêtu de son bel habit noir. Il avait repris son air grave et digne.

A ne considérer que le costume, l'avantage ne demeurait certes point à M. de Rodach, et l'on aurait pu s'étonner de voir le respect témoigné par un homme si bien mis au voyageur, vêtu encore de son manteau poudreux, et gardant à ses bottes grises la poussière de la veille.

Le baron, en effet, depuis le soir précédent, n'avait point trouvé le loisir de changer de costume. Il avait passé la nuit debout, et tel nous l'avons vu descendre de voiture, au milieu de la foule, devant le Château-d'Eau, tel nous le retrouvons dans les riches bureaux de Geldberg, Reinhold et Compagnie.

Pendant qu'il passait, les commis lui jetaient ce regard morne des oiseaux en cage. Lui, au contraire, examinait tout ce qui l'entourait avec une satisfaction évidente.

Il admirait cet ordre parfait, cette régularité active, ces silencieuses évolutions du travail. Toutes ces choses avaient une bonne odeur d'opulence, qui semblait flatter ses sens et le mettre en joie.

Si les employés eussent été des observateurs, ils auraient pensé sans doute que ce personnage à mine exotique était un associé nouveau qui arrivait à la maison de Geldberg.

Il est vrai que ses habits n'étaient pas faits pour donner une haute idée de son portefeuille ; mais les habits trompent souvent, et les millions sont connus pour mépriser la toilette.

Dans la dernière salle, où se trouvaient un monsieur respectable, chargé de la correspondance, et ses aides, qui étaient de jeunes lions, il y avait un escalier tournant, montant à l'étage supérieur.

Klaus et le baron prirent cette voie.

L'escalier débouchait dans une petite pièce servant d'antichambre, où un valet tout pareil à Klaus veillait.

Sa consigne était probablement de barrer le passage, car il se mit au-devant de la porte.

— Vous savez bien, dit-il, que ces messieurs ne reçoivent plus.

— Je sais ce que je sais, répliqua Klaus de ce ton suffisant des gens qui ont une mission de confiance. Rangez-vous, s'il vous plaît, monsieur Durand : ces messieurs attendent monsieur.

M. Durand fit volte-face en grondant avec mauvaise humeur. Il lui semblait étrange et désobligeant qu'un autre sût ce qu'il ne savait point lui-même.

Klaus traversa l'antichambre en étouffant son pas sur le tapis. Il affectait un grand air d'assurance ; mais le diable, comme on dit, n'y perdait rien, et le pauvre garçon avait la chair de poule sous son magnifique habit noir.

Il frappa trois petits coups à une porte sur laquelle se croisaient deux rideaux de laine.

— J'avais, pourtant, ma consigne! murmura-t-il; s'il ne s'agissait pas de vous, gracieux seigneur... .

— C'est là qu'ils sont? interrompit Rodach.

Klaus, qui était tout pâle, fit un signe de tête affirmatif.

Rodach l'écarta et mit sa main sur le bouton de la porte.

— Sois tranquille, dit-il avant d'entrer, on ne te chassera point, et si l'on te chasse, je te prendrai à mon service.

La grave figure de l'ancien chasseur de Bluthaupt s'illumina de joie. Il frappa ses mains l'une contre l'autre, et fut obligé de faire appel à sa dignité pour ne point gambader sur le tapis.

Rodach entra et referma la porte derrière lui.

Il se trouva dans une pièce de grande étendue, meublée avec un luxe sévère et à l'extrémité de laquelle un vaste bureau d'ébène reposait sur ses pieds sculptés. Autour de la cheminée en marbre noir, ornée de colonnes torses et de sujets taillés en demi-relief, cinq ou six fauteuils en désordre semblaient annoncer qu'il y avait eu là naguère assez nombreuse compagnie.

Rodach conjectura que les places vides étaient celles des messieurs décorés qu'il avait vus traverser l'antichambre, en riant et en causant, quelques minutes auparavant.

Quoi qu'il en soit, il ne restait personne dans la chambre, et le bureau, qui était couvert d'un pêle-mêle de papiers, restait à la merci du premier venu.

Le regard de Rodach se tourna d'abord de ce côté, mais il eut à peine le temps de déchiffrer sur plusieurs imprimés jetés là au hasard le fameux en tête *Chemin de fer de Paris à***. Compagnie des grands propriétaires;* car, en ce moment même, un bruit de voix s'éleva dans la chambre voisine, dont la porte était entr'ouverte.

Rodach se retourna vivement. Il ne put rien apercevoir. La porte ne présentait qu'une étroite ouverture, et ceux qui parlaient se trouvaient en dehors de la direction où pouvait percer son regard.

Il lui restait la faculté d'écouter.

Ceux qui parlaient semblaient être au nombre de quatre. Il y avait une voix jeune et lourde, qui amenait les mots du gosier avec un léger accent allemand; une voix flûtée, française au premier chef; une voix grave et pédante, ornée de l'emphase méridionale, et qui pouvait bien appartenir à un habitant de la péninsule espagnole; enfin une bonne voix de vieillard, plaintive, consternée, honnête, qui n'avait d'autre accent que celui de la rue Saint-Denis.

C'était cette dernière voix qui parlait.

— Messieurs, disait-elle, ça me brise le cœur de voir tomber une si belle maison! Mon Dieu! quand je pense aux affaires que nous faisions du temps du vieux M. de Geldberg, le brave homme! C'était simple, c'était clair, c'était loyal! Les bénéfices venaient sans qu'il y eût une seule chance de perte, et nous arrivions au bout de l'année avec une balance qu'on pouvait montrer à ses amis et à ses ennemis...

— Affaires mesquines, mon bon monsieur Moreau! dit la voix flûtée.

— Vieux système! ajouta l'accent allemand.

Le baron de Rodach était tout oreilles, et son visage exprimait une inquiétude soudainement venue.

— Est-ce que la maison serait moins solide qu'autrefois? se disait-il.

— C'était le bon système, reprit dans l'autre chambre le brave homme qu'on avait appelé M. Moreau; en ce temps-là, notre caisse était toujours pleine, et Dieu sait

qu'à présent il n'en est pas de plus creuse dans Paris!

La basse-taille péninsulaire toussa. La voix flûtée et l'accent allemand grommelèrent des paroles que le baron n'entendit point.

— Et comment ne serait-elle pas creuse? reprit encore M. Moreau qui s'animait et parlait de plus en plus haut; je ne suis caissier que de nom; ce que je mets sous clef la veille est enlevé le lendemain!

Il y eut de la part des trois voix comme une protestation confuse. A chacune de ces trois voix, Rodach donnait un nom : la basse-taille était le docteur José Mira; la voix flûtée appartenait au chevalier de Reinhold, et l'accent allemand au jeune M. Abel de Geldberg.

— Ah çà! mon cher Moreau, dit ce dernier, nous étions en affaire sérieuse, ces messieurs et moi; êtes-vous monté exprès pour nous tancer, comme si nous étions des échappés de collége?

— Je suis venu pour vous dire, répliqua le caissier, que j'avais laissé vingt-deux mille francs en caisse samedi soir, et que j'ai fait argent hier de nos valeurs de complaisance pour une somme de quarante-cinq mille francs; or il y avait pour soixante mille francs environ à payer aujourd'hui...

Le caissier s'interrompit, et personne ne lui répondit, mais Rodach entendit qu'un mouvement se faisait parmi les trois associés, et il lui sembla que quelque chose se mouvait à l'autre extrémité de la chambre.

Son regard, qui se porta instinctivement de ce côté, rencontra, dans une glace, quatre figures groupées : un front chauve et débonnaire qu'il reconnut facilement pour le caissier; un visage fade, orné d'une barbe dessinée admirablement; une figure hâve, roide, sévère, qui eût fait la fortune d'un traître de mélodrame, et enfin un visage plâtré comme celui d'une vieille coquette qui abuserait du fard.

Rodach n'avait jamais vu le fils de M. de Geldberg. Quant au docteur portugais et au chevalier de Reinhold, il les avait aperçus chacun une fois, dans une de ces circonstances qui gravent les traits des gens tout au fond de la mémoire. Mais il y avait de cela bien longtemps.

Néanmoins, soit qu'il devinât, soit qu'il eût souvenir, il ne se trompa point en faisant mentalement la part de chacun des associés, qu'il avait déjà classés pour ainsi dire au son de leur voix.

Ils étaient tous debout, ainsi que le caissier, qui tenait un registre à la main. Ils avaient tous les trois un air de malaise, et il était facile de lire sur leur visage une forte envie de renvoyer à sa caisse le bon M. Moreau.

Mais celui-ci n'avait pas fini.

— Par conséquent, reprit-il en poursuivant son raisonnement commencé, la caisse devait contenir sept mille francs de trop pour les échéances du jour, mais quand je suis arrivé ce matin, j'ai trouvé la caisse absolument vide.

Rodach vit les trois associés s'entre-regarder en silence.

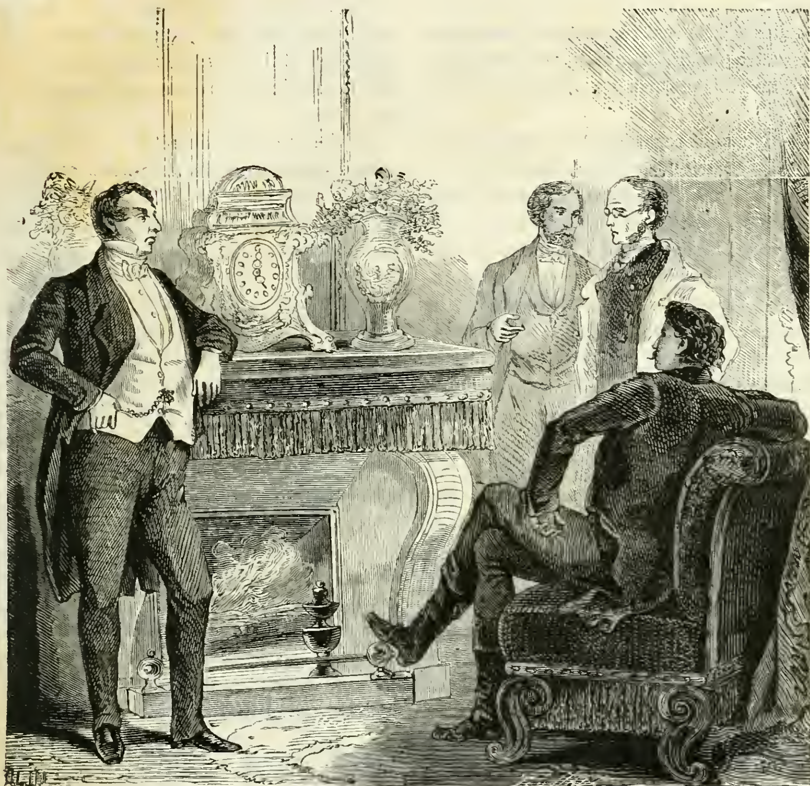
— Ce n'est pas moi, murmura le jeune M. de Geldberg.

— Ni moi, dit M. de Reinhold.

— Ni moi, ajouta le docteur portugais.

Le caissier releva sur eux son regard où le respect commercial faisait place à la colère.

— C'est donc moi! s'écria-t-il en jetant violemment son registre sur la table; ma caisse est, Dieu merci! comme un tonneau qui aurait quatre trous! Vous en avez une clef, monsieur le docteur; vous aussi, mon-



Rodach s'était laissé tomber dans un fauteuil, au coin du feu. (Page 266, col. 1.)

sieur Abel; vous aussi, monsieur le chevalier! moi, j'ai la quatrième; je ne sais pas si vous avez l'espérance de me faire croire que c'est moi qui ai emporté les vingt-deux mille francs!

Rodach écouta et fronça le sourcil.

— Vingt-deux mille francs! pensait-il; moi qui croyais qu'on ne parlait ici que par millions!

Comme si le hasard eût voulu répondre à sa pensée, son œil qui se tournait vers le bureau abandonné rencontra les prospectus tout neufs de la Compagnie des grands propriétaires pour le chemin de fer de Paris à***, et lut : *Capital social*, CENT QUATRE-VINGT-DIX MILLIONS DE FRANCS.

— Voyons, mon excellent monsieur Moreau, disait dans la chambre voisine la voix prétentieuse du chevalier de Reinhold, est-il bien convenable de venir faire du bruit jusque chez nous pour une pareille misère? Envoyez dix mille écus à l'escompte, et qu'il n'en soit plus question!

— C'est que vos bonnes valeurs sont à longues échéances, répondit le caissier, et que votre crédit, si grand qu'il fût autrefois, ne résistera pas à ces effets de fabrique.

— Cela nous regarde, reprit Abel en haussant les épaules.

— Cela me regarde aussi, monsieur de Geldberg, reprit le caissier dont la voix devint grave, tandis que sa tête chauve se penchait sous le poids d'une pensée décourageante; j'ai eu confiance dans le crédit de la maison, vous le savez bien. Il y a sur la place de Paris plus de trois cent mille francs de mes acceptations, qui ne portent même pas vos endos, tant je croyais aveuglément en vous! Je suis sans fortune, messieurs, et j'ai une nombreuse famille.

— Ah! monsieur Moreau, monsieur Moreau! interrompit le chevalier, au nom du ciel, faites-nous grâce de ces détails!

— Je sais bien que la maison possède encore des ressources puissantes, poursuivit le caissier; je ne craindrais rien, si je pouvais voir clair dans la comptabilité générale, mais vous tenez des livres à part; nous ignorons en bas, dans les bureaux, où en est le compte de la maison Yanos Georgyi, de Londres.

— Cela me regarde, dit le chevalier de Reinhold.

— Le compte de la maison Van Praët, d'Amsterdam... continua Moreau.

— C'est mon affaire, répliqua le jeune M. de Geldberg.

— Et le compte de Léon de Laurens, de Paris, ajouta le caissier.

— Ne vous en inquiétez pas, dit à son tour le docteur José Mira.

— En outre, poursuivit encore le caissier, à supposer même que ces comptes particuliers soient à jour, ce que Dieu veuille! restent les charges courantes de la maison; et ces charges, vous les avez faites bien lourdes! Vous me demandiez tout à l'heure pourquoi je suis monté : j'ai longtemps hésité à vous le dire, messieurs, car voilà vingt ans que je sers la maison de Geldberg, et il me semble que sa prospérité m'est plus chère que ma propre vie...

Le vieux commis s'arrêta, et Rodach, qui suivait cette scène avec un intérêt croissant, crut voir les yeux de Moreau battre et se baisser, comme si son émotion allait jusqu'aux larmes.

— Remettez-vous, mon brave ami, dit le chevalier de Reinhold d'un ton de haute protection; nous sommes prêts à convenir que vous êtes un digne serviteur.

— Oui, oui, monsieur le chevalier, je suis un serviteur fidèle, reprit le caissier dont la voix retrouva de l'assurance, et c'est pour cela que je dois vous parler sans détour. La maison marche à sa ruine; je ne veux pas y assister, et, s'il ne vous convient point de me remettre à l'instant même vos comptes particuliers et les clefs de la caisse que vous avez gardées depuis la retraite de M. de Geldberg le père, je vais prendre congé de vous à l'instant même, en vous priant de chercher un autre caissier.

M. Moreau mit son livre sous son bras, salua respectueusement et sortit.

Les trois associés restèrent seuls, penauds et déconcertés.

Durant quelques minutes, ils gardèrent le silence.

— Nous avons besoin de lui, dit enfin le chevalier de Reinhold; c'est une boutade de grognard trop fidèle, et, avec une concession, il serait facile de l'apaiser.

— Il faudrait d'abord, et avant tout, lui descendre ces vingt mille francs dont il a besoin, opina le jeune M. de Geldberg; or je déclare que je n'ai pas une obole disponible!

— Ni moi!

— Ni moi! dirent tour à tour les deux associés.

— Messieurs, reprit Reinhold, il y a du vrai, pourtant, dans ce qu'avance le pauvre Moreau, et, pour ma part, je confesse avoir pris six mille francs dans la caisse, samedi soir.

— Et moi, cinq cents louis dimanche matin, ajouta Abel.

— Et moi, grommela le docteur de mauvaise grâce, j'ai pris le reste cette nuit : j'en avais besoin.

— Avec un système pareil, s'écria le chevalier qui éclata de rire, il est de fait que l'état de caissier doit être rempli de déceptions ! Mais avisons, messieurs, poursuivit-il plus sérieusement ; il ne faut pas jouer avec le crédit, et si Moreau sort de chez nous, bien des petites choses seront connues.

— On ne peut empêcher les chefs d'une maison, objecta le docteur, de puiser à leur propre caisse...

— Ceci est une question, répondit Reinhold ; je sais pour et contre de bonnes raisons, mais il s'agit maintenant des vingt mille francs qui manquent à la caisse et qu'on peut venir réclamer d'un instant à l'autre. Allons, faites appel à votre imaginative, mes chers associés. Avez-vous un moyen de vous procurer à l'instant cette somme ?

Le docteur et Abel firent semblant de réfléchir.

— Je connais le vieux Moreau, dit enfin Abel, et je parie que la somme est dans son tiroir. Tout cela est pour nous effrayer.

— Mais si c'était sérieux ?

— Eh bien, empruntons, parbleu !

— A qui ? demanda Reinhold.

— Nous avons des amis...

— Sans doute ; mais en ces circonstances il faudrait avoir ses amis sous la main.

Au moment où le docteur Mira ouvrait la bouche pour placer un mot, il se fit un léger bruit du côté de la porte. Les trois associés se tournèrent à la fois dans cette direction, et demeurèrent ébahis à la vue d'un personnage inconnu qui se tenait sur le seuil

Celui-ci les salua gravement.

— Messieurs, dit-il, le hasard vous sert à souhait, vous avez besoin d'un ami : me voilà !

XIII

LES TROIS ASSOCIÉS

Le baron de Rodach prononça ces paroles d'un air grave et sérieux, sous lequel perçait néanmoins malgré lui une nuance de hautaine raillerie.

A son apparition imprévue, les trois associés restèrent muets d'étonnement.

S'il y avait une règle rigoureusement observée dans la maison de Geldberg, c'était l'inviolabilité de leur bureau privé. Personne n'entrait jamais sans leur consentement formel dans cette pièce, dont Klaus avait livré la porte au baron de Rodach. C'était comme un sanctuaire réservé, où les chefs de la maison pouvaient tout dire et tout faire, sans craindre le regard curieux de leurs subordonnés.

Le caissier lui-même, à qui sa charge donnait pourtant certains priviléges, ne pénétrait point jusque dans ce haut lieu décoré pompeusement par le respect des bureaux du nom de *Chambre du conseil.*

Quand M. Moreau avait à parler confidentiellement à ses patrons, il s'arrêtait dans la pièce voisine où nous l'avons vu tout à l'heure, et qui communiquait avec la caisse par un escalier particulier.

La chambre du conseil ne s'ouvrait guère qu'aux gens du dehors, aux courtiers de choix qui menaient pour le compte des trois associés des affaires sortant du programme d'une maison de banque, à des capitalistes, à de nobles personnages dont on voulait faire des actionnaires.

A l'heure des réceptions, personne n'y entrait sans avoir été annoncé à l'avance, et quand les réceptions étaient finies, la porte, sévèrement défendue, devenait aussi infranchissable que celle d'une forteresse.

Les trois associés devaient donc se croire à l'abri de toute surprise. L'arrivée d'un étranger en ce moment était pour eux un véritable coup de théâtre.

Une maison comme la leur, si mortelle que soit la maladie qui la ronge, reste bien longtemps debout sur les fortes bases de son vieux crédit et peut agoniser durant des années, en gardant tous les signes extérieurs de l'opulence.

Ce qui est terrible et fatal, c'est un symptôme de détresse aperçu au dehors. Tant que le doute n'est point éveillé, il semble impossible ; le colosse commercial vit et marche, et semble à tous plein de vigueur. Tant que son mal secret ne lui a point arraché une plainte, il se dresse, soutenu par un faisceau de confiances aveugles, et soutenu encore par les haines envieuses qui témoignent de sa force, en se liguant dans l'ombre contre lui.

La veille d'une faillite, telle maison reçoit encore des millions ; jamais le flux de l'or ne monta si haut dans sa caisse ; on croit en elle, on l'exalte, on la proclame inébranlable à l'heure même où l'édifice entier chancelle sur ses fondements dégradés.

Le lendemain, la foudre est tombée. Il n'y a plus rien que des ruines, — et un homme qui fuit au grand galop de ses chevaux de poste.

Au contraire, telle autre maison, solide et vigoureusement constituée, arrête tout à coup son essor. Vous la voyez languir sous le poids d'une sorte de malédiction ; les chalands s'éloignent d'elle, comme si l'on gagnait la peste dans ses bureaux déserts.

C'est qu'un bruit a couru, timide d'abord et rasant le sol, comme la calomnie de Beaumarchais, un bruit, moins qu'un bruit, un murmure.

Il n'en faut pas davantage. Les poëtes comparent la réputation d'une jeune fille à la corolle blanche d'un lis, que ternit le moindre contact, à cette poussière brillante et fugitive de l'aile des papillons que le moindre souffle fait évanouir, et à mille autres choses fragiles, insaisissables.

Mais si, par le plus grand de tous les hasards, un poëte, à bout de sujets, allait s'imaginer de parler commerce, où irait-il, bon Dieu ! chercher ses comparaisons ?...

La maison de Geldberg était forte encore et n'avait point à beaucoup près épuisé ses ressources ; mais depuis longtemps déjà elle marchait de crise en crise. L'incroyable conduite de ses chefs, qui tiraient chacun à soi et se livraient à une sorte de pillage organisé, la précipitait vers une catastrophe plus ou moins éloignée, et il fallait pour la sauver un de ces miracles industriels que la Bourse opère volontiers de nos jours.

Positivement, les trois associés comptaient sur ce miracle ; mais il fallait attendre et vivre.

Or, au milieu des embarras qui l'accablaient, la maison suivait un train pénible et n'existait que par son incomparable crédit. Ce que nous avons dit touchant la réputation commerciale était vrai pour elle encore plus que pour toute autre ; le moindre signe de faiblesse pouvait la perdre : elle était littéralement à la merci d'un mot.

Ce mot, les associés eux-mêmes venaient de le prononcer, et il s'était trouvé des oreilles étrangères pour l'entendre !

Qu'on juge si M. le baron de Rodach, apparaissant tout à coup au milieu de leur entretien confidentiel, devait être le bienvenu !

Ils avaient travaillé comme il faut dans la matinée. Les fondements d'une entreprise gigantesque avaient été jetés ; *cela marchait;* la Compagnie des grands propriétaires était déjà plus qu'un mot. On allait en parler à la Bourse, et du premier coup les promesses d'actions devaient se coter en prime.

Ceci était immanquable, parce que, à part

son immense crédit commercial, la maison de Geldberg avait de bonnes accointances et donnait pour l'adjudication prochaine de légitimes espoirs.

Des rumeurs habilement jetées touchant cette fête babylonienne promise au beau monde de Paris, dans un vieux château d'Allemagne, arrivaient juste à point pour faire parler de l'énorme fortune de Geldberg.

Le crédit est quelque chose, mais rien ne vaut les immeubles, et la maison dont on peut dire : « Elle possède un domaine qui formait autrefois toute une principauté, » a bien bon air sur la place.

Personne n'était forcé de savoir pour quelle somme ledit domaine était grevé d'hypothèques.

Encore une fois, tout allait à souhait. Loin de s'écrouler sous le poids des malversations de ses chefs, la maison de Geldberg allait monter d'un cran et prendre une place définitive parmi les comptoirs les plus importants de l'Europe. Et c'était justement à cette heure favorable que le hasard ou la trahison jetait en présence des trois associés une vivante menace !

Ils ne s'étaient point émus aux plaintes de leur caissier, ils avaient traité comme en se jouant les misérables embarras de leur situation financière, parce que leurs yeux étaient fixés sur le brillant avenir.

Mais maintenant un nuage voilait tout à coup cet avenir : le secret, qui était pour eux la fortune, ne leur appartenait plus.

Pendant toute une longue minute, ils restèrent consternés et pâles de colère.

Le regard du baron de Rodach tombait sur eux, calme et froid. Sans qu'ils pussent s'en douter, il observait curieusement leurs physionomies et cherchait à les juger en ce premier moment de trouble.

Sur les trois, le docteur José Mira fut le moins longtemps à se remettre ; mais il ne jugea point à propos de prendre la parole.

Reinhold faisait évidemment appel à son sangfroid qui le fuyait, et cherchait des mots pour dominer tout à coup l'intrus

Mais M. le chevalier de Reinhold avait un ennemi acharné au dedans de lui-même. Il était lâche comme au temps où il se nommait Jacques Regnault, et, s'il osait quelquefois, c'était en fermant les yeux et en grisant sa faiblesse.

Il n'était point de ceux que le succès amende. Vingt ans de prospérités ne l'avaient point fait meilleur. C'était toujours l'esprit fin, mais étroit, astucieux, mais frivole de l'aventurier que nous avons vu au schloss de Bluthaupt.

A vieillir, il n'avait rien perdu ni rien gagné, pas même de la prudence.

Il restait cet être incomplet que son étourderie même rendait plus dangereux et masquait davantage : être nul pour le bien, primesautier à l'égard du mal, machinant sans avoir besoin de penser et comme on respire, possédant pour les choses mauvaises une aptitude innée, tirant sur le génie.

Le docteur José Mira, au contraire, aurait été susceptible peut-être d'amender sa conduite, sinon ses principes. Il avait rêvé autrefois la vie extérieurement honnête avec les bénéfices du crime. Il s'était arrangé un avenir paisible, tout plein de jouissances douces et de repos, pour prix des labeurs de son passé homicide ; il savait d'avance que ses souvenirs ne le gêneraient point, car sa conscience n'avait plus de voix depuis les jours de sa jeunesse.

Heureux à sa manière et assis au but qu'il avait convoité, José Mira eût été inoffensif, sinon vertueux ; il ne faisait le mal, en effet, que par intérêt, et c'était un avantage qu'il avait sur M. le chevalier de Reinhold, dont la vocation bien décidée était de nuire.

A cela près et quant au résultat, ils ne valaient pas mieux l'un que l'autre.

Car le docteur José Mira n'avait point atteint son but et restait en dehors de la tranquillité souhaitée. Il était riche ; bien qu'il ne pratiquât plus comme médecin, sa réputation de savant était presque de la

gloire : sa position d'associé de la maison de Geldberg lui donnait une influence considérable, et les joies de l'ambition étaient à sa portée.

D'autre part, un voile profond et impénétrable couvrait l'origine de sa fortune. Il était à l'abri du soupçon; il était même à l'abri du remords, ce suprême châtiment des coupables que la justice humaine oublie.

Mais il y avait une de ses fautes, la plus vénielle de toutes aux yeux du monde, peut-être, qui pesait sur sa vie entière. Ce meurtrier, froid et dur, qui avait suivi d'un œil curieux l'agonie de ses victimes, et dont nul rêve sanglant ne venait jamais troubler les nuits, avait une fois lâché la bride à ses passions contenues ; il avait déshonoré une jeune fille, presque une enfant, et cette jeune fille, devenue femme, était pour lui l'instrument de la colère vengeresse de Dieu.

Il aimait. Derrière son aspect glacé, il y avait un feu ardent et toujours jeune. Une tyrannie sans contrôle le courbait esclave : il n'avait ni jouissances ni peines qui ne fussent en cet amour. Et, depuis des années, il se roidissait en une lutte amère et vaine.

Il se sentait haï, méprisé, raillé : il aimait davantage; le dédain l'aiguillonnait; l'insulte l'attirait; on lui ordonnait des choses insensées, à lui, l'homme du calcul précis et de la raison droite. Et il obéissait!

Son tyran ne lui donnait ni repos ni trêve. Cette fortune qu'il avait gagnée par le crime n'était point à lui, et, bien qu'il menât une vie d'anachorète, il puisait à la caisse commune avec plus d'âpreté qu'Albert de Geldberg lui-même, le jeune homme prodigue et fastueux. Ses mains n'étaient qu'un canal. L'or enlevé coulait entre ses doigts; et, pour prix de tant de sacrifices, il récoltait çà et là une parole amère, un sourire moqueur, une insulte.

C'était assurément justice : la femme qui châtiait ainsi était plus perverse encore que lui peut-être; mais ici elle ne faisait que se venger.

Il est, dit-on, deux sortes de serpents venimeux, ceux qui se jettent sur tout venant, et ceux qui gardent leurs morsures pour le moment de la colère. Reinhold était de la première espèce, et José Mira de la seconde.

Reinhold mordait à l'étourdie, il faisait le mal en prodigue ; Mira fût devenu inoffensif, faute de motif pour nuire; mais il y avait derrière lui cette femme dont la tyrannie l'excitait, et le venin revenait sous sa dent.

Une fois en train, il était capable d'aller plus loin que le chevalier lui-même, parce qu'il savait penser et se taire.

Il était la tête de l'association. Reinhold, impudent et hardi quand il ne s'agissait point de braver un danger matériel, en était le bras.

A présent, comme autrefois, le chevalier se mettait toujours en avant de grand cœur; il besognait intrépidement et en artiste. Quand l'intrigue manquait, il montait des entreprises commerciales pour son propre compte, et mettait à combiner des chances usuraires toutes les ressources de son esprit pointu et mesquin. Mais ces petites déprédations, demi-légales, ne pouvaient l'intéresser qu'à demi, et sa nature, audacieuse vis-à-vis de certains périls, avait vraiment besoin de luttes plus émouvantes.

Le masque du docteur n'était pas à beaucoup près aussi heureux que celui de son associé. Sa physionomie lugubre repoussait au premier aspect. Quoiqu'il eût les façons d'un homme du monde, et que la gravité poussée même jusqu'à l'excès aille bien à certaines positions, son aspect seul mettait en défiance. Il avait l'abord glacial, la parole emphatique et pénible à la fois; on eût dit qu'il y avait toujours un mensonge derrière son geste faux et une trahison sous sa phrase embarrassée.

Quant au jeune M. de Geldberg, il n'avait point comme ses deux associés un poids

de sang sur la conscience. Il ignorait le crime qui avait enrichi sa famille, et ne savait rien du passé. C'était tout bonnement un jeune seigneur du commerce, rompu aux stratagèmes acceptés à l'aide desquels les trafiquants se pipent entre eux et plument les autres. L'usure l'avait bercé ; il ne savait d'autre vertu que le gain, et sa morale était l'arithmétique. On lui avait donné pourtant une éducation brillante ; il lui en restait beaucoup de vide dans l'esprit et dans le cœur, une très-magnifique écriture de registres et la science des quatre règles, perfectionnée jusqu'à l'abus.

Tous les lions ne sont pas des fats, mais quand ils le sont c'est merveille : il était lion et fat.

Il aimait les danseuses, et il adorait les chevaux ; il pariait britanniquement, et dessinait ses gilets lui-même.

Les gens comme lui deviennent parfois quelque chose, en dépit de l'axiome : De rien, on ne peut rien faire.

Ce fut Albert de Geldberg qui rompit le premier le silence. Pendant que José Mira se taisait prudemment et que le chevalier de Reinhold cherchait ce qu'il allait dire, il mit gaillardement le lorgnon à l'œil et regarda l'intrus d'un air mauvais.

— Que signifie cette parole, demanda-t-il de l'accent le plus dédaigneux qu'il pût trouver, et que peut nous vouloir cet homme ?

— Cet homme vous veut toutes sortes de choses, monsieur Abel de Geldberg, répondit le baron avec un second salut, aussi grave et aussi courtois que le premier ; il y a bien longtemps que cet homme connaît votre maison, et qu'il désire entrer avec vous en relations d'affaires.

Abel toisa le baron des pieds à la tête, et ne vit en lui qu'un grand garçon, revêtu d'un manteau poudreux et chaussé de bottes non cirées.

Il haussa les épaules et se tourna vers ses associés. Mira regardait l'étranger en dessous avec beaucoup d'attention. Il y avait sur le visage de M. de Reinhold un étonnement qui semblait ne plus se rapporter à la brusque apparition de cet hôte inattendu, et une sorte de doute éveillé vaguement.

On eût dit qu'il cherchait à voir au fond de sa mémoire, et qu'il rappelait avec effort des souvenirs rebelles.

— Ce doit être un fou ! dit Abel s'adressant à ses deux associés.

— Évidemment, murmura le chevalier de Reinhold qui essayait de garder son ton léger.

— Le plus simple est de sonner pour le faire mettre dans la rue.

— Sans doute, dit encore le chevalier du bout des lèvres.

D'un mouvement rapide, il se rapprocha du docteur Mira qui était à deux pas en arrière.

— Je crois avoir vu ce visage-là quelque part, murmura-t-il.

— Non pas ce visage-là, répliqua le Portugais dont les yeux étaient baissés, mais deux autres qui lui ressemblaient beaucoup, en effet.

— Il doit y avoir longtemps.

— Bien longtemps !

— Aidez-moi donc, docteur ! cela est important pour savoir la contenance qu'il faut prendre, et nous faisons ici de fort ridicules figures.

— Il y a vingt ans, dit tout bas le docteur.

— Du diable si je me souviens !

Mira prononça tous bas deux noms :

— Ulrich ! Gunther !

Le chevalier frappa dans ses mains, et ses traits se rasséréènerent tout à coup

— Les comtes! s'écria-t-il, c'est pardieu bien cela!

Il ajouta :

—Ma foi! je craignais pis, car il est certain que le vieux Gunther n'a pas pu ressusciter et rajeunir. Ces coquins de hasards vous mettent toujours martel en tête. Eh bien! Abel, reprit-il en se tournant vers son jeune associé, vous avez parlé de sonner et je n'y vois pas d'empêchement.

Pendant les deux ou trois secondes qu'avait duré ce rapide entretien du docteur et du chevalier, Rodach était resté sur le seuil, immobile et les bras croisés.

— Je viens de loin, dit-il, en ce moment, et tout exprès pour vous voir, messieurs. Je vous préviens que, si vous me faites chasser avant de m'avoir entendu, vous vous en repentirez toute votre vie.

Abel éclata de rire et se dirigea vers la sonnette; le chevalier voulut rire aussi, mais ce fut de mauvaise grâce. José Mira garda son sérieux mortuaire.

Au moment où le jeune de Geldberg mettait la main sur le cordon de la sonnette, la bouche du docteur s'entr'ouvrit, et il laissa tomber deux ou trois paroles comme à contre-cœur.

— Ne vous pressez pas, Abel, dit-il; le plus prudent serait de savoir.

— Savoir quoi? s'écria le jeune homme en agitant la sonnette dont le tintement aigre retentit au dehors.

— Savoir au moins le nom de celui que vous chassez, monsieur de Geldberg, répondit le baron de Rodach en élevant la voix légèrement; savoir si cet homme est un fou, comme vous dites, ou bien un sage, un mendiant, comme il peut en avoir l'apparence, ou bien un homme plus riche que vous.

— Que nous fait tout cela? interrompit Abel.

Reinhold et Mira se consultaient du regard.

— Savoir encore, reprit Rodach sans se presser, si cet inconnu, qui apparaît au milieu de vous malgré vous, n'a point le droit d'entrer comme chez lui dans votre chambre du conseil; savoir enfin s'il n'apporte pas dans une de ses mains de quoi perdre votre maison, fût-elle au faîte des prospérités, et dans l'autre de quoi la sauver, fût-elle sur le penchant de sa ruine.

La porte par où était sorti le caissier Moreau s'ouvrit à ces dernières paroles, et un domestique en livrée s'y montra.

— Ces messieurs ont sonné? dit-il.

Le jeune M. de Geldberg étendit sans façon le doigt vers Rodach, afin de le désigner au valet et d'ordonner son expulsion.

Mais, à l'instant où il ouvrait la bouche, le docteur José Mira le prévint en disant brusquement :

— Qu'on défende sévèrement notre porte, et qu'on empêche de monter même les employés de la maison. Sortez!

Le jeune M. de Geldberg demeura bouche béante, et le domestique disparut.

— Maintenant, monsieur, dit José Mira qui fit un pas en avant, soyons bref, je vous prie. Qui êtes-vous et que voulez-vous?

— Pardieu! docteur, s'écria Abel en tournant le dos avec dépit, mon expédient était, je pense, tout ce qu'il y a de plus bref au monde, et si vous m'aviez laissé faire, monsieur serait déjà au bas de l'escalier.

— Je vous donne un quart d'heure, mon jeune monsieur, répondit Rodach, pour



Le geôlier de Francfort est un habile homme. (Page 274, col. 1.)

chanter la palinodie et remercier don José Mira des paroles sages qu'il vient de prononcer. Quant à être bref, ajouta-t-il en se tournant vers ce dernier, tout ce que je puis vous promettre, c'est d'y faire mes efforts, car nous avons plus d'un compte à débrouiller ensemble. Avant de commencer, je vous prie de ne point vous formaliser si je prends la liberté de m'asseoir.

Il n'y avait point de siéges dans la petite chambre où se trouvaient les trois associés. Rodach rentra dans la pièce principale, et se dirigea vers le foyer, entouré d'excellent fauteuils.

Les associés restèrent seuls durant une seconde, et Rodach put les entendre chuchoter vivement. Lorsqu'ils entrèrent à leur tour, M. le chevalier de Reinhold avait pris un sourire tout affable. Abel de Geldberg n'avait plus l'air impertinent qu'à moitié; il n'y avait que le docteur Mira qui n'eût point changé de physionomie.

Dès l'abord, il avait senti ce qu'il y avait d'imprudent et de dangereux dans la conduite de son jeune associé. Cet inconnu,

qui arrivait ainsi à l'improviste, lui inspirait de graves inquiétudes, qu'il venait de faire partager à ses compagnons. La réserve et la prudence étaient désormais à l'ordre du jour.

Rodach s'était laissé tomber dans le meilleur fauteuil, au coin du feu.

— Mille fois pardon, messieurs, reprit-il, si j'en use ainsi à mon aise ; mais j'ai fait une longue route hier, et je n'ai point fermé l'œil cette nuit; je suis très-las. Veuillez vous asseoir et m'écouter : j'ose espérer que nous allons parfaitement nous entendre.

Il s'arrangea commodément dans son fauteuil et approcha du feu ses grosses bottes de voyage.

Les trois associés prirent place ; ils s'apercevaient vaguement que l'étranger, si mal accueilli d'abord, gagnait peu à peu le dessus. Ils étaient chez eux, et avant que cet homme eût parlé seulement, il s'emparait, pour ainsi dire, de la présidence, ne leur laissant qu'un rôle secondaire.

Il était à l'aise, et le trouble restait pour eux.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées depuis qu'on avait agité la question de savoir s'il ne fallait point le chasser comme un misérable, et maintenant il semblait le maître.

— J'étais là pendant que vous causiez avec votre caissier... reprit-il.

— Et vous vous êtes permis d'écouter? interrompit le jeune M. de Geldberg, qui eut comme une dernière velléité de hauteur.

— Je ne puis dire non, répliqua M. de Rodach; j'ai entendu à très-peu de chose près tout ce que vous avez dit à votre caissier, et tout ce que vous vous êtes dit entre vous après le départ de ce brave homme. Mais que cela ne vous désole pas, mes chers messieurs ; vous avez été en tout ceci remarquablement discrets, et si je n'en savais pas plus long que cela, mon Dieu! vous n'auriez pas besoin de me craindre !

— Avons-nous donc à vous craindre? demanda M. de Reinhold sans perdre son sourire.

— Oui, monsieur le chevalier. Ce caissier me paraît un digne serviteur, mais un peu exigeant. Il a cependant oublié un compte parmi ceux qu'il vous a demandés.

— Comment cela? dit Reinhold.

— Il a réclamé, ce me semble, le compte Van Praët, d'Amsterdam ; le compte Yanos Georgyi, de Londres, et le compte Laurens, de Paris. Mais il n'a point parlé du compte Zachœus Nesmer, de Francfort-sur-le-Mein.

La figure de José Mira s'assombrit davantage. Le jeune M. de Geldberg devint sérieusement attentif.

— Mais, dit encore Reinhold qui avait de la peine à garder son sourire, notre correspondant et ami le patricien Zachœus Nesmer est mort.

— C'est vrai, monsieur le chevalier.

— Et il n'a point laissé d'héritier.

— Si fait, monsieur, un neveu, fils de sa sœur, qui est encore enfant, et à qui les lois ont donné un tuteur. Pour en revenir à votre caissier, mon arrivée vous met à ce sujet hors de peine. Si vous renvoyez le bonhomme, je m'offre en effet à le remplacer; si vous tenez à le garder, je puis vous fournir à l'instant même les vingt mille francs qu'il demande.

— Mais, monsieur, murmura le chevalier, la maison de Geldberg n'a pas besoin...

— Cartes sur table, s'il vous plaît! interrompit le baron qui changea de ton tout à coup; j'en sais aussi long que vous-mêmes sur la maison de Geldberg, qui peut m'avoir, à son choix, pour ami ou ennemi.

Reinhold et Mira le regardèrent avec une visible épouvante. Abel de Geldberg ne comprenait plus.

Rodach tira de sa poche un portefeuille, et y prit vingt billets de banque qu'il mit sur la cheminée.

— Veuillez sonner, monsieur de Geldberg, dit-il, et envoyer cet argent à la caisse.

Abel obéit machinalement.

Un domestique entra, qui emporta les vingt billets.

Le baron ouvrit un autre pli de son portefeuille, et y choisit quatre ou cinq bandes de papier, froissées par d'innombrables attouchements.

— Je dois vous avouer, poursuivit-il, que je ne m'attendais pas, en arrivant ici, à trouver la maison dans un si triste état. Je venais pour toucher à la caisse de Geldberg cent trente mille francs de traites exigibles, que voici.

— Cent trente mille francs! répétèrent en chœur les trois associés.

— Échéance de mars dernier, continua le baron de Rodach, présentées et non payées. Je possède, en outre, des traites pour une somme double, exigibles au 1er mars prochain.

— Mais nous étions en compte avec Zachœus Nesmer, notre ami, s'écria Reinhold, et ces effets ne représentent point une dette réelle!

— S'il y a procès, répliqua froidement le baron, vous ferez valoir vos moyens, mes chers messieurs; mais pour le moment ne vous préoccupez point de cela : l'héritier de Zachœus peut attendre, et son intérêt, comme le mien, est de soutenir la maison de Geldberg.

— Le vôtre? murmura le docteur. Quel peut-il être?

— Il vous souvient sans doute, messieurs, reprit Rodach en fermant son portefeuille, d'une lettre que vous reçûtes il y a un an, à peu près six semaines après la mort du patricien Zachœus Nesmer. Cette lettre vous annonçait la venue du baron de Rodach, qui avait eu la confiance du patricien Nesmer durant sa vie, et qui se trouvait chargé des intérêts de la succession après sa mort.

— C'est moi-même qui reçus cette lettre, répondit Abel de Geldberg; je ne connaissais point ce baron de Rodach, et les faits qu'il avançait me semblaient sujets à contestation; mais je me réservais de le recevoir comme il convient à un gentilhomme. Il n'est jamais venu.

— Il s'est fait attendre un peu, c'est vrai, répliqua l'étranger; les voyages l'ont retenu. Il a parcouru la Suisse et l'Italie, mais enfin le voilà : je suis le baron de Rodach en personne.

XIV

LES TROIS CLEFS

Au nom de Rodach, les trois associés saluèrent, et le jeune M. de Geldberg aussi bas que les autres.

— Si monsieur le baron avait eu la bonté de nous dire son nom tout de suite... balbutia-t-il.

— Mon jeune monsieur, répliqua Rodach, j'ai vu bien des négociants en ma vie, et je me formalise seulement dans un salon ou dans la rue : jamais dans un comptoir. Ne prenez pas la peine de vous excuser, puisque le mal vient de moi. Comme je vous le disais dans ma lettre, dont, à ce qu'il paraît, vous gardez un souvenir très-vague, j'ai fait pendant un an toutes les affaires de votre correspondant et ami Zachœus Nesmer. Cet honnête homme n'avait pour moi aucun secret... je connaissais sa vie présente et passée, et je n'ignore rien des rapports excessivement intimes (il appuya sur ces derniers mots) qui existèrent à une autre époque entre lui, ces deux messieurs et Mosès de Geldberg.

Le sourire de Reinhold se changea en grimace; Mira lui-même ne put retenir un léger froncement de sourcils.

— Je sais tout, reprit Rodach, absolument tout, depuis la mort du comte Ulrich jusqu'à celle de Nesmer lui-même!

La voix de Rodach eut comme un tremblement imperceptible en prononçant le nom d'Ulrich de Bluthaupt; mais sa physionomie demeura calme et ferme.

— Ce qui me manquait, poursuivit-il, c'était la connaissance de ce qui s'est passé dans cette dernière année. Je suis venu pour m'informer et savoir; le hasard m'a servi, j'ai appris ce que vous auriez voulu me cacher peut-être, les dangers sérieux qui menacent la maison de Geldberg.

— Monsieur le baron, répliqua Reinhold, ces dangers sont plus apparents que réels. En somme, la maison a des espérances magnifiques, qui ne peuvent guère lui échapper.

— C'est justement sur ce point que je désirais vous interroger. Mais, encore une fois, pas de réticences, je vous conjure; vous êtes les plus forts débiteurs de la succession Nesmer, et notre intérêt évident est de vous soutenir. Ainsi, regardez-moi d'avance comme un de vos associés, et parlez-moi comme à un homme dont le temps, l'influence et la bourse sont momentanément tout à vous.

Reinhold se leva dans un accès subit de gratitude, et tendit sa main au baron, qui la toucha. Il sentit la main du baron froide et toute frémissante; mais il n'y prit point garde et la secoua le plus cordialement qu'il put.

Abel et Mira crurent voir en ce moment un voile de pâleur tomber sur le visage de Rodach.

— Messieurs, s'écria Reinhold en se tournant vers eux, je pense qu'il ne peut y avoir chez nous qu'un seul avis; l'offre que M. le baron nous fait avec tant de franchise doit être acceptée de même.

— C'est mon opinion, dit le docteur Mira.

Il y avait dans cette conversation beaucoup de choses que le jeune M. de Geldberg ne saisissait point; mais il crut devoir faire semblant de comprendre, et répéta en s'inclinant :

— C'est mon opinion, et, pour mon compte, j'accepte avec reconnaissance.

— Avec cette aide inespérée que notre étoile nous envoie, poursuivit M. de Reinhold qui retrouvait sa faconde de beau parleur, nous sortirons d'un pas difficile et nous parviendrons à nous acquitter envers l'héritier de notre correspondant et ami le patricien Nesmer. Puisque ces messieurs me donnent carte blanche, je vais vous dire tout au long le beau côté de notre situation. Personnellement, ma position est pleine d'avenir; en dehors de la maison, j'ai fondé quelques petites entreprises qui prospèrent à souhait. Ma centralisation des loyers du Temple surtout, — œuvre à la fois philantropique et commerciale, — donne déjà de beaux bénéfices, auxquels je suis prêt à faire participer l'association, moyennant une indemnité convenable. Je suis en outre sur le point de contracter un très-riche mariage. Ainsi, comme vous le voyez, monsieur le baron, vous n'avez pas tout à fait affaire à des mendiants, et les avances que vous pourrez nous servir ne courent assurément aucun risque.

Rodach fit de la main un geste qui voulait dire :

— Passez.

— Quant à la maison elle-même, continua M. de Reinhold, elle a l'emprunt argentin,

qui lui assure d'énormes rentrées dans un temps peu éloigné; la *Cérès*, banque générale des agriculteurs, dont les actions sont en hausse, comme vous pourrez le voir à la Bourse; enfin l'affaire des affaires, le grand coup qui doit changer tout notre cuivre en or, le railway de Paris à***, Compagnie des grands propriétaires!

— Est-ce organisé? demanda Rodach.

— Pas encore. Ah! ah! cher monsieur, cela ne s'organise pas comme vous paraissez le penser! il y a des difficultés. Les chemins de fer sont en baisse, et, s'il faut l'avouer, le manque de fonds nous arrête ici comme partout. Mon Dieu! il faut bien le dire, puisque nous parlons ici à cœur ouvert, sans la retraite de notre respectable ami et associé, Moïse de Geldberg, ce serait par centaines de millions que la maison compterait aujourd'hui. Et notez que je n'exagère point, cher monsieur; la preuve, c'est que l'opinion du monde nous donne encore cette puissante fortune.

— C'est la vérité, dit Rodach; moi-même je croyais...

— Cher monsieur, interrompit Reinhold, ce sera notre salut; mais la vérité est que nous sommes passablement déchus. Ne me faites pas de signes, docteur : je sais ce que je dis, et une entière franchise peut seule nous mériter la confiance de M. le baron.

Abel fit un geste de complet assentiment.

Le chevalier reprit :

— Cette Compagnie des grands propriétaires s'assied déjà sur d'excellentes bases, et doit nous faire remonter, j'en suis sûr, au point d'où nous sommes descendus... descendus, hélas! par notre faute, ajouta Reinhold avec un gros soupir. Si l'entreprise réussit, comme c'est probable, nous redonnons à la maison une importance européenne, et tous nos péchés sont expiés. Pour cela, croyez-nous, nos mesures sont assez bien prises; rien n'a été négligé; nous avons dépensé une bonne part de notre actif à donner de ces preuves d'opulence qui valent presque l'opulence elle-même, aux yeux de la plupart des hommes. Jamais Geldberg n'avait été plus somptueux, plus prodigue! Nos employés dépensent autant d'argent que des fils de famille. On parle de nos fêtes dans les journaux, et nos salons n'ont guère de rivaux à Paris.

— Le fait est, dit le jeune M. de Geldberg en relevant sa moustache avec tout plein de complaisance, le fait est, monsieur le baron, que nous sommes les lions cette année.

Le docteur ne prenait aucune part à l'entretien et semblait perdu dans ses réflexions. Son œil morne, qui paraissait comme enfoui dans les profondeurs de son orbite, était fixé à demeure sur la figure de M. de Rodach.

— Mais cela ne suffisait plus, reprit le chevalier de Reinhold; on a beau jeter l'argent par les fenêtres, un bal est toujours un bal, et il y en a tant! Pour faire du nouveau dans ce genre, il faudrait, je crois, aller danser au Père-Lachaise!

— Ah çà! fit le baron, je ne vois pas parfaitement le rapport qu'il y a entre vos bals...

— Et la Compagnie des grands propriétaires? s'écria Reinhold en éclatant de rire.

— On voit bien que M. le baron n'est pas de Paris! dit Abel avec ce ton orgueilleusement modeste d'un homme qui croit faire un bon mot.

— Ah! cher monsieur, cher monsieur, reprit le chevalier, nous ne sommes pas ici dans votre vertueuse Allemagne! Nos bals sont ici la grosse caisse et le tambour. C'est bien un peu usé; tout le monde le dit, mais tout le monde s'y laisse prendre. Il y a cent ans qu'on connaît cela, et dans cent ans la recette sera encore en usage. Quoi qu'il en soit, nous avons voulu perfectionner le procédé, innover quelque peu dans cette

voie brillante mais trop battue, frapper un coup, enfin, qui pût réellement étonner et éblouir. Nous avons résolu d'inviter Paris à notre château d'Allemagne!

— Au château de Bluthaupt? dit le baron d'une voix sourde.

– Au château de Geldberg, si vous le permettez, interrompit Abel.

— Ce sera un moyen, poursuivit le chevalier, d'utiliser cet immeuble, qui ne nous rapporte presque rien à cause de la mauvaise volonté des anciens vassaux de Bluthaupt, et qui représente, en définitive, un immense capital. On peut dire qu'en ceci notre vieil ami Moïse de Geldberg a contribué, pour sa part, à la décadence de la maison; car c'est ce domaine de Bluthaupt, conservé par nous en dépit de tout bon sens, qui est l'origine de ces créances dont vous êtes porteur, ainsi que de nos dettes envers Yanos Georgyi et meinherr Van Praët. Mais enfin il n'importe; dans cette circonstance, à tout le moins, le vieux schloss nous sera bon à quelque chose. Nous y donnerons une fête qui durera quinze jours.

— Il faudra pour cela une somme considérable, dit le baron.

— Une somme énorme, cher monsieur, énorme! Mais ce sera étourdissant!

— On n'aura jamais rien vu de pareil! dit Abel en se frottant les mains; des bals dans le parc!...

— Des pêches de nuit comme en Écosse!

— Des chasses aux flambeaux, comme celles du surintendant Fouquet !

— Des tournois plus beaux que celui de lord Erlington!

— Des promenades féeriques! des courses au clocher! des laisser-courre comme on n'en voit point dans les forêts royales!

— Et je veux qu'au retour, s'écria Reinhold avec un élan de véritable enthousiasme, toutes les actions de notre chemin de fer soient souscrites par des noms qui enlèveront l'adjudication!

Le baron de Rodach réfléchit pendant un instant.

— J'approuve cette idée, dit-il enfin, et je vous aiderai.

— Vous êtes notre providence! s'écria Reinhold, car c'étaient les fonds qui nous manquaient.

— Je vous aiderai volontiers, répéta Rodach; mais les paroles de votre caissier ne sont point faites pour m'inspirer une confiance excessive, et, si vous videz votre caisse à mesure que je la remplirai...

— Nous prendrons l'engagement formel... commença Reinhold.

— Cela ne me suffit pas, dit le baron; il me faut d'autres garanties.

— Lesquelles? demanda Reinhold.

— Je veux que vous me remettiez vos clefs de la caisse.

Les trois associés se récrièrent à la fois.

— Messieurs, reprit Rodach d'un ton de courtoisie froide, vous venez, je l'espère, de me parler sans détours. Avec ce que vous m'avez dit et ce que je savais à l'avance, je vous connais comme si nous étions en relations depuis vingt ans. Il me plaît de m'unir à vous en ce moment et de vous soutenir de toutes mes forces. Croyez-moi, ne me refusez pas.

— Assurément, monsieur le baron, commença le chevalier de Reinhold en prenant des façons diplomatiques, nous sommes fort honorés...

— C'est à prendre ou à laisser, interrompit Rodach; en définitive, si je voulais employer contre vous des moyens de rigueur et poursuivre par les voies légales le payement de mes traites, il y a vingt à parier contre un que la maison de Geldberg ne se laisserait pas mettre en faillite pour si peu...

— Sans doute, murmura Abel; mais...

— Permettez! Il se trouve, au contraire,

que mon bon plaisir est de ne point augmenter les embarras de la maison. Bien plus, je lui offre ma bourse et tout ce que je puis posséder de pouvoir. Cela me donne des droits, messieurs, et j'en use.

Il tira sa montre de sa poche et regarda l'heure.

— J'ai encore plusieurs choses à vous dire, ajouta-t-il, et il se fait tard déjà. Veuillez vous décider, je vous prie.

Les trois associés se consultèrent du regard.

Contre toute attente, ce fut le docteur José Mira qui s'exécuta le premier.

— A bien réfléchir, dit-il en pesant ses mots comme d'habitude et en tenant ses yeux baissés, la demande de M. le baron me semble juste.

Abel et Reinhold se regardèrent avec surprise.

Mira se leva et remit sa clef à Rodach avec un solennel salut.

— Ma foi! dit le jeune M. de Geldberg après un instant de silence, puisque M. le baron alimente notre caisse, il peut bien en avoir les clefs!

— Soit, ajouta Reinhold; j'ai, pour ma part, toute confiance en la loyauté de M. le baron.

Il se pencha vers Rodach, et tout en lui présentant sa clef avec beaucoup de bonne grâce, il ajouta tout bas :

— Je désirerais avoir quelques minutes d'entretien particulier avec monsieur le baron, et, si ce n'était abuser de son obligeance, je le prierais de monter à mon appartement avant de quitter l'hôtel.

Rodach accepta le rendez-vous par un signe de tête, et tendit la main vers le jeune M. de Geldberg, qui se penchait vers lui de l'autre côté.

— S'il était possible à monsieur le baron, murmura le jeune homme avec rapidité, de m'accorder un instant d'audience, je serais charmé de le recevoir chez moi, lorsqu'il mettra fin à cette entrevue.

Rodach accepta d'un second signe de tête.

En ce moment, on frappa doucement à la porte de l'antichambre, et le camarade de Klaus entra, tenant deux lettres à la main.

Pendant qu'Abel et Reinhold se tournaient vers le domestique, Rodach sentit un doigt toucher légèrement son épaule, et la voix de José Mira lui glissa ces mots à l'oreille :

— J'aurai l'honneur de vous parler dès que nous pourrons nous trouver sans témoins.

Reinhold prit les deux lettres des mains du domestique.

L'une de ces lettres était de Paris. Rodach reconnut de loin, sur l'adresse de l'autre, avec un certain sentiment d'inquiétude qu'il se garda de laisser paraître, le timbre de poste de Francfort-sur-le-Mein.

XV

LA PREMIÈRE LETTRE

Abel de Geldberg n'avait point les mêmes motifs que ses associés pour accepter l'intervention forcée de M. le baron de Rodach. Il n'y avait aucune menace dans son passé, et sa conscience ne gardait d'autre charge que les peccadilles communes à tous les fils du commerce.

Néanmoins il ne songeait déjà plus à se

révolter. Les traites renfermées dans le portefeuille de Rodach étaient, à elles seules, une arme suffisante. Le jeune M. de Geldberg devinait d'ailleurs vaguement qu'il y avait entre la maison et Rodach un secret qui doublait la portée de cette arme. Enfin le baron, qui aurait pu frapper, se donnait au contraire un rôle de sauveur. Abel voyait en lui un associé nouveau, qui pourrait diminuer sa part de bénéfice dans l'avenir, mais qui était pour le présent une manière de Providence.

Loin de nourrir des pensées hostiles contre le nouveau venu, Abel songeait à l'utiliser pour son propre compte et à s'appuyer sur lui de son mieux.

Reinhold et le docteur avaient à peu près des idées pareilles. Ils avaient, en outre, la conscience entière de leur sujétion et de l'impuissance où ils étaient de combattre avec espoir de vaincre.

Il leur semblait que le baron avait absolument les mêmes intérêts qu'eux, et c'était là leur espoir.

Le baron se présentait aux lieu et place du patricien Zachœus, ancien associé de la maison ; les ennemis de la maison étaient par conséquent ceux de M. le baron, et quels que fussent ses sentiments personnels, il ne pouvait être pour Geldberg qu'un allié.

Ce passé, qu'il paraissait connaître, et que les allusions de sa parole avaient effleuré, appartenait à Zachœus Nesmer comme à Geldberg et Cie ; les deux fortunes avaient une source pareille, et la position même du baron de Rodach le faisait en quelque sorte solidaire de ce passé commun.

Restait la question de savoir jusqu'à quel point M. de Rodach était bien véritablement le représentant de la succession Nesmer.

De ce fait, il n'avait apporté d'autre preuve que son dire et les traites qui étaient en sa possession.

Les associés n'avaient jamais entendu parler de ce neveu de Zachœus, dont Rodach se prétendait le tuteur ; mais il faut bien convenir que le moment eût été mal choisi pour exiger rigoureusement des explications qu'on ne leur offrait point.

Le baron avait trop d'avantages. D'ailleurs il offrait la paix ; ce n'était pas le moment de soulever un cas de guerre. Tant qu'il s'agissait seulement de recevoir son argent et d'user de son influence offerte, on pouvait bien fermer les yeux quelque peu, sauf à les rouvrir plus tard, en temps opportun.

A tout prendre, si le baron portait avec lui une crainte, sa présence inattendue amenait aussi des espoirs. Sa conduite semblait annoncer un esprit confiant et prodigue ; chacun des associés se promettait de le sonder en tête-à-tête, et chacun espérait faire servir le hasard de cette arrivée à son intérêt particulier.

Pour toutes ces causes, il y avait dans cette entrevue, dont le début annonçait une bataille, une sorte de cordialité tôt venue, étrange quant au résultat, explicable quant aux causes.

Depuis le peu de temps qu'elle durait, cette entrevue, les trois associés avaient fait bien du chemin. On n'eût retrouvé sur leurs visages affables nulle trace de ce mépris hostile qui avait accueilli l'entrée de Rodach, nulle trace de l'effroi qui avait suivi la première surprise.

Les choses s'arrangeaient ; tout était pour le mieux.

Le baron seul restait toujours le même, et sa physionomie n'avait point changé.

Maintenant qu'il avait, pour ainsi dire, bataille gagnée, il ne paraissait pas plus à l'aise qu'au début de l'entretien. C'était toujours le même front calme et digne, le même regard plein de franchise et de fermeté.

Une seconde avait suffi pour faire disparaître le léger trouble que lui avait causé la vue d'une lettre portant le timbre de poste de Francfort-sur-le-Mein. Aucun des associés n'avait eu le temps de remarquer le nuage qui venait de passer sur ses traits.



Je trouvai un enfant misérablement couvert. (Page 283, col. 1.)

— C'est de Bodin? dit le jeune M. de Geldberg.

— Je le pense, répliqua Reinhold en examinant l'adresse. Si monsieur le baron veut bien le permettre, nous allons nous en assurer à l'instant.

— Faites, messieurs, dit Rodach.

Reinhold déchira l'enveloppe avec une certaine précipitation, et se mit à lire tout bas.

Tandis qu'il lisait, ses sourcils se fronçaient et ses épaules avaient des mouvements de dépit.

— C'est, en effet, de Bodin, dit-il; et le pauvre garçon n'est pas plus avisé qu'autrefois! La bonté que nous témoigne monsieur le baron lui donne le droit de connaître toutes nos affaires, les petites comme les grandes... Bodin, ajouta-t-il en se tournant vers Rodach et en reprenant son sourire, est un de nos employés que nous avons dépêché au château de Geldberg pour surveiller

les préparatifs de notre fameuse fête. Comme il devait passer par Francfort, nous lui avions donné mission de s'informer un peu et de savoir ce que devenaient les trois bâtards de Bluthaupt dans leur prison.

— Ah! dit Rodach en exagérant, sans y penser, son air d'indifférence.

— Oui, reprit Reinhold; ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre, monsieur le baron, que ces trois aventuriers sont les ennemis les plus acharnés de la maison de Geldberg!

— En effet, répliqua Rodach, il y a bien longtemps que j'ai entendu parler de cela pour la première fois Eh bien! que vous dit cet employé?

— Rien du tout! s'écria Reinhold qui haussa les épaules; il s'est présenté à la prison de Francfort, et il prétend qu'on n'a pss voulu lui en ouvrir les portes.

— Voilà tout?

— A peu près. Il ajoute cependant qu'il a pris des renseignements dans la ville, et que l'opinion commune est que cette fois-ci les bâtards ne s'échapperont point. Vous savez, ils se sont évadés déjà de presque toutes les prisons d'Allemagne...

— On le dit.

— C'est un fait.

— Il paraît, ajouta le jeune M. de Geldberg, que ce sont trois gaillards résolus que rien n'arrête!

— On le dit, répéta le baron. Et qu'ajoute encore votre employé?

— Que le geôlier de Francfort est un habile homme, tenant énormément à sa charge, et veillant nuit et jour sur ses captifs.

— Maître Blasius mérite assurément ces éloges. Après?

— Bodin n'en dit pas davantage.

Le baron se renversa sur le dossier de son fauteuil.

— C'est peu de chose, en effet, murmura-t-il du bout des lèvres; et, s'il vous plaît d'en savoir plus long sur ce sujet, je me mets à vos ordres.

Le docteur Mira, qui avait repris sa place et se tenait, suivant sa coutume, depuis quelques minutes, dans l'attitude d'une grave et silencieuse méditation, releva ses yeux tout à coup et parut écouter attentivement.

— Connaîtriez-vous donc ces hommes? demandèrent à la fois Reinhold et Abel

— Je les connais, répondit Rodach, et j'arrive, moi aussi, de Francfort.

— Vous les avez vus depuis qu'ils sont en prison?

— Plusieurs fois et depuis moins longtemps que cela. Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que l'un de ces messieurs, Otto, a été fort avant dans la confiance de feu le patricien Zachœus Nesmer, sous le nom d'Urbain Klob?

— Nous avons entendu parler de cela, dit Reinhold, mais seulement depuis la mort de notre correspondant Zachœus, et c'est à peine si nous pouvions y croire!

— C'était la vérité pourtant. Ce prétendu Klob avait été si loin dans l'amitié de notre commun patron, qu'il en savait plus long que moi-même. A cause de cela, j'ai eu occasion de pénétrer jusqu'à lui, de temps à autre, afin d'obtenir certains renseignements qui me manquaient et dont j'avais besoin dans ma position nouvelle. En le voyant, j'ai vu ses frères.

Il y avait des émotions diversses sur les traits des trois associés. Abel était pâle et son visage exprimait une sorte de terreur. Reinhold et José Mira examinaient le baron avec une curiosité avide.

— Est-il vrai qu'ils se ressemblent trait pour trait? demanda Reinhold.

— Il y a bien quelque chose comme cela,

répliqua Rodach, mais, vous savez, on exagère toujours.

— Et ressemblent-ils au comte Ulrich leur père? demanda le docteur dont l'œil était en feu en ce moment.

— Non, répondit Rodach sans hésiter.

— Et que disent-ils? demanda Reinhold.

— Ils disent qu'ils ont tué le patricien Zachœus Nesmer, l'un des assassins de leur père.

Reinhold et Mira baissèrent les yeux à la fois.

— Comment! s'écria le jeune de Geldberg, ils avouent!

— Pas devant la justice. Mais ils l'ont avoué devant moi; je dirai plus, ils s'en font gloire.

— Ce sont des scélérats endurcis! murmura le jeune homme.

— Ce sont des hommes résolus, dit le baron en fixant son regard froid sur les deux autres associés, et qui ne comptent qu'avec leur conscience.

— Êtes-vous donc leur ami? balbutia Reinhold.

Le baron fronça le sourcil, et son œil hautain eut un éclair.

— Je suis le baron de Rodach, répliqua-t-il en relevant la tête; leur père m'a refusé autrefois la main de sa fille Margarethe qui m'aimait, et je déteste tout ce qui touche de près ou de loin au sang de Bluthaupt!

Ces paroles, prononcées avec une énergie soudaine, ramenèrent le sourire aux lèvres du chevalier de Reinhold; la lugubre figure du docteur Mira lui-même se rasséréna quelque peu.

— Vous nous parlez de bien longtemps, monsieur le baron, dit Reinhold, mais maintenant que j'y pense, il me semble, en effet, avoir ouï compter cette histoire. On vous refusa la jeune comtesse Margarethe pour la donner au vieux Gunther le sorcier...

Le baron prit cet air de mélancolie grave qu'amènent les douloureux souvenirs évoqués subitement.

— J'étais presque un enfant, murmura-t-il, quand je la vis partir; il me sembla que l'avenir se voilait pour moi; mon sang se glaça. Oh! oui, je souffris cruellement, et ce premier malheur a pesé sur toute ma vie. Je quittai l'Allemagne. La vue du château de Rothe me brisait le cœur. Voilà vingt ans que ces choses sont passées, et depuis lors je n'ai pas dormi une seule fois sous le toit de mon père.

Il y avait un profond accent de vérité dans ces paroles, prononcées avec lenteur et tristesse. Mira poussa un soupir, comme si son esprit eût été déchargé tout à coup d'un lourd poids d'inquiétude; son front sinistre se dérida; il eut presque un sourire.

— Eh bien! monsieur le baron, dit Reinhold qui tendit pour la seconde fois sa main à Rodach avec une explosion de contentement, voici une circonstance qui nous rapproche plus que dix années d'intimité! Nous aussi, nous détestons tout ce qui touche à Bluthaupt, et nous avons pour cela nos raisons que vous connaissez en partie. Mais pour en revenir à ces bâtards maudits, je suis sûr qu'ils font des projets dans leur prison.

— Beaucoup de projets, répondit Rodach.

— Qu'espèrent-ils?

— S'évader d'abord.

— Tous les prisonniers en sont là! dit Abel qui s'habituait à la situation et reprenait son ton de suffisance fade; mais voilà

douze mois bientôt qu'ils sont sous clef, et cela prouve en faveur des murailles de la prison de Francfort.

— Mais à supposer qu'ils s'évadent... reprit Reinhold.

— Ils ne font point mystère de leurs intentions, répondit Rodach; leur œuvre est commencée, ils ont la ferme volonté de l'achever. Meinherr Fabricius Van Praët y passera le premier.

Abel ouvrit de grands yeux, et les deux autres associés laissèrent échapper une exclamation étouffée.

— Le Magyare Yanos Georgyi viendra ensuite, poursuivit Rodach dont la froideur semblait aller croissant; après le Magyare, ils auront accompli la moitié de leur tâche.

Le chevalier faisait des efforts désespérés pour garder son sourire. Mira était immobile et glacé comme un bloc de pierre.

— Le reste se fera, continua Rodach, à moins que la mort n'arrête les bâtards en chemin. En procédant par rang d'âge, ils commenceront par Moïse de Geldberg.

— Mon père! s'écria Abel stupéfait en se dressant sur ses pieds.

— Mon jeune monsieur, dit Rodach, si vous ne connaissez point l'histoire de votre famille, ce n'est pas moi qui me chargerai de vous l'apprendre. Ce que vous ne pouvez manquer de connaître, c'est que votre beau château de Geldberg s'appelait Bluthaupt autrefois.

— Mais nous l'avons acheté! repartit vivement le jeune homme, et mon père l'a payé!

— Comme ce n'est point moi qui compte tuer monsieur votre père, répliqua le baron de Rodach avec un sourire calme, il est inutile de plaider sa cause auprès de moi. Nous parlons des trois bâtards, nos ennemis communs, et, sur votre demande, je vous dis ce qu'ils veulent faire.

Abel se rassit et passa le revers de sa main sur son front en disant :

— J'oubliais qu'il y a de bonnes murailles entre les assassins et mon pauvre vieux père!

— Après Moïse de Geldberg, continua Rodach qui salua le docteur avec courtoisie, ce sera probablement le tour de don José Mira.

La face du Portugais prit des reflets livides.

M. de Reinhold perdait le souffle; ses yeux, qui étaient fixés sur Rodach, peignaient une épouvante indicible.

— Après don José Mira, poursuivit le baron, il n'y a plus à choisir.

— Assez, monsieur, assez! balbutia le chevalier d'une voix défaillante.

Le baron se tut incontinent.

Un assez long silence suivit. Chacun des trois associés combattait son trouble à sa manière; une impression pénible pesait sur eux et les affectait à des degrés inégaux.

Le jeune de Geldberg aimait beaucoup son père, mais il s'aimait lui-même davantage; il était le moins difficile à consoler.

Mira, grâce au bénéfice de sa physionomie lugubre, faisait à peine plus triste figure que d'habitude; la détresse de Reinhold était la plus complète et la plus évidente.

Ils se taisaient tous les trois, et leurs regards baissés semblaient mutuellement se fuir.

En face de ce trouble, dont il était la cause innocente ou volontaire, M. le baron de Rodach restait froid comme un terme. Ses yeux erraient indifférents de l'un à l'autre des associés; ses traits impassibles ne disaient ni plaisir ni peine.

Au bout de quelques minutes, Reinhold secoua par un visible effort la frayeur qui l'oppressait. En définitive, ce péril annoncé ne pouvait être tout proche, et Reinhold, dont la nature comportait une forte dose d'étourderie, savait être brave devant une menace lointaine.

Il s'agissait de mort, mais quand? A supposer que la menace dût se réaliser jamais, les circonstances lui laissaient de la marge.

Il redressa la tête brusquement et s'efforça de rire aux éclats.

— Pardieu! monsieur le baron, s'écria-t-il, vos renseignements sont de l'espèce la plus funèbre!

— Vous m'avez interrogé, monsieur de Reinhold, et j'ai cru devoir vous répondre.

— Mille grâces, cher monsieur! Avant de vous interroger, nous y regarderons à deux fois désormais. Peste! c'est à ces jolies choses que messieurs les bâtards occupent leurs loisirs là-bas à la prison! Eh bien! si le hasard veut qu'ils s'évadent, nous serons sur nos gardes!

— C'est pour cela, dit Rodach, que je vous ai prévenus.

— Mille autres fois merci, cher monsieur! Ma foi! au demeurant, les bâtards pourront trouver leur tâche malaisée. Meinherr Van Praët est adroit; j'ai vu le temps où le brave Magyare Yanos aurait fait d'eux six moitiés d'hommes avec son sabre, aussi facilement que vous écraseriez une mouche, monsieur le baron! C'est maintenant un négociant sage et respectable, mais il doit avoir sa vieille lame quelque part dans un coin de son bureau. Quant à nous, il est certain que nous nous défendrons de notre mieux, n'est-ce pas, docteur?

— Oui, répondit Mira.

— Et, tout d'abord, poursuivit le chevalier, nous profiterons de notre prochain voyage en Allemagne pour recommander ces messieurs à l'autorité militaire de Francfort et les faire garder à vue comme des bêtes rares.

— Bonne idée! dit Abel.

Le chevalier avait retrouvé toute sa gaieté.

— Je n'ai que de bonnes idées, mon jeune ami, répliqua-t-il en riant; et, pour preuve, en voici une autre qui est excellente.

— Voyons-la!

— C'est de demander l'appui de M. le baron en cas de guerre, et de conclure avec lui, contre les bâtards, une ligue offensive et défensive.

— Bravo! s'écria Abel de Geldberg.

— Monsieur le baron, reprit Reinhold qui suivait son idée, ayant la possibilité d'entretenir avec ces messieurs des relations à peu près amicales, nous pourrions être instruits de leurs projets à l'avance et déjouer leurs stratagèmes. Qu'en dit monsieur le baron?

Rodach sembla hésiter.

— La chose répugne peut-être à sa loyauté, reprit Reinhold; mais je lui ferai observer qu'en bonne morale tout est permis contre des assassins.

Une lueur passa dans le regard du baron.

— Tout est permis contre des assassins, répéta-t-il de sa voix lente et grave; vous avez bien raison, monsieur de Reinhold, et vous me décidez. D'ailleurs votre ruine serait désormais ma ruine; ainsi, pour cela comme pour autre chose, vous pouvez compter sur moi.

Le chevalier se frotta les mains; Abel rendit grâce, au nom de son père, et don José grommela une manière de remerciement.

Trois heures sonnèrent à la pendule; Abel et Reinhold se levèrent à la fois.

— Monsieur le baron voudra bien m'excuser, dit le jeune de Geldberg, si je prends ainsi congé brusquement ; mais j'ai rendez-vous pour notre grande affaire, et maintenant moins que jamais je voudrais y manquer, puisque la maison va recevoir une impulsion nouvelle.

— Je suis dans le même cas, ajouta Reinhold.

Abel salua et sortit. Le chevalier voulut en faire autant ; mais M. de Rodach, qui ne s'était nullement opposé au départ du jeune homme, arrêta Reinhold d'un geste.

— Monsieur le chevalier, dit-il, je vous demande dix minutes encore. Il y a une question bien importante que je n'ai point abordée, à cause de la présence de votre jeune associé, qui me paraît ignorer vos principaux secrets.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répliqua Reinhold en reprenant son siége.

— Il s'agit, continua le baron, de cet enfant dont l'existence pourrait saper par la base votre maison.

— Quel enfant? dit le chevalier feignant de ne point comprendre, afin de se donner le temps de réfléchir.

— L'enfant qui vint au monde la nuit de la Toussaint, au château de Bluthaupt.

Reinhold fit semblant de comprendre tout à coup, et se prit à rire en regardant le Portugais, dont le front jauni se dérida

— Le fils du diable? s'écria-t-il.

— Le fils du diable! grommela le docteur.

— Le fils du diable, répéta M. de Rodach, s'il vous plaît de le nommer ainsi. Veuillez me dire ce que nous avons à craindre à son égard.

TROISIÈME PARTIE

LA MAISON DE GELDBERG

I

LA SECONDE LETTRE

Le chevalier de Reinhold, au premier mot du fils du diable, avait fouillé dans sa poche machinalement, et comme d'instinct; puis la conscience de ce qu'il cherchait lui était venue.

— La lettre! s'écria-t-il; qu'ai-je donc fait de la lettre?

— Quelle lettre? demanda Mira.

Le chevalier continuait de retourner ses poches.

— Je n'ai pas rêvé cela pourtant! murmura-t-il; il y avait bien deux lettres, une de Paris et l'autre de Francfort; une de Bodin et l'autre de Verdier!

Il cherchait toujours et ne trouvait point.

Au nom de Verdier, une imperceptible ride s'était creusée entre les sourcils de M. de Rodach.

— Je ne me suis point pressé d'ouvrir cette lettre de Verdier, reprit Reinhold, parce que je sais par cœur d'avance tout ce qu'il peut me dire. Il a fait une besogne, il m'en réclame le prix : c'est trop juste.

— Mais si la besogne n'est faite qu'à moitié? dit le docteur qui se mit à chercher de son côté.

— Laissez donc! s'écria le chevalier; si j'ai envie d'avoir cette lettre, c'est qu'il ne serait pas bon de laisser traîner une missive de ce genre; car, pour ce qui est de son contenu, je ne conserve pas l'ombre d'un doute. Mais où donc ai-je pu fourrer ce diable de chiffon?

Ses poches avaient été retournées l'une après l'autre, sans succès aucun.

— C'est M. le baron qui est la cause de cela! dit-il en cachant son dépit sous une apparence de plaisanterie; mon attention a d'abord été absorbée par les nouvelles attendues de Francfort; puis ce cher M. de Rodach nous a dit des choses tellement intéressantes, que cette maudite lettre a passé pour moi inaperçue.

— Je voudrais savoir, interrompit M. de Rodach, le rapport qui existe entre le jeune homme en question et cette lettre perdue.

Reinhold sourit avec vanité.

— Ceci est un petit tour de ma façon, murmura-t-il.

— Je voudrais savoir surtout, reprit le baron de son ton le plus calme, comment il se fait que M. le chevalier de Reinhold et

don José Mira, sans parler du vieux M. de Geldberg, qui, paraîtrait-il, ne se mêle plus d'affaires, n'ont point trouvé encore le moyen d'envoyer le fils du diable chez son père.

Cette banale plaisanterie était tout à fait en désaccord avec l'accent et les manières de M. de Rodach; elle eut néanmoins un très-remarquable succès auprès des deux associés. Reinhold éclata de rire, et Mira fit cette grimace qui exprimait chez lui l'hilarité.

— Excellent! baron, excellent! s'écria le chevalier. Ah! ah! ce fils du diable qu'on renvoie à son père me paraît du dernier joli! Au fait, je conçois que l'existence de ce petit drôle doit vous sembler très-bizarre.

— Eu égard surtout à votre habileté reconnue, répliqua Rodach ; je pense que cet enfant était moins difficile à faire disparaître que le vieux Gunther de Bluthaupt et sa femme Margarethe.

— Il y a du pour et du contre, dit José Mira d'un ton de profond connaisseur.

— Il y a du pour et du contre, répéta Reinhold ; d'abord nous ne savions pas du tout à qui nous avions affaire.

— Et puis, ajouta le docteur avec un soupir de regret, nous ne sommes plus ici en Allemagne! Ah! monsieur le baron, quelle différence entre Paris et ce bon vieux schloss, encombré de serviteurs stupides ou vendus, à qui l'on faisait croire tout ce que l'on voulait!

— Ici, reprit Reinhold, il faut changer d'allures! Notre ami Nesmer vous a sans doute raconté les moyens employés par nous auprès de Gunther de Bluthaupt?

— Il m'a tout raconté, répondit Rodach, et j'ai trouvé votre conduite à tous les six aussi adroite qu'audacieuse.

Reinhold se rengorgea, et le docteur reprit un instant son air de pédantisme bouffi.

— Mais, en cette circonstance, poursuivit le baron, vous avez démenti quelque peu, je l'avoue,la bonne opinion que j'avais de votre savoir-faire.

— Permettez! voulut interrompre Reinhold.

— Et je vois bien, continua le baron, qu'il faudra que je vous vienne en aide, si je veux en finir avec ce jeune homme, qui met perpétuellement en question notre avenir à tous et notre fortune!

Le docteur éprouvait une jouissance évidente à entendre Rodach s'exprimer ainsi. Son visage, défiant et cauteleux tout à l'heure encore, exprimait maintenant quelque chose comme de la sympathie. A chaque mot, Rodach faisait manifestement un pas de plus dans son estime.

Le chevalier, au contraire, souffrait dans son amour-propre ; il était singulièrement sensible au reproche d'impuissance contenu dans les derniers mots de Rodach.

— Certes, monsieur le baron, dit-il d'un air piqué, votre aide nous sera toujours très-précieuse ; mais dans cette circonstance, je suis forcé de vous le dire, elle vient un peu tard.

— Comment! s'écria Rodach qui réussit à donner à son visage une expression de joyeuse surprise, ce jeune garçon serait-il...?

— Il est auprès de monsieur son père, interrompit Reinhold avec triomphe.

Rodach se frotta les mains ; le masque de froideur qu'il avait conservé obstinément jusqu'alors donnait, par le contraste, une force singulière à ce mouvement de joie.

Mira le contemplait avec bonheur, et Reinhold jouissait orgueilleusement de ce mouvement d'allégresse.

Cette joie si franche et si vive était une profession de foi que l'on ne pouvait révo-



C'était plus qu'il n'en fallait : rendez-vous fut pris pour le lendemain. (Page 285, col. 2.)

quer en doute. A supposer que les deux associés eussent gardé quelque atome de défiance, et ce n'était point le cas de Reinhold, ils devaient être pleinement rassurés à ce coup. L'homme était des leurs et de leur trempe ; il ne valait pas mieux qu'eux ; il était à eux.

Dès l'abord, il y avait bien quelques raisons pour le juger tel. Le confident de Zachœus Nesmer ne pouvait avoir une conscience très-scrupuleuse ; mais, en définitive, quelques doutes pouvaient surnager dans ces esprits, pour qui la défiance était une nécessité. Maintenant, plus de craintes ! Rodach était décidément quelque chose de mieux qu'un aventurier ordinaire, et il avait tout ce qu'il fallait pour entrer de plain-pied dans la digne confrérie des associés de Geldberg.

C'était un examen qu'il venait de subir ; au fond de leur cœur, Reinhold et Mira lui décernaient un glorieux diplôme.

— Foin de mon rendez-vous ! s'écria gaiement le chevalier. J'arriverai une demi-heure trop tard, mais je ne puis résister au

plaisir de vous donner les renseignements les plus complets sur ce petit jeune homme, à qui vous paraissez porter un si touchant intérêt.

Reinhold cligna de l'œil; le nez grave de Mira eut des contorsions joyeuses; Rodach s'inclina en souriant.

— Si j'avais cette coquine de lettre, poursuivit le chevalier en cherchant sous les fauteuils, ce que je vais vous dire prendrait une apparence bien plus authentique; mais, pour le moment, il faut nous en passer. Figurez-vous que ce petit drôle a été, pendant plusieurs années, commis de la maison de Geldberg.

— De la maison de Geldberg! répéta Rodach avec tous les signes de l'étonnement.

— Gros comme le bras, cher monsieur! Il était là, sous nos yeux; il mangeait notre pain à notre barbe; il dansait à nos bals, et nous ne nous doutions de rien! de rien absolument! Mais c'est toute une histoire, et ma foi! au risque de faire attendre mes hommes dix minutes de plus, je vais vous la dire en quelques mots:

Vous n'êtes pas sans savoir que le 1er novembre 1824, au moment où nous avions lieu d'espérer que tout était fini, les bâtards d'Ulrich nous jouèrent un tour pendable, là-bas, au château de Bluthaupt...

— Ils enlevèrent l'enfant, dit Rodach.

— Ils sortirent de dessous terre, s'écria le chevalier, comme des demi-démons qu'ils sont! Nous avions veillé toute la nuit et fait une de ces besognes qui ne laissent point l'esprit tranquille. Quand nous les vîmes là, rangés entre les deux cadavres et le berceau, avec leurs grands manteaux rouges, ma foi! nous eûmes peur. Le brave Yanos, lui-même, laissa échapper son sabre et s'enfuit en hurlant comme un fou. Nous suivîmes son exemple, et les bâtards eurent beau jeu. Il est bien certain que, s'ils n'avaient pas été proscrits déjà dès ce temps-là, nous aurions eu un mauvais compte à débrouiller avec la justice allemande.

Mais, heureusement, la police avait pour eux autant de haine que d'amitié pour nous. Ils n'osèrent pas.

Ils se bornèrent à emporter l'enfant dans ses langes.

C'était beaucoup. Ils avaient avec eux une servante et un page qui pouvaient, le cas échéant, témoigner contre nous et causer à notre association de rudes embarras...

— Excusez-moi si je vous interromps, monsieur le chevalier, dit Rodach; Zachœus Nesmer m'a conté bien souvent toute cette partie de l'histoire. Le page et la servante se retirèrent de l'autre côté de Heidelberg avec l'enfant. Les bâtards leur donnaient de l'argent qu'ils prenaient on ne sait où...

— Sur les grands chemins peut-être, grommela le docteur.

— Peut-être sur les grands chemins. Vous cherchâtes, vous trouvâtes, et vous parvîntes à enlever le fils du diable à votre tour.

— Ce fut le Magyare, dit Reinhold.

— Ce que j'ignore, reprit Rodach, c'est le sort de l'enfant après cet enlèvement.

— Eh bien! repartit Reinhold, l'enfant avait quatre ou cinq ans à cette époque, peut-être moins, car voilà quinze ans que nous sommes à Paris, et nous ne songions point encore à quitter l'Allemagne. On le fit passer en France.

Notre camarade Yanos a toujours eu des délicatesses stupides! Il voulut absolument conserver la vie à l'enfant; il le confia, en arrivant à Paris, à une femme qui est marchande au Temple maintenant, et qui vendait en ce temps-là du drap en morceaux sous les piliers des Halles. Cette femme se nomme madame Batailleur. »

Rodach fit un mouvement. Reinhold poursuivit sans y prendre garde:

— L'enfant resta chez elle deux ou trois années ; puis il s'échappa un beau jour, et la femme Batailleur, qui attendait encore le quartier de la pension promise, ne se donna point la peine de le chercher.

Ce qu'il devint alors, vous le devinez sans qu'on vous le dise : il vagabonda par toute la ville, menant tous les petits métiers des enfants pauvres et demandant peut-être l'aumône...

Une fois, je sortais de la Bourse avec un portefeuille rempli de billets de banque et de valeurs. En montant dans ma voiture, il me sembla entendre une voix d'enfant qui m'appelait, mais je crus que c'était un mendiant, et j'ai pour système de ne point encourager la paresse vicieuse en faisant l'aumône.

Ma voiture allait au grand trot, et j'entendais toujours comme un cri d'enfant derrière moi ; cela m'inquiétait peu : je pensais à mille choses toutes très-intéressantes.

En arrivant au coin de la rue Ville-l'Évêque, un dernier cri vint jusqu'à mon oreille, et il me sembla que la voix qui le poussait était épuisée.

Ma voiture s'arrêta dans la cour de l'hôtel. Comme je mettais le pied sur les marches du perron, un geste d'habitude porta ma main au revers de mon habit, pour tâter la place où devait être mon portefeuille.

Je ne sentis rien à cet endroit, qui résistait sous ma main d'ordinaire ; je fouillai précipitamment dans ma poche : elle était vide.

Alors le souvenir de la voix entendue me revint et je retournai sur mes pas, poussé par un vague espoir.

Je n'allai pas bien loin. Au coin de la rue de la Ville-l'Évêque, à l'endroit même où j'avais entendu le dernier cri, je trouvai un enfant misérablement couvert, assis sur une borne et pressant à deux mains sa poitrine haletante. La sueur inondait son visage; il semblait rendu de fatigue au point de ne plus pouvoir bouger.

Mais dès qu'il m'aperçut il bondit sur ses pieds et s'élança vers moi, en brandissant mon portefeuille au-dessus de sa tête.

Ma foi! cher monsieur, l'enfant avait une jolie figure, et je tenais beaucoup aux billets de banque de mon portefeuille qui contenait en outre certains papiers pouvant me nuire. Que voulez-vous? il y a des moments où les plus sages deviennent idiots! Il n'y a pas à dire, je m'y laissai prendre; je fus attendri comme un bourgeois; je mis l'enfant chez un maître d'écriture, et l'enfant devint employé de Geldberg.

— Ah! monsieur le chevalier, dit Rodach qui avait repris toute sa froideur, je ne vous reconnais pas là!

— Certes, répliqua Reinhold cherchant de bonne foi à s'excuser, cela m'étonne moi-même quand j'y pense. Mais, encore un coup, il est des moments où le mieux avisé ne sait pas ce qu'il fait. D'ailleurs, qui sait si tout cela ne s'arrangea pas pour le mieux? Si l'enfant était resté dans la rue, il aurait grandi loin de nos regards, et quelque méchante aventure aurait pu toujours le jeter au-devant de nous, tandis que maintenant...

— C'est vrai, dit Rodach; à quelque chose imprudence est bonne. Mais comment sûtes-vous plus tard que c'était lui?

— Ce ne fut pas tout de suite. On était, ma foi! fort content de lui dans les bureaux; il allait admirablement, et je me sentais un faible pour lui. Mais j'ai toujours eu du bonheur, et, neuf fois sur dix, quand je fais une sottise, le hasard se charge de la réparer. Voilà que notre petit coquin devient amoureux un beau jour, et de qui? de la jeune fille que je prétends épouser moi-même!

— De mademoiselle Denise d'Audemer? dit Rodach vivement.

— Vous l'avais-je donc nommée? demanda le chevalier; précisément, c'est de mademoiselle d'Audemer qu'il devint amoureux. Je crois, Dieu me pardonne! que la

petite demoiselle n'était pas sans le trouver joli garçon. C'était dangereux; je me gardai d'en parler à la vicomtesse, car la chère femme est si simple, qu'elle eût été capable de prendre les deux jouvenceaux par la main et de les marier bel et bien. Ce fut sur Franz lui-même que je voulus agir.

Il y avait place pour lui dans la maison de Van Praët ou dans celle de notre camarade Yanos, et je résolus de l'éloigner de Paris.

Un soir, après l'heure des bureaux, je me rendis dans le petit appartement qu'il occupait rue d'Anjou; il n'était pas encore rentré. La portière de la maison me laissa monter de confiance, et je m'introduisis dans sa chambre à coucher.

Maître Franz était joueur. Ses appointements ne lui profitaient guère, et son logis n'avait pas grande mine. Je m'assis pour l'attendre. Tout en l'attendant, et sans penser à mal, je faisais l'inventaire de son petit mobilier.

Tout à coup mes regards s'arrêtèrent sur un médaillon, large comme une pièce de cinq francs, qui brillait, pendu à la muraille, dans la ruelle de son lit.

Dans ce médaillon, il y avait une peinture que je pris pour le portrait de mademoiselle d'Audemer.

Je me trompais : quand vous verrez Denise, si vous avez gardé souvenir de la comtesse Margarethe, vous comprendrez qu'on pouvait se tromper à moins. Denise a tout le visage de sa tante, et le portrait était celui de la comtesse Margarethe.

Je reconnus même autour de la peinture une boucle de cheveux blonds qui ne pouvait avoir appartenu qu'à la comtesse ou à sa sœur Hélène, car vous savez combien elles se ressemblaient toutes deux au temps de la jeunesse.

— Comme tout ce qui sort de la souche de Bluthaupt, interrompit le baron d'un ton indifférent; moi-même, qui descends par les femmes d'une comtesse de Bluthaupt, épouse de mon aïeul Albert de Rodach, on dit que j'ai pour un peu les traits de la famille.

— Étonnamment! murmura le docteur; c'est au point que l'idée m'était venue...

Il s'arrêta comme s'il n'eût point voulu achever sa pensée.

— Ma foi! s'écria Reinhold, je ne trouve pas beaucoup de ressemblance entre M. le baron et les Bluthaupt que j'ai connus. Mais ce qui est certain, c'est que ce petit Franz avait tous les traits de la comtesse Margarethe, et, par conséquent, ceux de mademoiselle d'Audemer. Je ne puis pas comprendre comment cela ne m'avait pas frappé plus tôt.

Pour revenir à notre histoire, au lieu d'attendre mon jeune homme, je descendis l'escalier quatre à quatre. Mes idées avaient changé. Ce n'était plus en Angleterre ni dans les Pays-Bas que je voulais l'envoyer, c'était beaucoup plus loin.

— L'avez-vous donc reconnu à cette seule circonstance du médaillon? demanda M. de Rodach.

— Moralement, c'était tout ce qu'il me fallait, répondit Reinhold; cela suffit à me dessiller les yeux. Les traits du jeune homme me revinrent à la mémoire; bref, je fus persuadé, dès ce moment, autant que je le suis aujourd'hui; mais j'avais un moyen de parfaire ma conviction et je l'employai.

Le hasard m'avait fait retrouver au marché du Temple, où j'ai des intérêts assez considérables, cette femme Batailleur à qui notre ami le Magyare avait confié l'enfant, quatorze ou quinze ans auparavant.

Je me rendis chez elle le soir même, et je l'interrogeai. Elle me dit que l'enfant qu'on lui avait apporté autrefois avait nom Franz, en effet : Franz tout court.

Il y a plus, elle se souvenait du médaillon; à telles enseignes qu'elle en avait vendu jadis le cadre d'or, pour mettre à sa place un petit cercle de cuivre.

Le lendemain, je fis chercher querelle à Franz par son chef de bureau, et il fut congédié tout doucement.

Vous trouverez peut-être qu'il était imprudent de brusquer ainsi les choses ; mais il vient ici tous les jours des gens d'Allemagne. Le hasard pouvait amener quelque rencontre fâcheuse.

D'ailleurs, pour avoir quitté la maison, il n'en était pas moins sous ma main. Bien qu'il eût changé de demeure, je le faisais surveiller de près, et je connaissais toutes ses démarches.

Mon Dieu le pauvre garçon allait d'un train à se perdre bien vite lui-même, et je n'aurais pas senti le besoin de m'en mêler, s'il ne m'était pas revenu des bruits très-alarmants par le canal d'un brave homme qui fait mes affaires au Temple.

C'est une chose fort bizarre, monsieur le baron, et qui mérite d'être rapportée : il y a dans le Temple tout un noyau formé des anciens serviteurs et vassaux de Bluthaupt.

— En vérité? dit Rodach.

— Ils sont au moins deux douzaines, reprit le chevalier en exagérant un peu pour donner plus de piquant à l'anecdocte, et ce sont tous bonnes gens encroûtés, amoureux de leurs anciens maîtres qui les menaient comme des chiens, et possédés d'une haine stupide contre les propriétaires actuels du schloss. Il est certain qu'ils ne peuvent pas grand'chose ; mais, dans telles circonstances données, si, par exemple, ils pouvaient mettre la main sur le fils de Gunther, leur mauvais vouloir acquerrait de l'importance.

Actuellement, cela me paraîtrait assez difficile; mais alors notre jeune homme était plein de vie.

Mon agent, qui est justement comme eux un ancien serviteur de Bluthaupt, était chargé par moi de savoir un peu quels étaient leurs projets et leurs espérances. C'est un homme très-adroit, qui est resté l'ami de ses compatriotes, et qui me vend à bon marché leurs petits secrets.

— Vous l'appelez? dit négligemment Rodach.

— Johann, répondit le chevalier; il demeure rue de la Petite-Corderie, et tient avec sa femme le cabaret de *la Girafe*, où l'on boit d'excellent vin bleu. Si vous avez par hasard quelqu'un à surveiller parmi ce lourd troupeau d'Allemands, je vous recommande Johann : vous en serez content.

— Merci, répliqua le baron; à l'occasion, je pourrai me servir de ce brave homme. Mais poursuivez votre récit, je vous prie.

— Vers ce temps, reprit Reinhold, Johann avait à me compter les redevances de mes clients du Temple ; il vint chez moi et me dit que des rumeurs sourdes couraient parmi les Allemands. On prétendait que le fils de Bluthaupt était à Paris; on faisait dessein de le chercher activement et de le soutenir par tous les moyens, au cas où on le trouverait.

Je ne fis paraître aucune inquiétude devant Johann, mais cette révélation me donna beaucoup à penser, et je résolus d'en finir une bonne fois avec ce petit homme, dont l'existence menaçait depuis vingt ans la maison de Geldberg.

Le docteur Mira, qui garde un silence modeste, ne fut pas étranger au plan que je conçus, et me donna, dans cette occurrence, des conseils excellents.

Le petit Franz voyait fort mauvaise compagnie et passait ses jours à l'estaminet. J'allai trouver un drôle de mes créatures, nommé Verdier, et je lui promis une bonne récompense s'il pouvait amener le jeune homme à une querelle. Verdier ne demandait pas mieux; c'est un ancien prévôt de salle, qui aime passionnément à tuer quelqu'un de temps à autre. Il connaissait Franz pour l'avoir rencontré parfois dans les tripots. Il se rendit à l'estaminet que je lui indiquai et réussit, je ne sais plus comment, à se faire jeter une chope de bière à la figure.

C'était plus qu'il n'en fallait. Rendez-vous fut pris pour le lendemain, qui était

aujourd'hui, et, comme ils se sont battus ce matin au lever du soleil, il y a maintenant dix heures à peu près que le dernier Bluthaupt est allé faire connaissance avec ses aïeux.

— Du moins vous l'espérez ainsi, dit Rodach.

— Cher monsieur, j'en suis sûr.

— Vous ne pouvez le désirer plus que moi. Mais, en définitive, vous n'avez nulle certitude, et les chances d'un duel...

— Ah! cette lettre! cette maudite lettre! s'écria Reinhold avec dépit; si je pouvais la retrouver, vous seriez bientôt convaincu!

Il se leva et chercha encore dans tous les endroits qu'il avait visités déjà. Son regard tomba sur un objet blanc qui se montrait sous le socle de la pendule.

Il poussa un cri de triomphe et le saisit avidement. C'était en effet la lettre, qui, jetée avec négligence, avait glissé entre le marbre de la cheminée et le socle.

Reinhold l'éleva au-dessus de sa tête.

— Cinq cents louis que le petit homme est mort! dit-il.

— Je ne parie jamais, répliqua Rodach; voyons ce qu'il en est, je vous prie.

Reinhold abaissa la lettre jusqu'à la portée de son œil et la contempla en souriant; puis il déchira l'enveloppe avec lenteur.

Rodach suivait tous ses mouvements et imposait à son visage une expression de curiosité avide

II

LES AMOURS DE JOSE MIRA

M. de Reinhold jouait complaisamment avec la prétendue impatience du baron. Il mettait à déchirer l'enveloppe de la lettre de Verdier une lenteur calculée et souriait malicieusement; il jetait en dessous à M. de Rodach des œillades triomphantes et taquines.

Ce dernier remplissait si parfaitement son rôle de curieux, que le docteur craignit de le voir perdre à la fin patience, et se crut obligé de lui venir en aide.

— Allons! chevalier, dit-il, votre enfantillage n'est pas de saison. Il s'agit d'une chose sérieuse, et M. le baron vous attend.

— Oh! certes, il m'attend! s'écria Reinhold en riant; cela se voit de reste! Mais, sans ce maudit rendez-vous qui me talonne, je n'aurais point pitié de M. le baron, et je le ferais attendre encore, pour lui apprendre à douter de notre savoir-faire. Mais voyons! je suis décidément trop en retard.

Il jeta l'enveloppe et ouvrit la lettre.

A peine son œil fut-il tombé sur les premières lignes que son vaniteux sourire s'évanouit comme par enchantement. Il pâlit sous son fard; ses sourcils se froncèrent, et les rides de son front soulevèrent l'arête artistement découpée de sa chevelure postiche.

— Eh bien! eh bien! dit le docteur effrayé par ces symptômes de triste augure; aurait-on découvert quelque chose?

— Il paraît, à tout le moins, murmura Rodach froidement, que la lettre n'apporte pas tout ce qu'on en attendait.

Reinhold gronda un blasphème, et son poing fermé menaça le vide.

— Ah! le scélérat! s'écria-t-il, le misérable coquin! il est couché sur son grabat avec un coup d'épée je ne sais où, et il me prie de venir à son secours! Le plus souvent que je lui donnerai un centime! Ah! le honteux bandit! je lui revaudrai cela!

Sa voix bredouillait dans son gosier; sa face était pourpre; ses lèvres écumaient.

— Comment! dit le baron, votre spadassin s'est laissé enferrer par l'enfant!

Reinhold froissa la lettre dans ses mains avec rage.

— Peut-on savoir? répliqua-t-il; le drôle me fait tout un roman. Ah! le misérable! le misérable! Qui se fût attendu à cela?

— Mais, enfin, que dit-il? demanda José Mira.

Reinhold, au lieu de répondre, lança la lettre dans le foyer, d'un geste violent. Le papier, mal dirigé, rebondit contre le marbre de la cheminée et vint rouler entre les jambes du baron.

Celui-ci se baissa le plus naturellement du monde et le ramassa.

— Tenez-vous à ce que cette lettre soit brûlée, demanda-t-il, ou voulez-vous me permettre d'en prendre connaissance?

— Pardieu! répondit Reinhold en haussant les épaules, faites comme vous voudrez, monsieur le baron! Ah! le coquin! le coquin!

Rodach déplia le papier froissé et se prit à le lire à voix haute :

— « Mon cher monsieur... »

— Mon cher monsieur! répéta Reinhold en grinçant des dents, de la part d'un personnage pareil! et qui a manqué son coup! Je trouve cela superbe!

Le baron reprit :

— « Mon cher monsieur,

« Je croyais avoir une bonne nouvelle à vous annoncer ce matin, mais je comptais sans un infernal contre-temps qui me coûte assurément plus cher qu'à vous. »

— Plus cher qu'à moi! siffla Reinhold; avez-vous vu un marand pareil!

— « Toutes nos mesures étaient bien prises, comme vous savez, continua de lire M. de Rodach; le jeune homme en question et moi nous devions nous rencontrer à sept heures au bois de Boulogne : j'y étais le premier, comme c'était mon devoir, mais au lieu du blanc-bec attendu... »

— Il plaisante, encore! grinça Reinhold.

— « Au lieu du blanc-bec attendu, poursuivit le baron, j'ai trouvé un grand escogriffe d'Allemand avec qui j'avais eu quelques querelles de jeu autrefois. A vrai dire, je n'avais pas grand'chose à refuser à ce diable d'homme, qui en sait assez long sur mon compte pour m'envoyer là où je ne veux point aller... »

— Au bagne, l'atroce fripon! grommela encore Reinhold.

— « Cependant, poursuivit le baron, quand il m'ordonna de laisser notre jeune homme en repos, je refusai tout net. Il me fit mettre alors l'épée à la main, malgré moi, et me planta un dégagé dans la poitrine... »

Le baron s'interrompit à cet endroit et hocha la tête en homme qui médite profondément.

— Tâchez de vous calmer, monsieur le chevalier, dit-il d'un ton presque sévère; nous avons besoin de réfléchir mûrement. Ceci est grave, voyez-vous, et tendrait tout bonnement à prouver que le jeune homme a des protecteurs occultes.

— C'est vrai! dit José Mira qui prit un aspect plus sinistre.

— Sans doute, c'est vrai! ajouta Reinhold; mais qui sait si ce drôle de Verdier ne nous trompe pas?

— Quel intérêt aurait-il à vous tromper? demanda le baron.

Reinhold ouvrit la bouche pour lancer de nouveaux anathèmes contre son bravo malheureux ; mais à mesure que sa colère tombait la raison revenait en lui, et il voyait l'aventure sous un tout autre aspect.

L'observation de M. de Rodach l'avait poussé vers un nouvel ordre d'idées.

— C'est vrai, dit-il enfin ; si Verdier ne ment pas, ceci nous amènera plus d'une tempête. Quel peut être ce mystérieux défenseur !

Le baron ouvrit les deux mains avec ce geste d'épaules qui est un aveu d'ignorance.

— Voyons la fin de la lettre, dit-il.

« Quand l'Allemand m'eut fait ce cadeau-là, il partit comme il était venu et me laissa couché sur le dos dans le bois de Boulogne.

« On m'a rapporté dans ma mansarde, tant bien que mal ; mais je n'ai pas le sou, mon cher monsieur de Reinhold, et je viens faire appel à votre générosité. »

Le chevalier fit un signe de tête énergiquement négatif.

— « Vous savez bien ce que vous m'avez promis, poursuivait la lettre de Verdier. En définitive, c'est pour vous que j'ai attrapé ce coup d'épée, et vous me devez bien une indemnité ; d'ailleurs une autre fois nous serons plus heureux.

« En attendant votre visite ou l'avantage de votre réponse, mon cher monsieur, je me dis votre bien dévoué.

« J.-B. Verdier,

« 9, rue Pierre-Lescot. »

Le baron déchira la lettre en tout petits morceaux et les jeta au feu, en ayant soin pourtant de garder dans le creux de sa main le carré où se trouvait l'adresse de Verdier.

Cela fait, il croisa ses bras et se renversa dans son fauteuil.

Reinhold était tout à fait déconcerté. Ce coup le blessait à l'improviste, et venait le frapper au milieu de son triomphe. Il n'était pas homme de grande ressource, et n'agissait guère que d'après les suggestions d'autrui. En ce moment, il n'avait pas une idée ; son esprit épouvanté voyait vaguement tout un avenir de luttes nouvelles et de dangers incessants.

L'enfant, qu'on avait cru si faible et si facile à écraser, avait des protecteurs inconnus !

Et il fallait que ces gens fussent puissants et zélés pour avoir découvert la trame qui menaçait le dernier des Bluthaupt.

Et s'ils étaient puissants, pouvait-on espérer qu'ils se borneraient longtemps à la défensive ?

Le docteur avait les mêmes pensées ; seulement il les creusait davantage et arrivait à une conclusion.

— Il faut serrer notre jeu, dit-il après quelques secondes de silence ; et tout d'abord il faut se bien garder de mécontenter ce malheureux, qui pourrait nous susciter de grands embarras.

— J'allais émettre justement une opinion pareille, ajouta le baron de Rodach ; et, s'il m'était permis de parler comme étant de la maison, je dirais que nous devons ménager ce Verdier et aller au-devant de ses exigences. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Je serais d'avis, opina le docteur, que M. de Reinhold se rendît au plus tôt chez ce Verdier, pour obtenir de lui des explications plus précises.

Il y avait du vieil enfant chez ce Reinhold.

— Que je retourne auprès de ce misérable coquin, moi ! dit-il en retrouvant toute sa puérile colère ; il peut bien mourir dix fois



Sara était belle comme une perle d'Orient. Elle entrait dans sa quinzième année (Page 292, col. 2.)

dans son taudis, sans que je me donne la peine d'en monter les cinq étages! Il m'a trompé indignement, et je ne veux plus entendre parler de lui!

— Mais... commença le docteur.

— Tout ce que vous pourrez dire sera parfaitement inutile! je ne veux pas! Qui sait si d'ailleurs cette lettre n'est pas un piége, et si je ne rencontrerai pas quelque guet-apens dans sa mansarde?

— Ceci ne serait pas impossible, dit M. de Rodach; mais j'ai eu dans ma vie des aventures bien plus effrayantes que celle-là, et si vous voulez m'en donner la mission, j'irai trouver moi-même ce Verdier de votre part.

Reinhold s'inclina de mauvaise grâce, tandis que don José Mira remerciait au contraire avec chaleur.

— Maintenant, reprit Rodach, je ne retiens plus M. le chevalier de Reinhold, à qui je demande pardon d'avoir retardé si longtemps son rendez-vous. Je ne voudrais pas néanmoins qu'il nous quittât sous

l'impression pénible causée par la lecture de cette lettre. J'offrais, il y a quelques instants, mon aide à la maison de Geldberg; je la lui offre encore, et, sans promettre positivement de réussir, je puis donner néanmoins de bonnes espérances.

— Avez-vous donc quelque moyen?... demanda vivement Reinhold.

— C'est encore un peu vague dans mon esprit, répliqua Rodach; mais j'ai soulevé des obstacles plus lourds que celui-là, et je puis vous dire : Ayez l'esprit tranquille.

Reinhold ne demandait pas mieux que de prendre confiance ; il se leva d'un front rasséréné déjà, et secoua cordialement la main de Rodach.

— Vous êtes notre providence, monsieur le baron! dit-il tout haut.

Puis il ajouta en se penchant à son oreille :

— Mais n'oubliez pas, je vous prie, que je vous attends chez moi dans une heure.

Rodach s'inclina, et Reinhold sortit.

Dès que la porte fut retombée derrière lui, le docteur avança son fauteuil et tâcha de se donner un air tout aimable.

Ce fut, à peu de chose près, sans succès, il faut bien le dire. Néanmoins son visage prit une teinte beaucoup moins sinistre, et ses yeux caves eurent presque un sourire.

Quand il eut approché son siége à la distance jugée par lui convenable, il sortit de sa poche une large tabatière d'or, qu'il caressa d'un air méditatif.

Cela dura une seconde. Au bout de ce temps, il mit la tabatière sur le marbre de la cheminée et se frotta les mains avec activité, en clignant des deux yeux tour à tour.

Le baron attendait.

Le docteur toussa, mangea une tablette contre le rhume et lissa du doigt ses rudes sourcils.

Rodach attendait, plus grave et plus froid que jamais.

— Oui, oui, dit enfin le docteur qui sembla soulever une montagne; oui certes, monsieur, c'est positivement mon opinion.

— Quoi donc? demanda Rodach.

— A savoir, monsieur le baron, que vous êtes en ce moment la providence de la maison de Geldberg. Quand vous êtes arrivé, je ne vous cacherai point qu'un soupçon m'est venu.

— Quel soupçon?

— C'est à peu près sans importance ; car, je ne vous le dissimulerai point, eussiez-vous même été ce que je craignais, je me serais encore appuyé sur vous de bon cœur, tant je méprise ces pauvres gens que vous venez de voir.

— Vos associés?

— Mes associés! répliqua le docteur avec un gros soupir ; hélas! oui, monsieur le baron, mes associés!

La glace était rompue. Mira le taciturne se sentait des paroles plein le gosier ; il n'avait plus que l'embarras de choisir.

— Mais nous reviendrons à ces messieurs, reprit-il ; j'en étais à parler de vous, et je disais qu'au premier moment je vous avais pris pour un envoyé de nos ennemis... peut-être pour un de nos ennemis en personne. Mais tous mes soupçons se sont évanouis l'un après l'autre. Depuis que vous avez passé le seuil de cette chambre, je vous examine avec un soin scrupuleux; ce que j'ai vu, ce que j'ai deviné me donne confiance. Si la maison de Geldberg peut encore être sauvée, c'est assurément vous qui la sauverez!

Rodach salua silencieusement.

— Votre intérêt vous y porte, poursuivit le docteur ; et cela me réjouit véritablement de voir enfin un homme parmi nous!

— Dois-je penser que vous avez des sujets de plainte contre ces messieurs? demanda le baron.

— J'ai mieux que cela, reprit don José en baissant la voix ; je les déteste et je les méprise. Ne vous étonnez pas, monsieur de Rodach, si je ne ménage nullement mes expressions vis-à-vis de vous ; je veux que la maison soit sauvée, et il me paraît indispensable que vous sachiez à quoi vous en tenir sur les associés de Geldberg. Le vieux Moïse, comme vous le savez, vit tout à fait retiré de ce monde ; c'est une tête bien organisée pour le commerce, mais Dieu sait à quoi il s'occupe maintenant ! il ne faut plus compter sur lui. Son fils Abel est un pauvre garçon orgueilleux et faible, myope d'esprit, mou, fat, et gâté par le hasard qui lui a donné une certaine réputation d'habileté parmi les niais de la Bourse.

— Vous me semblez sévère, dit le baron.

— Je suis juste. Monsieur le chevalier de Reinhold serait un homme assez complet, si le sort l'eût laissé à sa place d'aventurier vulgaire. Il ment avec une adresse passable, et son effronterie réussit à tromper quelquefois ; ses manières sont une contrefaçon à peu près réussie des allures du grand monde, et j'ai vu un nombre considérable de bourgeois qui le regardaient comme le type du grand seigneur. Malheureusement, il s'est trouvé à la tête d'une maison immense, et sa position l'a écrasé. Si le *gracioso* des Funambules débutait au Théâtre-Français, on le sifflerait ; de même tel aigrefin qui brillerait à la Bourse, parmi les prestidigitateurs de troisième ordre, ne sait point porter les millions. La pauvre tête de Reinhold a sauté ; il s'est cru un grand économiste ; il s'est agité follement pour cacher son impuissance, et a poussé jusqu'au grotesque les prétentions de sa vanité puérile. C'est lui qui est cause en grande partie de la retraite du vieux Moïse. Il s'est jeté dans mille et une spéculations absurdes dont l'idée ne pouvait fermenter que dans son cerveau étroit...

— Ses tentatives ont dû discréditer la maison? dit M. de Rodach.

— Mon Dieu! pas précisément, répliqua le docteur; Reinhold possède à ce sujet une certaine adresse. Ses spéculations, d'ailleurs, s'attaquent généralement à la misère, et la misère, qui ne sait pas se défendre, n'a pas même la force de se plaindre. Ce serait tout profit pour un homme de tête ! Occupez-vous de prendre au pauvre la moitié de son pain quotidien, et l'on vous déclarera philanthrope. L'affaire du Temple, qui est, en définitive, une damnable usure, puisque Reinhold, sous prétexte de payer le loyer de ces malheureux, leur prend une bonne part de leurs bénéfices, lui a donné une réputation de charité fort remarquable. Ce qui est dangereux, c'est la multiplicité folle de ses entreprises et le droit qu'il a de puiser à notre caisse pour réaliser toutes ses pauvres lubies. Reinhold est pour la maison un fardeau inutile, une excroissance odieuse qui peut devenir mortelle, si on ne l'extirpe pas à temps.

— Et en votre qualité de docteur, demanda Rodach, auriez-vous l'envie d'essayer cette cure?

— Monsieur le baron, répondit Mira, j'ai des propositions fort importantes à vous soumettre, et j'espère que vous ne vous repentirez point de m'avoir accordé quelques minutes d'audience. Mais, auparavant, il me paraît indispensable de vous dire un mot au sujet des trois filles de M. de Geldberg :

La plus jeune est encore une enfant. Elle ignore tout ce qui se passe dans la maison, et ses sœurs n'ont pas eu le temps de la perdre...

Pour la première fois, depuis le début de l'entretien, l'œil de Rodach s'anima légèrement et laissa percer de l'intérêt.

— La seconde, poursuivit le docteur, serait une excellente femme peut-être, si elle n'avait point de sœur aînée ; cette sœur aînée a pour mari un agent de change qui était riche et qu'elle a ruiné. Elle est belle comme un ange et méchante comme un diable. Si un compte pouvait s'établir entre elle et la maison, nous aurions bien, à l'heure qu'il est, quinze millions en caisse.

— Avait-elle donc une quatrième clef? demanda le baron.

— Non, répondit Mira, mais elle se servait de celle de l'un de nous.

— Et que pouvait-elle faire de tout cet argent?

— Elle est joueuse, mais elle gagne plus souvent qu'elle ne perd, et je la crois riche. Elle doit avoir dans Paris un agent qui place sous un nom d'emprunt les sommes énormes qu'elle détourne journellement. C'est une femme étrange : un caractère fort, un esprit d'élite, et point de cœur... ou du moins pas de pitié! se reprit le docteur en appuyant son front contre sa main ; car il y a en elle un amour profond, qui aurait pu être une vertu, et qui l'a poussée plus avant dans le vice. C'est un être bizarre qui a deviné le mal et qui a compris le bien, une nature audacieuse et résolue, sachant tout oser et tout feindre, femme par le caprice désordonné, par la passion emportée, homme par la volonté indomptable, démon par l'astuce froide et la patience de tromper.

Le visage du docteur avait perdu ce masque de pédantisme glacé qui le couvrait d'ordinaire. Il y avait autour de ses lèvres un sourire amer et triste; ses yeux rêvaient, et les paroles tombaient malgré lui de sa conscience.

— Je l'ai connue enfant, poursuivit-il avec lenteur et d'une voix adoucie. Je crois que c'était une belle âme... Je l'ai connue jeune fille, et j'ai pu lire parfois dans le livre vierge de sa pensée. Sait-on ce que sont les femmes, et y a-t-il un Dieu? Quand je songe à ces jours, je doute, voilà tout. Durant quelques mois, elle resta en équilibre entre ces deux voies ouvertes que les hommes ont appelées le bon et le mauvais. Livrée à elle-même, quelle route eût-elle choisie, je ne peux pas le dire. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut une voix pour murmurer des paroles de séduction à son oreille. Un homme se trouva sur son chemin pour lui dire que la vertu n'est qu'un mensonge, et qu'il n'y a rien au ciel : un homme à la parole railleuse, au doute sincère et profond ; un homme qui se fit un bonheur de glacer ses jeunes élans et de façonner l'âme de la jeune fille à l'image de son âme, à lui, qui était usée et flétrie. Cet homme l'aimait d'un amour impossible à peindre, et il la posséda.

Le docteur s'interrompit pour respirer avec force ; sa poitrine semblait s'élargir ; un éclat fauve s'allumait dans son œil.

— Ce fut un triomphe plein d'enivrement, reprit-il d'un accent ému. Sara était belle comme une perle d'Orient. Elle entrait dans sa quinzième année. Jamais fille d'Ève ne fut si comblée de grâces et de charmes. L'homme qui fut son maître un instant avait dépassé déjà depuis bien des années les limites de la jeunesse, il aurait pu être le père de sa maîtresse ; mais cet homme, depuis les jours de son adolescence, comprimait les élans de son cœur et se donnait tout entier à des labeurs solitaires. Cet homme n'avait jamais aimé ; il ne savait que les misères de la passion et ces poignants désirs qui tourmentent l'anachorète. Ce fut le paradis ouvert!...

Rodach écoutait, les mains croisées sur ses genoux ; sa physionomie et son attitude peignaient la plus sincère indifférence. Le docteur, au contraire, était ému jusqu'à l'angoisse.

Cela formait un contraste bizarre. Le Portugais, d'ordinaire si calme et si roide, laissait parler l'unique passion de sa vie, qui s'exhalait en une plainte triste et presque poétique ; mais cette plainte glissait sur l'âme de son compagnon comme un vain bruit.

Rodach ne témoignait nulle impatience; son regard ne donnait nul signe d'intérêt.

Et le docteur poursuivait, emporté sur la pente de ses souvenirs ; on ne l'encourageait point, et il continuait d'épancher son âme, comme un enfant trop faible pour garder un secret, lui dont la conscience close ne s'était jamais ouverte aux regards d'un ami.

C'était un étranger qu'il choisissait pour confesseur ; c'était presque un inconnu, c'était peut-être un ennemi...

— Cela dura deux ou trois mois, reprit-il. On peut vivre des années seul et triste, après quelques jours d'un si grand bonheur! Monsieur le baron, avez-vous deviné qui était cet homme?

— Non, répondit Rodach d'un air distrait.

José Mira le regarda un instant en silence.

On eût dit que ses yeux caves, et dont la prunelle morne n'avait jamais reflété peut-être un sentiment de pitié, allaient pleurer.

— C'était moi! continua-t-il d'une voix étouffée.

Le baron ne manifesta point de surprise.

— Entendez-vous, monsieur! s'écria le docteur avec une sorte d'emportement, c'était moi! Je m'étais glissé auprès de l'enfant sans défiance; j'avais dépensé des années à façonner ce cœur à ma guise, et pour ce long travail j'eus deux mois de bonheur! Devinez-vous? Après ces deux mois, je restai amoureux, plus amoureux! je devins fou ; on me fit esclave! et depuis ces deux mois quinze ans se sont écoulés !

Les lèvres de Mira tremblaient convulsivement, et la pâleur de sa joue était livide.

III

JEUDI 8 FÉVRIER, A MIDI

— Monsieur, dit Rodach à Mira, je pense que vos confidences doivent se rapporter plus ou moins à l'état présent de la maison de Geldberg; mais je ne saisis pas le lien, et je vous prie de me le rendre sensible.

Une fois en sa vie, le docteur avait mis son âme à nu ; il la referma froissée.

Il venait de confesser un crime odieux, comme on raconte les épisodes parfumés d'un premier amour. C'étaient ses beaux jours à lui, ses souvenirs aimés, son âge d'or.

Il eut de l'indignation à voir le baron rester froid devant sa confidence.

— Comme vous le dites, monsieur, répliqua-t-il en rappelant brusquement son calme habituel, cela se rapporte à la maison de Geldberg. Je ne me serais pas permis de prendre vos moments pour écouter un récit qui n'eût regardé que moi seul. Un mot vous fera tout comprendre : Sara me doit plusieurs millions.

— Et vous avez sans doute des titres?

— Je n'ai rien.

Le baron attendit que Mira s'expliquât davantage.

La figure de celui-ci exprimait maintenant de la défiance, et il semblait au regret

de s'être avancé; mais il n'était plus temps de reculer.

— Monsieur le baron, reprit-il d'un ton chagrin, je ne puis dire que j'aie conservé tout l'espoir qu'avait fait naître en moi votre venue : la froideur avec laquelle vous accueillez mes ouvertures me donne à craindre de m'être trompé sur vos véritables intentions. Néanmoins j'irai jusqu'au bout. Je suis fou, je vous l'ai dit, et ma folie est incurable, car j'aimerai toujours cette femme, qui me hait et qui désire ma ruine. Mais toute folie a ses heures lucides. Quand je suis loin d'elle et que je réfléchis, je me révolte, je désire ardemment me soustraire à son joug; mes pensées d'ambition, que sa tyrannie tue, renaissent plus vivaces et plus fortes! la fortune qu'elle m'a prise, je veux la regagner! La maison de Geldberg qu'elle a minée d'un côté, tandis que Reinhold et Abel la sapaient de l'autre, je veux la relever, la relever à mon profit, à mon profit et au vôtre, monsieur le baron de Rodach, s'il vous plaît d'abandonner mes deux collègues, pour devenir exclusivement mon allié.

Il était dit que le baron ne s'étonnerait de rien.

— Cela ne me paraît pas impossible, monsieur le docteur, répliqua-t-il le plus naturellement du monde; veuillez seulement vous expliquer tout à fait.

Le docteur José Mira ne gardait aucune trace de l'émotion qui l'avait surpris naguère, mais son visage n'avait pas non plus en ce moment cette expression d'immobilité morne que nous lui avons vue jusqu'ici.

Il regardait le baron en face, et ses yeux avaient un rayon vif d'intelligence et de volonté.

Rodach attendait, impassible et prêt à tout.

— La maison de Geldberg est à nous, poursuivit le docteur, si nous voulons agir de compagnie. Le rendez-vous que je vous ai demandé n'avait pas d'autre objet que celui-là.

— Monsieur le docteur, je vous écoute.

— Vous arrivez d'Allemagne avec des traites sur nous pour une somme considérable; vous nous tenez; il se trouve que votre intérêt est de nous ménager et même de nous soutenir; mais votre intérêt pourrait être tout autre, et, en ce cas, Dieu sait que la maison serait bien malade!

Suivez, je vous prie, avec attention. Abel n'a rien qu'une demi-douzaine de chevaux qu'il croit de race : Reinhold, malgré son adresse et son absence de préjugés, n'a que des dettes. Madame la comtesse Lampion est riche, mais sa fortune ne nous regarde pas. Quant au vieux Moïse, je ne sais trop que dire; il y a autour de lui un mystère que je n'ai point deviné. Cette solitude où il se confine doit cacher quelque chose, mais que cache-t-elle?

J'ai acquis la certitude que personne, dans la maison, n'en sait plus long que moi à ce sujet; ses employés, son fils, ses filles partagent la même ignorance.

En tout cas, quel que soit son secret, il est évident que la maison ne peut point compter sur lui.

Et la caisse sociale est vide... Je pense que vous me comprenez?

— Je commence... veuillez achever.

— Mon Dieu! il ne me reste pas grand'-chose à ajouter, sinon que madame de Laurens me doit une somme énorme, et qu'avec de l'adresse je puis la recouvrer.

— Après?

— La somme recouvrée, je me trouve riche vis-à-vis de mes associés pauvres. Vous arrivez menaçant; moi seul je possède les

moyens de vous satisfaire. Il est évident que si nous nous liguons la maison est entre nos mains.

— C'est vrai, dit Rodach ; mais n'est-elle pas déjà entre les miennes?

— Permettez! Je puis avoir mon argent dans quelques jours. Si la maison solde votre compte, vous perdez en réalité la seule arme qui puisse nous faire peur; car, soit dit entre nous, monsieur le baron, les secrets que vous avez pu surprendre sont graves, mais il y a bien longtemps que tout cela est passé, le château de Bluthaupt est bien loin de Paris, et il faudrait des preuves...

— J'ai des preuves, interrompit le baron ; quelque part, dans Paris, j'ai déposé ce matin une petite cassette apportée d'Allemagne, et qui contient de quoi vous faire monter tous les trois sur l'échafaud, messieurs les associés de Geldberg.

Le docteur recula instinctivement son fauteuil et attacha sur Rodach son regard épouvanté.

— Je n'ai point parlé de cela devant ces messieurs, reprit-il, parce qu'ils ont baissé pavillon tout de suite, et que la menace m'a paru superflue vis-à-vis de gens qui s'avouaient vaincus d'avance. A vous, monsieur le docteur, je vous en parle, mais froidement, remarquez-le bien, et sans intention de vous effrayer. La preuve, c'est que je vous dis volontiers tout de suite que je ne suis pas éloigné d'accepter votre alliance.

Le front de Mira s'éclaircit un peu.

— Pourrait-on savoir ce que contient cette cassette? murmura-t-il avec un reste de crainte.

— Je n'ai nulle raison pour en faire un mystère. Elle contient des lettres de vous, monsieur le docteur, datées du château de Bluthaupt en 1823 et 1824. Ces lettres sont rédigées, je dois le dire, avec une extrême prudence, mais elles se trouvent expliquées ou à peu près par d'autres lettres de Van Praët, du Magyare, de M. de Reinhold et de Mosès Geld lui-même, écrites à diverses époques.

— Et comment avez-vous pu vous procurer tout cela? murmura le Portugais.

— C'est la chose du monde la plus simple. Zachœus Nesmer était votre associé à tous, mais non votre ami. Il vivait incessamment dans la pensée qu'un conflit pouvait, d'un jour à l'autre, s'élever entre vous et lui, et, depuis la première heure de votre association, il se préparait des armes pour le moment de la bataille.

— Depuis plus de vingt ans! dit Mira.

— Mon Dieu! oui. Ces têtes germaniques ont la bosse de la prudence. Si jamais nous en venons à une discussion, docteur, je vous donnerai des détails beaucoup plus satisfaisants sur le contenu de ma cassette, car je suis loin de vous en avoir fait l'inventaire complet. Mais aujourd'hui nous sommes en paix et nous pouvons reprendre notre négociation sans nous préoccuper d'un cas de guerre qui pourra ne jamais venir.

Le docteur avait compté d'abord sur une réussite tout aisée; puis il avait presque désespéré, tant la batterie démasquée tout à coup par son adversaire lui avait semblé redoutable. Maintenant, il reprenait espoir; ces armes, si terribles qu'elles fussent, Rodach hésitait à s'en servir; donc il avait un intérêt à ne point entamer la guerre.

Pendant que le docteur réfléchissait, faisant au dedans de lui-même une manière de bilan de ses périls et de ses bonnes chances, Rodach reprit, comme s'il avait eu l'intention de le rassurer:

— Établissons bien la situation, je vous prie. Je suis fort, mais quelle raison pourrais-je avoir de vous nuire gratuitement?

Mon intérêt est manifeste : je veux recouvrer pour mon pupille les créances de la succession Nesmer, et en même temps, si la chose n'est pas impossible, me créer à moi-même, en tout bien tout honneur, une petite fortune.

Le front du Portugais se rasséréna tout à fait. Le baron découvrait enfin un côté faible. On allait s'entendre.

— Il est bien évident, reprit Rodach, que je n'ai pas attendu ce moment pour comprendre le véritable état des choses : la preuve, c'est que j'ai déjà tiré vingt mille francs de ma poche et que je me suis mis complétement à la disposition de la maison. Pour moi, le principal, c'est que la maison vive et ait de quoi payer. Maintenant vous m'offrez personnellement quelque chose de mieux, un partage à deux au lieu d'un partage à quatre. Avant d'accepter, j'ai voulu seulement vous faire bien sentir que je pourrais exiger la part du lion...

— Et que vous êtes généreux en ne prenant que moitié, interrompit le docteur. Je vous accorde cela, monsieur de Rodach, d'autant plus aisément que c'est sur vous que je compte pour obtenir mon apport dans notre nouvelle société.

— Cette fois je ne comprends pas du tout, dit le baron.

— Ne vous ai-je pas avoué que j'aime cette femme, murmura le docteur, que je l'aime d'une passion incurable et insensée ! Ne vous ai-je pas avoué que je suis son esclave, et qu'un mot d'elle suffit pour me faire tout oublier ! Si je me rends vers elle moi-même, je suis sûr d'avance d'être vaincu, et je n'espère qu'en votre aide.

— Mon aide vous est acquise, répliqua Rodach sans hésiter ; donnez-moi les moyens de plaider votre cause, et je la plaiderai.

Le docteur rapprocha son fauteuil, tant il eut de contentement à voir la négociation marcher ainsi sur des roulettes.

Il caressa de nouveau sa large boîte d'or, et recommença toute la pantomime que nous avons décrite au début de cette entrevue.

C'était pour lui une manière d'exorde muet et par insinuation.

Au bout de quelques secondes, il mit ses deux coudes sur ses genoux et se pencha en avant ; puis il reprit la parole d'une voix discrète et toute confidentielle.

Rodach l'écoutait attentivement.

Cela dura dix minutes, au bout desquelles le baron se leva.

— C'est une affaire entendue, monsieur le docteur, dit-il. Je n'ai point encore pris de rendez-vous à Paris depuis mon arrivée : par conséquent l'heure et le jour me sont indifférents.

— Il faut songer aux échéances, répondit Mira ; c'est jour de payement le 10. S'il vous plaît, je prendrai rendez-vous pour le 8.

— Pour le 8, soit.

— A midi, si l'heure peut vous convenir.

— Midi me convient parfaitement.

— N'oubliez pas surtout ! jeudi prochain, 8 février, à midi, vous serez chez madame de Laurens.

— Je m'y engage, monsieur le docteur.

— Monsieur le baron, je compte sur vous, et je vous prie d'accepter mes remerciements bien sincères.

Mira tendit sa main que Rodach toucha.

Ils se séparèrent, et, au moment où Rodach passait le seuil, il put entendre la voix du docteur qui répétait par excès de précaution :

— Jeudi, 8 février, à midi...

C'était dans une sorte de boudoir, meublé avec un luxe fort coûteux, mais privé jusqu'à



Il se promenait bras dessus bras dessous avec le chevalier de Reinhold. (Page 301, col. 2.)

un certain point de ce goût qui donne du prix à toutes choses.

Il y avait des meubles magnifiques, affectant des formes bizarres et des façons prétentieuses de se tenir sur leurs quatre pieds. Le tapis valait son pesant d'or; les rideaux éblouissaient, et les draperies qui habillaient les murailles se cachaient presque sous une profusion de cadres guillochés. On voyait là quelques tableaux de maîtres, et beaucoup de croûtes achetées un prix fou. Les billets de banque ne savent point donner le sentiment d'artiste, ni même ce tact irraisonné qui était, dit-on, l'apanage des vrais grands seigneurs.

Un pain de sucre enveloppé de brocart est toujours un pain de sucre, et Turcaret a beau faire.

Outre les tableaux, il y avait des statuettes, des vases du Japon et toutes sortes de chinoiseries.

La cheminée était encombrée, la console regorgeait, les étagères fléchissaient.

C'était un de ces réduits où l'on ne peut point entrer, quand on a le caractère bien fait, sans dire : « C'est un petit musée ! Quelle

nature d'artiste vous avez ! C'est un vrai sanctuaire ! délicieux ! ravissant ! adorable ! » — et autres.

L'impôt est fixé; il faut dire cela ou ne point passer le seuil.

La divinité du temple était ici tout bonnement le jeune M. Abel de Geldberg.

Au moment où nous soulevons un coin de la draperie de soie qui tombait à plis chatoyants sur la porte d'entrée, Abel était assis au coin de son feu, vis-à-vis du baron de Rodach.

Le jeune M. de Geldberg avait une robe de chambre inouïe, et des babouches comme il n'est point possible d'en rêver.

Dans l'impuissance où nous sommes de peindre convenablement les suavités de sa chauffeuse favorite, nous faisons appel à l'imagination de nos lecteurs.

Il n'y avait pas plus d'une minute que le baron avait été introduit. Abel venait d'achever les compliments préliminaires et lui offrait des cigares de la Havane dans un étui O-jib-be-was.

Le baron accepta le cigare, sans trop regarder l'étui.

— Mon Dieu! monsieur le baron, dit Abel en lui tendant du feu dans une cassolette fabriquée aux sources du Nil, j'ai pris la liberté de vous faire venir dans ma pauvre mansarde, et j'espère que vous voudrez bien m'excuser.

Le baron lui rendit la cassolette, et lança une bouffée tout affirmative.

Il était peut-être le premier mortel qui fût entré dans le sanctuaire sans dire une sottise en lorgnant les merveilles du lieu.

Abel lui en gardait de la rancune ; mais le peu d'esprit qu'il avait lui suffit à comprendre que la rancune serait ici en pure perte.

— C'est fort aimable à vous, monsieur le baron, reprit-il en mettant à manier le meuble abyssinien toute l'aisance d'un connaisseur, d'avoir bien voulu vous souvenir de ma petite requête.

— Je suis venu, monsieur, répondit Rodach, parce que, dans la position où nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre, j'ai pensé que vous pourriez avoir à me faire quelque ouverture importante.

Abel s'était improvisé à l'avance toute une série de façons cavalières ; mais la froideur de M. de Rodach dut changer ses allures et couper court à toute tentative de familiarité prématurée.

— Monsieur le baron, répliqua-t-il, vous ne vous êtes point trompé ; j'ai, en effet, une proposition à vous faire, et je désire vivement qu'elle vous agrée. Dans la crainte d'abuser de vos moments, j'entrerai, s'il vous plaît, tout de suite en matière.

Rodach approuva d'un geste courtois et s'arrangea commodément pour écouter.

— Voici le fait, poursuivit Abel ; déjà, depuis fort longtemps, j'ai cru m'apercevoir que le docteur Mira et M. le chevalier de Reinhold ont un ou plusieurs secrets auxquels ils ne me font point l'honneur de m'initier. Aujourd'hui, quelques mots prononcés par vous ont changé mes doutes en certitude. Je ne vous demande aucune révélation à ce sujet, monsieur le baron ; mais il est évident pour moi qu'il y a dans le passé de Reinhold et de Mira quelque ténébreuse histoire où se trouve mêlé, de manière ou d'autre, M. de Geldberg, mon père.

— Il y a en effet quelque chose comme cela, répondit Rodach.

Abel attendit une seconde, croyant que son compagnon allait ajouter quelques mots d'explication ; il n'en fut rien.

Le baron brûlait son cigare avec la ten-

teur d'un adepte, et lançait au plafond de belles spirales de fumée.

— C'est donc un fait acquis, poursuivit Abel ; eh bien! monsieur, malgré mon ignorance entière à cet égard, je puis vous affirmer hardiment que mon pauvre père fut une dupe entraînée et non point un coupable. Je connais sa nature faible et bonne, et je connais le caractère de messieurs mes associés. Il est inutile de chercher ici ses phrases : Reinhold est un misérable que rien n'arrête, et ce lugubre coquin de docteur ne vaut pas mieux que Reinhold !

— Est-ce pour me dire cela que vous m'avez donné un rendez-vous? demanda Rodach en secouant du petit doigt la cendre de son cigare.

— Non, monsieur, répondit Abel ; je vous ai demandé une entrevue, parce que votre intérêt m'a semblé le même que celui de la maison, et parce que j'ai voulu mettre en vos mains une affaire dont l'issue est pour nous tous, je parle commercialement, une question de vie ou de mort.

Abel se recueillit un instant pour se rappeler les termes de son discours ; puis il poursuivit :

— Meinherr Fabricius Van Praët, d'Amsterdam, a sur nous une créance exigible de près d'un million et demi.

— Ah ! fit Rodach négligemment, tant que cela?

— Je puis mieux que personne en donner le chiffre, puisque je suis chargé de traiter directement avec la maison Van Praët. Voilà déjà plusieurs mois que ce correspondant, à bout de patience, nous a fait parvenir des menaces ; s'il n'a point usé encore de rigueur envers nous, je puis l'attribuer sans vanité à la diplomatie que j'ai déployée dans cette affaire. Mais toute chose a un terme. J'ai lieu d'être convaincu que le dernier délai de quinzaine accordé sur mes sollicitations pressantes ne sera désormais prolongé sous aucun prétexte.

— Et quand expire ce délai? demanda le baron.

— Samedi prochain.

— Vous auriez encore le temps d'écrire.

— J'ai trop écrit! une lettre nouvelle ne servirait absolument à rien. Je sais que les pouvoirs de la maison Van Praët sont chez un agréé de Paris, et que les poursuites commenceront, en cas de non-payement, samedi dans la journée.

Le baron tira son cigare de sa bouche et le considéra fort attentivement.

— Mon cher monsieur, dit-il, vous m'annoncez là une nouvelle excessivement fâcheuse. Mais il me semble que je n'y puis rien.

— Peut-être, répondit Abel. J'ai lieu de croire que meinherr Van Praët serait disposé à nous traiter moins rigoureusement, s'il n'avait été poussé contre nous dans le temps par Yanos Georgyi et le patricien Nesmer lui-même. En définitive, son intérêt bien entendu ne serait point de faire tomber la maison. Je me rendrais bien auprès de lui de ma personne, mais, s'il faut vous dire toute la vérité, je crains de quitter Paris et de laisser la maison entre les mains de ces deux hommes, qui l'ont déjà entraînée si près de sa ruine.

— Je conçois cela, dit Rodach très-sérieusement.

C'était le premier mot que l'on pût prendre pour un encouragement, et le jeune M. de Geldberg s'en trouva tout regaillardi.

— Tandis que vous, monsieur le baron, reprit-il, je ne sais pas pourquoi je vous confierais tout ce que je possède au monde!

— C'est bien de l'honneur.

— Non pas! Je suis doué, à ce qu'on dit, d'un esprit singulièrement pénétrant ; je vous

ai jugé tout de suite, et la rudesse même de votre franchise vous a gagné mon estime. Et puis vous êtes gentilhomme : entre gentilshommes, on se comprend bien mieux et bien plus vite. Si ces misérables, que je suis forcé d'appeler mes associés, avaient une goutte de sang noble dans les veines...

Rodach eut la vertu de ne point sourire.

— Il me semble que M. le chevalier de Reinhold... commença-t-il.

Abel haussa les épaules avec pitié.

— Bourgeois, cher monsieur, répliqua-t-il, bourgeois depuis les cheveux de sa perruque jusqu'à la plante de ses pieds plats! Vous n'avez pas d'idée de ce que je souffre! mais, pour en revenir, il est certain que votre position vis-à-vis de nous vous rend excessivement fort. Moi, d'un autre côté, je porte le nom auquel se rattache tout le crédit de la maison. Si une fois l'affaire Van Praët est heureusement arrangée, je regarde la crise comme finie, et je crois que l'avenir est à nous. Je vous parle avec une complète franchise, veuillez me répondre de même. Ne pensez-vous pas que nous pourrions éliminer ces deux hommes, que nous méprisons également, et former à nous deux une association?

— Si fait, répliqua le baron.

La figure d'Abel s'éclaira.

— Parbleu! s'écria-t-il, je suis enchanté de vous entendre parler ainsi, cher monsieur; ces deux êtres me pèsent plus encore que je ne puis le dire, et il me sera au contraire infiniment honorable d'avoir pour associé un homme tel que vous!

Rodach salua.

— Je ne fais pas ici de compliments, poursuivit le jeune homme, et, pour vous donner une preuve de la profonde confiance que j'ai en vous, je suis prêt à remettre entre vos mains cette affaire Van Praët, qui est tout l'avenir de la maison. Consentiriez-vous à vous en charger?

— Très-volontiers, répliqua Rodach. Nos intérêts sont ici évidemment les mêmes, et certaines connaissances que j'ai pu tirer de Zachœus Nesmer, mon ancien patron, me donneront, je l'espère, quelque autorité auprès de notre correspondant hollandais.

Abel eut un sourire où il tâcha de mettre beaucoup de finesse.

— J'ai bien un peu compté là-dessus, dit-il; malgré mon ignorance de tous vos secrets, je fais mes petites observations, et j'agis en conséquence.

— Zachœus me l'avait dit bien souvent, riposta Rodach avec son grand sérieux; le jeune M. de Geldberg a un mérite au-dessus de son âge.

Abel prit cet air trop modeste où perce la naïveté de l'orgueil.

— Pur compliment! murmura-t-il; mais entendons-nous pour l'affaire de Van Praët. Nous sommes au lundi, il faut deux jours pour recevoir des lettres d'Amsterdam. Si vous n'êtes pas chez Van Praët jeudi, 8 février, dans la matinée, le contre-ordre n'arrivera pas à temps.

— Rien ne m'empêche, répliqua Rodach, d'être en Hollande, chez Van Praët jeudi dans la matinée.

— Vous n'avez pas d'affaire à Paris?

— Aucune; j'arrive.

Abel se frotta les mains.

— C'est au mieux! s'écria-t-il; j'avais peur de quelque obstacle; mais maintenant j'ai

votre parole et je ne crains plus rien. J'ai vu tout à l'heure, dans notre chambre du conseil, la manière dont vous traitez les affaires, et je parierais ma tête que vous aurez un plein succès!

— Je l'espère ainsi, dit Rodach.

— Quand vous reviendrez, nous nous occuperons de nos chers associés; pendant votre absence, je me charge de préparer les voies.

Rodach se leva et jeta dans le foyer le reste de son cigare.

— Je compte sur votre habileté, mon cher monsieur, dit-il, et, quant à moi, je ferai de mon mieux.

— Souvenez-vous qu'il faut être rendu à Amsterdam jeudi prochain, 8 février, à midi au plus tard!

— Je partirai demain en poste, et je prends l'engagement formel de frapper jeudi prochain à la porte du digne Van Praët avant que midi ait sonné.

— Voulez-vous que je vous fasse la conduite jusqu'au premier relai? demanda Abel.

— Si ce n'est point pour vous trop de peine, j'accepte avec reconnaissance.

— Comme cela, pensa le jeune homme, je serai bien sûr qu'il partira! En vous conduisant, poursuivit-il tout haut, je vous apporterai ma procuration, tous les dossiers de l'affaire; et je vous donnerai les derniers renseignements qui pourront vous être utile. A demain donc, cher monsieur!

— Cher monsieur, à demain!

Les deux nouveaux associés se serrèrent la main d'amitié grande, et M. le baron de Rodach prit congé.

Quand il fut sorti, le jeune de Geldberg se frotta les mains d'un air triomphant.

— Quelle corvée de moins! s'écria-t-il; voilà un brave homme qui se croit sans doute bien profondément diplomate, avec son air grave et sa froideur d'emprunt! Il n'en est pas moins vrai qu'il a fait tout ce que j'ai voulu.

Il eut un rire machiavélique, et se regarda dans sa glace pour voir s'il ressemblait aux portraits de feu de M. de Talleyrand.

Il y avait dix minutes environ que Rodach avait quitté le sanctuaire du jeune Geldberg.

Il se promenait bras dessus bras dessous avec M. le chevalier de Reinhold sur une petite terrasse communiquant avec l'appartement de ce dernier.

Ils poursuivaient une conversation commencée.

— Je savais bien que nous nous entendrions à merveille, disait le chevalier; d'abord vous avez trop d'esprit pour n'être pas entièrement de mon avis sur ce petit sot d'Abel, et sur ce malheureux docteur, qui me représente toujours un traître de mélodrame. Évidemment, il faut les éliminer tous les deux. En second lieu, vous êtes trop habile pour ne pas sentir l'extrême importance de cette démarche auprès du Magyare Yanos. Mais il ne suffit pas de reconnaître tout cela, et le temps nous presse furieusement.

— Je ne demande pas mieux que d'agir, répliqua Rodach.

— A la bonne heure! Voyez-vous, il est pour moi manifeste que le seigneur Yanos et meinherr Van Praët se sont entendus pour nous attaquer en même temps. Ils ont fixé tous les deux au 10 de ce mois leur dernier délai. Eh bien! parons le coup qui me regarde, et laissons cet étourneau d'Abel se débrouiller comme il pourra!

— Cela me va.

— Il ne pourra rien contre les poursuites de son gros Hollandais, et nous ne l'en trouverons que plus facile à écraser.

— C'est clair comme le jour.

— Mais il ne faut pas nous endormir, savez-vous! nous n'avons que tout juste le temps, et pour bien faire, baron, il faudrait que vous fussiez à Londres... attendez donc!

Il compta sur ses doigts, puis il reprit :

— Jeudi prochain, 8 février, avant midi.

— C'est au mieux, dit Rodach.

— Voyons, réfléchissez bien. N'avez-vous nul empêchement?

— J'arrive d'Allemagne, et je n'ai encore vu personne.

— Alors vous pouvez me donner une certitude?...

— Je puis prendre l'engagement très-sérieux, interrompit M. de Rodach, de me trouver à Londres jeudi prochain, 8 février, avant l'heure de midi.

IV

LE CHEVALIER DE REINHOLD

José Mira et Abel de Geldberg avaient, certes, d'excellentes raisons pour se concilier l'aide du baron de Rodach. Mira se sentait faible contre un amour de vingt ans, d'autant plus puissant qu'il avait duré davantage et qu'il trônait au fond d'un cœur vide, où tout autre sentiment s'était éteint. Abel voulait rester à Paris, où le retenaient impérieusement sa danseuse et ses chevaux d'abord, puis la crainte de quelque coup pendable, monté, en son absence, par ses deux dignes associés.

Le docteur et Abel voyaient en outre que la maison était entre les mains de M. de Rodach. L'avance d'argent qu'il avait faite de lui-même et sans y être poussé leur donnait une haute idée de sa position financière, et faisait en même temps supposer chez lui une facilité de caractère dont il serait aisé de profiter.

De là les offres d'association. Et ces offres n'étaient point, comme tout le reste, une comédie jouée.

Abel et Mira souhaitaient bien sincèrement enter leur faiblesse attaquée sur la force de cet homme, qui semblait riche et ferme.

Mais ni Abel ni Mira n'avaient, pour ce faire, des motifs aussi pressants que ceux de M. le chevalier de Reinhold.

Celui-ci était, en effet, dans la même situation qu'eux; en outre, il avait à régler une affaire difficile et dont sa poltronnerie s'exagérait les dangers réels.

L'échec qu'il venait de subir, dans le duel de Verdier, contre le jeune Franz, diminuait de beaucoup sa confiance en lui-même, et laissait subsister des embarras dont il avait cru se délivrer.

Il était malade d'esprit, et voyait tant d'obstacles surgir le long de sa route, que le découragement lui venait; il lui fallait absolument un auxiliaire.

En ce moment où sa faiblesse morale était doublée par l'insuccès, la seule pensée d'affronter le Magyare Yanos lui donnait le vertige, et ce voyage de Londres l'épouvantait à tel point, qu'avant de l'entreprendre il eût regardé, les bras croisés, la ruine de la maison de Geldberg.

Ce Magyare était un terrible homme. Vingt ans écoulés n'avaient point changé sa nature batailleuse. Il avait fait fortune, mais il avait gardé ses colères sauvages, et ne savait point dénouer une discussion autrement qu'avec le sabre.

Cela même lui avait fait une renommée dans la cité de Londres. Il était lion de par ses grands pistolets. Dans la ville anglaise, où toutes les sortes d'excentricités sont appréciées, on admirait fort ce marchand qui avait eu cinquante duels et jamais de procès.

Le pauvre chevalier de Reinhold aurait mieux aimé avoir cinq cents procès qu'un seul duel.

Aussi, à voir le baron de Rodach accepter si aisément ses ouvertures, il ne se sentait pas de joie.

C'était là un succès! Le baron allait affronter la bataille à sa place, et lui retirer les marrons du feu. Quel digne homme que ce M. de Rodach!

Comme il était venu à propos avec ses grands airs de menace qui avaient abouti à toutes sortes de gracieusetés! Il payait les dettes de la maison; il promettait de l'argent pour cette fête d'Allemagne qui était comme le va-tout du jeu hardi que jouaient les associés de Geldberg; il se faisait fort de réparer quelque jour la maladresse de ce coquin de Verdier; enfin il acceptait une mission diabolique qui pouvait réussir, mais où il y avait assurément des balafres en perspective.

Et tout cela pour recouvrer des créances auxquelles, la prospérité une fois revenue, on tâcherait bien de ne point faire honneur!

Le digne homme! l'excellent homme! et que le patricien Zachœus Nesmer avait eu raison de mourir!

Ce brave M. de Rodach menaçait bien quelquefois, et il avait en main des armes qu'on ne pouvait point dédaigner; mais c'étaient des armes courtoises; il n'en voulait point faire usage, et, au lieu de frapper, il aidait! le charitable cœur!

Reinhold se moquait de lui au fond de l'âme, et riait sous cape tant qu'il pouvait.

— Il est évident, monsieur le baron, dit-il, que vous avez compris d'une façon toute supérieure le fort et le faible de votre position vis-à-vis de nous. D'autres auraient essayé follement des mesures rigoureuses, mais votre haute raison vous en a montré le danger. Avec la marche que vous suivez, vous êtes bien sûr non-seulement d'être payé intégralement, mais encore de vous faire l'un des chefs de la maison de Geldberg, qui, j'en ai l'espérance, ne connaîtra bientôt plus que deux chefs, vous et moi, monsieur le baron.

— J'en accepte l'augure, répliqua Rodach.

— A merveille! pensait Reinhold, garde tant que tu voudras cet air rogue et froid, mon camarade!... Tu as, ma foi, bien le droit d'être fier, et la besogne que tu fais te vaut ma sincère estime!...

— On se rend à Londres en trente-six heures, reprit-il tout haut, mais personne ne peut compter sur la mer, et pour être sûr d'arriver à temps, vous feriez bien de partir dès demain matin.

— Je n'ai absolument rien à faire à Paris, répliqua le baron, sinon quelques commissions de peu d'importance, qui prendront à peine ma soirée d'aujourd'hui. Je partirai quand vous voudrez.

Reinhold lui serra le bras fort amicalement.

— Vraiment, baron, il faut vous admirer! s'écria-t-il. Toujours prêt! Jamais d'obstacles! Comme tout marchera merveilleusement, quand nous dirigerons à nous deux les affaires de la maison! Pour ma part, je me sens disposé à être non-seulement votre associé, mais votre ami, dans toute la force du mot!

Reinhold mit une belle chaleur à prononcer cette déclaration.

Il y eut comme un tressaillement léger dans les muscles du visage de M. le baron de Rodach, qui était resté jusqu'alors impassible. Sa paupière se baissa, mais pas assez rapidement pour cacher un vif éclair qui scintilla dans son œil; une ride amère se creusa sous sa moustache rabattue.

Ce fut l'affaire d'une seconde. Le chevalier de Reinhold n'eut pas le temps de s'en apercevoir.

Tout ce qu'il remarqua, ce fut l'accent

bizarre que prit la voix du baron, tandis qu'il répondait :

— Entre associés, monsieur de Reinhold, il est toujours fort bon d'être amis, et rien ne s'oppose à ce que je sois le vôtre.

Le chevalier releva les yeux avec défiance, tant le ton de M. de Rodach contrastait avec ces pacifiques paroles. Il s'attendait presque à rencontrer un visage devenu hostile et de menaçants regards.

Mais les traits du baron avaient repris instantanément leur immobilité froide.

— Avant de nous séparer, poursuivit-il, je vous prierai de me donner tous les renseignements nécessaires pour mon voyage de Londres, et les papiers qui peuvent avoir trait à la mission dont je me charge.

Reinhold rentra dans son appartement et se dirigea vers son secrétaire. Au moment où il mettait sa clef dans la serrure, une réflexion parut le retenir.

— C'est que cela va être bien long! dit-il; les comptes sont un peu compliqués. Je pense vous avoir touché quelques mots de certain mariage qui est pour moi une affaire capitale. Je suis auprès de la jeune fille, et surtout auprès de sa mère, dans toute la ferveur de ces empressements bucoliques qui précèdent les fiançailles. Or, voici venir l'heure où je me rends chaque jour chez madame la vicomtesse d'Audemer. Vous serait-il indifférent de me donner un instant dans la soirée?

— Impossible, répliqua Rodach; ce voyage, sur lequel je ne pouvais compter, va faire de moi un homme excessivement occupé jusqu'à la nuit.

— A cela ne tienne, cher monsieur! Si vous voulez me laisser votre adresse, je me rendrai chez vous aussi tard que vous voudrez.

Le baron hésita un instant avant de répondre.

— Cher monsieur, dit-il enfin, je suis un homme à manies; j'aime à être absolument libre en voyage, et je ne donne jamais mon adresse.

Le chevalier eut un malicieux sourire, et fit du doigt une menace espiègle.

— Quelque histoire amoureuse, je gage! s'écria-t-il. Nous ne sommes pas sans savoir qu'il y a de belles dames en Allemagne; et M. le baron n'est sans doute pas seul.

— Permis à vous de donner carrière à votre imagination, monsieur le chevalier.

— Mille pardons si j'ai été indiscret! Mais il faut pourtant que vous ayez ces documents avant votre départ.

Il réfléchit deux ou trois minutes.

— Voici bien une chose qui arrangerait la difficulté, reprit-il, mais j'ai peur de déranger encore vos habitudes...

— Voyons, dit Rodach.

— D'ici à Boulogne, la diligence va plus vite que la malle-poste.

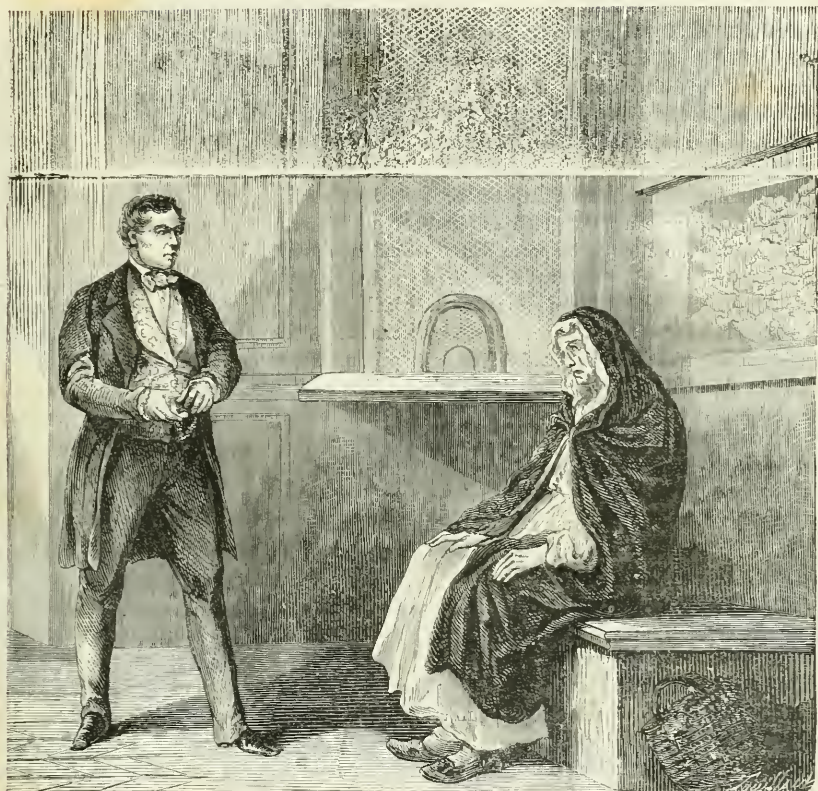
— Je vais arrêter ma place en sortant d'ici.

— Si vous n'y voyiez pas d'empêchement, j'aurais l'honneur de vous conduire jusqu'aux Messageries et nous causerions en chemin.

Tout en parlant, Reinhold se faisait le même raisonnement qu'Abel de Geldberg, et il se disait, lui aussi :

— Comme cela, je serai bien sûr de mon homme et tout faux-bond sera impossible.

Mais Rodach n'avait nulle envie de se soustraire à cette épreuve.



La vieille marchande ne détachait point de lui ses yeux. (Page 311, col. 2.)

— Cela m'arrange parfaitement, répondit-il; je serai chez vous demain de bonne heure, et nous partirons ensemble. Maintenant, je vous laisse à vos affaires, monsieur le chevalier, et je vous souhaite bonne chance.

Il se dirigea vers la porte; Reinhold, afin de lui faire les honneurs de la maison, le suivit en continuant la conversation commencée, et voulut l'accompagner jusque dans la cour.

Ils descendirent ensemble l'escalier principal et traversèrent les bureaux, où les employés étaient en train de plier bagage.

Dans l'antichambre, il n'y avait plus qu'une seule personne assise sur les banquettes de maroquin vert.

Klaus continuait de s'y promener de long en large, avec son grave habit noir.

La personne qui attendait encore, à cette heure avancée, se tenait dans le coin le plus reculé de la pièce; c'était la pauvre mère Regnault, qui restait là depuis plus de trois heures, immobile, silencieuse, et tâchant de se faire oublier, avec cette timidité d'instinct qui est l'apanage de la misère.

Au moment où Rodach et le chevalier passaient le seuil des bureaux, Klaus venait de répéter à la mère Regnault, pour la vingtième fois peut-être, qu'elle n'avait nulle chance de voir le chevalier.

La vieille femme ne répondait point, et demeurait comme affaissée sous son désespoir.

Klaus commençait à croire qu'elle avait l'intention de coucher dans l'antichambre.

La pauvre femme avait vu bien souvent, durant sa longue attente, la porte des bureaux s'ouvrir et des figures étrangères apparaître sur le seuil. A chaque nouvelle épreuve, elle se disait : Si la première personne qui sort n'est pas lui, je m'en irai.

La première personne qui sortait passait sans lui accorder un regard ; ce n'était pas M. le chevalier de Reinhold ; et pourtant la pauvre mère Regnault restait toujours.

Il lui semblait qu'en quittant cette maison, elle laissait sa dernière espérance. Au dehors la honte inévitable l'attendait ; puis c'était l'agonie entre les murs d'une prison!

Cette fois encore, quand la porte s'ouvrit, elle releva vivement ses yeux fatigués de pleurer, elle crut rêver ; tout ce qui lui restait de sang vint rougir sa joue ; elle se dressa sur ses jambes chancelantes, et un cri de joie s'étouffa dans sa poitrine.

Reinhold et M. de Rodach tournèrent à la fois leurs regards vers le coin d'où partait le cri. Ils virent la vieille femme qui tendait en avant ses bras tremblotants, et qui semblait affolée.

La figure du chevalier devint toute blême. Il s'arrêta court, comme s'il eût été près de marcher sur un serpent.

Rodach avait reconnu d'abord la vieille femme pour sa compagne d'attente. C'était tout. Mais lorsqu'il reporta ses yeux vers le chevalier, le trouble de ce dernier ne put lui échapper.

Qui pouvait causer ce trouble subit, sinon la pauvre femme? Rodach l'examina de nouveau et plus attentivement.

Il remarqua sa pose suppliante et l'émotion profonde qui était sur ses traits flétris. Ce visage éveilla vaguement ses souvenirs.

Il ne pouvait point encore lui donner un nom, mais un travail confus se faisait en sa mémoire ; il se rappelait, il était sûr d'avoir vu la vieille femme quelque part.

Celle-ci contemplait le chevalier avec des yeux humides.

Le chevalier ne bougeait pas ; il clouait ses regards au sol, comme si la tête de Méduse eût été devant lui.

Le regard de Rodach allait du chevalier à la bonne femme, et de la bonne femme au chevalier. Une idée était au seuil de son esprit, mais il ne comprenait point encore.

Klaus s'était arrêté à l'autre bout de l'antichambre. Il faisait des efforts inutiles pour garder cet air impassible et grave qu'il revêtait d'ordinaire en même temps que son bel habit noir. Il regardait de loin cette scène muette avec de gros yeux effarés, et se demandait ce qu'il pouvait y avoir de commun entre M. le chevalier de Reinhold, si fier, si riche, si insolent, et cette malheureuse vieille, qui osait à peine, naguère, lui adresser la parole, à lui, Klaus.

Madame Regnault, pour lui, ne valait guère mieux qu'une mendiante, avec son air humble et ses vêtements usés jusqu'à la corde. Comment expliquer l'effet étrange que produisait sa vue sur l'un des associés de la puissante maison de Geldberg?

Car il n'y avait pas à s'y tromper, il ne restait là que la vieille femme et lui, Klaus ; c'était bien elle qui pétrifiait ainsi M. le chevalier de Reinhold.

Comme de raison, Klaus avait beau s'interroger, son esprit ne lui faisait aucune réponse. C'était là, pour lui, un mystère inexplicable ; il restait planté comme un mai, les bras tombants et les yeux hors de la tête.

A mesure que ce silence et cette immobilité se prolongeaient, le malaise de M. de Reinhold devenait plus visible. Ses lèvres pâlies s'agitaient en de légers tressaillements, son

front sillonné de rides soudaines prenait tour à tour des tons blafards et pourpres.

La vieille femme s'appuyait d'une main à la muraille, et contenait de l'autre sa poitrine soulevée : elle était trop faible contre les émotions navrantes qui lui emplissaient le cœur; le poids de son corps faisait fléchir ses genoux, et des larmes coulaient le long des sillons de sa joue.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent enfin. Elle murmura un nom d'une voix plaintive et brisée.

M. le baron de Rodach dressa l'oreille à ce nom, qui éclaira son esprit tout à coup.

Le chevalier voulut faire semblant de ne l'avoir point entendu, mais sa détresse augmenta, et quelques gouttes de sueur percèrent sous sa fausse chevelure.

La vieille femme se soutint encore durant une seconde, puis sa poitrine rendit un sanglot déchirant. Elle chancela et se laissa choir comme une masse inerte sur la banquette.

Rodach s'elança pour la secourir. Durant une minute entière, il la tint entre ses bras.

Reinhold ne bougeait point.

Quand la vieille femme eut repris un peu de force, Rodach se pencha à son oreille.

— Vous êtes madame Regnault? dit-il tout bas.

Elle fit un signe affirmatif

— Pauvre mère ! murmura le baron, dont le regard s'émut de pitié.

— Monsieur le chevalier, reprit-il à voix haute en regagnant le milieu de l'antichambre je ne permettrai pas que vous me conduisiez plus loin. Voici une pauvre dame qui voudrait vous parler en particulier. Je vous laisse avec elle.

La paupière de Reinhold se souleva pour lancer au baron un coup d'œil incisif et perçant.

Il semblait chercher un sens détourné aux paroles de M. de Rodach ; mais le visage de celui-ci était ce que nous l'avons vu depuis son entrée à l'hôtel, sérieux et calme.

— Je connais cette bonne dame, poursuivit-il en saluant pour prendre congé ; c'est une marchande du Temple, nommée madame Regnault. Elle est malheureuse plus que je ne puis vous le dire, et si ma recommandation vaut quelque chose auprès de vous, je vous prie instamment, monsieur le chevalier, de ne point la repousser sans l'entendre.

— Certes, monsieur le baron... balbutia Reinhold qui ne savait plus ce qu'il disait

Le baron était déjà auprès de la porte de sortie.

Il fit un léger signe de tête à Klaus et disparut.

Une fois dans le couloir qui formait comme une antichambre, il demeura un instant pensif et prêtant l'oreille à ce qui se passait derrière lui.

Sa tête s'était relevée plus hautaine; il fronçait les sourcils, et les lignes de sa bouche fière exprimaient un indicible dédain.

Le silence régnait dans la chambre qu'il venait de quitter. Il attendit un instant encore, puis il mit la main sur le bouton d'une porte qui se trouvait auprès de lui.

Cette porte n'était pas celle qui donnait sur le vestibule. Le baron, distrait et préoccupé, ne s'aperçut point qu'au lieu de sortir de la maison il entrait dans une chambre inconnue.

Il crut que le vestibule était au bout de cette pièce, et la traversa, sans même jeter un regard aux objets qui l'entouraient.

Une seconde porte se présenta, il l'ouvrit encore, et s'engagea dans un corridor de peu d'étendue qui devait, selon lui, communiquer avec la cour.

Ce corridor, dont le carreau disparaissait sous un tapis épais, le mena tout droit à un

vitrage, recouvert intérieurement par des rideaux de soie.

Derrière ce vitrage, il entendit deux voix de femmes qui s'entretenaient.

Et parmi les paroles échangées entre les deux femmes, il crut entendre son nom prononcé plusieurs fois.

V

PAUVRE MÈRE

Le chevalier de Reinhold resta immobile et comme abasourdi après le départ de Rodach. Les dernières paroles prononcées par le baron avaient mis le comble à son malaise. Rodach avait dit : Je connais cette femme.

Quelques heures seulement s'étaient passées depuis qu'il était entré dans la maison de Geldberg ; on l'avait vu sortir de terre, pour ainsi dire, et déjà il exerçait sur les trois associés une autorité presque absolue.

Il savait tout : les événements d'hier comme les choses dès longtemps passées. Il avait exhumé des secrets enfouis depuis vingt ans.

Mais, entre toutes les lacunes que M. le chevalier de Rheinhold aurait voulu laisser dans l'histoire de sa vie, il en était une qui lui tenait principalement au cœur... Il eût donné bien de l'argent, et même quelques-uns de ses autres secrets, pour cacher certain mystère qui avait trait à la pauvre femme affaissée là, sous le poids de la douleur, dans un coin de son antichambre.

Sa confession générale aurait été longue et chargée. Dans le récit de ses actions, depuis les jours de sa jeunesse, il y avait assez de honte pour faire rougir un front d'airain ; mais aucun aveu n'eût égalé pour lui, en amertume, l'aveu de sa basse origine.

Ce qui le préoccupait n'était point la pensée d'une faute ou d'un crime, il n'y avait dans son angoisse ni remords ni pudeur ; au fond de son âme sourde, ce qui se révoltait, c'était un orgueil puéril, et il ne souffrait que de sa vanité blessée.

Mais il souffrait cruellement, et, pour la première fois depuis bien des années, il sentait son cœur battre au-dedans de sa poitrine.

Le baron, cet homme qui semblait doué de seconde vue, avait-il deviné le suprême mystère de sa conscience ?

Il restait là embarrassé, irrésolu, n'ayant pas le courage de faire face à la situation, et n'osant point s'enfuir.

Klaus sentait vaguement le péril de sa position de témoin dans cette circonstance, fâcheuse pour son maître ; il détournait la tête d'un air effrayé ; il aurait donné un bon mois de gages pour se trouver tout à coup transporté, par magie, à l'autre bout de Paris.

La vieille marchande du Temple ne voyait rien de tout cela. Elle attachait sur le chevalier de Reinhold un regard où se lisaient à la fois une tendresse sans bornes et une poignante douleur.

Elle s'était aperçue de l'absence du baron, en ce sens seulement qu'elle s'était dit, la pauvre vieille :

— Maintenant que le voilà seul, peut-être qu'il va venir à moi.

Et, tout au fond de son cœur navré, un peu d'espoir s'était ranimé, un espoir bien faible. Mais les voyageurs ont dit les délices d'une goutte d'eau sur leurs gosiers éprouvés par la longue soif du désert.

Pour ceux qui ont souffert longtemps, l'espérance agit à petites doses. Le malheureux, habitué à la nuit de son cachot, prend les lueurs pâles du crépuscule pour le brillant soleil.

Elle attendit longtemps. Durant ces minutes de silence, un monde de souvenirs s'éveillait dans son âme.

Elle se voyait jeune et forte, conduisant par la main un blond enfant qui souriait.

L'enfant était espiègle et semblait attiré vers le mal; mais quelle mère croit à ces pronostics funestes?

Elle voyait l'enfant grandir et dominer ses camarades dans les parties bruyantes qui se jouaient sur la place de la Rotonde; elle le voyait partir un jour pour le collége; et comme elle était fière! c'était le premier Regnault qui mettait le pied au collége!

Dans les échoppes voisines de la sienne, que ne disait-on pas? Le petit Jacques en savait déjà trop long, et point n'était besoin de lui en apprendre davantage; mais la jalousie fait parler.

Mon Dieu! comme elle se riait en ce temps des méchantes prédictions de l'envie! L'enfant se corrigera, répétait-elle; celui qui est trop sage à douze ans devient benêt à vingt et imbécile à trente; il faut qu'enfance se passe.

Enfance se passa. Jacques devenait joli garçon; il frisait ses cheveux et serrait sa taille tant qu'il pouvait: c'était le lion du Temple. Au collége, il n'avait pas appris grand'chose, mais il avait fait la connaissance de quelques camarades plus riches que lui, et le père Regnault trouvait déjà de temps en temps de petits déficits dans son comptoir.

Les mauvais jours arrivaient. La pauvre mère voyait le jeune homme indocile rentrer dans la demeure paternelle après l'orgie, et opposer l'insolence railleuse aux reproches du vieux Regnault, qui l'aimait tant!

Elle croyait entendre encore les condoléances triomphantes de ses voisines, qui lui disaient: « Ce n'est pas faute d'avoir été avertie, maman Regnault! Nous vous avions bien dit que vous auriez du chagrin avec ce garnement-là! »

Que tous ces souvenirs étaient vifs au fond de sa mémoire!

Puis venait la première blesssure portée par le mauvais fils au cœur de sa mère; la fuite de Jacques avec tout l'argent de la maison; la maladie et la mort de Regnault le père, et, depuis lors, le malheur, le malheur toujours!

Et cet enfant qui l'avait si cruellement blessée, cet enfant qui avait été pour elle et pour sa famille une malédiction vivante, elle le revoyait après plus de vingt ans écoulés!

Vingt ans de misère! vingt ans de détresse qui étaient son ouvrage!

Et son pauvre cœur de mère s'élançait vers lui ardemment; elle l'aimait autant, elle l'aimait plus qu'au jour lointain où elle était heureuse.

L'enfant s'était fait homme et presque vieillard; nul autre œil que celui de sa mère n'aurait pu le reconnaître; mais, au travers du présent, les mères voient le passé.

Sous cette taille épaisse et ramassée, la vieille femme apercevait l'adolescent svelte dont elle avait suivi tant de fois du regard la marche vive en souriant. Derrière les rides de ce visage, elle retrouvait des joues de dix-huit ans, vermeilles et potelées.

C'était son Jacques, son fils préféré, le plus cher de tous ses amours.

Elle songeait ainsi. Son âme s'éveillait rajeunie; la longue misère lui semblait un rêve douloureux et menteur.

Au bout de quelques minutes, la réalité disparut pour elle; une illusion chère la plongea dans une sorte d'extase.

Ses mains se joignirent; ses yeux se noyèrent; sans savoir, elle murmura bien doucement:

— Jacques! Jacques, mon pauvre enfant!

C'était la première parole qu'elle prononçait. Le chevalier tressaillit, comme on fait au choc soudain d'une décharge électrique.

Son regard erra, craintif et cauteleux, tout autour de l'antichambre, et se fixa sur Klaus, qui faisait mine de ne rien entendre et de ne rien voir.

— Allez-vous-en! dit-il d'une voix étouffée.

Il parlait si bas que Klaus ne comprit point.

Sa face livide devint pourpre.

— M'entendez-vous? s'écria-t-il en fermant les poings avec rage; allez-vous-en! allez-vous-en!

Klaus, épouvanté, s'enfuit, sans oser regarder en arrière.

Le chevalier, comme s'il n'eût attendu que cet instant, se dirigea d'un pas pénible vers la porte des bureaux; mais il ne put arriver jusque-là, et il fut obligé de s'asseoir sur la banquette.

Ses sourcils étaient froncés, et la colère, impuissante, contractait sa lèvre. Comme si ses paupières baissées n'eussent point été un bandeau suffisant pour sa vue, il mit sa main au-devant de ses yeux.

La mère Regnault était bien vieille. L'âge et la misère s'étaient réunis pour affaiblir ses facultés. L'émotion trop forte la plongeait en une sorte de délire tranquille et doux.

Elle eut ce regard inquiet des mères qui surprennent chez un fils aimé le premier symptôme de souffrance. Autour de sa lèvre décolorée, un sourire attendri vint errer.

— Pauvre Jacques! murmura-t-elle encore.

Et l'illusion faisant revivre des souvenirs de vingt-cinq ans, elle ne vit plus M. le chevalier de Reinhold, mais bien l'enfant du Temple, qui cachait son visage entre ses mains, et qu'il fallait consoler.

Elle se leva sans bruit. Ses jambes brisées tremblaient, mais elle ne s'en apercevait point.

Elle se glissa, en s'appuyant à la muraille, tout le long de la banquette, et parvint jusqu'au chevalier.

Celui-ci fouillait sa cervelle troublée, et cherchait un expédient pour mettre fin à cette situation qui l'écrasait. Il ne trouvait rien.

Sa préoccupation l'empêcha d'entendre le pas lent de la vieille femme, qui s'assit sur la banquette à quelques pas de lui.

Elle le contemplait avidement, et s'approchait de lui d'un mouvement insensible, comme si une main que l'on ne voyait point l'eût attirée en avant.

Quand elle fut tout près de lui, ses mains s'élevèrent et s'ouvrirent pour le toucher; mais elle n'osait pas encore.

Durant deux ou trois secondes, elle demeura ainsi, les doigts étendus à deux pouces de l'épaule de Reinhold, immobile, muette et retenant son souffle.

Au bout de ce temps, sa poitrine amaigrie souleva brusquement l'étoffe usée de sa robe. Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Jacques, dit-elle; tu souffres, mon petit Jacques!

Reinhold se recula épouvanté.

Ses yeux grands ouverts exprimaient de l'horreur et comme de la folie.

— Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu de si près! reprit la mère Regnault; mais tu aurais pu changer davantage encore, je t'aurais toujours reconnu. Mon Jacques! mon enfant chéri! si tu pouvais savoir comme je t'aime!

Reinhold la regardait, ébloui, fasciné; mais il ne répondait point.

La vieille femme passa le revers de sa main sur son front.

— Je ne sais plus pourquoi je suis venue, murmura-t-elle en se parlant à elle-même. Oh! Jacques, que Dieu est bon, puisqu'il m'a permis de te revoir! d'être là tout près de toi! de te parler, mon fils, comme au temps où tu m'appelais ta mère!

Elle regardait toujours M. de Reinhold, mais on eût dit qu'elle ne le voyait point tel

qu'il était là devant elle ; il y avait comme un voile menteur entre elle et la réalité. L'effroi dénaturé du chevalier, sa répugnance et cette angoisse qui mettait du livide à sa joue échappaient à la pauvre femme, ou du moins la fièvre de son émotion transformait tout cela pour elle.

Ce qu'elle voyait, ce n'était point le présent triste, la vérité cruelle, mais bien ses anciens espoirs qui prenaient une forme, et ses souvenirs rappelés.

— Jacques, reprit-elle, je suis venue bien des fois jusqu'à la porte de ta maison. Je cherchais dans la grande cour où il y avait des équipages, attelés de leurs brillants chevaux. Tout cela est-il à toi, mon fils? Je regardais aux fenêtres où il y a tant de tulles brodés, de velours et de soie ! Chez nous, Jacques, dans la chambre où tu es né, il n'y a jamais eu ni soie ni velours ; mais, autrefois, tu dois t'en souvenir, nos carreaux se cachaient sous de la percale bien blanche. La percale s'est usée, mon pauvre enfant, et la serpillière que j'ai mise à sa place a maintenant trop de trous pour cacher le vide de notre demeure. Je me disais toujours : Si Jacques savait cela, il viendrait dans la maison de son père pleurer avec nous et nous secourir. Mais je n'osais pas entrer ici ; j'avais peur de te faire honte. Quand je regardais les beaux habits de tes domestiques, je perdais mon courage, et je me trouvais trop pauvre pour les aborder.

Reinhold poussa un gros soupir ; il était à la torture.

— D'autres fois, poursuivit la vieille femme, j'allais t'attendre dans la rue. Je sais les endroits où tu passes, et bien souvent ton regard distrait est tombé sur moi, qui me cachais, honteuse, dans la foule. Il me semblait toujours que tu allais me reconnaître. Et mon cœur battait ; mes yeux, qui ont tant pleuré, retrouvaient des larmes !

Elle souriait comme font les gens heureux en racontant les douleurs passées ; il semblait que sa souffrance était finie, et qu'elle trouvait du bonheur à évoquer les souvenirs de sa détresse.

L'expression du visage de Reinhold changeait lentement ; son trouble s'en allait pour faire place à l'impatience et à la colère.

Ses lèvres serrées n'avaient pas laissé tomber encore une seule parole.

La vieille marchande du Temple ne détachait point de lui ses yeux, et ses yeux voyaient peut-être un fils aimant, que l'émotion et le repentir faisaient silencieux !

Il y avait trente ans qu'elle souffrait. Ses facultés, affaiblies et comme mortes, renaissaient en une sorte de folie douce. Elle rêvait éveillée.

Pendant trente ans, ses nuits sans sommeil avaient eu cette vision heureuse qui séchait ses larmes et lui rendait le paradis au milieu de son martyre.

Pendant trente ans, son insomnie malade lui avait montré son fils, son fils à qui étaient toutes ses pensées. Elle avait tant prié Dieu ! Dieu lui devait cette joie implorée. Elle se croyait heureuse.

Mais, au milieu de son prétendu bonheur, une idée sombre vint à passer. Son front se rembrunit et ses yeux se baissèrent.

— Oh ! Jacques ! dit-elle encore d'une voix assourdie, que de jours dans trente ans ! Et pas un seul jour je n'ai omis de prononcer ton nom dans ma prière. Tu nous as fait bien du mal, enfant ; mais ton père t'a pardonné sur son lit de mort, et je t'avais pardonné avant ton père. Tes frères, tes sœurs, tout ce que nous aimions s'en est allé. Le nom de Regnault est écrit sur bien des croix au cimetière ! Mais si tu n'es pas revenu nous plaindre et nous soulager, mon pauvre fils, ce n'est pas mauvais cœur. Oh ! non ! c'est que tu ne savais pas !

Reinhold détourna la tête, et prit cet air

de résignation qui montre le dépit à son comble.

— Non, non! murmura la mère Regnault dont le front devenait de plus en plus triste; ce n'est pas cela qui m'a fait le plus de mal. Il y a beaucoup d'Allemands dans le Temple, et je savais que tu avais habité l'Allemagne. Je passais mes jours à m'informer, à demander, à chercher. Et si tu savais tout ce que l'on m'apprenait, mon pauvre enfant!

Le chevalier dressa l'oreille et son regard devint attentif. Depuis quelques minutes, sa cervelle travaillait pour trouver un moyen de retraite. Nous ne pouvons pas dire que la présence de sa mère le laissât libre de toute émotion, mais son émotion, s'il en avait, se rapportait à lui-même, et le tableau des misères de sa famille le mortifiait sans l'attendrir.

Il n'avait pas de cœur. Ce qui, pour d'autres, eût été un atroce supplice, n'était pour lui qu'un châtiment vulgaire, une tuile, comme on dit, qui lui tombait sur la tête, mais qui l'écrasait en tombant.

La torture se rapetissait en arrivant jusqu'à lui; le fer rouge se changeait en une poignée de verges; on l'attachait à la roue, et il souffrait tout au plus comme si on lui eût donné le fouet!

Mais il craignait, et il voulait sortir d'embarras à tout prix.

Les dernières paroles de madame Regnault firent trêve au travail de son imagination; il écouta.

— Je crus longtemps que c'étaient des calomnies, reprit la vieille femme, et je le crois encore, maintenant que je te revois, mon fils. Les gens qui venaient d'Allemagne me disaient que tu avais gagné la fortune par des moyens criminels! Mon Dieu! que de fois je vous ai offert ma vie pour expier les fautes de mon enfant! Ils me disaient que tu avais fait partie d'une association meurtrière, et que l'or t'avait coûté du sang!

La paupière du chevalier tremblait.
Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? s'écria la marchande du Temple dans un élan de tendresse passionnée; tu n'as pas souillé le nom de ton pauvre père, tu n'as jamais volé que nous!

Cette parole si poignante n'était pas même un reproche dans la bouche de la mère Regnault, car elle reprit aussitôt après :

— Nous, mon fils, tu pouvais tout nous prendre, puisque tout ce que nous avions était à toi. Ils ont menti, ceux qui t'accusaient, et je regrette les larmes que j'ai versées! Ne sais-je pas bien qu'ils ont toujours été jaloux de toi! tu étais le plus beau! Ils ne pouvaient pas te pardonner cela, mon pauvre Jacques, et ils venaient me dire que tu étais un méchant!

Elle se tut; sa rêverie avait tourné. Au lieu des accusations homicides dont elle avait parlé d'abord, elle songeait maintenant aux plaintes qu'on lui faisait de son fils enfant, dans le marché du Temple.

Reinhold attendait qu'elle s'expliquât davantage, pour savoir au juste ce qu'il devait craindre.

Mais le cerveau affaibli de la vieille femme ne savait point suivre une idée.

Reinhold se reprit à songer au moyen de l'éconduire.

En ces sortes d'occurrences, il n'y a réellement qu'un moyen, et l'imagination la plus fertile n'en pourrait point trouver d'autre. Mais, si misérable et si vicié que fût le cœur de Reinhold, il hésitait avant de descendre à cette infamie, et il cherchait.

Depuis que ses yeux s'étaient levés tout à l'heure sur la vieille femme pour la com-



Mais, une fois dans la rue, elle tomba épuisée sur une des bornes de la porte de l'hôtel. (Page 315, col. 2.)

prendre mieux et tâcher de savoir, quelque chose avait remué au dedans de lui ; il avait senti tressaillir, bien faiblement, hélas ! tout au fond de son âme, une fibre inconnue.

Cette pauvre femme, aux traits flétris par la douleur, c'était sa mère. Il n'avait peut-être pas songé à elle deux fois en sa vie ; mais, si perdu que vous supposiez un homme, il ne reverra jamais impunément ce front de mère qui se pencha au-dessus de son berceau, ce visage ami qui vit son premier sourire, ce regard tendre qui répondit à son premier regard.

Reinhold sentit comme un vague souvenirde son enfance ; sa nature glacée s'attiédit. Il prononça au dedans de lui-même ce nom de mère dont l'homme se souvient, alors même qu'il a oublié le nom de Dieu.

La pensée lui vint de faire quelque chose pour cette malheureuse femme dont il avait rendu la vieillesse si douloureuse. Qu'était une poignée d'or de plus ou de moins ? Reinhold était si extraordinairement amendé à cette heure, qu'il eût jeté volontiers une vingtaine de louis à sa mère !

Si sa mère avait voulu s'éloigner bien vite et lui promettre de ne jamais revenir !

Mais cet attendrissement inusité dura

peu. Cette pensée mourut en naissant, et, quelques minutes après, Reinhold se fût sincèrement étonné de l'avoir conçue.

La vieille marchande, cependant, sentait ses idées vaciller dans son cerveau, et tâchait laborieusement à ressaisir le fil égaré de son discours.

— C'est cela! murmurait-elle croyant peut-être que Reinhold l'avait interrogée comme un fils doit le faire, c'est cela, mon enfant : j'en étais à te dire que tes valets me faisaient peur, et que je n'avais jamais osé, jusqu'à présent, franchir le seuil de ton hôtel. Mais pourquoi donc ai-je pris le courage de venir jusqu'à toi après avoir si longtemps hésité? Mon Dieu! je suis bien vieille et il fait nuit dans ma mémoire! je savais cela tout à l'heure, et voilà que je l'ai oublié!

Ses regards errèrent un instant au plafond, puis sa face ranimée devint d'une pâleur mortelle.

— Jacques! oh! Jacques! dit-elle tout à coup comme on crie miséricorde; voilà que je me souviens, mon fils! Ils veulent me mettre en prison, et la prison me tuerait. C'est pour te demander la vie que je suis venue!

Pas un muscle ne bougea sur la figure de Reinhold.

La vieille femme se glissa le long de la banquette, afin de s'approcher de lui encore. Elle avait les yeux pleins de larmes, mais elle souriait, tant son illusion obstinée lui laissait d'espoir.

VI

DEUX SŒURS

Reinhold s'était reculé tant qu'il avait pu, et il était adossé à la muraille, dans un coin de l'antichambre.

Le jour commençait à devenir plus sombre, et l'obscurité croissante aidait à l'illusion de la mère Regnault. Mais cette illusion n'avait pas besoin d'aide; en plein midi, elle eût été aussi forte qu'à présent.

En ce moment, Reinhold, poussé jusqu'en ses derniers retranchements, aurait eu bonne envie de produire cette secousse qui devait amener le réveil; mais il avait désormais gardé si longtemps le silence, qu'il hésitait à prendre la parole.

Il avait bonne volonté de mal faire; mais, en face de cette situation, comme ailleurs, il était lâche.

— Hélas! je suis si vieille, reprit madame Regnault; Jacques, c'est pour te prier que je suis venue; mais Dieu m'est témoin que ce n'est pas pour moi seulement que je veux te prier. Toutes tes sœurs et tous tes frères sont morts. Il ne reste plus avec moi que Victoire, la femme de mon bon Joseph, avec ses deux enfants. Oh! Jacques, ils n'ont pas de pain; mon malheur est trop pesant pour eux. Mon fils, sois leur sauveur, et je mourrai bien heureuse!

Elle s'était avancée peu à peu jusqu'à toucher Reinhold.

— Écoute, reprit-elle avec un sourire, maintenant que j'y pense, je n'ai plus peur, car c'est toi qui me poursuivais sans le savoir, mon pauvre Jacques. Ton homme d'affaires Johann, qui ne peut pas savoir que je suis ta mère, n'a pas eu de pitié.

C'est aujourd'hui que les recors vont venir me prendre pour me conduire en prison. Jacques, mon bon fils! tu n'auras qu'un mot à dire. Et quelle joie, mon Dieu! de te devoir mes derniers jours de repos!

Le chevalier se collait toujours à la muraille.

En ce moment d'émotion profonde, la

vieille femme ouvrit ses bras et voulut le presser contre son cœur.

Jacques Regnault se dressa sur ses pieds, froid comme un bloc de pierre.

Il échappa aux étreintes de sa mère, et se tint debout à quelques pas d'elle.

— Madame, dit-il à voix basse, mais sans trouble apparent, je ne sais ce que vous voulez dire, et je ne vous connais pas.

La mère Regnault ne comprit pas tout de suite le sens de ces paroles, tant la chimère de son esprit la dominait puissamment!

— Sa voix! murmura-t-elle en joignant les mains; tu ne m'avais pas encore parlé, Jacques! Oh! comme mon cœur bat, et que je reconnais bien ta voix!

Reinhold frappa du pied. Le sentiment de son infamie était en lui, malgré la profondeur de sa chute, et cela lui donnait de la rage.

— Je vous dis que je ne vous connais pas! s'écria-t-il avec emportement. M'entendez-vous bien? je suis le chevalier de Reinhold, natif de Vienne. Tout ce que vous venez de dire est folie ou imposture.

La vieille femme demeura muette, durant quelques secondes. Elle faisait effort pour rester aveuglée et ne point comprendre, mais son angoisse fut plus forte que sa volonté.

— Folie! répéta-t-elle lentement. Imposture! mon Dieu! mon Dieu! c'était vous qui m'aviez inspiré cette crainte! et je ne vous ai pas entendu! Imposture! imposture! Mon fils a renié sa mère mourante qui venait lui demander la vie!!!

Le chevalier se sentit un frisson par tout le corps. C'était comme une malédiction mystérieuse qui passait en lui; mais il demeura froid et obstiné dans sa cruauté lâche.

Madame Regnault tremblait et chancelait; sa poitrine oppressée rendait des plaintes déchirantes.

Et pourtant elle espérait encore.

Elle se laissa tomber sur ses genoux.

— Écoutez-moi, dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine; si vous vous repentez, Dieu vous pardonnera. Jacques, mon fils, ayez pitié de vous-même!

Comme Reinhold ne répondait point, elle se traîna vers lui, sur ses genoux, en sanglotant.

A mesure qu'elle s'avançait ainsi, Reinhold se reculait; en se reculant, il atteignit la porte des bureaux.

Il mit la main sur le bouton; il fut une seconde avant d'ouvrir.

— Mon fils! mon fils! murmura la pauvre mère en un suprême gémissement, mon fils!

Reinhold avait les sourcils froncés, et tous ses traits se retiraient convulsivement. Y avait-il un combat au dedans de son âme? Au bout d'une seconde, un sourire impitoyable vint à sa lèvre.

— Je ne vous connais pas! dit-il pour la troisième fois.

Et la porte, ouverte avec violence, retomba sur lui.

La mère Regnault était seule.

Elle se releva toute droite et gagna la porte opposée d'un pas ferme.

Elle traversa sans chanceler la première antichambre et la cour.

Mais, une fois dans la rue, cette vigueur factice s'évanouit tout à coup: elle tomba, brisée, sur une des bornes plantées en terre à la porte de l'hôtel.

Sa bouche s'ouvrit; ce ne fut point pour maudire.

— Mon Dieu! murmura-t-elle avec ce qui lui restait d'ardeur, punissez-moi et prenez pitié de lui!...

Il y avait à l'hôtel de Geldberg un vaste et beau jardin, dont le mur d'enceinte longeait la rue d'Astorg et l'étroit passage menant à la rue d'Anjou. Le troisième côté de l'enclos confinait à d'autres jardins.

Le long du mur côtoyant la rue d'Astorg, il y avait une serre magnifique, attenant d'un côté à ce kiosque, dont nous avons parlé plus haut, et qui avait servi jadis à cacher les fautes mignonnes d'une jolie duchesse. De l'autre côté, la serre rejoignait la maison, ou du moins l'un des deux pavillons en retour qui flanquaient l'arrière-façade.

Le rez-de-chaussée de ce pavillon servait de boudoir à Lia de Geldberg, la plus jeune des trois sœurs, qui avait pour promenade, dans les jours froids de l'hiver, la serre tiède, toute pleine des belles fleurs qu'elle aimait.

Le rez-de-chaussée du second pavillon formait un charmant petit salon, où les deux filles aînées du vieux Moïse se tenaient d'ordinaire, lorsqu'elles étaient à l'hôtel. Les associés de Geldberg, M. de Laurens et le vieux juif lui-même, venaient les y rejoindre quelques minutes avant le dîner, et c'était de là qu'on partait pour se rendre à table.

M. et madame de Laurens, la comtesse Esther Lampion, Abel, le docteur et Reinhold faisaient rarement défaut au repas de famille. C'était là une des mille coutumes patriarcales qui donnaient de loin une si vertueuse tournure à la maison de Geldberg.

En face du kiosque d'érotique mémoire qui s'ouvrait sur le passage d'Anjou, un autre kiosque s'élevait pour la symétrie. On ne racontait rien sur celui-ci, et il servait seulement à faire partie carrée avec son camarade et les deux pavillons en retour.

De la maison, il était presque impossible de l'apercevoir, car le jardin de Geldberg n'était point un de ces préaux malheureux, ornés d'un gazon pelé qu'ombragent cinq ou six acacias maigres et que les Parisiens désignent sous le nom d'endroits *délicieux ;* un de ces trous malsains où les lilas viennent jaunes, où les roses s'étiolent, où la vigne malade produit des groseilles vertes, un de ces paradis bourgeois, fertiles en sciatiques, protégés par six étages contre le soleil, où toute chose languit, sauf les fourmis et les araignées.

C'était un vrai jardin, avec de larges pelouses et de grands arbres, qui n'eussent point fait honte à un parc.

Dans le pavillon de droite, madame de Laurens et la comtesse Esther étaient réunies. Esther, en toilette du matin, nonchalamment étendue sur une causeuse, chauffait ses pieds, et levait le bras de temps à autre avec indolence pour respirer le parfum d'un gros bouquet de violettes de Parme. Elle était pâle ; un cercle bleuâtre cernait ses yeux alanguis : le plaisir fou de la nuit avait laissé sur sa beauté des traces visibles. Sara, au contraire, assise à l'autre coin de la cheminée, était aussi fraîche que d'habitude, et semblait avoir donné sa nuit à un tranquille sommeil.

Pour quiconque eût été initié aux joyeux mystères du bal Favart et du café Anglais, ç'aurait été miracle. Les fatigues avaient été les mêmes ; on avait partagé l'orgie ; ces deux femmes s'étaient amusées vaillamment, ne reculant devant aucun effort, et traitant la lassitude du bal par le champagne du déjeuner.

L'une était forte ; sa riche taille unissait la perfection à la vigueur ; ses formes accusaient la jeunesse exubérante ; la santé florissait sur sa joue veloutée. L'autre était frêle ; toute sa personne présentait un modèle exquis de gentillesse gracieuse, mais débile : il semblait qu'un effort dût la briser, un souffle la courber, un excès l'anéantir.

Et c'était la femme forte qui fléchissait. L'autre se montrait plus vive que jamais et plus accorte ; sa taille mignonne n'avait

rien perdu de son élasticité ; ses yeux étaient brillants, son teint uni, et sa physionomie exprimait le bien-être le plus complet.

Il y a des natures qui passent au travers du plaisir comme la salamandre parmi les flammes. La jouissance mortelle les vivifie ; elles viennent respirer l'air étouffant de la cohue nocturne, comme le malade humer, dans les jours du printemps, les brises bonnes de la campagne en séve. C'est dans la fièvre même qu'elles se mettent au vert.

Esther était arrivée la première ; on voyait encore auprès d'elle, sur la tablette de la cheminée, le livre commencé qu'elle avait essayé de parcourir.

C'était un roman anglais, une étude de thé et de sandwiches : chose fade qu'on met sur les meubles, et qu'on ne lit pas.

Petite tenait à la main une charmante lorgnette de spectacle qui n'était pas pour elle tout à fait un jouet inutile ; deux ou trois fois déjà, depuis sa venue, elle s'était, en effet, levée pour braquer la jumelle sur les fenêtres du pavillon de gauche, où se tenait sa jeune sœur Lia.

En ce moment, elle avait repris sa place au coin de la cheminée, et c'était elle qui parlait.

— Vous êtes une grande enfant, Esther, disait-elle avec un peu de mépris dans la voix ; vous avez peur de tout, et, avec la bonne envie de jouir de la vie, vous restez dans votre coin comme une nonne!

— Le bal d'hier en est la preuve! murmura la comtesse en souriant.

Petite haussa les épaules.

— Ne voilà-t-il pas un bel exploit? s'écria-t-elle ; le bal d'hier ! on dirait que vous avez soulevé une montagne!

— Je ne sais pas ce que j'ai fait, répondit Esther dont la voix se rembrunit légèrement, mais je suis bien sûre d'avoir commis une folie. S'il m'avait reconnue, Sara!

Petite éclata de rire.

— Mon Dieu! que j'aurai de la peine à vous former, ma sœur! dit-elle ; vous avez peur de votre ombre, et il vous semble que tous les yeux sont fixés sur vous, dès que vous quittez le coin de votre feu. Vous êtes veuve pourtant, et nul n'a le droit de contrôler vos actions. Que feriez-vous donc, bon Dieu! si vous étiez à ma place?

— Cela dépend, reprit la comtesse.

— Assurément. Il est sous-entendu que vous n'aimeriez pas votre mari.

— Si j'épouse Julien, je l'aimerai, ma sœur.

— Quelque temps, je ne dis pas. Mais c'est justement pour cela que vous devriez vous dédommager par avance.

— Me dédommager de quoi, dit Esther, si je dois être heureuse?

— Hélas! ma pauvre chère, le bonheur est si ennuyeux! S'aimer, se le dire, se regarder, bâiller tendrement, avoir toujours devant soi le même visage, ne jamais rien désirer, trouver la félicité à heure fixe. Je ne sais pas, mais il me semble que ces délices me tueraient tout net.

Esther sourit encore.

— Comme tu arranges tout cela, Petite! dit-elle; tu n'aimes que le fruit défendu, et tu voudrais, en bonne sœur, le partager avec moi.

— C'est la vérité ! s'écria Petite. Tu es belle, ma pauvre Esther, tu es jeune, et tu t'ennuies ! Je voudrais t'intéresser à la vie, parce que je t'aime. Je voudrais te donner la moitié de mes plaisirs et te faire si heureuse, que tu dirais quelque jour : Merci, Petite ; je ne connaissais rien, c'est toi qui m'as appris la vie.

Sa voix était insinuante comme une caresse, et son regard tentateur avait plus d'éloquence encore que ses paroles.

Esther avait eu bien longtemps cette vertu

négative des natures paresseuses : au fond de l'âme, elle était plutôt bonne que mauvaise ; ce qui entraîne d'ordinaire les femmes avait sur elle peu d'empire, parce que son indolence lui était une sauvegarde et une égide. Pourtant le feu de la jeunesse était chez elle, couvert, mais non pas éteint ; il y avait, derrière sa nonchalance un peu lourde, une sensualité robuste. Son enveloppe de paresse une fois brisée, la flamme jaillissait ; elle se lançait, ardente au plaisir, et se livrait aux voluptés offertes avec une sorte d'emportement.

C'était Petite qui jusqu'alors s'était chargée toujours de briser à propos cette enveloppe d'indolence ; tout ce qu'Esther avait fait de mal en sa vie, elle pouvait, à bon droit, le rejeter sur sa sœur.

La propagande est une nécessité de toute âme perdue. Sara, belle et gracieuse pécheresse, voulait inoculer le péché à tout ce qui l'entourait. Elle jouissait à entraîner d'autres âmes dans sa chute ; son bonheur était d'étendre autour d'elle sa perversité contagieuse, et de faire des prosélytes à la religion du mal.

Sara était tombée depuis l'enfance. Dès ses premières années, un souffle impur avait flétri son cœur adolescent. On lui avait enseigné à renier Dieu et à railler la voix de sa conscience. Elle était athée comme son maître le docteur Mira ; elle était comme lui froidement audacieuse, et, comme lui encore, impitoyable.

Mais elle était femme, et, dans le mal comme dans le bien, la femme sait aller plus loin que l'homme : Petite avait surpassé son maître.

C'était sur ceux que l'on aime d'ordinaire et pour qui l'on se dévoue que s'étendait sa sphère malfaisante. Nous l'avons vue auprès de son mari ; nous la voyons auprès d'Esther, sa compagne d'enfance ; nous la verrons auprès de Lia, sa jeune sœur, dont l'âme pure et forte avait repoussé son influence empoisonnée.

Elle se jouait de tout. Franz, ce pauvre enfant qu'elle avait rencontré un jour sur son chemin, et qui s'était pris au piége de sa beauté admirable, ne trouvait pas plus grâce auprès d'elle que son mari lui-même. Elle s'était amusée durant quelques semaines à ses soupirs timides, suivis de témérités étourdies ; elle avait joué avec cet amour tout neuf, plein d'ignorance ardente et de passion naïve, puis elle s'était assise auprès de l'enfant sans défiance, qui avait le pied sur le bord de l'abîme. La satiété venait ; au lieu d'arrêter Franz, elle s'était réjouie.

Elle s'était réjouie, même avant de savoir que Franz avait le secret qui pouvait la perdre !

Et, si le pied de l'enfant n'eût point trébuché assez vite sur le bord du précipice, volontiers sa blanche main eût aidé au meurtre.

Mais maintenant que Franz était au fait de sa vie mystérieuse, maintenant qu'il savait son nom, c'était une guerre déclarée ; vivant ou mort, elle le haïssait. Et si, par hasard, l'épée de Verdier ne faisait point son devoir, Franz avait désormais un ennemi mortel, plus acharné que les assassins de Bluthaupt eux-mêmes, et surtout plus dangereux.

Mais à cette heure Petite n'avait garde de penser au pauvre Franz, qu'elle croyait mort, et bien mort.

Elle était de bonne humeur ; le souper de la veille, assaisonné à la fois par le danger qui pesait sur son amant et par la position d'Esther vis-à-vis de Julien, lui laissait de jolis souvenirs.

Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était si complétement amusée.

M. de Laurens était d'ailleurs plus mal, et cette nuit, toute de plaisir pour Petite, avait pesé sur lui autant qu'une longue année de souffrance.

Petite était de bonne humeur.

Et rien de ce qui était au dedans d'elle n'apparaissait au dehors. A la voir, vous

l'eussiez jugée comme la jugeait le monde, vive, spirituelle et fine, mais pleine de bontés gracieuses. A peine l'auriez-vous soupçonnée d'être coquette ; et encore parlons-nous ici seulement de cette coquetterie décente et choisie, qui est un défaut quelquefois, souvent une vertu, et toujours une parure.

— En fait de dangers, reprit-elle, je ne connais que la peur. Quand on a peur, on est à demi perdu, j'en conviens, mais aussi, pourquoi craindre? Dans notre situation, le soupçon est presque une impossibilité. Qui donc s'aviserait de penser que la comtesse Esther, par exemple...

Elle s'arrêta pour sourire.

— C'est ce qui nous sauve! poursuivit-elle. Représente-toi une grisette fiancée à un ouvrier. L'ouvrier rencontre au bal une pierrette qui lui paraît ressembler à sa promise : à bas le masque aussitôt! ces bonnes gens n'y mettent point de façons; mais voici le vicomte Julien d'Audemer qui se promène avec toi pendant trois heures, qui cause avec toi, qui soupe avec toi...

Esther était toute pâle à ce souvenir.

— Et qui ne te reconnaît! pas! s'écria Petite d'un accent de triomphe ; ceci, vois-tu bien, vaut une démonstration en règle. Une petite bourgeoise est moins exposée qu'une grisette; la femme d'un notaire est moins exposée qu'une petite bourgeoise; une vraie dame est moins exposée encore que la femme d'un notaire. Mais une grande dame! Une grande dame n'est pas exposée du tout.

— On ne peut pas toujours avoir un masque et un domino... commença Esther.

Petite haussa les épaules.

— Hélas! hélas! dit-elle, quelle raison vous me donnez là, Esther! Un masque et un domino ne cachent point les personnes de peu. Je ne sais pas, pour ma part, de meilleur voile que la prudence, soutenue par une bourse pleine. M'a-t-on découverte jamais, moi qui vous parle?

— Ce petit Franz...

— Il est mort.

— D'autres, peut-être...

— Jamais, ma chère! cela est si vrai, que j'ai été obligée de me vanter auprès de mon mari, pour lui mettre en tête un soupçon dont j'avais besoin.

Esther la regarda d'un air effrayé.

— Pauvre M. de Laurens! murmura-t-elle.

— Plains-le! s'écria Petite en éclatant de rire. Il y a dix ans qu'il est le plus heureux époux de Paris! Ceci est de notoriété publique, et vraiment, s'il avait voulu...

L'accent de Sara changea tout à coup; elle s'interrompit au milieu de sa phrase commencée, et et son regard brillant devint rêveur.

S'il eût été possible de lire sur cette physionomie qui savait prendre tous les masques, on aurait cru deviner en elle un élan muet de sensibilité profonde.

Un nom était sur ses lèvres ; elle ne le prononça point.

Parfois, tout au fond des cœurs les plus viciés, un sentiment reste debout, comme ces belles colonnes isolées, qui se dressent parmi les ruines d'un temple, et qui marquent la place où l'on adorait Dieu.

Dans l'âme la plus souillée, il est une place parfois gardée chèrement contre l'infamie.

Un souvenir, un amour resté pur, un dévouement de mère...

Petite n'acheva point sa phrase, et ses sourcils se froncèrent.

— Mais il n'a pas voulu! reprit-elle d'un

ton bref et dur; vous ne pouvez pas savoir, ma sœur, ce qu'il y a entre M. de Laurens et moi.

Son air enjoué lui revint tout à coup.

— Et puis, s'écria-t-elle, qui sait? Vous voulez devenir vicomtesse pour tout de bon; pourquoi n'aurais-je pas l'envie d'être marquise?

— Mon mari est mort, murmura Esther.

— Nous sommes tous mortels, reprit Petite; mais savez-vous, chère sœur, que ce n'est pas là une conversation de lundi gras? Je voulais vous parler plaisir, et voilà que nous mettons des crêpes noirs à notre pensée! Fi donc! Laissons là M. de Laurens et ses grimaces de malade. Je vous ai menée au bal masqué : vous êtes-vous amusée?

— Oh! oui, reprit Esther tout bas.

— Eh bien! je sais quelque chose qui vous amuserait davantage encore. Voulez-vous que je vous mène à ma maison de jeu?

Esther baissa les yeux et ne répondit point. De toutes les impressions, la honte est celle qui s'applique à faux le plus volontiers. Suivant les circonstances, on a pudeur du bien comme du mal. En compagnie d'un voleur émérite, tel esprit faible et grossier rougira de n'avoir jamais rien dérobé. Dans cet immonde pâté de masures qui entoure, à Londres, le quartier des gens de loi, la plus piquante insulte que vous pourriez faire à un pauvre homme serait de l'accuser de n'avoir jamais porté de faux témoignage devant la justice.

Dans nos bagnes, quand les malfaiteurs célèbres trouvent le loisir de raconter leurs hauts faits, vous voyez des forçats inconnus qui s'humilient et qui courbent la tête : ces hommes n'ont pas commis assez de crimes pour avoir le droit de lever le front avec orgueil.

Esther, vis-à-vis de sa sœur, était, à peu de chose près, dans une situation analogue.

On lui proposait de l'associer à une faute; c'était l'idée du refus qui la faisait rougir.

Petite attendit sa réponse pendant une minute, tandis qu'Esther, l'hésitation peinte sur le visage, continuait de tenir ses yeux baissés. Sara la contemplait à la dérobée.

Elle ne répétait point sa question. Sa prunelle brillante et demi-voilée sous ses longs cils noirs lançait des éclairs sournois.

Elle guettait, sûre de sa proie. Un sarcasme victorieux et cruel était parmi les grâces mignardes de son sourire.

Elle se leva brusquement, au bout d'une minute, et se dirigea vers la fenêtre qui regardait l'autre pavillon. Puisque la comtesse hésitait, Sara la voyait vaincue; elle ne voulait point, par trop de hâte, compromettre son triomphe.

Elle se plaça debout devant les carreaux, et braqua sa lorgnette de spectacle sur la fenêtre du pavillon de gauche.

Esther, voyant qu'elle gardait le silence, tourna la tête de son côté avec lenteur.

— Qu'y a-t-il donc de si intéressant dans le jardin, Petite? demanda-t-elle.

Petite semblait absorbée dans sa contemplation.

— Vous êtes encore à espionner Lia? reprit Esther retombant à son insu dans la conversation qu'elle voulait éviter; je parie bien que la pauvre enfant ne songe guère aux folies qui nous occupent.

Madame de Laurens abaissa la lorgnette, et secoua le doigt d'un air sérieux, en montrant la fenêtre de Lia.

— Je parie bien, moi, dit-elle en appuyant sur chacun de ses mots, qu'elle songe à quelque chose de pire!



Lia lisait à travers ses larmes, et son âme était pleine de terreur. (Page 325, col. 1.)

VII

UNE LARME ET UN SOURIRE

Dans les dernières paroles de madame de Laurens, il y avait comme une accusation formelle contre sa plus jeune sœur. Esther l'interrogea d'un regard étonné, puis, voyant que Petite gardait le silence, elle se leva à son tour, et vint vers la fenêtre.

En ce moment, la curiosité l'emportait chez elle sur la paresse.

— Qu'avez-vous donc vu? lui demanda-t-elle.

— Rien de nouveau, répliqua Sara; le cher petit ange lit des lettres d'amour, voilà tout!

Elle tendit sa lorgnette à Esther, qui la

braqua sur la fenêtre du pavillon. Voici ce que vit Esther.

Lia était assise auprès d'une petite table couverte de papiers. Elle s'enveloppait dans un peignoir blanc sur lequel ses magnifiques cheveux noirs ruisselaient en longs flots. Elle avait sa tête dans sa main, et son coude s'appuyait sur la table.

Le jour frappait d'aplomb sur son visage ; elle était très-pâle : une expression de souffrance se répandait sur tous ses traits.

Ses yeux étaient attachés sur une lettre dépliée.

Elle ne bougeait pas ; et, sans les mouvements périodiques de son sein qui agitait doucement l'étoffe légère de son peignoir, on l'aurait pu prendre pour un rêve de poëte taillé dans le marbre de Paros.

— Comme elle est jolie ! murmura Esther.

Les sourcils de Petite se froncèrent.

— Elle a dix-huit ans, répliqua-t-elle.

Esther ne sentit point ce qu'il y avait d'amertume jalouse dans cette réponse. Elle rendit la lorgnette à Sara.

— Et qui vous fait croire, demanda-t-elle, que ce sont des lettres d'amour ?

— Je n'ai pas dit que je croyais, repartit Petite ; j'aime à savoir et je m'informe. Ces lettres sont d'un homme ; il y en a beaucoup, et j'en ai lu deux.

— En vérité !

— Mon Dieu ! je suis bien mal tombée. Ces deux lettres en disaient juste assez pour me donner envie de connaître le reste ; elles étaient courtes ; elles n'exprimaient rien ; elles ne portaient aucune signature.

— Alors vous ignorez le nom ?...

— Jusqu'à présent, oui, interrompit Petite, mais je le saurai. Je vous assure, Esther, que je n'ai rien contre cette petite fille. Elle est notre sœur ; nous devons l'aimer, c'est évident ; mais je ne puis oublier qu'elle a reçu bien froidement nos premières caresses, et que nos avances ont presque été repoussées.

— Je crois que vous vous trompez, Sara. Les premiers jours, au contraire, Lia semblait toute heureuse de nous parler et de nous voir ; c'est plus tard que la froideur est venue.

Petite ne supposait point sa sœur capable de pousser si loin l'observation.

— Qu'importe, dit-elle, que la froideur soit arrivée tout d'abord ou plus tard ? il est certain qu'elle est venue. Depuis près d'un an que Lia est à Paris, pouvez-vous citer une occasion où elle se soit volontairement rapprochée de nous ?

— Elle est timide, dit Esther.

— Elle ne nous aime pas, répliqua Sara.

— Si fait, mais elle nous connaît à peine ; elle a été élevée loin de nous, et sa réserve tient sans doute à l'éducation qu'on lui a donnée. Notre tante Rachel est convertie au christianisme, et sa maison est presque un couvent. Lia n'a pu prendre auprès d'elle que des façons austères et froides.

— Hypocrisie ! murmura Petite ; elle nous fuit, d'abord parce que nous n'avons pas le don de lui plaire, ensuite parce qu'elle a de quoi s'occuper sans doute. Elle est seule dans cet hôtel, elle est libre autant et plus qu'une femme mariée. Qui sait si elle se borne à écrire de longues lettres et à soupirer comme une colombe éloignée de son tourtereau ?

— Avez-vous donc des raisons de supposer...

— Mon Dieu ! non, je veux parler seulement des choses que je sais ; d'autant plus que ces choses me suffisent pour ne point accorder une confiance très-grande aux reliques de notre petite sainte. Je suis allée hier au soir chez madame Batailleur.

— Ah ! fit Esther avec une répugnance légère mêlée de beaucoup de curiosité.

La répugnance venait de ce que madame Batailleur, dont Petite jetait négligemment le nom au travers de l'entretien, était comme une vivante transition qui devait ramener la maison de jeu sur le tapis. Or la maison de jeu faisait peur à Esther; peur, mais aussi grande envie.

La curiosité avait des sources multiples. Esther savait vaguement qu'entre cette madame Batailleur et Petite il y avait une foule de secrets de toutes sortes. Elle n'avait point l'habileté nécessaire pour deviner ce que Sara voulait cacher, mais la fantaisie de Sara n'était pas toujours d'être discrète, et, bien souvent, elle s'était livrée à demi, pour avoir plus de chance de persuader.

Madame Batailleur était le factotum de Sara, et l'on ne pouvait point assigner de bornes à ses services, élastiques comme ceux des valets de comédie. Elle ne reculait devant rien, elle était capable de tout.

Pour Esther, qui ne la connaissait point, mais qui savait confusément une partie de son histoire, cette femme prenait de loin une physionomie romanesque et presque fantastique.

Son nom arrivait toujours comme le prologue d'un récit bizarre. Elle était le Frontin de Sara. Esther se la représentait comme possédant les ressources fabuleuses que les poëtes comiques donnent à leurs coquins de valets.

Or le tour de la conversation donnait à entendre que madame Batailleur et Lia allaient entrer en scène de compagnie :

La femme vieillie dans l'intrigue, la brocanteuse rompue à tous les genres de tromperie, et la jeune fille ingénue.

C'était curieux ! Esther attendait.

— Je suis allée chez Batailleur, reprit Sara, pour une petite affaire de Bourse. J'ai beaucoup d'actions sous son nom. Devinez qui j'ai rencontré dans sa boutique ?

— Lia? murmura Esther.

— Chère, vous devinez tout ! s'écria Petite en jouant au dépit enfantin ; c'était Lia, en effet, Lia, notre ange pur, qui venait chercher une lettre de son amant.

— C'est donc par madame Batailleur ?...

— Voici ce que vous n'auriez pas deviné peut-être ! Lia n'a guère été notre amie que pendant quinze jours, mais, pendant ces quinze jours, j'ai bien eu le temps de faire quelque petite chose. Sans savoir à quoi cela pourrait me servir un jour, je lui ait fait connaître cette bonne Batailleur, qui est si discrète et si complaisante. Je l'avais menée au Temple sous prétexte de choisir des dentelles, et je n'avais pas manqué de lui faire l'éloge de toutes les qualités qui distinguent l'excellente Batailleur. Notre ange m'écoutait, ma foi ! fort attentivement, et il paraît qu'elle ne perdit pas un mot de mon discours, car elle retourna seule au Temple, le lendemain.

— Dès le lendemain?

— Hélas oui ! Elle sut retrouver la boutique de Batailleur, et, tout en rougissant d'une façon virginale et charmante, elle lui fit je ne sais quel conte à dormir debout. Un cousin persécuté par la famille et dont elle avait pitié... des billevesées, ma chère.

—Voyez-vous cela ! murmura la comtesse, je n'aurais jamais cru...

— Il faut toujours croire. Bref, elle mit dans la main de Batailleur, qui est la femme du monde la plus incapable de refuser, une jolie petite bourse assez bien garnie, en la priant de recevoir, de temps en temps, des lettres à son adresse.

Cela ne souffrait aucune espèce de difficulté. Seulement lorsqu'arriva la première lettre datée de Francfort-sur-le-Mein, Batailleur m'en toucha quelques mots en riant. A qui s'intéresserait-on, sinon à une sœur ? Ma curiosité fut puissamment excitée.

Batailleur voulut faire la discrète, comme

de raison, mais, en définitive, sa fortune est entre mes mains. C'est grâce à moi qu'elle a vingt ou trente mille écus inscrits au grand-livre, et c'est encore avec mes fonds qu'elle fait aller sa maison de jeu de la rue des Prouvaires...

— Décidément, interrompit Esther, c'est donc elle qui tient la fameuse maison de jeu ?

— Folle que je suis ! s'écria Petite ; ne te l'avais-je pas dit encore ! Tu as pu croire, pauvre sœur, que j'avais des secrets pour toi. C'est elle-même, ou plutôt c'est un peu moi, sous son nom.

Un étonnement plus vif se peignit dans le regard d'Esther.

— Oh ! tu verras, reprit Petite, je t'expliquerai cela tout à l'heure, et tu comprendras qu'il n'y a rien à craindre. L'intérêt de Bataillcur est de se faire mettre en prison vingt fois avant de livrer mon secret. Pour en revenir, j'ai mis deux ou trois mois à vaincre sa résistance, et lorsque enfin elle m'a montré une lettre du galant mystérieux qui écrit à Lia, il s'est trouvé que les tourtereaux n'en étaient plus aux confidences, et que la missive ne contenait rien. La lettre qui vint ensuite était encore plus insignifiante, et j'attends la troisième.

— C'est fini, peut-être, dit Esther.

Petite eut un sourire méchant.

— Peut-être d'un côté, répliqua-t-elle ; le galant ne me semble pas en effet fort empressé ; mais de l'autre...

Elle n'acheva point, et son doigt tendu désigna la fenêtre du pavillon.

Esther reprit la lorgnette.

Un rayon de soleil d'hiver, passant à travers les branches dépouillées des arbres du jardin, frappait obliquement les vitres du pavillon de gauche et allait tomber en plein sur le joli visage de Lia.

On distinguait, comme si on eût été près d'elle, la pâleur mate de sa joue. Au bout de ses longs cils soyeux, quelque chose brillait et tremblait aux rayons du soleil.

— Elle pleure, dit Esther.

— Pleure-t-elle ? s'écria Petite avec une compassion moqueuse ; pauvre ange immaculé ! Voilà pourtant ce que lui a enseigné notre pieuse tante Rachel, convertie au christianisme, et dont la maison ressemble à un couvent !

Esther ne put s'empêcher de sourire.

Les larmes qui se balançaient naguère aux cils de la pauvre Lia roulaient lentement le long de sa joue décolorée.

La lettre qu'elle lisait portait déjà bien des traces de pleurs.

« ... Le malheur qui est tombé sur moi, lisait-elle, m'a trouvé fort, parce que ma conscience est tranquille. L'œuvre pour laquelle la justice des hommes pèse aujourd'hui sur ma tête est commencée depuis vingt ans, et j'espère que Dieu me permettra de l'achever avant de mourir.

« Mais, quand je pense à vous, Lia, ma pauvre enfant, je suis triste, et j'ai comme un remords. Parfois, votre souvenir apporte la consolation dans ma solitude ; je vous vois si belle et si douce ! je lis tout au fond de votre cœur pur, et votre image me rend un sourire ; mais d'autres fois votre pensée remplit mon âme d'amertume.

« Oh ! pourquoi vous ai-je trouvée sur mon chemin, Lia? Pourquoi vous ai-je aimée, moi dont le cœur n'avait jamais battu au nom d'une femme? Pourquoi m'avez-vous aimé?

« Vous êtes presque une enfant ; dans quelques années, je serai un vieillard. Vous n'aviez rien à faire dans la vie qu'à être heureuse et qu'à servir Dieu ; moi, je marche depuis les jours de ma jeunesse courbé sous le far-

deau d'un mystérieux devoir. Vous ne pouvez me donner votre joie, Lia, mon cher amour, et moi je vous ai déjà donné ma tristesse !

« Qu'ils étaient beaux, vos sourires de vierge ! Comme je me sentais rajeuni à vous voir, heureuse et libre, courir par les sentiers verts des montagne du Wurtzbourg !

« Maintenant, il y a des larmes sur les feuillets de vos lettres. Vous avez sauvé la vie du pauvre proscrit, Lia, et, pour prix du bienfait, le proscrit a changé votre bonheur en détresse !

« Je ne puis pas dire : Mieux eût valu ma mort, car je ne vis pas pour moi seul, et il faut que ma tâche soit accomplie. Mais mieux eût valu mille fois la captivité, qui est venue plus tard !

« Je souffrirais peut-être davantage, mais vous seriez encore heureuse.

« Il faut m'oublier, Lia ! je vous en prie, il faut vous dire que je suis mort, et ne plus penser à moi. Écoutez ! ma main est teinte de sang ! que peut-il y avoir de commun entre le meurtrier et l'ange ?

« C'est bien vrai ! j'ai tué ! Le destin me pousse, et Dieu a mis dans ma main l'épée de sa justice ! Oh ! je vous en prie, ne m'aimez plus ! Il me faut, pour remplir ma tâche, la force inflexible et l'impitoyable volonté. Ne m'aimez plus, car je me sens faiblir en songeant que je pourrais être heureux... »

Lia lisait à travers ses larmes, et son âme était pleine de terreurs. Elle frissonnait à ces paroles de meurtre et de vengeance, mais il n'y avait au fond de son cœur aucune pensée de blâme.

Celui qui avait écrit ces lignes était son dieu. L'idée qu'il pouvait faire le mal lui eût semblé un blasphème. Elle l'aimait d'un amour victorieux et sans bornes, fort et jeune comme elle-même, d'un amour qui ressemblait à un culte.

Elle jeta le papier sur la table, où se mêlaient plus de vingt lettres éparses. Les unes étaient de la même écriture que la première, dont nous venons de lire un fragment ; les autres étaient des brouillons inachevés, que la jeune fille avait écrits elle-même, et qu'elle n'avait point envoyés.

Elle n'osait pas tout dire à celui qu'elle aimait. Il était si malheureux ! Elle tâchait de ne lui envoyer que de la joie. Quand son cœur dictait à sa plume des paroles trop tristes, elle jetait loin d'elle la lettre commencée, pour tâcher de la faire plus gaie.

Sa main erra parmi les papiers épars, et son choix tomba sur une lettre, plus souvent relue que les autres, et qu'elle voulait relire encore.

C'était comme un remède qu'elle voulait appliquer sur la blessure vive de son cœur.

« Vous ai-je dit de ne plus m'aimer, Lia ! disait la lettre ; oh ! ne me croyez pas ! je cherche à me tromper moi-même. Que deviendrais-je sans votre amour ! c'est lui, lui seul, qui me donne la force de combattre mon désespoir !

« Ceux qui me connaissaient jadis répétaient que mon âme était robuste, et que nul malheur ne pourrait courber ma volonté de fer ; ils avaient raison ; ma volonté reste inébranlable, et je sais bien que je pourrais mourir sans me plaindre, comme aux jours de ma force.

« Mais qu'est-ce que la mort ? c'est vivre qu'il faut savoir, c'est garder patiemment sa vigueur en réserve pour l'heure du combat ; c'est souffrir, et n'en point être plus faible ; c'est enfouir son ardeur tout au fond de son âme, pour l'en retirer vierge aux jours de la liberté !

« Là est la vaillance. Plus d'une fois déjà les portes d'une prison se sont fermées sur moi ; j'étais plus jeune, peut-être plus fort, du moins je ne désespérais pas. Les heures de ma captivité se passaient à préparer ma délivrance ou à combiner le plan de la bataille qui devait mettre enfin mon pied sur la gorge de mes ennemis.

« Et pas un instant de lassitude ou de doute ! ma main était ferme, ma pensée lu-

cide; le chemin était tracé devant moi; tandis qu'on me croyait enchaîné, je marchais!

« Mon sang est-il refroidi? suis-je plus faible ou moins courageux? Je ne sais; mais, parfois, dans la lente solitude de mes nuits, mon cœur se serre et un voile de deuil s'étend pour moi sur l'avenir.

« Le but que je poursuis n'est pas une stérile vengeance. Quand j'étais jeune et heureux, j'ai risqué plus d'une fois ma vie pour la liberté de l'Allemagne; mon père, qui était un saint homme et un chevalier, est mort pour cette cause.

« Nous étions trois frères qui marchions sur ses traces, et comme il nous avait commandé de donner notre sang à la patrie, nous allions, bravant les séides des rois, et cherchant partout le martyre.

« En ce temps, Lia, les hommes que je combats aujourd'hui n'avaient encore tué que mon père; plus tard ils assassinèrent ma sœur; une douce enfant comme vous, qui avait votre âme sainte, et que j'aimais presque autant que je vous aime!

« Ce sont deux grands crimes à punir, n'est-ce pas? Eh bien! s'il ne s'agissait que de vengeance, je crois que je m'arrêterais. Je ne pourrais point pardonner; mais je briserais mon épée, laissant au Dieu juste le soin du châtiment.

« Ma tâche est autre. Il y avait jadis en Allemagne une race puissante, que les assassins de mon père et de ma sœur ont jetée dans la poussière; cette race, je veux la relever. Avant de vous connaître, tout ce qu'il y a en moi de dévouement et d'amour était à l'héritier unique de cette noble famille. Maintenant que je vous aime, Lia, mon cœur est partagé, mais mon dévouement reste entier, et tout le travail de ma vie appartient encore à cet enfant, qui est le fils de ma sœur Margarethe.

« Longtemps j'ai combattu la passion qui m'entraînait vers vous. Ma conscience me disait qu'aimer était pour moi un crime, et que je n'avais pas le droit de donner mon cœur à une femme, puisque j'étais l'esclave d'un devoir.

« Ce furent de vains efforts et des combats inutiles. Mon cœur était vierge à l'âge où, d'ordinaire, on a de lointains souvenirs d'amour. Il y avait en moi comme un amas de tendresse sans objet; ce que les autres hommes dépensent en ardeurs folles et en caprices d'un jour, depuis l'adolescence jusqu'à l'âge mûr, je l'avais gardé comme un avare capitalise son trésor. Lia, je vous vis; tout cela fut à vous; mon cœur s'éveilla, je vous aimai, je vous aime!

« Et combien je remercie Dieu de vous avoir placée sur ma route! L'enfant dont je me suis fait le père aura en vous une seconde providence. C'est vous qui me soutenez; c'est vous qui êtes ma force et mon courage!

« Quand je souffre trop, je vous appelle; je vois votre visage d'ange qui se penche à mon chevet; j'entends votre voix chère murmurer de douces paroles.

« Oh! vous êtes mon espoir! Sans vous, j'aurais succombé, peut-être, sous le doute qui m'accable; car mes mains sont liées, hélas! et, pendant que je m'épuise à vouloir briser ma chaîne, qui sait ce que devient l'héritier des nobles comtes?

« Vit-il encore? ses ennemis sont puissants; peut-être, en ce moment où je vous écris, est-il près de succomber sous leurs coups!

« Mon Dieu! tant d'efforts perdus! tant de fatigues en vain prodiguées! ant de veilles, de sang et de périls!

« Oh! j'ai besoin de votre pensée, Lia; vous dites que vous priez pour moi : priez pour lui!

« Votre prière doit être bonne à l'oreille de Dieu; je m'attache à vous comme à un ange sauveur, qui me vaudra l'appui du ciel dans ma tâche ardue.

« Aimez-moi, je vous en supplie! tout mon espoir est en vous! Quand votre image me fuit, je désespère; dès qu'elle revient, je crois à la victoire et au bonheur. »

Lia pleurait encore, mais elle souriait à travers ses larmes.

Il y avait sur son charmant visage une joie sérieuse et recueillie.

— Regardez, Petite! s'écria en ce moment Esther, qui prenait goût à l'épier; il me semble qu'elle sourit maintenant!

— Elle sourit comme une bienheureuse! reprit Sara; décidément je n'ai vu que le moins intéressant de la correspondance!

— Et la voilà qui baise le papier! reprit Esther.

Petite lui arracha la lorgnette des mains et regarda d'un œil avide.

— C'est de l'ivresse! murmura-t-elle; et nous allons la voir se mettre à table tout à l'heure, froide et sévère comme une sainte. Fallût-il y dépenser mille louis, j'aurai toutes vos lettres, mon bel ange! ajouta-t-elle en fronçant le sourcil; et je les lirai depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

VIII

LA TENTATRICE

Lia ne savait pas qu'il y avait des yeux ouverts sur sa rêverie solitaire. Son cœur était avec l'absent; elle se recueillait en son amour et oubliait le reste du monde.

Madame de Laurens avait eu véritablement du malheur! Si elle avait rompu le cachet de la lettre que nous venons de lire, au lieu de tomber sur deux missives insignifiantes, elle n'aurait pas eu grand'peine à deviner le nom de l'amant mystérieux.

Cette lettre était celle que Lia aimait le plus: on y trouvait bien de la tristesse encore, mais on y voyait tant d'amour!

Dans les autres, la passion, combattue, semblait craindre de se montrer. C'était un homme fort et novice à soupirer, qui frémissait sous le joug et qui s'indignait de sa faiblesse.

Dans celle-ci, au contraire, il s'appuyait sur son amour, et il s'applaudissait d'aimer. Il appelait la tendresse de Lia comme un talisman protecteur; le remords, qui venait toujours arrêter ses épanchements, se taisait cette fois. Il espérait, il parlait d'avenir, et Lia était bien heureuse, car cet espoir venait d'elle.

Quand son regard eut épelé la dernière ligne de la lettre, elle porta le papier à ses lèvres et mit sur l'écriture à demi effacée un baiser reconnaissant. Ce baiser ne fut point perdu pour ses deux sœurs aînées, qui l'épiaient toujours.

La lettre resta collée à sa lèvre pendant quelques secondes, puis sa main retomba languissante.

Elle n'avait plus de sourire.

— Mon Dieu! murmura-t-elle. ne m'aime-t-il donc plus! cette lettre, qui me fit si joyeuse, voilà maintenant plus de trois mois que je l'ai reçue! les deux suivantes étaient courtes et ne disaient rien. Il y avait de la froideur dans ces lignes distraites et hâtives, et la dernière a six semaines de date! quarante-deux jours sans m'écrire!

Elle eut un frisson par tout le corps.

— Il souffre tant! reprit-elle; si son malheur trop lourd avait fini par l'écraser! s'il était malade! s'il était...

Elle n'acheva pas, mais une pâleur plus mate couvrit son visage, et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Ses yeux étaient secs; ses lèvres blanches remuaient lentement, murmurant une prière.

De loin, Esther et Sara croyaient qu'elle s'était endormie au milieu de ses rêves d'amour.

Après plusieurs minutes d'un silence immobile, elle se redressa tout à coup.

— Non, non! reprit-elle tandis qu'un rayon d'espérance brillait dans ses yeux. Dieu ne peut pas me faire si malheureuse! Demain, je retournerai chez cette femme, madame Batailleur; demain, je trouverai une lettre. Oh! comme je vous remercierai à genoux, Seigneur! Sainte Vierge! comme je vous bénirai! une lettre, un mot qui me dise : Je ne t'ai pas oubliée!

Au milieu de la table, il y avait une petite cassette fermant à clef, dont la destination évidente était de serrer tous ces papiers dispersés maintenant.

Lia l'approcha d'elle et l'ouvrit; elle y plaça l'une après l'autre toutes les lettres qu'elle repliait à mesure. Tout en les repliant, elle lisait dans chacune un mot, une phrase qui lui en rappelaient le contenu tout entier.

Elle les savait par cœur, bien que son plus cher passe-temps fût de les parcourir sans cesse.

Avec les messages de son amant, elle serrait aussi ces brouillons inachevés qui étaient son ouvrage. Ces lignes tracées par sa main parlaient de lui comme celles qui venaient de Francfort; elle les aimait au même titre.

La cassette était presque pleine, et il ne restait plus sur la table que deux ou trois chiffons froissés par des attouchements de tous les jours.

Lia en prit un pour le mettre à sa place, et son œil tomba, distrait, sur les premières lignes.

Au lieu de le plier, elle le garda ouvert dans sa main. C'était un brouillon qu'elle avait écrit, il y avait bien longtemps déjà, un mois après son arrivée à Paris.

Elle l'avait gardé, parce que son contenu aurait augmenté la souffrance de celui qu'elle voulait consoler.

Involontairement, elle se prit à relire cette page oubliée, qui lui parlait de lointaines tristesses.

« Je ne sais pas où vous êtes, disait-elle en ce temps, et je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis mon départ d'Allemagne.

« Otto, vous qui m'avez promis de m'aimer toujours, ne pensez-vous plus à moi? Que devenez-vous? que faites-vous? Mon Dieu! que je voudrais savoir, et que je souffre à me sentir loin des lieux où vous êtes!

« J'adresse ma lettre au bon Gottlieb, le paysan des environs d'Esselbach qui vous donnait l'hospitalité; ma lettre vous parviendra-t-elle?

« Je suis à Paris, chez mon père, que je connais à peine, avec mes sœurs que je n'avais pas vues depuis ma petite enfance. Nous demeurons dans un hôtel magnifique et je suis entourée d'un luxe nouveau pour moi.

« Tout est beau dans la maison de mon père, rien n'y manque, pas même la verdure, pas même le chant des oiseaux.

« Du pavillon où je vous écris, je vois de grands arbres dont les branches mobiles viennent caresser ma fenêtre, et je pleure quelquefois en les regardant, Otto, parce qu'ils me rappellent ces autres arbres qui croissent, libres, sur la montagne et sous l'ombrage desquels nous nous reposions tous deux.

« Comme vous me sembliez heureux de me voir et de me sentir près de vous! vos baisers sont encore sur ma main! Mon Dieu! je croyais que cette tendresse ne s'éteindrait jamais! me suis-je donc trompée!

« Je vois mon père tous les soirs, il est bon pour moi et je crois qu'il m'aime; je le respecte du plus profond de mon cœur.

« J'ai un frère qui m'a regardée, lors de mon arrivée, au travers d'un lorgnon; il me baise la main comme à une étrangère, et me dit que je suis jolie. Je ne sais pas s'il m'aime.

« J'ai deux sœurs. Si vous saviez comme elles sont belles, Otto! On m'a menée une fois au bal, et je les ai vues entourées d'hom-



Le jour baissait. La fraicheur du soir avait mis une brume aux vitres du pavillon de Lia. (Page 332, col. 2.)

mages. Tout le monde est à leurs pieds; quand elles ont les épaules nues et le front couvert de diamants, moi-même je ne puis pas les regarder sans être éblouie.

« Mon père, mon frère et mes deux sœurs sont juifs; on n'a mis jusqu'à présent nul obstacle à l'accomplissement de mes devoirs de chrétienne: mais cette différence de culte chagrine mon vieux père; deux ou trois fois, il m'en a fait de doux reproches, et je ne savais que lui répondre.

« Mon frère et ma sœur cadette ne s'occupent point de cela.

« Quant à ma sœur aînée, elle en rit et se moque quand on parle de religion.

« Je suis libre; personne ne contrôle ma conduite; on me dit d'être heureuse et de jouir de la vie. Tous les plaisirs sont à ma portée, je ne sais que faire de l'argent qu'on me donne. Pourtant je suis bien triste, Otto, et je regrette tous les jours davantage la maison modeste de ma pauvre tante Rachel. Je souffre à ne plus voir son visage serein et calme qui me rappelait le doux visage de ma mère; je regrette ma petite chambre qui donnait sur un beau paysage de la mon-

tagne, l'air pur, l'horizon vaste et la cloche amie de la chapelle voisine qui sonnait mon réveil au point du jour.

« Je regrette... mais pourquoi me tromper, Otto? c'est vous, vous seul qui êtes au fond de mon souvenir. C'est vous que je regrette, et non point toutes ces choses que votre présence me rendait chères.

« J'aimerais Paris, si vous y étiez, et, si je ne vous trouvais plus aux environs de la maison de ma tante, je serais triste chez elle comme ailleurs.

« Otto, vous n'avez jamais voulu me dire le nom de votre famille, vous ignorez le mien également, et quoique nous ayons échangé notre foi, nous restons étrangers l'un à l'autre. Cela me fait peur; il y a des jours où je voudrais me confier à vous, malgré vous; il me semble que ce serait un lien et je voudrais tant croire à notre union! mais d'autres fois j'hésite et je m'applaudis de notre commune réserve.

« Je suis une fille folle. Je me suis jetée dans vos bras, et, pour m'attirer à vous, il n'a fallu qu'un signe de vous. C'est mal. On dit que ma famille est noble et puissante; il vaut mieux que vous ne sachiez point le nom de la pauvre insensée qui s'est faite votre esclave. Si Dieu laissait tomber sur moi son châtiment le plus cruel, si vous veniez à ne plus m'aimer, au moins mon imprudence resterait un secret pour le monde, et je n'aurais à subir ni la raillerie ni la pitié.

« La dernière fois que je vous ai vu, c'était dans les grands bois de mélèzes qui entourent le château des anciens margraves de Thor. J'étais venue d'Esselbach à cheval et nous nous promenions tous deux dans les sentiers de la montagne, en causant de l'absence prochaine.

« Vous promettiez de revenir dans un mois, mais quelque chose me disait que notre séparation serait bien plus longue. Nous arrivâmes, sans y penser, jusqu'au pied des murailles de la vieille forteresse.

« Ce sont des ruines démantelées, et les grandes salles où s'abritait la puissance des seigneurs n'ont aujourd'hui d'autre toiture que le ciel. Mais ce sont des ruines fières; les remparts sombres parlent encore de prouesses et de batailles; la haute tour qui reste intacte au sommet de la montagne semble un roi géant, debout sur les marches de son trône.

« Je me souviens que vous regardâtes longtemps en silence ces robustes débris d'une gloire passée. Il y avait sur votre front de la mélancolie, et je crus voir une larme tôt séchée trembler au bord de votre paupière.

« Ce n'était point moi qui causais cette émotion, Otto; cette douleur n'était point un avant-goût de l'absence. Je sais bien que dans votre cœur, la première place n'est pas pour moi.

« Et je ne me plains pas! et je prie Dieu ardemment de me garder la seconde!

« Il me plaît de ne point vous arrêter dans votre voie. Le but que vous poursuivez doit être noble et juste comme vous-même; marchez, oh! marchez toujours, sans songer à la pauvre fille qui vous aime; son plus grand malheur serait d'être un obstacle sur votre chemin.

« En regardant les ruines de Thor, vous prononçâtes quelques paroles qui furent pour moi un trait de lumière. Je devinai, pour la première fois, que vous étiez le serviteur d'une race déchue, et qu'un grand dévouement réclamait votre vie.

« Vous m'aviez dit bien souvent : « Je ne m'appartiens pas; » en ce moment, je compris...

« Otto, je ne suis point jalouse de ce que vous donnez à d'autres. J'aime celui que vous aimez, et je serais heureuse de lui dévouer ma vie. Travaillez et combattez! ma prière vous suit. Mais si quelque jour vous êtes vainqueur, pensez à moi et revenez.

« Revenez surtout, si Dieu ne vous donne point la victoire.

. . . .

« Il y a deux jours que ces lignes sont écrites, et je n'ai point fermé ma lettre, parce que j'hésite à vous envoyer des paroles de tristesse.

« Je continue pourtant; quand je vois votre nom sur le papier, il me semble que vous écoutez ma plainte et que votre voix aimée me console.

« J'ai plus d'une chose à vous dire, Otto ; je crois que je serai malheureuse dans cette maison de mon père. Depuis deux jours, ma crainte est éveillée et je n'ai personne à qui me confier.

« C'est un enfantillage peut-être. D'ordinaire, les choses mystérieuses se font la nuit, et la peur attend les ténèbres.

« Moi, c'est en plein jour que j'entends ici des bruits étranges ; je ne puis les expliquer, et ils m'effrayent.

« Presque toute la journée, je me tiens dans un pavillon dont je vous ai déjà parlé et qui donne sur le jardin de l'hôtel. De ce pavillon, on entre dans une serre qui occupe la longueur du jardin.

« Tous les jours, vers huit heures et demie du matin, j'entends un pas pesant, mais discret, qui semble descendre les marches d'un escalier invisible, situé tout près de moi.

« Il y a des moments où je me retourne, persuadée que les pas se font entendre dans ma chambre même.

« Une porte s'ouvre, alors, à quelques pieds au-dessous du sol du pavillon ; et ne croyez pas que ce soit un rêve! ces bruits sont distincts : je les ai entendus vingt fois et toujours à la même heure. Le pas reprend sa marche au-dessous de moi. Quand je reste dans ma chambre, il s'assourdit bientôt et s'éteint; mais à quatre ou cinq reprises différentes j'ai ouvert la porte de la serre et je l'ai suivi.

« On l'entend tout le long du jardin et jusqu'au bout de la serre, qui est terminée par un kiosque où personne n'entre jamais.

« Arrivé là, le marcheur souterrain ouvre une seconde porte et le bruit cesse.

« Le soir, aux environs de cinq heures, la même chose se renouvelle, mais en sens contraire.

« Les pas viennent du jardin, passent sous le pavillon et montent lentement l'escalier qu'ils ont descendu le matin.

« J'ai interrogé le jardinier pour savoir si l'hôtel a des caves de ce côté : le jardinier s'est pris à rire.

« J'ai demandé à ma femme de chambre, qui m'a regardée comme on regarde les gens pris de folie.

« Pourtant ce n'est point une illusion. Quelque chose de bizarre se passe dans l'hôtel, à l'insu de tous.

« La solitude donne des frayeurs superstitieuses, et je suis seule toujours. Je garde l'usage de ce pavillon, parce que personne n'y vient me déranger, mais je n'oserais y demeurer la nuit, et j'ai fait faire mon lit dans une autre partie de l'hôtel.

« ... Pauvre fille que je suis! Mon esprit est malade: Me voilà comme ce tyran de mélodrame qui entendait marcher dans son mur! Ce n'était point de cela que je voulais vous parler, Otto, et si j'avais près de moi une oreille amie, ces frayeurs d'enfant passeraient.

« J'ai bien rencontré ici une jeune fille de mon âge que je pourrais aimer. Elle est presque aussi belle que mes sœurs, et son doux visage annonce une bonne âme. Elle se nomme Denise. Dès la première fois que je l'ai vue, je me suis sentie attirée vers elle, et j'aurais voulu l'appeler mon amie.

« Mais elle semble ne point aimer mes sœurs, et Petite m'a bien recommandé de me méfier d'elle.

« Petite, c'est ma sœur aînée. On ne lui donne ici que ce nom. Je retarde tant que je puis à vous parler d'elle, et c'est d'elle pourtant que je veux vous parler.

« Depuis mon arrivée, mon autre sœur est avec moi indifférente et froide ; Petite, au

contraire, a feint tout d'abord un empressement affectueux. Elle a mis une sorte de coquetterie à gagner ma confiance ; j'ai commencé par la juger bonne et véritablement aimante.

« Pour attirer mes confidences, elle m'a fait les siennes, et avec quelle adresse! des peccadilles d'abord, moins que cela, quelques escapades de grande dame qui descend à se conduire comme une bourgeoise.

« Elle me conduisit, en s'accusant bien haut, chez une dame Batailleur, marchande au Temple, qui lui vendait des colifichets au rabais.

« Quand elle vit que cette caravane ne m'effrayait guère, elle fit un petit pas en avant, et sonda le terrain avec plus de hardiesse.

« Elle donna de grandes louanges à cette Batailleur, qui fait mille métiers douteux, mais dont la discrétion est à toute épreuve. A ce propos, Otto, je veux vous dire que j'ai revu cette femme toute seule, et que je l'ai payée pour recevoir vos lettres.

« Elle demeure rue du Vert-Bois, n° 9. Puissé-je trouver bientôt une lettre de vous à cette adresse!

« Je comprenais mal ce que me disait ma sœur aînée, et comme elle me parlait en souriant, je souriais sans lui répondre.

« Comment vous dire cela, Otto, à vous si noble et si fier?

« Petite qui a presque le double de mon âge, et qui aurait dû me servir de mère, voulait me perdre. Sous cette affection jouée, il y avait une sorte de haine dont je ne puis deviner les motifs. Je ne sais si elle est coupable elle-même, mais elle voulait me rendre coupable.

« Elle me parla de plaisirs inconnus et de mystérieuses délices. Son éloquence perfide déroula devant moi mille tableaux de séduction.

« Je trouvai dans ma chambre des livres... que sais-je! je vous en ai dit assez... j'ai le rouge au front, et ma plume tremble. »

Le jour baissait. La fraîcheur du soir avait mis une brume aux vitres du pavillon de Lia. Esther et Petite, qui ne pouvaient plus rien voir, s'étaient assises de nouveau l'une en face de l'autre, auprès du foyer. Elles causaient.

— Et que pouvez-vous craindre, chère? disait madame de Laurens ; tout est prévu ; vous serez là plus en sûreté que sous votre déguisement d'hier. Pensez-vous que je me sois donné pour rien tant de peine? Si j'ai fourni des fonds à Batailleur, si j'ai commandité la maison de jeu, pour ainsi dire, c'est que j'y voulais être maîtresse absolue. Vous verrez avec quelle adresse tout cela est disposé! Auprès du banquier, il y a une sorte de loge grillée que les habitués nomment le *Confessionnal de la princesse*. Ils sont convaincus que derrière le grillage, recouvert d'un rideau de mousseline, se trouve une personne de haute importance, qui vient là satisfaire à huis clos sa passion pour le jeu. On pense même que cette puissante dame pourrait, en cas de surprise, paralyser l'action de la police.

Esther se prit à sourire.

— Depuis quelques jours, poursuivit Petite, Batailleur a fait circuler parmi les habitués une autre version. Le rideau de la loge ne cacherait plus une princesse, mais un grand personnage politique, indigène ou étranger, un ambassadeur, peut-être un ministre. En admettant cette dernière hypothèse, vous pensez bien, chère, que nous n'avons rien à craindre de la part du gouvernement.

— Et c'est vous qui êtes dans la loge? interrompit Esther.

— Pas toujours. La loge est une précaution réservée pour les cas dangereux, un asile. Comme j'exerce un souverain droit de contrôle sur l'admission des joueurs, je sais, avant d'entrer dans la salle, s'il y a

chance pour moi d'être reconnue; alors j'ai à choisir entre ma loge et un des fauteuils qui attendent autour de la table. Quand je choisis le fauteuil, c'est qu'il n'y a rien à craindre, mais, par excès de précaution, je donne une tournure exotique à ma toilette, et je mets ma tête entre les mains de Batailleur, qui a trouvé le secret de me faire une physionomie de rechange.

— Elle est donc bien adroite, décidément, cette Batailleur?

— Ma chère, c'est une fée! Une fois assise auprès de la table, l'entraînement commence. Esther, il y a dix ans que je joue et n'ai jamais éprouvé une seconde de lassitude ou de satiété! Juge si l'amour vaut cela! Et puis l'un n'empêche pas l'autre. Écoute! le banquier prononce sa formule : on entend un bruit métallique qui frappe sur les nerfs; quelque chose passe dans le sang, le pouls bat plus vite. Le tapis vert disparaît sous une couche d'or; il y a de l'or partout! De larges pièces d'Espagne, des souverains anglais, des ducats, des louis, que sais-je! de l'or venu de Londres, de Vienne et de Madrid, de l'or de Saint-Pétersbourg, de l'or de Constantinople! Les cartes se mêlent; tous ces hommes attendent anxieux, délirant sous leur apparente froideur; la chance a parlé : j'ai joué, j'ai gagné. Tout cet or qui couvrait la table est là en monceau devant moi!

Le sein de Petite battait; sa voix vibrait, basse et pénétrante.

Esther avait les yeux baissés; quand elle les releva, un éclair brillait dans sa prunelle.

Petite réprima un geste de triomphe.

— Tu es joueuse, murmura-t-elle; tu viendras.

Esther ne répondit point encore.

— Tu viendras, répéta Sara; je te dis que c'est le plaisir suprême!... le plaisir qui dure et ne lasse pas. Tu sais si je suis connaisseuse! J'ai dépensé toute ma vie à chercher le plaisir, à comparer les plaisirs entre eux comme le gourmet goûte et compare les vins des plus excellents crûs. Le plaisir est mon dieu, je n'en connais pas d'autre. Eh bien! crois-moi, puisque tu ne sais pas et que moi je suis savante : pour chauffer le sang jusqu'à la fièvre, pour exalter le cerveau jusqu'au rêve, jusqu'au transport, il n'est au monde qu'une véritable ivresse, c'est le jeu!

Elle fit rouler son fauteuil sur le tapis et l'approcha doucement de celui de sa sœur.

— D'ailleurs, reprit-elle en faisant sa voix plus insinuante encore, il y a autre chose chez nous que le jeu. Autour de la table, les uns sont des aventuriers, mais les autres sont des gentilshommes. Ils viennent de tous pays comme l'or qu'ils apportent. J'ai vu là des Anglais blonds et blancs comme des femmes, des Italiens au regard de feu, des Allemands sérieux et rêveurs, des athlètes russes dont le poing fermé eût broyé le bois de la table.

Petite aiguisa son sourire, et sa voix se baissa encore jusqu'à descendre au murmure.

Elle continua; sa bouche était tout près de l'oreille de sa sœur.

Le sein d'Esther eut à son tour un frémissement; tout son sang vint à sa joue; le sourire de Petite restait calme.

— Fi! dit Esther. Oh! ma sœur! ma sœur! que dis-tu?

— Chère, répliqua Sara, en sommes-nous donc à feindre ensemble?

— Dans le monde, commença la comtesse, je comprends une rencontre, un roman...

— Le monde! s'écria Petite en frappant du pied avec impatience; et vous venez me

parler de dangers! mais c'est là qu'est le vrai péril, ma sœur! dans le monde, tout secret transpire; à force de patience et de travail, je m'y suis fait une réputation qui rejaillit sur vous et que vous soutenez, mais, croyez-le bien, Esther, il suffirait d'un souffle pour ternir cette renommée : la moindre intrigue la tuerait, et chaque fois que vous regardez un homme, j'ai peur!

L'œil d'Esther se leva curieux et surpris.

— J'ai peur, parce que vous êtes dans un salon, poursuivit Petite, parce que tous les yeux sont ouverts sur nous, parce qu'il y a là cent femmes qui sont jalouses, cent hommes qui sont oisifs, c'est-à-dire méchants, et qui guettent l'occasion de nous nuire!

Elle s'arrêta et regarda sa sœur en face.

— Voulez-vous être une sainte? demanda-t-elle brusquement.

— Certes... balbutia la comtesse prise hors de garde.

— Tu le voudrais, pauvre chère, s'écria Petite, mais tu ne le peux pas! Tu es jeune, tu es forte; ton cœur parle, tes sens s'agitent... Eh bien! je te dis, moi, que le monde est un large piége où tu iras te prendre, les yeux ouverts. L'argent domine le monde; mais il n'a pu encore tuer tous les préjugés. Si nous étions d'une race historique, si nos pères étaient morts à Bouvines ou à Fontenoy, je ne te parlerais peut-être pas ainsi, mais la faute qu'on pardonne à madame la duchesse, on en écrasera la fille du juif.

— Je suis comtesse... voulut dire Esther.

— Comtesse Lampion, ma bonne! Crois-moi, dans notre position, il faut avoir deux cordes à son arc, deux chemins dans sa vie : l'un qu'on suit à visage découvert et la tête hautaine; l'autre où l'on s'engage à petit bruit, quand nul œil ne vous épie : l'un où l'on est froide, sévère et fermement en selle sur la vertu; l'autre où l'on fait ce qu'on veut. Je sais une petite demoiselle qui dort avec son corset pour se faire une taille de guêpe; elle arrive au bal suffoquée, et bien souvent sa mère est contrainte de desserrer, après la contredanse, le lacet trop tendu. Ne vaudrait-il pas mieux garder la gêne pour les heures que l'on donne au monde, jeter le busc rigide après la parade, et se reposer libre pour mieux supporter la fatigue du soir? Tu es comme la petite demoiselle, ma pauvre Esther : tu veux garder ton corset toujours; il te blesse et c'est sous le regard ennemi du monde que tu iras en desserrer les œillets! C'est trop naïf!

— Je comprends bien ce que tu veux dire, balbutia Esther, mais...

— Mais quoi? En dehors du monde, au contraire, dans cette route où l'on se glisse toute seule et déguisée, que de sécurité! Comme les allures deviennent libres! Les gens qu'on rencontre ne savent point votre nom; on les voit en passant, puis on les perd...

— Mais on peut les retrouver...

— Alors on nie bravement. Pauvre chère, la nature nous a donné, à nous autres femmes, l'à-propos et le sang-froid; c'est apparemment pour que nous en fassions usage! On nie; et si l'œil du monde ne nous a jamais prises en faute, le monde est pour nous... Ces accusations qui lui arrivent du dehors sont comme non avenues. Il ne croit pas à ces choses qu'il ignore; il tient pour invraisemblables et impossibles ces mœurs qui ne sont point les siennes.

— Mais, dit encore Esther qui était à demi convaincue, à la rigueur, le monde peut croire à ces accusations...

— En l'admettant, il serait certain encore qu'on ne risque pas plus, pour toute une vie de plaisirs, que pour quelques instants de joie troublée par la peur, quelques minutes pleines d'épouvante, saisies à la dérobée, et dont le bonheur ressemble à une torture. Car, vous le savez bien, ma sœur, il n'y a point de degrés dans les châtiments du monde; une faute vénielle y est punie comme un

crime, et, tant qu'à risquer l'excommunication du monde, au moins faut-il le faire à bon escient. Mais nous raisonnons ici dans le faux, et je prétends que nous discutons l'impossible.

— Cependant, dit Esther, si ce petit Franz avait pu parler...

— Encore ce petit Franz! s'écria madame de Laurens avec un mouvement de colère; quel poids sa parole aurait-elle eu en comparaison de la mienne? et puis toute cette affaire est une exception. J'ai agi comme une folle, et j'aurais mérité d'être punie. Ce petit Franz, paraîtrait-il, avait été employé de Geldberg : j'aurais dû le savoir. Je le vis un jour à la maison de jeu, et certes je ne courais aucun risque, puisque les rideaux de la loge étaient entre moi et son regard... mais il me plut; je ne me rappelle pas avoir eu un caprice plus vif et plus soudain en ma vie! Je perdis toute prudence; ce fut moi qui fis les premiers pas, et, sur mon ordre, Batailleur l'introduisit dans le Confessionnal de la princesse.

Petite dit cela sans rougir. Esther ne se montra point trop scandalisée.

— Voilà votre unique argument, reprit Sara : Franz! toujours Franz! Les faits se sont chargés de me fournir une réponse, et je vous jure bien, chère sœur, que Franz n'élèvera jamais la voix contre moi.

Une servante entra en ce moment; elle avait une lettre à la main.

— De la part de M. le docteur, dit-elle.

Sara prit la lettre; la servante sortit.

Petite défit le cachet avec une répugnance ennuyée.

Son regard tomba sur la lettre ouverte. Une pâleur soudaine couvrit son visage, et une contraction violente plissa la ligne délicate de ses sourcils.

La lettre disait :

« Madame,

« Suivant votre désir, je vous rends compte à la hâte du résultat de notre duel. Le jeune F... en est sorti sain et sauf; c'est V... qui a été blessé. »

Durant une seconde, Petite resta comme pétrifiée. Il y avait en elle une rage sourde et furieuse. Sous ses paupières baissées, sa prunelle brûlait.

— Ils n'ont pas pu! pensa-t-elle, tandis que ses dents serrées refusaient passage à son haleine; ils l'ont laissé vivre! Je vois bien qu'il faudra que j'y mette la main moi-même!!!

Son œil fixé sur le sol avait cette même expression menaçante et terrible que nous lui avons vue lorsqu'elle regardait son mari agenouillé et brisé par la souffrance.

IX

TROIS NOMS

Cela dura une seconde. A peine Esther eut-elle le temps de remarquer l'élan de cette rage contenue.

Petite déchira la lettre en menus morceaux et la brûla.

Avant que le papier eût fini de flamber, elle avait repris son sourire tentateur

Elle était forte et toujours maîtresse d'elle-même; elle savait dominer toute passion et maîtriser toute angoisse.

Son visage était un masque obéissant, même aux heures de trouble. A la lecture du billet, un premier mouvement de colère l'avait emportée, parce que cette nouvelle la frappait à l'improviste : elle n'avait même

pas songé jusqu'alors à la possibilité de ce résultat.

Elle avait vu Franz partir le matin pour se rendre au lieu du combat; son adversaire était un pilier de salle d'armes, et lui ne savait pas tenir une épée.

Depuis trois ou quatre heures qu'elle était éveillée, elle songeait à Franz comme à un homme mort, et même, une fois ou deux, elle avait eu comme une velléité de le plaindre, ce pauvre enfant qui était si beau, si hardi, si joyeux, et qu'elle avait vu naguère pâle d'amour entre ses bras. Vraiment, elle s'était attendrie! Au réveil, entre deux bâillements, elle avait secoué sa tête charmante en disant :

— C'est dommage!

Mais, en certaines circonstances, un peu de regret n'exclut point beaucoup de contentement. Sara se sentait toute gaie; Franz savait son secret; il était seul à le savoir, et il l'emportait dans la tombe.

Plus d'indiscrétion à craindre!

Mais, maintenant, il se trouvait que cette tombe ouverte avait été creusée trop tôt. L'enfant n'était point mort; contre toute attente, il avait évité le piége, et la menace était toujours suspendue au-dessus de la tête de Sara.

Menace terrible, car Franz savait bien des choses!

Le plus brave tressaille en sentant l'épée qui perce sa chair; tout ce qu'on peut demander à la vaillance elle-même, c'est de se redresser aussitôt après le coup reçu.

Petite était une manière d'héroïne; elle fit mieux que cela, et la blessure qui la poignait ne l'empêcha point de sourire.

Entraîner autrui sur la pente où elle se laissait glisser était un besoin de sa nature. En ce premier instant de dépit, elle ne raisonna point, sans doute, mais son instinct lui dit que la nouvelle annoncée par Mira n'était pas bonne à divulguer. Esther hésitait encore; il ne fallait point lui fournir un motif d'hésiter davantage.

Esther n'était qu'une femme, faible d'esprit, dépourvue de principes protecteurs, et entraînée par l'élément sensuel qui dominait en elle. Petite la voulait pire que cela, elle prétendait la façonner à son image; il lui semblait que la chute de sa sœur devait amoindrir sa propre chute, et qu'il ne lui resterait que la moitié de la honte partagée.

Ou plutôt, car il ne faut pas essayer d'expliquer ces exceptions qui repoussent ou qui effrayent, elle plaidait la cause du mal par goût, par nécessité, par vocation; elle se dévouait à nuire avec le zèle inspiré d'un démon, comme d'autres se dévouent à secourir et à prier.

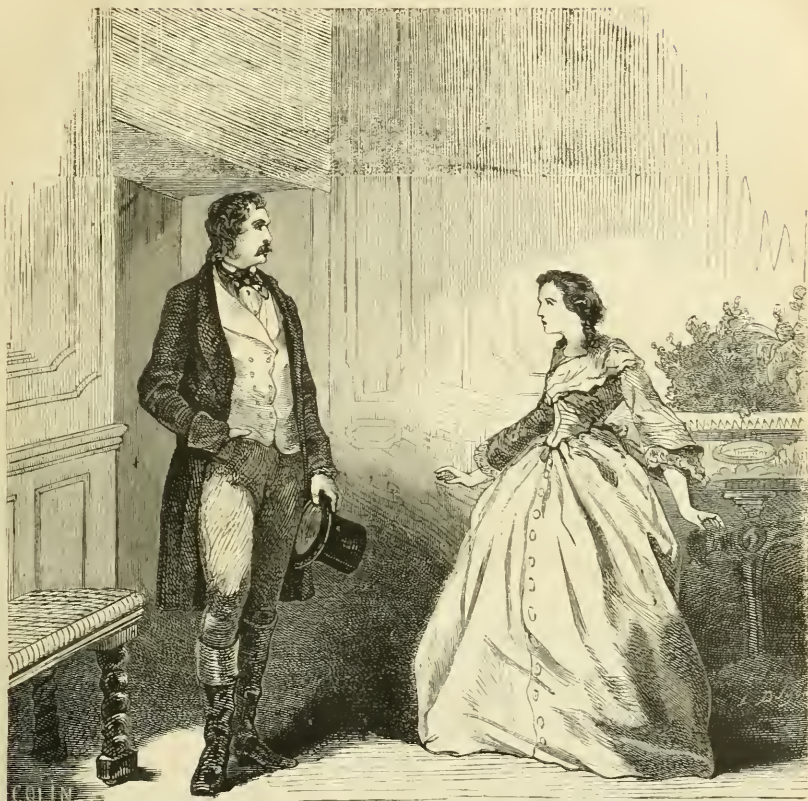
Elle y prodiguait ses soins et son travail, et peut-être n'eût-elle point su se dire à elle-même pourquoi elle suivait sa tâche malfaisante avec une ardeur si âpre.

Rien ne l'arrêtait. A cette heure même où elle était frappée rudement et à l'improviste, elle ne déserta point la tentation commencée.

— Une lettre du docteur! murmura-t-elle en poussant du pied dans les cendres le dernier fragment de papier. Je l'avais chargé d'une commission qu'il n'a point su faire.

Elle prit une des mains de la comtesse et la caressa entre les siennes.

— Comme ce sera la première fois, poursuivit-elle, nous prendrons toutes nos précautions. Batailleur elle-même ne saura rien. Nous nous glisserons dans le *confessionnal*, et nous ne bougerons pas. Tu verras toutes ces têtes curieuses se lever au premier bruit que nous ferons derrière le rideau. « C'est la princesse! c'est la princesse! » Il y a un Anglais qui a offert cinq cents guinées à Batailleur pour avoir


Petite avait reconnu en lui le baron de Rodach. (Page 339, col. 2.)

le droit de soulever un coin de la draperie.

Elle s'interrompit et reprit tout bas :

— Viendras-tu?

— Tu es un démon, Sara! murmura Esther.

Petite l'embrassa en riant.

— Tu viendras, dit-elle. Mon Dieu, comme elle aime à se faire supplier! Quand je pense qu'avant un mois elle ne saura comment me remercier... Tu viendras ce soir?

— Impossible! répondit Esther.

— Parce que?...

— J'ai des occupations.

— Un rendez-vous?

— Peut-être.

— C'est respectable, mais ne pourrait-on savoir?...

— Impossible encore!

Les paupières de Petite se baissèrent à

demi; elle regarda la comtesse par-dessous la frange soyeuse de ses cils.

— Pauvre belle, murmura-t-elle; tu as la monomanie du mystère, mais je te devine.

Esther secoua la tête.

— Je parie qu'il s'agit du baron de Rodach, poursuivit Sara dont le regard se faisait plus perçant.

Esther ne répondit pas tout de suite; sa figure prit une expression de défiance et de malaise.

— Décidément, dit-elle enfin avec une intention d'ironie, vous vous occupez beaucoup du baron de Rodach, ma sœur!

— Parce que je vous vois penser beaucoup à lui, ma chère!

Tout en prononçant ces paroles d'un ton léger et enjoué, Petite tourna la tête vivement vers une porte vitrée qui faisait face à la fenêtre et qui donnait sur un corridor conduisant au bureau.

— Qu'est-ce donc? demanda Esther.

— Il m'a semblé entendre un bruit de pas, répliqua Petite.

Toutes deux prêtèrent l'oreille; on n'entendait rien.

— Je me serai trompée, reprit Sara au bout de quelques secondes; mais l'heure avance, et ces messieurs vont venir. Chère, vous ne voulez donc pas me dire que vous avez aimé le baron de Rodach?

— Quelle folie!

— Prenez garde! je vais croire que vous l'aimez encore. Et vraiment, il n'y aurait pas de quoi se défendre! Le baron est un des plus charmants cavaliers que j'aie rencontrés jamais.

— Comme vous parlez de lui avec feu! dit la comtesse dont les lèvres se pincèrent.

— Oh! moi, je suis franche, repartit Petite; je vous avouerai bonnement que je l'ai adoré!

— Ah! fit Esther.

— C'est pour lui que j'ai fait le dernier voyage d'Allemagne. Pendant un mois tout entier, je n'ai pas regardé une carte!

— Et maintenant, l'aimez-vous encore?

— Non, répondit Petite avec un accent de sincérité.

Esther la regarda durant quelques instants, puis elle se prit à sourire.

— Eh bien! dit-elle, je veux imiter votre franchise, Sara; c'est pour lui que j'ai fait mon voyage de Suisse. Mais je ne suis pas si heureuse que vous : je crois que je l'aime encore.

— Quel mal?...

— Voilà Julien revenu!

— Bah! fit Petite du bout des lèvres, prenez que le vicomte est votre mari, et vos scrupules s'en iront.

Ces cyniques paroles étaient prononcées d'une voix douce comme le miel, et de ce joli ton décent des conversations mondaines.

A voir de loin ces deux charmantes femmes, le calme au front et le sourire aux lèvres, on aurait cru qu'elles s'entretenaient de leur toilette du soir.

— Je ne sais comment vous dire cela, reprit Esther; mais il est certain que Julien me plaît. D'un autre côté, je ne puis pas me défaire de cette fantaisie qui m'entraîne toujours vers le baron de Rodach. Il ne pense qu'à jouer et à boire; mais...

— Comment! interrompit Petite, je ne l'ai jamais vu toucher une carte!

— Il se cachait de vous, peut-être...

— Et je l'ai trouvé toujours singulièrement sobre, pour un fils de Heidelberg. Par exemple, c'était don Juan intrépide!

— Mais du tout! s'écria Esther.

— Un duelliste, un coureur d'aventures!

— Je vous jure que vous ne lui auriez pas fait perdre une heure de sommeil pour la plus belle femme du monde!

— Je vous le dépeins tel que je l'ai vu à Hombourg, chère belle.

— Et moi, tel que je l'ai connu à Bade et en Suisse; je pense qu'il n'y a pas deux barons de Rodach!

— Vous l'avez vu hier au bal; c'était bien le mien.

— Et le mien.

Petite regarda la pendule; il était cinq heures moins un quart. Elle se leva et mit un baiser sur le front de la comtesse.

— C'est le tien, ma bonne petite sœur, dit-elle; penses-tu donc que je voudrais être ta rivale? Je veux te voir heureuse autant que tu es belle, voilà tout.

Sa main délicate et blanche lissait les cheveux d'Esther avec de caressantes mignardises.

— Je le veux! poursuivit-elle, entendez-vous bien! et je vous ferai contente malgré vous! Ce soir, après le dîner, nous reparlerons de nos petites affaires. Maintenant, il faut que j'aille faire un peu de toilette, car je suis venue au saut du lit, et il me semble que je sens le Café Anglais d'une lieue.

Elle baisa encore Esther, comme si elle l'eût aimée de passion, et son pas gracieux se dirigea vers la porte vitrée.

Elle sortit. Au moment où la porte retombait sur elle, Esther, qui venait de s'allonger, plus indolente, dans son fauteuil, entendit comme un cri étouffé dans le corridor.

Elle se redressa étonnée, et mit ses deux mains sur les bras rembourrés de son siége pour se lever et aller voir. Mais comme on n'entendait plus rien, sa nonchalance prit le dessus; elle s'étendit de nouveau paresseusement, et ferma les yeux dans un demi-sommeil.

La conversation récente avait porté ses pensées vers le baron de Rodach; l'image du bel Allemand vint visiter sa rêverie.

Le cri qu'elle venait d'entendre avait été poussé par Petite elle-même, qui, de l'autre côté de la porte vitrée, s'était trouvée face à face avec un homme.

La nuit tombait rapidement, mais la lumière d'une fenêtre voisine éclairait le visage de l'étranger, et Petite avait reconnu en lui, au premier coup d'œil, le baron de Rodach.

— Albert! s'écria-t-elle effrayée.

Et son effroi n'était point joué, car cette femme, qui bravait tout, tenait à passer pour une sainte aux yeux de la foule, et surtout aux yeux de son père. L'hôtel de Geldberg était pour elle comme un sanctuaire, à la porte duquel restait son audace.

Rodach, de son côté, celui qu'elle appelait Albert, l'avait reconnue pour la femme rencontrée, la veille au soir, en face du Temple.

Il était là depuis quelques minutes seulement, et le hasard l'y avait conduit, comme nous l'avons expliqué dans notre précédent chapitre.

Parvenu vis-à-vis de cette porte vitrée, Rodach avait entendu son nom, et involontairement il avait prêté l'oreille, avant de retourner sur ses pas.

Le bruit de la conversation était bien arrivé, confus, jusqu'à lui, mais il n'avait point pu en saisir le sens.

Il allait chercher à retrouver sa route, lorsque madame de Laurens apparut brusquement au seuil du pavillon. Il n'était point possible de l'éviter.

— Que faites-vous ici, Albert? reprit-elle d'une voix basse et rapide.

— Vous m'aviez dit de venir vous trouver, répondit le baron, je suis venu.

— Quelle imprudence! C'était chez moi, rue de Provence, et non pas dans cet hôtel, qui est celui de mon père.

— N'êtes-vous pas heureuse de me revoir? demanda le baron qui la considérait curieusement.

— Oh! si fait, mon Albert! Ne savez-vous pas comme je vous aime! Je suis bien heureuse; mais j'ai peur. Si quelqu'un venait!

— Vous avez évité de plus grands dangers que cela, belle dame, répliqua Rodach froidement.

Petite leva les yeux sur lui et le considéra attentivement.

— Comme vous êtes changé, Albert! dit-elle. Hier, vous aviez encore votre regard fanfaron et ce sourire hardi que j'aime tant. Aujourd'hui, vous êtes grave, et vous avez une autre voix.

Au moment où Rodach ouvrait la bouche pour répondre, un bruit se fit dans l'antichambre qui précédait le corridor. Petite devint toute pâle.

— Au nom de Dieu, murmura-t-elle, ne restez pas ici, Albert! Voilà quelqu'un, et j'aimerais mieux mourir que d'être prise en faute dans la maison de mon père!

— Je suis à vos ordres, répondit Rodach.

Petite tourna sur elle-même, jetant à droite et à gauche ses regards effarés. Il n'y avait que deux portes dans le corridor : celle par où Rodach s'était introduit et la porte vitrée, au delà de laquelle était Esther.

Derrière la première, on entendait des voix qui semblaient s'approcher.

Petite hésita pendant une seconde, puis elle mit sa main sur le bouton de la porte vitrée.

— Chacun pour soi! pensa-t-elle. Je n'ai pas à choisir, et, s'il y a quelqu'un d'accusé, il vaut mieux que ce soit elle!

— Entrez ici, Albert, reprit-elle en s'adressant au baron; dans cette pièce, il y a une personne de votre connaissance. Demain vous viendrez me voir... j'y compte; adieu!

Elle entr'ouvrit la porte vitrée, serra la main de Rodach et le poussa dans le pavillon. Puis elle s'enfuit, légère comme une gazelle.

La comtesse Esther était toujours étendue dans son fauteuil; ses paupières étaient baissées; elle songeait.

Au bruit que fit la porte, son regard se releva lentement; sa bouche s'ouvrit muette : elle se frotta les yeux, comme si elle n'eût point voulu croire leur témoignage.

— Goëtz! dit-elle enfin; vous ici! pourquoi n'avez-vous pas attendu à ce soir?

Le premier mouvement de Rodach fut la surprise et l'indécision. A voir sa physionomie, on eût pensé qu'il ne connaissait pas plus cette femme que le lieu où il se trouvait introduit ainsi, à l'improviste.

Il avança néanmoins vers le foyer, la tête haute et le pas délibéré.

Il y avait de la frayeur et à la fois du contentement sur les traits de la comtesse.

— Toujours imprudent! poursuivit-elle avec un reproche souriant; oh! Goëtz! Goëtz! vous ne vous corrigerez donc jamais?

Rodach, qui était arrivé auprès d'elle, s'inclina courtoisement et lui baisa la main.

La comtesse l'examina mieux.

— Mais quel air grave! dit-elle; êtes-vous donc devenu un homme sage, depuis hier, mon beau Goëtz?

— Il y a temps pour tout, madame, répondit Rodach; l'âge arrive...

La comtesse éclata de rire.

— Il vous dit ces choses avec un sérieux! s'écria-t-elle; mais appelez-moi donc Esther. Goëtz! On dirait que vous êtes fâché contre moi!

Elle se leva et s'appuya doucement au bras du baron.

— Voyez comme je vous aime, murmura-t-elle à son oreille; votre présence ici est un véritable danger pour moi, et cependant je ne songe point à vous gronder! il me semble que vous êtes plus beau encore qu'autrefois. Mais comment avez-vous pu oublier l'heure de notre rendez-vous, et quelle idée avez-vous eue de venir me chercher jusqu'ici?

— Le désir de vous voir plus vite... balbutia Rodach à tout hasard.

Esther lui serra le bras tendrement.

— Bon Goëtz! murmura-t-elle.

Puis elle ajouta, sans intention de raillerie aucune, et d'un accent pénétré :

— Le malheur, c'est qu'on ne peut jamais savoir si vous êtes ivre.

Rodach s'inclina en souriant.

— Ne vous fâchez pas de cela, mon Goëtz, reprit Esther, vous savez bien que je vous aime comme vous êtes. Mais gageons que vous avez passé la matinée à jouer et à boire?

— Quand on attend le soir avec impatience, dit Rodach galamment, il faut bien tuer les heures.

Esther le regarda avec admiration.

— Il a beau boire comme un templier, murmura-t-elle, il vous a toujours un grand air de gentilhomme! et de l'esprit! Goëtz, il ne faut vous corriger jamais! Je crois que je vous aime mieux avec vos vices.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et tendit son beau front où Rodach mit un baiser de bonne grâce.

La pendule sonna cinq heures.

Esther tressaillit et lâcha précipitamment le bras du baron.

— Mon Dieu! dit-elle, vous me faites aussi folle que vous; à vous voir, j'oubliais le lieu où nous sommes, je ne songeais qu'à mon plaisir. Il faut vous retirer, Goëtz; nous nous reverrons ce soir.

— C'est que, répliqua le baron, je suis arrivé jusqu'ici un peu au hasard, et je ne sais pas si je retrouverais ma route.

Esther montra du doigt la porte vitrée, mais son bras retomba et la parole s'arrêta sur sa lèvre.

— Par là, pensa-t-elle tout haut, il va rencontrer le chevalier ou le docteur!

Puis, regardant l'autre porte :

— Par ici, reprit-elle, c'est la route de mon père, d'Abel et de Lia.

Sa figure exprimait maintenant une inquiétude sérieuse, et qui semblait croître à chaque instant.

— Vous ne pouvez pas rester ici, pourtant! s'écria-t-elle en frappant du pied. Mon Dieu, mon Dieu! comment faire, et pourquoi êtes-vous venu?

Elle appuya sa tête sur sa main et se mit à réfléchir. Tout à coup, elle se redressa épouvantée.

— Écoutez ! murmura-t-elle.

Un bruit léger se faisait du côté de la porte par où était entrée la servante qui avait apporté le message du docteur.

Esther prêtait l'oreille avidement : son trouble formait un contraste étrange avec le calme parfait de M. le baron de Rodach.

— C'est mon père ! dit-elle enfin en joignant ses mains avec détresse ; je reconnais son pas. Oh ! Goëtz ! Goëtz ! je vous en conjure, soyez prudent une fois en votre vie ! mon père me croit pure, et je mourrais de honte s'il pouvait savoir...

Elle s'interrompit pour écouter encore. Le pas était tout proche.

Sa nonchalance habituelle avait disparu ; elle ne fit qu'un saut jusqu'à la porte vitrée.

— Trouvez un prétexte à votre présence, murmura-t-elle rapidement ; dites que vous vous êtes égaré en cherchant les bureaux... quelque chose... ce que vous voudrez... Mais que mon père ne se doute pas...

Elle ne put achever. Le bouton de cristal de la grande porte tourna.

Esther avait disparu.

Le baron de Rodach était debout au milieu de la chambre et regardait d'un œil froid la porte où il s'attendait à voir paraître le vieux Mosès Geld.

Le battant sculpté tourna doucement sur ses gonds, repoussant, à mesure, la draperie de la portière.

Au lieu de la face ridée du vieux juif, ce fut une angélique figure de jeune fille qui se montra sur le seuil.

A cette heure, d'ordinaire, toute la famille de Geldberg était rassemblée dans le petit salon. Il faisait sombre déjà ; la jeune fille parut d'abord étonnée de ne voir qu'un homme dans la chambre ; puis elle se recula d'un mouvement involontaire, en découvrant que cet homme était un étranger.

Puis encore elle poussa un cri faible, quand son regard tomba sur le visage de Rodach.

Elle demeura indécise auprès de la porte, les jambes chancelantes, la joue pâle, le sein soulevé.

Rodach semblait plus étonné qu'elle et plus agité ; vous n'eussiez pas reconnu en lui l'homme de tout à l'heure ; une émotion profonde et qu'il tâchait en vain de contenir avait remplacé le calme froid de son visage.

— Lia ! murmura-t-il bien bas.

Comme si elle n'eût attendu que ce signal, la jeune fille s'élança vers lui et jeta ses deux bras autour de son cou.

Elle riait ; elle pleurait.

— Lia ! pauvre enfant ! balbutiait Rodach en la serrant avec passion contre sa poitrine.

Et la jeune fille murmurait parmi ses larmes de joie :

— Otto ! Otto ! mon Dieu, que je suis heureuse !

X

LE PROSCRIT

Lia de Geldberg n'avait pas dix-huit ans ; il y avait onze ans qu'elle avait perdu sa mère. La femme de Mosès Geld, cette belle Ruth que nous avons vue autrefois, au milieu de ses enfants, dans le salon mystérieux de

la Judengasse, était morte peu de temps après avoir quitté l'Allemagne.

C'était une créature douce et bonne, qui n'avait jamais trempé dans les trafics ténébreux de son mari. La fortune rapide de Mosès Geld lui faisait peur, loin de l'éblouir. Elle regrettait l'obscure tranquillité des premières années de son mariage et c'était en frémissant qu'elle songeait parfois à la source inconnue de cet or qui ruisselait autour d'elle.

Mosès ne lui avait jamais dit son secret, mais souvent il devenait sombre quand arrivait la nuit, et souvent encore son sommeil agité laissait échapper d'étranges paroles.

Plus d'une fois Ruth s'était éveillée en sursaut à ses cris. Elle l'avait vu, les yeux demi-ouverts, la joue livide, les tempes baignées de sueur; il luttait contre l'angoisse d'un rêve, et sa bouche contractée murmurait :

— Seigneur! Seigneur! c'est pour eux! c'est pour mes pauvres enfants que j'ai tout fait!

Ruth l'éveillait doucement et ne l'interrogeait point.

Elle ne voulait pas savoir, mais elle souffrait, parce que son esprit devinait malgré elle. Et sa souffrance muette, qui n'avait ni consolateur ni confident, la minait lentement.

Les jouissances du luxe qui étaient prodiguées autour d'elle n'avaient rien qui pût l'enivrer ou étourdir sa peine. C'était une femme d'intérieur, une âme modeste; ce faste la repoussait et la magnificence déployée la ramenait fatalement à ce problème qu'elle ne pouvait point résoudre :

« D'où viennent toutes ces richesses? »

Elle s'éloignait du monde le plus qu'elle pouvait, laissant les plaisirs du dehors à ses deux filles aînées, et commençant l'éducation de la petite Lia.

Sa peine n'était que pour elle-même. Mosès Geld la retrouvait toujours souriante et sereine; il venait auprès d'elle se reposer et se consoler, car il n'était point heureux.

A part cette souffrance sourde qui le tenait sans cesse et qui ressemblait à un remords, l'ancien prêteur avait d'autres soucis. Il avait donné tout son amour à ses enfants; c'était pour eux qu'il avait travaillé nuit et jour, qu'il avait amassé florin à florin son premier capital; c'était pour eux qu'il avait fermé son cœur à toute pitié et que son usure implacable avait changé en or les haillons du pauvre. Ses rêves disaient vrai; s'il y avait un crime sur sa conscience, ce crime avait été commis pour ses enfants.

Et il doutait de l'amour de ses enfants! Dès ce temps, il voyait son fils et sa fille aînée, ligués secrètement avec ses associés, qui étaient ses ennemis.

Dieu sait trouver ces châtiments suprêmes.

On voulait l'éloigner des affaires et lui enlever la direction de la maison. Il le devinait; il le savait.

Il y avait bien le prétexte du repos que réclamait son grand âge; mais depuis cinquante ans Mosès Geld vivait dans l'astuce et dans la tromperie; il savait ce que c'était que le mensonge.

Pourtant son esprit faible et rendu paresseux par la vieillesse mettait tout ce qui lui restait de ressort à repousser la certitude de son malheur. Il s'entourait d'illusions volontaires, et s'accrochait aux joies chimériques de cet intérieur patriarcal dont nous avons ébauché l'esquisse au commencement de ce récit.

Il s'y tenait à deux mains, pour ainsi dire; il se criait bien haut à lui-même, quand son cœur ulcéré saignait : « Mes vœux sont accomplis; j'ai fait ma famille riche et puissante; je suis un heureux père! »

Et parfois il parvenait à s'aveugler, au point de sourire béatement à ces félicités illusoires.

Il jouait son rôle dans la comédie de fa-

mille. Ces respects menteurs qui l'entouraient l'endormaient comme l'enivrement de l'opium.

Mais le réveil était cruel. Il faut la vertu sincère et la droite loyauté pour servir de base à ces saintes joies de la famille. La copie mensongère que le vice en essaie grimace et raille amèrement.

Étendez sur la fange un tapis de velours, la fange le percera, si épais que vous le puissiez faire.

Et une fois le velours percé, la fange n'en paraîtra que plus hideuse, parmi le brillant de cette soie.

Mosès Geld avait rêvé l'impossible. Sur l'usure et sur le crime, il avait voulu fonder un avenir qui n'est dû qu'à l'homme juste, dont la vie fut bonne.

Il avait vendu son âme et il n'en recevait point le prix.

A ces heures d'amertume terrible où le bonheur espéré se voilait, où la réalité lui apparaissait comme un sarcasme impitoyable, il revenait vers Ruth, la douce femme qui l'avait aimé pauvre. Ruth l'accueillait et tâchait de lui donner courage. Elle lui tendait à baiser le front de la petite Lia, joli ange, dont au moins le sourire n'était pas un mensonge.

Auprès d'elle, Mosès Geld retrouvait le repos perdu; il se sentait comme absous vis-à-vis de cette innocence; l'espoir lui revenait.

Mais, un jour, la pauvre Ruth se coucha sur son lit et ne se releva plus.

Quand elle se sentit tout près d'aller vers Dieu, elle éloigna Lia, qui ne l'avait point quittée, et fit appeler Mosès Geld à son chevet.

— Me voilà qui vais mourir, lui dit-elle; j'aurais voulu rester ici-bas pour vous consoler et vous soutenir, car je sais que vous souffrez. Mais je ne vous oublierai pas, Mosès, dans l'autre vie, et je prierai pour vous, qui m'avez aimée.

Des larmes coulaient sur la joue pâle du vieux juif.

— Écoutez-moi, Mosès, reprit la mourante, dont le visage était calme, et qui retrouvait, à cette dernière heure, comme un reflet de beauté sereine; vous ne m'avez rien refusé durant ma vie; voulez-vous m'accorder une dernière grâce, à ce moment que nous allons nous séparer pour jamais?

Mosès Geld, qui ne pouvait parler, fit un signe de tête affirmatif.

La voix de l'agonisante s'affaiblissait de seconde en seconde.

— Ma sœur Rachel Muller, qui demeure auprès d'Esselbach, poursuivit-elle, aimait bien notre pauvre Lia au temps de son enfance. Je voudrais que notre chère fille fût éloignée de cette maison et confiée aux soins de ma sœur Rachel.

— Pourquoi? murmura Mosès.

Ruth ne répondit point: elle avait peur de Sara, sa fille aînée, dont elle avait dès longtemps deviné le cœur; mais elle ne voulait point accuser à l'heure de mourir.

Mosès Geld hésitait.

— Dieu m'est témoin, dit-il enfin, que je ne voudrais rien refuser à Ruth, ma bien-aimée. Mais Rachel est chrétienne...

— Mieux vaut adorer le Dieu des chrétiens que l'esprit du mal, répliqua Ruth d'une voix à peine intelligible. Mosès, mon mari, je vous en supplie, ne repoussez pas ma dernière prière!

— Lia sera confiée aux soins de notre sœur Rachel, dit le juif.

— Jusqu'à l'âge où la femme apprend à se conduire elle-même, reprit Ruth; promettez-moi que Lia ne reviendra pas à Paris avant sa dix-septième année.

— Je vous le promets, au nom du Dieu saint!

Ruth prit la main de son mari et la posa sur son cœur, qui battait encore. Elle n'a-



C'était de la joie lorsqu'on entendait de loin le trot de son petit cheval. (Page 346, col. 2.)

vait plus de paroles, mais son regard disait sa reconnaissance. Au bout de quelques minutes, son cœur s'arrêta sous la main de Geld; ses yeux étaient fermés à demi et sa bouche demeurait entr'ouverte. Vous eussiez dit un sommeil souriant.

Elle était morte.

Lia partit pour l'Allemagne.

Peu de temps après cette mort, Moïse de Geldberg, qui avait résisté jusqu'alors aux obsessions de toute sa famille, céda tout à coup et se retira des affaires.

Il demeura d'abord durant quelques mois morose, taciturne et comme affaissé sous le poids de son oisiveté.

Puis, un beau jour, après être resté dehors depuis le matin, il revint, la gaieté au front et le sourire à la lèvre.

Le vieillard qu'on avait vu la veille courbé, morne, immobile, reprenait vie tout à coup et se redressait au contact d'un aiguillon inconnu.

C'était comme une résurrection.

Le lendemain, on ne le vit point paraître au déjeuner de famille. Sa vie de mystérieuse solitude avait commencé.

Depuis ce jour, la porte de son appartement se ferma régulièrement chaque matin à huit heures et demie pour ne se rouvrir qu'à cinq heures du soir.

Et, malgré la bonne envie de chacun, nul ne put savoir jamais à quoi s'occupait son loisir de tous les jours pendant ce long espace de temps.

Il voulait être seul, on le laissait seul.

Lia, cependant, grandissait loin de Paris, et devenait bien belle; elle avait pris la croyance de sa tante Rachel, qu'elle aimait comme une mère.

Rachel, veuve d'un chrétien nommé Muller, et possédant une médiocre aisance, habitait une petite maison de campagne de l'autre côté d'Esselbach. Elle était simple et bonne comme Ruth; elle avait pour Lia une affection toute maternelle.

Mais son esprit borné n'avait point ce qu'il fallait pour guider une jeune fille au delà des années de l'enfance. Lia fut de bonne heure abandonnée à elle-même. Sa nature droite, intelligente et forte n'eut pas besoin d'aide pour se développer dans le sens du bien.

Rachel Muller menait une vie fort retirée. Elle voyait seulement quelques amis de son mari, le curé catholique du village et les pauvres dont elle était l'appui. Lia était bien loin de se plaindre de cette solitude, et quand la bonne dame Muller lui demandait si elle ne voudrait point aller à Esselbach pour partager les plaisirs des jeunes gens de son âge, elle demeurait sincèrement étonnée qu'on pût lui supposer un regret ou un désir.

N'avait-elle pas tout ce qu'il lui fallait dans la maison de sa tante? Que lui importaient ces filles et ces garçons qu'elle ne connaissait point! C'était une petite sauvage; son instinct l'éloignait de la foule.

Elle aimait les bois ombreux, la plaine sans limites, et son bonheur était de courir à cheval par les sentiers ignorés.

Quand elle était bien loin du village, et qu'elle avait égaré sa route à plaisir, elle s'arrêtait, reposant sa vue avec délices sur le paysage inconnu; elle attachait son cheval à un arbre, elle ouvrait un livre, et bien souvent il faisait nuit noire lorsque sa tante, inquiète, la voyait revenir.

Durant ses longues promenades, Lia rêvait, mais ses rêves ne ressemblaient guère aux mélancoliques romans que les jeunes filles bâtissent à l'aide de leur mémoire. Ses songes étaient souriants et doux; elle s'égayait avec la nature fleurie, et les bonnes gens des campagnes qui la rencontraient par hasard se sentaient réchauffer le cœur à la voir si heureuse et si belle.

S'ils étaient riches, elle leur rendait un bonjour cordial pour leur salut respectueux; s'ils étaient pauvres, sa bourse s'ouvrait, et le don qui tombait de sa main charmante ne ressemblait point à une aumône.

On la connaissait à plusieurs lieues à la ronde. C'était de la joie lorsqu'on entendait de loin le trot de son petit cheval. Le père et la mère venaient avec les enfants sur le pas de la porte, et sitôt qu'on apercevait sa taille svelte, serrée dans un corsage de velours sombre, toutes les mains s'agitaient en signe de bienvenue.

Lia Muller, c'était ainsi qu'on l'appelait, était la favorite de tous. Son nom prononcé faisait naître au fond de tous les cœurs des idées de douceur, de grâce et de beauté.

Les petits enfants l'aimaient comme la bonne fée qui venait sourire à leurs jeux; les mères l'auraient voulue pour fille, et, quoiqu'elle fût bien jeune encore, plus d'un beau garçon d'Esselbach s'éveillait en soupirant pour l'avoir vue passer la veille.

Les beaux garçons soupiraient en pure perte. Nulle image aimée ne flottait encore parmi les rêveries de Lia, qui était une enfant.

Elle n'avait pas tout à fait quinze ans.

Une fois, pourtant, elle revint au logis de Rachel avec un nuage sur le front. Les jours suivants, on eût cherché en vain chez elle sa gaieté accoutumée. Pour la première fois, son cœur avait battu à l'aspect d'un homme,

et il y avait un souvenir au fond de son âme.

Elle était partie à cheval, de grand matin, pour faire un long voyage à travers champs. Elle avait dépassé les limites ordinaires de ses courses, et, vers midi, elle était arrivée au pied d'une montagne sur laquelle s'élevait un vieux château, vaste comme une ville.

Aux alentours, il y avait de grands bois et des ruines.

Lia s'arrêta, ravie; longtemps elle contempla l'antique manoir, dont les tours crénelées se découpaient sur l'azur d'un beau ciel d'été.

Elle ne se souvenait point d'avoir vu jamais un paysage si noble et si fier. Tout ce qui l'entourait parlait de grandeur et de puissance. Devant elle, les débris d'un chemin couvert gravissaient la pente en zig-zag, montrant çà et là leurs meurtrières moussues, et rejoignaient la maîtresse-porte du château, où l'on apercevait encore les restes d'un pont-levis.

Un paysan passait.

— Comment se nomme ce château? lui demanda la jeune fille.

— C'était autrefois le schloss de Bluthaupt, répondit le paysan.

Ce nom frappa l'oreille de Lia comme un vague souvenir. Il lui sembla qu'elle l'avait entendu prononcer dans son enfance. Mais elle avait quitté Paris si jeune! Et personne, pas même Rachel Muller, ne connaissait les affaires de la maison de Geldberg.

— On lui a donc donné un autre nom? reprit Lia.

Le paysan fit avec sa tête un signe d'affirmation.

— Comment s'appelle-t-il maintenant? demanda encore la jeune fille.

Le paysan jeta sur les vieilles tours un regard mélancolique, puis il souleva son chapeau et s'éloigna sans répondre.

Il semblait que sa bouche répugnât à prononcer le nom qui avait remplacé celui de Bluthaupt.

Lia fit le tour de la montagne afin de trouver un chemin praticable pour son cheval

Comme elle approchait du pied des murailles, elle vit un homme appuyé contre un des arbres de l'avenue, qui regardait le château avec tristesse. Cet homme avait la taille enveloppée dans les longs plis d'un manteau de couleur rouge sombre; autour de son bras était tournée la bride de son cheval, qui paissait l'herbe rare auprès de lui.

Lia n'osa point troubler la méditation de cet homme.

Elle admira durant quelques minutes encore la hautaine grandeur du vieux château, puis elle prit sa route de l'autre côté de la montagne.

Elle avait oublié l'homme de l'avenue.

A deux ou trois cents pas du manoir, elle entendit dans le bois voisin le galop de plusieurs chevaux. L'instant d'après, une troupe composée de sept à huit cavaliers prussiens passa auprès d'elle comme un tourbillon. Sa monture, effrayée, se cabra; elle essaya en vain de la retenir, et fut emportée à travers les taillis qui suivent l'arête occidentale de la montagne.

Avant de se perdre parmi des arbres, elle eut le temps de se retourner. Elle vit les soldats prussiens se diriger, la carabine au poing, vers l'avenue de Bluthaupt.

L'étranger venait de les apercevoir; il sauta d'un bond sur son cheval, qui partit aussitôt ventre à terre.

Lia n'en vit pas davantage.

Sa course continuait toujours, rapide et désordonnée; son cheval, qui ne sentait plus le mors, coupait le taillis en droite ligne, et redoublait de vitesse à chaque instant. Le taillis fut traversé en quelques secondes

Elle se trouva dans une sorte de lande plantée çà et là de chênes rabougris, et au bout de laquelle s'étendait à perte de vue une double rangée de hauts mélèzes.

Son cheval courait tout droit vers les arbres.

Sur la lande, il y avait deux ou trois paysans, qui se mirent à pousser des cris de terreur à sa vue.

Mais Lia n'était point effrayée; elle se tenait ferme en selle et attendait tranquillement que son cheval se rendît.

Elle était sur le point d'atteindre la ligne des grands arbres, lorsque l'étranger de l'avenue sortit du bois tout à coup, et vint à la traverse de sa route.

Il avait pris de l'avance sur ceux qui le poursuivaient, et l'on entendait dans le lointain le galop des cavaliers prussiens.

Lia et l'étranger arrivèrent en même temps au pied des arbres; mais leur direction n'était pas la même : le fugitif suivait la ligne des mélèzes, et la jeune fille allait la couper à angle droit.

— Arrêtez! arrêtez! cria l'étranger en passant.

Lia ne savait pas quel danger la menaçait, mais, d'instinct, elle fit un nouvel effort pour retenir son cheval; ce fut en vain.

L'étranger, qui l'avait dépassée, se retourna sur sa selle.

Voyant qu'elle allait toujours, il arrêta sa monture brusquement, sauta sur le gazon et s'élança derrière les mélèzes.

Le cheval de Lia, lancé au grand galop, arrivait sur lui.

La jeune fille fit un geste d'effroi; l'étranger ne bougea pas.

Au moment où le cheval l'atteignait, il le saisit résolûment par la bride qui se brisa dans sa main; le choc fit perdre les étriers à la jeune fille; elle tomba sur l'herbe. — Le cheval, au contraire, fit un dernier bond en avant, et disparut parmi les broussailles enchevêtrées qui cachaient l'orifice du trou appelé l'Enfer de Bluthaupt : la Hœlle.

Lia restait muette d'horreur et couchée sur la lèvre même du précipice. Les soldats prussiens sortaient du bois à leur tour; l'étranger se remit en selle et disparut.

Lia prit un autre cheval dans une ferme du voisinage, et revint au logis de madame Muller. Tout le long de la route, elle songeait, mais autrement que naguère.

Elle avait perdu son insoucieuse gaieté.

Et sa pensée ne s'arrêtait point sur ce danger terrible, évité comme par miracle. Lia était courageuse comme un homme fort; l'idée de la mort n'eût point mis sur son beau visage cette subite mélancolie. Si maintenant ses yeux se baissaient, chargés de pensées, c'est qu'elle voyait sans cesse au-devant d'elle la mâle figure de son libérateur.

Il était là, dans son souvenir, le dos tourné à l'abîme; le vide s'ouvrait sous ses pieds, et il restait confiant en sa vigueur intrépide, tout prêt à supporter le choc d'un cheval furieux; il ne sourcillait pas; son œil restait grand ouvert; il se dressait droit et ferme comme la statue de la Vaillance.

Le galop des cavaliers ennemis s'entendait à chaque instant plus proche; mais il restait calme et fier entre ces deux périls.

Lia voyait comme un rayonnement autour de son beau front.

C'en était fait; cette image restait gravée au fond du cœur de la jeune fille, et ne devait plus s'en effacer désormais.

Un an se passa. Lia n'était plus une enfant. Elle aimait de plus en plus sa solitude chère, où elle s'entretenait avec ses souvenirs.

On ne la voyait plus sourire; et parfois, quand elle s'agenouillait pieusement à l'autel de la paroisse rustique, une larme était dans ses yeux.

Elle priait pour lui, pour lui dont elle ne savait point le nom, pour lui qui était depuis un an son unique pensée.

Elle l'appelait, elle lui donnait sa vie.

Il y avait, à un quart de lieue du village, et tout contre la maison de madame Muller, un brave paysan, établi dans ces environs depuis peu d'années, et qui se nommait Gottlieb.

Ce Gottlieb avait occupé autrefois, disait-on, une bonne charge au château des anciens comtes de Bluthaupt.

Il était pauvre, et bien des fois Lia avait secouru sa femme malade et ses enfants demi-nus.

Un jour que la jeune fille entrait à la ferme de Gottlieb, elle vit un homme s'esquiver par la porte de derrière.

D'un coup d'œil, elle avait reconnu son libétateur.

Elle interrogea, mais personne ne voulut répondre. Pour cette chose seulement, on se méfiait d'elle. On lui soutint qu'elle s'était trompée, et qu'il n'y avait personne dans la maison.

Lia n'avait vu qu'une seule fois son sauveur, mais elle avait pensé à lui tous les jours et toutes les heures de chaque jour, depuis plus d'une année. Elle savait qu'elle ne pouvait point se tromper quand il s'agissait de lui.

Dans un pays que nulles dissensions civiles n'agitent, un homme poursuivi par des soldats ne peut être qu'un malfaiteur; mais en Allemagne, où règne une sorte de conspiration permanente, la première idée qui vient à l'esprit est celle de la proscription politique.

Comment d'ailleurs cet étranger si bon, si beau, si généreux, aurait-il pu être un criminel? Cette pensée ne vint pas même à la jeune fille; il se cachait, donc il était proscrit; un danger le menaçait; il fallait veiller sur lui.

Lia se fit la gardienne de son sauveur; à l'insu de tous, elle veilla, et son sauveur lui dut, à son tour, la liberté, sinon la vie.

Un matin, elle entra chez Gottlieb tout essoufflée.

—Ils vont venir, dit-elle, et celui que vous cachez n'aura pas le temps de s'éloigner. Ne me dites pas que vous ne cachez personne! poursuivit-elle en fermant la bouche au paysan d'un geste impérieux; je sais qu'il est chez vous et je veux le sauver. Je viens d'Esselbach, où j'ai entendu les soldats parler de lui et dire qu'ils savaient où le prendre. Ils vont venir de plusieurs côtés à la fois, et au moment où je vous parle, il n'est déjà plus temps de fuir à travers champs.

Gottlieb et sa femme restaient devant elle, irrésolus et interdits.

Comme ils cherchaient leur réponse, la porte de derrière s'ouvrit, et l'étranger parut, tenant à la main une épée dans son fourreau.

— Je vous ai entendue, mademoiselle, dit-il, et je viens vous rendre grâce. Combien sont-ils, je vous prie, ceux qui veulent s'emparer de moi?

Lia secoua la tête, en regardant l'épée avec tristesse.

— Je sais que vous êtes brave, murmura-t-elle; mais ils sont trop!

—Et puis-je vous demander... poursuivit l'étranger.

— Pourquoi je veux vous sauver? interrompit Lia vivement; c'est que je vous dois la vie.

Le visage du proscrit n'exprima que l'étonnement.

Lia baissa les yeux, une larme vint à sa paupière.

— Il ne me connaît pas! pensa-t-elle; il ne m'avait même pas vue!

— Écoutez, reprit-elle en s'éveillant tout à coup à la pensée du danger, je ne puis pas vous expliquer cela maintenant, mais je vous le jure, c'est bien la vérité! sans vous, je serais morte. Le temps presse et les soldats arrivent. Venez, je vais vous donner un asile.

L'étranger regardait avec admiration le beau visage de la jeune fille.

— Où donc? demanda Gottlieb avec un reste de défiance.

— Chez moi, répondit Lia : c'est à deux pas.

— Dans votre chambre ! s'écrièrent à la fois le mari et la femme.

Lia marcha vers le proscrit et le prit par la main.

— Venez dit-elle avec un sourire beau et pur comme son âme.

XI

L'APPARITION

L'étranger sortit avec Lia.

Un quart d'heure après, les cavaliers prussiens mettaient pied à terre à la porte de Gottlieb ; mais il n'y avait plus personne à la ferme, et les Prussiens s'en allèrent comme ils étaient venus.

Le proscrit resta plusieurs jours caché dans la maison de madame Muller, puis il chercha un autre asile. Mais il ne s'éloigna point, et les longues courses de Lia cessèrent d'être solitaires.

Le proscrit était connu sous le nom d'Otto parmi ses partisans, et il en avait beaucoup dans le pays. Il changeait souvent de retraite, et partout où il se présentait on l'accueillait avec une cordialité mêlée de respect. Les polices prussienne autrichienne et bavaroise unissaient leurs efforts et lui tendaient journellement quelque piége. Il savait s'y soustraire sans cesse, et les bonnes gens du pays lui prêtaient leur aide pour dépister les cavaliers qui lui faisaient la chasse.

Lia et lui avaient deux ou trois lieux de rendez-vous dans les parties les plus sauvages de la montagne ; c'était là qu'ils se retrouvaient.

Ils s'aimaient. Il y avait dans leur amour une circonstance étrange : tandis que la jeune fille s'y livrait sans réserve, et avec tout l'entraînement d'une passion non combattue, Otto semblait vouloir résister au sentiment qui l'emportait. On eût dit qu'il avait des remords. C'était de son côté que venaient ces retours bizarres qui agitent d'ordinaire les liaisons amoureuses, et qu'amènent les scrupules de la femme.

Otto avait la beauté d'un jeune homme. Pas une ride à son front, pas un fil d'argent parmi la brune abondance de sa chevelure ; sa taille était fière et souple ; son regard lui-même avait gardé ces étincelles vives que l'âge mûr éteint ou assombrit.

Mais l'apparence ne peut changer le fait. Otto avait dépassé les limites de la jeunesse. Vingt ans de labeurs et de peines le séparaient des jours de son adolescence. Il aurait pu être le père de Lia.

Et son amour pour la jeune fille avait, en de certains moments, quelque chose de paternel. Il se le disait du moins ; il cherchait à se tromper lui-même et mettait un voile volontaire au-devant de sa passion, comme s'il avait eu frayeur d'en mesurer les progrès.

C'était un sentiment fantasque et sujet à se transformer, comme tout sentiment combattu ; il avait des froideurs soudaines, et des élans fougueux que nulle force n'aurait pu comprimer.

Lia ne comprenait rien, la pauvre fille, à ces brusques intermittences. Son amour à elle était de toutes les heures et de toutes les minutes. Elle pensait à Otto toujours ; et comme il n'y avait rien en son âme qui ne fût virginal et pur, son âme ignorait le remords.

Elle aimait naïvement et saintement, sous l'œil de Dieu à qui elle confiait sa tendresse.

Parfois, elle revenait du rendez-vous de la montagne avec des larmes dans les yeux : elle avait vu Otto triste et sévère ; elle avait essayé en vain de réchauffer sa glaciale froideur. D'autres fois, tout le long de la

route, elle avait le sourire aux lèvres et son cœur avait peine à contenir la joie qui le comblait.

Otto avait parlé d'amour, et dans la bouche d'Otto les paroles d'amour brûlaient comme un feu comprimé qui éclate.

D'autres fois encore, la jolie tête de la jeune fille s'inclinait, pensive et courbée, sous le poids de la méditation. Son cheval errait à l'aventure; elle ne voyait point les aspects connus du chemin; elle arrivait à la porte de la maison de sa tante, sans avoir la conscience de l'espace parcouru ni du temps écoulé.

C'est que, en ces heures de recueillement, elle repassait dans sa mémoire les paroles d'Otto, qui lui avait montré un coin de son cœur rempli de tristesse. Elle ne savait pas le secret du proscrit, mais elle devinait en lui la longue souffrance, la résignation héroïque et la force vaillante qui ne sait jamais désespérer.

Il portait haut sa tête environnée de périls; il avait un chemin tracé qu'il suivait sans frayeur ni retard; si la mort se présentait en travers de la route, il donnait son cœur à Dieu et il marchait en avant.

Il y avait dans l'âme de Lia autant d'admiration que d'amour.

Otto, lui, s'accusait bien souvent de faiblesse et de lâcheté; il avait consacré sa vie à l'accomplissement d'une tâche, et il se disait que chaque heure perdue était une trahison sans excuse.

Il se disait encore que, pour toute cette tendresse ardente et dévouée de la jeune fille, il n'avait à donner, lui, qu'une part de son cœur.

Son cœur n'était plus à lui; un devoir impérieux réclamait tous ses instants, et l'amour ne pouvait avoir en son âme qu'une place incessamment contestée.

Il était pauvre, il était proscrit; l'âge, dont sa tête hautaine supportait encore le poids ennemi, allait incliner son front bientôt; sa main était vouée à l'épée et il y avait du sang dans l'œuvre qu'il poursuivait.

Que venait-il troubler la vie heureuse et pure de cette douce enfant?

Sa destinée était une tempête; oserait-il bien couvrir de nuages sombres l'avenir souriant et serein de Lia?

Il voulait fuir, fuir bien loin et à toujours...

Mais, pour la première fois, sa volonté robuste s'amollissait et fléchissait. Quelque chose de plus fort que lui-même l'arrêtait; lui qui n'avait jamais connu d'obstacles en sa vie, il demeurait engourdi par une influence inconnue.

Il restait; il montait à cheval et galopait vers la montagne, où l'attendaient un baiser et un sourire.

Il aimait. C'était son premier amour. Jusqu'alors son existence remplie n'avait point laissé de loisir à son cœur; il avait été tout entier à sa tâche.

Bien des femmes avaient croisé sa route depuis l'âge où, d'ordinaire, le cœur de l'homme naît à la passion, mais son regard avait glissé sur leur beauté, indifférent et froid. Il y avait un souvenir de mort qui s'étendait comme un voile lugubre entre lui et la pensée d'aimer.

Plus la femme était belle, plus elle se rapprochait de l'image funeste gravée au fond de sa mémoire. Un tableau qu'il n'était point possible de chasser venait devant ses yeux éblouis : un grand lit à colonnes antiques, où se couchait une femme pâle qui allait mourir...

Sa sœur, sa sœur chérie, qu'il avait aimée d'une tendresse pleine de passion et qui le gardait contre tout autre amour!

Arrière les molles pensées de volupté qui bercent la jeunesse des autres hommes! Son sort à lui était de venger et de combattre. Il y avait par le monde un enfant qui était le fils de cette sœur adorée et qu'il fallait faire, de mendiant, grand seigneur.

Il y avait une race noble, descendue au

plus bas degré du malheur, et qu'il fallait relever puissante et splendide, comme jadis.

Il y avait, avec le meurtre d'une sœur, l'assassinat d'un père à venger!

C'était assez pour toute la vie d'un homme : Otto se retranchait à l'abri de cette tâche austère et ne croyait point à l'amour. Longtemps l'amour l'oublia ; mais il vint enfin, et cette forte cuirasse, dont Otto croyait son âme défendue, s'évanouit, comme une enveloppe de glace tombe et se fond aux premiers rayons du soleil.

Plus il pensait être invulnérable, moins il prit de précautions; l'amour entra dans son cœur à l'improviste. Quand il voulut combattre l'amour, il n'était plus temps.

Ce furent des luttes vaines, des efforts épuisants, au bout desquels il n'y avait point de victoire possible.

Il gardait en lui un trésor amassé de passion; il aima, en une seule fois, pour toutes ses longues années d'indifférence et de froideur.

Mais la passion victorieuse ne lui fit pas oublier un seul instant son devoir; son cœur se partagea, son large cœur où il y avait place pour deux pensées.

Les mois s'écoulèrent. Otto, toujours poursuivi par les polices allemandes, avait repris son train de vie. Chaque semaine, il donnait quelques heures à Lia qui attendait, impatiente, pendant huit grands jours, ces courts instants de bonheur. Le reste du temps, il vaquait à son travail mystérieux.

Il allait on ne savait où. Certains disaient qu'il passait six jours de la semaine dans la ville libre de Francfort-sur-le-Mein, chez le riche patricien Zachœus Nesmer.

Une fois, la pauvre Lia, qui était allée bien joyeuse au rendez-vous de la montagne, attendit en vain toute la journée.

La semaine suivante, il en fut de même; Otto ne parut point.

Quelques jours après, la nouvelle du meurtre de Zachœus Nesmer arriva jusqu'en ces campagnes reculées.

Lia se rendait chaque semaine sur la montagne, et attendait toujours Otto. Otto ne venait plus.

La dix-septième année de Lia était révolue et la promesse faite au lit de la mourante accomplie. Rachel Muller reçut une lettre du vieux Moïse qui lui redemandait sa fille.

Lia partit bien triste pour Paris.

Tout lui était inconnu dans cette grande maison de Geldberg, où elle arrivait dépaysée. Le fragment de lettre que nous avons trouvé sur sa table nous a initiés à ses premières impressions et aux rapports qu'elle avait eus avec ses sœurs.

Lia y parlait aussi de Denise, qui était sa compagne la plus chère. Les deux jeunes filles s'étaient aimées tout de suite, parce qu'elles avaient la même franchise et la même bonté de cœur; mais l'attachement de mademoiselle d'Audemer semblait combattu par une sorte de répugnance secrète.

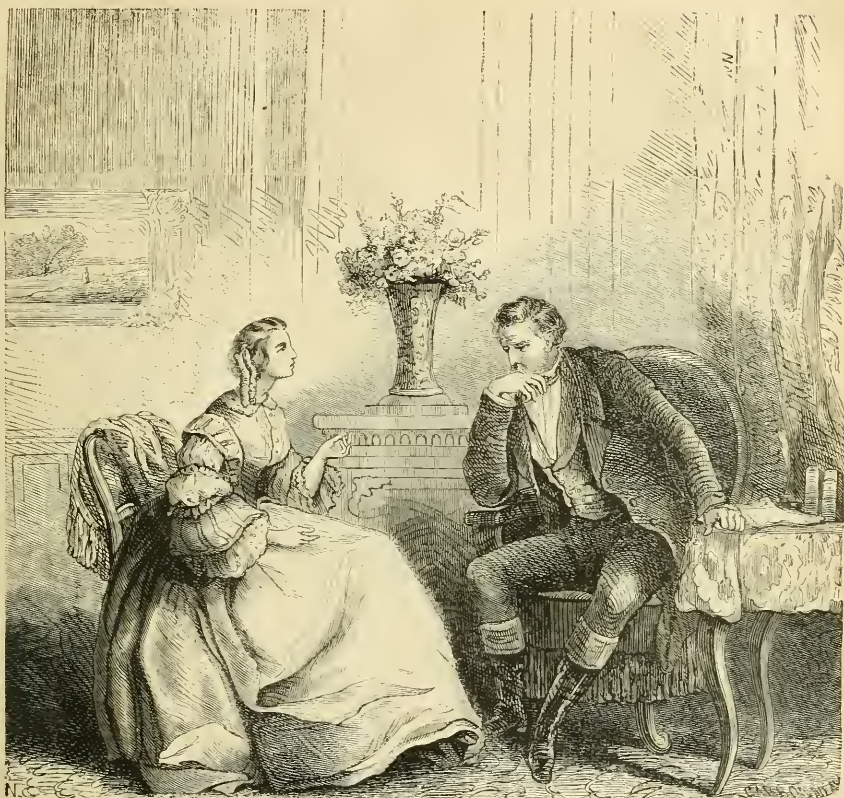
Denise se sentait instinctivement repoussée par les autres membres de la famille de Geldberg. Elle n'allait guère à l'hôtel qu'à son corps défendant; et, dès qu'il fut question de son mariage avec le chevalier de Reinhold, elle cessa complétement ses visites.

Ces dernières circonstances étaient de beaucoup postérieures à la lettre de Lia, qui, du reste, n'était jamais sortie de son portefeuille. Lia l'avait remplacée par une autre adressée au paysan Gottlieb qui la fit parvenir à Otto.

Otto répondit par le canal de madame Batailleur et ses lettres parvinrent intactes à la jeune fille, sauf les deux dernières, dont le secret fut violé par madame de Laurens.

Ces lettres échangées ressemblaient à leurs entretiens d'autrefois ; ils ne parlaient guère de leur amour. Bien qu'ils fussent l'un à l'autre de cœur, ils ne se connaissaient point l'un l'autre, parce qu'Otto avait toujours éloigné le chapitre des confidences.

Lia ne savait que le prénom de son amant; Otto croyait, comme les bonnes gens des en-



Ses sourcils étaient froncés sous l'effort d'une pensée douloureuse. (Page 354, col. 2.)

virons d'Esselbach, que Lia était la fille de Rachel Muller.

Il y avait maintenant six semaines que Lia n'avait reçu des nouvelles d'Otto. Elle avait passé la journée entière seule avec son souvenir; mais elle s'attendait à tout plutôt qu'à le revoir. Le baron de Rodach, de son côté, entraîné par les événements qui s'étaient succédé depuis la veille, n'avait pu donner suite à son projet de rejoindre madame Batailleur.

Il comptait se rendre dans la soirée chez la marchande du Temple, pour connaître la demeure de Lia.

Cette rencontre était pour lui aussi imprévue que pour la jeune fille.

Mais, dans le premier instant, ils ne réfléchirent ni l'un ni l'autre, et se donnèrent sans réserve au bonheur de se retrouver après la longue absence.

Rodach contemplait Lia, qui renversait sa tête en arrière pour élever jusqu'à lui ses regards charmés; il s'étonnait de la revoir plus belle. Les yeux de la jeune fille, humides et brillants, ne pouvaient point se déta-

cher de lui; elle se pendait à son cou, confiante et ravie.

— Je croyais que vous m'aviez oubliée, Otto, mon cher Otto! dit-elle enfin; mon Dieu! que je souffrais! mais vous voilà, vous vous êtes souvenu de moi, je suis heureuse!...

Rodach mit un baiser sur son front; il gardait le silence, mais ses regards parlaient.

Tout à coup Lia se dégagea de ses bras.

— Vous cachez-vous encore? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Rodach.

Elle le prit par la main et l'entraîna vers la porte par où elle s'était introduite elle-même.

— Venez avec moi, dit-elle; cette chambre va être pleine dans quelques minutes, et les gens qui vont s'y rassembler connaissent toute l'Allemagne.

Elle attira Rodach et lui fit traverser les salles du rez-de chaussée, que le départ des commis laissait vide. Elle l'introduisit dans le pavillon de gauche où nous l'avons vue naguère, occupée à relire les lettres du prisonnier.

Elle ferma la porte à clef, et vint s'asseoir auprès de Rodach sur une causeuse.

Elle lui prit les mains; son regard caressant le parcourait des pieds à la tête; sa joie débordait naïve; elle ne songeait point comme ses sœurs à lui demander le motif de sa présence; elle ne songeait à rien qu'à se rassasier de sa vue chère, à l'admirer et à l'aimer.

Ils étaient assis tous les deux vis-à-vis de la fenêtre, auprès du piano de Lia, où se mêlaient éparses quelques mélodies d'Allemagne. La configuration de la pièce était en tout semblable à celle du petit salon où nous avons assisté à l'entretien d'Esther et de Sara. Les ornements seuls différaient. Lia de Geldberg avait décoré suivant son goût sa retraite favorite. Il y avait là comme un parfum de grâce, comme un charme latent où se révélait le sanctuaire de la jeune fille.

C'était un cadre charmant pour une délicieuse figure.

Dans un coin, l'étagère sculptée supportait les livres aimés; non loin du piano, un petit secrétaire, où la nacre et le bois de rose mariaient leurs incrustations délicates, se couvrait de papiers et de lettres inachevées; devant la fenêtre qui regardait le jardin, une table inclinée soutenait l'album ouvert, où les derniers rayons du jour éclairaient l'ébauche d'une aquarelle :

Un site d'Allemagne; de vieux arbres le long d'un sentier montueux; un cavalier et une jeune fille assis sur le bord du chemin et deux chevaux attachés par la bride au tronc fier d'un grand mélèze.

Un souvenir...

Puis c'étaient la broderie commencée; les belles fleurs d'hiver aux tièdes parfums; tout ce qui peut charmer la solitude d'une jeune fille.

La nuit qui tombait lentement mettait comme un voile sur tous ces objets, et les confondait dans une demi-teinte harmonieuse.

C'était bien le lieu propice pour rêver doucement et parler d'amour.

Il y avait une chose étrange. Depuis que le baron de Rodach était entré dans cette chambre où l'accueillait l'hospitalité confiante de Lia, son visage s'était rembruni peu à peu. Au lieu de cette joie vive qu'il avait éprouvée au premier moment de la réunion, il semblait subir l'atteinte d'une inquiétude toujours croissante. Il ne répondait plus aux caresses de la jeune fille. Son regard était toujours fixé sur elle, mais il exprimait un sentiment de plus en plus pénible, et qui arrivait à être de l'angoisse.

Ses sourcils étaient froncés sous l'effort

d'une pensée douloureuse; sa joue était pâle, et il y avait un sourire amer autour de sa lèvre.

Lia, la pauvre fille, ne prenait point garde et continuait de dire éloquemment sa joie.

La souffrance du baron devint enfin si visible qu'elle ne put manquer de l'apercevoir.

Elle s'arrêta, bouche béante, au milieu d'une phrase entamée joyeusement.

— Qu'avez-vous, Otto? murmura-t-elle épouvantée.

Otto fut quelques secondes avant de répliquer. Quand il prit la parole enfin, ce fut pour poser une question dont il ne savait que trop bien la réponse d'avance :

— Lia, dit-il d'une voix creuse et à peine intelligible, d'où vient que je vous trouve dans cette maison?

La jeune fille le regarda, étonnée; puis elle essaya un timide sourire.

— C'est vrai, dit-elle; vous ne savez pas, Otto. Vous me croyez, comme tout le monde, la fille de ma bonne tante Rachel.

Rodach attendait et ne respirait plus.

— Si vous l'aviez voulu, reprit Lia, il y a bien longtemps que vous sauriez tout cela. Cette maison est à mon père.

Une sueur froide mouilla les tempes de Rodach.

— Vous êtes la fille de Moïse de Geldberg? balbutia-t-il avec peine, et comme si chaque mot eût déchiré sa gorge au passage.

— Oui, répondit Lia qui baissa involontairement les yeux sous le regard fixe que lui jetait Rodach.

Celui-ci demeurait droit et roide sur la causeuse; son visage était de pierre; on l'eût dit foudroyé

Lia voulut reprendre sa main, elle la trouva humide et glacée.

Des larmes lui vinrent dans les yeux.

— Otto! s'écria-t-elle, Otto, je vous en supplie! dites-moi ce que vous avez!

L'œil de Rodach pesait sur elle, morne et lourd; mais il ne la voyait plus.

— Otto! reprenait la pauvre enfant navrée, avez-vous quelque chose contre moi et ne m'aimez-vous plus?

Les sourcils de Rodach se détendirent et son regard s'éleva vers le ciel.

— Mon Dieu, murmura-t-il avec une amertume poignante, étais-je donc trop heureux?

Lia se laissa glisser à genoux au-devant de lui; ses larmes étouffaient sa voix, qui voulait prier.

Otto l'attira contre son cœur, et lui effleura le front d'un baiser.

— Pauvre enfant! murmura-t-il d'une voix grave et profondément triste, je vous disais bien que cet amour vous porterait malheur!

— Mais pourquoi, mon Dieu! pourquoi? balbutia Lia parmi ses sanglots.

Rodach la contempla durant une seconde en silence; son regard s'adoucit; elle était si belle!

— Quoi qu'il arrive, reprit-il, je vous aimerai toujours.

Lia ne comprenait point, mais elle eut un sourire au travers de ses pleurs, parce qu'Otto lui promettait de l'aimer.

Le son d'une grosse cloche retentit tout auprès d'eux dans le jardin; Lia se leva en sursaut.

— C'est le dîner, dit-elle, et si je tarde, on va peut-être venir.

Rodach se mit sur ses pieds à son tour. Il était comme un homme ivre ; le coup qui venait de le frapper l'avait touché en plein cœur.

Comme il se dirigeait, étourdi et chancelant, vers la porte, on essaya de l'ouvrir en dehors, puis on y frappa doucement.

Lia devint toute tremblante.

— Lia! chère petite sœur, dit une voix dans le corridor, venez donc, on vous attend.

— C'est ma sœur aînée, murmura la jeune fille ; cachez-vous bien vite, Otto. Il fait presque nuit, on ne vous verra pas...

Machinalement et sans penser, Rodach se laissa conduire dans une embrasure où il demeura immobile derrière les rideaux fermés.

— Eh bien, petite sœur! disait-on au dehors.

C'était en effet Sara, dont le flair, éveillé, avait senti quelque chose, et qui venait guetter comme un chien sur le point de démêler la piste.

Lia lui répondit quelques mots au hasard ; mais elle ajouta tout bas, en s'adressant à Rodach :

— Je vais laisser la porte ouverte. Quand nous serons parties, vous gagnerez le corridor, qui vous conduira au jardin. Une fois dans le jardin, vous n'aurez que les bureaux à traverser pour vous trouver dehors. Mais dites-moi bien vite : quand vous reverrai-je?

Otto garda le silence.

Petite éleva de nouveau sa voix impatiente et pressée; Lia fut obligée d'aller lui ouvrir.

Au moment où la porte tournait sur ses gonds, Petite jeta son regard avide à l'intérieur.

Elle ne vit rien. Elle cacha son désappointement sous un sourire, et baisa bien tendrement sa jeune sœur; puis elle lui prit le bras, et toutes deux s'éloignèrent.

Rodach resta une ou deux minutes à son poste. Quand il souleva les rideaux pour quitter sa cachette, cette expression de morne inertie que nous avons vue naguère sur son visage avait disparu.

C'était un homme fort contre la souffrance; ce coup qui brisait tous ses espoirs de bonheur l'avait frappé à l'improviste et un instant son cœur avait fléchi, mais il se redressait déjà dans sa vaillance éprouvée, et si les traces de la douleur restaient profondes sur son front, du moins portait-il maintenant la tête aussi haut que jamais.

— Que Dieu la protége! murmura-t-il en traversant la chambre ; je l'aime de toutes les forces de mon âme... mais il faut que le sang de Bluthaupt soit relevé!

Il prononça ces mots d'une voix grave et ferme.

Dans la chambre de Lia, les deux fenêtres laissaient parvenir encore un reste de jour ; mais une fois que le baron eut franchi la porte, il se trouva dans un couloir où régnait déjà une obscurité complète.

Il se dirigea au hasard dans cette nuit profonde, et bientôt sa main étendue se heurta contre une muraille qui fermait le corridor de ce côté.

Au delà de cette muraille, il entendait comme un bruit sourd et régulier qui semblait s'approcher lentement.

On eût dit un pas pénible, gravissant les marches roides d'un escalier.

Rodach tourna le dos; il n'avait ni le temps ni l'envie de découvrir la cause de ce bruit.

Mais à peine avait-il fait cinq ou six pas dans une direction nouvelle, qu'il se retourna brusquement ; une porte s'était ouverte derrière lui, à l'endroit même qu'il venait de quitter.

Le corridor était éclairé maintenant par une lueur assez vive, et une apparition bizarre se moutra aux yeux de Rodach.

Il aperçut devant une petite porte voûtée, qui restait encore ouverte, un vieillard tout tremblant et caduc, emmailloté dans une grande houppelande, que bordait une fourrure pelée.

Par-dessus la fourrure s'agrafait un petit manteau court dont le collet droit rejoignait une énorme casquette de peau, à visière en éteignoir.

L'apparition ne dura qu'une seconde, mais elle était trop étrange pour qu'on pût l'oublier.

La lumière qui éclairait maintenant le corridor provenait d'une lanterne que le vieillard tenait à la main. Il portait des lunettes bleues qui cachaient ses yeux, mais ne l'empêchaient probablement pas de voir, car il aperçut le baron de Rodach et souffla précipitamment sa lanterne.

La nuit régna de nouveau dans le corridor.

Rodach entendit des mouvements dans l'ombre ; un bruit de portes qui s'ouvraient et se refermaient. Puis le silence se fit.

Rodach restait à la même place, surpris et tout pensif.

— Ce doit être Mosès Geld en personne ! murmura-t-il.

Il revint sur ses pas en tâtonnant, et tâcha de retrouver la porte basse ; mais il sentit partout le mur.

De guerre lasse, il dut renoncer à sa recherche, et longea le corridor en sens contraire.

Au bout d'une vingtaine de pas, il poussa une porte et se trouva dans le jardin.

Quelques minutes après, il atteignait la rue.

Sous le portail, il y avait un brillant équipage qui rentrait, ramenant M. le chevalier de Reinhold. Rodach attendit que l'équipage eût passé le seuil et s'esquiva, inaperçu.

En dehors du portail, sur une des bornes qui masquaient le coin du trottoir, une pauvre femme était assise, la tête entre ses mains et immobile comme son siége de pierre.

Les laquais du chevalier de Reinhold l'aperçurent en refermant le portail, et la chassèrent.

La pauvre femme se leva sans mot dire, et s'éloigna d'un pas chancelant.

Il y a loin du faubourg Saint-Honoré à la place de la Rotonde. La pauvre femme avait une longue route à faire. C'était la mère Regnault, qui n'avait pas trouvé encore la force de quitter la borne où l'avait jetée l'impitoyable dureté de son fils.

XII

RUE DU VERTBOIS

Le dîner de famille avait eu lieu ce soir-là un peu plus tard que de coutume, à l'hôtel de Geldberg ; tout le monde était arrivé au rendez-vous après l'heure ordinaire, excepté le jeune M. Abel, qui, entre autres qualités excellentes, possédait l'exactitude de l'estomac.

Il était entré le premier dans le salon d'attente où avait eu lieu l'entretien d'Esther et de Sara. Le docteur et la comtesse l'y avaient rejoint ; puis était venue Petite, amenant sa jeune sœur Lia.

Le paletot blanc du chevalier de Reinhold apparut ensuite sur l'horizon ; il ne manquait plus que l'agent de change, Léon de Laurens, et le vieux Moïse de Geldberg.

Mais l'agent de change ne devait point venir. Sara eut le regret d'annoncer à la famille que le pauvre homme était retenu chez lui par une indisposition assez grave.

On plaignit beaucoup Sara. Et vraiment, quand deux cœurs sont bien unis et que la maladie entre dans la maison, ce n'est pas le malade qui souffre le plus.

Pauvre Sara !

L'absence de l'agent de change était du reste un fait qui se renouvelait frequemment, à cause du mauvais état de sa santé ; on y faisait peu d'attention. Ce qui semblait étrange, c'était le retard du chef de la famille.

Tous les jours, au coup de cinq heures, il ouvrait la porte de sa chambre et descendait au pavillon où l'attendaient ses filles ; aujourd'hui la pendule marquait près de six heures, et il ne venait point.

Ce retard était presque sans exemple; il avait l'importance d'un événement.

A six heures moins le quart, Petite et Abel se déterminèrent à monter à la chambre du vieillard. Ils écoutèrent d'abord, l'oreille contre la serrure, et n'entendirent rien. Ils frappèrent, on ouvrit aussitôt.

Le vieux Moïse se montra sur le seuil avec le costume qu'il portait chaque soir. Il faisait ce qu'il pouvait pour paraître à son aise et libre d'esprit; mais il y avait sur son visage une pâleur inaccoutumée, et tandis qu'il descendait, appuyé sur le bras de sa fille, des tremblements soudains agitaient ses vieux membres.

Son trouble était si visible, que le jeune M. Abel lui-même, qui n'etait point pourtant un observateur très-subtil, ne put manquer de s'en apercevoir.

On ne fit au vieillard aucune question.

Le repas fut silencieux; chacun y apportait sa préoccupation ; Petite seule était gaie et charmante, comme toujours, au milieu du malaise genéral.

Les trois associés songeaient, chacun pour sa part, aux graves événements de la journée. Esther se demandait ce qu'avait pu devenir Goëtz. Lia était avec Otto; ce qui s'était passé naguère dans sa chambre restait pour elle une énigme, mais elle se sentait le cœur serré au souvenir du nuage sombre qui avait couvert tout à coup le front de son ami. Sa jolie tète se penchait, rêveuse; une inquiétude qu'elle ne pouvait ni expliquer ni vaincre grandissait au dedans d'elle. Elle voulait être joyeuse et fêter l'arrivée d'Otto au fond de son âme, mais elle n'y trouvait qu'un pressentiment de malheur.

Quant au vieux Moïse, il était immobile et muet à la place d'honneur. Il ne mangeait point. La vivacité de son regard s'était eteinte. A voir son visage morne et frappé, on eût dit qu'un vision effrayante était devant ses yeux.

A deux ou trois reprises pendant le repas, ses lèvres remuèrent; on eût dit qu'il allait parler, mais il n'en fut rien, et c'est à peine si Petite, assise auprès de lui, put saisir le son imperceptible qui tombait de sa bouche.

Une fois elle crut entendre ces mots, murmurés confusément :

— Je l'ai vu! je l'ai vu !..

Ce fut tout.

Après le dîner, au moment où l'on entrait au salon, le vieux M. de Geldberg fit signe au chevalier et au docteur d'approcher. Ils obéirent tous les deux.

Moïse les fit asseoir auprès de lui, de manière à ce que leurs siéges touchassent le sien ; son regard inquiet tourna autour du salon, pour voir si personne n'était à portée d'entendre : il prit cet air important et mysterieux de l'homme qui va dire un grand secret.

Reinhold et le docteur attendaient.

La scène resta muette une ou deux minutes.

— Non, non! balbutia enfin Mosès dont l'œil se baissa; pourquoi la tombe s'ouvrirait-elle? Mon esprit devient faible .. Je suis trop vieux!

Il se tut.

Les deux associés attendirent encore une minute, puis Reinhold prit la parole.

— Mon digne ami, dit-il bien doucement et avec un respect affectueux, vous nous avez appelés; vous avez une communication à nous faire!

Le vieillard les regarda tour à tour, et secoua la tête vivement.

— Non, non, répliqua-t-il; quepourrais-je avoir à vous dire? le passé est bien loin; je ne m'en souviens plus. Faites que Lia vienne avec son livre s'asseoir auprès de moi.

Il les éloigna d'un geste plein de fatigue.

L'instant d'après, Lia commençait à haute voix la lecture de chaque soir.

La table de tric-trac était dressée; mais, au lieu de s'asseoir à leur partie quotidienne, Mira et Reinhold durent obéir à un signe de Sara, qui les appelait dans une embrasure.

Esther et le jeune M. Abel étaient assis auprès l'un de l'autre devant le foyer. Ils n'avaient pas grand'chose à se dire, mais il s'opérait entre eux comme un muet et fraternel échange d'ennui : leurs bâillements étouffés se croisaient avec beaucoup de sympathie.

— Que vous a-t-il dit? demandait Petite aux deux associés.

Elle parlait de son père.

— Belle dame, répliqua Reinhold, le respectable monsieur baisse considérablement, à mon sens! Il est à croire qu'il avait en effet quelque chose à nous communiquer, puisqu'il prenait la peine de nous appeler près de lui, mais quand le digne homme nous a tenus tous les deux sous sa main, attentifs et pressés de savoir, son caprice a changé. Il n'avait plus rien à nous dire.

— Est-ce bien vrai? demanda Petite en s'adressant à Mira.

Reinhold s'inclina en souriant pour la remercier de cette preuve de confiance.

— C'est vrai, dit Mira gravement.

Petite lui montra du doigt un siége qu'il alla chercher aussitôt. Petite s'assit au fond de l'embrasure, et les deux associés se tinrent debout devant elle.

Ils se mirent à parler tous les trois à voix basse.

Auprès de la cheminée, on n'entendait pas même le bruit de leurs chuchotements. La voix de Lia s'élevait seule, pure et douce, dans le silence du salon.

D'ordinaire, le vieux Moïse écoutait la lecture avec attention, car il faisait montre d'une piété grande et d'un profond attachement aux pratiques de sa religion. Aujourd'hui, son regard était distrait, et il y avait dans toute sa personne des marques d'agitation. Son front chauve se penchait parfois tout à coup sous le poids d'une pensée pénible; puis ses petits yeux gris se relevaient vifs, inquiets, perçants; ses lèvres remuaient, comme pendant le repas, sans produire aucun son.

Ce n'était point, assurément, la lecture de la Bible qui pouvait ainsi l'émouvoir.

Il y avait un gros quart d'heure déjà que madame de Laurens et les deux associés s'entretenaient; leur conversation était sans doute fort attachante, car ils y mettaient beaucoup de feu.

— Chevalier, disait madame de Laurens

de ce ton péremptoire et sec qu'elle prenait pour parler d'affaires, qu'il y ait danger ou non, il faut recommencer!

— Belle dame, répliqua Reinhold, vous savez si je suis à vos ordres, mais je n'ai pas comme cela plusieurs Verdier de rechange.

— Je l'espère bien ainsi! riposta Petite qui haussa les épaules avec dédain; il ne faudrait qu'un autre Verdier pour tout perdre! Cherchez, messieurs, et trouvez quelque moyen moins naïf!

— On dit du mal des auteurs, murmura Reinhold, après la pièce tombée. Auparavant, c'était un chef-d'œuvre! A parler vrai, belle dame, le moyen n'était pas si mauvais, et sans ce grand drôle, dont parle Verdier dans sa lettre...

— Certes, interrompit Petite avec moquerie, si votre Verdier n'avait pas échoué, nous l'aurions vu réussir : je n'ai jamais prétendu le contraire!

Reinhold aurait pu se fâcher, mais il aima mieux sourire.

— Puisque vous paraissez y tenir, chère dame, reprit-il, je passe condamnation. Mon moyen était mauvais. En savez-vous un meilleur ?

Petite jeta un regard vers son frère et sa sœur, qui lui tournaient le dos, assis auprès du foyer ; elle voulait voir si, sous prétexte de bâiller, ils n'étaient point l'un et l'autre aux écoutes.

— Je vous préviens, belle dame, reprit Reinhold, que la situation me paraît avoir changé. Ce mystérieux personnage, qui est venu si mal à propos mettre son épée dans la poitrine de Verdier, ne s'est pas rendu, sans doute, au bois de Boulogne, de si grand matin, par hasard et pour se promener. Depuis tantôt, j'ai réfléchi beaucoup à cette diabolique aventure, et il m'est évident que le jeune homme a des protecteurs.

— Nous avons de l'argent, dit Petite

— Nous en avions... grommela Reinhold.

Petite ramena sur le chevalier son regard froid et brillant. Elle dit :

— A quoi bon tant parler ? je veux qu'il meure !

— Moi aussi, répliqua Reinhold, mais...

— Docteur, interrompit Petite, dites-lui comment faire.

Le Portugais jusqu'alors avait gardé un silence grave. Quand Petite levait les yeux, sa paupière se baissait ; quand Petite cessait de le regarder, il relevait les yeux, et l'on voyait comme un atome de feu brûler au fond de sa prunelle encavée.

Il ne bougeait point ; sa taille se dressait longue et rigide auprès de la taille courte et légèrement obèse du chevalier, qui se trémoussait à chaque parole prononcée.

La demande de Sara était pour lui un ordre.

— Il y a un moyen, répondit-il de ce ton glacial et pédant qui lui était propre.

Petite et le chevalier prêtèrent avidement l'oreille.

— Esther, disait en ce moment M. Abel, qui s'ennuyait de ne point parler, avez-vous vu Meeting, mon cheval du Lincolnshire?

— Non, répondit Esther.

— C'est un bai qui a gagné à Epsom. Je l'ai acheté trois cent cinquante guinées à lord Pursy, héritier de Sa Seigneurie George, comte Herrington.

— Ah! fit Esther.

— Oui, madame. Ce Meeting est fils de Waterloo et de Princesse Maud.

— Vraiment!

— J'ai les titres. Waterloo, comme vous



Polyte, dit-elle, va-t'en, mon petit! tu dineras à vingt-cinq sous, et je payerai. (Page 366, col. 1.)

savez, était fils de Problème et de Chip-of the-old-block.

— Je ne savais pas, murmura Esther, qui n'écoutait point.

— C'est étonnant! dit Abel, tout le monde connaît cela. C'est Chip-of-the-old-block qui fit gagner trente mille guinées à lord Chesterfield, en 1819, aux courses d'Ascott, et son père le fameux Peripatetician...

Esther bâilla. Abel la regarda d'un air indigné et se tut.

Le docteur José Mira fut, suivant son habitude, quelques secondes avant de reprendre la parole. C'était un homme prudent qui pesait chacun de ses dires.

Petite et Reinhold l'interrogeaient du regard.

Quand il les eut fait attendre suffisamment, il baissa les yeux et murmura

— Il n'y a qu'à l'inviter à la fête.

Petite frappa dans ses mains ; elle avait compris à demi-mot. Reinhold cherchait encore.

— A la fête? répéta-t-il.

— Au château de Geldberg! dit Petite; nous serons là chez nous, et nous n'aurons pas besoin d'un duel.

Reinhold tendit la main au Portugais.

— Docteur, dit-il, vous parlez peu, mais vos paroles valent de l'or! Il est certain que si nous l'amenons jusqu'au château de Geldberg, l'affaire est faite. Mais sous quel prétexte l'inviter, maintenant que nous l'avons chassé des bureaux?

— Je m'en charge, répondit madame de Laurens, et je réponds qu'il viendra.

— C'est au mieux! s'écria le chevalier; alors il faut hâter la fête.

— Et prendre ses mesures d'avance, ajouta le docteur; car vous ne trouverez guère de gens comme il vous les faut, parmi ces sauvages de Wurzbourg.

— C'est encore vrai, dit Reinhold: ah! docteur! quel homme précieux vous faites! Je connais ici un bon garçon qui pourrait bien nous convenir.

— Il en faut plusieurs

— Je connais une femme, dit à son tour Sara qui serait peut-être en position de nous fournir d'excellents sujets...

— Mon homme en amènera tant qu'on voudra dit Reinhold.

A quand la fête? dit Sara.

— Les préparatifs doivent être avancés, répondit le chevalier, et nous serons libres après l'échéance du 10. Quant aux frais, le ciel nous a envoyé un bailleur de fonds auquel nous ne nous attendions pas. On peut lancer les invitations.

— Faites, dit Sara; le plus tôt sera le mieux; moi je vais m'occuper de ce petit Franz.

Elle quitta l'embrasure et se dirigea vers le foyer.

Reinhold regarda le Portugais en dessous d'un air narquois.

— Docteur, dit-il, elle sait le nom et l'adresse du jeune homme, puisqu'elle se charge de l'inviter; le nom, vous avez pu le lui dire, car vous le saviez, mais l'adresse?

Les sourcils du docteur se froncèrent.

— Ah! ah! cher docteur, reprit méchamment le chevalier, comme elle est belle encore, et que ceux qu'elle aime doivent être heureux!

Petite venait de tendre son front au baiser de son père.

— Je vous quitte de bonne heure ce soir, disait-elle: il faut que j'aille tenir compagnie à mon pauvre malade.

Moïse retrouva un sourire pour lui souhaiter la bonne nuit.

Quand elle fut partie, il se retourna vers Reinhold et le docteur qui venaient de se rapprocher du foyer.

— Mon gendre et ma fille ne peuvent pas rester bien longtemps l'un sans l'autre, dit-il; comme ils s'aiment!

Le docteur salua gravement; Reinhold dit une fadeur.

La voiture de Petite galopait vers la rue de Provence.

Un quart d'heure après, elle était assise au chevet de son mari.

Il y avait là un médecin qu'on venait d'appeler.

Petite se plaignit amèrement du devoir impérieux qui l'avait tenue éloignée du lit de son mari malade; elle l'accabla de caresses tendres, et quand le médecin sortit. il était presque en colère contre M. de Laurens, qui avait accueilli avec une froideur triste les marques d'amour de sa charmante femme.

A peine avait-il dépassé le seuil, que Pe-

tite se levait à son tour et courait changer de toilette.

Elle rentra bientôt, parée et si belle, que le regard du malade eut un éclair.

— Bonsoir Léon, dit-elle du bout des lèvres; je vous trouve mieux, mon ami. En rentrant, je viendrai peut-être vous faire une petite visite, avant de me coucher.

— Où allez-vous? murmura le pauvre agent de change, qui était pâle au point de ressembler à un mort.

Sara lui fit un petit signe de tête souriant, et s'enfuit sans répondre.

M. de Laurens regarda la porte longtemps, comme s'il eût espéré le retour de sa femme; puis sa paupière se referma.

Il demeura immobile, la tête sur l'oreiller. Autour de ses yeux creusés, il y avait un large cercle bleuâtre; ses traits étaient tirés; des rides amères jouaient au coin de sa bouche.

Au bout de quelques minutes, il tressaillit sous ses couvertures; ses lèvres se froncèrent; son visage entier se crispa convulsivement.

Il poussa un cri de détresse.

Son valet de chambre accourut, et le trouva se tordant entre ses draps. Sa souffrance était horrible. Il pleurait comme une femme. — Et parmi ses sanglots il gémissait le nom de Sara...

De Sara, qui lui versait chaque jour une dose de jalousie, ce mortel poison auquel il succombait lentement!

De Sara, qui le tuait en se jouant et le sourire aux lèvres!

Sara n'était point remontée dans son équipage. Elle avait regagné la rue par l'escalier des bureaux; elle venait de s'installer dans son coupé d'aventures, qui courait maintenant dans la direction du quartier du Temple.

Petite s'était enfoncée dans l'un des coins de sa voiture; une douillette de soie l'enveloppait chaudement.

Elle rêvait.

Et nul remords importun ne venait assombrir sa rêverie.

Son joli visage exprimait une parfaite quiétude; sa conscience était nette; son imagination lui montrait un riant avenir.

Elle était belle encore, belle pour longtemps. Elle était riche. Sa vie commençait.

Le coupé quitta le boulevard à la porte Saint-Martin. Au lieu des larges voies qu'il avait parcourues jusque-là, il s'engagea bientôt dans une rue étroite et mal éclairée dont les boutiques sombres semblaient séparées par tout un monde des brillants magasins du beau Paris. Le coupé roula dans la boue une minute ou deux, puis il s'arrêta. Il était au bout de la rue du Vert-Bois qui avoisine le Temple.

Petite s'éveilla gaiement de son rêve et sauta sur le trottoir étroit. Son pied ne fit qu'effleurer légèrement le granit incessamment enduit de fange. Un autre bond la porta dans une allée obscure, où l'air se chargeait d'humidité. L'allée de Hans Horn, que nous avons peinte si misérable, était un royal corridor auprès de ce boyau noir et glissant.

Petite avant de s'y engager, se retourna vers son cocher.

— Allez m'attendre là-bas! dit-elle

Le cocher remonta sur son siége et partit.

Il venait souvent en ce lieu, et le mot *là-bas* voulait dire pour lui le coin de la rue Phélippeaux.

Petite fit quelques pas en relevant sa robe comme si elle eût été dans la rue. Il régnait autour d'elle une obscurité presque complète; mais elle savait son chemin. Son pied mignon heurta bientôt la première marche d'un escalier tournant qui était le digne voisin de l'allée.

Elle prit sans trop de dégoût une corde grasse qui remplaçait le bec de gaz absent,

et commença intrépidement à gravir les degrés hauts et roides de l'escalier.

Elle ne s'arrêta qu'au troisième étage.

Ici, le luxe commençait. Il y avait vraiment un paillasson pour s'essuyer les pieds, et la main de Petite, qui savait les êtres trouva dans l'ombre un beau gland de laine terminant le cordon d'une sonnette.

Elle sonna. Derrière la porte on entendait une conversation bruyante, mêlée d'éclats de rire.

Au retentissement de la sonnette, un bruit de savates se fit à l'intérieur; la porte s'ouvrit et montra une vieille femme, coiffée d'un mouchoir à carreaux et tenant à la main un bougeoir de cuivre, qu'elle levait au-dessus de sa tête pour examiner la nouvelle arrivante.

Cette bonne femme avait une redoutable figure de portière, de gros sourcils sur des yeux rouges, un nez crochu, des moustaches, une bouche rentrée, un menton menaçant.

Sara la salua d'un sourire amical.

— Bonjour, madame Huffé ! dit-elle.

Madame Huffé, fit une révérence étudiée, et prit un air civil qui mit encore plus de grotesque sur son visage.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame, dit-elle.

— Madame Batailleur est-elle à la maison? reprit Petite.

La Huffé fit une seconde révérence et se mit à marcher à reculons, en répondant d'une voix prétentieuse et flûtée :

— Madame aura l'honneur de recevoir madame.

Petite entra. Madame Huffé lui fit traverser une chambre où régnait une généreuse odeur de cuisine ; puis elles pénétrèrent toutes deux dans une seconde pièce, meublée avec une sorte de luxe.

Dans cette pièce, madame Batailleur était à table vis-à-vis d'un garçon d'une vingtaine d'années, mis avec une recherche de mauvais goût, la moustache frisée et les cheveux bichonnés par une perruquier du quartier du Temple.

— J'ai l'honneur d'annoncer madame Louise, dit la Huffé en exécutant une troisième révérence.

Madame Batailleur se leva, la bouche pleine, et tendit la main à Petite, qui la toucha de bonne amitié.

XIII

PETITE

Madame de Laurens avait baissé son voile pour entrer dans la chambre où madame Batailleur et le dandy du quartier du Temple dînaient en tête-à-tête.

Le voile de Petite était très-beau, et si chargé de broderies qu'il valait un masque pour le moins.

Le dandy, qui se nommait Hippolyte, jeta de son côté un regard à la fois curieux et embarrassé. Il ne vit que le voile.

C'était un garçon haut en couleur, avec de grosses mains et de grands pieds, point trop mal de figure et bâti à l'avenant.

Sa redingote de drap fin, odieusement collante, faisait vraiment tort à sa mine; il eût été passable avec une casquette sur la tête et une blouse sur le dos.

Le costume qu'il portait le rendait évidemment très-fier. Il se sentait lion jusqu'au bout de ses ongles d'une propreté douteuse, et son regard s'abaissait de temps en temps avec une complaisance naïve vers les souliers vernis qui gênaient ses pieds noueux.

La position sociale de cet aimable garçon

consistait à remplir le rôle de favori auprès de madame Batailleur.

Il était peut-être fort intéressant dans le tête-à-tête, mais la vue d'une grande dame le jeta hors de son sang-froid. Il devint rouge comme une tomate, toucha ses cheveux, frisa ses moustaches, et finit par planter carrément ses deux mains dans ses poches.

Puis, sentant vaguement que ce geste n'était point *comme il faut*, il remit ses mains au jour avec précipitation et se creusa la tête pour savoir qu'en faire.

Madame Batailleur, elle, était une femme de trente-cinq à quarante ans, fraîche encore et assez jolie. Elle avait la figure ronde et pleine, les joues colorées, de petits yeux souriants, de grandes dents blanches, et cette espèce de cheveux gris-blonds, qui s'ébouriffent sous la casquette des gamins de Paris.

Ce n'était ni le blond doré des belles filles de l'Allemagne, ni le blond perlé des vierges pâles qui nous arrivent de Londres. C'était le blond parisien, cette nuance dont César parle tant de fois dans ses *Commentaires*, et que Julien l'Apostat aimait passionnément.

Un blond qui n'est pas laid, Dieu nous garde de le dire, mais qui semble terne à l'œil, et qui n'a point de reflet; un blond qui serait fade s'il n'était pauvre, et qui choisit d'ordinaire pour les teindre les chevelures étiolées ou crépues.

Ce blond est excessivement rare parmi les femmes qui ont le droit de porter chapeau; il coiffe généralement des têtes de drôlesses; le crâne des Osages de notre boulevard n'a pas d'autre parure.

Les cheveux de madame Batailleur étaient de ce blond-là; elle en avait peu; ils étaient rebelles au fer et insensibles à la pommade.

Ses sourcils étaient de la même couleur, et encore ses cils, courts et mal fournis.

Quoiqu'il en soit, elle avait fait bien des conquêtes en sa vie, et l'audace joyeuse qui brillait sur son visage plaisait encore à plusieurs militaires.

Mais madame Batailleur était de son siècle; elle dédaignait l'uniforme; il lui fallait des dandys.

Elle avait une taille grassouillette, un peu plus élevée que celle de Sara; sa toilette consistait en une robe de satin puce, première qualité, défendue contre les accidents par un grand tablier de cotonnade bleue, tigré de taches de graisse. Autour de son cou potelé, mais légèrement bruni, s'enroulait un magnifique collier de pierres fausses. Elle avait sur la tête un bonnet de dentelles d'un grand prix, gâtées par une profusion de rubans couleur de feu.

De ce bonnet s'échappaient les mèches roides et tortillées de ses cheveux.

Elle riait à tout propos et très-bruyamment; elle tapait volontiers sur le ventre des gens; elle parlait l'argot du Temple avec une voix de caporal.

La table était passablement servie; le linge était beau, l'argenterie luxueuse.

On eût pu remarquer auprès de chacun des deux convives une énorme bouteille sans cachet, mesurant litre, et pleine de ce vin violâtre qui tache les nappes des cabarets populaires.

La chambre était grande et meublée en salon. Il y avait de beaux fauteuils de velours rouge, un divan, des chaises en tapisserie, le tout presque neuf, et n'ayant point trop physionomie d'occasion; on aurait pu se croire dans un salon ordinaire, servant de salle à manger par hasard, sans la profusion de dépouilles disparates qui couvraient une partie des meubles.

On voyait là des pelisses fourrées, des lambeaux de dentelles, de vieux gants attendant le nettoyage, des manchons, des robes, des corsets, et une demi-douzaine de pantalons hors d'usage.

Autour de la tapisserie, semée de fleurs éclatantes, s'alignait un rang pressé de ces

petites gravures, enluminées chaudement, qu'on voit aux carreaux des vitriers.

On retrouvait là l'histoire lamentable de Geneviève de Brabant, Héloïse et Abeilard, la Tour de Nesle et l'Enfant prodigue, réduit par sa grande faute à garder des pourceaux peints en bleu!

Sur la cheminée se plaçait une superbe pendule Louis XV, flanquée de deux tasses à douze sous.

La chambre était éclairée par deux chandelles de suif jaune, fichées dans des flambeaux d'un grand prix.

Madame Huffe avança un fauteuil pour Petite, et lui fit une quatrième révérence, en appelant sur ses traits redoutables le plus avenant de tous ses sourires.

M. Hippolyte cherchait toujours où mettre ses mains, et sifflottait une polka nationale pour se donner un parfum de bonne compagnie.

Le métier de favori d'une reine est par tout pays assez triste. Le dîner était à peine commencé. Madame Batailleur montra la porte au grand garçon, d'un air fort amical :

— Polyte, dit-elle, va-t'en, mon petit! tu dîneras à vingt-cinq sous, et je payerai.

Polyte regarda d'un air mélancolique la table amplement servie ; mais il n'y avait pas de réplique possible. Il se leva sans mot dire, prit dans un coin sa canne à pomme dorée par le procédé Ruolz, et disparut en saluant gauchement.

Madame Huffé le suivit, après avoir eu l'honneur d'exécuter une cinquième révérence.

Petite leva son voile. Madame Batailleur se remit à table et noua sa serviette sous son menton.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau? dit-elle en se remettant à manger sans façon.

— Oui, répondit Sara ; j'ai plusieurs services à vous demander, ma bonne Batailleur.

La bonne Batailleur se versa un large coup de vin bleu, et le but en faisant à madame de Laurens un signe de tête familier.

Au Temple et en public, la marchande savait parfaitement se tenir à distance de la grande dame ; mais le tête-à-tête autorise bien des choses, entre gens qui s'estiment et qui s'aiment.

— Chère madame, reprit la Batailleur, vous ne voulez pas vous rafraîchir un peu? non? Eh bien, ce sera comme vous voudrez. Je vais boire à votre santé.

— Faites, ma bonne. Ah ça, vous voyez donc toujours ce petit malheureux d'Hippolyte?

— M'en parlez pas! répondit Batailleur, j'attends toujours qu'il *me monte un gandin* pour lui *crever l'œil*, mais il est si *rupin*, si *rupin! j'ai le béguin pour lui* [1]!

— Ma pauvre Batailleur, dit Petite, j'avoue que je ne vous comprends pas parfaitement...

— Bête que je suis! s'écria la marchande, je crois toujours que vous savez parler! Monter un gandin, c'est ce que vous appelez, vous autres gens du beau monde, tirer une carotte, crever l'œil, ça veut dire : Ni ni, c'est fini! rupin, c'est faraud, un moderne, qui a du beau linge; avoir le béguin, tenez, chère madame : M. de Laurens à le béguin pour vous. Et rude, encore! ah! mâtin!

Petite recevait sans sourciller ce feu roulant de paroles grossières. Elle était fort à son aise, avec sa nature delicate et ses habitudes aristocratiques, vis-à-vis de cette créature qui avait une robe de soie et qui était riche, mais dont la fortune n'avait pu laver la bassesse originelle.

Batailleur était née en fraude de la loi,

1. J'attends qu'il m'ait joué un tour pour lui fermer ma porte, mais il est si bien mis!... j'en suis folle.

dans quelque trou voisin du marché des Innocents. Son éducation, commencée sous les piliers de la Halle, s'était parfaite dans une échoppe du Temple.

Quand madame Huffé avait dîné, à ces moments où les bonnes natures s'échappent, elle disait volontiers qu'il était bien dur pour une femme comme elle, qui avait occupé dans la société des positions *conséquentes* de servir une dame Batailleur.

Une personne qui parlait mal en français, et qui ne savait point se conduire avec les gens bien élevés!

Car madame Huffé était une femme bien élevée, malgré le mouchoir de coton à carreaux qui lui servait de coiffure, et malgré son visage effrayant.

Elle avait servi chez un sénateur du premier empire, et si le cosaque qui l'avait séduite au temps de l'invasion ne l'eût point délaissée avec une sauvage perfidie, elle aurait été, à l'heure où nous parlons, mère de famille honnête dans quelque bon bourg de l'Ukraine.

Autant Batailleur était brusque et sans façon, autant sa vieille camériste se montrait cérémonieusement courtoise.

Aussi se méprisaient-elles réciproquement dans toute la sincérité de leur cœur.

Quant à Petite, elle avait eu le temps de s'habituer aux manières de la marchande du Temple, car il y avait bien des années déjà que cette dernière était son factotum.

Batailleur dîna copieusement; quand elle eut fini son litre, elle fit des emprunts à celui que le départ du pauvre M. Hippolyte laissait à moitié vide. Petite ne troubla point son repas.

On apporta le café, car quelle marchande du Temple peut vivre sans café, et sans petits verres assortis! Quand la demi-tasse fut pleine, Petite demanda à voir l'état de ses affaires.

— Madame Huffé! cria Batailleur d'une voix de tonnerre.

La vieille femme se présenta aussitôt, munie de son inévitable révérence.

— Le registre! dit Batailleur.

— Je vais avoir l'honneur d'aller le chercher, répondit madame Huffé.

La marchande ouvrit le registre entre sa soucoupe et le porte-liqueurs, contenant du parfait-amour, du cher cassis et de l'huile de Vénus.

Elle feuilleta d'une main les pages jaunies du livre, tandis que son autre main remuait dans la tasse le divin mélange connu sous le nom de *gloria*.

— Ça n'a pas mal été tous ces temps-ci, disait-elle; on a fait quelque chose au jeu, là-bas, rue des Prouvaires. Nos Orléans ont monté; nous avons perdu quelque chose sur la rive droite, mais c'est une bagatelle

— Voyons, dit Petite, il y a longtemps que je ne me suis rendu compte de ma situation.

Elle avança son fauteuil, et mit sa tête tout près de celle de Batailleur.

Les boucles brunes et lustrées de sa magnifique chevelure frôlèrent les tortillons maigres qui sortaient du bonnet de la marchande.

Il y avait plein contraste entre ces deux femmes : l'une était le type de la distinction charmante, l'autre, rougie par le vin et l'alcool, résumait en sa personne les vices grossiers et repoussants de ces parvenus que le hasard tire çà et là des derniers rangs de la populace.

Pourtant la noble dame ne manifestait aucun dégoût. Peut-être n'en éprouvait-elle aucun. La vapeur du *gloria*, toute saturée de parfums hostiles, montait sous ses narines; elle n'y prenait point garde, et son flacon restait dans sa poche.

Sa figure se penchait au-dessus du registre, tout comme celle de la marchande, et de loin vous eussiez dit deux sœurs.

Batailleur commença le compte.

— Il y a trois cent mille francs sur Naples, dit-elle; cinq cent mille francs à mon nom en rentes sur l'État; soixante-dix mille francs sur Rouen, cent quinze sur Orléans, quatre cent cinquante mille...

— Le total? interrompit Petite, dont les yeux noirs brillaient.

On était à peine au commencement. Batailleur tourna trois ou quatre pages, chargées de chiffres mal tracés, et arriva au bas d'une colonne, où l'addition était toute faite.

— Cinq millions trois cent cinquante mille francs, dit-elle.

— Comme c'est long à venir! murmura Petite.

Batailleur joignit les mains.

— Long! répéta-t-elle d'un air scandalisé; mais j'ai des années de plus que vous, moi, ma chère madame! et je n'ai encore pu me ramasser en tout et pour tout qu'une centaine de pauvres mille francs!

Petite ne songea point à s'offenser de la comparaison.

Batailleur avala une bonne gorgée de *gloria*, et remplaça le vide fait dans sa tasse par une nouvelle dose de liqueur.

— Un peu de doux? reprit-elle en offrant la burette à Sara, mais faites excuse : vous n'en usez jamais! moi, d'abord, je ne peux pas m'habituer à voir une dame qui ne prend pas sa petite goutte!

— Il me semble, dit Sara, que nous avions davantage la dernière fois.

Madame Batailleur se mit à humer à petites cuillerées le contenu de sa tasse.

— Chère madame, répondit-elle, vous dites toujours la même chose. Si nous ne nous connaissions pas depuis trop longtemps, je croirais que vous avez défiance de moi!

— Fi donc! s'écria Petite avec un sourire tout aimable; n'ai-je pas remis mon avenir tout entier entre vos mains?

— C'est vrai que j'ai joliment des affaires à vous! répliqua la marchande, et quoique vous ayez pris vos précautions tout de même, vous seriez un peu dérangée si je m'avisais de lever le pied!

Petite voulut sourire, mais son regard exprima une vague inquiétude.

Batailleur lui frappa sans façon sur l'épaule.

— N'est-ce pas vrai? reprit-elle avec un gros rire masculin, moi, ça me ferait un joli *affurt* [1]! mais ce n'est pas avec vous que je voudrais jouer *l'harnache* [2], ma chère madame... vous pouvez dormir sur les deux oreilles. Joséphine Batailleur est une honnête femme, qui ne vous ferait pas seulement tort d'une *croix* [3]!

Sara mit sa petite main gantée dans la main rouge et large de la marchande.

— Je vous crois, ma bonne amie, dit-elle.

— Ah! mais, reprit madame Batailleur en s'échauffant, vous chercheriez longtemps dans le marché, sans trouver ma pareille, voyez-vous bien! rien dans les mains, rien dans les poches! je fais mon affaire comme il faut, et je n'ai pas peur des mauvaises langues, ah mais!

— Ma bonne Batailleur!... voulut dire Petite.

Vous avez rencontré souvent de ces gens qui s'enflamment, dès qu'on ne les contredit point; le plus souvent ces personnes entêtées boivent du vin bleu dans des bouteilles mesurant litre; elles professent pour le *gloria* une estime raisonnée. Elles sont sourdes et aveugles; vous avez beau abonder dans leur

1. Bénéfice.
2. Harnacher ou jouer l'harnache : tromper, duper.
3. Six francs.



Elle mit le matou à la place occupée naguère par Polyte. (Page 374, col. 2.)

sens, elles vous écrasent de leurs absurdes plaidoiries.

Madame Batailleur était sujette à ce travers, après le café. Elle avait raison, du reste, de vanter son honnêteté vis-à-vis de Petite; car il ne lui était jamais venu à l'idée d'abuser des intérêts considérables qu'elle tenait entre ses mains. C'était une créature perdue de vices, mais gardant une sorte de probité relative.

Ses pareils abondent sur le pavé de Paris. Ils naissent on ne sait où; ils croissent dans les ténèbres fangeuses et ignorées qui sont tout en bas de l'échelle sociale. Le hasard fait leur éducation : le premier vent qui les touche est imprégné de corruption et de misère. Ceux qui les entourent souffrent et blasphèment; ils n'ont jamais entendu le nom de Dieu que dans les jurons hideux de l'ivresse.

Pour certaines gens, les règles de la morale humaine remplacent le frein salutaire de la religion; ces gens-là ignorent aussi bien l'une que l'autre ; personne ne sut leur dire : « Ceci est bon, et cela est mauvais. » Ils riraient bien, si vous leur parliez sérieuse-

ment d'une autre vie ! Il n'y a pour eux de vrai que la cour d'assises et la police correctionnelle.

Il faut leur savoir, nous le disons en conscience, de n'être que vicieux. Du jour où les enseignements de la philosophie athée ont filtré d'en haut jusque dans leurs bouges, ils ont eu presque le droit d'être criminels.

Au milieu de la nuit profonde où elle avait toujours vécu, faisant tous les métiers douteux et brocantant le mal, madame Batailleur avait par hasard au-dedans d'elle un atome de justice. Il restait quelque chose au fond de sa conscience, et en cela elle était bien supérieure à Petite, qui, sous ses dehors brillants, cachait une corruption volontaire et sans bornes.

Petite, du reste, l'avait jugée avec ce tact sûr et fin qu'elle possédait au degré suprême. Elle savait au juste ce qu'elle pouvait lui accorder de sa confiance, et ne courait point risque de se tromper.

Madame Batailleur avait toutes les affaires de Sara entre les mains. Elle était le centre d'un système de tromperies légales, à l'aide duquel Petite éludait les prescriptions du Code, et ramassait une fortune malgré sa position de femme mariée, pendant que son mari se ruinait.

Madame Batailleur prêtait son nom. Elle avait des rentes, des actions de toute sorte, et jusqu'à des immeubles. C'était elle qui s'abouchait avec les agents de change et les courtiers d'affaires.

Elle était simple revendeuse à la toilette, il est vrai, et certaines gens auraient pu s'étonner de la voir remuer des centaines de mille francs. Mais cela n'inspirait point de méfiance.

Le Temple est un mystérieux purgatoire où le marchand peut rester toute sa vie; mais parfois l'usure y végète quelques années seulement, pour entrer ensuite de plain saut dans le paradis de la fortune.

On ne peut pas savoir. On a vu des faits si étranges ! Ce malheureux qui *fafiotait* jadis dans la Forêt-Noire, et dont les savates *rebouisées* faisaient honte aux porteurs d'eau, ne loua-t-il pas un jour l'hôtel d'un duc et pair en déconfiture? Cet autre qui retapait les vieux chapeaux derrière la Rotonde, n'a-t-il pas laissé l'opulence à ses deux fils, qui sont des grands seigneurs ?

Nul ne peut dire ce qu'il y a d'or sous cette misère. Le Temple ressemble à ce mendiant qui cache des billets de banque dans la paillasse de son grabat, et qui meurt millionnaire, couché dans ses haillons.

Les agents d'affaires qui traitaient avec madame Batailleur songeaient à ces mille bruits qui courent sur le Temple, et l'envie leur prenait peut-être de se faire marchands de guenilles.

Ce n'était pas une sinécure que l'emploi de factotum auprès de madame de Laurens. Il y avait beaucoup à faire. Batailleur était d'ailleurs la femme qu'il fallait pour cela. Elle avait une activité infatigable; elle menait de front ses propres affaires et celles de Petite, et ne laissait jamais rien en souffrance. Sara le savait bien ; Batailleur remplissait admirablement sa tâche, et tenait ses comptes avec une exactitude au-dessus de tout éloge.

Elle voyait les agents; elle voyait les courtiers ; elle stationnait souvent parmi ce groupe de femmes à visages avides qui assiégent la grille de la Bourse et convoitent de loin les délices prohibées de l'agiotage. Elle donnait les ordres et passait les contrats. Elle était suffisamment assidue à sa boutique du Temple, et le soir elle tenait une maison de jeu.

Tout cela ne l'empêchait point de dîner à son aise, avec M. Polyte, et de prendre son *gloria*, les coudes sur la nappe, avec toute la lenteur désirable.

C'était une maîtresse-femme, qui avait du temps pour tout et que rien n'étonnait.

— A la bonne heure, ma chère madame, à la bonne heure ! dit-elle, quand Petite fut

parvenue à la calmer. J'ai eu tort de prendre le *bourdon*, car ça m'a donné mal à la tête, et je vais être obligée de me servir un petit verre de quelque chose pour me remettre. Mais aussi est-il possible de voir les gens se plaindre quand ils ont tant de bonheur! Que vous faut-il donc de plus? vous ne pourrez jamais dépenser tout ce que vous avez.

Petite poussa un gros soupir et se donna une physionomie émue.

— Si c'était pour moi, ma bonne Batailleur, murmura-t-elle, je ne prendrais pas tant de peine ; mais ne vous ai-je pas dit vingt fois?...

— Quarante fois, ma chère madame, interrompit la marchande, cinquante fois, si vous voulez! ça, c'est un fait! la petite fille, n'est-ce pas?

— Judith! balbutia Sara.

— Oui, oui, oui, dit Batailleur en clignant de l'œil, l'enfant de l'amour et du mystère!

Madame Batailleur versa du parfait-amour jusqu'à moitié de sa tasse vide, et reprit brusquement avec sa voix d'homme :

— C'est juste que vous m'avez parlé bien des fois de la petite fille; mais, voyez-vous, moi, je ne comprends pas grand'chose à tout ça. En définitive, où diable est-elle, cette enfant-là?

Sara ne s'offensait jamais de ces rudes manières.

— Ma fille! murmura-t-elle en levant les yeux au ciel; ma pauvre Judith! elle est loin de sa mère et confiée à des étrangers, elle souffre.

— Et pourquoi souffre-t-elle? interrompit la marchande.

— Hélas! dit Sara, vous savez bien que j'ai fait tout ce que j'ai pu! je me suis humiliée devant mon mari! je l'ai prié! je l'ai supplié! il ne tenait qu'à lui d'avoir en moi une femme douce et dévouée.

Batailleur, qui ne savait pas se gêner, fit rondement un geste d'incrédulité.

— Oh! croyez-moi, ma bonne Joséphine, reprit Petite, je ne demandais qu'à l'aimer! S'il avait eu pitié de ma pauvre enfant, j'aurais été à lui pour la vie!

Batailleur secoua la tête d'un air sérieux.

— Faut être juste, dit-elle, ces choses-là ne se font pas! Le cher homme vous aimait trop pour prendre l'enfant à la maison, et si j'avais été à sa place...

— Ne dites pas cela! s'écria Petite précipitamment.

On touchait le seul point de son cœur qui eût une apparence de sensibilité.

— Ne dites pas cela! répéta-t-elle; je lui avais tout avoué. Il savait que cet enfant était le fruit d'une séduction odieuse. J'étais si jeune alors! devait-il me faire supporter le châtiment d'une faute qui n'était point la mienne? et s'il voulait me punir, devait-il étendre la peine jusque sur cette créature innocente pour qui je lui demandais pitié!... Oh! c'est pour cela que je le déteste, ma bonne! c'est pour elle, pour elle seule! et maintenant qu'il souffre, à mon tour je n'ai pas de compassion!

La figure de Petite avait revêtu cet aspect de dureté implacable que nous lui avons vu prendre plusieurs fois ; mais Batailleur n'époint femme à se troubler pour si peu. Elle regarda Petite en face, intrépidement, et dit en buvant son parfait-amour à petites gorgées :

— Pour tuer un homme, il faut bien un prétexte.

Sara pâlit et ses yeux flamboyèrent.

— Ne vous fâchez pas, chère madame! reprit Batailleur sans s'émouvoir ; tout cela ne me regarde guère, mais c'est une idée que j'ai. Il n'y a qu'à voir travailler les ouvriers pour comprendre votre cas. Quand l'ouvrage et trop dur, ils sifflent un bon coup d'eau-de-vie, et ça va! Vous qui n'aimez pas l'eau-de-vie, vous pensez à l'enfant quand le cœur vous manque, ça revient toujours au même, et vous continuez de piocher!

Le rouge reparut sur la joue de Sara ; le bon sens grossier de la marchande avait deviné l'énigme de sa conscience avec une incroyable justesse.

Tout était mensonge en cette femme, à tel point que l'unique sentiment capable de faire battre son cœur se mélangeait de tromperie.

Cet amour pour sa fille, qu'elle faisait sonner si haut, existait en elle, mais ne ressemblait point au bel amour des mères.

C'était comme un contre-coup de haine ; elle aimait pour haïr.

Elle savait sa fille malheureuse ; elle ne lui prêtait point d'aide, et la laissait souffrir pour pouvoir se dire : Je la venge!

Pour pouvoir se dire : Quand mon mari sera mort, elle ne souffrira plus!

La détresse de l'enfant était profonde et faisait pitié à tous. Petite, abritée par le secret, voyait cette détresse et en jouissait pour ainsi dire.

C'était un aiguillon permanent à sa haine ; c'était une main tendue qui la poussait en avant et sans relâche.

Il faut un prétexte pour tuer un homme !

Mais Petite avait épaissi les ténèbres à plaisir sur ce coin de sa conscience. Habituée à tromper tout le monde, elle avait fini par se tromper elle-même ; elle ne savait plus distinguer en elle l'amour de la haine. Quel que fût ce sentiment, d'ailleurs, il était ardent et profond. Elle croyait aimer, aimer passionnément.

Les paroles de la marchande éclairèrent tout à coup son âme. Un instant, elle se fit frayeur à elle-même.

Puis son instinct sophistique renoua le bandeau au-devant de ses yeux ; elle repoussa la lumière ; elle douta ; puis elle nia.

Puis encore elle s'indigna contre cette accusation qui la blessait au vif.

— Ma pauvre Batailleur, dit-elle avec mépris et sécheresse, vous ne pouvez point comprendre ces choses, et j'ai tort de me chagriner pour des paroles prononcées à l'étourdie. Mais c'est que je l'aime tant! ajouta-t-elle dans un élan subit de passion, cette chère enfant, qui est mon seul bien sur la terre et mon espoir dans l'avenir! Oh! croyez-moi, tout cet or est à elle ! Il y a bien longtemps que je songe à cela : mes plans sont faits et je lui arrange toute une vie de bonheur ! Pour sa misère passée, elle aura la richesse. Elle sera belle dès qu'elle ne souffrira plus. Elle sera noble, joyeuse, adorée. Oh mon Dieu! mon Dieu! m'accuse-t-on de ne pas aimer mon enfant!

Batailleur ouvrait de grands yeux ; elle était émue : la paupière de Petite s'emplissait de larmes.

— Mais vous ne m'avez donc pas vue, s'écriait-elle d'une voix entrecoupée, serrer dans mes bras cette autre enfant si pâle et si chétive que j'ai rencontrée quelquefois dans votre boutique?

— La Galifarde? interrompit madame Batailleur.

— Sais-je le nom qu'on lui donne? Ce que je sais, c'est qu'elle a l'âge de ma Judith et qu'elle lui ressemble! Ce que je sais, c'est que j'aime mon enfant de toutes les forces de mon âme!

Elle s'approcha de Batailleur et prit une voix recueillie.

— Écoutez, poursuivit-elle en souriant

doucement, je vais vous dire ce que je ferai quand M. de Laurens sera mort.

Il y avait quelque chose de hideux dans ce mélange de sensibilité passionnée et de cruauté froide, dans cette femme souriante qui bâtissait un doux rêve d'amour maternel sur l'assassinat d'un homme.

Mais la marchande ne voyait point ce côté de la question. Son ignorance se laissait prendre aux chaudes paroles de Petite; son bon sens, que nul enseignement ne guidait, faisait fausse route, au premier vent de l'émotion; elle ne voyait que la pauvre enfant et la mère aimante. Elle se repentait de ses paroles; elle croyait à cette tendresse qui s'épanchait brûlante; elle aussi avait des larmes dans les yeux.

Sara y allait de bonne foi; elle ne s'étudiait point en ce moment.

— Je serai libre, reprit-elle; personne n'aura plus le droit de contrôler ma conduite. Je la prendrai chez moi; elle sera demoiselle! et savez-vous, ma bonne, je la ferai passer pour la fille de M. de Laurens! Pauvre chère Judith! au moins héritera-t-elle de cet homme qui l'a faite si malheureuse! Et ma conscience ne me reprochera rien, soyez sûre! Je l'aurai là, près de moi, comme un bouclier contre le remords! Oh! comme je l'aimerai! comme j'irai au-devant de ses moindres caprices! je lui ferai un bonheur nouveau pour chacun de ses jours. Autour d'elle il n'y aura que des caresses! Et dans quelques années son cœur parlera... oh! je le jure! elle sera la femme de celui qu'elle aura choisi! fût-il un mendiant ou un prince, je le lui donnerai!

— Allons! vous êtes bonne tout de même, chère madame! dit Batailleur, en s'essuyant les yeux; ça me fait de l'effet, tout ce que vous me racontez là!

— Je voudrais doubler, tripler ma fortune! poursuivit Petite, et je n'en aurais pas encore assez, puisque cette fortune est pour elle!

Elle s'interrompit à ce moment, et se retourna effrayée. Elle venait d'entendre derrière elle un pas furtif, qui se glissait sur le parquet de la chambre.

Son regard rencontra l'étrange et laide figure de madame Huffé, laquelle fit une magnifique révérence et sourit d'un air agréable.

— J'ai l'honneur de m'informer auprès de madame, dit-elle, s'il est temps de desservir.

Il y avait un étonnement plein d'inquiétude dans les yeux de Petite. Depuis combien de temps la vieille femme était-elle dans le salon? Avait-elle entendu?

La marchande était rouge de colère. Elle versa dans sa tasse le reste de la burette de parfait-amour.

— Vieille folle! s'écria-t-elle avec un juron plus que viril, que venez-vous faire ici? Si je vous vois jamais entrer comme cela, en tapinois et sans être appelée, je vous jette à la porte comme un chien.

Le mot était dur pour une femme qui avait occupé une position dans le monde. Madame Huffé prit un air digne.

— J'ai l'honneur de faire observer à madame... commença-t-elle.

Batailleur rassemblait à une lionne en furie.

— Cachez-vous! s'écria-t-elle en saisissant par le goulot sa bouteille mesurant litre; filez; vieille comtesse! où je vais faire un malheur!

Il était urgent d'obéir, la marchande ne plaisantait pas après dîner; madame Huffé

ébaucha une demi-révérence, puis elle eut l'honneur de disparaître.

Sara s'était levée. On n'eût retrouvé sur son visage calme aucune trace de l'émotion récente. Elle était, nous le savons, maîtresse d'elle-même au plus haut degré : en ce moment il ne lui plaisait pas de s'attendrir.

— Nous venons de dire bien des folies, ma bonne, murmura-t-elle d'un ton léger; j'avais à vous entretenir de choses plus importantes; mais je vous reverrai ce soir au jeu. Avant de vous quitter, pourtant, je veux vous demander si vous n'auriez point, parmi vos connaissances, quelques bons garçons pas trop scrupuleux, sur lesquels on pût compter pour un coup de main.

— Des Polytes? murmura Batailleur en souriant.

— Non, dit Petite, plus foncés que cela. Il ne s'agit pas d'une plaisanterie et l'affaire se ferait en Allemagne. On les payerait ce qu'ils vaudraient.

Batailleur baissa les yeux et tourna la tête avec une répugnance manifeste.

— Il y a par-ci par-là des coquins dans le Temple, répondit-elle; je sais qu'ils se réunissent là-bas, derrière la Rotonde, à l'enseigne des *Quatre Fils Aymon*; mais ces choses-là ne me plaisent guère, ce n'est pas ma partie, et j'aime autant ne point m'en mêler.

Petite rajusta son voile devant la glace et se dirigea vers la porte.

— Nous reviendrons là-dessus, ma bonne, dit-elle, et vous en agirez à votre volonté. Vous savez que je ne demande rien pour rien. Éclairez-moi, je vous prie.

Madame de Laurens reprenait en ce moment, sans y penser peut-être, ses airs de grande dame. La distance qui existait entre elle et Batailleur, comblée un instant par d'intimes confidences, revenait plus large que jamais. La marchande, malgré sa belle robe de satin et son bonnet splendide, n'avait plus l'air d'une compagne, mais d'une suivante. Elle se munit d'un flambeau et reconduisit Petite jusqu'en bas de l'escalier.

— A quelle heure vous reverrai-je? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit madame de Laurens. J'ai plusieurs choses à faire ce soir. Vous m'attendrez.

Elle sortit; la marchande remonta.

En entrant dans sa chambre, elle mit bas son tablier graisseux et planta sur son bonnet le plus éclatant de tous ses chapeaux; puis elle sortit à son tour pour se rendre à la maison de jeu de la rue des Prouvaires.

Deux ou trois minutes après son départ, on eût pu voir entrer dans le salon, madame Huffé, tenant entre ses bras un chat de gouttière d'une grosseur énorme.

Elle mit le matou à la place occupée naguère par Polyte, et s'assit elle-même sur la chaise laissée vide par sa maîtresse.

— Voilà pourtant comme c'est, mon pauvre Minet! grommela-t-elle en bourrant son assiette; après avoir occupé des positions, on se trouve réduite à servir une pas grand'-chose. Veux-tu du veau?

Minet voulait du veau.

— Quand je dis une pas grand'chose, reprit madame Huffé, cela signifie une rien du tout, mon ami. Mais patience, patience! on sait ce qu'on sait. Qui vivra verra.

Le chat la regardait avec ses grands yeux jaunes.

Il était à madame Huffé ce que Polyte était à Batailleur, avec cette différence qu'on le traitait avec plus de considération que Polyte.

Il eût fallu l'arrivée d'un empereur pour forcer la vieille femme à lui faire supporter l'avanie que Batailleur venait d'infliger à son favori.

Nul empereur ne vint, et le repas de madame Huffé s'acheva paisiblement en tête-à-tête avec son chat.

Sara, cependant, avait longé le trottoir boueux de la rue du Vert-Bois et gagné l'enclos du Temple. Un instant elle se dirigea vers l'endroit où son coupé l'attendait ; mais au bout de quelques secondes, elle s'arrêta irrésolue.

Puis elle revint sur ses pas, et s'engagea dans la rue Du Petit-Thouars.

Le Temple était désert depuis longtemps. L'activité s'était réfugiée de l'autre côté de la rue, dans ces boutiques de passementiers où l'on voit des troupeaux de femmes tordre des franges du matin au soir.

Petite s'éloignait le plus possible des magasins, et marchait sur le trottoir qui borde les baraques du Temple.

Comme elle arrivait à la hauteur de la rue du Puits, elle vit, aux lueurs des réverbères, la silhouette vive et svelte d'un jeune homme qui sortait de la place de la Rotonde.

Petite crut reconnaître Franz. Elle hâta le pas pour voir où il se rendait.

Lorsqu'elle eut tourné l'angle de la place, le jeune homme avait déjà disparu, mais on entendait encore son pas dans une allée voisine.

Petite marcha jusqu'à cette allée, qui était celle de la maison de Hans Dorn.

Elle fut un instant sur le point d'entrer, mais elle crut ouïr dans les ténèbres de l'étroit couloir, comme un chant murmurant et confus. Elle n'osa pas.

Elle redescendit vers le carreau solitaire et se glissa sous le péristyle de la Rotonde.

Au moment où elle tournait le dos, une ombre difforme sortit de l'allée et la suivit de loin.

Madame de Laurens s'arrêta devant le trou du bonhomme Araby. De ce côté des galeries, il n'y avait pas une âme. Petite, néanmoins, regarda tout autour d'elle avec précaution. Elle avait cet air cauteleux et craintif de quiconque va commettre un crime.

Elle ne vit rien, elle n'entendit rien, sinon des clameurs rauques et lointaines qui sortaient du cabaret des Deux-Lions, de l'autre côté du péristyle.

Sa tête s'approcha tout contre la devanture d'Araby. Les planches mal jointes laissaient passer une lueur faible.

Petite mit son œil à l'une des fentes.

Elle vit, sur une couche plate et qui n'avait point de couverture, une pauvre enfant demi-vêtue, dont les membres grelottaient de froid.

C'était Nono la Galifarde, à demi couchée sur son matelas. Auprès d'elle, sur la terre, il y avait un tout petit bout de chandelle qui achevait de se consumer.

Elle tenait à la main deux ou trois lambeaux de papier, ramassés çà et là dans la rue, et qui portaient encore des empreintes de boue. Son doigt tendu suivait les lignes, lettre à lettre ; elle épelait.

Elle apprenait à lire.

Elle avait la tête penchée. Petite ne pouvait voir son visage, qui était presque entièrement voilé par ses longs cheveux ; mais son attitude disait l'attention qu'elle donnait à sa tâche.

Petite la regardait avidement. Vous l'eussiez vue en ce moment, pâle, frissonnante et prise d'une émotion qui n'était point de la comédie.

Son cœur battait ; elle avait froid ; ses yeux la brûlaient.

Le petit bout de chandelle cependant tirait à sa fin. La mèche pétilla, mouillée par l'humidité du sol. Nono la Galifarde releva brusquement la tête et regarda la lumière près de s'éteindre, avec un regret naïf.

C'est que les nuits glacées étaient bien longues et que la pauvre enfant souffrait chaque soir, en attendant le sommeil.

Le mouvement qu'elle venait de faire avait rejeté en arrière sa longue chevelure; ses traits pâles apparaissaient éclairés par la lueur mourante.

La poitrine de madame de Laurens se serra.

Nono cacha ses papiers sous son oreiller. Elle arrangea sa pauvre robe d'indienne de manière à couvrir le mieux possible sa nudité. Ses grands yeux noirs se levèrent au ciel en une oraison muette, tandis que ses petites mains faibles se joignaient sur sa poitrine. Sa paupière se ferma.

La chandelle jeta une lumière plus vive pour mourir.

Sara ne vit plus rien.

Son visage était inondé de larmes, et des sanglots convulsifs soulevaient sa poitrine.

Ses deux mains se serraient contre les planches, et sa bouche s'avançait comme pour donner un baiser.

— Judith! murmurait-elle, Judith! mon enfant!

Puis elle ajoutait avec une sorte de délire :

— Oh! ne meurs pas encore! attends! sa vie s'en va, et désormais tu n'as plus que quelques jours à souffrir!

A ce moment, elle se redressa épouvantée : derrière elle, à deux pas, retentissait un rauque éclat de rire.

Elle se retourna, mais son trouble l'aveuglait. Pendant qu'elle cherchait à voir, une voix étrange s'élevait dans l'ombre du pilier voisin. La voix chantait :

C'est aujourd'hui lundi;
Ils sont venus chercher maman Regnault
Pour la mener en prison,
Parce qu'elle n'a pas d'argent
Maman Regnault s'est sauvée,
Mais ils reviendront demain,
Et ils sauront bien l'attraper...
La bonne aventure, ô gué!...

Les yeux de Petite s'habituaient à l'obscurité; elle aperçut un être difforme qui se démenait à cheval sur un tréteau oublié.

Elle s'enfuit. Pendant qu'elle traversait la place de la Rotonde, le chanteur éleva la voix davantage, et cette voix parvint jusqu'aux oreilles de la petite Galifarde, qui frissonna sur son matelas, comme si les planches de la devanture n'eussent point été un rempart assez fort contre la méchanceté cruelle de l'idiot Geignolet.

Sara s'assit, toute tremblante, sur les coussins de son coupé.

Quand son cocher vint lui demander ses ordres, elle fut quelques temps sans pouvoir lui répondre.

— Rue Dauphine, dit-elle enfin, numéro 17.

C'était l'adresse de Franz.

. . . .

La soirée s'avançait. C'était dans un hôtel meublé de la rue Saint-Honoré.

Nous entrons dans une grande chambre où règne une obscurité complète; on entend la respiration égale et bruyante de gens qui dorment paisiblement.

Une bougie s'alluma de l'autre côté de la cour, et une lueur glissa dans la chambre muette.

Les ténèbres s'éclairèrent vaguement.

On eût pu voir de grands manteaux de voyage jetés à terre, des bottes éperonnées, des armes, et sur la tablette de la cheminée, deux ou trois poignées d'or.

A l'autre bout de la pièce, trois lits jumeaux s'alignaient contre la muraille; dans chacun de ces lits, il y avait un homme qui dormait.

La pendule sonna neuf heures. Au chevet de l'un des lits, il y avait une montre à réveil, qui se prit à carillonner.

Un des dormeurs se réveilla en sursaut, et se dressa sur son séant.



C'est des gueuses qui n'ont pas le moyen de payer leurs dettes! Faudrait-il pas prendre des gants avec ça?
(Page 383, col. 2.)

— Déjà! murmura-t-il; après trois nuits de fatigue, deux heures de sommeil sont bientôt passées!

Il se frotta les yeux, il étira ses membres lassés.

Les deux autres dormeurs, éveillés à demi, s'agitaient sous leurs couvertures.

— Mais nos heures sont comptées, reprit le premier; je dois agir dès ce soir; et, avant de sortir, il faut que je les prévienne.

— Frères! ajouta-t-il en élevant la voix.

Il n'eut pas besoin de répéter son appel : ses deux compagnons étaient sur leur séant, se frottant les yeux à outrance et maugréant de leur mieux.

— Frères, reprit celui qui s'était éveillé le premier, il faut que vous soyez prêts à partir de grand matin, tous les deux.

— Déjà! s'écrièrent-ils à la fois.

Puis l'un d'eux ajouta :

— Moi qui avais découvert une superbe

maison de jeu, où l'on dîne comme nulle part!

— Moi qui avais la plus ravissante conquête du monde! ajouta l'autre.

— J'avais déjà combiné ma martingale...

— On m'avait donné un rendez-vous...

Celui qui s'était éveillé le premier n'eut besoin que d'un mot pour interrompre ces doléances.

— C'est pour l'enfant, dit-il.

— Au diable le jeu! s'écria le joueur.

— Au diable les femmes! s'écria l'amoureux.

Puis ils ajoutèrent, d'un ton grave et pénétré :

— Frère, aujourd'hui comme toujours, nous sommes prêts.

QUATRIÈME PARTIE

LE CABARET DES FILS AYMON

I

AFFAIRE CONCLUE

Nous reprenons notre histoire où nous l'avons laissée; nous sommes encore au Temple, le soir du lundi gras de l'année 1844.

Les cabarets qui avoisinent le marché faisaient tous bonne recette. Bien que le lundi gras soit un jour de relâche entre les bombances du dimanche et l'orgie consacrée du mardi, il fait partie du carnaval et demande à être arrosé, ne fût-ce que modérément.

En conséquence, on buvait comme il faut tout autour du Temple : le cidre, la bière et le petit vin blanc prodiguaient leurs flots aqueux. Les cabarets à la mode regorgeaient de chalands, ni plus ni moins que la veille, et déversaient le trop plein de leurs pratiques sur les guinguettes moins illustres, qui prenaient ainsi part à l'aubaine.

C'était à peu près l'heure où madame de Laurens descendait l'escalier roide et glissant de Batailleur pour gagner la place de la Rotonde. Comme nous l'avons dit, elle s'était arrêtée un instant au bout de la rue du Petit-Thouars, parce qu'elle avait cru reconnaître, à la lueur des réverbères, Franz traversant la place d'un pas rapide et se glissant dans une obscure allée.

Petite était une femme forte, et ces frayeurs vulgaires qui ont coutume d'arrêter son sexe ne la gênaient nullement : elle avait intérêt à joindre Franz, et sans la voix de l'idiot Geignolet, qui vint jeter sa monotone chanson dans les ténèbres de l'allée, Petite se fût engagée intrépidement dans cette route inconnue.

Le chant de l'idiot arrêta son premier mouvement. Était-ce bien Franz, d'ailleurs? Ces lueurs vacillantes qui tombent des réverbères sont sujettes à tromper. Comme elle hésitait, son regard se tourna vers le bâtiment de la Rotonde et ses yeux demeurèrent fixés sur un point lumineux qui brillait dans l'ombre du péristyle.

Elle n'hésita plus; on eût dit que cette lumière aperçue l'attirait comme un aimant.

Elle traversa la place et s'arrêta devant la boutique du bonhomme Araby.

Nous savons ce qu'elle vit à travers les planches vermoulues.

Au moment où elle collait son œil aux fentes de la devanture, un équipage élégant débouchait au carrefour du Château-d'Eau et s'engageait dans la rue du Temple. Le cocher arrêta ses fringants chevaux à la hauteur de l'église Sainte-Élisabeth; le laquais abaissa le marche-pied et un homme dont le costume disparaissait sous un manteau Mac-Intosh descendit sur le trottoir.

— Attendez-moi, dit-il.

Le laquais referma la portière et se promena de long en large devant l'église. Le cocher, infatigable dormeur comme tous ses pareils, s'arrangea sur son siége et entama un somme.

Le maître remonta le trottoir l espace de quelques pas et tourna l'angle de la rue de Vendôme.

Il était vêtu comme un jeune homme, et la coupe écourtée de son imperméable dénotait de sérieuses prétentions à l'anglomanie, Sa démarche voulait être vive et leste. Sous les petits bords de son chapeau, on voyait briller les boucles de son abondante chevelure.

On ne voyait que cela, parce que les collets de son caoutchouc, relevés britanniquement, cachaient la majeure partie de son visage.

La rue de Vendôme, qui doit son nom au dernier grand-prieur de la langue de France, marque encore l'une des frontières de l'ancien domaine des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Bien qu'elle confine au Paris bruyant et marchand, elle est déjà du Marais, et son tranquille silence fait contraste avec le fracas affairé du boulevard voisin. Entre elle et ce groupe de théâtres qui se disputent les faveurs inconstantes du peuple parisien, il n'y a qu'une étroite ligne de maisons; mais c'est comme un monde; les habitants de ces demeures touchent d'un côté à la foule, de l'autre au désert.

Notre homme suivit la rue de Vendôme, rasant de près les murailles et se donnant les airs d'un personnage en bonne fortune. Il ne pouvait pas toutefois, malgré sa grande envie, ôter à son pas une roideur lourde. Les plis droits de son caoutchouc dissimulaient mal une obésité déjà très-prononcée, et ses efforts n'aboutissaient qu'à lui donner la tournure d'un ci-devant jeune homme.

Cette tournure est éminemment dangereuse en temps de carnaval, et les gens très-gais sont, par nature, impitoyables pour les beaux Narcisses parvenus à la cinquantaine.

Mais notre homme n'avait à redouter aucune rencontre fâcheuse dans la voie solitaire qu'il avait choisie. Quelques cris joyeux et railleurs arrivaient jusqu'à lui par le passage Vendôme, cet indigent corridor qui veut singer les élégances des galeries fashionables; c'était tout. Le passage se montrait presque aussi désert que la rue, et la lumière du gaz y prenait une teinte mélancolique pour éclairer les bazars dédaignés.

A l'angle des rues de Vendôme et du Puits, notre homme tourna court et redescendit vers le Temple. Le vent souleva les pans rigides de son petit manteau, qui flottèrent en rendant un bruit de parchemin, et découvrirent son vêtement de dessous, lequel était un paletot blanc.

M. le chevalier de Reinhold essaya d'abord de contenir les mouvements désordonnés de son imperméable, mais le vent faisait rage et il fut obligé de reporter sa sollicitude sur son petit chapeau, dont la perte eût pu entraîner celle de sa chevelure postiche.

Il poursuivit sa route en grondant et ne s'arrêta que devant les rideaux quadrillés du cabaret de *la Girafe*.

Le comptoir de Johann était plein comme l'œuf. La Girafe s'asseyait à son poste, plus ronde, plus grosse, plus rouge, plus souriante que jamais; elle versait le vin de campêche avec des façons si avenantes, et dans des canons si évidemment rincés, que ses pratiques ne pouvaient point se lasser de boire. Elle avait pour chacun, l'enchanteresse, quelques petits mots de baragouin français-allemand, qui donnaient soif comme autant de pincées de poivre.

Son mari, le marchand de vin Johann, se tenait debout à l'autre extrémité de la salle et daignait converser avec la partie grave de l'assemblée.

C'était là un grand honneur, car Johann passait pour avoir du foin dans ses bottes, et ne causait vraiment point avec le premier venu.

Parmi son auditoire se trouvaient deux ou trois de nos convives allemands de la veille ; mais la plupart manquaient : il n'y avait là ni le brave Hermann, ni le bon marchand d'habits Hans Dorn, ni Fritz, le sombre courrier de Bluthaupt. L'assemblée se composait en majeure partie de gens inconnus et que nous n'avons point intérêt à connaître. Nous citerons seulement deux buveurs privilégiés qui s'échauffaient au sourire de la Girafe.

Le premier était un gros garçon, à la physionomie épaisse, à la tournure lourde, un *pétras*, comme on dit au Temple et ailleurs, qui se plantait droit et silencieux devant le comptoir avec tout le flegme germanique. Ce garçon était très-blond, très-charnu, très-rose et semblait parfaitement préservé de pensées. Il s'appelait Nicolas : c'était le neveu de Johann, ce propre neveu pour lequel le cabaretier avait convoité la main de Gertraud, et qui était, par conséquent, la cause de l'animadversion conçue par Johann contre les pauvres Regnault ; car Jean, le joueur d'orgue, malgré sa misère, barrait la route à Nicolas.

Le second était un petit homme de cinquante à cinquante-cinq ans, dont le crédit semblait parfaitement assis dans la maison. Ce petit homme avait la réputation d'être un peu agent de police; cela lui donnait de la considération : il avait nom Romain, dit Batailleur.

A une époque déjà fort éloignée, il avait noué, avec une jeune fille du quartier des Halles, un de ces mariages transitoires qui se passent de la mairie et de l'église. Le divorce avait eu lieu entre eux depuis longtemps, mais cette union avait donné à la jeune fille le droit extra-légal de porter le beau nom de Batailleur.

Elle en usait. Elle était une des notabilités du Temple. Son ancien mari était tout fier d'elle ; il eût donné beaucoup pour redevenir son seigneur et maître. Il eût résigné pour elle ses fonctions politiques ; il eût planté là le gouvernement de grand cœur, pour redevenir simple marchand de *frivolités*.

Mais il n'était plus temps : le malheureux Romain tournait en vain autour de son ex-femme, qui le tenait rigoureusement à distance. Il en était réduit aux inutiles regrets du passé. Bien qu'il fût jovial et bon vivant, personne n'ignorait la blessure de son cœur; son chagrin se faisait jour malgré lui, et quand le petit vin blanc le rendait plus expansif, il avait coutume de commencer ses histoires par cette formule à la fois orgueilleuse et tout imprégnée de mélancolie attendrissante :

— Du temps que j'étais *celui* de madame Batailleur...

A la vue de la foule qui encombrait le cabaret de *la Girafe*, M. le chevalier de Reinhold était resté indécis et comme décontenancé. D'ordinaire, l'établissement de Johann ne péchait point par trop de chalands. Le chevalier avait coutume de parvenir jusqu'à lui incognito, et quand il ne le faisait point mander à l'hôtel, leurs conférences avaient lieu dans cette chambre réservée où nous avons assisté au repas des Allemands.

Mais aujourd'hui c'était un lundi gras : le salon de *société* se trouvait plein comme le comptoir lui-même. Le chevalier, qui venait de glisser son regard à travers les carreaux poudreux, y avait vu une nombreuse et belle compagnie : des dames du Temple avec leurs sigisbés, des *chineurs* en goguette, et dans un coin le brillant Polyte, favori de madame Batailleur, qui consommait les vingt-cinq sous octroyés par sa reine.

Le chevalier savait qu'il était parfaitement connu dans le Temple. Le jeu qu'il jouait ne l'entourait pas d'une popularité très-grande, et il répugnait à se montrer en public, ce soir-là surtout, qui venait après un jour d'échéance.

Il ne savait pas exactement le compte des saisies opérées dans la journée; mais les

saisies ne manquaient jamais aux époques de paiement, et l'indigence connue de ses pauvres clients ne lui laissait aucun doute à cet égard.

Les groupes de buveurs lui cachaient Johann, qui se trouvait à l'extrémité la plus reculée de la pièce. Dans le premier moment, il ne se sentit point le courage d'affronter cette foule hostile, et d'instinct il fit quelques pas en arrière, pour regagner son équipage. Mais la réflexion le retint. Il fallait qu'il parlât à Johann.

Bien que l'intrépidité ne fût point son fort, il se fit honte à lui-même, et revint se placer devant la porte du cabaret, en ayant soin de se tenir dans l'ombre.

Il resta là plusieurs minutes, cherchant à distinguer son factotum dans l'atmosphère fumeuse du comptoir, et se garant de son mieux contre les rayons du gaz qui traversaient la rue étroite.

Un mouvement qui se fit parmi les buveurs démasqua enfin la figure revêche du cabaretier Johann. Le chevalier enfonça son chapeau sur ses yeux, releva davantage le collet de son caoutchouc, et traversa la rue en trois enjambées.

Il entra. Malgré ses précautions, tout le monde le reconnut du premier coup d'œil. Un murmure sourd se fit dans la salle.

— Le bausse! c'est le bausse! prononçait-on à demi-voix.

Nous savons que l'argot du Temple nomme ainsi l'entrepreneur des loyers.

Mais ce murmure n'avait absolument rien de menaçant, et Reinhold avait eu grand tort de craindre.

Dans la jalousie du pauvre contre le riche, il y a un respect étrange que la passion elle-même, à ses heures de paroxysme, ne peut pas secouer sans peine. Si la haine légitime et l'esprit de vengeance se joignent à la jalousie, il y a explosion parfois, mais c'est rare.

Et encore faut-il des circonstances agglomérées. En thèse générale, le pauvre n'ose pas. Quand il se fâche une fois, c'est de la fièvre et de la rage; il frappe alors à l'aveugle, et ses vrais ennemis savent éviter ses coups qui souvent tombent sur ses amis.

A peine le chevalier fut-il entré dans le cabaret de Johann, que sa frayeur passa comme par enchantement. Il vit sa force. Toutes les têtes se découvrirent humblement autour de lui; un seul et même sourire, modeste, soumis, adulateur, vint à toutes les bouches.

La Girafe éleva son énorme corpulence au-dessus du comptoir, dessina un triple salut et retomba, écrasée sous le poids de son respect.

— Johann! s'écria-t-elle, oh! Johann! c'est monsieur le chevalier!

Le marchand de vin avait déjà quitté le groupe dont il faisait partie, et marchait vers Reinhold, la casquette à la main.

Le chevalier prit un air d'empereur; son regard parcourut les rangs de l'assemblée, émue et saisie de vénération.

— Bonsoir, Lotchen, ma grosse mère! dit-il à la Girafe qui devint cramoisie de joie; voilà de bons garçons qui fêtent le lundi gras! Ça me fait plaisir de voir le peuple s'amuser : j'aime le peuple! Versez un verre de vin à tous ces braves gens, Lotchen, qu'ils boivent à ma santé.

Il avait pris la pose de Henri IV prononçant le fameux vœu de la poule au pot.

L'assemblée s'agita, touchée en plein cœur et reconnaissante.

Le chevalier sortit d'un pas royal, en faisant signe à Johann de le suivre.

— C'est un brave homme tout de même! s'écria Romain dit Batailleur en vidant son verre de vin.

— De loin, ça semble des tigres, dit le neveu Nicolas d'un air niais; de près, c'est des bons enfants.

Deux ou trois voix s'élevèrent pour protester, objectant qu'on avait saisi le jour même, à la requête du chevalier, une demi-douzaine de pauvres marchandes du Temple.

Mais la Girafe indignée frappa de son broc d'étain contre le plomb du comptoir, et s'écria dans un élan inspiré :

— C'est des gueuses qui n'ont pas le moyen de payer leurs dettes! Faudrait-il pas prendre des gants avec ça?

— Excusez! appuya Batailleur; quand j'étais celui de madame, ça se trouvait qu'on avait par-ci par-là de mauvaises pratiques. Eh bien! je dis qu'on les faisait marcher, quoi donc!

— Quoi donc! répéta le neveu Nicolas.

— Parbleu! conclut l'assemblée; il faut de l'exactitude dans le commerce.

— Et puis, ça fait du bien aux bons sujets qui ont de quoi, reprit Romain Batailleur; tenez, il y a la place de la mère Regnault, là-bas au coin de la Rotonde, qui est fameuse pour les *refaçonnés*. Si j'étais encore celui de madame, je prendrais cette place-là tout de suite.

— Pauvre bonne femme Regnault! murmurèrent quelques âmes trop tendres.

La Girafe haussa les épaules.

— On dit qu'on va la mettre en prison... à son âge!

— Peuh! fit l'époux Batailleur, il y a trente ans que la mère Regnault encombre cette place-là : chacun son tour!

M. de Reinhold et Johann étaient tous les deux dans la rue et s'entretenaient à voix basse.

— Il y en a eu cinq de mises à la porte, disait le marchand de vins; sur les cinq, j'en vois trois qui paieront, parce qu'elles ont des nippes. Les deux autres n'ont rien. Et savez-vous que maman Régnault nous doit beaucoup d'argent, monsieur le chevalier?

— Nous parlerons de cela plus tard, interrompit Reinhold. J'ai une affaire d'importance à mettre entre vos mains.

— Mais celle-là n'est pas indifférente! et comme je me suis laissé dire que la mère Regnault avait quelque part, dans le haut monde, de bonnes accointances, ma foi! j'ai fait exécuter le jugement.

— Elle est arrêtée? dit le chevalier avec une certaine vivacité.

— Non pas! elle se cache... mais il fera jour demain.

Le chevalier l'interrompit court en ce moment, et se posa en face de lui. Johann voulut poursuivre l'entretien, mais il fut réduit au silence par un geste de Reinhold, qui lui serra le bras en le regardant fixement.

— Vous devez avoir de bonnes économies, Johann, dit le chevalier; mais vous n'êtes pas encore ce qu'on appelle un homme riche.

— Tant s'en faut!... commença le maître de la Girafe.

— D'un autre côté, reprit Reinhold, vous voici arrivé à un certain âge. Vous avez bien cinquante-cinq ans, n'est-ce pas, Johann?

— Cinquante-sept ans, vienne le mois de juin!

— Eh bien, mon garçon, quand on a cet âge-là, il n'est plus temps de mettre des sous de côté, un à un. Il faut renoncer à faire fortune, ou faire fortune tout d'un coup.

Johann baissa les yeux, pour examiner le chevalier en dessous.

— Pourquoi me dites-vous cela? murmura-t-il.

— Parce que vous êtes un homme sage, Johann, répliqua Reinhold avec un sourire flatteur; parce que vous savez voir le bon côté des choses... et que je vous crois un serviteur dévoué.

— Vous avez quelque rude besogne à faire faire, monsieur le chevalier.

— Du tout! Quelques mesures à prendre Une demi-douzaine de gaillards à trouver. C'est une affaire où vous n'auriez point à travailler personnellement, Johann. Je tiens trop à vous, mon bon ami, pour vous exposer ainsi à l'avant-garde...

— Il y a donc du danger? demanda le marchand de vin.

— Oui et non. En France, ce serait dur. Mais en Allemagne...

— Ah! ah! fit Johann, l'affaire est en Allemagne?

Le chevalier se prit à rire:

— Une occasion de revoir le pays! dit-il.

— Et que ferait-on?

Le chevalier ne répondit pas tout de suite. Il regarda autour de lui pour se bien convaincre que nulle oreille curieuse n'était à portée de l'entendre; puis il se rapprocha de son interlocuteur.

— Il s'agit de l'enfant, dit-il.

— Ah! fit Johann qui prit un air attentif et curieux; vous avez donc de ses nouvelles?

— Il est à Paris.

— Je vous l'avais bien dit, l'autre fois!

— Ami Johann, ne vous vantez pas! vous n'avez pas fait un bon guet en cette occasion. Que m'avez-vous appris? Rien du tout! Et cependant il y a longtemps déjà que le petit bonhomme est au milieu de nous, et ce serait bien le diable si vos camarades allemands n'en savaient pas quelque chose!

— Je puis vous certifier...

— A la bonne heure! Votre dévouement ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute; mais êtes-vous bien sûr que ces brutes allemandes n'ont pas quelque défiance?

— De moi? s'écria Johann. Allons donc! ils me croient entiché comme eux de la mémoire de Bluthaupt. S'ils ne m'ont rien dit, c'est qu'ils n'en savent pas plus long que moi.

— Tant mieux!

— Mais comment avez-vous appris vous-même?...

— Ceci est une autre affaire, et l'histoire serait longue. L'important, c'est que nous l'avons appris et qu'il ne nous reste aucun doute à cet égard. Il y a plus : comme la diligence est la mère de toutes les vertus, nous avons manœuvré sans perdre de temps et joué une première partie

— Et vous l'avez perdue?

— Nous avions beau jeu! dit le chevalier avec un accent de regret; mais la chance était contre nous. Le petit homme se porte fort bien; et nous en restons pour nos peines.

Johann releva son regard sur le chevalier et fit un geste significatif.

— Fi donc! s'écria Reinhold répondant à ce geste. Vous autres bonnes gens, vous ne rêvez que coups de couteau. C'est trop dangereux, ami Johann, je n'en use pas.

— Quand on veut en finir... voulut dire le marchand de vin.

— Quand on veut entrer, interrompit Reinhold, il n'est pas absolument nécessaire d'enfoncer la porte! J'avais trouvé un peu mieux que cela : un bon petit duel avec un maître d'armes.

— Tonnerre! dit Johann suffoqué d'admiration; c'était pourtant fameux!

— Pas trop mauvais! mais l'homme propose et le diable dispose. La partie est remise; il s'agit de jouer mieux.

Ils étaient à l'embouchure de la rue du



Ils se prirent bras dessus bras dessous... et ils chantaient. (Page 391, col. 2.)

Puits, à quelques pas seulement des baraques du Temple, sous lesquelles régnaient le silence et les ténèbres. Le chevalier jeta une seconde fois son regard dans la nuit : les trottoirs étaient déserts ; rien ne s'agitait dans l'ombre du marché vide.

Par excès de précaution, il attira Johann au centre du pavé, à égale distance des maisons de la rue du Petit-Thouars et des baraques du Temple ; puis il mit sa bouche tout contre l'oreille du marchand de vin et reprit la parole à voix basse.

Il parla durant deux ou trois minutes sans s'arrêter.

Quand il eut achevé, Johann baissa la tête d'un air d'hésitation.

— Me comprenez-vous? demanda le chevalier.

— C'est assez clair comme ça! répliqua Johann.

— Eh bien?

— Eh bien! il y a des juges en Allemagne comme en France, et je n'ai qu'une

tête entre mes deux épaules, monsieur le chevalier.

— Laissez donc! reprit Reinhold, vous connaissez le pays mieux que moi, et vous savez très-bien...

— Il y a des ressources, c'est la vérité; mais, voyez-vous, malgré mes cinquante-sept ans, je n'ai pas encore envie de m'en aller dans l'autre monde.

— Qui parle de cela?

— Les faits. On a vu de ces histoires finir très-mal, vous savez bien, et je crois qu'il vaut mieux mettre de côté sou à sou quelques années encore, que de risquer un coup si chanceux.

Le chevalier ne savait trop si Johann marchandait ou refusait; il le considérait attentivement et tâchait de son mieux à lire la vérité sur sa physionomie; mais la physionomie triste et sèche de l'ancien écuyer de Bluthaupt était un livre fermé.

Johann restait maintenant froid et silencieux. Le chevalier commençait à désespérer.

— Allez-vous donc me refuser? demanda-t-il enfin.

— Ma foi, monsieur le chevalier, répliqua Johann, ça me fait cet effet-là. Encore si vous disiez ce que vous comptez donner!

Reinhold se frappa le front en éclatant de rire.

— Ami Johann. dit-il, vous êtes le seul Allemand d'esprit que j'aie rencontré. Sans vous, j'allais oublier le principal. Vous devez bien avoir, n'est-ce pas, une quarantaine de mille francs placés quelque part?

— A peu près : entre trente-cinq et quarante.

— Eh bien! cette affaire-là vous complétera les mille écus de rente. Vous voyez que je ne marchande pas! Les autres seront payés convenablement et par votre canal. ce qui vous permettra peut-être de faire encore quelque bon bénéfice. Cela vous va-t-il?

Le visage de l'Allemand n'exprima ni joie ni aucune émotion quelconque.

— Tope! dit-il seulement en avançant la main, je fais l'affaire.

II

LARIFLA

M. de Reinhold et son premier ministre Johann étaient désormais parfaitement d'accord sur le fait principal : restaient les difficultés d'exécution.

Ils se promenaient côte à côte maintenant sur le trottoir, causant à voix basse et discutant le fort et le faible de l'entreprise.

— C'est difficile, disait Johann en attirant le chevalier vers son cabaret; au Temple, on trouve encore pas mal d'honnêtes garçons qui n'ont pas de préjugés. Pour une bonne petite affaire où il ne s'agirait que de police correctionnelle, je connais vingt sujets, tous très-capables; il n'y aurait que l'embarras du choix. Mais pour une grande affaire, ce n'est pas le quartier; ils ne tiennent pas cet article-là, et vous sentez bien, bausse, qu'on ne peut pas s'avancer ici à la légère.

— Je le crois bien! répliquait Reinhold; mais cherchons.

— Cherchons! cherchons! Quand il n'y a pas, il n'y a pas, et puis vous avez cette coquine de condition de savoir l'allemand qui rend la chose encore plus malaisée.

— Vous sentez bien que c'est indispensable.

— Je ne dis pas non.

— Il faut qu'ils puissent s'acclimater dans le pays et jouer au besoin leur rôle de paysans du Wurzbourg.

— Sans doute; mais tous les Allemands aiment Bluthaupt.

— Ami Johann, cherchons.

Ils arrivaient devant la porte de *la Girafe;* Johann attira le chevalier de l'autre côté de la rue, et se mit à compter de l'œil les buveurs rassemblés dans son cabaret.

A mesure que son regard passait de l'un à l'autre, il hochait la tête avec mauvaise humeur.

— Voilà bien trois ou quatre Allemands qui feraient notre affaire, grommelait-il; mais allez donc leur parler de la chose! Hans Dorn le saurait dès ce soir, et le procureur du roi descendrait chez moi demain matin.

— Mais ce Hans Dorn lui-même, demanda le chevalier, ne pourrait-on pas l'acheter?

Johann leva sur lui un regard stupéfait.

— Acheter Hans Dorn! murmura-t-il; c'est le mulet le plus obstiné qui soit dans le Temple. Vous êtes bien riche, monsieur le chevalier, mais vous vous ruineriez vingt fois avant d'avoir eu seulement un petit morceau de Hans Dorn! A part les Allemands, je ne vois rien chez moi qui puisse vous convenir. Le père Batailleur est un vieux coquin qui a fait tous les métiers, et qui ne reculerait peut-être pas devant notre affaire; mais c'est un Parisien pur sang, qui n'a jamais perdu de vue le dôme des Invalides, et qui ne sait guère d'autre langue que l'argot du temple.

— Et ce beau-fils? demanda Reinhold en montrant du doigt Polyte, qui sortait après avoir jeté ses vingt-cinq sous sur le comptoir.

Johann haussa les épaules énergiquement.

— Ça! dit-il, c'est un *feignant* qui sent l'eau de Cologne; ça va sucer un cure-dents sur le boulevard, pour faire croire que ça a dîné chez Bonvalet.

Bonvalet est le Café de Paris de ces latitudes.

Polyte, pour ses vingt-cinq sous, avait écrémé la carte de *la Girafe;* il remontait fièrement vers les théâtres, en écartant la poitrine et en faisant belle cuisse, pour imiter ces jeunes mannequins entretenus par les tailleurs, qui encombrent, aux heures fashionables, le boulevard de Gand, et que les gens de bonne foi prennent pour des boutures de pairs de France.

— Et ce gros garçon qui cause avec votre femme? demanda encore Reinhold en indiquant le neveu Nicolas.

— Ceci est une autre paire de manches, répondit Johann en se redressant avec dignité; c'est mon propre neveu! un enfant élevé comme il faut et qui connaît le prix des sous, ça fera son chemin. Mais ce n'est pas moi qui voudrais l'embaucher pour notre besogne, monsieur le chevalier.

— Mais enfin, dit ce dernier, qui prendre?

Johann se gratta le front sous sa casquette d'un air sérieusement embarrassé.

— C'est malaisé, grommela-t-il; si nous étions seulement là-bas, derrière Notre-Dame ou du côté des Gobelins, nous n'aurions qu'à choisir.

— Allons-y, dit Reinhold.

— Allez-y! Quant à moi, je ne me risque pas si loin de mon établissement. On me connaît dans le Temple, j'y ai mes coudées franches, c'est très-bien; mais de l'autre côté de l'eau, j'ai ouï dire qu'ils sont enrégimentés et qu'il ne fait pas bon les flairer de trop près, quand on n'a pas le mot de passe.

— Romans que tout cela! grommela le chevalier.

— C'est bien possible, bausse, mais le bagne est de l'histoire.

Reinhold fit quelques pas sur le trottoir en frappant du pied avec impatience, puis il revint brusquement vers Johann.

— Je vois bien que l'affaire ne vous va pas, reprit-il. J'en suis fâché, car c'était un joli bénéfice. Il me reste à vous demander le secret. Je vais me pourvoir ailleurs.

— Attendez, dit Johann.

— La chose presse.

— *La Girafe* est un établissement trop bien tenu, et il y a d'autres endroits au Temple. Voyez-vous, bausse, ce n'est pas l'argent qui me tient; mais je ne voudrais pas vous laisser dans l'embarras. Faisons un tour sur la place de la Rotonde; je regarderai en passant chez mes confrères, et ça me donnera peut-être des idées.

Ils prirent la rue de la Petite-Corderie et débouchèrent, au bout de quelques pas, sur la place de la Rotonde, devant la maison de Hans Dorn.

— A l'*Éléphant* et aux *Deux Lions*, dit Johann en se parlant à lui-même, c'est de la haute! au *Camp de la Loupe*, c'est les amours. Il n'y a que les *Quatre Fils Aymon*...

— J'ai entendu parler de cet endroit-là, interrompit Reinhold.

— Je crois bien! c'est un établissement bien gai. Ceux qui font les hardes volées s'y réunissent tous les soirs, et l'on peut se nipper là, des pieds à la tête, proprement, à très-bon compte. Ah! bausse, si c'était rangé, ces lurons-là, ça pourrait s'établir un peu bien! J'en connais qui font des trente francs d'habits dans leur journée. Où çà? je n'en sais rien; mais quand ils reviennent le soir aux *Quatre Fils*, ils ont toujours deux ou trois pantalons l'un sur l'autre, quelque beau gilet dans leur poche et des cravates dans leurs chapeaux. Mais ça ne sait pas se tenir; c'est débraillé; mauvais ton, toujours ivre. Ça joue, ça se bat, ça fait du bruit; si bien qu'au lieu d'avoir un rang, ça passe la moitié de sa vie en prison.

— Et le cabaret est loin d'ici? demanda Reinhold.

— Le voilà, répondit Johann en montrant du doigt une lanterne jaunâtre suspendue au-devant d'une allée sombre.

Tout en parlant, ils avaient continué de marcher, et se trouvaient de l'autre côté de la Rotonde, à l'opposé du marché du Temple. Cette partie de la place qui débouche dans les rues Forez et Beaujolais présente, la nuit venue, un aspect plus triste et plus solitaire que le reste du quartier.

Ce n'est point un lieu dangereux pour le passant, à cause du corps de garde, qui s'ouvre à quelques pas de là, au coin de la rue Percée; mais, nonobstant cela, les passants y sont rares. Les becs de gaz, placés à de trop longs intervalles, jettent des lueurs indécises sur les devantures fermées des misérables boutiques de la Rotonde; l'ombre règne sous le péristyle solitaire, entre les colonnes duquel les loques roidies se balancent tristement au vent; aucune lumière n'apparaît aux portes closes; aucun pas ne sonne sur le pavé inégal. La masse du bâtiment de la Rotonde dresse d'un côté son ovale sombre et lourd; de l'autre, ce sont de hautes maisons à la physionomie indigente, où s'entassent, du rez-de-chaussée aux combles, de pauvres familles de brocanteurs.

L'allée noire, masquée par une lanterne, occupait à peu près le centre de ces maisons[1].

1. Le cabaret des *Quatre Fils Aymon* existait réellement aux environs du marché du Temple, avec la spécialité que nous lui donnons; mais il n'était point situé sur la place de la Rotonde, et portait un autre nom, bien connu dans le quartier. Des raisons de convenance nous ont engagé à ne point le désigner d'une manière plus précise.

Au-dessus de la porte de l'allée, les lueurs réunies des réverbères et de la lanterne éclairaient faiblement un tableau de moyenne grandeur, où l'on voyait, sur un fond enfumé, quatre hommes habillés en dragons, à cheval sur une longue bête qui n'a point de nom dans l'histoire naturelle.

C'étaient les *Quatre Fils Aymon.*

Au-dessous, l'enseigne portait :

Commerce de vins, bière, eau-de-vie. — Billard public. — Jardin et jeu de Siam au fond de la cour.

Reinhold et Johann s'étaient arrêtés vis-à-vis de l'enseigne, dans l'ombre du péristyle.

— Au cas où nous ne trouverions pas là ce qu'il nous faut, dit Johann, je veux être pendu si je sais où le chercher !

— Comment faire pour s'en assurer? répliqua Reinhold. Ici, on ne peut pas regarder à travers les vitres.

Comme le cabaretier ouvrait la bouche pour répondre, un pas lourd et lent se fit entendre sous le péristyle, du côté du corps de garde. En même temps, de l'autre côté de la place, on ouït des lambeaux d'un air fameux, répétés à l'unisson par deux voix masculines, puissamment enrouées.

— Allons-nous-en, murmura le chevalier, dont le premier mouvement appartenait toujours à la prudence.

— Du diable ! murmura Johann au lieu de répondre, il me semble que je connais ces deux voix-là.

Les deux voix hurlaient :

La ri fla fla fla
La ri fla fla fla —
La ri fla! — fla fla!

L'homme qui venait du côté du corps de garde tournait en ce moment la courbe de la Rotonde et apparaissait aux regards de nos deux compagnons. C'était un pauvre diable, vêtu d'un mauvais paletot grisâtre, qui marchait courbé en deux et le menton dans la poitrine. — Celui-là ne chantait pas.

Au lieu de continuer à suivre le péristyle, il descendit sur le pavé de la place et se dirigea vers l'enseigne des *Quatre Fils Aymon.*

Quand il passa sous le réverbère voisin, on put apercevoir les grandes mèches de ses cheveux qui s'échappaient de son chapeau pelé, et les touffes ébouriffées de sa barbe couvrant comme un masque de fourrure fauve la majeure partie de son visage.

— Où donc ai-je vu cet homme-là? pensa tout haut le chevalier.

Johann le regarda sournoisement et se prit à sourire.

— Cet homme-là vous occupe plus souvent que bien d'autres, murmura-t-il ; et vous m'avez parlé de lui bien des fois...

— Quel est son nom ?

— A la rigueur, il pourrait faire un de nos ouvriers... pas de bon gré, assurément, car il se ferait hacher pour les fils de Bluthaupt !

— Quel est son nom? répéta le chevalier avec une curiosité croissante.

— Mais, poursuivit Johann avant de répliquer, pour le contraindre, on lui parlerait du diable, qu'il croit son maître, depuis certaine aventure à vous parfaitement connue, monsieur le chevalier...

— Mais dites-moi donc son nom!

— On lui parlerait de l'enfer de Bluthaupt qu'il voit toutes les nuits dans ses rêves, et d'un cadavre couché dans la neige, au fond de la Hœlle, sur la traverse de Heidelberg.

— Serait-ce lui ? balbutia le chevalier d'une voix changée.

— On lui dirait qu'il a reçu le prix du sang, acheva Johann ; et il ferait tout ce

qu'on voudrait. C'est le pauvre Fritz, l'ancien courrier de Bluthaupt.

Reinhold détourna la tête. Il était pâle et sa respiration devenait pénible.

— Faute de mieux, cela fait toujours un, reprit Johann ; et celui-là je sais où le retrouver... Mais où diable sont donc passés les Laritla ?..

On n'entendait plus en effet ni les pas ni la voix des deux chanteurs. Au moment où Fritz disparaissait dans l'allée des *Quatre Fils Aymon*, Johann sortit du péristyle pour jeter un regard à l'extérieur ; il aperçut au loin, contre le mur décrépit qui ferme la place, au bout de la rue du Petit-Thouars, deux ombres qui s'agitaient.

D'abord il ne put rien distinguer, mais au bout de quelques secondes, les mouvements silencieux des deux ombres prirent pour lui une signification. Les ombres étaient occupées à faire une sorte de toilette. A l'aide d'un secours réciproque et fraternel, elles enlevaient des pantalons qui formaient double et triple emploi sur les jambes.

Johann entendait de loin leurs éclats de rire étouffés et leurs plaisanteries échangées à voix basse :

— Je ne les croyais pas à Paris, se dit-il après quelques instants d'hésitation ; si ce sont eux, tonnerre ! c'est de la chance, j'ai mes mille écus de rente dans ma poche !

Les deux hommes, cependant, continuaient leur étrange besogne ; chacun d'eux, tour à tour, présentait un pied à son camarade, qui tirait dessus et amenait une jambe de pantalon.

Le dépouillé ne restait pas pour cela sans culotte.

Cela ressemblait en vérité à cette scène grotesque du Cirque-Olympique, où le clown ôte deux douzaines de gilets sans parvenir à se mettre en chemise.

Johann regardait de tous ses yeux ; il croyait bien les reconnaître, mais il hésitait encore, parce que ceux à qui venait de faire allusion sa dernière phrase étaient deux coquins émérites, aussi prudents d'habitude que téméraires dans certaines occasions.

Il ne s'expliquait pas pourquoi ils bravaient les inutiles dangers d'une toilette en plein air, à une centaine de pas du corps de garde.

— Bonnet-Vert et Blaireau ne s'exposent pas ainsi ! pensa-t-il, ça n'est pas dans leur caractère. Quand ils ont fait des pantalons, ils vont se dédoubler aux *Quatre Fils*, et pas dans la rue.

Comme il songeait ainsi, l'un des deux hommes leva la jambe un peu trop haut et tomba lourdement le long du mur. Son compagnon, qui voulut l'aider à se relever, perdit l'équilibre également et partagea sa chute.

Alors, ce fut une lutte folle sur les tas de débris amoncelés près de la muraille. Les deux hommes se roulèrent dans la poudre, en riant comme des bienheureux.

Qui serait expert en fait d'ivresse, sinon un cabaretier allemand des abords du Temple? Johann jugea le timbre de ces rires. Sa face revêche se dérida tout à coup.

— Ils ont boissonné, les deux templiers ! se dit-il joyeusement ; et, au fait, un lundi gras, quand on a travaillé comme il faut, on est bien loisible de se boire !

— Johann ! demandait tout bas le chevalier de Reinhold, que faites-vous là tout seul?

Le cabaretier poursuivait le cours de ses inductions et disait :

— C'est égal ! je les aimerais mieux dans un cabinet des *Quatre Fils* qu'à ce coin de rue, les braves garçons ! C'est juste notre

affaire ! Il n'y a pas à dire, on ne trouverait pas à les remplacer dans tout le Temple, et si une patrouille venait me les prendre sous le nez, ce serait dix mille francs de flambés ! Mais vont-ils finir aujourd'hui ou demain?

Dans sa sollicitude soudainement excitée, il fit quelques pas pour les rejoindre et leur prodiguer de prudents conseils.

— Johann ! Johann ! cria le chevalier qui ne voyait rien sinon la retraite inexplicable de son premier ministre, faut-il aller avec vous?

En ce moment, Johann s'arrêta. Les deux hommes venaient de se relever, chancelant sur leurs jambes avinées, et faisaient chacun un paquet de son butin.

Quand ils eurent achevé, ils se prirent bras dessus bras dessous, et se dirigèrent, en roulant et en se poussant, vers les *Quatre Fils Aymon.*

De temps en temps, ils essayaient une manière de danse sur l'air de *Larifla* et ils chantaient :

Habits et pantalons,
Gilets et caleçons,
Pour nous jamais ne sont
Ni trop courts ni trop longs.
Larifla, etc.

Et, après ce refrain, ils criaient à tue-tête, en imitant l'accent mélancolique des *chineurs* allemands :

— *Vié hâbits ! hâbits ! câlons, vié hâbits... rrrchand d'hâbits !*

Les canons des fusils d'une patrouille sortante résonnèrent au seuil du poste de la rue Percée.

Johann fut ému comme un père qui redoute l'imprudence de son fils.

— Les malheureux, pensait-il, les malheureux ! on va me les pincer !

Les deux hommes qu'il appelait Bonnet-Vert et Blaireau avançaient toujours, criant et chantant, avec leur paquet sous le bras.

Reinhold avait enfin compris que Johann les guettait comme un gibier, et il demeurait coi, appuyé contre sa colonne.

La patrouille, cependant, arrivait au pas ordinaire; Bonnet-Vert et Blaireau ne voyaient rien et ne s'inquiétaient de rien.

Ce fut seulement lorsqu'ils atteignirent le seuil des *Quatre Fils* qu'ils aperçurent la force armée à quelques pas d'eux.

Johann avait la chair de poule.

A la vue des soldats, les deux voleurs s'arrêtèrent un instant et se turent, déconcertés. Mais ils avaient le vin téméraire ; au lieu de s'esquiver, ils se plantèrent sur le seuil, firent tous les deux le salut guerrier, et entonnèrent avec enthousiasme ce couplet bien connu que l'auteur de la chanson, ancien élève de l'École polytechnique, a dédié à l'armée française :

Pour rester caporal,
Faut être un animal;
Mais plus d'un animal
Est dev'nu général.
Larifla, etc.

Puis ils disparurent dans la longue et noire allée, en lançant, d'un aigre fausset, le cri classique du carnaval.

Johann tremblait de tous ses membres et avait au front des gouttes de sueur froide.

Le chef de la patrouille, qui portait justement les insignes du grade attaqué, s'arrêta un instant sous la lanterne des *Quatre Fils.* La question fut sans doute agitée de savoir si l'on poursuivrait les deux insolents jusque dans le cabaret.

Mais le carnaval a ses priviléges. — La force armée, clémente et magnanime, poursuivit sa route.

Johann respira ; il avait cent livres de moins sur le cœur.

— Et de trois, s'écria-t-il en revenant vers le chevalier ; voilà deux lapins qui n'ont pas leurs pareils dans toute la ville !

— Sont-ils aussi Allemands? demanda le chevalier qui songeait toujours à Fritz.

— Le diable sait leur pays, répondit Johann; ce qui est certain, c'est qu'ils parlent l'allemand, car j'ai causé souvent avec eux. Je crois qu'ils ont fait autrefois le grand chemin sur les frontières de l'Alsace.

Le chevalier se recula instinctivement.

— Eh bien! s'écria Johann sincèrement étonné, cela vous fait peur?... Ne croyiez-vous pas que j'allais vous choisir des prix Monthyon?

— C'est juste, balbutia Reinhold.

— Diable! oui, bausse, c'est juste, répéta le cabaretier; si j'avais su que ces deux bons garçons fussent à Paris, je ne me serais pas tant fait prier quand vous m'avez proposé la chose. Mais je les croyais au bagne.

Reinhold fit un second haut-le-corps. Johann souffla dans ses joues.

— Ma parole, dit-il, je ne vous comprends pas! Vous cherchez, et, quand vous avez trouvé, vous faites la petite bouche!

— Du tout, balbutia Reinhold en dissimulant de son mieux ses répugnances, je suis fort content. Mais dites-moi un peu quels sont ces deux hommes?

— C'est Castor et Pollux, répondit Johann qui lisait volontiers du papier à la livre et possédait, en conséquence, une certaine teinture de la mythologie; c'est Damon... et l'autre!... Ceux-là ont fait leurs preuves, voyez-vous, et ce ne sont pas des trembleurs comme les filous du Temple. Avec de l'argent, vous en aurez tout ce que vous voudrez. Le chef de la communauté s'appelle Mâlou, dit Bonnet-Vert, un souvenir de Brest; l'autre a nom Pitois, dit Blaireau, auquel il ressemble. Ils ont passé devant le jury l'un portant l'autre une demi-douzaine de fois, et, si je les croyais au bagne, c'est que leur dernière condamnation emportait les travaux forcés à perpétuité.

— Pour cause de meurtre? demanda le chevalier.

— Comme vous dites, répliqua Johann; ils se seront évadés, car je ne pense pas qu'on leur ait fait grâce... Quant à ce qu'ils manigancent dans le Temple à l'heure qu'il est, ça me paraît assez faible. Ils m'ont l'air d'en être réduits à voler des pantalons, comme les derniers des derniers. Autrefois, du temps que je les connaissais, ils fréquentaient les marchands de bijoux du Palais-Royal, et vendaient leurs produits au bonhomme Araby.

— Et ils ne l'ont pas dénoncé devant les assises? demanda Reinhold.

— Peuh! fit Johann, dénoncer Araby! Le vieux est sorcier; ce serait perdre sa peine. Maintenant, bausse, voici nos trois hommes dans le même nid. Peut-être bien que nous en trouverons un quatrième parmi la société qui se rassemble aux *Quatre Fils*. C'est tout ce qu'on peut espérer pour la chose dont il s'agit, je vous en préviens.

— A la rigueur, répondit Reinhold, on peut se contenter de quatre, mais il n'en faut pas un de moins. Je voudrais savoir comment vous allez vous y prendre.

— C'est tout simple, et vous allez bien le voir, car je pense, monsieur le chevalier, que vous ne refuserez point de m'appuyer de votre présence dans la démarche que je vais tenter auprès de nos hommes?

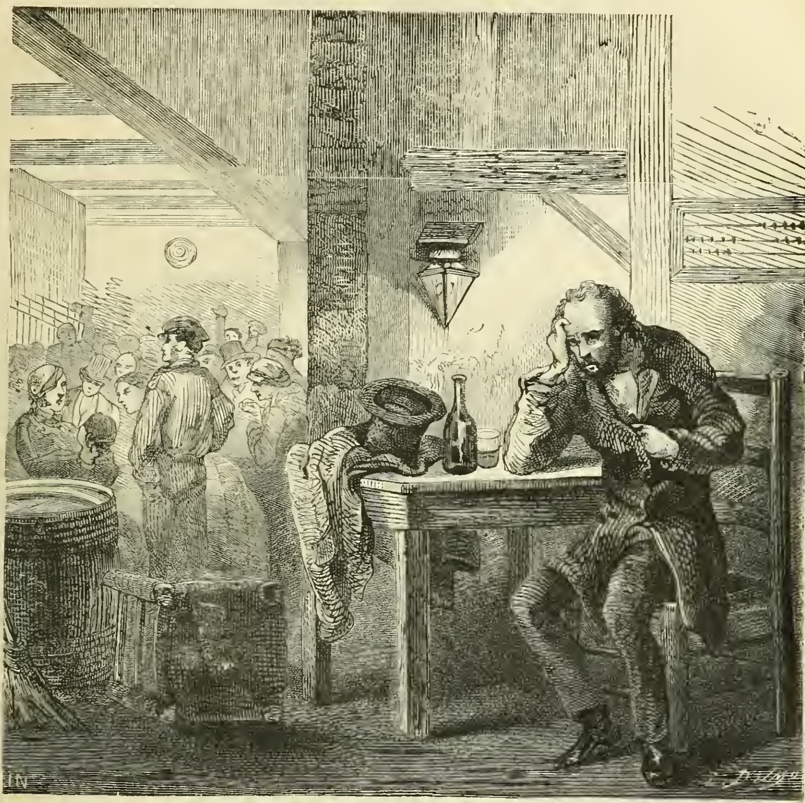
Reinhold fit un geste énergiquement négatif.

— A quoi bon? dit-il. Mon concours ne peut vous être d'aucune utilité.

— Pardonnez-moi, répondit Johann. J'y ai compté... j'y compte encore.

— Mais la raison?

Il ne plaisait point à Johann de dire la véritable raison, qui était de compromettre



J'ai beau boire, je vois qu'on ne peut pas oublier. (Page 402, col. 1.)

son patron le plus possible et de l'engager irrévocablement.

— La raison saute aux yeux, répliqua-t-il sans hésiter : ce sont des sommes considérables que nous allons proposer à Mâlou et à Pitois. N'allez pas croire qu'ils soient novices en affaires ; rien n'est avocat comme un voleur ! Ils savent que je suis un pauvre gargotier à la tête d'un établissement assez modeste ; il leur faudra des garanties, vous les leur donnerez.

Le premier mouvement de Reinhold fut de refuser tout net. Puis il se prit à réfléchir ; au bout de plusieurs minutes d'hésitation, il releva brusquement la tête et se tourna vers Johann.

— J'accepte, dit-il ; entrons.

— Tout beau ! s'écria le cabaretier en riant ; maintenant, vous allez trop vite ! votre costume ne serait point en bonne odeur aux *Quatre Fils*, dont les habitués ne suivent pas la mode de si près. Il va falloir changer de toilette.

— Retourner jusqu'à l'hôtel ?

— Non pas ! jusque chez moi seulement. J'ai ce qu'il me faut ; venez !

Le chevalier se laissa emmener sans mot dire. Ils parcoururent à grands pas la route qu'ils avaient faite, et entrèrent chez Johann, non point par le cabaret, mais par la porte de l'allée.

Quelques minutes après, on aurait pu les voir ressortir. Johann avait conservé le même costume; mais le chevalier, au lieu de son castor brillant et de son caoutchouc irréprochable, portait maintenant une casquette et une blouse.

III

LES QUATRE FILS AYMON

Le commerce de vins des *Quatre Fils Aymon*, tenu par madame veuve Taburot, occupait tous les derrières de la maison qui fait face au point central de la Rotonde.

Les profanes entraient et sortaient par l'allée noire, ouverte sur la place même; mais les habitués de choix qui avaient les bonnes grâces de la veuve Taburot connaissaient une autre issue, et savaient qu'ils pourraient, au besoin, gagner la rue Charlot par la maison voisine.

Alors, comme aujourd'hui, entre les chalands des *Quatre Fils*, il y en avait bien peu qui pussent être indifférents à une commodité de ce genre. Il y a bien longtemps, en effet, que cet établissement est spécial; on n'y connaît guère que les industries excentriques et périlleuses. Parmi ceux qui le fréquentent, quelques-uns sont vagabonds purement et simplement; d'autres sont escrocs; d'autres, sous prétexte de vendre des contremarques, exploitent les abords des théâtres; d'autres encore sont ces *malheureux marins* échappés du naufrage, qui vous offrent des rasoirs d'Angleterre assez bien affilés pour trancher un cheveu à la volée. Les plus purs proposent, à leurs bons moments, des cannes à pomme d'étain ou des chaînes de sûreté aux promeneurs des boulevards. Ceux qui ont des goûts champêtres font le buis bénit du dimanche des Rameaux : le prix de revient de cette verdure sacrée reste toujours un mystère; mais le débit en est excellent, et donne un prétexte de se tenir au plus épais de la foule, près de la porte des églises.

Cela suffit, pourvu qu'on ait la main preste et une bonne conscience.

Enfin il y a là mille et une variétés d'entrepreneurs de jeux en plein air, les uns tolérés par la police, les autres sévèrement prohibés.

Vous y retrouvez l'homme au lapin blanc, que vous avez entrevu à Sceaux, à Meudon, aux Loges, et qui invite gracieusement les amateurs de gibelotte à couvrir les ronds de sa table enchantée avec des palets de fer-blanc.

Vous retrouvez l'homme à la poule, qui veut que vous cassiez, le traître, une vitre protégée par quelque sortilége.

C'est le rendez-vous de ces banquiers perfides qui, sous prétexte de macarons, ressuscitent la roulette à la face du ciel, et dévorent les gros sous des simples.

C'est là enfin que l'on rencontre ces redoutables escamoteurs, fléau des petites rues du faubourg Saint-Antoine, qui dépouillent à coup sûr l'ouvrier avide et naïf au jeu ingénieux du *tirlibibi*.

Ceux-là sont d'autant plus âprement chassés par les sergents de ville, que leur banque n'admet point de cuivre; ils ne jouent que des pièces de cinq francs, comme à Frascati; et cette élévation de l'enjeu n'est certes point destinée à compenser leurs frais d'établissement, car ils mènent leur partie au milieu de la rue, sur la cuve renversée d'un vieux chapeau.

Trois cartes qui sautent l'une par-dessus l'autre avec une rapidité magique, une rue sombre, un jour sans soleil, quatre ou cinq compères qui veillent aux avenues, une dupe et un fripon, tels sont les ingrédients du noble jeu du *tirlibibi*.

Mais le travail le plus universellement fêté aux *Quatre Fils Aymon* est le vol d'habits ou étoffes : le voisinage du Temple donne à ce commerce une importance très-satisfaisante. Un bon négociant des *Quatre Fils* fournit à lui tout seul jusqu'à deux échoppes de fripiers; s'il sait s'arranger, il a une dame qui honore de sa confiance tous les magasins de nouveautés à la fois, et qui emporte sous son camail quantité de denrées pour le quartier des *frivolités*.

Ces dames sont très-bien mises et très-distinguées, ce qui ne les empêche pas de s'enivrer le soir avec de l'eau-de-vie; de temps en temps, les journaux en citent une ou deux qui se font arrêter, mais c'est rare ; elles sont fort adroites, prudentes, exercées, et l'habileté de leurs mains met chaque année un fort long article au chapitre des profits et pertes des magasins de nouveautés.

Il faut reconnaître, néanmoins, que les véritables artistes en ce genre, les virtuoses, ne fréquentent point l'obscur cabaret de la place de la Rotonde. Le choix de cette profession aimable indique assurément une certaine distinction de goûts et de manières. La plupart des dames qui la pratiquent aiment à se faire comtesses de quelque chose et à voir le beau monde.

On en a vu donner des bals et patronner des œuvres de bienfaisance. Avec un peu de bonheur, elles peuvent mourir très-vieilles, dans de très-bons lits, entourées d'une famille très-honnête.

Le commerce de vin des *Quatre Fils Aymon* n'avait pas du tout la même physionomie que les autres cabarets des alentours du Temple. Pour y parvenir, il fallait traverser d'abord l'allée noire, puis une cour fangeuse où s'élevaient deux treillages en bois vermoulu.

C'était le jardin.

Il avait pour ombrage, en toute saison, un petit cyprès jaune, mort depuis des années, et un pot de basilic, servant aux préparations culinaires de madame veuve Taburot

En sortant du jardin, on descendait trois marches et on entrait dans une grande salle basse d'étage, où se trouvait un billard à blouses, au tapis noirâtre et gras.

Cette salle avait pour ornement trois tableaux, contenant des inscriptions entourées de force parafes.

L'une de ces inscriptions portait : *On ne fume pas ici, quand il y a des dames.*

La seconde : *On joue la poule.*

La troisième était un code manuscrit des règles du billard.

A gauche de cette pièce d'entrée se trouvait une longue salle, située également au-dessous du sol de la cour. C'était là que se tenait madame veuve Taburot, derrière un comptoir entouré d'une basse galerie de cuivre et chargé d'une multititude de fioles à liqueur.

Il n'y avait ni brocs cerclés de fer, ni comptoir de plomb incessamment humide ; on vendait le vin à la mesure, mais dans des litres en verre, et cela ressemblait plutôt à un estaminet borgne qu'à un cabaret ordinaire.

Madame veuve Taburot était une femme de plus de cinquante ans, à la physionomie virile et digne ; les plus vieux habitués se souvenaient de l'avoir vue toujours au comptoir des *Quatre Fils Aymon ;* néanmoins elle se prétendait veuve d'un capitaine de la garde impériale ; en foi de quoi, elle avait un portrait de l'empereur dans sa chambre à coucher.

Quand elle parlait de Napoléon, elle disait : *l'autre*.

Elle avait des opinions politiques, un bonnet à grands rubans et du goût pour le grog.

C'était, du reste, une femme grave et tout à fait à la hauteur de sa position sociale ; dans les fréquentes occasions où la police était descendue chez elle, elle s'était habituellement réclamée de sa qualité de veuve d'un ancien militaire, et sa conduite ferme, en même temps que soumise, avait toujours sauvé son établissement.

Elle inspirait à ses habitués une affection mêlée de respect ; elle savait faire crédit à propos, et si quelqu'un de ses chalands lui eût apporté une maison, elle eût trouvé très-certainement quelque coin pour la mettre en sûreté.

Au moment où nous entrons aux *Quatre Fils*, madame veuve Taburot lisait un feuilleton contre les jésuites, dans un journal qui se nourrit de prêtres; elle ponctuait cette lecture attachante en buvant à petites gorgées du grog très-fort, qu'elle avait fait mettre dans une tasse à tisane pour le décorum.

Autant elle était tranquille et froide, autant son entourage se montrait bruyant. Le personnel des *Quatre Fils Aymon* était ce soir au grand complet ; il y avait eu festin et l'on tâchait de se donner le bal.

Les tables de bois marbré avaient été reléguées contre les murailles; on avait poussé les tabourets sous les tables, et le milieu de la salle présentait un espace vide assez large pour former des quadrilles.

Madame Taburot n'avait point permis cet extra, mais elle ne l'avait point défendu.

On dansait; le billard, abandonné, montrait tristement son tapis pelé aux lueurs fumeuses des deux lampes ; personne ne s'égarait dans le jardin à l'ombre du basilic ; tout le monde était dans la salle, tout le monde riait, tout le monde chantait; vous n'eussiez point trouvé dans Paris, à cette heure, une aussi joyeuse réunion.

Il y avait pourtant, parmi cette assemblée en goguette, un homme qui se séparait de la joie commune, et qui demeurait silencieux dans un coin.

Cet homme était assis tout au bout de la salle, dans un endroit où il ne gênait personne. Il avait à côté de lui une chopine d'eau-de-vie, où il puisait largement et pour ainsi dire sans relâche.

C'était Fritz, l'ancien courrier de Bluthaupt. Il venait là chaque soir, et il buvait; il buvait jusqu'à ce que l'ivresse le terrassât, vaincu.

Il n'adressait jamais la parole à âme qui vive : seulement, lorsque l'eau-de-vie mettait du feu dans sa cervelle, on voyait ses lèvres remuer lentement et jeter dans le vide quelques mots perdus.

S'il n'avait pas été si sincèrement ivrogne, on l'aurait vu de mauvais œil au cabaret des *Quatre Fils;* car on ne lui connaissait rien sur la conscience, et il n'avait jamais remis sous la garde de madame Taburot aucun objet dérobé.

C'était une tache dans l'assemblée ; mais, en définitive, un homme qui buvait tant pouvait bien se passer d'un autre vice.

Fritz était à peu près à la moitié de sa chopine d'eau-de-vie. Il avait mis à côté de lui, sur la table, son chapeau rougi et déformé ; on voyait le sommet de sa tête couvert de poils rares et comme grillés, tandis que de grandes masses de cheveux incultes s'ébouriffaient autour de ses tempes ; sa barbe longue et toute parsemée de poils blancs tombait sur sa poitrine chétive.

Il avait la tête baissée.

Quand il la relevait pour porter son verre à ses lèvres, sa main tremblait, le verre choquait ses dents. On voyait sa joue pâle et creuse, au centre de laquelle l'ivresse naissante et la lente maladie mettaient une tache de feu.

On voyait ses yeux mornes, creusés par la maigreur et qui n'avaient plus ni rayons ni pensée.

Il jetait sur la foule environnante un regard absorbé : puis sa tête retombait, tandis qu'un murmure confus glissait entre ses lèvres blêmes.

Il paraissait ne rien voir de ce qui se passait autour de lui et ne rien entendre des clameurs folles qui emplissaient la salle.

Les habitués des *Quatre Fils* lui rendaient, du reste, la pareille et ne prenaient point souci d'observer sa lugubre humeur ; on ne songeait qu'à mener le plus gaiement possible la soirée du lundi gras.

Il y avait là des toilettes de toutes sortes,

et ce que le marchand de vin Johann avait dit au chevalier de Reinhold, pour l'engager à changer de costume, n'était pas rigoureusement exact. Les habits fashionables du chevalier, portés par un des chalands de l'établissement, n'auraient point excité l'attention, parce que toute parure était bonne à ces hardis industriels. Parmi les blouses, qui formaient la majeure partie de la réunion, on voyait çà et là plus d'un habit noir et plus d'une redingote élégante ; mais Johann avait eu raison nonobstant : un inconnu vêtu avec recherche devait nécessairement exciter en ce lieu l'attention et la défiance.

D'un autre côté, le bausse était un personnage trop célèbre dans le Temple pour qu'il ne se trouvât pas là quelque brocanteur ayant été à même de le voir. Johann ne voulait point qu'il fût reconnu ainsi par tout le monde.

S'il y avait de la différence entre les toilettes des hommes, celles des dames étaient encore plus disparates. Le même quadrille réunissait quelque grosse mère, portant un fichu à carreaux et un mouchoir de cotonnade sur la tête, avec quelque pimpante grisette et quelque « faraude » qui semblait échappée d'un boudoir du quartier des Martyrs.

Et tout cela vivait en parfaite intelligence ; l'élégante tutoyait la commère, qui le lui rendait du meilleur de son cœur.

La danse, il est à peine besoin de le dire, était un peu échevelée ; néanmoins elle ne dépassait pas de beaucoup les bornes imposées aux amateurs de nos bals publics par l'autorité intelligente des sergents de ville ; les gestes se modéraient par respect pour la majesté de madame veuve Taburot, qui interrompait de temps en temps sa lecture pour boire un coup de tisane au rhum et dire d'une voix royale :

— Tâchez voir un peu de ne pas faire de bêtises.

Cela dit, elle se replongeait dans son antique journal; les grisettes lui faisaient bien des pieds de nez à la sourdine et les *cavaliers seuls* ajoutaient en son honneur quelque agrément nouveau à la pastourelle; mais, en somme, c'était beaucoup moins accentué que ces jolis bals du Prado et des Lilas, où les bons parents de province envoient leurs héritiers pendant les dix mois de l'année scolaire.

L'orchestre était composé de Mâlou dit Bonnet-Vert, et de son Pylade Pitois dit Blaireau.

Pitois jouait du violon ; Mâlou soufflait dans une bombarde [1], souvenir de Bretagne, qu'il avait apportée du bagne de Brest.

Comme ils étaient à moitié ivres tous les deux et qu'ils n'entendaient pas se priver du plaisir de la danse, ils jouaient dans le quadrille même et sautaient comme des bienheureux, en tirant de leurs instruments des sons impossibles.

C'était un concert de canards et de grincements à faire tressaillir le tympan d'un sourd-muet.

La galerie accompagnait en faux-bourdon, et la voix aiguë de ces dames faisait à cet ensemble étrange un diabolique dessus.

Mais les honneurs du concert restaient à l'instrument breton, dont les gémissements nasillards dominaient tous les autres bruits.

Mâlou dit Bonnet-Vert en tirait un excellent parti; il soufflait de toutes ses forces et dansait de même; ses tempes suaient à grosses gouttes; quand l'haleine lui manquait, il renversait dans sa large bouche, pour se rafraîchir, le goulot d'une bouteille de rhum.

Ce Mâlou était un garçon assez remarquable. Il pouvait avoir trente-cinq ans; son front bas, mais large, était entouré d'une profusion de cheveux courts et bouclés; il avait le teint basané, les yeux noirs et brillants, la bouche fermement dessinée. L'ensemble de son visage, dont l'expression s'a-

1. Sorte de petit hautbois à sept trous qui accompagne le biniou (cornemuse), aux fêtes de la Basse-Bretagne.

mollissait en ce moment dans le sourire de l'ivresse, annonçait une hardiesse vive et une certaine franchise. Il dansait avec une jolie petite fille de quinze ans, au minois effronté, qu'il appelait *Bouton-d'Or*.

Son camarade Pitois, dit Blaireau, ne lui ressemblait aucunement. Autant Mâlou était leste et bien découplé, autant Blaireau se montrait gauche dans tous ses mouvements. Il était noir comme une taupe, et des mèches de cheveux plats tombaient jusque sur ses sourcils. Il y avait pourtant une certaine joyeuseté dans ses petits yeux souriants et mobiles; mais, en somme, c'était là une physionomie repoussante et dont l'aspect seul mettait en défiance.

Pitois avait une quarantaine d'années.

Il était le cavalier d'une grande et belle femme, portant, ma foi! camail de velours et chapeau à plumes, qui dansait le cancan avec une verve singulière.

Cette belle femme était connue sous le nom de « la duchesse ». Avec les marchandises qu'elle avait dérobées dans sa vie, tantôt sous son camail de velours, tantôt sous son cachemire des Indes, elle aurait pu monter un superbe magasin de nouveautés.

Mâlou et Pitois ne s'étaient jamais quittés; ils s'étaient engagés autrefois en même temps comme soldats; ils avaient déserté de compagnie; ils avaient travaillé ensemble dans le grand et le petit genre, sur les chemins et sous les réverbères des rues; ils avaient été ensemble en prison, ensemble encore au bagne; ils s'étaient évadés ensemble; ils se connaissaient dans le bonheur comme dans l'infortune; ils s'aimaient. Et (c'est une chose étrange) l'amitié, ce sentiment que les poëtes ont rendu fastidieux à force de le chanter, se rencontre plus souvent parmi les bandits qu'entre les honnêtes gens.

Mâlou avait mis plus d'une fois sa poitrine entre Pitois et le couteau; Pitois avait cédé à Mâlou une femme qu'ils aimaient tous les deux; et il en avait fait une maladie, ni plus ni moins qu'un héros de roman.

Ils étaient si malheureux l'un sans l'autre, que Pitois s'était laissé prendre exprès, lorsque Mâlou avait été mis au bagne.

Il est superflu d'ajouter que leur pécule était commun. Entre eux, cependant, l'égalité n'était pas complète; dans tout ménage, il faut un maître : Mâlou dit Bonnet-Vert était le chef de l'association.

Il est remarquable que, dans toutes les réunions de malfaiteurs, la considération s'acquiert en raison directe de la culpabilité plus ou moins avancée. Un escroc est loin d'avoir le même rang qu'un faussaire, un simple voleur ne vaut pas le quart d'un assassin. Mâlou et Pitois avaient parcouru de compagnie tous les degrés de l'échelle du crime; au milieu des pauvres filous du Temple, ils étaient des aigles : figurez-vous deux académiciens encanaillés parmi des poëtes confiseurs!

On les admirait, on souriait de confiance aux moindres de leurs dires; s'ils daignaient plaisanter, c'était de l'enthousiasme; on ne se possédait pas de joie à les voir grincer du violon et de la bombarde.

Les femmes les voulaient, les hommes les respectaient et n'arrivaient pas même jusqu'à la jalousie. Ils étaient les héros, les incomparables; Bonnet-Vert surtout semblait un dieu.

Le bal était à son plus haut période de gaieté, lorsque Johann et le chevalier, traversant de nouveau la place de la Rotonde, s'engagèrent dans l'allée noire.

IV

L'AMOUR

Ce pauvre chevalier se sentait tout déconfit dans son nouveau costume. Il était mal à l'aise, comme un paon prive de sa queue. Les rôles avaient changé; il semblait maintenant le domestique de son factotum :

il le suivait pas à pas, l'oreille basse et d'un air soumis.

Johann entra le premier dans le billard et le traversa en homme qui connaît les êtres. Reinhold faillit se rompre le cou, en descendant les trois marches étroites et roides.

— Oh! oh! dit Johann en se dirigeant vers la seconde salle, il n'y a pas de poule ce soir. Quel diable de sabbat est-ce donc?

Depuis la porte de l'allée, ils entendaient les sons stridents du violon et de la bombarde.

Malgré l'écriteau pendu aux murailles du billard et portant défense de fumer en présence des dames, tous les danseurs avaient la pipe à la bouche. La galerie, bien entendu, ne se gênait pas plus que les danseurs. Johann et le chevalier, en arrivant au seuil de la salle, ne virent qu'une masse de fumée grisâtre, au milieu de laquelle s'agitait un mouvement confus.

Et de cette brume épaisse sortaient des cris étranges, un bruit de gros souliers frappant le carreau à peu près en mesure, des rires, des bribes de chant, des accords faux hurlant sur le violon, et des notes boudeuses de bombarde.

Le chevalier regardait bouche béante pardessus l'épaule de Johann; il croyait rêver; cela lui faisait l'effet d'un cauchemar et il avait peur.

Il n'en était pas à se repentir d'avoir accepté la proposition de Johann. Plusieurs motifs l'avaient entraîné dans le premier moment : d'abord, l'intérêt puissant qu'il avait à réparer au plus tôt l'échec du duel; ensuite, un sentiment puéril et bizarre qui était tout particulier à sa nature de vieil enfant; il s'était posé en homme de ressources auprès de M. le baron de Rodach, et il tenait singulièrement à lui donner une haute idée de son savoir-faire. La supériorité du baron l'humiliait; il éprouvait, par avance, un plaisir singulier à l'idée de se pavaner devant cet étranger qui se proclamait si orgueilleusement nécessaire.

Cette pensée l'avait entraîné plus encore que son intérêt; il n'avait pu résister à l'espoir d'étonner le baron à son tour et de lui dire : « Voilà ce que j'ai fait! »

Pour un instant, sa couardise s'était changée en témérité; il avait fermé les yeux et il s'était jeté en avant sans réfléchir.

Maintenant il réfléchissait, et Dieu sait quelles terreurs punissaient sa courte outrecuidance!

Il était là, derrière Johann, et il se sentait du froid dans les veines. Le marchand de vins, pour compléter son déguisement, lui avait planté une cravate de soie noire sur l'œil gauche; la cravate était déjà mouillée de sueur.

Pour plus de précautions encore, Johann avait parlé de mettre bas la perruque blonde, et de se présenter aux *Quatre Fils* avec une tête au naturel; mais Reinhold avait défendu son toupet avec acharnement.

Johann lui avait laissé son toupet.

— Il y a bal, grommela le marchand de vin d'un air de mauvaise humeur; comment faire pour leur parler dans cette bagarre?

— Allons-nous-en, opina le malheureux chevalier.

— Non pas! Qui sait si nous les retrouverions demain?

— Donne-toi des grâces, madame la duchesse, disait-on derrière la fumée du tabac.

— Hardi, Blaireau! un temps de polka pour la fin!

— Voilà Bonnet-Vert qui porte Bouton-d'Or à bout de bras en valsant, et qui joue *Vive Henri IV!* de l'autre main! quel joli sujet!

— Ah! le diable de Bonnet-Vert!

Puis des voix de femmes :

— Portez-moi donc comme ça, Loiseau!

— Porte-moi donc comme ça, Petit-Louis!

— Et mets-y les deux mains, tu veux!

Mais Loiseau et Petit-Louis n'étaient pas si forts que Bonnet-Vert, et leurs dames

pesaient deux fois plus que Bouton-d'Or.

Au plus fort du tumulte, la sonnette du comptoir s'agita, et la voix rude de madame Taburot prononça les paroles consacrées :

— Tâchez voir de ne pas faire de bêtises.

La contredanse finissait ; on eut l'air d'obéir à la veuve de la garde impériale et l'orchestre se tut.

En ce moment, les fenêtres, ouvertes pour rafraîchir la salle, chassèrent le nuage de fumée : le chevalier put embrasser toute la scène d'un coup d'œil ; mais, en même temps, sa tête qui passait par-dessus l'épaule de Johann fut aperçue de l'intérieur.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria-t-on de plusieurs côtés à la fois.

— Tiens! dit la petite Bouton-d'Or, c'te figure! il a un bandeau sur l'œil! c'est peut-être bien l'Amour.

Le mot fut couvert d'applaudissements. En un clin d'œil, le pauvre chevalier se vit entraîné, malgré les efforts de Johann, et comme enclavé dans une masse empressée de curieux.

Chacun le regardait sous le nez ; les quolibets se croisaient.

Le chevalier avait perdu plante.

— Oh! quelle tête! quelle tête! dit Mâlou en l'examinant avec admiration ; il y a pour soixante-quinze centimes de blanc et de rouge sur la joue gauche!

— Il faut l'exposer sur une table, ajouta Bouton-d'Or, et on donnera un sou pour aller le regarder de près.

— Un sou au profit des Polonais!

Aussitôt fait que dit. Il y eut un mouvement dans la cohue, et le chevalier, sans savoir comment, se trouva élevé de deux ou trois pieds au-dessus de la foule. Dans le trajet, une main maladroite ou perfide lui avait arraché sa casquette et sa perruque en même temps : de sorte que le bandeau noir, placé en diagonale, tranchait maintenant entre sa face fardée et son crâne nu comme un genou.

L'assemblée trépignait de joie et hurlait :

— C'est l'Amour! c'est l'Amour!

Jamais on ne s'était tant diverti aux *Quatre Fils Aymon*. La farce arrivait à point entre deux contredanses ; c'était comme une attention délicate du hasard, qui avait choisi le bon moment pour lancer l'intermède.

Le tumulte joyeux allait sans cesse augmentant : chacun disait son mot plaisant ou grotesque ; ces dames n'en pouvaient plus à force de rire, et s'appuyaient, pâmées, au bras de leurs seigneurs. Madame Taburot, malgré ses qualités respectables et la déférence qu'elle inspirait d'ordinaire à ses pratiques, n'était plus maîtresse de la situation ; c'était en vain qu'elle enflait sa voix sèche et rogue pour jeter au milieu du fracas son fameux : « Tâchez voir de ne pas faire de bêtises. »

On ne l'entendait pas ; les rires se croisaient avec les quolibets. Hommes et femmes, danseurs et gens de la galerie, tous s'étaient réunis en un solide noyau qui occupait à peine un quart de la salle et se pressait autour du chevalier de Reinhold.

Celui-ci posait toujours sur la table qui lui servait de piédestal ; il roidissait sa taille épaisse et courte ; celui de ses yeux qui était libre restait baissé timidement ; il n'osait ni bouger, ni regarder cette foule dont les clameurs moqueuses arrivaient à son oreille, enflées par sa propre frayeur et toutes pleines de terribles menaces.

Depuis qu'on l'avait saisi à l'improviste sur le seuil du billard, pour l'entraîner captif au milieu de la cohue, il n'avait pas prononcé une parole ; il ne se rendait plus compte de ce qui se passait autour de lui ; la peur l'étouffait, il n'avait pas une goutte de sang dans les veines, et les deux rangées de ses dents fausses claquaient l'une contre l'autre, au risque de se déraciner. C'était la détresse muette et poignante de ces infortunées victimes que les Indiens cannibales insultent avant de les dévorer.

Et cette détresse faisait justement la joie de ces dames ; elles ne pouvaient se lasser



— Bonne soirée! dit Blaireau en caressant trois ou quatre billets de la Banque de France. (Page 407, col 2)

d'admirer la tête de ce petit homme chauve comme un œuf et plâtré du front au menton; le bandeau noir, incliné coquettement, donnait à cette physionomie le dernier cachet.

— Il lui faudrait des ailes de papillon, disait Bouton-d'Or en s'approchant le plus possible.

— Garçon! criait la duchesse, deux sous de carquois pour l'Amour!

Et c'étaient de nouvelles salves de rire.

Johann, séparé violemment de son patron, essayait cependant de le rejoindre, et jetait çà et là en sa faveur quelques prières qui se perdaient dans le bruit; mais il ne s'enrouait pas à crier trop fort, et de temps à autre un sourire méchant venait sur sa figure renfrognée. Il trouvait la farce bonne, et le piteux état de son maître l'égayait sincèrement.

A part madame veuve Taburot, qui s'indignait de n'être point écoutée, et dont la colère s'allumait derrière son comptoir, il n'y avait dans la salle qu'un seul être qui restât étranger à la joie commune; Fritz était toujours immobile dans son coin, l œil

mort, la tête baissée et la main sur sa chopine d'eau-de-vie.

Il n'avait rien vu ; rires et plaisanteries avaient passé comme un bourdonnement autour de ses oreilles fermées.

Mais, en ce moment, il se fit un trépignement général, mêlé d'applaudissements et de clameurs si aiguës, que Fritz en tressaillit comme un homme qui s'éveille.

Il leva la tête lentement, et promena autour de lui ses regards stupéfiés.

Quand son œil tomba de loin sur le visage du chevalier, qui se dressait au-dessus de la foule, il y eut par tous ses membres un long frémissement.

— Toujours ! toujours ! murmura-t-il en cachant sa figure entre ses mains. Il me suit partout. J'ai beau boire, je vois bien qu'on ne peut pas oublier !

C'était Bouton-d'Or qui avait fait éclater cette dernière explosion d'allégresse. L'enfaut espiègle et hardie avait réussi à percer la foule ; d'un bond, elle s'était juchée sur la table, auprès du chevalier.

Mâlou restait en bas, prêt à servir de compère.

Bouton-d'Or prit une pose de danseuse et demeura immobile, caressant d'une main le menton du chevalier, de l'autre suspendant à deux pouces au-dessus du crâne chauve de Reinhold la perruque déplorablement fripée.

En bas, Mâlou montrait ce groupe à l'aide d'une queue de billard, et disait avec l'emphase des gens qui expliquent les salons de cire :

— Tableau tiré de la mythologie. Psyché retrouvant la perruque de l'Amour !

Bouton-d'Or excitée par son succès, qui était grand et se traduisait dans l'assemblée en hilarité convulsive, allait passer à un autre exercice ; déjà ses grands yeux pétillaient de maligne espièglerie ; il n'y avait pas de raison pour que la comédie prît un terme de sitôt.

Heureusement pour le pauvre chevalier, la gaieté de Johann, alors même qu'elle avait une source méchante, ne durait jamais bien longtemps. Il jouit de la détresse burlesque de son patron durant quelques minutes, puis il en eut assez.

L'idée des dix mille francs lui revint ; c'était plus qu'il n'en fallait pour le rendre sérieux.

Il perça la foule à son tour en jouant des coudes énergiquement, et se dirigea vers Mâlou.

A cet instant même, madame veuve Taburot, transportée d'une indignation légitime, quittait son trône et traversait la salle pour venir mettre le holà de sa personne et prononcer le *quos ego* au milieu de ses pratiques révoltées.

Secouru ainsi des deux côtés, Reinhold ne pouvait manquer d'avoir sa délivrance ; mais l'aide la plus efficace ne lui vint pas de la maîtresse de l'établissement. La foule était hors d'elle-même. Madame veuve Taburot, nonobstant la majesté de son bonnet à rubans et du journal vénérable qu'elle tenait à la main, aurait vraisemblablement perdu son éloquence.

Johann, au coutraire, n'eut besoin que de deux mots, dont l'un fut prononcé à l'oreille de Pitois et l'autre à l'oreille de Mâlou

Pitois quitta le bras de la duchesse ; Mâlou rengaîna une plaisanterie commencée et jeta sa queue de billard.

— C'est différent, grommela-t-il ; fallait le dire tout de suite.

Il ajouta, en se tournant vers Bouton-d'Or :

— Dégringole, toi, petite ; c'est fini de rire !

Bouton-d'Or perdit aussitôt son sourire espiègle et descendit avec une docilité d'esclave.

Quelques voix s'élevèrent dans l'assemblée pour protester contre ce brusque dénouement.

— Chut ! fit Blaireau.

Tout le monde se tut.

— Je savais bien, dit madame Taburot,

que si je quittais mon comptoir on se mettrait tout de suite à la raison. Mais qu'est-ce que c'est donc que ça qui vient troubler un établissement paisible?

Par *ça*, elle entendait le chevalier de Reinhold, que Bouton-d'Or venait de réintégrer dans sa perruque. Par établissement paisible, elle voulait désigner le propre cabaret des *Quatre Fils Aymon*.

— En voilà suffisamment, la mère, répliqua Mâlou; on va se tenir dans la réserve. Et quant à ce particulier, j'en réponds.

Madame veuve Taburot regagna son trône à pas lents.

Son aimable journal lui avait mis tant de jésuites dans la tête, qu'elle était tentée de prendre le chevalier pour un *socius* terrible et sa blouse pour une robe courte. Cette opinion la rendit circonspecte; elle savait trop qu'il est dangereux d'irriter ces hommes puissants et sournois, qui ont le choléra dans leur manche.

— Tâchez voir, dit-elle seulement par manière d'acquit, de ne pas réitérer vos bêtises!

Bonnet-Vert et Blaireau, cependant, avaient pris le chevalier entre leurs bras et l'avaient déposé sur un tabouret. En se sentant assis, le chevalier ouvrit son œil timidement et jeta un regard furtif à la ronde.

Johann, qui était derrière lui, se pencha contre son oreille.

— C'était histoire de rire, murmura-t-il; ne faites pas semblant d'être fâché. Nous tenons nos deux lurons et ça vaut bien un peu de peine.

Reinhold tâcha d'obéir et fit tous ses efforts pour sourire, ne fût-ce qu'un petit peu; mais le malheureux avait eu trop grande peur: sa crainte resta lisible sur son visage et il baissa l'œil de nouveau, pour ne point voir ses persécuteurs.

Mâlou et Pitois s'étaient assis à côté de lui; Johann vint se mettre en quatrième.

— La mère! cria Mâlou, du jamaïque première, et cacheté... Vivement!

On apporta une bouteille de rhum; Mâlou versa et mit sa main sans façon sur le genou du chevalier.

— Eh bien! mon vieux, dit-il, ça n'a pas l'air de vous avoir fait plaisir, ces petites gaudrioles? Il n'y a pourtant pas de quoi *renauder* (se fâcher).

— Faut pas se taquiner pour ça, ajouta Blaireau qui mit sa main noirâtre sur l'autre genou du chevalier.

Celui-ci les regarda en dessous tour à tour.

— Parlons raison... reprit Mâlou.

— C'est ça! interrompit Blaireau.

— Si tu bavardes toujours, toi, dit Mâlou, ça ne va pas marcher.

Pitois fit un signe d'assentiment docile et se renferma dans un modeste silence.

— Comme ça, poursuivit Mâlou, le père Johann dit que vous avez besoin de deux sans-peur pour *maquiller* (arranger) quelque chose, là-bas en Allemagne. Si c'est bien payé, ça nous va... Pas vrai, Blaireau?

Blaireau secoua la tête gravement.

— Ça veut dire: « Oui, » reprit encore Bonnet-Vert en traduisant pour l'usage de Reinhold le mouvement de son frère d'armes: c'est comme ça que Blaireau parle quand on l'a prié de se taire... C'est donc bien entendu, ça nous chausse. Dans notre position, il n'y a pas de mal à faire un petit voyage de santé à l'étranger; seulement, il faut convenir du prix: êtes-vous disposé à *billancher* (payer) comme il faut?

Reinhold en était toujours à faire effort pour se remettre du choc éprouvé.

Ce fut Johann qui répondit:

— Le *dâb* (maître) est rond en affaires, et vous n'aurez pas à vous plaindre de lui, mes garçons. Dites votre prix.

— Auparavant, papa Johann, il faudrait connaître...

— On ne peut rien dire de précis jusqu'à voir; ce sera suivant la chance... vous aurez peut-être trois semaines d'ouvrage, peut-être vingt-quatre heures. Il s'agit d'un petit bonhomme qui gêne...

— Et on veut l'extirper? demanda Mâlou.

— Juste.

— Diable! Et pour quand faudra-t-il être prêt?

— La chose n'aura pas lieu tout de suite; mais on voudrait vous voir dans le pays pour habituer les paysans à vos figures.

— Pour qu'ils nous reconnaissent après! dit Pitois en faisant la moue.

— Du tout! pour que vous n'ayez pas l'air de venir à notre remorque. Vous partiriez demain vers midi.

Les deux amis se regardèrent comme pour se consulter.

Pendant cela, les habitués des *Quatre Fils* avaient repris le cours de leurs occupations. Les uns buvaient, les autres jouaient; d'autres encore, continuant le bal interrompu, dansaient en chantant au milieu de la salle.

Madame veuve Taburot, arrivée à un endroit touchant, où un vieux scélérat de jésuite dévorait plusieurs petites filles et d'anciens militaires, pleurait à chaudes larmes dans son journal.

V

BONNET-VERT ET BLAIREAU

— Qu'en dis-tu, toi, Blaireau? demanda Mâlou après un assez long silence. Ça me paraît bien vif, ce que propose le papa Johann.

— C'est vrai qu'on n'aura pas beaucoup le temps de se retourner.

— Voyons!

— Dis ce que tu penses, toi, répliqua le prudent Blaireau.

— Dame!

— Le fait est...

— Je crois que, si on nous lâchait mille écus...

Johann fit un brusque haut-le-corps.

Le chevalier, qui commençait à se retrouver lui-même, remarqua ce mouvement et le prit pour une protestation énergique contre l'exigence des deux compagnons; — s'il avait relevé sa paupière, il aurait vu l'œil de Johann cligner à la dérobée, en regardant tour à tour Mâlou et Pitois.

Si bien qu'au lieu de faire le marché meilleur, ce dernier, averti par l'œillade de Johann, se montra moins facile.

— Trois millle *points* (francs)! s'écria-t-il. Est-ce qu'il nous prend pour des Danois, le papa Girafe? Trois mille points pour un voyage de long cours chez des sauvages! Ça ne serait pas payé! Il en faut au moins quatre mille.

Johann cligna encore de l'œil.

— Alors, ajouta Bonnet-Vert, mettons cinq mille pour arrondir.

— C'est chaud! dit Johann qui ne voulait pas déserter ostensiblement son rôle.

— C'est comme ça! répliquèrent les deux bandits en faisant au marchand de vins un petit signe qui voulait dire : « Honnête Johann, vous aurez votre commission là-dessus. »

Celui-ci ne pouvait pas céder tout de suite; il discuta, pour la forme, durant quelques instants encore; puis il se tut de l'air d'un homme fatigué de combattre.

— En définitive, mes petits *camaros*, conclut-il, je ne suis pas le maître... Si le *dâb* veut vous donner cinq mille points à chacun, ça le regarde.

Le *dâb* ne demandait qu'à s'en aller : il eût donné la somme rien que pour se trouver porté par magie ou autrement sur les coussins de son équipage.

Il fit un geste affirmatif.

Mâlou et Pitois saisirent chacun une de ses mains.

— Marché conclu! s'écrièrent-ils.

— Ah! ah! vieux Johann, ajouta Bonnet-Vert, le *dâb* n'est pas si dur que vous de moitié. Ça n'est pas bien, d'avoir voulu faire l'*arcasien* (le malin) avec de bons camarades!

— J'étais chargé des intérêts de monsieur,

réponait modestement le marchand de vins, et vous savez bien que je ne suis pas homme à laisser de côté mon devoir!

— Ça, c'est vrai, s'écrièrent à la fois les deux voleurs.

Reinhold continuait de faire la plus triste figure du monde. Sa mésaventure l'avait littéralement aplati. Ce lieu lui semblait tout plein de périls fantastiques; il était dans la position d'un homme qui se sentirait en équilibre au-dessus d'un précipice, et qui n'oserait ni regarder ni bouger.

La discussion calme qui venait d'avoir lieu à ses côtés n'avait point diminué son trouble, parce qu'il entendait toujours derrière lui ce railleur et menaçant murmure qui avait empli ses oreilles, au moment où il posait en Amour.

Il restait trop près de cette foule ennemie, qui l'avait si impitoyablement bafoué naguère, pour perdre ainsi sur-le-champ sa terreur.

Pendant le court silence qui suivit la conclusion du marché, il hasarda un timide regard du côté de Johann.

— Le *dâb* n'a pas l'air à son aise, dit Mâlou.

— Je crois qu'il voudrait bien *décoller le plafond* (s'esquiver), ajouta Pitois.

Johann but son verre de rhum et se leva.

— Ça peut se faire, dit-il; entre honnêtes gens, il ne faut qu'une parole; nous sommes d'accord.

— A peu près, répliqua Mâlou; reste à trinquer comme de vrais amis.

Il prit le verre plein du chevalier, et le lui présenta galamment.

— Bourgeois, dit-il en mettant le revers de sa main à son oreille, j'oserai vous offrir le coup de *gargari*.

Reinhold trempa ses lèvres dans le verre de rhum.

— Et puis, ajouta Pitois avec un sourire aimable, il y a les petites arrhes...

— Que vous faut-il? demanda Johann.

— La moindre chose, un chiffon de cinq cents à partager.

Le chevalier mit sa main sous sa blouse et prit dans la poche de son paletot blanc un riche portefeuille de chagrin à fermoir d'or qu'il ouvrit.

Ses doigts tremblaient.

Les deux échappés du bagne n'avaient pas assez d'yeux pour regarder ce portefeuille.

Reinhold en sortit un billet de cinq cents francs qu'il leur donna. Pitois et Mâlou purent remarquer que ce billet n'était pas seul.

Ils se confondirent en remerciements.

— Voilà un bon petit *dâb!* s'écria Mâlou en mettant les cinq cents francs dans sa poche. Il n'y a pas à dire, on se ferait hacher pour lui menu comme la chair à pâté! Pas vrai, Blaireau?

— Oh! fit Blaireau avec onction, on se *crêperait* (battrait) jusqu'à *pus soif!*

Le chevalier venait de serrer son portefeuille, et se préparait à prendre congé, lorsqu'une huée soudaine s'éleva tout à coup derrière lui dans la foule. Cette clameur fut suivie d'un profond silence.

Involontairement, Reinhold tourna la tête.

La cohue joyeuse s'était rangée sur deux files, laissant ouverte une large voie. Dans ce chemin, un homme s'avançait en chancelant.

Son visage barbu était d'une pâleur terreuse, et disparaissait presque complétement sous les mèches mêlées de ses cheveux.

Derrière ce voile, on voyait briller ses yeux fixes, qui avaient comme une lueur sanglante.

Il était ivre à ne pouvoir se soutenir; tout le monde s'inclinait ironiquement sur son passage, et les femmes s'amusaient à tirer les longs poils de sa barbe grise.

Il ne s'en apercevait point, et continuait sa marche pénible, qui menaçait chute à chaque pas.

— Voilà Fritz, dit Johann en s'adressant aux deux voleurs; mettez-le dans un coin à

cuver son eau-de-vie. Il ne faut pas qu'il s'en aille, j'ai à lui parler ce soir.

— Vous pourrez lui parler, répondit Mâlou; mais du diable s'il vous répond, mon brave; quand il a bu sa chopine d'eau-de-vie, il ne sait dire qu'une chose : « Je l'ai vu! je l'ai vu! »

— C'est égal, ajouta Blaireau, pour vous faire plaisir, papa Johann, nous allons vous le coller là-bas sous le *frotin* (billard).

Le chevalier, qui s'était regaillardi un peu à l'espoir de sa délivrance prochaine, avait pâli de nouveau en voyant s'approcher l'ancien courrier de Bluthaupt. Il recommençait à trembler.

Fritz n'était plus maintenant qu'à trois pas de lui. Il avait la tête basse et poursuivait laborieusement sa marche embarrassée.

Reinhold avait voulu se ranger pour lui livrer passage, mais ses jambes étaient de plomb.

L'ancien courrier de Bluthaupt fit un pas encore, puis un autre, et se trouva juste en face de Reinhold.

— L'Amour, rangez-vous! cria de loin la petite Bouton-d'Or.

Fritz, en ce moment, releva la tête pour reconnaître l'obstacle qui lui barrait le chemin.

A la vue de Reinhold, son corps se rejeta brusquement en arrière, tandis que ses bras s'avançaient comme pour repousser une effrayante vision.

— Ils vont se battre, dit une voix dans la foule.

— Ils vont boxer!

— Grand combat de la Chopine contre l'Amour! s'écria Bouton-d'Or en applaudissant des pieds et des mains par avance.

— Tâchez voir!... commença madame veuve Taburot.

Mais sa voix fut couverte par le tumulte renaissant.

Joueurs, buveurs et danseurs avaient quitté de nouveau leurs places pour voir de près cette lutte annoncée et qui promettait assurément un curieux spectacle.

On faisait cercle, les dames au premier rang.

Fritz et le chevalier, ainsi posés en face l'un de l'autre, avaient l'air de deux champions qui vont en venir aux mains; mais, à les considérer de près, on voyait sur leurs visages une terreur égale et poussée des deux côtés jusqu'à l'angoisse.

Les paupières du chevalier s'abaissaient pesantes et clouaient son regard au sol; Fritz, au contraire, avait les yeux grands ouverts, et ses prunelles dilatées semblaient vouloir sauter hors de leurs orbites.

Il regardait Reinhold : son front se ridait; ses lèvres remuaient convulsivement; ses cheveux se hérissaient sur son crâne.

— Faut-il l'emmener? demanda Mâlou à Johann.

— Tout à l'heure, répondit froidement le marchand de vin.

Mâlou se retourna vers Pitois.

— Attention au portefeuille! murmura-t-il.

— Ça va être dur! disait-on cependant parmi la foule.

— On va rire...

— Dix *jacques* (sous) pour l'Amour! proposa Bouton-d'Or.

— Tenus pour la Chopine! riposta la duchesse.

Fritz jeta autour de lui son regard effaré.

— Puisque le voilà, murmura-t-il d'une voix creuse, ce doit être l'enfer ici!

— Allons! dit Bouton-d'Or, peignez-vous comme des enfants bien gentils!

— Allons, l'Amour!

— Allons, la Chopine!

Fritz écarta lentement ses cheveux des deux côtés de son front, et se frotta les yeux comme un homme qui s'éveille.

La pensée confuse bourdonnait dans son cerveau, où il n'y avait que ténèbres.

— L'enfer! répéta-t-il. Tous ces gens sont des damnés... et lui, oh! l'assassin maudit! comme son cœur doit brûler

La foule s'agitait.

Fritz fit un pas en avant et mit ses deux mains sur les épaules de Reinhold, qui poussa un grand cri et s'affaissa sur le sol, comme si la foudre l'eût frappé.

En voyant tomber le chevalier, les habitués des *Quatre Fils* poussèrent une longue acclamation.

— L'Amour est battu, s'écria la duchesse: Bouton-d'Or, tu me dois dix *ronds!*

— Minute! répliqua l'enfant; voici la Chopine qui tombe; c'est manche à!

Fritz s'était appuyé en effet de tout son poids sur les épaules du chevalier : ce soutien lui manquant, il se balança durant une seconde en équilibre, puis retomba lourdement la face contre terre.

Un sommeil pesant l'accabla aussitôt; il ne bougea plus.

— Le voilà qui *casse une canne* (ronfle), dit Johann à Màlou; gardez-le-moi dans un coin. Maintenant faites *calleter* (disparaître) le *dàb*. Il en a tout ce qu'il peut porter.

Les deux amis, faisant assaut de zèle, se jetèrent à la fois sur le chevalier et l'enlevèrent dans leurs bras. La foule s'était amassée entre eux et la porte du billard; ils la percèrent en trois coups de coude et se trouvèrent bientôt dans la petite cour humide, décorée du titre de jardin.

Ils auraient pu déposer là le chevalier; mais ils tenaient sans doute à faire leur besogne en conscience. Ils portèrent Reinhold tout le long de l'allée noire, et ne l'abandonnèrent que sur la place de la Rotonde.

— Bonsoir, bourgeois! dit Màlou; une autre fois, vous nous donnerez pourboire.

— Brigands que vous êtes! murmura Johann à l'oreille de Pitois, je parie que vous avez fait votre main.

— Rien que le portefeuille, répondit Pitois.

— J'ai ma part!

— On verra.

Johann revint vers le chevalier et lui offrit son bras, dont le pauvre homme avait grand besoin.

— Attention à Fritz! cria de loin le marchand de vin aux deux parfaits amis qui étaient déjà dans la cour des *Quatre Fils*.

Ils rentrèrent au cabaret et déposèrent le courrier sous le billard, où il poursuivit paisiblement son somme.

Ensuite ils s'établirent devant leur bouteille de rhum, afin de dresser l'inventaire du portefeuille.

— Bonne soirée! dit Blaireau en caressant trois ou quatre billets de la Banque de France.

— Et de l'ouvrage! s'écria Màlou. Moi, je suis content de travailler en Allemagne

— Avec ça que le bausse est une personne qui ne nous fera pas banqueroute, bien sûr?

Johann avait nommé le chevalier aux deux bandits afin de leur donner confiance tout de suite et d'abréger les préliminaires.

Ils trinquèrent deux ou trois fois coup sur coup.

— Blaireau, dit Màlou, as-tu idée de ce que peut être ce petit bonhomme à qui nous aurons affaire là-bas?

— Quelque blanc-bec qui serre de trop près la femme du bausse, répondit Blaireau.

— Il n'est pas marié.

— Sa maîtresse, alors.

— Possible! mais je crois plutôt que c'est une affaire d'argent. La chose coûtera pas mal cher. Dix sacs pour nous, sans compter le Johann, qui ne me fait pas l'effet de travailler *à l'œil* (gratis)...

— Mettons vingt sacs!

— Eh bien! je dis qu'un homme comme le bausse ne jette pas comme ça mille napoléons par la fenêtre, pour l'histoire d'avoir une femme à lui tout seul...

Blaireau réfléchit un instant, puis il avala d'un trait son verre de rhum.

— Ça m'est égal, dit-il ensuite; s'il fallait toujours se creuser la *bobine*, ça n'en finirait plus. On nous donne une besogne, nous la faisons, ça suffit. En avant le violon!

— En avant la bombarde! répliqua Bonnet-Vert.

Ils se levèrent, joyeux de cœur et légers

de conscience, comme d'honnêtes garçons qu'ils étaient. La salle s'emplit de nouveau de sons cacophoniques. Blaireau prit le bras de la duchesse, Mâlou celui de Bouton-d'Or, et le bal recommença plus gai que jamais.

Le chevalier, cependant, regagnait le café de la *Girafe*, appuyé sur le bras de Johann.

— Quelles mœurs! disait-il d'un ton plaintif; croirait-on qu'il se passe dans Paris des choses semblables!

— Ça m'a toujours beaucoup étonné, répondit le flegmatique marchand de vin.

— J'ai cru qu'ils en voulaient à ma vie! Et ces créatures dangereuses! et ces faces de gibet!

— Je ne vous ai pas annoncé un salon du faubourg Saint-Germain.

— Et ce spectre! reprit le chevalier en frissonnant.

— Le pauvre Fritz... commença Johann.

Le chevalier s'arrêta.

— Pensez-vous qu'il m'ait reconnu? demanda-t-il.

— N'allez donc pas vous préoccuper de cela! répondit Johann en haussant les épaules; il est ivre comme une toupie, et, quand il n'est pas ivre, il est à moitié fou. Allons, allons, bausse, nous avons fait de bonne besogne ce soir! Voilà trois de nos hommes trouvés, et j'ai bon espoir d'en dénicher un quatrième.

— Vous n'avez pas prononcé mon nom, au moins?

— Du tout? pourquoi faire?

— Bien vrai?

— Foi d'honnête homme!

Le chevalier respira librement pour la première fois depuis deux heures.

Il monta, sans le secours de Johann, l'escalier tournant qui conduisait à l'appartement de ce dernier.

Quand il eut quitté sa blouse et sa casquette pour revêtir son costume habituel, il ne lui restait presque plus de traces d'émotion.

Tout glissait sur cette nature versatile.

Le chevalier était comme les enfants qui pleurent à chaudes larmes et qui rient de tout cœur avant que leurs yeux soient séchés.

— L'Amour! murmura-t-il avec un commencement de sourire; l'idée n'est pas mauvaise, ma parole d'honneur, et ces coquins-là ne manquent pas absolument d'esprit!

Il ôta son bandeau et arrangea sa perruque devant la glace.

— Malgré tout, reprit-il, je crois m'être conduit là-bas avec assez de fermeté. Il y a bien des gens qui auraient été effrayés de ce que je viens de voir. Mon Dieu! je puis bien vous le dire, Johann, je n'ai pas eu peur.

— Cela se voyait, monsieur le chevalier.

Reinhold refit le nœud de sa cravate et donna le dernier coup à sa coiffure.

— Eh bien, reprit-il, je ne suis pas trop mécontent de ma soirée. Tout cela marche, et, cette fois-ci, ce sera bien le diable si le petit coquin nous échappe encore. Bonsoir, Johann. Je vais aller faire un bout de cour à la mère de ma prétendue. Continuez à vous occuper de l'affaire, et, s'il y a quelque chose de nouveau, vous viendrez à l'hôtel demain matin.

Le chevalier regagna son équipage, qui l'attendait toujours devant Sainte-Élisabeth.

Il eut la jouissance de se dire, en voyant son cocher et son laquais transis de froid :

— Ces coquins-là m'ont cru en bonne fortune!

Johann, après avoir donné un coup d'œil à son propre établissement, retourna aux *Quatre Fils Aymon* pour achever sa tâche, et surtout pour savoir ce qui lui revenait dans l'affaire du portefeuille.

FIN DU PREMIER VOLUME

LE

FILS DU DIABLE

OU

LES TROIS HOMMES ROUGES

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

PAR

PAUL FÉVAL

TOME SECOND

F. ROY, Libraire-Éditeur, 222, boulevard Saint-Germain

—

PARIS

LE

FILS DU DIABLE

OU

LES TROIS HOMMES ROUGES

TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

QUATRIÈME PARTIE

LE CABARET DES FILS-AYMON

(Suite.)

CINQUIÈME PARTIE

LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ

SIXIÈME PARTIE

LES BATARDS DE BLUTHAUPT

SEPTIÈME PARTIE

LE BARON DE RODACH

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



— Monte, dit Polyte, et dépêche-toi ; moi, je vais t'attendre ici. (Page 8, col. 2)

QUATRIÈME PARTIE

LE CABARET DES FILS AYMON

(SUITE)

VI

POLYTE

En sortant du cabaret de *la Girafe* pour aller faire la digestion sur les boulevards, le brillant Polyte passa devant Johann et le chevalier, sans les apercevoir. Ce n'était point aux petits bourgeois du Temple qu'il pouvait songer en ce moment ; il avait presque dîné deux fois ; sa canne à pomme dorée faisait le moulinet d'elle-même dans sa main ; son

chapeau s'inclinait à la mauvais sur son oreille, et il mâchait un cure-dents de cet air vainqueur qui parle hautement de truffes et de champagne. Il n'avait mangé que beaucoup de veau.

Mais il aimait le veau.

Il allait le nez au vent et touchait à peine la terre. A quelques pas de la rue de Vendôme, sa marche fut arrêtée brusquement. Il venait de heurter un individu arrêté sur le trottoir, qui se rangea sans mot dire et céda la place d'un air humble.

L'individu heurté ne releva point sa tête baissée tristement; ses bras tombaient le long de son corps; on ne voyait point son visage, caché sous cette pauvre casquette, commune aux commissionnaires et aux joueurs d'orgue ambulants.

D'instinct, la vaillante canne de Polyte se releva terriblement; dans un litre de vin à douze sous, il y a des idées de bataille; mais la canne de Polyte retomba sans avoir frappé.

Le pauvre diable, qui continuait son chemin lentement et d'un pas pénible, avait l'air brisé par la douleur; or, en ces quartiers, c'est la douleur physique qui règne; le long de ces rues détournées, il n'est pas rare de trouver des malheureux chancelant sous l'angoisse de la faim.

Polyte s'arrêta.

Le plus charmant de nos artistes, l'observateur inépuisable qui met plus de philosophie dans un coup de crayon et plus d'esprit dans une seule ligne qu'il n'en faudrait pour défrayer un gros livre, Gavarni a dit, d'après un chansonnier fameux : « Le plaisir rend l'âme si bonne! »

Absolument parlant, la pensée est peut-être discutable. Elle devient axiome, si on l'applique aux plaisirs de l'estomac, quand l'estomac fonctionne avec aisance et promptitude.

Or tous les Polytes du monde, qu'ils soient époux de reines ou favoris de mercières sur le retour, sont forcés d'avoir un excellent estomac. C'est là une des qualités les plus indispensables de l'emploi.

Polyte avait mangé raisonnablement chez Batailleur et consommé vingt-cinq sous à *la Girafe. La Girafe* donne immensément de choses pour vingt-cinq sous!

Polyte avait en ce moment l'âme très-bonne; il daigna se retourner et regarder le pauvre passant. Il reconnut en lui un de ses anciens camarades d'enfance, un condisciple de l'école mutuelle.

— Tiens! tiens! se dit-il, c'est Jean Regnault! comme on se perd de vue! et comme la chance sépare les hommes! Me voilà devenu un monsieur; j'ai une position; je suis bien habillé; un jour ou l'autre, je dois faire fortune, c'est évident. Lui, au contraire, il a gardé la veste courte et la casquette, il est resté peuple. Tout ça dépend des caractères. Il faut bien qu'il y ait du petit monde!

Polyte, comme on le voit, avait en lui l'étoffe d'un moraliste.

— C'est égal, reprit-il, c'était un bon enfant autrefois. Il a l'air drôlement vexé; ça lui fera peut-être plaisir de revoir un ancien.

Il fit quelques pas en redescendant la rue du Puits.

— Ohé! Jean! cria-t-il. Petit-Jean! comme tu passes fier à côté des amis!

Jean Regnault n'entendait pas, il poursuivait son chemin, tête baissée.

Polyte courut après lui et le prit par le bras.

— Eh bien! eh bien! dit-il, es-tu devenu sourd, Petit-Jean?

Celui-ci s'arrêta enfin et leva les yeux d'un air étonné. Au premier aspect, il ne reconnut point son camarade d'école. L'hé-

sitation qu'il montrait fit sourire Polyte et le flatta très-évidemment.

— Tu ne me remets pas, mon petit? prononça-t-il d'un ton protecteur en relevant sa cravate affaissée. Je conçois ça, on prend de la taille. Et puis, faut dire que j'ai un peu changé de manières. Mais je n'en suis pas plus fier pour cela, mon bonhomme. Une poignée de main, vivement!

La figure de Jean Regnault, qui était chargée de tristesse, s'éclaira pour un instant; il eut presque un sourire.

Polyte et lui avaient été grands amis autrefois.

— Comme te voilà devenu beau! murmura-t-il. J'aurais passé auprès de toi sans te reconnaître!

Le protégé de madame Batailleur caressa ses gants demi-propres, et dit :

— Je crois bien!

Le regard de Jean le parcourut de la tête aux pieds.

— Au temps où nous nous connaissions, Polyte, reprit-il avec un gros soupir, nous étions heureux!

— Tu trouves, toi, mon bon? Eh bien! pas moi!

— C'est vrai, poursuivit Jean ; ce que les uns regrettent comme du bonheur, les autres voudraient l'oublier. On dirait que tu es riche?

— Oh! oh! fit Polyte, riche n'est pas le mot, mais je suis légèrement à mon aise.

— Tu as une place?

— Et une crâne! Mais d'où sors-tu donc, mon petit, si tu ne sais pas que je suis avec madame Batailleur?

— Ah! fit Jean.

Cette exclamation n'impliquait ni étonnement ni répugnance. Jean Regnault était un honnête cœur; il n'y avait en lui que de bons instincts, et l'honneur, qu'il comprenait sans le savoir, l'eût gardé personnellement contre toute action honteuse; mais, chez autrui, le vice ne le surprenait point. Il vivait, depuis son enfance, dans un milieu où la morale inconnue ou faussée admet d'étranges accommodements; il voyait autour de lui l'infamie acceptée et admise jusque dans la vie de famille.

A Paris, les mœurs populaires sont ainsi faites : le vice s'y arrange tranquillement et s'y fait une bonne place. Les mots et les idées tournent. De même que l'honneur commercial ressemble peu à l'honneur chevaleresque, de même la vertu se modifie et se transforme jusqu'à devenir, dans certaines classes de notre société, un absurde et hideux contre-sens. Ce qui s'appelle ainsi, c'est le vice organisé, paisible, payant son loyer, montant sa garde.

Le vice légal, qui se montre bonnement et qui arrive à cette extrémité monstrueuse d'avoir la paix de la conscience!

Ces gens ont un Évangile négatif : tout ce que le Code ne punit point expressément est le *nec plus ultrà* du moral. Encore discutent-ils les menaces du Code, qu'ils trouvent aveugles et sévères!

Le mariage est pour eux une exception, un luxe; ils s'accouplent au hasard; ils jettent dans les boues de Paris, sans remords aucun, cette multitude de misérables enfants qui, plus tard, vont peupler les bagnes et fournissent des acteurs aux drames aimés de la cour d'assises.

Ces gens ne sont pas le peuple (que Dieu nous garde de le dire! mais ils forment une immense minorité dans la capitale des lumières. Ils n'habitent pas un quartier spécial : ils sont dans tous les quartiers, ils appartiennent nominalement à toutes les religions.

Quelques-uns, assis sur de hauts degrés de l'échelle sociale, sont ainsi par système; on les appelle, ma foi, des philosophes! Le

plus grand nombre a, du moins, l'excuse de l'ignorance et de la misère.

Qui oserait nier ces choses? Certaines familles, bien meublées et bien logées, poussent la naïveté de l'infamie jusqu'à pleurer comme perdue l'enfant qui s'est mariée avec un homme pauvre, tandis qu'elles citent avec orgueil cette autre enfant possédant équipage et cachemire, parce que sa jeunesse fut avantageusement escomptée.

Cette nuit profonde se fait jusque dans le cœur des mères!

De tous les quartiers de Paris, celui du Temple, qui s'adonne presque exclusivement aux petits commerces usuraires et à tous les genres de gain peu licite, est assurément le moins gardé contre la honte; il est pauvre; il a le voisinage dissolvant des bals et des théâtres; sa voie est l'usure séculaire; la récompense de ses labeurs est l'orgie de la Courtille.

Il y a certainement dans le Temple un très-grand nombre d'honnêtes gens; mais leur honnêteté ne peut avoir ces *haines vigoureuses* dont parle Molière; ils s'accoutument, ils tolèrent, ils acceptent. Le vice n'est point à eux, mais ils se frottent au vice sans répugnance et par nécessité de vivre.

Jean Regnault était d'une famille où, de père en fils, l'honnêteté semblait un héritage. Il n'y avait jamais eu qu'une tache dans cette maison de braves gens, et la faute d'un seul avait été cruellement expiée par la famille entière. Mais les Regnault avaient des voisins; Jean, depuis son enfance, était habitué aux histoires du Temple. Il savait les mœurs des marchandes : Jean ne devait pas plus s'étonner de voir un adolescent aux prises avec l'âge mûr de madame Batailleur, que de voir une jeune fille présentée à un monsieur de cinquante ans et « comme il faut ». Les deux choses rentrent dans l'acception de ce mot, qui fait la joie des fabricants de vaudevilles et qui est le plus impudent des euphémismes : une *connaissance honnête*.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que Jean serait mort avant de tomber lui-même jusque-là.

— Voilà ma place, reprit Polyte en activant le moulinet de sa canne : bien boire, bien manger, bien dormir, une toilette assez agréable, de temps en temps le spectacle, le bal à discrétion, et rien à faire.

Il regarda Jean pour voir s'il l'avait fasciné.

Jean, distrait un moment par la rencontre de son ancien camarade, retombait dans sa tristesse morne.

— Que dis-tu de ça, toi? demanda brusquement Polyte; ça te chausserait, n'est-ce pas, mon petit?

Jean ne répondait point.

Polyte lui secoua le bras et l'attira jusque sous un réverbère.

— Mais comme tu es changé, mon bonhomme! s'écria-t-il avec une nuance de véritable intérêt; tu es pâle comme un mort; tes yeux sont rouges. Es-tu malade?

Jean secoua la tête.

— Alors tu es amoureux! reprit le lion du Temple. Vous autres, jeunes premiers candides, qui ne connaissez pas la vie, vous prenez les femmes au sérieux; en plein XIXe siècle, si on a vu des petitesses pareilles! Voyons, n'est-ce pas que j'ai deviné, mon vieux?

Jean secoua encore la tête.

— Ce qu'il y a de sûr, poursuivit Polyte, c'est que tu n'es pas énormément bavard! Allons, mon bonhomme, déboutonne-toi un peu avec un ancien. Qui sait? je pourrai peut-être te tirer de peine! on a vu des choses plus drôles que ça!

Au lieu de répondre, Jean mit son front entre ses mains.

— C'est donc bien dur! murmura le dandy avec une sorte d'effroi.

Un sanglot souleva la poitrine de Jean; ses deux mains retombèrent, et Polyte vit son visage inondé de larmes.

Cette douleur le frappa beaucoup plus vivement qu'on n'aurait pu s'y attendre. Il demeura tout interdit et ne trouva plus de paroles.

Ce fut Jean qui rompit le premier le silence.

Quelques mots tombèrent de sa bouche, pénibles et embarrassés; Polyte écoutait. Jean s'anima peu à peu; le plaisir mélancolique qu'éprouvent à s'épancher les âmes blessées prenait insensiblement le dessus; il raconta sa douloureuse histoire, la venue des recors dans la maison, le danger qui pesait sur la mère Regnault et l'impossibilité où il se trouvait de satisfaire son créancier impitoyable.

A mesure qu'il parlait, les traits fades et grossiers du dandy de bas ordre prenaient une expression d'intérêt croissant; sa figure, qui n'avait ordinairement d'autre caractère qu'une épaisse insouciance, arrivait à peindre de véritables émotions.

— Si c'est possible! grommelait-il de temps en temps; faire du mal comme ça à une pauvre bonne femme!

Lorsque Jean eut fini, Polyte ferma son poing avec colère, et frappa violemment le pavé du bout de sa canne.

— Et c'est ce coquin de Johann qui fait tout cela! s'écria-t-il. Si j'avais su, du diable si je lui aurais porté mes vingt-cinq sous tout à l'heure! Quant au bausse, il paraît que c'est un fameux sans-cœur tout de même, car elle est vieille, vieille! n'est-ce pas, la mère Regnault, Petit-Jean?

— Oh! oui, elle est bien vieille! et la prison la tuera!

— Quant à ça, mon bonhomme, la prison ne tue personne. On fait de drôles de noces à Clichy, sais-tu bien?

— Tu n'y penses pas, mon Dieu! ma pauvre grand'mère!

— C'est juste, ça ne sait pas nocer, répliqua Polyte avec un léger sentiment de dédain; mais, Dieu de Dieu! s'écria-t-il aussitôt après, faut-il que je sois gueux comme un rat! Je n'ai que mes effets, moi, vois-tu! Ah! si j'avais seulement fait des économies!

Il fouilla dans les deux goussets de son gilet et en retira deux pièces de trente sous.

— Il y a bien ma chaîne d'or, poursuivit-il en pesant ce bijou, dont l'apparence était magnifique; mais c'est du cuivre...

Jeau lui tendit la main.

— Merci, mon pauvre Polyte, dit-il; je vois bien que tu as toujours un bon cœur, mais tu ne peux rien pour moi.

— Minute! répliqua le dandy, on peu consommer un franc cinquante à l'estaminet. Pendant ce temps-là, les idées viennent.

— Je n'ai pas le cœur à cela, murmura Jean.

— Ça, c'est selon les tempéraments. Moi, un verre de quelque chose me fait toujours plus de bien que de mal. Mais cherchons ici, puisque tu le veux. Voyons, combien te faudrait-il en tout?

— Avec les frais, ça va bien maintenant à plus de huit cents francs.

— Huit cents francs! répéta Polyte. Si je demandais la somme à Joséphine, elle me mettrait bien huit cents fois à la porte!

Il regarda tour à tour son pantalon, son gilet et son habit.

— Tout ça vaut trente francs, murmura-t-il, au plus juste prix. Reste sept cent soixante et dix points à trouver.

Le côté comique de cette scène disparaissait sous l'émotion des deux interlocuteurs. Jean était attendri puissamment et serrait la main de Polyte avec reconnaissance.

— Ce n'est pas tout ça! s'écria celui-ci. J'ai beau chercher, je ne trouve rien.

Il resta, durant quelques secondes, immobile, tortillant les mèches pommadées de ses cheveux et rongeant la pomme de sa canne.

Tout à coup il ôta son chapeau et fit une gambade sur le pavé.

— Ne m'as-tu pas dit que tu avais une centaine de francs? s'écria-t-il avec autant de joie que s'il eût découvert une mine d'or.

— Cent vingt francs, répliqua Jean Regnault.

— Eh bien, mon bonhomme, poursuivit Polyte en le prenant par la taille et en commençant une polka, Johann nous est inférieur! Nous nous moquons du bausse! Nous nous fichons de la prison! Toutes nos dettes sont payées en grand! Et nous aurons bien encore quelques *croix* de reste pour déjeuner demain matin aux *Vendanges!*

VII

CENT VINGT FRANCS

Ces promesses tenaient de la féerie : le pauvre Jean Regnault, tout simple qu'il était, hésitait à y croire; mais Polyte parlait avec tant de chaleur; son enthousiasme était si vrai; il semblait si profondément convaincu!

Jean restait devant lui, bouche béante, l'interrogeant du regard et n'osant parler, de peur de retarder l'explication espérée.

— Ah! nous y sommes! disait Polyte qui ne se possédait pas de joie; on a eu de la peine à y venir, mais on y est! Va me chercher tes cent vingt francs, mon fils, et je te garantis qu'avant minuit nous avons un billet de mille!

— Comment feras-tu? demanda Jean.

— Ce n'est pas moi qui ferai, c'est toi. Je te donnerai seulement la poudre de perlimpinpin et la manière de s'en servir.

— Est-ce que tu plaisanterais? demanda Jean tristement et avec un accent de reproche.

— Non pas! s'écria Polyte, ma parole sacrée! J'ai trouvé le moyen, et le moyen est bon.

— Mais enfin?

Le lion du Temple se campa en face du joueur d'orgue et mit ses deux mains sur la poignée de sa canne.

— Tu n'aurais jamais songé à cela, toi, Jean? dit-il d'un air de triomphe; et pourtant c'est simple comme bonjour! le trente-et-quarante n'est pas fait pour les chiens!

— Le trente-et-quarante!... répéta Jean chez qui ces deux nombres accouplés n'éveillaient aucune espèce d'idée.

— Tu as appris le mot tout de suite, mon petit, poursuivit Polyte; c'est déjà bon signe. Le trente-et-quarante est un jeu de cartes qu'on appelle comme ça, parce que... Enfin, n'importe! C'est toujours un jeu qui n'est pas usité parmi les personnes du commun. C'est facile et ça va vite. Avec cent francs seulement, tu auras ton affaire dans une demi-heure.

Le joueur d'orgue l'avait écouté jusqu'au bout. Il attendit deux ou trois secondes encore, puis il baissa la tête.

— Et c'est là ton idée? murmura-t-il avec découragement.

— Un peu, mon fils.

— Tu n'as pas d'autre espoir que celui-là?

— Comme c'est bête, s'écria Polyte, les gens qui n'ont pas vécu! Ça parle à tort et à travers! Puisque je te dis, moi, que c'est une affaire sûre.

— On peut perdre, pourtant...

— Jamais!

Le pauvre Jean désirait trop passionnément cette somme qu'on lui promettait, pour être bien difficile à persuader; cependant sa raison droite et son bon sens se révoltaient contre cette assertion dénuée de toute vraisemblance.

Bien qu'il ne fût pas joueur, il ne pouvait ignorer que tout jeu implique la possibilité de perte.

Polyte s'indignait à le voir mettre si peu d'empressement à se réjouir.

— C'est étonnant! grommelait-il avec mauvaise humeur; c'est dans le pétrin jusqu'au cou et ça fait des façons pour se tirer de presse! As-tu tes cent vingt francs sur toi?

— Non, répondit Jean, ils sont à la maison.

— A ta place, moi, mon bonhomme, je serais déjà parti en double et j'aurais été chercher le magot.

Jean ne bougeait pas.

Polyte le prit par les épaules et lui fit faire quelques pas dans la direction du marché; le joueur d'orgue se laissa entraîner d'abord, puis il opposa de la résistance et s'arrêta.

— Je ne veux pas aller chercher les cent vingt francs, murmura-t-il avec une sorte de honte.

— Pourquoi cela?

— Parce que, si ma pauvre grand'mère va en prison, elle aura grand besoin de cet argent.

— Mais tu n'as qu'à vouloir pour empêcher ta grand'mère d'aller en prison.

Jean découvrit son front qui brûlait, et tortilla sa casquette entre ses doigts.

— Jean, mon pauvre Jean, dit Polyte en colère, j'ai bonne envie de t'envoyer au diable voir si j'y suis, mais il faut avoir un peu de patience avec les amis. Écoute, c'est une chose connue, il y a plus de cinq cent mille personnes qui me l'ont dit, et toutes des personnes comme il faut : la première fois qu'on tente la carte, on gagne toujours.

Le dandy parlait d'un ton de conviction profonde; Jean se sentait ébranlé malgré lui.

— Pourquoi la première fois plutôt que les autres? demanda-t-il encore pourtant.

Polyte haussa les épaules et le regarda en souveraine pitié.

— Que veux-tu que je te dise? s'écria-t-il. « Je ne peux pas t'expliquer cela, moi! c'est des choses au-dessus de ta portée; tu ne me comprendrais pas. Pour saisir ça, vois-tu bien, il faut avoir été un peu dans la société. Mais, voyons, as-tu confiance en ton vieux Polyte?

— Je crois que tu as envie de me tirer d'embarras, répondit Jean; mais...

— A bas les *mais!*... je n'en veux pas. Si tu as confiance en moi, ma parole doit te suffire. Eh bien, aussi vrai comme voilà un bec de gaz, je suis certain de ce que je dis : la première fois qu'on joue, on gagne; ça ne fait pas un pli!

— Si je le croyais!... commença le joueur d'orgue à demi persuadé.

— Dieu de Dieu! interrompit Polyte, est-il entêté, ce garçon-là! Moi qui te parle, j'en ai fait l'expérience. La première fois que j'ai touché une carte, j'ai gagné plein mes poches de pièces de cent sous, avec deux francs cinquante que j'avais. Juge de ce qu'on peut faire avec cent francs.

— C'est pourtant la vérité, pensa tout haut le pauvre joueur d'orgue.

— Quant à perdre dans ce cas-là, poursuivit Polyte dont l'éloquence s'échauffait, ça ne s'est jamais vu, au grand jamais! Et réfléchis donc un petit peu, mon bonhomme! quand la mère Regnault s'éveillera demain matin, et qu'elle verra de l'argent sur sa table de nuit, comme elle sera contente!

— Mon Dieu! mon Dieu! si ça se pouvait!

— Comme elle joindra ses mains, la pauvre vieille femme! comme elle remerciera le bon Dieu!

Le souffle de Jean s'embarrassait dans sa poitrine, tant il était puissamment ému à l'idée de cette joie.

— Tu seras auprès de son lit, toi, poursuivit encore Polyte; tu te cacheras dans quelque coin; tu la regarderas pleurer et rire.

Jean avait de grosses larmes sur sa joue.

— Et puis, acheva Polyte, tu t'approcheras petit à petit, bien doucement sur la pointe des pieds, tu iras te mettre auprès de son chevet, elle t'embrassera!... comme vous serez heureux!

Jean posa ses deux mains sur sa poitrine qui haletait.

— Ma mère! murmura-t-il, ma pauvre bonne mère! Oh! tu ne voudrais pas me tromper, Polyte! Je te crois et je veux suivre tes conseils.

Le dandy frappa dans ses mains, comme s'il eût remporté une grande victoire; il mit le bras de Jean sous le sien et l'entraîna vers la place de la Rotonde.

— Ce n'est pas malheureux, dit-il en changeant de ton. Allons chercher l'argent bien vite et menons la chose en deux temps!

Il ne leur fallut pas plus d'une minute pour descendre la rue de la Petite-Corderie et gagner l'allée étroite qui conduisait à la pauvre demeure des Regnault.

— Monte, dit Polyte, et dépêche-toi; moi, je vais t'attendre ici.

Le joueur d'orgue entra précipitamment dans l'allée, et Polyte se mit à faire les cent pas devant la porte.

En traversant la cour, Jean ne donna pas même un regard aux fenêtres de Hans Dorn, tant il était absorbé par l'espoir qu'on venait de faire naître en lui. Il y avait de la lumière chez Hans Dorn; les rideaux de grosse mousseline retombaient le long des carreaux et laissaient voir les chambres éclairées.

Sur ce fond demi-transparent, quelques ombres venaient se dessiner tour à tour : on aurait pu distinguer aisément la silhouette mignonne de Gertraud et la taille plus déliée d'une autre femme.

Il y avait un homme avec elles. Pour être bien certain que ce n'était point le bon marchand d'habits Hans Dorn, il suffisait de regarder l'ombre projetée sur le rideau.

Cette ombre reproduisait une taille fine et hardie, une tournure de charmant cavalier.

Jean ne vit rien de tout cela; il monta quatre à quatre les marches vermoulues de l'escalier, et se trouva bientôt devant la porte de sa mère.

La porte ne fermait qu'au loquet; mais Jean s'arrêta, comme s'il n'eût point osé franchir le seuil.

En quittant Polyte, il était tout feu; quelque chose le poussait en avant; il y avait en lui de la foi et de l'enthousiasme; mais les quelques secondes employées à traverser l'allée et la cour avaient suffi pour le refroidir. Au lieu de pousser la porte, il demeura longtemps immobile sur l'étroit palier; une main



Non, monsieur, dit Gertraud qui baissa les yeux sur sa broderie.

mystérieuse l'attirait en arrière ; il doutait. Pour la première fois de sa vie, il s'effrayait à la pensée de voir sa mère et son aïeule.

Quand il souleva enfin le loquet, ce fut avec cette brusquerie de l'homme qui brûle ses vaisseaux et met un voile volontaire sur sa conscience.

Il entra. La grande chambre nue était éclairée par les restes d'une chandelle qui achevait de consumer sa mèche longue et inclinée. Les trois quarts de la pièce étaient dans l'ombre ; la lueur, faible et inégale, s'absorbait dans les murailles sombres. Çà et là seulement, un objet dont la forme ne se distinguait point sortait vaguement de la nuit.

Quand la cendre amassée au bout de la mèche venait à tomber d'elle-même, la chandelle, ranimée pour un instant, jetait quelques éclairs plus vifs ; l'œil cherchait alors quelque chose et ne trouvait rien. C'était le vide, l'indigence arrivée à son période suprême. On avait tout vendu, pièce à pièce : il ne restait plus que la serpillière grise de la fenêtre et la couverture amincie qui s'étendait sur le grabat.

En entrant, le joueur d'orgue n'entendit

aucun bruit dans la chambre. Un instant, il put croire que la maison était déserte ; mais son regard, qui s'était tourné tout de suite vers le lit, distingua, aux lueurs mourantes de la chandelle, une masse sombre et confuse qui tranchait sur le blanc de la couverture.

Il s'approcha sur la pointe des pieds. A mesure qu'il approchait, son oreille saisissait le bruit de deux respirations pénibles et oppressées.

— Elles dorment, se dit-il, toutes deux; je vais pouvoir !...

Il redoubla de précaution et parvint jusqu'au grabat, sans avoir fait le moindre bruit.

La masse noire, aperçue de loin, était un groupe immobile et endormi, composé de l'aïeule et de sa bru Victoire.

La vieille femme était à moitié couchée sur la couverture ; ses pieds pendaient en dehors du lit ; sa tête se renversait sur l'oreiller. Elle sommeillait, les yeux entr'ouverts et la bouche béante.

Ce n'était point du repos, c'était une sorte d'insensibilité lourde que secouaient à l'improviste de douloureux tressaillements.

La mère Regnault n'avait point changé son costume des grands jours : elle était revenue de l'hôtel de Geldberg, épuisée et presque anéantie ; elle s'était assise sur son lit et n'en avait plus bougé.

Aux questions tendres et pieuses de Victoire, elle avait répondu par le silence.

Une seule fois sa bouche s'était ouverte : c'avait été pour adresser à Dieu une prière où était mêlé le nom de son fils.

Elle n'avait point raconté ce qui s'était passé à l'hôtel ; elle n'avait point dit la dureté barbare de Jacques ; elle avait voulu cacher son martyre.

Durant cette longue soirée, ses yeux éteints n'avaient pas trouvé une larme.

Maintenant que la fatigue l'avait vaincue, son sommeil ressemblait à la mort.

Ses traits vieillis et tirés gardaient, dans l'anéantissement de son être, leur expression de navrante angoisse. Sa pâleur avait des teintes plombées ; ses paupières, perdues dans leurs orbites creuses, semblaient attendre la main chrétienne qui ferme les yeux des morts.

Son souffle, faible, sifflait tout bas dans sa gorge ; ses cheveux blancs s'échappaient de son bonnet et mêlaient leurs mèches autour de sa face amaigrie.

Auprès d'elle, Victoire était agenouillée sur la terre; sa tête s'appuyait contre la couverture, que ses larmes avaient baignée.

Le sommeil l'avait évidemment surprise au milieu de son devoir pieux ; elle avait dû s'interrompre à moitié d'une consolation entamée en voyant la mère Regnault succomber enfin à la fatigue; puis elle n'avait plus osé bouger, de peur de troubler ce sommeil qui était une trêve aux douleurs de la pauvre aïeule.

On ne voyait point son visage, qui s'appuyait à la couverture ; ses mains, qui pendaient sous elle, restaient jointes et gardaient l'attitude de la prière.

C'était un tableau triste et tout plein de désolation. Le visage de Victoire n'avait pas besoin de parler ; sa pose seule semblait dire toute l'immensité de sa détresse.

Quant à la vieille femme, la lumière jouait dans les rides de sa face et montrait son agonie.

Jean s'était arrêté à deux pas du lit ; il voyait tout cela ; il avait le cœur brisé.

En ce moment, il oubliait le motif de sa venue et ne savait plus que Polyte l'attendait au dehors.

Il ne savait plus rien ; sa pensée s'arrêtait ; ce désespoir muet et sans bornes agissait sur lui comme une contagion.

Il tomba sur ses genoux à côté de sa mère. Machinalement, sa tête brûlante voulut se cacher dans les couvertures ; mais il se redressa en frissonnant : son front avait touché l'humidité froide des larmes.

Il se remit debout et chercha ses idées dans son cerveau. La conscience de ce qu'il allait faire lui revint, et il se pencha au-dessus du lit pour tâter la robe de l'aïeule.

Victoire s'agita faiblement dans son sommeil, et sa poitrine courbée rendit un soupir.

Jean recula épouvanté.

— Mon Dieu! murmura-t-il en pressant son cœur à deux mains, comme je tremble! Est-ce donc un crime que je vais commettre?

Il baissa la tête et resta un instant immobile.

Puis il reprit, comme pour se forcer à oser :

— Il le faut! elles souffrent trop! Il n'y a que moi au monde pour les secourir!

Il fit un pas en avant; mais il se ravisa tout à coup et tourna la tête vivement vers le coin le plus obscur de la chambre.

— Geignolet! pensa-t-il.

Au lieu de s'approcher du lit, il traversa la pièce et gagna l'angle où l'idiot dormait d'ordinaire.

Il n'y avait personne sur le maigre matelas qui lui servait de couche.

— Geignolet n'est pas là! pensa Jean; elles dorment toutes deux! Mon Dieu, est-ce vous qui m'ouvrez cette voie, et vais-je les sauver?

En ces moments d'émotion profonde, l'âme, plus naïve, cherche partout des augures. Jean se disait que le ciel aplanissait les obstacles au-devant de lui, et il prenait espoir.

Il revint vers le grabat, et chercha de nouveau dans les plis de la robe de l'aïeule la poche où devait se trouver la petite bourse de Gertraud.

Quoique son intention fût pure et bonne, sa main tremblait toujours. Ceux qui l'eussent aperçu en ce moment l'auraient pris pour un malfaiteur.

Son émotion le rendait maladroit; il chercha longtemps. Pendant qu'il cherchait, le moindre mouvement de sa mère ou de son aïeule mettait le comble à son trouble et lui donnait envie de fuir.

Malgré ses précautions infinies, la vieille femme sentait en quelque sorte sa présence, car elle commençait à s'agiter et ses lèvres remuaient.

Le joueur d'orgue épiait ces signes d'un prochain réveil et il se hâtait; plus il se hâtait, plus ses mains embarrassées se perdaient dans les plis de sa robe.

Dans le sentiment qu'il éprouvait, il y avait de vagues craintes et comme un remords; la colère impatiente vint s'y mêler. De grosses gouttes de sueur mouillaient ses tempes.

Au moment où il commençait à désespérer, sa main sentit une ouverture dans l'étoffe de la robe et toucha l'or convoité à travers les mailles de la bourse de soie.

Il tenait sa proie; mais il ne pouvait s'en saisir encore : une des extrémités de la bourse était, en effet, engagée sous le corps de la vieille femme, et il fallait l'en arracher.

C'était un travail de patience. Jean se prit à tirer doucement, doucement; la bourse ne cédait point, et l'aïeule allait s'éveiller.

Sa tête roulait sur l'oreiller, tandis que des paroles inintelligibles tombaient déjà de sa lèvre.

Ses bras allaient dans le vide; on eût dit qu'ils cherchaient à presser un être cher.

— Mon fils! mon fils! murmura-t-elle enfin d'une voix étouffée, ne me tue pas! je suis ta mère!

Jean ne savait trop si ces paroles s'appli-

quaient à lui; sa tête se perdait, il sentait qu'il n'avait plus qu'un instant, et il tirait plus fort.

— Mon fils ! oh ! mon fils ! disait la vieille femme en s'agitant et en pleurant dans son rêve, je t'en prie, laisse-moi mon dernier espoir !

Jean n'avait plus guère de courage, parce qu'il appliquait ces mots aux cent vingt francs de la bourse.

Un coup d'œil jeté sur la figure de l'aïeule lui démontra suffisamment qu'elle n'était pas éveillée; il essaya un dernier effort, et la bourse vint; mais cela fit un choc. La vieille femme se dressa en sursaut.

— Jacques ! s'écria-t-elle.

Le joueur d'orgue prenait la fuite, il était à cinq ou six pas du lit déjà.

— Je n'ai pas rêvé, poursuivit madame Regnault en secouant le bras de sa bru; mes yeux n'y voient plus guère; mais j'entends les pas d'un homme. Victoire ! Victoire !

Victoire leva la tête à son tour.

Mais, en ce moment, Jean passait auprès de la chandelle; il souffla dessus : la nuit se fit dans la chambre.

— Qui est là ? s'écria Victoire. Est-ce toi, Jean?

Le joueur d'orgue ne répondit point; il passa la porte, et descendit l'escalier en courant.

Polyte l'attendait en sifflant un air à roulades. Jean le rejoignit et s'appuya contre la muraille, parce que son émotion l'accablait.

— Voici les cent vingt francs de la mère Regnault, prononça-t-il lentement et d'une voix éteinte. C'est tout ce qui lui reste en ce monde, et c'est ma vie ! car je les ai volés, Polyte, et, si je perds, je me tuerai !

VIII

CHEZ HANS DORN

Mais Polyte n'était plus à l'unisson. Il avait froid aux pieds, et l'émotion qui l'avait surpris à la vue de la douleur de son ancien camarade s'était changée en mauvaise humeur, pendant qu'il l'attendait les pieds dans la boue.

Il fit un moulinet avec sa canne, et haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Tout ça dépend des tempéraments, dit-il; moi, je pourrais bien perdre cinq cent millions de milliards de pistoles, sans songer à passer l'arme à gauche, comme disent les anciens militaires ; je suis un beau joueur ! Mais il ne s'agit pas de moi : tout ce que nous avons fait, vois-tu, c'est des bêtises, et, si tu te repens d'avoir pincé les cent vingt points, ça se trouve joliment bien, mon petit.

Jean le regarda d'un air étonné.

— Oui, reprit Polyte avec une froideur croissante ; j'ai réfléchi, ça ne va plus. Mettons que je n'ai pas parlé.

— Je ne te comprends pas, murmura Jean.

— Ça se peut. Moi, je m'entends. Quand je t'ai vu comme ça, mon bonhomme, la larme à l'œil et blanc comme un linge, je ne peux pas te dire, moi, ça m'a fait un bête d'effet. Ma parole ! j'ai cru que j'allais pleurer.

— Et maintenant, interrompit Jean, tu n'as plus déjà pitié de moi ?

— Parole d'honneur ! ce n'est pas vrai ! s'écria Polyte en se réchauffant un peu; je

donnerais tout ce que j'ai pour te tirer d'affaire, et même j'emprunterais si j'avais du crédit.

Il s'arrêta pour tâcher de s'asseoir sur la pomme de sa canne.

— Mais je n'ai pas de crédit, ajouta-t-il brusquement : que veux-tu faire?

— Tu parlais d'une maison de jeu, dit le joueur d'orgue en hésitant.

— C'est vrai, je ne suis pas à l'abri d'une sottise.

— Tu ne veux plus ?

— Mon fils, tout en croquant le marmot dans ces lieux solitaires, je me suis lâché un petit bout de méditation : il faut bien tuer le temps. Quand j'ai eu réfléchi mon content, je me suis dit : « Polyte, vous êtes une huître, » et voilà !

Jean comprenait de moins en moins.

— Je ne me suis pas mâché ça, continua le lion du Temple ; le fin mot, vois-tu, c'est qu'il n'y a pas moyen.

Tout à l'heure, Jean hésitait devant l'expédient proposé comme devant un crime ; volontiers eût-il fait un pas en arrière. Maintenant qu'on lui barrait la route, la rage d'avancer le prenait. Tout homme est ainsi fait.

Cette maison de jeu, qui lui causait naguère tant de frayeur, il la convoitait maintenant avec une envie passionnée ; il voulait jouer à toute force, il n'avait plus peur de perdre.

Il semblait qu'on lui arrachât une chance certaine de salut.

— Et pourquoi n'y a-t-il pas moyen? dit-il en se redressant avec vivacité.

— Tenez! tenez! grommela Polyte, le petit mordait tout de même ! Ne va pas me manger, mon bonhomme, ajouta-t-il tout haut ; ce n'est pas moi qui suis la cause de tout cela.

— Mais pourquoi? Dis donc pourquoi ! répétait le joueur d'orgue avec dépit et colère.

— Il est étonnant qu'un homme comme moi, répliqua Polyte d'un ton de suffisance, ayant l'habitude de la société, n'ait pas pensé à la chose du premier coup. Le fait est qu'il y a plusieurs raisons, mon pauvre Jean. Avec de l'aplomb, tu pourrais entrer, quoique blanc-bec, car il n'y a pas de sergents de ville pour demander des extraits de naissance, mais c'est tous gens soignés et comme il faut dans ces endroits-là. Ta veste de velours et ta casquette ne seraient pas de mise.

Jean baissa la tête; cette objection lui parut accablante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, est-il possible d'être arrêté par une chose comme ça !

— C'est dur ! répliqua le dandy ; mais, que veux-tu ! sans tenue, on ne passe nulle part.

Jean tourmentait de la main son front brûlant; il était tout prêt à pleurer de rage.

— Là-dessus, mon bonhomme, reprit Polyte, je vais te souhaiter meilleure chance et m'évanouir.

— Reste encore un peu ! s'écria Jean avec prière.

— Je resterai tant que tu voudras, mon fils, mais ça ne sert à rien et ça ne m'amuse guère. A ta place, j'aimerais mieux accepter un verre de kirsch que de me désoler à vide. Quand on ne peut pas, que diable ! on ne peut pas.

La tête de Jean se releva tout à coup.

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il avec une figure radieuse.

— Qu'as-tu trouvé?

— J'ai trouvé le moyen d'avoir une tenue.

— Ah! bah!

— Tu vas voir! tout ce qu'il y a de mieux!

Jean ne se possédait pas de joie. Il avait oublié le malheur de sa famille; l'avenir lui souriait; il voyait des tas d'or, une vieillesse heureuse pour sa grand'mère. Il voyait sa mère dans une bonne boutique, et un habit neuf sur le dos de Geignolet. Et il lui restait encore assez d'argent pour épouser sa gentille Gertraud, dont la pensée ne le quittait jamais.

Que de bonheurs!

Il prit la main du dandy et la serra entre les siennes avec transport.

— Mon bon Polyte, dit-il, attends-moi seulement un petit quart d'heure.

Le lion fit une grimace d'invincible répugnance.

— Je t'en prie! insista Jean qui craignait un refus.

— Je t'attendrai quinze jours s'il le faut, répliqua Polyte, mais pas ici. Quelqu'un pourrait passer et dire à Joséphine que je fais le loup-garou; ça nous occasionnerait des malentendus... on bigne ma place et j'ai bien des envieux. Fais tes affaires; prends ton temps et viens me rejoindre à l'estaminet de l'*Épi-Scié*, à côté du Cirque.

— C'est entendu, dit Jean qui eût été le rejoindre aux antipodes; à bientôt!

— A bientôt!

Le dandy tira les pattes de son gilet, remonta sa cravate et assura son chapeau sur sa grosse chevelure; cela fait, il prit la route du boulevard, en tendant le jabot, en effaçant les coudes et en se donnant toutes sortes de grâces.

Jean rentra précipitamment dans l'allée et traversa la cour une seconde fois; mais, au lieu de prendre l'escalier de sa mère, il tourna sur la droite et se diriga vers le logis de Hans Dorn.

— Si son père pouvait être sorti! murmurait-il en grimpant lestement; mais je parie qu'il va être sorti! j'ai du bonheur, ce soir!

Il arriva devant la porte du marchand d'habits, et frappa trois petits coups, qui d'ordinaire étaient un signal entre lui et Gertraud.

Personne ne lui répondit.

Pourtant il avait vu des lumières aux fenêtres en passant par la cour. Le logis n'était pas abandonné.

Quand un homme timide se prend à éprouver un accès de hardiesse, rien ne refroidit sa vaillance comme ces retards vulgaires qui suspendent un honnête homme au cordon d'une sonnette.

Tel solliciteur oublie son discours d'entrée en ces perfides moments; tel autre perd d'avance son sourire : après trois coups de sonnette, l'homme le plus brave cherche en vain son aplomb disparu.

Jean avait frappé avec confiance; mais, à mesure qu'il attendait en vain la réponse, sa confiance tombait, son front se rembrunissait, sa timidité naturelle reprenait le dessus.

Hans Dorn pouvait être à la maison; Gertraud était peut-être couchée. Jean se sentit venir la chair de poule en songeant que c'était peut-être le marchand d'habits lui-même qui allait lui ouvrir la porte.

Et il n'osait point redoubler son appel.

Pendant qu'il hésitait à frapper une seconde fois, son oreille tendue cherchait à deviner ce qui se passait à l'intérieur de la maison.

Il entendait bien quelque chose au delà de la porte : c'était comme le double murmure d'un intime et discret entretien; mais, à la traverse de ce bruit, un autre bruit venait qui empêchait Jean de conjecturer, ou du moins d'être sûr.

Cet autre bruit arrivait on ne savait d'où ; il était faible, il était sourd, il ne cessait jamais.

Jean habitait la maison depuis son enfance, et il ne connaissait aucun métier qui pût produire ce son persistant et continu.

S'il avait été dans le voisinage d'une prison, il aurait cru entendre quelque condamné grattant la maçonnerie de sa cellule et tâchant de percer un mur.

Ses yeux ne pouvaient venir en aide à ses oreilles. L'étroit palier qui précédait la demeure de Hans était plongé dans une obscurité complète. Le bruit continuait. Il y avait des instants où Jean croyait qu'en étendant la main il allait saisir ce travailleur nocturne qui minait la muraille.

D'autres fois, il ne savait plus d'où partait le son ; il ne savait plus ce qu'était le son. La nuit, on entend parfois de ces mystérieux murmures qu'on ne peut ni expliquer ni définir. Dix-neuf fois sur vingt, ils ont la cause la plus naturelle du monde ; mais celui qui les écoute et qui cherche à deviner fait presque toujours appel à son imagination. C'est alors tout un roman bâti à la minute sur la pointe d'une aiguille.

Le lendemain matin, le roman s'évanouit, le drame s'affaisse. C'était une girouette qui tournait, une porte mal close qui battait au vent, un chien qui grattait, un épicier trop âpre à la besogne qui avait choisi l'heure effrayante de minuit pour casser un pain de sucre en petits morceaux.

Jean n'était point dans cette situation tranquille qui permet à l'esprit de faire la chasse aux hypothèses ; mais ce bruit l'intriguait malgré lui et presque à son insu. Il fit le tour du palier ; il tâta partout la muraille et ne trouva rien.

Il n'y avait personne. Si le son venait d'une source terrestre, il avait lieu chez Hans Dorn lui-même ou dans un petit bûcher noir appartenant également au marchand d'habits.

Et, au fait, on disait que le père Hans avait beaucoup d'argent chez lui pour un homme de sa sorte. Peut-être creusait-il une cachette pour son trésor.

Jean avança la main dans l'ombre pour tâter la porte du bûcher ; elle lui sembla solidement fermée en dedans.

Ce bruit, quel qu'il fût, avait commencé bien avant l'arrivée de Jean Regnault ; mais, lorsqu'il s'était fait entendre pour la première fois, il n'y avait nulle oreille ouverte ponr le saisir.

Hans Dorn était sorti depuis la brune, et sa fille, la jolie Gertraud, avait bien autre chose à faire vraiment que d'écouter les rats travaillant dans le vieux mur.

Elle donnait soirée. Son père lui avait dit d'aimer Franz et de le servir : elle suivait ces recommandations en conscience.

C'était Franz que Petite avait aperçu deux heures auparavant, traversant la place de la Rotonde et se glissant dans l'allée sombre du marchand d'habits.

Franz voulait voir Gertraud. Il avait bien des choses à lui dire. Il avait tout un chapitre bizarre à joindre à son fantastique récit du matin. La joie débordait dans le cœur de Franz. Le roman de sa destinée marchait ; il était presque fou à force d'espoir ; il lui fallait un confident.

Et puis, quelques paroles échangées le matin avec Gertraud, tandis que le père Hans cherchait le fameux paquet d'habits, avaient ouvert à notre jeune homme tout un nouvel horizon.

Gertraud connaissait Denise : elle semblait l'aimer. Et combien Gertraud avait gagné dans l'esprit de Franz depuis qu'il savait cela ! comme il la trouvait meilleure et plus jolie ! comme il l'aimait sincèrement et d'un amour de frère !

Denise et lui étaient séparés depuis que son expulsion de la maison de Gelberg l'avait éloigné de ces riches salons, dont la porte s'entr'ouvrait pour lui autrefois. Il n'avait plus aucun moyen d'approcher mademoiselle d'Audemer. La veille, dans ce moment so-

lennel où il se croyait sûr de mourir, il avait été obligé, pour lui adresser un dernier adieu, de prendre un de ces moyens romanesques qui n'aboutissent à rien d'ordinaire, sinon à compromettre la femme aimée. Sans cette circonstance du duel, Franz n'aurait jamais essayé de cette voie téméraire où tout le danger était pour Denise. Il était entreprenant; mais, malgré l'étourderie de son âge et de son caractère, il avait la délicatesse des belles âmes : il eût reculé toujours devant une tentative périlleuse pour celle qu'il aimait.

Maintenant Denise lui avait donné des droits. Il gardait comme un trésor, tout au fond du cœur, l'aveu de la jeune fille.

Mais, entre elle et lui, les mêmes obstacles subsistaient toujours. La porte de madame la vicomtesse d'Audemer était fermée pour Franz, aujourd'hui aussi bien que la veille. Il n'avait aucun moyen de voir Denise, et cette entrevue si charmante devant la porte de l'hôtel, et ce baiser accordé, dont le souvenir le faisait frissonner d'aise, tout cela semblait aboutir à la peine d'une longue séparation, d'une séparation qui pouvait n'avoir point de terme.

Si Franz n'avait pas rencontré la petite Gertraud, dont le gai sourire lui était comme un augure de bonheur, il eût douté de l'avenir.

Mais il avait rencontré Gertraud, et sa situation avait bien changé depuis la veille : il le croyait du moins ; son cœur était plein d'espoirs fougueux et presque insensés. Il rêvait pour lui, pauvre orphelin, ignorant jusqu'au nom de son père, la noblesse et la fortune ; il se voyait sur le point de percer l'obscur secret qui environnait sa vie.

Ce n'étaient que des espoirs, et, en attendant, il aimait Denise avec passion. L'idée de ne plus la voir le navrait. Maintenant qu'elle lui avait montré le fond de son cœur, il ne pouvait se faire à l'idée d'être séparé d'elle.

C'était Gertraud qui devait le tirer de cette peine. Il ne l'avait vue que deux fois encore ; mais les circonstances que Franz appelait un hasard avaient serré leur liaison d'une manière imprévue. Sans chercher à sonder la source de ce sentiment, Franz comptait sur Gertraud comme sur une vieille amie. Il n'expliquait point la confiance qu'il avait en elle ; il avait foi ; il croyait au dévouement de la jeune fille. Il y croyait jusqu'à placer sur cette chance fragile tous ses espoirs d'avenir.

Et il venait vers elle lui dire tout son cœur ; et il était heureux par avance, rien qu'à la pensée de ce qu'il allait confier et de ce qu'il allait apprendre.

Pourtant il n'y avait rien eu de nouveau entre lui et la jolie fille de Hans Dorn : quelques paroles rapides, échangées tout bas, à la suite desquelles il avait dit : « Je reviendrai. »

En était-ce assez pour que Gertraud pût savoir tout ce que Franz espérait d'elle ?

Peut-être. Franz ne doutait de rien et il ne s'était jamais senti si joyeux.

Quand il monta l'escalier de Hans Dorn, il y avait longtemps déjà que le marchand d'habits était sorti sans dire à sa fille où il se rendait. Gertraud était seule dans la chambre d'entrée. Le bruit mystérieux entendu par Jean Regnault sur le carré n'avait pas encore commencé.

Gertraud brodait, suivant son habitude. Elle était assise auprès d'une petite table qui supportait sa lampe et tous les menus ustensiles nécessaires à son ouvrage. Mille pensées riantes ou mélancoliques se succédaient en elle et mettaient leurs reflets tour à tour sur son gentil visage.

Elle n'avait pas revu Jean depuis le matin. Le plus souvent elle songeait à lui : ses traits prenaient alors une expression attendrie. Elle aimait Jean d'un amour sérieux, profond, sincère, et Jean était si malheureux !

Mais elle avait seize ans. La tristesse ne s'obstine point à cet âge et s'enfuit au premier vent de gaieté. Elle croyait d'ailleurs



Je pensais que monsieur allait entrer dans son appartement dès ce soir. (Page 23, col. 1).

que les cent vingt francs, fruit de son économie, auraient suffi à la mère Regnault pour apaiser ceux qui la poursuivaient.

De temps en temps, sur son front qui s'inclinait, rêveur, un rayon passait. Sa tête se relevait. Un éclair souriant s'allumait dans son œil.

C'était bien alors la petite espiègle que nous avons vue aux premiers chapitres de cette histoire, la joyeuse et bonne fille, au cœur ouvert, à l'âme franche ; c'était encore la malicieuse enfant, amante du rire et guettant la joie au passage

En ces moments où son front s'éclairait, où ses yeux brillaient et jetaient leur voile de mélancolie, son regard se portait toujours vers la porte d'entrée. Elle attendait quelqu'un, et ce quelqu'un tardait au gré de son impatience.

Enfin elle entendit un pas dans la cour, puis dans l'escalier.

— Je savais bien! murmura-t-elle en souriant avec triomphe.

Jusqu'alors, elle n'avait point eu l'idée do

chanter; mais en ce moment elle activa sa broderie et entama un couplet au hasard.

On frappa. Elle continua de chanter.

On frappa plus fort.

— Petite Gertraud, dit en même temps une voix de l'autre côté de la porte, je vous entendrai bien mieux quand vous aurez ouvert.

La jeune fille s'interrompit en un éclat de rire.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle sans se lever encore.

La voix du dehors prit un accent piteux et en même temps moqueur.

— Mam'selle Gertraud, répondit-elle, je suis le pauvre Jean, votre voisin, et je viens...

— Chut! s'écria la jeune fille qui se leva rougissante.

— Je veux bien me taire, reprit encore la voix; mais, si vous n'ouvrez pas, je vous joue *la Parisienne* sur mon orgue de Barbarie!

Gertraud ne riait plus. Son front était pourpre. Il y avait dans ses yeux une étincelle de colère.

Elle ouvrit cependant. Franz fit son entrée ordinaire et la baisa sur les deux joues à la fois, en riant de son mieux.

Gertraud se recula toute sérieuse.

— Mon père n'est pas là, monsieur, dit-elle.

— Tant mieux! s'écria Franz qui referma la porte; mon ami Hans serait de trop entre nous deux ce soir, petite Gertraud. Nous avons tout plein de secrets à nous dire.

— Pas moi, du moins, répliqua la jeune fille qui baissait les yeux et dont le joli visage gardait une expression de rancune.

— Vrai? dit Franz désappointé.

— Bien vrai, monsieur.

Franz perdit son sourire et resta devant elle les bras pendants.

Gertraud s'était assise et avait repris sa broderie. Elle semblait toute à son travail.

Franz était muet; il y eut un long silence.

Au bout d'une grande minute, la jeune fille souleva imperceptiblement la soie de ses beaux cils, et glissa un regard oblique vers son compagnon.

Le pauvre Franz avait l'air bien triste, et cela contrastait péniblement avec sa récente gaieté. Le regard de Gertraud, qui était d'abord sournois et hostile, se radoucit par degrés insensibles.

Mais elle ne parla point encore.

— Vous ne l'avez donc pas vue? murmura Franz.

— Non, monsieur, répondit Gertraud, qui baissa les yeux sur sa broderie, avec le parti pris d'être impitoyable.

Franz poussa un gros soupir.

Il y eut un nouveau silence.

Au bout d'une autre minute, Gertraud releva une seconde fois ses longs cils. Franz avait la tête inclinée; ses impressions, soudaines et vives comme celles d'un enfant, exagéraient tout; il était désespéré.

La jeune fille eut pitié cette fois; sa voix redevint douce et bonne.

— Aussi, murmura-t-elle avec un petit reste de rancune, pourquoi vous moquez-vous de Jean Regnault?

La figure de Franz s'éclaira.

— Vous l'avez vue, s'écria-t-il, et c'est pour vous venger que vous avez dit tout cela!

— Non, monsieur; il ferait beau vraiment prendre tant de peine pour un méchant!

— Gertraud! ma petite Gertraud! supplia Franz, n'est-ce pas que vous l'avez vue?

— On serait bien payée, monsieur, si l'on s'occupait de vos affaires!

— Mon Dieu! s'écria Franz qui aurait passé par le trou d'une aiguille, ce pauvre Jean! ce bon Jean! mais je l'aime, moi, savez-vous bien? Gertraud! en grâce, dites-moi si vous l'avez vue!

— Vous ne vous moquerez plus de lui?

— Sur mon honneur, jamais! Ah! si Denise m'aimait seulement la moitié autant que cela!

Franz prononça ce souhait les mains jointes et les yeux au ciel.

Le sourire de Gertraud était tout à fait revenu.

— Je ne sais pas si on vous aime, dit-elle : mais on était bien triste quand je suis arrivée ; on avait les yeux rouges de larmes. Quand j'ai parlé de vous, on a pâli. Quand j'ai dit que vous étiez sauvé, on m'a embrassée et l'on a joint ses jolies petites mains blanches pour remercier Dieu en pleurant.

IX

LA FEE

Franz riait; Franz pleurait; Franz couvrait de baisers la main de Gertraud.

— Et vous me cachiez tout cela! dit-il d'une voix qui voulait être gaie, mais qui tremblait ; oh! méchante! méchante!...

— Vous vous étiez moqué du pauvre Jean! murmura Gertraud.

— Parlez-moi d'elle encore, reprit Franz insatiable ; dites-moi tout, maintenant que nous avons la paix!

Il alla chercher une chaise et s'assit auprès de la jolie brodeuse.

— Oh! oui, reprit Gertraud, elle vous aime bien, la pauvre demoiselle! et, si l'on se moquait de vous devant elle, je crois qu'elle vous défendrait mieux encore que je ne sais défendre Jean Regnault. Quand elle est entrée dans la chambre où je l'attendais, j'ai eu peur, tant je l'ai trouvée changée! Il y avait quelque chose d'égaré dans ses yeux. Au lieu de venir à moi comme d'ordinaire, car elle est toujours si affable et si bonne! elle se jeta dans un fauteuil et couvrit son visage de ses mains.

« J'avais les larmes aux yeux, monsieur Franz, à entendre les sanglots qu'elle voulait étouffer.

« — Votre servante, mademoiselle Denise, lui dis-je ; je viens pour la broderie... »

« Elle ne m'écoutait pas. Je m'approchai d'elle bien doucement, et je m'assis sur un coin de chaise, à son côté.

« Et je repris tout bas :

« — Ne voulez-vous point m'entendre, ma chère demoiselle Denise? Je voudrais tant vous consoler et vous voir joyeuse.

« — Joyeuse! répéta-t-elle; oh! ma pauvre Gertraud! si tu savais! »

« Elle me regarda en disant cela, et ses mains cessèrent de couvrir son visage. On eût dit que des années de chagrin avaient pesé sur son front. Moi qui l'avais vue, la veille, si joyeuse et si belle, je ne la reconnaissais plus. Oh! monsieur Franz, il faut l'aimer bien et l'aimer toujours! »

Franz prit la main de Gertraud et la mit sur son cœur, qui sautait dans sa poitrine. La jeune fille sourit.

— Je ne savais comment faire, poursuivit-elle, car il y avait une vieille domestique qui allait et venait dans la chambre voisine. Pourtant je ne pouvais pas la laisser souffrir ainsi.

« Je pris sa main, qui était toute froide et que je réchauffai entre les miennes.

« — Je sais pourquoi vous pleurez, dis-je; il devait se battre en duel ce matin. »

« Sa prunelle morne s'anima pour exprimer de l'étonnement.

« — De qui parlez-vous, Gertraud? » murmura-t-elle.

« Je me penchai sur sa main et je la baisai longtemps pour ne point l'embarrasser de mon regard, au moment où elle allait rougir.

« Je pris mon grand courage et je répondis :

« — Je parle de M. Franz. »

« Sa main trembla légèrement dans la mienne; je me gardai de relever les yeux.

« Je sentis qu'elle s'inclinait vers moi. Son bras libre entoura mon cou; elle m'attira jusque sur son sein, qui battait comme bat votre cœur.

« — Gertraud, Gertraud! murmura-t-elle, nous étions amies dans notre enfance, et je vous ai toujours gardé mon affection... »

« Elle s'arrêta; je crus l'avoir offensée.

« Mais, au moment où j'allais relever la tête, une larme brûlante tomba sur mon front.

« — Dites-moi tout, reprit-elle; je ne sais pas comment vous m'avez devinée; mais c'est bien vrai, mon Dieu! je l'aimais! oh! je l'aimais, et je n'aimerai jamais que lui!

« — Dieu merci! ma chère demoiselle, m'écriai-je en relevant la tête cette fois, pour entendre ce que vous venez de dire, je suis bien sûre que M. Franz se battrait encore demain matin de grand cœur! »

— Vous êtes un bon petit ange, Gertraud, interrompit Franz qui trépignait sur sa chaise. Et que fit Denise?

— Elle n'osa pas comprendre tout de suite, poursuivit la jeune fille, tant elle avait peur de se tromper! Peu à peu, tandis qu'elle m'interrogeait timidement du regard, une nuance rose revenait à sa joue, cela me réchauffait le cœur.

« Je la regardais en souriant et je devinais la question qui se pressait sur sa lèvre.

« — Ma chère demoiselle, dis-je, et je n'ai jamais prononcé une parole avec tant de plaisir, j'ai vu M. Franz depuis son duel.

« — Il vit! » s'écria-t-elle.

« Puis elle ajouta précipitamment :

« — Et n'est-il point blessé? »

« Après ma réponse, elle demeura un instant silencieuse et recueillie; elle avait les mains jointes, elle remerciait Dieu.

« Si vous saviez, monsieur Franz, comme elle était belle!

« Je lui dis alors ce que je connaissais de votre duel; je lui dis qu'elle était votre unique pensée, et que, si j'étais venue, c'était sur votre prière.

« Elle était heureuse. A mesure que je parlais, je voyais de fraîches couleurs revenir à sa joue; la trace des larmes récentes s'effaçait autour de ses beaux yeux.

« Sa joie était celle d'un enfant. Elle m'embrassait comme si j'eusse été sa sœur. Elle admirait ma broderie. Elle trouvait l'air doux, le ciel brillant...

« Tout lui servait de motif à se montrer contente!

« Puis, tout à coup, son front se rembrunit légèrement.

« — Mon pauvre frère! murmura-t-elle; il est arrivé de ce matin et je ne l'ai pas encore

embrassé! Mon Dieu! cette crainte me rendait folle... »

« Elle me quitta pour réparer le temps perdu auprès de son frère, et lui payer sa dette de caresses.

— Et, en partant, demanda Franz, elle n'a rien dit pour moi?

Gertraud se retint de rire et prit un petit air scandalisé.

— N'est-ce donc pas assez, monsieur? dit-elle.

— Oh! si, répliqua Franz; que de grâces j'ai à vous rendre, Gertraud, ma bonne petite sœur!

Pendant tout le récit de la jeune fille, Franz était resté silencieux. Une émotion profonde et sérieuse avait remplacé le caractère sémillant de son visage. Durant quelques secondes encore, il se recueillit en lui-même pour savourer la plénitude de sa joie. Mais cela ne pouvait durer, sa nature pétulante voulait s'agiter et s'épandre au dehors.

— Merci, petite sœur, dit-il en approchant sa chaise de celle de Gertraud, et en redonnant à ses traits leur expression de gaieté vive; je vous aime dix fois plus qu'il ne faut, voyez-vous, pour avoir le droit de m'appeler votre frère. Que vous êtes gentille et bonne! laissez-moi baiser ces petites mains qui ont réchauffé les siennes!

Gertraud n'y voyait point de mal.

Mais Franz, après avoir baisé les deux petites mains, ensemble et l'une après l'autre, mit ses lèvres sur le front de la jeune fille, qui rougit cette fois et s'esquiva.

— Ne craignez rien, ma sœur, dit Franz, qui, pour le moment, était sentimental; c'est la place où tomba cette larme... vous savez?

Gertraud éclata de rire et revint s'asseoir.

— Et vous, reprit-elle, qu'aviez-vous donc de si intéressant à me dire?

— Oh! moi, dit Franz, dont la physionomie mobile se transforma encore une fois, c'est toujours la suite de mon histoire fantastique. Je crois, ma parole d'honneur, que je vais devenir un personnage d'importance! Vous souvenez-vous bien de mes aventures de cette nuit, Gertraud?

— Oh! oui, répondit la jeune fille, dont la fraîche figure prit soudain une expression d'intérêt avide.

— Eh bien! poursuivit Franz, cela continue. Nous marchons de mystère en mystère. Il faut que je sois le fils de quelque prince, bien sûr!

— D'un prince! répéta Gertraud naïvement.

— A moins, continua Franz, moitié riant, moitié sérieux, qu'une fée puissante n'ait pris à tâche de me protéger.

Gertraud ne répondit point; elle écoutait.

— En tout cas, reprit Franz, je m'y perds complétement et je déclare que je ne suis pas de force à résoudre ce problème. Voici les faits, petite Gertraud; nous verrons si vous devinez mieux que moi : vous savez bien ce cadeau qu'une main mystérieuse avait glissé dans ma poche au bal Favart?

— La bourse pleine d'or? dit la jeune fille.

— Précisément! Eh bien! je ne suis pas encore très-vieux et je ne me pique pas d'une sagesse énorme. Cette bourse, d'ailleurs, m'avait déjà mis des idées plein la tête. Je rapportais la chose à ma famille inconnue, et il me semblait impossible que ce cadeau ne fût point suivi de quelque autre. Aussi, tant qu'a duré la journée, je me suis imposé la tâche de commettre folie sur folie...

— Je m'en rapporte à vous! murmura Gertraud.

— Petite sœur, vous avez raison, car je m'y entends d'une manière admirable.

— Vous avez dépensé la bourse jusqu'au dernier louis?

– Fi donc! j'ai dépensé le quadruple, et je n'ai pas acheté tout le nécessaire, tant s'en faut!

— Et qu'allez-vous devenir? demanda Gertraud.

— Bah! s'écria Franz, et la fée, s'il vous plaît! J'avais commandé d'assez jolis meubles chez Monbro. Quoique je sois le plus mauvais cavalier du monde, j'avais donné des arrhes à Crémieux pour un petit anglais qui n'a pas son pareil dans tous les Champs-Élysées. J'avais bien jeté çà et là quelque autre argent par la fenêtre, et je revenais flottant un peu entre le plaisir de la fantaisie satisfaite et une manière de remords. Il y a si peu de temps que je suis riche! Je rentrais dans mon hôtel de la rue Dauphine, et j'allais demander la clef de ma petite chambre à la portière. Tout en tournant le bouton de la loge, je me reprochais une omission grave : n'avais-je pas oublié de retenir un autre appartement!

Franz haussa les épaules avec une fatuité si bonne et si naïve, que personne n'aurait pu la lui imputer à mal. Il se posait ici en Mondor dans cette même chambre où il était entré, la veille, avec sa garde-robe entière sous le bras.

Et il parlait de folies prodigues, de meubles rares, de chevaux; et il s'excusait presque de n'avoir point loué un palais pour abriter sa jeune opulence.

Mais tout cela était dit si gaiement et de si bonne foi! le rire qui accompagnait ces forfanteries était si franc! la bouche d'enfant qui les prononçait était si rose et si charmante!

Il en est des paroles comme de certaines parures qui enlaidissent la laideur et qui font rayonner la beauté.

La petite Gertraud était à mille lieues de ces réflexions. L'impression qui les fait naître n'existait même pas en elle; Franz aurait pu pousser ses énormités au centuple, sans la choquer le moins du monde. Elle écoutait de tout son cœur, affriandée par la bizarrerie mystérieuse du premier récit de Franz. S'il y avait en elle un autre sentiment que la curiosité, c'était d'abord beaucoup d'intérêt pour le conteur, et un peu d'impatience excitée.

Elle était comme ces lecteurs impitoyables qui maugréent contre le romancier, chaque fois que le drame se ralentit et que la passion reprend haleine.

Elle attendait.

— Et, sans appartement, reprit Franz, où diable mettre mes meubles de Monbro?

« Mais j'étais fatigué! continua-t-il; chaque jour a son travail; je pensais que je pouvais remettre la chose à demain.

« J'entrai. Au lieu de me laisser prendre ma clef, comme à l'ordinaire, ma concierge, qui est une femme d'importance, et qui ne m'avait témoigné jusqu'alors qu'un intérêt légèrement dédaigneux, où perçait le sentiment de son immense supériorité, ma concierge quitta son fauteuil de cuir et me tira honnêtement ses lunettes rondes. C'est sa manière de saluer.

« Son mari cessa de travailler et souleva même sa casquette avec respect. Ce concierge, qui raccommode de vieux souliers, possède au plus haut degré l'orgueil de sa position sociale; il ne m'avait jamais fait l'honneur de me montrer son crâne à découvert.

« Les enfants, qui jouaient dans un coin de la loge, mirent fin à leur tapage, et me regardèrent avec de grands yeux tout pleins d'étonnement et de vénération.

« Il était alors six heures et demie du soir environ, peut-être sept heures. A quelle heure mon bon ami Hans Dorn est-il sorti, Gertraud?

— Vers cinq heures et demie, répondit la jeune fille qui ne savait point où tendait cette question.

Franz réfléchit un instant avant de reprendre le fil de son histoire.

— A la rigueur, murmura-t-il entre ses dents, ce pourrait être lui. Mais comment penser?...

« Cette réception de mes concierges et de leur jeune famille, poursuivit-il tout haut, était si puissamment extraordinaire, que je restai comme ébahi, rendant salut pour révérence, et ne sachant trop si l'on se moquait de moi.

« — Je viens prendre ma clef, dis-je en balbutiant.

« — Est-ce que vous allez remonter tout là-haut? demanda la concierge.

« — Mais, ma chère dame, il me semble... »

« La portière sourit; le portier sourit; les enfants sourirent.

« Moi, j'étais sur le point de me fâcher.

« Mais la concierge, qui voyait la tempête, s'empressa de mettre et d'ôter ses lunettes; puis elle me dit tout doucement ;

« — Je pensais que monsieur allait entrer dans son appartement dès ce soir.

« — Mon appartement? » répétai-je.

« Je croyais rêver!

« — Monsieur a loué l'appartement du premier : six pièces de plain-pied, fraîchement décorées, avec la grande terrasse sur la cour.

« — Allons! me dis-je, c'est le second chapitre du bal masqué. L'action marche, ça promet énormément!

« Et, pour ne pas rester au-dessous de la situation, je plantai mon chapeau sur ma tête en pleine loge, comme il convient à un locataire de premier étage.

« — C'est bien, ma chère dame, repris-je du bout des lèvres ; je trouve seulement qu'on s'est un peu pressé, vu les ordres que j'avais donnés. Mais montrez-moi cet appartement, je vous prie. »

« La concierge passa devant moi, les lunettes à la main, et se mit à monter l'escalier, en s'arrêtant à chaque marche pour m'adresser d'agréables sourires.

« Je la suivais, très-grave et très-froid.

« On ouvrit la porte. Je trouvai l'appartement coquet, frais, gentil, gai, convenable enfin au demeurant, mais un peu mesquin.

« — Cela me semble petit, dis-je à la concierge.

« — L'ancienne chambre de monsieur... » commença-t-elle.

« Je la compris à demi-mot, et mon regard la foudroya, faut-il croire, car il me sembla qu'elle allait rentrer sous terre.

« — J'ose espérer, balbutia-t-elle, que je n'ai pas mécontenté monsieur ? »

« Je fis un geste ; elle se tut ; pour donner une autre direction à mes idées, elle ouvrit une petite armoire d'attache, et y prit un portefeuille qu'elle me remit.

« — Monsieur sait ce que c'est, dit-elle ; les billets de banque... »

« Je veux être décapité, Gertraud, si j'en savais le premier mot !

« — C'est bien, c'est très-bien, répondis-je pourtant ; je sais, ma chère dame... »

« Et j'eus la vertu de mettre le portefeuille dans ma poche, sans même regarder les billets de banque !

« Que dites-vous de cela, petite Gertraud?...

— C'est étrange ! répliqua la jeune fille qui ne songeait point assurément à l'aplomb de Franz, mais bien aux aventures racontées.

— En définitive, continua le jeune homme, l'appartement tel qu'il est pourra contenir tant bien que mal mes meubles de Monbro. Je l'ai gardé.

« Mais ce n'était pas là le principal. Pendant que j'avais ma digne concierge sous la

main, j'ai voulu m'informer quelque peu et tâcher de voir clair au fond de toutes ces complications mystérieuses.

« Ceci était d'autant plus difficile que la position prise par moi me défendait les questions directes. J'étais censé savoir ; je m'étais campé en maître ; tout ce qu'on avait fait, c'était moi qui l'avais ordonné.

« Comment interroger, après cela ?

« Heureusement, pour faire parler les concierges, il n'est pas besoin de s'épuiser en questions ; une simple permission tacite suffit à leur délier la langue, et, une fois que leur langue est en branle, Dieu sait qu'elle ne s'arrête point !

« J'appris de cette manière, sans grands efforts de diplomatie, que mes prétendus chargés d'affaires sortaient de l'hôtel, juste au moment où j'y étais rentré moi-même.

« Ils étaient deux, dont l'un était resté à la porte, dans sa voiture, tandis que l'autre retenait le logement en mon nom et payait deux termes d'avance.

« La chose s'était faite avec une certaine précipitation ; on eût dit, ceci est une remarque de la concierge, que mon chargé d'affaires craignait mon retour.

« Il avait parcouru l'appartement et donné un coup d'œil rapide à toutes choses ; il avait mis dans une armoire, sous la garde expresse de la concierge, le portefeuille aux billets de banque ; puis il s'était retiré comme il était venu, en laissant pour moi ses compliments anonymes... »

Franz se tut.

— Après ? dit Gertraud qui attendait quelque chose encore.

— C'est tout.

— Vous n'avez rien appris de plus sur ces deux hommes ?

— Rien de plus.

— Et vous ne soupçonnez pas qui ce peut être ?

— Si fait, répondit Franz.

X

PETITE SŒUR

Gertraud écoutait plus attentive. Elle attendait impatiemment les conjectures de Franz touchant ces inconnus qui s'étaient chargés de lui retenir un appartement, rue Dauphine, et de faire descendre ses pénates de la mansarde au premier étage.

Franz fut quelque temps avant de reprendre la parole. Il repassait en sa mémoire des réflexions déjà faites et cherchait de nouveau.

— Si fait, répéta-t-il enfin ; pour l'un des deux, j'ai plus que des soupçons, c'est presque une certitude.

— Qui est-ce ? demanda Gertraud impatiente.

— Mais cette certitude, reprit Franz, ne me mènera pas très-loin, car j'ignore le nom de cet homme. N'importe ! on peut chercher. Ce qu'il y a de certain, c'est que, d'après les descriptions de ma concierge, l'homme resté dans la voiture était ma vision du bal Favart.

— Ah ! fit Gertraud qui resta la bouche béante ; l'homme aux trois costumes !

— Le fameux cavalier allemand en personne, ajouta Franz, le major, l'Arménien ! ce personnage triple qui me poursuit de sa protection.

— Et l'autre ? demanda la jeune fille.

Franz hésita et regarda Gertraud en face.

— L'autre, répéta-t-il, c'est plus malaisé. Si j'en crois le portrait fait par ma concierge, nous saurions parfaitement le nom de celui-là... et vous le connaîtriez mieux encore que moi, petite sœur.

Gertraud n'en était que plus intriguée.

— Costume et tournure, continua Franz,



Franz, dit-elle à voix basse, je suis bien heureuse de vous revoir. (Page 34, col. 1.)

tout se rapporte complétement à l'homme dont je vous parle... l'âge aussi ; il n'y pas jusqu'à son léger accent allemand !... Quant à sa figure, on m'a dit qu'il avait l'air de l'honnêteté en personne, et de plus en plus j'ai cru reconnaître votre père, Gertraud.

— Mon père ! s'écria la jeune fille stupéfaite.

Ce mot arrachait Gertraud aux espaces fantastiques où son imagination galopait naguère ; le nom de son père la ramenait en pleine réalité.

Son premier mouvement fut la surprise, parce que l'idée de son père était en elle à cent lieues de ces autres idées capricieuses et bizarres éveillées par le récit de Franz. Elle éprouvait un sentiment analogue à celui d'un enfant qui tomberait à l'improviste sur un nom ami et réel, au milieu des pages merveilleuses des *Mille et une Nuits*.

Mais, au plus fort de sa surprise, elle se souvint de ce qui s'était passé dans la ma-

tinée. Ce personnage étrange, que Franz appelait le cavalier allemand, son père le connaissait, son père l'aimait, son père semblait le respecter comme un maître.

La physionomie de Gertraud, habituée à ne rien dissimuler, changea, et ce changement n'échappa point à Franz, qui la regardait toujours fixement.

— Je vous en prie, murmura-t-il, répondez-moi. Pensez-vous que ce puisse être votre père ?

La jeune fille ouvrit la bouche pour répliquer affirmativement ; mais, au moment où elle allait parler, elle eut comme un scrupule.

Son père avait peut-être intérêt à se cacher ainsi ; ou plutôt il ne pouvait en être autrement, puisqu'il s'enveloppait d'un si grand mystère.

Gertraud avait surpris ce secret sans le vouloir et par hasard ; la conduite que Hans Dorn avait tenue vis-à-vis de Franz, dans la matinée, semblait tracer impérieusement la conduite qu'elle devait tenir à son tour.

Son père n'avait point parlé. Devant les questions de Franz, il s'était renfermé dans une réserve complète. Gertraud pensa qu'il fallait se taire également.

Il fallait feindre l'ignorance. Et pourtant, à mesure qu'elle réfléchissait, il lui était impossible de garder même un doute.

Cette étrange histoire, racontée par le jeune homme, prenait pour elle un caractère frappant de vérité. Le mystérieux agent de cette féerie était bien son père, sous les ordres du cavalier allemand.

N'avaient-ils pas parlé de Franz tous les deux dans la matinée ?

Et quel amour inexplicable Hans Dorn avait montré pour cet enfant inconnu !

Et puis encore, au moment où finissait l'entretien, le cavalier allemand avait demandé l'adresse de Franz. Et c'était elle-même, Gertraud, qui avait été chercher cette adresse auprès de mademoiselle d'Audemer.

La réponse, cependant, demeurait suspendue sur sa lèvre. Elle n'osait plus ; il y avait une rougeur épaisse à son front qui ne savait point mentir.

Ses yeux baissés évitaient le regard de Franz.

Celui-ci l'examinait toujours attentivement. Il y avait sur son visage une expression complexe et malaisée à définir.

On eût dit une grande joie contenue et cachée sous une apparence de dépit.

— Vous ne voulez pas me répondre ? prononça-t-il d'un ton de tristesse. Vous aussi, vous me trompez, Gertraud !

La jeune fille rougit davantage ; mais elle ne répliqua point encore. Elle souffrait véritablement ; elle était entre son père et Franz : Franz, qui l'appelait sa sœur et qu'elle se sentait aimer à chaque instant davantage ; son père chéri, dont chaque désir était pour elle un ordre respecté.

Le cœur de la jeune fille était bon et tendre ; mais elle avait pour beaucoup la nature décidée des filles élevées par un homme. Quand une fois sa volonté s'était déclarée au dedans d'elle-même, elle se roidissait, ferme et forte.

Mais, si elle avait le bon vouloir de ne point céder, ses connaissances en diplomatie n'étaient pas bien grandes. Il lui semblait que mettre fin aux questions de Franz par un refus de répondre bien net et bien positif, c'était accomplir héroïquement son devoir et garder intact le secret de son père. Elle ne savait pas qu'un refus de répondre équivaut à un aveu dans une multitude de circonstances ; elle ne savait pas que la première règle de la discrétion considérée comme art, c'est de savoir bel et bien mentir.

— Écoutez-moi, monsieur Franz, dit-elle

sans lever les yeux, mais d'un petit air résolu qui la faisait plus gentille ; si vous voulez que nous restions amis, il ne faut point m'interroger à ce sujet. Une fois pour toutes, je ne sais rien, je ne suppose rien, je n'ai rien à répondre.

Un sourire vint à la lèvre de Franz.

— Eh bien ! petite sœur, dit-il d'un accent soumis, ne parlons plus de cela, puisque vous le voulez. J'aurais donné beaucoup pour savoir, mais je vois bien que vous êtes intraitable à l'endroit de la discrétion.

Gertraud poussa un grand soupir de soulagement; elle triomphait naïvement au dedans d'elle-même. Elle n'avait rien dit.

Franz, de son côté, n'avait point l'air trop désolé pour un vaincu. Le refus péremptoire qu'il venait de subir ne le plongeait point dans un découragement très-amer. Un observateur même médiocre eût deviné, à l'expression de son visage, qu'il savait à peu près tout ce qu'il voulait savoir.

De sorte que les deux enfants étaient enchantés tous les deux, Gertraud d'avoir gardé son secret, Franz de l'avoir surpris. Heureuse bataille où il n'y avait ni vainqueur ni vaincu, et où les deux armées, comme cela se fait souvent sur de plus grands théâtres, chantaient le *Te Deum* à l'unisson.

— Je vous obéis, petite sœur, reprit Franz, tandis que Gertraud calmée le regardait en souriant, et je mets de côté ces questions qui vous déplaisent; nous avons ma foi bien autre chose à dire ! cet homme qui n'est pas votre père n'a laissé nulle trace à mon hôtel; je ne sais pas si je pourrai le retrouver jamais : mais qu'importe, en définitive? La manière dont on agit avec moi signifie quelque chose : mon père est évidemment là-dessous, et l'on ne traite pas ainsi un enfant qu'on a l'intention d'abandonner ensuite.

— Je suis bien sûre... commença Gertraud vivement.

Puis elle rougit de nouveau et s'arrêta, décontenancée.

Franz fit semblant de ne point remarquer ce trouble.

— Me voilà riche ! poursuivit-il. C'est un fait acquis, et vous ne sauriez croire, petite sœur, combien cela me va d'être riche ! Mon Dieu, je n'aime pas beaucoup l'argent et je ne crois pas être avare, mais, si j'avais une chambre pleine d'or, je serais l'homme le plus heureux du monde.

— Bon Dieu ! s'écria Gertraud, que feriez-vous de tout cela ?

— J'ouvrirais la porte et les fenêtres, répliqua Franz.

Puis son regard devint rêveur, et il ajouta d'un ton grave :

— Savez-vous que ce doit être une bien belle chose, Gertraud ! J'ai vu la misère de près ; je sais ce qu'on souffre à Paris. Oh ! ce serait une belle vie ! toujours la main ouverte ! Autour de soi l'on verrait se sécher toutes les larmes. Cette pauvre jeune fille qui s'incline toute pâle auprès du grabat de son vieux père, on la verrait se redresser et sourire. Elles sont si heureuses, les fleurs que la sécheresse a couchées sur le sol aride et que relève une goutte de rosée ! Cet homme fort, que la faim va pousser dans le découragement et dans le crime, on le verrait tourner le dos au précipice et remonter fièrement la pente de la vie. Les plaintes s'étoufferaient, les sanglots se tairaient ; si loin que pussent se porter les regards, on verrait le bonheur sourire ! Oh oui ! Gertraud, l'or est un Dieu puissant, et je voudrais des millions !

La jeune fille le regardait émue.

Franz l'attira contre lui d'un geste gracieux et se mit à caresser sa main doucement.

— Que de joies on achèterait pour un peu

d'or! reprit-il d'une voix basse où vibrait comme une harmonie voilée; que de hontes on pourrait laver! que de fautes expier! que d'insultes réparer! Mais tenez, petite sœur, sans aller chercher ces misères horribles qui se cachent dans Paris, et que le riche découvre de temps en temps avec un étonnement effrayé, il est d'autres peines, silencieuses aussi, qu'il serait si aisé de changer en allégresse! Je connais un jeune homme qui est beau, brave, fort, qui soutient sa famille indigente, et qui aime une jolie enfant voisine...

Gertraud baissa les yeux.

— La jeune fille, poursuivit Franz, lui rend amour pour amour. C'est elle qui me l'a dit. Leurs premiers jeux furent communs; jamais ils n'ont été séparés l'un de l'autre.

«Si on les mariait, il n'y aurait point, dans cet immense Paris, une félicité pareille à la leur! car je vous le répète, Gertraud, ces deux enfants s'aiment du sincère amour des belles âmes; le garçon est un noble cœur, la jeune fille est un ange. »

Franz souriait : une nuance rose descendait du front de Gertraud jusqu'à la naissance de sa gorge chastement cachée sous sa robe de laine.

— Elle est douce comme vous! reprit Franz, jolie comme vous! bonne comme vous!

Il se pencha et sa lèvre effleura le front de la jeune fille.

— Ne rougissez pas, petite sœur, murmura-t-il à son oreille; vous êtes tout cela et mieux que cela. Eh bien! si je suis riche comme je le crois, ajouta-t-il en relevant la tête tout à coup avec un élan de chaleur, qui m'empêchera de doter ce jeune homme comme un frère? N'est-il pas mon frère, Gertraud, puisqu'il vous aime et que vous l'aimez?

L'accent de Franz donnait à ses paroles un parfum d'exquise tendresse.

Les beaux yeux de Gertraud étaient humides.

— Pauvre Jean! murmura-t-elle, mais il est fier, et moi aussi, monsieur Franz.

Le vent avait déjà tourné dans la cervelle de ce dernier.

— Nous verrons bien! s'écria-t-il en changeant de ton tout à coup; figurez-vous, petite Gertraud, que j'enrage en songeant au temps qu'il me faudra pour avoir mes meubles de Monbro! Vraiment, je n'avais pas de soucis comme cela hier, et la fortune a bien aussi ses inconvénients. Mais à quoi pensez-vous donc, petite sœur? Vous voilà toute triste!

Gertraud pensait à Jean.

— Voyons, de la gaieté! s'écria Franz en redoublant ses caresses. Je vous donne ma parole d'honneur que nous serons tous heureux!

Pendant qu'il parlait ainsi joyeusement et le rire aux lèvres, une expression de mélancolie vint voiler de nouveau son gracieux visage.

— Il y a deux heures à peine que tout cela m'est arrivé, murmura-t-il, et que de pensées dans ces deux heures! Parfois il me semble encore que c'est un rêve. Cet homme est-il mon père, Gertraud? Je l'ai bien vu cette nuit au bal : il y a un cœur fier et vaillant dans son regard; je crois que je l'aimerais... Et ma mère! ma mère, que je la vois belle et sainte!

Il s'arrêta en une sorte d'extase.

— Mais peut-être n'est-ce que l'envoyé de

mon père, reprit-il brusquement; que sais-je? Le sang qui coule dans mes veines brûle parfois comme du feu. Il me semble que mon père doit être un prince!

Gertraud eut un sourire. Franz fit comme s'il s'éveillait.

— Prince ou non, s'écria-t-il, je ne changerais pas mon sort contre celui d'âme qui vive! je suis jeune, je suis heureux! Que peut-il y avoir dans l'avenir, sinon de la joie?

— Dieu vous entende, monsieur Franz! murmura Gertraud; vous êtes bon et vous pensez à ceux qui souffrent. Vous méritez d'avoir du bonheur.

– Puis-je en avoir davantage, répliqua Franz, et ne m'en avez-vous pas donné vous-même, ce soir, petite sœur? Vous m'avez dit qu'elle m'aimait...

— Je vous ai dit ce que je crois vrai, interrompit la jeune fille; mais, le pauvre Jean et moi, nous nous aimons bien aussi; pourtant nous ne sommes pas heureux.

Ce fut comme une pluie froide tombant sur l'enthousiasme de Franz.

— Vous avez raison, petite sœur, prononça-t-il avec un peu d'amertume dans la voix; j'étais trop joyeux; vous avez bien fait de m'éveiller de mon rêve. Hélas! je le sais, il reste bien des obstacles entre Denise et moi, et, si je perdais Denise, que me feraient toutes les autres joies?

Sa tête se courba. Passant toujours d'un extrême à l'autre, il demeura un instant comme accablé : si bien que Gertraud, en le voyant attristé tout à coup, se repentit de ses paroles.

Mais, avant qu'elle eût ouvert la bouche pour le consoler et l'encourager, l'accès de mélancolie était passé; Franz avait repris confiance.

— Il faudra combattre, dit-il résolûment; c'est clair! mais j'ai des armes... Enfin Gertraud, hier, je ne désespérais pas, et combien ma position est changée depuis hier! En somme, ai-je un rival sérieux?

— Monsieur le chevalier de Reinhold...

— Une charge vivante! Une vieille coquette mâle!

— Il est riche, mon pauvre monsieur Franz, il est noble!

— Eh bien, et moi?

Gertraud secoua lentement sa jolie tête.

— On ne sait pas encore, murmura-t-elle.

Franz frappa du pied avec un dépit d'enfant.

— Vous êtes méchante! dit-il.

Le sourire ami de Gertraud démentait complétement cette parole.

— Oh! monsieur Franz, répliqua-t-elle, je vous assure que je vous aime bien tous les deux, vous et mademoiselle Denise, mais j'ai peur.

— Peur de quoi? s'écria Franz en parlant avec autant de feu que si Gertraud eût été l'arbitre de cette cause; combien de temps me faut-il désormais pour connaître ma famille? De gré ou de force, je vous en donne ma parole, avant qu'il soit un mois, je saurai le nom de mon père! et ce nom, j'en suis sûr, vaut bien celui du chevalier de Reinhold. Quant à la fortune, ce qui se passe me semble annoncer qu'elle est grande... et puis je ne suis pas absolument sans protection auprès de la vicomtesse; son fils est mon ami.

— Comptez-vous sur lui? demanda Gertraud.

Franz hésita longtemps avant de répondre.

— Pas à présent, dit-il enfin; mais quand je pourrai prouver...

— Quand vous pourrez prouver, interrompit la jeune fille, vous n'aurez plus besoin de l'aide de M. le vicomte d'Audemer. D'ici là, qui sait ?

— Gertraud ! Gertraud ! interrompit Franz à son tour, vous voulez donc me désespérer !

— Je veux vous prémunir.

— Mais n'ai-je pas l'appui de Denise elle-même ! Je la verrai...

— Monsieur Franz, dit Gertraud qui ne put défendre sa voix contre un léger accent de raillerie, le trottoir qui passe devant l'hôtel d'Audemer est un lieu de rendez-vous bien chanceux !

Franz se mordit la lèvre et ses sourcils firent mine de se froncer. Mais, au lieu de cela, il prit la taille de Gertraud en se jouant.

— Eh bien ! petite sœur, s'écria-t-il, puisque vous voulez absolument que je vous le dise, je compte sur vous et je ne compte que sur vous !

— Bon Dieu ! dit la jeune fille en riant, quelle puissante protection vous avez là, monsieur Franz !

— C'est la meilleure, et vous le savez bien, puisque vous m'avez montré le néant de toutes les autres. Vous avez un si excellent cœur !

— Bon ! interrompit Gertraud, je ne suis plus méchante. Voilà les compliments qui vont venir !

— Vous savez que je vous aime tant ! reprit Franz, et que j'aurais une joie si vraie à vous rendre la pareille !

Gertraud faisait ce qu'elle pouvait pour garder son petit air moqueur ; mais Franz était un heureux enfant, dont la voix savait d'instinct les routes tortueuses qui descendent au cœur de la femme.

Dès qu'il le voulait bien, on ne lui résistait plus.

En ce moment, d'ailleurs, il plaidait une cause gagnée d'avance ; Gertraud avait pour Denise une affection dévouée, et rien ne lui disait de combattre le sentiment qui l'entraînait vers Franz.

Son âme toute franche et toute bonne ne demandait qu'à s'ouvrir.

— Vous irez vers elle, reprit le jeune homme, je sais que vous irez, petite sœur. Vous lui direz combien je souffre loin d'elle, et combien j'ai besoin de la voir.

Le sourire de Gertraud se fit plus espiègle en ce moment, parce que le coucou suspendu à la muraille rendit ce bruit faible qui annonce l'heure une ou deux minutes à l'avance.

Elle regarda le cadran ; l'aiguille allait marquer neuf heures.

Franz ne put deviner ce que signifiaient ce regard et ce sourire.

— Vous la prierez, continua-t-il, vous la supplierez, de ma part, à genoux.

— Seigneur ! comme vous y allez !

— Est-ce que vous me refuseriez ?

— Je crois que oui.

-- Gertraud !

— Monsieur Franz !...

— Ma petite sœur !

— Mon pauvre monsieur Franz !

Le coucou sonna neuf heures. Comme le timbre commençait à retentir, on entendit le bruit sourd et lointain d'une voiture sur la place de la Rotonde.

— Écoutez ! dit Gertraud en serrant le bras de Franz.

Ils se turent tous les deux. En ce moment de silence, leurs oreilles saisirent pour la première fois cet autre bruit sourd aussi et continu que nous avons entendu avec Jean Regnault sur l'escalier.

Ils n'y firent attention ni l'un ni l'autre.

La voiture s'approchait rapidement. Quand elle s'arrêta, on put conjecturer que c'était à la porte de l'allée de Hans Dorn.

Gertraud frappa dans ses mains, et sa charmante figure s'épanouit.

— Voilà de l'exactitude ! murmura-t-elle.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda Franz.

— Oui, répondit Gertraud.

— Dois-je me retirer ?

— Non pas ! vous ne serez pas de trop, et la visite vous regarde peut-être un peu. Veuillez passer seulement dans la chambre de mon père.

— Qui est-ce donc? demanda Franz en se levant pour obéir.

Un léger bruit de pas se fit dans la petite cour.

Franz voulut répéter sa question ; mais Gertraud le poussa dans la chambre de Hans Dorn et ferma la porte sur lui.

XI

MADEMOISELLE D'AUDEMER

A peine Franz fut-il entré dans la chambre du marchand d'habits, que le pas léger entendu dans la cour s'étouffa sur les marches de l'escalier. L'instant d'après, on frappait à la porte, et, cette fois, Gertraud ne se fit pas prier pour ouvrir.

Les deux portes étaient placées l'une vis-à-vis de l'autre ; quand celle de l'escalier tourna sur ses gonds, Franz, qui avait mis son œil à la serrure, faillit tomber à la renverse. Gertraud venait de lui refuser si obstinément son entremise, qu'il s'était préparé à tout plutôt que de reconnaître dans cette personne attendue mademoiselle d'Audemer.

Ce fut Denise qui entra. La voiture dont le roulement lointain avait interrompu la conversation de Franz et de Gertraud était celle de la vicomtesse. Elle contenait mademoiselle d'Audemer et la vieille Marianne, toujours chargée de l'accompagner. Denise avait rendu une visite dans la soirée à une de ses amies. En revenant, elle avait témoigné le désir de passer chez sa brodeuse, afin de voir les divers ouvrages commandés pour la grande fête du château de Geldberg

Depuis le matin, la belle jeune fille, jusque-là si indifférente aux pensées de plaisir, s'était prise d'enthousiasme soudain pour la fête annoncée ; elle en avait parlé longuement avec sa mère, qui chérissait fort ce sujet d'entretien. Elle semblait s'intéresser à tout, aux bals promis, aux parties de chasse, aux longues courses dans les montagnes sauvages qui entouraient, disait-on, le vieux château de Geldberg.

La vicomtesse ne la reconnaissait plus. Parfois, elle était tentée d'attribuer cette charmante humeur de Denise à l'arrivée de son frère Julien ; mais cette cause était un peu bien naturelle pour une observatrice aussi subtile que madame la vicomtesse d'Audemer. Son expérience ne lui permettait pas d'envisager les choses à un point de vue si commun ; elle aimait mieux expliquer le fait par quelque chose d'inconnu : le vent, les nerfs, la fantaisie.

Et, du fond du cœur, elle répétait son exclamation favorite :

— Ah ! les jeunes filles ! les jeunes filles !

Cette exclamation, la vicomtesse en abusait bien un peu ; mais n'était-elle pas excusable? Quand on a trouvé comme cela un mot puissant, profond, universel, répondant à tout, expliquant tout, s'adaptant aux cases les plus anguleuses de la discussion, touchant le joint des plus difficiles problèmes, et valant à lui seul deux ou trois systèmes de philosophie, on peut bien s'y attacher sans crime

Un mot de cette sorte dispense de réfléchir et de craindre; c'est un doux oreiller sur lequel l'esprit paresseux se repose.

On y doit d'autant plus tenir, à ces formules précieuses, que le nombre en est assez limité. Nous pourrions les compter.

A part *les jeunes filles! les jeunes filles!* il y a *les femmes! les femmes!* ceci à l'usage des vieux garçons; il y a *les enfants! les enfants!* à l'usage des maîtres d'étude ; il y a *la sottise! la sottise!* à l'usage du rapin refusé au salon, du comédien sifflé, de l'auteur chuté, du candidat vaincu et de l'écrivain soi-disant *littéraire* que le public ingrat s'obstine à ne point admirer.

En obliquant un peu, soit à droite, soit à gauche, on arrive dans ce même ordre d'idées à des résultats vraiment sublimes. Qui n'a connu en sa vie quelqu'un de ces bonnes gens possédant une clef politique pour toutes les énigmes de l'histoire? Il y a mieux encore : le roi des généralisateurs est cet hidalgo qui fait un crime des mauvaises récoltes à la Révolution de 89, ou cet épicier de génie qui met les inondations, la sécheresse, les hannetons et le choléra sur le compte de la *prêtraille*.

Durant toute la journée, madame d'Audemer avait abondé dans le sens de sa fille ; la fête avait été déclarée par avance une merveille que les siècles futurs ne pourraient point égaler. Et, à propos de la fête, la vicomtesse avait glissé quelques mots très-adroitement au sujet des qualités aimables et séduisantes de ce bon chevalier de Reinhold.

Denise était d'humeur si charmante, qu'elle n'avait point trouvé d'objections contre le panégyrique du chevalier.

Si bien que la vicomtesse, enchantée, vit, à travers les splendeurs de la fête de Geldberg, une autre fête plus modeste, où elle devait jouer un rôle principal : elle rêva mariage, bouquet de fleurs d'oranger, millions et autres choses délieuses.

Le soir, Denise sortait sous la garde de Marianne. Quand sa visite fut achevée, au lieu de rentrer à l'hôtel, elle donna ordre au cocher de la conduire place de la Rotonde.

— Mais, mademoiselle, dit Marianne, M. le chevalier doit être à la maison maintenant.

— Ma bonne, répliqua Denise, il faut bien aussi songer un peu à la fête! Si je ne presse pas Gertraud, je n'aurai que de vieilles choses au château de Geldberg!

Denise avait trouvé aussi, pour quelques jours du moins, son argument-oreiller où elle pouvait se reposer en paix. La fameuse fête répondait à tout; Marianne se tut, persuadée.

Quand on arriva devant la porte de Hans, Denise mit pied à terre lestement

— Restez, si vous voulez, ma bonne, dit-elle ; j'ai deux mots à dire et je reviens.

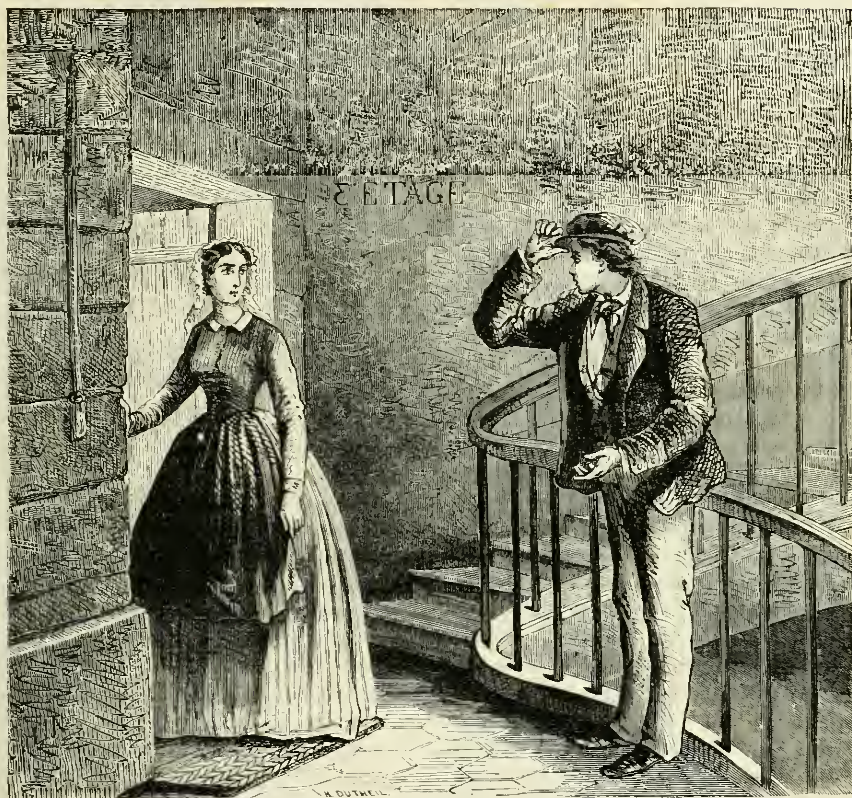
Marianne était vieille ; c'était à peu près l'heure où elle se couchait d'habitude ; la voiture avait de bons coussins moelleux et doux. Denise savait qu'elle retrouverait Marianne endormie.

Elle s'engagea dans l'allée de Hans Dorn.

Cette visite avait été convenue entre elle et Gertraud, dans l'entrevue du matin. Gertraud n'avait pas pu tout dire, d'abord parce que le temps pressait, ensuite parce qu'elle ne savait pas toute l'histoire de Franz. Elle avait promis de le revoir et de s'informer encore ; elle avait promis surtout de savoir s'il n'y avait point de suites possibles à ce duel, et si Franz était à l'abri de tout danger.

Ceci était un prétexte pour la conscience de Denise, comme la broderie était un prétexte auprès de Marianne. Denise savait, en réalité, à peu près tout ce qu'elle pouvait savoir ; mais elle voulait parler de Franz encore, entendre prononcer son nom ; elle avait tant souffert la nuit précédente! elle avait eu des frayeurs si cruelles!

En entrant, elle tendit la main à Gertraud, qui lui faisait une belle révérence. Bien qu'el-



Bien des pardons de venir vous voir à cette heure-là Mams'elle Gertraud. (Page 44, col. 2.)

les eussent partagé les mêmes jeux dans leur enfance, Gertraud, qui avait tous les genres de tact, n'essayait point d'établir une égalité impossible et mettait comme un vêtement de respect à son dévouement affectueux. Denise, au contraire, effaçait volontairement de son mieux la distance que leurs positions sociales établissaient entre elles.

Quoique Gertraud eût cessé depuis longtemps de la tutoyer, Denise employait toujours avec la jolie brodeuse cette formule amie.

Elle étaient toutes deux dans leur rôle. Elles s'aimaient ; la loyauté de leurs cœurs, jointe à la délicatesse de leurs caractères, réalisait ce problème difficile d'une liaison sincère entre une riche demoiselle et la fille d'un homme travaillant de ses mains.

Liaison sans jalousie d'un côté, sans orgueil de l'autre ; liaison qui ne blessait même pas les convenances étroites du monde, car chacune des deux amies restait parfaitement à sa place, et, si quelque pas était fait en dehors des règles rigides de l'étiquette, ce n'était jamais la brodeuse qui le risquait.

— Je ne t'ai pas assez remerciée, ma bonne Gertraud, dit Denise en entrant, pour la joie

que tu m'as donnée ce matin. Si tu savais tout ce qu'il m'avait dit hier au soir! c'est à peine si je pouvais garder quelque espérance.

On voyait une sorte d'embarras sur la physionomie de Gertraud, et quelque chose manquait à son accueil, d'ordinaire si franc et si cordial.

On eût dit qu'elle avait une pensée de crainte ou quelque petit remords.

Elle offrit une chaise à Denise, qui s'assit.

Franz, qui était toujours derrière la porte, avait reconnu d'un coup d'œil mademoiselle d'Audemer. Son premier mouvement avait été tout entier à la surprise; puis la joie était venue, puis l'impatience. Il y avait deux ou trois secondes à peine que Denise était entrée, et déjà les doigts de Franz le démangeaient; il sentait grandir en lui l'irrésistible envie d'ouvrir cette porte qui le séparait seule de mademoiselle d'Audemer.

Il ne la voyait plus. Après avoir passé le seuil, Denise avait quitté la ligne droite tirée d'une porte à l'autre, et c'était seulement dans cette ligne que le trou étroit de la serrure donnait accès au regard.

Il y avait bien la ressource de mettre l'oreille à la place de l'œil et d'écouter; mais c'était une bonne porte que celle de Hans Dorn, et les deux jeunes filles parlaient sans doute à voix basse. Du moins, le pauvre Franz n'entendait rien du tout.

Tandis qu'il maugréait contre son malheur, Gertraud avait pris place auprès de sa compagne. Elles causaient.

— L'as-tu vu? demandait mademoiselle d'Audemer.

— Je l'ai vu, répondit Gertraud.

— Eh bien?

Au lieu de répliquer, Gertraud jeta un regard furtif vers la porte de son père. Des idées nouvelles venaient de surgir dans son esprit. Elle n'osait plus. Cette entrevue, si joyeusement préparée, lui faisait peur maintenant.

Elle s'étonnait de n'avoir pas eu ces scrupules d'avance. Comment Denise allait-elle accueillir son audace, et de quelle façon lui annoncer la présence de Franz?

Quant à pouvoir la cacher, Gertraud ne l'espérait point. Elle devinait la position du jeune homme, comme si elle eût été auprès de lui en ce moment. Elle devinait jusqu'à sa physionomie, où l'impatience menaçante grandissait de seconde en seconde.

Il se taisait encore; on ne l'entendait point remuer; mais il allait parler bientôt sans doute; il allait s'agiter à tout le moins et attirer de quelque manière l'attention de Denise.

Et si Denise allait se fâcher! Gertraud s'accusait, la pauvre fille; elle se repentait amèrement.

Jusqu'à l'arrivée de mademoiselle d'Audemer, elle n'avait songé qu'au plaisir de les voir tous deux surpris, tous deux bienheureux, rougir, balbutier, et s'entre-sourire. A présent, elle avait des doutes plein l'esprit; elle ne savait plus si son zèle n'était point une offense.

Elle restait là auprès de sa compagne, l'œil effarouché, le front pourpre.

— Eh bien? répéta Denise.

— Mon Dieu, ma chère demoiselle, répliqua Gertraud qui était tout entière à sa frayeur, je vous promets que j'ai fait pour le mieux!

Sa voix tremblait légèrement. Denise leva les yeux sur elle et son visage prit une expression inquiète.

— Serait-il donc arrivé un malheur? murmura-t-elle.

— Non, oh non! s'écria Gertraud vivement; j'ai vu M. Franz; il n'a plus rien à craindre. Au contraire, je crois qu'il a sujet d'être bien content.

— Tu ne me trompes pas, Gertraud?

— Oh! mademoiselle!

Ces deux mots avaient un accent de reproche; mais Gertraud tenait toujours ses yeux baissés.

Denise la considéra un instant en silence. Elle remarqua que le regard de la gentille brodeuse glissait bien souvent entre ses paupières demi-closes, et allait chercher la porte de Hans Dorn.

— Qu'avez-vous, Gertraud? dit-elle. Jamais je ne vous ai vue ainsi!

C'était la première fois, depuis bien longtemps, que Denise omettait de la tutoyer; mais Gertraud n'eut pas le loisir de s'attrister, parce qu'un bruit se fit dans la chambre de son père. C'était Franz, dont la courte patience était à bout déjà.

Gertraud remua sa chaise et se mit à tousser; son embarras devenait de plus en plus visible.

— Gertraud, reprit mademoiselle d'Audemer qui ne pouvait manquer de rapporter ce trouble à sa position personnelle, je suis forte, vous le savez. Je vous en prie, ne me cachez rien!

— Je ne vous cache rien, chère demoiselle, répliqua Gertraud.

Mais, comme elle allait continuer, l'idée de Franz embusqué dans la chambre voisine lui coupa la parole. Au moins ne voulait-elle point mentir.

Denise lui prit la main. Cette réticence l'avait alarmée plus que tout le reste.

— Ma bonne petite Gertraud, dit-elle avec prière, je sais bien que tu m'aimes... C'est ton amitié qui te pousse à me dissimuler la vérité en ce moment. Mais parle, je t'en supplie! Si tu savais tout ce que tu me fais craindre!

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura la pauvre Gertraud, qui avait pourtant un sourire sous son air de grande détresse.

Un tiers, entrant à l'improviste et non initié au secret de la situation, n'aurait rien compris à ce qui se passait entre ces deux charmantes jeunes filles. Les yeux de Denise restaient secs; mais un voile de pâleur était sur son visage, dont l'expression devenait à chaque instant plus douloureuse. Gertraud, au contraire, avait aux joues, au front et jusqu'à la gorge un vermillon vif; ses yeux baissés semblaient prêts à pleurer; mais, par-dessous la longue frange de ses cils, elle lançait des regards sournois vers la porte de Hans, et, derrière cette larme qui était au seuil de sa paupière, on voyait poindre son espiègle sourire.

Elle hésita encore durant quelques secondes; puis, Franz ayant fait un mouvement plus bruyant dans sa cachette, elle releva tout à coup la tête d'un air mutin.

— Eh bien! tant pis, s'écria-t-elle; j'aime mieux tout vous dire que de vous laisser ainsi dans l'inquiétude. Si vous vous fâchez, c'est moi qui aurai du chagrin, et cela vaut mieux.

Elle se tourna encore vers la porte de son père, mais cette fois tête haute et les yeux grands ouverts.

— Il est là, dit-elle en rassemblant tout son courage.

Un incarnat fugitif vint colorer la joue de mademoiselle d'Audemer. Gertraud s'attendait à des reproches; Denise se leva et lui dit doucement :

— Je veux le voir.

Gertraud l'eût embrassée pour ce mot, qui lui mit du baume dans le cœur.

Elle s'élança, heureuse et légère, vers la porte de Hans Dorn, qu'elle ouvrit précipitamment. Elle entra; Denise la suivait de près.

Franz était debout derrière la porte. Il fut pris à l'improviste, et demeura comme interdit.

— Denise ! balbutia-t-il. Mademoiselle...

Il prit la main que la jeune fille lui tendait et n'osa pas même la porter à ses lèvres.

Il était dans un de ses accès de timidité. Tout à l'heure, au beau milieu de son impatience, une pensée lui avait traversé l'esprit; une de ces pensées qui mettent une rougeur épaisse au front des enfants orgueilleux; un coup de foudre : la crainte de paraître ridicule aux yeux de la personne aimée.

Et rappelez-vous vos jeunes ans : ce n'est pas là un petit malaise, c'est une angoisse profonde qui vous terrasse plus vite et plus rudement que le malheur sérieux!

On se souvient d'une parole malencontreuse, d'un geste maladroit, d'une gaucherie ; la poitrine se serre, la sueur perle aux tempes ; on souffre, et le remords lui-même n'est pas plus cuisant que cela.

La porte s'était ouverte au moment même où Franz se débattait contre l'aiguillon subtil de cette honte qui trouve si bien le chemin des cœurs adolescents. Il se souvenait, le malheureux, et il avait la fièvre. Cette entrevue de la veille, dont naguère encore il gardait si chèrement la mémoire, lui apparaissait désormais odieuse.

Quel rôle, bon Dieu ! quel pitoyable rôle! c'est dans tous les vaudevilles, et dans les plus niais, un grand garçon qui menace de mourir, qui extorque un aveu, qui ne meurt pas!

Car la chose est tombée dans le domaine banal ; on sait que le grand garçon ne meurt jamais; on le sait; les bourgeois en rient.

Franz aurait voulu être mort.

Quand Denise parut sur le seuil, au lieu de se réjouir, il lui prit envie de se cacher.

S'il eût rencontré en ce moment le malin sourire de Gertraud, nous ne saurions dire à quelles extrémités son désespoir aurait pu le pousser.

Mais Gertraud lui tournait le dos discrètement, et arrangeait de la lumière sur le petit bureau du marchand d'habits.

Mademoiselle d'Audemer ne partageait point le trouble de Franz; elle ne le remarquait même pas. Elle gardait le silence, mais c'était parce que son cœur était plein. Elle le voyait sauvé encore de cet autre danger que l'embarras de Gertraud lui avait fait redouter naguère.

Il y avait longtemps déjà qu'elle l'aimait. Ils s'étaient rencontrés à l'époque où Denise sortait de pension, dans le monde doré de la finance. Nous n'avons ni motif ni désir de parler en mal des jeunes héritiers de la banque ; ce sont nos seigneurs : que Plutus les tienne en joie ! Nous dirons seulement que Franz ne leur ressemblait point.

Au milieu de tous ces beaux fils, dont le moindre avait une valeur marchande de cinq à six cent mille francs, le pauvre petit commis tenait assurément bien peu de place. Il n'avait point de chevaux, partant point de jockey ; il n'avait pas même cette chose banale et que les mulâtres eux-mêmes se donnent : un nom, un titre, un malheureux morceau d'écusson !

Il était exactement dans la position précaire de ces bergères antiques qui épousaient les rois ; il n'avait que son bon cœur et sa jolie figure.

Et aussi quelques petites choses que nous ne saurions point exactement décrire, un charme latent, une distinction innée qui était douce et qui était fière ; un don ; ce je ne sais quoi qui plaît et qui impose.

Quand il s'agit de chevaux, les gentlemen appellent cela le *sang* ou la *race.*

La nature de Denise était d'aimer ce qui est noble. La distinction l'attirait ; elle était elle-même le type charmant de ces grâces simples et bonnes dont l'aristocratie véritable garde seule le secret.

Il n'y avait pas en elle un atome de coquetterie, dans le sens bourgeois du mot. Elle ne cachait rien, elle ne feignait rien :

un mot écouté par hasard ne mettait point sur sa joue cette rougeur effarouchée qui veut être une enseigne de pudeur et qui prouve seulement trop de science. Ses beaux yeux aux regards tranquilles et limpides ne recouraient pas trop souvent aux voiles de leurs paupières. Dans sa physionomie, comme au fond de son cœur, tout était naturel et pur.

Elle ne savait point jouer ce vieux rôle tout chargé de grimaces et de mensonges que la routine impose aux jeunes filles ; elle était elle-même toujours, c'est-à-dire gracieuse, décente et digne.

Dans le monde où sa mère l'avait conduite, il y avait assurément beaucoup de ravissantes demoiselles et beaucoup de jeunes messieurs tout pétris de séductions ; mais Denise, soit qu'elle fût trop difficile, soit qu'elle eût le goût malheureux, n'y avait trouvé que deux êtres à qui donner sa sympathie : Lia de Geldberg, qui était bonne et simple comme elle, et Franz.

Dans tout le reste, elle n'avait vu que de beaux yeux, de beaux teints, de belles robes, de belles moustaches et de beaux gilets.

Encore n'avait-elle point ce qu'il faut d'expérience pour faire la juste part des postiches.

Elle avait trié le pauvre Franz au milieu de cette riche foule. Bien que l'éducation et les circonstances eussent singulièrement terni chez lui cette fine fleur de race dont nous parlions tout à l'heure, elle l'avait séparé du gros de ces bons gentilshommes qui se fâchent quand on les appelle par le nom de leur père. Elle avait senti sous son étourderie folle les instincts du chevaleresque honneur.

Ils s'étaient aimés en même temps et sans se le dire. Leurs aveux s'étaient croisés la veille seulement ; mais c'était une liaison déjà vieille. Il y avait des mois que l'échange était fait entre leurs cœurs.

Nous avons dit qu'il existait entre leurs visages une ressemblance assez grande, et qui devenait frappante lorsque leurs physionomies se trouvaient exprimer le même sentiment par hasard. Au moral, il n'y avait entre eux d'autres rapports que la franchise égale de leurs cœurs. Leurs caractères, sans être opposés, ne se ressemblaient point. Franz était vif, pétulant, oseur ; Denise était plutôt calme et timide. Franz poussait la gaieté jusqu'à la folie ; Denise était sérieuse. Mais il est certain que Dieu n'a point fait les caractères humains suivant les règles de l'art poétique ; l'homme se transforme incessamment, suivant les circonstances. Les parts que nous avons faites à Franz et à Denise pouvaient varier comme toutes choses, au point d'arriver à une bascule complète.

En ce moment, par exemple, où elle franchissait les limites des convenances mondaines, la jeune fille timide n'éprouvait aucun symptôme d'embarras. Elle était tout entière à son contentement, tandis que Franz, le page hardi, perdait la tête à force d'être déconcerté.

Et, à mesure que le silence continuait, sa puérile angoisse lui serrait davantage le cœur.

— Mademoiselle, balbutia-t-il enfin, en ouvrant ses paupières à demi, rien de ce que vous pourrez me dire n'égalera les reproches de ma conscience ; je suis un fou ! par par pitié, ne me regardez pas comme un lâche !

Gertraud écoutait et tâchait de ne point rire, ce à quoi l'aidait la mine profondément désolée du pauvre Franz.

Quant à mademoiselle d'Audemer, on eût dit qu'elle n'avait pas entendu.

Elle avait toujours la main de Franz entre les siennes ; elle le parcourait de la tête aux pieds d'un regard charmé.

— Franz, dit-elle enfin à voix basse et en laissant ses yeux exprimer toute la profon-

deur de son émotion, je suis bien heureuse de vous revoir.

Il y avait tant d'amour dans ces simples paroles, que la honte de Franz s'évanouit comme par enchantement. Il ne songea plus à son crime imaginaire et se réhabilita lui-même au fond de l'âme.

Il releva enfin les yeux sur Denise et toucha de ses lèvres la douce main de la jeune fille.

Denise souriait ; ils étaient tout près l'un de l'autre et leurs regards heureux se parlaient.

Gertraud, sans savoir pourquoi, se sentait rougir. Par un mouvement irréfléchi, elle traversa la chambre d'un pas furtif, et voulut se retirer dans la pièce d'entrée.

Franz, sans savoir aussi peut-être, la suivait de l'œil et s'applaudissait.

Mais, au moment où la petite brodeuse allait franchir le seuil, Denise se retourna vers elle.

— Reste, ma bonne Gertraud, dit-elle de sa voix tranquille et douce ; tu n'es pas de trop entre nous deux.

XII

LE TÊTE-A-TÊTE

Gertraud alla chercher sa broderie et revint prendre place auprès de la table de travail de son père.

Denise et Franz s'assirent l'un près de l'autre. Les dernières paroles de mademoiselle d'Audemer, prononcées sans nulle affectation, et qu'on aurait pu interpréter comme une marque de confiance accordée à Gertraud, donnaient néanmoins à l'entrevue un petit air de gravité. Ce pouvait être désormais une causerie très-intime, mais ce n'était plus un tête-à-tête. Denise n'avait eu qu'un mot à dire pour enlever à la situation son apparence douteuse et louche. La simplicité, ce fier et doux charme, était entre les mains de la jeune fille comme un talisman.

Sa physionomie sérieuse n'exprimait ni inquiétude ni trouble ; son regard se reposait sur Franz avec un bonheur ingénu ; et si quelque parole s'arrêtait sur sa lèvre, c'était la secrète prière adressée à Dieu, qui la faisait heureuse.

Franz aurait voulu peut-être un peu plus de roman. Il éprouvait une sensation mêlée de surprise grande et de quelque dépit à voir le mystère lui échapper sans cesse. Denise éclairait tout ; toute voie devenait droite en quelque sorte, dès qu'elle y mettait le pied. Rien qu'au son de sa parole franche et digne, l'aventure perdait son air de gaillardise. Il y avait là une belle jeune fille qui souriait avec un abandon plein de tendresse, et pourtant Franz se sentait le mors entre les dents. La solitude de cette pauvre chambre lui dictait un respect craintif, qu'il n'eût point éprouvé peut-être sous l'empire de l'étiquette mondaine.

Ce fut encore Denise qui rompit la première le silence.

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, Franz, dit-elle ; si je l'avais pensé, je serais également venue... car j'avais le désir et le besoin de vous voir.

— Que vous êtes bonne !... murmura le jeune homme.

Sa voix était ménagée de manière à ne point arriver jusqu'aux oreilles de Gertraud. Il tenait à son tête-à-tête.

Le voix de Denise, au contraire, s'élevait sonore et calme.

— Je voulais vous voir, reprit-elle, parce qu'hier vous m'avez forcée à lire au fond de mon cœur... Il y avait longtemps que je savais votre amour, Franz, et il y avait long-

temps que je soupçonnais le mien... mais je m'efforçais de douter encore.

— Est-ce donc un si grand malheur de m'aimer? demanda Franz avec reproche.

Les grands yeux bleus de mademoiselle d'Audemer prirent un regard sérieux et pensif. Son sourire mourut sur sa lèvre.

— Je ne sais, répondit-elle en baissant la voix involontairement; — je suis bien jeune et j'ignore la vie... et vous, Franz, n'êtes-vous pas un enfant?

Ce mot vibre mal toujours aux oreilles de vingt ans. Franz jeta une œillade sournoise du côté de Gertraud, pour voir si elle avait entendu.

La petite brodeuse avait un malin sourire sous un air de grand sérieux. Elle poussait son aiguille avec prestesse, et ses longs cils noirs ne cachaient qu'à demi l'étincelle allègre de ses yeux.

Depuis que Denise était entrée dans la chambre du marchand d'habits, ce bruit inexplicable entendu par Jean Regnault sur l'escalier, et dont nous avons parlé plusieurs fois, avait fait trêve. — En ce moment, il reprit, mais timide et si faible, que l'attention des deux amants ne fut point excitée.

Gertraud seule l'entendit; elle releva vivement la tête et se mit à écouter. Le bruit partait de l'angle de la pièce qui touchait à la cloison de la chambre d'entrée et où se trouvait le lit de Hans Dorn.

C'était un grincement sourd et continu, qui semblait partir de la ruelle du lit. — On eût dit qu'un invisible ouvrier minait le mur extérieur.

Gertraud écouta un instant, inquiète; puis, comme l'entretien des deux amants attirait de nouveau son attention, elle se dit que, dans le Temple, il y a bien des métiers divers. Le bruit venait sans doute de la maison voisine...

— Je ne sais, reprit Denise qui secouait lentement sa jolie tête, — et si je voulais vous parler, Franz, c'était pour savoir... Ce que je vous ai dit hier est la vérité, je vous aime... mais que pouvons-nous espérer?

La figure de Franz rayonna.

— Hier, répliqua-t-il, au milieu de ma joie, cette question m'eût rendu bien malheureux, car je n'aurais pas pu y répondre... mais aujourd'hui, mademoiselle, si vous saviez comme tout est changé!... Si vous saviez ce que l'avenir semble me promettre... Mais c'est une longue histoire...

— Et j'ai bien peu de temps, interrompit Denise.

— Notre bonne Gertraud sait tout, poursuivit Franz : je lui ai conté mon secret; elle pourra vous le dire.

— Gertraud et vous, demanda mademoiselle d'Audemer en adressant à la fille de Hans Dorn un regard amical, vous êtes donc de vieilles connaissances?

— Oh! oui... commença Franz étourdiment.

Puis il s'arrêta, déconcerté, parce que la gentille brodeuse partait d'un franc éclat de rire.

— Oh! oui, répéta-t-elle; ce n'est pas par semaines... ni par mois... ni par années que se compte notre connaissance!

— Et je ne le savais pas!... interrompit Denise.

— Ni moi non plus! s'écria Gertraud; ni M. Franz non plus, je le promets bien... Nous nous sommes vus hier pour la première fois.

Franz était rouge comme une cerise; il n'avait point cru mentir, tant Gertraud lui paraissait une ancienne et fidèle amie.

— Et déjà des confidences?... murmura Denise étonnée.

— Oh! dit Gertraud, depuis hier il s'est passé tant de choses!... M. Franz a été en danger de mourir... Cela compte pour dix ans, mademoiselle.

En prononçant ces dernières paroles, l'accent de la jeune fille se fit sérieux et pénétré.

Puis elle baissa de nouveau ses yeux sur sa broderie.

Denise aurait voulu l'embrasser.

Franz était toujours à l'embarras de son mensonge involontaire.

— Sur mon honneur! dit-il, je n'ai point voulu vous en imposer, mademoiselle... Je ne me connais pas d'autres amis que Gertraud et son père... Il me semble qu'ils m'ont toujours aimé comme ils m'aiment, et si je vous ai trompée, c'est bien malgré moi...

— Merci, ma bonne Gertraud, murmura Denise; je ne savais pas te devoir tant de reconnaissance.

— Mais j'aurai des amis, maintenant, reprit Franz avec un élan subit — Je veux vous dire tout en deux mots, Denise. Je suis riche et je suis noble.

— Dites-vous vrai? murmura la jeune fille étonnée.

— Et le plus cher de mes bonheurs, poursuivit Franz, c'est d'avoir eu votre amour alors que j'étais pauvre et sans nom!

Il parlait avec une conviction profonde, et le sentiment exprimé par lui était si bien celui d'un homme élevé tout à coup au-dessus du malheur, que Denise ne conçut pas l'ombre d'un doute.

Gertraud, au contraire, malgré son ignorance de la vie, sentait vaguement tout ce qu'il y avait d'obstacles et d'incertitude entre la position réelle de Franz et ce bonheur espéré. Son cœur se serrait à le voir si confiant. Une voix s'élevait au dedans d'elle comme un écho funeste, et répondait : « Malheur! » à ces élans de joie.

Elle, si gaie d'ordinaire, elle ne savait pourquoi ces paroles d'allégresse sonnaient faux à son oreille et la rendaient triste.

— Vous avez raison, Franz, dit mademoiselle d'Audemer, je vous aimais pauvre; je vous aurais aimé toujours... mais que Dieu soit béni! car je n'aurais point désobéi à ma mère et nous aurions été bien malheureux!

Franz se frotta les mains, comme si la pensée du danger évité eût redoublé tout à coup son contentement.

— Mon Dieu! dit-il avec une pitié profonde pour son sort de la veille, — je ne sais pas vraiment comment j'avais le front d'espérer!... C'était vous, Denise, qui souteniez mon courage; je connaissais votre cœur; je savais qu'il n'y avait en vous que noblesse et bonté... Je ne songeais point à ma misère, étourdi que j'étais! et l'idée de la vicomtesse ne me venait point, parce que je ne pensais qu'à vous.. Mais maintenant, ajouta-t-il en prenant un air grave, il faut voir les choses sérieusement... dès qu'il s'agit de vous, Denise, la légèreté devient un crime... Écoutez! il me faut quelques jours encore pour connaître le nom de mon père ; d'ici là, je resterai à l'écart, et j'attendrai une certitude pour me présenter à madame la vicomtesse d'Audemer.

C'était de la sagesse ; Denise fit un signe d'approbation.

— Et pensez-vous, reprit Franz, qu'en arrivant avec mes titres et ma fortune, je sois exposé à essuyer un refus?

— Ma mère est bonne, répondit Denise; je lui dirai que je vous aime...

Franz serra la main de la jeune fille contre ses lèvres.

— Chaque fois que j'entends tomber ce



On y jouait gros jeu. Si l'on y trouvait des courtauds, les marquis n'y manquaient pas, non plus que les jolies femmes. (Page 48, col. 1.)

mot de votre bouche, dit-il, j'ai peur de faire un songe trop heureux... C'est bien vrai, pourtant, vous êtes là! Tout ce que je voyais dans la folie de mes rêves, Dieu l'a réalisé... Oh! que vous êtes belle, Denise, et que j'aime à vivre!... Nous sommes jeunes, notre avenir est long comme un siècle, et pas un nuage! partout votre beau sourire! rien que du bonheur!

Il s'arrêta; son cœur était plein. Les paroles manquaient à son enthousiasme. Un instant il demeura silencieux et recueilli, contemplant Denise avec adoration.

La jeune fille le regardait aussi : elle était entraînée et convaincue. Nul doute ne venait à son esprit charmé. L'illusion contagieuse passait de l'âme de Franz dans son âme, et sa pensée ravie se berçait en de molles caresses. Elle ne songeait point à interroger : elle croyait.

Elle était si heureuse de croire!

Leurs chaises s'étaient rapprochées, nous ne savons comment. Ils étaient là près l'un de l'autre : leurs traits semblables se touchaient presque; les anneaux gracieux de leurs chevelures blondes mariaient leurs

nuances amies ; c'était un tableau suave comme le souriant espoir de l'adolescence.

On eût dit, au premier aspect, le frère et la sœur. Mais le regard voilé de Franz couvait d'ardents éclairs, et il y avait de la passion dans cette fatigue douce qui alanguissait la prunelle de Denise. L'amour perçait, l'amour charmant et jeune qui orne toutes choses et sait embellir jusqu'à la beauté...

De même que la fleur, épanouie sous l'ombrage et chèrement admirée, va trouver des nuances inconnues et nouvelles, si le soleil, perçant tout à coup la feuillée, vient mettre un rayon d'or sur sa vierge corolle...

Gertraud n'osait plus les regarder. Elle avait le rouge au front et son cœur lui pesait.

Le bruit continuait sourd, patient, uniforme, dans la ruelle du lit de Hans Dorn...

— Vous souvenez-vous, Denise, dit Franz avec lenteur, — de ce bal où je vous vis pour la première fois ?... Il me sembla que tout mon être défaillait, et, quand j'entendis le son de votre voix, je crus que j'allais mourir... J'étais un enfant alors, et mon regard ne s'était jamais levé sur une femme... Savez-vous pourquoi je vous aimai?

— Sais-je pourquoi j'écoutai en tremblant vos premières paroles?... murmura Denise.

— C'est qu'il y a une chose étrange ! reprit Franz ; — je vous aurais aimée sans cela, car un amour comme le mien ne peut naître sans la volonté de Dieu... mais vous ressemblez tant à ma mère !

— Votre mère ?... répéta Denise.

— Je ne l'ai point connue, poursuivit Franz qui secoua la tête avec tristesse ; — mais j'avais son portrait suspendu dans la ruelle de mon lit comme une image sainte... ce fut bien longtemps mon seul amour... Quand je vous vis, Denise, il me sembla voir ma mère... Jusque-là, je ne l'avais comparée qu'aux anges, et je la retrouvais en vous... c'était la même beauté calme et sereine, la même franchise douce, le même regard dévoilant le même cœur... Allez, Denise, c'était notre destinée ! Depuis ce premier jour, votre image s'est gravée tout au fond de mon âme, et, quand je rentrais le soir sans vous avoir vue, je vous contemplais dans le portrait de ma mère...

Il s'arrêta pour sourire. Denise avait les yeux humides.

— Oh ! certes, s'écria Franz gaiement, — je ne songeais point, en ce temps-là, aux obstacles qui nous séparaient... je ne songeais à rien qu'à vous trouver belle et à vous adorer de loin... N'ai-je pas du bonheur, Denise? je n'ai vu le danger qu'au moment où ma bonne étoile me donne une victoire facile... J'avais bien dire entendu que le chevalier de Reinhold avait obtenu de madame d'Audemer la promesse de votre main ; mais j'évoquais par le souvenir votre front si pur, vos grands yeux bleus et cette blonde auréole que je vois dans mes rêves : vos longs cheveux, Denise, qui font un doux cadre à votre joue, — je mettais tout cela auprès du visage grotesque de M. de Reinhold et je me disais : « C'est impossible... »

Franz s'interrompit encore, ses yeux se baissèrent, il devint pâle.

— Mon Dieu ! murmura-t-il en frissonnant, — il paraît que c'était possible !... Mais pourquoi s'attrister? ajouta-t-il en secouant la mélancolie qui le reprenait. — Denise, Denise ! nous n'avons plus rien à craindre !... Vous ne savez pas tout, votre frère est mon ami ; dans quelques jours, quand je vais avoir appris le nom de mon père, ce sera sous les auspices de Julien que je me présenterai à madame la vicomtesse d'Audemer.

Denise ne répondit point, mais la joie peinte sur son visage parlait. Elle remerciait Dieu dans son âme.

Elle était aussi persuadée que Franz. Chaque mot de ce dernier lui enlevait une doute. En entrant dans la maison de Hans Dorn,

c'est à peine si elle avait eu une vague espérance; maintenant, la crainte lui semblait impossible.

Le temps passait; elle oubliait la vieille Marianne qui l'attendait dans la voiture; elle oubliait tout, elle s'endormait dans la quiétude de son bonheur.

Franz avait passé son bras autour de sa taille; la tête de Denise, inclinée et pensive, s'appuyait doucement à l'épaule de Franz.

Ils auraient pu rester ainsi de longues heures, car un instinct secret éloignait d'eux, à leur insu, l'idée de la séparation. Ce fut Gertraud qui les éveilla.

La jolie brodeuse venait d'achever la collerette qui avait motivé la visite de mademoiselle d'Audemer. Comme elle finissait d'arrêter la dernière fleur, il lui sembla que le bruit entendu dans la ruelle du lit de son père devenait plus fort et plus voisin.

Elle s'approcha doucement et mit sa tête entre les rideaux. Le lit, contre lequel sa hanche s'appuyait, roula brusquement et alla heurter la muraille.

Le bruit cessa.

XIII

LE CLOU

Gertraud écouta un instant encore auprès du lit de son père; puis elle revint vers les deux amants, qui ne l'apercevaient point, et jeta en courant la collerette sur les épaules de Denise.

— Voici un prétexte à votre longue visite, mademoiselle, dit-elle; vous aurez attendu votre broderie afin de l'emporter.

Denise s'était redressée en tressaillant.

— Y a-t-il donc si longtemps que je suis ci? murmura-t-elle.

— Un quart d'heure, dit Franz.

— Une grande heure! s'écria Gertraud; mais comment trouvez-vous cela, monsieur Franz?

Franz toucha le travail délicat et charmant.

— Adorable! répondit-il.

— Tu es une fée, Gertraud! dit mademoiselle d'Audemer en admirant la broderie; mais je déteste cette collerette, ajouta-t-elle avec un gros soupir.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'elle me fait penser à cette fête d'Allemagne et à ce long voyage.

— Pauvre monsieur Franz! dit Gertraud; quinze jours d'absence!

Franz ne comprenait pas.

Gertraud disposait les plis de la collerette avec cette coquetterie de l'auteur qui lit lui-même son œuvre.

— Je viens d'apprendre que les invitations vont être lancées, poursuivit Denise. Le départ suivra, dit-on, de près l'invitation.

— Et vous êtes absolument forcée d'aller à cette fête? demanda Franz.

— Ma mère compte les jours depuis un mois, répondit la jeune fille; nous avons accepté d'avance et tous nos préparatifs sont faits.

— On dit que ce sera si beau! murmura Gertraud dont l'accent trahissait un peu d'envie.

— Que je t'y céderais ma place volontiers! répliqua Denise. Ce seront des jours pénibles et je n'y puis pas penser sans frayeur. Vous n'aurez pas le temps d'ici là, Franz, de recevoir ces bonnes nouvelles qui vous donneraient accès auprès de ma mère. Elle va partir avec toute son envie de me voir mariée au chevalier de Reinhold, et là-bas, au milieu de cette famille de Geldberg...

Franz avait baissé la tête; il la releva vivement.

— La fête serait-elle au château de Geldberg? dit-il.

— Oui, répliqua Denise, et, comme vous le devinez, je serai circonvenue, obsédée. Si encore c'était à Paris, si je pouvais vous entrevoir quelquefois, cela me donnerait du courage, mais je serai seule!

— Non, interrompit Franz d'un ton délibéré, ce sera mieux qu'à Paris, et vous me verrez tant que vous voudrez. Je compte vous suivre au château de Geldberg.

Gertraud le regarda en dessous.

— Quelle folie! dit mademoiselle d'Audemer; dans votre position vis-à-vis des Geldberg, vous ne pouvez être invité.

Franz rougit. Il pensait à Sara.

— Je serai invité pourtant, répliqua-t-il, et je vous donne ma parole que vous me verrez à la fête.

— Il le fera comme il le dit, mademoiselle! s'écria Gertraud d'un ton où l'admiration naïve et la raillerie se mêlaient à doses égales; M. Franz, depuis qu'il est riche et fils d'un prince, vous promettra, si vous voulez, de sauter la Seine à pieds joints, et qui sait s'il ne tiendrait point sa promesse! ajouta-t-elle en baissant la voix tout à coup sous l'impression d'un souvenir superstitieux; il y a autour de lui des choses étranges, et, quand on réfléchit à ce qui lui est arrivé depuis hier, on ne sait plus que penser.

Ce fut en ce moment que Jean Regnault frappa pour la première fois à la porte de l'escalier.

Gertraud n'entendit pas. Jean fut obligé de répéter deux ou trois fois son appel. Quand la jeune fille entendit enfin, elle s'élança dans la chambre d'entrée, en fermant la porte sur les deux amants.

Ce devait être Hans Dorn. Gertraud n'était point troublée, parce que sa conscience ne lui reprochait rien. Elle ouvrit la porte sans hésiter et tendit le front au baiser de son père.

Le pauvre Jean ne songea point à profiter de l'aubaine.

— Bien des pardons de venir vous voir à cette heure-là, mamselle Gertraud, dit-il en restant sur le seuil de la porte; mais c'est que j'ai un grand service à vous demander.

Le pauvre Jean avait l'air plus timide encore que de coutume, et le mouvement involontaire que fit Gertraud en le reconnaissant doubla son embarras. En quittant Polyte sur la place de la Rotonde, il était tout feu et tout espoir; il songeait à jouer, à gagner, à sauver la mère Regnault qu'il aimait tant : l'éloquence du favori de madame Batailleur l'avait électrisé.

Mais il y avait maintenant deux ou trois minutes que la parole encourageante de Polyte lui manquait. Son ardeur se refroidissait; sa timidité revenait.

D'ordinaire, l'accueil avenant et cordial de Gertraud mettait fin bien vite à l'embarras du joueur d'orgue.

Ce soir, Gertraud avait l'air presque aussi embarrassée que lui. Jean subit le contrecoup de ce trouble. Il avait commencé son explication le rouge au front, mais la voix libre ; au bout de quelques mots, sa phrase s'embrouilla; il balbutia, il ne savait plus.

— Dites-moi bien vite ce que vous voulez, Jean, murmura Gertraud : je suis pressée.

Le joueur d'orgue eut grande envie de s'en aller, et, pour le retenir, il fallut la pensée de sa vieille mère.

— Est-ce que M. Dorn est rentré? demanda-t-il bien bas et les yeux à terre.

Gertraud rougit. Elle hésita. Il lui semblait que le murmure de la conversation

des deux amants devait arriver jusqu'aux oreilles de Jean.

Pour expliquer le son de ces voix, il lui eût suffit de dire que son père était de retour; mais elle ne savait point mentir.

— Non, répondit-elle.

La figure de Jean s'éclaira.

— Alors tout n'est pas perdu! s'écria-t-il; ma bonne demoiselle Gertraud, mon espoir est en vous... Voulez-vous me prêter, jusqu'à demain, un pantalon, un gilet et un habit de monsieur?

— Pourquoi faire? demanda Gertraud étonnée.

Jean ne répondit point.

Gertraud songea qu'on était au lundi gras.

— Voudriez-vous donc aller au bal? demanda-t-elle encore avec une surprise croissante.

Jean releva sur elle des yeux tristes et humides.

— Au bal! répéta-t-il.

Il y avait dans ce mot tant de reproches douloureux, que Gertraud eut comme un remords.

— Jean, mon pauvre Jean, dit-elle en lui prenant les mains, je suis folle! Mais aussi que voulez-vous faire d'un habit de monsieur, à cette heure de la nuit?

Jean secoua la tête, et sa paupière se baissa de nouveau.

— J'aurais mieux aimé que vous ne m'interrogiez pas, mamselle Gertraud, répliqua-t-il, car vous me direz peut-être que j'ai tort. Mais je n'ai rien à vous cacher, vous le savez bien, et, si vous voulez bien m'écouter, je vais tout vous apprendre.

Les yeux de Gertraud étaient pleins de curiosité.

Mais il se fit en ce moment, dans la chambre de Hans Dorn, un bruit de chaise qu'on remue. Depuis deux ou trois secondes, la jeune fille avait oublié Franz et Denise. Sa physionomie changea.

— Je vous crois, je vous crois, mon bon Jean, dit-elle précipitamment; qu'ai-je besoin de savoir? Attendez-moi ici un instant et je vais vous apporter ce que vous me demandez.

— Pourtant, reprit le joueur d'orgue, si vous avez envie de connaître...

— Non, non, non! dit par trois fois la jeune fille, attendez-moi ici; je vais revenir.

Elle gagna vivement la porte de son père; mais, avant de l'ouvrir, elle s'arrêta indécise.

Les yeux de Jean la suivaient, brillants de gratitude et d'amour.

C'était ce regard qui l'arrêtait; car la chambre de Hans Dorn était éclairée, et Jean allait voir les deux amants si elle ouvrait la porte.

Et néanmoins il fallait agir.

Elle s'avisa d'un moyen naïf comme son âme et infaillible, eu égard à la nature obéissante du pauvre joueur d'orgue.

— Écoutez, Jean, dit-elle en se donnant un petit air solennel; je veux bien aller chercher les habits que vous me demandez, mais il faut tourner le dos à cette porte. Il y a de l'autre côté quelque chose que vous ne devez point voir. C'est le secret de mon père!

Jean se tourna aussitôt du côté de l'escalier. Gertraud emportait la lumière; il restait dans l'obscurité.

Gertraud se hâta de passer dans la chambre de Hans. Elle crut refermer la porte derrière elle; mais le pêne glissa sur la serrure vieillie, et le battant resta entrebâillé.

Franz et Denise causaient, les mains entrelacées. C'est à peine s'ils virent la jeune fille traverser la pièce pour se diriger vers le cabinet où Hans Dorn était allé pendre dans la matinée la garde-robe de Franz.

Gertraud déposa sa lumière sur un coffre et se mit à chercher un habillement à la taille de Jean.

Celui-ci était à son poste, la figure tournée vers l'escalier sombre, et ne songeant guère à pénétrer le prétendu secret de Hans Dorn.

Le bruit mystérieux, entendu successivement par Gertraud dans la ruelle du lit de son père, et par Jean Regnault sur l'escalier, se taisait maintenant. Seulement il semblait à Jean que quelqu'un essayait d'ouvrir en dedans le bûcher de Hans Dorn.

Il allait sortir pour examiner de nouveau et tâcher de découvrir enfin la nature de ce bruit, lorsqu'un autre incident attira irrésistiblement son attention.

L'escalier envoyait à l'intérieur un vent froid et vif. La porte, que Gertraud avait cru refermer derrière elle, battait et s'entrouvait à chaque instant davantage. Par cette issue, des chuchotements vagues parvenaient aux oreilles de Jean.

Ce fut d'abord un murmure confus; puis Jean crut distinguer la voix d'un jeune homme.

Un premier élancement de jalousie lui blessa le cœur; ses yeux brûlèrent; ses veines eurent froid; il avait besoin de toute sa force pour ne point se retourner et jeter un regard en arrière.

Il résistait pourtant et demeurait immobile. Mais Gertraud cherchait en vain, parmi les nombreuses dépouilles entassées dans le cabinet, un costume complet et convenable. Elle s'impatientait, et, comme toujours, l'impatience, loin de l'avancer, retardait sa besogne.

Elle ne revenait point. Jean Regnault entendait toujours derrière lui ces chuchotements accusateurs. La fièvre lui montait au cerveau. Des visions jalouses passaient devant ses yeux.

En un moment où sa volonté défaillait, et où il n'était plus retenu que par un vague instinct de docilité, il crut ouïr le son d'un baiser.

Il tressaillit, comme si un aiguillon vif lui eût percé la chair. Il se retourna; son œil avide plongea dans la chambre de Hans Dorn.

Il vit une blonde tête d'adolescent qui se penchait sur une main blanche, et il entendit un second baiser.

La figure de l'adolescent le frappa; il la connaissait sans pouvoir dire en ce moment où il l'avait aperçue. Le visage de la femme se cachait derrière la cloison; mais Jean n'avait point besoin de la voir : pour lui, ce ne pouvait être que Gertraud

Un courant d'air se fit en sens inverse; le battant retomba. Machinalement Jean se retourna, et reprit la position qu'on lui avait commandée.

Il ne pensait plus guère. Il était comme un homme qui vient de recevoir un coup de massue.

— Tenez, Jean, dit Gertraud qui apportait enfin les habits; mon père va rentrer; allez-vous-en bien vite, et rendez-moi tout cela demain, de bon matin.

Jean ne bougea pas : il garda le silence. Ses yeux s'attachaient sur la jeune fille, mornes et comme stupéfiés.

— Eh bien? dit Gertraud en lui tendant le paquet.

Jean Regnault se retourna lentement et mit son regard sur la porte de Hans, qui était maintenant fermée.

Gertraud frappa le carreau de son petit pied avec impatience.

— Oh! Gertraud! Gertraud! murmura Jean qui joignit ses mains d'un air suppliant, je vous en prie, ayez pitié de moi!

Gertraud ne comprenait point le motif de cette subite détresse, et Denise venait de lui dire en passant qu'elle voulait se retirer.

Elle mit le paquet entre les mains de Jean et le poussa en se jouant jusque sur l'escalier.

Puis elle referma la porte sur lui.

Jean descendit les marches une à une, suivant l'impulsion donnée, et avec la roideur d'un automate.

Quand il fut arrivé dans la cour, il couvrit de ses deux mains son visage en feu. Une pensée venait de luire parmi la nuit de sa cervelle; il se souvenait.

C'était à cet endroit-là même où il se trouvait maintenant qu'il avait aperçu pour la première fois ce beau jeune homme, et encore avec Gertraud!

Il releva la tête vers la fenêtre éclairée de sa maîtresse, puis il s'enfuit en étreignant son cœur qui défaillait.

L'instant d'après, Franz et Denise quittaient à leur tour la maison de Hans Dorn.

— Dieu veuille que vos espoirs se réalisent, Franz! dit mademoiselle d'Audemer en arrivant au seuil de l'allée; mais, que vous soyez heureux ou malheureux, je suis votre fiancée, et, si je ne vous appartiens pas, jamais un autre homme ne m'appellera sa femme.

La vieille Marianne s'éveilla en sursant, au moment où Denise s'asseyait auprès d'elle sur les coussins de la voiture.

— Comme cette jeunesse est leste! murmura la vieille femme; je n'aurais jamais cru qu'on pût monter et descendre en si peu de temps!

Gertraud était seule dans sa chambre et préparait son petit lit. Hans Dorn n'était pas rentré; il n'y avait plus personne ni dans l'escalier ni dans la cour. Au bout de quelques minutes, la porte du bûcher s'ouvrit lentement et se referma sans bruit. Une masse noire glissa dans les ténèbres et descendit l'escalier en rampant.

Elle traversa la cour, puis l'allée sombre, pour gagner la place de la Rotonde.

La lueur lointaine des becs de gaz éclaira la face hâve de l'idiot Geignolet.

Il tenait à la main un énorme clou, qui était tout blanc de plâtre.

Il s'assit sur le pavé, le dos contre la muraille. Il tira de sa poche le lambeau qui lui servait de mouchoir et s'essuya le front. Puis il mesura de l'œil la partie de son clou que le plâtre avait blanchie.

— C'est dur! grommela-t-il, et j'ai grand mal à mes mains! mais le trou est profond de ça!

Il se mit à aiguiser la pointe de son fer contre le pavé.

Sonchant rauque et monotone se joignit bientôt au grincement du métal.

Les premiers mots du couplet se perdirent en un murmure sourd et haletant; puis sa voix s'éleva, et l'on aurait pu entendre :

J'ai vu le vieux Hans Dorn ouvrir son armoire,
Il a mis la boite tout en haut, tout en haut!...
Demain, mon trou sera fini,
Et je sais où sont les jaunets,
La bonne aventure, ô gué!...

XIV

LA MAISON DE JEU

La maison de jeu de madame la baronne de Saint-Roch, située rue des Prouvaires, était un tripot d'ordre moyen, où la proxi-

mité des halles et de la rue Saint-Denis se faisait parfois trop sentir.

Pour emplir ses salons, madame la baronne était obligée de recevoir bien des petites gens, ce qui est déplorable pour une personne de sa sorte. Elle ouvrait sa maison à des caissiers en débauche, à des commis pervers, à de petits commerçants, mauvais sujets timides, qui lésinaient dans le vice et comptaient avec la passion.

Heureusement que le voisinage du Palais-Royal lui fournissait un noyau d'habitués plus sortables : des roués de province, des seigneurs d'aventures, des étrangers enfin, cette proie enviable que tous les tripots se disputent.

Il est assurément fort désobligeant, pour un aigre-fin qui s'intitule M. le comte, de s'asseoir côte à côte auprès d'un teneur de livres de la rue des Lombards; mais les maisons de jeu, montées sur un certain pied, se font rares, et la police a le diable au corps. On ne peut plus choisir. Les beaux jours de la roulette sont passés, et le joueur, qui est naturellement philosophe, prévoit d'un cœur stoïque le moment où le roi de carreau persécuté ira cacher sa tête proscrite parmi les hontes lointaines du quartier Saint-Marceau.

S'il faut le suivre jusque dans les boues de la Bièvre, on le suivra. De nos jours, il n'est plus que cette royauté-là qui puisse trouver dans l'exil une armée de fidèles.

La maison de la rue des Prouvaires était loin de ces extrémités. Eu égard au malheur des temps, elle pouvait passer pour un établissement très-convenable. On y jouait gros jeu. Si l'on y trouvait des courtauds, les marquis n'y manquaient pas, non plus que les jolies femmes. Madame la baronne de Saint-Roch n'avait jamais eu maille à partir avec la police.

Elle était, comme on le pense bien, veuve, et veuve d'un homme considérable. Elle avait éprouvé de grands malheurs.

Une série de désastres lamentables l'avait réduite à la position qu'elle occupait maintenant et qui n'était certes point faite pour elle.

Ah! si les morts peuvent voir ce qui se passe sur cette terre, feu M. le baron de Saint-Roch devait être un mort bien malheureux! Du moins sa noble veuve gardait-elle, dans la détresse où le sort injuste l'avait mise, toute la dignité possible. Les aides dont elle s'entourait méritaient beaucoup de considération : son bras droit, le banquier du trente-et-quarante, n'était pas moins que M. de Navarin, ancien officier supérieur au service du roi des Grecs, décoré sur un champ de bataille illustre par la propre main du plus glorieux des Héllènes, le grand Kolokopoulo!

Nous n'avons point eu occasion encore de parler de M. de Navarin ; quant à madame la baronne de Saint-Roch, nous la connaissons sous le nom de Joséphine Batailleur, marchande de *frivolités* au Temple.

A part M. de Navarin, Batailleur avait eu le secours et les conseils d'une personne éminemment compétente en ces sortes d'affaires : madame de Laurens s'était mêlée de tout et l'on reconnaissait dans tout sa main experte. Rien n'annonçait au dehors l'industrie pratiquée à l'intérieur. La maison avait une apparence modeste et sage; c'est à peine si les voisins se doutaient de ce qui se passait si près d'eux.

On entrait dans la rue des Prouvaires; mais il y avait une seconde issue donnant sur la halle aux volailles. L'escalier, éclairé parcimonieusement, ne prodiguait point ce gaz accusateur qui est comme une enseigne aux lieux publics. On arrivait au premier étage après avoir jeté au portier, discret et payé, le nom de madame la baronne.

A la porte, on était reçu par un vieux domestique à mine vénérable, front chauve, livrée grise, sourire bénin et patriarcal.

Ce brave homme était contrôleur de l'établissement. Il recevait les bons, il éconduisait les suspects. Et ceux qu'il éconduisait res-



Oh! que je souffre et que je suis faible! reprit Verdier. (Page 63, col. 2.

taient persuadés qu'ils avaient fait une fausse démarche.

Un vieillard si respectable pouvait-il être le cerbère d'un tripot?

Il faut savoir se meubler. C'était Petite qui avait choisi ce serviteur précieux.

Du seuil, on n'entendait aucun bruit, sinon parfois un murmure étouffé, lorsque la voix des joueurs s'élevait par hasard au-dessus du diapason ordinaire.

La chose était rare, car une consigne sévère faisait loi dans la salle et ordonnait de se ruiner tout bas. Mais, en ce cas-là même, les voix perdaient leurs éclats en traversant les portes rembourrées. Elles arrivaient à l'oreille du profane comme un doux écho de conversations courtoises.

On n'entendait point le tintement de l'or; on n'entendait point la monotone mélopée du banquier menant le jeu à l'aide de ces paroles sacramentelles qui frappent l'oreille, d'ordinaire, dès qu'on aborde les avenues d'un tripot.

Une fois admis, on entrait dans une antichambre de bonne maison, n'ayant que le nombre voulu de porte-manteaux, mais

flanquée d'un prudent cabinet dont les murailles s'ornaient d'un cordon de patères.

Après l'antichambre venait un petit salon où quelques dames, jeunes et jolies pour la plupart, semblaient réunies pour passer la soirée.

Ceci était sans doute un leurre pour la police, en cas d'accident; — c'était peut-être autre chose.

Dans la troisième pièce, il y avait une table de lansquenet, présidée par un employé de la maison.

Dans la quatrième, qui était la dernière, un vaste tapis vert, en forme de carré long, entouré d'un quadruple rang d'amateurs, servait à jouer le trente-et-quarante.

Dans cette pièce se tenaient madame la baronne de Saint-Roch et son ministre responsable, M. de Navarin, ancien officier supérieur.

Les trois premières pièces étaient meublées assez simplement; celle-ci était presque nue. A ne voir que les murailles, on eût dit une salle de billard. Il n'y avait, en effet, aux lambris ni tableaux ni gravures, mais seulement deux de ces cadres en palissandre que l'on voit dans tous les cafés, et un râtelier contenant deux douzaines de queues munies de leurs *procédés*. L'un de ces cadres présentait ces trois chapelets de petites billes enfilées qui servent à marquer les points; l'autre renfermait le code du jeu de billard.

Le billard seul manquait.

A part ces cadres, dont la destination ne se devinait point au premier abord, deux autres particularités empêchaient cette chambre de ressembler exactement aux salles de trente-et-quarante des anciens jeux publics.

C'était d'abord une énorme châssis sur lequel se tendait un drap vert et uni, et qui était planté contre la muraille, derrière le banquier. A droite et à gauche de ce châssis, deux laquais de vigoureuse apparence se tenaient debout et immobiles.

C'était ensuite une sorte de boîte grillée qui rompait disgracieusement la symétrie de la pièce. Elle figurait une véritable loge pouvant contenir trois ou quatre personnes à l'intérieur, et fermée complétement par des rideaux de soie.

Elle tenait d'un côté à la muraille, qui sans doute était percée pour lui donner une issue à l'extérieur, et de l'autre à la table de trente-et-quarante, dont elle n'occupait pas exactement le centre.

Madame la baronne de Saint-Roch s'asseyait toujours entre la loge et Navarin, le banquier, qui tenait le milieu de la table.

Les joueurs étaient accoutumés à voir madame la baronne coller son oreille aux rideaux de soie de temps en temps, afin de recueillir des paroles que nul n'entendait excepté elle.

On n'apercevait à la boîte grillée d'autre ouverture qu'une sorte de guichet en forme de petite fenêtre qui s'ouvrait sur la table même, et par où passaient de blanches mains, éparpillant sur les diverses chances de l'or et des billets de banque.

A de rares intervalles, des mains d'homme s'étaient montrées à cette petite fenêtre.

Personne, parmi les habitués de la maison, n'avait su percer le mystère de cette loge dont nous avons parlé déjà. On l'appelait *le confessionnal de la princesse*. On s'en occupait énormément, et Dieu sait toutes les suppositions qui se faisaient à l'entour!

Les joueurs heureux la lorgnaient en souriant, comme si elle eût caché quelque divinité favorable; les malheureux lui jetaient des regards irrités et l'accusaient de leur chance mauvaise. Ceux que la superstition du jeu ne tenait point s'accordaient à penser qu'il y avait derrière ces rideaux, fermés toujours, un ou plusieurs grands personnages.

Et cette énigme, qui restait éternellement insoluble, ne nuisait en rien à l'achalandage de la maison; au contraire, c'était un attrait de plus. Cette main blanche, qui maniait tant de billets de banque, fascinait les plus froids; il y avait des gens qui ne

venaient que pour la loge et dont toutes les paroles étaient à l'adresse de la loge.

Ceux-là voyaient au travers des rideaux de soie, les uns une ravissante figure, les autres un vieux visage de duchesse millionnaire.

Et chacun se mettait en frais pour conquérir son rêve.

On voulait séduire la princesse, et l'histoire de Franz, appelé dans le *confessionnal*, prouvait du moins que l'espoir des habitués n'était pas tout à fait une chimère.

Il pouvait être dix heures et demie du soir. Le personnel de la maison était au grand complet. M. de Navarin, ancien officier supérieur, occupait son poste à droite de la loge ; à côté de lui était la caisse, et de l'autre côté de la caisse se tenait l'homme qui taillait.

M. de Navarin était un personnage à l'air doux et martial à la fois. Il avait des façons graves, dignes, courtoises, et sa manière de jeter le râteau à la pêche des louis d'or sur le tapis indiquait un bien bon gentilhomme.

Son emploi était multiple. A part l'office important de banquier, qu'il remplissait à la satisfaction générale, sa moustache grise était spécialement chargée d'imposer aux joueurs turbulents ou malappris qui prétendaient discuter les arrêts du sort. En cas d'alerte, il avait en outre mission de sauver la patrie, concurremment avec ces deux grands laquais à livrée grise, qui se tenaient debout derrière lui.

Petite avait eu raison de dire, en parlant de sa maison de jeu à Esther, que toutes les précautions étaient prises. M. de Navarin avait sous sa main un bouton de cuivre fixé à la table même, et que nous pouvons comparer au ressort d'une soupape de sûreté.

La manœuvre était simple et facile. Au premier bruit suspect, les joueurs avaient ordre de se lever ; l'ancien officier supérieur pressait son bouton, qui faisait surgir aux quatre côtés de la table carrée des bandes de billard. Les deux grands laquais soulevaient le châssis, tapissé de drap vert, qui s'adaptait exactement entre les bandes, recouvrant à la fois les mises éparses, les cartes et les signes accusateurs du véritable tapis.

La loge, poussée au même instant, se prenait à rouler sans bruit et rentrait dans une chambre voisine, laissant seulement à fleur de muraille sa paroi antérieure, qui figurait une porte grillée.

Au lieu de cet antre où le trente-et-quarante agitait tant d'or naguère, il ne restait qu'une inoffensive salle de billard.

Des répétitions nombreuses avaient assuré la main des machinistes ; pour opérer ce changement, il fallait juste le quart d'une minute.

Du reste, comme nous l'avons dit, ces sages précautions avaient été jusqu'alors inutiles. La maison de madame de Saint-Roch était vierge de tout démêlé avec la police.

Les rangs se serraient cependant autour de la table ; le jeu marchait au mieux. L'or glissait sur le tapis, et les soyeux chiffons de la banque dépliaient çà et là leur papier transparent et doux. Le guichet du confessionnal restait fermé : la *princesse* n'était pas encore arrivée.

Madame la baronne de Saint-Roch, dans tout l'éclat de sa toilette voyante, trônait à son poste avec une véritable majesté. L'homme qui maniait les cartes, ex-croupier de Frascati, remplissait son rôle en virtuose et retournait tout le jeu en un clin d'œil.

Autour de la table, les figures bizarres ne manquaient point.

Le démon du jeu animait toutes les physionomies de son souffle grotesque et terrible tour à tour. Quelques-uns prodiguaient des poignées de louis avec une vaillance folle ; d'autres jetaient timidement sur le tapis le modeste écu de cinq francs ; d'autres enfin, plus prudents encore, se bornaient à suivre de loin la chance et pointaient soigneusement sur des cartes le relevé de leurs parties imaginaires.

Ceux-là sont bien connus de quiconque a mis le pied dans un tripot une fois en sa vie. Ce sont des fous graves et tristes, de vrais philosophes, entêtés à rêver l'impossible, à spéculer sur la fantaisie, à vouloir fixer l'instabilité même.

Au bon temps du Palais-Royal, ils étaient nombreux et gagnaient quelque dix francs, dans leur soirée, à faire des trous d'épingle dans du carton. Maintenant ils végètent, misérables et déchus, dans l'attente du messie qui restaurera la roulette.

A part madame la baronne de Saint-Roch, nous ne connaissons que deux personnages parmi cette foule attentive et avide.

Le vaudevilliste Amable Ficelle, auteur de *la Bouteille de champagne*, et son Pylade, M. le comte de Mirelune, étaient entrés là comme ils entraient partout, pour tuer le temps et occuper au hasard leur oisiveté ennuyée.

Ils n'étaient joueurs ni l'un ni l'autre ; mais le temps était froid au dehors, et il faut bien faire quelque chose.

Ils se tenaient au dernier rang, bras dessus bras dessous comme toujours, et le lorgnon à l'œil.

— Comme cela, disait Ficelle, vous avez reçu, vous aussi, un message de l'hôtel de Geldberg?

— Un message par exprès.

— Et qui contient?...

— Oh! c'est très-aimable!... il s'agit de cette grande fête dont on parle tant... vous savez, au château d'Allemagne.

— Parbleu!

— On vous en a parlé aussi?

— Je crois bien! on n'a pas même eu l'idée de se passer de moi!... J'ignorais qu'on vous eût écrit et je comptais vous présenter.

— Moi de même, mon bon, dit Mirelune un peu piqué ; en tout cas, merci de l'intention!

— Eh bien! reprit Ficelle, je vois qu'on nous a traités en vrais amis... je devine votre lettre d'après la mienne. On compte sur vous, n'est-ce pas, pour donner à la chose quelque gaieté?

— Mais oui, répondit Mirelune, pour mettre de l'entrain dans tout cela.

— Pour animer la fête...

— Pour chauffer...

— Pour dire et faire des folies...

— Enfin, pour amuser tout ce monde d'argent!

Les deux amis se regardèrent, et il y eut un incommensurable bâillement échangé entre eux.

Les renommées parisiennes sont ainsi faites. Personne ne bâille plus largement qu'un de ces gaillards réputés joyeux par excellence. L'arbre qu'on cite, l'arbre qu'on célèbre pour sa floraison prématurée, le fameux marronnier du 20 mars, aux Tuileries, ouvre à peine ses bourgeons illustres, que déjà ses obscurs voisins sont en pleine fleur!

— Et avez-vous une idée? reprit Mirelune.

— J'en ai soixante!

— Diable!... il faudra nous entendre, si vous voulez ; moi, je n'en ai pas encore.

— Nous mêlerons, dit Ficelle avec magnanimité. — D'abord il faudra un théâtre...

— Évidemment... et une troupe!

Ficelle haussa les épaules d'un air de supériorité profonde.

— Il s'agit d'amuser ces gens-là, répliqua-t-il ; les petites banquières et les petites baronnes aimeront bien mieux jouer elles-mêmes que d'écouter des artistes de Paris. Mettons qu'il y ait dix actrices et dix acteurs improvisés ; cela fera déjà vingt heureux!

Mirelune ne paraissait pas convaincu.

— Pensez donc! reprit Ficelle ; quelle occasion à plumes, à fleurs, à diamants! et puis les jeunes premiers qui auront des

pantalons collants et des souliers à la poulaine!...

— C'est vrai pourtant! murmura Mirelune, ceux-là s'amuseront; mais les autres?

— Mettons que les autres soient six cents. Il y aura, d'une part, vingt élus heureux comme des rois qui offriront naïvement leur personne à l'admiration générale, et six cents spectateurs, contents comme des dieux, qui mordront les élus à belles dents et les déclareront burlesques, dans leur équité unanime.

— Amable, dit Mirelune, quand vous n'écrivez pas, comme vous avez de l'esprit! Mais que jouera-t-on?

— D'abord, *la Bouteille de champagne*...

— C'est bien vieux!

— Je change le nom des personnages et je trouve un nouveau titre : *le Triomphe du champagne et de l'amour*. Qu'en dites-vous?

— C'est troubadour, mais joli... Tenez, tenez, voici la princesse!

Le guichet de la loge mystérieuse s'ouvrait en effet à ce moment, et une main d'un modèle exquis poussait un billet de banque sur le tapis, à l'aide d'un petit râteau d'ivoire.

XV

L'INCONNUE

Le mot *princesse*, prononcé par M. le comte de Mirelune, au moment où le guichet s'ouvrait, courut tout autour de la table. Chacun leva les yeux et la loge devint le point de mire de tous les regards.

Ce qui se passait n'était pourtant pas un fait extraordinaire. Presque tous les jours, le même guichet s'ouvrait pour montrer la même main; mais, depuis tant de mois que l'énigme se posait ainsi chaque soir, elle restait toujours insoluble; et les mystères gagnent de l'importance à vieillir.

Les hypothèses s'amoncellent peu à peu; on épuise le vraisemblable : les esprits les plus terre à terre arrivent au romanesque.

Des centaines de versions couraient sur la joueuse du *confessionnal*, sur la princesse, comme on l'appelait, et son apparition causait toujours une sorte d'émoi dans l'assemblée.

Madame la baronne de Saint-Roch avait fort à faire pour résister aux innombrables attaques dirigées contre sa discrétion. Elle était obsédée, entourée, traquée; les vieux habitués, passés à l'état d'amis de la maison, la prenaient par les sentiments. Les étrangers empruntaient à leur bourse des arguments plus irrésistibles encore; mais rien n'y faisait : la fidélité de madame la baronne résistait à tous les assauts, et les curieux en étaient pour leurs peines.

Quand on la serrait de trop près, la rusée baronne employait une manœuvre analogue à celle des vieux cerfs qui mettent les biches sur pied et donnent le change à la meute; elle lançait elle-même dans la circulation quelque nouvelle hypothèse; elle brouillait le chaos davantage, si bien que les plus habiles se trouvaient déroutés complètement.

Durant une bonne minute, et c'est bien long dans un lieu pareil, il y eut autour de la table un murmure contenu. Le jeu éprouva un temps d'arrêt. La partie modeste de l'assemblée, les petits marchands égarés loin du comptoir, les commis en vacances et autres ouvraient des yeux énormes et semblaient vouloir dévorer cette main qui sortait du *confessionnal*. Les quelques femmes éparses autour de la table pinçaient la lèvre en voyant pâlir leur étoile, et affirmaient tout bas que la princesse était quelque vieux monstre, ayant de bonnes raisons pour se cacher. — Il y a des douairières qui gardent des mains charmantes. — Les étrangers braquaient le binocle; les Anglais, qui sont partout où l'on joue, caressaient leur por-

tefeuille et s'interrogeaient gravement pour savoir de quelles extravagances Leurs Seigneuries étaient capables en cette occasion.

Mais il n'y avait rien à faire; la baronne était muette, même pour les portefeuilles britanniques; et les meilleurs binocles ne pouvaient rien absolument contre les rideaux de soie.

— Allons, allons, messieurs! dit l'ancien officier supérieur au service du roi des Grecs, — veuillez faire votre jeu, s'il vous plaît.

Cet appel eut un succès médiocre; tous les yeux étaient occupés à séduire la loge.

— Du diable si je ne connais pas cette main-là! dit Mirelune à Ficelle.

— C'est tout à fait étonnant! murmura ce dernier; il y a là-dedans un vaudeville à succès!

— Regardez bien, Amable, c'est la main de la petite marquise du Vieux-Lieu!

— Je vois trois actes, répliqua Ficelle: — le mari qui cherche sa femme et qui la retrouve innocente dans cette boîte; Arnal en fossile, occupé à piquer la carte; un caissier honnête mais faible, qui vient là perdre son honneur...

— En somme, interrompit Mirelune, la main de la marquise est plus forte... et je voudrais parier que ces petits doigts-là sont tout bonnement à la vicomtesse de Longpré.

— De jolis couplets, reprit Ficelle; des mots, un petit peu de cœur: je garantis quatre-vingts représentations!

Le vaudevilliste respira longuement; son visage était radieux; ce n'était pas tous les jours qu'il mettait la main sur une idée.

Pendant qu'il s'applaudissait de tout son cœur et que l'ingénieux Mirelune trouvait un troisième nom pour la propriétaire de la jolie main blanche, le calme se faisait autour de la table et l'intérêt du jeu reprenait lentement le dessus. M. de Navarin allait donner le signal de tailler, lorsque la porte s'ouvrit au milieu de ce silence profond qui précède l'arrêt de la fortune.

Ordinairement, à cet instant solennel, un roi aurait pu franchir le seuil sans distraire l'attention de l'assemblée; mais il y avait ce soir comme un vent d'émotion dans la salle, les nerfs étaient agités: chacun se retourna involontairement.

On vit entrer un personnage de grande taille, portant avec noblesse un costume à la fois élégant et sévère. C'était un homme jeune encore, au visage remarquablement beau.

Personne ne le connaissait dans la salle. A sa vue, madame la baronne de Saint-Roch elle-même laissa échapper un mouvement de surprise.

Il traversa, tête haute et d'un pas tranquille, l'espace qui le séparait des joueurs; puis il fit le tour de la table et vint se placer à gauche de la loge, dont la baronne de Saint-Roch occupait la droite.

Il se fraya un chemin jusqu'au premier rang.

La main de la mystérieuse personne qui occupait le *confessionnal* reposait toujours sur le tapis; l'étranger se pencha en avant et toucha cette main, qui se retira comme effrayée.

L'étonnement général était au comble; le jeu s'arrêta une seconde fois. Anglais et commis regardaient, bouche béante. Ficelle oubliait son embryon de vaudeville, et Mirelune négligeait de chercher un quatrième nom de comtesse.

On entendit cependant un mouvement léger à l'intérieur du *confessionnal*. Madame la baronne de Saint-Roch, avertie sans doute par un signe convenu, colla son oreille au rideau de la loge.

Au bout de deux ou trois secondes, elle se leva et alla rejoindre l'étranger.

— Ça se noue! dit Ficelle.

— Que diable signifie tout cela? murmura Mirelune.

Madame de Saint-Roch prononça quelques paroles à l'oreille de l'étranger, qui s'inclina en signe d'assentiment.

On la vit se diriger vers une porte latérale. L'étranger l'accompagnait. Il sortit comme il était entré, sans avoir ouvert la bouche.

Les habitués de la maison de jeu de la rue des Prouvaires avaient trouvé pour la loge grillée un nom qui était toute une des cription. Le *confessionnal* ressemblait, en effet, à cette partie du meuble saint où le prêtre s'assied, caché à tous les regards.

A l'intérieur, c'était un microscopique boudoir, une boîte mignonne entièrement tapissée de soie et décorée avec toute la coquetterie possible.

Au moment où l'inconnu, qui avait eu l'audace grande de toucher sans façon la blanche main au râteau d'ivoire, quittait la salle de jeu sur les pas de madame de Saint-Roch, Petite était seule dans la loge. Elle se tenait debout, la main appuyée au bras de son fauteuil et dans l'attitude d'une attente inquiète.

L'intérieur de la loge était beaucoup plus sombre que la salle elle-même; on n'y était éclairé que par la lumière du lustre, filtrant à travers la transparence des rideaux.

Grâce à ce demi-jour, Petite pouvait voir et n'être point vue. L'œil curieux des joueurs ne pouvait point percer les draperies de la loge obscure, tandis que le regard de Sara, trouvant des issues ménagées, faisait à son aise le tour de la table.

Quand l'assemblée se composait d'une certaine façon et que la fantaisie de Petite était de se mêler aux joueurs, on donnait à la porte une consigne plus sévère, et Sara, préalablement changée par une sorte det oilette théâtrale, venait bravement s'accouder au tapis vert. Madame la baronne de Saint-Roch avait vraiment un talent précieux pour habiller une tête et grimer galamment un visage. En sortant de ses mains, madame de Laurens aurait pu, à la rigueur, affronter le regard de ses amis; mais c'était une femme prudente dans ses hardiesses et qui n'osait jamais qu'à bon escient.

Aujourd'hui, madame de Saint-Roch n'avait pas eu besoin de s'occuper de sa toilette; la présence du vaudevilliste et de M. le comte de Mirelune, qui avaient tous les deux leur entrée à l'hôtel de Geldberg, commandait à Petite de ne point se montrer à la salle commune. Elle était arrivée depuis quelques minutes à peine, lorsque l'étranger, qui possédait le mot de passe sans doute, s'était introduit dans la maison.

Petite ne l'avait point vu entrer. Elle était en ce moment toute rêveuse et songeait aux événements de la journée. Sa main avait machinalement ouvert un petit coffret d'un travail exquis, placé auprès d'elle et qui lui servait de caisse. Elle y avait pris un billet de banque qu'elle avait poussé sur le tapis par habitude pure. Ce fait de risquer un enjeu à cette table qui était à elle et dont le banquier faisait valoir des fonds fournis par elle, était, du reste, un enfantillage de joueuse émérite. Le combat sérieux était entre M. de Navarin et la foule. En jouant contre lui, Sara jouait contre elle-même. Mais l'ancien officier supérieur au service du roi des Grecs prétendait que cette petite manœuvre n'était pas absolument inutile : les billets de banque attirent les billets de banque; cela ouvrait les portefeuilles, cela faisait aller la partie.

Les jours où Sara voulait jouer pour tout de bon et par elle-même, elle avait, d'ailleurs, la table de lansquenet, où sa présence ne manquait jamais d'amonceler des tas d'or.

Mais, ce soir, elle avait en tête autre chose que le jeu. Sa mémoire était comble en quelque sorte et son esprit travaillait malgré elle. Que de choses en vingt-quatre heures, sans parler même des aventures du bal Favart! La maladie de son mari, qui semblait abor-

der son suprême période, le duel de Franz, qui était sorti vainqueur de l'épreuve et qui restait pour elle comme une menace vivante, sa fille enfin, cette pauvre enfant chétive et pâle qu'elle avait vue à travers les planches mal jointes de la devanture d'Araby!

Judith, la fille unique de la grande dame, l'héritière de tous ces millions dérobés laborieusement, — Nono la Galifarde, l'esclave de l'usurier, la martyre de l'idiot, la misérable créature qui s'étiolait, entourée de la pitié dédaigneuse des gens du Temple!

Judith, qui demain peut-être allait changer son maigre matelas, jeté à nu sur la pierre, contre une couche somptueuse, son indienne humide et usée contre les dentelles et le velours, ses larmes contre des sourires, sa pauvre petite face hâve contre la beauté de la jeunesse heureuse!

C'est qu'elle était belle, même sous sa souffrance!

Que de rayons la joie inconnue allait mettre dans ses grands yeux alanguis! que ses cheveux incultes allaient briller doucement! que de grâces dans cette taille affaissée par le besoin et enlaidie par d'ignobles haillons!

Sara souriait. Jamais elle ne l'avait si bien vue; jamais elle n'avait plongé si avant dans l'affreuse misère où se mourait sa fille, et c'était à la veille de la délivrance, à la veille du triomphe et de l'allégresse!

Mon Dieu! Judith n'avait pas quinze ans. Toute une vie de joie, pour quelques années de peines! Combien de jours lui faudrait-il pour oublier sa souffrance passée! La jeunesse refleurit bien vite et le malheur qui ne menace plus est un charme.

Sara songeait ainsi. Elle arrangeait l'avenir de sa fille; elle le faisait beau, doux, radieux : elle avait toutes ces prévoyances bonnes, toutes ces tendres délicatesses qui font du cœur des mères comme un nid moelleux où repose la pensée de l'enfant.

Puis d'autres idées venaient; un nuage passait sur son sourire; son front se ridait, menaçant. N'était-ce pas encore pour Judith?

Elle songeait à M. de Laurens, qui était l'obstacle placé entre Judith et la vie; elle songeait à Franz, qui voulait tuer l'avenir de la fille en perdant la mère.

Et son front se redressait terrible, ses cils demi-baissés voilaient son regard impitoyable et froid.

Il fallait tuer pour se défendre.

Et, parmi toutes ces pensées, d'autres se glissaient, perverses et frivoles. L'âme de cette femme était un chaos. Tous les degrés du mal s'y mêlaient, impuissants à éteindre une étincelle de feu divin.

Madame de Laurens rêvait à Lia, sa jeune sœur : tandis que Judith souffrait, Lia était heureuse.

Lia était belle comme un ange et son cœur ressemblait à son visage.

Pauvre Judith! c'était pour elle encore que madame de Laurens détestait Lia.

Pour elle, qui souffrait si doucement et à qui sa torture n'avait pu enseigner la haine!

Après Lia, Esther. Esther était comtesse, elle était veuve, elle n'avait que vingt-cinq ans : Sara l'enviait pour toutes ces choses. Et puis il y avait l'instinct de propagande, qui entre au cœur en même temps que le vice lui-même.

L'éducation d'Esther était commencée; Sara ne la voulait point laisser à moitié route.

Esther avait une part dans sa rêverie, le docteur aussi, et tout le monde et toutes choses...

Au moment où elle poussait son premier enjeu sur le tapis, à l'aide de son râteau d'ivoire, elle arrivait à penser à ce baron Albert de Rodach qu'elle avait rencontré d'une façon si étrange à l'hôtel de Geldberg.

Depuis la veille, elle l'avait trouvé à trois reprises sur son chemin. Au Temple d'abord, puis au bal de l'Opéra-Comique, puis à l'hôtel. Il connaissait Esther; Sara en était à se demander qui lui avait enseigné la route de l'hôtel de Geldberg, lorsque sa main, qui



Que vous êtes beau, mon Albert ! reprit-elle après quelques secondes.

sortait du guichet à son insu, ressentit le contact d'une autre main.

Elle s'éveilla en sursaut et regarda vivement autour d'elle. A gauche du *confessionnal*, il y avait un homme debout et le bras tendu encore. Sara l'examina au travers des rideaux, et reconnut le baron de Rodach.

Elle eut un véritable mouvement d'effroi.

— Encore lui !... murmura-t-elle.

XVI

DERRIÈRE LE RIDEAU

Rodach était immobile auprès de la loge. Il tenait ses yeux fixés sur le grillage, et le hasard les dirigeait vers le point précis où se trouvait Sara. Il semblait que son regard eût le pouvoir de percer la draperie.

A cette vue, Petite se pencha précipitamment de l'autre côté de la loge et appela Batailleur à voix basse. L'oreille obéissante de madame la baronne de Saint-Roch vint aussitôt se coller au grillage.

Petite prononça quelques paroles rapides, et madame de Saint-Roch se leva pour exécuter ses ordres.

Il s'agissait de faire entrer le baron dans la loge.

La sortie de ce dernier intrigua les joueurs comme avait fait son apparition. Durant

quelques secondes, on attendit pour voir s'il ne reviendrait point.

— Allons, allons, messieurs, dit l'ancien officier supérieur que ces distractions impatientaient; occupons-nous de notre affaire, s'il vous plaît... Le jeu est fait, rien ne va plus!

Les cartes retournées s'alignèrent.

En ce moment, madame de Saint-Roch et le baron traversaient un corridor conduisant à la chambre qui confinait aux derrières de la salle de jeu.

C'était par cette pièce qu'on entrait dans le *confessionnal;* c'était là également que le *confessionnal* pouvait être roulé en cas d'alerte.

Petite avait ouvert la porte d'avance, et se tenait sur le seuil; son visage exprimait une singulière agitation. Dès que madame de Saint-Roch apparut, précédant le baron, Petite l'arrêta d'un geste impérieux.

— C'est bien, ma bonne Batailleur, dit-elle; laissez-nous.

La marchande déguisée en baronne s'arrêta et fit volte-face. M. de Rodach, qui la dépassait en ce moment, se retourna au nom de Batailleur avec vivacité; la marchande était déjà au bout du couloir qu'il demeurait immobile et les yeux fixés sur la porte par où elle avait disparu.

Cette circonstance n'échappa point à Petite, et, sans qu'elle sût pourquoi, son trouble s'en accrut.

Madame de Saint-Roch, au contraire, ignorant l'effet que son nom avait produit, rentrait fort tranquillement dans la salle de jeu et replaçait entre les bras de son fauteuil sa taille rondelette, emmaillottée de soie.

— Où diable l'a-t-elle conduit? demanda Mirelune au vaudevilliste.

Ficelle montra du doigt la loge.

— Tiens! tiens! murmura le gentilhomme. — C'est une idée... Je donnerais décidément quelque chose pour savoir si la main blanche appartient à la marquise ou à la comtesse...

— Quelle scène on aurait là!... dit Ficelle; le diable, c'est qu'on ne pourrait pas mettre ce *confessionnal* au théâtre!...

Ce fut tout. Le silence régnait maintenant autour de la table; le jeu marchait; la distraction n'était plus de mise.

Quand le baron de Rodach fut las de contempler la porte par où la Batailleur était sortie, il se tourna vers madame de Laurens et lui baisa la main avec une grave courtoisie. L'agitation de Petite était loin d'être calmée; ses sourcils se fronçaient et le rouge lui montait au visage. Ce trouble qu'elle ne savait point dissimuler faisait ressortir la sérénité calme qui brillait sur la belle figure de Rodach.

— Charmante dame, dit-il en se redressant, je pense que vous ne m'attendiez pas.

Les yeux de Sara se baissèrent; elle fut deux ou trois secondes avant de répondre.

— Albert! Albert! murmura-t-elle enfin d'une voix qui trahissait son trouble, — vous êtes un homme étrange! Qui vous a conduit ici, et comment y avez-vous pu entrer?... Était-ce moi que vous y veniez chercher?

Le baron eut un sourire froid.

— Voici bien des questions, belle dame, répliqua-t-il. Procédons par ordre... Ce qui m'a conduit ici, c'est le hasard un peu et beaucoup ma volonté... Je suis entré en me disant l'ami de M. de Navarin et en prononçant le nom respectable de madame la baronne de Saint-Roch...

Sara pâlissait à l'entendre.

— Quant à la troisième question, reprit

le baron, pouvez-vous douter, charmante dame, que je sois venu ici pour vous?

Il s'arrêta et poursuivit presque aussitôt, en mêlant à sa gravité une imperceptible nuance d'ironie :

— Seulement je suis venu peut-être pour autre chose encore...

— Et cette autre chose?... demanda Petite qui tâcha de sourire.

Le baron s'inclina et répondit :

— Ceci est mon secret.

Petite releva sur lui son regard, comme si elle eût voulu lire sa pensée dans ses yeux. Mais les yeux de M. de Rodach, fiers, brillants, expressifs, étaient en ce moment comme un miroir où nul objet ne vient se peindre.

D'ordinaire, Petite jouait supérieurement la comédie; mais quel rôle prendre à cette heure? La pensée intime du baron lui échappait : elle ne savait s'il était ami ou s'il était ennemi.

Jamais il ne lui était venu à l'idée de prévoir un danger de ce côté. Elle avait aimé Albert, et peut-être eût-elle rallumé volontiers pour quelques jours le feu de paille de son caprice éteint; ceci d'autant mieux que l'objet de ce caprice lui apparaissait sous un aspect nouveau.

Elle l'avait connu vif, étourdi, fougueux en actions comme en paroles; elle le retrouvait grave et froid. C'était un masque, sans doute; mais, pour un homme de ce caractère, un masque est chose lourde à porter. Et Albert portait le sien, comme s'il n'eût fait autre métier de sa vie.

La veille, au milieu de la foule du bal, Petite l'avait retrouvé semblable à lui-même; mais elle n'avait fait que l'entrevoir sous ce pimpant costume de majo qui accompagnait si bien les allures spirituelles, alertes, fanfaronnes, de son ancien amant.

Quelques heures avaient changé tout cela; ce soir, à l'hôtel de Geldberg, Albert s'était enveloppé déjà d'un sévère manteau de froideur. Maintenant cette froideur semblait augmenter encore, et Sara croyait voir de l'amertume dans l'austère sourire qui était sur la lèvre du baron.

Un instant, elle eut envie de recourir à l'arme éprouvée de sa coquetterie; puis l'idée lui vint d'opposer roideur à roideur et de se draper dans son orgueil. Elle était experte à toute lutte, et savait comment on met les hommes à genoux.

Mais un secret instinct lui ôtait ici sa vaillance. Elle n'osait plus. Rodach, maître d'une si grande part de son secret, lui semblait trop redoutable pour qu'on pût l'attaquer à l'étourdie.

— Mon Dieu! que je suis folle de me creuser la tête ainsi! dit-elle tout à coup en se forçant à rire; ce n'est pas en effet pour moi seule que vous venez, Albert. Ma sœur, qui vous connaît presque aussi bien que moi, m'a donné d'avance le mot de l'énigme... Vous êtes joueur.

Rodach garda le silence.

— Eh bien! reprit Sara gaiement, c'est un lien sympathique de plus entre nous deux. Mais pourquoi m'aviez-vous caché cela?

— Chère dame, répliqua Rodach, vous m'aviez caché, vous, tant de choses!

Les sourcils de Petite se froncèrent légèrement.

— C'est décidément une guerre que vous me faites, monsieur, murmura-t-elle. Après une si longue absence, vous n'avez pour moi que des paroles de reproche, et vous venez me glacer le cœur, quand il vous faudrait faire si peu pour me rendre la plus heureuse des femmes!

En prononçant ces dernières paroles, la

voix de Petite devint douce et comme imprégnée de prières; son regard glissa, pénétrant et subtil, entre ses paupières demicloses.

Le baron ne parut point s'émouvoir.

Petite laissa échapper un geste de colère.

— Au demeurant, s'écria-t-elle, si vous ne m'aimez plus, pourquoi cette poursuite acharnée? Depuis hier, je vous trouve partout. Il faut vous souvenir, monsieur, que la passion seule peut servir d'excuse à l'homme qui pénètre certains secrets.

Rodach ne répondit point encore.

— Monsieur! monsieur! reprit Sara dont l'œil eut une lueur haineuse, prenez garde! Jusqu'à présent, tous ceux qui m'ont attaquée ont eu lieu de s'en repentir!

— Je le sais, murmura le baron qui la regarda fixement, mais pas tant que ceux qui vous ont ont aimée.

Sara tressaillit. Sa bouche s'ouvrit, tremblante et contractée. Elle demeura muette.

Ses yeux étaient cloués au sol.

Le baron la regarda encore un instant d'un air dédaigneux et froid. Puis il fit effort sur lui-même, comme si le rôle qu'il s'imposait eût répugné puissamment à sa fierté.

Il prit la main de Sara et la toucha de ses lèvres.

— Oh! oui! poursuivit-il en donnant à sa voix un subit accent de douleur, ceux qui vous aiment souffrent, madame, et je sais un homme qui payerait bien cher la chance de ne vous avoir point connue.

Rodach en savait plus d'un, et malgré lui sa parole se teignait d'amertume, parce qu'il songeait à son entretien avec le docteur José Mira.

Le docteur lui avait dit bien des choses.

— Et quel est donc cet homme? demanda Petite sans lever les yeux.

— Vous le devinez, madame, répliqua le baron, puisque vous me voyez venu d'Allemagne pour vous retrouver.

Petite eut besoin de toute sa force pour ne point laisser éclater son triomphe. Son cœur bondissait; sa détresse se changeait pour elle en victoire. Encore un esclave!

Car elle ne doutait point; elle était si bien faite à être adorée!

— Écoutez-moi, Sara, reprit M. de Rodach avec lenteur; le jour approche où vous saurez tout ce qu'il y a au fond de mon âme. Vous saurez qui m'a mis à même de pénétrer votre secret.

— Pourquoi pas ce soir? demanda madame de Laurens.

— Parce que ce soir je veux vous parler de moi, de vous et de moi seulement. Tous vos secrets sont à moi, madame, hormis un seul qui me regarde, et c'est celui-là justement que je veux savoir.

— Tous mes secrets! répéta Sara dont l'effroi revenait.

Son œil interrogea les traits du baron à la dérobée. Rodach semblait rêver.

Petite le contempla durant un instant, faisant pour ainsi dire une comparaison rapide entre sa force, à elle, et la puissance de cet homme qui osait lui dire : « Je sais tous vos secrets. »

Ne se trompait-il point?

A mesure que Sara songeait, son regard s'assurait et les plis de son front disparaissaient.

Tous ses secrets! Quelle folie! Et, d'ailleurs, elle croyait que Rodach l'aimait encore; n'était-elle pas sûre de son empire? ne savait-elle pas qu'elle pouvait envahir et tyranniser tout cœur qui s'ouvrait imprudemment à elle? sa vie ne s'était-elle point passée à séduire, à fasciner, à vaincre?

Y avait-il pour elle des faibles et des forts? n'avait-elle pas courbé les âmes les plus fières sous le niveau de son joug?

Elle attendit, prête à tout désormais et sûre de la victoire.

— Sara, reprit M. de Rodach après quelques secondes de silence, un aveu franc peut tout réparer. Le cœur s'égare parfois et ceux qui aiment pardonnent. Qu'êtes-vous allée faire ce soir chez ce jeune homme de la rue Dauphine?

Petite était résolue à ne s'étonner de rien, et pourtant elle fut étonnée.

— Quoi! balbutia-t-elle, vous savez aussi cela?

— Ce que j'ignore et ce que je voudrais expliquer avantageusement pour vous, répliqua le baron, c'est le motif de cette démarche. Il me semble que l'amour seul...

Sara respira bruyamment.

— Vous êtes jaloux! dit-elle avec vivacité.

— N'en ai-je pas sujet? demanda le baron.

A vrai dire, si son rôle lui pesait, du moins n'avait-il pas grand'peine à le jouer. Sara l'y aidait à son insu, et cette créature si habile, gâtée par l'habitude de triompher, fermait les yeux et se livrait en aveugle.

Elle réfléchit un instant. Une circonstance oubliée lui revenait tout à coup à la mémoire.

— J'y suis! s'écria-t-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre; mon Dieu! que n'ai-je pensé à cela plus tôt! vous ne m'auriez pas effrayée comme une petite fille, Albert, avec vos graves fadaises et votre tenue de tuteur castillan! Je me souviens maintenant de votre apparition à la porte du cabinet du *café Anglais*. C'est depuis cette heure, sans doute, que vous avez perdu votre air gaillard, pour prendre ce long visage morose. Ai-je deviné?

Rodach fit un geste équivoque. Il avait toute l'apparence d'un homme qui veut paraître au fait de la chose dont on parle et qui ne sait pas.

Petite prit cet embarras pour le dépit que Rodach éprouvait à voir son grand mystère ainsi percé à jour. Elle chérissait trop son idée pour la perdre un seul instant de vue.

— Voilà le motif de votre arrivée théâtrale à l'hôtel de mon père, reprit-elle; vous êtes jaloux, mon pauvre Albert! jaloux comme un barbon ou comme un collégien! Fi donc! un si beau cavalier! un don Juan! finir par où les bergers commencent! Et, après votre visite à l'hôtel, vous avez été comme une âme en peine. Quand je suis sortie, vous étiez quelque part dans la rue, vous m'avez suivie chez Batailleur, chez Franz.

— Ah! interrompit Rodach qui joua l'ignorance, il se nomme Franz?

— Vous m'avez suivie jusqu'ici. Quant à la manière dont vous y avez pu entrer, quant aux moyens que vous avez employés pour apprendre les noms du banquier et de la baronne, je l'ignore; mais, après tout, il n'y a pas besoin d'être sorcier pour cela!

Rodach la laissait parler sans l'interrompre et ne semblait point avoir envie de ranimer son inquiétude.

— Et ce jeune Franz... dit-il avec une hésitation feinte, vous l'aimez?

— Peut-être, répondit Sara en minaudant.

Les noirs sourcils de Rodach se contractèrent.

— Si je l'aimais, poursuivit Petite qui mettait des grâces provocantes dans son sourire, que feriez-vous, Albert?

Rodach baissa les yeux et répondit d'un air sombre :

— Je le tuerais!

Petite le contempla durant une ou deux secondes à la dérobée et avec un plaisir évident.

Puis elle lui prit la main et l'attira bien doucement jusqu'au fond de la loge. Elle s'assit tout auprès de lui, les mains dans les siennes et la tête appuyée sur son épaule.

Ses beaux cheveux noirs ruisselaient en ondes soyeuses sur la poitrine de Rodach; ses yeux, dans le demi-jour de la loge, brillaient d'une lueur étrange. Elle était belle comme la passion qui tente et qui enivre!

— Si un homme faisait ce que vous venez de dire, murmura-t-elle d'une voix pénétrante et basse, je serais à lui pour la vie!

XVII

LA QUITTANCE

Après les dernières paroles de madame de Laurens, il y eut un assez long silence dans le confessionnal de la princesse. Petite avait prononcé ces mots, qui demandaient un meurtre, de sa voix la plus douce et sans perdre son gracieux sourire.

Mais, sous cette voix suave et derrière ce sourire, une volonté si impitoyable se faisait jour, que le baron ne put s'empêcher de tressaillir.

Rodach ne connaissait pas madame de Laurens si intimement qu'elle pouvait le croire elle-même, mais il la jugeait à ce premier contact; il devinait l'énergie virile qui se cachait sous ces grâces mignonnes. Cette femme l'effrayait bien plus que Reinhold et Mira : c'était l'ennemi le plus redoutable entre tous ceux qui voulaient le sang de Franz.

Sara ne s'était pas trompée tout à fait en disant que le baron l'avait suivie; seulement elle avait pris les choses de trop haut, en faisant remonter l'aventure au déjeuner du *café Anglais*. Le baron ne la suivait que depuis une heure, et pour l'avoir rencontrée rue Dauphine à la porte du logis de Franz.

C'était sur les pas de Petite qu'il était, en effet, arrivé à la maison de jeu. Mais il eût probablement trouvé le chemin sans cette circonstance, car il avait pris plusieurs notes, dans sa conversation confidentielle avec le docteur José Mira; et, parmi ces notes, se trouvaient les noms de M. de Navarin et de madame de Saint-Roch.

Après avoir quitté l'hôtel de Geldberg vers cinq heures et demie, M. de Rodach avait passé une heure avec le marchand d'habits Hans Dorn. Ils s'étaient rendus tous les deux à la maison de Franz, et, pendant son absence, le marchand d'habits avait loué pour lui l'appartement du premier étage, ceci au grand ébahissement de la portière.

Ils ne voulaient point, paraîtrait-il, se rencontrer avec le jeune homme, car l'expédition fut faite en toute hâte, et Hans Dorn prit à peine le temps d'examiner le logement en détail.

Dès qu'ils furent descendus, la voiture partit au galop. Le long de la route, le baron et lui s'entretinrent en allemand de choses qui s'étaient passées au loin, et qui mettaient des larmes dans les yeux du bon serviteur de Bluthaupt.

— L'enfant sera heureux! disait-il avec une émotion profonde; Dieu l'aime, mon gracieux seigneur, puisqu'il lui a gardé votre amour. Ah! les juifs ont eu beau faire!... On dit que les portraits des vieux comtes sont

retournés dans la grand'salle du château, et collent leurs nobles visages contre le mur. Par le nom de la Vierge! nous les retournerons, afin qu'ils voient le fils de leur sang assis dans le fauteuil seigneurial, sous le manteau de la cheminée.

Hans parlait ainsi et son cœur loyal battait à l'idée de la patrie reconquise; Rodach l'écoutait en rêvant.

Ils se séparèrent au moment où le baron rentrait à son hôtel pour la première fois depuis son arrivée à Paris.

— Sur toutes choses, mon brave ami, dit Rodach, veillez bien sur cette cassette que je vous ai confiée, c'est l'avenir entier de l'enfant, peut-être.

Hans, indépendamment de ce soin, avait de la besogne pour toute sa soirée; et il était bien joyeux, car il allait travailler pour le fils de ses maîtres.

Rodach, lui, était accablé de fatigue. Trois nuits s'étaient passées sans qu'il fermât l'œil.

Il avait deux heures pour se reposer.

Ces deux heures écoulées, le réveil placé auprès de lui le jeta en sursaut hors de sa couche, où il dormait tout habillé.

Il sortit de nouveau. Sa voiture le conduisit dans la rue Pierre-Lescot, une de ces voeis étroites et lépreuses qui ont ouvert toutes grandes les portes de leurs masures pour recevoir les hontes exilées du Palais-Royal.

Rodach s'engagea dans cette boue qui sépare deux longues lignes de guinguettes empoisonnées et de garnis obscènes. Il se rendait chez Verdier, le champion vaillant de la maison de Geldberg.

Verdier était seul dans son taudis, au cinquième étage. S'il attendait une visite, ce n'était certes point celle de M. le baron de Rodach.

Verdier vivait au jour le jour, comme tous ses pareils; il était joueur, il était buveur; son état normal était de n'avoir ni sou ni maille. La blessure qui le clouait sur son grabat le surprenait à une de ces heures de dénûment absolu, bien communes dans sa vie.

La veille, il avait dépensé joyeusement son dernier écu, comptant sur le prix du sang pour dîner le lendemain.

Sa blessure n'avait point de gravité; mais, faute d'être soignée convenablement, elle lui causait d'atroces souffrances. Sur une chaise de paille, à côté de son lit, il y avait une tasse fêlée, qui avait contenu quelque breuvage dont la dernière goutte se séchait maintenant.

Il avait la fièvre; la nuit qui régnait dans sa demeure nue se peuplait pour lui de fantômes. Il appelait d'une voix étouffée ses amis par leurs noms. Personne ne répondait.

Il tremblait; il pensait être à l'agonie.

Quand le baron poussa la porte, que rien ne retenait, il ne sut d'abord de quel côté se diriger dans cette obscurité profonde.

L'accablement du malade étouffait en ce moment ses plaintes: on n'entendait rien dans la mansarde, sinon un souffle haletant et oppressé.

— Verdier! murmura le baron.

— Qui est là? répliqua une voix rauque; est-ce vous, enfin, monsieur le chevalier de Reinhold?

Rodach se dirigea en tâtonnant vers le lit.

— Oh! que je souffre et que je suis faible! reprit Verdier; du diable si c'était prudent à vous, monsieur, de me laisser mourir comme un chien!... Avant de m'en aller, voyez-vous, je vous aurais légué un petit souvenir... A boire, s'il vous plaît; j'étouffe!

— Où prendre de la lumière? demanda le baron.

— Il y a un bout de chandelle sur ma malle, derrière la porte... Les allumettes sont sur la chaise, à côté de moi... prenez garde à ma pipe! Oh! oh! vous avez bien fait de venir, car j'avais presque autant d'envie du procureur du roi que d'un médecin!

Rodach frotta une allumette chimique contre le carreau; la mansarde, éclairée soudain, montra la nudité de ses murailles poudreuses.

Verdier avait réussi à se mettre sur son séant.

A la vue de Rodach, il ouvrit de grands yeux effarés.

— J'ai le délire, grommela-t-il en se laissant retomber lourdement, ou c'est le diable!

Rodach cependant furetait de tous côtés, cherchant de quoi satisfaire la soif du malade. Il s'approcha bientôt du lit, tenant à la main la tasse pleine.

— Buvez ! dit-il.

Verdier se retourna, pâle d'effroi encore plus que de souffrance.

Il but et rendit la tasse au baron, sans oser lever les yeux sur lui.

— Merci, monsieur Goëtz, murmura-t-il; j'espère que m'avez fait assez de mal et que vous ne tenez pas à m'achever?...

— Le chevalier de Reinhold n'est donc pas venu? demanda Rodach au lieu de répondre.

— Le misérable coquin! s'écria Verdier qui retrouva quelque peu de force dans sa colère; le lâche usurier! Si vous saviez, monsieur Goëtz!...

— Je sais tout, interrompit Rodach.

— Vous le connaissez donc?

— Je sors de chez lui.

— A-t-il reçu ma lettre?

— Oui.

— Vous venez peut-être de sa part?

— Non.

Verdier parut attendre que le baron s'expliquât davantage. L'effort qu'il venait de faire le lassait; la réaction arrivait après cet élan de fièvre, et il se sentait retomber, plus épuisé que jamais.

— J'étais avec M. de Reinhold quand votre lettre est venue, reprit Rodach.

— Qu'a-t-il dit?

— Pas grand'chose... Que vous étiez un maraud, je crois, et que vous n'aviez pas su gagner votre argent.

— Voilà tout?

— A peu près... Il a jeté votre lettre au feu, en ajoutant qu'il ne vous donnerait pas un centime.

Verdier serra ses poings sous sa maigre couverture.

— Vous pouvez du moins le perdre, répliqua le baron.

Verdier se releva sur le coude; ses yeux éteints eurent un éclair.

— Écoutez-moi, mon pauvre garçon, reprit Rodach avec son calme ordinaire; vous savez bien que je vous connais des pieds à la tête et que j'ai entre les mains quelques-unes de vos signatures, qui valent le bagne à présentation et sans escompte. Vous êtes en mon pouvoir; vous n'y pouvez pas être davantage; ainsi ne faites pas de façons, je vous le conseille, et acceptez mes offres sans marchander

— Je ne les connais pas, balbutia Verdier dont le visage abattu prit une expression d'inquiétude.

Rodach tira son portefeuille de sa poche.

— Combien M. de Reinhold vous avait-il promis pour votre expédition de ce matin? demanda-t-il.

— Deux mille francs, répondit Verdier.

Le baron déchira une page de ses tablettes et traça vivement quelques mots au crayon.

— Je vais vous donner un à-compte de sa part, reprit-il, si vous voulez me signer ce reçu.



Le regard de Jean revint, comme si un ressort l'y eût poussé, vers le tas de louis. (Page 71, col. 2.)

Il tendit le papier à Verdier, qui lut :

« Reçu de M. le chevalier de Reinhold la somme de cinq cents francs, à compte sur le prix convenu entre nous pour mon duel contre M. Franz.

« Paris, le 6 février 1844. »

— Je ne peux pas signer cela, dit-il.

— Mon pauvre garçon, répliqua le baron en haussant les épaules, — qu'aurais-je besoin de cela, s'il ne s'agissait que de vous?... Croyez-moi, signez !

— Mais, mon bon monsieur Goëtz !...

Le baron tira sa bourse, et compta vingt-cinq pièces d'or sur la chaise qui faisait office de table de nuit.

Au moral comme au physique, Verdier était dans un état de faiblesse extrême ; il lorgna la somme d'un œil de convoitise.

— Je vous jure sur l'honneur, reprit le baron, que je ne ferai jamais usage de cet écrit contre vous.

— C'est que, balbutiait Verdier qui hésitait encore ; c'est que...

— Finissons!... Reinhold, qui vous a traité d'une manière infâme, sera puni...

— Oh ! le coquin!... grommela Verdier.

— Ces vingt-cinq louis sont à vous...

— J'en ai grand besoin, Dieu le sait!

— Si vous ne voulez pas, je remporte mon argent, votre vengeance vous échappe, et je vous fais arrêter comme faussaire.

A l'appui de cette dernière menace, M. le baron de Rodach tira de son portefeuille quatre ou cinq bons de la caisse Laffite, manifestement contrefaits, et portant au dos le nom de J.-B. Verdier.

Le blessé voulut réfléchir encore, mais sa tête affaiblie se perdait ; il fit un geste de fatigue et signa l'étrange quittance.

Puis il se laissa choir tout de son long et s'assoupit.

Rodach remit son portefeuille dans sa poche. Une fois au bas des cinq étages de Verdier, il se fit conduire chez un médecin qu'il dépêcha auprès du malade.

La quittance, soigneusement serrée, était destinée à grossir le contenu de la cassette confiée au dévouement loyal de Hans Dorn.

C'était au sortir de la rue Pierre-Lescot que M. de Rodach avait gagné la demeure du jeune Franz. Au lieu de Hans qu'il croyait rencontrer là, il avait reconnu Sara au travers des vitres de la loge.

La vue de madame de Laurens avait fait surgir en lui tout un ordre d'idées ; c'était là un danger nouveau peut-être, et peut-être une arme nouvelle.

Il fallait savoir.

Son cocher avait reçu l'ordre de suivre le coupé de Petite.

Il y avait déjà trois ou quatre secondes que le silence durait dans le confessionnal ; Rodach restait sous le coup des dernières paroles de Sara, qui l'avaient frappé comme une terrible menace.

Il avait la tête penchée et semblait méditer ; Sara s'appuyait toujours contre lui ; la lumière faible qui pénétrait dans la loge, à travers les draperies, effaçait sur le visage de Petite les imperceptibles traces que l'âge y pouvait avoir laissées ; on eût cru voir une jeune fille dans toute la fleur de la première beauté.

Elle s'abandonnait, molle et confiante ; sa pose avait une indicible grâce ; son regard voilé parlait de tendresse et son sourire enchantait.

Elle passait ses doigts effilés et blancs dans les boucles brunes de la chevelure de Rodach.

Il fallait avoir entendu pour croire ! — Et, à voir ce front angélique, où tant de douceur calme souriait, on pouvait presque douter encore après avoir entendu...

Cette femme qui venait de parler de meurtre, la gaieté aux lèvres, ressemblait à une sainte.

— Que vous êtes beau, mon Albert ! reprit-elle après quelques secondes, en donnant à sa voix une expression plus caressante, — et que je suis folle de vouloir mettre à prix le sentiment qui m'entraîne vers vous !... Quoi que vous fassiez, ne faudra-t-il pas que je vous aime !

Rodach avait les yeux baissés ; il tardait à répondre.

— Et pourtant, reprit Sara, quelle confiance j'aurais en votre bras, Albert !... Vous êtes si brave !... A Bade, vous aviez réduit au silence les plus entêtés spadassins !

Elle s'interrompit pour prendre la main du baron et la serrer entre les siennes. Puis elle poursuivit avec un soupir tentateur :

— Je vous aimerais trop après cela !

— Vous le détestez donc bien ?... murmura Rodach.

Petite se redressa, et mit ses blanches

epaules contre le dossier de son fauteuil. Sa voix et sa physionomie changèrent.

— Mon Dieu ! cher, dit-elle d'un ton leste et dégagé, — vous avez tort de croire cela... Je ne hais personne, mais, ajouta-t-elle plus bas, il y a des gens qui me gênent.

— Et ce jeune homme est du nombre ?

— Précisément, baron.

— Vous l'avez donc aimé?

— Jaloux !... prononça Petite avec coquetterie. A parler sérieusement, je ne sais trop que répondre. Je ne l'ai pas aimé comme je vous aime, Albert ; mais...

— Mais ?... répéta Rodach.

— Eh bien ! s'écria Petite en jouant l'impétuosité, si vous aimiez une femme seulement comme cela, mon Albert, cette femme me ferait horreur ! Vous voyez que je suis franche ; mon Dieu ! je ne puis rien cacher.

C'était une cause plaidée dans les formes et avec la tortueuse éloquence d'un vieil avocat. La question, abordée de front, était reprise en flanc. Rodach mesurait avec une involontaire frayeur la froide perversité de cette femme qui lui mettait en se jouant un poignard dans la main, et qui avait peur de voir sa main trop lente, et qui cherchait à l'enivrer, pour ainsi dire, comme ces vulgaires scélérats qu'on emplit de vin à l'heure du meurtre.

Il avait de la peine à poursuivre son rôle ; l'indignation faisait bouillir son sang, et il avait besoin de toute sa volonté pour rester calme en apparence.

— Vous êtes franche, madame, répondit-il avec une nuance d'amertume dont Sara ne pouvait, certes, point s'étonner ; mais il faut que j'en sache davantage encore. Qu'alliez-vous faire ce soir chez ce jeune homme ?

Petite baissa les yeux et s'efforça de rougir.

— Vous sentez bien, murmura-t-elle, vous sentez bien que j'ai des ménagements à garder. Ce jeune homme pourrait parler et me perdre... et si vous saviez toutes les idées nouvelles que votre vue a fait germer en moi, mon Albert ! C'est à peine si je songeais à toutes ces choses avant votre retour ; mais, depuis hier, j'ai bien réfléchi. Pour être heureuse, il faut que je sois toute à vous, et ce jeune homme à présent me fait peur.

Comme elle achevait, la porte de la salle de jeu s'ouvrit avec un fracas inusité ; deux nouveaux initiés entrèrent. Ceux-ci n'avaient point les allures prudentes et discrètes du gros des habitués. Ils traversèrent la salle, bras dessus, bras dessous, et firent le tour de la table pour s'approcher de madame la baronne de Saint-Roch.

Petite serra fortement le bras de Rodach et poussa un soupir de commande, tandis que son regard se dirigeait vers les nouveaux arrivants.

L'œil de Rodach prit la même direction.

— Serait-ce lui ? demanda-t-il.

— C'est lui ! répondit Sara comme à regret.

— Lequel?

— Le plus petit.

— Mais c'est un enfant!

Sara eut peur que Rodach ne se fît des scrupules.

— Un enfant qui vaut un homme, répliqua-t-elle, et qui a tué en duel, ce matin même, une des plus fortes lames de Paris !

— Peste ! fit Rodach qui ne put s'empêcher de sourire en songeant au pauvre Verdier ; eh bien ! nous le verrons à l'œuvre ! Mais, j'y pense, cette forte lame, dont je déplore le destin malheureux, n'était-il pas un peu de vos amis?

Petite hésita franchement cette fois.

— Non, répondit-elle enfin à voix basse; mais, s'il faut vous parler vrai, Albert, ce duel m'avait ouvert les idées, et je comptais...

— Vous comptiez?

— Croyez-moi, je vous en prie, c'était pour vous, pour être à vous, sans contrôle ni partage! Je suis riche... Mon père doit donner une grande fête en Allemagne, à son château de Geldberg; je comptais...

Rodach eut un frisson; il comprenait.

— Vous avez donc un autre champion que moi? demanda-t-il en tâchant de garder son air d'indifférence.

— Je suis riche! répéta Sara froidement; et maintenant je puis vous le dire : si je suis allée ce soir chez ce jeune homme, c'était pour l'inviter à la fête de Geldberg.

Sara ne remarqua point la pâleur qui couvrait le visage du baron.

XVIII

UN COUP DE LANSQUENET

Le baron connaissait, faut-il croire, le château de Geldberg. Il frémit à la pensée du péril que nulle prudence humaine n'aurait pu prévoir ni éviter.

Il fit sur lui-même un effort puissant et prit la main de Sara, qu'il porta jusqu'à ses lèvres.

— Merci! murmura-t-il; merci mille fois, madame!... me voilà délivré de ce doute qui me rendait si malheureux!... Mais êtes-vous bien sûre qu'il se rendra à votre invitation?

Sara eut un sourire orgueilleux.

— Il m'aime comme un enfant et comme un fou! répliqua-t-elle.

— Eh bien! madame, dit le baron, si vous le permettez, je serai, moi aussi, de cette fête au château de Geldberg!

Sara tendit son front, toute joyeuse; Rodach y mit un baiser. — Le pacte était conclu; Verdier avait un remplaçant.

Franz, pendant cela, donnait des poignées de main à droite et à gauche, et agissait en homme qui se sent de la maison. Il salua familièrement l'ancien officier supérieur au service du roi des Grecs, et présenta son compagnon, qui était le jeune vicomte Julien d'Audemer, à madame la baronne de Saint-Roch.

— Il me semble, dit Mirelune à Ficelle, que je connais ces deux figures-là.

— Le plus grand est le prétendu de la comtesse Lampion, répondit le vaudevilliste; — quant à l'autre...

— Eh! pardieu! s'écria le gentilhomme, — l'autre est ce bambin que nous avons vu hier au soir prendre une leçon de duel à la salle Grisier... On ne se sera pas fait tuer ce matin!

— C'était lundi gras, on aura déjeuné...

— Comme un homme, ma parole d'honneur!... il n'y a plus d'enfants!...

— Est-ce que Louise n'est pas ici? demanda Franz à madame de Saint-Roch.

Louise était, on le sait, le nom d'aventures de madame de Laurens.

— Non, mon petit, répondit la rouge marchande, qui avait envie de rire en songeant au grand monsieur qu'elle avait introduit auprès de Sara.

Franz désigna le confessionnal d'un regard interrogateur.

— Il n'y a personne là-dedans? demanda-t-il encore.

— Personne, mon mignon.

Franz pirouetta sur ses talons.

— Aimez-vous le trente-et-quarante, vous, Julien? reprit-il. — Moi, je trouve que c'est souverainement soporifique... Faisons un tour au lansquenet.

— Va pour le lansquenet! dit Julien.

Franz avait ce soir un petit air avantageux et triomphant, qui eût été insupportable chez un autre, mais qui lui allait fort bien. Sa mine éveillée et spirituelle respirait la joie; tout parlait en lui de bonheur et d'orgueil satisfait.

Il ne pouvait dire son secret à Julien; il lui fallait cacher soigneusement les événements de cette belle soirée, qu'il aurait eu tant de plaisir à conter. Cette confidence, refoulée, lui laissait au cœur comme un trop plein de bien-être : il avait besoin de se mouvoir, de parler, de vivre.

Quand on est tout jeune, cet état moral se traduit d'ordinaire par un surcroît d'airs tapageurs et de bruyantes étourderies.

Franz s'appuya au bras du vicomte d'Audemer, et gagna la salle voisine, en se dandinant comme un petit étudiant qui fait le mauvais.

Il y avait en lui du débraillé, du casseur d'assiettes; Fronsac devait être ainsi vers le milieu de son premier souper. On ne pouvait s'empêcher de sourire en le regardant; mais dans ce sourire il n'y avait ni pitié ni raillerie.

C'était un si charmant enfant! Ses grands yeux bleus, espiègles et doux à la fois, avaient des regards si francs et si bons! toute sa personne respirait tant de jeunesse et tant de grâce!

Son aspect plaisait et attirait; sa bonne humeur était contagieuse. Les femmes le caressaient de l'œil, rêvant une éducation délicieuse; les hommes n'étaient point jaloux de lui, parce qu'ils le trouvaient trop jeune; les vieillards se regaillardissaient à le voir, et se figuraient, dans leur fatuité revenue, qu'ils avaient été ainsi à l'âge de dix-huit ans.

— Messieurs, dit-il en entrant dans la salle de lansquenet, je vous préviens loyalement que je suis en veine... j'ai déjà gagné ce soir de quoi me faire heureux toute ma vie!

— Eh bien! monsieur Franz, dit l'employé qui représentait officiellement madame la baronne de Saint-Roch, — asseyez-vous là... vous allez le reperdre.

Franz s'assit et ménagea une place auprès de lui à Julien d'Audemer.

Autour de la table, tous les joueurs le connaissaient. Chacun lui envoya un bonsoir amical, à l'exception cependant d'un jeune homme, habillé en noir, qui s'asseyait à table, juste en face de lui.

Ce jeune homme faisait une mine fort étrange, et qui prouvait surabondamment son peu d'habitude du monde.

Il était gêné dans ses habits, qui ne semblaient point faits exactement à sa taille; il se tenait sur l'extrême pointe de sa chaise, immobile et roide comme un saint de bois; des gouttes de sueur perlaient à ses tempes; son visage était pâle et comme décomposé.

On voyait devant lui, sur le tapis, un petit monceau d'or assez respectable, une couple de mille francs, peut-être. Il gagnait avec un bonheur constant et qui ne s'était pas démenti une seule minute.

Il y avait une demi-heure environ qu'il était là. Personne ne le connaissait; on l'avait vu entrer d'un air gauche et timide, escorté par un garçon de son âge, à la mise de mauvais goût et à la tournure commune; ce garçon se tenait maintenant debout derrière lui.

Notre jeune homme cependant s'était assis à la première place vacante; il avait tiré de son gousset six pièces d'or qu'il avait étalées sur la table. Il avait joué, conseillé d'abord par son camarade, puis selon ses propres inspirations.

Et il n'avait pas perdu un seul coup.

Depuis son entrée, soit timidité, soit avarice, son regard restait obstinément fixé sur son petit trésor, qui allait sans cesse grossissant. Sa paupière ne s'était point relevée ; nul n'aurait su dire la couleur de ses yeux.

L'entrée bruyante de Franz elle-même n'avait pu parvenir à le distraire.

La jolie Gertraud, pénétrant à l'improviste chez madame la baronne de Saint-Roch, n'aurait peut-être pas reconnu le pauvre Jean Regnault dans ce joueur taciturne et absorbé. Il était bien changé ; l'émotion, plus encore que la différence de costume, faisait qu'il ne ressemblait plus à lui-même.

Le jeu l'absorbait ; sa physionomie peignait la tension extrême de son esprit plein de lassitude : il souffrait ; il s'efforçait à vide ; il ne vivait plus : — il jouait !

Et déjà la pensée qui l'avait amené dans cette maison se voilait devant la passion inconnue. Cet or, qui était devant lui, ne lui présentait plus le salut de son aïeule ; c'était de l'or, rien que de l'or ! le démon avait parlé : l'atmosphère du tripot avait agi. Jean avait la fièvre ; il jouait pour jouer.

Derrière lui, Polyte contenait sa joie à grand'peine ; il faisait de son mieux pour paraître indifférent, ce qui est de bonne compagnie.

Il lorgnait du coin de l'œil le magot en voie de progrès, et il n'avait garde de dire à Jean de s'arrêter.

Il y avait là pourtant, hélas ! de quoi sauver la pauvre mère Regnault, et même de quoi déjeuner chez Deffieux par-dessus le marché.

Mais Polyte comptait sur l'axiome qui promet un gain assuré à l'homme jouant pour la première fois. Pendant qu'on y était, autant valait arrondir l'aubaine !

Polyte se posait, se drapait, passait ses doigts rougeauds dans ses cheveux crêpés et regrettait l'absence de sa canne à pomme dorée par le procédé Ruolz, que les règlements du lieu l'avaient contraint à déposer au vestiaire. Il lorgnait les dames de vertu médiocre qui s'asseyaient çà et là autour de la table. Il faisait la roue. Il était détestable.

De temps en temps, il traversait la chambre sur la pointe du pied et allait entr'ouvrir la porte de la salle de trente-et-quarante, pour y glisser une œillade craintive.

Batailleur était là, — sa suzeraine ! — et Batailleur lui avait défendu péremptoirement de mettre le pied dans la maison de jeu.

Or Polyte, vu son sexe faible et sa position politique, ne pouvait pas enfreindre les ordres sacrés de sa reine.

Il était là en contrebande. — Un soir d'amour, Batailleur, à l'exemple de Jupiter, qui séduisait les filles des mortels en leur montrant sa gloire, avait voulu éblouir son Polyte, le fasciner, l'anéantir. Elle l'avait fait monter dans sa voiture et l'avait conduit rue des Prouvaires, où elle trônait sous le noble nom de Saint Roch.

L'effet une fois produit, elle avait manifesté sa volonté royale et ordonné à son favori de ne plus sortir des limites du Temple. Mais l'aventureux Polyte savait désormais le chemin et tout ce qu'il fallait pour franchir les portes du sanctuaire.

L'arrivée de Franz ne changea rien à la veine prolongée de Jean Regnault. Franz ne s'était pas trompé, pourtant ; il avait du bonheur ce soir, et bientôt son tas de pièces d'or fut égal à celui de Jean.

Autour de la table, presque tout le monde perdait ; eux seuls faisaient de bonnes affaires.

Mais si leur fortune était pareille, leurs personnes contrastaient étrangement.

Franz était d'une gaieté folle : il caquetait, il riait, il plaisantait ; les perdants eux-mêmes se déridaient à l'entendre. Jean Regnault, au contraire, ne desserrait pas les dents. Depuis son entrée, il ne s'était dérangé qu'une seule fois pour ramasser un louis d'or qui avait roulé jusqu'à terre ; encore Polyte l'avait-il prévenu en mettant le louis dans sa poche.

Jean respirait avec peine ; il avait les sour-

cils froncés; ses cheveux, tourmentés par sa main, s'ébouriffaient autour de son front. A mesure que son gain grossissait, la fièvre montait plus chaude à son cerveau : il ne se possédait plus.

Deux billets de banque étaient venus se joindre aux pièces d'or; il avait à peu près quatre mille francs devant lui.

Polyte se pencha par derrière à son oreille.

— Tu as crânement travaillé, mon petit, murmura-t-il; mais faut pas s'emporter!... Voilà minuit qui sonne... Nous sommes déjà à demain... Ça fait que tu n'en es plus à ton premier jour de passer la carte, et que la veine pourrait bien changer...

Jean haussa les épaules avec impatience.

— Excusez! grommela Polyte; — on fait sa tête, à ce qu'il paraît!... Puisque tu n'as plus besoin de moi, mon bon, je file... Débrouille-toi!

Polyte abandonna son poste et s'en alla donner un coup d'œil à la porte du trente-et-quarante. Chaque fois que son regard rencontrait Batailleur, rouge, dodue, fleurie, allumée, il se sentait heureux et fier du rang qu'il occupait dans le monde.

Franz tenait la banque en ce moment et passait avec un remarquable bonheur; sa mise, forte dès le principe et doublée de partie en partie, arrivait à former une véritable somme. Pour lui faire tête, les joueurs étaient obligés de se cotiser d'un bout à l'autre de la table; il y en avait pour tout le monde, et les derniers étaient admis à perdre leur argent tout comme les premiers.

En face de cette banque si heureuse, la fortune de Jean ne pâlissait point encore; il ne gagnait plus, mais il perdait à peine, isquant çà et là quelques louis.

— Il y a mille francs à faire, dit Franz.

Les perdants étaient quelque peu rebutés; on eut de la peine à compléter la somme. Franz gagna encore.

— Deux mille francs! dit-il gaiement en prenant une nouvelle poignée de cartes dans l'immense paquet servant à la banque.

Après bien des hésitations, les deux mille francs se trouvèrent. Franz gagna encore.

— Quatre mille francs! s'écria-t-il.
— Je fais cent francs, dit son voisin.
— Moi, trois cents.
— Moi, cinquante...

Et ainsi de suite.

Quand le dernier joueur eut parlé, il manquait environ le quart de la somme.

Il y avait deux ou trois minutes que Jean n'avait gagné. Une colère folle s'amassait au dedans de lui. Ses pieds trépignaient sous la table, et ses doigts crispés cherchaient quelque chose à broyer.

La difficulté de faire le jeu prolongea cette fois l'intervalle entre les deux coups.

Jean bouillait d'impatience.

— Ça ne va pas ce soir, dit Franz. — Deux cents louis vous mettent en déroute... ça fait pitié!

Le regard de Jean, qui n'avait pas encore dépassé le milieu de la table, se releva un peu et alla jusqu'au tas d'or qui était devant Franz.

Il s'arrêta là. Des sons confus tintèrent dans les oreilles du pauvre joueur d'orgue; il se retourna comme pour chercher Polyte et se retenir à lui.

Polyte était à l'autre bout de la chambre.

Le regard de Jean revint, comme si un ressort l'y eût poussé, vers le tas de louis qui lui faisait face; ses narines s'enflèrent; sa poitrine rendit un souffle fort et bruyant.

Jusqu'à ce moment, il avait avancé sa

mise avec timidité et sans mot dire ; sa voix inconnue s'éleva tout à coup au milieu du silence et fit relever la tête à tous les joueurs.

Polyte interrompit, en tressaillant, sa promenade, et regagna en trois bonds son poste abandonné.

— Je tiens tout, avait dit Jean Regnault d'une voix brève et rauque.

— A la bonne heure! s'écria Franz. — Voilà un brave!

Les autres joueurs retirèrent leur mise et regardèrent ; c'était un duel fort intéressant. La partie commença.

Dès la première carte retournée, Jean se sentit comme ivre ; le sang monta violemment à sa joue, et ses yeux se troublèrent. Il couvait avidement le jeu ; il cherchait à voir, mais il ne pouvait pas.

Un voile rougeâtre était entre lui et les cartes.

Polyte, immobile et retenant son souffle, voyait pour deux.

Il y eut deux ou trois secondes d'attente, deux siècles! Puis une rumeur se fit autour de la table.

— Gagné! disait-on.

— Qui? demanda Jean d'une voix faible.

Les joueurs se prirent à rire, et un blasphème étouffé de Polyte apprit à Jean la vérité.

Sa joue redevint blême ; il chancela sur son siége.

— Compte, dit Polyte, — tu as peut-être plus de quatre mille francs.

Jean se mit à compter ; ses mains étaient molles et tremblantes! — Il avait moins de quatre mille francs!

— C'est fini, grommela Polyte d'un accent découragé. — Tu n'as plus rien! allons-nous-en!

Jean ne bougea pas ; il paraissait ne point comprendre.

Quand le râteau de l'employé saisit son tas d'or pour l'amener vers Franz, Jean suivit le râteau d'un œil ébahi et morne.

On riait toujours autour de la table. Le désespoir naïf de ce pauvre diable était quelque chose de très-drôle.

— Allons-nous-en! répéta Polyte.

Jean comprit enfin. Il voyait le tapis vide devant lui.

Il passa le revers de sa main sur son front ruisselant de sueur, et, pour la première fois depuis qu'il était entré dans cette maison, il releva les yeux tout à fait.

Son regard chercha l'homme qui l'avait gagné.

— Huit mille francs! disait Franz avec sa gaieté intrépide.

— Voyez donc, murmura Julien à son oreille, comme ce jeune homme vous regarde!

Julien parlait de Jean Regnault, dont les yeux agrandis et brûlants se fixaient sur Franz avec une effrayante expression de haine.

La joue du joueur d'orgue était livide ; ses dents, serrées à se briser, refusaient passage à son souffle.

La figure de Franz, gracieuse et souriante, venait de lui apparaître comme la face d'un démon. C'était cette blonde tête qu'il avait aperçue dans la chambre de Hans Dorn! Le baiser dont le bruit l'avait blessé au cœur, comme un coup de poignard, était tombé de cette bouche rose!

Et qu'il semblait heureux, ce beau jeune homme, en face de sa misère à lui, plus profonde, et de son désespoir!

Leurs regards se croisaient en ce moment.



Gertraud ! murmura-t-il, elle est jolie et douce comme sa mère.

La physionomie de Franz prit une expression de regret et de pitié. Il ne reconnaissait point le joueur d'orgue ; mais il voyait sa détresse, et, de grand cœur, il lui eût rendu l'argent gagné.

Jean comprit ; une rage sourde et envenimée lui étreignit le cœur ; ses mains crispées se retinrent au tapis et le déchirèrent.

Un instant, les muscles de son corps se ramassèrent, comme s'il eût voulu bondir en avant. La démence était dans son cerveau ; ses doigts frémissaient d'aise et de désir, à l'idée d'étrangler son ennemi.

Il venait de songer à Gertraud, qui le trompait peut-être, et à la mère Regnault couchée sur son grabat et que cet or eût sauvée !...

Il eut peur de lui-même ; il sentait que le délire victorieux allait le jeter sur cet homme qui lui arrachait à la fois ses derniers espoirs de bonheur.

Il se leva et s'enfuit.

XIX

APRÈS MINUIT

Minuit était sonné depuis une demi-heure.

Les rues qui passent à travers les compartiments irréguliers des halles de Paris étaient plongées dans le silence. Çà et là, quelque bouchon montrait encore sa porte entr'ouverte, malgré les ordonnances de police, et c'est à peine si, de loin en loin, un ivrogne égaré essuyait les murailles, le long des trottoirs déserts.

Dans la rue de la Ferronnerie et tout le long du marché des Innocents, jusqu'à la pointe Sainte-Eustache, les marchandes campagnardes dormaient entre leurs paniers. Il faisait froid ; les cabaretiers privilégiés de la rue aux Fers versaient leur trois-six illustre à de nombreux chalands. Des rondes muettes glissaient sous les réverbères, trois ombres noires d'un côté de la rue, trois ombres de l'autre, faisant aux voleurs trop fins une chasse toujours malheureuse.

Deux hommes allaient lentement dans l'obscurité profonde qui règne à cette heure sous les piliers des halles.

Ils avaient l'air triste et tout déconfit ; l'un d'eux chancelait en marchant comme un homme vaincu par l'ivresse, et son camarade était obligé de le soutenir.

C'étaient Jean Regnault et Polyte sortant de la maison de jeu de madame la baronne de Saint-Roch.

Polyte n'avait plus cette apparence triomphante qui le rendait si cher à madame Batailleur. Il avait oublié de mettre son chapeau sur l'oreille, et c'est à peine si sa canne ébauchait à de rares intervalles un timide moulinet.

Mais son abattement n'était rien auprès de celui du pauvre Jean Regnault. Quand le gaz venait à éclairer entre deux piliers ses traits pâles et défaits, vous eussiez dit un fantôme. Il allait les yeux baissés, la bouche morne ; il n'y avait plus sur son visage ni pensée ni vie.

Il ne répondit rien aux récriminations bavardes de Polyte, il ne les entendait pas.

— C'est connu, disait tristement le lion du Temple; on ne peut pas comme ça gagner deux jours de suite! Tu avais commencé le lundi soir et nous étions au mardi matin. J'aurais dû te prendre par le collet et t'emmener de force, mais je ne suis pas libre, moi, dans cette maison-là. Si j'avais fait un esclandre, on aurait appelé Joséphine, et minute!

Jean semblait un somnambule qui marche sans écouter ni voir.

— Si c'est possible, reprenait Polyte de perdre comme cela quatre mille francs en un coup de carte! De l'argent sûr, qu'on pouvait mettre dans sa poche et emporter très-bien. Et dire que je n'étais pas là pour te fermer la bouche, en criant : « Ne l'écoutez pas, il est fou! » Car tu es fou, mon garçon, ou je veux être pendu!

Jean poussait de gros soupirs. Polyte et lui venaient de s'engager dans la rue de Rambuteau, large voie qui fera pénétrer jusqu'aux coins les plus reculés du Marais la belle civilisation de la pointe Saint-Eustache.

Tandis que Polyte radotait ses inutiles reproches, une réaction se faisait chez le joueur d'orgue : son abattement cédait de nouveau à la fièvre. Il s'éveillait peu à peu; son pas traînant et lourd se relevait par saccades ; il murmurait des paroles sans suite, que son geste convulsif accompagnait au hasard.

Au bout d'un quart d'heure de marche, il s'arrêta brusquement sur la chaussée boueuse de la rue du Temple.

— Je vais retourner, dit-il en serrant avec force la main de son compagnon.

Polyte fit trêve enfin à son interminable sermon.

— Où ça? demanda-t-il étonné.

— Il doit y être encore, reprit Jean sans se mettre en peine de répondre; je veux le tuer!

— Tuer qui?

Jean tourna sur ses talons et se dirigea en sens contraire. Polyte courut après lui afin de le retenir.

Jean se débattait; son visage était pourpre et ses yeux avaient des regards insensés.

— Je veux le tuer! répétait-il; le tuer! Si tu savais ce que j'ai vu ce soir! il était assis auprès d'elle et lui baisait la main. Je sais bien que c'est mon mauvais génie. La mère Regnault va mourir sur la paille, dans sa prison, et Gertraud! oh! Gertraud qui ne m'aimera plus!

Deux larmes roulèrent sur sa joue brûlante.

— Je ne croyais pas si bien dire, pensait Polyte; le pauvre garçon est fou à mettre en cage! Allons, Jean, mon fils, sois raisonnable et viens nous coucher!

Jean fit un dernier effort pour se dégager, mais son abattement le reprenait; il cessa bientôt de se débattre, baissa la tête jusque sur sa poitrine, et suivit machinalement Polyte, qui l'entraînait vers le quartier du Temple.

Le dandy ne grondait plus; il avait pitié; son éloquence s'employait maintenant à remonter le moral du joueur d'orgue.

— On reverra ça, disait-il; ça va et ça vient. Si nous pouvons rattraper la reine, nous ne ferons plus de bêtises! Dieu de Dieu! ajoutait-il en aparté, c'est un peu de boisson qu'il faudrait à cet homme-là... As-tu soif, Jean?

— Oui, répondit le joueur d'orgue qui mit sa main sur sa poitrine oppressée, grand'soif!

— Comme ça se trouve! Moi, je boirais la Seine. Mais du diable si nous trouvons un endroit ouvert, et puis, d'ailleurs, *nib de braise!* absence générale de monnaie!

Ils avaient longé la rue Percée et arrivaient sur la place de la Rotonde. *L'Éléphant*, *les Deux-Lions* et les autres cabarets étaient fermés.

Polyte, par un geste qui lui était familier, mit sa main dans le gousset de son gilet.

— Si la pièce de cinq francs ne manquait pas, poursuivit-il, je sais bien où nous trouverions notre affaire. Et j'aimerais assez ça, étant agoni de raisons par mon portier chaque fois que je rentre après minuit. Il y a *les Quatre Fils Aymon*, où la mère Taburot laisse toujours un petit bout de porte ouverte pour les connaissances. Mais la pièce de cent sous!

Polyte s'interrompit et poussa un cri de joie; ses doigts venaient de rencontrer, tout au fond de sa poche, le louis d'or ramassé auprès de la table du lansquenet.

— Voilà de quoi payer les violons! s'écria-t-il en gambadant sur le pavé; vive la joie, petit Jean! Je te fais la politesse d'une noce en grand, avec pâté, vin blanc, saucisson et punch au rhum pour dessert. Nous allons nous soigner comme il faut et boire jusqu'à demain matin.

Jean restait immobile.

— Boire, répéta-t-il en se parlant à lui-même; le vieux Fritz dit toujours qu'il boit pour oublier. Est-ce vrai que, quand on est ivre, on ne se souvient plus?

— Ah çà! dit Polyte stupéfait, est-ce que tu ne t'es jamais grisé, petit Jean?

— Jamais. Il y a si longtemps que nous sommes pauvres!

— Eh bien! mon fils, s'écria Polyte, je vais t'initier à cet agrément de la vie. Quand on a du chagrin, vois-tu, il n'y a que cela de bon. Ça vous berce; on se croit propriétaire; on ne changerait pas de sort avec un rentier! Ah! dame! c'est un joli état!

— Mais est-ce vrai qu'on oublie tout?

— Tout! commença Polyte, qui allait improviser une description poétique de l'ivresse.

Jean l'interrompit en lui saisissant le bras.

— Alors, dit-il, allons boire!

Polyte ne demandait pas mieux. Quelques secondes après, les deux amis avaient franchi l'allée noire au-devant de laquelle la lanterne peinte brillait encore faiblement; ils traversèrent le petit jardin planté d'un basilic, et Polyte, se faisant un marteau du bout de sa canne, frappa à la porte du billard.

— Qui êtes-vous? demanda-t-on de l'intérieur.

— *Goipe* [1], répondit Polyte.

— Que voulez-vous?

— *Goiper* un petit peu, vieux farceur de François. Il gèle ici; ouvrez-nous la porte!

Le garçon de madame veuve Taburot parut hésiter deux ou trois secondes, puis la porte fut ouverte.

Le billard était désert comme à l'heure où nous sommes entrés pour la première fois au cabaret des *Quatre Fils Aymon*; mais de ce bruit, de ce mouvement, de cette gaieté folle qui régnaient naguère dans la salle voisine, il ne restait absolument rien. Au lieu de la lumière abondante qui éclairait, durant le bal, les groupes remuants des danseurs, une seule lampe fumeuse et pâle, placée sur le comptoir, essayait de combattre l'obscurité.

Toutes les tables étaient vides, sauf deux ou trois qui servaient d'oreiller à des buveurs endormis. On n'entendait d'autre bruit qu'un murmure confus, formé par ces ronflements prolongés que l'ivresse lourde donne au sommeil.

1. Mot qui a passé du Temple dans le quartier latin et ailleurs. Il veut dire bon compagnon, viveur.

A la première vue, on n'apercevait que des gens assoupis sur les tables; mais, à regarder mieux, on finissait par distinguer, dans les demi-ténèbres, des hommes et des femmes en costume de carnaval, étendus pêle-mêle, qui sur les banquettes, qui sur des tabourets rapprochés, qui sur le sol même.

Hommes et femmes semblaient avoir été jetés comme au hasard et gardaient des poses étranges. Pitois, dit Blaireau, couché sur le dos, avait les deux bras en croix et suait à grosses gouttes, parce que la duchesse, tombée en travers sur sa poitrine, lui enlevait le souffle. Mâlou, plus heureux, avait une banquette pour lui tout seul; la tête gracieuse de Bouton-d'Or, qui souriait à un rêve d'enfant, s'appuyait contre son épaule.

Les autres étaient couchés çà et là, aux endroits où l'ivresse victorieuse les avait terrassés.

L'atmosphère était chaude, fétide, étouffante; l'air était saturé de ces odieux parfums d'orgie qui enivrent et soulèvent le cœur.

Madame veuve Taburot avait quitté son comptoir, après avoir lu la dernière ligne de son journal et bu la dernière goutte de sa tisane au rhum. L'établissement restait à la garde du garçon François, chargé d'ouvrir la porte aux *connaissances* altérées.

A part François, il y avait encore dans la salle deux personnages qui ne dormaient point. Ils étaient attablés devant une chopine d'eau-de-vie, dans le coin le plus obscur de la pièce.

En sortant avec le chevalier de Reinhold, Johann avait dit à Pitois et à Mâlou de lui garder Fritz jusqu'à son retour; — on lui avait gardé Fritz.

Les deux hommes attablés devant la chopine d'eau-de-vie étaient Johann et l'ancien courrier de Bluthaupt.

Johann s'était chargé de fournir quatre travailleurs de bonne volonté, sachant l'allemand et aptes à certaine besogne qui devait être accomplie de l'autre côté du Rhin. Sur

les quatre ouvriers, il n'en avait trouvé que deux encore. Il était en train d'embaucher le troisième.

Fritz était un malheureux dont une ivresse de chaque jour avait usé toutes les facultés ; on ne pouvait plus savoir ce qu'il avait été autrefois ; ceux-là seulement qui l'avaient connu dans sa jeunesse disaient que Fritz avait uni un cœur loyal à un esprit intelligent.

Mais comment les croire? Il ne restait rien en lui, que la volonté de s'enivrer sans cesse.

Fritz avait été beau ; c'était maintenant un débris humain dont l'aspect effrayait et repoussait.

Il y avait vingt ans qu'on ne l'avait vu sourire, vingt ans à dater de la nuit de la Toussaint, où le dernier comte de Bluthaupt était mort de vieillesse auprès de sa femme expirée...

Cette nuit-là, Fritz revenait de Francfort sur-le-Mein, où il avait été accomplir un message.

On l'avait fait boire à Francfort, et il avait bu tout le long de la route. La nuit était noire ; la tempête sifflait dans les mélèzes qui bordaient l'avenue de Bluthaupt. Fritz, esprit superstitieux et faible, se souvenait, en cheminant, des étranges légendes racontées aux veillées du vieux schloss.

En passant auprès du précipice appelé l'*Enfer de Bluthaupt* (la Hœlle), il vit deux ombres se glisser entre les arbres et il eut peur, parce que maître Blasius, le majordome, disait souvent comme quoi, dans les nuits de tempête, Rodophe de Bluthaupt, — le comte Noir, — décédé en état de péché mortel au temps des croisades, allait prendre les voyageurs égarés pour les conduire jusqu'aux lèvres de l'abîme...

Fritz eut peur. Ne comptant point sur son cheval rendu de fatigue, il se cacha derrière un gros tronc d'arbre.

Un cri d''agonie retentit dans le silence de la nuit, cri déchirant et terrible, qui devait venir, plus tard, bien souvent, troubler ses rêves. En même temps, les nuages qui couraient au ciel se déchirèrent, et Fritz put voir, à la clarté de la lune, le visage du prétendu comte Noir.

C'était M. le chevalier de Regnault, un des amis de l'intendant Zachœus Nesmer.

Fritz venait d'être témoin d'un horrible et lâche assassinat.

Il descendit la montagne et gagna la traverse de Heidelberg, où il trouva un cadavre. Fritz avait vécu au château du comte Ulrich. Dans le corps inanimé qui était devant ses yeux, il reconnut Raymond d'Audemer, le mari de la jeune comtesse Hélène.

Les événements de la nuit qui suivirent ce meurtre donnèrent pour maîtres, à Fritz, Zachœus Nesmer et ses associés. Le meurtrier était l'un d'eux : Fritz n'osa pas accuser ; il se tut.

Mais depuis lors une voix impitoyable criait au fond de sa conscience, et Fritz cherchait dans l'anéantissement de l'ivresse un refuge contre ses remords.

Il y avait au monde trois hommes qui connaissaient son secret : d'abord Johann et M. le chevalier de Reinhold, qui avait achevé de coudre ses lèvres en payant son silence à plusieurs reprises ; —le troisième était Otto, le bâtard du comte Ulrich, à qui Fritz avait fait autrefois sa confidence.

Tel était l'homme que Johann voulait enrôler dans le bataillon de son maître. Et cette œuvre, à vrai dire, ne présentait point de grandes difficultés : Fritz avait une bonne âme ; il gardait au fond du cœur un souvenir fidèle à la race des Bluthaupt ; c'était comme un instinct vague d'amour et de respect qui pouvait, les circonstances aidant, arriver jusqu'au dévouement, mais qui pouvait se voiler, sinon se perdre, et s'oublier et se tromper.

Fritz n'avait plus rien pour soutenir une lutte morale ; il avait perdu l'intelligence qui éclaire l'attaque, et la volonté qui rend fort.

Sa seule défense était un reste de religion,

de cette religion ignorante et superstitieuse qui oublie presque d'adorer Dieu, tant elle s'occupe à conjurer le diable.

Johann connaissait son Fritz sur le bout du doigt. Vers minuit, après avoir fermé son cabaret, il était revenu aux *Quatre Fils Aymon*. Fritz ronflait dans un coin du billard. Le marchand de vins l'avait secoué et l'avait conduit jusqu'à la table où nous les voyons maintenant, en lui faisant flairer une chopine d'eau-de-vie.

Ils étaient là depuis une demi-heure environ, lorsque Polyte et Jean firent leur entrée. Johann buvait pour faire boire Fritz, et, comme il avait éprouvé une résistance inattendue, il s'accoudait maintenant sur la table, la face pourpre et la langue épaissie.

Il était lui-même à moitié ivre.

Fritz s'asseyait en face de lui, morne et immobile comme toujours. La lumière de la lampe éclairait faiblement sa joue hâve, marbrée de plaques rouges, et encadrée par les masses rudes de sa grande barbe grise.

XX

IVRESSE

Fritz buvait ; ses yeux éteints se fixaient sur Johann, lourds et sans pensée.

— Eh bien ! mon vieux Fritz, disait ce dernier, — tu vois que c'est une affaire où il y a du bon à gagner.

— Les juges d'Allemagne condamnent à mort comme ceux de France, répliqua le courrier de Bluthaupt.

Johann haussa les épaules.

— As-tu peur de mourir ? demanda-t-il en riant.

Le courrier eut comme un frémissement le terreur.

Il but un grand verre d'eau-de-vie.

— Après la mort, il y a l'enfer, murmura-t-il ; l'enfer, où l'on brûle toute une éternité !... Si je n'avais pas peur de cela, maître Johann, voilà longtemps que vous ne verriez plus le pauvre Fritz dans le marché du Temple.

— Parce que ?...

— Parce que bien souvent, quand il passe le long des quais après la nuit tombée, il se penche au-dessus de la Seine avec envie... Oh ! si la mort était un sommeil, reprit-il tout à coup avec véhémence, comme je m'endormirais bien vite, maître Johann ! mais Satan rit au fond de l'eau verdâtre... l'enfer me guette... je ne veux pas mourir !...

Sa tête s'inclina sur sa poitrine et ses yeux se baissèrent.

— La bonne folie ! s'écria Johann : — Tâche donc de réfléchir, mon vieux camarade... Ne te souviens-tu pas du trou de Bluthaupt et de ce que tu as vu sur la lande dans la nuit de la Toussaint ?...

Le courrier frissonna.

— Eh bien ! reprit Johann, le chevalier en est-il mort ? Voilà vingt ans de cela, et Dieu sait s'il se porte à merveille !... Il y a des juges en Allemagne comme en France ; mais les juges d'Allemagne ne voient pas plus loin que le bout de leur nez... Crois-moi, vieux Fritz, je ne voudrais pas mettre dans la peine un ancien camarade... Il n'y a rien à craindre, et c'est une affaire d'or... Peut-on compter sur toi ?

Fitz secoua lentement sa tête chevelue.

— Non, répondit-il.

Johann frappa du pied avec impatience et

but un plein verre d'eau-de-vie sans s'en apercevoir.

Jean et Polyte venaient d'entrer ; ils s'étaient mis à la table la plus voisine du comptoir, et ne pouvaient point distinguer nos deux convives, perdus dans l'ombre éloignée.

Ces derniers, au contraire, n'avaient qu'à tourner les yeux pour voir ; mais Fritz ne faisait jamais attention à ce qui l'entourait, et le marchand de vins était en ce moment trop occupé pour se montrer curieux.

Le bruit que faisait Polyte attira un instant son regard distrait, puis il se remit tout entier à sa besogne.

— Allons ! François, allons ! criait Polyte qui avait retrouvé toute sa bonne humeur ; — du pâté d'Italie, de la galantine, des sardines à l'huile et du vin cacheté ! Le prix ne fait rien... nous avons de quoi !

François, qui dormait debout, alla chercher tout ce que l'établissement de madame veuve Taburot contenait de vivres, et les plaça sur la table ; en même temps, il déboucha deux bouteilles de vin, dit de Bordeaux, et le festin commença.

Polyte mangeait tout seul, mais il mangeait pour deux ; Jean, lui, se forçait à boire.

— Au diable les soucis ! disait Polyte ; ça n'a pas été ce soir ; une autre fois, ça ira mieux !... Mange donc, petit Jean, voilà du fricandeau froid, comme on n'en trouverait pas aux *Vendanges de Bourgogne*, le chic des chics, en fait de cuisine soignée !

— J'ai beau boire, répondit Jean dont la joue commençait à reprendre ses fugitives couleurs, — ça ne me fait pas oublier.

— Ça va venir, mon bonhomme !... tu n'as pas encore une bouteille... Bois toujours !

Jean buvait, son œil s'animait, sa joue s'empourprait peu à peu, et il disait en tenant son verre d'une main déjà tremblante :

— Je n'oublie rien... rien !

On voyait, par terre et sur les banquettes, des jambes s'agiter, des bras remuer ; on entendait, parmi le concert des ronflements, quelques voix confuses qui parlaient dans un rêve.

A l'autre bout de la salle, Johann poursuivait sa tâche.

— Ça fait pitié, mon pauvre Fritz, disait-il, — de voir les haillons que tu portes !... Quand je pense que tu étais si pimpant autrefois !

Fritz regarda les lambeaux de son paletot gris avec une sorte de honte.

— Je ne gagne pas beaucoup d'argent, répondit-il, et il me faut tous les soirs ma chopine d'eau-de-vie.

— Je conçois ça... Mais si nous faisions notre affaire, mon camarade, tu aurais tous les soirs ta chopine d'eau-de-vie et même la bouteille... et ça ne t'empêcherait pas de mettre sur tes épaules de bons habits cossus.

Fritz passa le revers de sa main sur son front.

— Écoute, Johann, dit-il, tu m'as déjà fait donner de l'argent, et, depuis que je l'ai reçu, je souffre davantage... Parfois, quand je suis ivre, j'ai envie de mettre le feu à ta maison, car c'est toi qui as glissé dans ma poche le prix du sang. Jusqu'à l'heure où je l'ai accepté, je n'étais pas damné tout à fait... Prends garde, je sens que je deviens ivre... va-t'en !

Le marchand de vin recula instinctivement son siége, et jeta sur Fritz un regard sournois. Fritz était miné par des excès de vingt ans ; mais ç'avait été un vigoureux compagnon autre fois : Johann pouvait s'en souvenir.

— Quelle mouche te pique, mon vieil ami? murmura-t-il avec douceur. — Ce que j'en dis est dans ton intérêt... Je voudrais te faire gagner quelques sous : voilà l'histoire.., parce que, vois-tu bien, si tu avais une fois un petit magot, ton commerce irait sur des roulettes. Et, crois-moi, quand on est heureux et qu'on peut faire bombance avec les amis, on se moque joliment des peccadilles du temps passé.

L'indignation de Fritz s'en était allée comme elle était venue ; il n'y pensait plus.

Son œil, que la colère avait fait briller durant un instant, redevenait morne et stupide.

Il tendit son verre et le vida ensuite d'un seul trait.

— Comment s'appelle l'homme qu'on veut tuer? demanda-t-il d'une voix basse et creuse.

— Pierre, Paul, Jacques, répondit le marchand de vin, que t'importe cela?... Tu ne le connais pas.

— Est-il jeune?

— Assez.

— Est-il heureux?

— Ma foi! je n'en sais rien... Voici la chose, mon garçon... Tu feras un voyage au pays... on te mettra un *quidam* au bout de ton fusil... tu tireras; et puis tu reviendras avec du foin dans tes bottes... Pas vrai que ça te va?

Fritz ne répondait point; il semblait penser à autre chose et ne plus comprendre.

— J'ai songé parfois, murmura-t-il après quelques secondes, — que, si j'avais une femme auprès de moi, jeune, douce, pieuse, je serais moins malheureux...

— Parbleu! interrompit Johann qui vit là une nouvelle voie ouverte à sa tentation.

— Elle m'aimerait peut-être, reprit l'ancien courrier de Bluthaupt, dont l'œil hagard s'adoucit jusqu'à exprimer une émotion tendre ; — je l'entendrais prier Dieu... elle me garderait contre les terreurs de mes nuits.

Johann se prit à rire derrière son verre.

— Le vieux fou! pensa-t-il.

Puis il ajouta tout haut, en dissimulant autant que son ivresse croissante pouvait le permettre :

— C'est juste, mon camarade, voilà une idée qui ne m'était pas venue... Il te faut une femme, et, pour avoir une femme, il te faut de l'argent.

Comme il allait poursuivre, la voix de Polyte s'éleva auprès du comptoir. Le magnifique lion en était à sa troisième bouteille. La joie le débordait; il commençait à chanter les gaudrioles à l'aide desquelles il embellissait d'ordinaire le dessert de sa souveraine.

Car, pour être le favori d'une femme importante, il ne suffit pas d'être beau garçon, il faut encore avoir des talents agréables.

Le bruit attira de nouveau les regards de Johann, qui, cette fois, reconnut Jean Regnault.

— Tiens, tiens, tiens! grommela-t-il en plaçant son verre vide sur la table; — que fait-il ici, celui-là?

Il détestait le pauvre Jean, qui était le rival du neveu Nicolas auprès de la jolie Gertraud.

Et, tandis qu'il regardait, en cherchant un moyen de tourner contre lui le hasard de cette rencontre, une pensée subite éclaira son ivresse.

— Tiens, tiens, tiens! répéta-t-il; — ça doit savoir l'allemand... la petite Gertraud



Auguy! auguy! disaient les enfants; ohé! vieux père Araby! (Page 91, col. 2.)

lui aura servi de maître... Il doit avoir grand besoin d'argent... j'ai envie d'essayer!

Sa longue et triste figure se dérida une seconde fois jusqu'à s'épanouir tout à fait.

Depuis cet instant, tout en continuant à endoctriner le pauvre Fritz, il ne perdit plus de vue Polyte et son compagnon.

— Buvez, mes petits, pensait-il; — buvez roide et ferme : ça diminuera ma besogne...

Polyte et Jean n'avaient pas besoin d'être excités; ce dernier surtout vidait son verre avec une sorte d'emportement.

Quand le lion eut fini de chanter, ils trinquèrent.

— Quand je serai riche, dit Polyte, je prendrai Joséphine Batailleur pour cirer mes bottes. Ah! ah! ah! elle enragera bien, la vieille, et ce sera drôle! connais-tu madame Huffé, petit Jean?

— Il me semble que je me noie, murmura le joueur d'orgue; j'étouffe!...

— Il faut boire! Madame Huffé a été Co-

saque : en voilà une qui a eu des malheurs! Quand mes bottes ne seront pas bien cirées, je condamnerai Joséphine à une heure de bataille rangée avec madame Huffé. Ah! ah! ah! mon Dieu! mon Dieu! comme on rira!

Polyte avait les larmes aux yeux.

— Ma tête tourne, murmura Jean, et pourtant je n'oublie pas. Ils mentent, ceux qui disent que le vin fait oublier! je vois la pauvre mère Regnault sur son grabat; je vois Gertraud qui lève sa main; j'entends le bruit d'un baiser...

Il étreignit convulsivement sa poitrine oppressée.

— Et n'est-ce pas lui que voilà devant nous? s'écria-t-il avec une violence soudaine; je le reconnais bien avec son sourire insolent et ses grands cheveux de femme. Ah! il est bien beau et bien riche! Gertraud, Gertraud, que Dieu vous pardonne!

Il montra le poing au fantôme que son imagination exaltée voyait dans l'ombre; puis il voulut se lever dans un élan de rage folle, mais il ne put et retomba pesamment sur son tabouret.

Polyte chantait à tue-tête; François, debout au milieu de la chambre, oscillait sur ses longues jambes et rêvait qu'il dormait.

— Eh bien! vieux Fritz, reprenait Johann, cherchons une petite femme à nous deux. En as-tu quelqu'une en vue?

— Non, répondit le courrier.

— Voyons, que dirais-tu de la gentille Gertraud, la fille de notre camarade Hans?

— Un ange! murmura Fritz.

— Et un fameux, mon brave!

— Elle est si bonne et si pure! Ah! le remords ne pourrait point descendre jusqu'à l'oreiller où reposerait sa tête.

— Ça me paraît évident! Avec ça, le père Hans a de l'argent placé pas mal. Il y a plus d'un bon garçon dans le Temple qui songe à la petite; mais si on voulait bien s'en mêler, vois-tu, ce serait toi qui l'aurais.

Pour la première fois, depuis bien des années, un sourire vint sur les traits flétris de l'ancien courrier de Bluthaupt.

— Gertraud! murmura-il; elle est jolie et douce comme sa mère, et avant que le page Hans Dorn vînt au château, je croyais que sa mère m'aimerait.

Johann partagea, entre son verre et celui de Fritz, le reste de la chopine d'eau-de vie. Sa tête tournait; il suivait sa tâche avec une obstination machinale; mais il était, en réalité, plus ivre que son compagnon lui-même.

— A ta santé, vieux Fritz! reprit-il joyeusement, et à celle de ta fiancée. C'est moi qui ferai la demande, si tu veux, et je fournirai gratis le vin de la noce.

Fritz vidait lentement son verre et souriait toujours. Ses paupières commençaient à battre, et il tombait dans une sorte de sommeil béat.

— C'est un beau rêve! disait-il tandis que sa tête alourdie branlait sur ses épaules. Ce matin, je l'ai vue sous les piliers de la Rotonde. C'est à peine si sa mère avait un plus gracieux sourire. Pour ce prix-là, je crois que je vais te donner le reste de mon âme, Satan.

Ses sourcils se froncèrent, et il appuya ses deux coudes sur la table.

— Est-ce une affaire faite, mon bon garçon? demanda Johann.

Fritz le regarda, et fit un signe de tête affirmatif.

Pendant que le marchand de vin lui serrait la main pour sceller le marché, il s'endormit.

— Et de trois! dit Johann qui se mit sur ses jambes avec effort; je n'aurai pas volé mes rentes. Mais où diable prendre mon quatrième, maintenant? Il me semble pourtant que j'avais eu une idée.

Son regard ébloui fit le tour de la salle; il compta sur ses doigts : Mâlou, d'abord, puis Blaireau, puis Fritz.

— Ça ne fait jamais que trois, grommela t-il en cherchant de l'eau-de-vie dans la chopine vide. Ah! ah! se reprit-il tout à coup, je savais bien!

Son œil, réveillé, venait de tomber sur Polyte et son compagnon!

Polyte s'était endormi à peu près en même temps que Fritz; il avait essayé de fumer; le tuyau brisé de sa pipe restait entre ses dents.

Jean Regnault, pris par un vague désir de regagner la maison paternelle, tâchait péniblement de se lever.

— A-t-il bu, le petit drôle! pensait Johann; moi qui ai ma raison, je vais lui faire faire tout ce que je voudrai.

Jean se dirigeait en chancelant vers la porte du billard; Johann le suivit, se démêlant de son mieux parmi les membres entrelacés des dormeurs. Il n'écrasa guère çà et là qu'une main, une joue, une poitrine, et parvint, sans autre encombre, à sortir de l'étrange dortoir.

Jean et lui touchèrent presque en même temps le pavé de la place de la Rotonde. L'air du dehors les saisit à la fois et les acheva.

Johann prit le bras de Jean, qui ne le reconnut point, et tous deux commencèrent à traverser la place en s'appuyant l'un contre l'autre et en décrivant des courbes multipliées.

Chacun d'eux gardait son idée fixe : Johann croyait gagner ses rentes et faire de très-sérieuse besogne; Jean répétait entre ses dents serrées :

— Ils ont menti!... on n'oublie rien... rien.

— De sorte que tu sais l'allemand, toi? dit Johann en manière d'exorde; ça va joliment te servir, mon enfant, et si tu veux travailler comme un joli garçon, ta respectable bonne femme de grand'mère ne restera pas longtemps au *bloc*.

Jean s'arrêta et releva ses reins qui ployaient.

— Ce n'est plus Polyte! murmura-t-il avec un étonnement profond; où donc ai-je mis Polyte?...

Johann prit un air mystérieux.

— De la discrétion surtout! dit-il croyant répondre à une question qui n'avait point été faite; ça sera bien facile. Pour tuer un homme, on n'en meurt pas, mon mignon.

— Oh! gronda le joueur d'orgue en serrant ses poings convulsivement, il y a un homme que je voudrais tuer!

— Bon! s'écria Johann; comme ça se trouve! C'est le même.

Jean n'écoutait pas.

— Je reconnaîtrai ma route, pensait-il tout haut; il m'a volé mon argent, l'argent qui devait sauver ma grand'mère, et ce n'est rien que cela. Oh! ne l'ai-je pas vu baiser la main de Gertraud!

— Vraiment? fit Johann. Pas bête, pas bête!

La voix de Jean prit un accent plaintif.

— Gertraud! Gertraud! répéta-t-il; mon seul bonheur! elle ne m'aime plus Vous

voyez bien, ajouta-t-il en se redressant une seconde fois; il faut que je le tue!

— Ça me paraît clair, dit Johann; d'autant que tu feras d'une pierre deux coups. En voilà un petit qui a de la chance de gagner un bon billet de mille francs comme ça sans se déranger!

— Mille francs! prononça Jean dont un fugitif éclair de raison traversa la cervelle troublée; pourquoi me parlez-vous de mille francs?

— Parce que c'est le même, mon fils, et qu'il nous a volé aussi quelque chose.

— Et vous voulez le tuer?

— Juste!

Jean quitta brusquement le bras de son compagnon.

— Allez-vous-en, dit-il à voix basse; je ne vous connais pas.

Ils passaient à ce moment à l'angle du marché, devant l'échoppe des Regnault.

— Voilà pourtant une fameuse place! dit le marchand de vins, et, avec ce qui resterait des mille francs, la pauvre bonne femme pourrait reprendre ses petites affaires. Ah! ah! mais tu aimes mieux laisser vivre le beau jeune homme, mon fils, afin qu'il baise encore la main de la jolie Gertraud.

Jean lui saisit le bras de nouveau.

— Qui êtes-vous? s'écria-t-il d'une voix étouffée; de qui parlez-vous?

Avant que Johann eût pu répondre, le joueur d'orgue poursuivit fougueusement :

— Il ressemble à une femme, n'est-ce pas? Il a la joue blanche et rose avec de grands cheveux blonds bouclés?

— C'est que c'est vrai! pensa Johann étonné; le diable est fin : si c'était vraiment le même! Tu fais là tout son portrait, mon garçon, ajouta-t-il à voix haute.

— Il sourit doucement, continua Jean; on dirait une jeune fille déguisée.

— C'est que c'est ça!

— Eh bien! s'écria le joueur d'orgue en serrant avec folie le bras de Johann, donnez-moi votre argent, je le tuerai!

Johann n'était pas en état de sentir tout ce qu'avait d'incertain cette promesse faite par un enfant ivre et en fureur. Il se proclama décidément au fond de l'âme le plus adroit et le plus heureux des négociateurs.

Ses rentes étaient gagnées.

Il attira le joueur d'orgue sous un bec de gaz et lui montra son visage.

— Tu te souviendras de ça, mon fils, lui dit-il; et nous nous reverrons demain!

Il regagna, content et fier, son cabaret de la *Girafe*. Une minute après son départ, Jean, qui traversait l'allée sombre conduisant à la pauvre demeure de sa grand'mère, ne se souvenait plus de lui.

Mais, en revanche, les événements de la soirée restaient obstinément gravés au fond de sa mémoire. La souriante beauté de Franz lui apparaissait dans l'ombre, et le piquait au cœur comme un sarcasme continuel. Sa haine grandissait, envenimée; sa lèvre murmurait, à son insu, ces mots, qui étaient maintenant une sanglante menace :

— Je n'ai rien oublié, rien!

CINQUIÈME PARTIE

LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ

I

AUGUY

On était au matin du mardi gras. Les rues du faubourg Saint-Honoré, calmes et désertes encore, gardaient leur physionomie de tous les jours. Rien n'y annonçait la fête prochaine; le noble quartier ne s'émouvait point à l'approche des joies populaires; il dormait, fatigué de son carnaval à lui, si parfumé, si truffé, si doré. C'est à peine s'il savait que deux cent mille Parisiens allaient courir aujourd'hui la ville pour voir un bœuf hydropique, conduit par des garçons bouchers en goguette.

Il était environ neuf heures du matin; le soleil, empourpré par la brume, semblait suspendre son disque sans rayons au-dessus de la Madeleine. On ne voyait sur les trottoirs que des ouvriers, le nez dans leur blouse, et quelques employés gagnant le bureau à contre-cœur.

Les portes de l'hôtel de Geldberg étaient ouvertes; c'était, nous l'avons dit, une maison modèle qui voulait un petit saint dans chacun de ses commis.

Depuis quelques minutes, du côté de la rue opposé à la porte cochère, un homme se promenait avec lenteur et cachait son visage frileux derrière les collets de son manteau. Deux ou trois fois, il s'était approché de l'entrée de l'hôtel, et son regard s'était glissé dans la cour, où quelques valets vaquaient aux soins matiniers. Il semblait chercher quelqu'un et ne le point trouver.

Examen fait, il traversait de nouveau la chaussée et regagnait le trottoir, où sa promenade continuait.

Tout en se promenant, il guettait avec attention la porte cochère, et son regard interrogeait, les unes après les autres, les fenêtres closes de l'hôtel.

Il y avait dix minutes à peu près qu'il était là. Au bout de ce temps, il put remarquer que sa promenade obstinée commençait à exciter l'attention des valets épars dans la cour et des employés arrivant à leur poste

Apparemment, ce n'était point son compte. Il tourna, en effet, l'angle de la rue d'Astorg, et s'engagea dans le passage long qui conduisait à la rue d'Anjou en côtoyant les murs du jardin de Geldberg.

Dans cette nouvelle position, il pouvait apercevoir les fenêtres de l'arrière-façade, ainsi que celles des deux pavillons, et il ne se faisait point faute de les lorgner de son mieux.

Mais c'était en vain; toutes les persiennes étaient fermées, et, de ce côté surtout, l'hôtel présentait un aspect de complète solitude.

Il fallait aviser ou prolonger indéfiniment cette promenade matinale; or notre promeneur n'avait pas beaucoup de temps à perdre; et, d'autre part, d'excellentes raisons lui défendaient en ce moment l'entrée de l'hôtel. Cet homme était M. le baron de Rodach.

Il venait là pour voir Lia de Geldberg, et il comptait sur Klaus pour lui faire parvenir un message.

Il y avait à Paris deux personnages qu'on eût étonnés bien profondément, en leur mon-

trant à l'improviste M. le baron dans le passage d'Anjou. Vous leur eussiez affirmé ce fait, sous serment, qu'ils auraient refusé de vous croire; vous leur eussiez montré de loin le promeneur, qu'ils auraient haussé les épaules; enfin vous eussiez rabattu le collet du manteau protecteur, découvrant ainsi le mâle visage de Rodach, qu'ils auraient douté encore, et douté sérieusement!

Ils se seraient crus le jouet d'une illusion, d'un songe. Ces deux personnages avaient nom : Reinhold et Abel de Geldberg.

Jugez! le jeune M. Abel revenait en ce moment à franc étrier, monté, ma foi! sur *Victoria-Queen*, sa jument de race; il revenait de Luzarches, premier relais sur la route des Pays-Bas, où il avait quitté, après une chaude accolade, le baron de Rodach partant pour Amsterdam.

Et il n'y avait pas d'erreur ou de supercherie possible : Abel avait fait la conduite au baron; il avait passé une heure et demie côte à côte avec lui dans une chaise de poste; il lui avait donné tous les renseignements nécessaires à la négociation que le baron allait entamer auprès de meinherr Fabricius Van Praët.

Comment se tromper? c'était de la veille qu'il connaissait Rodach : l'impression produite par ce personnage étrange avait été bien vive; elle était toute fraîche; Abel n'avait point eu le temps d'oublier.

Aussi la pensée même d'un doute lui eût semblé bouffonne et impossible; il revenait au trot anglais de sa Reine-Victoria, content du baron et content surtout de sa propre personne au degré suprême.

Il avait montré une habileté si rare! il avait dépensé dans toute cette affaire tant de subtile et fine diplomatie! Sa tâche était accomplie; il pouvait désormais s'endormir dans une sécurité douce, et partager tranquillement ses tendresses éclairées entre sa jument et sa danseuse.

Quant au chevalier de Reinhold, il n'avait pas été si loin qu'Abel; sa course s'était bornée aux Messageries royales, où il avait mis M. de Rodach dans un coupé de diligence. Il n'avait quitté la cour des Messageries qu'après avoir vu la diligence partir pour Boulogne, au galop de ses cinq chevaux.

Et le chevalier, comme le jeune M. Abel, avait regagné la rue de la Ville-l'Évêque en se frottant les mains joyeusement; Rodach lui avait semblé, ce matin, plus martial encore que la veille; c'était vraiment l'homme qu'il fallait pour mettre le rude madgyar à la raison.

Reinhold était, pour le moins, aussi certain de son affaire que le jeune M. de Geldberg. Nous pourrons voir plus tard lequel des deux se trompait, ou s'ils se trompaient tous les deux.

Ce qui est certain, c'est qu'ils avaient une foi robuste et assurément motivée; pour l'un, le baron galopait sur la route d'Amsterdam; pour l'autre, le baron brûlait le pavé dans la direction de Londres. Ce qui est certain encore, c'est que, pour nous, le baron, mettant de côté ce double voyage, se promenait à pied dans le passage d'Anjou, derrière l'hôtel de Geldberg.

Et quiconque eût aperçu, entre les collets de son manteau, relevés sans doute à cause du froid piquant de cette matinée d'hiver, son mâle et noble visage, ne l'eût point jugé propre à mêler le triple fil de cette comédie étrange; cela supposait, en effet, une faculté d'intrigue presque diabolique, et la franchise, peinte sur les beaux traits de Rodach, éloignait jusqu'à la pensée de l'astuce.

Qu'était-ce donc?

Le baron patienta encore durant quelques minutes, espérant toujours que le hasard amènerait Klaus à sa rencontre, ou que la charmante figure de Lia se montrerait à l'une des fenêtres; mais ni Lia ni Klaus ne paraissaient, et les rares passants qui s'engageaient dans la ruelle commençaient à le regarder curieusement.

La moindre circonstance pouvait amener

là, d'un instant à l'autre, des personnes que le baron avait intérêt à éviter.

Il s'avança jusqu'au bout du passage et jeta son regard des deux côtés du trottoir. A l'angle des rues d'Astorg et de la Ville-l'Évêque, il aperçut un Auvergnat, assis auprès de ses crochets.

C'était tout ce qui lui fallait. Il arracha une page blanche de ses tablettes et se mit à tracer au crayon quelques mots à l'adresse de Klaus.

Tandis qu'il écrivait sur son genou, un grincement léger se fit derrière lui.

Le dernier coup de neuf heures sonnait à l'horloge de l'hôtel.

Rodach se retourna au bruit et vit s'ouvrir doucement une sorte de poterne, percée dans le mur du jardin de Geldberg.

Une figure jaune et ridée, ensevelie sous l'énorme visière en abat-jour d'une casquette de peau, se montra, puis un corps étique, emmitouflé dans une houppelande pelée que recouvrait un manteau court.

Rodach n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître ce vieillard à la tournure bizarre qui lui était apparu, la veille, dans le corridor, au moment où il sortait de la chambre de Lia.

Cette fois, comme l'autre, le vieillard surgissait avec une figure effarouchée ; il jeta son regard cauteleux et vif par-dessous sa grande visière, à droite, puis à gauche. Au moment où il aperçut Rodach, il fit un soubresaut et rentra dans son mur.

La porte s'était refermée comme par enchantement.

Rodach resta un instant les yeux fixés sur cette porte close ; son visage, où il y avait de la surprise, était pensif.

Ses idées venaient de changer leur cours.

Il déchira le billet commencé et tourna l'angle du passage, de manière à se cacher derrière la saillie du mur.

Et il attendit. Le lieu était découvert : il se trouvait là exposé aux regards des gens qui se rendaient à l'hôtel; mais, bien qu'il lui importât évidemment de n'être point reconnu, il demeura ferme à son poste, se bornant à rabattre davantage les larges bords de son chapeau.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent; la petite porte restait close. Au bout de ce temps, le grincement léger, entendu déjà, se produisit de nouveau ; la porte tourna sur ses gonds, et le petit vieillard reparut au seuil.

Son regard, plus timide, fit l'examen du passage; personne ne s'y trouvait en ce moment. Le petit vieillard referma la poterne vivement, et se mit à marcher d'un pas mal assuré dans la direction de la rue d'Anjou.

Rodach sortit de sa cachette et le suivit.

Le vieillard allait, courbé en deux, et s'emmaillotant de son mieux dans les plis de sa houppelande. Sa marche incertaine et tremblante décrivait des zigzags dans l'étroit passage, et l'on devait s'attendre à le voir trebucher contre la première aspérité du chemin; mais ses petits yeux gris et perçants étaient meilleurs que ses jambes; il évitait les obstacles avec prudence, et poursuivait sa route, menaçant chute toujours et ne tombant jamais.

Rodach faisait tout ce qu'il pouvait pour étouffer le retentissement sonore de son pas : mais c'était en vain; le talon de ses bottes sonnait malgré lui contre lui le pavé sec et gelé. A moitié du passage, ce bruit parvint jusqu'aux oreilles du vieillard, qui tressaillit sans se retourner, et dont l'allure laissa deviner de l'hésitation et de l'inquiétude.

Il fut longtemps avant de se déterminer à glisser un regard en arrière. Rodach voyait sa casquette de peau tourner à demi à droite, puis à gauche. Le vieillard n'osait pas. Il attendit un coude de la voie pour lancer un rapide coup d'œil sur la route parcourue.

Il vit ce qu'il craignait de voir : la grande taille du baron qui se dressait au milieu du passage solitaire. Vous eussiez dit alors un de ces pauvres petits chevaux, écrasés sous une charge trop lourde, se traînant la tête

basse, les jambes amollies, mais qui bondissent tout à coup, réveillés par la piqûre aiguë de l'éperon. Le vieillard serra davantage autour de son corps maigre les plis de sa houppelande et déploya soudain une agilité inattendue. Son torse courbé se redressa ; il se mit à courir, trottant menu comme une chèvre, et suivant désormais une ligne presque directe.

Malheureusement, la lutte était loin d'être égale, et, pour garder sa distance, le baron n'eut besoin que d'allonger un peu ses enjambées.

On sortit du passage ; on prit la rue d'Anjou. A de courts intervalles, le vieillard se retournait, et Rodach pouvait voir l'étrange grimace que le désappointement mettait sous sa visière.

La course se continuait cependant, facile d'un côté, désespérée de l'autre ; quoi qu'il pût faire, le bonhomme à la houppelande ne gagnait pas un pouce de terrain. Évidemment il commençait à perdre courage.

Au bout de deux ou trois cents pas, il écarta les pans de son manteau court, déboutonna sa houppelande, et s'essuya le visage avec un mouchoir de coton à carreaux. Sa marche ne se ralentissait point encore ; mais ses efforts devenaient convulsifs, et il n'allait plus que par saccades.

Au coin de la rue d'Anjou, il se retourna une dernière fois ; sa figure maigre et ridée exprimait une véritable détresse. Il tourna l'angle, Rodach le perdit de vue un instant et pressa le pas.

Mais les vieux cerfs qui n'ont plus de jarrets savent au moins donner le change. Quand Rodach tourna l'angle à son tour, le petit vieillard avait complétement disparu.

La rue, sans être déserte, n'avait point de foule qui pût gêner le regard ; le baron jeta les yeux de tous côtés, et ne découvrit point l'issue par où le mystérieux vieillard avait pu s'évanouir.

Il demeura un instant désorienté. Aux environs, il n'y avait ni ruelles ni allées ; toutes les maisons voisines étaient closes, comme c'est assez l'habitude dans le quartier de la Madeleine.

C'était un véritable coup de théâtre. Rodach, qui ne pouvait comprendre cette disparition soudaine, s'obstinait à fouiller du regard les enfoncements des portes cochères et les moindres recoins, comme s'il se fût attendu sans cesse à voir surgir quelque part la figure jaune et plissée, derrière son vaste abat-jour.

Rien ! — En désespoir de cause, Rodach rebroussa chemin vers l'hôtel de Geldberg.

Mais, au bout de quelques pas, il se ravisa, et sa montre consultée lui rappela une tâche nouvelle. Précisément à l'endroit où il s'était arrêté naguère, stationnait une citadine dont les stores étaient baissés ; les chevaux, abandonnés à eux-mêmes, prenaient leur repas dans de longs sacs de toile.

Rodach chercha des yeux le cocher absent et mit la main sur les poignées de la portière.

— Il y a quelqu'un..., dit une voix de vieille femme à l'intérieur.

Rodach n'en entendit pas davantage, et hâta sa marche vers le boulevard.

A peine avait-il disparu, que la portière de la citadine s'ouvrit sans bruit et avec lenteur. — Le bonhomme à la houppelande montra timidement sa large visière, sous laquelle il y avait un sourire sournois.

Il avait manifestement envie de rester quelque temps encore dans sa cachette ; mais le cocher de la citadine, qui avait terminé ses libations matinales au cabaret prochain, revenait à ses chevaux.

— Le coquin serait capable de me faire payer la course ! grommela le bonhomme qui l'aperçut de loin.

Il descendit et reprit sa route au pas accéléré, pour réparer le temps perdu. . .

. . . .

Le carreau du Temple était encombré.



Je ne suis pas venu pour subir vos questions; mais j'ai besoin de cent trente mille francs.

C'était l'heure de cette foire bizarre, où la friperie parisienne entasse ses monceaux de guenilles, et où la spéculation indigente manœuvre sur des loques, ni plus ni moins que la spéculation riche sur des millions réels ou imaginaires.

Au premier aspect, on pourrait croire que des loques sont à tout le moins une vérité; mais, hélas! partout où la spéculation met la main, qu'il s'agisse de rouges liards ou de billets de banque, l'atmosphère se change en un prisme trompeur, et l'œil abusé ne voit que mensonges...

Vous qui êtes nus et qui avez la légitime envie de vous vêtir, n'allez pas dans la Forêt-Noire, sur ce carreau décevant, patrie des chaussettes collées, des souliers cartonnés, des habits reteints à la craie et dont le drap pelé a retrouvé, au moyen du charbon, une sorte de velouté sophistique! N'allez pas! ce pantalon qui vous séduit est une chimère; ce gilet presque propre n'existe pas : c'est le néant rapetassé; ce chapeau si brillant, cette *niolle*, pour parler le langage technique, va se changer en béret à la première ondée; cette cravate, passée au cirage (dan-

guin', va donner à votre cou ce qui lui manque à elle-même, une bonne et solide couleur; ô pudeur! cette chemise elle-même!

N'allez pas! vous seriez entraînés à coup sûr. Il y a là des séductions irrésistibles! les *chineurs* ont des charmes qui aveuglent, et les *râleuses*, ces terribles sirènes, vous déshabillent, rien qu'à vous regarder.

Tout se tient; tout est hostile au chaland; c'est une association étroite dont les statuts déclarent la guerre à tout profane. Drapez-vous dans un manteau troué comme les philosophes grecs; faites-vous, à l'exemple de Chodruc-Duclos, un costume complet à l'aide de votre barbe; mais n'allez pas sur le carreau du Temple!

On ne peut pas savoir avant d'avoir vu. Il y a des fanfarons qui disent : « Je résisterai. » C'est là l'impossible! Dès qu'on est entre la Rotonde et la Forêt-Noire, un éblouissement vous fait battre la paupière; ces nippes amoncelées se transforment et se parent; les taches disparaissent, les souillures s'effacent, les trous se bouchent comme par enchantement.

Le plus affreux lambeau prend une tournure coquette; il n'y a plus de haillons.

Et, tout autour du pauvre diable qui passe, des paroles perfides sont prononcées; l'argot prodigue, d'un bout à l'autre de la place, ses trompeuses métaphores. En vain veut-on se roidir, la fascination opère; on achète, on troque. Il est si flatteur, en définitive, de renouveler sa garde-robe avec un écu de cent sous!

On échange son cheval borgne contre un aveugle, mais on donne si peu de retour!

Il va sans dire que le marché du mardi-gras est un des plus beaux de l'année. Le carreau fait les travestissements en temps de carnaval, et il est toujours possible d'y troquer sa redingote contre un bien joli costume de bal.

Au moment où nous entrons sur la place de la Rotonde, vendeurs et chalands regorgeaient de toutes parts; on reconnaissait l'accent juif allemand des chineurs, qui exaltaient les mérites *t'eine hâpit* ou les charmes *t'eine bandâlon*. A cet agréable langage, la voix nasale des Bas-Normands, qui abondent aussi dans le Temple, répondait en vantant une *leuvite*, un bon *gilais*, ou toute autre pièce de toilette devant aller comme un gant au petit *bourjouais*, sans mentir!

Aux portes des marchands de vin, c'était un va-et-vient continu. Les râleuses triomphantes amenaient là leur proie; un clin d'œil suffisait pour déshabiller le chaland, un autre pour lui essayer sa toilette nouvelle.

Tout allait parfaitement; rien ne boitait jamais; le cabaretier, consulté, déclarait, en versant les deux canons d'impôt, que la chose ne faisait pas un pli.

Parmi la foule, nous eussions reconnu bon nombre de nos connaissances. Au plus fort de la mêlée, madame Batailleur, infatigable et âpre toujours à la besogne, colportait des pantalons de velours et quelques *frivolités* à l'usage masculin; elle vendait, elle achetait, elle se démenait, sans respect pour le noble nom de Saint-Roch, qu'elle portait si bien après huit heures du soir; elle ne dédaignait pas de mettre la main à l'œuvre, et de faire concurrence aux râleuses, en essayant elle-même ses articles.

Sa tenue était de circonstance; l'indienne avait remplacé la soie, et son splendide bonnet de dentelle à rubans couleur de feu cédait la place à un mouchoir noué à la sans-gêne.

Elle travaillait de tout son cœur, elle ne méprisait aucune aubaine : c'était la marchande modèle, le négoce fait chair, qui, à défaut d'or, caresse et chérit les gros sous.

Fritz montrait, au seuil des *Deux-Lions*, sa face blême et stupéfiée; personne ne lui achetait; il restait dans son indolence morne. Il avait bu déjà sa pitance matinale, et sa raison engourdie se berçait en une sorte de sommeil.

Un peu plus loin, sous le péristyle, Mâlou,

dit Bonnet-Vert, et Pitois, dit Blaireau, vendaient fraternellement les pantalons volés en commun ; il y avait autour d'eux un cercle de dandys, parce que leurs pantalons étaient beaux et pas chers. Polyte était là, lorgnant le drap fin d'un œil de convoitise et accusant amèrement la parcimonie de sa reine.

Polyte avait essuyé avec trop de conscience, cette nuit, les tables grasses du cabaret des *Quatre-Fils*. Ses coudes portaient de cruels stigmates; son gilet avait des taches nombreuses, et on l'eût presque pris pour un prince en non-activité de service.

Çà et là, dans la cohue, Hermann et les autres Allemands, habitués de la *Girafe*, faisaient leur métier avec plus ou moins de bonheur.

Johann se promenait sur la lisière du marché, grave et fier, comme il convenait à un homme de son importance. Il saluait ses connaissances, mais sans familiarité : il avait déjà la fierté de ses rentes futures.

De l'autre côté de la Rotonde, Nono, la petite Galifarde, qui venait de recevoir l'aumône quotidienne de Gertraud, attendait son maître en balayant la boutique.

Araby se trouvait notablement en retard, et c'était chose étrange; car, les jours de grand marché, il venait toujours de meilleure heure.

Quelques emprunteurs nécessiteux s'étaient déjà présentés devant l'échoppe du vieil usurier; la Galifarde avait été obligée de les renvoyer.

Elle regardait en vain du côté de la rue de la Petite-Corderie; elle tendait en vain l'oreille pour saisir cette rumeur lointaine, composée de rires enfantins et de cris moqueurs, qui annonçait le plus souvent l'arrivée d'Araby.

Elle crut ouïr enfin ce bruit précurseur de la venue de son maître; elle se dressa sur la pointe des pieds et vit en effet, à l'angle de la place, un joyeux attroupement d'où partaient des huées et des éclats de rire.

— Auguy[1]! auguy! disaient les enfants; ohé! vieux père Araby!

Hans Dorn sortait en ce moment de l'allée qui conduisait à sa demeure; il accompagnait M. le baron de Rodach, dont la voiture stationnait à la porte.

Le flot des enfants perçait la foule à quelque cinquante pas d'eux.

Le nom d'Araby vint à plusieurs reprises frapper l'oreille du baron; son attention parut enfin excitée, et il tourna la tête vers l'attroupement, qui déjà s'éloignait.

Le doigt de Hans guida son regard. Il aperçut quelque chose de fauve et de tremblotant qui perçait la foule aux abords de la Rotonde.

Il ne put distinguer. Le bonhomme Araby, cependant, harassé de fatigue, plié en deux et pouvant à peine se soutenir sur ses jambes chancelantes, dépassa les piliers du péristyle et disparut dans son trou.

La troupe de ses petits persécuteurs resta un instant devant sa boutique; puis elle se dispersa en courant, après avoir jeté une dernière huée :

— Ohé! Araby! auguy! auguy!

II

LA CLOCHE

Le baron était arrivé au Temple vers neuf heures et demie, à la suite de la chasse infructueuse qu'il avait faite au petit vieillard du passage d'Anjou. En traversant la cour, commune à la famille Regnault et au marchand d'habits Hans Dorn, M. de Rodach entrevit un groupe de trois hommes à mines néfastes, qui semblaient garder la porte des Regnault.

1. Cri particulier au Temple, et dont nous ne ferons pas remonter la source au temps des druides. Les enfants l'accompagnent d'un geste singulier qui consiste à tirer un coin de leur blouse, roidi « en oreille de porc ». Ce cri et ce geste réunis constituent le plus sanglant des outrages.

En dedans de l'escalier, Geignolet, à cheval sur la rampe, regardait le groupe avec un sourire idiot.

Le baron ne songeait guère, il faut le dire, à la pauvre femme rencontrée, la veille, dans l'antichambre de Geldberg. Il ne savait point, d'ailleurs, où demeurait madame Regnault.

Son regard glissa sur les trois hommes, qui avaient le mot *recors* écrit en grosses lettres sur le visage. Il monta l'escalier de Hans, tandis que Geignolet improvisait un couplet nouveau pour célébrer l'arrivée des hommes noirs qui venaient chercher sa grand'mère, et la disparition de son frère Jean, que l'on n'avait point revu depuis la veille au soir.

Il disait en finissant :

Après le Carreau, je m'échapperai
Pour aller jusqu'à la Morgue,
Voir s'il est avec les noyés :
La bonne aventure, ô gué!...

Geignolet, à l'instar d'Homère, mettait l'histoire en chansons.

Tout en regardant les recors avec ses gros yeux hébétés, il caressait sous sa blouse le grand clou aiguisé sur le pavé du Temple. C'était son arme; il attendait avec patience le moment de s'en servir.

Geignolet ne regardait pas seul les trois recors; d'autres yeux les guettaient depuis leur arrivée, deux beaux yeux remplis d'effroi naïf et de détresse.

Gertraud était debout derrière les rideaux de sa croisée; elle cherchait à percer la serpillière sombre tendue devant la fenêtre de Jean.

Pourquoi Jean ne se montrait-il pas? Gertraud devinait ce que venaient faire dans la cour ces hommes à visage sinistre. Pourquoi Jean n'était-il pas là, lui qui aimait tant son aïeule?

Que s'était-il passé durant cette nuit? Gertraud se reprochait amèrement son indifférence de la veille. Tout entière à son devoir, qui était de protéger le secret de mademoiselle d'Audemer, elle avait repoussé Jean. Il lui semblait revoir à cette heure le dernier regard du joueur d'orgue; il souffrait; il était jaloux!

Et, ce matin, elle ne l'avait point vu revenir, suivant sa promesse, pour rendre les habits empruntés.

Il était si malheureux! Gertraud avait peur.

Oh! qu'elle eût voulu le retrouver, lui sourire, sécher ses larmes avec des caresses! Comme elle avait de bonnes paroles toutes prêtes pour le consoler et guérir sa pauvre âme froissée!

Mais la serpillière, dont le coin se soulevait toujours à cette heure, restait immobile; la chambre de Jean était déserte. Et les hommes arrêtés dans la cour se consultaient. Gertraud traduisait leurs gestes et devinait leurs paroles. Ils allaient monter pour arracher la vieille femme à son grabat et l'entraîner jusqu'à la prison redoutée.

Quand le baron entra, Gertraud n'eut point pour lui de sourire. Elle lui montra du doigt la porte de Hans et retourna, triste, à sa fenêtre.

Le marchand d'habits réparait son absence de la veille et mettait ses comptes à jour; il ferma son gros livre, pour recevoir M. de Rodach avec empressement et respect.

— Ami Hans, dit ce dernier qui prit un siége, c'est maintenant que je vais avoir besoin de votre aide. Ils sont partis tous les deux; je suis seul, et le danger que nous croyions évité reparaît plus menaçant. Nous ne connaissions pas encore le terrible ennemi de notre Franz.

— N'est-ce pas cet homme qui a voulu le faire assassiner par Verdier?

— C'est une femme! une femme qu'il a aimée qu'il aime peut-être encore.

Hans, qui avait froncé le sourcil avec inquiétude, eut un sourire rassuré.

— Gracieux seigneur, dit-il, ma petite

fille a vu Franz hier au soir, et je crois savoir le nom de celle qu'il aime.

— Madame de Laurens? commença le baron.

— Mademoiselle d'Audemer, interrompit Hans.

Les traits de Rodach s'éclaircirent un instant.

— Denise! murmura-t-il ; je l'ai vue autrefois. Elle me rappelait, enfant, les beaux traits de Margarethe.

— Quand Franz est auprès d'elle, on dirait le frère et la sœur.

— Et ils s'aiment! reprit le baron à voix basse.

Sa paupière tomba lentement; il rêvait.

Des idées de bonheur calme et gracieux venaient à la traverse de son inquiétude ; l'avenir dépouillait pour un instant son voile sombre et lui souriait.

Il y avait pour lui dans cet amour quelque chose de charmant et aussi quelque chose de providentiel.

Il lui semblait que la main de Dieu lui-même avait conduit l'un vers l'autre les enfants des victimes : la fille de Raymond d'Audemer et le fils de Margarethe de Bluthaupt.

Une prière ardente jaillit du fond de son cœur; puis la pensée soucieuse revint plisser son front, qui s'inclina davantage.

— Ce n'est point de Denise que je veux parler, reprit-il, ami Hans ; c'est un sang chaud et hardi qui coule dans les veines de l'enfant. Les vices de sa race bouillante et la jeunesse folle le poussent aveuglément à toutes les joies. Je le connais déjà comme si je ne l'avais pas quitté d'un jour depuis sa petite enfance. C'est un cœur bon et fier avec une tête légère. Ses sens de feu n'ont jamais eu le frein et les conseils d'un père. Des passions libres, des désirs inquiets, désordonnés, la fièvre vive de l'adolescence!... Était-ce assez d'un amour pour cette âme ivre de force et de séve?

Son regard, qui brillait derrière ses paupières demi-closes, avait, malgré lui, un rayonnement d'orgueil.

— L'aimerais-je mieux sage? reprit-il encore; n'est-il pas tel que l'ont rêvé mes nuits de solitude, vaillant, fougueux, prodigue de lui-même, et jetant le surplus de sa riche adolescence aux femmes, au jeu, aux aventures?... Nous le corrigerons, ami Hans; mais fi du cheval paisible et dompté d'avance, qui ménage ses bonds avant d'avoir senti le mors!...

— Parfois, dit Hans à voix basse et d'un accent de tristesse, le cheval ardent ne voit point le précipice ouvert au-devant de sa course étourdie...

— Nous sommes là, répliqua Rodach en redressant sa tête hautaine, et Dieu, qui a protégé dans la misère obscure le sang méconnu des nobles comtes, ne laissera point son œuvre inachevée... Soyons prêts seulement, ami Dorn, et veillons.

Hans mit la main sur son cœur.

— Gracieux maître, dit-il, je suis prêt, et ma vie est à vous.

— Cette femme dont je parlais, reprit Rodach, l'a aimé d'un caprice tôt assouvi. Elle le craint; elle le déteste. C'est un de ces êtres puissamment organisés pour le mal, qui appliquent au crime le calcul profond d'une expérience consommée. J'avais quitté l'Allemagne pour livrer à Paris une dernière bataille, et c'est en Allemagne qu'il nous faudra combattre cependant. Nous sommes forts; le hasard et ma volonté ont mis entre nos mains des armes redoutables; mais j'ai peur de cette femme, qui saura peut-être attirer Franz dans le piége et le perdre au moment de la victoire.

Hans Dorn ne comprenait point; il attendait une explication.

Rodach lui raconta la scène qui avait eu lieu, le soir précédent, à la maison de jeu de la rue des Prouvaires entre lui et Petite. Hans avait entendu parler déjà de la fameuse fête de Geldberg; un frisson courut par ses veines à la pensée du vieux schloss et des sauvages montagnes qui l'entouraient.

— Il faut que le petit Gunther reste à Paris! s'écria-t-il rendant à Franz, dans ce moment d'émotion, un nom qu'il avait promis de ne plus prononcer ; oh! croyez-moi! ne le laissons pas aller dans ce château maudit qui garde le secret de tant de crimes. Il y a des lieux qui portent malheur!

Rodach réfléchit pendant quelques secondes.

— Paris est bien grand, répliqua-t-il enfin; et, avec de l'or, on y trouve des mains promptes à toutes les besognes. Si je pouvais rester ici et veiller sur Franz, je suivrais votre avis, sans doute. Mais nous serons tous de cette fête.

— Parlez-vous pour moi? demanda Hans étonné.

— Je parle pour vous et pour tous ceux de vos compagnons dont le cœur est resté fidèle à la mémoire de Bluthaupt... En notre absence, un autre Verdier pourrait se rencontrer... Et qui viendrait mettre alors une épée entre la poitrine de l'enfant et le fer exercé de l'assassin?... Il faut que Franz aille au château de Bluthaupt.

Le marchand d'habits s'inclina silencieusement; mais sa franche physionomie, qui ne savait rien dissimuler, gardait une expression de doute et de frayeur.

— Il faut qu'il aille au château de Bluthaupt! répéta le baron; ce qui est à craindre surtout, c'est le danger inconnu, et je sais les armes préparées pour cette fête d'Allemagne. Une méprise m'a donné la confiance de la fille aînée de Mosès Geld; elle m'a dit ses dessiens à elle et les desseins des trois associés. Ceux-ci suivent toujours l'ornière de leur premier crime, et ils recrutent en ce moment des meurtriers qui doivent être aussi de la fête. C'est votre camarade Johann qui est chargé de ce soin.

L'œil de Hans eut un éclair d'indignation.

— J'aurais dû m'en douter! dit-il d'une voix sombre. Je l'ai appelé mon ami durant bien des années, mais nous nous trouverons face à face quelque jour; et alors, que Dieu lui pardonne!

— Quant à la femme de l'agent de change de Laurens, reprit encore Rodach, elle ne se borne pas à tremper dans le complot des associés, elle agit par elle-même. C'est elle qui amènera Franz au château; en même temps que Franz, elle attirera en Allemagne un homme à qui ses duels ont fait une célébrité.

— Encore un combat inégal! interrompit Hans.

— Elle y compte.

— Et pensez-vous pouvoir l'empêcher?

— Je l'espère.

Hans secoua la tête.

— C'est qu'elle est bien belle! dit-il, et ceux qui l'aiment perdent leur conscience.

— Celui dont je vous parle, interrompit le baron dont la lèvre fut effleurée par un sourire, ne l'aime pas. Mais ce n'est là qu'une chance faible; la volonté de cette femme est de fer, et, si les bras des hommes lui manquent, elle frappera elle-même.

— Gracieux seigneur, dit Hans qui pâlit à l'idée de cette femme cachant la mort sous la grâce décevante de ses caresses, le danger est partout, je le sais bien; mais, à

Paris, maintenant que nous sommes prévenus, nous pouvons lui faire une garde et veiller sur lui nuit et jour. Là-bas, dans ce sauvage pays...

— Nuit et jour nous veillerons, interrompit Rodach. Souvenez-vous, ami Dorn, que nous n'avons pas seulement une vie à garder, mais aussi à reconquérir un noble héritage. Qu'importe que Bluthaupt vive, s'il vit obscur et vaincu! C'est en Allemagne, sur les domaines mêmes des vieux comtes, que je vois notre vrai champ de bataille. Il est encore sur la montagne des gens qui se souviennent de Bluthaupt... Entre des ennemis puissants et des amis fidèles, que Dieu soit avec l'enfant! Il restera dans la maison de son père, vainqueur ou mort.

Le visage de Rodach était hautain et grave; son accent seul trahissait la profondeur de son émotion.

Il avait les bras croisés sur sa poitrine. Tandis qu'il prononçait ces dernières paroles, ses yeux allèrent au ciel avec une expression d'ardente prière.

Hans Dorn l'écoutait, les mains jointes et la tête inclinée.

Il y eut quelques seconde de silence.

— Mais pourquoi parler de mort? s'écria tout à coup le baron, dont la voix se releva changée; ne dirait-on pas que nous l'abandonnons sans défense aux hasards de cette lutte qui va décider du sort des Bluthaupt? Je veux qu'il soit sur la brèche comme il convient au fils de ses pères; mais je veux auparavant lui donner une solide armure. Ami Dorn, je pense à cela sans relâche; quand le sommeil surprend mes yeux lassés, j'en rêve. Toutes les nuits, ne vois-je pas sa douce mère, Margarethe, qui vient me dire avec son sourire confiant : « J'espère en toi; je prie Dieu pour toi. Le dernier nom qui vint sur ma bouche avec mon dernier soupir, ce fut le tien. Oh! travaille! travaille! et tu le sauveras!... »

— Elle vous aimait bien, murmura Hans Dorn dont la paupière devint humide, parce qu'il revoyait au fond de sa mémoire la pauvre femme, blanche et pâle, couchée sur son lit de douleur.

— Et moi, reprit le baron d'une voix tremblante, et moi, ne l'ai-je pas aimée uniquement depuis les jours de ma jeunesse? Y eut-il une sœur plus saintement, plus fidèlement chérie?

Ses yeux s'égaraient dans le vide et peignaient comme un vague remords.

— C'est vrai, poursuivit-il en se parlant à lui-même, une autre image est venue se graver au fond de mon cœur! Lia! ma pauvre Lia, que je vais faire si malheureuse! Je l'ai aimée. Oh! je l'aime!

Il pressa son front à deux mains.

Hans le regardait avec étonnement.

— Ma sœur! ma sœur! reprit Rodach dont le visage exprimait une angoisse amère, si ce fut un crime, pardonne-moi! N'as-tu pas vu mes combats et ma peine? Ce fut dans la vie mon espoir unique, mon seul bonheur! J'y renoncerai.

La sueur inondait son front pâle; la fièvre était dans ses yeux qui brûlaient, hagards et sombres.

— J'y renoncerai! s'écria-t-il avec une sorte de transport; cette image, je la chasserai de sa place usurpée! j'étreindrai mon cœur pour en exprimer jusqu'au souvenir!

Il cacha sa figure entre ses mains, qui frémissaient convulsivement, et le marchand d'habits entendit un sanglot déchirer sa poitrine.

Hans demeura triste et muet; il n'osa pas interroger.

Au bout d'une minute de combat doulou-

reux, la belle tête de Rodach se redressa sereine et résignée.

— Parlons de Franz, dit-il, et ne parlons que de Franz. D'après ce que j'ai appris hier, les Geldberg doivent hâter cette fête, qui sert leurs intérêts en détournant les regards de leur situation commerciale. Les invitations seront improvisées et les intimes, dit-on, devançant le gros de l'assemblée, partiront au commencement de la semaine prochaine. Il ne faut pas que Franz quitte Paris avant nous.

— Franz est pressé de partir, répondit le marchand d'habits, et mademoiselle d'Audemer sera très-certainement au nombre des premiers invités.

— Nous chercherons un moyen de le retenir. Nous aussi, nous avons des préparatifs à faire. Ils sont forts contre Franz, pauvre et obscur; le seront-ils autant contre un brillant jeune homme, entouré d'un luxe prodigue et menant un train de prince? L'armure dont je parlais tout à l'heure, ami Dorn, c'est la fortune. Ils avaient trop beau jeu, vraiment, jusqu'à ce jour! Un enfant isolé, vivant dans sa pauvre mansarde, un commis sans place, que personne ne connaît, dont personne ne s'occupe, cela se frappe, cela se tue, sans que le monde songe à s'en inquiéter! Mais le jeune fou qui jette l'or à pleines mains, qui fait parler de lui, qui attire les regards, n'est pas de défaite aussi facile. Je veux que Franz soit le lion de la fête. Les femmes n'auront des yeux que pour lui; les hommes seront jaloux de lui, de telle sorte qu'une égratignure à son petit doigt deviendra un événement, que toute l'adresse du monde ne saurait point cacher.

Hans eut un sourire de naïve admiration.

— C'est pourtant vrai! murmura-t-il; mais je n'aurais jamais songé à cela.

Au dehors, on entendit le son lointain de la cloche, annonçant l'ouverture de cette foire quotidienne, connue sous le nom du Carreau.

III

LA BOUTIQUE D'ARABY

Au son de la cloche, Hans se leva d'instinct; il avait l'habitude d'obéir tous les jours à ce signal. Il prit dans un coin de la chambre son sac de toile et mit son chapeau sur sa tête.

Puis le rouge lui vint au front, et il se découvrit précipitamment.

— Pardon, gracieux seigneur, balbutia-t-il, cette cloche...

— C'est l'heure du marché? interrompit Rodach en se levant à son tour.

— C'est l'heure, répliqua Hans Dorn qui avait jeté son sac de toile, et j'oubliais que je ne suis plus marchand d'habits, mais bien, comme autrefois, le serviteur de Bluthaupt. Je ne l'oublierai plus.

Tout en parlant ainsi, Hans roulait son chapeau entre ses doigts d'un air d'indécision.

— Et pourtant, reprit-il, si je ne me montre pas sur le carreau un jour de grand marché, les amis clabauderont, et ce coquin de Johann pourra bien se douter de quelque chose.

— Vous êtes sûr qu'il ne sait rien jusqu'à présent? demanda vivement le baron.

— J'en suis sûr. Quand vous entrâtes, l'autre soir, au cabaret de la *Girafe*, Johann était allé chercher du vin. A son retour, les camarades n'ont point parlé. Jusque-là, on n'avait pas grande raison de se défier de lui; mais le bon Dieu met, bien sûr, quelque chose sur le visage des traîtres: personne ne l'aime, et, quand il attache sur vous ses yeux



Araby se traîna sur ses genoux jusqu'au moment où le baron toucha la clef. (Page 106, col. 1.)

sournois, la parole confiante s'arrête dans le gosier.

— Les autres m'ont reconnu? demanda encore Rodach.

— Tous, gracieux seigneur, jusqu'au courrier Fritz, le pauvre malheureux!

— Et vous allez les retrouver sur le carreau?

— Ils y viennent chaque jour.

Rodach se dirigea vers la porte.

— Eh bien! ami Dorn, dit-il, soyez marchand aujourd'hui encore. Trompez les soupçons de ce Johann et assurez-vous de l'aide des autres tenanciers de Bluthaupt.

— Ce sont de braves cœurs! répliqua Dorn, et je répondrais d'eux comme de moi-même.

— Prévenez-les; il faut qu'ils soient prêts à tout quitter au premier signal, pour se rendre dans le Wurzbourg.

— Ils seront prêts.

Le baron et son compagnon passèrent par la chambre de Gertraud. La petite brodeuse vint, suivant son habitude, demander un

baiser à son père, qui ne vit point une larme trembler sous ses paupières baissées.

Gertraud attendait toujours le pauvre Jean, qui n'arrivait pas. Et les trois hommes noirs, à la mine sinistre, venaient de disparaître enfin dans l'escalier étroit de la vieille mère Regnault.

Qu'allait-il se passer?

Rodach et le marchand d'habits traversèrent la cour, déserte maintenant.

— J'avais autre chose encore à vous dire, poursuivit le baron; mais je vous reverrai dans la journée. Ce qu'il me faut à présent, c'est de l'argent, beaucoup d'argent!

Hans s'arrêta.

— J'ai ramassé une bonne somme, pièce à pièce, répliqua-t-il, depuis que je suis à Paris; c'est la dot de ma Gertraud. Mais Bluthaupt avant tout, gracieux seigneur! la dot de ma Gertraud vous appartient.

Rodach serra la main de l'ancien page entre les siennes.

— Merci! dit-il avec émotion; Dieu vous récompensera, mon brave compagnon, mais vos économies seraient une goutte d'eau dans la mer. Ce sont des sommes énormes qu'il me faut. Quand je suis arrivé ici, je me croyais bien riche, et, en trois jours, mes ressources ont été presque épuisées. Si vous saviez comme l'or glisse entre mes mains! J'ai à soutenir la maison de Geldberg qui tombe.

— La maison de Geldberg! interrompit Hans stupéfait; la maison des ennemis mortels de Bluthaupt!

— Plus tard je vous expliquerai ce mystère. Outre cela, je vais avoir les équipages de notre Franz à monter sur un pied royal. Jeudi, je pourrai puiser à certaine source, que je crois abondante, mais, d'ici-là...

Il mettait le pied en ce moment sur le pavé de la place de la Rotonde, et il fut interrompu par les huées enfantines qui accueillaient l'arrivée du bonhomme Araby

— Qu'est cela? demanda-t-il.

— C'est un homme qui pourrait bien faire votre affaire, répondit Hans Dorn en souriant, si vous aviez des gages à lui donner.

Rodach essaya de voir; il n'aperçut qu'un morceau de fourrure pelée se balançant à hauteur des têtes et glissant vers le bâtiment de la Rotonde.

Hans poursuivait :

— C'est le grand banquier du Temple! il achète les hardes volées et prête de l'argent à dix pour cent par semaine. C'est Araby l'usurier.

— J'ai entendu parler de lui déjà plus d'une fois, répliqua Rodach dont le regard se dirigeait toujours du côté de la Rotonde. Ce nom d'Araby doit être un sobriquet?

— On n'en sait rien. Depuis le premier jour où son trou s'est ouvert, je l'entends appeler ainsi.

— Mais d'où venait-il

— On l'ignore.

— Et personne n'en sait plus long que vous à ce sujet?

— Personne.

— Mais il doit avoir des amis, des connaissances, à tout le moins?

— Tous ceux qui entrent dans son trou le détestent et le maudissent... Il y a bien des malheureux dans le Temple; mais vous n'y trouveriez pas une seule main pour toucher la sienne.

— Il est riche?

— On le dit.

Rodach se retourna vers Hans; il avait l'air pensif et intrigué.

— Je suis fâché de n'avoir pu l'apercevoir,

pensa-t-il tout haut. Dites-moi un peu, ami Dorn, comment est fait ce personnage?

— Est-ce que vous auriez vraiment l'idée de vous adresser à lui ? demanda Hans.

— Peut-être.

Le marchand d'habits hocha la tête d'un air de répugnance.

— Ce serait une démarche vaine, dit-il ; Araby ne prête que sur gages et joue la pauvreté, comme tous ses pareils.

— Vous ne m'avez pas répondu?... interrompit Rodach.

— C'est que j'ai bien peu de chose à répondre. A peine ai-je entrevu par hasard un coin de son visage jaune et ridé sous la grande visière de sa casquette...

— Une casquette de peau? interrompit encore Rodach, dont la curiosité devenait inexplicable pour le marchand d'habits.

— Une casquette de peau.

— Après?

— Il est petit, chétif, caduc, tremblotant...

— Ensuite?

Les questions de Rodach se succédaient toujours plus vives, et un intérêt puissant se lisait dans son regard.

— Une houppelande presque aussi vieille que lui, répondit Hans, et, par-dessus la houppelande, un manteau court...

Le front de Rodach s'inclina durant deux ou trois secondes : il parut réfléchir profondément, puis sa haute taille se redressa tout à coup.

— Conduisez-moi chez cet homme, dit-il.

— Gracieux seigneur, balbutia Hans, avez-vous donc pris au sérieux des paroles que je regrette?

Un geste impérieux de Rodach l'arrêta ; il dut obéir en silence.

Il traversa la foule bavarde et affairée qui bourdonnait comme une ruche et prodiguait les bizarres métaphores de l'argot du Temple.

— C'est là, murmura-t-il en montrant, sous le péristyle de la Rotonde, l'étroite devanture de l'échoppe d'Araby.

Rodach se plia en deux pour passer sous la porte, et disparut dans les demi-ténèbres de la boutique.

Il n'y avait personne dans la petite antichambre où les pauvres emprunteurs abondaient d'ordinaire, apportant à l'usurier leurs gages indigents, ou essayant de revendre leurs reconnaissances du mont-de-piété. Nous ne parlons point de Nono la Galifarde, que personne dans le Temple ne se fût avisé de compter pour quelque chose.

Elle était assise par terre, contre la portière du corridor conduisant à l'arrière-magasin ; elle grelottait dans ce coin obscur, attendant les ordres de son maître.

Le baron de Rodach ne l'aperçut point en entrant, et la petite fille put regarder tout à son aise, avec ses grands yeux ébahis, cet homme à mine fière et haute qui ressemblait si peu aux chalands de tous les jours.

La pauvre enfant était bien faible ; l'air humide et froid de la nuit précédente avait saisi son sommeil, que rien ne protégeait. Elle s'était réveillée les membres engourdis sous l'étoffe légère de sa robe d'indienne; une sueur gelée était sur son corps et l'oppression lourde accablait sa poitrine.

De temps en temps, une toux douloureuse et qu'elle tâchait en vain de contenir agitait convulsivement ses poumons.

En ce moment, sa tête, que le sourire eût faite si belle, se renversait contre le bois de la porte ; les boucles éparses de ses cheveux se mêlaient sur sa joue amaigrie et pâle, où la fièvre mettait une tache de vermillon.

Elle souffrait, indolente et brisée ; elle n'essayait même pas de se révolter contre son martyre ; la douleur était sa vie ; elle n'avait

pas connu la joie; elle ne regrettait rien; elle n'espérait rien.

Parfois, peut-être, ces beaux rêves, si frais, si gracieux, qui ne manquent jamais à l'enfance, étaient venus visiter sa solitude. Elle avait entrevu, comme d'autres songent à l'impossible, la douceur d'un baiser de mère; elle avait deviné cette félicité sans égale d'aimer et d'être aimée.

Mais c'étaient de bien courts instants. Elle rejetait vite ces illusions qui lui rendaient la réalité plus morne et plus amère. Elle n'y voulait point croire. Il n'y avait de vrai pour elle en ce monde que les frissons glacés de ses nuits, que les mauvais traitements de son maître, que les cruautés impitoyables de son persécuteur, l'idiot Geignolet.

Un seul être lui avait été secourable, et, sans la douce Gertraud, qui l'avait consolée bien souvent et qui lui avait appris à implorer Dieu, la mort eût mis depuis longtemps un terme à sa lente torture.

Elle se souvenait bien d'un autre visage de femme, plus beau que celui de Gertraud elle-même, qu'elle avait rencontré à de longs intervalles, ému et souriant à son réveil.

Une fois surtout qu'elle s'était endormie de fatigue dans la boutique de madame Batailleur, oh! elle ne pouvait point l'oublier! elle s'était éveillée au contact d'une caresse qui effleurait son visage.

Ses yeux, en s'ouvrant, étaient tombés sur la figure charmante et inconnue d'une femme, une grande dame, sans doute, car ses habits étaient de velours et de soie, et Batailleur la traitait avec respect.

Le cœur de la petite Galifarde s'était élancé vers cette femme, dont le sourire restait gravé au plus profond de son cœur.

Et que de beaux songes! que d'espérances chères!

Mais il y avait de cela bien longtemps! La Galifarde gardait un vague amour et ne gardait point d'espoir.

La misère la tuait lentement; elle s'était fait de souffrir toujours une habitude; c'est à peine si elle sentait venir la mort, dont l'approche flétrissait déjà sa joue et roidissait la souplesse de ses muscles d'enfant

Rodach s'était avancé tout droit vers le petit guichet qui servait de comptoir à l'usurier.

Il se pencha jusqu'à mettre sa figure au niveau du trou en forme de demi-lune, et voulut glisser un regard de l'autre côté de la cloison; mais le bonhomme était toujours sur le qui-vive, et la manœuvre du baron n'eut aucun résultat. Il ne vit que deux mains sèches et plissées qui s'étendaient en éventail au-devant du guichet.

Un instant il demeura indécis, ne sachant plus par quel bout prendre l'aventure.

— Est-ce à M. Araby que j'ai l'honneur de parler? dit-il enfin à tout hasard.

Point de réponse.

Il tira de sa poche une demi-douzaine de souverains et les déposa sur la planchette en reprenant :

— Je voudrais changer cet or contre de l'argent de France.

La main ridée s'avança et saisit les souverains, qu'elle compta un à un. On entendit à l'intérieur un petit bruit de balances; puis la main ridée, passant de nouveau par le trou, compta sur la planchette, en écus de cinq francs, la valeur des souverains, déduction faite d'un fabuleux escompte.

Le baron voulut s'appuyer sur cette circonstance pour nouer la conversation. Au premier mot qu'il prononça, la main ridée fit un mouvement et le guichet se ferma.

C'était un congé en bonne forme. Mais le baron n'était pas homme à se tenir vaincu pour si peu.

Après avoir réfléchi un instant, il résolut d'attendre la venue d'un nouvel emprunteur, et resta de pied ferme à son poste.

La petite Galifarde se collait, timide, au bois de la porte, et retenait sa toux qui voulait éclater; mais, au bout de quelques instants, sa poitrine irritée se souleva convulsivement, et le baron, qui ne l'avait point aperçue, tourna les yeux vers elle.

A son aspect, il tressaillit légèrement, comme si une pensée soudaine eût frappé son esprit à l'improviste. Il se rangea pour laisser parvenir les rayons du jour jusqu'au coin obscur où s'asseyait la petite fille.

Durant deux ou trois secondes, il la contempla en silence ; son regard exprimait une pitié grave et profonde.

Nono la Galifarde avait baissé les yeux et n'osait plus les relever.

— Pauvre enfant! murmura le baron, sans savoir qu'il parlait; qu'y a-t-il donc dans le cœur de cette femme?

Au son de sa voix, la petite fille glissa vers lui un regard timide; mais l'expression de pitié qui était naguère sur les traits de M. de Rodach avait déjà disparu ; le but de sa visite remplissait de nouveau sa pensée.

— Ma fille, dit-il avec une douceur froide, allez prévenir votre maître que j'ai besoin de l'entretenir encore... Prenez ceci, ajouta-t-il en tirant une bague de son doigt, et que je sache ce qu'il en veut donner.

La Galifarde, obéissante, disparut avec la bague par la porte du magasin. Rodach crut ouïr un murmure confus derrière la cloison, quelques paroles rapidement échangées, puis le guichet se rouvrit.

La main jaunie tenait la bague et la pesait attentivement.

— Je donne de cela trois louis, dit l'usurier après une grande minute d'examen.

Le son de cette voix frappa vivement Rodach, et, pendant quelques instants, il chercha en vain où il l'avait entendue.

Au moment où il allait renoncer et répondre à l'offre de l'usurier, sa mémoire s'éclaira tout à coup. Cette voix, il l'avait entendue dans la matinée, au coin de la rue d'Anjou, derrière les rideaux baissés d'une citadine, tandis qu'il poursuivait le petit vieillard de l'hôtel de Geldberg, évanoui comme par enchantement.

C'était bien ce même timbre cassé, faible, chevrotant qu'il avait pris pour la voix d'une vieille femme.

Il s'expliquait maintenant la disparition subite du bonhomme à la houppelande. Mais cette pensée glissa dans son esprit; il avait vraiment bien autre chose en tête.

Son front incliné se redressa; un sourire fier courut autour de ses lèvres. Sa main, rapidement glissée sous le revers de sa redingote, tira d'un portefeuille une étroite bande de papier, couverte d'écritures et de timbres divers.

C'était une traite de cent trente mille francs échue et protestée sur Geldberg, Reinhold et compagnie.

Rodach arracha la bague des mains de l'usurier et mit la traite sur le comptoir, en disant :

— Mon digne monsieur, laissons ces bagatelles... Vous convient-il de m'escompter cela?

La tête d'Araby, couverte toujours de sa fourrure, sortit à moitié du guichet pour examiner le papier qu'on lui montrait à distance. Pendant qu'il regardait, la casquette antique et la grande visière avaient des frémissements. Puis tout cela se replongea dans le trou, qui rendit une plainte étouffée.

La main ridée s'avança deux ou trois fois à vide et se retira sans oser.

Le guichet se referma à demi, se rouvrit et se referma. L'agitation du vieillard était évidemment à son comble.

Rodach avait sa main sur la traite dépliée : il attendait.

Au bout de deux ou trois secondes, le guichet se ferma définitivement, et, presque aussitôt après, de gros verrous grincèrent de l'autre côté de la cloison. La porte étroite qui servait d'entrée au bonhomme Araby s'ouvrit avec lenteur.

Le vieillard se montra sur le seuil, accroché des deux mains aux côtés de la porte.

Ses jambes l'abandonnaient.

Il regarda longtemps Rodach par-dessous son vaste abat-jour. On voyait la partie inférieure de sa figure se contracter à chaque instant davantage ; ses rides se choquaient et se mêlaient; quelques paroles confuses tombaient de sa bouche comme au hasard.

— Voilà trois fois! murmura-t-il enfin, trois fois que j'aperçois cet homme, dont le spectre a tant poursuivi mes rêves! Est-ce un avertissement de Dieu? Est-ce une illusion de Satan?

Son corps, usé par la vieillesse, défaillait sous l'émotion. Rodach crut, à deux ou trois reprises, qu'il allait tomber à la renverse.

IV

CENT TRENTE MILLE FRANCS

Le vieillard parvint enfin à se raffermir sur ses jarrets et put traverser la petite antichambre, afin de clore la porte extérieure de sa boutique.

— Entrez! dit-il à Rodach en revenant vers son bureau.

Rodach passa le premier.

Il se trouva dans une pièce très-obscure et de médiocre étendue, ayant pour tous meubles un fauteuil usé, une table boiteuse et un petit poêle de fonte où il n'y avait nulle trace de feu, malgré le froid intense. Cette chambre, dans la mesure de ses proportions exiguës, rappelait un peu le magasin de Mosès Geld, le prêteur sur gages de la Judengasse, à Francfort-sur-le-Mein.

Ici comme là, c'était la laideur nue des murailles, où l'araignée tendait en paix sa toile flasque et poudreuse; c'était le plafond jaune et crevassé, le sol couvert d'une épaisse couche de poussière.

Le long des quatre murs, des dépouilles pendaient comme au vestiaire funèbre de la Morgue ; çà et là, dans les coins et derrière le poêle, des objets, qu'il faudrait un volume pour décrire et nombrer, formaient de véritables monceaux. C'étaient, en général, des débris informes, des haillons sans nulle valeur.

A gauche de la petite porte, un des monceaux s'élevait beaucoup plus haut que les autres ; il tenait l'angle de la pièce et représentait pour le moins un plein fourgon de chiffons.

Et encore n'était-ce point là le vrai magasin du bonhomme Araby, qui avait un autre trou sur le derrière.

Araby, au lieu de se rasseoir dans son fauteuil, l'offrit au baron d'un air humble et s'appuya contre le poêle de fonte.

— Je suis un pauvre vieillard, dit-il avec hésitation et les yeux cloués à terre; Dieu ne m'a point laissé l'intelligence forte de mon âge mûr. Hâtez-vous de me dire qui vous êtes et ce que vous voulez, car ma tête se perd et j'ai des pensées qui ressemblent au délire.

— Vous croyez revoir, n'est-ce pas, murmura le baron dont le regard tombait sévère et fixe sur le visage décomposé de l'usurier, vous croyez revoir l'homme qui ne devait plus revenir?

— C'est vrai, balbutia le vieillard, trop accablé pour dissimuler.

— Ceux qu'on a tués restent dans le cercueil, poursuivit Rodach. Vous avez peur;

la tache du sang redevient rouge au fond de votre conscience!

— C'est donc bien vous? prononça l'usurier d'une voix qu'on n'entendait presque plus.

Une nuance de pitié méprisante parut dans les yeux de Rodach.

— Je ne suis pas venu ici pour subir vos questions, meinherr Mosès, reprit-il; mais j'ai besoin de cent trente mille francs.

A ce nom de Mosès, les rides d'Araby s'étaient creusées davantage; mais ces mots: « Cent trente mille francs, » parurent lui porter un coup en sens contraire et réveiller brusquement sa raison, plongée en une sorte de sommeil.

Il releva ses paupières à demi et glissa vers le baron une œillade cauteleuse.

— Il y a vingt ans de cela! pensa-t-il; et cet homme est jeune encore... L'âge me rend fou!... Seigneur! Seigneur! comme il lui ressemble pourtant!...mais c'est la nuit toujours que les morts reviennent, et il fait jour!

— Je suis pressé, dit Rodach.

Araby fit un geste comme pour réclamer patience.

On eût pu voir sa physionomie se transformer peu à peu; l'effroi superstitieux y faisait place à l'avarice inquiète et à l'astuce rappelée.

Cent trente mille francs!... ce chiffre formidable sonnait à son oreille comme l'éclat d'une trompette, et l'eût éveillé de son agonie.

Il redevenait lui-même; il sentait renaître en lui la passion de débattre, de marchander, de tromper.

— On n'ouvre pas cette porte-là tous les jours, dit-il avec une intention de flatterie; et bien peu de gens peuvent se vanter de s'être assis à la place que vous occupez maintenant, mon bon monsieur... S'il y avait quelque chose dans cette pauvre demeure, je vous offrirais le pain et le vin pour vous montrer encore plus de respect. Mais les temps sont difficiles, Dieu le sait! L'argent se cache, et ce n'est pas avec mon petit malheureux métier qu'on peut se donner les aises de la vie.

— Je vous tiens quitte à ce sujet, meinherr Mosès, répliqua Rodach; — c'est de l'argent qu'il me faut.

Araby essaya de sourire.

— De l'argent! répéta-t-il; à quoi bon railler un pauvre vieillard? Regardez autour de vous, mon bon monsieur: ce que vous voyez, c'est toute ma fortune!

Rodach éleva entre ses doigts la traite que le bonhomme Araby n'avait pas cessé de suivre d'un regard sournois.

— Alors, dit-il, vous ne pouvez m'escompter cela?

L'usurier joignit ses mains dont les doigts s'emboîtèrent avec un bruit de parchemin froissé.

— Seigneur! Seigneur! murmura-t-il, on vendrait tout ici sans trouver la centième partie de cette somme!

Le baron reprit son portefeuille et l'ouvrit.

— Attendez! attendez! poursuivit le vieillard; c'est une riche maison que Geldberg, Reinhold et compagnie, une maison comme on en voit peu, mon bon monsieur. Ai-je rêvé, ou m'avez-vous bien dit que la traite était protestée?

Il n'y avait plus entre eux de cloison qui pût faciliter un tour de passe-passe; Rodach tendit le papier, dont le vieillard s'empara précipitamment.

Ce dernier fixa sur son nez ses lunettes larges et rondes; il palpa l'effet, le retourna, le sentit pour ainsi dire, et mit à l'examiner dans tous les sens une minutieuse lenteur.

— Et Geldberg a laissé protester cela! murmura-t-il avec un gros soupir; la maison de Geldberg! la grande maison de Geldberg!

Il s'interrompit; sa tête se pencha.

— De mon temps, poursuivit-il en se parlant à lui-même, c'était ce Zachœus Nesmer qui était notre débiteur! Ils l'ont voulu, les enfants ingrats!

— Eh bien? dit Rodach.

L'usurier fit un pas vers lui, tenant toujours la traite à la main.

— C'est impossible! grommela-t-il entre ses dents; cent trente mille francs! Qu'est-ce que cette bagatelle pour la caisse de Geldberg! Il y a là-dessous quelque chose, et vous ne dites pas tout, monsieur!

— Il y a là, répondit Rodach opposant toujours son calme imperturbable à la croissante agitation du prêteur, il y a que la caisse est vide, et qu'avec ce chiffon je puis mettre la maison en faillite.

— Seigneur! Seigneur! balbutia le vieillard, tant de richesses amassées! une fortune qui m'a coûté si cher! Oh! mes enfants! mes enfants!

— En cette circonstance, reprit le baron dont la voix semblait plus tranquille à mesure que celle du vieillard tremblait davantage, j'ai dû réfléchir: la justice est lente; j'ai pensé qu'en m'adressant à l'ancien chef de la maison de Geldberg...

Araby frissonna de la tête aux pieds, et tâcha, par un mouvement instinctif, de cacher sa figure derrière sa grande visière.

— J'ai mal entendu, balbutia-t-il; mon bon monsieur, je ne vous comprends pas. Que parlez-vous du chef de la maison de Geldberg?

Rodach se leva; Araby aurait voulu fuir, mais ses jambes étaient de plomb. Quand il sentit le doigt de Rodach peser sur son épaule, il faillit perdre l'équilibre et tomber à la renverse sur le sol.

— Vous êtes monsieur de Geldberg, reprit Rodach.

— Non, non, non! murmura le vieillard; par le nom trois fois saint du Dieu vivant...

— Ne blasphémez pas.

— Je jure...

— Regardez-moi.

L'usurier ne voulait point obéir.

— Je suis Araby, disait-il avec détresse, je suis le pauvre Araby.. demandez aux gens du Temple.!...

— Regardez-moi, répéta Rodach d'une voix sévère.

Araby releva enfin ses yeux, qui clignotaient éblouis.

— Et voyez, reprit le baron sans perdre sa froideur impassible, si j'ai pu vous oublier!

Le vieillard se couvrit le visage de ses deux mains et tomba sur ses deux genoux. Sa frayeur superstitieuse le reprenait terriblement. C'était un fantôme qu'il avait devant lui, le fantôme d'un homme assassiné!

— Comte Ulrich, balbutia-t-il en rampant aux pieds du baron, ayez pitié! c'était pour eux, c'était pour mes enfants! Dieu seul sait comme je les aimais.

Il resta durant deux ou trois secondes la face contre terre. Rodach gardait le silence.



Il ne put qu'enfoncer ses doigts crochus dans la chair de l'enfant. (Page 108, col. 1.)

— Et pour votre amour, dit-il enfin, cédant, sans y songer à une sorte de pitié amère, ils vous ont chassé, pauvre vieillard!

— Non, oh! non, s'écria l'usurier en se relevant à demi: ce sont de bons enfants... de bons enfants qui m'aiment... Tous les soirs, ils se rassemblent autour de moi... Et comme je suis heureux !... Abel, mon fils, est plus fier qu'un gentilhomme... Esther est la veuve d'un comte chrétien... Sara enfin, mon ange, mon beau trésor, Sara, la perle de ma maison, suffirait toute seule à me rendre le plus heureux des pères!

Le sourcil de Rodach se fronça, un mot cruel vint sur sa lèvre : mais il eut pitié encore, et le mot ne fut pas prononcé.

— Que m'importe tout cela! dit-il brusquement; une dernière fois, voulez-vous escompter cette traite?

— Je le voudrais, répondit le vieillard perdant encore ses terreurs pour revenir à sa nature d'usurier; mon bon monsieur, n'eussé-je que cette somme, je vous la donnerais... mais je n'ai rien... rien au monde... je leur ai tout laissé.

— Est-ce votre dernier mot? demanda Rodach.

Le regard d'Araby fit le tour de la chambre.

— Voulez-vous que je vende tout cela! s'écria-t-il en montrant les loques amoncelées; voulez-vous?

— Je veux cent trente mille francs.

L'usurier se tordit les mains et répéta en gémissant :

— Seigneur! Seigneur!

Rodach se dirigea vers la porte.

Araby le suivait avec des sanglots et des cris de détresse; il le saisit par son manteau, et se traîna, brisé, à ses genoux.

Il priait, il pleurait; vous eussiez eu scrupule de soupçonner la douleur de ce père, qui implorait en faveur de ses enfants!

Que d'efforts! Las de supplier et jugeant le cœur d'autrui à sa mesure, il se réfugiait dans la tromperie. C'était son centre. Vous l'eussiez vu fuir, se dérober comme Protée sous l'étreinte patiente de son adversaire, et, vaincu dix fois, chercher encore, avec une astuce enfantine, à faire prendre le change.

A tout cela, Rodach n'opposait que froideur et silence; il laissait le vieillard s'épuiser en efforts infructueux, en protestations tôt démenties, en feintes, en promesses, en prières et même en menaces.

Car la raison du pauvre Araby fléchissait et chancelait tout aussi bien que son corps. La pensée de se dépouiller, jointe au choc moral qu'il avait ressenti à la vue du baron, mettait par trop de trouble dans son intelligence usée; il se laissait aller tantôt à de puériles colères. Puis il s'agenouillait, dompté, repentant, la prière à la bouche.

Cela dura dix minutes, pendant lesquelles la petite Galifarde, l'oreille collée à la porte du magasin, écoutait, stupéfaite, et cherchait à comprendre.

Enfin Rodach se dégagea des étreintes suppliantes du juif et gagna la porte d'un pas délibéré.

Araby se traîna sur ses genoux jusqu'au moment où la main du baron toucha la clef. Alors il se releva d'un bond sur ses jambes soudain raffermies.

— Maudit sois-tu! s'écria-t-il en grinçant des dents, toi qui viens m'arracher le cœur!...

La clef tourna dans la serrure. Araby s'élança.

— Écoute, reprit-il essoufflé, je veux bien te payer, je chercherai, je tâcherai. Attends jusqu'à demain.

Rodach fit un signe de tête négatif.

— Jusqu'à ce soir, poursuivit l'usurier.

Nouveau refus.

— Attends une heure!

— Pas une minute, répondit Rodach d'un ton ferme; j'ai trop attendu, et, si je sors d'ici les mains vides...

Il n'eut pas besoin d'achever, le juif avait compris. Sa casquette de peau gisait à terre; on voyait son crâne chauve luire comme de l'ivoire jauni. Ses dents s'entre-choquaient; la sueur coulait dans ses rides; sous ses sourcils blancs et touffus, ses yeux brûlaient d'un feu sombre; toute sa figure exprimait la rage contenue et poignante.

— Reste, murmura-t-il d'une voix entrecoupée, reste! tu es le plus fort! Oh! si mon bras pouvait tenir une arme! Depuis que j'existe, je n'ai jamais touché une épée, mais toi! toi qui viens me tuer, je te frapperais!

Il montra le poing à Rodach avec une véritable folie; puis il se retourna vers ce coin de la chambre où les débris amoncelés atteignaient presque le plafond.

Rodach le suivait d'un regard curieux.

La petite Galifarde écoutait toujours. — Depuis qu'elle était au service d'Araby, jamais homme n'avait franchi le seuil de son sanctuaire.

L'usurier s'arrêta un instant devant le monceau poudreux. Il jeta un coup d'œil

oblique vers le baron, puis il écarta les débris un à un.

Il y allait lentement et bien à contre-cœur.

Quand il eut enlevé par douzaines les pantalons déchirés, les bottes moisies, les habits hors d'usage, on vit apparaître, sous les derniers lambeaux, la corniche noire d'une grande caisse de fer.

Il s'arrêta; sa poitrine oppressée lui refusait le souffle.

— Allons! dit Rodach.

Araby lui jeta un regard de sang.

— Puisses-tu mourir désespéré! murmura-t-il en passant sa main sous les revers pelés de sa houppelande.

Il tira de son sein une clef qu'il introduisit dans la serrure de la caisse de fer. Celle-ci s'ouvrit avec un grincement criard.

L'usurier saisit son cœur à deux mains; c'était pour lui comme le râle d'agonie de son ami le plus cher. Son âme était déchirée.

— Allons! dit encore Rodach.

— Oh! grinça l'usurier, si mes dents avaient du venin comme celles du serpent! si mes ongles déchiraient comme ceux du tigre!...

Il plongea ses deux mains à la fois dans la caisse et en fouilla les vastes recoins durant quelques secondes; puis la porte de fer cria de nouveau sur ses gonds.

Araby revint vers son bureau; il avait un paquet sous le bras.

— Venez, dit-il à Rodach.

Ils se penchèrent tous deux sur la tablette, et l'usurier défit son paquet, qui était composé de billets de banque.

Le compte fut long et difficile; plus d'une fois Araby ressaisit son trésor, comme s'il ne pouvait supporter l'idée de s'en séparer. Son souffle râlait, des larmes brûlantes se séchaient sous ses paupières dépouillées.

D'autres fois, changeant de tactique, il essayait de tromper et de soustraire çà et là un billet de la somme totale.

Toute son intelligence se concentrait sur ce désir : voler un billet, ne fût-il que de cinq cents francs!

C'eût été une consolation.

Mais Rodach le surveillait de près, et déjouait aisément ces tentatives désespérées.

Lorsque le cent trentième chiffon fut étalé sur la table, Rodach mit la lettre de change dans les mains d'Araby, qui tomba épuisé sur son fauteuil.

— Quand je n'en aurai plus, dit-il, je reviendrai vous voir, meinherr Mosès...

Araby ne bougea pas sous cette menace. Rien ne pouvait plus l'atteindre.

C'était un triste et repoussant spectacle. Le vieillard suivait d'un œil éteint et amoureux ces chers billets qui représentaient tant de cruautés patientes, tant de spoliations impitoyables, tant de ruses, tant d'avarice, tant d'efforts! Il y avait là le sang de plusieurs milliers de victimes.

Et ce trésor aimé si tendrement, ce trésor amassé sou à sou avec des délices si chères, il fallait y renoncer, ne plus le voir, ne plus compter ces papiers doux et dont le toucher donne aux nerfs des frémissements d'aise, ne plus les contempler durant de longues heures, dans l'extase de la solitude! Jamais, hélas! jamais!...

Le vieillard se sentait mourir.

— Va-t'en! dit-il d'une voix épuisée, ne pouvant plus supporter les tortures de cette séparation.

Rodach obéit en silence. Au moment où il ouvrait la porte de l'antichambre, une bouffée de vent s'engouffra dans le bureau et poussa celle du magasin, découvrant ainsi la petite Galifarde aux écoutes.

Araby se souleva; sa figure bouleversée prit une expression de joie méchante. Il allait se venger.

Le baron avait oublié la Galifarde; quand il l'aperçut attentive et agenouillée derrière la porte, il fit quelques pas en arrière.

— Mosès Geld, dit-il, tu aimes bien Sara, ta fille aînée, n'est-ce pas?

— Va-t'en! va-t'en, répéta le vieillard.

— Si tu l'aimes, reprit Rodach, sois humain envers cette pauvre enfant...

L'usurier ne comprit point; mais ces paroles lui donnèrent l'idée que Rodach voulait protéger la petite fille.

Il se força à sourire.

— Je suis bon, répondit-il d'un ton mielleux et paternel; ma petite Nono est bien heureuse avec moi. N'est-ce pas, ma petite Nono?

— Oui, répondit l'enfant qui tremblait.

Rodach, préoccupé d'intérêts bien graves, n'en demanda pas davantage; il sortit.

Dès qu'il fut dehors, Araby se dressa de son haut; il remit les verrous à la porte et appela du doigt la Galifarde.

Il souriait encore, mais ses dents grinçaient.

Nono vint vers lui, en pleurant d'avance.

Quand elle fut à portée, l'usurier la saisit aux cheveux et la renversa sur le carreau. La fureur achevait de le briser. Il se coucha de tout son long auprès d'elle.

Sa bouche écumait; ses membres étiques s'agitaient convulsivement.

La Galifarde fermait les yeux et retenait son souffle, fascinée par l'épouvante. Si Araby avait eu la force, il l'aurait tuée.

Mais la force lui manquait; il ne put qu'enfoncer ses doigts crochus dans la chair de l'enfant, qui, pauvre martyre, n'opposait aucune résistance.

Il tâchait; le sang coulait le long de sa main ve ue.

Il riait de rage impuissante. Il blasphémait. Ses cris aigres et hideux étouffaient les plaintes faibles de sa victime.

Et il balbutiait, parmi sa fièvre insensée, ces paroles qui l'excitaient sans cesse et qui rendaient ses ongles plus aigus :

— Cent trente mille francs! cent trente mille francs!

V

LE CARREAU DU TEMPLE

On n'entendait, sur la place de la Rotonde, ni le râle furieux d'Araby ni la plainte de la petite Galifarde.

Si l'on eût entendu, personne ne se fût dérangé assurément. Le Temple est philosophe et laisse faire; d'ailleurs le Code est précis à cet égard et porte, en argot choisi :

« Tout *dâb* a le droit de *donner du tabac* à son galifard [1]. »

Et, comme ces pauvres créatures ne sont pas des nègres, aucun poëte académique, aucun député païen, larmoyant et philanthrope, n'a encore pris la spécialité de pleurer sur leur sort.

Ce sont des Français et des citoyens, malgré leur jeune âge; n'ont-ils pas le droit magnifique de quitter le tyran qui les opprime et d'aller mourir de faim sur le trottoir?...

Ce matin, sur le carreau, on n'avait pas vraiment le temps de s'occuper de bagatelles. Les affaires allaient supérieurement, et la langue du Temple, si riche en métaphores imprévues, manquait de formules pour exprimer la joie de chacun. Le péristyle de la Rotonde, paré de ses plus belles loques, luttait de vieux draps et de galons rougis avec les façades pavoisées du *Pou-Volant* et de la *Forêt-Noire*. — *Refaçonneurs*, *resuceurs*,

1. Voir la dernière partie, *la Rotonde du Temple*.

niolleurs et fafiotteurs[1] attendaient la pratique de pied ferme. Il n'y avait pas jusqu'aux modestes *rebuiseurs*, ces plébéiens du commerce des savates, qui ne trouvassent à placer avantageusement leurs *bottins* au malodorant mastic.

Chacun de ces industriels, riche ou pauvre, était muni d'un collègue chargé de *battre comtois* (faire le compère) et de *lever* la pratique. Cette comédie est traditionnellement connue ; mais on s'y laisse prendre encore, surtout quand le comtois est une *ménesse* à la langue bien pendue, qui manie comme il faut le *crachoir*[2].

Il faut aller au Temple par une de ces matinées de bonne vente pour avoir un échantillon de cette langue métaphorique et hardiment imagée, qui donne à l'éloquence des revendeurs un irrésistible entrain. On y trouve des figures si pittoresques et si vives, qu'on les regrette, en vérité, pour la langue de tout le monde. Écoutez un instant... Parmi des explications ignobles dans leur bizarrerie, vous allez reconnaître de vigoureuses images, du comique et du terrible, de la peinture parlée, pour ainsi dire, et jusqu'à du gracieux !

Voulez-vous du terrible ? Ce misérable, assassin de sang-froid, qui a retourné le couteau dans la plaie, a donné tout bonnement, au dire de cette râleuse qui passe, le *demi-tour de clef ;* cet autre, qui a broyé la tête d'un camarade, n'a fait en définitive que lui *dévisser le coco.*

Voulez-vous de la comédie ? Ce banqueroutier, qui s'est réfugié aux Batignolles (au Temple, on ne va pas jusqu'en Belgique), *s'est déguisé en cerf ;* ce brave homme, que sa femme trompe, et qui n'ose pas se plaindre, *s'est collé le béguin.* Ce parasite, qui dîne aux dépens d'autrui, *fait un voyage en Écosse,* où, comme chacun sait, l'hospitalité se donne et ne se vend jamais.

Ceci est éminemment littéraire.

1. Voir la dernière partie, *la Rotonde du Temple.*
2. Une femme qui parle bien.

Et que de fines observations dans certaines métaphores ! La jalousie avide du marchand n'est-elle pas peinte au naturel dans cette expression : *tirer le rideau*, qui veut dire monter la garde autour d'un chaland et l'empêcher d'entrer chez le voisin ? Cette autre ne vous dit-elle pas en trois mots l'allégresse folle du trafiquant qui gagne cent pour cent tout d'un coup : *faire la culbute,* ou bien encore : *sauter par la fenêtre ?* C'est du délire ; on dirait un joueur de loterie qui vient de tomber sur le gros lot.

Il faut s'arrêter ; on n'en finirait pas, si on voulait tout dire. Un philologue de bien grand mérite a imprimé cette phrase : « L'argot du Temple est un français perfectionné. »

Parmi la foule babillarde, disputeuse et âpre à la besogne, Jean Regnault se glissait silencieux et morne. Un cercle bleuâtre était autour de ses yeux ; son pas restait chancelant et lourd, comme s'il eût été ivre encore.

Il s'était réveillé, vers le point du jour, au pied de l'escalier de sa mère, dans la petite cour commune à Hans Dorn et aux Regnault. L'ivresse l'avait jeté là, sur le pavé, au sortir de son entretien avec Johann.

Quand les premiers rayons du jour vinrent frapper son visage, il se souleva, la cervelle vide et le corps paralysé ; le froid de la nuit avait gelé son sang dans ses veines.

En ce premier moment, l'instinct et l'habitude le poussèrent tout naturellement vers l'escalier de sa demeure ; mais ses jambes roidies avaient à peine franchi deux ou trois marches qu'une répugnance, vague encore, l'arrêta tout à coup.

Son cœur se serra ; quelque chose lui dit qu'il ne pouvait point rentrer chez sa mère.

Il redescendit l'escalier et gagna la place de la Rotonde, où pas un être humain ne se montrait. Ces souvenirs confus se pressaient au seuil de sa mémoire ; sa tête, pesante, brûlait ; il ressentait cet accablant malaise que laisse après soi la première orgie.

Longtemps il erra sans but par les rues solitaires; au lieu de rappeler à lui les événements de la soirée précédente, il retenait de toute sa force le voile qui était sur son intelligence : il avait peur de savoir; il ne voulait point se souvenir.

Mais la mémoire est comme la conscience, elle parle indépendamment de la volonté. Au bout d'une heure, le joueur d'orgue fut obligé de s'asseoir sur une borne, parce que ses jambes défaillaient.

Une voix venait de s'élever au dedans de lui ; son malheur était devant ses yeux : il n'y avait plus moyen de s'aveugler et de repousser obstinément la lumière.

C'était comme un livre dont les pages se déroulaient une à une. Jean demandait grâce; les pages tournaient...

La vieille mère Regnault, la prison, les cent vingt francs, Gertraud infidèle, tout cela revenait à la fois ; et, parmi ce chaos de navrantes pensées, une image railleuse se dessinait : Jean voyait une figure d'adolescent, belle, souriante, sereine, encadrée dans les boucles brillantes d'une chevelure prodigue.

Et son cœur bondissait de colère; car cet adolescent, à la blonde chevelure de femme, était pour lui comme le démon du malheur!

Il avait vu cette bouche fraîche et rose s'appuyer, frémissante, sur la main de Gertraud ; il avait vu ce grand œil bleu luire joyeusement à l'heure fatale où le sort lui enlevait la rançon de sa vieille mère!

C'était cette main blanche et efféminée qui lui avait arraché son trésor, le salut de sa famille écrasée sous la misère !

Oh! Jean se souvenait maintenant! les moindres détails revenaient lumineux à son esprit. Il avait l'âme brisée. — Et il s'étonnait de n'avoir pas noué ses deux mains autour du cou de cet enfant qui le faisait si misérable !

A mesure qu'il éclairait sa mémoire, il voulait savoir davantage et ne rien oublier; mais, par un effet bizarre qui suit parfois l'ivresse complète, ses souvenirs s'arrêtaient brusquement à l'heure où il avait perdu connaissance dans le cabaret des *Quatre Fils Aymon*. Il cherchait, il ne trouvait rien. Parfois, une lueur fugitive le mettait pour un instant sur la voie ; mais la lueur s'éteignait pour faire place à des ténèbres plus profondes.

Il savait seulement d'une façon vague, et sans pouvoir se l'expliquer, qu'un homme lui avait proposé de sauver sa vieille mère.

Qui était cet homme, et quel était ce moyen? Jean avait beau faire ; à cette question, point de réponse.

Las de se creuser la tête en vain, il tourna de force son esprit vers d'autres pensées ; l'idée lui vint de se vendre comme soldat. Mais ce n'était pas la première fois ; il s'était informé déjà : la prime était trop faible...

Que faire? Engager son gain de plusieurs années chez le prêteur Araby? Il y avait bien peu d'espoir que le vieillard, soupçonneux et défiant, pût accepter une transaction pareille ; mais, quand tout manque à la fois, la plus faible chance semble une planche de salut ; Jean voulut essayer; il quitta sa borne et se dirigea vers le marché du Temple. Araby venait de fermer sa porte pour mettre son entrevue avec le baron de Rodach à l'abri de toute oreille curieuse.

Jean demeura comme frappé de la foudre devant cette porte close; on eût dit que c'était une espérance certaine qui venait à lui manquer tout à coup.

Le malheur est fait ainsi.

Jean se prit à errer sous le péristyle. A chaque instant, quelque pauvre homme, quelque marchande indigente, venaient comme lui, leur gage sous leur bras, affronter l'antre du prêteur, et tous se lamentaient, déplorant l'absence inattendue du bonhomme Araby, de cette impitoyable sangsue qui les épuisait sans vergogne.

L'usure n'est-elle pas chez nous l'unique providence de la misère?

Ils tournaient autour de l'échoppe ; ils frap-

paient à la devanture; ils s'asseyaient consternés sur le seuil. L'absence d'Araby eût été, pour une bonne part des habitants du Temple, une réelle calamité.

Le bonhomme était pour ses clients ce que l'opium est aux Chinois, qui se tuent lentement à l'aide du narcotique chéri, — mais qui meurent tout de suite, dès qu'on les en prive.

Jean s'était replongé dans sa rêverie sombre; il se promenait depuis la porte d'Araby jusqu'à la devanture des *Deux Lions*, où Fritz, debout et appuyé contre la muraille, cuvait sa première chopine d'eau-de-vie, en regardant la foule avec des yeux morts.

A quelques pas de là, Mâlou, dit Bonnet-Vert, et Pitois, dit Blaireau, entourés d'un cercle compacte, faisaient tranquillement leur vente. Les agents de police abondaient; mais les deux voleurs de pantalons avaient sur la poitrine de larges plaques de marchands d'habits; auprès d'eux, la grande duchesse et la petite Bouton-d'Or, qui avaient quitté leurs costumes de bal pour des toilettes plus modestes, *battaient comtois* de tout leur cœur.

— Si c'est possible de voir un plus joli montant (pantalon)! disait Bouton-d'Or avec enthousiasme. — C'est bath (beau) ! mais bath pour de bon!... ça ne se porte que sur les boulevards chics!

— J'en donne *deux croix* (12 francs), ajoutait la duchesse.

Blaireau retirait le pantalon d'un air indigné.

— Deux *croix* et deux *petits philippes* avec, ma *fée* (fille), répliquait-il; pour une pièce comme ça, ce n'est pas trop de dix-huit *points* (francs).

Polyte regardait le pantalon d'un air triste.

— Le fait est qu'il est *batif* (gentil) tout de même! murmurait-il avec convoitise; dommage que j'aie tout bu!...

Batailleur arrivait en ce moment, escortée de madame Huffé, sa suivante.

— Oh! oh! s'écria Bonnet-Vert, — voici la fine des fines... une *arcasienne* (maligne) rompue, quoi! Il n'y a pas à lui *jouer l'harnache*, à celle-là!... Deux croix sèches, maman Batailleur, et un bouillon en deux verres (un demi-setier en deux canons), pour mouiller le marché !

Batailleur fit sonner le drap entre ses doigts.

— Allons, *dâbuge* (la mère), reprit Mâlon, achetez-moi ça pour faire plaisir au petit Polyte, qui est gentil comme tout!

— J'en donne une croix, dit Batailleur qui ne songea point à se scandaliser.

— Deux croix! riposta Mâlou.

— Je mets le petit philippe...

— Allons! un *point* de plus, et c'est fait... Tenez, voilà l'ami Polyte qui me l'aurait acheté mieux que ça; mais...

— *Réguisé* (gueux), répondit Bouton-d'Or avec un geste intraduisible; pas un radis, le pauvre mignon!...

Batailleur se tourna vers Polyte, qui faisait le moulinet avec sa canne pour se donner un maintien. Madame Huffé eut l'honneur de lui envoyer de loin une belle révérence.

Batailleur donna les dix francs, et on alla essayer le pantalon au beau milieu de la salle commune des *Deux Lions*.

Le Temple n'a ni faiblesses ni pruderie.

— En voilà un qui a de la chance! murmura Pitois en dépliant un autre pantalon; *faire le lézard* (rester oisif) toute la sainte journée, *becquiller* (manger), boire, être *rupin* (bien mis), pas mal *gambiller* (danser) le soir, dans la bonne société...

— Eh bien! moi, j'aimerais pas ça, si j'étais homme! interrompit gaillardement la petite Bouton-d'Or.

Le cercle entier haussa les épaules devant

cette hérésie. Blaireau jeta un regard de mépris sur la jeune fille, presque honteuse d'avoir dit une énormité pareille, et cria son autre pantalon.

En ce moment, Jean, qui venait de passer pour la vingtième fois devant la porte close du bonhomme Araby, aperçut par hasard, au coin de la *Forêt-Noire*, le profil revêche du cabaretier Johann.

Sans qu'il sût pourquoi, il éprouva une sorte de choc moral à cette vue ; il s'arrêta, troublé, les bras tombants et les yeux fixés sur le marchand de vin.

Celui-ci semblait chercher quelqu'un dans la foule.

Jean, après l'avoir contemplé un instant, redressa tout à coup sa taille affaissée ; son œil morne eut un éclair; un rouge fugitif vint nuancer la pâleur de sa joue.

Il s'élança au travers de la cohue et poussa droit vers Johann qui ne le voyait pas.

— C'est vous qui m'avez parlé cette nuit, n'est-ce pas? dit-il en saisissant le bras du marchand de vin.

Celui-ci se retourna et le toisa de la tête aux pieds d'un air équivoque. Puis un sourire, où perçait une intention pateline, vint à sa lèvre.

— Ça se pourrait bien, mon petit, répliqua-t-il.

— C'est vous, oh! c'est vous! répliqua le joueur d'orgue; vous m'avez parlé à l'endroit même où nous sommes.

— Je ne dis pas non, mon fils... mais pas si haut!

— Vous m'avez dit comment sauver ma mère...

— Eh bien?... fit Johann qui ne put réprimer un mouvement d'inquiétude.

— Eh bien! poursuivit le joueur d'orgue en pressant son front à deux mains, je ne m'en souviens plus!

Johann respira. Ses lèvres minces s'ouvrirent en un sourire silencieux.

— Pauvre garçon! murmura-t-il, étais-tu ivre cette nuit! mais il n'y a pas d'offense en temps de carnaval! Je t'ai touché, en effet, quelques mots de ta grand'mère, et je ne me dédis pas; seulement, tu vas trop loin. Je t'ai dit que je chercherais, et tu as rêvé le reste.

— Non, non! s'écria Jean; je n'ai rien rêvé...

— Plus bas! mon fils. C'est étonnant, les rêves qu'on fait quand on est ivre!

Johann regarda le joueur d'orgue en face, puis il baissa les yeux.

— Faudrait savoir avant tout, murmura-t-il, si ça te conviendrait de quitter Paris pour quelque temps.

— Tout me conviendra, si ma pauvre grand'mère est sauvée!

— A la bonne heure! C'est que, vois-tu, il y a des gens qui n'aiment pas à voyager. Puisque tu as du goût pour la chose, toi, ça ne fera pas un pli : un petit tour en Allemagne, une promenade où tu gagneras, bien gentiment et sans te fatiguer, quelque chose de bon.

— Mais, pour cela, il faudra travailler?...

— Un peu.

— A quoi?

Le regard de Johann se glissa une seconde fois, sournois et craintif, jusqu'au visage du jeune homme.

— Nous reparlerons de ça, murmura-t-il.

— Non, non, non! s'écria Jean; il faut en parler tout de suite! J'ai entendu dire souvent que vous étiez un homme dur et sans pitié, voisin Johann. Le bausse a des millions; sans vous, songerait-il à mettre en prison de pauvres malheureux?...



Johann, la face violette et les yeux gonflés déjà, ne se défendait plus. Jean serrait, serrait de toute sa force.
(Page 119, col. 1.)

— Allons donc !... fit Johann.

— Écoutez, je crois que vous avez bon cœur ; si vous me dites seulement un mot qui me donne à espérer... Vous avez perdu ma grand'mère ; ne niez pas, je le sais !... si vous m'aidez à la sauver, j'oublierai tout, voisin Johann ; j'oublierai que j'ai rôdé souvent, le soir, devant la porte de la *Girafe*, et que j'ai eu besoin de toute ma force pour ne pas vous faire payer avec du sang les larmes de ma mère !

La physionomie du joueur d'orgue, si douce et si timide d'ordinaire, venait de se transformer tout à coup. Il y avait dans ses yeux, fixés sur Johann avec assurance, une menace sombre et farouche.

Le cabaretier tourna la tête pour éviter ce regard.

— J'oublierai tout, reprit Jean ; mais parlez vite, car je souffre trop ce matin, et je ne sais pas ce qu'il y a dans ma tête !

Le mouvement de la foule les avait entraînés malgré eux ; ils se trouvaient entre

la maison de Hans Dorn et le bâtiment de la Rotonde. Johann furetait à droite et à gauche, demandant au hasard une rencontre opportune qui pût le débarrasser de son partner. Mais Jean le tenait par le bras et ne paraissait point d'humeur à le lâcher.

Johann se souvenait parfaitement de la rencontre nocturne et des propositions qu'il avait faites au jeune homme dans son ivresse. C'était un esprit sceptique, niant volontiers chez autrui l'honnêteté qu'il n'avait point.

A jeun, il n'eût peut-être pas eu l'idée de s'adresser à Jean pour la fameuse affaire du château de Geldberg; mais une fois l'ouverture faite, il ne s'en était point trop repenti. Qu'y avait-il, en effet? Une somme à gagner vis-à-vis d'un homme nécessiteux : les règles étaient observées.

Mais au milieu de cette foule curieuse, et parmi toutes ces oreilles ouvertes, Johann se trouvait mal à l'aise. Un mot saisi au vol pouvait lui susciter de terribles embarras. Jean, d'ailleurs, lui apparaissait ce matin sous un aspect nouveau, et il lui semblait que la conversation prenait une tournure alarmante.

Il fut quelque temps avant de répondre; puis il tâcha d'appeler sur son visage revêche une expression de bonhomie, et passa le bras de Jean sous le sien.

— Mon petit homme, dit-il, je gagne ma vie comme je peux; si je ne faisais pas les affaires du bausse, un autre les ferait à ma place, et la maman Regnault n'en serait pas plus riche. Quant à notre rencontre de cette nuit, tu étais ivre, moi de même, et si je t'ai promis quelque chose, je pourrais m'excuser aisément; mais ce n'est pas ça, je t'ai vu tout enfant, tu me plais, et les petites confidences que tu m'as faites cette nuit...

— Des confidences! murmura Jean étonné.

Le cabaretier cligna de l'œil.

— Ah! ah! mon fils, s'écria-t-il, le vin de madame Taburot vous arrache les paroles du corps!

— Qu'ai-je donc dit?

— Ceci et ça, des enfantilages : la jolie Gertraud qui se laisse baiser la main...

La paupière de Jean se baissa.

— Et un *quidam*, poursuivit Johann, un gant jaune qui te fait du chagrin et que tu veux...

Il s'arrêta et ajouta, en se penchant à l'oreille du jeune homme :

— Mettre à l'ombre, mon fiston!

Jean tressaillit de la tête aux pieds. Des gouttes de sueur vinrent à ses tempes. Bien qu'il eût les yeux cloués au sol, on pouvait lire sur son visage l'effort soudain et violent de sa mémoire qui s'éveillait.

Cette idée de meurtre l'avait piqué comme un coup de stylet; le choc avait en même temps déchiré cette brume qui enveloppait ses souvenirs.

Il dégagea brusquement son bras, qui était sous celui de Johann, et fit un pas en arrière.

— C'est vrai, prononça-t-il d'une voix altérée, je le hais mortellement; et j'ai dû parler de meurtre. Mais vous aussi, je me le rappelle maintenant, cet argent que vous me promettez, c'est l'assassinat qui doit le gagner.

Johann se rapprocha vivement.

— Silence! mon fils, silence! balbutia-t-il; je suis un honnête homme, et tu te trompes.

— Je ne me trompe pas! répliqua Jean qui étendit la main comme pour faire un serment; vos paroles sont encore dans mon oreille : c'est un meurtre lointain qui payerait le salut de ma mère...

Jean avait croisé ses bras sur sa poitrine; ses yeux s'étaient baissés de nouveau. Johann le regardait attentivement, cherchant à deviner sa pensée.

Ils se tenaient en ce moment un peu en dehors de la cohue, tout auprès des maisons qui prolongent la rue de la Petite-Corderie.

Johann réfléchissait. Il regrettait maintenant son imprudence et s'effrayait à voir les rides profondes qui sillonnaient le front du joueur d'orgue; mais le pas était fait; avancer pouvait être dangereux, reculer était impossible.

Et Johann se disait dans sa sagesse :

— Si une fois je le tenais là-bas, du diable si je m'inquiéterais de lui!... on le payerait suivant ses mérites, et, s'il faisait le méchant, on s'arrangerait... mais, ici, pas moyen de brusquer les choses!... ce gamin-là pourrait mettre des bâtons dans mes roues... Parlementons!

Si Jean avait pu lire en ce moment au fond de l'âme du cabaretier, il n'aurait eu qu'à prononcer une parole pour conquérir la rançon de son aïeule.

Mais la tête de Jean était pleine de trouble et de détresse; la fièvre le brûlait; il se perdait en ces méditations laborieuses et impossibles de l'homme qui croit raisonner et qui délire.

C'était un enfant; il était faible : la douleur le brisait. Il ne voyait pas l'occasion, et l'eût-il vue, peut-être n'en eût-il point su profiter. Johann, au contraire, avait toutes les expériences, et ne connaissait point de frein moral. A mesure que le silence se prolongeait, le marchand de vin reprenait son sang-froid et observait son compagnon de plus près; il traduisait, à sa manière, le trouble muet du joueur d'orgue : il devinait; il voyait plus clair que Jean lui-même au fond de la pensée de Jean.

Et ce qui lui apparaissait naguère comme une équipée folle arrivait à devenir pour lui une négociation sérieuse. L'ivresse l'avait bien servi; en étendant la main au hasard, il avait touché le but. A tout prendre, Jean était peut-être l'homme qui lui convenait le mieux.

— Eh bien! reprit-il d'un ton confidentiel et insinuant, puisque tu te souviens à moitié, mon pauvre garçon, je ne veux plus rien te cacher... mais de la prudence; rappelle-toi qu'un seul mot pourrait te perdre!

— Me perdre! répéta Jean.

— Mon fils, poursuivit Johann en donnant à son accent des inflexions toutes paternelles, je vois bien que tu ne sais pas jusqu'à quel point tu t'es engagé cette nuit; nous n'étions pas seuls, et ce ne serait pas contre moi que témoigneraient ceux qui ont entendu notre entretien!

Jean se redressa indigné.

— Laisse-moi finir, reprit Johann avec calme; je ne menace pas, entends-tu bien? je raconte. Ces deux hommes que tu vois là-bas (il montrait du doigt dans la foule Mâlou et Pitois) étaient derrière toi quand tu as parlé, et ces deux hommes m'appartiennent.

Jean avait vu ces deux figures dans les demi-ténèbres du cabaret des *Quatre Fils*; il eut un vague souvenir; il crut.

— Tu m'as dit, poursuivit Johann, que, pour la jolie Gertrand, qui t'aime, et pour ta mère, tu étais prêt à tout. Alors moi qui avais pitié de ton désespoir, je t'ai donné le moyen d'être heureux et tu as fait un serment.

— Qu'importe un serment de cette sorte! s'écria Jean.

— Cela importe peu, répliqua Johann, quand on n'est pas forcé de le tenir.

Jean le regarda en face et secoua la tête lentement.

— Je suis trop malheureux, dit-il, pour avoir peur.

— Ça te regarde. Je te préviens que nous sommes forts, et tu sais bien que tu es faible. Ce que tu appelles ton malheur peut se changer, aujourd'hui même, en bonheur. Que te faut-il pour épouser Gertraud? Une dot; tu l'auras.

Jean serra sa main contre son front brûlant.

— Gertraud, si douce, si jolie, et qui te ferait si heureux! dit Johann.

— Laissez-moi! murmura Jean.

— Que te faut-il pour sauver ton aïeule, reprit le marchand de vin; un peu d'argent? Tu en auras beaucoup.

Jean perdait le souffle.

— Ta pauvre vieille grand'mère, poursuivit Johann, si bonne et si malheureuse! je la voyais l'autre jour passer dans la rue. Comme elle tremble en marchant! comme sa tête grise se penche! comme ses yeux sont creusés par les larmes! Ah! tout le monde le dit : cette prison l'achèvera!

Deux pleurs brûlants roulèrent sur la joue livide du joueur d'orgue.

— Non! non! balbutia-t-il par un suprême effort de résistance; mon Dieu, ayez pitié de moi!

Johann le regardait avec une joie cruelle; en sa pensée, il n'avait plus besoin que de porter un dernier coup.

Mais, comme il allait reprendre la parole, un peu de force revint au pauvre joueur d'orgue, qui, chancelant et la tête baissée, fit un pas pour s'éloigner.

— Gertraud! murmura-t-il, le cœur défaillant et brisé; Gertraud et ma mère! Oh! je me tuerai, mais je ne tuerai pas!

Johann avait froncé le sourcil en voyant sa proie lui échapper; mais un sourire triomphant revint soudain froisser sa lèvre mince. Il se faisait un bruit confus du côté de la maison de Hans Dorn, et la foule, riant, bavardant, se pressant, courait en masse dans cette direction.

Johann rattrapa le joueur d'orgue fugitif en deux enjambées; il le saisit par le bras.

— Regarde! dit-il en montrant du doigt la porte de Hans Dorn.

Jean regarda; sa poitrine rendit un râle sourd. Ses jambes faiblirent, et il tomba sur ses deux genoux, comme foudroyé.

Dans la foule rieuse, on criait :

— Ohé, les autres! venez donc voir la bonne femme Regnault qu'on *emballe* (qu'on arrête)!

— *Emballée*, la Regnault!

VI

DRAME EN PLEIN VENT

C'était une chose curieuse et digne d'être vue. Tous ces gens, vendeurs, acheteurs, râleuses et compères, avaient motif vraiment de se déranger! On ne se trouve pas tous les jours en face de tant de souffrances; et, pour regarder de près une si amère détresse, il est bien permis de faire quelques pas.

Les théâtres pleureurs n'ouvrent que le soir; quand on peut attraper, dès le matin, un petit bout de drame, c'est une excellente aubaine, la journée commence bien. Ce peuple, amoureux de calamités, court après les sanglots, et payerait sa place volontiers aux fêtes matinales de la guillotine. Il regarde avec intérêt le malfaiteur qui passe entre deux gendarmes; il se loge dans la Cité, pour avoir plus voisines les joies du

pilori et de la cour d'assises. Son cœur bat tout doucement au seuil froid de la Morgue. Au milieu de ces luttes honteuses qui passent de plus en plus dans nos mœurs populaires, quand un couteau s'ouvre lâchement, quand un homme éventré tombe et crie, la rue s'encombre, on arrive, on se hâte ; la curiosité heureuse enflamme le visage des commères, et, pendant huit jours, on viendra en pèlerinage voir si le pavé garde quelque bonne petite tache de sang.

Nous sommes la plus tendre nation qui soit au monde. Fi des corridas espagnoles, où l'on massacre de pauvres taureaux ! fi du pugilat britannique ! fi de ces combats cruels, où deux malheureux coqs, armés d'éperons tranchants, se déchirent à outrance ! Nos âmes sont trop douces pour ces atrocités. Mais s'il était possible, en notre âge lumineux, de brûler quelqu'un comme au temps de barbarie ; si un bûcher (qu'on nous passe cette absurde hypothèse) pouvait s'élever au milieu du Champ-de-Mars et s'entourer de places réservées, depuis deux louis jusqu'à deux sous, on ferait des millions de recette !

Nous sommes bons, civilisés, compatissants ; mais voir griller un homme !

Sur la place de la Rotonde, ce n'était rien de pareil; mais les spectacles ont leur degré d'intérêt, et le théâtre ne chôme point, bien que les succès soient rares. Il s'agissait d'un drame intime en quelque sorte, d'un martyre silencieux et obscur ; et le peuple est éclectique dans ses instincts cruels : il aime presque autant les larmes que le sang.

Il venait de voir deux hommes, exécuteurs impassibles de la loi commerciale, traîner en prison une pauvre vieille femme, à demi-morte de douleur, et qui s'étouffait dans ses sanglots.

Elle était si faible et si pâle, qu'on l'aurait crue à l'agonie. On pouvait deviner qu'elle n'avait point su conserver, au moment suprême, la dignité calme du malheur ; elle était si vieille, et son esprit usé avait subi des chocs si rudes !

Cela se voyait : la pauvre femme avait dû résister et se roidir contre la main des recors ; sa coiffe était arrachée, ses cheveux gris tombaient en mèches éparses sur sa face terreuse, rejoignant les lambeaux de sa robe déchirée ; ses yeux hagards et comme aveuglés indiquaient de la folie ; elle se laissait traîner par les recors, et, de temps en temps, elle essayait une résistance vaine.

Et sa poitrine rendait des plaintes sourdes qui donnaient froid au cœur, comme le râle d'un mourant.

Un fiacre attendait au coin de la rue Dupetit-Thouars, juste en face de la pauvre échoppe que la mère Regnault avait occupée durant trente années.

De la porte au fiacre, la route était bien courte; mais la vieille femme allait si lentement! La foule avait le temps de jouir.

— Ce que c'est que de nous ! disait une des doyennes du marché; j'ai vu ça rouler sur les pièces de six francs, du temps de Louis XVIII.

— On a des hauts et des bas, répondit sentencieusement madame Huffé ; moi qui vous parle, j'ai occupé des positions. Et je suis maintenant chez les autres !

— Comme elle a l'air malade!

— Tiens! tiens! sa robe noire qu'on lui connaît depuis quinze ans est finie pour le coup ! dit l'époux Batailleur.

— Ça voulait être plus honnête que tout le monde, reprenait une fripière de la *Forêt-Noire*.

— Ça faisait des *épates* (embarras) ! nasillait le gros neveu Nicolas ; ça gâtait le métier.

— Est-ce vrai, demanda Mâlou, qu'elle a *levé* le bausse, et qu'il est le *bœuf* pour huit cents francs, le cher homme?

— Huit cents francs et les frais.

— Eh bien ! alors, il n'y a pas de risque qu'elle sorte en vie du *bloc!*

— Mais pleure-t-elle, au moins, pleure-t-elle !

— Et Victoire, donc !

— Et jusqu'à Geignolet! s'écria Blaireau; il se lâche du *blavin* (mouchoir), ma parole!...

— Il n' y a que Jean, le joueur d'orgue, qui a pris de l'air pour ne pas voir tout ça.

— Pas bête!

Et le chœur reprenait, coupant ces mille bavardages par son refrain solennel :

— Voilà ce que c'est que de faire des *épates!*

Derrière la mère Regnault venait en effet sa bru, Victoire, qui joignait les mains avec angoisse, et tâchait de fléchir par ses prières le cœur sourd des recors. De temps en temps, son regard, voilé de larmes, se tournait vers la foule et cherchait son fils, sans doute; mais elle ne voyait rien.

Derrière elle venait Geignolet, l'air étonné, le corps demi-nu, qui regardait cela d'un œil stupide.

Il avait à la main un lambeau de toile dont il frottait ses yeux secs par esprit d'imitation.

— Oh! oh! oh! grommelait-il; c'est pour son mardi gras! Maman Regnault ne reviendra plus!...

C'était ce spectacle que le cabaretier Johann avait montré du doigt au joueur d'orgue.

Jean était brisé d'avance. Sa vie s'était écoulée jusqu'alors triste, mais tranquille; le malheur du jour était le même que celui de la veille; l'habitude s'était faite, et l'espoir qui sourit à la jeunesse lui rendait sa pauvreté supportable. La vraie souffrance était venue pour lui au moment où il avait reconnu la position désespérée de son aïeule; il avait voulu combattre; ses efforts avaient redoublé; son orgue, éveillé dès le point du jour, avait chanté dans les quartiers riches jusqu'au milieu de la nuit; peine inutile! son effort ressemblait à celui du pauvre matelot, demi-noyé dans la cale submergée, et qui pompe encore, et qui lutte en vain contre la voie d'eau victorieuse.

C'était un enfant doux et bon, plein de courage tant qu'il restait de l'espérance; mais faible, mais sans armes contre le désespoir. Sa nature mélancolique et tendre, où dominait une sorte de rêveuse poésie, n'avait point de résistance; les tortures de ces derniers jours l'avaient comme affolé. A cet affaissement moral s'ajoutait maintenant l'atonie lourde produite par les fatigues de la nuit précédente, où l'orgie avait suivi les furieuses émotions de la maison de jeu.

Depuis son réveil, Jean n'avait dans la tête que des idées vacillantes et comme voilées : son intelligence était dans un sommeil fiévreux, et il ne se sentait vivre que par les blessures aiguës de son cœur.

La vue de son aïeule entraînée par les recors fut pour lui comme le dernier coup qui achève le soldat couvert de blessures; il tomba sur ses genoux, accablé, incapable de se mouvoir; le souffle lui manqua, il se sentit mourir.

Durant quelques secondes, il resta sur le pavé, immobile et comme anéanti; les quelques pas qu'il avait faits pour fuir l'avaient porté jusqu'au bâtiment de la Rotonde, et un pilier du péristyle le protégeait contre les regards de la foule.

Il était seul avec Johann. Johann l'examinait d'un œil curieux où il y avait un peu d'inquiétude, mais point de pitié. Pendant que le joueur d'orgue gisait à ses pieds, il tourna la tête plusieurs fois pour voir si la besogne des recors s'avançait. Il s'était servi de ce tableau navrant comme d'une arme; mais le voisinage de la vieille marchande lui donnait à craindre maintenant : il redoutait le réveil de Jean; il ne savait pas s'il était son maître encore. L'heure arrivait où il avait promis au chevalier de Reinhold de lui fournir son contingent d'hommes de bonne volonté pour la fête de Geldberg; cette négociation, entamée dans un moment d'ivresse et poursuivie d'abord avec assez

d'indifférence, devenait sérieuse. Plus le jour avançait, moins Johann avait le temps pour se retourner; la récompense promise à son zèle était trop forte pour qu'il fût prudent de fournir le plus léger prétexte à rupture. Les hommes de la trempe du chevalier sont sujets à se raviser, et il s'agissait pour Johann d'une fortune.

En somme, que lui fallait-il? Un homme sachant l'allemand et partant pour Geldberg. Quant à ce que ferait plus tard cet homme, on avait du loisir...

Jean ne se relevait point : la vieille femme, malgré ses efforts, était entraînée vers le fiacre. Les bavardages qui couraient dans la foule envoyaient jusque sous le péristyle un murmure criard et railleur.

Jean se redressa enfin à moitié, l'oreille blessée par ce bourdonnement ennemi. Il se prit à écouter comme au sortir d'un rêve. Il entendit le nom de son aïeule avec le mot *prison*, qui se répétait sur tous les tons de la cohue.

Sa joue, naguère si pâle, devint pourpre; son œil rougi s'égara. D'un bond, il fut sur ses pieds, et ses mains, rapides comme la pensée, se nouèrent autour du cou de Johann.

Celui-ci essaya de crier; mais Jean, qui avait la vigueur de la folie, l'étranglait : la voix du marchand de vin s'étouffait dans son gosier.

Et Jean disait, en mettant toujours ses doigts plus avant dans la chair :

— Ah! tu veux que je tue? Eh bien! je vais te tuer! La mère Regnault va mourir en prison, mais tu mourras avant elle!

Jean riait et sa lèvre écumait. Il tenait Johann écrasé contre le pilier. Tous les regards étaient dirigés vers le fiacre, et cette scène n'avait point de spectateurs.

Johann, la face violette et les yeux gonflés déjà, ne se défendait plus. Jean serrait, serrait de toute sa force.

En un moment où les bavardages de la foule faisaient une courte trêve, Jean crut entendre la voix plaintive de son aïeule; son regard quitta Johann, pour s'élancer dans la direction du fiacre.

Il vit, au milieu d'un cercle de têtes agitées qui allait se rétrécissant, l'aïeule, dont les doigts roidis se cramponnaient aux vêtements des recors.

Johann se ressentit de cette vue; ses yeux s'enflèrent pleins de sang et sa langue pendit hors de ses lèvres bleuies...

Une minute de plus et la menace de mort eût été accomplie. Mais Jean lâcha prise soudain et mit ses deux mains sur les épaules du cabaretier.

Il n'y avait plus de courroux sur son visage. Parmi le trouble de son cerveau, une idée nouvelle avait surgi et dominait tout le reste.

Tandis que Johann reprenait haleine péniblement, le joueur d'orgue fixait sur lui ses yeux brillants et soudainement agrandis.

— Voisin Johann, dit-il en composant son air et son accent avec une sorte de naïve diplomatie, si je vous promets d'aller là-bas, me donnerez-vous de quoi sauver ma grand'mère?

Johann, saisi à l'improviste, n'avait pu opposer aucune résistance; il eût accepté des conditions bien plus dures. Il fit un signe affirmatif.

— Eh bien! voisin Johann, reprit Jean qui le tenait toujours solidement appuyé contre la colonne, j'irai! Le diable est le plus fort. Sur ma parole sacrée, j'irai!

— Est-elle partie? demanda Johann qui était comme enchaîné au pilier et ne pouvait plus voir.

Sa voix était rauque, étouffée, à peine intelligible.

Les marques des doigts de Jean restaient autour de son cou.

— Non! non! voisin Johann, s'écria le jeune homme : elle n'est pas partie. Si elle était partie, vous seriez bien près, vous, de descendre en enfer.

Ses sourcils se froncèrent, et il ajoutait rudement :

— Le marché est fait : payez!

Johann avait sur lui le billet de banque que le chevalier de Reinhold lui avait donné la veille au soir comme arrhes de leurs conventions.

Il le prit dans sa poche. Les forces et la présence d'esprit lui revenaient à la fois. Il était beaucoup plus vigoureux que le joueur d'orgue, et, tandis que celui-ci lorgnait avidement le billet, il eut un instant l'idée d'user de représailles.

Mais il se contint, parce que son intérêt parlait plus haut que sa rancune.

— Tu m'as caressé rudement, mon garçon, dit-il avec un sourire contraint; mais je crois que tu es encore un peu ivre, et je ne t'en veux pas.

— Donnez, donnez! s'écria Jean qui bouillait d'impatience.

Johann le repoussa d'un effort vigoureux.

— Minute, mon petit! reprit-il; il n'est plus temps de jouer des mains, et si je te donne les mille francs, c'est que ça me conviendra. Posons nos faits!

Jean fit le geste de s'élancer de nouveau.

— La paix! dit Johann froidement, ou je te casse la tête contre le pilier!

Tout en parlant, il s'était emparé des deux bras du joueur d'orgue, qui craquaient sous son étreinte.

Jean, réduit à l'impuissance, se débattait en grinçant des dents.

— Calme-toi, mon petit, poursuivit Johann; tu vas avoir ton argent, nous sommes d'accord; seulement, je veux te dire que, dans une heure, je t'attendrai ici pour te conduire à la voiture. Tu pars à midi pour l'Allemagne.

— Si tôt? murmura Jean.

— C'est comme ça. Refuses-tu?

— J'accepte, mais donnez, donnez!

Johann tendit le billet; mais, au moment où le joueur allait le saisir, il le retira une seconde fois.

— Pas de bêtise! reprit-il encore en fronçant le sourcil et d'une voix plus basse; rien ne me répond de toi, sinon ton serment : j'en veux un bon.

— Je jurerai tout ce que vous voudrez! s'écria Jean qui se démenait avec folie.

— Tu aimais bien ton père, dit Johann en le regardant fixement; promets-moi de partir dans une heure, par la mémoire de ton père!

— Par la mémoire de mon père, je le jure!

Johann lâcha le billet : Jean se précipita dans la foule tête baissée.

— J'ai juré de partir, pensait-il, ivre de joie cette fois; mais je n'ai pas juré de tuer!

Johann le suivait d'un regard sardonique, et tâtait les meurtrissures vives de son cou.

— Je pense bien qu'il y en aura plus d'un à rester là-bas, grommela-t-il; l'affaire est faite, en tout cas, et j'ai fameusement gagné mes rentes!

La foule avait suivi pas à pas la mère Regnault, et les recors étaient maintenant sur le point d'atteindre le fiacre. La scène entre Johann et le joueur d'orgue n'avait pas duré plus d'une minute.

Et, tout en s'approchant, la cohue s'était



Jean ne parlait point. Après deux ou trois minutes, devant lesquelles la jeune fille se recueillait en son bonheur... (Page 124, col.)

épaissie peu à peu au point de former une barrière compacte et circulaire.

Jean avançait lentement, bien que tout le monde fît effort pour lui livrer passage. Sa venue tardive était un coup de théâtre ; elle fouettait la curiosité, qui commençait à languir ; on avait lieu maintenant d'espérer du scandale : le drame marchait à souhait.

— Laissez passer ! criait-on sur les derrières du cercle ; laissez passer le petit *camaro* qui va crosser un peu les corbeaux !

— Hardi ! Jean, mon mignon ! Si tu tapes, n'oublie pas le coup de poing sous le menton, ça coupe la langue !

— Et le talon dans le jarret, ça casse la jambe !

— Laissez passer, vous autres ! laissez passer !

VII

ADIEUX

Sur le devant du cercle, on n'avait pas encore connaissance de l'arrivée de Jean ; mais on s'amusait tout de même.

On était là aux premières places ; on pouvait voir l'angoisse peinte sur le visage de la vieille femme, les larmes désespérées de Victoire et l'étonnement triste de l'idiot, qui, pour la première fois de sa vie, se sentait le cœur ému vaguement.

On pouvait voir les effets et les contorsions des aides de la justice, qui avaient presque honte de leur rôle, et qui gardaient, certes, plus de compassion dans l'âme que les neuf dixièmes des curieux.

C'était charmant ! et, en conscience, cette dernière journée du carnaval commençait d'une façon bien gaie !

A cet instant, la mère Regnault, à bout de résistance, atteignait justement le fiacre, et se trouvait, par conséquent en face de son ancienne échoppe. La vue de cette place, qu'elle avait occupée pendant si longtemps, et qui gardait pour elle tant de souvenirs chers, de cette place où une nombreuse famille l'avait entourée autrefois, où elle avait été riche, heureuse, honorée, lui toucha le cœur comme la pointe aiguë d'un couteau ; elle se révolta contre l'accablante détresse ; un effort convulsif la dégagea des mains de ses gardiens ; la foule hurla : « Bravo ! »

— On la rattrapera ! cria Pitois.

— On ne la rattrapera pas ! riposta la grande duchesse.

Et la cohue, donnant à pleine tête dans ce jeu bien connu, de répéter avec enthousiasme :

— On la rattrapera !

— On ne la rattrapera pas !

Le pauvre idiot pleurait ; mais il riait à entendre ces clameurs joyeuses, auxquelles se mêlait malgré lui sa voix égarée.

Et il grommelait entre ses dents :

— J'irai ce soir... le trou est presque fait... je prendrai les jaunets, j'achèterai de l'eau-de-vie et des bouteilles pour mettre l'eau-de vie... et une grande cave pour mettre les bouteilles... et, s'il reste des jaunets, je les donnerai à maman Regnault, pour qu'elle sorte de prison.

Il poussa un cri de joie et fit la cabriole.

— Bravo, Geignolet ! dit la foule.

Et comme la vieille femme, ressaisie, se débattait en pleurant devant le marchepied du fiacre, le chœur reprit en mesure :

— Elle montera !

— Elle ne montera pas !...

Ce fut à ce moment que Jean, baigné de sueur et les habits en désordre, perça les derniers rangs des curieux.

— Mon fils ! mon fils ! criait la vieille femme épuisée.

Ce cri suprême s'adressait, non pas à Jean, mais à cet autre enfant, toujours cher, hélas ! dont la dureté impie assassinait sa vieillesse, à Jacques Regnault, le parricide, à M. le chevalier de Reinhold !

Jean arriva au centre du cercle de toute la vigueur de son élan, repoussa les recors à trois pas, et se mit, le front haut, les narines gonflées, au-devant de son aïeule.

La joie de la cohue était au comble.

— Ça va chauffer, dit Pitois. Tape, mon petit, ou tu n'es pas un homme !

— Vas-y, Jean !

— Jean, *attige-les* (arrange-les).

— Lâche le coup de tampon, ma chatte !...

Bouton-d'Or dansait sur ses petits pieds impatients ; la grande-duchesse trépignait ; Batailleur avait envie de pleurer, et madame Huffé, oubliant ses malheurs, exécutait à son insu diverses révérences.

Mais l'allégresse devait aller plus loin en-

core. Quand on vit Jean présenter le billet libérateur, et donner ainsi à la pièce un dénouement dans toutes les règles, ce fut un véritable délire. Chacun s'attendrit outre mesure; on ne se souvint plus d'avoir raillé; on avait pour ces pauvres gens un vif et chaud intérêt.

— Une si brave bonne femme! disait Bouton-d'Or, les larmes aux yeux.

— Du monde si honnête et qui n'ont jamais fait de tort à personne! ajoutait une râleuse sensible avec componction.

— A l'eau, les corbeaux! cria Pitois.

Une clameur immense, courroucée, menaçante, accompagna la fuite précipitée des malheureux recors.

Et, tandis que la famille Regnault s'échappait par l'allée de sa demeure, on portait Geignolet en triomphe autour de la place de la Rotonde...

Hans Dorn n'avait eu aucune connaissance de cette scène; pendant qu'elle avait lieu, il était retiré avec son camarade Hermann et nos autres convives du cabaret de *la Girafe*, dans un cabinet particulier des *Deux Lions*. Là il exécutait les derniers ordres du baron de Rodach.

Il demandait à tous ces émigrés d'Allemagne, anciens vassaux de la maison de Bluthaupt, s'ils étaient prêts à quitter Paris pour le service du fils de leur maître.

Et tous promettaient leur concours à cette œuvre fidèle.

Tous sans exception.

De sorte que, si des assassins soudoyés devaient prendre la route du château de Geldberg, il devait s'y trouver aussi de loyaux défenseurs.

Et la bataille pouvait être égale entre les meurtriers du vieux Gunther et les serviteurs de son fils.

Dans la pauvre chambre de la mère Regnault avait lieu une scène de muet bonheur, que troublait seulement l'air sombre et soucieux du joueur d'orgue. Lui qui aurait dû être joyeux, il restait froid et triste, répondant par le silence aux caresses passionnées de sa mère heureuse.

La vieille femme, assise sur le pied du grabat, reprenait haleine et se souvenait des récents événements, comme d'un rêve lointain. Instinctivement, elle murmurait une prière d'action de grâces; mais son intelligence, trop violemment frappée, ne retrouvait pas son assiette.

Victoire couvrait de baisers le front de Jean; elle pressait les mains de Jean contre son cœur et lui disait:

— Mon enfant! mon cher enfant! que Dieu est bon de t'avoir choisi pour nous sauver!...

Dans ce premier moment, elle ne songeait point à demander compte au jeune homme de cet argent trouvé si à propos. Quand elle y songea enfin, une demi-heure environ s'était écoulée.

Elle parla. Jean se leva, au lieu de répondre, et la serra entre ses bras. Puis il s'agenouilla auprès de l'aïeule et lui mit un baiser sur la main.

Puis encore Victoire effrayée, prise d'un soupçon accablant, le vit ouvrir la porte et disparaître sans prononcer une parole.

Il restait à Jean une demi-heure. Au lieu de prendre l'allée qui conduisait au dehors, il monta rapidement l'escalier de Hans Dorn.

Gertraud était seule à la maison, depuis que son père était sorti en compagnie de M. le baron de Rodach. Elle avait quitté le voisinage de la fenêtre où longtemps elle était restée en sentinelle, guettant le passage de Jean Regnault. Elle n'avait vu ni le départ navrant ni le joyeux retour de la famille.

Elle s'asseyait contre son petit lit blanc, les mains croisées sur ses deux genoux, l'œil triste et la tête inclinée.

Pauvre Jean! peut-être lui était-il arrivé malheur? La veille, il avait voulu s'expli-

quer; c'était elle, Gertraud, qui avait repoussé impitoyablement ses confidences!

Mon Dieu! que n'eût-elle point donné ce matin pour savoir!...

Car elle avait grand'peur; Jean avait promis de revenir, et il ne revenait pas! Jean avait la tête faible; le désespoir conseille mal...

Elle se repentait. Bien des fois, depuis son réveil, ses beaux yeux, habitués au sourire, s'étaient mouillés de larmes. Elle eût voulu regagner les heures passées et se trouver face à face avec son amant dans la soirée de la veille.

Comme sa conduite eût été différente! comme elle se serait montrée tendre et curieuse! comme elle eût interrogé!

Mais les regrets sont vains; elle s'était sacrifiée à son dévouement pour Denise; elle avait repoussé Jean, et Jean ne revenait pas.

A mesure que la journée s'avançait, l'inquiétude de Gertraud augmentait. Son joli visage, qui d'ordinaire exprimait tant de joie espiègle et naïve, peignait l'abattement et une sorte de terreur. Elle sentait, au fond de l'âme, l'angoisse inconnue d'un pressentiment funeste.

Mais au plus fort de sa méditation douloureuse, vous eussiez vu ses traits s'épanouir tout à coup, et la gaieté revenir pétiller dans ses grands yeux.

Un pas se faisait entendre dans l'escalier, et le cœur de Gertraud eût reconnu ce pas entre mille.

Elle se leva. Plus de traces de larmes. Elle gagna, leste et sémillante, la porte, qu'elle ouvrit avant qu'on eût frappé.

— Jean! mon pauvre Jean! s'écria-t-elle en descendant à la rencontre du joueur d'orgue, que vous est-il arrivé?... D'où venez-vous? Entrez! entrez bien vite! Oh! que vous m'avez fait peur!

Elle tendit son front, que Jean toucha de sa lèvre; l'escalier était obscur: elle ne vit point en ce premier moment la détresse amère qui était sur les traits du jeune homme.

Elle le prit par le bras et l'entraîna dans sa chambrette, où elle l'assit auprès d'elle, tout auprès, serrant sa main entre les siennes, et heureuse de toute l'inquiétude oubliée.

Jean ne parlait point. Après deux ou trois minutes, durant lesquelles la jeune fille se recueillait en son bonheur, elle s'étonna du silence de Jean et leva sur lui ses yeux brillants de plaisir.

Elle eut un frisson, et sa joue rose redevint plus pâle que naguère.

— Qu'avez-vous, Jean?... balbutia-t-elle épouvantée.

Jean essaya de sourire.

La jeune fille répéta deux fois sa question sans obtenir de réponse, et, pendant cela, son regard avide parcourait Jean de la tête aux pieds; elle voyait ses habits déchirés dans l'orgie de la veille et dans son passage récent à travers la cohue, elle voyait ses cheveux mêlés, son œil cave et hagard, sa joue, rendue, par une seule nuit, hâve comme la joue d'un malade qu'une longue fièvre enchaîne entre ses draps.

— Par pitié, dit-elle, parlez-moi... je veux tout savoir!

Il y avait de la contrainte parmi les désordres de Jean, et ses yeux semblaient éviter le regard de Gertraud.

— Je suis venu vous dire, mademoiselle, murmura-t-il avec effort, que, si je ne vous rends pas les habits en bon état...

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit la jeune fille, les larmes aux yeux; il s'agit de vous!

— De moi? répliqua Jean, dont l'accent prit une nuance d'amertume.

Il s'arrêta et poursuivit presque aussitôt après, en secouant la tête avec lenteur:

— Oh! moi, mamselle Gertraud, pour-

quoi vous ennuierais-je de ce qui me regarde? Hier au soir...

— Est-ce pour cela que vous m'en voulez, Jean? Si vous saviez comme j'ai souffert depuis ce matin!

— Je ne vous en veux pas, dit le joueur d'orgue froidement; ce que vous avez fait, vous aviez droit de le faire. On dit que le moindre souffle emporte les promesses des femmes. Vous êtes riche et je suis pauvre, mademoiselle. J'étais un fou et je devrais être puni rien que pour avoir espéré!

Les larmes qui perlaient dans les yeux de Gertraud roulèrent à grosses gouttes sur sa joue.

— Est-ce que vous ne m'aimez plus, Jean? dit-elle.

Le malheur rend cruel. Jean répondit en détournant la tête :

— Je crois que je ne vous aime plus.

Un sanglot souleva la poitrine de Gertraud. Jean avait le cœur brisé, mais il n'ajouta pas une parole.

Il éprouvait comme une barbare jouissance à voir souffrir.

Une voix s'élevait en lui, qui proclamait l'innocence de Gertraud et qui le poussait à demander une explication; mais il se roidissait, il se complaisait en quelque sorte dans la torture partagée.

Un silence de quelques minutes suivit.

Au bout de ce temps, le joueur d'orgue s'agita sur sa chaise et tourna son chapeau entre ses doigts avec embarras.

— Et maintenant, dit-il, mamselle Gertraud, je vais vous faire mes adieux.

— Vous partez? demanda la jeune fille que les pleurs étouffaient.

— Je pars, répondit Jean, pour longtemps peut-être; je pense bien que nous ne nous reverrons jamais.

Sa voix trembla et l'émotion triompha de sa froideur empruntée.

— Je le pense! reprit-il; hier encore j'aurais été bien malheureux de cette séparation, mais aujourd'hui... Oh! Gertraud! Gertraud! que Dieu vous pardonne! Un autre ne vous aimera point comme je vous aimais!

— Mais pourquoi me parlez-vous ainsi? s'écria la jeune fille navrée; que vous ai-je fait? que vous ai-je fait?

Les sourcils de Jean se froncèrent; puis ses yeux, arrêtés un moment sur Gertraud, eurent une expression attendrie.

Il fut sur le point de s'expliquer; mais la rancune l'emporta.

Il se leva.

— Vous ne m'avez rien fait, mamselle Gertraud, dit-il; de quoi me plaindrais-je? vous étiez libre!

La pauvre enfant n'avait garde de comprendre.

Jean se dirigea vers la porte.

— Mais où allez-vous, au nom de Dieu? dit-elle. Par pitié! dites-moi quelque chose et ne me quittez pas ainsi!

Jean s'arrêta, irrésolu, sur le seuil même.

— Écoutez, reprit-il à voix basse, je vous ai trop aimée pour vous oublier en un jour. Bien des fois je penserai à vous, et ce sera ma peine la plus cruelle! Adieu, Gertraud, je vais au loin. Il y a désormais autour de mon sort un mystère que ma famille elle-même ne saurait point percer, mais, quoi qu'il arrive, ne croyez pas que je puisse devenir criminel!

Ce mot, qui répondait à la préoccupation secrète de Jean, frappa Gertraud d'étonnement et de frayeur.

— Criminel! répéta-t-elle. Comment pourrais-je vous croire criminel?

Jean s'était avancé imprudemment, parce que, à son insu, il éprouvait une consolation triste à prolonger ces adieux. Le rouge lui monta au front : il ne pouvait ni ne voulait répondre.

Il balbutia quelques mots inintelligibles, jeta un dernier regard à Gertraud, et descendit l'escalier en courant.

La jeune fille l'appela d'une voix épuisée. Comme il ne revenait point, elle descendit l'escalier à son tour, et s'élança sur ses traces jusqu'au bout de l'allée.

Au bout de l'allée, elle rencontra l'idiot Geignolet, qui s'en revenait à la maison : la foule, ennuyée de le porter en triomphe, l'avait jeté contre une borne et ne songeait plus à lui.

L'idiot rentrait, heureux et fier comme un roi.

— As-tu vu passer ton frère? demanda Gertraud.

— Ils m'ont porté, répondit l'idiot avec emphase, porté par-dessus leurs têtes, tout autour de la place... Ils criaient : « Vive Geignolet! » Tout le monde a entendu cela!

— As-tu vu ton frère? répéta Gertraud en lui secouant le bras.

— Ne me touchez pas! s'écria l'idiot avec un geste d'empereur, ou bien je vais leur dire de vous battre... Ils font tout ce que je veux!

— Geignolet, mon petit Geignolet! répéta encore Gertraud, je te donnerai de l'argent. As-tu vu passer ton frère?

Au mot *argent*, l'idiot dressa l'oreille.

— Oui, répliqua-t-il en montrant le bâtiment de la Rotonde, je l'ai vu ; il est là.

— Eh bien! cours après lui, mon petit Joseph! suis-le partout, tâche de savoir où il va... et, si tu peux me le dire, je te donnerai des sous plein tes deux mains!

Geignolet arrondit ses deux mains, longues et difformes, de manière à figurer une sorte de récipient dont il mesura de l'œil la capacité.

— Ce sera bon, grommela-t-il, en attendant que j'aie les jaunets. On y va!

Il se prit à courir, en dégingandant son corps étique, et disparut dans la foule qui emplissait encore le marché.

Gertrand rentra dans l'allée, et s'appuya, défaillante, contre le mur.

VIII

COMPAGNONS DE ROUTE

Cependant Geignolet se coulait dans la foule, et Jean, son frère, arrivait au lieu du rendez-vous assigné par le cabaretier Johann.

C'était sous le péristyle de la Rotonde, du même côté que l'échoppe du bonhomme Araby.

La porte de l'usurier était ouverte, et il attendait maintenant la pratique, comme à l'ordinaire, derrière le trou en demi-lune de son bureau privé ; mais le marché arrivait à sa fin, et les emprunteurs, rebutés, qui avaient trouvé porte close dans la matinée, s'étaient pourvus ailleurs.

Le bonhomme avait ce matin du malheur ; il avait beau guetter, nulle proie ne venait le consoler de la brèche terrible faite à sa caisse secrète.

Il était plié en deux dans son vieux fauteuil, et il supputait dolemment ce qu'il faudrait de gros sous, arrachés à l'indigence, pour refaire cent trente mille francs.

Cent trente mille francs!...

Dans un coin, Nono, la petite Galifarde, portant sur le visage et sur le cou les traces de la démence brutale de son maître, se tapissait, transie de froid ; ses yeux étaient fixés sur le bonhomme avec épouvante ; elle n'osait pas se plaindre ; à peine osait-elle respirer.

Johann et Jean se rencontrèrent devant la porte extérieure de la boutique. Le cabaretier venait de faire le tour de la place ; il avait passé la revue de ses hommes : tous étaient prêts. Fritz avait bu sa chopine d'eau-de-vie, et les deux amis inséparables, Mâlon et Pitois, venaient de vendre leur dernier pantalon volé.

— Voilà ce que j'appelle être exact ! dit Johann ; sais-tu, petit Jean, que tu as une bonne poigne et que je garderai longtemps la marque de tes caresses !... mais ne parlons plus de ça, l'heure nous presse, et ta place est retenue à la diligence de tantôt.

— J'ai promis de partir, répondit-il, je partirai.

L'idiot arrivait en ce moment, suivant la trace de son frère, comme un limier tient une piste. Il essaya de se mettre aux écoutes derrière un des piliers du péristyle ; mais Johann et le joueur d'orgue parlaient bas et se promenaient, faisant trois ou quatre pas en avant, trois ou quatre en arrière. L'idiot, qui tendait l'oreille de son mieux, ne saisissait pas un mot de leur entretien.

Tout autre que lui eût déserté la tâche, dans l'impossibilité de s'approcher davantage ; mais le hasard avait singulièrement servi Gertraud dans le choix de son messager. Geignolet, comme presque tous les malheureux privés de raison, avait dans sa nature une part de cette adresse instinctive qui fait, en certains cas, la supériorité du sauvage sur l'homme de la civilisation. Il passait sa vie à guetter comme une bête fauve à l'affût, à se cacher pour dérober une proie convoitée, à se glisser dans les trous comme un serpent.

Et, comme personne ne daignait faire attention à ses manœuvres folles, il était réellement la perle des espions.

Durant deux ou trois minutes, il suivit Johann et son frère, de pilier en pilier, avec une patience rusée qui lui était propre ; puis, voyant l'inutilité de ses efforts, il parcourut le lieu de la scène d'un regard rapide pour chercher un abri plus proche. Dans ses yeux, mornes d'ordinaire, brillait, par éclairs intermittents et soudains, une intelligence farouche.

Il n'y avait point de cachette sous le péristyle, mais l'œil de l'idiot s'arrêta sur la porte ouverte du bureau d'Araby.

C'était pour lui un lieu connu. Pendant plusieurs mois, il avait été le galifard d'Araby, et, depuis que la petite Nono l'avait remplacé dans ce poste peu enviable, il venait presque tous les matins épier la sortie de l'enfant pour la battre ou lui arracher son déjeuner.

Il saisit l'instant où Johann et son frère avaient le dos tourné, pour traverser d'un seul bond le péristyle. Quand ils se retournèrent, il était tapi déjà derrière la porte de l'usurier.

De là il entendait beaucoup mieux.

Lorsque les deux interlocuteurs passèrent devant la porte, c'était Johann qui parlait. Il répondait sans doute à une question du joueur d'orgue, touchant le but du voyage.

— Tu auras tout le temps de savoir cela en route, mon garçon, disait-il ; je vais te mettre avec un gaillard qui t'expliquera la chose... tout ça ne sera pas la mer à boire, crois-moi, et tu auras gagné facilement ton argent !

Ils étaient tous les deux, vis-à-vis l'un de l'autre, dans une situation analogue. Entre eux, il s'agissait d'un meurtre que Johann prenait fort au sérieux sans doute, mais

pour lequel il ne comptait nullement sur le joueur d'orgue ; Jean était à ses yeux un comparse, chargé uniquement de compléter sa troupe, et qu'il embauchait pour avoir droit à la récompense promise.

Quand on a deux estafiers comme Mâlou et Blaireau, sans parler de l'honnête Fritz, un pauvre garçon de la trempe de Jean Regnault est assurément du luxe.

Mais le chevalier avait exigé quatre hommes, pour le moins, et il fallait lui en donner pour son argent.

C'était sous l'influence de la roide eau-de-vie des *Quatre Fils Aymon* que Johann avait entamé cette conquête à peu près inutile ; à jeun, peut-être eût-il agi différemment. Néanmoins, une fois l'affaire commencée, autant celui-là qu'un autre. Il savait l'allemand, et Johann ne songeait pas, sans un certain plaisir, que l'absence du joueur d'orgue laisserait le champ libre au neveu Nicolas auprès de la gentille Gertraud.

Johann avait l'estime la plus profonde pour les économies du père Hans.

Quant à Jean, nous savons que sa détresse lui avait enseigné la ruse, et qu'il avait fait avec sa conscience une sorte de compromis. L'idée du meurtre était à cent lieues de sa cervelle.

Pourtant Johann et lui vinrent naturellement à parler du meurtre. Geignolet saisit quelques paroles à la volée et les mit telles quelles dans sa mémoire.

Au bout de dix minutes, il vit Johann tirer de sa poche une bourse qu'il remit à Jean, et tous d'eux s'éloignèrent.

— Hue ! gronda l'idiot en les suivant de loin; je vais dire tout ça à la petite Gertraud

Johann et Regnault abordèrent Fritz sur le seuil des *Deux Lions ;* Johann prononça quelques mots, et l'ancien courrier de Bluthaupt, affaissé déjà sous les libations matinales, marcha silencieusement à ses côtés.

Ils arrivèrent tous trois, suivis toujours par Geignolet, jusqu'à l'allée humide et noire conduisant au cabaret des *Quatre Fils.*

— Ohé ! fit Johann sans se donner la peine d'entrer ; ohé ! les camaros ! en route !

Mâlou tenant au bras Bouton-d'Or, et Pitois remorquant la grande-duchesse, arrivèrent à ce signal.

— Nous voilà parés, dit Mâlou; faites-vous la conduite, papa Johann ?

— Et vos bagages ? demanda celui-ci.

— Pas de bagages, répondit Blaireau ; nous ne nous chargeons que de passe-ports très-bien faits, et de nos épouses.

— Comment ! vous ne partez pas seuls ! murmura le cabaretier, dont les sourcils se froncèrent.

Bouton-d'Or et la grande-duchesse lui rirent au nez le mieux du monde, et la petite fille ajouta, en dessinant un geste de polka très-avancé :

— Ça t'étonne, mon vieux vilain !... Comment se portent l'Amour et sa perruque ?

Johann secoua la tête avec une mauvaise humeur croissante.

— On n'avait pas mis ça dans le marché, dit-il.

— Nous nous y mettons, mon *bœuffeton,* riposta Bouton-d'Or.

— Que voulez-vous, papa Johann ? ajouta Mâlou ; ces dames veulent faire un voyage sur les bords du Rhin.

Johann haussa les épaules et ouvrit la marche. La caravane s'ébranla sur ses traces.

Jean marchait côte à côte avec Fritz. A voir la répugnance peinte sur son visage, on eût dit que l'anneau de fer des bagnes rivait



L'idiot resta deux ou trois secondes à la regarder. (Page 133, col. 1.)

son poignet à celui de ce taciturne compagnon.

Les deux couples venaient ensuite, joyeux et bavards. Ils étaient joyeux comme pinsons; ils chantaient de tout leur cœur, et, quand la rue s'y prêtait, ils essayaient un temps de galop sur le trottoir. Eu égard à leurs mœurs aimables et à leur charmant caractère, ils allaient faire là un véritable voyage d'agrément.

Par derrière, Geignolet se coulait le long des maisons; il regardait tout cela d'un air surpris et s'amusait assez.

On arriva aux Messageries. Mâlou, Pitois et leurs compagnes se juchèrent délibérément sur la banquette; Fritz et Jean se placèrent dans la rotonde, où ils se trouvèrent seuls.

Geignolet, mêlé aux gamins et aux commissionnaires, achevait de remplir son rôle d'éclaireur.

— Dès que vous serez là-bas, dit Johann à Mâlou, vous vous établirez dans les environs du château, et vous accoutumerez les bonnes gens de Geldberg à votre visage.

Tâchez surtout de vous conduire comme il faut, et de ne pas gâter les choses à l'avance!

— Entendu, papa Johann! répondirent les deux voleurs.

— Et bien des choses à l'Amour! ajouta Bouton-d'Or.

Johann revint vers la Rotonde.

— Toi, Fritz, reprit-il, tu es du pays et tu sauras comment te retourner... Tu aideras un peu les autres et tu feras la leçon à ce petit bonhomme que je te confie.

Fritz, suivant sa coutume, mit ses gros yeux éteints sur le cabaretier et ne répondit point.

Le fouet du postillon retentit; le cornet du conducteur sonna une douzaine de notes surprenantes, et la diligence écrasa le pavé au galop de ses cinq chevaux.

Johann et Geignolet reprirent, chacun de son côté, la route du Temple.

Jean connaissait Fritz pour l'avoir vu bien des fois sur le carreau, mais il ne lui avait jamais parlé. A peine la voiture avait-elle fait dix tours de roues, que l'ancien courrier de Bluthaupt s'enfonça dans un coin de la rotonde et ferma les yeux pour dormir.

Jean se prit à l'examiner, et sa répugnance ne diminua point en voyant l'aspect misérable du camarade qu'on lui imposait. Il remarqua ses habits usés et souillés de taches innombrables, sa barbe hérissée, où le peigne semblait n'avoir point passé depuis dix ans, — ses traits flétris, ses orbites caves et la pâleur livide de ses joues, aux pommettes desquelles rougissaient deux étroites taches de sang.

Quand il eut fini son examen, il se prit à songer, et sa tête s'emplit de pensées amères. Tout ce qu'il avait souffert lui revint en mémoire, et il sentit son cœur se serrer à l'idée de ce qu'il devait encore souffrir.

Parmi sa rêverie douloureuse passaient de vagues épouvantes. Johann s'était refusé à toute explication; Jean ne savait rien, et pouvait deviner seulement qu'il faisait partie d'une bande d'assassins payés d'avance.

Qu'allait-il se passer dans ce château lointain? Jean était résolu à feindre l'obéissance, et à tâcher d'empêcher le meurtre, tout en jouant le rôle de meurtrier. Mais tout était pour lui mystère; il ne savait rien de ce qui l'attendait au bout du voyage. Son cerveau, incessamment sollicité, s'échauffait peu à peu; la solitude augmentait son agitation, et la fièvre, qui l'avait brûlé dans la matinée, le reprenait, plus vive.

A quelques lieues de Paris, il éveilla Fritz d'un brusque mouvement.

— On vous a ordonné de me faire une leçon, dit-il; j'ignore tout, et je veux savoir. Qu'allons-nous faire en Allemagne?

Fritz ouvrit les yeux lentement et les referma de même.

— Éveillez-vous, éveillez-vous! s'écria le joueur d'orgue en le secouant; je ne puis rester davantage dans cette incertitude qui me rend fou!

Le courrier ouvrit encore les yeux et son regard tomba lourdement sur son jeune camarade.

— Je connais un homme qui voudrait bien être fou, murmura-t-il de sa voix creuse et sourde; mais celui-là ne peut pas!

Sa paupière appesantie semblait avoir peine à se tenir ouverte.

— Je rêvais, reprit-il en se parlant à lui-même. Toujours le même rêve! Deux hommes au bord de l'Enfer... La lune blanche, courant sous les nuages... et un cri... Oh! ce cri qui me passe au travers du cœur!...

Jean l'écoutait, bouche béante; il ne com-

prenait point; mais un frisson glissait par ses veines.

— Vous êtes bien jeune, poursuivit Fritz, et vous aurez de longues années pour vous souvenir. J'avais votre âge à peu près, et ce ne fut pas moi qui commis le crime... pourtant, le crime est là, comme un poids glacé, sur ma conscience. Je ne vous connais pas, mais j'ai pitié de vous.

Jean restait muet; quelque chose arrêtait les paroles dans sa gorge.

— Nous retournons là-bas, poursuivit encore Fritz, dont la voix somnolente s'embarrassa. Je reverrai l'Enfer et les broussailles où je retrouvai des lambeaux de son manteau. J'irai le soir à la même heure et par un clair de lune pareil, je m'agenouillerai sous le mélèze, et j'essayerai de prier Dieu, pour voir une bonne fois si je suis damné.

— Mais de quoi parlez-vous? balbutia Jean.

Fritz déboutonna son vieux paletot et prit une énorme bouteille, recouverte d'osier, qui pendait à sa ceinture. La bouteille contenait de l'eau-de-vie; il but à longs traits.

Quand il eut fini de boire, il tendit le flacon à Jean.

— Faites comme moi, dit-il, — si vous avez déjà besoin d'oublier.

Jean repoussa l'offre du geste; le courrier remit sa bouteille à sa ceinture et se renfonça dans le coin de la rotonde.

Jean était seul de nouveau. Fritz ronflait. Sur l'impériale, les deux voleurs et leurs compagnes chantaient à tue-tête. Leurs voix joyeuses arrivaient jusque dans le silence de la rotonde.

Jean retomba dans sa méditation accablante; les heures passèrent; le jour baissa; la nuit vint noire et froide.

L'esprit de Jean était frappé; des idées sinistres tournaient dans sa pensée et d'effrayants fantômes se couchaient auprès de lui dans l'ombre. Il y avait dans sa famille un pauvre être sans raison; peut-être son intelligence à lui était-elle moins assurée que celle du commun des hommes. Les chocs répétés qu'il avait subis depuis peu avaient usé sa force, et il sentait ses pensées vaciller en lui, comme la veille, à l'heure folle de l'ivresse.

Il eût donné tout au monde pour avoir un ami à qui demander secours.

Mais il était seul. Auprès de lui, un homme dormait à qui le remords arrachait dans ses songes de sinistres paroles. Jean écoutait; il surprenait, çà et là, quelques mots confus qui étaient toujours les mêmes : Crimes! Enfer! Assassin!

Sa tête se perdait.

Ses tempes s'inondaient d'une sueur froide; le pacte sanglant qu'il avait signé lui apparaissait tout à coup, rigoureux et impossible à éluder. Sa main s'ouvrait, frémissante, comme pour lâcher le manche du couteau.

Il ne voyait plus Fritz; mais il entendait son souffle rauque, et le souvenir lui montrait dans la nuit la figure hâve et lugubre de son compagnon. Parfois, lorsque la diligence arrivait aux relais, les lanternes de la poste égaraient un rayon jusque dans l'intérieur de la rotonde. La figure livide du courrier sortait alors de la nuit; Jean voyait ses yeux ouverts et immobiles comme ceux d'un mort.

Quand la voiture s'éloignait, quand l'obscurité devenait plus opaque, Jean avait du froid dans les veines; cette tête effrayante, que lui cachait la nuit, surgissait, vaguement illuminée. Jean avait beau fermer les yeux, il la voyait à travers ses paupières closes; il essayait de prier et il ne pouvait pas; il pensait alors au démon, et il se disait, affolé par l'épouvante, que Satan avait ratifié le pacte, et qu'il y avait là, près de lui, un être venu de l'enfer

Puis d'autres pensées traversaient son délire. Il prenait le bruit continu des roues pour le sourd fracas de la mer prête à l'engloutir.

C'étaient ensuite les mille voix murmurantes d'une grande foule qui l'entourait, qui le pressait, qui l'étouffait ; parmi ce murmure, les chants qui tombaient de l'impériale grinçaient douloureusement à son oreille, et le blessaient à l'âme comme une poignante moquerie.

Il s'éveillait pour se retrouver seul, glacé, tremblant, dans les ténèbres pleines de terreur.

Dieu, impitoyable, n'entendait point sa plainte. La fièvre le secouait ; ses dents claquaient.

Hélas ! bien loin, bien loin, dans la nuit éclairée de ce Paris qui fuyait, il entrevoyait deux fantômes aux formes indécises qui glissaient vers lui, les bras entrelacés, les yeux émus, les bouches unies.

Il ne savait ; il voulait douter, mais la double vision approchait. Qu'ils étaient beaux et qu'ils étaient heureux !

Une main d'acier broyait le cœur de Jean. C'était Gertraud, Gertraud toujours adorée, et ce jeune homme aux blonds cheveux qui souriait comme une femme et dont la voix insultait à son martyre !

Si Jean eût senti à ce moment le manche d'un couteau dans sa main, il n'aurait point lâché prise.

Fritz s'éveilla en sursaut.

— Je crois que mon lit roule, dit-il d'une voix effrayée. Quelle nuit ! et que de sang j'ai vu depuis le coucher du soleil !

Il tâta les parois de la voiture autour de lui, en grondant des paroles confuses. Puis Jean sentit à l'improviste une main chaude et humide se serrer autour de son cou

— Ah ! je te tiens ! s'écria Fritz. C'est toi que je vois dans mes songes ! C'est toi qui as rendu ma barbe grise et mis des cendres à la place de mon cœur ! assassin ! assassin !

Jean se débattait et perdait le souffle.

Les doigts du courrier se détendirent tout à coup.

— Mais je ne suis pas dans mon lit, grommela-t-il : je me souviens, nous allons en Allemagne. Il faut boire pour oublier !

Une odeur d'alcool se répandit dans l'intérieur de la rotonde. Fritz garda le silence durant la moitié d'une minute, parce qu'il buvait.

— En voulez-vous ? dit-il avant de reboucher sa bouteille.

La gorge de Jean brûlait ; il tendit sa main dans l'ombre avidement et colla le flacon à ses lèvres. Il but jusqu'à perdre haleine.

En cet instant de faiblesse, l'eau-de-vie lui monta tout d'un coup au cerveau et le jeta hors de sa raison.

Il éclata en un rire insensé.

— C'est vrai, balbutia-t-il, avec cela, on oublie ! Ah ! ah ! qu'avais-je donc à souffrir ?

— Quand vous aurez tué, dit Fritz à voix basse, il vous faudra plus d'une gorgée.

Jean haussa les épaules, et, saisissant au vol les bribes d'une chanson entonnée joyeusement sur la banquette, il s'endormit en murmurant :

Sur l'air du tra la la la,
Sur l'air du tra la la la,
Sur l'air du tra deri dera,
La la la !

. . . .

Geignolet l'idiot avait retrouvé Gertraud à la place où il l'avait laissée, au seuil de l'allé de Hans Dorn. Dès que la jeune fille l'apeçut, elle s'élança vers lui.

— Où est-il? s'écria-t-elle.

— Je veux mes sous, répondit l'idiot.

Gertraud l'entraîna jusque dans sa chambre, et lui mit des sous plein les deux mains.

L'idiot poussa un cri de joie.

— Hue! fit-il, en voilà-t-il des *jacques!* Vous êtes une bonne fille, Gertraud! Le frère est en diligence, comme un monsieur.

— Quelle diligence?

— Ils disent que ça va dans un pays qui s'appelle l'Allemagne, et qui est bien loin d'ici.

Gertraud joignit les mains.

— Et tu n'as rien appris de plus? murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Oh! que si fait! répliqua l'idiot; il va là pour tuer un homme.

Gertraud chancela.

— Il est parti avec ce vieux *chineur* de Fritz, reprit l'idiot, qui a un paletot gris déchiré et qui pompe du dur toute la journée... Et le papa Johann lui a donné de l'argent pour faire le coup là-bas.

Gertraud s'affaissa sur une chaise et ses yeux se fermèrent.

L'idiot resta deux ou trois secondes à la regarder; puis sa physionomie prit une expression d'astuce singulière.

— Tiens, tiens! pensa-t-il, la voilà qui dort pour tout de bon.

Il traversa la chambre sur la pointe des pieds et entr'ouvrit doucement la porte de Hans Dorn.

Son regard rapide fit le tour de la chambre.

— Les jaunets sont là, grommela-t-il en montrant du doigt l'armoire, et le trou est derrière le lit. Ça sera fait ce soir!

Il repassa devant Gertraud évanouie, sans lui accorder un coup d'œil, et descendit l'escalier en faisant sonner ses gros sous dans sa poche.

IX

TOILETTE DE PETITE

A l'heure où le cabaretier Johann rassemblait son armée et la conduisait jusqu'à la cour des Messageries, il ne faisait pas jour encore chez madame de Laurens. Elle était rentrée fort tard la nuit précédente, et ce sommeil prolongé réparait la double fatigue du bal Favart et de la maison de jeu de la rue des Prouvaires.

La pendule avait sonné midi depuis longtemps, mais la soie épaisse qui tombait le long des fenêtres faisait obstacle aux rayons pâles du soleil et continuait le crépuscule par delà le milieu du jour.

Il régnait dans la chambre un silence complet, qui n'était même pas troublé par cet inévitable roulement des voitures, courant sans cesse sur le pavé de Paris. L'agent de change M. de Laurens avait fait poser devant son hôtel un essai de pavage en bois, afin de protéger le repos de Sara.

C'était là une attention d'autant plus efficace, que la charmante femme faisait sa nuit, d'ordinaire, aux heures où la rue, éveillée, s'emplit de mouvement et de fracas.

Les portes étaient closes; il n'y avait personne dans la chambre; mais un feu doux, qui brûlait dans la cheminée, disait que des soins attentifs veillaient sur le sommeil de Sara.

Elle dormait derrière ses rideaux entr'ouverts. Sa pose abandonnée indiquait cette fatigue molle qui suit l'agitation du premier sommeil. Elle avait la tête tournée du côté du jour; sa coiffe de dentelle laissait fuir

boucles magnifiques de ses cheveux noirs, qui ruisselaient, épars, sur l'oreiller blanc; son bras nu, frais, ciselé, sortait du lit et pendait en dehors, sollicité par l'atmosphère chaude de la pièce.

Le demi-jour que tamisait parcimonieusement l'étoffe opaque des draperies tombait d'aplomb sur son visage où reposait, à cette heure, un sourire serein et heureux.

Son souffle égal glissait doucement à travers ses lèvres entr'ouvertes; nulle ride à son front, nul pli autour de sa bouche. Quiconque n'eût point connu son âge aurait cru surprendre en ce moment le pur sommeil d'une vierge dont l'âme candide sourit à de beaux songes.

C'était, vous en auriez fait le serment, une fleur de beauté que le soleil trop vif n'avait point touchée encore de son regard ardent. Tout était charme en elle : la jeunesse rayonnait sur son front d'enchanteresse ; elle était la perfection exquise, et nulle imagination de poëte n'aurait pu ajouter à son irrésistible attrait.

C'était peut-être le demi-jour propice ; peut-être un décevant mirage, reflet d'un de ces rêves ailés qui remontent en se jouant le courant des années et vous couchent, rajeunis, au milieu des joies bonnes de l'adolescence ; mais, parmi cette beauté sans tache, il n'y avait rien, absolument rien qui trahît la femme expérimentée et cent fois ivre de fruit défendu, la femme qui a tout appris et tout éprouvé, la femme lasse de plaisirs et qui raffine sur le mal, comme un débauché vieux que le désir abandonne. Le vice avait glissé sans laisser de trace, le vice et le temps ; ce sommeil souriait comme le repos d'un ange.

Auprès de ce lit, tout homme qui n'aurait point connu le passé de Sara se fût agenouillé pour l'adorer comme une sainte.

Mais, en dehors d'elle-même, les objets qui entouraient madame de Laurens étaient choisis de manière à détruire l'illusion bien vite. Sa chambre était ornée avec un goût parfait, mais dans un sentiment de lascive fantaisie ; tout y parlait à l'encontre de l'impression que nous avons essayé de faire naître, et, après le premier regard, on oubliait toute pensée d'innocence : on s'étonnait presque d'avoir cru à la pudeur.

D'ordinaire, les femmes du monde cachent ce qu'elles aiment, et drapent un voile discret autour de leurs faiblesses. Il y a souvent des prie-Dieu dans les boudoirs, et telle alcôve facile est sanctifiée par une pieuse image. Mais Sara gardait son hypocrisie pour le dehors. Personne, excepté M. de Laurens, n'entrait jamais dans sa chambre ; elle en avait fait un petit sanctuaire, où le gracieux et le lascif se mêlaient en de ravissants caprices.

Les tableaux, peu nombreux et valant leur pesant d'or, représentaient de ces sujets aimables qui font la joie des célibataires, et devant lesquels un éventail féminin se change en écran de lui-même. C'était beau. Le nu frémissait sur ces toiles précieuses ; l'amour s'y étalait, luxurieux ou naïf. Les enchantements chevaleresques y faisaient assaut avec les raffinements de la poésie antique ; Anacréon y donnait la main au chantre d'Armide ; le génie de la peinture érotique semblait avoir effeuillé là toutes ses roses effrontément épanouies.

Alcibiade eût pris cette chambre pour un temple de sa chère Vénus.

De ces tableaux, les plus charmants et ceux qui dévoilaient les plus ardents mystères se suspendaient derrière les rideaux mêmes de l'alcôve. Ils laissaient un espace vide, occupé par une large glace qui tenait la ruelle du lit. Dans cette glace se mirait en ce moment la couverture, soulevée et dessinant vaguement d'admirables contours.

C'était pour elle-même que madame de Laurens avait réuni cet étrange musée ; on ne pouvait l'accuser d'y avoir jamais introduit un homme en fraude des lois conjugales ; et pourtant, ce n'était pas seulement un goût fantasque ou égaré qui l'avait portée à franchir aussi audacieusement les limites les plus

extrêmes de la réserve féminine. Elle avait des caprices, assurément ; mais, derrière chacun de ces caprices, on devait s'attendre à découvrir un but caché.

Elle avait paré le temple avec réflexion; c'était quelques années après son mariage,à l'époque où M. de Laurens était jeune et fort.

Car il y avait bien longtemps que durait ce lent assassinat !

Petite avait calculé ses séductions froidement et mis au complet son artillerie d'amour ; sa chambre était la fournaise brûlante où le malheureux agent de change, brisé par la jalousie, venait rallumer sans cesse sa passion épuisée, et prendre la force de porter encore à ses lèvres la coupe toujours pleine de poison...

Petite resta durant quelques minutes dans ce calme sommeil où nous l'avons surprise ; puis son rêve changea et devint plus conforme à la réalité de sa nature. Sa joue pâle se couvrit de rougeur ; son souffle s'embarrassa et sortit chaud de ses lèvres rapprochées ; ses narines se gonflèrent et tout son corps frémit doucement sous les couvertures.

Elle se retourna, renversa sa belle tête parmi les masses de ses cheveux ; ses deux bras sortirent du lit et s'arrondirent contre son sein palpitant.

La passion était maintenant sur son visage; ses lèvres pâlissaient, et des plaintes, où perçait le nom de Franz, tombaient de sa bouche.

Elle était belle ainsi, plus belle peut-être que sous le masque trompeur, attaché naguère par la main du hasard.

La glace reflétait les lignes admirables de ses traits et ses formes trahies par la couverture agitée.

Quelques minutes encore s'écoulèrent ; puis son visage se transforma de nouveau.

La pâleur couvrit de nouveau sa joue ; ses sourcils, froncés violemment, se rapprochèrent ; des rides vinrent autour de sa bouche, dont les lèvres se serrèrent convulsivement.

Elle se retourna tout à fait, par une sorte de soubresaut vif et brusque. On ne la vit plus que dans la glace, où sa figure apparut décomposée tout à coup par la colère.

Il y avait un monde entre son sourire calme et pur et son voluptueux sourire, un monde encore entre son voluptueux sourire et l'expression de férocité soudaine qui ridait sa face maintenant, sans pouvoir lui enlever sa beauté. Ses mains s'agitaient au hasard ; ses doigts se refermaient sur la fine toile des draps, qui restaient, après l'étreinte, froissés et comme tordus.

On eût dit qu'elle cherchait une arme...

Et c'est miracle qu'une même physionomie puisse exprimer tant de douceur sereine et tant de cruauté implacable !

Le boudoir gardait son aspect de mollesse lascive ; le jour suave et timide glissait sur les peintures amoureuses ; l'air chaud, où nul parfum vulgaire ne jetait ses douteuses délices, avait pourtant je ne sais quelles émanations capables d'enivrer, vagues, subtiles, pénétrantes, et qui semblaient s'exhaler de la femme elle-même.

C'était toujours le temple érotique, mais la déesse s'était changée en furie ; Vénus fronçait le sourcil et les serpents tragiques étaient à son front, au lieu de sa riante couronne de grâces.

Elle s'efforçait ; ses tempes se mouillaient ; ses lèvres crispées prononçaient à demi des paroles confuses.

Parmi ces paroles un nom revenait, toujours insaisissable à l'oreille : le nom d'un homme.

Et malheur à cet homme détesté ! malheur ! car le rêve de Sara suait la haine, et sa bouche aride semblait demander du sang !

Elle s'agitait toujours de plus en plus ; son effort aveugle s'obstinait. Son cou se roidit ; sa tête se souleva lentement, vigoureuse et terrible.

Elle joignit ses mains, dont les articulations craquèrent, avec la force qu'on met pour étouffer un ennemi. Le nom glissa une

dernière fois entre ses lèvres plissées, mais distinct et nettement prononcé.

— Franz ! dit-elle encore.

Et ses sourcils se détendirent ; sa tête retomba mollement sur l'oreiller. C'était le repos après la lutte victorieuse.

La panthère aussi se couche indolente et gracieuse, quand sa proie tuée ne bouge plus.

C'était toute la vie de Petite qui se reflétait fidèlement dans les trois phases de son sommeil ; cette vie étrange, qui souriait au monde, innocente et tranquille ; cette vie avide de voluptés derrière le voile, et où le plaisir gracieux arrivait au crime par le vice.

Un masque de pureté, voilant la couronne de roses des bacchantes, et, sous les roses effeuillées, de l'or avec du sang !

Elle s'éveilla. Son regard rencontra la glace, qui lui renvoya son visage, où il y avait maintenant de la fatigue ; elle se souleva et mit sa tête inquiète tout auprès du miroir.

Elle regardait, attentive, et un nuage de tristesse descendait sur son front ; une ride, ténue et perceptible à peine, plissait le poli de sa tempe.

Ses yeux prirent de l'effroi et se baissèrent, humiliés. Elle demeura un instant comme interdite et n'osant plus regarder la glace accusatrice. Puis sa joue reprit un incarnat léger ; on eût dit qu'elle se révoltait contre l'insulte du miroir. Elle lui jeta un coup d'œil de défi ; la ride avait disparu.

Sa bouche s'épanouit en un sourire d'orgueil ; elle repoussa en arrière les boucles prodigues de sa chevelure noire et se mit sur son séant.

— Nina ! dit-elle.

Il semblait que ce nom, prononcé presque à voix basse, dût s'étouffer entre les rideaux : pourtant la porte de la chambre s'ouvrit à l'instant même, et une caméριste, jeune, accorte, empressée, traversa le boudoir sans produire aucun bruit. Son pas, souple et léger, se taisait sur la toison épaisse du tapis.

Un peignoir, garni de dentelles, couvrit les épaules de Sara, qui mit ses pieds nus dans de petites mules de velours.

Sa toilette commença. L'eau tiède coula le long de son beau corps et retomba dans le bassin parfumé.

Nina, vive et adroite, semblait se jouer autour de sa maîtresse ; sa main glissait rapide, laissant partout après soi la jeunesse et la fraîcheur.

Madame de Laurens n'avait pas besoin encore de cet art précieux et frisant la magie qui efface les rides, teint les cheveux et sait rendre un incarnat tout neuf aux joues flétries. Mais les années s'accumulaient ; le jour venait où l'utile talent de Nina ne pourrait point se payer trop cher.

Aussi Nina était-elle une favorite : sa maîtresse la traitait avec une confiance flatteuse et lui disait absolument tout ce qu'il ne lui importait point de cacher.

Nina devinait peut-être le reste.

Elle présida seule aux premiers détails de la toilette, puis, quand un nouveau peignoir eut arrondi son tissu chaud sur les épaules rafraîchies de Petite, Nina mit en mouvement une sonnette, et une autre jeune fille entra dans la chambre à coucher à son tour.

Celle-ci, caméριste de second ordre, n'était point initiée aux intimes mystères du petit lever ; elle n'avait jamais aperçu cette ride ennemie que Nina, entrant à l'improviste, avait plus d'une fois constatée.

Sara s'assit, enveloppée chaudement dans les plis de son peignoir. Les deux jeunes filles prirent à pleines mains les masses lourdes de sa chevelure, dont le peigne alerte lustra les anneaux étagés. Deux nattes brillantes, longues, épaisses, s'enroulèrent derrière sa tête, laissant sur le devant une double grappe, noire comme le jais, formant comme un gracieux cadre au plus joli visage du monde.

Sara, nonchalante et comme affaissée, cachait ses mains frileuses sous le peignoir ; ses yeux étaient clos à demi, ramenant sur ses



Le peignoir tomba; un étroit corset dessina la souplesse de sa taille. (Page 137, col. 1.)

joues la frange soyeuse et longue de ses cils: elle semblait prolonger avec paresse le repos de sa nuit.

Quand les deux caméristes eurent achevé leur tâche, elle jeta vers la glace qui se penchait au-devant d'elle un regard distrait. La glace lui renvoya la radieuse beauté de son visage.

Les deux caméristes attendaient. Elle fit un petit signe de tête content, et les deux jeunes filles sourirent, récompensées.

Puis elle se leva comme à regret. Le peignoir tomba; un étroit corset dessina la souplesse fine de sa taille.

Par-dessus le corset, une robe du matin agrafa ses plis harmonieux dont la pudeur coquette laissait deviner les contours délicats d'une gorge de sylphide.

La toilette était achevée; Petite eut encore ce sourire orgueilleux qu'elle avait accordé à sa beauté sans parure.

— Suis-je bien? murmura-t-elle.

Les deux caméristes firent assaut de flatteries; mais la glace, qui ne flattait pas, en sut dire plus long qu'elles.

Sara était charmante, et la conscience

qu'elle avait de son charme mettait autour de son front comme une éblouissante auréole.

La toilette avait duré une grande heure, et, pendant tout ce temps, madame de Laurens n'avait point parlé.

Ce ne fut qu'au moment où Nina drapait sur ses épaules un riche et moelleux cachemire des Indes qu'elle demanda enfin des nouvelles de son mari.

— M. de Laurens est bien malade ! répondit Nina.

— Et vous ne me le disiez pas ! s'écria Petite en mettant bas tout à coup son sourire pour prendre un grand air d'inquiétude ; a-t-il donc passé une mauvaise nuit ?

— Très-mauvaise, répliqua la jeune fille, dont le visage espiègle copiait de son mieux celui de sa maîtresse.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Petite, que ne donnerais-je pas pour lui rendre la santé !...

Nina baissa les yeux, comme si elle eût craint leur franchise indiscrète. L'autre camériste, moins initiée, fut émue de bonne foi et plaignit de tout son cœur l'inquiétude douloureuse de madame de Laurens.

— Les deux médecins sont là, reprit Nina, depuis ce matin, et le valet de chambre de monsieur dit qu'ils ont l'air bien embarrassés !

— Il faut que je le voie ! s'écria Petite, qui avait dépouillé sa gracieuse nonchalance ; pauvre Léon ! Et moi qui dormais tranquille !

Elle s'élança, empressée, vers la porte qui conduisait à la chambre de l'agent de change ; mais, avant de franchir le seuil, elle appela du geste Nina, qui s'approcha aussitôt.

— Fais atteler, dit-elle à voix basse.

— Le coupé ? demanda la jeune fille.

— Le coupé.

V

DEUX DOCTEURS

L'agent de change Léon de Laurens était couché sur son lit, pâle et les traits creusés par la souffrance.

A son chevet s'asseyaient son médecin ordinaire, M. Saulnier, jeune homme savant et de grande espérance, et le docteur José Mira, qui prêtait à son collègue l'appui de sa haute expérience.

Mira n'exerçait plus guère, mais il avait un nom presque illustre dans les sciences, et le jeune médecin eût accepté son aide avec gratitude, lors même qu'il ne se fût point agi d'un membre de la famille de Geldberg.

Depuis plus d'une heure, ils étaient en conférence sérieuse, examinant le malade et se communiquant leurs observations à voix basse.

Il y avait dans le regard de Mira, tandis qu'il contemplait l'agent de change, une sorte d'intérêt inexplicable : sa physionomie, dure et si froide d'ordinaire, peignait une espèce d'émotion.

Était-ce la préoccupation ordinaire qui prend tout médecin en face d'un cas difficile ? ou n'était-ce pas plutôt un instinctif retour sur lui-même ?

Mira souffrait, lui aussi, cruellement, et depuis bien des années.

La main qui clouait Léon de Laurens à ce lit d'agonie l'avait blessé lui-même ; et cette blessure, si ancienne qu'elle fût, faisait encore saigner son cœur.

Cet homme qui se mourait était son frère en torture.

Et vis-à-vis de cet homme, la jalousie n'était plus possible. Le docteur oubliait que Léon de Laurens était le mari de Petite ; il ne voyait plus en lui que la victime.

Certes, on ne pouvait l'accuser d'avoir le cœur facile et trop ouvert à la pitié ; mais,

dans cet homme, vaincu et succombant à son martyre, il se voyait lui-même et il avait compassion.

L'agent de change fermait les yeux; il semblait plongé dans un assoupissement inerte. Son souffle était faible, et si de temps à autre ses mains amaigries n'avaient pas tressailli sur la couverture, on aurait pu le prendre pour un cadavre.

Mira et le jeune médecin échangeaient à de longs intervalles des paroles prononcées à voix basse.

— Il faut toute une longue vie pour étudier ces affections du système nerveux, disait M. Saulnier; voilà dix ans que je travaille, et je vois bien que je suis un enfant vis-à-vis de ce mal bizarre! Avant-hier, je croyais le malade sauvé; nous avons fait ensemble une longue promenade, et il me semblait que tous les symptômes alarmants avaient disparu. Aujourd'hui, nous le retrouvons plus bas que jamais!

Le docteur portugais approuva d'un signe de tête; ses yeux ne se détachaient point du malade.

— Et pourtant, reprit M. Saulnier, vous avez pu suivre mon traitement. Vous savez que j'ai combattu l'affection pied à pied, pour ainsi dire, dès son origine. Je suis spécial pour la maladie des nerfs, et j'avais, en outre, vos conseils si précieux.

Mira s'inclina encore.

— On s'y perd! poursuivit le jeune docteur; cet homme est riche; sa position est enviable : il jouit d'un bonheur presque proverbial, et parfois on a la tentation de croire qu'il se meurt de chagrin!

Le regard de Mira quitta un instant la face amaigrie de M. de Laurens, pour tomber sur son collègue.

— Vous n'avez jamais vu personne autre mourir de chagrin? murmura-t-il.

— Non, répondit Saulnier.

— Moi, je suis vieux et j'ai vu bien des choses! Le chagrin ressemble à un poison lent et sûr qu'une main patiente verserait à doses calculées.

Le docteur s'interrompit; ses yeux se baissèrent.

— C'est la vérité! ajouta-t-il comme malgré lui; j'ai vu l'un et l'autre : ce sont des morts pareilles. Seulement, l'une est encore plus cruelle que l'autre! J'ai connu dans ma vie un homme qui, durant des mois entiers, versa chaque jour quelques gouttes d'un breuvage mortel dans la coupe d'un pauvre vieillard. Il fallait avoir pour cela un cœur impitoyable! Eh bien! je ne sais pas si cet homme, tout endurci qu'il était, aurait eu le courage de poursuivre jusqu'au bout un empoisonnement par le chagrin!

Mira fit une seconde pause; puis il ajouta en laissant errer sur sa lèvre mince un sourire profondément amer :

— Il faut une femme pour cela!

Le jeune docteur écoutait, surpris, et se perdait à vouloir saisir le sens caché de ces paroles.

— Une femme? répéta-t-il. On cite en effet de monstrueux exemples. Mais ici nous avons une femme qui est l'honneur de son sexe; je l'ai vue penchée à ce chevet, monsieur. C'est un ange!

Un éclair sardonique s'alluma dans l'œil cave du Portugais.

— On disait pourtant que cet homme était un démon! murmura-t-il.

— Quel homme?

— L'empoisonneur qui mit un an à tuer un vieillard. Démon, ange, ce sont deux

mots vides de sens, et il faut un œil bien subtil pour voir le fond du cœur de la femme !

L'étonnement de M. Saulnier augmentait à chaque mot de son collègue. Il ne voulait point comprendre encore ; mais la lumière se faisait, malgré lui, dans son intelligence.

Il contemplait le docteur d'un œil inquiet, comme s'il eût craint et désiré à la fois de le voir s'expliquer.

Mais le docteur gardait maintenant le silence ; on eût dit qu'il s'entretenait avec des souvenirs pénibles, évoqués à l'improviste.

En ce moment, la porte s'ouvrit ; madame de Laurens, belle et portant sur son visage les traces évidentes de sa tendre sollicitude, entra doucement.

Le regard de Mira s'était relevé au bruit de la porte. Saulnier, qui l'examinait toujours, suivit ce regard, et tressaillit en le voyant tomber, amer et accusateur, sur le charmant visage de Sara.

Ce regard valait toutes les explications du monde. Il n'était plus possible de se méprendre sur le sens voilé des dernières paroles du docteur.

Il avait fait volontairement allusion à un crime mystérieux dont la pensée seule épouvantait l'esprit du jeune médecin.

Que croire ? Sara s'avançait sur la pointe des pieds ; ses beaux yeux disaient sa tendresse inquiète, et derrière la pâleur de sa joue on devinait des larmes.

Cette femme aimait ; cette femme était la bonté noble et pure !

Le cœur du jeune médecin se révolta énergiquement ; car la calomnie était infâme auprès d'un lit de mourant et en face de cette douleur d'épouse !

Il se retourna vers le docteur avec une véritable indignation. La physionomie de ce dernier s'était tout à coup transformée : Saulnier n'y trouva plus trace de ce qui l'avait si fort irrité.

Le docteur Mira était debout ; il s'inclinait respectueusement et appelait un sourire sur sa froide figure.

Au moment où madame de Laurens passait devant lui, le docteur lui prit la main, qu'il toucha de ses lèvres avec tous les signes d'un profond dévouement.

. . . .

. . . .

La maladie de l'agent de change avait ces bizarres symptômes des affections nerveuses, qui laissent au patient, par intervalles, toutes les apparences de la santé, et qui le jettent, anéanti brusquement, sur le lit d'agonie. Comme le mal n'affecte ici aucune portion visible du corps, on n'a même pas le triste bénéfice de la souffrance ; les indifférents doutent, les ignorants se moquent, et chacun prononce tout bas le mot de malade imaginaire.

Par le fait, ces angoisses terribles de la névralgie qui tordent les robustes comme les faibles, et qui brisent en peu de jours les tempéraments les plus riches, semblent impuissantes à donner la mort, et laissent végéter leur victime jusqu'aux plus extrêmes limites de la vie commune.

La croyance populaire accorde même aux malheureux frappés de ce triste fléau un brevet gratuit de longévité.

Quelque jour, vous les voyez anéantis par une série de crises effrayantes, livides, pliés en deux, l'œil terne et la face décomposée ; le lendemain, après une nuit que l'épuisement a faite tranquille, vous les rencontrez marchant au soleil, et moins changés que l'homme qui vient de subir l'indisposition la plus légère.

Le mal semble jouer avec eux comme le tigre avec sa proie ; une main cruelle les terrasse incessamment sur le bord même de la tombe, et les laisse se relever toujours.

A ces affections, les praticiens sérieux ne connaissent guère de remède ; ils cherchent encore ; en attendant, ils recommandent la distraction, ils ordonnent le bonheur.

Car ce mal est pour eux l'indice manifeste

et le résultat direct d'une violente peine de l'âme.

Et voilà pourquoi justement l'état de M. de Laurens restait inexplicable pour le médecin Saulnier. Que manquait-il à cet heureux de la terre? Il était riche, honoré, envié ; il avait une femme délicieusement belle, qui l'entourait de soins et d'amour!...

Car, soit adresse de la part de Petite, soit effet du hasard, depuis que la maladie de l'agent de change avait pris un caractère alarmant, le jeune docteur avait toujours trouvé madame de Laurens veillant au chevet de son mari.

Et que de tendre sollicitude! que de craintes charmantes! que d'adorable dévouement!

Tout à l'heure, il avait prononcé le mot *ange* en s'entretenant avec Mira, et, certes, le mot n'était pas trop fort!

C'était bien un ange de beauté, de grâce et de douceur!

Aussi le docteur Saulnier fut-il scandalisé sincèrement, en voyant la grimace sceptique que le Portugais opposait à son enthousiasme.

Et, quand cette grimace se changea sur le visage de Mira en sourire respectueux, le jeune médecin crut s'être trompé, tant il lui semblait invraisemblable qu'un homme pût mettre en doute les perfections de Sara!

Elle s'avança vers le lit d'un pas empressé, mais toujours gracieux, et ne prit pas le temps de répondre aux saluts des deux docteurs.

L'aspect de son mari lui mit sur le visage une pitié désolée; on eût dit qu'elle avait le cœur déchiré.

— Parlez-moi vrai, murmura-t-elle en arrachant ses paroles une à une, oh! ne me cachez rien! Y a-t-il du danger?

— Non, répondit Mira froidement, pas encore.

Petite se tourna vers lui; son regard avait une expression indéfinissable.

Saulnier, qui l'intercepta au passage, y vit de la reconnaissance et comme un doute effrayé.

— De l'espoir, madame! dit-il; l'état de M. de Laurens est toujours le même, et vous savez qu'il est fort abattu après chacune de ses crises.

— Quelle affreuse maladie! s'écria Petite, qui avait des larmes dans la voix; mon Dieu! mon Dieu! ne voulez-vous donc point le sauver? Hier, quand vous l'avez quitté, docteur, ajouta-t-elle en s'adressant à Saulnier, j'ai cru pouvoir me retirer : il était bien; il paraissait ne pas souffrir; et maintenant, après quelques heures de repos, je le retrouve à peine reconnaissable!

Elle mit son front entre ses mains, et tira du fond de sa poitrine un poignant soupir.

— Oh! oh! fit-elle, comme si elle ne pouvait plus parler, j'en mourrai!

Saulnier jeta un regard au docteur Mira, comme pour lui dire :

— Voyez! Et c'était cette femme que vous aviez l'air d'accuser.

Le Portugais avait repris son sourire amer, parce que Petite lui tournait le dos.

Le malade s'agita faiblement et ses yeux s'ouvrirent à demi. Petite se pencha au-dessus de son chevet; elle prit ses deux mains pour les réchauffer dans les siennes.

Certes, le médecin Saulnier aurait eu raison près de tout le monde, et le Portugais en eût été pour ses grimaces; personne n'eût voulu croire autre chose, sinon que Sara, douce providence, venait là, secourir et consoler.

Il y avait entre la femme que nous avons vue tout à l'heure dans le boudoir, livrée aux mains savantes de ses deux caméristes, et la femme inclinée maintenant au-dessus de ce lit de douleur, une différence presque com-

plète ; vous eussiez voulu pour ornement à sa beauté, tout à coup transfigurée, la pieuse coiffe d'une sœur de charité ; sa prunelle n'avait plus que des rayons timides ; son visage semblait fait pour exprimer uniquement désormais la patience attentive de la garde-malade et sa dévote miséricorde.

A sa vue, l'agent de change fit un effort pour se soulever sur son séant ; mais il était trop faible, il ne put y réussir. Sa tête demeura lourde sur l'oreiller. L'effet bienfaisant de la présence de Sara n'en fut pas moins soudain et visible : les rides de son front s'effacèrent peu à peu, et ses sourcils contractés se détendirent ; ses yeux restèrent demi-fermés, comme s'il eût craint encore, dans le vague de son réveil, de voir la vision chère s'évanouir.

— Comment vous trouvez-vous, mon ami ? dit Petite bien doucement.

Le malade tressaillit à cette voix et ouvrit les yeux tout à fait. Dans le regard qu'il jeta sur sa femme, il y avait une joie timide et beaucoup d'effroi. C'était un regard esclave, où l'âme domptée parlait, où se lisait l'amour obstiné, combattu en vain par la longue misère.

— J'ai bien souffert cette nuit, répondit-il d'une voix faible et changée.

— Et pourquoi ne m'avoir pas appelée ? demanda Petite avec un accent de reproche.

M. de Laurens baissa ses yeux et garda le silence. Saulnier s'était approché.

— Il y a du mieux, dit-il ; la crise est finie, et, à moins d'accident nouveau, nous aurons une bonne journée.

— Nous aurons ce qu'il lui plaira de nous donner ! murmura le Portugais.

Il contemplait toujours Petite avec une curiosité froide ; mais, sous cette apparence glaciale, perçait déjà la passion réveillée.

Pour lui, Sara était le destin ; il se courbait sous sa volonté, comme le chrétien plie sous la volonté de Dieu.

Lui seul savait au juste ce qu'il y avait entre elle et M. de Laurens ; lui seul avait pu plonger son regard jusqu'au fond du cœur de Petite.

Saulnier se tourna vers Mira pour voir son avis confirmé ; mais avant que le Portugais eût pris la parole, Sara faisait éclater sa joie.

— Que j'ai eu peur, dit-elle, mon pauvre Léon, en vous voyant étendu sur ce lit, immobile et pâle !

— Merci, murmura l'agent de change ; je tâche de vous croire et je suis heureux.

Saulnier avait fait discrètement un pas en arrière ; il n'entendait rien, mais les paroles échangées parvenaient jusqu'à l'oreille de José Mira, qui restait à sa place.

Et José Mira se disait :

— Quel coup de poignard y a-t-il derrière ces caresses ?

Un signe imperceptible que lui adressa Petite fut comme un commencement de réponse.

— Et moi qui venais ici parler de plaisirs et de fêtes ! reprit-elle ; car vous ne savez pas, Léon, le départ de ma famille est avancé de plusieurs jours ; et toute la matinée, en songeant à vous, je me disais : « Pauvre Léon ! je lui dois bien quelques petites réparations : souvent mon humeur fantasque l'a fait souffrir, et peut-être c'est affreux à penser ! suis-je pour quelque chose dans cette maladie qui nous désespère !

— Oh ! fit l'agent de change, qui croyait rêver et dont la faiblesse se laissait prendre toujours ; le mal vient de Dieu, Sara ; vous êtes, vous, la consolation et le remède.

XI

TOILETTE DE FRANZ

Madame de Laurens pressa tendrement les mains de son mari.

Le Portugais fronça le sourcil; il avait comme un pressentiment sinistre.

Le médecin Saulnier admirait de loin, et se demandait comment M. de Laurens, cet homme heureux entre tous, pouvait avoir la maladie des âmes blessées.

— Là-bas, poursuivit Sara, au château de Geldberg, — je vous dis tout ce que je pensais ce matin, Léon, — nous pourrions être seuls au milieu de la foule ; ce seraient de beaux jours !

— Ce serait le ciel ! murmura M. de Laurens en extase.

— Mais vous voilà si souffrant et si faible ! dit encore Sara en glissant un regard oblique du côté de Mira ; pourrez-vous supporter le voyage ?

Ce coup d'œil lancé à Mira était un ordre ; le Portugais affecta de ne le point comprendre.

— Pour vous suivre, répondit M. de Laurens, je trouverai de la force...

— C'est impossible ! reprit sèchement Mira.

Petite tressaillit comme un chef que ses propres soldats frapperaient par derrière.

Saulnier se rapprocha.

— Sans me prononcer aussi péremptoirement que mon savant confrère, dit-il, je crois qu'un long voyage pourrait avoir des inconvénients.

— Ne dites pas cela ! s'écria le malade, dont la joue recouvra un incarnat léger ; vous êtes d'habiles médecins, vous savez tout, mais vous ne connaissez pas mon mal !

— Si fait ! interrompit encore le Portugais de ce même ton sec et cassant.

Laurens leva sur lui un regard effrayé. Petite ne bougea pas et continua de lui tourner le dos.

Mais c'était un grand effort qu'elle faisait sur elle-même. Sa bouche se fronçait malgré elle, et l'on voyait s'agiter, soumis à une tempête nerveuse, les muscles de ses doigts.

Laurens secoua sa tête renversée sur l'oreiller.

— Non, non, ami, dit-il avec lenteur et en s'adressant à José Mira, vous ne savez pas où je souffre ! personne au monde ne le sait ! Sara elle-même, cet ange que Dieu a mis auprès de moi pour diminuer mon martyre, Sara n'a jamais pénétré le secret de mon cœur.

Il y avait dans ces paroles une contre-vérité si navrante, que Sara elle-même, cuirassée contre tout remords, sentit un instant sa conscience ; mais ce ne fut qu'un instant.

A peine eut-elle le temps de baisser les yeux ; elle les releva dans un sourire.

Elle pressa les mains du malade contre son sein avec une reconnaissance douce et merveilleusement jouée.

Laurens souriait, lui aussi ; mais que de tristesse accablante derrière son sourire !

Il s'épuisait en un suprême effort pour conserver le dernier bien qui lui restât : l'opinion du monde et la renommée d'être heureux.

Le jeune médecin ne voyait rien de tout cela ; mais Mira lisait comme en un livre dans l'âme ulcérée du malade.

Il ne faudrait point affirmer que cette im-

mense détresse lui causât une véritable pitié. Le sentiment qu'il éprouvait était surtout égoïste ; il avait souffert, il souffrait encore d'une blessure pareille : une tyrannie semblable pesait sur lui et il s'essayait à la révolte.

— Il ne faut pas me dire, poursuivit l'agent de change en attirant la main de Sara sur sa poitrine, que ce voyage me sera nuisible. C'est Paris qui me tue ! Je le sais et je le sens, J'ai encore de la force dès que cette main de fer, qui broie mon âme, vient à la laisser en repos. Quand partons-nous ?

— Il faudrait savoir... commença Saulnier, qui n'osait pas se prononcer contre l'expérience de son collègue.

Laurens fit un geste impatient et colère.

Petite eut un beau mouvement de comédie.

— Calmez-vous, mon ami, dit-elle avec douceur ; M. Saulnier a raison. Le docteur Mira nous est tout dévoué, vous le savez, et nous devons avoir foi en sa science. Si véritablement ce voyage...

— Je crois... interrompit une troisième fois le Portugais d'un accent toujours sec et péremptoire.

Avant qu'il eût achevé sa pensée, Petite se tourna vers lui sans empressement et de la façon la plus naturelle ; mais, quand elle fut tournée, son visage prit cette expression effrayante que nous lui avons vue déjà plusieurs fois; ses lèvres blanches tremblaient ; ses yeux avaient un éclat fixe et froid qui glaçait.

Mira essaya de soutenir son regard ; mais, au bout d'une seconde, les paupières du Portugais battirent comme si un rayon trop vif les eût frappées ; ses mains s'agitèrent au hasard, cherchant une contenance.

Il changea de position sur son fauteuil : il toussa, il demanda secours à sa large boîte d'or, qu'il savait ouvrir d'un air si doctoral.

Rien n'y faisait, un trouble évident et insurmontable remplaçait sa roide impassibilité.

Et, pourtant, ses yeux restaient fixés malgré lui sur Petite.

La bouche de celle-ci s'ouvrit et figura, sans produire aucun son perceptible, ces trois mots :

— Je le veux !

Puis elle se retourna, sans attendre la réponse du Portugais.

Il y eut un silence d'une demi-seconde ; puis le docteur José Mira reprit, d'une voix suffoquée, la phrase interrompue par le regard de Petite.

Mais il n'avait plus ce ton tranchant et plein d'une solennelle pédanterie qui jamais ne l'abandonnait d'ordinaire.

— Je crois, répéta-t-il en hésitant et en raccordant sa phrase de son mieux, je crois que j'ai pu exprimer naguère mon opinion d'une façon trop absolue. Il se peut que ce voyage ne soit pas nuisible, à tout prendre ; il se peut même que la santé de notre ami en éprouve de bons effets.

— Ce fut toujours mon avis, dit Saulnier.

— Tout le monde est contre moi, reprit Mira en tâchant de sourire ; je cède de bonne grâce et je donne mon adhésion de grand cœur.

Un air de contentement éclaira le visage du malade ; Sara se pencha jusque sur lui et lui effleura le front d'un baiser.

— Nous partirons dans quelques jours, dit-elle.

L'agent de change la contemplait avec ravissement.



Il fallut la voix douce et toute charmante de sa portière pour le tirer de sa méditation. (Page 147, col. 1.)

— Sara! Sara! murmura-t-il, aurez-vous donc désormais pitié de moi?

— Chut! répliqua Petite en se jouant, vous verrez!

— Vous m'avez dit si souvent que vous ne pouviez pas m'aimer!

— On ment quelquefois; quelquefois on se trompe.

— Voulez-vous donc que j'espère?

Sara mit dans son sourire une enivrante promesse.

Léon de Laurens ferma les yeux, épuisé par son émotion trop forte. Il eût voulu prolonger ce moment, unique dans sa vie, mais la fatigue le dompta. Un voile confus tomba sur sa pensée, il s'assoupit.

Ses traits, naguère si pâles, avaient un rayonnement de bien-être; l'espoir, comme un souverain baume, avait guéri sa blessure en la touchant. Il était heureux.

. . . .

Franz n'avait guère été plus matinal que Petite; sa nuit s'était prolongée jusque par delà le milieu du jour; mais Dieu sait que ses songes n'avaient point ressemblé à ceux de madame de Laurens!

Il avait rêvé joie, plaisir, folie; peut-être,

dans son sommeil, quelque voluptueux souvenir avait amené le nom de Sara sur sa lèvre; mais il n'y avait certes aucune idée de vengeance attachée à ce joli nom, et le sommeil de Franz n'était pas plus tragique que la veille.

De l'amour frais et charmant, une ambition enfantine, de l'or, de la grandeur, des sourires...

Il s'éveilla, heureux comme dans son rêve; il regarda les magnificences nouvelles de son alcôve ; il palpa la soie riche de ses rideaux; il bondit, les pieds nus, sur la noble opulence de son tapis.

Que tout cela était beau! que tout cela était bon! Fi de la mansarde d'hier!

Franz avait-il jamais habité une mansarde? Vraiment, il ne s'en souvenait plus!

Il était fait pour ce luxe brillant ; son élégance allait avec toutes ces richesses; il était là dans son centre, et sa pauvreté passée lui apparaissait comme l'insulte d'un rêve.

Le soleil d'hiver passait à travers le tulle brodé qui drapait les croisées; la lumière ruisselait sur la moquette vierge du tapis et donnait aux couleurs, toutes fraîches, un éclat joyeux; le ciel semblait sourire. Oh! que la vie était belle!

Franz avait le cœur plein ; il était comme oppressé d'allégresse.

Les fameux meubles de Mombro, placés la veille au soir, pendant son absence, dressaient leurs formes élégantes et choisies. Franz allait de chambre en chambre; il s'arrêtait en extase devant quelque groupe charmant de Cumberwoth ou de Pradier; il admirait; il se couchait sur les divans; il sautait follement, prodiguant sa joie étourdie et ne sachant que faire pour user son allègre humeur...

On n'avait pas encore eu le temps de lui procurer un domestique; il était seul dans son vaste appartement; il pouvait s'en donner à cœur joie.

Quand il eut bien fatigué les sofas, bien gambadé sur les tapis, il revint dans sa chambre à coucher et s'assit auprès d'une table de palissandre où il avait jeté en rentrant son gain de la veille, or et billets, pêle-mêle.

Il croisa sur sa poitrine les revers de satin d'une splendide robe de chambre, et se prit à contempler son trésor.

Ce fut au premier moment une ardeur fiévreuse; il alignait les piles de louis avec soin et symétrie: il supputait, comme un caissier minutieux qui veut faire sa balance du soir.

Mais, à moitié de compte, une idée soudaine traversa sa cervelle éventée; le calcul ne lui allait plus; il donna un grand coup de poing sur la table, et les piles, alignées symétriquement, se mêlèrent.

Cela redevint un chaos de pièces d'or et de billets de banque qui avait son charme. Le désordre va bien à certaines choses, et le véritable amateur, l'avare, quelque peu artiste dans sa lésine, ne déteste pas ces joyeux fouillis où l'on peut baigner ses mains frémissantes, en produisant un cliquetis aimé...

Mais Franz était loin d'être avare; il jeta sur son trésor un dernier regard, distrait et ennuyé déjà, puis il n'y songea plus.

Il s'enfonça paresseusement dans son fauteuil Pompadour et se prit à rêver.

Toutes ces idées, qui avaient tant fait travailler son cerveau durant la journée de la veille, lui revinrent. Son père, sa famille, son nom, sa fortune; mais, à ces méditations, Franz ne trouvait point d'issue; c'étaient des conjectures, des possibilités, d'enivrants espoirs, parmi lesquels il n'y avait pas une certitude.

Franz était ce matin d'humeur indolente; il rejeta ces réflexions trop laborieuses et se reposa dans la pensée de Denise.

Là, il n'y avait que douceur et joie. Franz était renversé dans sa bergère, les yeux demi-clos, la bouche entr'ouverte; il causait avec ses riants souvenirs de la veille; tout ce qu'il se rappelait de Denise le portait à l'aimer davantage. Il la voyait toujours noble et franche; l'image caressée de la belle jeune fille était au fond de son cœur et gardait une au-

réole de sérénité suave. La veille, Franz aurait voulu peut-être plus de romanesque dans l'entrevue qui avait eu lieu chez Hans Dorn; maintenant, et à son insu, il s'applaudissait; il était heureux de retrouver sans tache le blanc voile de la vierge.

Mais pouvait-elle faillir ou se tromper? Franz tressaillait d'aise et d'orgueil, chaque fois qu'il se disait : « J'ai son amour ! »

Car il la voyait comme une perle unique, et il aurait mis en usage la leçon de duel de Grisier contre quiconque eût voulu prétendre seulement qu'il pouvait exister, en ce monde, une femme comparable à mademoiselle d'Audemer.

Et cette femme l'aimait, lui Franz, non pas seulement depuis que la fortune lui souriait, depuis qu'il était fils de prince, mais dès longtemps; elle l'avait aimé, pauvre, chétif, sans nom!

Sa joie se mêlait de reconnaissance grave et profonde; l'enfant étourdi devenait homme et recueillait sa pensée, qui allait à Dieu comme une prière.

Puis le rire espiègle étincelait soudain dans son œil rallumé; la vive gentillesse de Gertraud venait de se mettre en tiers dans son rêve.

Partout, autour de lui, de gracieuses images! Partout des figures amies!

La sonnette de son appartement, tirée avec une discrétion timide, tinta faiblement; il ne l'entendit pas. On sonna une seconde fois, puis une troisième, puis enfin une clef tourna dans la serrure de la porte d'entrée, et l'on s'introduisit sans son aide.

Franz ne prenait pas garde. Il fallut la voix douce et toute charmante de sa portière pour le tirer de sa méditation.

La brave dame s'arrêta sur le seuil de la chambre à coucher, et, à la vue de l'or étalé sur la table, elle ôta respectueusement ses lunettes.

— Monsieur me pardonnera, dit-elle en saluant avec solennité, si je suis entrée en me servant de ma double clef; mais monsieur n'avait pas entendu la sonnette.

Franz se dressa sur son fauteuil; la portière continua :

— Il n'y a pas à dire, la jeunesse est la jeunesse! Ce ne sont pas les vieux grigous, l'homme et la femme de cinquante ans, ou cinquante-cinq, peut-être soixante, qu'on eus ici pour locataires pendant un bail de trois, six, neuf, qui auraient relevé l'appartement comme ça!... Ah! mais non!... Ça avait de vieux meubles! des commodes, des tables à pieds de serpent, des chaises de paille, des fauteuils d'avant le déluge!

— Vous venez pour le domestique que je vous ai demandé, ma bonne dame? dit Franz.

La portière remit ses lunettes, pour les ôter de nouveau avec déférence.

— C'est joli! reprit-elle en faisant du regard le tour de la chambre, c'est joli! joli! joli! Ah! dame, c'est joli! Tout de même, ça doit sembler drôle à monsieur de se voir là-dedans après avoir été...

La concierge n'acheva pas; son instinct diplomatique l'avertissait que la phrase était éminemment périlleuse.

— Là-haut, à la mansarde? demanda Franz en souriant.

La portière déplia un vaste mouchoir de coton à carreaux rouges et bleus, et se moucha bruyamment pour cacher son trouble.

— Ah! c'est joli! joli! reprit-elle ensuite; ça fait honneur à une maison, d'avoir un premier meublé comme ça, et des équipages qui s'arrêtent à la porte maintenant!

Elle s'interrompit brusquement pour s'écrier :

— Que je suis bête! je l'avais oublié, l'équipage! Et cette dame qui attend!

— Quelle dame? dit Franz vivement.

Les petits yeux de la portière se prirent à cligner d'une façon agréable.

— Une jolie dame, répliqua-t-elle, qui veut absolument parler à monsieur.

— Faites-la monter.

Autrefois, quand Franz était *là-haut*, on lui avait déclaré qu'on ne recevait point de femmes dans la maison, mais cette austérité de concierge ne regardait que la mansarde; la vertu, à Paris, n'est de rigueur que pour les petits loyers.

Au premier étage, on aime assez les mœurs régence; d'une part, ça fait aller le commerce; de l'autre, on ne peut pas dire à un homme qui paye deux mille écus par an, de ces vérités qu'on prodigue aux locataires de cent cinquante francs.

Les convenances s'y opposent.

— Je pensais bien que monsieur recevrait, poursuivit la portière en donnant à ses clignements d'yeux une portée manifestement égrillarde, mais pourtant je n'ai pas voulu me permettre...

— Faites monter, répéta Franz.

La portière salua du torse, de la tête et des lunettes.

Franz n'eut que le temps de nouer une cravate; la portière reparut au bout de quelques secondes, précédant une dame voilée.

— Deux lettres que j'avais oubliées tout à l'heure, dit-elle en les posant sur la table.

Puis elle prit congé bien discrètement.

Franz laissa les deux lettres pour recevoir la belle visiteuse qu'il avait reconnue sous le voile.

C'était madame de Laurens.

XII

L'INVITATION

En entrant, Sara regarda le luxe qui l'entourait avec un étonnement impossible à réprimer. Elle n'était jamais venue chez Franz, mais elle le savait pauvre. Tout à l'heure encore, elle croyait entrer dans quelque indigent cabinet d'étudiant, avec un lit maigre, un secrétaire boiteux, un fauteuil pelé, une carafe et des pipes.

Elle avait même compté sur cela pour l'effet de son entrée; elle avait espéré fasciner, étonner, éblouir.

Elle était trop habile, néanmoins, pour laisser paraître au dehors sa surprise désappointée; quand elle releva son voile, un intérêt tendre et empressé se lisait dans ses yeux.

Franz la conduisit jusqu'au divan, où il s'assit auprès d'elle.

— Vous ne m'attendiez pas? dit-elle.

— J'avoue... commença Franz.

— Vous êtes étonné de me voir

— Je suis surtout heureux.

Sara passa le revers de sa main sur son front.

— Vingt-quatre heures sans un mot de vous, murmura-t-elle, quand je savais que votre vie était en danger! Ah! vous n'avez pas songé à mon inquiétude, Franz.

Franz rougit; il n'y avait pas songé du tout, en effet; et, dans la sincérité de son cœur, il se trouvait bien coupable.

Sara le regardait avec ses grands yeux noirs chargés de tristesse; il ne l'avait jamais vue si belle.

Il balbutia quelques excuses embarrassées.

— Vous n'avez pas besoin de vous justifier, Franz, dit Sara mélancolique; votre excuse, je ne la devine que trop : vous ne m'aimez plus.

— Pouvez-vous penser!...

— Il y a si longtemps que je le crains! Vous êtes un enfant auprès de moi, et, au bout de ces liaisons coupables, il y a toujours du malheur!

Franz était pris à l'improviste. Il n'avait pas assez de sang-froid en ce premier moment pour découvrir la feinte sous le jeu si vrai de Sara; il ne sut faire qu'une chose, protester de sa constance et jurer ses grands dieux qu'il n'avait jamais tant aimé.

Et peut-être ne mentait-il pas tout à fait. Il était jeune, ardent, facile, et Sara, l'enchanteresse, attaquait ce cœur ouvert avec des armes éprouvées.

Quel enfant a résisté jamais à une plainte d'amour ?

Sara, d'ailleurs, avait ici tous les avantages; sa plainte se modulait avec d'autant plus d'art et de charme, qu'elle y pouvait mettre son habileté consommée. Rien ne la préoccupait, en effet, elle n'avait nulle raison de se croire oubliée, et c'était par calcul qu'elle jouait ce rôle d'Ariane.

Bien au contraire; elle pensait que l'amour fougueux et jeune de Franz survivrait à son propre caprice. Elle avait entendu parler vaguement des assiduités de Franz auprès de mademoiselle d'Audemer; mais Sara, faite à tous les triomphes, pouvait-elle craindre une rivale?

Franz était jeune, bon, sincère. Elle avait fouillé jusqu'au fond des secrets de la vie; elle avait rongé jusqu'au noyau ce fruit mystique qui perdit notre mère Ève.

C'était Franz qui devait aimer le dernier.

En calculant ainsi, on arrive juste d'ordinaire, comme avec les quatre règles de l'arithmétique. Petite était sûre de son fait.

Mais l'arithmétique elle-même est sujette à errer, si elle néglige imprudemment un des éléments du calcul. Petite ne tenait pas compte de la possibilité d'un autre amour.

Et cependant le trouble de Franz lui donna tout de suite à penser, car elle était plus habile encore que confiante; elle trouva qu'il se défendait mal; elle douta.

En outre, à mesure qu'elle réfléchissait, cette opulence inattendue qu'elle rencontrait à la place de la pauvreté lui inspirait une inquiétude croissante.

Franz lui avait-il menti depuis des semaines, ou bien cette richesse était-elle toute récente?

Dans l'un et l'autre cas, il y avait là-dessous un mystère, et, quoi qu'il en pût être, il lui semblait de plus en plus urgent d'atteindre son but et d'attirer le jeune homme à cette fête de Geldberg, où l'intrigue aurait son dénouement fatal.

Un travail rapide se fit dans son esprit expert; elle se dit que ce rôle de victime, continué trop longtemps, détournerait l'entretien et pourrait éloigner le résultat; elle changea de batteries, non pas tout de suite, mais en feignant d'être insensiblement persuadée.

— J'ai attendu jusqu'à cette heure, mon pauvre Franz, reprit-elle, et avec quelle impatience! J'espérais toujours un mot de vous! Rien ne venait. Mon Dieu! j'ai bien souffert! Enfin je n'ai pas pu résister davantage; j'ai fait atteler ma voiture et je suis accourue.

— Combien je vous remercie, Sara! dit Franz.

C'était froid. Au lieu de s'échauffer, le jeune homme semblait prendre de la réserve.

Petite l'examina, cherchant à lire sa pensée intime sur son visage.

Cette pensée intime était une subite défiance. Franz venait de se reporter tout à coup à sa dernière entrevue avec madame de Laurens; il se souvenait des paroles pro-

noncées au *Café Anglais*, à la fin du déjeuner. Petite avait soulevé là un coin du voile qui couvrait son cœur, et Franz n'y avait découvert que sécheresse cynique et profonde indifférence.

Au moment où il lui avait annoncé son duel, ces détails lui revenaient maintenant, un bâillement léger avait entr'ouvert la jolie bouche de Petite.

Sans savoir exactement pourquoi, il suspectait la sincérité de son empressement. Il n'avait assurément aucune idée du but poursuivi par madame de Laurens ; mais un instinct secret le poussait à se défier, sinon à feindre.

— Je ne suis pas si coupable que vous le croyez, dit-il reprenant son sang-froid : hier, je me suis rendu à la rue des Prouvaires, afin de vous voir.

— J'y étais et je vous attendais.

— Madame la baronne de Saint-Roch m'a dit que vous n'y étiez pas. Je suis rentré fort tard, espérant toujours que vous pourriez venir. Ce matin, je ne suis pas sorti encore, et ma première visite aurait été pour vous.

Il lui baisa la main avec galanterie.

Petite écoutait, les yeux baissés, ces explications trop précises à son gré ; elle eût voulu de l'émotion, elle ne trouvait que de la courtoisie.

Pour la première fois, depuis qu'elle engageait chaque jour de ces luttes coquettes où jamais la victoire ne l'avait abandonnée, elle eut comme un pressentiment de défaite.

Ses sourcils délicats se contractèrent malgré elle. C'était un enfant qui lui résistait ainsi ! Elle était indignée.

Mais elle eut bientôt honte d'elle-même. Qu'y avait-il, en somme? Elle rougit comme ferait un soldat, vaillant d'ordinaire, qui se sentirait envie de fuir à la première décharge.

— Je me suis trompée, reprit-elle en relevant ses yeux où brillait un sourire, il n'y a pas de votre faute, Franz... Et je suis heureuse de mon erreur! Maintenant que me voilà rassurée sur votre compte, il me reste une prière à vous adresser; car j'avais deux motifs en venant chez vous.

Franz s'inclina et prit la pose d'un homme qui écoute.

— Je venais vous inviter, poursuivit Sara, à la fête champêtre que nous donnons au château de mon père.

Parmi les choses que Franz désirait le plus depuis son entrevue avec Denise, il fallait compter une invitation à la fête de Geldberg ; mais, en ce moment, il y avait au dedans de lui un sentiment hostile à Sara, et qu'il n'aurait point su définir. D'ailleurs, les enfants ont de la coquetterie, presque autant que les femmes.

— Je vous rends grâces, répliqua-t-il du bout des lèvres ; mais...

Il hésita ; il ne savait en vérité que dire.

— Vous ne voulez pas? dit Sara, dont le front se couvrit d'une légère rougeur.

— Belle dame, répliqua Franz en minaudant, je suis flatté, honoré ; je suis reconnaissant...

— Mais vous refusez ?

— Je n'ose dire cela. Je ne sais...

Sara fit un mouvement comme pour se lever, tant il y avait en elle d'impatiente colère : mais elle se contint et réussit à rappeler sur ses traits ce sourire mélancolique qu'elle avait pris au commencement de l'entrevue.

— Autrefois, murmura-t-elle, vous eussiez accueilli bien chèrement cette occasion de me voir.

— Aujourd'hui encore, répondit Franz, veuillez croire que je ne suis point changé ; s'il n'y avait que vous...

Petite attendit une seconde ; puis, comme Franz n'achevait pas, son front s'éclaira ; elle crut deviner.

— Serait-ce rancune de votre part, dit-elle, et me feriez-vous payer les torts que certains membres de la maison de Geldberg ont eus à votre égard?

Franz n'avait pas été si loin que cela ; il ne savait pas bien lui-même les motifs de son refus ; il était un peu comme ces enfants capricieux qui disent non et détournent la tête, tout en étendant la main pour accepter.

Mais ces paroles, prononcées imprudemment, lui ouvrirent un nouvel ordre d'idées ; sa lèvre se pinça en un sourire amer et rancunier.

— J'aurais bien mauvaise grâce à me souvenir de cela, madame, répliqua-t-il ; aux gens pauvre et faibles, on fait tout ce qu'on veut : c'est reçu, vous le savez, dans un certain monde, et j'étais alors si faible et si pauvre !

— Êtes-vous donc riche maintenant ? ne put s'empêcher de murmurer Petite.

Cette question à peine lancée, elle eût voulu la retenir ; mais il n'était plus temps.

Franz s'était levé d'un mouvement involontaire et parcourait sa chambre, livré à d'irritants souvenirs.

— Oui, madame, répondait-il en phrases entrecoupées, je suis riche... je serai plus riche encore... Je suis noble !... et ceux qui ont méprisé mon malheur seraient bien aises, peut-être, de s'associer à ma fortune.

Sans savoir ce qu'il faisait, il prit sur la table les deux lettres apportées par le concierge et les froissa entre ses mains.

Madame de Laurens poussa un gros soupir, qu'elle ménagea de manière à frapper l'oreille de Franz, et pencha sa tête sur sa poitrine.

— Si j'avais su que vous fussiez riche, dit-elle d'un ton profondément blessé, je ne serais pas venue.

Il y avait dans son accent une plainte douce et résignée.

Franz arrêta aussitôt sa promenade et se tourna vers elle ; il crut voir une larme briller sous ses longs cils.

— J'ai tort, s'écria-t-il ; je suis un fou, Sara ; je vous demande pardon ! Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous ! J'irai ! j'irai !

Un mouvement de joie fit bondir le cœur de Petite ; mais elle le contint, comme elle avait contenu sa colère, et rien ne parut sur son visage.

— Vous n'êtes pas un fou, Franz, dit-elle, et je vous remercie du fond du cœur, si c'est pour moi que vous oubliez vos rancunes.

— Pour vous seule, chère.

— L'homme qui vous a insulté vous fera des excuses.

— Le chevalier de Reinhold ? interrompit Franz, retrouvant pour un instant sa veine d'espièglerie. Il est trop vieux, trop ridé, trop fardé, trop chauve, trop rembourré, trop peureux ! je n'en veux pas !

Il s'était rapproché de Petite, et machinalement il rompait le cachet de l'une de ses deux lettres.

— Ce sera comme vous voudrez, reprit Sara ; mais je déteste cet homme pour ce qu'il vous a fait, et j'aurais aimé à l'humilier devant vous. Maintenant que vous avez accepté, Franz, parlons affaires, et prenons

nos mesures. Ce sera une fête considérable; le gros des invités partira dans le courant de la semaine prochaine; mais la famille et les intimes quitteront Paris dimanche ou lundi. Voulez-vous être des nôtres?

Franz ne répondit point. Une fois la lettre décachetée, il avait achevé de l'ouvrir, et ses yeux s'y étaient portés avec distraction. Par un hasard étrange, la lettre parlait de la fête de Geldberg, et annonçait positivement la visite de Sara.

Bien plus, elle prophétisait, en termes précis, la dernière proposition que Sara venait de faire.

Elle était d'une écriture inconnue à Franz, et, dans ce premier moment, il n'y découvrit point de signature.

Voici ce que disait cette lettre :

« Une personne qui a ses raisons pour porter à M. Franz un intérêt sérieux croit devoir le prévenir qu'une invitation lui sera prochainement adressée pour assister à la grande fête que les banquiers Geldberg, Reinhold et compagnie doivent donner à leur château d'Allemagne.

« Il n'y a aucun inconvénient pour M. Franz à accepter cette invitation; mais on doit le prier, en outre, d'anticiper sur le départ commun et de quitter Paris avec la famille de Geldberg. Là est le danger, c'est un danger de mort! »

La phrase et la page finissaient ensemble à ce mot.

Franz froissa la lettre et la mit dans sa poche.

Sa tête se pencha sur sa poitrine; cette bizarre concordance des paroles de la lettre avec celles de Petite le plongeait dans un inexprimable étonnement.

— Eh bien? dit Sara.

La volonté de Franz était de refuser, mais il ne répondit point encore.

Il rêvait. Dans sa rêverie, il ouvrit la seconde lettre comme il avait ouvert la première.

— Vous choisissez un singulier moment, murmura Petite en souriant, pour dépouiller votre correspondance.

Franz n'entendait pas. Il jeta les yeux sur la seconde lettre, qui contenait seulement deux lignes d'une écriture fine et mignonne.

A peine eut-il parcouru ces deux lignes que sa physionomie changea; sa joue se couvrit de rougeur.

— Eh bien? répéta Sara, j'attends votre réponse, Franz...

Et comme le jeune homme hésitait encore, elle ajouta :

— Je vous demande si vous voulez...

— J'ai entendu, j'ai entendu! interrompit Franz précipitamment; j'accepte et je vous rends mille grâces. J'irai, oh! j'irai!

Il y avait dix minutes que madame de Laurens était partie.

Franz restait seul; il tenait à la main la seconde lettre ouverte, et ses yeux semblaient ne point pouvoir s'en détacher.

Deux ou trois fois, depuis la sortie de Petite, il avait approché le papier de ses lèvres pour le baiser tendrement. La lettre ne parlait pourtant point d'amour; elle ne contenait qu'une seule phrase ainsi conçue :

« D... d'A... prévient M. Franz que son départ de Paris est avancé de quelques jours; elle se rendra en Allemagne avec la famille de Geldberg. »

— Moi aussi! murmura Franz. Comme tout s'arrange pour moi dans cette bienheureuse semaine!... J'irai, je la verrai... Puisse la fête durer bien longtemps!...



Il entrevit une femme à la taille élégante et fine qui disparaissait. (Page 156, col. 1.)

Il resta encore deux ou trois minutes pensifs et perdu dans sa méditation joyeuse, puis un nuage vint à son front.

— Mais cette autre lettre!... pensa-t-il; que veut dire cet avis menaçant; et qui donc peut m'écrire ainsi?

Il chercha la lettre sur la table et sur le divan où il s'était assis auprès de Petite; il finit par la trouver froissée et changée en informe chiffon dans la poche de sa robe de chambre.

Il la déplia; il la relut lentement et avec attention.

C'était étrange, étrange! La lettre disait tout! et la menace qu'elle contenait empruntait à la vérité des autres assertions une importance réelle.

Mais de qui venait-elle?

Après avoir relu, Franz regarda l'adresse, ce qui ne lui apprit rien. Comme le sens était fini au bas de la première page, Franz ne s'était point avisé de chercher plus loin.

En ce moment, et purement au hasard, il tourna la feuille.

Une exclamation s'échappa de ses lèvres.

La lettre n'était pas achevée. Elle contenait encore plusieurs lignes suivies d'une signature.

Franz lut avidement; la lettre disait:

« M. Franz sera porté peut-être à mépriser cet avis, parce qu'il est brave et amoureux du danger; mais le danger. ici, n'est pas seulement pour lui ; mademoiselle D... d'A... fait partie des invités qui doivent partir avec les Geldberg; elle partagerait le péril et ce serait sur sa tête que retomberait l'imprudence de M. Franz. »

— Il sait tout!... murmura ce dernier avec stupéfaction.

Le hasard semblait se charger de prouver une à une toutes les assertions de l'écrivain anonyme. Il annonçait la visite de madame de Laurens, madame de Laurens était venue; il prédisait l'invitation, l'invitation avait été faite pour ainsi dire dans les termes mêmes de sa lettre ; il parlait enfin de mademoiselle d'Audemer, et Denise venait elle-même certifier son dire en quelque sorte et lui donner un dernier certificat de sincérité.

Mais, si bizarres et si inexplicables qu'elles fussent, ces coïncidences ne causaient pas seules la surprise profonde de Franz. C'est à peine s'il s'en rendait compte en ce moment.

Il hésitait; il ne savait plus ce qu'il devait faire par rapport à ce voyage ; mais son irrésolution n'était point réfléchie. Il n'y avait en son esprit que confusion et trouble ; il ne pensait pas.

Ses yeux, grands ouverts, restaient cloués à la signature de la lettre.

Ce n'était pas un nom. C'étaient deux mots qui résumaient pour lui toutes les émotions des jours précédents, deux mots qui le fascinaient, qui faisaient battre ses tempes, qui le ramenaient au plein milieu de cet impénétrable mystère dont s'enveloppait son avenir.

La lettre était signée :

LE CAVALIER ALLEMAND.

XIII

TROIS AMBASSADEURS

Les choses de la vie ordinaire se présentent parfois sous des aspects quasi surnaturels. Il suffit de deux ou trois hasards, combinés de certaine sorte, pour donner aux hommes ou aux événements des apparences fantastiques.

M. le baron de Rodach — le cavalier allemand — prenait dans les souvenirs de Franz, et surtout dans ceux de la jolie Gertraud, qui ne savait rien que par Franz, des proportions tout à fait merveilleuses.

Franz repoussait cette impression de tout le scepticisme de son éducation parisienne; Gertraud, au contraire, laissait travailler, avec une terreur mêlée de charme, son imagination allemande. Elle ajoutait à la bizarre histoire de Franz ; elle complétait la légende ; elle la teignait de ces nuances vagues qui forment comme un voile à travers lequel la poésie germanique nous montre ses nocturnes fantaisies. Elle passait du monde des vivants dans cet autre monde, rempli d'êtres surhumains que ne savent point arrêter les obstacles de la vie, qui peuvent tout, et dont l'histoire mystérieuse est écrite dans les vieilles ballades.

Franz n'allait pas si loin que cela ; mais, à l'idée du cavalier allemand, il ne pouvait pas se défendre toujours d'une superstitieuse émotion. C'était de l'espoir et c'était de l'effroi.

La plupart du temps, il se moquait de lui-même et souriait avec dédain, en prenant la conscience de sa faiblesse ; mais l'idée revenait, tenace, et le philosophe se mettait à rêver miracles, tout comme la petite fille du marchand d'habits.

C'est qu'aussi ce cavalier allemand était un personnage bien étrange! Il s'était montré à Franz, toujours, sous des couleurs si ex-

traordinaires et si imprévues! Encore Franz ne savait-il pas tout sur son compte.

S'il avait pu entendre ce que l'ordre logique de ce récit va nous forcer de dire en peu de mots au lecteur, sa philosophie eût sauté pour le coup comme le bouchon d'une bouteille de champagne. Si invraisemblable que puisse paraître l'aventure, il en savait trop long pour ne pas y croire, et ce qu'il avait vu au bal Favart devait suffire grandement à lui donner la foi. D'un autre côté, pourtant, la chose était manifestement impossible, et, pour l'admettre, il fallait s'appuyer tout de suite sur un diabolique et occulte pouvoir.

Quant à la petite Gertraud, aux premiers mots de notre histoire, elle eût ouvert tout grands ses beaux yeux pleins de naïveté crédule, et n'eût point trouvé sur sa lèvre un autre nom que celui de Satan.

Voici, du reste, le fait dont nous parlons. Quarante-huit heures s'étaient écoulées; on était au jeudi 8 février. M. le baron de Rodach s'était engagé solennellement à voir, ce jour-là même, avant l'heure de midi, madame de Laurens à Paris, meinherr Van Praët à Amsterdam, et le seigneur Yanos Georgyi à Londres.

Promettre, c'était déjà beaucoup ; mais tenir...

C'était là un tour que Fabricius Van Praët lui-même, au temps où il était physicien aéronaute, n'aurait pas osé annoncer à son public.

C'était très-fort : cela mettait bien bas les chemins de fer, les pigeons voyageurs, les ballons à roues et même le télégraphe; tranchons le mot : c'était absurde ou magique.

Or, de notre temps, la magie ne sait plus guère escamoter que des muscades. Elle travaille en plein vent, avec des gobelets et pour un sou; la science, à cet égard, loin de progresser, a fait des pas en arrière, et nos sorciers modernes ne sont assurément pas de la force de ceux de Pharaon, qui changeaient les chameaux en grenouilles.

Quoi qu'il en soit, M. le baron de Rodach tint sa triple promesse.

A midi, le 8 février, le groom du madgyar Yanos, le serviteur hollandais du bon Fabricius Van Praët, et le valet de madame de Laurens annoncèrent, à quelques minutes d'intervalle, chez leurs maîtres respectifs : « M. le baron de Rodach! »

Et M. le baron entra de fort bonne grâce, sans laisser derrière lui la moindre odeur de soufre.

Tout commentaire, ici, serait puéril, toute explication impossible ; nous énonçons le fait purement et simplement.

Il est une chose pourtant que nous devons dire. Dans ces trois diverses visites, M. le baron de Rodach, qu'il fût ou non un être en dehors des conditions ordinaires de l'humanité, avait su donner à son visage trois nuances d'expression tant soit peu différentes : on eût dit qu'il s'était composé une physionomie pour chacun de ses hôtes. A Paris, dans le salon coquet de madame de Laurens, il était grave, courtois et froid. A Amsterdam, dans la maison cossue, reluisante, savonnée du digne Hollandais, il avait pris un peu l'air épais et apathique d'un citoyen des Pays-Bas. Il ne pouvait point perdre sa beauté noble; mais il la baissait d'un cran, pour ainsi dire ; il semblait employer, à l'égard de ses traits, ce procédé ingénieux dont usent certaines lorettes économes pour leur coiffure, coiffure unique, mais à plusieurs fins : chapeau splendide, où l'on voit se balancer un gracieux bouquet de plumes quand le thermomètre amoureux est aux équipages, chapeau modeste dont le panache tombe humblement dès que ces dames sont réduites au rôle d'infanterie.

Le baron, dans ce pays de pipes et de bière, sentait la drèche et le tabac

A Londres, au contraire, auprès du belliqueux madgyar, il vous avait une mine fanfaronne à briser les vitres rien qu'en les regardant; mais, en même temps que sa

moustache se redressait plus fière, on voyait dans son œil plus de jeunesse vive et plus de gaieté; un physionomiste l'eût taxé pour étourdi, coureur de femmes et prompt à mettre flamberge au vent.

De ces trois qualités, la seconde se fit jour dès l'entrée du baron de Rodach dans l'antichambre du seigneur Yanos. Comme il passait le seuil, il entrevit une femme à la taille élégante et fine qui disparaissait par une porte latérale.

Il ne la vit qu'une seconde; mais soit qu'il la reconnût, soit qu'il eût pour coutume de lancer au hasard ses galanteries banales, il trouva le temps de lui envoyer un baiser.

C'était un charmant cavalier; la dame, de son côté, trouva le temps de sourire.

A part les détails, la conduite de M. de Rodach fut, du reste, la même à Londres, à Paris et à Amsterdam; partout il demanda des entretiens particuliers qui lui furent partout accordés.

A la fin de son entrevue avec madame de Laurens, celle-ci monta en voiture, la colère et la frayeur peintes sur le visage; elle se fit conduire au Temple, où elle requit Batailleur d'abandonner sa place au beau milieu de la journée, pour avoir avec elle une conférence importante.

Dans la maison de Fabricius Van Praët et dans celle du madgyar Yanos, tout fut confusion et trouble après la sortie de M. le baron; Van Praët, d'ordinaire si tranquille, semblait furieux; le madgyar était comme stupéfié par la rage.

Ils avaient éprouvé tous les deux, faut-il croire, quelque chose de semblable, car leur conduite fut pareille : ils firent à la hâte des préparatifs de voyage. . . . .
. . . .

Le surlendemain était ce samedi, jour d'échéance dont il a été question plusieurs fois dans cette histoire, et que la maison de Geldberg redoutait dès longtemps comme un moment de crise capitale.

Les bureaux s'étaient remplis dès le matin, et tous les employés, depuis le plus élevé en grade jusqu'au plus infime, avaient fait preuve d'une exactitude scrupuleuse.

Tout le monde était à son poste. D'ordinaire, la tenue des commis de Geldberg était excellente et faisait proverbe dans le haut commerce parisien; mais, aujourd'hui, c'était de l'élégance et du luxe. Vous eussiez cru que le boulevard de Gand, dépeuplé de ses lions historiques, s'était démis en faveur des bureaux de la rue de la Ville-l'Évêque.

Les bottes vernies étincelaient; les plumes de fer étaient tenues par des mains frais gantées; les habits noirs séparaient leurs basques doublées de satin sur le cuir des tabourets.

Ces messieurs semblaient s'être donné le mot; on ne voyait que pantalons collants et gilets habillés; c'était à peine si deux ou trois cravates de fantaisie faisaient tache parmi la radieuse uniformité des cravates blanches.

On dit que, sous l'ancien régime, les officiers de notre marine se faisaient coiffer pendant le branle-bas de combat, et n'arrivaient jamais à leur poste de bataille qu'après avoir pris le temps de revêtir leur plus brillant costume.

C'était la coquetterie de la bravoure; ils traitaient le danger comme le plaisir; ils faisaient une héroïque confusion entre la bataille et le bal.

Peut-être, abstraction faite de l'héroïsme, les employés de Geldberg étaient-ils mus par un sentiment analogue.

Rien ne transpirait au dehors touchant l'état de crise où se trouvait la maison; le crédit de Geldberg, Reinhold et Compagnie restait toujours le même; mais il en est du commerce comme de la vie : bien longtemps avant que la maladie ait mis ses traces funestes sur le visage, le corps éprouve des angoisses sourdes, et, par le canal de chaque veine, des avertissements arrivent aux membres extrêmes.

De vagues rumeurs avaient circulé dans les bureaux de Geldberg. D'où ces bruits viennent d'abord, on ne sait, mais ils viennent.

Ils se glissent, ils rampent. Ce n'est rien de précis; des demi-mots, des choses qui n'ont point de sens.

Et l'effroi vient après. La maison tout entière a comme un frémissement inexplicable; on dirait d'un homme en santé qu'un rêve a menacé de mourir.

Personne n'avait formulé cette idée, que Geldberg, Reinhold et Compagnie allaient suspendre leurs payements, le 10 février 1844, après quinze ans d'existence, et à la veille de soumissionner l'un des plus importants de nos chemins de fer; et pourtant, telle était dans les bureaux la croyance commune.

On ne savait pas pourquoi cette croyance existait; il n'y avait dans les bureaux qu'un seul homme à même de lui donner une assiette logique, et cet homme, le caissier Moreau, était discret comme un bloc de marbre.

Il n'avait point parlé.

Mais, encore une fois, ces rumeurs arrivent on ne sait comment; les nouvelles de malheur sortent de terre, et il se glisse dans l'air une voix mystérieuse qui vous les murmure à l'oreille.

Il y avait quelque chose de solennel dans l'aspect des bureaux de Geldberg. Toute agonie a sa grandeur. Les employés se tenaient graves et tristes devant leur pupitre, dans l'attente d'un événement prévu; les salles étaient silencieuses; c'est à peine si quelques paroles brèves et timides étaient échangées, à voix basse, entre voisins.

Chaque fois qu'un nouveau venu se présentait à la caisse, il y avait un moment d'anxiété terrible ; puis l'espoir revenait, parce que la caisse faisait droit, comme d'ordinaire. à toutes les demandes.

La journée avançait; aucune catastrophe n'était survenue, et l'inquiétude commune aurait peut-être pris fin, si quelqu'un des chefs de la maison se fût montré dans les bureaux.

Mais, ce jour-là, justement, ils étaient tous les trois invisibles.

On commençait à dire bien bas que, peut-être, ils étaient partis d'avance.

Ceci se trouvait être une erreur. Les trois associés étaient réunis, depuis le matin, dans la chambre du conseil.

Ces inquiétudes que leurs employés avaient éprouvées vaguement et sans trop savoir, ils les avaient ressenties eux-mêmes de première main, comme on peut le croire.

Les premières heures de la réunion avaient été tristes et mornes; le bruit de la porte de la caisse, qui était située au-dessous d'eux, et qu'ils entendaient s'ouvrir et se refermer de minute en minute, retentissait jusqu'au fond de leurs cœurs.

Et, à mesure que les heures passaient, ils ne se rassuraient point; leur fièvre augmentait, loin de diminuer. Ils regardaient tour à tour le cadran de la riche pendule; puis leurs yeux se baissaient désespérés.

Ils n'échangeaient pas une parole; un silence profond régnait dans la chambre du conseil.

C'est qu'il leur était bien impossible de se communiquer leurs pensées; ils avaient essayé de se trahir l'un l'autre, et il n'y avait de commun entre eux que la perfidie et l'aversion.

Chacun d'eux avait des transes pareilles, mais qui lui étaient propres et ne se rapportaient point au bien de l'association. Ce qui les terrassait, ce n'était pas tant la catastrophe attendue que le silence de l'homme qui avait promis à chacun d'eux de lui donner des armes contre ses associés.

Ils attendaient une réponse du baron de Rodach ou le baron de Rodach en personne.

Mais rien ! l'heure du courrier était passée.

Rien.

Comme ils commençaient à désespérer tout à fait, le valet Klaus entra dans la chambre. Il tenait trois lettres à la main.

Reinhold, Abel et Mira lui-même ne purent réprimer la fièvre de leur impatience. Ils se levèrent tous à la fois et demandèrent ensemble :

— Est-ce pour moi?

La réponse fut favorable pour tout le monde : il y avait une lettre pour le docteur José Mira, une lettre pour M. Abel de Geldberg, une lettre pour le chevalier de Reinhold.

Une de ces lettres venait de Paris, une autre d'Amsterdam, une autre enfin de Londres.

Dans le premier moment, les trois associés ne songèrent qu'à déchirer les enveloppes et à lire précipitamment. Ils ne remarquèrent point que les lettres étaient toutes semblables, sauf les timbres de poste, et que, très-évidemment, la même main les avait écrites toutes les trois.

Quand ils eurent achevé la lecture, leur premier soin fut de serrer la missive reçue. Ils avaient rompu les cachets ensemble, ensemble ils avaient lu, ensemble encore ils mettaient les lettres pliées dans leur poche.

On eût dit qu'ils faisaient l'exercice.

Chacun d'eux, après avoir mis sa lettre en lieu sûr, fut pris par l'envie de surprendre le secret de ses voisins.

Et, comme cette pensée leur vint à tous les trois en même temps, leurs regards rapides et sournois se choquèrent.

Ils se connaissaient; nul d'entre eux ne fut sans deviner le désir charitable de ses compagnons. Ils ne furent ni déconcertés, ni surpris.

Ce trio de lettres avait apporté chez eux un changement notable. Jusqu'à l'arrivée de Klaus, ils avaient été tristes et découragés; maintenant, un joyeux et bon vent semblait avoir soufflé sur leurs fronts. Reinhold avait recouvré son air avantageux et fanfaron; le visage fade du jeune M. Abel rayonnait de contentement et de fatuité; le docteur lui-même avait déridé ses gros sourcils, et n'avait plus l'air sinistre qu'à moitié.

Ils se regardèrent en silence durant quelques secondes; puis le chevalier de Reinhold, en sa qualité d'homme expansif et franc, se chargea de rompre la glace; il se frotta les mains de tout son cœur.

— Allons! dit-il en montrant du doigt la pendule qui marquait trois heures passées, dans une heure la caisse fermera, et nous l'aurons échappé belle!

— Bah! dit le jeune M. de Geldberg; échappé belle! Comment l'entendez-vous?

Il avait eu grand'peur, mais il ne s'en souvenait plus.

— J'entends, répliqua Reinhold avec suffisance, que, sans moi, les payements de la maison seraient vraisemblablement suspendus à l'heure qu'il est.

Abel haussa les épaules.

— Bah! fit-il encore; pour ma part, je n'ai rien craint du madgyar Yanos. Le vrai danger était du côté de Van Praët, qui est un homme d'argent; et, si la maison était véritablement menacée, c'est moi qui lui ai servi de bouclier.

— Mon jeune ami, répliqua Reinhold avec un salut ironique, je n'attendais pas moins de votre modestie éclairée.

La discussion allait s'échauffer.

— Modérez-vous, messieurs! dit le docteur; le temps passe, il est vrai; mais, jusqu'au coup de quatre heures, bien des choses peuvent arriver!

— Nous sommes gardés du côté du madgyar! s'écria Reinhold.

— En êtes-vous bien sûr?

— Parfaitement sûr.

— Et nous n'avons rien à craindre de meinherr Van Praët, prononça fièrement Abel.

— C'est une chose certaine? demanda le docteur.

— Parbleu!

Mira les regardait l'un après l'autre; il y avait un peu d'étonnement sur son visage immobile.

— Ah çà! dit-il cachant un mouvement de curiosité sous son air grave et chagrin, comment avez-vous fait votre compte, puisque vous n'avez quitté Paris ni l'un ni l'autre?

— On a ses petites ressources, répliqua Reinhold en se faisant valoir.

— Les proverbes sont des sots, ajouta le jeune M. de Geldberg, et le plus sot de tous est celui qui recommande de faire soi-même ses propres affaires, quand on a un bon ambassadeur.

— Ah! interrompit Mira, vous avez traité avec Van Praët par ambassadeur?

La figure du jeune banquier peignait la plus magnifique satisfaction de soi-même. Il se contenta de s'incliner en signe d'affirmation.

— Et vous aussi? demanda encore Mira en s'adressant à Reinhold.

— Comme vous dites, répliqua le chevalier, et j'ai peine à croire que l'ambassadeur de notre jeune ami puisse aller seulement à la cheville du mien.

— Si je vous le nommais!... commença vivement Abel.

Mais il se retint et prit un grand air de discrétion affectée.

— Je me tais, reprit-il en se pinçant la lèvre; j'ajoute seulement que votre fameux intermédiaire et vous, monsieur le chevalier, vous avez enfoncé une porte ouverte.

— J'aurais voulu vous y voir, répliqua Reinhold, dont la figure épanouie se rembrunit pour un instant, rien qu'à l'idée d'affronter le madgyar en colère.

— Peuh! fit Abel, s'il ne s'était agi que de mettre à la raison ce vieux traîneur de sabre, je ne m'en serais fié à personne qu'à moi.

— Cela vous eût donné en effet, mon jeune ami, répliqua Reinhold aigre-doux, l'occasion de prouver, au moins une fois, ce que vous affirmez trop souvent, à savoir, que vous êtes très-brave.

Abel rougit jusqu'à la racine des cheveux. Ce mot le piquait d'autant plus au vif, qu'il lui manquait réellement une demi-douzaine de duels pour être un parfait sporting-gentleman.

— Monsieur! s'écria-t-il, l'œil en feu et la langue embarrassée, si je croyais que vous avez voulu m'insulter!...

— La paix! la paix! interrompit le grave docteur; vous avez tous les deux bien mérité de la maison, au même degré; car, dans l'état présent de la caisse, il eût été impossible de faire droit à l'une ou l'autre des deux créances. Vous avez agi habilement, et je vous en remercie pour ce qui me regarde. Mais je crois avoir mieux fait que vous encore.

— Ah bah! s'écrièrent en même temps Reinhold et Abel.

— Vous allez en juger, reprit Mira; grâce à vous, la maison est sauvée pour aujourd'hui; mais demain?

— A chaque jour sa besogne, voulut dire le chevalier.

— Permettez, interrompit le docteur, les lieux communs n'ont jamais mis dans une

caisse le quart d'un petit écu. Pour vivre, il faut des fonds, et vos négociations, si habiles qu'elles puisent être, ne nous ont pas donné un centime.

— Avez-vous donc trouvé de l'argent? demanda Reinhold.

— Nous toucherons cent mille écus demain, répondit le docteur.

Les deux autres associés relevèrent la tête, et l'indifférence dédaigneuse qui était sur leurs visages fit place à un plaisir avide.

— En vérité? murmura le chevalier.

— Cent mille écus? dit le jeune M. Abel.

— Cent mille écus, répéta gravement Mira.

— Et par quelle voie?

Mira baissa le ton involontairement et prononça le nom de madame de Laurens.

Reinhold et Abel, qui ne songeaient plus à leur dispute, se prirent à rire en même temps et d'excellent cœur.

Cette idée des cent mille écus achevait de les mettre en belle humeur.

— A vous la pomme, docteur! s'écria Reinhold; il y a entre votre besogne et la notre toute la distance du négatif au positif. Mais comment diable avez-vous osé?

— Oui, interrompit Abel, vous n'êtes pas très-vaillant, d'habitude, vis-à-vis de ma bien-aimée sœur.

Mira eut presque un sourire.

— Ah çà! mes chers messieurs, dit-il, pensez-vous donc avoir le monopole des ambassadeurs?

— C'est juste! s'écria le jeune de Geldberg.

— Décidément, ajouta Reinhold, vive la diplomatie!

Ils se donnèrent tous la main, et, pour la première fois peut-être, ce fut sans arrière-pensée : l'enthousiasme du moment gagnait jusqu'au docteur.

— Nous sommes sauvés! dit-il, bien sauvés! et cette catastrophe évitée n'aura servi qu'à nous donner de la prudence... Maintenant, quelques mots, je vous prie, sur nos deux grandes affaires.

— La fête et le railway! s'écria Reinhold; la fête marche, et je me suis procuré, hier soir, dans un cabaret du Temple, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Mira, quatre invités qui feront merveille.

Le regard du docteur fit une question muette.

Reinhold cligna de l'œil d'un air d'intelligence.

Le jeune M. Abel ne vit point ce manége; il avait quitté sa place et remuait des papiers sur le bureau.

— Quant au chemin de fer, dit-il de loin, ça marche à pleine vapeur.

Abel s'arrêta un peu pour rire tout seul de sa spirituelle plaisanterie, et reprit en brandissant un paquet de lettres :

— Dix mille demandes d'actions depuis lundi ! avant qu'il ait été fait pour un sou de publicité ! C'est merveilleux !

— Dans huit jours, ajouta Reinhold, nous aurons deux fois le capital !

— Nous l'aurons dix fois dans un mois! riposta le jeune Geldberg.

— Et, à notre retour du château, reprit le chevalier, nos actions se feront à deux cent cinquante francs de prime!

Les yeux du docteur brillaient; l'allégresse était peinte sur les visages enflammés des deux autres associés.

Quatre heures sonnèrent à la pendule. Ils se levèrent tous les trois d'un commun mouvement : c'était l'heure où la caisse fermait.

Jusqu'à cet instant, une vague frayeur était restée parmi leur joie.

— C'est fini ! s'écria le docteur avec une



On entendait une voix de tonnerre qui ordonnait au valet d'ouvrir. (Page 161, col. 2.)

sorte de recueillement; il y a une muraille entre notre passé et notre avenir! le sort lui-même ne peut plus rien contre la maison de Geldberg.

Avant que les deux autres associés pussent répondre, et comme le dernier coup de quatre heures sonnait, il se fit un bruit soudain dans l'antichambre.

En même temps, on frappa rudement à la petite porte donnant sur l'escalier privé par où le caissier Moreau entrait dans la pièce voisine de la chambre du conseil.

Cette porte avait été fermée en dedans pour éviter les importunités inutiles; les associés en effet, faisant trêve à leurs habitudes de déprédations égoïstes pour ce jour de crise suprême, avaient déposé, le matin, dans la caisse, d'un commun accord, toutes leurs ressources personnelles. Ils n'avaient plus rien en cas de malheur.

Le sourire se glaça sur les lèvres du Portugais. Abel et Mira restèrent bouche béante et les yeux effrayés.

Le bruit redoublait dans l'antichambre. On entendait une voix de tonnerre qui ordonnait aux valets d'ouvrir.

Reinhold devint pâle comme un mort au son de cette voix.

Quand elle se taisait, un organe doux et débonnaire se faisait ouïr à son tour. C'était alors Abel qui ouvrait de grands yeux stupéfaits.

Enfin derrière la petite porte du caissier, une troisième voix s'élevait, une voix de femme inquiète et courroucée, qui prononçait distinctement le nom du docteur José Mira.

Les trois associés restaient immobiles auprès de la cheminée, et ressemblaient à des hommes frappés de la foudre.

XIV

HOTES QU'ON N'ATTEND PAS

Les trois associés restaient immobiles. Abel et Reinhold avaient leurs regards fixés sur la porte principale; Mira jetait les siens à la dérobée vers la petite pièce où M. le baron de Rodach avait surpris, quelque jours auparavant, le caissier Moreau en conférence secrète avec ses patrons.

Le bruit redoublait dans l'antichambre. Il y avait là une de ces voix fortes et tonnantes, dont l'éclat blesse l'oreille comme le son rapproché du cor.

On menaçait, on blasphémait. Le domestique de garde se défendait timidement, et son accent exprimait à chaque instant plus de terreur.

On frappait, en même temps, à coups redoublés, à la petite porte donnant sur l'escalier de la caisse.

Abel et Reinhold se regardèrent.

— Reconnaissez-vous cette voix ? murmura le jeune de Geldberg.

Les dents du chevalier claquèrent; il ne trouva point la force de répondre.

— Ouvrez! criait-on dans l'escalier de la caisse; monsieur le docteur, je sais que vous êtes là, et je vous ordonne d'ouvrir!

— C'est ma sœur! grommela le jeune M. Abel; on peut la laisser hurler et cogner à sa guise.

L'avis pouvait être sage; mais le docteur était incapable de le suivre. Une force irrésistible et mystérieuse semblait peser sur sa volonté; chaque fois que son nom prononcé arrivait jusqu'à son oreille, on le voyait reculer imperceptiblement et se rapprocher, malgré lui, de la chambre voisine. Quelque chose l'attirait de ce côté; il avait beau faire, toute résistance était vaine : il fallait se rendre et obéir.

Le timbre de la pendule, qui venait de sonner quatre heures, vibrait encore faiblement dans la chambre silencieuse. Il n'y avait pas un quart de minute que les visages des trois associés s'épanouissaient illuminés par une joie enthousiaste. De cette joie, il ne restait plus rien.

La foudre était tombée au milieu de cette allégresse. Ils étaient là comme on se représente Balthasar, l'œil fixé sur la menace divine qui vint glacer l'ivresse de sa dernière orgie.

Abel et le chevalier n'avaient point bougé; mais le docteur, cédant à l'effort mystérieux qui l'entraînait vers l'endroit d'où partait cette voix de femme impatiente et irritée, avait déjà traversé à son insu presque toute la largeur de la chambre du conseil.

— Ouvrez! ouvrez donc! criait Sara en meurtrissant son petit poing contre le bois de la porte.

Le docteur hésita un instant encore, puis il fit un geste d'insouciance désespérée, et franchit le seuil.

Un choc violent ébranlait à ce moment le battant sculpté de la porte principale.

— C'est lui ! oh ! c'est bien lui ! soupira

le chevalier, dont les yeux battaient et cachaient leurs prunelles, comme ceux d'une femmelette en pâmoison.

— Et il n'est pas seul! ajouta le jeune M. Abel.

Ce dernier, grâce à sa nature lente et inerte, subissait moins vivement les brusques effets de cette terreur imprévue; il avait, d'ailleurs, affaire à moins forte partie.

— Je crois que le mieux serait d'ouvrir, reprit-il.

— Non! non! s'écria Reinhold affolé; la porte est bonne; peut-être qu'ils ne pourront pas l'enfoncer!

Il était si aveuglé par la frayeur, que l'idée de fuir ne lui venait même pas.

Il restait là, frappé, anéanti; ses jambes pliaient sous le poids de son corps.

Un second coup, lancé à l'extérieur, et plus vigoureux que le premier, déjoignit les battants de la porte; un troisième fit sauter le pène hors de la serrure.

Trois hommes apparurent sur le seuil; l'un d'eux, qui avait le dos tourné, portait la livrée de Geldberg et s'obstinait à défendre l'entrée.

Il fut terrassé en un clin d'œil; les deux autres entrèrent.

Ceux-ci formaient entre eux un contraste complet: le premier pouvait avoir cinquante ans; c'était un personnage de grande taille et d'apparence athlétique; une redingote à la hongroise, qui serrait son torse étroitement, faisait ressortir la forte carrure de sa poitrine; il était coiffé d'un calpak de fourrure, orné de revers pourpres, d'où s'échappaient les boucles abondantes d'une chevelure noire où brillaient çà et là quelques poils argentés.

Sa moustache, large et recourbée, était noire comme le jais.

Ceux qui avaient fréquenté le Magyare Yanos Georgyi durant son séjour en Allemagne l'auraient reconnu d'un coup d'œil. Ces vingt ans écoulés n'avaient point opéré chez lui ce changement absolu que l'homme subit d'ordinaire dans un si long espace de temps. Sa riche taille n'avait point fléchi; son œil n'avait rien perdu de son éclat farouche, et il savait porter haut, toujours, l'orgueilleuse beauté de son visage.

Mais, s'il n'avait rien perdu, en revanche il n'avait rien gagné; l'élément intellectuel manquait toujours à cette fière statue; il y avait là tout juste de quoi faire un soldat.

Son compagnon était un vieillard gros, court, rond, fleuri, pourvu d'un menton quadruple et d'un ventre parfaitement hémisphérique; il avait peu de cheveux, et ces cheveux, d'une éclatante blancheur, se plantaient sur son crâne rouge.

Sa joue brillait de santé; un contentement placide était dans son sourire; ses yeux caressaient tout ce qu'ils regardaient: sa petite bouche rose semblait taillée adroitement dans une grosse cerise.

Tel était maître Fabricius Van Praët, ex-physicien aéronaute, à l'âge respectable de soixante-sept ans.

Autant il y avait de colère et de hautaine menace sur la figure du Magyare, autant il y avait de courtoisie débonnaire sur l'excellent visage de meinherr Van Praët.

Nous l'avons dit, ces deux hommes formaient entre eux un contraste absolu. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce n'était pas l'honnête Van Praët qui avait enfoncé la porte et terrassé le valet de Geldberg.

Ce fut lui, par exemple, qui, une fois entré dans la chambre du conseil, prit la précaution de refermer cette porte et d'y mettre un prudent verrou.

Le Magyare était déjà devant la cheminée et posait sa large main sur l'épaule de Reinhold atterré.

— Mes traites!... dit-il en faisant un effort évident pour se contenir.

Le chevalier balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Mes traites! répéta Yanos, dont la voix devenait sourde et qui avait au front de grosses veines gonflées.

En prononçant ces deux derniers mots, sa main se ferma sur l'épaule de Reinhold, qui poussa un douloureux soupir.

Le malheureux chevalier était plus mort que vif : le danger qu'il avait couru la veille aux *Quatre Fils Aymon* n'était rien auprès de cette terrible aventure. Il n'avait pas une goutte de sang dans les veines, et croyait, pour le coup, être à sa dernière heure.

Le bon Van Praët vint donner un peu de répit à son agonie.

— Allons, Yanos, mon fils, dit-il en traversant la chambre à petits pas précipités, ne cassons pas comme ça les vitres du premier coup, croyez-moi! Depuis soixante ans et plus, je traite toutes les affaires, indistinctement, par la douceur, et je m'en suis toujours bien trouvé.

Le Magyare lâcha l'épaule de Reinhold, qui, n'étant plus soutenu, se laissa choir sur un fauteuil.

Il allait mieux. Nous parlons ainsi, parce que la peur était chez lui une véritable maladie. Le secours inespéré que lui apportait le Hollandais lui faisait en ce moment l'effet d'une potion administrée à propos.

Il reprenait ses sens. A d'imperceptibles symptômes, ceux qui le connaissaient pouvaient prévoir le moment où, sans cesser de trembler tout bas, il allait reprendre une bonne part de son effronterie.

Le Hollandais donna une de ses mains à Abel et l'autre à Reinhold.

— Bonjour, mon jeune ami! dit-il, bonjour, mon vieux camarade! Le seigneur Yanos et moi, nous avons fait un long voyage pour vous rendre visite; j'espère vivement que nous allons régler à l'amiable tous nos petits différends.

— J'ai fait cent vingt lieues pour ravoir mes traites, interrompit le Magyare avec rudesse; il me les faut à l'instant même.

Van Praët le calma de la main, et adoucit son excellent sourire.

— Je ne sais pas exactement ce qu'il y a de lieues d'ici chez moi, dit-il; mais qu'importe un bout de chemin de plus ou de moins, quand la maison d'un ami est le but du voyage! Ce qui est sûr, c'est que je viens, moi aussi, chercher mes petites traites, que vous allez me rendre, j'en ferais la gageure!

— C'est que... voulut dire Abel.

— Vous permettrez que je m'assoie, n'est-ce pas, mon jeune ami? interrompit Van Praët. J'ai pris de l'embonpoint sur mes vieux jours, et cette course m'a fatigué.

Il tira de sa poche un immense foulard et tamponna son front mouillé de sueur.

— Là! reprit-il en croisant l'une sur l'autre ses cuisses courtes et charnues Savez-vous que vous êtes devenu un charmant cavalier, mon petit Abel? Comment se porte votre respectable père? Mais voyez donc comme on se rencontre! ajouta-t-il sans attendre la réponse; j'arrive d'Amsterdam, et le premier visage que je vois dans mon hôtel est celui de cet excellent Yanos, mon ami le plus cher, qui arrive de Londres!

Il tendit la main au Magyare, dans un élan de sympathie. Celui-ci lui abandonna son doigt d'assez mauvaise grâce; il avait l'œil sombre et les sourcils froncés; le bavardage du Hollandais le fatiguait manifestement.

A défaut de la main entière, Van Praët serra le doigt de tout cœur.

— Et maintenant, mes chers enfants, reprit-il, nous allons parler affaires, s'il vous plaît. Mon vaillant ami, le Magyare Yanos, réclame de vous une somme de onze cent mille francs à peu près, en traites échues sur Paris, qui lui ont été enlevées par des moyens que mon esprit de conciliation me défend de qualifier.

— Par un vol infâme ! dit le Magyare, qui regarda en face tour à tour Reinhold et Abel.

Le chevalier essaya un sourire soumis ; le jeune de Geldberg baissa les yeux.

— Le mot est peut-être bien fort, reprit meinherr Van Praët ; mais il me paraît assez juste. Moi-même, je suis dans un cas tout pareil ; et, à part le plaisir de vous voir, je suis venu pour vous demander un million trois cent cinquante mille francs de traites qui m'ont été enlevées par un de vos agents.

— Et moi, dit une voix qui partait du seuil de la chambre voisine, je viens réclamer également trois cent mille francs écus, qu'un autre de vos agents m'a soustraits par une odieuse supercherie.

Tout le monde se retourna. Madame de Laurens s'avançait à pas lents.

Si le bon Hollandais n'eût point parlé sans relâche depuis deux ou trois minutes, on aurait entendu dans la chambre voisine, depuis le même espace de temps, le bruit étouffé d'une conversation à voix basse.

Le docteur avait ouvert à Petite, au moment même où le pied du Magyare jetait la porte en dedans.

A dater de cet instant, le Portugais avait employé toute son éloquence pour empêcher Sara de pénétrer plus avant ; mais la colère de Sara ne connaissait jamais d'obstacles, et puis elle voulait savoir.

Elle entra dans la chambre du conseil, la joue pâle et les lèvres serrées. Grâce aux rapports quotidiens qu'elle exigeait de Mira, elle connaissait à peu près la situation de la maison vis-à-vis de Van Praët et du seigneur Georgyi. Elle venait d'entendre les menaces du Magyare, et, bien qu'elle ignorât la cause précise de ce bruyant courroux, elle en savait assez pour comprendre ce qui allait se dire.

Derrière elle, le docteur Mira venait, esclave et vaincu ; la lutte avait été courte entre lui et Petite, mais elle avait été rude. Sara était trahie, on avait donné son secret à un étranger qui s'en était servi contre elle comme d'une arme.

Sara cherchait le docteur depuis deux jours, et le docteur, sentant sa propre faiblesse, fuyait et se cachait, comme ces débiteurs sans expérience qui n'ont pas encore appris à braver la face imposante du créancier.

Au premier coup d'œil, Yanos et Van Praët durent hésiter à le reconnaître pour ce roide et orgueilleux adepte dont chaque parole était un apophthegme et qui n'abandonnait jamais, jadis, son masque de pédanterie austère.

Il avait le front bas et l'œil effarouché ; sa gravité scolastique avait disparu, et son visage portait les marques de sa défaite acceptée.

Le plus heureux en tout ceci était, sans contredit, le jeune M. Abel, qui avait pour adversaire Fabricius Van Praët, la douceur et la mansuétude en personne.

Quant aux deux autres, nous ne saurions dire lequel était le moins mal partagé ; le Magyare était un terrible homme, mais Sara ne le cédait à personne quand il s'agissait de mal faire.

A sa vue, Van Praët, Reinhold et Abel se levèrent et saluèrent ; le Magyare les imita de mauvaise grâce ; il lui déplaisait d'avoir

à supporter en ce moment la présence d'une femme.

Reinhold, au contraire, rattrapa au vol la queue de son sourire; c'était une diversion, et toute diversion lui était bonne. Plus il y avait de monde dans la chambre, moins l'entrevue lui semblait redoutable; il se remettait tout doucement et son regard était sur le point de reprendre un peu d'effronterie.

— Eh! mais, s'écria Fabricius, c'est notre adorable Sara! Belle dame, je vous ai vue bien petite, mais vous étiez déjà charmante, et il me souvient que notre vénérable ami, Mosès Geld, vous appelait son trésor.

Madame de Laurens répondit à cette tirade par un salut cérémonieux, dont la dernière moitié s'adressa au Magyare; celui-ci tordait sa moustache et rongeait son frein.

Reinhold offrit son fauteuil à Petite et la plaça comme un bouclier entre lui et son adversaire.

Après cet acte, où tant de prudence s'alliait à tant d'adresse, il éprouva ce mouvement de satisfaction naïve que ressent l'autruche poursuivie, quand elle a mis sa tête à l'abri derrière un caillou.

XV

PARIS, LONDRES, AMSTERDAM

Madame de Laurens prit le fauteuil que Reinhold lui offrait.

— Je viens ici, dit-elle en s'asseyant et comme si elle eût senti le besoin d'expliquer sa presence, pour remplacer mon mari, dont les intérêts sont indignement lésés par la conduite de ces messieurs. J'ai, d'ailleurs, le droit de m'asseoir à cette place, ajouta-t-elle en s'adressant au Magyare, qui gardait son air rébarbatif, en ma qualité de fille et d'héritière de Mosès Geld.

Yanos s'inclina, roide comme un élève de l'École polytechnique.

— Eh! chère enfant! s'écria Van Praët, — permettez-moi de vous appeler ainsi, à moi qui vous ai tenue si souvent sur mes genoux, — bon Dieu! qui donc aurait l'idée de se plaindre de votre aimable présence? Bonjour, savant docteur! je ne puis dire toute la joie que j'éprouve à vous revoir. Allons! à part Mosès Geld, notre respectable doyen, qui, je l'espère, jouit d'une heureuse vieillesse, et le pauvre Zachœus Nesmer (il essuya une larme réelle ou fantastique), nous voilà tous réunis encore une fois! Je puis vous affirmer, mes pauvres bons amis, que nous ne venons point ici avec des pensées hostiles.

— Parlez pour vous! interrompit sèchement le Magyare.

— Fi! seigneur Yanos! répliqua l'excellent Hollandais, dont la parole se faisait à chaque instant plus onctueuse, gardez-vous d'enlever à cette heureuse entrevue son caractère tout amical. Je crois comprendre que notre chère Sara est dans le même cas que nous. Hélas! l'intérêt divise comme cela les familles! mais, si son affaire est aussi simple que les nôtres, je veux que nous soyons tous d'accord avant dix minutes.

Il adressa un doux sourire à madame de Laurens.

— Procédons méthodiquement, reprit-il, et, puisque nous avons une dame parmi nous, cédons-lui la parole, comme l'exige la galanterie.

— La coutume de la maison, reprit Petite d'un accent libre et ferme qui eût fait honneur à un avocat, etait, à ce qu'il paraît, de déléguer un de ses membres, qui avait charge de s'occuper d'un ou de plusieurs comptes particuliers...

— C'est parfaitement exact, interrompit Van Praët; car, depuis la retraite du vénérable Moses, je n'ai eu de rapports qu'avec mon jeune ami Abel.

— Moi, j'ai eu le malheur de traiter avec cet homme! ajouta Yanos en montrant du doigt sans façon M. le chevalier de Reinhold.

— Moi, poursuivit madame de Laurens, j'étais en relations directes avec le docteur José Mira, et je dois dire que j'avais en lui une confiance aveugle. Voici ce qui s'est passé : le docteur a feint une absence ; il m'a dépêché un agent qu'il avait préalablement mis au fait de certains mystères, intéressant M. de Laurens...

Petite ne se troubla point en prononçant ces paroles.

— M. de Laurens! continua-t-elle en s'échauffant à froid, un mourant couché sur son lit d'agonie et dont le docteur Mira, en sa qualité de médecin, connaît mieux que personne la position désespérée ! Ah ! monsieur, s'écria-t-elle en s'adressant tout à coup au docteur, ne pouviez-vous le laisser finir en paix une vie d'angoisses et de souffrances! il avait encore quelques jours à passer sur cette terre! vous les avez empoisonnés!

Elle s'arrêta, comme si son émotion l'eût suffoquée.

Ces paroles faisaient sur le Magyare une impression visible ; il la regardait, ébloui par sa beauté merveilleuse, et, un instant, il oubliait sa propre colère pour épouser le courroux de Sara.

Reinhold s'applaudissait à part lui, et jouissait de ce résultat précieux.

Quant au bon Van Praët, il essuyait ses yeux secs avec son grand foulard.

— Messieurs, reprit Sara en s'adressant aux deux étrangers, vous êtes les anciens amis de mon père, je vous regarde comme étant presque de la famille ; devant tous autres, j'aurais trouvé la force de me taire, mais je sais bien que je puis parler devant vous. Oui, cet homme a choisi un de ses pareils, rompu à l'astuce et à la tromperie! Il me l'a envoyé, à moi, pauvre femme sans défiance ! j'ai vu avec terreur entre les mains d'un inconnu des secrets qui pourraient perdre mon mari ! Il a menacé, j'ai cédé, et M. le docteur doit avoir maintenant les cent mille écus arrachés à une femme qui était son amie !

La voix de Petite, où il y avait des larmes, était plus éloquente encore que ses paroles.

— C'est odieux et lâche! s'écria le Magyare en serrant les poings.

Reinhold et Abel gardaient le silence.

— Oh! docteur, cher docteur! murmura Van Praët, êtes-vous bien capable d'une action si noire?

Le docteur baissait les yeux ; des paroles se pressaient sur sa lèvre tremblante et blêmie ; mais il les contenait énergiquement, et affectait une résignation grave et sombre.

La comédie débordait dans cette scène, qui voulait toujours tourner au drame. Une chose étrange, c'est qu'on y parlait de vol, et que ce mot, accueilli avec indignation par la moitié au moins des assistants, aurait dû être écrit en belles lettres d'or sur les murailles de la salle.

Plaignants et accusés en étaient tous au même point ; pour aucun d'eux, le mot *probité* n'avait de signification bien précise.

En fait, Abel de Geldberg n'avait aucun crime à se reprocher : mais c'était peut-être la faute des circonstances. Pour trouver un semblant de cœur entre ces six personnages, il eût fallu fouiller la brutale poitrine du Magyare.

Il avait tué, il avait volé ; mais tout sentiment n'était pas mort au fond de son âme, et du moins avait-il le courage du bandit.

Les autres, à l'exception de Petite, étaient aussi peureux que corrompus.

Ils jouaient des rôles, les uns bien, les

autres médiocrement; mais aucun d'eux n'allait à la cheville de la comédienne consommée.

Le docteur avait eu raison de se cacher et de fuir; il était, sans contredit, le plus fort des trois associés; mais les trois associés réunis, en leur adjoignant même le farouche Magyare et l'insinuant Fabricius, n'auraient point été de force contre Sara toute seule.

Elle se taisait maintenant; son beau sein agitait l'étoffe de sa robe; elle semblait attendre la réponse de Mira.

Mira ne desserrait pas les dents.

— Comme cela, reprit Van Praët avec sa douceur inaltérable, nous voici arrangés fort symétriquement : trois contre trois. La cause de notre chère Sara me paraît jugée : elle a raison, cent fois raison. A votre tour, noble Yanos !

— J'ai déjà parlé, répliqua celui-ci, et je n'aime pas à parler deux fois. Mon histoire est, d'ailleurs, celle de la fille de Mosès Geld. Un homme que je connaissais déjà de nom est venu vers moi de la part de Regnault.

— Reinhold, murmura le chevalier.

— Reinhold ou Regnault, répliqua Yanos durement, c'est le nom d'un infâme coquin! qu'on ne m'interrompe plus ! Cet envoyé s'est servi auprès de moi de moyens dont il ne me plaît pas d'expliquer la nature.

Sa voix trembla légèrement, comme il prononçait ces paroles, et son front s'empourpra davantage.

Il enfonça son calpak sur les mèches épaisses de ses cheveux, et reprit en relevant la tête :

— Peu importent les détails! Ces traites étaient à Paris, chez mon homme d'affaires, et, aujourd'hui même, en cas de non-payement, on devait commencer les poursuites. Votre envoyé, monsieur Regnault, est parvenu à m'extorquer un blanc-seing dont il s'est servi pour retirer les traites des mains de mon agent, et, quand je suis arrivé à Paris, suivant de près les traces de l'escroc, il était trop tard !

Malgré son épouvante, Reinhold eut envie de rire, tant le tour lui semblait parfait.

— Affaire jugée! dit le gros Van Praët, qui s'administrait, de son autorité privée, l'office de président.

« Quant à moi, reprit-il, ma position était exactement la même que celle du vaillant Yanos. Il paraît que la maison de Geldberg a d'excellents et nombreux agents diplomatiques. Celui qui s'est présenté chez moi ne m'était pas absolument inconnu : je dois dire que c'est un gaillard extraordinairement habile! Il m'a demandé un pouvoir pareil à celui dont vient de nous parler le seigneur Georgyi, car mes traites étaient aussi à Paris, chez un homme d'affaires qui devait en exiger le payement intégral aujourd'hui, sous peine de poursuites définitives. Le cher Yanos et moi, nous avions échangé, à ce sujet, une correspondance tout amicale, et nous étions convenus d'agir de concert. Ce pouvoir, de manière ou d'autre, je l'ai donné. Et, quand je suis tombé comme une bombe chez mon mandataire, à Paris, mes traites étaient allées rejoindre celles du seigneur Yanos. »

Van Praët s'essuya le front et retint la parole d'un geste.

— Voici ce que je propose, poursuivit-il quand il eut repris haleine; point d'esclandre. A quoi bon? Nous sommes de vieux camarades. Le cher docteur va rendre les cent mille écus à notre petite Sara; Reinhold restituera les traites du brave Yanos; mon jeune ami Abel me remettra les miennes, et nous dînerons tous, ce soir, avec le respectable Mosès Geld, pour célébrer notre réunion.

La sentence était, à coup sûr, toute remplie de mérite, et digne du sage roi Salomon.



Le nouveau venu avançait toujours. Il quitta l'ombre et entra dans la zone lumineuse. (Page 173, col. 1.)

Néanmoins, aucun des trois associés de Paris ne sembla vouloir y acquiescer.

Le Magyare attendit une seconde entière; après quoi, sa patience fut à bout.

Il déboutonna les revers de sa redingote, sous lesquels se cachait une très-riche paire de pistolets.

Reinhold aurait voulu être au Canada.

— Faites ce que vous voudrez pour les autres, dit Yanos; mais rendez-moi mes traites, ou je vais me faire justice moi-même!

Il prit à la main un de ses pistolets.

Reinhold, saisi d'un tremblement impossible à réprimer, se cacha derrière le fauteuil de Petite.

Le conciliant Van Praët s'interposa encore une fois.

— La paix! dit-il, la paix! Nous sommes à Paris, mon cher camarade, et, à Paris, on n'a pas besoin d'armes à feu pour se faire rendre justice.

— J'aime à ne compter que sur moi, répondit le Magyare; que cet homme parle sur-le-champ, ou je lui casse la tête!

Il avait armé un de ses pistolets, et son regard disait que sa menace n'était point vaine.

Avec lui, on ne pouvait compter ni sur la prudence, ni sur la crainte. Quel que fût le danger à courir, ce qu'il voulait faire, il le faisait.

L'excès du péril délia la langue du chevalier. Au moment où il vit le Magyare repousser rudement Van Praët, qui tâchait encore de le contenir, il se souleva sur ses jarrets chancelants.

Son regard épouvanté fit le tour de la chambre, cherchant une aide ou un asile.

Mais il n'y avait point de secours à espérer : Abel de Geldberg, pâle et immobile, crispait ses doigts sur les bras de son fauteuil; Mira tenait toujours ses yeux baissés; il ne voyait même pas la menace suspendue au-dessus de la tête du chevalier.

Quant à madame de Laurens, elle s'était renversée, nonchalante et gracieuse, sur le dossier de son siége; elle attachait sur le Magyare un regard où il y avait de la curiosité et cet effroi mêlé de charme qui prend les spectateurs d'un drame, au moment où l'acteur en scène court un grand danger imaginaire; où il y avait peut-être encore autre chose, car la figure du Magyare était en ce moment magnifique de colère sauvage et d'orgueil indompté.

— Sur mon honneur! balbutia Reinhold d'une voix étouffée, je n'ai pas reçu vos traites, seigneur Yanos.

— Tu mens! s'écria celui-ci, qui leva son pistolet.

Petite fit un geste menaçant; ce n'était pas une prière en faveur du chevalier; c'était seulement un signe indiquant qu'elle voulait prendre la parole.

Le pistolet du Magyare retomba, docile.

— J'ignore, dit Petite, si M. le chevalier ment ou non; mais l'impatience du seigneur Yanos m'a empêchée d'obtenir la réponse de M. le docteur.

— Et, moi, celle de mon jeune ami Abel, ajouta Van Praët; il en faut un peu pour tout le monde.

— Monsieur le docteur, reprit Sara d'un ton d'ironie amère, prétend-il aussi n'avoir pas touché les cent mille écus?

— Je l'affirme sous serment, dit Mira sans lever les yeux.

— Ah! ah! fit meinherr Van Praët. Et vous, mon jeune ami?

— Sur ma parole, répondit Abel, je n'ai pas revu M. le baron de Rodach!

A ce nom, prononcé au hasard, toutes les têtes se relevèrent d'un commun mouvement. Puis tous les regards se portèrent sur Abel, interrogateurs et surpris.

Il faut excepter pourtant celui du digne Van Praët, qui n'exprimait aucun étonnement.

Au bout de deux ou trois secondes de silence, il se passa un fait bizarre. Pour un instant, chaque couple d'adversaires composant ce triple duel sembla faire trêve.

Petite et le docteur échangèrent une rapide œillade.

Le Magyare lui-même laissa tomber sur Reinhold un regard où il n'y avait plus de colère.

Mira fut le premier à reprendre la parole.

— Vous avez dit : M. le baron de Rodach, Abel? prononça-t-il, comme s'il eût pensé que ce seul nom, répété, allait amener une rectification immédiate de la part du jeune homme.

Sara, Reinhold et le Magyare tendirent avidement l'oreille.

— Oui, répliqua Abel, j'ai dit : M. le baron de Rodach.

— Alors, vous vous trompez, répliqua péremptoirement Yanos.

Van Praët sourit.

— Mon brave camarade, dit-il doucement, cette fois, nous ne sommes pas du même avis. Mon jeune ami Abel a raison.

— Non pas ! s'écria vivement Petite.

— Non pas! répétèrent Reinhold et Mira.

Le Magyare haussa les épaules.

— Il y a loin d'Amsterdam à Londres, dit-il, et, puisque ce baron de Rodach était chez moi jeudi, il ne pouvait être chez vous.

— C'est clair! murmura Reinhold, qui était bien aise de faire acte d'allié auprès de son terrible adversaire.

L'étonnement qui était sur le visage de Petite et de Mira se changeait en stupéfaction.

— Êtes-vous bien sûrs de ce que vous dites? murmura machinalement la première.

— Aussi vrai que j'existe!... commencèrent à la fois Abel et Van Praët.

— Laissez donc ! interrompit le Magyare; est-ce bien ce Rodach que vous m'avez envoyé, monsieur Regnault?

— Oui, répondit Reinhold.

— Eh bien! c'est lui que j'ai reçu. Je l'ai vu, je l'affirme. Que dire à cela?

— Que je l'ai envoyé à meinherr Van Praët, répondit Abel timidement.

— Et que meinherr Van Praët l'a vu comme il vous voit, ajouta ce dernier.

— Il y a encore à dire, reprit le docteur, dont les yeux grands ouverts se fixaient sur Sara, que c'est ce même baron de Rodach que j'ai envoyé, moi, à madame de Laurens.

— Et que, moi aussi, je l'ai vu, appuya Petite, et qu'il était chez moi, à Paris, à l'heure que vous dites, jeudi dernier, 8 février.

— C'est impossible ! s'écrièrent à la fois Van Praët et le Magyare.

— Cela est!

Tout le monde croyait rêver.

— A Paris! à Londres! à Amsterdam! murmura Van Praët, qui ne souriait plus.

Yanos avait les sourcils froncés et demandait vainement la lumière à son esprit, où il ne trouvait que ténèbres.

Les trois associés de Paris s'interrogeaient de l'œil à la dérobée.

Mais c'était en vain : le mystère restait pour tous également inexplicable.

— C'est impossible, conclut le Magyare après quelques instants de silence, et il y a quelque nouvelle perfidie là-dessous.

— Quant à moi, dit Reinhold, je puis prouver ce que j'avance. J'ai là une lettre du baron, datée de Londres.

— J'en ai une datée d'Amsterdam riposta Abel.

— J'en ai une datée de Paris, ajouta le docteur Mira.

Et tous trois à la fois tirèrent de leur poche les lettres reçues quelques heures auparavant.

On fit cercle; les lettres dépliées furent mises l'une à côté de l'autre. Durant une seconde, les respirations s'arrêtèrent. On eût entendu voler une mouche dans le silence profond de la chambre du conseil.

Puis un murmure étouffé s'éleva.

C'était de la magie!

La même main avait écrit les trois lettres!

On ne parlait plus. Les esprits étaient frappés de stupeur. La raison se voilait.

Comment expliquer ce fait inexplicable?

Et de vagues terreurs se glissaient parmi l'étonnement poussé jusqu'au comble. Chez quelques-uns, l'idée des choses surnaturelles s'éveillait involontairement.

— Si l'on croyait aux sorciers!... commença Van Praët à voix basse.

— A Paris, à Londres, à Amsterdam! répéta le Magyare lentement.

— C'est à devenir fou! dit le jeune M. de Geldberg.

Mira, Petite et Reinhold gardaient le silence, les yeux cloués au parquet.

— A Paris! à Londres! à Amsterdam! répéta encore Yanos ; il faut que ce soit le diable!

Au moment où ce mot tombait de la bouche du Magyare, l'assistance tressaillit comme au choc d'une décharge électrique. La porte de la caisse venait de s'ouvrir avec fracas, et Klaus, debout sur le seuil, annonçait d'une voix retentissante.

— M. le baron de Rodach!

XVI

HOMME OU DÉMON

Il faisait presque nuit; la chambre du conseil n'était plus éclairée que par les derniers rayons du crépuscule, auxquels se mêlait la rouge lumière du foyer ardent.

Les meubles dessinaient confusément leurs formes le long des lambris, et les ombres grandies tremblaient au profond.

Ils étaient là, autour de la cheminée de Geldberg, cinq hommes et une femme qui avaient renié Dieu dès longtemps, et qui, bien souvent, avaient raillé avec pitié les faibles d'esprit qui croient aux choses de l'autre vie.

Et pourtant, parmi tous ces cœurs révoltés contre le ciel, il n'y en eut pas un qui ne frémît d'une terreur superstitieuse au nom, tout à coup prononcé, du baron de Rodach.

L'incrédulité, du reste, n'exclut point la superstition, et personne ne tremble si volontiers qu'un esprit fort

Un fait venait d'être révélé, dépassant les limites du possible. On avait parlé, commenté, supposé.

Chaque parole ajoutée avait affermi la certitude commune.

Que croire? Était-ce un homme, cet être merveilleux qui se jouait des lois les plus étroites de la nature, pour qui le temps et l'espace n'existaient pas?

Les uns, comme Petite et le docteur, se roidissaient obstinément contre la frayeur victorieuse, et raillaient en frissonnant leur propre épouvante; d'autres ne discutaient point avec eux-mêmes; ils sentaient du froid dans leurs veines, et ne cherchaient point à reconnaître la main glacée qui serrait leur poitrine.

Un seul, le plus vaillant de tous, celui qui eût bravé sans pâlir tous les périls de la terre, comptait naïvement avec ses terreurs. Le Magyare Yanos, fils d'un pays chrétien où la religion s'enveloppe encore dans les rêves brumeux de la poésie du moyen âge, sentait renaître en foule, au fond son de âme, les croyances oubliées. Les personnages de ces mystérieuses légendes qui avaient bercé ses jeunes ans se dressaient devant lui; une corde, muette depuis longtemps, vibrait dans les ténèbres de son ignorance.

Il songeait au démon, au noir esprit qui plane sur toutes les traditions de la vieille Hongrie.

Sa main serrait machinalement, sous les revers de sa redingote, le canon d'un de ses pistolets; il cherchait instinctivement de quoi se défendre contre un péril inconnu; ses doigts frémissaient, ses cheveux se dressaient sur son crâne humide.

Klaus avait disparu.

La silhouette noire d'un homme de grande taille se dessina sur le seuil de la petite chambre communiquant avec l'escalier de la caisse.

Les six associés, roides sur leur siége, pâles et retenant leur souffle, attendaient.

Un silence profond régnait autour du foyer.

L'ombre noire s'avança lentement. Le bruit de ses pas résonnait à intervalles égaux sur le plancher sonore.

On ne voyait point encore la figure du nouvel arrivant, et chacun lui prêtait, selon le rêve de son imagination, une couleur fantastique et surnaturelle.

Et, en même temps, chacun doutait, se révoltant en secret contre l'impossible.

Le nouveau venu avançait toujours. Il quitta l'ombre et entra dans la zone lumineuse que projetait le foyer.

Un souffle contenu s'échappa en même temps de toutes les poitrines.

C'était bien M. le baron de Rodach. L'espoir secret de chacun était trompé. Il n'y avait point d'erreur.

Yanos reconnaissait l'homme de Londres, Van Praët l'homme d'Amsterdam, Sara l'homme de Paris.

Abel, Reinhold et Mira reconnaissaient le messager dont chacun d'eux avait fait choix.

Le miracle avait un corps. Il était là, pour ainsi dire, en chair et en os, et toujours plus inexplicable !

Le baron s'arrêta debout en face du foyer; sa belle tête, éclairée en plein, ressortait, puissante et lumineuse, sur un fond de ténèbres; l'esprit ébranlé des assistants voyait comme une auréole ä son front.

A part toute fantasmagorie, c'était une fière et admirable figure. L'air de fatigue et de tristesse que nous lui avons vu au commencement de cette histoire avait complétement disparu. Tout en lui était force et vaillance; sa riche taille se dressait hautaine; le calme assuré de son regard semblait défier tout œil humain de lui faire baisser la paupière.

Il salua en silence. Les associés lui rendirent son salut avec un empressement craintif.

Abel, qui était le plus près de la porte, se leva et lui avança un fauteuil.

Avant de s'asseoir, le baron parcourut de l'œil le cercle des assistants. Il reconnut le Magyare, meinherr Van Praët et madame de Laurens. De la réunion de ces trois personnages et de l'attitude des trois associés parisiens, il ne put manquer de conclure qu'une explication venait d'avoir lieu, explication dont il était lui-même l'objet principal. S'il s'en émut intérieurement, nul n'aurait su le dire : ses traits ne parlèrent pas.

— Je venais ici, dit-il, pour rendre compte de trois missions que les chefs de la maison de Geldberg m'avaient fait l'honneur de me confier... Si ma présence dérange quelque entretien, je suis prêt à me retirer.

Cette question si simple demeura un instant sans réponse, tant il y avait de trouble dans l'assemblée. Le premier qui reprit un peu de sang-froid fut M. le chevalier de Reinhold, ce cœur de lièvre que nous avons vu s'agenouiller naguère devant la menace du Magyare.

Le péril avait changé de nature, et M. le chevalier l'aimait mieux comme cela; ce qu'il détestait le plus au monde, c'était une bouche de pistolet dirigée contre sa poitrine.

L'incident relatif à Rodach, tout en l'effrayant comme tout le monde dans une certaine mesure, avait été pour lui, en définitive, une heureuse diversion. La pensée du Magyare s'était tournée de ce côté tout entière, et Reinhold respirait.

Il était, en ce moment, le plus gaillard et le plus dispos de tous.

— Monsieur le baron sait bien, répliqua-t-il en retrouvant son air aimable, qu'il ne peut jamais être de trop dans la maison de Geldberg. Et, si ce n'était pour nous trop d'honneur, je dirais que monsieur le baron fait partie de la famille.

Il faut peu de chose, la plupart du temps, pour dégrossir une situation et lui ôter ce

qu'elle a d'absolument insoutenable; mais le premier mot coûte souvent plus encore que le premier pas.

Il ne s'agit que de le prononcer.

Les quelques paroles dites par Reinhold commencèrent à rompre le charme qui tenait engourdies toutes les volontés; chacun se sentait un fardeau moins lourd sur la poitrine; les plus prompts recouvrèrent une bonne part de leur présence d'esprit.

Le docteur rattacha son masque austère sur son visage; Van Praët rappela son air de bonhomie honnête; madame de Laurens retrouva son charmant sourire.

Le Magyare seul continuait de fixer sur Rodach un regard ébahi.

Le choc pour lui avait été rude : la faculté de réfléchir lui revenait lentement; mais, à mesure qu'elle revenait, sa stupéfaction se mêlait de colère, et dans ses yeux fixes la haine rallumait un feu sombre.

— Je ne m'attendais pas à trouver si nombreuse compagnie, reprit-il; heureusement que le seigneur Yanos, meinherr Van Praët et madame, ajouta-t-il en saluant courtoisement Sara, sont gens qu'on ne saurait rencontrer trop souvent. Ne voulez-vous point faire apporter des flambeaux, monsieur le chevalier, afin que nous puissions nous voir?

Cette demande sonna désagréablement à toutes les oreilles; car chacun avait à dissimuler quelque impression secrète, et les ténèbres étaient propices à tous.

Mais refuser était impossible. Le chevalier, obéissant, sonna; l'instant d'après, la chambre du conseil était brillamment éclairée.

Cette lumière soudaine fit un peu l'effet du premier rayon de soleil attaquant les prunelles effarouchées d'une troupe d'oiseaux de nuit.

On baissa les yeux à la ronde; puis les regards errants ne surent où se fixer; les assistants étaient dans cette position difficile de n'oser pas plus correspondre du regard entre eux qu'avec M. de Rodach.

Rodach était seul contre tous; mais ils étaient tous les uns contre les autres.

Quand le baron fit une seconde fois de l'œil le tour de l'assemblée, il ne rencontra qu'une seule prunelle à découvert; encore tremblait-elle, comme offusquée par l'éclat des bougies : c'était celle du Magyare Yanos, où il y avait de la haine, mais aussi de la crainte.

Le baron ne voulut point prendre garde.

— La présence de madame et de ces messieurs, poursuivit-il, me donne à penser qu'il serait peut-être superflu de rendre un compte détaillé de ma triple mission.

Les trois associés de Paris cherchèrent un biais pour s'incliner sans être vus de leurs hôtes.

— Vous savez d'avance, je le vois, reprit Rodach avec lenteur, vous, José Mira, que j'ai obtenu de madame de Laurens une faible partie de la somme en question.

Petite changeait de couleur derrière sa main étendue, mais sa bouche ne s'ouvrit point.

— Vous, monsieur Abel de Geldberg, continua le baron, vous savez que j'ai amené meinherr Van Praët à mettre entre mes mains les traites dont le paiement devait être exigé aujourd'hui même.

— Cher monsieur, murmura le Hollandais doucement, il est bien entendu que ces traites sont toujours ma propriété.

— Ce n'est pas mon avis, répliqua Rodach.

Le teint fleuri du Hollandais prit une légère nuance ponceau; une parole vive se pressait sur sa lèvre, mais Rodach lui demanda le silence d'un geste; il se tut.

— Vous, monsieur de Reinhold, reprit le baron, vous aviez avec le seigneur Georgyi une affaire toute semblable; vous savez qu'elle est arrangée.

— Plût à Dieu! pensa le chevalier, qui glissa vers Yanos une œillade timide.

Reinhold avait raison de douter; la joue du Magyare était livide, et ses sourcils se contractaient violemment.

On lisait en quelque sorte l'insulte et la menace sur sa lèvre, qui demeurait muette pourtant. Pour la première fois de sa vie peut-être, il essayait de dompter sa colère, et c'était une rude tâche!

Le chevalier, que sa poltronnerie rendait, en ces matières, un sûr observateur, s'étonnait sincèrement que la tempête n'eût point éclaté encore; d'habitude, le Magyare n'y mettait point tant de façons.

Pour avoir comprimé pendant plusieurs minutes la fougue sauvage du seigneur Yanos, il fallait vraiment que ce baron de Rodach eût en poche un talisman!

Mais la tempête menaçait toujours les nuages s'amassaient sur le front du Magyare. Reinhold pensait avec effroi qu'on ne perdrait rien pour attendre.

Malgré cette crainte, il s'applaudissait; le baron était désormais comme un bouclier entre lui et la brutale vaillance du Magyare. Si le Magyare devait faire voir le jour encore à ses grands pistolets, ce serait sans doute un argument à l'adresse de M. le baron.

Celui-ci semblait aussi parfaitement à son aise que s'il eût été entouré d'amis dévoués.

Il garda un instant le silence, comme pour attendre les félicitations de ses mandants, touchant sa triple mission, si heureusement accomplie.

En tête-à-tête, on l'aurait accablé d'actions de grâce; mais, ici, les félicitations pouvaient avoir leur danger : on se taisait; les regards mêmes n'osaient point parler trop clairement.

— La maison de Geldberg est-elle contente de moi? demanda-t-il enfin.

— Certes! dit bien bas le docteur.

— Assurément! balbutia le jeune M. de Geldberg.

Reinhold, moins explicite, osa cependant tousser affirmativement.

— C'est le cas de dire, fit observer meinherr Van Praët, que l'on ne peut pas contenter tout le monde.

— Et il m'étonne, ajouta madame de Laurens, que M. le baron de Rodach vienne justement faire parade de sa victoire en présence des personnes qu'il a dépouillées. C'est à n'y pas croire!

— Belle dame, répondit Rodach, la maison de votre père a grand besoin d'argent; mettez que vous avez rempli un devoir filial, et consolez-vous dans la paix de votre conscience.

— Il y a du vrai là-dedans, reprit Van Praët, et notre chère petite Sara pourra toujours compter avec la succession de son excellent père. Mais nous?

— Vous êtes les alliés naturels de la maison, répondit Rodach; vous suiviez une fausse voie, je n'ai fait que vous rendre à vous-mêmes.

Le Magyare n'avait pas encore ouvert la bouche. A part l'effort qu'il faisait sur lui-même, il semblait qu'une main mystérieuse fût là pour le mater.

Il était maintenant le plus troublé de tous. Son regard, si audacieux d'ordinaire, ne se fixait sur le baron qu'à la dérobée.

Parfois, sa prunelle, agrandie tout à coup, prenait une expression d'irrésistible effroi.

Il se détournait alors brusquement comme pour fuir une vision obsédante; en ces moments, on eût dit qu'il voyait derrière M. le baron de Rodach un autre personnage, vivant dans ses souvenirs.

Van Praët s'étonnait de son silence et se disait que ces vantards bruyants, hommes de pistolet et de sabre, sont toujours les premiers à capituler; Sara contemplait maintenant les formes herculéennes du Magyare avec une surprise dédaigneuse.

Quant aux trois associés de Geldberg, plus le temps passait, plus ils s'applaudissaient; leur partie devenait réellement magnifique et cet allié précieux changeait leur défaite en victoire.

Ils en étaient à se louer de la venue simultanée de leurs adversaires, qu'ils avaient regardée d'abord comme un si déplorable hasard. Tôt ou tard, en définitive, cette crise devait avoir lieu, et la présence du baron la faisait tourner à bien.

Quel trésor que cet homme! c'est à peine si, devant lui, Sara et Van Praët osaient balbutier quelques timides reproches! Quant au Magyare, le plus redoutable de tous, il se taisait tout à fait.

C'était, en vérité, comme le coup de baguette d'une fée! Quelques minutes auparavant, les associés de Paris courbaient la tête devant leurs adversaires menaçants. Ils étaient littéralement terrassés. Maintenant, ils respiraient; un rempart protecteur les couvrait, et plus la scène avançait, plus ils se sentaient assurés de profiter des dépouilles contestées.

Chacun d'eux, il faut s'en souvenir, était lié au baron par un pacte secret; chacun d'eux se voyait, dans un avenir prochain, maître unique de la maison de Geldberg.

La parole du baron vint elle-même modérer leur joie.

— Vous savez quelles sont nos conventions, messieurs, dit-il en s'adressant à eux; il règne entre vous un si parfait accord, que vous n'avez, à proprement parler, qu'une seule pensée. Je suis bien aise de dire ici que j'ai trouvé chez chacun de vous une dose égale d'abnégation et de loyauté.

Mira, Reinhold et Abel se regardèrent avec défiance.

— Avant de me charger des intérêts les plus chers de la maison, reprit Rodach, vous m'avez dit, tous les trois, qu'il vous serait agréable de me voir prendre la direction des affaires, à mon retour...

Rodach s'interrompit. Les figures des trois associés peignaient une commune inquiétude.

D'un côté, ils devinaient qu'ils s'étaient mutuellement trahis, et cela les étonnait assez peu; de l'autre, ils commençaient à voir que ce n'était pas uniquement en vue de leur bien-être que M. le baron de Rodach avait tiré les marrons du feu.

Aucun d'eux ne contesta son dire.

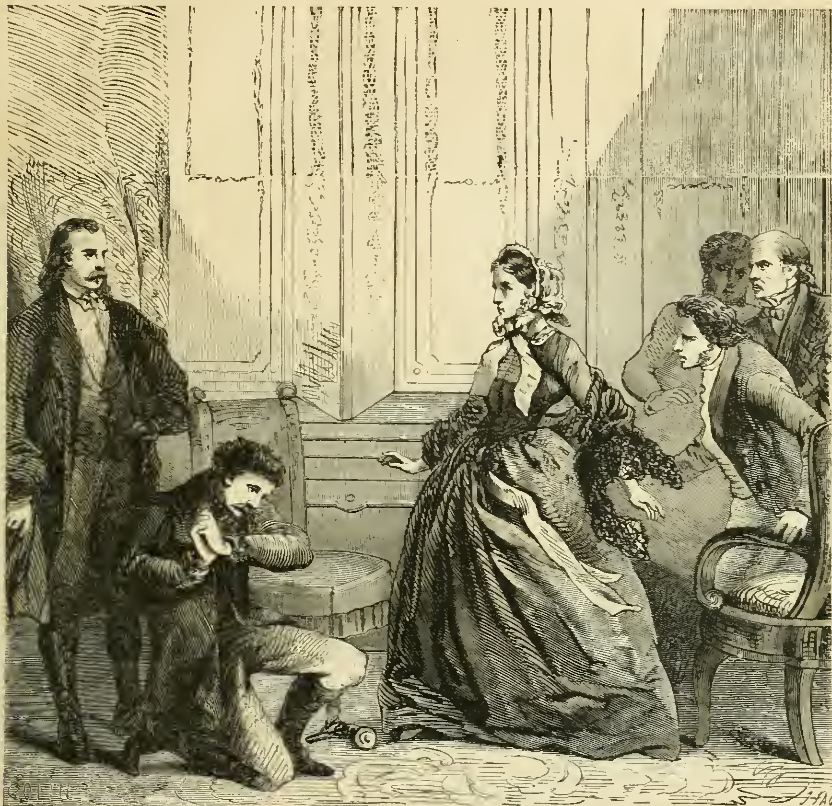
Pendant qu'ils se taisaient, penauds et embarrassés, madame de Laurens fit glisser son fauteuil sur le plancher jusqu'auprès de meinherr Van Praët, et ils se mirent tous deux à causer à voix basse.

— Je n'accepte pas entièrement l'offre que vous m'avez faite, reprit le baron; la direction générale des affaires est trop bien entre vos mains pour que je songe à vous l'enlever. Seulement, — ne vous étonnez pas si je parle ainsi devant madame et ces messieurs : j'ai dû les mettre au fait de nos récentes entrevues, de mes rapports avec feu le patricien Nesmer et de ma position vis-à-vis de vous; — seulement, disais-je, comme j'ai appris par ces expériences à me défier de la faiblesse humaine, je veux garder par devers moi toutes les garanties que les circonstances me procurent.

— Moi, disait pendant cela madame de Laurens à Van Praët, je ne suis qu'une femme, je ne puis rien. Mais vous?

— Eh! chère enfant, répliqua le Hollandais, que voulez-vous faire contre ce diable d'homme?

Sara désigna le Magyare d'un signe de



Le Magyare se laissa choir sur ses genoux dès que Rodach eut lâché prise. (Page 150, col. 1.)

tête rapide; il avait le front courbé jusque sur sa poitrine; ses poings, crispés violemment, reposaient sur ses genoux.

Une rêverie sombre l'absorbait; il ne faisait plus guère attention à ce qui se passait autour de lui.

— Lui? murmura Van Praët répondant au signe interrogateur de Sara. S'il s'agissait de coups de sabre ou de pistolet, à la bonne heure!

— Quand on n'a pas d'autres moyens... prononça tout bas madame de Laurens.

— Peste! fit Van Praët en souriant, vous êtes une femme forte, ma petite Sara! On m'avait bien dit quelque chose d'approchant. Mais écoutons un peu M. le baron; ce qu'il dit nous regarde.

Ils prêtèrent l'oreille.

— J'ai mis les titres de meinherr Van Praët, poursuivit Rodach, et ceux du seigneur Yanos avec les lettres de change de mon ancien patron Zachœus Nesmer, dans cette cassette que vous savez. La cassette est, comme vous pouvez le croire, en lieu de sûreté! Elle contient maintenant bien

des choses, et, si votre bon sens ne me répondait pas de vos intentions pacifiques, je vous mènerais très-loin sans prendre beaucoup de peine.

— Et l'argent? dit Mira.

— L'argent est une garantie d'une autre sorte. S'il ne s'agissait désormais que de solder la créance de mon ancien patron, je garderais cet argent et tout serait dit; mais vous m'avez offert, d'un commun accord, une part dans votre association, et je prends désormais un intérêt singulier à la prospérité de la maison de Geldberg. En conséquence, je ne me paye pas; j'attends. Cette somme sera intégralement consacrée aux besoins actuels de la maison, dont je me constitue le caissier unique à dater d'aujourd'hui.

L'embarras des trois associés augmentait à vue d'œil; ils auraient donné beaucoup pour pouvoir se concerter, ne fût-ce qu'un instant; mais la chose était impossible.

— Je ne saisis pas bien le fil de tout ceci, murmura Van Praët; mais je gagerais tout ce qu'on voudrait que nos coquins ne sont pas mieux traités que nous!

— C'est un homme étrange! pensa tout haut Sara : son but m'échappe! car est-ce bien pour de l'or qu'il a noué cette prodigieuse intrigue?

Rodach se leva sans se mettre en peine d'attendre la réponse des trois associés; il avait parlé; son vouloir était la loi.

Comme il saluait pour se retirer, Sara poussa le bras de Van Praët, qui ne voulut pas le laisser partir sans tenter un dernier effort.

— Monsieur le baron, dit-il en mettant de côté cette fois son éternel sourire, d'après les paroles qui viennent d'être prononcées, nous devons penser que vous assumez sur vous toute la responsabilité des faits dont nous avons à nous plaindre?

— Entièrement, monsieur, répondit Rodach.

— De sorte que, reprit le Hollandais, si nous avons à nous adresser à la justice..

La lèvre de Rodach se plissa imperceptiblement.

— Avant d'en venir là, meinherr Van Praët, interrompit-il, prenez, croyez-moi, les conseils de ces messieurs, et même, si vous y avez plus de créance, contentez-vous de l'avis de madame, qui vous détournera, j'en suis certain, d'un duel judiciaire engagé contre moi.

— Mon droit est évident

— Je ne discute pas; mais faites-vous expliquer par M. de Reinhold, qui a la parole facile, ce que contient la cassette dont je parlais tout à l'heure.

— Vous abusez cruellement de vos avantages, monsieur! dit Sara.

— Belle dame, répliqua Rodach en se penchant vers elle, n'est-ce point encore être généreux que de se taire! Ce que je sais vaut plus de cent mille écus!

Il se redressa, tandis que Sara, au contraire, baissait la tête et se reculait involontairement.

En se reculant, elle arriva jusqu'auprès du Magyare immobile, qui semblait muet et sourd.

— D'ailleurs, poursuivit le baron en s'adressant à elle et à Van Praët, ce ne sont point des pertes définitives que vous faites. Est-ce donc un si grand malheur pour vous, madame, que de soutenir la maison de votre père? pour vous, meinherr Van Praët, que de venir en aide à de vieux amis?

— Je sais entendre la raillerie, monsieur le baron, répliqua tristement le Hollandais :

mais, ici, la raillerie est l'appoint d'une si grosse somme!

— Je ne raille jamais, meinherr Van Praët. Vous êtes dans la même situation que moi; vous êtes créancier comme moi; quand je serai payé, vous serez payé.

— Et ce moment arrivera...

— Sous peu, je vous l'affirme! je laisse à ces messieurs, mes nouveaux associés, le soin de vous expliquer nos chances magnifiques et le plaisir de vous inviter à notre fête du château de Geldberg. Le filet est plein; il nous reste à le retirer. Il nous reste encore à nous défaire d'un ennemi, qui est le vôtre...

— Le mien?

— J'achève... et, ne pouvant préciser mieux, je vous réponds que vous serez payé, ainsi que tous les créanciers de Gelbderg, après la mort du Fils du Diable.

Van Praët tressaillit à ce mot. En le prononçant, le regard de Rodach était tombé involontairement ou à dessein sur madame de Laurens.

Celle-ci détourna les yeux, comme si une voix mystérieuse l'eût accusée tout haut d'homicide.

— L'enfant vit-il donc encore? demanda Van Praët.

— Madame et ces messieurs, répondit Rodach, vous donneront à ce sujet tous les renseignements nécessaires.

Il se dirigea vers la porte.

Une rage sourde rongeait le cœur de Petite; c'était la première fois qu'elle était vaincue; elle sentait trop rudement le pied qui pesait sur sa gorge.

Elle était tout auprès du Magyare, plongé dans une sorte d'engourdissement apathique.

Son œil eut un rayon d'espoir.

— Oh! si je n'étais pas une femme, dit-elle jetant ces paroles calculées à l'oreille même d'Yanos, cet homme ne sortirait pas vivant d'ici!

Yanos se redressa brusquement. Ce fut comme l'étincelle qui touche une traînée de poudre.

D'un bond, il se mit entre le baron et la porte.

— Je suis un homme, moi! s'écria-t-il répondant sans le savoir aux paroles de Petite, qu'il avait entendues comme en un rêve; je ne te parle plus de mon argent, baron de Rodach! je te parle de mon honneur outragé! Tu ne sortiras pas d'ici!

Tout le monde s'était levé; personne ne comprenait le sens de cette accusation nouvelle.

Rodach se tenait debout, les deux bras croisés sur sa poitrine en face d'Yanos, dont la fureur, longtemps contenue et faisant soudainement éruption, le rendait ivre.

La face d'Yanos avait des tiraillements convulsifs; les veines de son front se gonflaient comme des cordes; ses yeux arrondis s'emplissaient de sang.

Ses pistolets tremblaient dans sa main, à deux pouces de la gorge de Rodach.

Celui-ci ne sourcillait pas : c'était toujours la même figure, sereine et belle, miroir d'une âme intrépide, sur laquelle les événements extérieurs semblaient n'avoir point d'empire.

Une demi-seconde s'écoula, pendant laquelle les yeux du Magyare, brillant d'un enthousiasme sauvage, semblaient chercher deux places mortelles où mettre ses deux balles.

Puis un voile sombre tomba sur ses prunelles. Il frémit de la tête aux pieds. Une terreur soudaine passa parmi sa colère.

Le fantôme que voyait tout à l'heure son rêve était devant lui. Il prononça tout bas le nom d'Ulrich.

Sa paupière se baissa durant un instant.

Ce fut assez.

Les bras de Rodach s'ouvrirent par un mouvement plus rapide que la pensée, et se rejoignirent derrière les épaules d'Yanos.

Celui-ci poussa un rugissement de rage, qui s'étouffa en une plainte rauque et sourde; sa face devint violette, et sa langue pendit entre ses lèvres bleuies.

On entendit les deux pistolets tomber l'un après l'autre sur le plancher.

La lutte avait été bien courte; l'étreinte, en revanche, avait été si vigoureuse, que le Magyare se laissa choir sur ses genoux dès que Rodach eut lâché prise.

Les assistants étaient frappés de stupeur.

— Tue-moi! balbutia Yanos, dont la tête lourde oscillait sur ses épaules, tue-moi, car, puisque tu es un homme, la prochaine fois, je ne te manquerai pas!

Rodach ramassa froidement les deux pistolets, et les jeta au loin.

— Tu ne veux pas me tuer! reprit le Magyare en se soutenant sur le coude; veux-tu te battre contre moi?

— Peut-être, répondit Rodach.

Yanos fit effort pour se relever

— Quand? s'écria-t-il vivement.

Rodach hésita un instant. En ce moment, on eût pu voir que l'effort terrible qu'il venait de faire n'avait point hâté son souffle et n'avait pas changé la couleur de son visage.

— D'ici à la fin du mois, répliqua-t-il de sa voix la plus froide, j'ai bien des choses à faire! Il faudra que vous attendiez, vous aussi.

Il s'interrompit, et son regard alla chercher encore madame de Laurens.

— Attendre quoi? rugit Yanos, qui, les genoux et les mains sur le plancher, ressemblait à une bête fauve.

Cette fois, les plus clairvoyants parmi les associés crurent distinguer dans l'accent du baron de Rodach, tandis qu'il répétait la réponse déjà faite à Petite et à meinherr Van Praët, une nuance d'ironie.

— La mort du Fils du Diable..., prononça-t-il lentement.

Il tourna le dos et disparut.

SIXIÈME PARTIE

LES BATARDS DE BLUTHAUPT

I

LE TRÉSOR

Le mois de février avait entamé sa seconde moitié depuis plusieurs jours.

Paris s'occupait énormément de la grande fête du château de Geldberg, dont la renommée racontait des merveilles.

L'émotion que causent chez nous certains événements n'est pas toujours en raison directe de leur importance. Tout en notre temps a besoin d'être *lancé*. Tragédies classiques, nains du Canada, cirage anglais, pianistes en bas âge, acteurs, auteurs, inventeurs, héros civils et militaires, polkas, mazurkas, redowas, homélies académiques et discours-ministres, tous hommes et toutes choses implorent humblement l'aide banale de la publicité.

L'annonce-omnibus est la gloire; et la voix du peuple, la voix de Dieu, est désormais une marchandise dont on peut acheter un petit morceau pour quinze sous.

Une seule chose peut se passer de ces fanfares quotidiennes que la moderne renommée trompette à tant la note, c'est la nouvelle d'un grand désastre.

Ici, la presse peut se taire; sa voix est vaine : son cri n'ajoute rien à la clameur commune. Écoutez! Il y a vingt hommes tués, cinquante blessés! On a vu de pauvres petits enfants morts entre les bras de leurs mères! et les jambes rompues! et le sang!

Cela glisse le long des grandes routes avec la rapidité du télégraphe électrique; cela se sent et se devine; les choses inanimées en parlent. A ces récits lugubres, dont chacun est friand à son insu, toutes les puissances du globe réunies ne sauraient point barrer le chemin.

Ils passent de bouche en bouche; on frémit à les écouter; on les répète, on les brode, on les amplifie; et, si le *sinistre* est de taille convenable, l'univers obtient ce résultat capital que deux ou trois millions d'oisifs ont passé leur journée sans trop d'ennui.

Mais à toute autre nouvelle il faut prêter secours, et c'est la presse qui dispense, d'une main souvent peu équitable, la lumière et l'obscurité.

Des faits graves ont lieu que nul ne soupçonne, et tout à coup un événement insignifiant survient qui est dans toutes les bouches.

Quiconque veut faire parler de soi sans se noyer, sans se pendre ou sans laisser ses os, à la fleur de l'âge, sous les décombres d'une maison écroulée, doit rechercher les bonnes grâces d'un journal.

Ce que le journal prend sous sa protection vit vingt-quatre heures, et c'est énorme! Tel causeur à la mode peut même, s'il le veut bien, vous donner une gloire qui dure toute la semaine. Enfin, celui que le public a choisi pour son mentor préféré, l'homme qui, à force d'esprit, de verve et de style, a saisi pour un temps le sceptre envié de la critique, Jules Janin, par exemple, pourrait

exécuter ce tour de force de vous faire exister jusqu'à la fin du mois.

Le journalisme daignait entourer de sa souveraine bienveillance la fête de Geldberg. Grâce à M. le comte de Mirelune qui était très-répandu parmi la gent quasi littéraire, les magnificences du vieux château d'Allemagne avaient fourni déjà bon nombre de *faits-Paris*. Isidore Chauvinel et Sigismond Coquelin, ces deux gros hommes qui apprennent hebdomadairement aux épiciers ce qui se fait dans le *grand monde*, en avaient parlé deux fois chacun dans leur feuilleton.

Le *turf* faisait trêve; on laissait le *sport* tranquille, et, au lieu de barbarismes anglais, les lions du boulevard essayaient de baragouiner des barbarismes allemands.

Une fois le premier pas fait, Paris s'engoue, Dieu sait comme; Geldberg faisait fureur; des récits miraculeux couraient depuis les plus nobles salons jusqu'à la modeste arrière-boutique.

Le bon goût était de savoir; il n'était pas permis d'ignorer, et quiconque eût paru n'être point au fait aurait passé sur-le-champ pour un sauvage ou pour un habitant du quartier Mouffetard.

Si Grimm eût existé à cette époque, vous eussiez eu certainement une de ces lettres fines et charmantes dont l'apparition est une bonne fortune pour les lecteurs élégants; mais Grimm ne devait ressusciter qu'à la fin de 1845.

Et, vraiment, c'était un beau sujet de causerie! Paris s'est ému souvent pour beaucoup moins, et il y avait dans cette fête des profusions royales, dignes d'exciter la surprise de notre âge économe.

Nous ne citerons qu'un fait : la maison avait envoyé des invitations nombreuses à l'élite de la société parisienne; c'était, on s'en souvient, des actionnaires de choix qu'il lui fallait; sur la liste, on ne voyait que ducs, marquis, généraux, pairs de France; les petits vicomtes n'étaient que pur retin.

Quelques-uns avaient refusé, mais beaucoup avaient accepté. Au jour dit, des chaises de poste, voyez l'excès de délicate courtoisie! étaient toutes timbrées aux armes des familles qui devaient ne les occuper qu'un jour.

Sur la route, en France et en Allemagne, toutes les auberges avaient été retenues; partout, de riches repas, préparés par les illustrations culinaires de la capitale, attendaient le passage des nobles voyageurs.

Encore une fois, c'était royal, et les gens qui se conduisent ainsi, financiers ou non, méritent bien le bruit qu'on fait autour de leurs largesses.

Aussi le succès était-il complet; les femmes portaient des twines à la Geldberg.

Il y avait déjà des bonbons, des charlottes et des suprêmes à la Geldberg.

On s'occupait d'établir des pendules, des toilettes, des fauteuils, etc., le tout à la Geldberg.

Les marchands d'estampes avaient la lithographie du vieux manoir; un Strauss quelconque publiait d'avance en valse les souvenirs de Geldberg, et le grand Musard faisait rayonner le nom de Geldberg en tête de ses plus fulgurants quadrilles.

Geldberg! Geldberg! on n'entendait que ce nom, on ne voyait que ce mot. C'était une fureur.

A Paris, les bals et les concerts se traînaient, tristes et honteux; les gens sachant vivre avaient pudeur de s'y montrer; car c'était dire : « Nous ne sommes pas à Geldberg. »

Sur le boulevard Italien, on ne voyait plus guère que des gants jaunes ayant servi deux fois, et des bottes revernies; le foyer de l'Opéra faisait peine à contempler : Paris n'était plus dans Paris.

Car, aux époques où notre fashion se porte en masse sur un point quelconque du globe, ce ne sont pas les absents seuls qui nous manquent. Nous savons des cravaches nécessiteuses et des éperons indigents qui,

ne trouvant point dans leur bourse vide de quoi franchir la barrière, se contentent de fermer leurs persiennes et de faire les morts. Les plus spirituels profitent de ces occasions pour rencontrer un garde du commerce et humer un peu le bon air de Clichy.

Ces lions malheureux sont aux véritables lions ce que les marmottes sont aux hirondelles.

Hirondelles et marmottes disparaissent, en effet, pendant la moitié de l'année : les unes s'envolent vers le beau soleil; les autres jeûnent, engourdies, dans un trou.

Il y avait, du reste, deux classes d'invitations bien distinctes. Les élus d'abord, à qui tous les honneurs étaient prodigués, chaises blasonnées pour faire la route, et, à l'arrivée, logement splendide entre les murs du château restauré.

Le nombre de ces invitations était naturellement assez limité; les invitations de seconde classe se multipliaient, au contraire, presque indéfiniment.

C'étaient de simples cartes d'admission aux bals, aux grandes chasses de la forêt, aux spectacles, et généralement à tous les épisodes de la fête qu'on avait jugés ne pouvoir se passer de la foule.

On n'avait pu jouer sur les lettres adressées personnellement aux nobles amis de la maison; mais, quant aux invitations de second ordre qui donnaient droit encore à de bien beaux priviléges, la spéculation s'en était emparée avec ferveur.

Cela se vendait à l'instar du bitume et de la houille. Comme la vogue s'était déclarée tout d'un coup, on avait obtenu, dès les premiers jours, des bénéfices fort respectables. Les jours suivants, la prime avait monté, monté si bien, qu'au moment où nous sommes arrivés, les cartes qui restaient dans la circulation atteignaient des prix fabuleux.

Et vraiment, à quelque taux que ce fût, n'en avait plus qui voulait. Tel Anglais ouvrait en vain son portefeuille de banknotes; tel Russe, prince et arrière-cousin de son empereur, comme cela se doit, offrait inutilement la valeur d'une douzaine de paysans.

On racontait tant de choses inouïes! La fête durait déjà depuis plus de huit jours, et, à mesure que les nouvelles arrivaient à Paris, les désirs surexcités se changeaient en fièvre.

Les départs continuaient. La route d'Allemagne était incessamment sillonnée par toutes sortes de véhicules. Les diligences de Metz étaient trop petites pour le nombre des voyageurs qui, après s'être ruinés pour acheter leurs cartes, faisaient des économies sur les moyens de transport.

Un fait singulier, c'est que l'émotion produite par cette fête fashionable avait pénétré surtout dans le lieu le moins fashionable de Paris.

Aucun quartier de la ville ne s'en ressentait plus vivement que le Temple

Ce n'est pas que le pauvre bazar comptât beaucoup de ses brocanteurs au nombre des heureux invités ; mais, parmi ses habitants, un grand nombre d'intérêts divers se rattachaient de manière ou d'autre à la fête

Nous avons vu déjà partir pour l'Allemagne Mâlou et Pitois avec leurs sultanes favorites, en compagnie de Fritz et de Jean Regnault.

Une semaine environ après ce départ, nous aurions pu assister à une petite scène qui présageait au Temple la perte d'un de ses fidèles.

C'était un matin vers neuf heures. Le bonhomme Araby venait d'arriver à sa boutique et avait donné l'ordre à la Galifarde étonnée de fermer la porte de la rue.

Quand elle eut obéi, le vieillard la prit par les épaules et la poussa dans le petit magasin, où il n'y avait plus que d'immondes lambeaux, impossibles à vendre.

Depuis huit jours, en effet, le juif opérait une sorte de déménagement; il emportait chaque soir le plus qu'il pouvait d'objets sous sa houppelande râpée. Le jour, il envoyait chercher par Nono la Galifarde ses acheteurs ordinaires, et il vendait sans relâche.

Quant aux emprunteurs, ils n'avaient pas beau jeu ; Araby ne prêtait plus.

On avait beau lui proposer des intérêts exorbitants, il ne se laissait point séduire.

Chaque jour, une heure ou deux avant de se retirer, il faisait clore sa porte et s'enfermait à double tour dans son petit bureau.

Nono elle-même, bien qu'elle eût tâché de voir, poussée par sa curiosité d'enfant, n'aurait point su dire ce que le vieillard faisait seul ainsi pendant ces deux heures.

A travers les fentes de la porte du magasin, elle avait entrevu seulement son maître se glissant vers ce coin du bureau où les loques amoncelées atteignaient le plafond.

Mais le regard de la petite fille ne pouvait point pénétrer jusqu'au coin lui-même ; elle perdait de vue le bonhomme au milieu de la chambre, et ce qu'elle entendait alors ne lui apprenait rien.

C'était un bruit périodique et sourd qui durait jusqu'au coup de quatre heures.

A quatre heures, le vieillard venait à sa place accoutumée, où Nono le voyait s'asseoir tout essoufflé ; il essuyait son front baigné de sueur d'une main tremblante ; puis, après s'être reposé quelques instants, il s'échappait comme d'habitude par les derrières de la Rotonde.

Il va sans dire qu'il n'oubliait jamais de refermer la porte de son bureau.

Le matin dont nous parlons, Araby n'envoya point chercher ses acheteurs, il n'avait plus rien à vendre.

Dès qu'il fut seul dans son bureau, il se dirigea vers le monceau de guenilles qui cachait son coffre-fort; il écarta les loques. comme nous l'avons déjà vu faire une fois, le jour où M. le baron de Rodach vint lui demander cent trente mille francs.

Mais il ne les écarta pas précisément au même endroit, et, au lieu de découvrir la caisse seulement, il mit à nu le sol.

A l'aide d'une vieille lame de fer sans manche, il descella deux carreaux qui joignaient leurs voisins, mais que nul ciment ne retenait.

Sous les carreaux, il y avait deux petits bâtons croisés. Araby les enleva.

Il était en présence d'un trou assez profond qu'il avait creusé de ses mains. C'était à cette tâche qu'il employait depuis huit jours la dernière heure de sa journée.

A côté du trou se trouvait encore la terre qu'on en avait extraite.

Araby se releva et ouvrit son coffre-fort.

Il y introduisit ses mains, qui frémissaient par intervalles et semblaient communiquer à tout son corps des secousses nerveuses.

Il ramena sur le devant des planchettes tout le contenu de la caisse, consistant en cinq ou six paquets de très-petite dimension, faits à l'avance et ficelés soigneusement.

Les plus gros de ces paquets étaient lourds au toucher et semblaient contenir des rouleaux d'or ; dans les autres, il n'y avait que des papiers, des billets de banque peut-être, car le bonhomme les contemplait avec un étrange amour.

Il resta durant quelques minutes devant son trésor, ainsi arrangé, comme on demeure triste et muet devant un ami cher qui porte un costume de voyage.

La bouche hésite à s'ouvrir, quand elle va prononcer des paroles d'adieu.

Il y avait sur le visage du vieillard une douleur profonde et solennelle.

Ses mains se joignirent; un gros soupir souleva sa poitrine ; il se prit à parler doucement en langue allemande ; sa voix trouvait des accents tendres et mélancoliques.

On eût dit la plainte d'une mère auprès du berceau de son enfant décédé.

Il prit les petits paquets les uns après les autres, et les déposa auprès du trou avec précaution, comme s'il eût craint de leur faire éprouver un choc. Une fois le dernier paquet enfoui, le vieillard s'agenouilla, et mit sa tête chenue au niveau du trou.



La chaise de poste galopait, traînée par quatre fringants chevaux. (Page 187. col. 2.)

— Oh!... oh!... fit-il en un gémissement, si je ne vous retrouvais pas!...

Il fit un signe de tête caressant, et envoya de la main un dernier baiser à son trésor.

En deux ou trois minutes, le trou fut entièrement comblé, à l'aide de la terre réservée pour cet objet. Le vieillard y allait maintenant résolûment, et avec une sorte de fièvre.

Les carreaux reprirent place à leur tour; l'œil le plus curieux et le plus exercé n'eût point découvert facilement la trace de l'opération pratiquée.

Araby saupoudra de poussière tout le tour de la caisse, et regagna son fauteuil de cuir, sans se donner la peine de fermer le coffre-fort, vide maintenant.

Quand il s'assit devant son petit comptoir, dont la demi-lune était close, de grosses larmes coulèrent le long des rides de son visage.

Quelques minutes se passèrent encore dans ce désespoir morne.

Puis le vieillard ouvrit la porte à sa petite servante.

— Paresseuse! dit-il par habitude, qu'as-

tu fait, aujourd'hui, pour gagner le pain que tu manges?... Paresseuse et gourmande!

La pauvre enfant, chétive et maigre, répondit par son seul aspect à l'une au moins de ces accusations.

— Va vite, reprit Araby, me chercher un revendeur de ferraille au *Pou volant.*

La Galifarde sortit.

Araby enfonça sur ses yeux sa casquette de peau, et traversa derrière elle la place de la Rotonde, en se dirigeant vers le centre même du marché.

On ne l'avait jamais vu se montrer ainsi au milieu du jour. Chose bien étrange, il laissait sa boutique ouverte et abandonnée à la merci du premier venu.

Les gamins du Temple lui improvisèrent, comme toujours, une escorte bruyante; quand il entra dans le marché, tout le monde, marchandes et revendeurs, se joignit aux enfants pour saluer son passage.

Il continuait sa route, chancelant, plié en deux, mais impassible au milieu de toutes ces clameurs.

Il atteignit enfin la baraque centrale, contenant le bureau de l'inspection.

On fait antichambre là comme dans tout ministère. Araby, humble et patient, attendit son tour dans un coin.

Quand son tour fut venu, il s'approcha de l'employé et tira de sa poche un petit papier couvert de chiffres.

— Monsieur, dit-il en soulevant à demi sa casquette, j'ai payé un franc soixante-cinq centimes pour mon loyer de la présente semaine, et je suis forcé de partir aujourd'hui même.

— Eh bien? demanda l'inspecteur.

— Mon bon monsieur, il reste trois jours à courir; cela donne vingt-trois centimes cinquante-sept centièmes par chaque jour, ce qui, multiplié par trois, fournit soixante et dix centimes soixante et onze centièmes... Je suis trop pauvre pour vous laisser cet argent-là.

— Vous ne pouvez ignorer, fit observer l'inspecteur, que la semaine commencée...

— C'est quatorze sous qu'on me doit, interrompit le vieillard; je dis quatorze sous, car j'abandonne volontiers les soixante et onze centièmes.

— L'administration ne peut pas...

— L'administration est riche, mon bon monsieur, et j'ai bien de la peine à gagner ma vie!

— A un autre! dit l'inspecteur.

Araby se cramponna des deux mains à la barrière de planches qui sépare l'inspecteur du public.

— Vous ne pouvez pas me refuser ça! s'écria-t-il; l'argent du pauvre ne profite pas. Tenez, je veux bien y mettre de ma poche : rendez-moi cinquante centimes, et tout sera dit.

L'employé, qui avait souri d'abord, fit un geste d'impatience.

Les voisins d'Araby, qui tous avaient quelque chose à demander, le prirent par les épaules et le poussèrent dehors.

Araby fit vivement le tour de la baraque et présenta sa face ridée à la fenêtre qui s'ouvre du côté de la Rotonde.

— Mon bon monsieur! s'écria-t-il d'une voix lamentable, je donne tout pour huit sous.

L'inspecteur se leva et ferma la fenêtre.

Les doigts crochus de l'usurier battirent la générale sur les carreaux.

— Voyons! six sous! cria-t-il à travers les vitres; six pauvres sous!

Quand il vit que personne ne lui répondait,

son humilité feinte se changea en colère; il grinça des dents; il ferma ses poings étiques et prit le Très-Haut à témoin de l'injustice du publicain.

Les gamins l'entouraient et tiraillaient le drap mûr de sa houppelande, en criant :

— Auguy! auguy!

Il reprit, de guerre lasse, le chemin de la Rotonde, menaçant du poing ses persécuteurs et grommelant des malédictions bibliques.

Le marchand de ferraille l'attendait dans son échoppe.

Il vendit, après d'interminables débats, sa caisse de fer et les guenilles qui l'entouraient.

Puis il resta seul dans sa boutique complétement vide.

La petite Galifarde se tenait tapie à sa place ordinaire, derrière la porte du magasin. Ses grands yeux effrayés étaient fixés sur le vieillard; elle devinait; sa terreur était profonde. Elle sentait par avance l'angoisse prochaine de l'abandon et du dénûment.

Araby faisait le tour de son bureau vide, et une force mystérieuse l'attirait toujours à l'endroit où avait été sa caisse; il grommelait des paroles sans suite, et ses gestes étaient fous.

Plus de vingt fois il se dirigea vers la porte extérieure, et plus de vingt fois il revint dans ce coin aimé, où il laissait son âme.

Enfin, il fit sur lui-même un effort violent et franchit le seuil.

La petite Nono s'élança vers lui, les larmes aux yeux.

— Vous partez! dit-elle, vous ne reviendrez plus?... Que vais-je devenir!

Le vieillard la repoussa, mais sans rudesse.

— Fainéante! grommela-t-il; et pourtant je ne veux pas la laisser ainsi sans ressource!

Il fouilla dans la poche de sa houppelande et en tira une poignée de gros sous.

Parmi ces gros sous, il choisit, après un minutieux examen, le plus mince et le moins marqué.

— Tiens, dit-il avec une paternelle bonté, paresseuse! voilà qui te donnera le temps de chercher une autre place.

Il s'échappa en toute hâte, soit pour ne point revenir sur son mouvement de générosité prodigue, soit pour se soustraire aux remerciements de la Galifarde.

Il avait soixante et dix ans; c'était le premier sou qu'il donnât de sa vie!

Ce jour-là, pour la dernière fois, les gamins du Temple, riant et criant, firent la conduite au bonhomme Araby.

On ne le vit plus, vers neuf heures et demie, déboucher tous les matins par la rue de la Petite-Corderie.

Jusqu'à la fin de la semaine, son échoppe resta inoccupée; puis un autre locataire vint s'y installer.

Ce nouveau locataire, que chacun connaissait dans le marché pour un pauvre homme, n'y resta pas longtemps. Il disparut au bout de quinze jours; et bien des gens prétendirent depuis l'avoir rencontré dans un splendide équipage.

Mais les rumeurs qui courent sont folles! Le jour où le bonhomme Araby abandonna la Rotonde du Temple, n'y eut-il pas un marchand d'habits ambulant qui affirma l'avoir rencontré dans une magnifique chaise de poste, au delà de la barrière de la Villette, sur la route d'Allemagne?...

La chaise de poste galopait, traînée par quatre fringants chevaux, et le bonhomme Araby, habillé comme un monsieur, s'étendait sans façon sur les coussins, au milieu de deux ou trois belles dames.

On rit beaucoup de ce marchand d'habits qui avait sans doute trop bu à la barrière. Voyez un peu! le bonhomme Araby dans une chaise de poste avec de belles dames!

Quoi qu'il en soit, l'histoire du locataire, successeur d'Araby, et de son équipage, passa au nombre des chroniques du Temple. On disait volontiers que le vieil usurier avait enfoui un trésor sous les carreaux de sa boutique et que l'équipage en question n'avait pas d'autre origine.

Et il y avait presse pour louer cette bienheureuse échoppe.

Chaque locataire qui parvenait à s'y installer en retournait religieusement tous les carreaux.

Mais on ne trouvait rien. Il n'y avait jamais eu de trésor, ou bien l'homme à l'équipage avait tout pris.

L'homme à l'équipage se nommait Romain, dit Batailleur; c'était l'ancien époux de Joséphine, protectrice de Polyte et marchande de frivolités au carré du Palais-Royal.

Quant au bonhomme Araby, nul ne se vanta de l'avoir aperçu, depuis la fameuse rencontre en chaise de poste.

Personne au Temple ne l'a oublié.

Les uns disent qu'il est mort.

Les autres racontent que, vers minuit, à la lueur tremblante du gaz, on voit encore parfois devant la Rotonde, sur la place déserte, un vieillard courbé en deux qui cherche les sous perdus entre les pavés.

II

AVANT LE DÉPART

Quatre ou cinq jours après le départ d'Araby, madame Batailleur quitta sa place du quartier des frivolités, au plus fort de la vente, pour se rendre en toute hâte sous le péristyle de la Rotonde ; elle venait de recevoir une lettre d'Allemagne.

Ce fut justement vers l'échoppe abandonnée du vieil usurier qu'elle se dirigea.

Elle trouva la petite Galifarde assise sur le seuil, en dehors.

La pauvre Nono semblait plus chétive encore et plus faible que de coutume; ses yeux rougis se gonflaient à force de pleurer.

Certes, elle était bien malheureuse, du temps que le bonhomme venait tous les jours au Temple; mais alors elle avait un asile et du pain.

Maintenant, elle n'avait plus rien, et, sans la charité de la jolie Gertraud, elle serait morte déjà durant ces cinq jours

L'échoppe de l'usurier avait un nouveau maître qui lui avait permis jusque-là de coucher dans l'antichambre ; mais, outre qu'Araby avait vendu, en partant, son pauvre matelas, cinq jours avaient usé la patience hospitalière du nouveau maître de l'échoppe.

Le matin même, il avait déclaré à la pauvre petite fille qu'il lui faudrait chercher un autre abri pour la nuit suivante.

Pour comble de malheur, Gertraud, en apportant son aumône quotidienne, avait parlé d'un grand voyage, d'un voyage qui devait durer bien longtemps.

C'était la dernière ressource qui s'échappait, car le départ de Gertraud était fixé à ce jour-là même.

La petite Galifarde n'avait plus de larmes; elle était assise sur la pierre, l'œil morne et la tête penchée ; ses mains se croisaient sur ses genoux. A la voir si frêle et si pâle, on pouvait prévoir que sa souffrance sur cette terre aurait un terme prochain et fatal.

Parmi toutes les marchandes du Temple, madame Batailleur était, nous l'avons dit, celle qui la traitait avec le plus de commisération. Nono l'aimait ; elle était si peu habituée à la pitié !

Mais l'intérêt que Batailleur portait à la pauvre enfant n'eût point été jusqu'à lui faire quitter sa place, à l'heure du travail, si quelque autre chose ne l'y avait poussée.

La lettre d'Allemagne qu'elle tenait encore à la main était de madame de Laurens, qui, sans lui rien avouer précisément, la mandait au château de Geldberg et la priait d'amener avec elle l'ancienne servante du prêteur Araby.

Petite avait toujours témoigné une ten-

dresse extraordinaire à la petite Galifarde; cette tendresse, elle l'expliquait en disant que Nono ressemblait trait pour trait à Judith, l'enfant mystérieux de sa jeunesse, qui était nul ne savait où.

Mais, de cet attrait vague qui portait la grande dame vers la pauvre fille, à l'idée de demander celle-ci au château de Geldberg, il y avait loin.

Ce pouvait être un caprice, mais il était bizarre, et Batailleur trouvait étrange le choix du moment : une grande fête réunissant l'élite du beau monde parisien.

La marchande ne savait vraiment que penser.

Parfois, elle se disait : « C'est sa fille. » D'autres fois, elle reculait, effrayée, devant l'abominable tableau d'une mère heureuse et riche laissant mourir de faim son enfant.

Une enfant que cette mère aimait uniquement sur la terre!

N'était-ce pas contradictoire et impossible?

Certes! Pourtant Batailleur ne pouvait s'empêcher de douter; l'œil de son intelligence n'était pas assez perçant pour avoir pu sonder jusqu'au fond le cœur de Sara, mais elle savait que c'était un abîme.

Quoi qu'il en fût, elle avait trop d'intérêt à rester la servante dévouée de madame de Laurens pour hésiter un seul instant.

Madame de Laurens ordonnait; il était sage d'obéir. Batailleur avait dépêché madame Huffé pour arrêter deux places aux messageries Laffite et Caillard.

Une demi-journée devait lui suffire pour mettre en bonnes mains ses affaires courantes et donner les instructions nécessaires pour ce qui concernait la maison de jeu à son premier ministre, M. de Navarin, ancien officier supérieur au service du roi des Grecs.

Restait l'aimable Polyte; mais ces cœurs de reine surent, dans tous les temps, sacrifier l'amour à la politique. Personne n'ignore ce que les Sémiramis et les Élisabeth taisaient de leurs favoris, dans les grandes occasions.

L'infortuné lion était loin de s'en douter; mais le sort en était jeté : à moins d'un coup de fortune, il passait désormais à l'état de prince *in partibus*

— Eh bien! fifille, dit madame Batailleur en tapotant la petite joue pâle de la Galifarde, nous avons donc comme ça de grosses peines?

— On m'a chassée d'ici, répliqua la pauvre enfant, dont les yeux brûlants retrouvèrent quelques larmes, et je vais coucher cette nuit dans la rue!

— Oh! que non pas! reprit Batailleur en souriant; il fait trop froid, ma mignonne.

Nono frissonna de tous ses membres.

— Oui, oui, murmura-t-elle, il fait grand froid sur le pavé!

La marchande se pencha et la prit par la main.

— Tout ça, c'est des bêtises, fifille! dit-elle. J'ai l'idée que tu coucheras désormais dans un bon lit. Je viens te chercher; veux-tu venir avec moi?

Nono releva sur Batailleur ses grands yeux noirs, embellis tout à coup par un rayon d'espérance. Parmi cet espoir naissant, il y avait encore beaucoup de crainte; elle était si bien habituée à souffrir!

— Avec vous? répéta-t-elle timidement.

— Tu ne veux pas?

— Oh! mon Dieu! s'écria la pauvre enfant, qui appuya ses petites mains jointes contre sa poitrine, si j'étais avec vous, je vous aimerais tant!

Batailleur avait un peu de bon dans l'âme;

elle fut touchée. Elle souleva l'enfant entre ses bras, et lui mit sur le front une grosse embrassade.

— Si ça ne fait pas pitié! grommela-t-elle; sois tranquille, fifille, tu n'auras plus ni faim ni froid!

— Et quelqu'un m'aimera? dit l'enfant, dont le regard, humide encore, avait une expression charmante.

— Oui, sur ma foi, quelqu'un t'aimera! s'écria Batailleur; quand ça ne serait que moi, fifille!

Nono entoura de ses bras le cou de la marchande, et, dans le transport de sa joie, elle trouva le courage de lui rendre un baiser.

Batailleur s'essuya les yeux avec la mauvaise humeur d'un groguard qui se surprend à pleurer.

— Je te dis que c'est des bêtises, répéta-t-elle; en voilà assez! venons-nous-en.

Elle prit la petite fille par la main et l'emmena, sans rentrer dans le Temple, jusqu'à son appartement de la rue du Vert-Bois.

Là, elle commença sérieusement ses préparatifs de départ.

Et Dieu sait ce que la pauvre madame Huffé eut de fil à retordre! Elle sentit cruellement, ce jour-là, le malheur d'avoir perdu la position qu'elle occupait jadis dans le monde.

Heureusement que ce n'était qu'un coup de collier à donner, après quoi devaient venir quinze bons jours de paresse.

Car le voyage de madame ne pouvait durer moins d'une quinzaine. Quel joyeux temps pour madame Huffé et pour le maton Minet, son Polyte!

Le temple était donc veuf, par le fait, de deux personnages très-éminents : l'usurier Araby et madame Batailleur.

Il regrettait, en outre, l'absence du cabaretier Johann, maître de la *Girafe*, lequel avait laissé la direction de son établissement au neveu Nicolas.

En ajoutant à ces trois départs ceux de Jean Regnault, de Mâlou, de Pitois et de Fritz, on verra que nous avions raison de dire que le Temple avait profondément ressenti le contre-coup de la fête de Geldberg.

Mais nous sommes encore bien loin de compte, et nous n'avons pas mentionné tous les voyageurs que le marché devait envoyer en Allemagne.

A surfaces égales, le bazar en guenille fournissait vraiment plus de membres à la brillante fête que n'importe quel quartier de la Chaussée-d'Antin ou des nobles faubourgs.

Il y avait d'abord Hermann et tous les convives allemands, anciens serviteurs de Bluthaupt, que nous avons vus trinquer gaiement, le soir du dimanche gras, dans la salle de la *Girafe*.

Ces bons garçons arrangeaient aussi leurs affaires et terminaient leurs préparatifs, car Hans Dorn avait parlé.

Hans avait parlé au nom d'un maître auquel chacun se faisait une joie d'obéir.

Ils n'étaient pas riches et ils risquaient l'existence de leur famille, en désertant le travail de chaque jour, mais ils étaient dévoués; ils allaient, pleins d'enthousiasme, et leurs cœurs battaient à la pensée de la patrie.

Hans Dorn, qui était leur chef, ne pouvait les laisser en arrière. Tout était sens dessus dessous dans sa maison; tandis qu'il arrêtait ses derniers comptes en homme d'ordre, la jolie Gertraud s'évertuait à faire malles et valises.

Elle n'avait jamais quitté Paris; un voyage était pour elle l'inconnu et le mystérieux; elle avait l'idée fixe de munir son père, de l'approvisionner complétement pour cette excursion lointaine.

Elle empilait dans la malle linge sur linge, habits sur habits, elle se désespérait de la

voir si petite; elle y aurait mis volontiers les chaises, la table et le lit.

On peut avoir besoin de tout cela en voyage.

Aux habits, Gertraud joignait des robes, des tabliers, des fichus, des bonnets, tout le matériel enfin de sa fraîche toilette d'ouvrière aisée.

Car elle aussi avait sa place retenue à la diligence.

Le marchand d'habits avait hésité longtemps en songeant à la besogne qu'il devait accomplir au château de Geldberg; il se disait bien que Gertraud serait de trop à ses côtés.

Mais comment la laisser seule à Paris?

Gertraud, d'ailleurs, avait tant prié! elle ne voulait point quitter son père, et une voix secrète l'appelait vers cette Allemagne où était le pauvre Jean Regnault.

Il y avait maintenant bien des jours qu'elle n'avait reçu de ses nouvelles. Son visage, si joyeux naguère et si frais, portait désormais quelques traces de souffrance. Des rêveries pénibles avaient passé sur ce jeune front, et l'insomnie, longtemps ignorée, était venue mettre un peu de pâleur sur les joues de la jeune fille.

Mais, aujourd'hui, la mélancolie faisait trêve; Gertraud se démenait vive, affairée, alerte; elle allait de chambre en chambre déplaçant tout, et poursuivie par la peur d'oublier quelque chose. L'agitation trompait sa tristesse; parfois même, dans l'enthousiasme zélé de son travail, elle se surprenait à chanter quelques couplets de ses chansons aimées.

Vous l'eussiez reconnue alors pour la gentille enfant, insouciante et heureuse, dont le naïf sourire éclaira les premières pages de ce récit; mais bientôt sa paupière se baissait : le chant commencé mourait entre ses lèvres; il y avait comme un remords sur ses traits soudainement assombris.

C'est que l'image du pauvre Jean, tel qu'il s'était présenté à elle le matin du mardi gras, venait de passer dans ses souvenirs. Elle le voyait morne, défait, brisé, comme un condamné le jour du supplice; que faisait-il à présent? où était-il? Était-ce bien vrai? Dans cette âme si bonne, l'idée du meurtre avait-elle germé?

Oh! que Gertraud se reprochait amèrement l'élan étourdi de sa joie!

Bien des fois, depuis l'heure de la séparation, elle avait cherché Geignolet pour l'interroger encore et mieux savoir; mais l'idiot avait tout oublié.

Et Gertraud était obligée de garder en elle-même sa douleur inquiète; elle ne pouvait pas même la confier à son père, qui avait eu jusqu'alors tous ses petits secrets.

Cette confidence eût accusé Jean Regnault.

Pauvre Jean! il s'était trop hâté! quelques jours encore et son dur sacrifice devenait inutile; un peu d'aisance rentrait sous le toit indigent des Regnault.

Un frère de Victoire, ancien fort de la halle, venait de mourir en lui laissant un modique héritage.

De sa chambre, Gertraud, qui regardait, hélas! bien souvent de ce côté, pouvait voir des rideaux de cotonnade remplacer, à la fenêtre des Regnault, le lambeau de serpillière troué.

Mon Dieu! ce n'était pas la richesse, mais ce n'était plus la misère, et le bon joueur d'orgue eût été bien heureux!...

Gertraud n'avait pourtant pas gardé entièrement son secret. Un matin, elle avait traversé la petite cour et monté l'escalier de la vieille mère Regnault.

Elle était toujours bien reçue dans la pauvre demeure; tout le monde l'y aimait; cette fois, sa visite fut une source de larmes.

Longtemps après qu'elle eut repassé le seuil, madame Regnault et sa bru restaient encore en face l'une de l'autre, sans parole et comme anéanties.

Elles ne savaient pas ce qu'était devenu Jean : Gertraud venait de le leur apprendre.

Au bout de quelques minutes, Victoire prit la main de la vieille femme, qui était glacée.

— Ma mère, dit-elle, Dieu a rappelé à lui mon pauvre frère et nous avons maintenant de l'argent. Je vais partir pour l'Allemagne.

— Et moi aussi, répliqua la vieille femme.

Les derniers événements l'avaient rudement ébranlée; elle semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie.

— Vous êtes bien faible, ma mère, objecta Victoire, et moi, je suis forte encore.

— Il faut que je revoie notre Jean avant de mourir! murmura l'aïeule. Je suis faible, c'est vrai; mes heures sont comptées; c'est pour cela que je veux aller à sa rencontre, afin de ne pas perdre un jour.

— Mais nous avons un autre enfant, dit encore Victoire; si nous partons toutes deux, qui veillera sur mon pauvre Joseph?

— Il viendra avec nous. Cela coûtera bien cher, n'est-ce pas? mais j'ai tant souffert, ma pauvre fille! je te demande cette joie, de revoir mon Jean bien-aimé avant de mourir!

Victoire n'avait plus rien à répondre, et le départ fut fixé au lendemain.

Geignolet était là quelque part dans un coin, écoutant d'une oreille et dormant d'un œil.

Il se glissa au dehors et s'assit sur les marches poudreuses de l'escalier.

Ses yeux, fixés au sol, avaient comme une lueur de réflexion.

Il tira de sa poche son grand clou aiguisé qui avait maintenant du plâtre jusqu'à la tête.

Geignolet n'avait trouvé que de rares occasions de travail, depuis cette soirée où l'absence de Hans Dorn avait favorisé sa besogne, pendant l'entrevue de Franz et de Denise. Il était prudent et patient; malgré la vivacité de son désir, il savait attendre.

— Je ne veux pas m'en aller, grommela-t-il en quittant la marche où il s'était assis pour se mettre à cheval sur la rampe, sans avoir fini mon trou. Et le père Hans qui reste maintenant chez lui tous les soirs!

Il fit une grimace de mauvaise humeur et donna un grand coup de poing sur la rampe.

— Hue! bourrique! s'écria-t-il.

Puis il se prit à chanter sourdement :

Si j'étais assez fort,
Je passerais mes deux mains dans le trou,
Quand le père Hans est dans son lit,
Et je prendrais son cou;
Car je sais bien comment on fait
Pour étrangler, pour étrangler...
La bonne aventure, ô gué!

Ses lèvres s'écartèrent en un sourire; une lueur fauve et fugitive s'alluma dans sa prunelle, puis sa face redevint morne tout à coup.

Il se laissa glisser le long de la rampe jusqu'au bas de l'escalier et vint s'accroupir derrière la porte de la cour.

Il s'appuya contre la muraille, immobile et feignant de sommeiller.

On était encore au matin; il resta là sans bouger jusqu'au soir. Pendant sept à huit heures, son œil, demi-fermé, guetta sans relâche la porte de Hans Dorn.

Celui-ci sortit vers la brune; son départ était également fixé au lendemain, et il lui fallait régler diverses affaires.

Gertraud l'avait accompagné jusque dans la cour, et Geignolet entendit Hans Dorn qui disait :

— Couche-toi de bonne heure, ma fille. On ne dort guère dans les nuits de voyage.



La voiture des Messageries Laffite et Gaillard, ou était Hans Dorn, allait en tête. (Page 15 col. 1.)

Moi, je rentrerai tard, peut-être ; ne m'attends pas...

Le marchand d'habits gagna la place de la Rotonde et Gertraud rentra.

Le cœur de l'idiot battait sous l'étoffe grossière de sa veste.

Il attendit une demi-heure encore. Quand la nuit fut tout à fait tombée, on eût pu le voir se couler sans bruit le long des murs de la cour, puis monter, pieds nus, l'escalier de Hans Dorn.

Gertraud, qui s'était endormie à moitié, crut ouïr en rêve ce bruit inexplicable qu'elle avait entendu déjà, le soir où Jean Regnault était venu lui demander des habits.

III

LA CHAISE DE POSTE

Vers minuit, l'idiot redescendit l'escalier de Hans Dorn. Il traversa la cour en rampant et rentra chez sa mère.

Ses mains étaient en sang et ses habits tout blancs de plâtre.

— Pas de jaunets ! grommelait-il d'un air découragé, pas de jaunets pour emplir ma bouteille !

Il se coucha. Avant de se coucher, il mit sous la paille qui lui servait d'oreiller un paquet de petite dimension, enveloppé dans un mouchoir que Hans Dorn aurait pu reconnaître pour son bien.

Le contenu de ce paquet était anguleux et résistait au toucher; on devinait des papiers sous la toile.

Geignolet balbutiait, en cédant au sommeil qui le gagnait :

— Les petits clous! C'étaient les petits clous dorés que je prenais pour des jaunets !

Le lendemain, tandis que Gertraud faisait la malle de son père, Victoire achevait, de son côté, les préparatifs de voyage. On avait mis à Geignolet une veste neuve, et il ne se sentait pas de joie.

Sous cette veste boutonnée apparaissait une grosseur, formée par le paquet de la veille.

— Qu'as-tu donc là, Joseph? lui demanda sa mère.

L'idiot roula ses yeux hagards et s'enfuit à l'autre bout de la chambre.

Victoire voulut s'approcher. L'idiot fronça le sourcil et s'arma de son grand clou, pointu comme un poignard.

Vers quatre heures de l'après-midi, l'aïeule, Victoire et Geignolet prirent le chemin des Messageries royales.

Quelques minutes après, Hans Dorn et sa fille se dirigeaient vers les voitures Laffite et Caillard, où ils trouvèrent Herman et ses braves compagnons, déjà installés, les uns sur l'impériale, les autres dans la rotonde.

Aux Messageries royales, pendant que la famille Regnault s'asseyait aux places les moins chères, Joséphine Batailleur, baronne de Saint-Roch, prenait possession d'un coin d'intérieur et recevait des mains respectueuses de madame Huffé ses menues provisions de voyage : un monstrueux panier qui avait peine à passer par la portière, et dont les vastes flancs renfermaient veau, poulet, jambon, pâté, vin, liqueurs, fromage et autres vivres, le tout calculé pour une traversée de quinze jours.

La portière allait se refermer sur Batailleur et la petite Galifarde, qui était gentille comme un ange, avec sa robe toute neuve et ses beaux cheveux lissés en bandeaux pour la première fois de sa vie. Madame Huffé s'essayait à sa dernière révérence et méditait des larmes d'adieu ; le postillon était sur son siége; on allait partir, lorsque Polyte, éperdu, vint accrocher sa grosse main gantée à la portière.

— Joséphine ! Joséphine ! dit-il d'une voix étouffée, si tu me quittes comme ça, je vais faire un malheur !

Joséphine détourna la tête ; Polyte voulut lui prendre les mains; elle les retira.

Le lion du Temple sentit son cœur défaillir : pour se faire une idée de son angoisse, il faut penser aux rois qui perdent leur trône ou aux sous-préfets destitués.

— Joséphine ! Joséphine ! murmura-t-il d'un ton déchirant; ça t'est donc bien égal de me voir me périr ?

Batailleur voulut résister encore, mais elle ne put retenir un coup d'œil ; ce fut sa perte. Polyte était frisé par le perruquier ; il avait une cravate rouge, une chemise violette, un habit bleu, un gilet jaune et un pantalon vert, un pantalon volé par Mâlou et Pitois !

Batailleur ne l'avait jamais vu si *rupin !*

D'un mouvement invincible, sa main caressa les rudes cheveux de Polyte ; elle eut

ce sourire des Catherine qui se raccommodent avec les Orloff.

— Monte, dit-elle, mon petit!

Polyte, transporté d'allégresse, s'insinua entre sa reine et la Galifarde étonnée.

La diligence partit.

Madame Huffé haussa les épaules.

— Si c'est de la justice, grommela-t-elle, que des personnes qui ont eu des positions dans la société servent du monde pareil!

Elle ne songeait pas, l'antique Ariane, à ce que lui eût coûté, en semblable circonstance, l'absence de son matou Minet!

Les diligences de la rue Notre-Dame-des-Victoires et de la rue Saint-Honoré se rejoignirent, suivant la coutume, à un quart de lieue de la barrière; puis, faisant trêve à ce galop brillant et intéressé qui ébranle le pavé de Paris, elles se mirent à marcher d'un trot tranquille et lent, à la suite l'une de l'autre.

On eût dit que chevaux, conducteurs, postillons, faisaient assaut de calme et de patiente lenteur.

Il en est ainsi depuis qu'une excentricité judiciaire a tué ces pauvres Messageries françaises, qui avaient le double tort d'aller bon train et de ne pas trop écorcher les voyageurs.

La voiture des Messageries Laffite et Caillard, où étaient Hans Dorn et ses amis, allait en tête; à une centaine de pas derrière elle trottaient les Messageries royales, avec Batailleur, son favori et son panier de provisions.

De temps à autre, une chaise de poste prenait les bas-côtés de la route et dépassait, sans grande peine, les lourds véhicules de la bourgeoisie voyageuse.

Le jour baissait; on était à quatre ou cinq lieues de Paris. Au moment où les maisons de Pomponne blanchissaient à l'horizon, une dernière chaise de poste passa comme un tourbillon sur la droite de la route.

Les chevaux, baignés de sueur, fumaient; les roues glissaient sur le sol avec une incroyable rapidité. C'était comme une locomotive lancée à toute vapeur.

Les voyageurs de la première diligence eurent à peine le temps d'apercevoir cette chaise, qui disparut pour eux dans un nuage de poussière. Ils purent remarquer seulement qu'elle avait un aspect mystérieux et bizarre; les stores en étaient fermés hermétiquement; on ne voyait que le postillon penché en avant et fouettant ses chevaux à tour de bras.

En dépassant la seconde diligence, la chaise de poste ralentit imperceptiblement sa course fougueuse; une main souleva l'un des stores rouges et fit un signe.

Herman et les Allemands qui étaient sur l'impériale poussèrent en chœur une acclamation.

Hans, assis dans l'intérieur, se pencha tout entier en dehors de la portière et mit sa main sur sa poitrine.

Le store rouge retomba. La chaise de poste rasa le sable comme une hirondelle dont l'orage menaçant abaisse le vol, et disparut au loin dans la nuit naissante.

. . . .

. . . .

La nuit se faisait noire; la chaise de poste aux stores baissés courait toujours, silencieuse et rapide.

Bien que la fête de Geldberg fût avancée, il y avait encore sur la route d'Allemagne bon nombre d'invités retardataires, et les berlines de voyage abondaient.

Si bien attelés que fussent ces équipages fashionables, la chaise de poste les devançait tous.

Tant qu'il avait fait jour, les commentaires n'avaient pas manqué; cette voiture close dont les chevaux, lancés à fond de train, semblaient disputer un prix de course, avait excité partout la curiosité.

C'était une gageure; c'était un Anglais, rongé de spleen, qui se cachait entre quatre murailles de bois, comme un chat-huant dans

son trou; c'était, suivant des imaginations plus riantes, un joli couple, brûlant le pavé sur le chemin du bonheur.

Pour être du genre troubadour, cette dernière hypothèse avait néanmoins quelque succès.

On se représentait, derrière le voile opaque de ces stores, un beau garçon, capitaine d'état-major, auditeur au conseil d'État, ou chanteur italien : ce sont là les trois métiers qui séduisent.

On se représentait une charmante jeune fille, rouge de honte et de plaisir, hésitant de tout son cœur entre les larmes et le sourire; ou bien, une douairière puissante, empaquetée de soie, empanachée, bien conservée et toute fière d'avoir conquis son ténor : une enfant de seize ans ou une femme de cinquante ; il n'y a plus que celles-là pour courir en chaise de poste.

Les premières se font enlever; les autres enlèvent.

On disait cela dans les équipages, et des choses bien plus fines encore; car le monde se fait observateur, et, au lieu de s'occuper bonnement du beau temps et de la pluie, nos conversations dissertent comme des romans de mœurs.

La chaise de poste allait son train d'enfer, insoucieuse, assurément, de tout le bruit qui se faisait autour d'elle.

Une fois la nuit venue, les stores se relevèrent; mais, dès qu'on traversait une ville ou un village, les stores se baissaient de nouveau.

Chaque fois qu'on arrivait aux relais, une main sortait par la portière et payait grassement le prix des guides; une bouche invisible ordonnait au nouveau postillon de brûler le pavé, promettant un royal pourboire.

Il y avait une circonstance assez remarquable : depuis une quinzaine, la route de Metz, surchargée de voyageurs, manquait bien souvent de relais. Aux bureaux de poste, on ne savait où donner de la tête. Les chaises qui passaient, quelle que fût la qualité de leur contenu, attendaient bien souvent, et se laissaient rejoindre par la lourde diligence.

C'était, mise en action, la fable du lièvre et de la tortue.

Mais notre chaise, à nous, ne subissait jamais ces incommodes retards. Des chevaux frais l'attendaient partout, comme si un courrier attentif l'eût précédée.

Banqueroutiers, Anglais pris de spleen, ou amoureux de contrebande, les mystérieux voyageurs étaient servis à souhait.

En trois heures, ils avaient déjà fait près de quinze lieues.

On venait de quitter Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux; la voiture roulait en rase campagne. Les stores se relevèrent des deux côtés à la fois.

La nuit était sans lune. A peine voyait-on la ligne grisâtre de la route parmi les champs noirs comme de l'encre; une obscurité complète régnait à l'intérieur de la chaise; et, à supposer même qu'un regard curieux eût voulu profiter de l'ouverture des stores, ce regard n'aurait aperçu que la nuit.

Tout ce que l'œil pouvait faire, c'était de distinguer, à la longue, trois formes sombres adossées aux coins de la voiture...

Encore eût-il fallu pour cela une prunelle aiguë, et surtout patiente, car l'existence de ces formes noires ne se révélait guère que par de rares et imperceptibles mouvements. Au repos, elles restaient confondues avec les parois de la chaise.

L'oreille eût été meilleure ici que l'œil. Les trois voyageurs, en effet, s'entretenaient et semblaient avoir bien des choses à se dire. Ainsi l'oreille vous apprenait tout d'abord qu'il n'y avait point de femmes parmi eux : c'étaient trois voix, diversement accentuées, mais toutes mâles au premier chef.

— Vous aurez beau faire, Otto, disait l'une d'elles, chargée d'une légère nuance d'apathie, je l'aime depuis que je sais qu'il est joueur.

— Et moi, s'écria une autre voix, vive et fanfaronne, depuis que j'ai appris ses tours de petit don Juan, je suis fou de lui, ma parole d'honneur!

La troisième voix qui s'éleva était grave et sonore.

— Vous serez fous toute votre vie, dit-elle d'un ton de reproche où il y avait de complaisantes tendresses; fi! Goëtz! le jeu vous a-t-il donc donné tant de bonheur? Et vous, Albert, avez-vous donc tant à vous louer des femmes?

— Eh! eh! firent-ils ensemble.

Puis Goëtz ajouta:

— J'ai gagné bien des fois.

— Et j'ai trouvé peu de femmes cruelles, ajouta Albert, qui dut caresser dans l'ombre sa moustache noire ou blonde, s'il portait des moustaches.

— Mais, grâce au jeu, peut-être, mon frère Goëtz, reprit celui qu'on appelait Otto, et vous, Albert, grâce aux femmes, sans doute, vous avez négligé durant ces derniers jours votre devoir le plus cher! Et qui sait, à l'heure où nous sommes, quels périls sont suspendus sur la tête de l'enfant!

Les deux ombres qui avaient nom Albert et Goëtz poussèrent à l'unisson un gros soupir.

— C'est une chose étrange! dit Goëtz d'un air contrit, dans tous les pays du monde je suis joueur. Mais, dès que je sens l'air de Paris, je deviens fou!

— J'en offre autant, dit Albert; dès que j'entre dans Paris, je sens le diable qui me prend par les oreilles. Toutes les femmes me paraissent adorables! Grisettes, bourgeoises, grandes dames, tout m'est bon, je ne choisis pas!...

— Ce n'est pas comme ailleurs, poursuivit Goëtz; les croupiers de Paris sont des gentilshommes! Et, tenez, j'avais découvert une maison de jeu, dans le quartier du Palais-Royal, où j'aurais perdu ma chemise avec plaisir.

— Moi, j'avais mis la main sur une petite comtesse!...

— Le banquier m'avait plu dès le premier abord: un homme parfaitement distingué.

— Une créature délicieuse! J'en avais fait, à peu de chose près, ma maîtresse; mais vous sentez que je ne peux pas vous dire son nom.

— Parbleu! s'écria Goëtz, ça nous est bien égal. La première fois que j'entrai chez cette baronne, car c'est une baronne, une vraie baronne qui tient l'établissement...

— La baronne de Saint-Roch, prononça Otto dans son coin.

— Tiens! tiens! fit Goëtz étonné, vous connaissez cela? Mais, au fait, qui ne connaissez-vous pas? Donc, la première fois que j'y entrai, chez cette baronne, devinez qui je vis? Notre petit Gunther en personne, le jabot fripé, les cheveux à la diable, jouant comme un intrépide et perdant avec un aplomb enchanteur!

— Moi, je l'ai vu aussi, dit Albert, au bras de la plus jolie femme que j'aie jamais adorée!

— Sara! interrompit tout bas Otto.

— Ma parole d'honneur! s'écria l'homme à bonnes fortunes, vous êtes un peu sorcier, mon frère! et l'on aurait de la besogne à vouloir se cacher de vous. Sara, c'est vraiment son nom; et, si ce n'avait été l'enfant, je crois, morbleu! que j'aurais été jaloux, car, depuis quatre ou cinq jours, je la cherchais dans Paris comme une âme en peine.

— Ne l'aviez-vous pas revue au bal Favart?

— Si fait; un seul instant.

— Et vous l'aimez encore?

— Je ne sais trop. Avec elle, voyez-vous, toutes les folies sont possibles.

Goëtz bâilla.

— C'est bien étonnant, dit-il, que notre Albert, qui a tant d'esprit, ne puisse parler que d'amourettes. Ah! la bonne semaine, mes frères! Quel bordeaux et quel champagne il y a dans ce Paris! je crois que le vin du Rhin lui-même y est meilleur que chez nous. Mais laissez là vos belles, Albert; moi, je mettrai de côté le jeu et le vin: deux bonnes choses pourtant! car notre frère Otto est au-dessus des faiblesses humaines et le voilà qui nous prend en grandissime pitié. Voyons, Otto, êtes-vous encore fâché contre nous?

Celui-ci fut quelques secondes sans répondre.

— Je vous aime, dit-il enfin en adoucissant sa voix grave; je sais ce qu'il y a de noble dévouement dans vos cœurs! Mais vous n'avez point vieilli depuis les jours de notre jeunesse. Vous êtes toujours les étudiants étourdis de Gœttingue et de Heidelberg. Autrefois, quand nous ne jouions que notre vie, chacun de nous pouvait s'endormir sur le danger; mais à présent nous ne nous appartenons pas; et c'est une chose douloureuse à penser, mes frères: vous avez pu déserter tous les deux, en même temps, la garde du fils de notre sœur!

Otto parlait si bas, que le bruit des roues glissant sur le sable du chemin étouffait presque le son de sa voix.

Si quelque lueur soudaine eût éclairé la nuit qui régnait à l'intérieur de la chaise de poste, on aurait vu les deux autres voyageurs, le rouge au front et la tête penchée avec tristesse.

IV

CINQ POINTS D'ÉCARTÉ

Les deux voyageurs, que nous avons entendu nommer Albert et Goëtz, écoutaient d'un air soumis et triste; ils ne songeaient ni l'un ni l'autre à repousser ces reproches, qui trouvaient de l'écho au fond de leurs consciences.

— C'est vrai, dit enfin Albert, qui perdit sa fanfaronnerie enjouée, nous avons manqué à notre devoir.

— Nous avons quitté notre poste! ajouta Goëtz dont la voix indolente avait pris un accent ému.

Leurs mains cherchèrent celles d'Otto dans l'ombre.

— Frère, dirent-ils ensemble, pardonnez-nous!

— Pardonnez-nous, reprit Albert. Dieu vous a donné la sagesse pour nous trois. Et, si nous avons fait quelque chose de bien en notre vie, ce fut toujours en exécutant vos ordres.

— Vous n'étiez pas là, poursuivit Goëtz; vous restiez tout le jour dans la maison de Geldberg. Et que sommes-nous sans vous? De vieux enfants, qui n'ont pas encore appris à se conduire!

Il y avait quelque chose de singulièrement touchant dans cette prière soumise de deux hommes forts, qui s'humiliaient volontairement et demandaient grâce, avant de chercher une excuse.

Otto les écoutait avec émotion. Comme il ne répondait point encore, les deux frères crurent qu'il leur gardait rancune, et Albert continua:

— Sur mon honneur! Goëtz et moi, nous avons été tous les jours, matin et soir, à la maison de la rue Dauphine; nous demandions M. Franz, et l'on nous répondait qu'il était toujours à Paris. Nous aurions dû nous informer mieux, peut-être.

— Oui, oui, interrompit Goëtz, et moi surtout, j'aurais dû deviner la vérité; car notre petit Gunther n'avait pas reparu à la table de lansquenet.

— Le mal, conclut Albert en soupirant, c'est que, durant toute une semaine, nous avons fait de la nuit le jour, vivant Dieu sait où, et fuyant votre présence, frère Otto. Il faut tout vous avouer; nous sommes des misérables! nous nous étions dit : « Sur ce mois dérobé à une captivité qui doit durer autant que notre vie, prenons huit jours, huit jours d'oubli, d'ivresse et de joie!... vivons encore une semaine, nous, dont l'existence ne sera plus qu'une longue agonie. Soyons heureux et faisons provision de gais souvenirs, pour tout le temps que nous mettrons ensuite à mourir dans nos cellules de la prison de Francfort! »

Albert se tut, Goëtz l'imita; ils attendaient tous les deux la sentence de leur frère.

Celui-ci serra doucement leurs mains, unies entre les siennes.

— Dieu qui voit au fond de nos âmes, murmura-t-il, aurait peut-être plus à me pardonner qu'à vous; car, moi aussi, j'ai été faible. Un jour, j'ai ouvert mon cœur à une pensée qui n'était point celle du devoir. Tous les trois nous avons failli, mes frères; expions tous les trois notre faiblesse, et ne perdons plus une seule des minutes qui nous restent.

— Nous le jurons! s'écrièrent à la fois Goëtz et Albert.

— Dans huit jours, reprit Otto, il faut que chacun de nous s'en souvienne, nous ne compterons plus au nombre des vivants : avant que le neuvième jour soit accompli, nous devons livrer et gagner notre dernière bataille. Soyons prêts et soyons forts.

— Nous sommes prêts, dirent les deux frères.

— J'ai passé ma dernière nuit d'amour, ajouta Albert.

— J'ai gagné ma dernière partie, dit Goëtz non sans un léger soupir, et vidé ma dernière bouteille de bordeaux! Morbleu! murmura-t-il en aparté, c'était du château-latour, de l'année de la comète!

— Plaise au ciel maintenant, reprit Otto, que nous arrivions à temps pour le sauver!

— Le danger est-il donc si grand? demanda Albert, dont l'inquiétude faisait trembler la voix. Vous ne nous avez point dit le contenu de cette lettre que vous avez reçue ce matin; nous en sommes à savoir seulement que ce petit diable de Franz, trompant notre surveillance, est parti pour Bluthaupt, déjà depuis une semaine.

— La lettre est de Gottlieb, répondit Otto; il est revenu habiter, sur mon ordre, le domaine de ses anciens seigneurs; il devait me tenir au courant de ce qui se passe à la fête. Sa lettre est longue. Plusieurs piéges ont été tendus à notre Gunther, qui n'a pas su les éviter complétement, et qui reste sans défiance : une légère blessure qu'il a reçue est presque guérie; là n'est pas le péril. Ce qui me fait trembler, c'est la dernière partie de la lettre de Gottlieb; il n'en sait pas assez lui-même pour s'expliquer clairement; mais il me dit avoir surpris quelques mots d'une conversation tenue derrière les fossés de Bluthaupt, entre le chevalier de Reinhold et deux étrangers, inconnus dans le pays.

« Ils parlaient à voix basse, et Gottlieb, caché dans les broussaillles qui croissent sur le bord de la douve, ne pouvait saisir que des lambeaux de phrase à la volée.

« Voici ce qu'il a pu comprendre :

« On prépare au château un grand feu d'artifice; Franz, qu'on entoure de toutes sortes de flatteries, doit être chargé de tenir la mèche.

« Et quelque pièce pointée d'avance... »

Otto n'acheva pas; un frisson avait secoué les membres d'Albert et de Goëtz.

— Et ce feu d'artifice, murmura le dernier d'une voix haletante, doit avoir lieu?...

— Demain.

Il y eut un long silence.

Les roues de la chaise de poste se prirent à sauter bruyamment sur l'anguleux pavé de Montmirail.

Les stores tombèrent comme d'eux-mêmes.

Quand la ville fut traversée, et que la chaise roula de nouveau sur le sable désert de la route, Otto reprit la parole.

— Nous arriverons à temps avec l'aide de Dieu, dit-il en cherchant maintenant à calmer les terreurs qu'il avait provoquées ; notre chaise va comme le vent, la route fuit ; il n'y a guère plus de quatre heures que nous avons quitté Paris...

— Oui, murmura Goëtz ; mais le chemin est long d'ici jusqu'à Bluthaupt.

— Du courage ! reprit Otto, et de l'espoir ! quelque chose me dit que nous arriverons.

Les deux autres frères étaient accoutumés à écouter cette parole comme un oracle ; il y avait, d'ailleurs, dans leurs natures, dissemblables sur tous autres points, un élément pareil : l'insouciance.

Au bout de cinq minutes, ils avaient repris leur humeur confiante.

— Depuis huit jours, dit Otto, c'est à peine si je vous ai entrevus, mes frères. Je sais que Goëtz a réussi en Hollande, comme Albert en Angleterre. Mais voilà tout ; et, maintenant que je vais me trouver peut-être en face du Magyare et de Van Praët, sans parler des trois associés, il me serait indispensable de connaître certains détails. Par exemple, le Magyare a parlé de son honneur outragé. Albert, vous pourriez sans doute m'expliquer cela.

— Avec la plus grande facilité, répondit l'homme à bonnes fortunes, dont la voix reprit, malgré lui, un léger accent de fanfaronnade infatuée.

— Et vous, Goëtz, sauriez-vous dire pourquoi meinherr Van Praët m'a prié tout bas de ne point révéler les moyens employés par moi, par vous plutôt, pour lui arracher le pouvoir écrit de retirer des mains de son homme d'affaires les fameuses lettres de change.

Goëtz se mit à rire franchement.

— Oui, oui, frère, dit-il, je puis vous expliquer la chose ; cela vous prouvera du moins, ce qui n'est pas inutile, dans l'intérêt de la morale, que le vin et les cartes peuvent être bons à quelque chose... Mais, avant de commencer, ne pensez-vous pas qu'il serait à propos de donner signe de vie à nos provisions ? Cette route inhospitalière n'a point d'auberge pour nous, et voilà plus de six heures que je n'ai dîné !

Il tira des poches de la chaise divers comestibles mis en réserve à la hâte, et arrangea un repas sur ses genoux, à tâtons.

Albert et Otto l'imitèrent.

— Si l'on veut, dit Goëtz la bouche pleine, je vais commencer mon histoire.

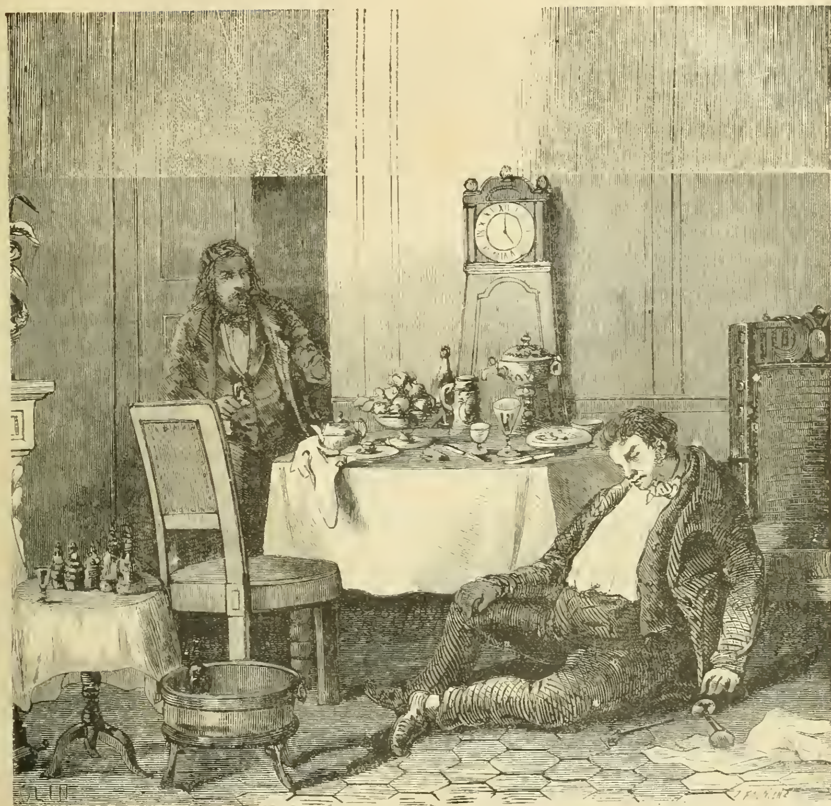
« Le matin du mardi-gras, je vous quittai, emportant avec moi un petit bout de rôle que j'avais casé de mon mieux dans ma mémoire, et deux lettres, écrites de votre main, mon frère Otto, toutes deux adressées à M. Abel de Geldberg, avec la date du surlendemain, jeudi 8 février.

« Le jeune M. Abel eut la bonté de me conduire jusqu'au premier relais, pour être bien sûr que vous partiez... »

La nuit cacha le sourire d'Otto ; Albert et Goëtz laissèrent éclater tous les deux leur gaieté revenue.

Ce dernier poursuivit :

— Il paraît que, la veille, vous aviez fait au jeune monsieur d'énormes compliments ; car, tout le long de la route, il joua la modestie la plus réjouissante. Moi, je n'étais pas



Sa pipe s'échappa de sa main et roula par terre; il ferma les yeux. (Page 204. col. 1.)

en verve, et je ne trouvai d'autre politesse à lui faire que l'offre d'un verre de punch à Luzarches. Il me refusa, sous prétexte qu'il n'avait pas déjeuné.

« Je soupçonne que ce fade mignon déjeune avec du café au lait. Il me donna ses instructions, tant bien que mal, et j'eus le plaisir de lui souhaiter le bonjour.

« A Compiègne, où je m'arrêtai une demi-heure, je me fis servir un pâté de Strasbourg, et l'hôtelier me dit qu'il avait en cave du chambertin de 1827...

— Passons ! interrompit Otto.

— Passons, si vous voulez, reprit Goëtz : mais non pas sans boire le chambertin qui était par délices !

Goëtz huma un verre de bordeaux au souvenir de ce chambertin précieux.

— Je vois bien qu'avec vous, poursuivit-il, je dois arriver tout d'un coup au bout de mon voyage.

« Donc, nous sommes en Hollande, dans la cité nette et propre d'Amsterdam.

« Nous entrons dans une maison propre et nette, lavée à grande eau, comme un

chaudron, depuis les caves jusqu'au grenier; un domestique batave vient prendre mon nom et fait crier le plancher sous son pas lourd pour aller dire d'une voix nasillarde, à la porte de son maître :

« — Herr van Rodach ! »

« Je m'avance. Du diable si je reconnais ce gros petit vieillard, court et chauve, à face lustrée comme un poupard de cire; je ne l'avais vu qu'une fois, là-bas, à Bluthaupt, et il y avait vingt ans de cela.

« Le petit vieillard, au contraire, me reconnut parfaitement et au premier coup d'œil, grâce sans doute à une visite que vous lui aviez faite, comme chargé d'affaires de Zachœus Nesmer.

« Il m'honora de l'accueil le plus cordial. Nous dînâmes. Je vous en prie, ne vous impatientez pas; le dîner fait ici partie intégrante et nécessaire de mon histoire.

« Il commença vers midi et demi, il finit vers quatre heures, parce que le bon meinherr Van Praët était couché sous la table.

« Ah ! ah! il paraît que le digne homme ne veut pas qu'on sache cela! Quel mal pourtant ?...

« Je dois dire que c'est un fort aimable convive et d'un excellent caractère; sa cave est particulièrement distinguée. Il boit sec, il cause bien et il fait volontiers sa partie au dessert.

« Nous n'avons eu ensemble que des relations très-agréables, et nous n'avons pas quitté un seul instant le ton de la plus parfaite cordialité.

« C'est lui, ma foi ! qui me porta le premier défi. Nous étions à manger je ne sais quel poisson, avec des pommes de terre bouillies et du beurre fondu quand il décoiffa son premier flacon de porto.

« — Monsieur le baron, me dit-il, n'êtes-vous pas des environs de Heidelberg ?

« — Si fait, meinherr; je suis né bien près du beau château de Rothe, qui appartient maintenant aux associés de Mosès Geld.

« — Oh! oh! s'écria-t-il, le beau château de Rothe ne leur appartiendra pas longtemps désormais, non plus que le beau château de Bluthaupt! Mais on dit que les gens de Heidelberg sont les premiers buveurs du monde, après les Hollandais de la vieille roche. Voulez-vous essayer contre moi, monsieur le baron? »

« Je goûtai le porto; il était fort acceptable. Je répondis comme je le devais au défi courtois de l'honnête Fabricius.

« Il y avait déjà neuf bouteilles alignées au rebord de la table, que l'excellent homme ne bronchait pas encore. Il mangeait solidement et sans se presser. Il ne parlait plus guère, ce qui me donnait grande idée de son expérience, car la parole enivre presque autant que le vin.

« Moi, je ne m'étais pas ménagé le moins du monde au commencement du repas, et il me sembla que la dixième bouteille était double.

« J'eus peur, et, pour la première fois de ma vie, l'idée me vint de tricher au jeu.

« Le valet batave m'avait attaché au cou une belle grande serviette. Tout en présentant mon verre, je lâchai légèrement le nœud, de manière à laisser un vide entre ma serviette et le menton.

« C'était grand dommage, en conscience, de perdre de si bon porto! mais il n'y avait pas à dire, deux verres de plus et j'étais roulé!

« Ma serviette, lâchée, formait une sorte de bec, à la hauteur de mon menton. Ce fut par là que je bus désormais, prodiguant à mon gilet et à ma chemise rasade sur rasade.

« Le vin coulait tout le long de ma poitrine. J'étais dans un bain de porto.

— Et Van Praët ne s'apercevait pas de cela? interrompit Albert.

— Il y avait entre son œil, luisant comme une escarboucle, et ma toilette trempée, répondit Goëtz, la magnifique serviette de toile de Hollande. A dater de ce moment, comme vous pouvez le croire, la lutte ne fut pas très-longue à soutenir. L'honnête Fabricius y allait bon jeu, bon argent. A la onzième bouteille, il m'appelait son père. A la douzième, il pleurait comme une fontaine, en m'avouant que les Anglais, depuis la révolution belge, venaient pêcher des huîtres jusque dans le port d'Ostende! A la treizième, il mit ses deux coudes sur la table, et me raconta comme quoi il avait fait de l'or jadis avec le vieux Gunther de Bluthaupt...

« Cette bonne histoire qu'il me confiait, seulement parce que j'étais son père, lui procurait un rire inextinguible. De ma vie je n'avais vu Hollandais si heureux! Il se prenait le ventre à deux mains; il cachait son nez dans son verre et lançait au plafond sa serviette, que le valet batave ramassait religieusement.

« — Ah! me dit-il enfin, énervé à force de rire, c'était le bon temps! J'aimerais à revoir cette vieille masure de Bluthaupt. Mais vous voilà ivre comme un bourgmestre, monsieur le baron!. Vous tournez sur vous-même et vous allez tomber! »

« Mon gilet avala d'un trait une énorme rasade.

« — Oh! oh! dit Fabricius, puisque vous avez quatre mains, vous pouvez bien boire dans deux verres. Mais j'aurais honte, moi, si j'étais ivre ainsi!

« — Ivre ou non, répondis-je, je parie que je vous gagne une partie d'écarté!

« — Holà! Corneille, s'écria-t-il en essayant vainement de se lever, des cartes, mon fils! apporte des cartes. Je vais lui gagner sa chemise. »

« On apporta des cartes. Van Praët décacheta le paquet d'une main molle et tremblante.

« — Que voulez-vous jouer? dit-il. Moi, je ne vous prends pas en traître. Je suis de sang-froid et vous êtes ivre.

« — Au diable! m'écriai-je en feignant de chanceler, je n'ai jamais été si sain d'esprit, et je jouerais en ce moment mon nom de gentilhomme contre une pipe de vin de Xérès!

« — Oh! oh! le brave compagnon! grommela Van Praët; quel dommage qu'il ait une si pauvre tête!

« — Ah çà! répliquai-je, vous m'échauffez les oreilles, vieux Silène!... »

« Il se tenait les côtes, et grondait en oscillant sur son fauteuil :

« — Oh! oh! le voilà qui m'appelle vieil ivrogne! Tu vas voir, Corneille; tout à l'heure il va me tutoyer!

« — Voyons, repris-je en frappant la table du poing, finissons-en! Je suis riche, morbleu! et vous aussi; nous sommes gens de bonne foi tous les deux. Voulez-vous jouer votre signature contre la mienne? »

« Il battit des mains et poussa un grognement de joie.

« — Va chercher du papier, Corneille! s'écria-t-il, du papier, une plume et de l'encre. Voilà un homme qui va sortir d'ici plus pauvre qu'un mendiant! »

« Corneille mit sur la table tout ce qu'il fallait pour écrire, et nous signâmes tous deux une feuille de papier en blanc

« Le bon Fabricius avait peine à se tenir en équilibre sur son siége; ses yeux rougis lui sortaient de la tête.

« — Jouons vite, dit-il, car j'ai peur de

vous voir tomber ivre-mort avant la fin de la partie. »

« Je donnai les cartes ; il fut deux bonnes minutes à regarder son jeu ; puis il écarta le roi et deux atouts.

« Je fis le premier point.

« — Allume ma pipe, Corneille, dit-il ; ce pauvre homme ne sait pas jouer, et c'est pitié de lui gagner son argent.

« Après deux autres minutes d'efforts pénibles, il parvint à me donner cinq cartes ; sa pipe mettait entre lui et moi un épais nuage de fumée.

« J'avais le roi, je fis la vole.

« — Vois, Corneille ! s'écria-t-il en retournant son verre vide dans sa large bouche ; voici déjà quatre points de faits ! Ah ! ah ! que va devenir ce pauvre diable ? »

« Au coup suivant, je fis le cinquième point.

« — Vous avez perdu, dis-je.

« — Ah ! ah ! ah ! murmura-t-il, écoute-le, Corneille ! il dit que j'ai perdu ; mets-le dans un bon lit et va chercher un médecin. Ah ! ah ! les gens ivres ! »

« Sa pipe s'échappa de sa main et roula par terre ; il ferma les yeux, après m'avoir lancé un dernier regard de souveraine compassion, et glissa de son fauteuil sur le carreau.

« Il n'était pas tombé tout à fait encore, qu'on entendait déjà ses sonores ronflements.

« Je déchirai mon blanc-seing et je mis le sien dans mon portefeuille.

« Rentré à mon hôtel, je fis un petit paquet, composé de ce même blanc-seing, rempli à l'aide d'un pouvoir pour retirer les traites des mains de l'homme d'affaires, et de la lettre préparée par notre frère Otto.

« La poste n'était pas partie encore, j'adressai le tout à Paris... »

V

LA DANSEUSE

Goëtz se tut. On n'avait pas besoin de voir sa physionomie, et le son de sa voix disait assez l'orgueil de sa victoire.

— A vous, Albert, reprit-il en se servant à tâtons une nouvelle tranche de pâté ; voyons si vous avez fait mieux !

— Ma foi ! répondit Albert, avec une feinte modestie, j'ai fait ce que j'ai pu, mon brave Goëtz ; mais il faut convenir que le Magyare Yanos n'est pas d'aussi facile composition que votre bonhomme de Van Praët... En somme, j'ai atteint à peu près le même résultat que vous ; mais il y a eu du hasard dans mon fait, et, si je n'avais pas rencontré sur mon chemin une ravissante femme...

— Ah ! ah ! interrompit Goëtz, cela ne pouvait pas manquer !

— Pas plus que le vin et les cartes dans votre histoire, mon frère Goëtz, dit Otto.

— Ne raillez pas, reprit Albert ; les femmes ont toujours été ma providence ! et souvenez-vous combien de jolies mains ont aidé, grâce à moi, nos évasions des cachots d'Allemagne ! Ne serions-nous pas encore dans la prison de Francfort, si la fille du guichetier ?...

— Bah ! fit Goëtz, une malheureuse lime qu'elle nous donna ! tandis que le vin et les cartes nous procurèrent la confiance du digne maître Blasius.

— Chaque vice a ses mérites, conclut Otto froidement ; on en peut vivre parfois, jusqu'à ce qu'on en meure. Passons.

— Quand je quittai M. le chevalier de Reinhold, qui était venu me faire la conduite jusqu'aux messageries, reprit Albert, j'étais en proie à un certain embarras; ses instructions m'avaient bien appris la position de la maison de Geldberg vis-à-vis du Magyare, mais elles ne me donnaient aucun moyen de trancher la difficulté. Je partis, comptant sur le hasard et notre bonne étoile.

« Il était dix heures du matin, à peu près, quand je descendis à la douane de Londres. J'avais le temps. Je remontai à pied les rues qui vont des bords de la Tamise à l'intérieur de la Cité.

« En passant auprès d'une de ces chapelles catholiques qui se multiplient de plus en plus à Londres, je vis devant moi, sur le trottoir, un soulier mignon qui toucha lestement le marchepied d'un équipage pour arriver d'un bond léger jusqu'à la première marche du petit perron de la chapelle.

« Ce n'était pas un pied d'Anglaise. Il appartenait à une femme assez petite, à la taille souple et fine, dont la figure se cachait presque entièrement derrière un riche voile de dentelle.

« J'ai tant de gracieux souvenirs, s'interrompit Albert en riant, que tout cela se brouille un peu dans ma cervelle! Je ne sais pas bien toujours mettre le nom, au premier aspect, sur ces jolies figures, connues et parfois aimées, qui croisent souvent ma route.

« Je connaissais la tournure de cette femme ; je l'avais vue quelque part : j'avais dû l'adorer.

— Mais, dit Otto, le Magyare Yanos?

— Nous y arrivons; cette femme joue dans mon histoire le rôle du dîner dans celle de Goëtz : c'est le principal.

« Je m'étais arrêté à la contempler, et je cherchais à préciser mes souvenirs. Elle se retourna sur le seuil même de la chapelle, et je crus bien voir que son regard me cherchait, à travers les mailles de son voile.

« Je montai les degrés à mon tour, et j'entrai. Elle était agenouillée à l'ombre d'une colonne; son voile, rejeté en arrière, découvrait maintenant l'exquise beauté de son visage. Je la reconnus.

« Vous n'avez pas été sans entendre parler de la belle Hongroise de Vienne, qui dansa le premier pas de polka sur le théâtre particulier de l'empereur; la blonde Éva, qui rendit folle toute la cour d'Autriche? Je m'étais trouvé à Vienne, au plus fort de son succès. Un jour qu'on la portait en triomphe au sortir du théâtre, je la vis et je devins amoureux d'elle.

— Et vous le lui déclarâtes, murmura Goëtz, ce qui la flatta incomparablement. Vous vous aimâtes comme des tigres pendant trois jours, puis vous passâtes mutuellement à d'autres exercices. Il fait un froid de Sibérie, et je donnerais deux louis pour un verre de punch !

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, mon frère Goëtz, reprit Albert; seulement, mettez quinze grands jours au lieu de trois. Ce n'était, ma foi! pas une conquête ordinaire! des cheveux blonds, des yeux noirs, un sourire d'enchanteresse et la taille la plus divine qui se soit balancée jamais sur les planches d'un théâtre. Elle m'aimait à l'adoration. Au bout de quinze jours, elle fut enlevée par un membre du Parlement anglais, et la polka faillit mourir du coup

« Depuis, j'avais entendu dire à Bade que le membre du Parlement avait dépensé pour elle un petit million et s'était fait tuer en duel, pour ses beaux yeux, par un des plus riches négociants de la Cité de Londres, qui l'aurait bel et bien épousée. »

Otto fit un geste d'impatience dans son coin.

— Quand les danseuses sont sages, pour-

suivit sentencieusement Albert, elles font toujours comme cela des fins recommandables. Notez bien que ma liaison avec Éva s'était rompue au beau moment et avant que l'indifférence eût remplacé la passion.

« En la retrouvant ainsi à l'improviste, et plus charmante que jamais, je sentis mon caprice se réveiller; s'il faut l'avouer, j'oubliai même quelque peu les affaires de la maison de Geldberg et le Magyare Yanos.

« Je m'adossai contre un pilier de la chapelle, guettant un regard d'Éva et disposé à tout abandonner pour elle.

« Sa prière fut longue. Soit ferveur, soit hasard, elle ne tourna pas une seule fois la tête. Seulement, quand elle se leva pour gagner sa voiture, nos yeux se rencontrèrent.

« Une nuance rosée descendit de son front à sa gorge; elle rabattit vivement son voile et pressa le pas pour sortir de la chapelle.

« Je la suivis. Au moment où ses chevaux s'ébranlaient, sa main blanche sortit de la portière et me fit un petit signe.

« C'en fut assez; j'étais fou. La voiture partit au galop; je voulus suivre à pied la voiture. Dix minutes après, je m'arrêtais, épuisé, à quelque carrefour de la Cité.

« L'équipage d'Éva venait de disparaître au tournant d'une rue, et l'atteindre était désormais impossible.

« Je m'éveillai. Ne pouvant mieux faire, je pensai au Magyare. Je me dirigeai tristement vers l'adresse indiquée par le chevalier de Reinhold.

« Le Magyare Yanos demeure dans une de ces petites rues qui tournent et se mêlent derrière Saint-Paul.

« On est tenté d'avoir pitié des malheureux réduits à vivre dans ces ruelles étroites et humides; mais ces malheureux sont presque tous quatre ou cinq fois millionnaires.

« Quand j'eus pesé sur le petit bouton de cuivre qui brillait à gauche de la porte d'Yanos, un énorme groom, vêtu en cavalier hongrois, et brodé d'or des pieds à la tête, vint me demander, d'un air solennel, mon nom et le but de ma visite.

« On n'entre pas comme on veut chez le seigneur Georgyi; sa maison est une place de guerre, et tout y inspire des idées d'assaut et de bataille. Je traversai, à la suite du groom, une série de pièces dont l'ameublement avait quelque chose d'oriental. Le Magyare avait dédaigné les modes de Londres; il s'était fait une maison à la manière de son pays, au milieu de ce plat confort qui nivelle toutes les demeures anglaises.

« — Restez ici, me dit le groom en entrant dans une dernière pièce, meublée avec une magnificence véritable, et d'où l'on apercevait, par une porte ouverte, les murailles nues d'une salle d'armes; je vais venir vous chercher.

« Je restai seul, debout, au milieu de la chambre, percée de quatre portes : celle de la salle d'armes qui envoyait jusqu'à moi des cliquetis de fer et des cris d'assaut, celle par où j'étais entré et deux autres, symétriquement placées à ma droite et à ma gauche.

« La porte de droite avait donné issue au groom. Mon regard, qui faisait le tour de la chambre, s'arrêta sur celle de gauche, dont la draperie fermée retombait jusqu'à terre.

« Il me sembla que le rideau de soie s'agitait légèrement; je regardai mieux : une ouverture se fit; une tête s'encadra dans les plis écartés de la draperie.

« — Éva! » m'écriai-je en m'élançant.

« Les draperies étaient retombées; je les écartai de nouveau, et mon regard plongea dans un délicieux boudoir, au centre duquel une pile de coussins s'affaissaient sous le beau corps d'Éva...

« Elle mit un doigt sur sa bouche, puis elle m'envoya un baiser.

« J'entendis le talon éperonné du serviteur hongrois résonner sur les dalles de la

chambre voisine, et je me hâtai de laisser retomber la draperie.

« — Venez ! » me dit le groom.

« Le cliquetis de fer et le bruit de sandales avaient cessé; on m'introduisit dans le cabinet du seigneur Georgyi, situé à droite de la salle d'armes.

« Le Magyare était assis devant son bureau ; il n'avait pas pris le temps de quitter la veste de cuir matelassée qui portait d'innombrables marques de coups de sabre, il essuyait ses cheveux et son front baignés de sueur. »

« — Je vous reconnais, me dit-il brusquement et sans m'engager à prendre un siége ; je me souviens que vous avez essayé de me faire peur autrefois, à l'aide de je ne sais quelle ressemblance. Pourquoi êtes-vous revenu ? »

« L'accueil était assez décourageant, d'autant que notre frère Otto m'avait recommandé de rester dans les voies pacifiques ; parlez-moi du digne Van Praët pour recevoir son monde !

« Il y avait deux manières de se conduire : je ne pouvais pas, comme vous, mon frère Goëtz, jouer une très spirituelle comédie ; on ne m'en eût vraiment pas donné le temps. Je dus rester dans les limites de mon rôle d'ambassadeur.

« Je parlai au nom de la maison de Geldberg. Le Magyare me laissa dire, non sans jeter des regards de convoitise impatiente vers la salle d'armes, où il avait laissé un assaut en souffrance.

« Quand j'eus achevé, il se leva.

« — Le vieux Geldberg était un coquin, me dit-il ; mais il valait mieux que ses associés. Ce Regnault, surtout, dont vous êtes l'envoyé, est le plus grand misérable de la terre ! Si ce que je vous dis là vous offense, je suis prêt à vous en rendre raison. »

« J'avais envie de montrer mon savoir-faire à ce grand diable de sauvage et de le prendre au mot !

« Mais, à l'occasion, je sais être vertueux ; je contins ma colère, et refusai son offre galante avec un sourire.

« — Seigneur Yanos, lui dis-je, si le malheur voulait que nous vinssions à nous combattre, j'ai contre vous d'autres armes que le sabre. Puisque vous vous souvenez de moi, vous ne pouvez avoir oublié que Zachœus Nesmer m'avait fait son confident et que je sais bien des choses ! »

« Le sauvage fronça ses gros sourcils.

« — Il faut être bien fort ou bien fou, murmura-t-il, pour venir me menacer ainsi jusque chez moi ! Écoutez, baron de Rodach. Dans mon pays, dès qu'un étranger a passé le seuil d'une maison, l'hospitalité le couvre et je suis resté fidèle à toutes les coutumes de mon pays. Je répondrai par des paroles à vos menaces : d'ordinaire, j'en agis autrement. Puisque vous avez des armes contre moi, ne m'épargnez pas, je vous conseille, car vous n'avez rien à espérer de ma bonne volonté. Je hais et je méprise ces gens qui vous envoient : c'est là ma réponse à votre message. Quant à ce que vous pouvez savoir de ma vie passée, agissez ! Je suis naturalisé Anglais; Londres a des tribunaux qui accueillent toutes les plaintes. Seulement, je n'aime pas beaucoup tous ces bavardages de palais, et, le cas échéant, je vous montrerai une manière que j'ai d'y couper court. »

« Il me tourna le dos. L'instant d'après, j'entendais dans la salle d'armes ce bruit de ferraille qui avait salué mon arrivée.

« Le groom me montra la porte d'un geste extrêmement significatif.

« J'étais battu à plates coutures. Ma première pensée fut de faire irruption dans la

salle d'armes, et de payer le sauvage coquin en sa propre monnaie ; mes doigts frémissaient d'aise à la pensée de saisir une poignée de sabre. Mais je vaux mieux que ma réputation, il faut en convenir, et, quand j'ai dans la tête des instructions de notre frère Otto, je deviens prudent comme un diplomate.

« Je repris le chemin de la rue.

« En passant devant la chambre où j'avais vu la charmante figure d'Éva, mon regard se tourna involontairement vers la draperie. La draperie retombait.

« — Ceci est l'appartement de madame ? » demandai-je au groom.

« Le groom ne me fit même pas l'honneur de me répondre.

« J'étais dans la rue, la porte du Magyare venait de se refermer sur moi. Ma visite avait bien duré en tout dix minutes, et je n'avais aucun moyen de la renouveler.

« Je remontai vers Saint-Paul, la tête basse et songeant tristement à ma déconvenue.

« A côté de l'église, je me rangeai pour laisser passer une voiture qui courait vers le Strand. La roue de cette voiture me toucha presque en passant, et un billet, jeté par la portière, vint tomber à mes pieds.

« L'équipage, lancé à pleine course, tournait déjà l'angle de Fleet street.

« Je ramassai le billet, qui était de l'écriture d'Éva.

« Il contenait ces mots seulement :

« *La signora di Mantova, Grosvenor place, Pimlico.*

« Je sautai dans un cab qui, en une demi-heure, me conduisit de l'autre côté du parc Saint-James.

« La signora di Mantova possédait dans Grosvenor place un petit réduit, coquet et charmant, comme Londres entier n'aurait pas pu en fournir un second. Éva m'attendait dans son boudoir.

« Oh ! la délicieuse femme que cette Éva ! je crois vraiment que j'oubliais encore mon ambassade...

« Elle était là chez elle ; s'il existe au monde une créature qui soit excusable d'avoir une petite maison, c'est assurément une danseuse mariée.

« Que de caresses et que d'adorations ! je vis bien qu'elle n'avait jamais cessé de m'aimer.

« — Qu'as-tu donc, mon Albert ? me dit-elle en me voyant reprendre mon air soucieux, après le premier moment de plaisir.

« — Je suis venu à Londres, répondis-je, pour obtenir trêve de votre mari, qui fait à ma maison une guerre à mort.

« — En vérité... et tu n'as pas réussi ?

« — Non.

« — Pauvre cher Albert !... comment peut-on te refuser quelque chose ?... Sois tranquille, j'arrangerai cela. »

« Je secouai la tête en assombrissant davantage mon air de tristesse.

« — Tu le voudras, mon bel ange, répondis-je avec un gros soupir ; mais tu n'auras pas le temps !

« — C'est donc bien pressé ?

« — Il faut que cela soit aujourd'hui même ! »

« Éva se prit à songer.

« — Il faut, poursuivis-je, que l'ordre du seigneur Yanos soit à la poste ce soir, pour arriver samedi à Paris... ou bien il sera trop tard. »

« Elle réfléchit encore deux ou trois secondes ; puis elle jeta ses jolis bras autour de mon cou.

« — Et tu serais bien heureux de réussir ?



Elle était agenouillée à l'ombre d'une colonne, son voile rejeté en arrière. (Page 205, col. 2.)

dit-elle en attachant sur moi ses yeux limpides et souriants.

« — Oh! bien heureux!

« — Cette lettre, reprit-elle, il ne la fera pas; mais si je t'apportais un blanc-seing?

« — Cela suffirait.

« — Eh bien! dit-elle, tu auras ce blanc-seing.

« — Le Magyare a donc grande confiance en toi, Éva?...

« — Il m'adore...

« — Et toi?

« — Il me bat. »

« Sa prunelle eut un éclair de haine, puis elle se prit à rire follement.

« Elle se leva; ses pieds mignons effleurèrent le tapis, en dessinant une danse vive et gaie.

« Tout en dansant, elle jeta son écharpe sur ses épaules.

« A bientôt! » dit-elle.

« Un baiser toucha mon front; elle était déjà sur le seuil.

« — Dans deux heures! me cria-t-elle de loin; devant la Poste. »

« Je sortis à mon tour; je ne savais pas trop si je devais compter sur cette promesse étrange.

« J'arrivai devant la Poste vers quatre heures, et j'entrai dans un *public-housse*, dont les fenêtres donnent sur la rue.

« Je m'assis à une table, les yeux fixés sur la porte du bureau qui me faisait face.

« Le temps passait, les facteurs arrivaient les uns après les autres, avec leur cloche et leur sac.

« Encore quelques minutes, c'en était fait !

« — Elle n'aura pas pu, pensai-je en préparant tristement celle de vos lettres, Otto, qui prévoyait un échec. Fou que je suis d'avoir espéré ! »

« Fou que j'étais de craindre ! n'était-elle pas belle et amoureuse? Je vis une forme svelte glisser sur le trottoir; je m'élançai; un papier passa de sa main dans la mienne.

« — Ne me parlez pas ! murmura-t-elle ; on m'épie. A demain !

« Elle disparut dans l'ombre naissante, et je crus voir, sur le trottoir opposé, la taille haute et arrogante du Magyare Yanos. »

VI

PETITE

Otto venait de faire sonner sa montre; il était deux heures après minuit.

La chaise de poste allait toujours comme le vent.

La nuit était opaque et profonde.

— Que ne donnerais-je pas pour savoir au juste où nous sommes! murmura-t-il; mon Dieu ! si nous allions arriver trop tard!

— Si nous n'avons pas de mauvais relais à la frontière, répliqua Goëtz, et si nous trouvons des chevaux tout prêts à Obernburg, je garantis que nous arriverons à temps.

— Dieu vous entende, mon frère! dit Otto.

Puis il ajouta de ce ton d'homme qui veut tromper son inquiétude :

— Voyons, Albert, achevez votre récit.

— Il est achevé, répondit Albert. Vous savez maintenant pourquoi le Magyare vous a parlé de son honneur outragé... Pauvre Éva! peut-être a-t-elle payé bien cher son dévouement!...

Il poussa un gros soupir.

— Pauvre Éva! dit-il encore; je lui avais dit : « A demain. » Mais nos jours sont comptés; il fallait partir. Et je ne la reverrai jamais.

Il se tut.

— Bah! s'écria Goëtz; un verre de vin, mon frère. Qui sait ce que l'avenir nous réserve? Dans huit jours, nous serons sous les verrous, c'est vrai; mais on revient de partout, excepté de l'autre monde.

Albert repoussa le verre de vin ; Goëtz le but à sa place.

— Et vous, Otto, dit-il, quand les autres travaillent, vous n'avez pas coutume de rester oisif. Qu'avez-vous fait?

— Pendant que vous jouiez mon rôle à Londres et en Hollande, répondit Otto, je jouais un peu le vôtre à Paris : je fréquentais la maison de jeu de la rue des Prouvaires, Goëtz, et je donnais des rendez-vous à une de vos maîtresses, Albert.

— Est-ce bien vrai? dirent ensemble les deux frères.

— Parfaitement vrai. De plus, je faisais escompter une traite de cent trente mille francs par un marchand de haillons du Temple. En outre, je surveillais notre Gunther de mon mieux, et plût à Dieu que je n'eusse jamais abandonné ce soin à personne!

« Vous savez déjà ma conduite vis-à-vis des trois associés de la maison de Geldberg.

« Je vous parlerai seulement de cette maîtresse de notre frère Albert, à qui j'ai donné des rendez-vous, et qui m'a fourni, en revanche, cent mille écus pour parer à la crise de la maison.

— Peste! fit l'homme à bonnes fortunes, je ne me connaissais pas de maîtresse si bien en fonds.

— C'est cette Sara, dont nous prononcions le nom tout à l'heure, dit Otto.

— Sara de Ligny?

— Sara de ce que vous voudrez... Elle a comme cela bien des noms, et je pourrai vous dire tout à l'heure celui de son mari avec celui de son père.

« Il faut m'écouter, Albert, car vous allez vous retrouver face à face avec cette femme.

— Au château?

— Au château. Mais, en vérité, plus j'y pense, plus je me trouve avoir fait le Lovelace à vos dépens, mes frères. J'ai vu aussi une de vos maîtresses, Goëtz.

— A moi? dit le joueur; je n'en ai pourtant guère.

— La comtesse Esther.

— Ah! une bonne fille, celle-là! interrompit Goëtz, comme s'il eût parlé de la plus sans gêne de toutes les lorettes; sera-t-elle aussi à Bluthaupt?

— Sans contredit; mais Bluthaupt aura un jeu d'enfer et des festins de Balthasar. Ce ne sont pas les femmes que je crains pour vous, mon frère Goëtz.

« Mon histoire regarde surtout Albert.

« Cette Sara fut autrefois la maîtresse du docteur portugais Mira, l'un des assassins de notre père et de notre sœur

« Elle avait à peine dix-sept ans alors. Le docteur, commensal de sa famille, abusa d'elle sans doute. Le fruit de cette séduction fut un pauvre enfant, qui a maintenant une quinzaine d'années...

— Peste! fit Albert; dix-sept et quinze... ceci la met dans les respectables.

— Elle est belle et vous êtes faible, dit Otto, dont la voix eut une légère nuance de sévérité; prenez garde.

« Depuis lors, elle s'est mariée; depuis lors, elle a noué intrigues sur intrigues; mais elle a su conserver toujours une influence extraordinaire sur son premier amant.

« Celui-ci est, vous le savez, l'un des chefs de la maison de Geldberg, qui représente pour nous le patrimoine de notre Frauz.

« De tout temps, le docteur eut le droit de puiser à pleines mains dans cette caisse qui fut opulente, mais qu'une perversité folle a vidée. Sara était exigeante; elle était insatiable! Le Portugais donnait, donnait : Sara demandait toujours.

« Si bien que des sommes énormes y passèrent, et c'est par millions qu'il faut compter les prodigalités du docteur.

« Abel m'avait chargé d'aller à Amsterdam; Reinhold m'avait confié ses intérêts à Londres : le docteur me donna mission d'effrayer Sara et de lui faire rendre gorge.

« Cette femme est forte; elle est habile; mais il y a autour d'elle trop de crimes...

— Des crimes? dit Albert.

— Des crimes infâmes, et pour lesquels le vice lui-même n'a pas de pitié.

« Cette femme a deux sœurs, la comtesse Esther, qu'elle a perdue, et une pauvre enfant, à l'âme angélique et bonne, qu'elle a tâché en vain de perdre.

« Cette femme a un mari qui l'aime, et qu'elle tue.

« Elle a un fille, elle, la millionnaire, une fille qui meurt de faim sous ses yeux!

« Son dernier amant était un enfant brave et beau, un de ces cœurs choisis, où tout est confiance, audace, amour. Le matin du lundi gras, cet enfant devait périr sous l'épée d'un spadassin; elle le savait : et vous l'avez vue, vous, Goetz, tranquille et séduisante, dans le cabinet du café Anglais.

— C'était Franz! murmura Albert avec une sorte d'épouvante.

— C'était Franz. Au lieu de l'épée aveugle d'un enfant, le fer du spadassin rencontra une arme exercée; il tomba. Le lendemain, cette femme trouva un autre de ses amants, un homme robuste et vaillant, qui a dépensé sa bravoure en folies et qui passe pour dégainer trop volontiers : Albert le bâtard de Bluthaupt.

— Moi? dit Albert étonné.

— Moi, répondit Otto, qu'elle prenait pour vous.

« Et si vous saviez que de séductions entassées, que d'enivrements calculés, que d'amour prodigué, que de flatteries, que de caresses!

« Elle voulait mettre dans votre main loyale, Albert, le fer brisé du spadassin; elle voulait que vous poursuiviez la bataille commencée, et que votre bras, plus sûr, achevât ce que Verdier n'avait pas pu faire. »

La nuit cachait la pâleur mortelle d'Albert; sa gaieté vive et fanfaronne était bien loin de lui.

Il avait aimé cette femme. Tout à l'heure encore, le souvenir de cette femme avait réveillé en lui de doux souvenirs.

— Et qu'avez-vous fait? murmura-t-il.

— J'ai promis, répliqua Otto froidement, et Sara vous attend au château de Bluthaupt, Albert.

« Ceci se passait dans votre maison de jeu, Goëtz. Avez-vous remarqué certaine loge grillée?

— Pardieu! le confessionnal de la princesse! Navarin n'avait jamais voulu me dire... Ah! c'est cette femme damnée qui est la princesse?

— Elle-même! Nous étions seuls tous deux.

« Franz entra. Sur ses lèvres errait ce confiant sourire que nous connaissions à notre Margarethe heureuse. Oh! je vous le jure, à voir le regard de cette femme percer les rideaux de la loge comme un dard, et se fixer, venimeux, sur l'enfant, j'ai eu peur pour la première fois de ma vie.

« Je me disais :

« — Elle est belle, sa prunelle fascine, ses caresses aveuglent; si le malheur voulait que Gunther échappât à notre surveillance... »

Il n'acheva pas.

Dans le silence qui suivit, on entendit la respiration oppressée des trois frères.

— Que Dieu ait pitié de nous! dit Albert; si nous avons commis une faute, le châtiment serait trop cruel.

La montre d'Otto, interrogée, sonna trois heures et demie.

— Comme le temps vole, dit-il, et comme nous allons lentement!

Les chevaux précipitaient leur course ardente; mais il semblait à son impatience terrible que la chaise restait stationnaire.

— J'entrai chez elle, reprit Otto, le 8 février, à midi. Je ne me dissimulais pas le danger qu'il y avait à lui déclarer la guerre; mais la maison chancelait et il faut que notre Gunther ait la noble fortune de ses aïeux.

« Elle vint à moi souriante et sûre de son empire.

« — Deux grands jours sans me voir ! Savez-vous que vous me délaissez ?

« — Madame, répondis-je, ce n'est point ici une entrevue d'amour ; je viens au nom du docteur José Mira, ou plutôt au nom de la maison de Geldberg. »

« Elle me regarda d'un air étonné.

« — Je vais de surprise en surprise, murmura-t-elle après un instant de silence et en donnant à sa voix des inflexions dédaigneuses ; Albert, que j'ai connu si fier, si gentilhomme, Albert réduit au rôle d'agent d'une maison de commerce ! J'attendais, en effet, quelqu'un, et l'on m'avait menacée de me parler d'affaires ; mais j'étais, certes, à cent lieues de penser que ce serait vous ! »

« Elle me montra du doigt un siége, et s'assit elle-même ; son sourire était devenu railleur ; on voyait aisément combien peu elle craignait les suites de cette entrevue.

« — Ne trouvez-vous pas, reprit-elle, que me voilà dans la situation de cette grande dame de vaudeville qui s'éprend d'un beau jeune homme, et qui dans ce beau jeune homme reconnaît plus tard son tapissier? La dame dut faire une grimace à peu près semblable à la mienne et parler de meubles. Parlons d'affaires. »

« Elle se renversa sur son fauteuil. Je demeurais immobile et j'attendais.

« — Je crois deviner, poursuivit-elle, le but de votre ambassade. José Mira devait m'envoyer ce matin un millier de louis qu'il me doit...

« — Qu'il vous doit?

« — Qu'il me doit, répéta-t-elle d'un accent assuré ; il n'aura pas osé venir lui-même me demander du temps et vous vous présentez à sa place. Je dois penser que vous avez obtenu une place de commis dans la maison de Geldberg.

« — Je me suis donné celle de caissier, madame, répondis-je.

« Son sourire moqueur se troubla légèrement.

« — La maison de Geldberg, repris-je, me doit, ou plutôt doit à l'héritier de Zachœus Nesmer, mon pupille, des sommes assez considérables. A l'aide de moyens dont le détail vous intéresserait peu, je me suis convaincu que la maison était à deux doigts d'une banqueroute. J'ai fait alors la part des chances bonnes et mauvaises, et, voyant qu'il restait d'excellentes ressources, je me suis déterminé à soutenir la maison.

« — Que de bonté, monsieur !

« — Le fait est que j'aurais pu l'écraser sans peine ; mais ce qui m'a déterminé, surtout après mûres réflexions, c'est l'état où se trouve la caisse vis-à-vis de vous, madame. »

« Jusqu'à ce moment, Sara n'avait pas conçu l'ombre d'une inquiétude. Comment penser que le docteur, son complice, son esclave, avait osé parler ?

« Mais à ces derniers mots, son regard prit une nuance de frayeur.

« — Je ne vous comprends pas, monsieur, dit-elle.

« — Madame, je vais tâcher de me faire comprendre. Le docteur évalue à environ deux millions cinq cent mille francs les sommes enlevées dans la caisse de Geldberg, Reinhold et Compagnie.

« — C'est du délire !

« — Il n'y a point de reçus, à la vérité ; mais il compte, pour remplacer les quittances qui lui manquent, sur votre bonne foi d'abord... »

« Sara haussa les épaules.

« — Ensuite sur certains petits secrets, dont il se prétend le maître. »

« Sara fit effort pour cacher son agitation croissante.

« — C'est donc la guerre que José Mirame déclare? dit-elle.

« — Oui, madame.

« — Et vous vous joignez à lui, vous, Albert?

« — Madame, jusqu'à un certain point. Pour tout ce qui regarde la maison, il est évident que nos intérêts sont communs; mais, pour tout le reste, surtout pour ce qui tient à ce jeune homme dont vous m'avez parlé avant-hier, je puis rester votre allié; ceci d'autant mieux que l'existence de ce jeune homme menace la prospérité de Geldberg, et, par conséquent, mes propres intérêts.

« — Intérêts! intérêts! Oh! baron, vous que j'ai connu si prodigue!

« — On prend de la prudence, madame.

« — Mais ce docteur vous a donc tout révélé?

« — Il m'a appris quelques petites circonstances. Mais je dois vous dire que j'en savais déjà bien long, à cause de mon intimité avec Zachœus Nesmer.

« — Saviez-vous donc tout cela, lorsque vous m'avez rencontrée pour la première fois?...

« — Je savais tout, madame, excepté votre vrai nom, que vous m'aviez caché. »

« Elle réfléchit durant quelques secondes. Peut-être me mesurait-elle à ce compromis que je lui laissais entrevoir et se demandait-elle si elle se servirait de moi contre Franz tout en me combattant pour tout le reste.

« C'était là, en définitive, sa situation vis-à-vis des associés de Geldberg.

« — En somme, dit-elle après un silence, quel est le message du docteur?

« — La maison, répondis-je, a besoin de trois cent mille francs pour ce soir. »

« Son fauteuil recula, tant elle frappa du pied le tapis violemment.

« — Eh! que me fait cela? s'écria-t-elle; à supposer que j'aie reçu de l'argent, pense-t-on que je l'aie gardé dans mon secrétaire?...

« — On pense, madame, que vous avez beaucoup mieux; on va plus loin même: on est certain que, grâce à une femme, appelée Batailleur. qui est votre prête-nom, vous possédez plus de quatre millions en valeurs diverses. »

Ses sourcils se froncèrent, et un sanglant désir de vengeance brilla dans ses yeux.

« — Ah! murmura-t-elle, je vois qu'il vous a raconté tous ses rêves! vous savez tout ce qu'il se figure! Il ne vous a rien caché des chimères qui emplissent son cerveau malade. Monsieur, cet homme est fou! je n'ai rien, et la maison de mon mari est sur le point de tomber.

« — Cela ne m'étonne pas, madame. De deux millions cinq cent mille francs que vous avez pris dans la caisse de Geldberg jusqu'à vos quatre millions, il y a quinze cent mille francs de différence; peut-être avez-vous davantage. En tout cas, c'est bien assez pour expliquer la faillite de votre mari.

« — Monsieur!...

« — Madame, si mes souvenirs ne me trompent point, je vous ai promis avant-hier que le jour approchait où je vous dirais tout ce que je sais sur votre compte; le jour est venu, et me voici prêt à tenir ma promesse.»

« Ses yeux se baissèrent sous mon regard.

« — Eh bien, murmura-t-elle, parlez!

« — Je passerai sous silence, repris-je, ce que je sais de votre vie galante: vos amants, votre maison de jeu même, tout cela me paraît véniel auprès du reste. Je laisserai de côté même la comtesse Esther, pauvre femme qui eût été bonne sans vous et dont vous poursuivez l'éducation avec tant de patience. Je commence à votre jeune sœur Lia...

— Une hypocrite qui me déteste et qui m'aura calomniée. Mais, s'il vous plaît, monsieur, d'où savez-vous ce qui la concerne?

« — D'où sais-je tout le reste?... C'était une enfant...

« — Un ange, n'est-ce pas? interrempit-elle d'un accent de raillerie.

« — Un ange, madame!... Et devant son innocence toute votre astuce s'est brisée! »

« Elle se força de rire.

« — Les lettres n'étaient pourtant pas de votre écriture, monsieur le baron, murmura-t-elle; ainsi je ne puis dire que votre enthousiasme soit intéressé; mais, au demeurant, qui peut savoir? Les anges ont parfois plus d'un fervent; parmi ces fervents, les uns écrivent, les autres agissent. »

« Le rouge de l'indignation me monta au visage... »

Ici, Otto s'arrêta brusquement, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit.

Albert et Goëtz ignoraient encore le nom de famille de Sara, et ne connaissaient point sa jeune sœur. Ils ne comprenaient trop rien à cette partie de l'histoire, sur laquelle Otto ne jugea point à propos de leur fournir une explication.

Ils avaient remarqué seulement, sans y attacher d'importance, que la voix de leur frère venait de prendre un singulier accent de chaleur.

Il poursuivit, mais son ton redevint tout à coup froid et calme :

« — Sara m'interrompit en redoublant d'ironie.

« — Passons, monsieur le baron, dit-elle, et laissons là cet ange dont je n'ai pu ternir la candeur... Après?

« — Passons, en effet, madame, répondis-je; car, ici, la loi des hommes ne peut rien. Arrivons à votre mari, que vous avez ruiné d'une main si patiente, et que vous assassinez avec tant d'ingénieuse barbarie!

« — Calomnies et démence, monsieur! Passez!

« Elle ne riait plus, pourtant, et sa lèvre tremblait.

« — Je passe, madame, et j'arrive à votre fille. »

« Elle se leva d'un bond; ses yeux flamboyèrent; sa main se posa sur ma bouche, forte et lourde comme la main d'un homme.

« — Silence! dit-elle les dents serrées et la pâleur sur la joue; elle souffre! Oh! mais je l'aime! »

« Elle cacha sa tête entre ses deux mains.

« — Sortez! reprit-elle; vous êtes fort, je le vois; vous résister en ce moment serait folie! plus tard... mais l'avenir décidera.

— Vous n'avez pas répondu à mon message, dis-je en me dirigeant vers la porte.

« — Dans une heure, vous aurez vos trois cent mille francs. »

« Je sortis.

« Une heure après, cette femme dont je vous ai parlé sous le nom de Batailleur, vint m'apporter les cent mille écus.

« Depuis lors, j'ai revu Sara, hautaine et rassurée en face du docteur portugais, qui tremblait devant elle; je l'ai revue au milieu de sa famille, — madame Sara de Laurens, fille aînée de Mosès Geld. »

La surprise arracha un mouvement aux deux frères.

— Avoir aimé une pareille femme! dit Albert en baissant la tête; c'est une punition de Dieu.

— Et la comtesse Esther est sa sœur? demanda Goëtz; une bonne fille, pourtant, et belle femme!

— Et maintenant, reprit Otto, elle est au château de Bluthaupt, en face de notre Gunther, qui ne se doute de rien et qui l'aime encore peut-être; tandis que Reinhold,

le Magyare et les autres associés tendent leurs piéges sur les pas de l'enfant, elle travaille de son côté; soyez sûrs qu'elle travaille sans relâche! Priez Dieu, mes frères, car le fils de notre sœur est en grand danger de mort!

Le silence régna dans l'intérieur de la voiture.

Il faisait nuit encore lorsque la chaise de poste, qui avait traversé Metz au grand galop, quitta la route royale pour prendre un chemin de traverse menant à la frontière.

Entre Saint-Avold et Forbach, les trois frères descendirent de voiture et se prirent à marcher à pied, à travers champs, sous la conduite d'un homme du pays.

La chaise, vide, avait continué sa route.

La nuit, brumeuse et noire, ne permettait pas de voir à dix pas devant soi; ils passèrent la ligne des frontières sans éveiller même un qui-vive.

A une demi-lieue de France, non loin des rives de la Sarre, la chaise de poste les attendait; ils payèrent leur guide.

— Oh! oh! s'écria celui-ci en pesant deux pièces d'or dans le creux de sa main, il doit y avoir quelque chose de fameux sous vos manteaux, mes maîtres?

— Trois bonnes paires de bras, mon camarade, répondit Albert, avec trois bonnes épées.

— Et de l'appétit, ajouta Goëtz.

— Tout ça ne regarde pas le Zollwerein, pensa le guide, qui reprit en chantant la route de France.

Quand la voiture eut traversé la Sarre, il était à peu près sept heures du matin.

Les premiers rayons du jour éclairaient au loin la campagne; mais, dans l'intérieur de la chaise, les stores baissés prolongeaient la nuit.

Peu à peu, cependant, le jour vainqueur glissa un premier rayon à travers les rideaux opaques; une lueur vague se fit.

On aurait pu distinguer confusément trois hommes qui sommeillaient, ensevelis dans leurs manteaux.

Il fallait bien garder quelque force pour la lutte prochaine.

. . . .

Les heures du jour s'écoulèrent.

Le crépuscule du soir se faisait sombre déjà.

Sur la route d'Obernburg au château de Bluthaupt, trois cavaliers couraient à bride abattue.

VII

L'ÉCHELLE HUMAINE

D'Obernburg au château de Bluthaupt, la route, d'ordinaire déserte et silencieuse, présentait, ce soir-là, un aspect de vie.

On y voyait bon nombre de voitures, depuis la calèche parisienne jusqu'au véhicule antique et sans nom du pauvre hobereau allemand. Quelques dignes bourgeois d'Obernburg, solennellement montés sur des chevaux de labour tenaient, en croupe leurs compagnes.

Ces couples gras et lourds, se dandinant à l'amble, ne donnaient aucune idée de la ballade de Bürger.

Çà et là des groupes de paysans se hâtaient.

Et tout ce monde suivait la même direction; voitures, chevaux et piétons, se rendaient au vieux schloss de Bluthaupt.

Depuis quinze jours environ, le pays était en fièvre. La modeste cité d'Obernburg, où naguère encore le passage d'un voyageur faisait presque événement, regorgeait maintenant d'étrangers et ne pouvait suffire à ses hôtes. Il en était de même de tous les bourgs ou petites villes avoisinant le manoir des anciens comtes.

Comme nous l'avons dit, la grande fête de Geldberg avait deux sortes d'invités : ceux



Oh! oh! s'écria celui-ci en pesant deux pièces d'or dans le creux de sa main. (Page 216, col. 1.)

de première classe étaient logés au château; les autres cherchaient asile où ils pouvaient, c'était et vraiment pour le pays une excellente aubaine;— une si bonne aubaine que les bourgeois d'Esselbach s'ingéniaient depuis huit jours à inventer une source d'eau minérale ou ferrugineuse qui pût ramener chaque année les bourses aimables de ces visiteurs.

Ceci n'est point une idée impraticable. Quiconque possède un puits bourbeux peut affirmer que ce puits, souverain pour les rhumatismes, guérit radicalement les maux d'estomac.

Une table de roulette, un salon de conversation et des annonces dans les journaux de France, voilà ce dont on ne peut se passer.

Tant il est vrai que la fameuse recette de *la Cuisinière bourgeoise :* «Pour faire un civet, prenez un lièvre,» n'est pas si naïve qu'on veut bien le dire.

Toutes ces bonnes gens, cheminant sur la route de Bluthaupt, causaient. Dans les voitures, sur les chevaux et parmi les piétons, le sujet d'entretien était le même.

On n'entendait qu'un nom : « Geldberg! Geldberg! » on ne causait que d'une chose : le grand feu d'artifice qui devait être tiré, ce soir même, sous les murailles du château.

Ce ne pouvait être rien d'ordinaire. Jusqu'ici, la maison s'était exécutée royalement, et l'on avait lieu d'espérer un magnifique spectacle.

Nos trois cavaliers, partis d'Obernburg à la brune, galopaient intrépidement. La route était large aux environs de la ville; ils passaient sans crier gare; le galop rapide de leurs chevaux s'étouffait sur l'herbe du chemin.

Au bruit prochain de leur course, on se retournait, quelque chose glissait comme un trait dans les ténèbres; puis rien.

La nuit était sans lune, comme celle de la veille; ceux qui avaient de très-bons yeux distinguaient bien trois cavaliers lancés à pleine course; mais nul ne pouvait voir la couleur de leurs manteaux dont les plis flottaient au vent.

A une lieue de la ville, les trois cavaliers s'étaient arrêtés brusquement devant un groupe de villageois à pied, et l'un d'eux avait demandé :

— A quelle heure se tire le feu d'artifice?

— En voilà un qui parle comme il faut l'allemand, au moins, se dit-on à l'entour.

— Le feu d'artifice, gracieux monsieur, répondit un paysan; il doit être bien près de brûler. On dit que ça se verra de loin, et nous allons toujours; mais nous n'espérons guère être arrivés à temps au bas de la montagne; vous, par exemple, avec vos bons chevaux...

Les trois chevaux bondissaient, blessés à la fois par l'éperon, et un *merci!* arrivait de loin à l'oreille du villageois, avant qu'il eût fini sa phrase.

Nous n'avons pas besoin de dire que les cavaliers étaient nos trois voyageurs de la chaise de poste aux stores baissés.

De Paris à la frontière, ils avaient trouvé des relais tout préparés; mais, une fois en Allemagne, la vitesse de leur course avait dû se ralentir. Ils craignaient la police, sans doute; car plus d'une fois ils avaient quitté la grande route pour prendre des chemins de traverse.

Ils étaient en retard d'une heure sur leur propre calcul; un heure, ce pouvait être la perte de leur espoir le plus cher, la victoire de l'usurpation criminelle et lâche sur le droit, la mort d'un homme!

Ils allaient, debout sur les étriers, l'œil fixé au loin vers l'Occident, où devait paraître la première lueur du feu d'artifice.

Comme ils arrivaient au bas de la montagne, à l'endroit où nous avons vu jadis Jacques Regnault, le Magyare Yanos et le prêteur Mosès quitter la route pour prendre la traverse de Bluthaupt, un trait de feu jaillit vers le couchant et jeta sur le ciel noir une gerbe d'étoiles.

Le cœur des trois frères cessa de battre.

Mais, avant que la faible détonation de la fusée eût renvoyé jusqu'à eux son écho lointain, Otto avait enfoncé l'éperon dans le ventre fumant de son cheval.

— En avant! s'écria-t-il d'une voix changée par l'angoisse; en avant, pour le sauver ou pour le venger!

Les chevaux, haletants, précipitèrent leur course furieuse; ils traversèrent, ventre à terre, la vaste lande, et laissèrent à droite la grande avenue de mélèzes, au centre de laquelle s'ouvrait le précipice de la Hœlle.

Ils dépassèrent en un clin d'œil le champ où se couchaient les ruines blanches de l'ancien village de Bluthaupt : aucune lueur ne se montrait dans la direction du château; cette fusée isolée n'était qu'un signal sans doute.

Quelques minutes encore, et ils mettaient pied à terre, tandis que leurs montures se couchaient pantelantes sur le gazon.

Ils étaient derrière le château, sur cette plate-forme dépourvue d'arbres, située à l'opposite de la porte principale.

Devant eux, Bluthaupt dressait sa masse sombre, dont les mille échancrures apparaissaient à peine dans la nuit.

Aux fenêtres, on voyait çà et là briller quelques lumières, par-dessus les fortifications qui s'abaissaient à cette place.

La pelouse semblait déserte. Au delà du fossé large et profond, les trois frères voyaient comme une lueur faible qui se mouvait avec lenteur et en divers sens.

Quoiqu'on ne pût rien distinguer par cette nuit profonde, il était facile de calculer que cette lumière devait se trouver en dessous des murailles et sur les rocs taillés à pic qui formaient la base des fortifications.

Les trois frères n'avaient point ce qu'il fallait de loisir pour disserter sur cette lueur et deviner par quel moyen elle se trouvait ainsi suspendue au-dessus du précipice.

Trois coups venaient de sonner à la cloche enrouée du beffroi; c'était huit heures moins le quart.

Maintenant que le bruit de leur propre marche n'emplissait plus leurs oreilles, nos trois voyageurs entendaient un bruit confus sortir des taillis voisins : c'étaient des murmures vagues qui allaient s'étouffant parfois et parfois s'enflant tout à coup.

De temps en temps, un éclat de rire s'élevait; de temps en temps, un petit cri de femme.

Si les trois frères avaient eu l'esprit assez libre pour explorer la route parcourue, la source de ces bruits leur eût été d'avance expliquée.

Ils étaient comme au milieu d'une salle de spectacle immense; le théâtre invisible se dressait devant eux, et, sans le savoir, ils venaient de traverser le foule disséminée des spectateurs.

Depuis l'ancien village de Bluthaupt jusqu'à la pelouse, il y avait du monde; il y en avait dans les grands bois de pins, sous les arbres alignés de l'avenue et dans les taillis qui avoisinaient le château.

Beaucoup, parmi ces spectateurs impatients, avaient été témoins du passage rapide des trois frères; mais, quand on attend, l'esprit rapporte tout à l'objet attendu. Chacun pensa que ces mystérieux courriers apportaient de la ville à franc étrier quelque pièce oubliée du feu d'artifice.

Cela fit diversion et l'on en avait grand besoin, car la soirée était glaciale et plus d'une charmante dame grelottait au bras de son cavalier.

Les trois frères, cependant, n'avaient pas tué leurs chevaux pour rester oisifs au bord d'un fossé.

Ils supposaient que Franz était à l'intérieur du château, ce qu'ils voulaient, c'était d'arriver jusqu'à Franz.

La douve, du côté de la plate-forme, cachait sa berge escarpée sous une épaisse chevelure de broussailles. Des ronces centenaires et mille plantes sauvages, nourries par l'humidité, jetaient en tous sens leurs pousses vigoureuses et suspendaient comme une rude toison au-dessus de l'eau endormie.

Les trois frères s'étaient agenouillés à quelques pas l'un de l'autre, le long de cette impénétrable bordure. Leurs mains tâtaient le sol et sondaient les broussailles.

— Il y a vingt ans que nous avons fait ce chemin pour la dernière fois, dit Goëtz; le temps a bien pu boucher notre sentier.

— C'est à peine si la main passe à travers ce taillis! répondit Albert. Trouvez-vous quelque chose, Otto?

— Je cherche. Si l'on avait au moins quelque petit rayon de lune!

Ils poursuivirent silencieusement leur besogne durant une minute.

Puis Otto se redressa.

— Prenons notre élan et sautons, dit-il; morts ou vivants, nous arriverons bien au fond du fossé.

Albert se releva à son tour, et fit quelques pas en arrière, comme s'il eût voulu tenter le saut le premier.

— Attendez! dit Goëtz; voici un trou assez large pour laisser passer une belette.

Albert et Otto se rapprochèrent de lui.

— C'est le sentier, dirent-ils en même temps; les ronces ont grandi; mais, en jetant nos manteaux d'avance, par-dessus le bord, nous passerons.

Otto s'avança vers le trou, Goëtz le retint et passa devant lui.

— Vous êtes la tête, vous, frère Otto, dit-il; laissez faire un peu les bras.

Il s'accrocha des deux mains au gazon de la pelouse, et se plongea dans le trou à reculons. On entendit le grincement de ses habits, déchirés par les broussailles; ses mains lâchèrent prise, il disparut.

La bordure de broussailles présentait maintenant un trou qui avait à peu près le diamètre du corps d'un homme.

Otto et Albert avancèrent à la fois la tête à l'orifice du trou.

Ils entendirent la voix de Goëtz, qui grommelait en bas du fossé :

— Du diable s'il me reste le quart de ma peau! Allons! venez, vous autres! je suis le plus gros et vous glisserez là-dedans tout à votre aise.

Albert, imitant l'exemple donné, entra dans le fossé à reculons et disparut à son tour.

Puis enfin, Otto.

Goëtz lavait ses mains sanglantes dans l'eau froide de la douve.

— Vous n'êtes pas blessé? demanda Otto.

— Chut! fit Goëtz en montrant du doigt la lumière qui était maintenant juste au-dessus de leurs têtes, et qui semblait se balancer dans le vide; on cause là-haut, et l'on travaille.

Les yeux d'Albert et d'Otto se relevèrent; durant quatre ou cinq secondes, leurs regards essayèrent de percer l'obscurité.

A force de tâcher, ils aperçurent enfin, autour de la lumière, trois ombres qui s'agitaient, suspendues sous les murailles par une attache mystérieuse.

D'en bas, il était impossible de reconnaître à quel genre de besogne se livraient ces mystérieux ouvriers, on entendait parfois comme le grincement d'une vis ou d'un essieu, et parfois des mots sans suite tombaient jusque dans les profondeurs de la douve. C'étaient des mots français mêlés avec un jargon inconnu.

— Un coup de main, Blaireau, disait une voix gaillarde et de bonne humeur. Accroche-toi à cette pierre qui avance, et tire un peu à droite.

La réponse de Blaireau se perdit au passage, mais on entendit crier l'invisible essieu.

Les trois frères écoutaient et retenaient leur souffle.

— Ohé! papa Johann, reprenait la première voix, appuyez sur la corde, sans vous commander, ou ça portera trop bas.

— Dieu de Dieu! grommela une autre voix plus enrouée, c'est *tannant*, le métier de canonnier à vol d'oiseau.

Otto était entre Albert et Goëtz, qui sentirent à ce moment leurs bras serrés d'une convulsive étreinte.

— Entendez-vous? murmura Otto.

— Oui, répondit Goëtz ; mais je ne comprends pas.

— Ni moi, dit Albert.

— Il ne s'agit plus de suivre notre route accoutumée, reprit Otto, nous n'avons plus que quelques minutes, et qui sait si nous arriverions à temps? Le danger est là!

Sa main, étendue, moutrait les trois hommes dont les silhouettes confuses apparaissaient autour de la lanterne.

— Nous ne sommes pas des oiseaux, murmura Goëtz.

— J'ai monté à l'assaut bien souvent, ajouta l'homme à bonnes fortunes, mais j'avais une échelle de soie, quelque chose pour appuyer mes pieds.

— Nous avons nos poignards, dit Otto qui roula son manteau sur sa tête et se jeta le premier dans l'eau glaciale de la douve.

En quelques brasses il fut sur l'autre bord; ses frères le suivaient.

Saisis de froid et grelottant, sous les lambeaux trempés de leurs vêtements, ils commencèrent à gravir la rampe opposée.

Ils gardaient maintenant le silence, car ils approchaient des mystérieux ouvriers.

La route était abrupte et le terrain glissant; ils avançaient avec peine, étouffant le bruit de leurs efforts

— Ça doit y être, Bonnet-Vert, dit au-dessus de leurs têtes la voix enrouée de Pitois.

— Du temps que j'étais artilleur pour de bon, répliqua Mâlou, je passais pour un fameux pointeur; et si nous n'avions pas déserté, je serais peut-être bien capitaine à l'heure qu'il est. Quant à cette vieille affaire-là, j'en réponds, c'est visé comme au polygone; et le petit va être taillé en trois mille morceaux.

Les bâtards de Bluthaupt n'étaient pas maintenant à plus d'une trentaine de pieds des travailleurs, dont ils pouvaient distinguer tous les mouvements.

Ils s'arrêtèrent, le cœur serré, la respiration coupée.

Immédiatement au-dessous de la lanterne qui était suspendue à une corde, ils apercevaient une sorte de mortier fixé solidement à une saillie du roc.

Les trois ouvriers étaient attachés par le milieu du corps et se soutenaient chacun à l'aide d'un câble amarré au sommet des murailles. Ils étaient là en un lieu où nul pied humain n'aurait pu descendre sans secours.

La lanterne jetait ses lueurs faibles dans un rayon de deux toises et montrait le roc grisâtre coupé à pic. Au delà, tout était nuit profonde.

— Comprenez-vous à présent? dit Otto d'une voix contenue.

Goëtz et Albert mesuraient de l'œil la distance qui les séparait encore des travailleurs; ils étaient comme atterrés; ils ne répondirent point.

— La lettre de Gottlieb! reprit Otto; Franz est chargé de tenir la mèche, et il est à son poste déjà, peut-être! En tous cas, on connaît l'endroit précis où il s'arrêtera pour mettre le feu, et c'est sur cet endroit que la pièce est braquée.

— Voyons vivement, papa Johann! reprit en ce moment Mâlou, qui sembla vouloir compléter l'explication; donnez-moi le boudin, que je l'attache comme il faut. Le petit monsieur va se tremper lui-même sa dernière soupe; ça sera drôle!

Otto et ses frères recommençaient à gravir; pendant une quinzaine de pieds encore, ils purent avancer en s'aidant de leurs poignards plantés dans les fentes du roc.

Mais, arrivés à un certain endroit, où se ménageait une étroite plate-forme qui permettait de se tenir debout, impossible de faire un pas de plus.

C'était à cet endroit-là même que les trois frères avaient disparu comme par magie la nuit de la Toussaint, en l'année 1824, alors qu'ils arrivaient de Heidelberg, trop tard, hélas! au secours de leur sœur Margarethe.

Otto se dressa sur la pointe des pieds et tâta le roc qui surplombait au-dessus de sa tête.

— Il faut monter, dit-il.

Albert et Goëtz laissaient pendre leurs bras le long de leurs flancs.

Il y avait vingt ans qu'ils n'avaient vu ce lieu, et le souvenir le leur avait montré moins impraticable; maintenant ils n'espéraient plus franchir ce gigantesque obstacle qui leur barrait la route.

Il eût fallu des ailes.

— Entrons, dit Albert; si Franz est sur la muraille, nous saurons bien le trouver.

— Notre route secrète est bien longue, répliqua Otto, dont la voix assourdie peignait une terrible angoisse, et qui sait si nous avons encore une minute! Il faut monter.

On entendit, en ce moment, la voix gaillarde de Mâlou, qui criait :

— Ohé! vieux Fritz, tournez la manivelle; la farce est jouée.

Un bruit aigre et discord se fit en haut des murailles; cela ressemblait au cri d'un cabestan; les trois ouvriers à la lanterne se prirent à remonter lentement.

— Virez! virez! mieux que ça, papa Fritz, dit Blaireau d'un ton moitié plaisant, moitié craintif; ma montre dit deux minutes moins de huit heures, et je n'aimerais pas qu'on mît le feu avant que nous fussions là-haut.

— Deux minutes, répéta Otto, dont le courage semblait grandir en ce moment de péril suprême; si Dieu nous aide, c'est plus de temps qu'il ne faut!

Il entraîna Goëtz jusque sur le rebord de la plate-forme et le plaça juste sous la saillie du roc à laquelle Bonnet-Vert avait fixé le mortier.

— Pensez-vous, frère, dit-il, que vous puissiez nous porter tous les deux?

— J'essayerai, répliqua Goëtz.

— Montez, Albert, reprit Otto.

Albert obéit.

Goëtz se tenait ferme sur ses jambes; mais il était trop loin du roc, qui surplombait en cet endroit, pour pouvoir s'y appuyer.

Quand Albert fut monté sur ses épaules, Otto poursuivit :

— Vos mains peuvent-elles atteindre la rampe?

— J'y touche, répondit Albert, et ce mortier d'enfer est à peine à trois pieds au-dessus de ma tête. Oh! si je pouvais! si je pouvais!

Il trépignait, oubliant, dans son trouble, que ses pieds reposaient sur les épaules de Goëtz.

— Tenez-vous ferme, dit Otto en s'adressant à ce dernier; vous, Albert, appuyez-vous à la rampe et ne bougez pas.

Il fit le signe de la croix et prononça le nom de sa sœur Margarethe, comme on invoque une sainte, assise aux marches du trône de Dieu.

Le silence régna sur la plate-forme.

Goëtz sentit un poids de plus sur ses épaules endolories; un instant ses jambes robustes fléchirent; un instant son cœur cessa de battre.

Il y avait maintenant trois hommes suspendus à plus de cent pieds au-dessus de l'abîme.

Et nulle lueur pour les guider; et pas un fil pour les soutenir.

La nuit couvrait le travail prodigieux d'Otto, qui montait lentement, la sueur froide aux tempes, le long du corps frissonnant de ses frères.

Goëtz en équilibre au bord du précipice gémissait sous le fardeau trop lourd; les mains d'Albert, convulsives et crispées, grattaient de l'ongle le roc glissant; Otto montait, calme en face de la mort menaçante, et toujours intrépide.

VIII

VIEILLES HISTOIRES

— Hâtez-vous, mon frère Otto, dit Goëtz, écrasé sous l'angoisse terrible du moment, plus encore que par le double fardeau qui pesait sur lui; je n'ai plus de forces!

Otto mettait un genou sur l'épaule d'Albert; il sentit chanceler sous lui l'échelle vivante qu'il venait de gravir.

Ses deux bras s'élevèrent et saisirent la saillie du rocher, où il s'accrocha de toute sa force.

L'instant d'après, il se hissait à bout de bras et prenait pied sur le roc même.

Goëtz, soulagé, reprit haleine.

Otto chercha dans les ténèbres le boudin dont avait parlé Mâlou; il ne le trouva pas; pressé par le temps, il appuya ses deux mains robustes sur la gueule du mortier, qui tourna en grinçant sur son axe. . . . .

. . . .

De l'autre côté de la douve, on avait aperçu aussi cette lueur faible qui semblait courir le long des flancs du rocher.

Les plus clairvoyants avaient même distingué des formes humaines suspendues entre le ciel et l'abîme.

C'était tout; impossible de savoir au juste ce que faisaient là ces étranges fantômes.

Ce qu'on pouvait prévoir, c'est qu'ils arrangeaient quelque pièce importante du feu d'artifice.

Aussi tous les regards se fixaient-ils désormais précisément vers cet endroit; on ne voyait plus rien depuis que la lanterne avait été remontée sur le rempart; mais l'œil des spectateurs gardait cette place dans la nuit; on ne la quittait point; on craignait de la perdre; c'était de là, sans doute, que devaient jaillir les merveilles attendues.

Bien qu'on fût encore en hiver et que le vent de février n'eût point adouci pour la circonstance son souffle piquant, il y avait autour des fossés de Geldberg innombrable compagnie.

Les invités privilégiés qui venaient de quitter les salles chaudes du château grelottaient bien un peu sous les arbres de l'avenue, mais, en somme, on avait pris contre le froid de victorieuses précautions. Les hommes boutonnaient jusqu'au menton leurs paletots parisiens; les dames s'enmitouflaient dans de molles fourrures et garaient leurs pieds, grands ou petits, contre l'humidité du gazon, à l'aide de socques nouvellement inventés, et qui devaient conserver le surnom d'allemandes.

Les invités de seconde classe, en beaucoup plus grand nombre, et qui arrivaient des villes voisines, où ils avaient établi leurs quartiers, cherchaient volontiers à se mêler aux héros de la fête; ils s'approchaient le plus possible de l'enceinte réservée où l'on avait placé de confortables siéges; quelques-uns même, profitant de l'obscurité, forçaient la consigne et se prélassaient effrontément dans des fauteuils destinés à de plus forts actionnaires.

Car, il ne faut point l'oublier, au fond de tout cela il y avait à souscrire un capital de cent quatre-vingts millions.

Enfin, sur la lisière des taillis voisins, le long des haies et jusque sur la lande, s'éparpillait une autre foule qui n'était pas du tout invitée.

C'étaient de bons bourgeois d'Esselbach, d'Obernburg, etc., venus avec leurs familles;

des paysans des environs, et d'anciens tenanciers de Bluthaupt.

Ces trois catégories de spectateurs parlaient fort différemment de la maison de Geldberg.

Les invités de première classe portaient la maison dans leur cœur; on les hébergeait royalement, on leur promettait d'immenses bénéfices; ils n'avaient pas assez de louanges pour ces banquiers probes et opulents, qui faisaient un si noble usage de leur fortune.

Le faubourg Saint-Germain était, sur ce sujet, du même avis que la Chaussée-d'Antin, et le faubourg Saint-Honoré n'avait pas d'autre opinion.

Les noms historiques, il y en avait, ma foi! grand nombre, condescendaient gracieusement à tripler leurs capitaux. La pairie et la chambre élective, qui étaient là fort amplement représentées, s'unissaient en un touchant accord pour promettre des voix à la concession.

Il n'y avait, bien entendu, aucun esprit de parti dans cette réunion de famille; comme on a pu le remarquer en mille et une circonstances, nos *whigs* et nos *tories* sont susceptibles de s'entendre, dès qu'on parle de chemins de fer.

Il faut savoir adoucir ses opinions trop farouches, quand il s'agit de servir son pays; or, qui pourrait nier les avantages des voies ferrées?

Évidemment, la prime ne fait rien à la chose.

Pour prétendre le contraire, il faut être un misérable n'ayant ni feu ni lieu, un journaliste poussif vivant de scandale, un négateur, un rapin, un mauvais Français, un bizet, un sauvage!

Les invités surnuméraires n'étaient pas complétement du même avis: il y avait un peu de jalousie dans leur fait. A part les Anglais, qui avaient acheté leurs cartes un prix fou, c'était, pour le plus grand nombre, des lions de qualité douteuse, des oisifs, des bourgeois entêtés d'élégance, en un mot, le second marc de la fashion.

Parmi ces gens-là, on n'avait pas honte de se plaindre! On avouait que les fêtes de Geldberg était magnifiques; mais on parlait d'appâts, de piéges: des cancans!...

Quant aux naturels du Wurtzbourg, ils allaient beaucoup plus loin. Cette grande famille de Bluthaupt, morte depuis vingt ans, avait laissée dans la contrée des souvenirs indélébiles.

On n'avait oublié qu'une chose, savoir: que le dernier comte était un homme faible et nul.

Tous les autres Bluthaupt, cela depuis des siècles, s'étaient montrés si véritablement grands seigneurs! doux aux faibles, rudes aux forts, généreux, bons, secourables.

Et si malheureux!

On parlait d'Ulrich, assassiné par un poignard inconnu; on parlait des trois bâtards de Bluthaupt, ces jeunes gens à la taille héroïque, qui s'étaient jetés seuls, un jour, dans une bataille contre les têtes couronnées.

A eux s'attachait un étrange prestige; c'était à voix basse et avec un mystérieux frémissement qu'on prononçait leurs noms aimés.

Hélas! ils avaient été vaincus dans la lutte. Le sort de leur famille avait pesé sur eux. On devait raconter longtemps aux veillées les bzarres aventures où se perdaient leur téméraire courage, leurs déguisements, leurs évasions merveilleuses.

Et le nombre de ces aventures ne pouvait plus s'accroître. Depuis un an, les lourds verrous de la prison de Francfort étaient entre eux et la liberté!

On ne devait plus voir ni le noble Otto, ni le bel Albert, au nom de qui battaient en secret tous les cœurs de femme, ni le joyeux Goëtz.

Une fois fermées, les portes de la prison de Francfort ne savaient plus ouvrir leurs battants doublés de fer; Otto, Albert, Goëtz, les



C'étaient de bons bourgeois d'Esselbach venus avec leurs familles. (Page 223, col. 2.)

braves seigneurs! étaient là pour vivre et pour mourir.

Oh! que de haine pour les trafiquants avares qui les avaient remplacés! Car ces magnificences d'un jour étaient, pour les hommes du pays, comme un sarcasme sanglant.

Aujourd'hui, Geldberg jetait son or mal acquis par les fenêtres; mais hier il pressurait ses pauvres tenanciers : mais demain il allait faire payer à tous ceux qui tenaient à bail son immense domaine l'intérêt exorbitant de ses splendeurs folles.

Quand Dieu veut punir cruellement un pays, il tue les vrais seigneurs pour mettre des marchands à leur place.

Mais, n'avait-on pas dit autrefois, tous ceux qui avaient plus de vingt ans s'en souvenaient, que le dernier Bluthaupt n'était pas mort?

N'avait-on pas parlé d'un enfant dont le premier cri avait amené un sourire sur la lèvre mourante de la belle Margarethe?

Un fils accordé par le ciel à la vieillesse du comte Gunther.

Cet enfant que les mauvais serviteurs de Bluthaupt avaient appelé le Fils du Diable...

Qui sait? la Providence est patiente parfois durant de bien longues années.

On n'avait pas entendu parler, depuis lors, de ce pauvre enfant, qui n'avait jamais vu ni son père ni sa mère.

Mais on n'avait pas perdu tout espoir.

Il y avait des vieillards qui disaient en se signant que les *Hommes Rouges*, ces trois esprits attachés aux destinées de Bluthaupt, restaient parfois vingt et un ans sans paraître sur la terre.

Et ils demandaient à Dieu de vivre jusqu'à la fin de cette année, qui devait voir sans doute d'étranges choses.

Dans les montagnes du Wurtzbourg, on écoute encore les vieillards ; on attendait.

Au milieu de cette nuit noire qui entourait le vieux château, les villageois se sentaient portés, à leur insu, vers ces fantaisies superstitieuses qui meublent les têtes allemandes.

Des ruines de l'ancien village jusqu'à la pelouse, on ne parlait que des mystères de la destinée de Bluthaupt, et le nom des trois Hommes Rouges courait de groupe en groupe.

Dans les ténèbres, ces légendes mystérieuses acquièrent un intérêt extraordinaire, elles gagnaient de proche en proche, pour ainsi dire : des groupes de paysans, elles passaient parmi les invités surnuméraires, et de ceux-ci, franchissant les tentures de l'enceinte, elles arrivaient jusqu'au milieu des commensaux de Geldberg.

Le lieu était propice et le moment favorable ; il faut tuer l'attente.

Il y avait déjà près de quinze jours qu'on était réuni au château. Bien des allusions avaient dû être faites déjà et personne n'était sans avoir entendu parler, ne fût-ce que vaguement, de ces trois démons représentés sur l'écu de Bluthaupt. La curiosité se trouvait excitée de longue main ; tous ces Parisiens sont des Alcibiades qui *changent partout où ils voyagent*, comme le Joconde de M. Étienne : à l'ombre du Panthéon, ils sont sceptiques et ne croient à rien ; mais au fond des campagnes ils deviennent romanesques.

Ils ont peur la nuit, dans les sentiers déserts ; le cri du hibou leur donne la chair de poule ; sans avoir jamais appris le métier, ils évoquent du premier coup des spectres capables d'effrayer Anne Radcliffe elle-même.

Ils étaient au fin fond de l'Allemagne. La poésie brumeuse entrait dans leurs poitrines avec l'air qu'ils respiraient. Et quelle belle nuit pour causer de choses lugubres! de grands arbres balancés par le vent d'hiver, un ciel en deuil et la masse sombre du vieux manoir apparaissant vaguement dans l'ombre ! Et les terreurs de cette solennelle mise en scène s'arrêtaient juste à point ; on pouvait frémir comme au spectacle, mais impossible de trembler pour tout de bon ; on était trop, on se coudoyait ; le moyen en pareil cas de n'être pas brave?

— Vous ne trouvez point de ces délicieuses traditions, disait madame la marquise de Beautravers, assez heureuse pour tenir le bras du jeune monsieur Abel, dans les maisons des petites gens. A mon château de Picardie, il y a comme cela des histoires incroyables!

Ce pouvait être une impertinence de grande dame ; Abel prit cela pour une flatterie.

— Vous savez, répliqua-t-il, que toutes ces légendes ne se rapportent pas précisément à nous, Geldberg. C'est toujours de Bluthaupt qu'il s'agit ; mais nous étions très-près parents des Bluthaupt.

— Les deux familles se valent, dit la marquise ; mais, en somme, quelle est l'histoire de ces trois Hommes Rouges?

Madame la duchesse de Tartarie, débris impérial, veuve d'un sabre illustre et propre tante d'un bienfaiteur de la race chevaline, faisait la même question au docteur José Mira.

Un beau petit lion du balcon de l'Opéra interrogeait à ce sujet madame de Laurens,

qui était bien triste, la pauvre femme! car son mari se mourait.

Et de toute part c'était la même chose. Mirelune suait sang et eau pour mettre la légende à la portée d'une petite demoiselle de quinze ans, Athénaïs Chocard, qui devait avoir, disait-on, sept chiffres à son compte de tutelle. Le gentilhomme songeait à faire une fin, bien qu'il fût jeune encore, n'ayant pas dépassé quarante-cinq ans.

Ficelle, le fin vaudevilliste, s'escrimait contre l'intelligence épaisse de l'énorme épouse d'un notable commerçant de la rue Laffite, laquelle lui donnait à dîner toutes les semaines.

Quand le commerce se met à protéger les arts, rien ne lui coûte!

— Madame la duchesse, disait Mira de sa voix grave et compassée, vous êtes trop instruite pour ne pas me comprendre sur-le-champ.

La veuve du sabre impérial savait lire à peu près, et signait son illustre nom assez lisiblement, quand elle y mettait l'application convenable.

— Comme bien vous pensez, reprenait le docteur, ces choses ne sont pas historiques dans le sens rigoureux du mot; et pourtant l'écusson des comtes de Bluthaupt, dont vous pourrez reconnaître les émaux dans la salle de justice, semble d'accord avec ces étranges traditions. Ce sont des armes *à enquerre*. Je vous demande pardon, madame la duchesse, d'employer ces expressions techniques.

— Nous connaissons cela, docteur, répliqua fièrement la veuve du héros; nous avons, Dieu merci! des armoiries à revendre, et je crois que mon fils les ferait peindre volontiers sur son chapeau.

— Cet écusson porte, reprit le docteur, de sable à trois bustes de gueules...

— Fi! monsieur, s'écria la duchesse indignée; un homme comme vous parler de gueule!

— Ma foi! oui, madame, racontait un peu plus loin le jeune M. de Geldberg, je me suis laissé dire que ces trois Hommes Rouges étaient trois cadets de Bluthaupt qui firent merveille contre les Sarrasins, au temps des croisades. Les bonnes gens du pays affirment qu'en récompense de leurs hauts faits, Dieu leur donna le privilége de revenir parfois visiter le monde des vivants après leur mort.

— Et quelqu'un les a-t-il vus? demanda la marquise de Beautravers.

— Comment! quelqu'un, belle dame? Vous trouveriez cent personnes dans le village qui les ont rencontrés face à face. Et tenez, Ghert, vous savez, ce vieux palefrenier qui traite *Victoria-Queen* depuis qu'elle est indisposée?... Eh bien! il a vu, par une nuit de la Toussaint, les trois Hommes, couverts de grands manteaux rouges comme le feu, glisser sous les murailles du château et rentrer en terre aux premiers rayons du crépuscule...

— Comme tout cela est naïf, gracieux, charmant! dit la marquise. Ah! l'Allemagne!

Le jeune M. Abel prémédita une galanterie très-forte.

— L'Allemagne a ses revenants, répliqua-t-il, l'Angleterre ses chevaux, Strasbourg ses pâtes, Bordeaux son vin, Pékin ses porcelaines, mais Paris, ajouta-t-il avec une intonation qu'on peut se figurer, Paris a ses jolies femmes!

— Je voudrais être un poëte, déclamait cependant Mirelune en serrant doucement le bras d'Athénaïs Chocard; et puisque ce sujet vous plaît, mademoiselle, je ferais pour vous seule une belle ballade.

La joue d'Athénaïs était plus écarlate que les fantastiques manteaux des trois Hommes Rouges.

— Si nous allions les voir ! murmura-t-elle toute tremblante ; oh ! comme j'aurais peur !

— Avant d'arriver jusqu'à vous, mademoiselle, dit le chevaleresque Mirelune, il faudrait passer sur mon cadavre !

— Mais enfin, disait la grosse épouse du notable commerçant, sont-ce des hommes comme vous et moi, monsieur Amable?

— Oui et non, répondait Ficelle ; d'ailleurs, ma chère dame, tout ça n'est pas nouveau. On a fait *la Dame blanche*, et mille autre livrets que je pourrais vous citer. Moi qui vous parle, j'ai présenté au théâtre de l'Opéra-Comique, du temps qu'il était sur la place de la Bourse, un grand ouvrage en trois actes...

— Mais, enfin, y croyez-vous, vous?

— Peuh ! fit le vaudevilliste, ça réussit et ça ne réussit pas ; le fantastique est usé ! Il faut de grosses charges et des larmes. Le public devient de plus en plus croûton.

— C'est égal, dit la grosse dame, moi je donnerais bien quelque chose pour voir ça.

— Je ne dis pas, riposta Ficelle. Avec un acteur capable et de beaux décors....

L'heure avançait; quelques minutes encore et le signal allait être donné.

Mais ce sujet d'entretien, qui avait gagné comme une contagion de proche en proche, diminuait singulièrement l'impatience générale. On ne pensait plus guère au feu d'artifice; les trois Hommes Rouges, voilà ce dont chacun s'occupait.

Les *on dit* se croisaient; les hypothèses ricochaient d'un groupe à l'autre ; beaucoup de dames, amantes du merveilleux, pensaient que pour rendre la fête complète, les Geldberg auraient dû donner, avant le départ, une représentation des trois Hommes Rouges. Réellement, il était piquant de revenir à Paris sans avoir vu la moindre apparition !

A un certain moment, M. le chevalier de Reinhold, qui accompagnait madame la vicomtesse d'Audemer et Denise, se trouva auprès de Sara.

— Comme ce quart d'heure est long ! murmura-t-elle.

— Patience ! répondit Reinhold; cela vaut la peine d'attendre.

Sara reprit sa conversation avec le petit lion, et Reinhold continua de dire des fadeurs à la vicomtesse.

Denise se taisait. Elle avait une vague frayeur, en songeant que Franz allait se trouver au milieu des pièces d'artifice.

Dans toute l'enceinte réservée il n'y avait peut-être qu'eux seuls, avec Julien d'Audemer, qui entretenait tout bas sa belle comtesse, à ne point parler des trois démons de Bluthaupt.

Le timbre fêlé du beffroi sonna le premier coup de huit heures.

C'était le signal ; tous les regards se concentrèrent sur le château.

Reinhold, Mira et madame de Laurens ne se contentèrent pas de regarder : ce coup de cloche produisit sur eux un effet analogue et bizarre.

Sara quitta brusquement le bras de son petit lion ; Reinhold abandonna madame d'Audemer étonnée, et le docteur, cédant à une distraction peu flatteuse pour la duchesse de Tartarie, planta là ce vieux souvenir de nos conquêtes.

Ils s'élancèrent tous les trois en avant, poussés par une irrésistible envie de voir ; ils se rencontrèrent à la limite de l'enceinte.

Deux ou trois secondes s'écoulèrent durant lesquelles toutes conversations avaient cessé, rompues par le silence profond de l'attente.

Une lueur brilla au sommet des murailles ; les mains du docteur, du chevalier et de madame de Laurens, se joignirent dans l'ombre, ils ne disaient rien ; ils ne respiraient plus. La lueur décrivit une courbe rapide, et une douzaine de jets de feu s'élancèrent dans

toutes les directions, traçant des lignes étincelantes.

Une de ces lignes descendait droit à la douve; quand elle fut arrivée à son point d'arrêt, une forte détonation retentit.

Les mains des trois complices se serrèrent, glacées.

IX

LE FEU D'ARTIFICE

Ce fut comme le coup de baguette d'un enchanteur puissant. La détonation retentit, prolongée à la fois par les échos du schloss et ceux de la forêt. Les ténèbres vaincues reculèrent. La foule, assemblée autour du vieux manoir, surgit tout à coup de l'ombre, éclairée comme en plein jour. Le paysage connu renaissait sous des couleurs étranges et nouvelles : et, de toutes parts, la nuit, repoussée pour un instant et prête à reconquérir sa place usurpée, entourait le tableau comme un grand mur d'ébène.

Au-dessus des têtes, le ciel se teignait d'une pourpre sombre; le château, qui semblait embrasé des fondements jusqu'au faîte, disparaissait derrière une pluie ardente, dont les mille étincelles descendaient, remontaient et retombaient encore.

Vous eussiez dit des jets de feu liquide, lancés par des myriades d'invisibles tuyaux. Ils jaillissaient dispersant et mêlant leurs fougueux tourbillons. Les couleurs changeaient; la fumée épaisse, mais lumineuse, se teignait de mille nuances fantastiques.

Le pourpre combattait l'azur et mettait des reflets de sang aux branches dépouillées des arbres; des nuages grisâtres roulaient qui, lentement, se teignaient d'émeraude, pour prendre soudain l'éclat opulent de l'or.

C'était un chaos splendide, un incendie gigantesque, une confusion inouïe d'ombres mouvantes et de radieuses clartés.

Durant la première seconde, on n'entendit que le cliquetis éclatant des artifices, répercuté par les graves échos de la montagne.

Puis un cri s'éleva dans la foule émue.

Mille voix, étouffées par une mystique frayeur, disaient ensemble :

— Les voilà! les voilà!

Les trois complices montraient, au premier rang de l'assemblée brillante réunie dans l'enceinte, leurs figures livides.

Ils ne disaient pas, eux : « *Les* voilà! » mais bien : « *Le* voilà! »

Et leurs visages bouleversés peignaient une stupéfaction inexprimable.

C'est que leurs regards ne se fixaient point au même endroit que ceux du reste de l'assemblée; ce qu'ils regardaient, eux, c'était la place où Franz avait dû mettre le feu à la première traînée de poudre.

Cette traînée communiquait avec le mortier braqué par Mâlou et Pitois au pied des fortifications.

Mâlou avait été artilleur en sa vie : la pièce devait être pointée comme il faut, et Franz devait disparaître, broyé par la charge du mortier, au plus beau moment du feu d'artifice.

Aussi madame de Laurens, Reinhold et Mira, doutaient du témoignage de leurs yeux; car la pièce avait fait son effet; ils venaient d'entendre le bruit plein et retentissant de la décharge parmi les éclats aigus des pétards, et, à travers les premiers flocons de fumée, ils apercevaient Franz debout à son poste; Franz sain et sauf, Franz qui souriait et saluait de loin l'assemblée.

Y avait-il donc une cuirasse magique autour de cette poitrine?

Ils regardaient. Autour d'eux un mouvement se faisait dans la foule; tout le monde se précipitait en avant; la plate-forme était envahie.

Invités de première classe, invités surnuméraires et gens du pays se mêlaient maintenant sur la pelouse qui faisait face aux der-

rières du château, et l'agitation gagnait, loin de s'éteindre.

De toutes parts on répétait :

— Les voilà! les voilà!

— Les trois Hommes Rouges!!!

Sara, Reinhold et le docteur étaient maintenant en arrière, et seuls à peu près dans l'enceinte, avec Van Praët et le Magyare.

Leurs regards cessèrent enfin de se fixer sur Franz pour chercher la cause de l'agitation générale.

Sara, la première, poussa un cri contenu, et leva sa main étendue vers l'endroit où était braqué le mortier. Mira et Reinhold demeurèrent bouche béante et comme frappés de stupeur.

L'averse de feu continuait de ruisseler du haut des murailles, et faisait à ce lieu central comme un cadre de lumière ardente.

Au milieu de ce cercle flamboyant, et sur lequel l'œil ne pouvait se fixer sans être ébloui, trois hommes de grande taille, exactement semblables entre eux et drapés dans de longs manteaux écarlates, se tenaient debout sur une saillie du roc.

Ils dressaient, immobiles, leurs tailles fières et uniformes, auxquelles l'immense brasier, sans cesse en mouvement, donnait des proportions surnaturelles.

Ils semblaient regarder tous les trois l'enceinte réservée, et il y avait dans leur pose comme une hautaine menace.

La foule, cependant, murmurante et agitée, continuait de prononcer le nom des trois Hommes Rouges; parmi les invités de Geldberg, quelques-uns essayaient le rôle d'esprits forts, et disaient que cette apparition, préparée, faisait partie du feu d'artifice.

Mais le plus grand nombre frémissait d'une terreur involontaire, qui allait croissant toujours.

La pluie de feu cessa; il y eut un entr'acte de quelques secondes. La forêt, la vaste lande, les taillis et le château rentrèrent pour un instant dans l'ombre.

Durant ces quelques secondes, bien des paroles furent échangées à demi voix, qui, toutes, avaient trait aux trois Hommes Rouges.

Et tous les yeux se fixaient, tendus et curieux, vers l'endroit où ils allaient reparaître, aux lueurs de la première fusée.

Le feu se ralluma, jetant comme une énorme parure de diamants sur les murailles du château et sur les rocs qui lui servaient de base.

Depuis le fond du fossé jusqu'au sommet des remparts, il n'y avait pas un pouce de terrain qui n'eût sa blanche étincelle; tout était illuminé, clair, éclatant; les saillies du rocher n'avaient plus d'ombres, on apercevait les plus petits objets comme en plein soleil, et c'est à peine si un lézard, habitant les murs demi-ruinés, eût trouvé où se cacher sur cette surface éblouissante.

Pourtant les regards avides cherchèrent en vain les trois grands fantômes avec leurs rouges manteaux.

Ils avaient disparu.

Le précipice était sous leurs pieds, il n'y avait au-dessus de leurs têtes qu'une rampe infranchissable.

Il fallait que la terre se fût ouverte pour leur donner asile.

. . . .

On s'amusait magnifiquement chez les Geldberg. Ce n'était pas de ces financiers dont l'avarice combat sans cesse l'orgueil et qui lancent fastueusement des milliers d'invitations pour laisser mourir de faim et de soif la cohue malheureuse de leurs hôtes. Ils faisaient les choses grandement, et comme ces traitants prodigues qui ont laissé leurs noms dans les fastes galants de l'ancienne monarchie.

Tout était réglé comme il faut; l'ennui n'avait pas le temps de se glisser entre les plaisirs échelonnés habilement.

C'était tous les jours quelque chose de

nouveau, et, tous les jours, les splendeurs de la veille se trouvaient dépassées.

L'ordonnateur de ces belles fêtes faisait preuve, en vérité, d'une imagination inépuisable.

Tout le monde était content ; personne ne songeait à hâter l'instant du départ ; c'était un succès grand et complet, si grand et si complet, que deux ou trois embryons littéraires, qui étaient parvenus à se glisser parmi la foule, avaient la bonté de ne point trop regretter le confortable de leurs mansardes et les joies quotidiennes de leurs dîners à vingt-cinq sous.

Or, quand ces boutures d'écrivains de génie ne se plaignent pas très-haut, c'est qu'il n'y a pas moyen de se plaindre.

Types lamentables de méchanceté impuissante, ils sont maigres de rage; dès quinze ans, la jalousie amère arrêta leur crue ; l'éclat d'autrui, qui les blesse, fait grincer leurs dents de roquets venimeux. Ils s'agitent, furieux, entre les jambes des hommes de taille ordinaire ; et chaque fois qu'une renommée surgit, dans quelque genre que ce soit, vous voyez écumer l'aigre et pâle verjus qui coule au lieu de sang dans leurs veines.

Ils sont chétifs ; ils trempent leurs plumes de roitelet dans une encre saturée de fiel, mais qui ne marque pas; leurs ongles sont des griffes émoussées; quand ils mordent, on en est quitte pour se gratter.

Avec quelques cuillerées de cette eau, annoncée chez tous les apothicaires comme souveraine contre les insectes nuisibles, on en purgerait la république des lettres.

Mais on ne daigne pas...

A Geldberg, ces petites créatures mangeaient, buvaient et se taisaient à leurs moments perdus ; ils s'essayaient même à faire d'affreux dithyrambes à la louange des amphytrions.

Là, comme partout, ils passaient inaperçus; le propre de leur misère, c'est de n'être pas plus remarqués quand ils chatouillent que quand ils égratignent.

La fête qui marchait glorieuse, éblouissante, n'avait pas besoin de ces obscurs suffrages. Son but commercial avait été dès l'abord merveilleusement rempli, et nulle maison en Europe ne possédait désormais un crédit supérieur à celui de la maison de Geldberg.

Il va sans dire que, dans le nombre des invités, il y avait des courtiers chargés d'agir et surtout de parler dans l'intérêt de la maison. Ce n'étaient point de ces agents vulgaires qui *font mousser* les entreprises à la bourse, commis-voyageurs en millions, dont le compérage, facile à reconnaître, ne trompe que les dupes prédestinées.

C'étaient des hommes du grand monde, de beaux noms; il est comme cela de ces courtiers dont les aïeux illustres ont gouverné des provinces et gagné des batailles.

Et si vous saviez quels courtiers cela fait ! un courtier pareil vaut dix agents de l'espèce ordinaire !

Ils croisent en pleine terre, dans les deux nobles faubourgs; leurs écus sont à la salle des croisades ; ils n'ont point la poitrine assez large pour les décorations gagnées par leurs mérites.

Ils sont comtes, marquis, ducs quelquefois; le malheur des temps leur a laissé deux ou trois châteaux, mais pas assez de chaumières.

En cet âge de plomb, il faut que tout le monde travaille pour vivre, et l'un des métiers les plus doux inventés par notre belle civilisation est assurément celui de chauffeur d'actions.

Aux jours de Fontenoy, c'était fort bien de ceindre l'épée; maintenant le carnet est infiniment mieux porté.

Il faut être un héros pour gagner vingt mille francs par an avec une épée vertueuse ; il faut être un pauvre diable pour ne pas gagner quatre à cinq mille écus par mois avec un carnet sans préjugés.

Cela fait une différence.

Monsieur le comte, monsieur le marquis,

ou monsieur le duc, n'a point oublié, soyez-en certains, la gloire de ses aïeux ; mais au lieu de la continuer, il l'exploite.

Ne faut-il pas bien que la gloire serve à quelque chose?

Assurément, si les vieux seigneurs du temps de François Ier ou même de Louis XIV voyaient leurs fils, soudoyés par la finance, râcler la peau des bourgeois, à la suite de Robert-Macaire, ils entreraient en fort méchante humeur; mais ce serait le tort qu'ils auraient. Les siècles ont marché : autres temps, autres coutumes; nous sommes des philosophes; arrière l'honneur et les perruques!...

Geldberg, comme toutes les maisons puissantes, avait su enrôler bon nombre de ces nobles courtiers. Il en avait de mâles; il en avait aussi qui appartenaient à la plus belle moitié du genre humain.

Grâce à ces auxiliaires qui agissaient dans la mesure d'une parfaite convenance et avec un savoir-vivre exquis, la maison comptait en dansant. Ses chefs, tout en ayant l'air exclusivement occupés de la fête, mêlaient à l'agréable une forte dose d'utile.

A part des choses commerciales, il y avait du bon et du mauvais dans les affaires privées. Le chevalier de Reinhold était toujours au mieux avec madame la vicomtesse d'Audemer, qui lui avait promis positivement la main de sa fille; Julien était fou de la comtesse Esther.

Julien n'avait pourtant pas oublié tout à fait le mystérieux billet reçu au bal Favart, et qui l'avait tant ému quelques semaines auparavant.

Il se souvenait de cet avertissement étrange qui accusait le chevalier de Reinhold du meurtre de son père, et qui, lacéré par hasard, laissait planer des soupçons graves sur la famille de sa fiancée. Il avait relu le billet plus d'une fois, et il savait par cœur ces paroles effrayantes :

« Ta sœur va épouser l'assassin de ton père, et toi, la fille de... »

Il se souvenait encore des doutes qui l'avaient assailli le lendemain du bal de l'Opéra-Comique, lorsqu'il avait cru reconnaître, après coup, la comtesse Esther dans sa belle compagne de la veille.

Mais Julien joignait à un cœur franc et facile un esprit faible : il aimait Esther, et il employait tous ses efforts à éloigner ces gênants souvenirs.

Tout ce qu'il avait pu faire, c'était de remplir sa promesse à l'égard des trois bâtards de Bluthaupt, ses oncles. Il avait dit : « Je les verrai, je saurai ce qu'ils savent sur la mort de mon père. »

En se rendant de Paris en Allemagne, il s'était arrêté, en effet, dans la ville libre de Francfort-sur-le-Mein. Il avait demandé l'autorisation de pénétrer auprès des trois frères; mais les trois frères étaient au secret, et l'autorisation lui fut péremptoirement refusée.

Pour d'autres motifs, madame de Laurens, le docteur Mira et le chevalier de Reinhold, en passant à Francfort-sur-le-Mein, demandèrent aussi à voir les trois bâtards de Bluthaupt.

Un doute vague s'était éveillé dans leur esprit, peut-être, et ils voulaient s'assurer par eux-mêmes.

Ils ne furent pas beaucoup plus heureux que le jeune vicomte Julien. Cependant, grâce à l'influence qu'ils avaient gardée en Allemagne, ils pénétrèrent jusque dans l'intérieur de la prison, dont ils purent admirer la tenue excellente.

De mémoire de géôlier, personne ne s'était évadé jamais de la prison de Francfort.

Sara, le docteur et Reinhold comptèrent les guichetiers et mesurèrent d'un œil intéressé la belle épaisseur des murailles.

De corridor en corridor, maître Blasius, l'ancien majordome de Bluthaupt, les conduisit jusqu'aux trois cellules contiguës où les bâtards étaient renfermés.



De toutes parts, on répétait : « Les voilà ! les voilà ! Les trois Hommes Rouges !!! » (Page 230, col. 1.)

X

LA CHAMBRE DE FRANZ

On ne pouvait franchir ces portes closes qui étaient entre les bâtards de Bluthaupt et la liberté. Là devait s'arrêter l'exploration. Mais c'en était assez. Il y avait aux trois portes un tel luxe de verrous et de cadenas !

Petite et ses deux compagnons, l'esprit désormais tranquille, poursuivirent leur route vers le château de Geldberg.

Julien avait fait à peu près de même; à l'impossible nul n'est tenu. Il avait essayé, il avait échoué; sa conscience ne lui reprochait rien.

Au château, il trouva la comtesse Esther, et bientôt il ne songea plus à autre chose qu'à son amour.

De ce côté, tout allait donc pour le mieux pour les Geldberg. D'autre part, Van Praët et le Magyare Yanos s'étaient laissé prendre jusqu'à un certain point à l'enthousiasme général. Ils voyaient de leurs yeux l'effet produit : cent quatre vingt millions d'ac-

tions souscrits en quelques semaines, c'était là un résultat que l'œil le moins clairvoyant ne pouvait manquer de reconnaître !

Ils étaient rassurés désormais sur le compte de leur créance. Le bon Hollandais n'avait plus besoin de dépenser son éloquence à calmer Yanos, qui avait accepté la situation et qui attendait à peu près patiemment.

L'ancienne ligue s'était resserrée, et les deux associés manquants étaient remplacés, savoir : Zachœus Nesmer par M. le baron de Rodach, qui restait à Paris, d'où il envoyait régulièrement les fonds nécessaires à la fête, et Mosès Geld par madame de Laurens.

Celle-ci avait fait la paix avec le docteur José Mira. Petite avait oublié, en apparence du moins, la révolte du Portugais, et le Portugais s'était refait esclave.

Au moment où il était question de tant de millions, on ne pouvait vraiment pas se brouiller pour une pauvre somme de cent mille écus !

Surtout en considérant que cette somme était dépensée dans l'intérêt commun. Le baron de Rodach, en effet, remplissait avec une exactitude scrupuleuse son office de caissier ; grâce aux sommes qu'il avait procurées, la crise avait abouti à bien, et quoique l'argent ne manquât point au château de Geldberg, les paiements se faisaient à Paris d'une façon courante et régulière.

Ce baron était en vérité un homme précieux, et sans lui la maison de Geldberg n'eût pas vécu peut-être à l'heure où se donnait cette fête opulente du château d'Allemagne !

On pouvait bien l'admettre pour associé aux lieu et place de son ancien patron Zachœus Nesmer.

Ils étaient donc de nouveau six alliés, comme au début de cette histoire ; le jeune M. de Geldberg restait en dehors de l'association secrète.

Aujourd'hui comme autrefois, les six alliés se détestaient entre eux, se défiaient les uns des autres et poursuivaient le meurtre d'un homme.

Il y avait pourtant une différence entre le temps présent et le passé : cette différence était tout entière dans la position du baron de Rodach vis-à-vis de ses confrères.

Chacun de ces derniers, excepté le seigneur Yanos, avait essayé sous main de conclure avec le baron un traité de paix particulier.

Madame de Laurens, le docteur Mira, Reinhold et l'excellent Van Praët lui-même avaient cherché à se concilier cet homme, dont l'énergie puissante leur faisait peur.

En même temps, ils s'étaient ligués tous ensemble contre lui.

Ils ne demandaient pas mieux qu'à le frapper, tout en ayant l'air d'implorer sa protection ; il y avait au cœur de chacun d'eux un instinct de haine, comprimé par la terreur plus forte.

Quelque chose leur disait que l'intérêt commun était d'écraser le baron ; mais ils n'osaient pas ; eussent-ils osé, comment faire ?

Entre eux et le baron, il y avait comme un rempart formidable ; ils tremblaient rien qu'à l'idée de l'attaquer. Ces événements récents, dont ils avaient été en quelque sorte les témoins, environnaient pour eux le baron d'un tel prestige, qu'ils se regardaient comme vaincus d'avance en cas de combat.

Il n'y avait pas à se raidir dans un doute impossible ; cet homme avait fait preuve d'une puissance qui dépassait les bornes de l'imagination.

Depuis la scène du 10 février, les moins crédules ne le voyaient plus qu'à travers un nuage en quelque sorte diabolique.

Ce qu'il avait fait, tout le monde l'avait vu, et nul ne pouvait l'expliquer.

Quand un problème est décidément insoluble, la pensée s'en éloigne avec fatigue, et l'espérance tenace se réfugie dans les chances inconnues de l'avenir. Les associés repoussaient l'idée du baron, au milieu de leurs

prospérités nouvelles, et invoquaient contre lui le hasard propice.

Un seul, parmi eux, comptait sur son bras et appelait la lutte ; encore n'était-ce pas toujours.

Il y avait des moments où le seigneur Yanos sentait défaillir son cœur et cherchait en vain sa bravoure indomptée. Chez lui, la haine était fougueuse, parce qu'il avait été insulté; mais l'épouvante était plus grande, parce qu'il croyait davantage aux choses surnaturelles.

Il était devenu sombre et taciturne; ses journées se passaient à errer dans les environs du vieux schloss. Et plus d'une fois, à la nuit tombante, quelque paysan attardé dans les bois de Bluthaupt s'était signé avec effroi à la vue de cette grande ombre qui gesticulait dans les ténèbres, et dont la bouche prononçait de sourdes paroles.

Il allait lentement et la tête baissée ; les derniers rayons du jour éclairaient son costume bizarre, dont la coupe semblait rehausser encore sa gigantesque stature. On le voyait s'arrêter parfois, rejetant en arrière le drap rouge de son calpak, et tendant ses deux bras comme pour repousser quelque effrayant fantôme.

D'autres fois, on l'avait vu tirer son sabre au milieu d'une allée déserte ; la lame polie avait jeté dans la nuit ses fugitives étincelles.

Le Magyare, saisi de vertige, se battait contre le vide.

Les autres associés le laissaient à son humeur noire, et poursuivaient leur œuvre de sang.

Jusqu'ici, la fête n'avait rempli qu'un des deux buts proposés. Le crédit était relevé sur des bases magnifiques, mais Franz vivait.

Depuis l'arrivée en Allemagne, pas un seul jour ne s'était passé dans l'inaction ; on avait travaillé en conscience; chacun avait fait son devoir. Mâlou dit Bonnet-Vert, et Pitois dit Blaireau, avaient montré tous les deux des talents d'assassin estimables; Fritz, ivre du matin au soir, avait fait ce qu'il avait pu.

Jean Regnault lui-même, le pauvre malheureux, après s'être échappé durant les premiers jours, et avoir erré dans les bois comme un sauvage pour se soustraire à sa tâche fatale, était revenu enfin de lui-même, poussé par le froid et la faim.

Le cabaretier Johann, général en chef des estafiers de Geldberg, l'avait reçu à bras ouverts, comme l'agneau égaré qui rentre au bercail.

Jean avait rendu çà et là quelques petits services, sans bien savoir ce qu'il faisait. Un voile épais et lourd était sur son intelligence ; il ne raisonnait plus.

Mais, malgré tous ces efforts réunis, Franz se portait à merveille.

Deux ou trois chutes sans importance et une égratignure à l'épaule, tel avait été le résultat unique de ce grand déploiement de forces.

Là pâlissait la bonne étoile de Geldberg. Franz était la pierre d'achoppement où trébuchait et s'arrêtait l'heureuse chance de l'association.

Aussi n'avait-on pu agir contre lui comme on l'avait espéré d'abord, sans façon et tout uniment. Bien que le baron de Rodach n'eût pas eu le temps de réaliser complétement son projet à l'égard de Franz, et de lui faire un équipage de prince, le jeune homme tenait cependant un assez brillant état au château de Geldberg.

Hans Dorn, qu'il avait institué son banquier à Paris, lui avait prêté des sommes considérables, en égard surtout aux situations respectives du créancier et du débiteur, dont l'un était un pauvre marchands d'habits, et l'autre un orphelin sans fortune ; mais ils ne comptaient pas plus l'un que l'autre : Franz allait en avant, tête baissée, avec l'étourderie de son âge et de sa nature, et le marchand d'habits, contre l'ordinaire des prêteurs, même les plus débonnaires, ne semblait jamais si heureux qu'au moment où le contenu de son escarcelle vide enflait les poches de son jeune ami.

On doit penser si Franz et lui s'entendaient à merveille !

Hans Dorn, cependant, avait parfois des refus pour les demandes de l'*enfant*, comme il l'appelait. Ce n'était jamais lorsqu'il s'agissait d'argent. Mais Franz avait voulu savoir; le dévouement soudain du marchand d'habits lui donnait à penser beaucoup, et il était convaincu que la lumière attendue viendrait pour lui de ce côté.

Il interrogeait; il tournait et retournait le brave Dorn dans tous les sens ; c'était toujours en vain.

Cependant le marchand d'habits avait beau ne point répondre, Franz voyait en lui le serviteur et l'agent de ce mystérieux personnage qu'il connaissait sous le nom de cavalier allemand.

Dans l'idée de Franz, ce cavalier allemand était ou son propre père ou l'envoyé de son père.

Et, bien souvent, il se surprenait à détailler au fond de sa mémoire les nobles traits de cet homme, qu'il y trouvait profondément gravés.

Il l'avait vu deux fois, à quelques heures de distance : la première fois, au bal Favart sous trois costumes différents; la seconde, au bois de Boulogne, l'épée à la main.

Quel noble visage et quelle beauté fière! Franz hésitait entre deux sentiments qui se combattaient en lui : c'était d'abord la rancune de l'enfant abandonné, mais c'était aussi les premiers élans de cette tendresse du fils qui croit reconnaître son père...

Plus il allait, plus cette préoccupation prenait place au fond de son cœur.

Le cavalier allemand, quel qu'il fût, occupait sans cesse sa rêverie : Franz songeait à lui avec un respect mêlé d'amour ; Franz n'espérait qu'en lui.

Ce qui ne l'empêcha pas d'enfreindre ses conseils, et de partir pour le château de Geldberg en compagnie des premiers invités, parmi lesquels se trouvait Denise.

Ne fallait-il pas bien suivre Denise?

Franz n'avait eu garde de confier ce départ à son ami Hans Dorn, ni même à la petite Gertraud, pour qui d'ordinaire il n'avait point de secrets.

Il voulait aller à Geldberg, et le cavalier allemand était d'un avis contraire ; Franz avait ses raisons pour penser que le cavalier allemand pourrait bien, le cas échéant et par excès de sollicitude, lui barrer le chemin de vive force.

Il était parti, joyeux comme un écolier qui devance l'heure des vacances ; sa garde-robe était dans un état splendide, et il avait la bourse très-bien garnie.

En vérité, ce n'était déjà plus le petit commis des bureaux de Geldberg. Ses espoirs, insensés ou non, lui donnaient un singulier aplomb, qu'augmentait sa passagère opulence.

L'idée du baron de Rodach fut réalisée à peu de chose près, bien qu'il n'y eût point mis la main.

Franz fit de l'effet parmi le monde brillant rassemblé à Geldberg. Il était jeune, il était charmant ; on pouvait le croire riche.

Les femmes s'occupèrent de lui énormément, ce qui lui valut l'attention jalouse de ces messieurs.

Être regardé par les femmes et envié par ces messieurs, tel est assurément le but le plus magnifique que puisse rêver l'imagination d'un jeune homme portant moustache naissante et cœur de lion.

Franz était à la mode; il fallut changer de tactique à son égard. Il ne s'agissait plus de le guetter à l'affût comme un gibier, et de lui envoyer une balle par derrière.

Cela eût fait trop de bruit. La réunion entière se serait émue, et les suites d'un pareil assassinat ne pouvaient être calculées.

Les associés durent prendre des biais; on tendit des piéges plus ou moins adroitement : Franz les évita.

La plupart des tentatives furent néanmoins bien près de réussir; une surtout.

Franz revint un soir au château, la figure pâle et la chemise ensanglantée.

Il y avait eu chasse au sanglier du côté d'Esselbach, et Franz avait reçu dans le fourré une blessure à l'épaule.

Quelque tireur maladroit...

Cette blessure lui valut de bien doux regards, et redoubla l'intérêt tendre dont l'entourait la partie féminine de l'assemblée.

Elle lui valut mieux que cela.

Durant les deux ou trois jours qu'il fut obligé de rester dans sa chambre, Lia de Geldberg et Denise furent ses garde-malade.

Denise était là pour Franz, et Lia pour Denise.

Le séjour du château avait rapproché les deux jeunes filles.

Lia, qui souffrait, avait grand besoin d'une amie. Elle n'avait point revue Otto depuis cette rencontre à l'hôtel de Geldberg, qui lui avait donné tant de bonheur et à la fois tant de peine. Otto la fuyait ; elle ne pouvait deviner pourquoi, mais elle se souvenait avec un serrement de cœur des derniers instants qu'ils avaient passés ensemble.

Dès lors, une sorte de pressentiment lui avait annoncé son malheur.

Elle ne se plaignait point; tout ce qu'elle souffrait restait au fond de son âme ; elle ne disait rien de sa détresse à Denise elle-même, qui l'avait faite sa confidente.

C'était une nature simple, mais fière et forte. Ceux qui voyaient son doux et mélancolique sourire l'auraient pu prendre pour une de ces jeunes filles qui cherchent, trop heureuses, d'imaginaires tristesses, et qui se reposent, vivantes élégies, dans les rêves sombres, évoqués à plaisir. Dieu seul voyait ses larmes.

Denise lui contait ces mille détails d'un amour heureux, et combattu seulement par des obstacles de famille. Lia écoutait, attentive, émue ; elle s'oubliait pour jouir du bonheur de son amie ; le sourire navrant qui était au fond de son cœur se voilait un instant pour renaître plus aigu aux heures de solitude.

Sa tristesse ne pesait jamais sur autrui. Elle savait sourire, malgré sa peine amère, et Denise elle-même ne soupçonnait pas la blessure mortelle de son âme.

Denise, toute seule, n'aurait pas pu s'installer au chevet de Franz ; mais ce rôle de garde-malade allait à la fille de la maison, et il était naturel qu'elle se fît assister par sa meilleure amie.

Ce furent trois jours charmants. Franz se faisait plus malade qu'il ne l'était, afin de prolonger ces douces heures qu'il passait entre les deux jeunes filles.

Comme il eût été amoureux de Lia, s'il n'avait pas aimé Denise !

Ils causaient ; sa gaieté vive animait l'entretien ; le présent était beau, l'avenir plein de promesses ; dans tout ce château, rempli de pensées de fête, il n'y avait pas un recoin qui fût si joyeux que cette chambre de blessé.

Toute chose a un terme, et les meilleures sont, hélas! celles qui durent le moins. La vicomtesse d'Audemer, avertie, peut-être par le chevalier de Reinhold, qui voyait dans le jeune Franz un rival de plus en plus redoutable, mit fin assez brusquement à ces longues et bonnes visites.

Denise ne désobéissait jamais à sa mère. Dans cette extrémité, Lia fut encore la providence des deux amants.

La chambre qu'elle occupait au château de Geldberg était séparée de celle de Franz par un mur épais ; mais leurs fenêtres voisines donnaient sur cette pelouse où nous avons vu récemment la foule assemblée pour assister au feu d'artifice.

C'étaient les derrières du château. Les passants étaient rares dans cette campagne inhabitée. Tout le mouvement d'allées et venues des invités se faisait du côté de la porte principale.

Franz se mettait à sa fenêtre ; Denise s'accoudait à celle de Lia ; ils pouvaient se parler encore.

La chambre habitée par Franz était une grande pièce aux ornements gothiques, don-

nant d'un côté sur la campagne, et de l'autre ayant la vue sur la cour d'entrée et la porte principale du château.

Il couchait dans un grand lit de bois noir à galerie sculptée, et dont les quatre pieds, contournés bizarrement, s'appuyaient sur une estrade.

La cheminée large et haute avançait son manteau jusque dans la chambre.

De place en place, au centre des panneaux de la boiserie sombre, on remarquait des carrés longs qui semblaient avoir été protégés autrefois contre l'action de l'air par des cadres suspendus.

XI

LE PASSAGE DU COMTE NOIR

Il y en avait beaucoup, et les clous qui les avaient supportés étaient encore fichés dans la muraille ; mais il ne restait pas un seul cadre.

En fait d'ornements antiques, on remarquait seulement, à droite et à gauche de la porte d'entrée, deux trophées d'armes formant panoplie complète.

Les hauberts d'acier, noircis par le temps, portaient encore, à la place du cœur, l'écusson des comtes : un champ noir avec trois hommes rouges.

Nous avons vu déjà les émaux de ces deux écussons briller, durant une froide soirée du mois de novembre, aux lueurs du foyer allumé dans la grande cheminée. Nous avons vu les longs rideaux de laine retomber autour du lit d'où s'échappaient des plaintes étouffées.

Franz couchait dans la chambre où étaient morts le vieux Gunther de Bluthaupt et la belle comtesse Margarethe.

Il y avait vingt ans que le comte de Bluthaupt et sa femme étaient morts assassinés dans cette chambre. Mais, à part les cadres d'or, enlevés par une main rapace ou jalouse, le temps n'y avait rien changé.

Nous eussions reconnu, autour de la vaste cheminée, les siéges où s'asseyaient, dans la nuit fatale de la Toussaint, Zachœus Nesmer, le roide intendant de Bluthaupt, le gros physicien Fabricius Van Praët, et le docteur portugais José Mira préparant son *élixir de vie*. A droite de l'âtre se dressait le haut fauteuil armorié où reposait d'ordinaire le maître de Bluthaupt.

Dans l'embrasure de la fenêtre donnant sur la cour, nous eussions reconnu encore la place où Hans Dorn le page et la servante Gertraud s'entretenaient pendant que la comtesse Margarethe gémissait derrière ses rideaux.

Au centre de la pièce, enfin, nous eussions retrouvé sur le parquet cette tache noirâtre que le doigt tremblant de Gertraud avait montrée au page, et qui marquait la place où les trois Hommes Rouges, sortant de terre, avaient jeté mort, une certaine nuit, cet hôte mystérieux de Bluthaupt qui portait le nom de baron de Rodach.

Durant vingt années d'abandon, une épaisse couche de poudre avait recouvert la trace funèbre ; mais, quand le château s'était paré pour la fête, la tache de sang avait reparu sous la poussière.

La petite porte de l'oratoire où la comtesse avait son prie-Dieu était condamnée, ou du moins fermée en dedans, et Franz en ignorait l'usage.

Le matin, quand les premiers rayons du crépuscule éclairaient peu à peu le sommeil de Franz, si quelque vieux et fidèle vassal de Bluthaupt avait pu pénétrer à l'improviste dans cette chambre, il eût été saisi d'une étrange illusion.

Ces vingt ans écoulés n'étaient-ils qu'un rêve? Ce visage délicat et doux dont le repos souriait parmi les longues boucles d'une chevelure blonde, n'était-ce pas le visage de Margarethe?

De Margarethe heureuse, jeune et n'ayant pas encore appris les larmes?

Ce ne pouvait être assurément ni le che-

valier de Reinhold, ni aucun de ses complices, qui avait choisi, pour la donner à Franz, l'ancienne chambre de la comtesse. Ces rapprochements sont pénibles, en effet, aux âmes les plus endurcies, et l'on ne pouvait voir là qu'un hasard.

L'appartement de Lia faisait, en quelque sorte, pendant à cette pièce ; il était seulement plus petit, et tout récemment orné à la moderne. Comme celui de Franz, il regardait d'un côté la campagne ; de l'autre, il donnait sur une cour intérieure où s'élevait la chapelle demi-ruinée des comtes.

C'était la jeune fille elle-même qui avait choisi cette retraite, et sans doute elle avait été guidée dans cette préférence par un vague désir de solitude, car le reste de la famille s'était établi dans l'aile opposée du château. Les Geldberg et leurs associés occupaient cette suite d'appartements qu'avait fait arranger autrefois, pour son usage, l'intendant Zachœus Nesmer.

Si Lia cherchait en effet la solitude, il lui aurait été difficile de tomber mieux : sa chambre n'avait pour voisine que celle de Franz, dont elle était séparée par une épaisse muraille. Elle était, du reste, entièrement isolée, et formait l'extrême pointe du château, du côté des grands bois qui entouraient l'ancien village de Bluthaupt.

Pour préciser mieux, nous dirons que l'une de ses fenêtres, dominant la partie basse du rempart, était située immédiatement au-dessus de cette rampe abrupte où les hôtes de Geldberg avaient vu la fantastique apparition des trois Hommes Rouges pendant le feu d'artifice.

Tant que durait le jour, Lia ne profitait guère de cette solitude. Elle était forcée de se mêler trop souvent à la foule des invités, et quand elle pouvait s'esquiver sans rompre en visière aux convenances, Denise venait bien vite lui demander asile.

Mais le soir elle était seule. Tandis que les salons du château resplendissaient de lumières et de parures, on eût pu voir du dehors une faible lueur briller à la fenêtre de Lia.

Ces heures de la nuit étaient à elle. Denise, heureuse, retrouvait Franz au milieu des plaisirs de la soirée ; elle n'avait plus besoin de Lia. Lia pouvait s'enfuir et fermer à double tour la porte de sa chambre.

Elle était là si loin de la fête que les échos joyeux n'arrivaient plus jusqu'à elle.

Derrière cette porte fermée, il n'y avait que le silence ; au delà des fenêtres, la campagne déserte et noire où les cimes hautes des mélèzes se balançaient lentement au vent d'hiver, la cour abandonnée, et la bise pleurant dans les ogives dépouillées de l'antique chapelle.

Tout cela était bien triste, mais ce n'était pas à cause de cette tristesse que le cœur de la pauvre enfant se serrait.

A peine avait-elle dépassé le seuil de la porte et poussé derrière elle le verrou protecteur, que tout son courage factice tombait. Elle s'asseyait, brisée, au pied de son lit, et ses yeux, qui naguère encore souriaient, se baignaient tout à coup dans les larmes.

Un nom venait sur sa lèvre, toujours le même, hélas ! ce nom, qu'elle avait prononcé avec un élan de joie si ardente en voyant le baron de Rodach debout au milieu du salon de l'hôtel de Geldberg :

— Otto ! Otto !

Mon Dieu ! qu'avait-elle fait pour tant souffrir ?

Otto ne l'aimait plus ; elle se souvenait de son dernier regard, où il n'y avait qu'une pitié sévère. Et, depuis lors, des semaines s'étaient écoulées ; elle avait vu une fois, une seule fois, le matin du mardi-gras, Otto rôder dans les environs de l'hôtel.

Mais il n'était pas entré, et pas un mot depuis !

Elle n'avait point oublié. C'était au moment même où elle apprenait le nom de son

père à Otto que le visage de celui-ci avait pris tout à coup cette teinte sombre et froide. Auparavant, il semblait si joyeux de la revoir!

Y avait-il donc une malédiction mystérieuse sous ce nom de Geldberg?

Lia fermait les yeux de sa conscience et ne voulait point réfléchir; elle avait peur de trouver trop bien la cause de l'abandon d'Otto; ce qu'elle savait de son amant, et de la mission qu'il s'était imposée en cette vie, ouvrait tout un horizon à sa pensée; mais elle se détournait de cet horizon avec terreur, elle aimait mieux rester aveugle et douter.

Parfois d'ailleurs, et c'étaient les seuls moments de joie qu'elle eût dans sa retraite, parfois, son esprit se révoltait contre le soupçon odieux. N'était-ce pas un homme vénérable que Moïse de Geldberg? n'était-ce pas un saint vieillard, un patriarche?

Elle s'était trompée, elle s'était entourée d'effrayants fantômes, alors qu'il n'y avait dans la réalité que deux semaines de séparation et de silence.

Otto reviendrait, Otto l'aimait; oh! elle avait tant prié Dieu!

Ses mains blanches et pâles se joignaient; ses grands yeux noirs se levaient vers le ciel; ses larmes se séchaient sur sa joue brûlante.

Elle était belle appelant ainsi la prière à son aide, et offrant sa douleur à Dieu comme un sacrifice; quelque chose de saint reposait parmi l'exquise perfection de ses traits. Elle était belle, si belle qu'on se sentait pris, en la regardant, par de vagues tristesses.

Les poëtes disent que la beauté trop parfaite est, comme le génie trop puissant, un présage de malheur sur notre pauvre terre.

Ils semblent, le haut génie et la beauté divine, égarés dans ce monde qui n'est point leur patrie; ils passent mélancoliques et fiers, gardant le secret de leurs souffrances, et aspirant à la mort comme d'autres espèrent le bonheur.

Il y avait dans le secrétaire de Lia une petite cassette en bois de rose, que nous avons vue ouverte et dispersant son contenu précieux sur une table dans le pavillon de gauche de l'hôtel Geldberg.

A ses heures solitaires, Lia rouvrait sa cassette aimée et lui demandait des consolations; elle relisait ces lettres, dès longtemps apprises par cœur, où Otto lui parlait d'amour.

Comme il savait parler d'amour! comme chacune de ses paroles descendait vite au fond de l'âme!

Toutes les joies rêvées jadis revenaient radieuses; des joies célestes, de pures tendresses, l'idée qu'un ange peut se faire du paradis!

La foule fatiguée cherchait déjà le sommeil après le plaisir, que Lia restait debout encore, veillant à la lueur de la petite lampe et relisant les pages adorées.

Pendant les dix ou douze premières nuits de son séjour au château de Geldberg, rien n'était venu troubler sa solitude. Un soir, elle s'arrêta effrayée, au milieu de cette lettre, chère entre toutes, où Otto la suppliait à genoux de l'aimer.

C'était pendant le magnifique feu d'artifice offert par la maison de Geldberg à ses hôtes.

Lia s'était esquivée, suivant son habitude, pour se donner entière à ses pensées, qui n'étaient point celles de la foule.

Elle tournait le dos au feu, qui resplendissait au delà de sa fenêtre, et dont les lueurs vives jetaient jusque dans sa chambre des clartés éblouissantes.

En un moment où les jets de lumière faisaient trêve, il lui sembla entendre sous ses pieds un bruit étrange. C'était quelque chose de semblable à cet autre bruit qu'elle entendait naguère, à Paris, sous le pavillon de l'hôtel.

Ce bruit, qui revenait jadis chaque jour,



Cette blessure lui valut de bien doux regards. (Page 237, col. 1.)

le matin à neuf heures et le soir à cinq heures, la poursuivait-il jusqu'au château de Geldberg ?

C'était bien la même chose : des pas sourds et lents qui retentissaient sous le parquet même de sa chambre. Elle se leva tremblante et reprise par ses anciennes terreurs.

Son esprit était frappé d'avance, et son courage, qui s'épuisait à souffrir, ne pouvait plus rien contre ses vagues épouvantes.

A Paris, elle quittait sa chambre la nuit, se réfugiait dans la partie habitée de l'hôtel; ici, nul secours à espérer dans sa retraite isolée.

Le bruit se fit entendre durant quelques secondes à peine, puis le silence se rétablit.

En même temps, le feu d'artifice éclata de nouveau, lançant ses gerbes lumineuses tout le long des remparts. Les murmures lointains de la foule arrivèrent jusqu'à l'oreille maintenant attentive de Lia.

Ce fut tout.

Mais à dater de cette soirée, elle entendit le même bruit chaque jour et chaque nuit.

Ce n'était point à des heures régulières, comme à Paris; et parfois, lorsque la fatigue parvenait à fermer ses yeux, vers l'approche du matin, elle était réveillée en sursaut par ces bruits inexplicables.

De même qu'à Paris elle s'était informée auprès du jardinier de l'hôtel, de même, à Geldberg, elle interrogea les vieux serviteurs du château.

La réponse fut la même : il n'y avait rien au-dessous de sa chambre, qui, formant angle saillant, reposait sur un massif de maçonnerie.

Et pourtant on ne pouvait point le nier, ce bruit était ailleurs que dans son imagination; il revenait fréquemment, et toujours le même; parfois, Lia croyait ouïr, en même temps que des pas, comme un son de voix étouffées.

Elle restait seule avec ses terreurs.

. . . .

Or voici ce que disait une des innombrables traditions, accréditées dans le pays, sur l'antique race de Bluthaupt :

Le fameux comte Noir, Rodolphe de Bluthaupt, ce diable incarné qui mettait à mal toutes les filles de ses vassaux, avait un grand respect pour la comtesse Berthe, sa femme, qui était une sainte.

Ce respect, comme on le pense, n'empêchait point le gracieux seigneur de délaisser bel et bien sa comtesse.

Il faisait pis que pendre; et Berthe, quoique belle encore, vivait dans l'abandon le plus absolu.

Mais le comte Noir avait du moins ceci de bon, qu'il prétendait cacher ses excès à sa femme.

Tous les soirs, à la tombée de la nuit, il faisait fermer à grand fracas les portes du château; le couvre-feu sonnait au beffroi, et la consigne des arbalétriers veillant au-dessus du pont-levis était de mettre à mort quiconque tenterait de sortir, fût-ce le seigneur comte lui-même.

On dit que madame Berthe dormait bien paisiblement, sur la foi de cette consigne héroïque.

Quand les bonnes âmes des manoirs voisins venaient lui parler des déportements nocturnes de son seigneur, elle souriait finement dans le haut collet de sa robe, et montrait de son doigt blanc la tour de garde où se postaient les veilleurs de nuit.

Les bonnes âmes en étaient pour leurs avertissements charitables.

Mais le diable, en vérité, n'y perdait rien.

Tous les soirs, une heure après le couvre-feu, le comte Noir éteignait sa lampe; il était censé se coucher. Au lieu de cela, il ouvrait la porte de sa chambre à petit bruit et gagnait, suivi par quatre ou cinq écuyers, mécréants comme lui, mais les plus joyeux vivants du monde, la chapelle de Bluthaupt.

Il y avait un passage souterrain qui commençait quelque part dans la chapelle même, ou dans les caveaux funéraires, et qui aboutissait, la tradition ne savait où...

Suppléant ici à la tradition mal informée, nous dirons que le passage aboutissait derrière le château, sous le rempart, à la place même où nos voyageurs de la chaise de poste aux stores baissés avaient formé une manière d'échelle humaine pour atteindre jusqu'au mortier traîtreusement braqué contre le jeune Franz.

La légende ne savait point non plus, et, sur ce, nous ne sommes pas mieux instruits qu'elle, si le comte Noir avait fait pratiquer lui-même le passage souterrain, ou s'il l'avait trouvé tout fait.

Sincèrement, nous pensons qu'il était bien capable d'en avoir eu la première idée.

Quoi qu'il en soit, il en usait immodérément. De la bouche du passage, fermé par un quartier de roc, jusqu'à la pelouse située de l'autre côté du fossé, la route était difficile; mais le comte et ses écuyers damnés avaient de bonnes jambes, et ne s'inquiétaient point de si peu.

Tant que durait la nuit, ils couraient les

environs à cheval, menant bonne vie dans les cités voisines, et défonçant à l'occasion les portes des chaumières.

Si bien que c'était une calamité dans toute la contrée.

Filles et femmes y passaient, de gré souvent, de force parfois.

On ne voyait par les chemins, dit la légende, que petits mendiants sans nom, fils des œuvres de monseigneur.

Le comte Noir mourut, comme il arrive aux bons et aux méchants. Sur son lit d'agonie, il fit confession de ses péchés à madame Berthe, et lui donna le secret du passage.

Le secret passa de père en fils dans la race de Bluthaupt, sans que jamais profane pût le pénétrer.

Les comtes mourants le confiaient au fils aîné de la famille, qui le gardait sa vie durant.

Il y avait pourtant une exception établie en mémoire de la comtesse Berthe, et qui faisait loi dans la famille.

Pour éviter le renouvellement des débauches secrètes du comte Noir, et afin de se lier les mains à lui-même, tout maître de Bluthaupt qui prenait dame la conduisait, la nuit même des noces, dans la chapelle de Bluthaupt.

Là, sans témoins aucuns, il se mettait à genoux devant la tombe de Berthe, et tirait de sa poche une grosse clef rongée de rouille, dont il faisait hommage à l'épousée.

C'était la clef du passage du comte Noir, dont la porte s'ouvrait dans les caveaux de la chapelle.

Cet usage s'était conservé religieusement depuis le temps de madame Berthe jusqu'à Gunther de Bluthaupt, qui avait donné la clef à la comtesse Margarethe.

Ils étaient morts tous les deux, et dans le pays on pensait que la connaissance du passage mystérieux était perdue pour jamais.

Mais du vivant de Margarethe et de Gunter, le vieux comte, qui nourrissait pour les bâtards de Bluthaupt une haine dédaigneuse et obstinée, avait défendu qu'ils pussent franchir jamais la grille du château.

Margarethe n'avait au monde pour l'aimer que ses trois frères. Timide et faible, elle n'avait point osé résister de front à la volonté de son mari ; seulement Klauss, le chasseur de Bluthaupt, avait porté une fois aux trois frères un paquet contenant la grosse clef rongée de rouille. . . . .

. . . .

A l'heure où Lia de Geldberg entendit pour la première fois ce bruit inconnu qui interrompit sa lecture chère et lui causa tant de frayeur, les trois frères de la comtesse Margarethe, Otto, Albert et Goëtz, entraient au château de Geldberg par le passage secret du comte Noir.

XII

CHANSON DE GERTRAUD

Les fêtes allaient se succédant sans relâche ; les plaisirs du lendemain ne ressemblaient point à ceux de la veille ; c'était un génie charmant qui présidait à ces joies fashionables, et il semblait que l'imagination féconde des chefs de la maison de Geldberg fût aussi parfaitement inépuisable que leur caisse.

Le lendemain du feu d'artifice, il y avait eu grande représentation dramatique. Des artistes de premier ordre, attirés par l'appât d'une prime royale, étaient venus jouer les pièces en vogue sur le théâtre improvisé de Geldberg.

Succès complet : pièces et comédiens avaient été applaudis à tout rompre. Chacun était de si aimable humeur, que le *Triomphe du Champagne et de l'Amour*, glissé par son ingénieux auteur, Ficelle, après la grande pièce, récolta quelques complaisants bravos.

C'était le second succès de ce joli ouvrage, imprégné d'une morale douce et facile.

Vingt ans auparavant, sous le titre de *la Bouteille de champagne,* il n'avait été sifflé qu'à demi.

Amable Ficelle, l'auteur principal, et M. le comte de Mirelune, qui était un peu collaborateur, bâillèrent avec transport dans les bras l'un de l'autre, après la représentation.

Il y avait maintenant une quinzaine de jours que les premiers invités avaient franchi le seuil du château. Quinze jours de fêtes, c'est bien long ; mais le temps avait passé comme par enchantement, et l'ennui s'était tenu toujours à distance.

Le programme s'épuisait cependant. On devait repartir pour Paris sous quelques jours, et plusieurs commençaient à sentir d'avance que le terme de ces belles fêtes serait le bien arrivé.

Il restait deux choses à voir qui soutenaient la curiosité émoussée des hôtes de Geldberg.

Depuis l'arrivée au château, on avait parlé du grand bal masqué de la mi-carême, et d'une chasse aux flambeaux dans l'ancien parc des comtes.

Le bal devait dépasser toutes les magnificences connues. Chacun en avait pu voir les préparatifs dans cette immense salle, soutenue par des piliers gothiques, où se rendait autrefois la haute justice des seigneurs de Bluthaupt.

Cette salle que nous avons vue, dans le prologue de notre histoire, occupée par les serviteurs du schloss, se chargeait maintenant d'ornements splendides appropriés au style antique de sa construction intérieure.

Quant à la chasse nocturne, les détails principaux en avaient été réglés d'avance dans le mystère de nombreux conciliabules. Les ordonnateurs de la fête, présidés par le jeune M. Abel, empereur du sport, et réunis à Mirelune et à Ficelle, qui avaient naturellement voix délibérative, s'étaient inspirés de quelques pages charmantes du livre *les Tourelles,* où Léon Gozlan, avec sa verve pittoresque et hardie, a décrit les brillantes excentricités d'une chasse semblable.

Ils avaient un théâtre sans rival dans les vieilles forêts de Bluthaupt, ils avaient mille bras empressés et de l'or à pleines mains. Forts de ces ressources, ils prétendaient lutter d'audace et de bizarres merveilles avec l'imagination opulente du romancier.

C'était une copie, mais une grande et riche copie, avec la nature sauvage du Wurtzbourg, au lieu des bois civilisés où tentaient vainement de s'égarer les courtisans de Louis XIV.

Ficelle, Mirelune et leurs collègues ne voyaient que cela dans la chasse annoncée : Mira, Reinhold et madame de Laurens, sans parler de Van Praët et du Magyare, y voyaient encore autre chose.

Le cas échéant, c'était une occasion de réparer bien des échecs, et la pensée des associés de Geldberg rêvait, au milieu de cette nuit éclairée une aventure qu'ils n'avaient certes point trouvée dans la féerique description de Gozlan.

Le bal de la mi-carême et la chasse aux flambeaux devaient être en quelque sorte les deux derniers actes de la fête.

A part ces deux représentations attendues, les invités n'espéraient plus rien.

C'était deux ou trois jours après le feu d'artifice. Malgré les efforts des associés, qui avaient répandu le bruit que cette apparition étrange des trois Hommes Rouges, sous le rempart du château, était une comédie concertée à l'avance, une certaine émotion restait dans l'esprit des hôtes de Geldberg.

Au dehors, cette émotion était bien plus grande ; des bruits étranges se répandaient de tous côtés; les anciens vassaux des comtes, qui étaient nombreux encore autour du château, vivaient dans l'attente de quelque événement extraordinaire.

Cette apparition des trois démons de la famille voulait dire assurément quelque

chose; mais il y avait un fait bien plus extraordinaire et bien plus significatif.

On n'a point oublié que les paysans du Wurtzbourg regardaient avec terreur cette lumière jadis brillant au sommet du donjon le plus élevé du schloss, la tour du Guet.

Cette lumière était, suivant la croyance commune, la vie du vieux Gunther et l'âme de Bluthaupt.

L'âme de Bluthaupt s'était éteinte la nuit de la Toussaint, en l'année 1824.

Des gens dignes de foi prétendaient avoir vu tout récemment une lueur à peine saisissable trembler derrière les losanges plombés de la fenêtre du vieux donjon.

Le feu mystérieux allait-il se ranimer? l'âme de Bluthaupt allait-elle revivre?

On parlait de ces choses tout bas le soir, aux veillées. Les amis du vieux temps se comptaient. Il y avait de vagues pressentiments de dangers et de victoires.

Il faisait un temps froid et brumeux; les hôtes de Geldberg, confinés dans leurs appartements ou réunis au salon, ne songeaient point à braver le brouillard humide de cette sombre matinée d'hiver.

Franz seul était descendu au jardin pour rafraîchir son cerveau agité, peut-être aussi dans l'espérance de rencontrer Denise, auprès de qui madame la vicomtesse d'Audemer veillait maintenant comme une sentinelle attentive.

Il était en costume de chasse, et son fusil reposait sur son épaule.

Il traversa les grandes allées du jardin de Geldberg, où ses guêtres enfonçaient jusqu'à la cheville dans l'herbe blanche de givre. Le jardin était complétement désert; Franz passa la grille chancelante, et se prit à descendre le flanc abrupt de la montagne.

Il allait, la tête inclinée; et les chevreuils des taillis voisins n'avaient pas à redouter beaucoup l'arme qu'il oubliait sur son épaule.

De temps en temps, il se retournait pour jeter un regard distrait vers le vieux manoir, dont les toitures à pic se saupoudraient d'une légère couche de frimas.

Il ne se rendait nul compte des impressions ressenties, mais son cœur battait plus vite, et sa rêverie devenait plus profonde, à voir de loin trancher sur le ciel gris l'imposante silhouette du manoir.

Des idées inconnues étaient dans son cerveau. Il se prenait à bâtir par la pensée le château de ses pères, car ses espoirs avaient grandi depuis son départ de Paris, bien que nul fait nouveau ne fût venu les ranimer dès longtemps.

Cet homme, en qui ses rêves voyaient un père, était un Allemand. La patrie de sa famille était peut-être l'Allemagne, et sa pensée, habituée à s'égarer dans les exagérations d'un beau songe, comparait involontairement l'immense manoir qui dressait devant lui ses murailles féodales à la demeure de ses ancêtres.

Comme ils avaient dû être grands dans le passé ces comtes de Bluthaupt dont le souvenir remuait encore le pays après tant d'années! Franz avait causé souvent avec les bonnes gens de la montagne; il savait l'histoire de l'antique forteresse et les mille légendes qui couraient sur les seigneurs à la tête sanglante.

Il n'y avait plus d'héritiers pour ces gloires.

Franz soupirait, et suivait à pas lents la voie tortueuse qui menait des remparts aux maisons du village.

La rêverie de Franz devenait triste; il se représentait cette blonde fille d'Allemagne, la dernière comtesse, mourant captive derrière ces sombres murailles. Elle n'avait pas vingt ans, et les vieillards qui l'avaient vue parlaient avec des larmes dans les yeux de sa douceur et de sa beauté angéliques.

Ce n'était point là un de ces drames qui vous apparaissent à travers le voile des temps, une noire tragédie du moyen âge. Quelques années à peine avaient passé sur

la légende funèbre, et il y avait de nombreux témoins pour parler encore de la belle Margarethe et de Gunther de Bluthaupt, cet étrange vieillard adonné aux sciences magiques, qui occupait ses nuits à faire de l'or.

Franz arrivait à un endroit où le sentier, changeant de direction brusquement, tournait autour d'une perrière abandonnée; ce coude lui montra le château sous un autre aspect; il voyait maintenant la partie des remparts où avait été tiré le feu d'artifice.

Au-dessus de l'enceinte basse et confondue avec le roc taillé à pic, il apercevait la fenêtre de Lia; cette fenêtre où le charmant visage de mademoiselle d'Audemer venait tous les jours lui sourire.

Adieu, rêves et légendes! Un rayon de soleil perça la brume mélancolique; tout semblait se réjouir autour de Franz, dont le cœur bondissait d'espérance et de joie.

Denise l'aimait! Cette fenêtre lointaine lui semblait comme un point lumineux au milieu de la sombre citadelle.

Le soleil levant, qui perçait à grand'peine le brouillard, mettait aux carreaux étroits des reflets roses.

C'était comme un sourire.

Franz releva sa joue mutine où jouaient les boucles humides de ses cheveux; il avait oublié sa tristesse; il envoya de loin un baiser vers la fenêtre, et reprit sa route gaiement.

Sa marche, qui naguère se traînait avec lenteur, était légère et vive; il fredonnait sans savoir un couplet de la petite chanson que Gertraud avait coutume de chanter en suivant les points délicats de sa broderie.

Tout à coup, il se tut pour prêter l'oreille; sa chanson avait, quelque part au-dessous de lui, au milieu des taillis noyés encore dans la brume, comme un faible et mystérieux écho.

Il s'arrêta pour écouter mieux.

La route avait tourné de nouveau, et il se trouvait de l'autre côté de la perrière, à un quart de lieue environ du château.

Devant lui, sur la droite, à quatre ou cinq cents pas, les masures du nouveau village de Bluthaupt montraient leurs toits rustiques parmi la brume; sur la gauche, il ne voyait que des roches entassées confusément, au delà desquelles s'étendaient les bois qui faisaient le tour de la montagne, rejoignant par une ligne circulaire les ruines de l'ancien village et la route d'Obernburg.

A l'endroit même où il se trouvait, de grandes pierres déchiquetées et moussues, entre lesquelles croissaient quelques pins rabougris, s'amoncelaient çà et là sur le bord inférieur de la perrière.

La route courait en biais sur la pente trop rapide de la montagne; mais un petit sentier taillé à pic, qui semblait fait pour desservir quelque demeure invisible, descendait directement vers les grandes roches confinant à la forêt.

Franz s'était arrêté au point de jonction du petit sentier et de la route principale.

Il y avait sur son visage de l'étonnement, de la joie et de l'inquiétude.

La voix qui avait répété sa chanson partait d'en bas, l'écho devait être caché parmi les roches ou sur la lisière de la forêt.

C'était une voix fraîche et jeune; et vraiment, si ce n'eût été folie, Franz aurait cru reconnaître dans la chanteuse la jolie fille de Hans Dorn.

Mais le moyen de penser?...

Le premier couplet se termina par certaine roulade que Gertraud attaquait à merveille, et qui fit tressaillir Franz comme s'il eût vu à trois pas de lui le minois souriant de la gentille brodeuse.

Il se pencha au-dessus du sentier, tendant l'oreille et cherchant à percer du regard le voile de brume qui couvrait encore la vallée.

Il ne vit rien. Entre ces roches sauvages il n'y avait pas trace d'habitation humaine.

Mais le second couplet de la chanson monta jusqu'à lui.

Franz attendit deux ou trois secondes, puis, incapable de se contenir, il entonna le refrain à tue-tête.

Le silence se fit dans la vallée ; Franz restait debout au milieu de la route, immobile, la bouche ouverte à demi, et ne sachant trop s'il avait rêvé.

— Gertraud ! Gertraud ! cria-t-il.

Point de réponse.

Franz haussa les épaules, et se prit lui-même en pitié, comme un homme qui vient de commettre un acte de démence.

Appeler du fond de l'Allemagne la petite Gertraud qui était à Paris !

Malgré ce beau raisonnement, au lieu de continuer sa route vers le nouveau village, il se mit à descendre le sentier à pic, en s'aidant des pieds et des mains.

Le soleil montait; la brume s'éclaircissait peu à peu.

Il avait fait déjà une centaine de pas parmi les rochers qui semblaient jetés comme au hasard à la base de la montagne, lorsqu'un cri faible s'éleva devant lui.

— Père! père! dit en même temps une voix bien connue ; venez vite, voilà M. Franz.

Celui-ci se retourna vivement, et aperçut, adossée à un énorme quartier de roc, une maisonnette dont la couleur se confondait exactement avec celle de la pierre, et qu'il avait dépassée sans l'apercevoir.

Gertraud était debout sur le seuil, et gesticulait en appelant quelqu'un à l'intérieur.

Franz s'élança, plus joyeux encore que surpris; l'instant d'après, il était entre Hans Dorn et sa fille.

Il donna une bonne poignée de main au marchand d'habits, et baisa amplement Gertraud, suivant sa coutume.

Hans Dorn n'y trouvait point à redire sans doute, car il se bornait à regarder Franz de tous ses yeux, comme s'il n'eût pu se rassasier de le voir.

Il y avait sur son franc et bon visage une émotion profonde.

Il s'était découvert à l'aspect du jeune homme, et restait devant lui tête nue.

— Allons, père Dorn, dit Franz, n'allez-vous pas faire des façons avec moi? Ah çà! du diable si je m'attendais à vous voir ici. Que venez-vous donc faire à Geldberg?

Une nuance d'embarras se répandit sur les traits du marchand d'habits.

— Je suis né sur les domaines de Bluthaupt, répliqua-t-il, et je viens visiter ma famille.

— Mais voyez donc, père, s'écria Gertraud, comme M. Franz est changé !

Bien qu'il fût presque complétement remis de sa blessure, Franz gardait en effet pourtant un reste de pâleur.

— C'est vrai, murmura Hans Dorn, l'air du pays ne lui vaut rien, ma fille, et je bénis Dieu de ne pas le retrouver encore plus malade.

Franz éclata de rire et fit un petit geste de menace.

— Ah! père Dorn, dit-il, voici qui vaut un aveu ; vous n'étiez pas étranger, je pense, à ces beaux avertissements anonymes qui me parvenaient avant mon départ pour l'Allemagne.

— Je ne vous comprends pas, répliqua le marchand d'habits.

— Bien ! bien ! vous êtes un homme discret, père Dorn; mais nous reparlerons de cela plus tard. Pardieu ! vous me l'avez donnée bonne, avec votre menaçante lettre du cavalier allemand ! Ma parole d'honneur! j'ai tremblé pendant dix grandes minutes! noi pas pour moi, mais pour une autre personne dont le nom était prononcé dans la lettre.

Ah! ah! c'était bien imaginé! Mais je ne suis plus un enfant, Dieu merci! père Dorn, et malgré ces mystérieux espions qui venaient s'informer de moi chaque soir chez mon concierge, j'ai pris bel et bien la clef des champs.

— Et vous êtes venu seul, dit Hans Dorn, seul et sans défiance au milieu de vos ennemis

Franz haussa les épaules, et se tourna vers Gertraud, qui le regardait en souriant.

— Écoutez cela, petite sœur, s'écria-t-il; ma parole! si j'avais la moindre prédisposition à perdre la tête, votre père me ferait croire que je suis quelque chose comme l'héritier de Bluthaupt!

XIII

LA TÊTE-DU-NÈGRE

Si Franz eût regardé Hans Dorn en ce moment, il eût été frappé sans doute de l'effet produit par ses dernières paroles.

Le marchand d'habits avait détourné la tête; il était pâle et ses paupières tremblaient.

Mais Franz, qui, en de certains moments, portait ses espérances jusqu'à l'exagération la plus folle, retombait bien bas à ses heures de sang-froid. Il croyait dire ici une de ces choses énormes qui dépassent toute vraisemblance, et auxquelles on ne répond pas.

— Si je n'avais pas eu bonne tête, reprit-il, voilà déjà trois semaines que je serais fou à lier, du fait de mes meilleurs amis! On a voulu me faire croire, dans de bonnes intentions sans doute, que j'étais entouré par un cercle de mystérieux assassins

Tandis que Franz parlait, Gertraud regardait, étonnée, la figure de son père. L'émotion profonde et soudaine qui avait pris Hans Dorn, au moment où Franz prononçait au hasard le nom de Bluthaupt, avait été pour la jeune fille comme une demi-révélation; jusqu'à ce moment le marchand d'habits n'avait fait aucune confidence. Le secret qu'il avait à garder n'était pas le sien.

De temps en temps, quand la rêverie le prenait à l'improviste, quelques paroles tombaient bien de ses lèvres; mais Gertraud, qui écoutait curieuse, n'en savait pas assez long pour donner un sens précis à ces phrases entrecoupées.

Des larmes lui venaient aux yeux quand le marchand d'habits prononçait le nom bien-aimé de sa mère; elle se sentait au fond du cœur une tendresse pieuse pour cette noble race des comtes, à qui Hans Dorn gardait un si dévoué souvenir.

Cette famille de Bluthaupt se liait dans sa pensée à la patrie absente et à la mémoire de sa mère.

Elle n'avait jamais raisonné ce sentiment qui était dans son âme comme une religion enseignée dès les jours de l'enfance.

Sa mère chérie avait été la servante de Bluthaupt, et le nom de la belle comtesse Margarethe, prononcé devant elle, éveillait en son cœur ce doux respect qu'on a pour la sainte préférée.

Depuis trois semaines, Hans Dorn s'échappait bien souvent à parler du passé; mais tout ce qui concernait la maison de Bluthaupt avait, dans la mémoire de Gertraud, cette forme étrange et vague des récits merveilleux. Elle ne pouvait s'accoutumer à rapporter au présent ces lointaines histoires, dont la date avait précédé sa naissance. C'étaient des traditions déjà vieilles, et l'idée ne lui venait même pas de les rapprocher de la réalité.

Ce fut là, sur le seuil de la petite cabane tapie au milieu des rochers, au bas de la montagne de Bluthaupt, qu'elle entrevit pour la première fois, et bien confusément encore, le mot de l'énigme.

Une sorte de lumière se fit dans son esprit; elle se souvint du cavalier allemand,



Franz s'était arrêté au point de jonction du petit sentier et de la route principale. (Page 246, col. 2.)

ce héros des fantastiques récits de Franz, cet homme que son père respectait à genoux.

A qui Hans Dorn pouvait-il obéir ainsi en esclave, sinon à un fils de Bluthaupt?

Elle s'étonna de n'avoir point deviné; la cause de l'amour inexplicable que Hans Dorn avait montré à l'enfant lui fut révélée à cette heure.

Elle comprit la tendresse dévouée qu'elle-même ressentait presque à son insu depuis le premier jour où elle avait aperçu Franz.

Le rouge lui monta brusquement au visage. Était-elle en face de son seigneur? Ce jeune homme inconnu qu'elle avait vu entrer une fois, pauvre et suppliant, dans la maison de son père, était-il l'héritier de cette race puissante qu'on l'avait accoutumée dès le berceau à vénérer comme divine?

Était-ce là le fils des comtes?

Durant le premier instant, son regard prit une expression de crainte respectueuse; elle vit comme une auréole autour du front souriant de l'enfant; puis, elle baissa les yeux, attendrie, car son cœur était celui de sa mère,

et il y avait en elle plus d'amour encore que de respect.

Pendant cela, le marchand d'habits faisait effort pour se remettre; car, plus il voyait Franz, étourdi toujours et personnifiant l'imprudence, plus il craignait de lui confier ses propres secrets. Impossible de servir Franz autrement qu'à son insu. Il était de ces gens qui jouent cartes sur table avec les filous, et le jour où on lui aurait mis entre les mains sa propre partie, elle eût été perdue pour jamais.

Franz n'avait point aperçu le trouble du marchand d'habits; quant à celui de Gertraud, il n'y donna qu'une attention médiocre, et l'attribua tout entier à la joie de cette réunion imprévue. C'était, sous ce rapport, l'homme le plus commode qui se pût rencontrer.

— En quittant Paris, reprit-il, je croyais me mettre à l'abri de ces avertissements qui auraient fini par me donner la fièvre chaude. Il y a loin de la rue Dauphine au château de Geldberg! Je ne sais comment cela s'est fait; les avertissements et les menaces ont trouvé un moyen de m'y suivre. J'ai rencontré ici un brave homme, ou plutôt une demi-douzaine de braves gens, qui renchérissent sur le zèle de mes conseillers de Paris. Si je les croyais, je n'oserais pas mettre un pied devant l'autre.

— Mais, interrompit Hans Dorn, qui était parvenu à reprendre son sang-froid, depuis que vous êtes au château, ne vous est-il pas arrivé assez d'accidents pour donner raison aux craintes de vos amis?

— Savez-vous donc déjà mes histoires? demanda Franz en attachant sur l'ancien page de Bluthaupt un regard perçant.

— Non, répliqua ce dernier; c'est une question que je vous adresse.

— C'est que vous me paraissez savoir bien des choses, père Dorn, reprit le jeune homme; en tout cas, vous avez prononcé le mot : ce sont des accidents qui me sont arrivés.

— Accidents, accidents! répéta le marchand d'habits.

— Racontez-nous donc tout cela, monsieur Franz, dit Gertraud, qui était à la fois curieuse et d'avance effrayée.

— Des misères, petite sœur! ce n'est vraiment pas la peine de prendre ce visage grave, et j'aime bien mieux votre joli sourire. Sais-je, moi, le compte de mes prétendus périls? D'abord, j'ai failli être percé de part en part de la propre main de mon ami Julien d'Audemer.

— Le frère de mademoiselle Denise? murmura Gertraud.

— J'intercède auprès de vous pour ce pauvre vicomte, dit Franz d'un ton de grave ironie; j'ai lieu de craindre qu'il ne soit pas de mon parti comme il le devrait dans certaines affaires. (Il lança un regard d'intelligence à Gertraud.) Mais, sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, je déclare qu'il n'a point voulu m'assassiner!

Il haussa les épaules, et prit un accent de pitié.

— Voyez-vous, mes bons amis, poursuivit-il, on a vraiment beau jeu quand on veut faire des monstres de tout! Les aventures les plus simples se changent en drames formidables. Il s'agissait tout bonnement d'un grand assaut d'armes entre mon camarade Julien et moi. Je voulais voir un peu ce que valait la fameuse leçon de Grisier! Le fleuret de Julien se cassa. Un brave garçon nommé Mâlou, qui nous servait de prévôt, remit à Julien un second fleuret que nous n'examinâmes ni l'un ni l'autre, à cause de la chaleur du combat.

— Il me semble avoir entendu prononcer ce nom de Mâlou à Paris, murmura Hans Dorn.

— Le pauvre diable eut une belle peur, continua Franz, en voyant mon sang couler à la première passe. Le fleuret, qui avait

glissé sous mon aisselle, était aiguisé par hasard.

— Par hasard? répéta Hans avec amertume.

— Mon Dieu, oui! Le lendemain, il y avait chasse au chien courant; je rencontrai pour la première fois dans les chaumes cet honnête donneur d'avis qui, depuis lors, m'a poursuivi comme une proie. Il me corna aux oreilles un tas de fadaises, à savoir qu'on en voulait à ma vie, et que ce jour-là même il m'arriverait malheur. On m'avait mis entre les mains un joli fusil allemand que j'avais grande hâte d'essayer; je me défis de mon importun, et je courus après la chasse. Au premier coup que je tirai le fusil éclata entre mes mains.

— Sainte Vierge! dit Gertraud avec effroi; vous fûtes blessé?

Hans Dorn était pâle.

— Pas une égratignure! s'écria Franz; mais eussé-je été blessé, à qui la faute? On ne peut pas empêcher l'Allemagne, qui est le pays classique de la pacotille, de produire des fusils détestables! La blessure que j'ai reçue provient d'une autre chasse, une chasse au sanglier. Je n'ai jamais bien su lequel de ces messieurs eut la maladresse de m'envoyer une balle dans l'épaule. Ce fut bien un petit malheur! et, en conscience, je ne l'avais pas volé, car je fis la folie de quitter mon poste pour m'avancer dans la voie. Le tireur inconnu me prit sans doute pour la bête.

Hans Dorn avait les yeux cloués à terre, et ses sourcils se fronçaient; Gertraud joignit les mains.

Franz poursuivit d'un ton de gaieté croissante :

— Quand les Parisiens se mêlent d'aller à la chasse, il arrive comme cela toujours de petites aventures! Mais il en est une autre que je ne vous donnerais pas pour beaucoup d'argent, quoique j'aie bonne envie de vous payer ma dette, père Dorn. J'avais toujours eu le désir de voir face à face quelques-uns de ces beaux brigands d'Allemagne, qui donnent tant de couleur aux romans et aux drames d'outre-Rhin. Ma foi! mon désir a été exaucé l'autre jour.

— Vous avez été attaqué? dit vivement le marchand d'habits.

— Assez bien, répliqua Franz, à l'heure convenable et dans un lieu commode, par trois grands gaillards costumés dans le dernier goût de messieurs les bandits.

Gertraud se prit à trembler; ce péril était bien plus que les autres à la portée de son intelligence.

Hans écoutait, immobile et le cœur serré.

— La nuit tombait, poursuivit Franz, qui cherchait évidemment cette fois à mettre de l'intérêt dans son récit; c'était au fin fond des grands bois qui bordent la traverse d'Esselbach à Heidelberg. J'allais seul et au hasard, songeant à toutes sortes de choses que je n'ai pas besoin de dire à ma petite sœur Gertraud, et qui vous intéresseraient assez médiocrement, père Dorn. Tout à coup, dans un fourré noir comme l'enfer, j'entendis un coup de sifflet; ma parole! le coup de sifflet y était! Un superbe coup de sifflet! Il eût fallu être bien jeune pour ne pas savoir ce que cela voulait dire. Je m'arrêtai, moitié tremblant, moitié curieux. Oh! les beaux bandits! petite Gertraud! Père Hans, les magnifiques brigands! Des masques noirs, des chapeaux à plumes, des ceintures chargées de pistolets, et des bottes évasées comme celles de l'ogre du petit Poucet! C'était peut-être Schinderhannes, peut-être Zaun, peut-être Schubry! Je pensais aux théâtres du boulevard, et je m'étonnais presque de ne point entendre la ritournelle qui annonce l'entrée en scène des acteurs.

Franz s'arrêta. Gertraud et son père atten-

dirent durant quelques secondes, impatients et pressés de savoir.

— Eh bien? murmura enfin la jeune fille d'une voix étouffée par la frayeur.

— Eh bien! répéta Franz tristement, il y a toujours des fâcheux qui arrivent pour tout déranger! Une demi-douzaine de bûcherons débouchèrent en hurlant une chanson germanique. Mes pauvres brigands détalèrent, et n'eurent pas même le temps de me demander la bourse ou la vie. J'aurais battu les bûcherons!

Hans respira longuement; Gertraud ne put s'empêcher de sourire.

— Depuis, continua Franz avec un regret manifeste, je suis allé chercher cinq ou six fois mes bandits au même lieu, mais je n'ai jamais pu les rencontrer. Quand on perd l'occasion, c'est le diable!

Hans Dorn eut un mouvement de colère, tant cette insouciance lui sembla dépasser toute limite.

— Dieu vous a protégé malgré vous! s'écria-t-il, il a frappé d'aveuglement ceux qui vous poursuivaient, car, en vérité, vous étiez bien facile à tuer, monsieur Franz.

— Ce sont les assassins qui manquaient, répliqua Franz; sans cela, mon affaire était claire. Allons, père Hans, vous qui êtes un homme sage, pourquoi vous obstinez-vous à croire toujours ces billevesées? Les brigands d'Allemagne sont connus dans l'Europe entière comme le vin de Johannisberg, et mes prétendus persécuteurs ne peuvent absolument rien à cela.

Les sourcils de Hans se froncèrent d'abord, comme si ces paroles eussent augmenté l'impression pénible qu'il ressentait; mais son visage se dérida bien vite, parce qu'une pensée consolante vint à la traverse de ses craintes.

— Nous sommes là maintenant! se dit-il.

Il était debout sur le seuil de la cabane; Franz et Gertraud se tenaient en dehors.

C'était une belle matinée d'hiver; le soleil avait dissipé la brume peu à peu, et ses rayons obliques mettaient de pâles reflets d'or aux arêtes vives des roches et à la cime dépouillée des taillis.

Le paysage confus qui disparaissait tout à l'heure sous un nuage blanchâtre se montrait maintenant plus distinct; on voyait d'un côté la vallée demi-circulaire, où quelques prairies d'un vert brillant coupaient la sombre uniformité du bois; à l'endroit où la courbe de la vallée se perdait derrière le nouveau village, on apercevait une nappe blanche et unie comme une glace.

C'était l'étang de Geldberg, qui méritait presque le nom de lac.

De l'autre côté enfin, l'œil retrouvait, au sommet de la montagne, la haute masse du manoir, dont les toitures aiguës s'éclairaient gaiement à cette heure, et empruntaient au givre matinier, frappé par les rayons du soleil, comme une parure d'étincelles rosées.

Entre la cabane et le château s'échelonnaient ces grandes roches dont nous avons parlé déjà, et qui avaient caché la maisonnette aux regards de Franz lorsqu'il avait ouï, pour la première fois, la chanson de Gertraud au bord de la perrière.

Quatre ou cinq de ces roches se groupaient à une centaine de pieds au-dessus de la cabane, et l'une d'elles, remarquable par sa grosseur et sa forme presque sphérique, semblait pendre sur la descente, toujours prête à se détacher.

A regarder cette énorme pierre, on croyait voir de loin la tête d'un géant grossièrement sculptée.

Elle était noire au milieu des autres rochers, auxquels la mousse qui les recouvrait donnait une teinte blanchâtre.

Les gens du pays lui avaient donné un nom; elle s'appelait *la Tête-du-Nègre.*

Les jours de grande tempête, quand le vent

soufflait du haut de la montagne, on avait vu plus d'une fois, au dire des gens du village, l'énorme pierre trembler sur sa base étroite.

Mais le vent avait beau faire rage, elle était là depuis le commencement du monde, et bien qu'elle chancelât toujours, ni tempêtes ni tremblements de terre n'avaient pu déranger son menaçant équilibre.

Au moment où Franz achevait son histoire de brigands, les yeux de Gertraud, qui s'étaient tournés par hasard vers la *Tète-du-Nègre*, prirent tout à coup une expression étonnée.

Du côté où le rocher faisait ombre aux rayons du soleil levant, elle avait cru apercevoir la silhouette d'un homme, tranchant sur le ciel bleu.

Ce fut l'affaire d'une seconde.

Comme elle essayait de voir mieux, la silhouette disparut, perdue derrière le rocher.

Gertraud crut s'être trompée.

— Est-ce tout? dit le marchand d'habits, qui semblait faire maintenant contre fortune bon cœur.

Le regard de Gertraud s'attacha de nouveau sur Franz; elle ne songeait plus à cette espèce de fantôme qui venait de se montrer auprès de la roche noire.

— Ma foi! répondit le jeune homme, je crois que je suis à peu près au bout de mon rouleau. Voyons donc, reprit-il en comptant sur ses doigts : le fleuret déboutonné, le fusil crevé, la blessure à l'épaule, les brigands. Il me semble pourtant que j'ai eu d'autres aventures.

Il fouilla sa mémoire et garda le silence durant quelques secondes.

— Des bagatelles! poursuivit-il, de pures bagatelles! Et malgré vos prétentions, père Dorn, vous ne pourrez pas voir là autre chose que du hasard. Je suis fort mauvais cavalier; à la première promenade que nous avons faite dans les environs, on m'avait mis sur un diable de cheval aussi sauvage que celui de Mazeppa. Je n'avais garde d'avouer mon ignorance en fait d'équitation, cela m'eût donné un vernis détestable. Je piquai des deux bravement, dès qu'on entra dans l'avenue, et voilà mon démon de coursier lancé comme un tourbillon! La bride, qui ne tenait guère, se cassa dans ma main. Il fallait voir la course que nous fîmes à travers monts et vaux!

« C'était vraiment un noble animal! il redressait sa svelte encolure, et ses naseaux soufflaient de grands cônes de fumée, et il allait comme le vent!

« Moi, je me cramponnais de mon mieux à sa crinière, et je me demandais dans quel trou nous allions tomber tous les deux.

« Petite sœur, ne vous effrayez pas. Après une heure de course enragée, mon démon sentit l'écurie et s'arrêta tout tranquillement à la grille de Geldberg.

« Et j'en fus quitte pour un habit de chasse très-bien fait qui avait laissé ses basques aux ronces de quelques haies, un chapeau accroché dans les taillis et une demi-douzaine d'égratignures.

« Que dites-vous de cela, père Dorn?

— Je dis que votre étoile est bonne, monsieur Franz, et que ce cheval vicieux aurait bien pu ne ramener qu'un cadavre à la grille du château de Geldberg.

— Autre épouvantable péril! s'écria Franz, et vraiment, si j'avais été crédule, cette équipée aurait bien pu m'effrayer! Il y avait course en traîneaux et joute de patineurs sur l'étang de Geldberg, qu'on disait gelé à une grande profondeur. La veille, j'avais rencontré un de mes donneurs d'avis dans les ruines de cet ancien village que longe la route d'Obernburg.

« Il m'avait dit, en son style spécial : « Prenez garde! la glace est épaisse, mais la « perfidie est profonde; prenez garde de laisser « votre corps au fond de l'étang de Geldberg! »

« Je pris l'avertissement pour ce qu'il valait, et le lendemain je choisis une excellente paire de patins.

« J'aurais voulu que vous m'eussiez vu, petite sœur Gertraud! Autant je suis triste cavalier, autant je suis bon patineur! Une fois arrivé sur l'étang, je laissai derrière moi tous ces dandys parisiens qui sont autant de poules mouillées ; il n'y avait pour me suivre que ce brave garçon nommé Màlou, qui, bien entendu, ne faisait pas partie de la compagnie, mais qui prenait ses ébats à part.

« Morbleu! quel coureur! il finit par prendre l'avance sur moi, et m'entraîna loin de la foule dans un lieu où la glace semblait admirable.

« Nous filions comme des locomotives, et nous étions séparés tout au plus par une dizaine de pas.

« A un certain moment, Màlou fit un brusque détour et me laissa passer devant.

« Mes patins grincèrent sur la glace, devenue tout à coup rugueuse ; j'étais lancé d'une telle force, que je franchis l'obstacle en un clin d'œil, mais je sentis fort bien la glace faiblir sous mes pieds.

« Elle avait dû être rompue en cet endroit quelques heures auparavant.

— Et vous avez pu douter du piége qui vous était tendu! s'écria le marchand d'habits.

— Parfaitement, répondit Franz; d'autant plus que le pauvre Màlou, voyant que j'avais franchi l'obstacle, ne voulut point rester en arrière et s'avança pour me rejoindre.

« Il n'avait pas d'élan; la glace mince et toute nouvelle rompit sous le poids de son corps. Il prit là un bain froid des plus complets, je vous jure.

— Et vous l'aidâtes à se sauver! interrompit Hans Dorn.

— Parbleu!

— Eh bien! je vous promets, moi, que ce Màlou ne vous aurait pas rendu la pareille.

— Par exemple! madame de Laurens, qui a été pour moi plus charmante que jamais depuis le commencement de cette fête, m'avait engagé à le prendre pour valet de chambre, tant elle a grande confiance en lui.

Hans secoua la tète et se tut.

— Mais vous avez votre système, reprit Franz, et vous n'en sortez pas. Quant à moi, je ne puis croire à toutes ces folies. Je suis persuadé que mes donneurs d'avis sont des gens pleins de bonnes intentions; c'est tout ce que je puis faire pour eux. Mon Dieu! mais, si je les croyais, il ne me resterait plus qu'à me pendre pour éviter d'être assassiné! Ils ont un talent pour changer les choses les plus simples en affreux périls! Ne m'avaient-ils pas annoncé solennellement que je sauterais comme une grenade, si je tenais la mèche au feu d'artifice de l'autre jour? J'ai tenu la mèche pourtant et me voilà.

Franz avait mis le poing sur la hanche, et regardait le marchand d'habits en face; ses traits s'étaient animés au feu de son récit, et sa charmante figure exprimait énergiquement cette témérité fougueuse qui était le fond de son caractère.

Gertraud l'admirait de tout son cœur, car les femmes aiment le courage, même lorsqu'il devient folie.

Le marchand d'habits garda le silence durant un instant; quand il prit la parole, sa voix était grave et recueillie.

— Vous voilà! répéta-t-il lentement, et parce que le danger ne vous a pas atteint, vous refusez d'y croire. Mais que savez-vous, monsieur Franz, si une main providentielle ne l'a pas éloigné de vous?

Franz perdit son sourire fanfaron; il y avait de l'autorité dans l'accent de Hans Dorn.

— Vous pouvez me faire croire à cette main providentielle, murmura le jeune homme; dites-moi que vous étiez ici déjà lors du feu d'artifice.

— Je n'y étais pas, répondit le marchand d'habits.

— Eh bien! alors, s'écria Franz vivement, qui voulez-vous...?

— Monsieur, interrompit Hans Dorn d'un ton de sévère reproche, le jour où l'épée de Verdier menaça votre poitrine, il y eut un bras pour l'écarter, ce bras ne fut pas le mien!

Franz rougit et baissa la tête.

Pendant une minute entière, il réfléchit, les yeux fixés au sol et les sourcils contractés; puis il releva son front mutin et fit un geste de révolte.

— Non, non, non! dit-il par trois fois; on veut me rendre poltron et maniaque! Morbleu! ajouta-t-il en montrant du doigt au hasard la *Tête-du-Nègre*, si ce rocher venait à nous tomber sur le corps, vous seriez capable d'en accuser mes ennemis imaginaires.

Il allait parler encore, mais sa voix se glaça dans son gosier; ses yeux s'ouvrirent, démesurément agrandis; une pâleur livide se répandit sur sa joue.

Au moment précis où il prononçait ces mots: « Si ce rocher nous tombait sur le corps, » la *Tête-du-Nègre* se prit à osciller visiblement sur sa base.

On eût dit qu'une main mystérieuse et puissante la poussait en avant.

Franz restait saisi, incapable de prononcer un mot ou de faire un mouvement.

Hans et Gertraud, qui ne voyaient rien, ne savaient point expliquer son trouble subit.

La *Tête-du-Nègre* était située de telle sorte, que sa chute ne pouvait manquer d'écraser, non-seulement nos trois interlocuteurs, mais encore la cabane.

Un quart de seconde se passa; une secousse plus sensible vint ébranler la roche suspendue; Franz ouvrit la bouche sans pouvoir produire aucun son et leva le doigt en l'air.

Les regards de Hans et de sa fille suivirent en même temps la direction indiquée.

Un double cri d'agonie s'étouffa dans leur gorge.

La *Tête-du-Nègre*, arrachée de sa base, bondissait vers eux avec fracas le long du flanc de la montagne.

XIV

L'APPARITION

Franz se jeta, par un mouvement de générosité irréfléchie, entre l'énorme masse et la jeune fille, comme s'il eût voulu la protéger contre un péril que nulle force humaine ne pouvait conjurer.

En quittant la base où elle avait gardé, durant des siècles, son tremblant équilibre, la roche surnommée la *Tête-du-Nègre* fit deux ou trois tours sur elle-même avec une sorte de lenteur; puis sa vitesse, multipliée suivant la loi des distances parcourues, devint semblable à celle d'un boulet de canon.

Elle bondit sur la rampe, écrasant tout sur son passage.

Si Franz n'eût point quitté la place qu'il occupait naguère, pour se jeter, avec sa vaillance étourdie, au-devant de Gertraud, il eût été littéralement anéanti.

La *Tête-du-Nègre* roula en effet, rapide comme la foudre, à l'endroit même où il se tenait naguère debout, et broya sous son poids énorme les gros pavés qui défendaient le seuil de la cabane.

Elle continua sa route impétueuse vers le fond de la vallée, déracinant d'autres roches en chemin et brisant, comme autant de brins de paille, les vieux troncs de pins épars sur la descente.

On vit s'ouvrir une large trouée dans le taillis, et la pesante masse disparut parmi les arbres.

Hans Dorn, Gertraud et Franz demeurèrent un instant comme pétrifiés; ils n'avaient plus ni souffle ni parole; leurs yeux, grands ouverts, restaient cloués, par une sorte de fascination, à la trace béante que la pierre avait laissée au bord du taillis.

Cela dura quelques secondes, au bout desquelles Franz, recouvrant sa liberté d'esprit tout à coup, leva son regard vers la place vide où reposait naguère la *Tète-du-Nègre*.

C'était maintenant une petite plate-forme, entourée de roches de médiocre grosseur que séparaient d'étroites fissures.

— Ma foi ! dit Franz, nous l'avons échappé belle ! Un pied de plus à gauche, nous étions lancés lestement dans l'autre monde.

— Vous n'êtes pas blessé, monsieur Franz? balbutia Gertraud, dont la joue était plus blanche que le linge de sa collerette.

— Oh! les coquins maudits! murmura Hans Dorn qui avança la tête en dehors du seuil pour regarder à son tour l'endroit d'où la *Tète-du-Nègre* avait été précipitée.

Son œil resta fixé longtemps sur l'étroite plate-forme.

— Ils se sont enfuis, reprit-il, et Dieu vous a protégé encore une fois, monsieur Franz !

— Vraiment? répliqua celui-ci en retrouvant toute l'allègre franchise de son sourire.

— Voici une chose qu'on ne peut traiter de bagatelle ; en notre vie, je ne crois pas que nous voyions jamais la mort de plus près.

Le marchand d'habits et la jeune fille se signèrent.

Franz prit un air sérieux pour les imiter.

— Je remercie Dieu de vous avoir épargnée, petite sœur, dit-il ; car, malgré ma bonne volonté, je n'étais pas de force à vous défendre.

Hans avait toujours les yeux fixés sur la plate-forme ; son émotion le rendait muet.

– Allons, allons, père Hans! dit le jeune homme en changeant de ton brusquement. ne regardez pas tant de ce côté, et surtout n'abusez pas de l'argument que le hasard vous donne! ... je devine tout ce que votre imagination voit en ce moment : des hommes postés derrière la roche et l'ébranlant de leurs mains pour me la jeter à la tète comme une petite pierre !... Rèves que tout cela, mon brave ami !... la roche est tombée parce que le temps avait miné sa base.

Hans secoua la tète gravement.

—Je ne dirai rien, monsieur Franz, répliqua-t-il. Je ne suis pas assez habile pour rendre la vue aux aveugles ; seulement j'ouvrirai les yeux pour vous à l'avenir.

Une voix prononça le nom de Hans Dorn à l'intérieur de la cabane. Franz se retourna au nom de cette voix, et vit dans le demi-jour de la pièce d'entrée un paysan chevelu qui appelait du doigt le marchand d'habits.

Franz se jeta vivement en arrière.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il, dans quel piége suis-je tombé ! Vous êtes donc alliée avec mes persécuteurs, petite Gertraud ?

— Pourquoi cela ? demanda la jeune fille étonnée.

— C'est que je viens de reconnaître dans ce brave homme l'honnète Gottlieb, général en chef de mes donneurs d'avis

Il baissa la voix, et prit la main de Gertraud entre les siennes.

— Mais voilà votre père qui s'en va, petite sœur, reprit-il ; nous allons pouvoir causer un peu de Denise. J'ai bien des choses à vous raconter.

Ils s'éloignèrent à quelques pas du seuil.

Hans s'était rendu à l'appel du paysan Gottlieb.

Celui-ci ouvrit une porte située au fond de la pièce d'entrée, et introduisit le mar-



Il baissa la voix et prit la main de Gertraud entre les siennes. (Page 256, col. 2.)

chand d'habits dans une seconde chambre de grandeur moyenne, où six ou sept hommes étaient réunis.

Ils étaient tous découverts, à l'exception d'un seul qui se tenait debout, à part du gros de l'assemblée.

Nous eussions reconnu là Hermann et les autres convives allemands du cabaret de la *Girafe*. L'homme qui restait debout au milieu de la chambre était M. le baron de Rodach...

Au dehors, Franz et Gertraud s'entretenaient.

Ils avaient traversé le sentier sur lequel s'ouvrait la porte de la cabane, et se trouvaient engagés parmi les rochers qui parsemaient de ce côté toute la base de la montagne.

— J'espère toujours, disait Franz, j'espère plus que jamais, car elle m'aime!... Mais que d'incertitude, ma pauvre Gertraud! quand il faudrait si peu de chose, un nom et de la fortune, pour être parfaitement heureux!

— Vous appelez cela peu de chose? murmura la jeune fille.

— Fût-elle pauvre et fille d'un mendiant, répliqua Franz, j'aurais encore tant de bonheur à l'aimer!

Ces paroles vont droit au cœur des femmes.

— Vous êtes bon, monsieur Franz, reprit Gertraud, et quelque chose me dit que vous ne souffrirez pas longtemps ; mais, par grâce ! ne méprisez pas ainsi les avis de ceux qui vous aiment ! Prenez garde!

— Vous aussi ! interrompit Franz avec reproche.

Puis un sourire malin éclaira les jolis traits de son visage.

— Écoutez, petite sœur, reprit-il, vous êtes ma confidente ; je ne vous cache rien, à vous. A vrai dire, je ne m'occupe pas beaucoup de tous ces dangers réels ou imaginaires ; mais, cependant, je ne suis pas si aveugle que j'ai voulu le faire paraître. Sans admettre que je sois le point de mire d'une troupe d'assassins, et que chacun de mes pas soit menacé d'un piége, je commence à croire que j'ai des ennemis, et cela soutient en moi ces espoirs que vous étiez toute prête à traiter autrefois de folie.

— J'ai changé, dit Gertraud sans réfléchir.

Franz la regarda en face, mais il ne l'interrogea point encore.

— Mon ennemi naturel, poursuivit-il, est d'abord M. le chevalier de Reinhold : je crois cet homme capable de tout ; et comme il a sujet de me haïr ! je tuerais celui qui me prendrait le cœur de Denise !

Ses sourcils froncés se détendirent.

— Pauvre chevalier ! continua-t-il avec une gaîté railleuse, je l'ai vaincu malgré son blanc et son rouge, malgré ses pantalons à mollets ; malgré son corset, malgré sa perruque blonde ! Pour en revenir, petite Gertraud, j'ai joué l'incrédulité auprès de votre père, afin de l'impatienter et de le faire parler.

— Voyez-vous cela ! dit Gertraud qui le regarda en dessous.

— Mais, reprit Franz, je suis un pauvre diplomate, et je n'ai rien pu contre la discrétion de Hans Dorn. Voyons, petite sœur, ajouta-t-il d'une voix insinuante et pleine de caresses ; avec vous, je ne joue pas la comédie : je vous prie tout simplement en grâce de me dire ce que vous savez.

— Je ne sais rien, répliqua Gertraud en rougissant.

Franz secoua la tête.

— Vous savez, reprit-il tristement, mais vous ne voulez rien dire ; j'aurais pourtant grand besoin d'être consolé ! Excepté Denise, ma pauvre Gertraud, tout le monde est contre moi. La vicomtesse raffole de plus en plus de son chevalier de Reinhold, l'un des futurs directeurs du fameux chemin de fer. Julien lui-même, mon ancien ami, est au nombre de mes adversaires. La comtesse Lampion l'a tout à fait subjugué ! leur mariage est désormais une chose certaine, et le grand bal de la mi-carême leur servira de bal de fiançailles.

« Ces Geldberg ont tant d'argent ! moi, je suis pauvre toujours, malgré les dépenses que je fais. Julien et la vicomtesse voient en moi l'obstacle qui sépare Denise d'une immense fortune.

« Ils me guettent, ils m'épient, je ne puis plus approcher de Denise sans voir arriver monsieur le vicomte, un sourire impertinent sous la moustache et tout prêt à me chercher querelle.

« Ma parole d'honneur ! je mourrais à la peine, s'il n'y avait pas ce bon ange de Lia qui nous console et qui nous aide.

« Mais Denise prend de l'inquiétude ; de toutes les promesses que je lui ai faites devant vous, là-bas, à Paris, pas une n'a été réalisée !

« Je lui avais dit : Je suis riche, je suis noble ; je vais savoir le nom de mon père. Hélas ! petite sœur, je ne mentais pas ; mais parfois mon cœur se serre et une voix s'élève en moi qui me dit : « Tu te trompais ! »

Il y avait un découragement amer dans l'accent du pauvre Franz.

Ces dernières paroles semblaient mendier une espérance et une consolation.

— Il n'y a pas de temps perdu, répliqua Gertraud ; voilà quinze jours à peine...

— Près de trois semaines, petite sœur, interrompit Franz ; c'est demain la mi-carême, et rien ! pas une nouvelle ! je suis resté au point où j'en étais lors de mon départ pour l'Allemagne. Je ne sais plus comment calmer les craintes de Denise ; mon imagination a épuisé toutes ses ressources, et je n'ai plus de courage.

Franz poussa un soupir à fendre l'âme ; mais, avant que Gertraud eût essayé seulement de combattre ce grand désespoir, Franz rejeta en arrière sa belle chevelure blonde, et redressa son front où jouait un sourire.

— Bah ! dit-il, ai-je bien le cœur de me plaindre ! elle m'aime, que me faut-il de plus ?

Il passa le bras de Gertraud sous le sien.

— Mais je suis un grand égoïste, petite sœur ! reprit-il ; je vous parle de moi, toujours de moi. Dites-moi bien vite ce qui vous est arrivé depuis que je ne vous ai vue, dites-moi si le pauvre Jean Regnault...

Franz s'interrompit, parce qu'il sentit le bras de Gertraud tressaillir contre son flanc.

Il leva les yeux sur elle et l'interrogea d'un regard inquiet.

La figure de la jeune fille était pâle comme à l'instant où la roche précipitée l'avait mise à deux doigts de la mort ; ses lèvres blêmes frémissaient. Était ce la question de Franz qui avait fait naître cette détresse subite et profonde ?

Ils étaient à une cinquantaine de pas de la cabane qui disparaissait à leurs yeux maintenant, cachée par les accidents du sol inégal et tourmenté.

La place où se dressait naguère la *Tête-du-Nègre* restait au contraire visible pour eux. Ils l'apercevaient de profil, et pouvaient voir l'étroit rebord de la plate-forme qui s'avançait comme une corniche au-dessus du vide.

C'était vers ce point que se fixaient les yeux de Gertraud, effrayés et comme fascinés.

Franz, qui s'était arrêté court, se retourna vivement pour suivre la direction de cet étrange regard.

— Est-ce qu'il nous tombe un autre rocher sur le corps ? dit-il.

Gertraud ne répondit point.

Le regard de Franz, après avoir parcouru rapidement la plate-forme qui était vide, revint vers Gertraud ; la jeune fille tremblait à son bras, ses traits exprimaient de l'angoisse et de l'horreur.

Franz ne devinait point la cause de ce trouble subit et inexplicable.

— Qu'avez-vous, petite sœur ? murmura-t-il.

Gertraud resta muette ; son regard se détournait maintenant de la plate-forme avec une sorte d'épouvante.

Son bras était glacé sous le bras de Franz. Malgré le vent de cette matinée d'hiver, des gouttes de sueur perlaient sous ses beaux cheveux. Ses jambes fléchissaient.

Elle avait cet aspect immobile et morne que la fable prête aux malheureux frappés par l'aspect redoutable de la face de Méduse.

Tandis que Franz parlait naguère de ses craintes et de ses espoirs, Gertraud, qui l'écoutait avec l'intérêt tendre d'une sœur, avait le visage tourné vers le piédestal vide de la *Tête-du-Nègre*.

Ses yeux se fixaient au hasard sur la plate-forme, et mesuraient à son insu l'énorme vide laissé par la roche tombée.

Elle avait vu surgir tout à coup sur le rebord même de la pierre un front livide que couronnait une chevelure hérissée, puis len-

tement, le reste d'un visage plus pâle que celui d'un mort.

Franz prononçait en ce moment le nom de Jean Regnault.

Cette tête de fantôme, qui se penchait au-dessus du vide, et dont le corps disparaissait derrière les roches, jetait du côté de la cabane un regard épouvanté.

Il y avait sur ses traits une agonie terrible, et une épouvante que nulle parole ne saurait peindre.

L'apparition ne dura pas plus d'une seconde; le pâle visage se cacha derrière le bord de la plate-forme et lorsque Franz se retourna, on ne voyait déjà plus rien.

Mais Gertrand avait eu le temps de reconnaître Jean Regnault. . . . .

. . . .

XV

GAIETÉ DE JOHANN

Quand, le matin, Franz était sorti du château de Geldberg, il se croyait seul; mais il avait un invisible compagnon qui déjà plus d'une fois avait épié sa promenade solitaire.

Johann, le cabaretier de la *Girafe*, l'avait suivi de loin, depuis le haut de la montagne, et ne s'était arrêté qu'en le voyant au seuil de la maison de Gottlieb.

Il avait alors remonté la rampe de toute la vitesse de ses jambes et regagné le château.

Mâlou et Pitois étaient en vacances sans doute avec leurs épouses, car Johann, qui avait besoin d'aide, ne trouva ni l'un ni l'autre.

Quand les vétérans manquent, on se rabat sur les conscrits.

Quelques minutes après, on aurait pu voir Johann redescendre de la montagne, accompagné de Regnault.

Chacun d'eux portait sur l'épaule un fort levier de fer.

En arrivant aux environs de la perrière dont Franz avait fait le tour, ils ralentirent leur course et commencèrent à prendre des précautions. Johann prit les devants, et au lieu de suivre le sentier à pic qui conduisait à la cabane de Gottlieb, il se glissa de roche en roche jusqu'à la *Tête-du-Nègre*.

— J'avais marqué cet endroit-là, grommela-t-il en appuyant son épaule contre l'énorme pierre qui se prit à osciller, comme elle faisait toujours au moindre effort; avance ici, Jean, mon fils, tu vas gagner ton argent à bon marché!

Jean Regnault ne se fit pas attendre; il allait comme un automate sur les traces du marchand de vin.

Il était maigre et défait; ses traits étaient à peine reconnaissables; il y avait en lui un aspect de misère qui faisait compassion.

Ses yeux ternes avaient tout à coup des éclairs hagards; sa physionomie changée peignait le sommeil de l'intelligence.

Rien qu'à le voir, on devinait l'état de son âme. C'était un pauvre être que la souffrance avait anéanti, un enfant trop faible contre le malheur, et qui tâchait de s'engourdir pour échapper aux élancements de son agonie.

Ceux qui connaissaient sa famille auraient pu penser que la main de Dieu l'avait frappé comme son jeune frère et qu'il était devenu idiot.

Il avait sa raison pourtant; et la preuve, c'est que durant les cinq ou six premiers jours de son arrivée à Geldberg, il avait passé son temps dans les bois, vivant Dieu sait comme, et fuyant d'instinct l'exécution du sanglant contrat qui le liait au marchand de vin Johann.

En Allemagne, comme à Paris, il se disait : « Je mourrai, mais je ne tuerai pas... »

Et pourtant cette pensée de tuer était en lui à toutes les heures du jour et de la nuit.

Il y avait pour lui, en ce monde, un être abhorré; l'idée de cet homme le mettait en fureur, et lui arrachait le reste de sa raison.

Cet homme était son mauvais génie, cet

homme lui avait enlevé l'amour de Gertraud, son unique espoir de bonheur : ne l'avait-il pas vu, charmant et joyeux, coller sa bouche entr'ouverte sur la main de la jeune fille!

Et quelques heures après, dans la maison de jeu, alors que le hasard avait amassé devant lui la somme qui devait sauver son aïeule, il l'avait retrouvé, ce beau jeune homme à la figure de femme!

Et au moment où il reconnaissait ces traits doux et souriants, la chance tournait, les louis d'or et les billets de banque disparaissaient comme par magie.

La mère Regnault, qui allait être sauvée, retombait au plus profond du malheur.

Et, le lendemain, Jean vendait sa conscience.

C'était lui, c'était l'adolescent maudit qui le poussait vers le crime, après lui avoir arraché ses beaux espoirs!

Jean ne voulait pas remplir sa promesse, gagner son argent, comme disait Johann; sa main frémissait d'horreur à l'idée de toucher le poignard.

Mais c'était seulement lorsqu'il s'agissait de la victime inconnue poursuivie par le maître de la *Girafe*. Quand la pensée de Jean se tournait vers son rival, quand son rêve éveillé lui représentait la scène du lundi-gras dans la chambre de Hans Dorn (la main de Gertraud effleurée, le bruit d'un baiser, le sourire vainqueur de l'étranger), ses doigts frémissaient encore, mais c'était d'aise, et le poignard détesté, il eût voulu cette fois le tenir!

Oh! point de grâce, sa haine était mortelle; il avait tant souffert.

Pendant cinq ou six jours, il supporta le froid et la faim, perdu dans les grands bois qui entouraient le château de Geldberg. Le soir, il frappait à la porte de quelque cabane, demandant un morceau de pain et l'hospitalité.

Des esprits plus robustes que le sien n'eussent point résisté peut-être à l'effet accablant de cette longue solitude, toute pleine de visions sombres et de cruelles pensées.

Sa nature morale fléchit. Au bout de six jours, il n'avait plus ni volonté ni force. Johann le rencontra et l'emmena prisonnier sans résistance.

Ce matin, il venait là sur les pas de Johann, parce qu'on le lui avait commandé; le seul effort dont il fût capable, c'était de mettre un voile sur sa pensée, afin de se cacher à lui-même le fond de sa conscience.

Et pourtant, parmi ces ténèbres où s'endormait sa pauvre âme réduite à l'inertie, il y avait une résolution vague, mais obstinée : Jean ne voulait point tuer.

Johann le plaça derrière la *Tête-du-Nègre*, et mit son levier sous la roche.

— Fais comme moi, dit-il.

Jean n'hésita pas; il ne demanda point le but de ce travail étrange; la nuit qui emplissait son cerveau ne lui laissait point la faculté de raisonner, et il n'avait nul désir de savoir.

Les leviers, agissant d'accord, poussaient imperceptiblement la roche vers le bord de la plate-forme.

Johann riait dans sa barbe.

Au bout de quelques minutes, il cessa de travailler pour essuyer son front en sueur.

— Ça va, murmura-t-il, ça va; il y aurait de quoi en écraser trente comme lui!...

Jean laissa tomber son levier et regarda le marchand de vin en face.

Il avait compris par hasard.

— Il y a donc un homme là-dessous? demanda-t-il d'une voix sourde et paresseuse.

— Prends ton levier, mon petit, répliqua Johann, au lieu de répondre; nous n'en avons pas pour deux minutes, désormais!...

Jean ne bougea pas.

— Je ne veux plus, dit-il.

— Comment! s'écria Johann en colère; tu recules?

— Je ne veux plus, répéta Jean avec ce calme imperturbable des cœurs découragés; je crois qu'il y a un homme là-dessous; il faut que je voie.

Du côté où se trouvait Jean Regnault, la *Tête-du-Nègre* dépassait de beaucoup le bord de la plate-forme; c'était à dessein que Johann lui avait choisi ce poste.

Pour pouvoir jeter les yeux en bas, il fallait que Jean changeât de place avec le cabaretier.

Il l'essaya; Johann le repoussa sans effort.

— Écoutez, dit le joueur d'orgue que cet incident ne pouvait émouvoir, si vous ne me laissez pas faire ce que je veux, je vais crier.

— Et moi, je vais te tuer, répliqua Johann en brandissant sa lourde barre de fer.

— Tant mieux! dit Jean avec fatigue.

Les bras du cabaretier tombèrent; il se rangea.

— Regarde donc, mulet, dit-il; je ne peux pas faire la besogne tout seul, et si tu es cause que l'affaire manque, il sera toujours temps de t'arranger.

Jean mit sa tête en dehors de la roche, et son regard descendit jusqu'au seuil de la maison de Gottlieb.

Il ne vit ni Gertraud ni Hans Dorn, qui étaient cachés derrière le montant de la porte.

Il vit Franz.

Sa joue pâle devint rouge comme du feu.

Il se rejeta en arrière, et resta les bras pendants devant Johann.

Sa physionomie n'exprimait rien, sinon une stupéfaction morne. Mais un combat terrible se livrait au fond de son cœur.

Deux ou trois fois sa joue amaigrie devint pâle, puis pourpre.

Sa bouche s'ouvrait comme s'il eût voulu parler; mais sa gorge se refusait à laisser sortir un son.

Johann l'avait poussé de côté pour qu'on ne pût pas le voir d'en bas; il n'avait point opposé de résistance.

— Eh bien! dit le cabaretier impatient de reprendre sa besogne, as-tu vu?...

Jean fit un signe de tête imperceptible.

— Y sommes-nous? demanda encore Johann.

Les sourcils de Jean se froncèrent; un éclair de fureur brilla dans son œil; puis deux larmes roulèrent lentement sur sa joue.

Johann ne savait plus que croire, et pensait que le pauvre diable devenait fou.

Jean serra son front à deux mains.

— C'est lui, murmura-t-il, je l'ai reconnu!...

— Qui ça? demanda le marchand de vin.

Au lieu de répondre, Jean leva vers le ciel ses yeux humides et prononça le nom de Gertraud.

Johann resta un instant la bouche ouverte et plongé dans un étonnement joyeux.

Puis il éclata de rire au risque d'éventer son embuscade.

Il se souvenait de sa conversation avec Jean, sur la place de la Rotonde, à la suite de l'orgie du cabaret des *Fils Aymon*.

Cette folle idée, qui était venue à l'ivresse du pauvre joueur d'orgue, était-elle donc la réalité?

— Comment! reprit-il, abondant avec intention dans le sens du joueur d'orgue, tu ne savais pas encore ça, mon petit? mais je te l'avais dit là-bas, sur le Carreau!...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait Jean, si loin de Paris! est-ce possible?

— Tu n'as qu'à voir, mon fils; ce qui est sûr, c'est que la petite Gertraud en tient pour lui de la bonne manière, et qu'il la fait aller, la pauvre mignonne, il faut voir!

— Il la trompe? balbutia Jean.

— Un peu, mon fils.

Jean saisit le levier qui était à terre et redressa brusquement sa taille courbée; il avait à cette heure la force d'un athlète.

Un cri sourd sortit de sa poitrine, et il enfonça le levier sous le roc.

Johann ne le laissa pas en arrière.

La *Tête-du-Nègre*, qui ne tenait plus à rien, perdit son équilibre et tomba.

Au moment où elle quittait sa base, Johann saisit le joueur d'orgue à bras le corps et le coucha par terre.

On entendit un cri du côté de la vallée, puis un profond silence se fit. Jean voulut regarder, mais les bras robustes du marchand de vin l'enchaînaient au sol.

— Ce n'est pas pour te faire du mal, mon petit, disait ce dernier, tu as travaillé comme il faut; mais si nous l'avons manqué, il va lever la tête en l'air, et il ne ferait pas bon pour nous d'être aperçus en ce lieu.

Après quelques efforts impuissants, Jean demeura immobile; sa conscience parlait; il était écrasé sous les remords.

Johann ne le lâcha qu'au bout de plusieurs minutes; pendant tout ce temps, le marchand de vin avait tenu l'oreille au guet; aucun son n'était parvenu jusqu'à lui du bas de la montagne; il acquérait tout doucement la certitude que *la chose était faite*.

— Si le cœur t'en dit, mon fils, murmura-t-il enfin, avance un petit peu et regarde; mais pas d'imprudence; ne montre que le bout de ton nez!...

Pour toute réponse, Jean se mit à ramper sur la plate-forme et pencha sa tête au-dessus de la saillie.

Ses yeux avides tombèrent sur le seuil de la maison de Gottlieb; il n'y avait plus personne.

Jean se sentit un poids de glace sur le cœur. Cet enfant, qui souriait là, naguère si heureux et si beau, n'était plus maintenant qu'un cadavre broyé par le passage du roc, qui n'avait pas même laissé de traces.

Jean s'accrochait des deux mains à la saillie de la plate-forme; un vertige le poussait en avant.

Il avait oublié sa grande haine; cette fièvre qui le tenait naguère avait disparu pour le laisser abattu et brisé.

— Eh bien? demanda Johann.

— Je ne vois rien, répondit le joueur d'orgue.

— Pas un petit peu de rouge devant la maison?

Jean frissonna et se recoucha par terre. Johann avança la tête à son tour.

— Comme ça vous a nettoyé l'endroit, grommela-t-il. La *Tête-du-Nègre* aura emporté le petit bonhomme jusque dans les taillis. Eh bien! Jean, mon fils, en voilà un qui n'embrassera plus jamais la petite Gertraud.

Jean se souleva sur le coude, tandis que le marchand de vin revenait en arrière.

— On ne voit rien, balbutia-t-il, pas une goutte de sang; n'y a-t-il pas espoir qu'il a pu se sauver?

Johann éclata de rire

— Farceur de petit Jean! s'écria-t-il, est-il gai avec ses espoirs. Allons, allons, fiston, cette besogne-là m'a donné un appétit du diable; viens-tu déjeuner?

— Je n'ai pas faim, murmura Jean.

Johann se leva sur ses genoux, puis sur ses pieds, et se glissa entre deux roches pour regagner le sentier à pic qui conduisait à la perrière.

— Je vais m'en aller tout doucement pour te donner le temps de me rejoindre, dit-il. N'oublie pas ton levier; moi, j'emporte le mien.

Il fit un signe de tête à Jean qui restait couché sur la terre, et disparut dans l'étroit passage.

Il y avait des années que son revêche visage n'avait exprimé tant de bonne humeur. Avec mille écus de rente, on tient une place dans le monde, et Johann venait de se compléter mille écus de rente.

Pendant qu'il remontait vers le château, Jean restait plongé dans une sorte d'engourdissement. Ses yeux grands ouverts et mornes regardaient fixement le vide; il ne bougeait pas.

Il ne sentait pas le froid du sol qui roidissait ses membres; n'eût été le souffle pénible qui soulevait à intervalles inégaux sa poitrine oppressée, on l'aurait pu prendre pour un homme mort.

Le temps passait : au bout d'un quart d'heure, un bruit léger se fit dans le défilé par où Johann avait rejoint le sentier de la perrière.

Jean n'entendait pas.

Mais tout à coup il se souleva, galvanisé par une terreur soudaine : un doigt venait de toucher son épaule. Il poussa un cri sourd, pensant que l'homme assassiné sortait de terre.

Il glissa un regard épouvanté entre ses paupières demi-closes.

Puis son corps se rejeta en arrière, tandis que ses mains jointes s'appuyaient contre sa poitrine qui haletait.

— Gertraud! murmura-t-il comme en un rêve, oh! Dieu me punit; je suis fou.

Gertraud était là près de lui, si pâle et si changée qu'il croyait être le jouet d'une vision.

XVI

JEAN ET GERTRAUD

Gertraud était debout auprès de Jean; ses mains se joignaient tombantes; toute cette gaieté insouciense et vive, qui souriait naguère sur son charmant visage, avait disparu : une pâleur mate et uniforme remplaçait le joyeux vermillon de sa joue.

A ceux qui l'avaient vue dans la maison de son père, si alerte et si heureuse, il eût fallu plus d'un coup d'œil pour la reconnaître.

En ce moment, il semblait que des mois entiers, peut-être des années, avaient passé sur cette figure d'enfant; elle était belle autant que jadis, mais sa beauté s'était transformée.

Au lieu de ce limpide et radieux regard, reflet charmant de bonheur et de jeunesse, sa prunelle avait comme un voile; ses yeux ne riaient plus : ils se baissaient, tristes et sévères.

Et tout le reste de sa personne avait changé comme ses traits. Au lieu de son pas leste et bondissant, c'était maintenant une démarche lente; sa taille souple s'affaissait; son front s'inclinait sous un fardeau de douleur.

La souffrance est un fier niveau ! Ces pauvres filles que nous voyons trotter sur le pavé de Paris, ces petites ouvrières qui ont eu le malheur de défrayer, sous le nom de *grisettes*, tant de romans pitoyables et tant de niais vaudevilles, peuvent devenir, à l'heure de l'angoisse, belles et tragiques comme des reines.

Il ne faut pas se les représenter toujours essuyant leurs yeux rouges avec un coin de leur tablier de coton écossais. Tout martyre



Jean mit sa tête en dehors de la roche et son regard descendit jusqu'au seuil de la maison. (Page 262, col. 1.)

est noble. Quand son cœur se brise, la grisette devient femme, et M. Paul de Kock n'a pas le droit de lui pincer le menton.

Jean resta longtemps devant Gertraud, silencieux et la tête baissée. La jeune fille le regardait avec une mélancolie sévère, sous laquelle perçait encore sa tendresse sans bornes.

— Jean, dit-elle enfin d'une voix basse et lente, vous m'aviez promis de ne jamais être criminel.

Le joueur d'orgue cacha son front entre ses deux mains.

— Ce n'est donc pas un rêve? murmura-t-il. Mon Dieu! mon Dieu!

— Tous ceux que vous aimiez autrefois sont ici, reprit Gertraud. Cache-t-on la nouvelle d'un malheur? Votre mère et votre aïeule ont fait la route d'Allemagne afin de vous retrouver.

— Savaient-elles donc? murmura Jean à qui les mains retombèrent le long de son flanc.

— Elles savent tout.

La physionomie abattue du joueur d'orgue exprima une nuance d'étonnement.

— Qui a pu le leur dire? balbutia-t-il.

— Moi, répondit Gertraud.

Jean releva sur elle ses yeux timides et indécis.

— Et vous? dit-il encore.

— Moi, je vous aimais bien, Jean, répliqua Gertraud dont la voix tremblait; je n'ignorais jamais rien de ce qui vous regardait. Quand vous me quittâtes après cette conversation que je n'oublierai point et qui me laissa la mort dans l'âme, je vous suivis; ne pouvant courir après vous dans les rues de Paris, je pris un aide qui s'attacha à vos pas, et qui vous épia depuis le Temple jusqu'à la cour des Messageries. Cet aide était votre pauvre frère Joseph; il revint me dire votre entretien avec Johann sous les piliers de la Rotonde; il avait tout entendu.

—Tout? murmura machinalement le joueur d'orgue.

— Tout! répéta Gertraud. Vous alliez en Allemagne pour gagner une somme d'argent dont le prix devait être un meurtre.

Un sanglot souleva la poitrine de Gertraud, mais ses yeux restèrent secs.

Jean se tordait les mains.

— Mon Dieu! mon Dieu! répétait-il sans avoir la conscience de ce qu'il disait, si vous saviez!

—Ce meurtre, poursuivait Gertraud d'une voix qui s'étouffait de plus en plus, je ne voulais pas y croire. Je priais Dieu pour vous et pour moi, Jean. Mais Dieu n'a pas écouté mes prières. J'ai vu ce qu'une longue vie n'effacera point de ma mémoire.

— Oh! oh! fit le joueur d'orgue en un gémissement, ayez pitié de moi, Gertraud! Si vous saviez! si vous saviez!

Un sourire amer plissa la lèvre pâle de la jeune fille.

— Je sais, répliqua-t-elle, je ne sais que trop!

Elle s'interrompit; la voix lui manquait.

Jean avait sous la paupière des larmes de sang qui ne voulaient point jaillir.

— Oh! c'est toujours ainsi, poursuivit Gertraud, dont l'œil sec jeta vers le ciel un regard de reproche; il y avait un enfant qui s'était intéressé à notre misère et à notre amour, Jean; un seul être dans tout ce grand Paris! Il était bon, franc, généreux. Il était le fils d'une noble famille, et il avait pour ennemis des hommes puissants qui voulaient le tuer après lui avoir volé son héritage.

— Oh! oh! fit Jean qui tourmentait de sa main son front en feu.

— Ils sont riches, reprit Gertraud, ils ont de quoi payer des assassins!

Jean fit un geste de supplication.

— Gertraud! Gertraud, dit-il avec un accent de douleur déchirante, j'avais promis pour sauver ma mère! ma pauvre grand-mère qu'on emmenait en prison! Oh! si vous l'aviez vue pleurer et se débattre! ses cris me perçaient le cœur, et je devins fou. Je promis; mais, sur mon salut! Gertraud, et sur le nom saint de Dieu, je vous jure que je ne voulais point tenir ma promesse.

Gertraud secoua la tête d'un air incrédule.

— Croyez-moi! croyez-moi, par pitié! reprit Jean, les mains jointes; vous qui savez le fond de mon cœur, pensez-vous que je fusse capable d'un crime?

— J'ai vu... dit Gertraud.

Jean pressa des deux mains ses tempes amollies et tremblantes.

— C'est vrai! dit-il tout bas, tandis que

ses yeux s'égaraient; je suis un meurtrier, et je n'espère plus, mais il faut que vous m'écoutiez, Gertraud. Vous auriez pu me sauver d'une seule parole, et si vous m'aviez dit, alors que je vous quittai, la moitié seulement de tout ce que je viens d'entendre, le pauvre jeune homme vivrait encore, et je ne serais pas un criminel.

Il s'interrompit pour respirer; la jeune fille attendait.

— J'étais bien pauvre, reprit Jean; j'étais bien malheureux déjà, et quand on n'a sur la terre qu'un seul bien, Gertraud, on a bien peur de le perdre!

« J'étais jaloux! Oh! je ne le suis plus, et, au prix de mon sang, je voudrais lui rendre la vie.

« J'étais jaloux! je me sentais si éloigné de vous, et si indigne!

« Un soir, ce soir où je vous empruntai des habits, vous me laissâtes dans la pièce d'entrée en me donnant l'ordre de ne pas regarder derrière moi.

« Je vous aurais obéi, Gertraud, comme toujours, mais j'entendis dans la chambre de votre père le bruit d'un baiser.

« Je me retournai malgré moi; je vis la figure de ce jeune homme penchée sur votre main.

— Sur ma main? répéta Gertraud étonnée.

— La veille, je l'avais vu déjà causer avec vous dans la cour.

— Mais il y avait une autre femme que moi dans la chambre de mon père, interrompit Gertraud.

Jean s'appuya contre une roche, parce que ses jambes défaillaient, mais il y avait un sourire autour de sa lèvre.

— Ce sera une consolation pour ma dernière heure, murmura-t-il, et ce sera un châtiment cruel de mon crime, Gertraud! ma Gertraud! vous n'aviez pas cessé de m'aimer!

— Et Dieu sait que je n'aurais jamais aimé que vous, répliqua la jeune fille dont la joue prit une teinte rosée.

Jean avait fini son explication; il ne parla même pas de la scène de la maison de jeu, et de cette colère délirante qui l'avait saisi en reconnaissant, dans l'homme qui lui enlevait son or, l'amant prétendu de Gertraud.

Cette colère avait passé; c'était la jalousie seule qui avait entraîné son bras.

— On m'a conduit ici, ajouta-t-il seulement avec une sorte de calme qui étonna Gertraud, et l'on m'a mis en main cette barre de fer. Je vous l'ai dit, j'aurais mieux aimé mourir que de tuer; mais c'était lui, je l'ai reconnu! il y avait si longtemps que je souffrais! Je ne sais ce qui s'est passé en moi, et je me fais horreur quand j'y songe.

Il s'arrêta encore; son front se releva; il regarda en face la jeune fille, qui se sentit trembler.

— Vous êtes bonne, Gertraud, reprit-il; quand je serai mort, je suis sûr que vous me pardonnerez. Je vous laisse mes deux mères à consoler. La pauvre aïeule est bien vieille; ne lui dites pas pourquoi je suis mort!

Gertraud ouvrit la bouche; sa voix s'étouffa dans son gosier.

Elle ne put que saisir la main de Jean.

Celui-ci l'attira sur son sein et la baisa au front comme une sœur.

Puis il se dégagea de son étreinte, et fit le signe de la croix.

— Adieu! dit-il en marchant d'un pas ferme vers le bord de la plate-forme.

Ce fut pour la jeune fille un moment d'an-

goisse que nulle parole ne saurait peindre.

Elle n'avait qu'un mot à dire pour arrêter Jean, et sa gorge étranglée refusait passage à toute parole.

Elle ne pouvait pas même s'élancer pour le retenir.

Elle était comme pétrifiée.

Durant une seconde, elle souffrit mille fois la mort; elle s'efforçait avec désespoir, et ses facultés paralysées la clouaient, muette et immobile, à sa place.

Jean allait se précipiter; elle voyait la résolution farouche peinte sur son visage : un instant encore, et il allait être trop tard.

Son cœur se brisait, car elle pensait qu'elle seule était cause de cette mort; elle lui avait laissé croire que Franz avait succombé.

Et Jean se tuait parce qu'il ne pouvait supporter l'idée de son crime imaginaire.

C'était une torture inouïe.

Jean fit le dernier pas; il s'arrêta au bord de la plate-forme, et mesura d'un œil froid la profondeur du précipice.

Son corps se pencha en avant; au moment où il allait s'élancer, un cri d'agonie s'échappa enfin de la poitrine de Gertraud.

Jean s'arrêta en équilibre.

A ce moment même, une voix jeune et gaillarde monta du fond de la vallée.

Elle chantait gaiement la chanson favorite de la jolie brodeuse.

Jean écouta; cet air était le plus aimé de ceux que jouait son orgue.

Comme il écoutait, Gertraud le vit tout à coup frémir de la tête aux pieds et se rejeter en arrière.

Il venait de voir Franz sortir de la maison de Gottlieb et poursuivre son chemin, le fusil sur l'épaule, en chantant comme un bienheureux.

Jean restait là, bouche béante et les yeux sortis de la tête; il n'en voulait point croire le témoignage de ses sens.

Gertraud s'était traînée jusqu'à lui; elle était agenouillée à ses pieds.

— Je ne pouvais pas. Oh! je ne pouvais pas, balbutia-t-elle.

Puis elle s'arrêtait pour remercier Dieu avec passion.

Le regard de Jean l'interrogeait toujours.

— Je ne pouvais pas, reprit-elle, une main de fer étreignait ma gorge... Oh! Jean, sait-on comme on aime! Écoutez! la pierre a passé tout auprès de lui. Si elle l'avait tué, je ne serais pas là pour vous le dire, car j'étais derrière lui avec mon père.

Jean, dont la joue s'était colorée légèrement, redevint plus pâle à la pensée de ce danger horrible qu'il n'avait point soupçonné.

Il tomba sur ses deux genoux, auprès de Gertraud agenouillée. Leurs bras s'entrelacèrent, leurs prières muettes montèrent unies vers le ciel.

La voix rauque de Johann se fit entendre au loin, du côté du château.

— Jean! petit Jean! criait-elle.

La lèvre du joueur d'orgue effleura le front de Gertraud, puis il se releva.

— Est-ce que vous allez encore avec cet homme? demanda la jeune fille effrayée.

— Oui, répondit Jean.

Sa taille s'était redressée, et une intrépide volonté brillait dans son œil.

— Jean! petit Jean! criait de loin le cabaretier Johann.

— J'ai ma tâche désormais, poursuivit le joueur d'orgue, en aidant la jeune fille à se relever. Adieu, Gertraud! Je réparerai ma faute, ou vous ne me reverrez plus.

Il disparut entre les roches, après lui avoir jeté de loin un dernier baiser.

Jean était parti déjà depuis plusieurs minutes que Gertraud restait encore sur la plate-forme, immobile et pensive.

Depuis une demi-heure à peine, tant de choses s'étaient passées! Tous ces événements, étroitement enchaînés, se mêlaient dans son cerveau trop plein. Malgré ce qu'il y avait d'heureux dans le dénouement de son entrevue avec Jean Regnault, son cœur se serrait.

Elle était là, tout près du bord de la plate-forme où elle avait vu le pauvre joueur d'orgue se pencher en équilibre entre la vie et la mort. Elle était à la place même où se dressait naguère la Tête-du-Nègre, cette arme gigantesque à l'aide de laquelle Jean, frappé de folie, avait voulu commettre un assassinat.

Elle avait à se réjouir, puisque Franz et Jean vivaient; mais elle avait à se désoler, puisque Jean était coupable.

Elle s'appuyait à l'une des grandes pierres qui faisaient autrefois comme une ceinture à la Tête-du-Nègre. Une larme perlait encore sous sa paupière demi-close, et son front rêveur s'inclinait sur sa main.

Au milieu de sa méditation triste, une douce pensée vint et mit un sourire à sa lèvre.

— Pauvres femmes, murmura-t-elle; depuis hier, elles cherchent en vain; je vais les rendre bien heureuses!

Elle songeait à Victoire et à la mère Regnault, qui, arrêtées en route par des recherches inutiles, n'étaient arrivées dans le pays que la veille.

La vieille femme s'était rendue tout de suite au château de Geldberg; elle avait demandé son petit-fils Jean, mais personne n'avait voulu lui répondre.

Tout ce qu'elle avait récolté, c'était les railleries lâches d'une valetaille toujours prête à insulter le faible.

Gertraud l'avait vue dans la soirée de la veille et lui avait rendu un peu de courage.

Ce qui mettait maintenant un sourire sur le visage abattu de la jolie fille, c'était l'idée de consoler la mère de Jean et d'aller lui porter l'espérance.

Madame Regnault habitait une des cabanes du village; Gertraud au, lieu de redescendre vers la maison du paysan Gottlieb, qui était la demeure de son père et la sienne, remonta le sentier à pic et prit le chemin du village.

Au moment où elle longeait les bords de la perrière, entourée de broussailles, elle entendit sur sa droite une voix monotone et cassée qui chantait un air familier à ses oreilles.

C'était ce chant bizarre inventé par Geignolet, l'idiot, et auquel il adaptait les paroles improvisées de sa chanson.

Gertraud s'arrêta et s'approcha de la haie, dont elle écarta les branches épineuses.

L'idiot disait:

Le père Hans avait mis la petite boîte
Dans l'armoire, tout en haut, tout en haut...

Puis, il s'interrompit pour rire avec fatigue comme un homme ivre.

Gertraud intriguée et ne saisissant qu'imparfaitement le sens brisé de la chanson, parvint, après bien des efforts, à glisser son regard au travers de la haie.

Elle vit l'idiot assis par terre, de l'autre côté, auprès d'un tas de gros sous qu'il caressait d'une main amoureuse.

Son autre main tenait une bouteille dont le goulot disparaissait fréquemment dans sa large bouche.

Sa figure blême avait pris des teintes pourpres; il était ivre.

Quand il cessait de boire, il revenait à ses gros sous et il chantait en balançant sa tête difforme:

La petite Gertraud m'en a donné,
J'en ai volé à la Galifarde;
Mais j'en ai eu bien davantage
Avec le vieux monsieur
Qui porte un faux toupet.
La bonne aventure, ô gué.

Il se coucha à terre à plat ventre et mit sa tête sur les sous.

Puis il se retourna pour boire encore.

Sa bouteille était vide ; il la lança dans la perrière avec indignation.

— J'ai soif! grommela-t-il en rampant à quatre pattes, comme une bête fauve.

Il mit dans la poche de sa veste neuve une poignée de sous, et fit un trou en terre pour enfouir le surplus de son trésor.

Tandis qu'il travaillait, des paroles confuses tombaient de sa bouche, parmi lesquelles Gertraud distinguait souvent le nom de son père.

Quand il eut achevé sa besogne, il franchit la haie d'un seul bond, et Gertraud le vit courir vers le village, chancelant, tombant, se relevant et criant à tue-tête :

— Tant que j'en voudrai, j'aurai de l'eau-de-vie... Hue! bourrique!...

SEPTIÈME PARTIE

LE BARON DE RODACH

I

LA CHAMBRE DE ZACHŒUS

Dans cette même matinée, la majorité des associés s'était réunie dans une des chambres composant autrefois l'appartement de Zachœus Nesmer, l'intendant de Bluthaupt.

Cette chambre était située tout à fait à l'opposé de celle de Franz; elle en formait pour ainsi dire le pendant symétrique, séparée qu'elle en était par toute la longueur du château. Ses fenêtres donnaient, l'une sur la cour d'entrée, l'autre sur la grande avenue de mélèzes qui descendait jusqu'à la traverse de Heidelberg.

Jadis, dans le bon temps de l'association, quand Mosès Geld, le prêteur de la Judengasse, et ses compagnons arrivaient, le soir, au schloss pour rendre visite à leur camarade Zachœus, la première lueur qui frappait leurs regards, en entrant dans l'avenue, partait de la fenêtre de cette chambre amie. L'intendant y faisait sa retraite favorite, et c'était là qu'avait eu lieu ce bon souper, si cordial et si joyeux, de la nuit de la Toussaint, en l'année 1824.

On avait bu entre ces vieilles murailles, on avait mangé de tout cœur, tandis que la comtesse Margarethe et le vieux Gunther agonisaient à l'autre bout du château.

C'était dans cette chambre que le doux Fabricius Van Praët faisait sa demeure, depuis le commencement de la fête. On l'avait choisie, d'un commun accord, pour lieu de réunion, parce que, en l'absence de Mosès Geld, l'excellent Fabricius était maintenant le doyen d'âge des associés.

Un bon feu brûlait dans la vaste cheminée. A l'un des coins du foyer, madame de Laurens, enveloppée d'une chaude douillette, mettait ses petits pieds sur la galerie de cuivre ciselé.

A l'autre coin, le bon Fabricius fourrait ses mains potelées dans les manches de sa robe de chambre, et digérait paisiblement son repas du matin.

En face du foyer s'asseyaient le docteur Mira et le seigneur Yanos Georgyi.

José Mira était grave et austère comme de coutume; mais il le cédait de beaucoup en ce moment à son voisin le Magyare.

Le visage de celui-ci peignait une sorte d'apathie sombre; sa joue, que le sang venait empourprer si souvent naguère, était pâle; ses gros sourcils se fronçaient au-dessus de ses yeux éteints; il semblait souffrir.

Le jeune M. Abel de Geldberg et le chevalier de Reinhold manquaient à la réunion tous les deux; on attendait le chevalier, et le jeune monsieur n'avait point été convoqué.

C'était assez l'habitude. Depuis l'arrivée au château, la présence de Van Praët et du Magyare amenait souvent des discussions dans lesquelles le fils de Mosès Geld eût été de trop.

Il était bien l'un des chefs de la maison; mais cet ostracisme ne pouvait point le blesser, parce que *Victoria-Queen* indisposée réclamait ses soins affectueux.

En attendant la venue de Reinhold, on causait de choses et d'autres, et le valet Klaus desservait le déjeuner du Hollandais.

Il y avait déjà bien longtemps que ce Klaus était dans la maison; c'était un homme de confiance, et l'on ne se gênait pas beaucoup devant lui.

Néanmoins l'entretien languissait; Mira était taciturne comme de coutume; le Magyare, dans une méditation lugubre, ne prononçait pas une parole.

Depuis le départ de France, on ne l'avait pas vu s'égayer une seule fois; à table, il buvait silencieusement, et trouvait une humeur plus sombre au fond de son verre. Entre les repas, il errait seul dans les bois, et s'enfonçait au plus profond des fourrés, si quelqu'un venait à croiser sa route, par hasard.

Chasses, bals, joutes, promenades brillantes, le laissaient toujours solitaire et morne.

La vue du château de Geldberg avait paru produire sur lui, dès l'abord, une impression sinistre. Reinhold, qui écoutait volontiers aux portes, prétendait l'avoir entendu parler seul, bien des fois, la nuit dans sa chambre.

Sa voix était alors pleine de terreurs; il prononçait le nom de Bluthaupt; il demandait pitié à Dieu.

Et il prononçait encore un autre nom, un nom de femme : c'était d'un accent plaintif et profondément désolé.

— Il s'est marié, disait Reinhold; il a été trompé, comme le sont régulièrement tous ces grands gaillards à éperons et à moustaches... Il n'y a que les hommes de taille moyenne pour fixer les femmes! et il se frappe la poitrine comme un malheureux ; et il croit que sa mésaventure est un châtiment direct de ses peccadilles d'autrefois.

Reinhold disait tout cela un peu au hasard, mais son hypothèse arrivait bien près de la réalité. A part les souvenirs lugubres qu'éveillait en lui la vue de la demeure de Bluthaupt, Yanos était blessé au cœur.

Il avait mis tous ses espoirs dans l'amour d'une femme, et les quelques heures que le baron de Rodach avait passées à Londres avaient brisé d'un seul coup son bonheur.

Outre le remords, il n'y avait en lui qu'une seule pensée : la vengeance. Il attendait le baron de Rodach.

Restaient, pour soutenir l'entretien, madame de Laurens et le bon Fabricius.

Mais Sara, ce matin, n'était pas d'humeur causeuse, elle s'enfonçait paresseusement dans son fauteuil; ses yeux demi-clos semblaient caresser une forme chère évoquée par sa rêverie; ses lèvres s'entr'ouvraient parfois pour un sourire.

Son corps était là, faisant acte de présence, et son âme était ailleurs.

Par le fait, le digne Fabricius avait, lui tout seul, les charges de la conversation. Et le fardeau n'était pas trop lourd pour un Hollandais si éloquent.

Il avait déjeuné; il était en un de ces moments propices où l'on parle d'abondance, sans s'inquiéter trop de la disposition de l'auditoire.

Du reste, si ses associés ne l'écoutaient point, il avait du moins un auditeur attentif dans la personne de Klaus, qui prêtait l'oreille sans faire semblant de rien, et ne perdait pas une seule de ses paroles.

Klaus prolongeait sa besogne à plaisir.

Il desservait la table de cet air grave et fier que nous lui avons vu dans l'antichambre de Geldberg, lorsqu'il était revêtu du fameux habit noir.

Deux minutes auraient dû lui suffire à enlever la table où Van Praët avait déjeuné seul, mais il travaillait déjà depuis un gros quart d'heure, et il n'avait pas fini.



Jean resta longtemps devant Gertraud, silencieux et la tête baissée. (Page 265, col. 1.)

Personne n'avait remarqué que Klaus fût un domestique curieux. Sa lenteur n'excitait ni inquiétude ni surprise; on n'y prenait point garde.

— C'est une chose extraordinaire, dit Van Praët en chauffant ses pantoufles, que la puissance des souvenirs! Quand je m'éveille entre ces murailles connues et que je vois entrer le matin ce bon garçon de Klaus, je suis toujours tenté de lui demander des nouvelles de Zachœus. Klaus était déjà au château dans le temps... Vous vous souvenez bien de lui, docteur?

— Oui, répondit Mira.

— Ah! les bonnes soirées que nous avons passées ici! reprit Fabricius; Nesmer n'était pas ce qu'on appelle un joyeux compagnon, mais il buvait comme une éponge, et il n'y paraissait pas. Ça fait toujours plaisir de voir un homme qui porte le vin comme il faut! Ah! ah! docteur, vous ne buviez guère, vous, mais vous faisiez boire! Je ne peux jamais penser sans rire à ce diable d'élixir de longue vie!

La maigre figure du Portugais grimaça.

— Et mon laboratoire! poursuivit Van Praët. Mes jambes se font roides, et je

n'ai pas encore eu le courage de monter les cent marches du donjon. Mais il faudra bien que j'aille revoir mon creuset et mes cornues!

— Je croyais que c'était déjà fait, murmura le Portugais.

« Les paysans disent qu'ils ont vu de la lumière tout en haut de la tour du Guet, ces dernières nuits.

— Vraiment? s'écria le Hollandais.

— On aura logé là, peut-être, quelque domestique.

— Je me suis informé; on n'y a logé personne.

Klaus tendait l'oreille et glissait vers le foyer des regards sournois.

Van Praët se frotta les mains.

— Allons, dit-il, cette histoire-là vous a une bonne odeur de maléfice! Qui sait si le diable n'a pas établi son domicile là-haut?

Le Magyare s'agita sur son fauteuil, et baissa les yeux en fronçant le sourcil davantage.

— Mais nous ne sommes pas réunis pour parler de ces sornettes, poursuivit Van Praët; je m'étonne que Reinheld ne soit pas à son poste; c'était lui qui nous avait convoqués.

— Le motif de la convocation se devine, dit le docteur; causer encore, causer toujours sur cet enfant qui glisse entre nos doigts comme une couleuvre! Si l'on avait moins causé jusqu'à ce jour, peut-être aurait-on pu agir davantage.

— Parbleu! répliqua Van Praët, le petit bonhomme ne me gêne qu'indirectement, moi; mais je trouve que vous en parlez bien à votre aise, docteur! Reinhold et notre chère Sara ont fait ce qu'ils ont pu.

Madame de Laurens releva sa tête pensive avec une certaine vivacité, en entendant prononcer son nom; Fabricius lui fit un petit signe amical.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle.

— Nous parlons de ce jeune Franz, répondit le Hollandais, et je dis, pour ma part, que je parierais volontiers un millier de florins de son côté. Nous l'appelons le *Fils du Diable;* je crois que ce nom-là lui porte bonheur et que monsieur son père s'occupe énormément de lui.

— Il a d'autres protecteurs que cela! murmura madame de Laurens.

— Ah! soupira le Hollandais, si j'étais vaillant et fort comme notre brave ami le Magyare, je ne laisserais pas ainsi l'association dans l'embarras! Par le diable! il y aurait longtemps que j'aurais cherché querelle au petit coquin, pour avoir un prétexte de l'envoyer en l'autre monde.

Cette sortie était si peu d'accord avec les mœurs habituelles du doux Fabricius, que Mira et Petite le regardèrent en même temps.

Il se prit à cligner de l'œil d'un air d'intelligence; son but évident était d'échauffer le Magyare.

Mais celui-ci semblait ne point entendre, il demeurait immobile et plongé toujours dans ses noires pensées.

Le Hollandais haussa les épaules avec dépit.

— Quelqu'un de vous, demanda tout à coup madame de Laurens, a-t-il connaissance de l'arrivée de M. le baron de Rodach dans le pays?

Klaus, qui pliait la nappe avec une lenteur calculée, eut un tressaillement.

Van Praët et Mira ouvrirent de grands yeux étonnés.

— Le baron de Rodach! prononcèrent-ils tous les trois à la fois.

— Y pensez-vous, chère belle? ajouta Fabricius : hier même, la maison a reçu de l'argent et une lettre du baron, datée de Paris.

— Qu'importe? dit Sara.

— Il me semble...

— Les tours de force ne lui coûtent rien! Avez-vous oublié cette étrange fantasmagorie qui est restée pour nous inexplicable ?

— Paris, Londres, Amsterdam! prononça d'une voix creuse le Magyare, qui regardait toujours Sara en face.

— Si je ne m'étais pas assuré par moi-même, en passant par Francfort, murmura le docteur, de la présence des trois bâtards. .

— Mais vous vous en êtes assuré, interrompit Petite, vous, Reinhold et moi. Il est moins difficile d'être à la fois à Paris et à Geldberg qu'en même temps à Londres, à Amsterdam et à Paris.

Yanos fit un signe de tête affirmatif et crédule.

— En bonne logique, dit Fabricius dont la sérénité se troublait pourtant un peu, on ne conclut jamais d'un miracle à un autre.

— Mais qui vous fait croire?... commença le docteur en s'adressant à Sara.

Madame de Laurens avait perdu cet air de rêverie heureuse qui faisait sourire ses traits naguère. Son joli visage, dépouillant pour un instant sa grâce exquise, revêtait une apparence froide et ferme; sa voix elle-même, se transformant soudain, prenait ces inflexions sèches et cette précision rapide qui faisaient d'elle, au besoin, un excellent avocat.

— Mon opinion, dit-elle en interrompant le docteur, est que M. le baron de Rodach nous a suivis à Geldberg, et qu'il n'a pas quitté les environs du château depuis notre arrivée.

— Mais quel intérêt?... voulut dire encore José Mira.

Petite hésita durant un instant.

— J'ai balancé longtemps, répliqua Petite, et cette question que vous m'adressez, docteur, je me la suis faite moi-même bien des fois. Je n'y puis pas répondre aujourd'hui plus qu'hier. Il y a entre nous et ce jeune Franz un mystérieux bouclier, contre lequel viennent se briser tous nos efforts.

— Ne peut-on mettre sur le compte du hasard?... voulut dire Van Praët.

— Si fait, interrompit Petite; le hasard joue son rôle dans tout, et ce jeune Franz a du bonheur, je le sais. Mais le hasard est pour tout le monde, et s'il avait seul présidé à la lutte, sur tant de parties jouées, nous aurions bien une partie gagnée. Écoutez! s'il ne fallait qu'une preuve de l'intervention d'un protecteur puissant dans la lutte engagée, je vous citerais l'étrange spectacle auquel nous avons tous assisté, le soir du feu d'artifice. Est-ce le hasard, pensez-vous, qui a détourné le mortier pointé par des mains exercées?... Est-ce le hasard qui a produit cette apparition inattendue des trois Hommes Rouges?

Van Praët et Mira ne trouvaient point de réponse; le Magyare écoutait de toutes ses oreilles.

Klaus cherchait autour de lui quelque chose à ranger, un moyen quelconque de prolonger son séjour dans la chambre.

— Souvenez-vous! reprit Sara; le coup d'épée donné à Verdier dans le bois de Boulogne coïncida parfaitement avec l'arrivée du baron à Paris : le duel eut lieu le matin du lundi-gras, et ce fut le lundi-gras, vers midi, que M. de Rodach se pré-

senta pour la première fois à l'hôtel de Geldberg.

— C'est vrai, dit le docteur; mais encore faudrait-il d'autres preuves : cet homme nous a servis si puissamment!

— Nous autres femmes, répliqua Petite, nous ne classons pas les preuves de la même façon que vous : celles que vous méprisez, nous les mettons souvent au premier rang; et souvent encore, nous mettons avant toute preuve ces inspirations soudaines, ces secrets pressentiments que vous vous faites un mérite de repousser avec dédain. Je n'ai rien pour vous convaincre; seulement, lorsque mes souvenirs me reportent à certaine entrevue qui eut lieu à Paris entre moi et M. le baron de Rodach, je me rappelle plusieurs circonstances qui ne me frappèrent point alors : nous parlâmes de Franz et nous parlâmes de Verdier.

— Comment cela peut-il se faire? demanda le docteur avec soupçon.

— Cela se fit, et je me souviens que cet homme avait en lui quelque chose qui me donnait instinctivement de la frayeur. Il me promit de se battre contre Franz. Eh bien! c'est cette promesse même et la manière dont elle fut faite qui fondent en grande partie ma certitude. N'y a-t-il pas d'ailleurs un fait certain? il nous a tous trompés, vous, docteur, vous, meinherr Van Praët, vous, seigneur Yanos!...

Le Magyare baissa les yeux comme si une lumière trop vive les eût choqués tout à coup; sa poitrine rendit une plainte rauque.

— Et le chevalier de Reinhold, reprit Sara, et mon frère Abel, et moi!

Sa prunelle eut un éclair de courroux.

— En sommes-nous à nous demander encore, s'écria-t-elle, si cet homme est notre ennemi?

— Il espère être notre associé, dit le docteur.

— Notre héritier plutôt, répliqua Sara vivement.

— Il nous soutient pour que la succession soit meilleure. Écoutez, il se passe d'étranges choses dans ce pays, des bruits courent parmi les tenanciers de Bluthaupt; et ces bruits, qui nous menacent de mort tous tant que nous sommes, ne sont pas sortis de terre, on les a fait naître.

— Qui les a fait naître?

— Le chevalier sait ces choses aussi bien que moi. N'était-ce pas vous, don José Mira, qui disiez tout à l'heure que les paysans prétendent avoir vu de la lumière au haut du donjon nommé la tour du Guet?

— C'était moi, répondit le docteur.

— Eh bien! vous qui êtes versé dans la connaissance de ces vieilles et absurdes traditions qui courent sur les anciens maîtres du château, vous ne pouvez ignorer la plus vieille et la plus absurde de toutes : cette lueur, c'est l'*âme de Bluthaupt!*

II

CONCILIABULE

A ce mot : « l'âme de Bluthaupt, » le valet Klaus laissa échapper encore un mouvement.

Yanos écoutait, l'oreille tendue et la bouche ouverte.

— Je me souviens, murmura Van Praët; on disait cela de mon temps.

— On le dit encore, poursuivit Petite; et je ne vous ai pas appris ce qui est plus grave peut-être : on a vu dans les bois et dans le village des gens de Paris.

— Ah! fit le docteur.

— Des gens du Temple! reprit madame de Laurens; de ces Allemands émigrés qui avaient quitté le Wurtzbourg autrefois, pour ne point servir les meurtriers du Bluthaupt!

Par un mouvement instinctif, Mira, Van Praët et le Magyare lui-même tournèrent la tête, pour voir s'il n'y avait personne à portée d'entendre.

Klaus venait de quitter la chambre.

Aucun des associés ne remarqua que la porte restait légèrement entrebâillée.

— Ces gens de Paris, poursuivit madame de Laurens, d'après le dire de Johann, sont tous dévoués corps et âme à la mémoire de leurs anciens seigneurs, et je crois, moi, que le baron, changeant de parti, s'est ligué avec ce jeune Franz pour partager nos dépouilles après la victoire.

Van Praët tira ses mains des manches de sa robe de chambre; le docteur eut recours à sa tabatière d'or.

Le Magyare était redevenu impassible en apparence.

— Mais alors, dit Mira, le jeune homme saurait son origine?

— Je le crains, répliqua Petite.

— Et nous n'avons pas pu! soupira Van Praët.

— Nous essayerons encore, répondit madame de Laurens, dont l'œil avait des rayons intrépides; si j'étais homme, nous n'essayerions qu'une fois!

Van Praët prit la main du Magyare.

— Yanos, mon brave camarade, murmura-t-il, vous entendez tout cela. Songez que vous êtes aussi menacé que nous.

Yanos releva la tête et regarda de nouveau madame de Laurens.

— Mais j'attends, moi, dit-il en contenant sa voix qui voulait éclater; je suis prêt, j'attends qu'on me dise où est cet homme!

— Bravo, Yanos! dit le Hollandais, je vous reconnais là, mon vaillant ami!

— Vous demandez où il est, reprit Sara; mais vous vous trouvez côte à côte avec lui tous les jours : l'autre soir, vous n'étiez séparé de lui, à table, que par ma jeune sœur Lia.

Les traits d'Yanos, qui tout à l'heure rayonnaient de farouche fierté, vinrent à exprimer la répugnance et le dédain.

— Vous me parlez encore de cet enfant? murmura-t-il.

— Et de quoi donc parlerais-je?

— Moi, je songeais à un autre.

Yanos croisa ses bras sur sa poitrine, et garda le silence un instant. Son visage mâle et régulier avait en ce moment un reflet inusité de pensée; il semblait dominé par d'entraînants souvenirs.

— J'ai tué, dit-il enfin, tandis qu'un sombre orgueil brillait dans son regard : je ne m'en repens pas! Mais demandez à Fabricius Van Praët, madame, et demandez à José Mira, si celui que j'ai tué n'était pas capable de se défendre! C'était un homme dans toute la force de l'âge, un homme robuste, brave comme un lion, et l'Allemagne entière connaissait son adresse à manier l'épée.

« On vous a dit peut-être, madame, que nous étions six, cette nuit-là, dans la chambre du comte Ulrich de Bluthaupt, on vous a menti! Derrière moi, il y avait cinq bras paralysés par l'épouvante. Demandez à José Mira, et demandez à Fabricius Van Praët, ils étaient là tous les deux, mais ils tremblaient! »

Ni le docteur ni le Hollandais ne jugèrent à propos de protester.

— Seul à seul, poursuivit le Magyare; un contre un! une forte épée vis-à-vis de mon sabre. C'est comme cela que j'assassine, moi, madame; mais je ne tue pas les enfants!

Van Praët et Mira échangèrent un coup d'œil sournois, qui était la condamnation de cette doctrine romantique en fait de meurtre.

Sara contemplait le Magyare en femme qui s'y connaît; il y avait autour de la tête d'Yanos comme une auréole de sauvage grandeur.

— Seigneur Georgyi, dit-elle après un court silence, ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais votre intrépidité. J'ai entendu bien souvent parler de vous, et pour mettre en doute votre bravoure, il faudrait que je ne fusse point la fille de mon père.

La figure d'Yanos s'éclaira, et le rouge lui monta au front, tant il était sensible à cette flatterie de femme.

— Vous ne voulez pas combattre plus faible que vous, reprit Petite; c'est pousser peut-être un peu loin la générosité, mais qu'à cela ne tienne! d'autres pourront se charger de Franz, le baron de Rodach est aussi notre ennemi.

Yanos se leva et repoussa son fauteuil en arrière.

— Pour celui-là, dit-il, tandis que la pâleur revenait à sa joue, ce ne sera jamais trop tôt. Pouvez-vous me dire où il se cache?

— J'espère le pouvoir, répliqua Petite.

— Un instant! s'écria Van Praët, il ne faut pas aller à l'aveugle, cet homme a contre nous d'autres armes que son épée.

— La cassette! murmura le docteur.

Le Magyare haussa les épaules; Sara fit elle-même un geste d'impatience.

— Aucun de nous n'y peut rien, madame, dit le docteur, répondant à ce geste; vous le savez, la cassette est déposée en mains sûres à Paris, elle contient de quoi nous perdre.

— De quoi vous perdre, vous? répliqua Sara.

— Chère belle, dit Van Praët doucement, nous et votre respectable père Moïse de Geldberg...

Sara baissa la tête et ses sourcils se froncèrent.

— Que m'importe tout cela! s'écria le Magyare en frappant son pied contre la terre; ce Rodach m'a insulté, il a fait de moi un misérable! Quand même cette cassette contiendrait une sentence de mort...

— Il y a bien quelque chose comme cela, brave Yanos, interrompit la voix flûtée du chevalier de Reinhold, qui se fit entendre du côté de la porte; mais ne vous désolez pas trop, votre sentence de mort et la nôtre sont désormais en bonnes mains.

Tout le monde se retourna; on vit entrer M. le chevalier de Reinhold, dont la figure plâtrée triomphait au plus haut degré.

Il portait un paquet assez volumineux sous les revers de son paletot blanc.

M. le chevalier de Reinhold était d'humeur ravissante. En passant par l'antichambre, où Klaus s'obstinait à ranger une foule de choses qui étaient parfaitement à leur place, il avait pincé, ma foi! l'oreille du grave Allemand, comme font les professeurs aux espiègles du collége.

Mais il ne s'était point arrêté, parce qu'il avait entendu de l'autre côté de la porte la voix de son terrible ami le Magyare.

Ce dernier, et meinherr Van Praët, depuis leur arrivée au château, faisaient contre fortune bon cœur, et ne parlaient plus des énormes créances qu'ils avaient sur la maison de Geldberg.

Cette question était réservée jusqu'à la fin de la fête, et cédait la place à une affaire plus pressante, qui regardait le jeune Franz. De celle-là le seigneur Yanos ne voulait point s'occuper; cependant, les mesures pri-

ses par la maison de Geldberg avaient si admirablement réussi; son crédit ébranlé se rétablissait sur des bases si larges que le seigneur Yanos ne concevait presque plus de craintes au sujet du paiement de ses lettres de change : il avait vraiment bien autre chose en tête.

Mais, tout en donnant trêve à la maison de Geldberg, il gardait une rancune dédaigneuse au malheureux chevalier de Reinhold.

A part la soustraction de lettres de change, Yanos, on s'en souvient, avait subi un outrage personnel : c'était avec l'aide de sa propre femme que le baron de Rodach était parvenu à le tromper.

Yanos aimait cette femme avec passion. Il considérait le chevalier de Reinhold comme l'auteur indirect de sa honte.

Dieu sait que le pauvre chevalier avait tenté tous les moyens de fléchir cette rancune ! Il n'y avait point de caresse qu'il n'eût essayée, point de flatterie timide qu'il n'eût mise en usage; rien n'y faisait : le Magyare restait froid, dédaigneux, hostile.

Et Reinhold sentait qu'au moindre cas de guerre, il aurait à supporter le poids de ce courroux à grand'peine contenu.

Il redoublait d'efforts : la peur lui avait donné de l'esprit et des ressources.

Et comme, dans son opinion, rien n'était plus dangereux que l'apparence de la crainte, il gardait de son mieux cet air de suffisance éventée que nous lui connaissons.

Sa conduite changeait, du reste, comme tournent les girouettes, au moindre souffle du vent; tantôt il descendait aux complaisances les plus exagérées · il était obséquieux, servile, rampant; d'autres fois il essayait le rôle de bouffon : il tâchait d'amuser et de plaire; d'autres fois encore, singeant l'homme indispensable, il travaillait à faire croire que son génie seul avait sauvé la maison.

Enfin, à de longs intervalles, la velléité de regimber lui venait; il prenait la prétention de se draper dans sa double qualité de gentilhomme et de chef d'une maison de banque millionnaire. C'était alors une curieuse lutte entre ses prétentions et sa peur; il recevait des rebuffades d'un visage hautain, et se redressait devant le mépris avec cette fierté poltronne des gens qui lèvent le front en baissant les yeux.

Mais ce matin, il n'était nullement embarrassé de son maintien; la joie le débordait, et toute sa personne exprimait la plus complète satisfaction.

Il entra; la porte, qu'il ne se donna pas la peine de refermer, resta entr'ouverte derrière lui.

Il s'arrêta un instant auprès du seuil.

— Mille excuses pour mon retard, belle dame et chers messieurs, dit-il; j'espère que vous me pardonnerez, car je n'ai pas perdu mon temps.

— Que parliez-vous du contenu de la cassette? demandèrent à la fois Van Praët et Mira.

— J'ai parlé du contenu de la cassette? prononça négligemment le chevalier; ma foi! c'est bien possible.

— Sauriez-vous... commença madame de Laurens.

— Belle dame, interrompit Reinhold, un instant de répit, je vous prie! Si vous saviez tout ce que j'ai fait ce matin, vous auriez pitié de moi!

Il tira de sa poche un mouchoir de batiste pour s'éventer avec toute la grâce nonchalante d'une jolie femme.

— Mais vous disiez. . insista Van Praët.

— Mon excellent ami, je vous demande grâce! je disais que le brave Yanos peut se battre désormais en toute sûreté de conscience avec ce triple coquin de Rodach.

Il se sourit à lui-même, et ajouta complaisamment :

— Je pense que triple est le mot.

Il se détermina enfin à traverser la chambre d'un pas de danseur, et s'approcha du foyer.

— Par grâce, monsieur, dit Sara, expliquez-vous!

Le Magyare avait dressé l'oreille, et interrogeait Reinhold d'un œil avide.

— Pas avant de vous avoir présenté mes hommages, belle dame, répliqua ce dernier en dessinant un merveilleux salut. Veuillez me donner des nouvelles de votre chère santé.

Sara fronça le sourcil avec impatience, le sourire de Reinhold n'en devint que plus joyeux.

— Bonjour, meinherr Van Praët, reprit-il; comment vous portez-vous, seigneur Georgyi? cela va bien, docteur?

Il inséra l'index et le pouce dans la boîte d'or ouverte de Mira, et fit mine de prendre une prise de tabac, afin d'avoir occasion de secouer ensuite son jabot avec l'impertinence traditionnelle des acteurs qui représentent des gens de cour.

Il avança un fauteuil entre Petite et le docteur.

Tous les yeux étaient fixés sur lui, et il jouissait au plus haut degré de cette attention excitée. Cela flattait l'enfantillage qui entrait dans sa nature à si forte dose.

Les associés, qui le connaissaient sur le bout du doigt, se taisaient; ils savaient que le plus sûr moyen de le faire parler était de ne point l'interroger.

— Ma foi! dit-il, mes bons amis, je crois avoir fait ce matin une excellente besogne, c'est-à-dire, je ne crois pas, je suis sûr!

Il fit le geste de s'asseoir, puis il se ravisa brusquement; une idée venait de traverser sa cervelle.

Il voûta son dos, il ramena ses épaules en avant, et se prit à marcher dans la chambre en faisant des contorsions bizarres.

Tout en marchant, il fredonnait d'une voix assourdie :

> Le père Hans a mis la petite boîte
> Tout en haut de l'armoire, tout en haut...

Les associés se regardèrent.

— Que signifie cela? murmura madame de Laurens.

— Il est fou! dit Van Praët.

Le chevalier éclata de rire.

— Hue! bourrique!... s'écria-t-il.

— Par le ciel! gronda le Magyare, cet homme voudrait-il se moquer de nous?

L'étrange gaieté du chevalier tomba comme par enchantement.

— Je vois bien, belle dame, dit-il en évitant les regards courroucés d'Yanos, que vous n'êtes pas en état de plaisanter...

Ce disant, il prit définitivement place entre Mira et madame de Laurens.

— Soit, poursuivit-il, ne plaisantons plus! aussi bien il s'agit d'une chose très-sérieuse. Mais vous me pardonnerez un accès d'innocente gaieté quand vous saurez mon histoire. Ma parole d'honneur! voyez-vous, c'est fantastique, et ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

— Nous vous pardonnons, repartit Sara, si vous ne nous faites pas attendre davantage.

— Belle dame, je suis à vos ordres. Figurez-vous que j'étais sorti ce matin pour prendre langue avec Johann, et gourmander un peu nos gens; car la situation se prolonge



Personne n'avait remarqué que Klaus fût un domestique curieux. (Page 273, col. 1.)

d'une façon déplorable, et si nous laissons le petit drôle retourner à Paris, Dieu sait quand nous le rattraperons.

— Mon bon ami, interrompit Van Praët, nous savons cela aussi bien que vous. Après ?

— Patience ! Johann avait pris la clef des champs ainsi que Mâlou et Pitois, qui sont deux bavards, parlant beaucoup et agissant peu. Il n'y avait là que ce pauvre diable de Fritz qui était en train de s'enivrer. Je l'ai laissé avec sa bouteille d'eau-de-vie, et je suis descendu vers le village, pensant rencontrer quelqu'un de nos hommes en chemin.

« Comme j'arrivais à moitié route, j'aperçus, au travers du brouillard, à une vingtaine de pas devant moi sur le bord de la perrière, un être d'aspect si étrange que je refusai de croire au témoignage de mes yeux.

« C'était un enfant de douze à treize ans, vêtu à la mode des ouvriers de Paris ; tout à l'heure, j'ai essayé d'imiter devant vous sa démarche gauche et dégingandée.

« Je l'entendais murmurer ce monotone refrain que je répétais naguère :

Le père Hans a mis la petite boite, etc...

— Je ne devine pas, interrompit le docteur, ce que tout cela peut avoir d'intéressant pour nous, monsieur le chevalier.

Reinhold mit une nouvelle dose de satisfaction dans son sourire.

— Vous allez voir ! répliqua-t-il.

III

RIOMPHE DE REINHOLD

Reinhold frappa sur son estomac, à l'endroit où le revers de son paletot blanc se gonflait et accusait la présence d'un paquet.

— Vous allez voir ! répéta-t-il ; à mesure que j'avançais, il me semblait que j'avais aperçu déjà quelque part cette difforme tournure. Mes souvenirs s'éveillaient ; je me rappelai enfin où j'avais rencontré ce pauvre diable : c'est sur le Carreau du Temple, à Paris. Docteur José Mira, cela commence-t-il à vous paraître drôle ?

— Non, répliqua le grave Portugais.

— Alors, je me tais, riposta le chevalier ; je ne veux pas abuser de vos moments précieux.

— S'agit-il du baron de Rodach dans votre histoire ? demanda Yanos.

— Beaucoup, cher seigneur.

— Eh bien ! je vous écoute, moi. Allez !

Reinhold accepta cette rude approbation comme il eût fait du compliment le plus flatteur.

— J'abrége, poursuivit-il, afin de contenter plus tôt votre curiosité, seigneur Yanos ; mais je vous préviens qu'il y aura autre chose au bout de mon histoire que la curiosité satisfaite. Dès que je reconnus ce malheureux idiot et mendiant, auquel les gens du Temple ont donné un sobriquet grotesque, Geignolet, je crois, je pressai le pas, décidé à l'atteindre.

« Comme j'allais y réussir, une idée baroque traversa sa pauvre cervelle : il santa par-dessus les broussailles qui entourent la perrière et se coucha dans l'herbe glacée.

« Je n'étais plus séparé de lui que par la haie, et je pouvais voir tous ses mouvements.

« Il ne chantait plus, il avait mis dans sa bouche le goulot d'une bouteille, et buvait avidement.

« Quand il eut fini de boire, il tira de dessous sa blouse un paquet de papiers qu'il éparpilla autour de lui sur l'herbe.

« J'avançai la tète entre les branches. Je vous donne en mille à deviner ce que je vis !

— Epargnez-nous, chevalier, dit madame de Laurens.

— J'attends ! ajouta le Magyare dont les gros sourcils se fronçaient.

Reinhold hésita un instant entre le désir de flatter Yanos par une prompte obéissance et l'envie de filer son histoire suivant les règles du roman.

Il était sûr d'un succès, et il le voulait complet.

A vrai dire, son auditoire n'était pas pourtant des plus bienveillants ; Petite, Mira et le Magyare manifestaient sans façon leur impatience.

Il n'y avait guère que l'excellent et courtois Van Praët qui fît preuve de longanimité.

Reinhold lui adressa un sourire de reconnaissance.

— Qu'il vous suffise de savoir en ce moment, reprit-il, que ces papiers étaient de telle sorte que j'aurais donné cinquante mille écus à l'instant même pour les avoir.

— Diable ! fit Van Praët.

— Quelque folie ! grommela le Portugais.

— Je passai résolûment au travers de la haie, déterminé à prendre l'idiot à l'improviste.

« Ma vue ne l'effraya pas; il resta à demi-couché au milieu de ses papiers épars.

« Tiens, tiens, dit-il seulement, voilà le *bausse.* »

« C'est le nom qu'on me donne au Temple.

« — Où as-tu pris ces papiers, Geignolet? » demandai-je d'un air sévère.

« Il me toisa de son œil sombre et farouche.

« — Je suis plus grand que vous, murmura-t-il ; si vous voulez me faire du mal, je vous jetterai dans le trou.

« — Je ne veux pas te faire de mal, mon pauvre enfant; mais j'aime beaucoup les vieux papiers, et, si tu veux, je t'achèterai ceux-ci.

« — Combien? s'écria l'idiot dont les yeux brillèrent.

« — Ce que tu voudras. »

« Il arrondit ses deux mains jointes en forme de vase, puis il secoua la tête, ne trouvant pas le récipient assez volumineux.

— Ma casquette! s'écria-t-il en découvrant sa tête hérissée; je veux plein ma casquette de sous.

« — Tu les auras, » dis-je.

Et je tirai de ma poche trois ou quatre pièces de cinq francs, qui étaient assurément l'équivalent, pour le moins, du prix demandé.

« Mais ce n'était pas le compte de l'idiot.

« Il secoua gravement la tête, et me montra sa casquette tendue.

« Je fus obligé de prendre ma course, et d'aller changer mes pièces de cinq francs contre des gros sous dans la ferme la plus voisine.

— Et quand vous revîntes, interrompit Petite, vous eûtes les papiers?

— Attendez donc, belle dame!

— Non, interrompit le Magyare à son tour; moi, je ne veux plus attendre.

Reinhold avait fait provision de style et de couleur pour rendre cette partie de son récit pittoresque et attachante; il jeta un regard piteux vers le Magyare, et n'osa point désobéir.

— Allons! dit-il en essayant de sourire, je suis seul contre quatre.

Et avec une répugnance visible, où perçait encore pourtant une bonne dose de vanité triomphante, il entr'ouvrit les revers de son paletot blanc.

— Ces papiers, dit-il, les voici, c'est tout bonnement le contenu de la fameuse cassette...

Si Reinhold avait craint de manquer son coup de théâtre, il dut être rassuré complétement. Les quatre associés se levèrent tous à la fois.

— La cassette du baron! s'écrièrent Mira et Petite.

— Avec mes lettres de change? dit Van Praët.

Le Magyare seul ne prononça pas une parole.

Les papiers furent étendus sur la table qui venait de servir au déjeuner; on en fit de l'œil un rapide inventaire. D'un seul regard, le clairvoyant Van Praet découvrit ses lettres de change au milieu d'une trentaine d'autres chiffons.

Il les plaça dans son portefeuille, tandis que Mira maugréait contre l'imprudence du chevalier.

Yanos, avec beaucoup moins d'empressement, prit aussi les traites et les serra.

Mais cette trouvaille inespérée semblait vraiment le toucher assez peu.

Reinhold s'enflait comme un paon qui fait la roue.

— Je vous ferai remarquer, messieurs, disait-il avec emphase, que ce diable de baron n'exagérait en rien la vérité, lorsqu'il nous disait que notre condamnation à tous était au fond de cette cassette. Voici toute notre correspondance de 1824, qu'il avait trouvée dans le secrétaire de son patron Zachœus. Brave Yanos, cette lettre est de vous. Voilà votre signature, digne Van Praët! Voici la mienne! Et quant à vous, belle dame, cette épître, qui contient de quoi faire pendre un homme est écrite en entier de la main de votre vénérable père! Ah! depuis que l'association existe, je crois que personne ne peut se vanter de lui avoir rendu un service pareil!

— Il est certain, dit madame de Laurens, que vous avez droit à nos remerciements, monsieur de Reinhold.

—Moi, je vous vote toutes sortes d'actions de grâces, mon bien-aimé camarade! s'écria Van Praët attendri à la pensée de ses lettres de change.

Mira gardait le silence, il pensait que le chevalier aurait bien pu trouver tout cela, et le garder pour lui.

— Maintenant, reprit Petite, qui n'était pas femme à perdre de vue son idée, M. de Rodach est sans armes contre nous; rien n'empêche de l'attaquer en face. Seigneur Yanos, êtes-vous toujours prêt à tenter l'aventure?

— Qu'on me dise où il est, répliqua le Magyare, et dans une heure j'aurai vu la couleur de son sang.

Comme Sara hésitait à répondre, le sourire du chevalier se fit plus vaniteux.

— Je vois bien, dit-il, qu'il me faudra encore vous tirer d'embarras à cet égard. Si vous m'aviez laissé raconter tout au long mon histoire, vous n'en seriez plus à faire de ces questions-là.

— Vous savez où il est? demanda vivement Yanos.

— Peu de choses m'échappent, seigneur Georgyi; et malgré la légèreté qu'on met à me traiter parfois, je puis rendre à l'occasion des services d'un certain prix.

— Parlez, je vous en prie! s'écria Petite qui le dévora du regard.

— On a donc l'obligeance de vouloir bien m'écouter maintenant? C'est fort heureux! Eh bien! je ne ferai pas le cruel : voilà ce que je sais :

« Mon Geignolet était ce matin d'humeur très-communicative... Avant même d'avoir vu le trésor de gros sous dont je l'ai comblé, sa bouteille l'avait disposé à faire au premier venu toutes les confidences possibles. Il ne parle guère que l'argot du Temple, mais je suis un peu versé dans cette langue et je comprenais parfaitement.

« Il paraîtrait que la demeure de sa famille est voisine du domicile d'un certain marchand d'habits nommé Hans Dorn, que Johann m'avait signalé depuis longtemps comme un des plus entêtés partisans de Bluthaupt.

« Soit dit entre parenthèses, ce Hans Dorn est maintenant en Allemagne, suivant toute probabilité.

« L'idiot Geignolet était à la fenêtre de sa mère, le matin du lundi-gras, lorsqu'il vit un grand monsieur entrer chez son voisin Hans Dorn. Il savait que le marchand d'habits passait dans le Temple pour avoir beaucoup d'argent caché chez lui.

« Et Geignolet aime l'argent, qui lui sert à remplir sa bouteille.

« De sa fenêtre, il regardait souvent avec envie dans la chambre de Hans Dorn.

« Ce matin-là, il vit le grand monsieur tirer de dessous son manteau un objet dont la nature lui échappa, mais qu'il prit de loin pour des pièces d'or, tant cela brillait au soleil!

« C'était la cassette, qu'entourait un cordon de clous de cuivre.

« Hans la serra sur le plus haut rayon de son armoire. *Tout en haut, tout en haut*, comme dit la chanson de l'idiot.

« Geignolet, qui est un gaillard, fit un trou dans la muraille, derrière la ruelle du lit de Hans; il entra, Dieu sait comme! il ouvrit la cassette sans la briser, et fut bien désappointé, le pauvre diable! quand il vit dedans une liasse de chiffons au lieu des *jaunets* convoités.

« Il prit les papiers, en désespoir de cause, plutôt pour nuire que pour se faire du bien; il referma la cassette après l'avoir remplie avec les cendres du poêle, et sortit par son trou.

« Le plaisant, c'est que M. le baron de Rodach a probablement dans ses mains, à l'heure qu'il est, sa terrible cassette remplie de cendres!

« C'est ce qu'on appelle un pistolet de paille!

— Mais le baron, dit madame de Laurens, cela ne nous apprend pas où il est?

— Laissez faire Geignolet! c'est notre oracle. Geignolet est en Allemagne depuis deux jours à peine, et il a déjà rencontré trois fois le grand monsieur qui porta la cassette chez Hans Dorn.

— Ah! fit le Magyare qui était tout oreilles.

— Vous voyez bien que j'avais deviné, murmura Petite; il est ici.

Van Praët s'occupait à faire un paquet des papiers jadis contenus dans la cassette. Il n'y manquait que les lettres de change tirées de Londres et d'Amsterdam sur la maison de Geldberg.

Mira contemplait le paquet d'un air de chagrin; si le hasard eût fait tomber cette arme entre ses mains, il n'aurait pas été homme à s'en dessaisir étourdiment.

— Je pense que mon ami Geignolet m'en a donné pour mon argent, reprit Reinhold, qui triomphait toujours.

— A-t-il su vous dire le principal? demanda madame de Laurens, la retraite du baron de Rodach?

— Nous y arriverons, belle dame. Les trois fois que Geignolet a rencontré le grand monsieur, le grand monsieur sortait de certaine chaumière située à quatre ou cinq cents pas du village, au bas de la montagne, sous la roche que les gens du pays nomment la *Tête-du-Nègre*.

— C'est la maison de Gottlieb, dit Van Praët, un brave garçon, qui déjà de mon temps était vassal de Bluthaupt.

— Et qui s'en souvient, à ce qu'il paraît, ajouta Reinhold; il y a dix à parier contre un que le baron se cache chez lui.

Van Praët ouvrit son secrétaire, et y plaça le paquet qu'il venait d'attacher avec soin.

Yanos se dirigea vers la porte sans prononcer une parole.

Le chevalier de Reinhold ouvrit la bouche pour interroger, mais Petite lui serra fortement le bras.

— Silence! murmura-t-elle; il va chercher ses armes...

Au moment où le Magyare entrait dans l'antichambre, Klaus venait d'en sortir par la porte opposée.

Depuis l'arrivée de Reinhold, Klaus était là, immobile et l'oreille au guet.

Il descendit précipitamment l'escalier, et s'engagea au pas de course dans un long corridor qui reliait l'une à l'autre les deux ailes du château.

Parvenu au bout du corridor, il ouvrit une porte massive donnant accès dans une cour de peu d'étendue et complètement hors d'usage.

Cette cour touchait d'un côté au rempart, de l'autre aux derrières de la chapelle.

Klaus regarda tout autour de lui avec inquiétude pour voir si personne ne l'épiait.

La cour était déserte, ainsi que la partie du rempart qui la dominait.

Klaus entra dans la chapelle par une brèche que le temps avait pratiquée aux murailles.

L'intérieur de la chapelle montrait encore les restes d'une magnificence antique ; mais c'était une ruine.

Le vent sifflait dans les fenêtres complétement dégarnies de leurs vitraux, et l'eau du ciel, filtrant par la voûte désemparée, avait ruiné peu à peu les ornements de la nef.

Le sol était jonché de débris de colonnes et de statues ; il ne restait plus que les piliers de marbre du maître-autel.

Klaus traversa la chapelle, et gagna le chœur, dont les stalles vermoulues ne gardaient plus aucune trace de sculpture. Il ouvrit une petite porte située derrière l'autel, et descendit les marches roides et humides d'un escalier souterrain.

Il était dans les caveaux mortuaires des anciens comtes de Bluthaupt.

C'était une large salle, soutenue par des piliers massifs entre lesquels s'élevaient des tombeaux.

Une lampe mourante placée sur une des tombes envoyait aux objets de vagues lueurs.

Quand la mèche ranimée jetait par instants une lumière plus vive, on voyait sortir de l'ombre les statues des vieux comtes, couchées sur le dos, les bras en croix sur la poitrine, avec leur grande épée le long de leur flanc.

Klaus se signa en entrant dans cette salle funèbre.

— Êtes-vous là ? murmura-t-il ensuite.

Personne ne répondit.

Klaus tremblait parmi tous ces morts.

La tombe sur laquelle était posée la lampe supportait trois statues de porphyre rouge couchées côte à côte.

C'étaient les trois fils du comte Noir, ceux-là mêmes qui, suivant la légende, revenaient de temps en temps sur terre pour fêter la naissance ou la mort des Bluthaupt, les trois Hommes Rouges.

Les lueurs vacillantes de la lampe mettaient à leurs visages de pierre comme un reflet vivant.

L'idée venait à Klaus que peut-être ils allaient se lever et marcher.

— Êtes-vous là? répéta-t-il d'une voix étouffée.

Personne ne répondit encore.

Mais il se fit un bruit sourd au fond du souterrain, et quelques secondes après, aux dernières lueurs de la lampe, trois formes humaines se dessinèrent vaguement entre les colonnes.

IV

LA TOUR DU GUET

Le lendemain était le jeudi de la mi-carême. C'était le soir que devait avoir lieu ce fameux bal masqué dont les convives de Geldberg se faisaient fête depuis leur arrivée.

Les Parisiens cantonnés à Obernburg, Esselbach et autres quartiers, triomphaient ce jour-là. Ils avaient eu froid, et leur estomac était saturé de choucroute ; les billets qu'ils avaient payés, pour la plupart un prix exorbitant, ne leur avaient guère donné jusqu'ici que le droit de regarder de loin les magnificences de Geldberg ; ils n'avaient pas précisément à se plaindre, puisque tout était beau, prodigue, splendide ; mais ils commençaient

à s'apercevoir que rien de tout cela n'était fait pour eux, et qu'ils vivaient des miettes échappées à la table des privilégiés.

Ils commençaient à s'avouer qu'ils faisaient en quelque sorte partie des décors et accessoires de la fête. Quand il fallait du monde pour grossir un cortége, pour emplir une salle de spectacle, pour faire foule enfin, on s'empressait de les convoquer. Ils ne se faisaient jamais prier; ils arrivaient à la première sommation, afin d'utiliser leurs frais; on les recevait admirablement, mais, l'occasion passée, on les oubliait.

Et ils étaient alors réduits aux joies congrues d'Esselbach et d'Obernburg; ils regardaient tristement leurs cartes inutiles, et qui ne valaient guère mieux que les billets de faveur des théâtres de Paris les soirs d'entrées *généralement suspendues*.

Le piquant, c'est qu'ils étaient là, dans ces petites rues du voisinage, confondus avec les fournisseurs de toute sorte qu'on avait mandés de France. Lions et lionnes du numéro deux coudoyaient, hélas! tailleurs, coiffeurs et modistes des deux sexes!

Mais en ce bienheureux jour de la mi-carême, l'arrière-ban des invités allait prendre une éclatante revanche; tout le monde était du bal; plus de distinction entre les privilégiés et les invités *extra-muros!*

Ce bal hospitalier, et encore la grande chasse aux flambeaux du lendemain, pouvaient compenser bien des jours de dépit et d'attente.

Après cela, on pouvait s'en retourner à Paris, et se donner la douce joie d'exciter l'envie des simples en répétant sur tous les tons :

— Ah! c'était bien beau!... bien beau!... Ah! cher, ou chère, je vous plains de n'avoir pas vu cela!... Une occasion pareille ne se représentera jamais!

Et les descriptions! et les broderies! et le roman! On a vu la merveille, on en peut parler : c'est la gloire. Qui va s'enquérir si l'on était assis dans un bon fauteuil, au milieu du salon, ou debout, appuyé contre la porte de l'antichambre?

Dès le matin, il régnait à l'intérieur du château une certaine agitation. Dans les corridors on ne rencontrait que domestiques affairés et caméristes en émoi. Chacun faisait ses préparatifs de longue main; c'était une lutte engagée entre le dedans et le dehors, et les dames s'armaient de tous côtés en conscience pour cette bataille de luxe et de coquetterie.

En ce qui regardait la maison de Geldberg elle-même, les préliminaires du bal étaient entièrement achevés; tout était prêt, et la salle, fermée dès la veille, cachait pour quelques heures encore ses magnificences inconnues, qui attendaient l'admiration de la foule.

Cependant, les gens de Geldberg n'étaient pas oisifs, tant s'en fallait; bien que toutes les mesures fussent prises, ils avaient ce matin un surcroît de besogne.

Quelques invités de la plus respectable espèce avaient attendu en effet jusqu'au dernier moment pour quitter Paris et se rendre à la fête. Il en était arrivé la veille et cette nuit même.

Or, c'était là un fort grave embarras, parce que le château était plein, du rez-de-chaussée aux combles.

A cette occasion, il arriva un petit événement qui occasionna une certaine rumeur parmi la livrée, et dont l'écho parvint jusqu'aux chefs de la maison.

Il restait à caser certain monsieur hors de puissance de femme, et qui, se montrant d'aimable composition, déclarait que le moindre coin lui suffirait.

C'était charmant; mais il fallait trouver un coin.

Le chevalier de Reinhold consulté indiqua, l'une après l'autre, toutes les chambres qu'on avait négligé de restaurer, et qui, néanmoins, s'étaient trouvées successivement remplies : il n'y avait plus de place nulle part.

A force de chercher, le chevalier parla de cette pièce abandonnée qui formait le plus haut étage de la tour du Guet, et qui avait servi autrefois aux mystérieuses expériences du vieux Gunther.

Il y avait encore, parmi les domestiques du château, deux ou trois serviteurs des anciens comtes; c'est assez dire que la livrée de Geldberg n'ignorait aucune des légendes qui couraient sur la famille éteinte de Bluthaupt.

La plupart des valets de Paris affectaient, à l'endroit de ces vieilles histoires, une très-superbe incrédulité; mais le diable n'y perdait rien.

Après la légende des Trois Hommes Rouges, dont ils s'occupaient énormément, la plus connue était celle qui racontait comme quoi le dernier seigneur de Bluthaupt, avec l'aide maudite du démon, avait essayé de faire de l'or dans son laboratoire de la tour du Guet.

On ressassait d'autant plus volontiers cette fantastique histoire, que, depuis deux ou trois jours, un bruit étrange s'était répandu dans les campagnes voisines. On disait que cette lueur surnaturelle dont parlait la légende, *l'âme de Bluthaupt*, s'était rallumée durant ces dernières nuits au sommet de l'antique donjon...

Quand l'ambassadeur dépêché vers Reinhold revint à l'office, et qu'il parla de préparer la chambre de la tour du Guet, il y eut une hésitation grave parmi la livrée.

D'esprits forts, on n'en trouva plus...

Personne ne se souciait de monter là-haut, et d'affronter les périls inconnus de cette diabolique retraite.

Cependant il fallait agir.

Cinq ou six valets et autant de servantes, armés, les uns de bâtons, les autres de couteaux de table, se formèrent en corps d'armée, et tentèrent la périlleuse ascension.

A la première volée de l'escalier tournant, on souriait un peu; à la seconde, on s'entre-regardait; à la troisième, chacun serrait machinalement son arme, et se sentait prendre d'idées très-noires.

On y voyait à peine dans cette vis étroite éclairée seulement par des meurtrières.

Aux dernières marches de la troisième volée, le bataillon s'arrêta comme un seul homme; il y avait encore un étage.

On tint une sorte de conseil, et quand on se remit en marche, nous devons le dire à la honte du genre masculin, ce furent les servantes qui prirent les devants.

L'armée arriva devant une petite porte en plein cintre, dont le battant unique gardait des restes d'inscription.

La cage de l'escalier, les marches poudreuses, la porte, jusqu'aux lettres à demi effacées, tout cela vous avait vraiment un certain air de sortilége!

Les servantes cependant se rangèrent en haie, et l'un des domestiques, porteur d'un énorme trousseau de clefs, en essaya plusieurs dans la serrure; sa main tremblait à faire compassion.

Au bruit de la première clef essayée, on entendit comme un mouvement à l'intérieur de la chambre.

Toutes les figures devinrent blêmes.

Les hommes voulaient redescendre; mais les filles, en qui la curiosité combattait la crainte, tenaient bon encore.

Nina, la jolie camériste de madame de Laurens, arracha le trousseau de clefs des mains du valet poltron, et se mit vaillamment en besogne.

Tandis qu'elle éprouvait les clefs l'une après l'autre, on entendit, mais distinctement cette fois, un bruit de verre brisé.

Nina venait d'introduire dans la serrure une clef qui faisait jouer le pêne; rien ne retenait plus la porte. La jeune fille poussa résolûment le battant, qui demeura immobile.

— Le diable est derrière!... murmura une voix dans l'escalier.

— Aidez-moi, dit Nina à ses compagnes; il n'y a qu'à pousser...



La cassette du baron! s'écrièrent Mira et Petite. (Page 283, col. 2.)

Mais la porte semblait plus inébranlable ouverte que fermée.

— Il faudrait un levier pour enfoncer cela! dit la caméristc de madame de Laurens.

L'idée fut accueillie avec un véritable enthousiasme; chacun redescendit beaucoup plus vite qu'il n'était monté; cette retraite ressemblait à un sauve-qui-peut général.

On était descendu sous prétexte de chercher un levier; le levier fut trouvé, mais personne ne remonta.

M. le chevalier de Reinhold, à qui le cas fut rapporté, haussa les épaules avec mépris, et ordonna d'envoyer des ouvriers pour faire le siége du donjon. Il ne manqua pas, comme on peut le penser, de gourmander sévèrement la lâcheté de ses gens.

Les poltrons ne pardonnent point à la peur d'autrui.

En somme, on avait bien des choses à faire au château ce matin-là; quand il s'agit de

trouver des ouvriers, l'histoire des bruits entendus et de l'inexplicable résistance de cette porte ouverte était déjà publique.

Nina et ses compagnes affirmaient avoir senti parfaitement l'effort d'un bras robuste qui défendait la porte par derrière.

Il ne se rencontra pas un homme pour tenter de nouveau l'aventure.

On délogea Ficelle pour caser le monsieur, et le siége du donjon fut remis au lendemain.

Une chose singulière, c'est que, vers le milieu du jour, Klaus gravit les marches de l'escalier tournant sans que personne l'en eût prié.

Il portait à sa main son panier, qui semblait contenir des provisions.

Sans doute il connaissait le mot magique, qui mieux qu'une clef vulgaire ouvrait la petite porte du laboratoire, car le battant tourna sur ses gonds rouillés à la première pression de sa main.

Quand il redescendit, il n'avait plus son panier de provisions.

La journée se passa; le soir, à l'heure où les premières voitures amenant les invités du dehors arrivaient à la grille du château, madame de Laurens était seule dans sa chambre à coucher avec Joséphine Batailleur.

Il y avait déjà deux ou trois jours que celle-ci était arrivée de Paris. Depuis qu'elle avait mis le pied au château, madame de Laurens avait éloigné de sa personne Nina et son autre camériste.

Elle avait fait faire un lit à Batailleur dans une chambre attenant à son propre appartement.

La marchande du Temple avait amené avec elle une enfant qui passait pour sa fille.

C'était une jolie petite créature à l'air souffrant et doux ; les gens du château ne l'avaient vue qu'une fois, au moment de l'arrivée ; depuis lors, elle n'avait point quitté la chambre de madame Batailleur.

Sara n'avait pas entièrement achevé de s'habiller pour le bal; elle était encore à sa toilette, où Batailleur remplaçait sans trop de désavantage les deux caméristes absentes.

Pour donner au bal plus de caractère, la plupart des invités s'étaient concertés d'avance sur la question des costumes.

Sara, ainsi que sa sœur Esther, faisait partie d'un quadrille qui devait représenter les principaux personnages des *Mille et une Nuits*. Elle portait la riche veste brodée et la robe de cachemire toute parsemée de pierreries de la belle Zobéide : un poignard recourbé pendait à sa ceinture, et il ne lui manquait que le haut turban de perles dont Batailleur fixait en ce moment l'éblouissante aigrette.

Petite attendait, assise devant sa glace. Ce costume oriental, qui semblait fait tout exprès pour son genre de beauté, lui donnait des grâces nouvelles; elle était si charmante, que Batailleur, tout en activant sa besogne, lui jetait des œillades où il y avait à la fois de l'admiration et de l'orgueil, car Batailleur se disait que cette beauté était bien un peu son ouvrage.

Petite avait les yeux fixés sur son miroir; mais elle ne se voyait point; sa pensée était bien loin de la fête prochaine. Elle rêvait.

Sa rêverie en ce moment était chagrine; on voyait la courbe délicate et noire comme le jais de ses sourcils se froncer par instants : ses lèvres se relevaient en un sourire méchant et amer.

La chambre où elle se trouvait était ornée avec goût, mais ne rappelait en rien les magnificences érotiques de son boudoir de Paris. Par une porte ouverte, on apercevait l'intérieur de la pièce occupée par la marchande du Temple ; on y voyait deux lits, dont l'un disparaissait à moitié derrière de longs rideaux tombants.

Le regard de Sara se dirigeait souvent vers ce lit, et alors sa physionomie s'adoucissait tout à coup jusqu'à exprimer l'amour le plus tendre.

— Tout de même, dit Batailleur en es-

sayant le turban sur ses deux mains arrondies, voilà un article qu'on ne trouverait pas dans beaucoup de magasins de la capitale ! Ma chère madame, ajouta-t-elle avec un mouvement d'orgueil bien légitime, je parie que vous ne regrettez pas vos deux criquettes de femmes de chambre.

— Non, répliqua madame de Laurens avec distraction.

— A la bonne heure !... Voyons, nous coiffons-nous ?

— Pas encore, dit Sara, j'ai le temps.

— Ah ! si c'était moi, s'écria la marchande, comme je serais pressée de voir tout ça !... Ça va-t-il être soigné, mon Dieu ! quand j'y pense ! Mais il n'y a pas à dire non, voyez-vous, quand mon Polyte entrera pour jouer son rôle, il faut que je puisse le regarder un petit peu.

— Nous verrons cela, ma bonne.

— Ah dame ! c'est qu'il est très-bien avec son grand manteau. Il n'est pas bête, allez, Polyte, sans que ça paraisse !

Petite se leva, et entra sans répondre dans la chambre de Bataillleur; elle se dirigea vers le lit entouré de rideaux.

Une bougie qui brûlait sur la table éclairait la chambre faiblement. Sara souleva les rideaux, et découvrit le visage d'une petite fille endormie.

C'était encore une de nos connaissances du Temple : Nono, la pauvre servante du bonhomme Araby.

Elle sommeillait, la tête appuyée sur son bras grêle. Ses traits étaient bien pâles, à l'exception de deux taches d'un rouge vif qui enluminaient les pommettes de ses joues.

Sa bouche s'entr'ouvrait pour donner passage à son souffle, régulier, mais pénible ; peut-être était-ce l'effet d'un rêve : elle semblait souffrir.

Mais elle était charmante sur ce lit blanc, et ses grands cheveux, épars sur l'oreiller de mousseline, faisaient un cadre gracieux à la beauté de son visage.

Ses traits avaient une délicatesse exquise, et rappelaient vaguement ceux de Sara ; on avait peine à penser que naguère un dénûment horrible pesait sur cette jolie et frêle créature.

Sara la contemplait avec des yeux ravis ; elle joignait les mains comme si sa bouche distraite eût rencontré malgré elle des paroles de prière.

— La cacher toujours ! toujours ! murmura-t-elle ; il y a donc des supplices qui n'ont pas de fin !

Bataillleur l'avait suivie en étouffant le bruit de ses pas pour ne pas éveiller l'enfant.

— Je ne sais, reprit Sara dont la voix s'attrista subitement ; elle a l'air plus malade ce soir... Le docteur Saulnier est-il venu ?

— Je l'attends, répondit Bataillleur ; mais, bah ! à cet âge-là, il y a toujours de la ressource !... Et quand la petite saura qu'elle est la fille d'une noble dame, ça la repiquera drôlement, et tout de suite !

— Quand le saura-t-elle ? murmura madame de Laurens, qui baissa la tête.

— Dame !... répliqua Bataillleur, le cher homme finira peut-être par s'en aller, quand le diable y serait !

Sara croisa ses bras sur sa poitrine en un mouvement brusque ; on voyait son sein battre par soubresauts faibles et contenus sous la brillante étoffe de son costume.

— Il y a une malédiction sur moi ! dit-elle à voix basse, rien ne me réussit ! Autour de moi les menaces s'accumulent, et quelque main mystérieuse semble s'opposer partout à l'accomplissement de mes vœux. Si l'on pouvait croire en Dieu !

Elle s'arrêta, et passa le revers de sa main sur son front.

— Quand je vous écrivis, reprit-elle, pour faire venir l'enfant, je croyais bien que tout serait fini à votre arrivée. M. de Laurens était dans un état tel que ses deux médecins m'avaient avoué l'imminence du danger. Mais ces maladies sont étranges. Le lendemain, il était mieux que jamais. Et qui sait si tous, tant que nous sommes, nous ne mourrons pas avant lui ?

— Allons donc ! dit Batailleur.

Petite secoua la tête.

— Je n'avais jamais eu de pressentiments, murmura-t-elle, et je me raillais de toutes ces choses que la raison ne peut point expliquer. Mais, depuis une semaine, mes nuits sont tourmentées; il me vient à l'esprit des pensées inconnues. J'ai peur !

— Un peu de fièvre, interrompit la marchande.

— Peut-être est-ce là ce qu'on appelle les remords ? murmura madame de Laurens comme en se parlant à elle-même.

Batailleur était à bout de consolations; elle se tut.

Petite garda le silence durant une minute.

Puis elle se pencha au-dessus de sa fille endormie, et sa lèvre effleura le front de l'enfant.

— Comme elle brûle ! murmura-t-elle. Ah ! c'est qu'elle a tant souffert ! Si je la perdais, savez-vous bien que je serais la plus malheureuse des femmes; car je me dirais parfois que je suis la cause de sa mort.

— Dame ! répliqua Batailleur, le fait est que ça serait un peu ça !

Sara lui jeta un regard où il y avait une navrante détresse.

— Non ! oh non ! balbutia-t-elle, ce n'est pas moi. Pourquoi me dites-vous cela, vous, qui savez comme je l'aime ?

— C'est que, ma chère madame...

— Voulez-vous donc me tuer? D'ailleurs, elle ne mourra pas ! elle est si jeune ! c'est une enfant ! Ah ! ces mères qui savent prier sont heureuses ! ajouta-t-elle en passant ses doigts dans les cheveux mêlés de sa fille. Judith ! Judith ! mon trésor bien-aimé ! que j'aurais de joie à donner tout cet or amassé si longuement pour te rendre la force et la vie !

Un faible sourire vint se jouer sur les lèvres entr'ouvertes de la petite Galifarde.

— Ne dirait-on pas qu'elle m'entend? s'écria madame de Laurens, heureuse tout à coup. Voyez ! cet air de souffrance qui nous faisait peur a disparu. Comme elle sera belle dans un an d'ici ! Folles que nous étions de penser à la mort !

On frappa en ce moment à la porte extérieure de la chambre.

— Ce doit être le médecin, dit Batailleur.

Petite regagna aussitôt son appartement.

Aux yeux du médecin Saulnier, elle n'avait que faire auprès de cette enfant, qui était la fille de la marchande du Temple.

Et pourtant, que n'eût-elle pas donné pour entendre ce qui allait se dire au chevet de Judith !

Elle ferma la porte de son appartement, et resta tout auprès, collant tour à tour son œil et son oreille à la serrure.

Le docteur Saulnier entra, et alla s'asseoir auprès du lit de l'enfant.

Sara le vit prendre la lumière, et regarder attentivement le visage de Judith, après lui avoir tâté le pouls durant plus d'une minute; puis elle le vit secouer la tête, tandis que ses lèvres prononçaient des paroles qui n'arrivaient point jusqu'à elle.

Ces paroles, Sara croyait les deviner.

Le médecin tendit la bougie à Batailleur, afin d'avoir ses deux mains libres.

Il examina Judith pendant un instant encore, puis il souleva la couverture.

L'œil de Sara s'agrandissait derrière la serrure ; son âme était dans son regard.

Mais, soit hasard, soit volonté, Batailleur changea de place, et mit sa taille épaisse entre la porte et le lit.

Sara ne vit plus rien.

V

CONSULTATION

Le médecin Saulnier disait à madame Batailleur :

— Il y a longtemps que cette pauvre enfant souffre ?

— Oui, répondait Batailleur, qui jouait gauchement son rôle de mère ; je pense qu'il n'y a pas mal de temps.

— Vous ne le savez pas au juste? demanda le docteur étonné.

— De quoi ? Si fait ! En voilà une idée ! ça serait drôle que je ne le saurais pas !

Saulnier, après avoir tâté le pouls de la pauvre Nono endormie, releva les yeux sur la marchande.

— Avait-elle un médecin à Paris ? demanda-t-il encore.

— Oui... non... parbleu ! fit coup sur coup Batailleur.

Saulnier ne comprenait point l'embarras de cette femme, et de vagues soupçons lui venaient ; ce fut en ce moment que Sara le vit secouer la tête.

Puis, en observant le sommeil de Judith, il poursuivit :

— Le caractère de l'enfant était-il gai ?... Semblait-elle heureuse ?

— Ma foi ! dit Batailleur, pas trop, la pauvre fille !

— C'est que, murmura Saulnier, elle est bien malade !

Un énergique juron tomba des lèvres de Batailleur.

— Eh bien ! dit-elle ensuite en frappant son pied court et gros contre le parquet, faut avouer tout de même que ce n'est pas de la chance !

— Il faut que je voie la poitrine de la malade, dit le docteur ; tenez-moi la bougie.

C'est la chose redoutée, le mal terrible qui ne pardonne pas ; on le craint dans l'échoppe indigente comme dans les riches salons. C'est la mort cauteleuse, qui vient à pas lents et sûrs étouffer la belle jeune fille ou l'adolescent au seuil de la vie.

Ce mot *poitrine* a dans la bouche des médecins un accent funeste, que chacun saisit, et qui déchire le cœur des mères.

Elle est si cruelle, cette mort qui semble choisir la jeunesse et la beauté ! et l'on en voit tant autour de soi de ces pâles fleurs qui tombent !

Par une sorte d'instinct charitable, Batailleur voulut cacher à madame de Laurens ce qui allait se passer.

Elle se mit entre le lit et la porte.

Le médecin Saulnier souleva la couverture ; il posa sa main, puis son oreille contre la poitrine de l'enfant, dont le sommeil lourd continuait.

Non content de ces indices, il dénoua le cordon qui retenait la chemise de Judith, afin de compléter ses observations. Mais à peine la toile se fut-elle ouverte que le docteur se redressa en fronçant le sourcil.

— Qu'est-ce là ? dit-il.

Son doigt tendu montrait des tâches bleuâtres qui marbraient la pauvre poitrine de l'enfant.

La bougie tremblait dans les mains de Batailleur.

— Serait-ce vous?... commença Saulnier, dont les traits exprimaient du dégoût et de l'indignation.

— Moi! se récria Batailleur avec énergie; si je tenais celui qui a fait ça, je l'étranglerais!

— Votre fille n'était donc pas avec vous à Paris?

— On n'est pas millionnaire; l'enfant était en place. Oh! le vieux coquin d'Araby!

Saulnier ramena vers l'enfant son regard où il y avait une pitié profonde.

— Ce n'est pas vous, dit-il en s'adressant à Batailleur; je le crois. Il fallait être une bête féroce pour accabler ainsi cette frêle créature! Cette nuit, il n'y a rien à faire. Je reviendrai demain matin.

Le docteur se dirigea vers la porte par où il était entré.

— Et pensez-vous qu'il y ait du danger? demanda la marchande en le reconduisant.

— Elle est bien faible! répondit Saulnier; mais à cet âge... Demain nous pourrons mieux juger.

Il s'esquiva pour éviter de nouvelles questions.

Sara s'élança dans la chambre.

— Qu'a-t-il dit? s'écria-t-elle; rappelez-vous bien chacune de ses paroles, Joséphine, et dites-moi tout!

— Mon Dieu! répliqua Batailleur, c'est drôle les médecins, vous savez, chère madame; celui-ci n'a pas dit grand'chose.

— Mais enfin?

— Il a dit ceci, puis ça, des bêtises!

— Ah! fit Petite, vous me mettez à la torture!

— Eh bien! que voulez-vous? il a dit que c'était un malaise, une petite fièvre de croissance.

— Vraiment!

— Tiens! il a dit que la petite n'était pas forte. Nous savions ça aussi bien que lui. Mais quant à concevoir des inquiétudes, il n'y a pas de quoi.

— Il a dit cela?

— Tout au juste.

Madame de Laurens respira longuement. Ses yeux étaient fixés sur sa fille; elle ne voyait point que le visage de Batailleur, d'ordinaire hardi jusqu'à l'effronterie, exprimait de l'hésitation et de la contrainte.

Elle ne voyait que sa Judith.

— Mon Dieu! dit-elle en rappelant son sourire, si vous saviez, ma bonne, quelles idées folles emplissaient mon cerveau, là-bas derrière cette porte! Il me semblait entendre la voix du docteur prononcer toutes sortes de menaçantes paroles. Ces quelques minutes m'ont paru longues comme un siècle!

Elle s'interrompit brusquement, et regarda Batailleur en face.

— Mais pourquoi a-t-il secoué la tête? demanda-t-elle.

— Il a secoué la tête? répliqua la marchande. Ah! oui, je me souviens; ces médecins voient des affaires d'État dans tout, l'oreiller était trop bas; il l'a rehaussé.

Sara avait repris la place qu'elle avait occupée naguère au chevet de sa fille. Le sommeil de cette dernière était plus tranquille en ce moment; Petite n'osait pas l'embrasser, de peur de l'éveiller, mais elle la caressait d'un regard souriant.

— Quand je pense, murmurait-elle en appuyant ses mains contre la couverture, que j'aurais pu apprendre, en entrant ici, quelque chose qui m'aurait tuée, et qu'au lieu de cela, j'ai le cœur plein de joie! car vous ne voudriez pas me tromper, n'est-ce pas, ma bonne Batailleur? tout ce que vous m'avez dit est la vérité? D'ailleurs, ne le vois-je pas par mes yeux! Tenez! comme son joli visage sourit, et comme sa joue prend de belles couleurs!

La marchande fouillait sa cervelle pour trouver quelque chose à répondre; c'était en vain. Elle faisait de son mieux pour paraître gaie; elle était sur des épines.

Depuis que le médecin avait prononcé le mot fatal, Batailleur voyait sur les traits de l'enfant les signes connus de l'effrayante maladie; ces belles couleurs elles-mêmes dont parlait Sara, c'était le symptôme de cette fièvre intermittente qui fatigue le sommeil des poitrinaires.

— Chère madame, dit-elle pour mettre fin à cette scène, ne voulez-vous point achever votre toilette de bal?

Petite avait oublié le bal; elle jeta un regard chagrin sur son costume.

— Que j'aimerais bien mieux rester là toute la nuit! murmura-t-elle, à la voir, à veiller sur elle, à deviner ses rêves!

Elle repoussa son fauteuil avec lenteur, s'arrachant à regret de cette place aimée; puis elle s'approcha de nouveau, heureuse d'avoir trouvé un prétexte pour rester une minute encore.

— J'y pense, dit-elle, quelle idée a donc eue le docteur de soulever la couverture?...

— Je n'ai pas vu... balbutia la marchande dont l'embarras redoubla d'une manière visible.

— Je l'ai bien vu, moi, reprit Sara, et c'est vous qui m'avez empêchée d'en voir davantage.

Ses doigts froissaient la couverture avec une sorte d'envie.

— On est enfant quand on aime bien, pensa-t-elle tout haut; je voudrais regarder son petit cou blanc, ses bras nus qui doivent être roses! Je ne l'ai jamais vue, moi, ma fille!

Elle fit le geste de soulever la couverture.

Batailleur se précipita au-devant d'elle pour l'en empêcher.

— Y pensez-vous, chère madame? dit-elle, il fait froid, et l'enfant est en sueur!

— Froid? répliqua Sara; d'où vient donc que je brûle, moi qui suis demi-nue? Il faut si peu de temps, d'ailleurs, pour glisser un regard!

Batailleur appuyait ses deux mains sur la couverture que madame de Laurens voulait toujours soulever.

— Laissez, dit cette dernière avec un commencement d'impatience, laissez, ma bonne!

La marchande ne bougea pas.

Les sourcils de Sara se froncèrent légèrement, et son œil exprima une nuance d'inquiétude.

— Laissez! répéta-t-elle d'un ton plus impérieux.

Et comme la marchande n'obéissait point encore, elle ajouta d'une voix déjà changée:

— Vous me feriez croire à un malheur... Laissez, vous dis-je!

— Écoutez, murmura Batailleur, quand les enfants ont comme ça la fièvre... il ne faut pas... que sais-je ?...

Sa phrase s'acheva en un bourdonnement confus.

Sara lui ordonna une dernière fois de lâcher prise.

Batailleur n'osa plus résister, mais elle joignit les mains en balbutiant machinalement :

— Je vous en prie... croyez-moi... ne regardez pas !...

C'était souffler le feu pour l'éteindre.

D'un geste violent, Sara souleva la couverture qui retomba l'instant d'après, parce que sa main paralysée ne pouvait plus la tenir.

Elle venait de voir ces larges taches bleuâtres qui marbraient le cou et les bras de sa fille.

Elle devint d'abord pâle comme une morte ; puis son front s'empourpra subitement pour faire place aussitôt après à une pâleur plus livide.

Des tressaillements convulsifs agitaient tout son corps et bouleversaient les belles lignes de son visage ; ses yeux brûlaient ; elle était si effrayante à voir, que Batailleur, frappée de crainte, tremblait.

— Je vous avais bien dit... commença-t-elle.

Un geste raide de Sara lui coupa la parole.

Il y eut un long silence, pendant lequel madame de Laurens releva une seconde fois la couverture pour compter avec une sombre attention les meurtrissures qui couvraient le corps de sa fille.

A mesure qu'elle regardait, les muscles de sa figure se détendaient lentement ; ses paupières battirent ; deux larmes ardentes roulèrent sur sa joue.

Ce fut l'affaire d'une seconde ; les larmes se séchèrent, et les yeux de Sara eurent un éclair terrible.

— Qui a fait cela ?... murmura-t-elle d'une voix stridente et brisée.

Batailleur hésitait à répondre ; madame de Laurens lui prit le bras et le serra jusqu'à lui arracher un cri de douleur.

— Qui a fait cela ? répéta-t-elle avec effort.

La marchande balbutia le nom d'Araby.

Les dents de Petite grincèrent ; elle lâcha le bras de Batailleur, où l'empreinte de ses doigts restait marquée.

Nulle plume ne saurait peindre ce qu'il y avait en elle de haine et de colère.

— Araby ! répéta-t-elle, comme si ce nom abhorré désormais eût déchiré sa lèvre au passage, Araby ! Araby !

Elle appuya ses poings fermés contre son front.

— Tigre ! tigre ! dit-elle avec un furieux élan de rage, et il n'est pas là pour que je me venge !

Ses yeux revinrent vers l'enfant, dont la bouche entr'ouverte exhalait des plaintes faibles, parce que le froid piquait sa poitrine nue.

Sara se laissa tomber sur ses deux genoux ; la douleur sans bornes dominait en elle de nouveau la colère.

Elle appuya sa tête contre le matelas, et demeura comme abîmée dans son angoisse.

Il y avait un contraste bien étrange entre cette détresse désespérée et le luxueux éclat du costume de bal.



Elle s'arrêta devant le lit de l'enfant, dont sa main étendue montra le pâle visage. (Page 303, col. 1.)

L'œil hésitait blessé entre cette toilette frivole, qui éveillait des idées de plaisir, et le désespoir de cette mère agenouillée qui sanglotait tout bas.

Il y avait quelque chose de plus poignant dans cette détresse qui semblait railler la riante parure du bal

La marchande n'osait plus parler ni bouger.

Sara se redressa soudain, parce qu'une toux creuse souleva la poitrine de l'enfant.

Elle resta muette, tandis que ses yeux disaient une épouvante navrée.

Puis tout à coup son regard s'alluma sous ses sourcils froncés violemment.

— Araby ! dit-elle encore, oh ! je le trouverai. Mais ce n'est pas lui tout seul ! Et je crois que je vais la venger !

Ses lèvres se relevèrent ; cela ressemblait presque à un sourire.

— C'est lui qui n'a pas voulu ! reprit-elle; c'est lui qui m'a forcée de fermer les portes de ma maison à mon enfant ! Sans

lui, aurait-elle été jamais sous les ongles de ce monstre ? Ah! je ne croyais pas pouvoir le haïr davantage !

Elle tourna le dos au lit, et se dirigea vers sa chambre à coucher.

— Venez, ma bonne, dit-elle d'une voix qui ne tremblait plus; je suis en retard. Achevez ma toilette.

Batailleur croyait rêver. Ce calme, brusquement revenu après l'effrayante colère, achevait de l'abasourdir.

Il ne manquait plus rien à la toilette de Sara ; elle jeta un dernier regard à son miroir, et trouva la force de sourire.

Ses traits ne gardaient aucune trace de sa récente agonie; elle portait la tête haute, et l'aigrette de diamants qui ornait sa coiffure orientale mettait d'éblouissants reflets dans sa prunelle.

Elle était plus charmante que jamais; et certes, nul n'aurait pu deviner ce qu'il y avait au fond de son cœur.

Parfois seulement, sous l'arc lustré de ses grands cils, une flamme sournoise s'allumait.

Ceux qui l'auraient vue alors auraient senti du froid dans leurs veines, c'était comme la langue agile et venimeuse du serpent, qui se montre à demi sous de gracieuses fleurs gaiement épanouies.

Elle sortit de sa chambre sans dire un mot à Batailleur.

Le docteur Saulnier, qui était en Allemagne pour veiller à la santé de M. de Laurens, habitait une chambre voisine de l'appartement de ce dernier.

C'était chez lui que Sara se rendait.

— Docteur, dit-elle en l'abordant, vous me voyez toute inquiète.

Saulnier, surpris par cette visite inattendue, lui avança silencieusement un fauteuil.

On sait que le jeune médecin voyait en elle un ange de douceur et de vertu.

— Je viens vous consulter, reprit Sara qui se laissa choir entre les bras du fauteuil.

— Pour vous, madame?

— Plût à Dieu !... Mais non, c'est toujours pour mon pauvre Léon, que je vois souffrir sans cesse, et que nous ne pouvons soulager.

— Il faut espérer, madame... commença le docteur.

— Pendant que j'y pense, interrompit Petite avec cette vivacité des gens qui veulent fixer au passage un souvenir fugitif, je serais bien aise de vous adresser une question. Nous reviendrons tout à l'heure au véritable sujet de ma visite.

— Entièrement à vos ordres, répliqua Saulnier.

— Asseyez-vous là, près de moi, docteur. N'avez-vous pas été, ce soir, chez cette femme que j'ai prise tout récemment auprès de moi?

— Il n'y a pas plus d'un quart d'heure que j'en suis sorti.

— Pauvre Batailleur! Voilà des années qu'elle est à mon service, et je m'intéresse tout particulièrement à elle. Vous avez vu sa fille?

— Oui, madame.

— Voyons, docteur, reprit Sara dont la voix eut un imperceptible tremblement ; vous pouvez être franc avec moi : on ne dit pas tout à la pauvre femme assise au chevet de son enfant malade ; mais moi...

Elle s'arrêta, et reprit avec un effort violent qui ne parut point au dehors :

— Moi, voyez-vous, je ne suis pas sa mère. Il faut ne me rien cacher.

— Pourquoi vous cacherais-je quelque chose? demanda Saulnier, qui ne conçut pas l'ombre d'un soupçon.

— Sans doute, répliqua Petite en jouant l'indifférence. Cela ne me regarde pas. Et

ce que j'en fais, c'est pour cette malheureuse femme.

— Vous avez, madame, un cœur excellent !

— Que dites-vous de l'état de cette petite fille ?

Saulnier secoua la tête; Sara était prête à défaillir. La réponse attendue était pour elle la vie ou la mort.

— Je vais vous causer du chagrin, madame, répliqua le médecin, puisque vous portez de l'intérêt à la mère : cette pauvre enfant se meurt d'une maladie de poitrine.

La pâle figure de Sara n'exprima rien du désespoir profond qui lui étreignait l'âme.

Son regard resta froid; pas un des muscles de sa face ne bougea.

— Mais, dit-elle avec lenteur, et d'une voix glacée, il y a bien encore quelque espoir de la sauver, n'est-ce pas ?

— Non, répondit le docteur.

La tête de Sara se pencha sur sa poitrine.

Le docteur, qui la regardait, se disait :

— Comme elle est complaisante et bonne !

Sara resta, durant une minute, écrasée sous son angoisse muette. Puis la force extraordinaire qui était en elle reprit le dessus.

— Pourquoi songer au malheur d'autrui, dit-elle, quand on est soi-même si à plaindre ? Docteur, j'ai l'âme tourmentée de scrupules. Quand je me vois ainsi parée pour le bal, il me vient des remords. Pendant ces heures de plaisirs, mon pauvre Léon souffre.

— Toujours cette pensée ! murmura le médecin, oh ! vous l'aimez bien, madame !

— Si je l'aime ! répliqua Petite qui joignit ses mains en levant les yeux au ciel ; tenez, je veux vous dire tout de suite ce qui m'amène. C'est une folie, peut-être, mais je ne vis pas depuis que cette idée m'est venue. Quand ces crises affreuses le prennent, et qu'il reste des heures entières anéanti, s'il ne se trouvait personne à son réveil pour aider le premier effort de la vie qui revient ?

— C'est impossible ! interrompit le docteur.

— Oh ! laissez-moi achever. Je suis si malheureuse quand ces idées-là me poursuivent ! S'il appelait en vain quelque jour ! si personne n'entendait ses cris faibles !

— C'est impossible, madame, répéta le docteur, vous vous faites des terreurs imaginaires. Germain, le valet de chambre de M. de Laurens, est un serviteur fidèle. Il comprend la responsabilité qui pèse sur lui.

Petite ne put réprimer un geste d'impatience.

— Mais enfin ? dit-elle en insistant.

— Madame, vous me mettez dans un grand embarras, répliqua le docteur avec une hésitation manifeste; je n'ai, pour ma part, aucune espèce d'inquiétude, je vous en donne ma parole d'honneur; et pourtant, ma réponse va nécessairement augmenter vos craintes.

— Il y a donc du danger? prononça tout bas Petite en feignant la plus extrême épouvante.

— Il n'y a pas de danger, puisque le fait est impossible, dit le docteur avec conviction; mais, ajouta-t-il d'une voix moins assurée, si le fait était possible...

Il avait peur d'achever.

— Eh bien? dit Sara.

— Eh bien ! il y aurait danger !

— Un danger grave ?...

— Un danger de mort soudaine!

Madame de Laurens respira fortement; ce pouvait être un soupir d'effroi...

VI

CARESSES QUI TUENT

Germain, le valet de chambre de M. de Laurens, ne détestait pas absolument le vin du Rhin.

Quelques minutes à peine s'étaient passées depuis la visite au docteur, mais Petite avait employé comme il faut ces quelques minutes.

Elle était seule avec son mari dans l'appartement de ce dernier.

Germain n'était pas à son poste; il avait profité de la présence de Sara pour descendre à l'office, et voir un peu les vivants; à l'office, il rencontra Mâlou, qui était un entraînant compère, et qui semblait l'attendre.

Mâlou s'était fait l'ami de tout le monde au château; on aime les anciens militaires.

Un flacon fut débouché. Pauvre Germain! il restait nuit et jour à l'attache, et pareille débauche ne lui était pas souvent permise.

Petite se tenait debout, le coude appuyé sur la tablette de la cheminée.

Elle chauffait tour à tour ses pieds mignons, enchâssés dans des babouches brodées de perles.

On eût dit qu'elle se posait de manière à montrer à la fois tous les charmes exquis de sa taille et de son visage.

Il y avait en elle, à ce moment, cette grâce plus parfaite, cet attrait concentré de la femme qui veut séduire.

L'agent de change la contemplait en extase.

Il était levé depuis le matin; ses crises mettaient entre elles maintenant d'assez longs intervalles; ce séjour au château de Geldberg était pour lui un temps comparativement heureux; Sara se montrait clémente, et il retrouvait de la joie à vivre.

Il espérait guérir.

Sara commençait à prendre pitié; l'amour vient ainsi quelquefois. Et toutes ses souffrances passées, ce n'était pas un prix trop élevé pour l'amour de Sara!

A la contempler si belle, il se sentait reprendre du cœur, son sang se réchauffait dans ses veines; il redevenait jeune et fort.

— Que vous êtes bonne d'être revenue! dit-il; je n'espérais plus guère votre visite, Sara.

— Aurais-je voulu aller au bal sans vous voir? répondit cette dernière avec douceur.

Mais, derrière cette douceur, il y avait comme une préoccupation impossible à secouer; les yeux de Sara voulaient sourire, et, c'était étrange, ce sourire blessait.

L'agent de change ne voyait en elle que la grâce incomparable et la beauté qui le faisaient esclave.

— Vous ne me détestez donc plus, Sara? murmura-t-il, quêtant un mot de tendresse.

— Non, répliqua Petite.

C'était bien peu, et pourtant l'âme de M. de Laurens s'inondait de joie.

L'avenir! l'avenir! Il n'y avait plus de haine; l'amour viendrait; oh! que de délices dans l'amour après ce long martyre!

Laurens eut un sourire, puis son front se couvrit d'un nuage.

— Vous allez être bien belle à cette fête, madame, dit-il, et je ne vous verrai pas! Je vous ai répété bien des fois cela, mais c'est toujours vrai, Sara; ce costume vous sied par-dessus tout, et jamais je ne vous ai trouvée si charmante!

Petite cambra sa taille, et fit onduler d'un mouvement coquet l'aigrette de son turban.

— Flatterie! dit-elle.

— Non! oh! non. Tous ceux qui vous voient doivent vous adorer, et vous serez belle pour tous cette nuit, Sara, excepté pour moi.

Il se leva comme pour éprouver sa force revenue; ses jambes ne chancelaient plus guère.

— Si j'osais, prononça-t-il timidement, je vous avouerais ma folie, Sara. J'ai envie d'aller à ce bal.

— Pourquoi non? répliqua Petite, que sa distraction emportait de plus en plus.

— Hélas! vous n'y songez pas, reprit l'agent de change; vous êtes bonne, et la présence d'un pauvre malade gâterait votre plaisir.

L'œil de Sara, qui se fixait dans le vide, retomba tout à coup sur M. de Laurens.

— Non, dit-elle, votre présence ne pourra que me rendre joyeuse. Si vous vous sentez la force de venir, venez.

L'agent de change hésitait.

— Je vous en prie! ajouta Petite doucement.

Laurens lui baisa la main avec un transport de gratitude.

— Merci! merci! murmura-t-il, vous êtes un ange de bonté, mais il faut être costumé pour aller à ce bal.

— Un malade! répondit Petite; d'ailleurs, vous avez cette robe de chambre de brocart; avec cela et un masque...

— C'est vrai, c'est vrai! s'empressa de dire l'agent de change.

Il s'élança, dans toute la force du terme, vers son cabinet de toilette.

Petite le suivait du regard, et ses sourcils se froncèrent, tant elle lui trouvait le pas ferme et vif.

Au bout de quelques minutes, Laurens reparut. Les plis amples de la robe serrée autour de la taille dissimulaient sa maigreur, et son visage rayonnait; il était beau; il se redressait en une vigueur nouvelle; sa maladie semblait un rêve.

Petite cacha le sourire amer qui relevait sa lèvre.

— Venez, dit-elle, l'heure presse.

Elle donna sa main à l'agent de change, et ils sortirent.

Au lieu de prendre le chemin des salons, Petite se dirigea vers son propre appartement.

Et pour expliquer ce détour, elle dit :

— J'ai oublié mon éventail de plumes, et puis il vous faut un masque.

Ce fut Batailleur qui vint ouvrir la porte ; Petite lui fit signe de s'éloigner, et comme la marchande voulait se retirer dans la pièce où dormait l'enfant, Sara lui dit d'une voix impérieuse et sèche :

— Pas par là! Esther doit m'attendre, ajouta-t-elle en se reprenant. Allez lui dire, ma bonne, que je suis à elle dans un instant!

L'agent de change et sa femme étaient seuls ; ils s'assirent l'un auprès de l'autre sur la causeuse.

Ceux qui connaissaient madame de Laurens auraient vu en l'examinant de près que la tempête couvait derrière son froid sourire. Par moments, ses lèvres se plissaient et devenaient pâles; ses sourcils remuaient comme s'ils eussent voulu se rapprocher menaçants. Elle était obligée de baisser les paupières de temps en temps pour cacher l'éclair

qui, malgré elle, s'allumait dans ses yeux.

L'agent de change ne voyait que sa beauté sans rivale, et s'arrêtait pris à son sourire.

Sara semblait se retenir et attendre. Elle prolongeait la situation avec cette avarice du chat qui économise sa cruelle jouissance, et qui joue longtemps avant de frapper le dernier coup.

Son cœur était plein de haine ; elle souffrait, elle aussi, et il lui fallait toute sa force pour rester calme en apparence, malgré les élancements de son angoisse. Durant cette soirée, des blessures terribles et répétées avaient touché la partie vulnérable de son cœur ; elle avait été martyre, elle voulait être bourreau.

Il lui était doux de torturer pour tromper sa peine.

— Léon, dit-elle en renversant sa tête charmante sur le dossier de la causeuse, vous paraissez rajeuni de dix ans, ce soir.

— Je vous l'ai dit souvent, Sara, répliqua l'agent de change, vous êtes la maîtresse de ma vie, et il ne vous faut qu'un peu de compassion pour faire des miracles.

Petite ramena son beau corps en avant, et mit sa main blanche sur l'épaule de son mari.

— Je vous ai donc fait bien du mal? murmura-t-elle, tandis que ses yeux lançaient une flamme aiguë à travers la frange de ses longs cils.

— Du mal? Oh! oui, j'ai été bien à plaindre! Mais la faute en était-elle à vous, Sara? C'est moi qui n'ai pas su me faire aimer.

— Pauvre Léon! reprit l'enchanteresse en lui touchant doucement les cheveux; vous êtes beau, pourtant! Où avais-je les yeux, et que vous manque-t-il pour plaire?

Laurens ne savait si ses oreilles ne le trompaient point; était-ce une illusion? Il craignait de s'éveiller.

Sara pencha vers lui sa tête souriante.

— Mon Dieu! reprit-elle, vous êtes jeune, et nous aurions de beaux jours pour réparer la tristesse oubliée.

— Oh! soupira l'agent de change, si Dieu me donnait ce bonheur!

— Se connaît-on soi-même, poursuivit Sara avec des inflexions de voix molles et comme balancées; sait-on ce qu'on a tout au fond de son âme? Je m'interroge souvent, et ma conscience ne veut pas me répondre. Je lui demande si je vous hais ou si je vous aime, Léon.

La terreur et l'espoir passaient tour à tour sur le visage de Laurens.

Sara poursuivit encore, et son accent était plus rêveur :

— La femme est un être étrange! nous frappons parfois notre idole, Léon. Que sais-je? Il est en moi une voix qui prononce votre nom bien souvent.

Son regard voilé parlait de tendresse ; Laurens était ivre.

— Et si je vous aimais? demanda-t-elle en mettant son front jusque sous la lèvre de son mari.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura l'agent de change en extase.

Sara souriait; sa prunelle alanguie semblait mendier un baiser.

L'agent de change se pencha lentement, lentement; sa bouche s'arrondit; il allait oser.

Sara souriait toujours; mais, au moment où les lèvres de Léon touchaient son front incliné, elle se dressa sur ses pieds comme un ressort d'acier qui se détend.

Elle était debout devant son mari qui ne la reconnaissait plus, tant sa physionomie s'était soudain transformée. Son sourire s'imprégnait de raillerie méchante et cruelle, ses yeux étaient fixes et durs; tout en elle

peignait la haine froide, longue, impitoyable.

— Fou que vous êtes! dit-elle, vous ne vous souvenez donc plus?

VII

ARME DE FEMME

La tête de l'agent de change tomba lourde sur sa poitrine, qui rendit un gémissement.

— Vous avez donc oublié l'enfant? reprit Sara; vous ne savez donc plus que vous m'avez frappée au cœur autrefois, et qu'en ma vie je n'ai jamais rien pardonné!

Elle relevait sa tête hautaine, et belle comme la Terreur tragique; sa voix, qui n'éclatait pas encore, avait des vibrations profondes.

— Je croyais, balbutia Laurens, que vous aviez enfin pitié.

— Pitié! répéta-t-elle en lui saisissant le bras; que veut dire ce mot dans votre bouche? Venez!

Elle l'arracha de la causeuse où il s'asseyait, et l'entraîna vers la chambre de Batailleur.

Elle s'arrêta devant le lit de l'enfant, dont sa main étendue montra le pâle visage.

— Pitié! dit-elle encore; voyez!

L'agent de change était comme frappé de la foudre; ses idées vacillaient dans son cerveau.

Durant un instant, son regard égaré alla de la petite fille à Sara, et de Sara à la petite fille.

Son œil éteint se ralluma au feu d'une colère aveugle.

Sa raison ne parlait plus.

Cette enfant, il la reconnaissait, non pas à ses propres traits, mais à ceux de sa mère.

C'était comme le premier anneau de cette chaîne de malheurs qui accablait si lourdement sa vie.

Il ne haïssait qu'un être en ce monde, c'était la fille de Sara; par un mouvement irrésistible et fou, il s'élança vers le lit, les mains crispées.

Mais Sara se mit au-devant de lui, et le contint avec la vigueur d'un homme. Laurens n'essaya pas même de se débattre.

— Il y a quinze ans qu'elle souffre! murmura Petite en tournant vers l'enfant ses yeux subitement adoucis, cinq ans de plus que vous, monsieur. Et qu'avait-elle fait pour souffrir?

Laurens ne répondait pas; à peine avait-il l'air de comprendre.

— Elle a quinze ans, poursuivit Sara; les enfants malheureux ne grandissent pas. Ceux qui ne l'ont jamais vue ne lui donnent pas les deux tiers de son âge. Elle a tant pleuré! Si vous aviez voulu lui laisser place dans la maison de sa mère, elle serait grande maintenant, oh! grande et belle!

Laurens était toujours immobile, les yeux fixes et frappés.

Sara fit un pas en arrière, et vint se mettre auprès de l'oreiller de sa fille, dont le sommeil était tranquille en ce moment.

— Je ne sais pas si vous vous souvenez, dit-elle; Judith avait quatre ans. Je vins vers vous, suppliante et soumise : je vous demandai grâce pour moi et pour elle; pour moi, victime d'une manœuvre infâme; pour elle, qui ne savait même pas le malheur de sa mère! Vous étiez jeune; vous aviez la conscience de votre force supérieure et de l'autorité sans contrôle que la loi donne au mari sur la femme.

« Vous me repoussâtes, vous fûtes impitoyable !

« M'aimiez-vous alors? je le crois; mais il fallait étouffer cet amour, monsieur!

« Imprudent et fou que vous étiez! D'après le code que vous avez fait, vous autres hommes, vous aviez le droit de me mépriser, de me chasser!

« Et vous vous mîtes à m'aimer davantage!

« Rappelez-vous bien, monsieur, que je ne vous ai prié qu'une seule fois. Depuis ce jour, où notre sort à tous deux fut décidé, le nom de ma fille n'est jamais sorti de ma bouche; j'ai été, aux yeux du monde, votre femme aimante et dévouée; à vous tout seul, j'ai montré parfois la haine qui était pour vous dans mon cœur.

« A personne, à personne, entendez-vous! et jugez ce que j'ai souffert, je n'ai pu montrer mon amour pour mon enfant. »

Un premier et léger tressaillement se fit parmi les muscles du visage de l'agent de change.

Sentant peut-être la crise prochaine, il se retourna pour gagner son appartement.

— Restez! dit Petite.

Laurens resta.

Devant ce malheureux qui ne se défendait pas, et qui gardait, vis-à-vis de son bourreau armé, sa passive obéissance, on eût dit que la colère de Sara devait tomber.

Mais il y avait comme un trésor de fermeté implacable dans le cœur de cette femme.

Et puis elle était auprès du lit de Judith, de Judith, qu'un vague et poignant remords l'accusait d'avoir laissée mourir!

Il lui fallait crier bien haut : A l'assassin! pour ne pas entendre la voix de sa propre conscience.

C'était le moment fatal; elle avait presque peur de faiblir; elle rouvrait elle-même ses blessures pour envenimer sa haine.

Elle se représentait ces taches sinistres qu'elle avait comptées sur le corps de son enfant; elle se répétait ce mot qui tuait ses espoirs et qui couronnait le long crime de sa vie par un châtiment terrible :

— POITRINAIRE!

Et son courroux grandissait sourdement, malgré le défaut de résistance. Elle parvenait à chasser la pitié de son âme endurcie; elle frappait sans honte ni fatigue, comme si la lutte soutenue eût excusé l'obstination de sa rage.

— Restez! répéta-t-elle; il faut que vous sachiez tout aujourd'hui. Vous êtes ruiné, monsieur; à l'heure qu'il est, vos créanciers font vendre votre charge, peut-être. Eh bien! moi, je suis riche à plusieurs millions, et les tribunaux ne peuvent rien à cela, soyez sûr; j'ai consulté, je sais la loi! Ma fortune est aussi bien hors de votre portée que si je l'avais enfouie à cent pieds sous terre!

Laurens avait passé longtemps pour un des négociants les plus honorables de Paris. Malgré sa conduite irréprochable, il avait vu son crédit tomber de jour en jour. Sara ne lui apprenait rien; il savait que sa ruine venait d'elle.

Il était commerçant et fils de commerçant, et la faillite, pour un homme dans sa position, c'est plus que la ruine, c'est le déshonneur.

Il souffrait tant, que cette pensée ne pouvait pas augmenter beaucoup sa détresse; cependant Sara put constater sur ses traits des convulsions plus marquées; il appuya de la main au bois de lit de Judith.

— C'est pour elle, monsieur, reprit Sara, dont l'œil tourné vers l'enfant était plein de caresses, toute cette fortune que j'ai amassée à vos dépens, elle est pour ma fille, qui n'est point la vôtre. Ma haine pour vous, c'est mon amour pour elle. N'est-il pas temps



L'Hermite s'arrêta en face du vieux Moïse, et demeura un instant debout les bras croisés. (Page 310, col. 2.)

que les rôles changent? Hier, vous aviez une maison dont vous lui fermiez durement la porte; demain, elle aura un palais : viendrez-vous nous y demander asile?

L'agent de change s'appuya plus fortement à la colonne du lit.

Sa crise le prenait; il luttait déjà contre le mal victorieux.

Ce que lui disait maintenant Sara irritait de plus en plus ses nerfs en révolte; mais le coup principal avait été porté au moment où elle s'était démasquée brusquement, pour déchirer, à deux mains en quelque sorte, ce cœur malade qu'elle venait de chauffer jusqu'au délire et à l'extase.

— Madame, dit l'agent de change, il me reste encore assez de force pour gagner ma chambre. Hâtons-nous. Il faut au moins que le monde ignore...

Sara haussa les épaules avec dédain.

— Le monde! interrompit-elle; vous sa-

vez bien que le monde est aveugle et sourd! il n'a d'yeux que pour les illusions, d'oreilles que pour les mensonges. Le monde me croit votre providence; et s'il vous voyait mourir à mes pieds, je vous prendrais jusqu'au misérable bénéfice de sa pitié. Restez encore, monsieur!

— Je ne puis, je ne puis! balbutia Laurens, dont la main livide se crispait sur le bois du lit.

— Moi, je le veux.

— Vous voulez donc me tuer, madame?

— Oui, répondit Petite avec un calme effrayant.

Elle le regardait en face ; il chancelait; ses yeux blancs noyaient leurs prunelles sous ses paupières vibrantes.

Sara le regardait toujours et suivait avec une horrible froideur la marche de cette agonie.

— Vous l'avez dit, reprit-elle, je veux vous tuer! je le veux depuis longtemps, et ma volonté sera faite.

Laurens essaya de parler ; ce fut un râle confus qui sortit de sa bouche.

Sara s'animait dans sa tâche monstrueuse; ses yeux s'allumaient par degrés, fascinateurs et homicides, comme ceux de la Gorgone antique.

La fureur venait.

— Je veux vous tuer, répéta-t-elle en assourdissant sa voix; vous tuer! vous tuer!

Il semblait que ses lèvres éprouvaient à prononcer ce mot quelque affreuse volupté.

—Comme tu seras vengée, ma fille! s'écria-t-elle en se tournant vers Judith avec un geste emporté; vois cet homme, il est malheureux autant que tu vas être heureuse! ses jambes chancellent sous le poids de son corps; toi, tu es forte et jeune!

Car elle ne voulait point avouer la menace suspendue sur la tête de sa fille; elle voulait la victoire tout entière, avec l'accablant contraste entre son triomphe à elle et la défaite de son mari!

— Vois, poursuivit-elle en s'adressant toujours à l'enfant dont le visage n'exprimait qu'innocence et douceur; vois cet homme qui t'a fait tant de mal! il se débat contre le châtiment qui l'écrase; et toi tu as achevé tes jours de peine; tu n'as plus à vivre que de longues années de bonheur. Oh! que tu es adorée, ma fille! Et comme on le déteste!

Le corps de Laurens oscilla, prêt à perdre l'équilibre; Sara s'élança pour le soutenir. La sinistre comédie était jouée.

— Venez, dit-elle, en changeant de ton subitement, et tâchez de prendre sur vous; je vais vous conduire à votre chambre.

Il est constaté que, dans les maladies nerveuses, un puissant effort de volonté peut retarder la crise imminente. L'agent de change réussit à marcher lentement vers la porte avec l'aide de sa femme; ils sortirent.

Nono la Galifarde ignorait, la pauvre enfant, ce qui venait de se passer à son chevet : elle dormait toujours son paisible sommeil.

En traversant les corridors, M. et madame de Laurens rencontrèrent quelques invités descendant à la salle de bal.

Petite mettait à soutenir les pas tremblants de son mari une angélique complaisance; on était ému d'admiration à la voir si belle, attachée ainsi par son devoir à cet homme dont l'agonie se prolongeait depuis des années.

Quoi qu'aient dit les poëtes sur les vertus de la femme, on ne trouve pas beaucoup de dévouements pareils. La tendresse s'use, l'abnégation se lasse, et il y avait si longtemps que Sara jouait le rôle d'ange gardien!

En entrant dans son appartement, l'agent

de change eut encore la force de monter sur son lit; mais à peine sa tête touchait-elle l'oreiller que la crise commença, crise affreuse et comme il n'en avait jamais subi.

Germain n'était pas encore revenu ; Sara se trouvait seule dans la chambre du malade. Pendant tout le temps que dura la crise, on n'eût découvert, sur sa pâle figure, ni effroi ni pitié.

Au bout d'une longue demi-heure, les convulsions cessèrent, et, suivant l'habitude Laurens demeura étendu sur son lit, immobile comme un cadavre.

Sara mit la main sur son cœur qui ne battait presque plus; elle fit glisser les rideaux du lit sur leurs tringles.

On frappait à la porte en ce moment. C'était la comtesse Esther, avec son fiancé Julien, et deux ou trois autres invités, qui venaient chercher Sara ; en son absence, on ne pouvait former le fameux quadrille des *Mille et une Nuits.*

— Eh bien! Petite, s'écria Esther, nous vous attendons depuis une heure!

— Chut! fit Sara en montrant le lit : je n'aime pas à le laisser seul avant qu'il soit endormi.

— Oh! dit Julien, nous savons que vous êtes la perle des femmes.

— Mais maintenant, ajouta Esther, allez-vous venir?

Sara réclama encore le silence d'un geste, puis elle regagna le lit sur la pointe des pieds; elle entr'ouvrit les rideaux et fit mine de regarder derrière avec sollicitude.

Laurens ne bougeait pas.

Elle laissa retomber les rideaux.

— Je vous suis, dit-elle en souriant; il dort.

Tout le monde repassa le seuil, et Sara, qui sortit la dernière, ferma la porte à clef en dehors.

Quelques instants après, Germain, le valet de chambre, revint de l'office : il était entre deux vins. Il s'arrêta un instant devant cette porte close; puis il redescendit, charmé d'avoir trouvé un prétexte de boire une autre bouteille.

Quelques instants après encore, on eût pû entendre dans la chambre de M. de Laurens des plaintes faibles; cela dura deux ou trois minutes.

Après quoi, le silence se fit, interrompu seulement par quelques joyeux accords qui montaient par bouffées de la salle du bal.

VIII

L'ERMITE

La salle que nous avons décrite, au commencement de cette histoire, comme servant de lieu de réunion aux valets de Bluthaupt, et qui était autrefois la chambre de justice des comtes, présentait, au moment de l'entrée de Sara, un coup d'œil véritablement magique : des lignes de feu dessinaient, mêlaient leurs festons le long des murailles, dont les crevasses se cachaient sous une riche tenture de velours.

Tout cela brillait à éblouir ; l'or se mirait dans les cristaux; du seuil, on apercevait comme une pluie d'étincelles qui se mouvaient dans l'atmosphère tiède et parfumée.

Puis l'œil s'habituait à ces splendides clartés. On voyait la partie vivante du spectacle. La foule s'agitait sous ce grand jour : les hommes chamarrés d'or, portant les costumes de tous les temps et de tous les pays ; les femmes couvertes de diamants et rendant aux lustres étincelles pour étincelles.

Il fallait ce luxe prodigue des invités de Geldberg pour que la féerique magnificence de la salle n'écrasât point les toilettes, et il fallait ce luxe de la salle pour répondre dignement à l'opulente fantaisie des parures.

Il y avait quatre quadrilles, dont l'un empruntait ses costumes aux contes merveilleux du bonhomme Galand, un autre aux imaginations baroques des mandarins tailleurs du Céleste-Empire, un troisième au goût bizarre de la Renaissance, un quatrième enfin à la crâne élégance du règne de Louis XIII.

Ces quatre groupes principaux faisaient tableau. Tout autour d'eux, les fantaisies individuelles se remuaient et leur formaient un cadre mobile.

Cela ne ressemblait point à nos bals publics de Paris, où la foule travestie est tachée de place en place par le triste et fastidieux habit noir. Le *pékin* n'existait pas; le domino lui-même, cette hideuse et charmante chose, était complétement banni. Vous ne voyiez que mousquetaires coudoyant des lettrés de Chine, faccardins et kalanders se frotter contre des seigneurs de la cour du roi gentilhomme; des dames d'honneur de Marie de Médicis, des princesses persanes, des victimes du Directoire, des Andalouses, des Grecques, des Écossaises; Abd-el-Kader, Schamyl, Ibrahim-Pacha, Yo-té-té, Jupiter, Mahomet, Napoléon, l'Antéchrist.

Tout cela dansant, valsant, polkant, mazurkant aux sons des violons de Tolbecque.

C'était plein de mouvement, de vie et de lumière.

Au premier coup d'œil, il était impossible de s'y reconnaître ; tous les visages disparaissaient sous le masque, et l'excentricité des costumes déguisait les tournures. A la longue pourtant, nous eussions fini par distinguer nos divers personnages.

Le docteur José Mira, portant la robe longue et le haut bonnet du magicien, donnait le bras à une caricature antique munie de paniers et de falbalas, qui n'était autre que madame la duchesse de Tartarie, belle femme de 1809.

Reinhold, en Figaro, papillonnait autour autour de madame d'Audemer, qui semblait encore fort jolie sous son costume Pompadour.

Denise et Franz faisaient partie du quadrille Louis XIII.

Esther en Dame de Beauté, Julien sous la casaque de Simbad le Marin, se mêlaient au groupe oriental.

Le jeune M. Abel de Geldberg avait eu le bon goût de se déguiser en jockey : casaque rouge, toque bleue, ceinture verte, culotte couleur de chair, bottes à revers blancs.

Il était le cavalier de madame la marquise de Beautravers, au bras de laquelle il regrettait sincèrement la compagnie préférée de *Victoria-Queen*.

La petite demoiselle de quinze ans que Mirelune courtisait dans des vues solides avait un chapeau de paille, des rubans bleu-tendre et une houlette ornée de coquelicots; elle lisait Florian, le soir, en cachette, avant de s'endormir.

La grosse banquière de la rue Laffite chez qui dînait souvent Ficelle resplendissait en odalisque.

Mais on ne voyait au bras de ces deux dames ni Mirelune ni Ficelle.

En revanche, on apercevait de temps à autre, tantôt ici, tantôt là, un groupe qui faisait grande sensation dans le bal.

Ce groupe voulait évidemment représenter la tradition superstitieuse qui restait présente à tous les esprits.

Il était composé de trois hommes rouges se tenant par le bras et drapés dans de longs manteaux rouges.

Ils rappelaient assez exactement cette apparition étrange que les invités avaient vue la nuit du feu d'artifice; le bruit courait qu'ils étaient eux-mêmes cette apparition.

Aussi, à leur approche, les femmes éprouvaient des frémissements pleins de charme.

Ils étaient tous les trois de taille inégale; les deux plus grands marchaient d'un pas délibéré; le troisième semblait embarrassé dans son costume, qu'il portait pourtant avec la vaniteuse solennité d'un paon qui fait la roue.

On s'évertuait dans la salle à reconnaître

ces trois hommes, et personne n'y pouvait parvenir.

Il y avait déjà bien une heure que le bal était entré dans sa plus brillante période, l'orchestre se taisait, et il se faisait dans la foule une sorte de silence, accompagné d'une agitation curieuse.

Chacun voulait voir et s'approcher.

C'était un événement.

Le vieux M. de Geldberg, seul démasqué au milieu de ces mille visages uniformément couverts de loups de velours, venait de faire son entrée.

Depuis le commencement de la fête, il ne s'était montré que bien rarement, et à des occasions choisies.

On ne le prodiguait point; à de longs intervalles, on l'exhibait comme un saint dans une châsse, et on l'offrait à la vénération de tous.

Bien ménagées, ces exhibitions faisaient un effet énorme, et donnaient à la famille une couleur toute patriarcale.

C'était encore une source de crédit.

Ce soir, le vieux Moïse, montrant à tous ses cheveux blancs et son front respectable, traversait lentement la salle, appuyé sur le bras de ses deux filles aînées.

On chuchotait sur son passage, on prononçait tout bas des paroles de louange; que c'était bien là le type de l'honnête homme arrivé doucement au soir de sa vie.

Et comme il était récompensé! Y avait-il au monde une famille plus vertueuse et meilleure que la sienne? Ces deux jeunes femmes à la beauté parfaite, qui appuyaient son grand âge, c'étaient ses filles; cette enfant jolie comme un ange, qui le suivait au bras de madame d'Audemer, c'était Lia, une douce fleur, qui promettait ce que les autres tenaient: c'était sa fille encore.

Autour de lui, ses associés, le sévère et savant docteur Mira; le bon, le charitable chevalier de Reinhold; Fabricius Van Praët, ce modèle des commerçants honorables; le fier Magyare Yanos, et enfin Abel de Geldberg lui-même, formaient comme une garde du corps.

Tous ces gens lui étaient attachés par le respect et l'affection sans bornes.

Il passait là, le riche et heureux vieillard, donnant à chacun des sourires pleins de bienveillante condescendance.

C'était un roi daignant se montrer à sa cour.

Quand on y réfléchissait bien, on se disait en vérité que cette famille de Geldberg était unique en ce monde. Que de tendresse pieuse dans les soins donnés par ces charmantes femmes à leur vieux père! et aussi que de bonheur serein sur le front vénérable du vieillard.

Le ciel doit ces calmes félicités à une vie pure et sans reproches.

Arrivé au milieu de la salle, M. de Geldberg donna un signal, et les danses recommencèrent plus joyeuses que jamais.

Pendant que l'orchestre précipitait les notes cadencées d'un quadrille à la mode, un homme de haute taille, le visage entièrement caché par une longue barbe noire qui venait rejoindre le bas de son masque, faisait son entrée sans être remarqué par personne.

Cet homme, qui se glissait silencieux dans la foule, allait produire bientôt une sensation presque aussi grande que les trois Hommes Rouges ou le vieux M. de Geldberg lui-même.

Il était vêtu d'une longue robe de bure à capuchon, ceinte à la hauteur des reins par une corde de chanvre; ceux qui l'aperçurent les premiers le désignèrent sous le nom de l'ermite, et c'est ainsi que nous l'appellerons.

Le vieux Moïse de Geldberg semblait heureux de toutes les joies qui l'entouraient; il regardait, d'un œil bénin et débonnaire, les magnificences du bal, l'excellent vieillard! le digne homme! le vrai patriarche! Tout en dansant, dames et cavaliers croisaient à son intention un feu roulant de louanges; il était le lion; l'assemblée entière se cotisait pour lui faire un succès de triomphe.

On se disait:

— Voyez que de bonté sur sa physionomie! Et que d'intelligence encore dans la vivacité de son regard !

— Voyez! il y a toute une conscience pure dans ce bon sourire!

Moïse saisissait bien quelqu'une de ces phrases au passage; de tout cet encens, il respirait ce qu'il fallait pour s'enivrer doucement. Il rayonnait; le bonheur qu'il avait à sentir ses deux bras appuyés au bras de ses filles se rehaussait d'un légitime orgueil.

Ce moment devait rester dans ses souvenirs parmi les plus belles heures de sa vie.

L'ermite à la longue barbe se frayait lentement un passage au travers de la foule, et se dirigeait justement vers le groupe formé par le vieux Moïse et sa famille.

Nul ne songeait à le remarquer.

Il arriva jusqu'auprès d'Abel, qui lui barra la route.

L'ermite dégagea sa main des longs plis de sa robe de bure et fit mine d'écarter le jeune M. de Geldberg.

— Vous ne pouvez passer, dit ce dernier.

— Pourtant je veux passer, répliqua l'ermite.

Abel prit un air de maître.

— Ne voyez-vous pas à quelles gens vous vous adressez? dit-il en soulevant son masque à demi; les priviléges du bal cessent, monsieur, dès qu'il s'agit de mon honoré père.

L'ermite posa le revers de son poignet sur la poitrine d'Abel, et l'écarta comme il eût fait d'un enfant.

— Laissez! murmura-t-il en suivant sa route; on veut rendre hommage de plus près à votre honoré père, mon jeune monsieur.

Abel toisa l'ermite par derrière d'un regard inquiet; cette voix éveillait en lui de vagues souvenirs.

Mais les voix changent sous le masque; il ne savait que penser.

L'ermite passa entre madame de Laurens et le docteur José Mira; il s'arrêta en face du vieux Moïse, et demeura un instant debout, les bras croisés sous sa robe.

Le vieillard, dans son orgueil content, regardait benoîtement cet homme inconnu, et pensait bien que c'était là le prélude de quelque ovation nouvelle.

Aussi, quand l'ermite fit un dernier pas vers lui, le bonhomme avança complaisamment la tête pour mieux ouïr.

L'ermite ménagea sa voix de manière à n'être entendu que de M. de Geldberg lui seul.

Il prononça un mot, un seul.

Ce mot avait sans doute quelque vertu magique, car une grimace d'épouvante remplaça le bénin sourire du vieillard. Il fit un pas en arrière, et ses yeux se fixèrent, terrifiés, sur le masque de l'ermite. Ses jambes chancelèrent, ses lèvres se prirent à remuer sans produire aucun son. Esther et Sara, qui le soutenaient, sentirent son bras maigre trembler convulsivement sous l'étoffe ouatée de sa douillette.

Le mot prononcé par l'ermite était pourtant tout simplement le nom de ce vieil usurier du Temple qui prêtait des sous à la petite semaine dans un trou de la Rotonde.

L'ermite avait dit tout bas en se penchant à l'oreille du chef opulent de la famille de Geldberg :

— Araby !

Ces trois syllabes, murmurées doucement, avaient frappé le vieillard comme un coup de massue.

— Monsieur! monsieur! s'écrièrent à la fois Esther et Sara, qu'avez-vous donc dit à notre père?

L'ermite les regarda tour à tour, et s'inclina par deux fois avec une courtoisie grave.

— Belle dame, répliqua-t-il tout bas en s'adressant à la comtesse, et de manière à être entendu d'elle seulement, je disais que fiançailles ne sont pas toujours mariage.

Et avant qu'Esther troublée pût répondre, il poursuivit en s'adressant à Sara, et en haussant la voix davantage encore :

— Et je disais aussi, belle dame, qu'il faut bien des coups parfois pour tuer un homme! Vous avez choisi un poison sûr, mais que l'attente est longue, n'est-ce pas? et que cette tombe ouverte met de temps à se refermer!

Le groupe formé par la famille de Geldberg était en ce moment le point de mire de tous les regards. Chacun put remarquer le trouble subit et profond du vieux Moïse et de ses deux filles.

Esther et Sara avaient baissé la tête sans répondre. Le vieillard jetait tout autour de lui ses regards craintifs et stupéfaits.

On se demandait à la ronde : « Qui donc est cet ermite, et qu'a-t-il pu dire pour mettre en si fâcheux état le bon M. de Geldberg ? »

L'ermite devenait un personnage ; on le contemplait avec une curiosité croissante. Mira, Reinhold et Van Praët éprouvaient à observer cette scène une vague frayeur.

Le Magyare seul ne prenait pas garde. Il se tenait debout en avant du groupe, portant son belliqueux costume hongrois, qu'il avait fait seulement plus riche pour la circonstance. Le masque ne dissimulait pas entièrement la sombre expression de son visage.

Il songeait, et ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui.

Le vieux Moïse s'appuyait, faible et prêt à défaillir, au bras de ses deux filles tremblantes.

— Retirons-nous, murmurait-il d'une voix à peine intelligible. Retirons-nous. Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi!

Esther et Sara obéirent. Elles reprirent leur marche et passèrent tête baissée devant l'ermite, immobile toujours et les bras croisés sur sa poitrine.

Ils se trouvaient au centre de la salle, et la route était longue jusqu'à l'une des portes.

La foule s'ouvrit pour leur livrer un passage.

Il y avait tout à l'entour un murmure étonné.

Tous les yeux dévoraient l'ermite ; on s'attendait à quelque chose ; la scène étrange devait avoir sans doute son dénouement et son explication.

Derrière le vieillard et ses deux filles marchaient Denise et Lia, qui ne comprenaient rien à ce qui venait de se passer.

L'ermite prit la main de mademoiselle d'Audemer, qui se reculait timide, et la baisa.

— Aimez-le de tout votre cœur, mon enfant, lui dit-il, et faites-le bien heureux quand vous serez sa femme.

Denise devint toute rose sous son masque ; cet homme allait chercher au fond de chaque cœur la plus intime pensée.

Comme les deux jeunes filles allaient le dépasser, il leur barra le chemin et se plaça devant Lia.

Durant quelques secondes il resta muet ; on eût dit qu'un poids était sur sa poitrine.

Il ne toucha point la main de Lia, mais il se pencha jusqu'à son oreille.

— Pauvre enfant! murmura-t-il avec un accent de sensibilité profonde ; demain vous ne croirez plus au bonheur sur cette terre ; espérez en Dieu !

Il se détourna brusquement; l'émotion étouffait sa voix.

Moïse de Geldberg et ses deux filles continuaient cependant leur route vers la porte de la salle.

On était entre deux quadrilles, et l'attention générale se portait sans partage sur cette énigme, dont le mot échappait à chacun.

Cette ovation du chef de la maison de Geldberg, entamée si pompeusement, avait une fin malheureuse ; mille bruits commençaient à courir dans la foule, et les suppositions les plus folles trouvaient créance parmi les invités, curieux de savoir. On arrivait au fantastique. L'une des moins bizarres, parmi les hypothèses avancées, disait que cet ermite était l'ancien chapelain de Bluthaupt, venu on ne savait d'où, pour prononcer le nom de ses maîtres à l'oreille du vieux Moïse de Geldberg.

Car tout mystère filtre à la longue, et, malgré le respect emphatique professé par tout le monde à l'endroit du vieux patriarche, personne n'était sans avoir entendu parler vaguement de la fin tragique des derniers Bluthaupt.

On n'accusait point ; on donnait à plaisir à tous ces vieux récits d'invraisemblables couleurs; mais les soupçons restaient.

L'attention excitée gênait évidemment les membres de la famille de Geldberg. Petite appela M. le chevalier de Reinhold, et lui dit quelques mots à voix basse.

Le chevalier se dressa sur ses pointes, et fit de loin un signe aux musiciens de l'orchestre.

La salle, où depuis une grande minute régnait une sorte de silence, s'emplit de bruits harmonieux ; l'orchestre préludait.

Un mouvement eut lieu ; ceux qui étaient trop loin pour avoir observé la scène que nous venons de décrire s'empressèrent vers leurs danseuses; le bal retrouva sa vie bruyante et agitée.

Néanmoins une longue haie de curieux resta sur le passage des associés de Geldberg.

On n'était pas indiscret ; on avait du moins un prétexte; la famille avait exhibé son chef afin qu'on lui décernât une manière d'ovation solennelle, on ne pouvait pas laisser sortir ainsi sans honneur le vieillard vénérable.

D'autant mieux que l'ermite, qui était resté un instant en arrière, fendait de nouveau la presse et se rapprochait du groupe évidemment fugitif. Le petit drame allait avoir un second acte.

Après les quelques mots glissés à l'oreille de Lia, qui s'appuyait maintenant toute pâle au bras de mademoiselle d'Audemer, on avait vu le fameux ermite demeurer un instant pensif et comme absorbé dans sa rêverie. Au moment où la famille de Geldberg accomplissait le deuxième tiers de son trajet, il parut s'éveiller tout à coup et s'élança pour la rejoindre.

La foule des invités, ouverte un instant pour donner passage à la procession domestique, s'était refermée : l'ermite, qui était un homme robuste, la fendit sans efforts apparents, et arriva en quelques secondes auprès de Moïse de Geldberg.

Devant le vieillard se tenaient le docteur José Mira, le chevalier de Reinhold et le Magyare Yanos.

L'ermite passa sans s'arrêter auprès d'Esther, et se trouva derrière le docteur.

On vit celui-ci tressaillir, comme tous ceux à qui l'ermite avait jusqu'alors adressé la parole.

L'ermite venait de l'écarter de la main assez brusquement, et lui avait dit tout bas :

— Rangez-vous, s'il vous plaît, savant inventeur du breuvage de vie !

Ce mot avait rajeuni Mira de vingt ans, et lui avait montré le vieux Gunther tenant d'une main mal assurée son gobelet d'or rempli de poison.



Le Madgyar se précipita sur ses traces. (Page 315, col. 1.)

L'ermite l'avait dépassé, sans ajouter une parole, et avait glissé son bras sous celui du chevalier.

Au contact de ce bras, le pauvre Reinhold se sentit venir la chair de poule; il aurait voulu être à cent pieds sous terre.

— Décidément, lui dit l'ermite, vous êtes un pauvre homme, monsieur le chevalier! vous vous êtes donné bien du mal pour voler le contenu de certaine cassette...

Les dents de Reinhold claquèrent, et une sueur froide mouilla les rubans de son masque.

— Croyez bien... commença-t-il.

— Taisez-vous! interrompit l'ermite qui lui serra le bras.

Reinhold n'avait pas même la force de regarder autour de lui pour chercher assistance.

L'ermite entr'ouvrit sa robe de bure, et le chevalier crut qu'il cherchait un poignard. S'il n'eût point détourné la tête avec

épouvante, il aurait aperçu, derrière les plis grossiers de la robe, un pourpoint de soie taillé suivant la mode gracieuse de la cour d'Élisabeth d'Angleterre, et tout resplendissant de pierreries.

IX

FANTASMAGORIE

Mais le mouvement de l'ermite fut si rapide que le chevalier ne vit ni pierreries ni pourpoint de soie.

Au lieu d'un poignard, cependant, ce fut une liasse de papiers que l'ermite montra.

— L'idiot Geignolet ne vole pas seulement à Paris, murmura-t-il, et son clou peut ouvrir plus d'une serrure. Pauvre fou que vous êtes ! Vous m'avez laissé tout ce qui peut vous perdre, et vous m'avez enlevé tout ce qui peut vous servir ! Il ne manque rien ici, sauf les traites exigibles sur la maison de Geldberg.

Reinhold voulut prononcer les noms de Van Praët et du Magyare, mais la terreur lui coupait la parole.

Rien n'était donc au-dessus du pouvoir de cet homme !

Sa frayeur était si visible que la curiosité du cercle qui l'entourait arrivait à son comble.

La foule se rapprochait tant qu'elle pouvait.

Dans le reste de la salle, on dansait gaiement aux accords de Tolbecque et de son orchestre.

Le groupe des Geldberg était maintenant à quelques pas de la porte, et le Magyare, resté étranger à tout ce qui venait de se passer, atteignait déjà le seuil.

Au moment où il allait sortir, l'ermite lâcha brusquement le bras de Reinhold, repoussa le gros Van Praët, qui lui faisait obstacle, et toucha l'épaule du seigneur Georgyi.

Celui-ci se retourna.

Ils étaient tous deux de grande taille et robustes tous deux. L'idée vint aux curieux que cette dernière scène ne ressemblerait point aux autres.

Car, jusque-là, l'ermite semblait avoir frappé toujours sans jamais subir de représailles.

Tous les yeux s'ouvrirent; on eût donné des centaines d'actions du chemin de fer pour savoir ce qui allait se dire.

— Un mot, s'il vous plaît, seigneur Georgyi ! murmura l'ermite en sortant de la salle à moitié, pour se poser en face de son interlocuteur.

— Que me voulez-vous ? demanda le Magyare.

— Je veux vous dire, répliqua l'ermite, que depuis hier vous cherchez très-vaillamment cet homme qui vous fit naguère une visite à Londres.

Yanos se redressa comme un cheval qui sent l'éperon.

L'ermite poursuivit :

— Et qui se servit de votre femme pour...

Il n'eut pas le temps d'achever : Yanos, poussant un rugissement de colère, lui avait saisi les deux mains à la fois.

— Ne lâchez pas ! dit Reinhold à son oreille, c'est le baron de Rodach.

La poitrine de Yanos s'enfla en un mouvement de rage satisfaite.

— Je le tiens donc enfin ! s'écria-t-il avec un éclat de voix.

C'était la première parole entendue par les invités curieux.

Ce fut la dernière.

Malgré la vigueur apparente du Magyare, l'ermite se dégagea de son étreinte comme en se jouant.

— Il n'est pas temps encore, murmura-t-il.

Et il s'élança dans le corridor.

Le Magyare se précipita sur ses traces.

Durant les premiers instants, il put le suivre le long des galeries brillamment éclairées; mais l'ermite paraissait connaître à fond le château.

Après plusieurs détours, il arriva dans d'étroits et longs corridors, où les lueurs du bal ne pénétraient plus.

Le Magyare le distinguait à peine comme une ombre courant devant lui.

A un certain endroit où les ténèbres étaient plus épaisses, la voix de l'ermite s'éleva dans la nuit :

— A demain! dit-elle.

L'ombre disparut comme par enchantement.

Le Magyare, essoufflé, se trouvait au pied du petit escalier tournant qui conduisait à la tour du Guet.

Le Magyare Yanos avait été, durant plusieurs mois, le commensal de Zachœus Nesmer, à l'époque où Van Praët et Mira ménageaient l'agonie lente du vieux Gunther de Bluthaupt. Il connaissait alors parfaitement le château, mais de longues années avaient passé depuis ce temps-là; Yanos avait pu oublier.

A l'endroit où l'ermite fugitif venait de disparaître, une obscurité presque complète régnait. On n'avait d'autre lumière que les rayons perdus d'une lampe située derrière un coude du corridor, et dont les murailles noires répercutaient faiblement la lumière.

La galerie se prolongeait à perte de vue et n'offrait, en apparence, aucune issue latérale.

Cette disparition subite de l'ermite avait l'air d'un coup de magie, et l'idée vint au Magyare que le sol s'était entr'ouvert pour lui livrer passage.

Depuis son arrivée en Allemagne, le seigneur Georgyi était en proie à une sorte de maladie morale. Il souffrait. Le souvenir de sa femme infidèle le poursuivait cruellement, et sa vie se passa en des alternatives de colères fougueuses et de mornes tristesses.

Ce n'était pas tout; d'autres souvenirs plus lointains semblaient se lier avec son angoisse jalouse. Ses nuits étaient pleines de fantômes, et il croyait à la vengeance de Dieu.

D'obsédantes terreurs l'étreignaient à l'improviste, et abattaient ce brutal courage que nul péril humain n'aurait pu faire fléchir.

En ce moment, le choc qu'il venait de subir rendait son imagination plus vulnérable encore. Il sentit la fièvre sinistre qui brûlait ses nuits sans sommeil monter à son cerveau, des spectres se dressèrent devant lui dans les ténèbres, et il recula, brisé d'épouvante, parce qu'il voyait, en travers du corridor, un cadavre étendu, les cheveux dans la poussière.

Il mit ses deux mains sur son front en feu; le nom d'Ulrich tomba de sa bouche comme une plainte suppliante.

Il n'osa pas faire un pas de plus pour visiter l'endroit qui avait servi d'issue à l'ermite.

Il se prit à marcher à reculons, la main sur la garde de son sabre, et rappelant son courage défaillant, pour se défendre contre ses invisibles ennemis.

Arrivé au bout du corridor, il respira comme s'il eût évité un danger au-dessus de ses forces; il était enfin hors de ces effrayantes ténèbres où sa fièvre mettait tant de visions.

La lampe brûlait à quelques pas de lui : sa raison revenait ; il se retrouvait lui-même.

Des pas se faisaient entendre à l'extrémité

opposée de la galerie et dans la direction de la salle de bal.

Le Magyare continua de s'avancer, et fut bientôt en face du bon Van Praët, de Reinhold et de Mira, que suivaient des domestiques armés.

— Vous ne l'avez pas rejoint? demanda vivement Reinhold.

Van Praët éleva une lanterne qu'il tenait à la main jusqu'à la hauteur du visage de Yanos.

—Comme vous êtes pâle, dit-il, mon vaillant ami! Voici la première fois que je vous vois trembler.

D'instinct, l'orgueil du Magyare se révolta; il voulut se redresser, mais sa tête s'inclina de nouveau, lourde, sur sa poitrine.

— Je pense qu'il ne vous a pas mieux traités que moi, mes bons camarades, reprit Van Praët en baissant la voix pour n'être pas entendu des domestiques. Il m'a parlé de mes cornues et de mon creuset, le diable d'homme! Il sait tout!

— Tout! répéta le docteur d'un air accablé.

— Mais où est-il? demanda Reinhold; nous sommes en nombre, et peut-être...

— Venez! interrompit le Magyare.

L'image d'Éva, son unique amour en ce monde, venait de traverser son esprit, et le courroux lui rendait sa vaillance.

Il se mit à marcher résolûment vers la partie du corridor où il s'était arrêté naguère, anéanti par l'épouvante.

La lanterne de Van Praët éclaira bientôt, à l'endroit où l'ermite avait disparu, un couloir étroit et sombre, où se montraient les basses marches d'un escalier tournant.

La terre ne s'était pas ouverte sur les pas de l'ermite.

— C'est là! dit le Magyare qui éprouvait comme un resentiment de ses superstitieuses frayeurs.

Mira, Reinhold et Van Praët se regardèrent; l'escalier tournant conduisait au sommet de la tour du Guet.

— Peste! fit le Hollandais; c'est un pauvre domicile pour le noble baron de Rodach! mais à la guerre comme à la guerre! Il paraît qu'il sait se contenter de peu.

— Vous êtes sûr de l'avoir vu disparaître ici même, seigneur Yanos? demanda Reinhold.

— J'en suis sûr.

Reinhold baissa la voix jusqu'au murmure, comme s'il eût craint qu'une oreille ne fût ouverte dans l'ombre de l'escalier tournant.

— Alors, reprit-il, nous le tenons!

Parmi les associés, chacun se reportait à cette mystérieuse aventure arrivée le matin même. On s'expliquait maintenant cette étrange résistance que les domestiques de Geldberg avaient rencontrée lorsqu'ils étaient montés pour ouvrir la plus haute chambre de la tour du Guet.

Ils s'expliquaient en même temps les bruits qui couraient dans le pays et qui disaient que *l'âme de Bluthaupt* s'était ranimée au sommet du donjon

Il y avait un intrus dans le laboratoire où meinherr Van Praët faisait jadis de l'or.

On ne connaissait d'autre issue à la tour du Guet que l'escalier donnant sur la galerie.

Van Praët, Reinhold et Mira se consultèrent un instant, puis ils ordonnèrent à un domestique d'aller chercher Johann, Mâlou et Pitois, à qui l'on avait donné asile dans les communs du château.

Le Magyare entendit cet ordre, et secoua la tête.

— S'il veut passer, pensa-t-il tout haut,

vos hommes avec leurs couteaux n'y feront rien. Il passera.

— C'est ce qu'il faudra voir, mon intrépide ami, répliqua Van Praët.

Johann et ses deux compagnons furent postés en sentinelle au bas de l'escalier; les associés regagnèrent la salle du bal.

Le plaisir avait effacé toute trace de l'émotion récente. On causait bien encore çà et là, autour des murailles richement vêtues, des faits et gestes de ce bizarre personnage dont l'aspect avait glacé la joie générale, mais un peu de mystère va bien partout, et au bal masqué mieux qu'ailleurs. Ces incidents donnent du piquant à une fète; il ne faut pas s'en plaindre, pourvu qu'on ne les prolonge point outre-mesure.

Ici la scène avait duré juste assez de temps pour piquer la curiosité sans lasser l'attention. Les invités avaient une vénération grande pour la maison de Geldberg; mais on constate volontiers l'embarras des gens qu'on vénère.

D'un autre côté, les Geldberg, qui avaient un intérêt à faire disparaître toute trace de ce moment de trouble, redoublaient d'entrain et de gaieté.

Le vieux Moïse s'était retiré. Personne n'en pouvait manifester aucune surprise, puisque ces exhibitions solennelles que la famille faisait de son chef étaient toujours aussi courtes que rares. Abel, Esther, Sara, semblaient se multiplier pour plaire à chacun. Le chevalier de Reinhold reculait littéralement les bornes de l'amabilité; il n'y avait pas jusqu'au docteur Mira lui-même qui ne fît des efforts assez malheureux pour être charmant.

Comme nous l'avons dit, le bal avait pour prétexte les fiançailles de la seconde fille de Mosès Geld, la belle comtesse Lampion, avec le jeune vicomte Julien d'Audemer. Le mariage devait avoir lieu à Paris dans quelques semaines. On en était aux compliments officiels. On en faisait à la vicomtesse, à Julien, à Esther; tout le monde trouvait l'union admirablement assortie; et les beaux-fils du commerce transcendant, qui parle volontiers noblesse, les aveugles parlent bien des couleurs! disaient des balivernes assez innocentes sur la *bonté* des deux familles.

La vicomtesse recevait les compliments d'un visage radieux. Ce mariage était un de ses rêves les plus chers; elle ne se sentait pas de joie. Elle aurait bien voulu voir aussi avancée l'union de Denise avec le chevalier de Reinhold.

Mais les jeunes filles! les jeunes filles!

La danse reprenait plus vite; quelques masques tombaient, montrant çà et là de jolis visages alanguis par la fatigue du plaisir.

Le bal arrivait à ce moment attendu où les plus froids s'animent, et où l'abandon gracieux double la beauté des femmes. Il y avait comme une brise enivrée au-dessus de cette foule en joie: les toilettes se mêlaient en un resplendissant chaos; les paroles vives et gaies se croisaient; l'orchestre jetait parmi tout ce mouvement sa voix leste et entraînante.

C'était partout du rire et de la rêverie; ici la gaieté, là des soupirs novices; l'aveu timide de Chérubin; don Juan avec son audace toujours heureuse; un peu d'amour partout.

Esther et Sara étaient encore ensemble. Esther venait d'avouer à sa sœur que Julien avait pris sur elle, dans ces derniers temps, un empire absolu, et que de ce mariage dépendait le bonheur de sa vie: Petite félicitait et raillait à la fois.

En réalité, Petite était jalouse de ce bonheur qui semblait si sûr et si proche.

Elles venaient d'échanger leur confidences. Esther avait répété les paroles de l'ermite, non sans un frisson de crainte, et madame de Laurens avait inventé quelque fable pour ne point demeurer en reste.

Car elle ne pouvait pousser la confiance jusqu'à parler de cette lente mort de l'agent de change à laquelle l'ermite avait fait allusion.

— Je tremble, dit Esther. Qui peut être cet homme? Si sa menace allait se réaliser?

— Quelque envieux! répliqua Sara, et quant à sa menace, ne craignez rien, ma sœur: Julien vous aime, et vous êtes riche.

Denise d'Audemer et Lia restaient également sous le coup des mystérieuses paroles de l'ermite. Lia était venue à ce bal parce qu'on le lui avait ordonné. Elle était faible et souffrante; le choc éprouvé achevait de la briser.

Elle s'appuyait au bras de Denise, émue elle-même, et perçait la foule pour se retirer, car elle se sentait défaillir.

Cette voix qui lui défendait l'espoir pesait comme un poids de glace sur son cœur.

Elle sortit.

Au moment où Denise rentrait seule dans le bal, Franz s'approcha d'elle, et lui glissa rapidement quelques mots à l'oreille.

Ils étaient surveillés de près, et madame d'Audemer, alléchée par un premier succès, gardait chèrement sa fille à ce bon chevalier de Reinhold. Julien aidait sa mère dans cette tâche; car il était devenu Geldberg des pieds à la tête, et les prétentions de Franz lui semblaient un ridicule roman.

Depuis le commencement du bal, Denise et Franz n'avaient pu se joindre. Julien était à quelques pas; on voyait de loin la vicomtesse qui cherchait, inquiète. Il fallait profiter de l'occasion, mais n'en point abuser.

A quelques mots de Franz, on répondit par un *oui* prononcé bien bas; la dentelle du masque laissa voir un joli sourire.

Denise rejoignit sa mère, et Franz passa.

Comme il s'éloignait, un bras se glissa sous le sien.

— Vous voilà bien joyeux, monsieur! dit une voix connue à son oreille.

Franz rougit comme une jeune fille qu'on surprend à faire des signes du haut de sa fenêtre.

Dans la bonne foi de son âme, il plaignait sincèrement madame de Laurens, s'accusant de l'avoir abandonnée. Comme il aimait avec passion, et qu'il sentait, dans toute sa plénitude, le bonheur d'être aimé, il devinait aussi la peine amère de ceux qu'on n'aime plus.

Il croyait avoir abandonné Sara. La vue de cette pauvre femme qui devait, selon lui, tant souffrir, mettait toujours au fond de son cœur de la tristesse et des remords.

C'était Sara qui venait de passer son bras sous le sien.

— Que vous avez un goût gracieux, madame! murmura-t-il pour dire quelque chose, et que vous êtes belle sous ce costume!

Petite détourna la tête à demi.

—Je croyais que vous n'aviez plus le loisir de remarquer cela, répliqua-t-elle en donnant à sa voix un accent de mélancolie; il faut que nous nous expliquions franchement, monsieur. Le doute où je suis me fait plus souffrir que la certitude d'un malheur.

— Je ne vous comprends pas, balbutia Franz.

— Vous venez de donner un rendez-vous à mademoiselle d'Audemer?

— Quelle idée!

— J'en suis sûre.

— Je vous proteste...

— Pourquoi mentir? Je sais que vous l'aimez.

— Mais pas le moins du monde!

Les yeux de Sara brillèrent à travers les trous du velours. On eût dit qu'ils avaient le pouvoir de percer le masque de Franz.

Ils s'étaient arrêtés auprès d'un de ces piliers à bizarre architecture qui soutenaient l'ancienne salle de justice des comtes. Ce pilier, comme tous les autres, présentait une gerbe lumineuse jaillissant du sol, et arrivant jusqu'au monstre sculpté qui lui servait de chapiteau.

Autour d'eux, la foule passait et repassait. Un seul personage se tenait immobile de l'autre côté de la colonne.

C'était un homme, et il avait eu la lugubre fantaisie de se déguiser en spectre.

Un long voile blanc le couvrait de la tête aux pieds.

Il n'y avait pas très-longtemps qu'on l'avait aperçu dans le bal pour la première fois. Aux joyeuses apostrophes qu'on lui avait adressées çà et là, il n'avait pas répondu un seul mot, et c'était à la rigueur qu'il jouait son rôle de fantôme.

Il s'était promené dans la salle, semblant chercher quelqu'un à travers les trous pratiqués à son suaire. Son pas était tardif et chancelant.

Il n'y avait guère qu'une minute qu'il s'était arrêté derrière le pilier.

Depuis lors, on eût dit qu'il dévorait des yeux Franz et Sara.

Après la réponse de Franz, Sara et lui avaient gardé durant quelques secondes un silence embarrassé.

— Vous ne l'aimez pas? reprit enfin Petite.

— Non, répliqua Franz.

— C'est bien vrai?

— Puisque je vous l'affirme.

— Eh bien! prouvez-le-moi! je parie que votre rendez-vous est fixé à demain, pendant la chasse aux flambeaux.

— Mais il n'y a pas de rendez-vous... commença Franz.

Sara l'interrompit.

— C'est une si excellente occasion! dit-elle avec un léger accent de raillerie; il y aurait pourtant un moyen de me persuader.

— Lequel?

— Mais vous ne l'emploierez pas?

— Dites.

— A quoi bon?

Franz fit un geste d'impatience.

Le spectre s appuyait immobile à la colonne. On l'eût pris pour une de ces funèbres figures taillées dans le marbre des tombeaux, si de faibles tressaillements n'eussent agité de temps à autre les longs plis de son suaire.

Sa tète voilée faisait seule saillie en dehors du pilier; Sara et Franz ne l'apercevaient point.

— Écoutez, reprit Petite, si je suis jalouse, c'est que je vous aime encore, moi! j'ai peur; rassurez-moi, par pitié! Je crois que vous avez donné ces heures de la chasse à une autre; si vous me les consacrez, je ne craindrai plus, et je serai bien heureuse.

On aurait pu entendre, sous le voile blanc du spectre, comme une plainte étouffée.

— Ces heures sont à vous comme toutes celles de ma vie, répondit Franz qui ne savait comment tourner la difficulté; où voulez-vous que j'aille vous rejoindre?

— Derrière le château, répondit Sara, qui eut sous son masque un sourire; dans ce camp où sont les ruines de l'ancien village de Bluthaupt.

— A quel moment?

— Une demi-heure après l'ouverture de la chasse.

— J'y serai, dit Franz.

Sara lui fit un petit signe de tète gracieux, et perça la foule.

Il y eut, sous le voile du personnage déguisé en spectre, comme un écho des dernières paroles de Franz.

Il se détourna pour suivre Sara du regard, puis on le vit se diriger péniblement vers l'une des issues de la salle.

Il traversa les longs corridors, et monta l'escalier qui conduisait à l'appartement de l'agent de change Léon de Lauren

Il introduisit une clef dans la serrure de

cette porte, que Petite avait fermée à double tour sur son mari agonisant.

Il entra. Son suaire tomba, et découvrit la face hâve de Léon de Laurens lui-même.

Il se laissa choir sur le pied de son lit. Ses traits, minés par la souffrance, exprimaient une mortelle angoisse.

Il resta longtemps immobile, et semblable à un homme frappé de la foudre.

Puis, du fond de ses yeux caves, deux larmes roulèrent lentement sur sa joue.

Sa poitrine amaigrie se souleva; ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent, et ces mots tombèrent comme en un sanglot déchirant :

— Je l'aime encore!

En quittant Franz, Petite avait rejoint le chevalier de Reinhold.

— Demain, lui dit-elle, après l'ouverture de la chasse, il sera dans les ruines de l'ancien village.

— Tout seul? demanda le chevalier.

— Avec moi; prenez vos mesures en conséquence.

— Belle dame, disait le jeune M. Abel à madame la marquise de Beautravers, sa danseuse privilégiée, je ne sais si je rêve, mais il me semble que nos Hommes Rouges ont grandi de trois ou quatre pouces dans la soirée.

Madame la marquise braqua son binocle vers l'endroit indiqué.

— C'est vrai pourtant! répliqua-t-elle; je viens d'en voir passer un, et il me paraissait beaucoup plus petit. Mais, je vous prie, qui sont donc ces messieurs?

Abel abaissa le croc pommadé de sa moustache.

— Ceci est un grand secret, belle dame! dit-il; on n'a pas voulu me le confier à moi-même. Mais, tenez! en voilà un qui va intriguer madame la comtesse d'Audemer.

— En voilà un autre, s'écria la marquise, qui prend le bras de la comtesse, votre sœur!

— Charmant! fit le jeune monsieur Abel; ils sont au grand complet! Voici le troisième qui accoste ce petit Franz!

Tout cela était vrai. Les trois Hommes Rouges, qui, depuis le commencement du bal, jouaient un rôle passif, peu en rapport avec leurs fantastiques costumes, trouvaient enfin qu'il était temps d'agir.

Une triple scène s'entama en ce moment, qui rappelait un peu, de loin, pour les curieux, celle de l'ermite.

En effet, tous les gens accostés par les trois Hommes Rouges semblaient étrangement intrigués.

Le premier avait touché l'épaule de Franz, et lui avait dit d'un ton paternel :

— Vous êtes un étourdi, mon très-cher, et vous donnez beaucoup de mal à des hommes raisonnables qui valent cent fois mieux que vous!

Franz se retourna stupéfait.

Pendant cela, le second Homme Rouge murmurait à l'oreille du frère de Denise :

— Monsieur d'Audemer, vous êtes d'une pure et noble race, j'ai connu monsieur votre père, et j'étais son ami.

— Qui que vous soyez, monsieur, interrompit Julien, ces discours me semblent bien graves pour le costume que vous portez et le lieu où nous sommes.

— Je n'avais à choisir ni pour le lieu ni pour le costume, monsieur le vicomte, et ce sont en effet des choses bien graves que je vais vous dire!

Le troisième Homme Rouge s'était placé devant la vicomtesse, et l'avait séparée de la foule.



Je viens de la part de votre père, madame, répliqua l'Homme Rouge. (Page 322, col. 1.)

— Comtesse Hélène de Bluthaupt, lui dit-il d'un ton solennel et sévère, vous avez donc tout oublié?

X

COMME ON INTRIGUE

Denise dansait; le chevalier de Reinhold faisait l'aimable dans une autre partie de la salle; l'Homme Rouge avait choisi un moment où, madame la vicomtesse d'Audemer était seule.

Le bal s'agitait autour d'elle et la laissait isolée.

Ce nom de Bluthaupt qu'on venait de lui donner, et qu'elle ne portait plus depuis si longtemps, la jeta tout d'un coup au beau milieu du passé. Un monde de souvenirs s'éveilla brusquement dans son esprit.

Malgré l'âge, elle avait conservé des restes de sa beauté froide et blonde. Jusqu'à ce moment, on avait vu briller sous son masque un teint fleuri comme celui d'une jeune femme : elle était si heureuse de l'opulent mariage de son fils! la joie lui ôtait vingt ans.

Les premières paroles de son mystérieux interlocuteur la secouèrent brusquement; elle devint toute pâle.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle avec trouble.

— Q'importe cela! répondit le troisième Homme Rouge; je suis une voix qui vous parle de votre famille assassinée.

La vicomtesse eut un tressaillement. mais sa tête se redressa hautaine, elle voulait combattre.

Son accent prit une teinte de raillerie.

— On m'a glissé déjà quelques chapitres de cet absurde roman, dit-elle; vous venez de la part de mes frères?

— Je viens de la part de votre père, madame, répliqua l'Homme Rouge, dont la voix se fit plus lente et plus solennelle, le comte Ulrich de Bluthaupt, de votre sœur la comtesse Margarethe, et de votre mari Raymond d'Audemer, tous trois morts par le crime!

La vicomtesse essaya un geste de dédain; mais son front se baissa, tandis que sa joue redevenait pourpre.

Elle fut obligée de s'appuyer au dossier d'un fauteuil.

— Laissez-moi, monsieur, murmura-t-elle, je vous en prie, laissez-moi!

— Pardieu! disait pendant cela le premier Homme Rouge, qui tenait toujours le bras de Franz, mon jeune gaillard, si vous étiez resté mort dans quelque coin des bois de Geldberg, vous ne l'auriez vraiment pas volé!

— Bah! interrompit Franz, votre histoire est vieille, et je la sais sur le bout du doigt.

— Présomptueux et fou! grommela l'Homme Rouge; il tient de famille! Du diable! mon beau fils, ajouta-t-il tout haut, on m'avait bien dit que vous ne doutiez de rien! En attendant, vous donniez du fil à retordre à ceux qui veillaient sur vous.

— Qui donc a le droit de veiller sur moi? demanda Franz d'un air mutin.

— Pardon de la liberté grande, monsieur! On osait prendre cette permission, et je pense qu'on la prendra plus d'une fois encore Bon Dieu! si l'on vous laissait faire, vous iriez vous jeter, en riant, dans le premier piége venu!

Franz frappa du pied avec impatience.

— Je n'aime pas ce ton-là, dit-il, et rien ne me déplaît comme d'être traité en enfant!

— Gracieux seigneur, répliqua le premier Homme Rouge, sans perdre son accent de franche raillerie, ne vous fâchez pas, au nom du ciel! on saura bien vous sauver malgré vous; et si vous pouvez seulement vous garder jusqu'à demain soir...

— Ah çà! interrompit Franz, moitié gai, moitié colère, vous me paraissez bien savant sur ce qui me concerne!

— Très-savant; mais tenez! un bon conseil, pendant que j'y pense : n'allez pas demain à cette chasse aux flambeaux.

— Par exemple! commença Franz, qui éclata de rire.

— Je m'attendais à cela. Eh bien! si vous y allez, promettez-moi, du moins, de ne pas vous séparer du gros de la foule.

— Pourquoi?

— Parce qu'on a eu le temps de recharger le fusil qui vous a envoyé une balle à l'épaule.

Le deuxième Homme Rouge et Julien étaient face à face.

Ce qu'on voyait du visage de Julien peignait le mécontentement et la colère. On devinait une provocation prête à tomber de sa lèvre plissée.

L'Homme Rouge disait d'un ton froid et calme :

— Ce n'est pas pour vous que je parle,

monsieur le vicomte ; c'est pour votre père qui fut mon bienfaiteur. Je ne vous dis plus, comme autrefois : Vous allez épouser la fille d'un meurtrier...

— Autrefois? répéta Julien.

— Oui, ce n'est pas le premier avertissement que je vous donne. A Paris, la nuit du dimanche au lundi-gras...

— Au bal Favart ! interrompit Julien.

L'Homme rouge s'inclina.

— Ah! fit le jeune vicomte en se rapprochant, c'était vous!

Il y avait dans son accent et dans sa pose une menace de violence.

La voix de l'Homme Rouge était de plus en plus calme.

— Je ne vous parle plus du passé, reprit-il; mais du présent. Cette femme dont vous aviez fait votre fiancée...

— Taisez-vous, monsieur! interrompit Julien qui lui saisit le bras.

Ce mot siffla entre ses dents serrées par la colère.

— Cette femme, reprit encore l'Homme Rouge sans s'émouvoir, est une...

La main de Julien se colla, convulsive, sur la bouche de l'Homme Rouge.

Celui-ci le repoussa, mais sans violence. A travers les trous de son masque, il regardait le jeune vicomte avec une évidente compassion.

— Vous l'aimez donc bien! murmura-t-il.

— Comme je n'aimerai jamais femme en ce monde! répliqua Julien d'Audemer.

L'Homme Rouge sembla hésiter.

En ce moment, il se passait dans le bal quelque chose d'étrange. Tandis que l'orchestre entraînait les danseurs aux accords sautillants d'une mazurka ultra-nationale, la mystérieuse trinité des Hommes Rouges, qui avait produit tant d'effet au commencement du bal, semblait s'être dédoublée.

Ce détail échappait au plus grand nombre, mais il y avait maintenant six Hommes Rouges dans la salle.

Six hommes qui portaient le fantastique manteau des démons de la légende.

La salle était immense et la foule compacte. Les six hommes aux manteaux écarlates se trouvaient disséminés. Personne ne songeait à les compter.

La triple scène dont nous avons entamé le récit se poursuivait, et à mesure qu'elle continuait, Franz, Julien et la vicomtesse d'Audemer se troublaient davantage en face de leurs interlocuteurs inconnus.

— Laissez-moi, monsieur! disait la vicomtesse.

— Quand vous m'aurez éloigné, répondait le troisième Homme Rouge de sa voix lente et sévère, vous resterez avec votre conscience, madame. Mais voyez si je n'avais pas raison de dire que vous avez tout oublié : vous êtes ici, souriante et gaie, depuis bientôt quinze jours, dans ce château où furent assassinés Gunther de Bluthaupt et votre sœur Margarethe.

— Calomnie! balbutia la vicomtesse.

— Oh! vous ne dites plus cela du fond du cœur, comtesse Hélène! vous avez peur de croire; mais il faudra bien vous rendre à l'évidence! Tenez, sans sortir de cette salle, je puis vous montrer les acteurs principaux de tous ces drames sanglants.

« Vous voyez bien cet homme, dont la tête hautaine dépasse celle de ses voisins son doigt étendu désignait le Magyare Yanos; cet homme, il y a maintenant vingt-deux ans, a mis son sabre dans le cœur du comte Ulrich, votre père. »

La vicomtesse tremblait et perdait le souf-

fle. Elle cherchait à se dégager de cette étreinte morale qui la tenait esclave; mais l'Homme Rouge mettait toujours sa grande taille entre elle et la foule.

— Vous aimiez bien votre sœur Margarethe autrefois, reprit-il, comtesse Hélène! Regardez ce vieillard; il montrait le docteur José Mira, c'était jadis le médecin de Bluthaupt. La pauvre Margarethe se couchait, pâle et brisée par les douleurs de l'enfantement. Vous vous souvenez comme elle était bonne et belle! Ce vieillard avait pour mission de la secourir : il l'empoisonna!

Les jambes de la vicomtesse fléchirent.

— Oh! c'est affreux! murmura-t-elle; laissez-moi! laissez-moi!

Sa plainte s'étouffa parmi les gerbes des notes joyeuses qui jaillissaient de l'orchestre.

— Je n'ai pas fini encore, reprit l'Homme Rouge en étendant la main vers le chevalier de Reinhold; celui-ci est le dernier, celui-ci est le fiancé choisi par vous pour votre fille, madame, et l'on vous a dit pourtant plus d'une fois déjà que le vicomte Raymond d'Audemer, votre mari, était tombé sous ses coups!

La vicomtesse, dont les jambes chancelaient, fut obligée de s'appuyer à un siége.

— Comment ajouter foi à ce mensonge? balbutia-t-elle.

— En voyant le témoin du crime, madame, en écoutant le récit d'un homme qui s'agenouilla, demi-mort, au bord du précipice, et qui dit le premier *De profundis* pour le salut de l'âme de Raymond d'Audemer.

La voix de la vicomtesse devenait si faible qu'on ne pouvait presque plus l'entendre.

— Je ne crois pas! dit-elle avec effort.

L'Homme Rouge entr'ouvrit les pans de son manteau et tira de son sein un petit portefeuille sur lequel étaient gravées les initiales de Raymond d'Audemer. Les longs plis de l'étoffe écarlate qui l'enveloppaient de la tête aux pieds laissèrent voir, en se séparant, un costume tout étincelant d'or et de pierreries. Ce fut l'affaire d'une seconde. Les pans du manteau se rejoignirent; la vicomtesse n'avait point pris garde.

L'Homme Rouge poursuivit, d'un accent étouffé :

— Il y a vingt ans, durant la nuit de la Toussaint, je trouvai un cadavre sur la traverse de Heidelberg, au fond du trou que l'on nomme l'Enfer de Bluthaupt. Ce portefeuille était à lui, madame; le connaissez-vous?

XI

AVENTURES DE BAL

A la vue du portefeuille, la vicomtesse détourna les yeux, et son masque ne put cacher entièrement l'angoisse qui était sur son visage.

— Je n'avais pas vu le meurtre, reprit l'Homme Rouge, et je ne savais pas le nom du meurtrier. Mais Dieu mit un jour sur mon chemin un ancien serviteur du comte Gunther, que le hasard avait placé au bord de la Hœlle à l'heure même du crime. Le secret de sang pesait à la conscience du pauvre homme. Il me fit un aveu, et c'est grâce à lui que je peux vous dire : Celui-là est l'assassin de Raymond d'Audemer!

Son doigt tendu désignait de nouveau Reinhold, qui papillonnait gaiement parmi

la foule, ne se doutant guère de ce qui avait lieu si près de lui.

Malgré les préventions entêtées de la vicomtesse, elle était émue profondément. Les paroles de l'inconnu avaient touché en elle une corde muette depuis longtemps, mais sensible encore. Elle avait aimé son mari avec dévouement et passion autrefois.

Il y eut un silence pendant lequel la vicomtesse, la tête basse et la respiration oppressée, semblait hésiter gravement.

L'inconnu demeurait immobile et attendait.

— Mais... dit enfin la vicomtesse qui trouvait ses mots avec peine, cet homme... cet ancien serviteur de mon oncle Gunther... où est-il?

— Rendez-vous demain, madame, répliqua l'Homme Rouge, une heure après l'ouverture de la chasse aux flambeaux, dans l'allée de mélèzes qui conduit à l'Enfer de Bluthaupt; le témoin du crime vous montrera lui-même l'endroit où trébucha le cheval de Raymond d'Audemer.

— J'irai, murmura la vicomtesse.

En ce moment la danse finissait. Le mouvement qui se faisait dans le bal ramena vers les deux interlocuteurs Reinhold et José Mira.

La vicomtesse, un instant écrasée sous le poids de ces effrayantes révélations, se révolta de nouveau, incrédule. Une idée lui traversa l'esprit comme un trait de lumière. Elle pensa qu'une intrigue jalouse, montée dans l'ombre parmi les invités de Geldberg, voulait entraver le double mariage de son fils et de sa fille.

C'était son rêve le plus cher. Oubliant son émotion récente, et forte de l'idée qu'on voulait la tromper, elle ne vit plus dans l'inconnu qu'un homme abusant du privilége de son masque et jouant une perfide comédie.

L'envie lui prit de voir à découvert le visage du calomniateur.

— A moi, monsieur de Reinhold! cria-t-elle.

L'Homme Rouge fit un mouvement de surprise. A peine aurait-on eu le temps de s'en apercevoir. Il reprit aussitôt une attitude fière et assurée.

Au cri de la vicomtesse, Reinhold et Mira s'avancèrent en même temps. Tous ceux qui avaient été à portée d'entendre cet appel, dont l'accent avait quelque chose de tragique, s'avancèrent curieux, et firent cercle autour de l'inconnu.

Par une coïncidence étrange, le même fait se reproduisait dans deux autres parties de la salle.

On entourait le premier Homme Rouge, que Franz avait saisi sans façon au collet; on entourait le deuxième Homme Rouge, à qui Julien d'Audemer venait de dire à haute et intelligible voix :

— Vous mentez!

Cela faisait un triple esclandre! Entre les contredanses, ce bal avait vraiment des incidents assez dramatiques.

On ne s'y prodiguait pas les coups de poings comme à l'Opéra; mais le fait pouvait être attribué à l'absence de sergents de ville.

La conversation de Franz et de son compagnon avait suivi son cours jusqu'à l'instant où ce dernier avait prononcé quelques paroles donnant à entendre qu'il connaissait les secrets de la destinée du jeune homme.

L'imagination de Franz était alors partie comme une traînée de poudre qu'on allume. Ses fantastiques souvenirs des derniers jours passés à Paris, ses espérances folles, ses désirs, ses craintes, ses rêves, tout cela s'était entrechoqué dans son cerveau.

— Je veux savoir! avait-il dit.

— Vous saurez tout demain, répliqua l'Homme Rouge.

— Aujourd'hui! à l'instant même! s'écria Franz hors de lui; je ne vous lâche plus avant que vous n'ayez parlé.

Quant à Julien, nous l'avons laissé dans une situation d'esprit qui rendait probable et imminente l'insulte projetée.

Au moment où il demandait grâce pour ainsi dire, l'Homme Rouge s'était arrêté, pris de compassion.

Mais l'Homme Rouge avait sans doute un intérêt plus fort que sa pitié.

Après un silence, il reprit la parole. Julien était livide à écouter.

— Avez-vous la mémoire si courte, disait l'inconnu, que vous ayez oublié votre joyeux souper du café Anglais, monsieur le vicomte? vous aviez là une belle maîtresse, sur ma parole!

Julien se souvenait de ses doutes; il sentait venir la révélation poignante; il avait envie de tuer cet homme pour arrêter les mots dans sa gorge au passage.

— Mais ces belles maîtresses, reprit l'Homme Rouge, ne sont pas bonnes à porter un nom comme celui de votre père, d'autant qu'elles ont souvent la mémoire admirablement ornée, et qu'elles regorgent de souvenirs. A ce propos, monsieur le vicomte, si vous gardiez quelques doutes, ayez la bonté de demander à la comtesse Esther des nouvelles d'un certain baron allemand qui avait nom Goëtz.

Julien voulut parler, mais il ne put.

— Un bon vivant que ce Goëtz! reprit l'Homme Rouge; ma foi! la comtesse et lui s'entendaient à merveille, bien que le baron n'eût point la bouffonne idée de l'épouser! et je pourrais vous raconter...

Julien demanda le silence d'un geste où il y avait autant de prière que de menace.

— Non, dit l'inconnu, répondant à ce geste, je ne peux pas me taire avant d'avoir achevé, car je suis l'ami du vicomte Raymond, depuis sa mort comme durant sa vie. Et ce ne sera pas sans être averti que son fils deviendra l'époux d'une femme perdue!

Le corps affaissé de Julien se redressa violemment. Tout son sang vint à sa joue.

— Vous mentez! s'écria-t-il en portant la main au masque de l'inconnu.

Celui-ci le repoussa sans perdre son calme.

Mais un démenti, cela s'entend d'une lieue!

La foule vint, avide de savoir.

De sorte que, dans l'imense salle, tout le monde avait son spectacle gratis. Ici, c'était la vicomtesse insultée; là, Franz qui tenait un homme au collet comme un voleur; là encore, Julien d'Audemer frémissant de rage en face de son adversaire.

Les Hommes Rouges étaient de haute taille tous les trois, et leurs regards dominaient ce flot confus de têtes.

Il y eut entre eux, de loin, comme un muet accord.

Tous trois serrèrent leurs manteaux autour de leurs tailles, et firent mine d'opérer leur retraite.

Ils étaient entourés de tous côtés et serrés de près; mais parmi la foule, à bien regarder le mouvement qui se fit, on eût pu croire qu'ils avaient d'assez nombreux auxiliaires.

Julien, Franz, le docteur et d'autres, voulurent leur fermer la route de force; un tumulte soudain s'éleva; des hommes que nul ne connaissait percèrent la foule et se mirent avec une maladresse feinte au-devant de Julien, de Franz, et de tous ceux qui prétendaient s'opposer à la retraite des trois manteaux rouges. Les dames criaient, effrayées; les hommes s'efforçaient à vide, ne sachant pas très-bien ce qu'ils voulaient. On se mêlait, on se poussait, on s'écrasait.

Reinhold cherchait partout le seigneur Yanos, dont l'aide eût été si précieuse en pareille circonstance; mais le Magyare avait

regagné son appartement depuis plus d'une heure.

Les trois Hommes Rouges, suivant des lignes convergentes, s'avançaient lentement vers la porte principale.

Ils arrivèrent au seuil, protégés toujours par un cercle d'inconnus qui s'agitaient et faisaient semblant de vouloir les combattre.

Un instant, on les vit tous trois côte à côte, près du seuil. Leurs hautes tailles étaient exactement égales : vous eussiez dit trois épreuves calquées sur le même dessin.

Ils sortirent.

La foule, Julien et Franz en tête, se rua sur leurs traces dans l'antichambre. Cette mystérieuse cohorte qui avait protégé leur fuite se dispersa.

L'antichambre s'emplit, ainsi que les corridors voisins.

Et pendant qu'on cherchait à force, des voix s'élevèrent qui disaient :

— Les voilà ! les voilà !

Julien, Franz et les plus ardents revinrent sur leurs pas, ne soupçonnant point qu'on leur donnait le change.

Au beau milieu de l'antichambre, on se pressait autour de trois hommes vêtus de manteaux écarlates, qui faisaient de vains efforts pour se dégager.

Et tout le monde disait :

— Ce sont eux ! ce sont eux !

On les tenait à quatre chacun. Un passage fut ouvert à la vicomtesse, à Franz et à Julien.

— Otez-lui son masque ! s'écria madame d'Audemer en s'élançant vers le plus grand des trois.

Les deux autres furent livrés à Julien et à Franz.

Les trois masques tombèrent.

La vicomtesse se trouva en face de M. le comte de Mirelune.

Julien reconnut dans son adversaire Amable Ficelle, auteur du *Triomphe du champagne et de l'amour*, et de beaucoup d'autres vaudevilles.

Franz demeura les bras pendants devant la face rougeaude et déconcertée de l'aimable Polyte, le favori de madame Batailleur.

Poursuivants et poursuivis étaient également stupéfaits.

Il y eut un immense éclat de rire dans la foule qui, certes, ne comprenait rien à l'énigme, mais qui s'en amusait énormément.

Çà et là quelques voix s'élevèrent pour dire que ces trois Hommes Rouges n'étaient pas les vrais Hommes Rouges. On retourna danser. Le gros des invités commençait à trouvait qu'on abusait étrangement de la légende, et chacun avait des Hommes Rouges par-dessus la tète.

Une heure environ après cet incident que la plupart prenaient pour une comédie concertée à l'avance et couronnée d'un assez médiocre succès, les associés de Geldberg étaient réunis en groupe dans la salle et causaient à voix basse.

— Il est évident, disait Reinhold, que ni Ficelle, ni Mirelune, ni ce pauvre garçon qu'on appelle, je crois, Polyte, ne sont pour rien dans tout cela. On a pourtant reconnu tout le monde à la grille !

— C'est à dire qu'on a essayé, répliqua Van Praët. J'étais à ma fenêtre, et j'ai vu tout le monde entrer à la fois. Les uns ôtaient leurs masques, les autres les gardaient. On n'arrêtait personne, et ces trois grands drôles ont bien pu passer inaperçus.

— Eux et d'autres, murmura madame de Laurens.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que ces trois hommes n'étaient pas les seuls intrus qui fussent dans la salle. N'avez-vous pas remarqué cette manière de

cohorte qui les suivait partout et semblait les défendre?

— Je parierais, dit Reinhold, que ce sont nos coquins d'Allemands du Temple!

— On pourra être plus sévère à la sortie qu'à l'entrée, reprit le docteur Mira, et placer une bonne garde à la grille.

— Je mettrai là Johann, ajouta Reinhold; il me rendra bon compte de ces figures suspectes.

— Il est bien entendu qu'on sera là en force, et qu'il sera fait main basse sur tous ceux qui se sont indûment introduits.

— Comme cela, nous aurons raison de nos trois Hommes Rouges.

Ils étaient à peu près au centre de la salle.

Non loin d'eux, madame la vicomtesse d'Audemer s'asseyait sur un fauteuil entre sa fille et son fils. Franz tournait autour de Denise; Esther causait avec Julien, qui restait pensif et sombre depuis son entretien avec l'inconnu.

Il répétait machinalement au dedans de lui-même ce nom de Goëtz que l'Homme Rouge avait prononcé.

Il avait envie de demander une explication à Esther; mais il n'osait pas, parce que son esprit faible préférait le doute à la certitude.

Les associés poursuivaient leur intime conciliabule. Ils en étaient à se demander quels étaient les acteurs de ce drame bizarre, et le nom du baron de Rodach venait répondre naturellement à cette question.

Le bal n'avait point ralenti sa joie bruyante. Quelques jeunes gens qui voulaient faire de l'effet, parmi lesquels il faut citer en première ligne M. Abel de Geldberg, avaient changé déjà deux ou trois fois de costume. L'assemblée était de plus en plus brillante, et il était vraiment difficile de voir un plus magnifique coup d'œil.

Mais, malgré tous leurs efforts, les jeunes gens qui voulaient faire de l'effet, et M. Abel de Geldberg lui-même, étaient radicalement éclipsés par certain seigneur de la cour d'Élisabeth, dont le costume splendide avait quelque chose de royal.

Les aiguillettes de son pourpoint de satin blanc étaient retenues à l'aide de larges boutons de diamants. Le cordon de la Toison-d'Or, étincelant de pierreries, descendait sur sa poitrine. L'ordre de la Jarretière tranchait sur la soie de ses chausses, et une plaque de rubis, rouge et brillante comme du feu, fixait à son feutre une plume rabattue.

Ce costume faisait valoir les formes exquises d'une taille noble et robuste à la fois. Impossible de rêver un port plus noble et plus fier!

Depuis son entrée, les femmes n'avaient plus d'yeux pour personne. Les jeunes gens à effet perdaient leurs peines, et la quatrième toilette de M. Abel de Geldberg n'avait pas même été remarquée.

Le seigneur de la cour d'Élisabeth accaparait tous les regards.

Il se promenait seul à travers les groupes, et n'adressait la parole à personne.

Il avait déjà passé deux ou trois fois devant l'endroit où les associés tenaient leur conférence secrète.

En un certain moment, le nom du baron de Rodach, prononcé par l'un des associés, arriva jusqu'à son oreille.

—Qui parle du baron de Rodach? demanda-t-il d'une voix haute et retentissante.

Les Geldberg restèrent comme frappés de stupeur.

Toutes les conversations s'arrêtèrent dans la salle. On regarda.

Le seigneur de la cour d'Élisabeth s'avança tête haute jusqu'au centre du groupe formé par les associés.

Là, il ôta son masque, et l'on vit la belle figure du baron de Rodach en personne.

Les pierreries de son costume envoyaient à ses traits un reflet étrange. La fière pâleur de son visage semblait rayonner. Les asso-



Des voix s'élevèrent qui disaient : « Les voilà! les voilà! » (Page 327, col. 1.)

ciés baissèrent la tête sous le calme éclat de son regard.

Il y avait en lui tant de force et de beauté, qu'on pouvait le croire au-dessus du reste des hommes.

Au moment où il se démasquait, il y eut dans la salle un long murmure d'admiration.

Parmi ce murmure, deux cris s'élevèrent que tout le monde entendit.

Goetz! dit Esther.

— Mon frère Otto ! dit en pâlissant la vicomtesse d'Audemer.

Franz, qui s'était approché, murmura comme en un rêve :

— Le cavalier allemand!

Le cri d'Esther frappa Julien au cœur, comme un coup de poignard.

Le cri de la vicomtesse fit tressaillir les associés de la maison de Geldberg.

C'était toute une révélation. Leurs ennemis étaient au milieu d'eux. Ils avaient affaire aux fils redoutés du comte Ulrich

Le baron de Rodach s'inclina par deux fois, la première avec un sourire à l'adresse d'Esther, la seconde en regardant la vicomtesse.

Puis il se tourna vers les associés, qui évitaient de rencontrer ses yeux.

Son visage respirait toujours la même tranquillité sereine.

— Eh bien! dit-il, messieurs, êtes-vous contents de moi?

Reinhold balbutia une réponse inintelligible.

— Je n'ai point voulu laisser finir ces belles fêtes, reprit le baron de Rodach, sans me montrer au milieu de vous, mes amis et mes associés : la crise commerciale est terminée, ma présence n'était plus nécessaire à Paris, je suis venu me réjouir avec vous.

— Et bien vous avez fait, monsieur le baron! répondit madame de Laurens, qui réussit la première à reprendre sa présence d'esprit.

— Nous sommes heureux... commença Van Praët.

— Enchantés... dit lugubrement le docteur.

— Ravis! fit Reinhold, avec une grimace qui aurait bien voulu être un sourire.

— Mais, reprit madame de Laurens, j'espère que vous ne nous avez pas fait l'injure de descendre ailleurs qu'au château. Vous êtes ici chez vous, monsieur le baron, et je vais vous faire préparer un appartement.

Pour la première fois, l'accent de Rodach prit une nuance d'ironie.

— Mille grâces, madame, répondit-il; je suis touché comme je le dois de votre offre aimable, mais je ne puis l'accepter.

Il se tourna vers Reinhold et Mira.

— Vous savez ce que je vous ai dit, lors de notre première entrevue, ajouta-t-il; vous me demandâtes, ce jour-là, mon adresse, et je vous répondis: « J'aime le mystère par goût, c'est une manie. » Je n'ai pas changé depuis lors, madame et mes chers associés... permettez-moi de ne point vous dire ma retraite.

L'orchestre jeta un doux prélude de valse.

Rodach prit la main de madame de Laurens.

— Voulez-vous bien m'accepter pour votre cavalier? dit-il avec un beau sourire.

Sara, pâle et tremblante, se mit entre ses bras.

Le souffle lui manquait.

Reinhold, Mira et Van Praët les regardèrent s'éloigner, mêlés au tourbillon de la valse.

Franz restait immobile et les yeux grands ouverts, à contempler cet homme qui semblait exercer sur chacun une puissance si étrange.

— Je vais éveiller le Magyare, dit Reinhold à voix basse.

— Il ne faut pas qu'il sorte vivant du château! ajouta le docteur.

Le bras du baron s'arrondissait autour de la taille de Sara; il l'entraînait défaillante et brisée.

Toutes les femmes auraient voulu être à la place de madame de Laurens...

XII

LIA

Lia de Geldberg était seule dans sa chambre. Il y avait longtemps déjà qu'elle avait

quitté le bal, souffrante et incapable de supporter ce fracas joyeux qui faisait un contraste blessant à l'amertume de ses pensées.

Depuis quinze jours, Lia craignait; l'espérance l'abandonnait peu à peu; aujourd'hui, le désespoir était venu.

Tout au fond de son cœur résonnaient encore les paroles prononcées par l'ermite; on lui avait dit d'espérer en Dieu, parce qu'il n'y avait plus pour elle de bonheur sur cette terre.

C'était une belle âme, toute pleine de résignation douce et de force; mais ce dernier coup la frappait trop cruellement. Son courage fléchissait. Il faut du temps pour apprendre cette fermeté morne des cœurs vaillants qui n'espèrent plus.

Lia était couchée sur son lit, dans son frais et gracieux costume de bal. Sa robe blanche, encore agrafée, dessinait ses formes charmantes, et sur son front pâle se posait encore la riante couronne de fleurs.

Il faisait froid, mais son corps brûlait; la fièvre agrandissait ses yeux et changeait son regard.

Elle avait essayé de prier. Hélas! en ces premières heures d'angoisse, l'âme s'affaisse, et un voile épais dérobe la pensée de Dieu; la bouche ne sait plus trouver ces mots d'oraison qui consolent.

La pauvre enfant, agenouillée, était restée muette avec des grosses larmes sous la paupière et un nom dans le cœur : le nom d'Otto, qu'elle aimait davantage peut-être à mesure qu'elle espérait moins.

Elle s'était relevée, ne voulant point penser d'amour dans l'attitude sainte où l'on parle à Dieu; elle s'était assise sur le pied de son lit.

Oh! que ces heures sont amères où l'on voit, pour la première fois, glisser et fuir, comme les perles détachées d'un collier qui se brise, tous les espoirs aimés!...

Chaque bonheur devient une peine; les souvenirs chers s'empoisonnent, et, pour chaque sourire rappelé, il faut une larme.

Lia, la tête penchée, les mains jointes sur ses genoux, se souvenait, la pauvre fille! C'était bien près de là, aux environs d'Esselbach, que s'était passée son adolescence heureuse.

En arrivant à Geldberg, elle avait reconnu ce grand et fier château devant lequel le proscrit rêvait, alors qu'elle l'avait vu pour la première fois.

Dans les campagnes voisines, elle avait trouvé les sentiers connus où Otto lui parlait d'amour.

Otto était là, pour elle, sous ces grands arbres, où ils s'asseyaient naguère, émus tous deux et pleins de confiance en l'avenir.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis lors, et l'avenir, maintenant, c'était toute une vie de deuil.

Car la voix de l'ermite n'avait trouvé que bien peu d'espoir à tuer dans le cœur de Lia; elle acceptait cette sentence et n'y faisait point d'appel. On lui annonçait le malheur; elle avait compris, parce que le malheur, pour elle, c'était uniquement la perte d'Otto.

Brisée de douleur et de fatigue, elle voulut chercher le sommeil; le sommeil ne vint pas.

Durant une heure, on aurait pu la voir, blanche et pâle, étendue sur son lit; ses yeux ne pouvaient point se fermer.

Elle se releva et ouvrit sa fenêtre, donnant sur la campagne.

C'était une belle nuit d'hiver; la lune haute glissait lentement au ciel sans nuage.

Le paysage, éclairé vaguement, s'étendait à perte de vue et mêlait au loin ses lignes confuses que voilait une brume argentée. On voyait se dresser l'ombre noire des grands mélèzes aux flancs de la montagne; sur la route d'Obernburg, les ruines de l'ancien village de Bluthaupt blanchissaient dans l'herbe sombre, et ressemblaient aux tombes éparses d'un cimetière.

Tout cela était calme, desert, silencieux. Une mélancolie désolée s'exhalait de cette grandeur muette.

Le froid fit d'abord eprouver au front ar-

dent de la jeune fille une sensation de bien-être, mais bientôt son corps transi eut une sorte d'engourdissement; la fièvre redoublée mit un flux d'idées folles dans son cerveau. Elle se pencha sur l'appui de sa fenêtre; le vide énorme qui était au-dessous d'elle l'attirait.

Elle se rejeta en arrière. Son esprit était frappé. Dans sa chambre, un bruit se faisait, ce même bruit qu'elle entendait bien souvent et qui semblait la poursuivre en Allemagne comme à Paris.

Elle s'arrêta, tremblante et l'oreille attentive. En ce moment de trouble, la frayeur s'empara d'elle bien plus vivement qu'à l'ordinaire; son regard, qu'elle tourna vers la campagne, lui montra, mouvant et agité, chacun des objets qu'elle venait de voir immobiles. Les noirs mélèzes glissaient comme d'énormes fantômes sur la pente de la montagne; les ruines blanches du vieux village se dressaient, semblables à des spectres revêtus de longs suaires.

Le bruit continuait; Lia, sans autre pensée que de fuir cette épouvante qui l'affolait, ouvrit sa porte et se précipita dans le corridor.

Quatre heures de nuit sonnaient à l'horloge du château.

Dans le corridor, on entendait un lointain écho de la musique du bal.

Sans savoir, Lia se dirigea vers la fête, attirée par ce bruit qui la rassurait instinctivement.

Elle descendit l'escalier.

L'escalier donnait dans cette galerie où nous avons vu Klaus s'engager naguère en sortant de la chambre de Van Praët, après le conciliabule des associés de Geldberg.

A gauche, ce corridor aboutissait à la petite porte par où Klaus avait gagné la cour de la chapelle; en suivant la galerie sur la droite, on arrivait à la partie habitée du château.

C'était ce chemin que Lia prenait toujours, et il est à croire qu'elle ne soupçonnait même pas l'existence de la porte conduisant à la chapelle en ruines.

Comme elle tournait à droite, après avoir franchi la dernière marche de l'escalier, un homme passa rapidement devant elle. La lampe qui brûlait à l'extrémité de la galerie laissait l'endroit où se trouvait Lia dans une complète obscurité; d'ailleurs elle se trouvait cachée par la saillie de l'escalier : l'homme ne l'aperçut point et continua sa route à grands pas.

Malgré les ténèbres, la jeune fille avait entrevu son visage.

Elle s'appuya défaillante contre le mur.

On entendit le bruit de la porte de la cour qui s'ouvrait et se refermait.

Lia se redressa, galvanisée par une pensée soudaine.

Elle reprit sa marche, mais en sens inverse, et se dirigea, elle aussi, vers la petite porte.

Quand elle l'eut franchie, elle se trouva dans une cour de peu d'étendue, dont la lune éclairait d'aplomb le pavé recouvert de gazon. A sa gauche se dressait un rempart massif; à sa droite était la chapelle ruinée dont elle avait admiré souvent de sa fenêtre la gothique architecture.

En ce moment, la lune jouait parmi les arceaux brisés, et découpait bizarrement les dentelles de pierre des grandes fenêtres en ogives.

Lia traversa la cour et entra dans la chapelle par la brèche béante où nous avons vu Klaus s'engager la veille.

Dans la chapelle, la lumière blafarde et pâle arrivait à la fois par les fenêtres sans vitraux, et par le large vide de la voûte démantelée; de grandes masses éclairées saillaient dans la nuit noire; les statues des saints, blanches et hautes, se dressaient dans leurs niches sombres, les piliers s'élançaient, sveltes faisceaux de colonnettes, et n'avaient plus à leur sommet d'autre voûte que le ciel.

Le sol, pavé de carreaux noirs et blancs, montrait çà et là ses larges pierres tumulaires, qui recouvraient la dépouille mortelle des anciens chapelains de Bluthaupt.

Au moment où Lia mettait le pied dans la

chapelle, une porte située derrière le chœur tournait sur ses gonds en grinçant.

Lia tremblait, mais une main mystérieuse la poussait en avant. Elle baissa les yeux pour ne point voir ces hommes de pierre que la lune animait le long des murailles, et continua sa route, guidée par le bruit de la porte.

Après quelques efforts, elle parvint à l'ouvrir, et se trouva en face d'une sorte d'échelle taillée dans le roc humide.

Elle descendit.

Elle était dans le caveau mortuaire des comtes.

Le premier objet qui frappa ses regards fut une tombe large, supportant trois statues de chevaliers couchées côte à côte.

Sur cette tombe, une lampe brûlait, qui éclairait vaguement les sculptures des autres monuments funèbres.

Auprès du tombeau des trois chevaliers, un homme était debout, le dos tourné à la lumière. C'était bien celui que la jeune fille avait vu passer dans le corridor; c'était pour lui qu'elle avait suivi dans les ténèbres ce chemin redoutable, mais elle hésitait à s'avancer maintenant, parce qu'elle ne découvrait plus son visage.

Peut-être s'était-elle trompée.

Elle restait partagée entre son désir qui l'entraînait en avant, et sa frayeur qui lui disait de fuir.

L'homme s'essuya le front; il semblait rendu de fatigue, et sa haute taille s'affaissait lassée sous les plis amples de son manteau écarlate.

Il s'assit sur le bord de la tombe des trois chevaliers.

Ce mouvement mit ses traits en face des rayons de la lampe; un cri s'étouffa dans la poitrine de Lia.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien le noble visage d'Otto.

Le cœur de la jeune fille s'inonda de joie; ses craintes étaient oubliées; avait-elle pu désespérer?

Elle s'élança. Mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle s'arrêta, frappée de stupeur.

Elle passa le revers de sa main sur ses yeux, qui battaient éblouis.

Un autre homme venait de sortir de l'ombre, une autre figure exactement pareille à celle d'Otto.

Était-ce un rêve? Toutes ces choses étranges n'existaient-elles que dans le délire de sa fièvre?

Comme elle s'interrogeait elle-même, une troisième figure surgit à la lumière, semblable encore aux deux autres.

C'étaient les mêmes traits, beaux et fiers, les mêmes tailles enveloppées dans des manteaux pareils.

Ils étaient là trois hommes avec une seule forme, trois reproductions du même être, trois types sortis du même moule, et l'illusion était si forte, que Lia ne savait plus lequel des trois était son amant!.

Elle pressait son front à deux mains; elle appelait à son aide son intelligence ébranlée: elle se croyait folle!

L'ombre d'un pilier s'étendait sur elle, les trois hommes ne la voyaient point.

Les deux derniers venus se baissèrent, prirent, sous la tombe des fils du comte Noir, des pioches et une pelle.

Celui qui était arrivé le premier souleva la lampe, et ils gagnèrent un espace vide marqué au milieu du souterrain par une petite croix de bois.

Lia se colla, tremblante, à la pierre froide du pilier.

L'homme qui tenait la lampe la déposa sur le sol; il prit à son tour une pioche, et tous trois se mirent à creuser la terre.

Ils travaillèrent longtemps en silence. Cinq fosses furent ouvertes, l'une à côté de l'autre.

Et chaque fois qu'une fosse était creusée, une voix s'élevait qui disait :

— Celle-ci est pour Fabricius Van Praët.

— Celle-ci pour le docteur José Mira.

— Celle-ci pour le chevalier de Reinhold.

— Celle-ci pour le Magyare Yanos Georgyi.

Quand ce fut au tour de la dernière, la voix dit :

— Celle-ci est pour le vieux Moïse de Geldberg.

Au nom de son père, Lia se laissa choir sur ses genoux.

Les trois hommes s'appuyèrent sur leurs pioches et demeurèrent un instant immobiles.

— Voilà plus de vingt ans, mes frères, dit celui qui était arrivé le premier, d'une voix triste et grave, que nous avons creusé une autre fosse au même lieu ; nous étions jeunes alors, et notre sœur vivait! Durant ces longues années, avez-vous songé parfois à dire une prière pour le repos de l'âme du malheureux baron de Rodach?

— Il avait voulu déshonorer notre sœur! répondirent les deux frères d'un air sombre.

— Et nous l'avons puni de mort! répondit le premier, c'était le droit; mais on doit des prières à ceux qu'on envoie ainsi sous la main de Dieu sans leur donner le temps de se repentir. Moi, j'ai prié bien souvent, mes frères, car cet homme, nous l'avons dépouillé après sa mort, et c'est sous son nom que nous avons longtemps déjoué les poursuites de nos ennemis.

Celui qui parlait ainsi franchit les fosses ouvertes et s'agenouilla auprès de la petite croix de bois; les deux autres l'imitèrent.

On entendit dans le silence du caveau les versets latins du *De profundis*.

Puis les trois hommes se relevèrent.

— Notre besogne est finie pour cette nuit, dit le premier arrivé; allons nous reposer, car nous aurons bientôt besoin de toutes nos forces. Demain, s'il plaît à Dieu, ces cinq fosses seront pleines, et les serviteurs de Bluthaupt salueront le fils des comtes!

Ils éteignirent la lampe et se dirigèrent tous les trois vers l'escalier de la chapelle.

Lia, plus morte que vive, les suivait.

Ils traversèrent la chapelle et la cour.

Au moment où celui qui était venu le premier allait rentrer, sur les pas de ses frères, dans le corridor où la jeune fille l'avait vu passer seul naguère, il se sentit retenu par le pan de son manteau.

Il se retourna ; Lia était agenouillée sur le pavé à ses pieds.

La porte, cependant, s'était refermée sur les deux frères, engagés dans le corridor.

— Otto, murmura la jeune fille d'une voix défaillante, j'étais là, dans le caveau ; j'ai tout vu, j'ai tout entendu. Je sais bien que je ne puis être à vous, désormais.

Une larme roula le long de sa joue pâle.

— Mais, je vous en prie, ajouta-t-elle en joignant les mains, épargnez la vie de mon pauvre père!

La lune tombait d'aplomb sur le visage de la jeune fille et illuminait son admirable beauté. Parmi l'angoisse de sa douleur sans bornes, il y avait comme un reflet de résignation suave et sainte.

Otto était ému jusqu'à ne point trouver de paroles; entre toutes les épreuves de sa vie, celle-ci était peut-être la plus amère.

Il releva la jeune fille et l'attira contre son cœur.

— Mon Dieu, murmura-t-il, ayez pitié d'elle et de moi!

Il y eut un silence durant lequel on n'entendit que l'effort pénible de leurs respirations oppressées.

— Lia, dit enfin Otto, je vous aimais, je

vous aime! Jamais une autre femme n'aura place dans mon cœur. Que Dieu vous fasse heureuse et me donne double part de souffrance!

La tête de la jeune fille s'appuya contre le sein du bâtard de Bluthaupt, et un sanglot souleva sa poitrine.

— Adieu! reprit Otto en essayant de se dégager; nous ne nous verrons plus en ce monde, Lia.

— Nous nous reverrons au ciel! murmura la jeune fille d'une voix qui semblait mourir.

Et comme Otto poussait la porte pour se retirer, elle ajouta, ranimée par un élan de dévouement filial :

— Mon père! vous ne m'avez pas promis la vie de mon père!

Otto s'arrêta, irrésolu.

— Je vous promets la vie de Moïse Geld, Lia, dit-il enfin; mais il faut que justice soit faite, et mieux vaudrait pour lui la mort, peut-être.

La porte retomba sur lui.

Lia se remit à genoux, et son front toucha l'herbe glacée qui croissait entre les pavés de la cour.

XIII

LE DÉPART POUR LA CHASSE

Le lendemain, vers sept heures du soir, on se levait de table au château de Geldberg. Le dîner avait eu lieu de bonne heure, à cause de cette fameuse chasse aux flambeaux qu'on attendait depuis trois semaines.

C'était le dernier acte de la fête; les invités devaient repartir pour Paris le jour suivant.

Point n'est besoin de dire que le repas avait été superbe. Les officiers de bouche de la maison de Geldberg s'étaient surpassés, voulant couronner dignement la série de leurs merveilles culinaires.

On avait bu et mangé démesurément, sous prétexte d'adieux; le dessert avait tourné au touchant, et les insectes de lettres, attendris par le champagne, avaient en vérité déclamé quelques méchants petits vers entre la poire et le fromage.

Ils sentaient de loin les parfums trop connus de leur cuisine bourgeoise, et ils se bourraient de vivres comme le prévoyant chameau qui va traverser le désert.

En somme, il y avait une certaine émotion parmi les convives. On voyait partout des joues enluminées et des poitrines carrément élargies.

En quittant le salon, les jambes de M. le comte de Mirelune éprouvèrent de légères et agréables oscillations. Quant à Ficelle, il était gris, ma foi! mais gris comme un homme qui s'occupe sérieusement de couplets

Il enfilait l'un à l'autre tous les calembours consignés dans ses vaudevilles, et les glissait à l'oreille de son Mécène féminin, la grosse épouse du notable commerçant de la rue Laffite.

Au commencement du repas, on eût pu remarquer chez les membres de la maison de Geldberg une sorte de préoccupation affairée, mais ils avaient réussi à prendre le dessus.

Madame de Laurens n'avait jamais été si charmante; M. le chevalier de Reinhold ne s'était jamais montré plus joyeux.

Il n'y avait qu'Esther qui gardait sur son front comme un voile de tristesse. Julien ne s'était point placé à table auprès d'elle. La belle comtesse cherchait incessamment les regards de son fiancé, qui semblaient la fuir.

Julien s'asseyait à côté de sa mère; celle-ci tenait rigueur au chevalier de Reinhold, et se renfermait dans un silence pensif.

C'étaient là de légères taches sur un fond brillant; personne ne les remarquait, et la joie générale n'en était point altérée.

Une demi-heure après le dîner, la foule des convives descendait les escaliers du château, se dirigeant vers la cour principale, où l'on entendait un grand bruit. C'étaient les cris de piqueurs et de palefreniers, les notes perdues données par la trompe qu'on essayait, les aboiements des chiens, et le trépignement des chevaux dont le pied impatient frappait le sol.

Le jeune M. de Geldberg était en selle, au seuil de la cour. Cette soirée devait être mémorable dans sa vie. En sa qualité de sportman très-méritant, il était le directeur et le chef de cette partie de la fête.

Au moment où les premières dames mettaient le pied dans la cour, il fit un signe et emboucha sa trompe. Une joyeuse fanfare éclata, sonnée par tous les veneurs à la fois.

Il y avait dans la cour une meute très-nombreuse, et les équipages de chasse étaient entendus suivant le système allemand.

Les dames qui pouvaient se donner le titre d'écuyères sautèrent sur de fringants chevaux capables de suivre la chasse; les autres, quoique revêtues de l'uniforme d'amazone, s'assirent sur des palefrois débonnaires ou même sur les prudents coursiers de leur voiture.

La grille fut ouverte à deux battants, et la chasse sortit.

C'était une nuit sombre, mais sèche; de gros nuages sans pluie couvraient le ciel.

En franchissant la grille, les invités se trouvèrent en face d'un admirable spectacle.

L'immense paysage qu'on découvrait le jour, du sommet de la montagne, était en quelque sorte dessiné dans la nuit par de longues lignes de lumière. La forêt resplendissait; chaque arbre avait sa ceinture de feu. Le long des routes que devait suivre la chasse, l'illumination allait traçant de capricieuses courbes, qui se mêlaient dans la nuit sombre comme les lignes entrelacées d'un paraphe.

Et tous ces feux, multipliés à l'infini, perdaient leurs lueurs dans les grandes ténèbres. Ils brillaient comme autant d'étoiles, mais de loin ils semblaient ne point éclairer les objets environnants.

Cela faisait l'effet d'une immense arabesque, tracée avec des pointes de diamants sur un gigantesque fond de velours noir.

Pour ménager un contraste sans doute, les ordonnateurs de la chasse avaient laissé dans l'ombre la pente de la montagne où s'asseyait le château de Geldberg. On voyait l'illumination commencer tout au bout de la grande avenue.

Ce fut par cette voie que la chasse s'engagea.

Les invités du dehors et les gens du pays étaient là en foule, les uns à pied, les autres équipés pour le courre.

Il y eut un hourra pour les dames, et le cortége descendit l'avenue.

On n'était pas encore en train; la meute pelotonnait, dans l'ombre, ses couples muets.

Il y avait, parmi les femmes surtout, un peu d'hésitation, car la forêt de Geldberg était pleine de dangereux passages, et, si splendide que fût l'illumination, il était impossible de croire, avant d'avoir vu, qu'elle pût remplacer la lumière du jour.

Le départ s'opérait lentement et avec une sorte d'embarras. On voyait çà et là des laquais secouant des torches rouges et chevelues. Les chevaux s'effrayaient; la meute, étonnée, s'amassait en troupeau et refusait d'avancer.

Le jeune M. de Geldberg, en costume anglais sur un patron tout à fait supérieur, prenait la tête de la cavalcade. Il avait mis *Victoria-Queen* au trot, et tenait déjà cette attitude malade, pénible, éreintée, qui remplace chez nous, grâce au progrès de l'art équestre, la fière mine des cavaliers du vieux temps.

Il s'agitait beaucoup; il donnait des ordres



Elle se releva et ouvrit la fenêtre donnant sur la campagne. (Page 331, col. 2.)

d'une voix brève et napoléonienne; il trouvait parfois dans sa mémoire des mots britanniques qui, vu la circonstance, faisaient un effet prodigieux.

C'était en somme un gentleman bien passable, et *Victoria-Queen*, son élève, faisait l'éloge de ses capacités.

Il y eut une halte au bout de l'avenue, entre la traverse de Heidelberg et la lisière de la forêt.

La partie mâle des invités entoura le jeune M. de Geldberg, comme un état-major bien appris se groupe autour du général en chef, à l'heure solennelle de la bataille.

Le fils de Mosès Geld prit la parole d'une voix haute et ferme.

Sans se tromper une seule fois, il divisa les postes de chasse entre les assistants avec une liberté d'esprit qui lui fit le plus grand honneur. Il traça en peu de mots l'itinéraire des dames, et donna le signal du départ définitif.

On avait fait le bois dans la matinée. Un cerf courable avait été détourné dans les

taillis avoisinant l'étang de Geldberg. Durant tout le jour on l'avait gardé à vue, pour ainsi dire, et l'on était sûr du lancé.

C'était vers la plaine et l'étang de Geldberg que la partie active de la chasse devait se porter. Les dames et les paresseux avaient leurs places désignées à certains carrefours pour voir passer le cerf.

Les piqueurs cependant triaient la meute, et choisissaient les relais.

On était entré dans le cercle brillant formé par l'illumination. La nuit de l'avenue était loin déjà; chiens et chevaux, trompés par ce jour factice, prenaient leur ardeur matinière. Au signal donné, la chasse s'élança comme un tourbillon; voitures et piétons se dispersèrent dans des directions diverses.

XIV

LA CHASSE AUX FLAMBEAUX

L'emplacement où s'était faite la halte resta solitaire durant quelques instants.

Au bout d'un quart d'heure, on aurait pu voir une ombre se glisser dans le fourré à quelques pas de la lisière, et s'adosser immobile à un arbre.

A moins de l'avoir aperçu d'avance, il était impossible de distinguer maintenant ce personnage, qui était protégé contre le regard par l'ombre du tronc d'un mélèze, et semblait faire corps avec l'arbre auquel il s'appuyait.

On entendait de temps en temps et par bouffées le bruit lointain du galop des chevaux, les aboiements de la meute et le son adouci des fanfares.

L'air était froid, mais lourd et calme; pas une lumière ne s'éteignait dans la campagne scintillante, et le paysage gardait intacte sa merveilleuse parure.

Le pas d'un cheval résonna sur le gazon de l'avenue, et la silhouette d'un cavalier apparut confusément au loin. Il marchait au milieu de la voie, et à mesure qu'il approchait la lumière l'éclairait plus distinctement.

A vingt pas de la halte, on eût pu reconnaître le costume pimpant et la courte taille de M. le chevalier de Reinhold.

Comme il arrivait à l'endroit où la chasse s'était arrêtée naguère, il mit sa main au-devant de ses yeux, afin de regarder un objet qui passait par la traverse d'Heidelberg.

C'était encore un cheval avec son cavalier, dans lequel Reinhold crut reconnaître au premier aspect le docteur Mira, revêtu de sa longue redingote.

Il prononça le nom du Portugais; personne ne répondit.

Le chevalier s'était trompé de sexe. Le prétendu cavalier était une femme portant un costume d'amazone en drap de couleur sombre. Un voile épais lui couvrait le visage. Sous ce voile se cachaient les traits pâles et bouleversés de madame la vicomtesse d'Audemer, qui avait quitté la chasse, poursuivie par les paroles de l'Homme Rouge, et qui se rendait seule à la Hœlle de Bluthaupt.

Ses souvenirs avaient sommeillé longtemps; elle s'était endormie dans une crédulité volontaire; mais le sang de son père s'éveillait en elle, et son cœur avait parlé durant l'insomnie de la nuit précédente.

Elle voulait savoir, quoi qu'il pût lui en coûter désormais!

Elle laissa sur sa gauche la traverse de Heidelberg tourner la base de la montagne, et gravit toute seule, le cœur serré, la main tremblante, le sentier étroit qui conduisait à la bouche de la Hœlle.

La route était longue encore, et son courage défaillait déjà.

Le chevalier arrêta sa monture au centre du carrefour. Il était là sans doute à un rendez-vous, car il attendit.

Une minute environ après le passage de la vicomtesse, une autre amazone, qui sui-

vait aussi la traverse de Heidelberg, s'avança au galop léger d'un charmant cheval. Impossible de prendre celle-ci pour le docteur José Mira! Un spencer de satin emprisonnait sa taille souple et fine; c'était une jeune fille, et une charmante jeune fille, selon toute probabilité.

Elle glissa dans le demi-jour, et poursuivit sa route. L'idée vint au chevalier que c'était Denise d'Audemer; mais quelle apparence! il avait laissé Denise entre Julien et sa mère, au beau milieu de la foule, sur la route de l'étang de Geldberg...

Qu'elle fût ou non Denise, l'amazone ne prit pas le même chemin que la vicomtesse; elle laissa sur la droite le sentier qui montait au trou de la Hœlle, et continua de descendre la traverse de Heidelberg.

— Je crois que l'autre était aussi une femme! grommela Reinhold. Où diable vont-elles donc comme ça?...

Il n'avait pas achevé qu'une troisième amazone, venant comme les deux autres de l'étang de Geldberg, tourna court à quelques pas de lui, et enfila au grand galop l'avenue.

Elle passa si près de Reinhold qu'il sentit le vent de sa course.

— Aux ruines... dit-elle.

Reinhold avait reconnu madame de Laurens.

Quelques minutes après, les gens qu'il attendait arrivèrent presque en même temps. C'étaient le docteur portugais et Fabricius Van Praët.

— Ma foi! dit le Hollandais en s'essuyant le front, voici une belle fête! J'avais une idée, tout en galopant sur ce diable de cheval qui me secoue les côtes! On aurait pu faire un ballon.

— Ah! ah! interrompit Reinhold, qui ne put s'empêcher de sourire en songeant à l'ancien métier de Fabricius.

— Un ballon, répéta ce dernier, pareil à celui que j'enlevai à Leyde en 1820. C'était un aérostat de forme ovale, au centre de gravité duquel était attachée une corde qui soutenait un cercle d'artifice.

José Mira haussa les épaules.

— Nous ne sommes pas venus pour parler de fadaises, dit-il.

— Mon excellent ami, répliqua vivement Fabricius, la science aérostatique n'est pas une fadaise, et vous verrez que les ballons remplaceront les chemins de fer! En attendant, vous avez un peu raison, parlons du présent. Ne verrons-nous pas le Magyare?

— Le Magyare ne veut point se mêler de cette affaire, répondit Reinhold; d'ailleurs il a bien autre chose en tête! Depuis la fin du bal, il faisait sentinelle, l'épée à la main, au pied de l'escalier de la tour du Guet.

— Il attend le baron? demanda Mira.

— Et il l'attendra quinze jours s'il le faut, répliqua le chevalier; son valet hongrois est auprès de lui qui tient un sabre de rechange et deux paires de pistolets chargés. Si le baron est dans la tour, son affaire me paraît claire.

— Et où pourrait-il être? demanda Van Praët. Les gardes que vous avez mis à la grille du château pendant le bal sont des hommes sûrs?

— Très-sûrs, répliqua Reinhold, et ils ont soulevé tous les masques. Il est clair comme le jour que Rodach n'a pu quitter Geldberg!

— Au moins ne nous gênera-t-il pas pour notre expédition! grommela le docteur. Où en sommes-nous?

Reinhold se frotta les mains.

— Si la chasse du cerf est aussi bien organisée que la nôtre, répondit-il, je plains le

pauvre animal. C'est arrangé avec un goût parfait ! Le petit coquin ne peut éviter Charybde que pour tomber dans Scylla !

— Je réponds de son poste de chasse, dit Mira ; j'y ai placé moi-même l'homme que vous savez.

— Moi, ajouta Van Praët, je viens de colloquer maître Pitois sous la *Tête-du-Nègre*, vis-à-vis cette maison du paysan Gottlieb où Franz va si souvent.

— Et moi, reprit Reinhold, j'ai posté Màlou dans les ruines de l'ancien village... et je viens de voir madame de Laurens qui courait au rendez-vous à bride abattue.

— Moi, pour le poste de chasse ! dit le docteur ; c'est au bord de l'étang, et il y a un certain vieux saule qui cache mon homme admirablement.

— Moi, pour la *Tête-du-Nègre*, ajouta Van Praët ; si vous voyiez comme mons Pitois est bien installé entre deux roches !

— Fritz, le petit joueur d'orgue et Johann, reprit Reinhold, font office de bataillon volant ; ils cherchent, et ce serait bien le diable si nous perdions encore cette partie avec un si beau jeu !

— Nous n'avons plus qu'une nuit, murmura le docteur : si nous la perdions !...

— Bah ! firent ensemble Reinhold et Fabricius.

Un relancé sonné à quatre trompes se fit entendre dans la plaine. Les trois associés prêtèrent l'oreille un instant afin de s'orienter, puis ils s'éloignèrent au grand trot dans la direction de la chasse.

— Si nous nous perdons, avait dit Reinhold, dans deux heures nous nous retrouverons à ce carrefour.

Après le départ des trois associés, la Hœlle resta déserte durant une ou deux minutes. Quand on eut cessé d'ouïr le bruit de leurs chevaux, un mouvement léger se fit dans les ténèbres du bois. La grande ombre que nous avons vue se coller au tronc d'un mélèze se détacha de l'arbre lentement, et un cri aigu retentit dans le silence de la forêt.

Ce cri avait des intonations étranges et reconnaissables. Nous l'avons entendu deux fois déjà : la première au moment où les bâtards de Bluthaupt s'échappaient de la prison de Francfort ; la seconde au bal de l'Opéra-Comique, alors que se jouait, sous les yeux de Franz, cette bizarre comédie du cavalier allemand, du major et de l'Arménien.

Ce cri était un signal convenu dès longtemps entre les trois frères, et qui leur avait servi bien souvent dans leur vie de proscrits.

Une seconde s'était à peine écoulée, qu'un cri pareil se faisait entendre dans les taillis, à une distance considérable ; un troisième écho, si faible qu'on pouvait à peine le saisir, arrivait de la plaine.

La personne cachée dans le bois se tut et attendit.

Le premier effet de son appel fut l'arrivée d'un homme en costume de paysan, qui tenait un cheval par la bride.

Quelques instants après, un double galop se fit ouïr, et deux cavaliers s'arrêtèrent au milieu de la Hœlle. Leurs visages disparaissaient sous de grands chapeaux rabattus, et ils étaient enveloppés dans de grands manteaux rouges. Notre homme du bois, qui s'était mis en selle, portait exactement le même costume.

— Ami Dorn, dit-il au paysan, vous allez rester là, car ils vont revenir : vous, Goëtz, au bord de l'étang ; vous, Albert, auprès de la maison de Gottlieb, sous la *Tête-du-Nègre* ; moi, aux ruines du village.

Leurs éperons piquèrent le flanc de leurs chevaux qui bondirent ; la lueur brillante de l'illumination montra un instant les plis

écarlates de leurs manteaux qui flottaient au vent.

Puis ils disparurent chacun dans la direction indiquée.

Hans Dorn resté seul sortit du cercle de lumière, et alla s'appuyer à son tour contre le tronc du mélèze.

XV

LES RUINES

Tandis qu'Albert tournait le château pour se rendre à la maison de Gottlieb, et que Goëtz descendait au galop vers la plaine, Otto remontait l'avenue pour gagner les ruines de l'ancien village de Bluthaupt.

Le champ où se trouvaient ces ruines restait un peu en dehors des routes préparées pour la chasse ; néanmoins l'illumination voisine y envoyait de vagues clartés.

Otto descendit de cheval à deux cents pas du champ, et tourna sa bride autour d'un pin de montagne ; il poursuivit sa route à pied, et prit, en arrivant aux abords des ruines, de minutieuses précautions pour étouffer le bruit de sa marche.

Il savait que madame de Laurens était déjà au rendez-vous, et que Mâlou, dit Bonnet-Vert, veillait caché dans quelque coin.

Il se glissa doucement derrière un pan de muraille resté debout, et fit l'examen des lieux.

Son regard fut ébloui d'abord par l'éclatante ceinture de feu qui brillait au loin, laissant le centre du champ dans une obscurité presque complète ; mais les bords larges de son chapeau aidant, il parvint à s'isoler de cette lumière, et à distinguer les objets qui l'entouraient.

A une cinquantaine de pas, madame de Laurens se promenait lentement, et s'arrêtait de temps à autre pour interroger d'un regard inquiet la voie éclairée ; à l'endroit où s'arrêtait sa promenade circulaire, Otto voyait une forme noire demi cachée dans les décombres, et qui tenait à la main un objet répercutant faiblement les feux lointains de l'illumination : un canon de fusil sans doute .

Otto prit à sa ceinture une longue paire de pistolets, et en renouvela les capsules.

Comme il s'acquittait de ce soin, il aperçut tout près de lui, derrière le même pan de muraille, un personnage sur lequel il ne comptait pas.

Ce personnage s'appuyait des deux mains à la pierre, et semblait exténué de fatigue. Otto fut longtemps avant de distinguer ses traits, qui restaient dans l'ombre. A force de regarder, il crut pourtant reconnaître l'agent de change de Laurens.

Il s'avança vers lui, et toucha du doigt son épaule.

Laurens se retourna en tressaillant.

— Ne vous effrayez pas, dit Otto d'une voix douce et comme fraternelle, un secret surpris par moi reste toujours un secret, car je puis compter à peine au nombre des vivants. J'ai compassion de vous, monsieur de Laurens, et je voudrais vous secourir.

— Je ne vous connais pas, balbutia l'agent de change, qui le regardait d'un œil étonné.

— Moi, je vous connais, répondit le bâtard de Bluthaupt ; je vous plains et je vous sers, comme je plains et sers toutes les victimes de cette femme.

Laurens baissa la tête.

— Quelle femme ? murmura-t-il.

Otto étendit le doigt vers Sara, dont le pas plus vif disait l'impatience croissante.

M. de Laurens s'agita sans relever la tête, et reprit :

— Je suis bien malade ! il y a un voile au-

devant de mes yeux, je crois que ce n'est pas elle.

La pitié serra le cœur d'Otto.

— C'est elle, répliqua-t-il pourtant, la fille aînée de Moïse de Geldberg.

Et comme la poitrine de l'agent de change rendait un gémissement sourd, il ajouta :

— Vous l'aimez donc bien, monsieur de Laurens ?

Celui-ci ne répondit point, mais il releva la tête avec lenteur, et Otto vit deux larmes rouler sur sa joue pâle.

Il y eut un silence.

— Écoutez, reprit le bâtard de Bluthaupt; depuis votre départ de Paris, je suis comme le chef de la maison de Geldberg. J'ai dû m'occuper de vos affaires. Il y a longtemps que je m'intéresse à vous, monsieur; j'ai relevé votre crédit, et vous êtes désormais riche autant que jadis.

Laurens remit ses deux mains sur la pierre poudreuse, et répondit d'un accent morne :

— Que m'importe cela!

Puis il ajouta en redressant tout à coup sa taille affaissée :

— N'est-ce pas lui que j'aperçois là-bas ?

— Qui ? demanda Otto.

— Celui qui doit venir.

L'agent de change glissa sa main dans son sein, et serra le manche d'un poignard.

Otto croisa ses bras sur sa poitrine; il mesurait avec stupéfaction la misère profonde de cet homme.

— C'est donc sur lui que vous voulez vous venger, dit-il; mais c'est un enfant! mais il a cédé, comme on fait à son âge, aux artifices de cette femme!

— Elle l'aime! interrompit Léon de Laurens.

— Elle l'aime! répéta Otto avec amertume; oh! vous ne la connaissez donc pas tout entière! Entendez-moi, car il est peut-être temps encore de vous guérir. Votre passion a résisté au vice prestigieux, au crime, peut-être; mais l'avez-vous vue telle qu'elle est, souillée, honteuse, infâme?

— Taisez-vous! interrompit l'agent de change, je l'aime, vous dis-je, je l'aime!

Otto lui prit les deux mains, et les serra entre les siennes.

— Vous m'écouterez, poursuivit-il, dussé-je vous y contraindre par la force.

Laurens se débattit un instant, puis il redevint immobile.

Otto parla. Ce qu'il y avait en lui d'éloquence haute et grave débordait en ce moment de son cœur irrité.

Il prenait la vie de cette femme, depuis les jours de sa jeunesse, et la jetait dépouillée sous les yeux de M. de Laurens.

Ce dernier haletait et demandait grâce: mais Otto faisait comme ces médecins qui tranchent dans la chair vive et douloureuse pour vaincre un mal invétéré.

Il ôtait à Sara son vêtement de beauté incomparable; il arrachait un à un ses charmes décevants; il mettait son âme toute nue, et montrait d'un doigt ferme la corruption hideuse qui ne se cachait plus derrière le voile trompeur d'un sourire de sainte.

Cela faisait horreur, honte et dégoût!

Quand il eut achevé, il lâcha les bras de Laurens.

— Eh bien! dit-il, l'aimez-vous encore ?

L'agent de change se couvrit le visage de ses mains.

— Je ne sais, murmura-t-il avec un sanglot; mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais mourir!

Franz ne venait pas. Sara frappait du pied, Mâlou s'ennuyait à son poste et sifflotait *Larifla*, sa mélodie favorite.

Un bruit tumultueux et croissant se fit du côté de la plaine. Quelque chose passa, rapide comme une flèche, le long de la voie illuminée.

Puis le bruit devint fracas. Meute et chevaux se précipitèrent sur les traces de ce quelque chose, qui était le cerf, lancé dans les taillis de la plaine.

Le pauvre animal semblait suivre docilement une route tracée. Une fois hors du fourré, il n'avait plus osé y rentrer. La double ligne de l'illumination lui était une infranchissable barrière.

Il allait au beau milieu de la voie, les jambes pliées et ses bois en arrière. Cette lumière inusitée, derrière laquelle il voyait les ténèbres profondes, le déroutait et trompait son instinct.

La meute chassait à merveille. Les piqueurs manœuvraient comme il faut. C'était une magnifique partie!

La calvacade passa au grand galop. On put entendre la voix du jeune M. Abel de Geldberg, qui enfilait l'un à l'autre tous les termes de vénerie qu'il avait appris par cœur.

Puis la voix des chiens s'étouffa peu à peu. Quelques accords de trompe arrivèrent affaiblis.

Puis le silence.

XVI

DEUX COUPS DE FEU

Il y avait une demi-heure que madame la vicomtesse d'Audemer était au bord de la Hœlle, en compagnie de Fritz, l'ancien courrier de Bluthaupt.

Fritz avait au côté une énorme gourde dans laquelle il puisait à chaque instant de larges gorgées.

Il était ivre.

La vicomtesse avait sur le visage une mortelle pâleur.

— Écoutez donc, grondait Fritz d'une voix sourde, puisque vous voulez savoir!... Aussi bien, plus je le répéterai, moins j'en aurai lourd sur la conscience peut-être!... Ils veulent me faire tuer un enfant qui ressemble aux vieux portraits des comtes... Plus d'une fois, dans le bois, je l'ai mis au bout de mon fusil... Sais-je pourquoi je n'ai pas tiré?...

— Mais Raymond d'Audemer? interrompit la vicomtesse.

— Raymond d'Audemer?... c'était un beau seigneur!... Je me souviens de lui... Il vint au château de Rothe pour épouser la fille du comte Ulrich... la gracieuse comtesse Hélène... Ah! ah! comme ils étaient tous joyeux dans ce temps-là!... Pourquoi le pauvre Fritz est-il resté vivant, quand ses seigneurs sont morts?...

Il renversa dans sa bouche la gourde à demi vide.

— Je vous en prie, au nom de Dieu! dit la vicomtesse, quel est le nom de l'assassin de Raymond d'Audemer?

Fritz regarda tout autour de lui avec inquiétude.

Toute cette partie de la montagne était plongée dans les ténèbres; seulement, à travers les broussailles dépouillées de feuillage qui s'enchevêtraient au bord de la Hœlle, on voyait la traverse de Heidelberg brillamment éclairée.

Avec de bons yeux, on eût pu même distinguer, tout au fond du vaste entonnoir,

deux personnes qui causaient assises l'une près de l'autre, un jeune homme et une jeune fille.

Mais ni Fritz, ni la vicomtesse, n'en étaient à remarquer des choses de ce genre.

— Parlez plus bas!... disait l'ancien courrier de Bluthaupt; si vous saviez comme on entend derrière ces arbres!... Vous voyez bien ce grand mélèze?... Dieu semble l'avoir frappé comme il m'a maudit... Ses branches tombent une à une, parce qu'il fut le témoin du crime... J'étais là derrière, et je tremblais. Le cheval de Raymond d'Audemer s'était arrêté à l'endroit où nous sommes...

La vicomtesse se recula saisie d'horreur.

— Celui qu'on appelle maintenant le chevalier de Reinhold, poursuivit Fritz, venait derrière le vicomte...

— C'est donc bien vrai! interrompit madame d'Audemer.

Fritz avala une gorgée d'eau-de-vie.

— Il s'appelait alors Jacques Regnault, reprit Fritz; il poussa le cheval, le cheval sauta; j'entendis ce cri qui a fait de moi un damné!... Mais je ne veux pas tuer l'enfant, parce qu'il ressemble aux vieux portraits des comtes...

La vicomtesse s'était mise à genoux au bord de la Hœlle; elle priait.

Quand elle eut achevé sa prière, elle voulut interroger encore. Fritz dormait, couché tout de son long dans l'herbe froide.

La vicomtesse, pâle comme une statue, se mit en selle et descendit la montagne.

Hans Dorn veillait à son poste.

Il entendit, du côté de la traverse, une voix essoufflée qui l'appelait par son nom.

Il s'avança jusque sur la lisière, et, presque aussitôt après, il vit son jeune voisin de la place de la Rotonde, Jean Regnault, qui tournait le coude de la traverse en courant de toute sa force.

Jean n'avait plus de chapeau; l'illumination éclairait son visage en désordre, que sillonnaient de grosses gouttes de sueur.

— Hans Dorn!... monsieur Dorn! criait-il avec épuisement, où êtes-vous?

Hans se montra; Jean vint s'appuyer haletant au tronc d'un arbre.

— Venez vite! reprit-il. Oh! venez vite!... Johann va le tuer!...

— Qui?... demanda le marchand d'habits en frissonnant.

— M. Franz!... Oh! venez vite!...

Hans Dorn s'élança d'instinct; mais, après quelques pas, il s'arrêta, et regarda autour de lui avec détresse.

— On m'a dit de rester ici, murmura-t-il; si c'était un nouveau piége!...

Jean le tirait par ses vêtements, et cherchait à l'entraîner.

— Mais venez donc! s'écria-t-il; le pauvre jeune homme ne se doute de rien, et parle d'amour sur la traverse, au fond du trou de la Hœlle!... Johann gravit la montagne... et quand il sera au bord du précipice... que Dieu vous pardonne, monsieur Hans, car vous aurez perdu une minute!

Hans marchait, mais lentement, et il y avait de la défiance dans le regard qu'il jetait au joueur d'orgue.

— Ne me croyez-vous donc pas? reprit celui-ci. Mon Dieu! que faut-il vous dire?... Vous êtes le père de Gertraud que j'aime!... Ah! si j'avais eu un fusil, je ne serais pas venu vers vous... Mais j'étais seul et



Ils étaient là, l'un près de l'autre, les mains unies, muets de tendresse et de bonheur. (Page 346, col. 2.)

sans armes... Je me souvenais de vous avoir vu passer tout à l'heure dans la traverse, tenant un cheval par la bride... Je suis accouru, je vous trouve, et c'est vous qui refusez de sauver M. Franz !

— Marchez !... dit Hans Dorn en jetant son fusil sur son épaule.

Le joueur d'orgue s'élança, et prit le sentier que madame d'Audemer avait suivi à cheval pour se rendre au sommet de la montagne.

La route était rude ; Hans Dorn et lui couraient de leur mieux.

Jean était toujours en avant, car les années avaient alourdi le pas du père de Gertraud.

Jean disait :

— Nous arriverons à temps peut-être... Johann s'était posté d'abord dans la traverse, mais il a eu peur des lumières ; et je l'ai vu gravir le flanc de la montagne... la route est presque impraticable, et il va lentement

pour ne point faire de bruit... Mais hâtez-vous, monsieur Dorn, au nom de Dieu!

Hans faisait des efforts surhumains; il allait, penché en avant et gravissant cette côte roide avec une ardeur de jeune homme; mais il ne pouvait rendre à ses muscles leur souplesse de vingt ans.

L'avance du joueur d'orgue grandissait.

Jean s'arrêta.

— Écoutez, dit-il, donnez-moi votre fusil... j'arriverai le premier.

— J'arriverai avant toi! s'écria Hans dans un dernier effort.

Un instant, en effet, il devança le joueur d'orgue, mais l'haleine lui manqua bientôt, et il fut obligé de modérer sa course.

— Donnez-moi votre fusil! répéta Jean; qui sait combien de secondes nous restent?...

Hans Dorn tendit l'arme que le joueur d'orgue saisit; ce dernier redoubla de vitesse, comme s'il eût reçu une impulsion nouvelle, et bientôt il y eut un intervalle entre lui et le marchand d'habits.

Hans Dorn vit bien que tout espoir de salut était désormais dans le jeune homme.

— Jean, cria-t-il de loin, courage, mon fils! Si tu le sauves, je te jure devant Dieu que Gertraud est à toi!

Jean bondit comme si ces mots lui eussent donné des ailes.

Le trou de la Hœlle de Bluthaupt s'ouvrait, comme nous l'avons dit au prologue de cette histoire, au sommet d'un plateau d'une certaine étendue, et juste au milieu d'une longue allée de mélèzes.

Quand le marchand d'habits arriva au bout de cette allée, Jean était déjà bien loin.

Hans Dorn poursuivit sa course.

Vers le milieu de l'avenue, il s'arrêta court, parce qu'une détonation venait de retentir.

La lumière du coup lui montra, sur le bord de la Hœlle, un groupe de deux hommes, tous deux armés, et tous deux le fusil en joue.

L'un, qui était debout, abaissait le canon de son arme vers le fond de l'entonnoir; l'autre, qui était à genoux, semblait viser son compagnon à la tête.

La lueur dura la vingtième partie d'une seconde, et cette étrange silhouette disparut...

Mais ce fut pour reparaître, car une deuxième lumière se fit, produite par le coup de feu de l'homme à genoux.

L'instant d'après, Jean Regnault revenait à pleine course en brandissant son fusil au-dessus de sa tête.

Depuis une demi-heure, Franz et Denise causaient au fond de la Hœlle. C'était là qu'ils s'étaient donné rendez-vous la veille au bal.

Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus ainsi seul à seul, et ils étaient bien heureux.

Ils s'entretenaient de leurs espoirs et de leurs craintes, puis ils repoussaient la frayeur importune pour s'arranger à deux un doux avenir.

Les saillies de l'entonnoir et les roches éboulées les protégeaient contre la lumière trop vive; la chasse aurait pu passer le long de la traverse sans les apercevoir.

Au contraire, d'en haut, on les voyait distinctement par derrière.

Et certes, s'ils redoutaient une surprise, ce n'était point de ce côté...

Ils étaient là, l'un près de l'autre, les mains unies et à bout de paroles; ils se souriaient, muets de tendresse et de bonheur.

Le premier coup de feu retentit au sommet de la Hœlle; une balle siffla entre la tête de Franz et celle de Denise.

Et pourtant ces deux têtes étaient bien

près l'une de l'autre, car leurs blonds cheveux se touchaient...

Franz se dressa sur ses pieds en sursaut; Denise poussa un cri d'épouvante.

A cet instant, le bruit du second coup de feu résonna, enflé par les échos de la Hœlle.

Cette fois, aucune balle ne siffla aux oreilles des deux amants; mais il se fit un grand bruit dans les broussailles qui croissaient aux parois du précipice.

Une masse inerte et lourde tomba aux pieds de Franz.

C'était le cadavre de Johann, le cabaretier de la *Girafe*, au marché du Temple.

XVII

APRÈS LA CHASSE

Il était environ minuit.

La chasse continuait au dehors, mais elle tirait à sa fin, car on avait entendu sonner la *sortie de l'eau*, du côté de l'étang de Geldberg.

Madame de Laurens était seule dans le grand salon du château. Elle avait encore son costume d'amazone, et s'asseyait auprès du foyer, dans une bergère antique où son corps gracieux disparaissait presque tout entier.

Elle regardait d'un œil fixe et distrait les grandes bûches qui fumaient au fond de l'immense cheminée.

Un domestique entra.

— Madame a sonné? dit-il.

— Oui, répliqua Petite; quand MM. de Reinhold, Mira et Van Praët reviendront de la chasse, vous leur direz que je suis au salon.

Le domestique sortit.

Sara retomba dans sa rêverie chagrine. De temps en temps, son regard interrogeait avec impatience les aiguilles de la pendule gothique.

Au bout d'un quart d'heure à peu près, elle entendit la grille grincer en tournant sur ses gonds.

Elle se leva aussitôt, et courut à la fenêtre.

C'étaient les trois associés de Geldberg; Sara les vit descendre de cheval et traverser la cour. Ils s'entretenaient vivement; on devinait, aux gestes de Reinhold, qu'il annonçait à ses compagnons une excellente nouvelle.

Petite haussa les épaules avec dépit, et alla reprendre son siége.

L'instant d'après, les trois associés faisaient leur entrée.

— Belle dame, s'écria Reinhold qui devançait ses compagnons, je veux être le premier à vous annoncer la grande nouvelle!...

— Victoire! victoire! dit Van Praët en passant le seuil à son tour.

Petite les regardait d'un œil froid et découragé.

— Réjouissez-vous, belle dame, reprit Reinhold. Toutes nos traverses sont finies... Avez-vous entendu là-bas deux coups de feu sur la montagne?

Sara fit un signe de tête affirmatif.

— Les balles qui chargeaient ces fusils, poursuivit Reinhold, valaient pour nous cent fois leur pesant d'or... Nous n'avons plus rien à craindre, madame... Franz est couché là-bas au fond de la Hœlle de Bluthaupt!

Les trois associés se frottèrent les mains à l'unisson.

— Ce n'a pas été sans peine! dit Fabricius Van Praët.

— Je commençais à croire, ajouta le docteur, que nous n'en viendrions jamais à bout!

Sara eut un sourire amer et dédaigneux.

— Gardez votre triomphe pour une occasion meilleure, dit-elle. Franz est couché dans son lit, et se porte à merveille à l'heure où je vous parle.

Mira et Van Praët perdirent leur air joyeux.

Reinhold essaya de rire.

— Ah çà! dit-il, ce n'est pas à moi qu'il faut conter ces choses-là, belle dame! Je pourrais presque affirmer que j'ai été témoin de ce qui s'est passé... Je rôdais sur la route de Heidelberg vers dix heures, lorsque j'ai rencontré Johann, qui m'a fait descendre de cheval pour me montrer une chose assez curieuse, mais qui ne m'a pas enchanté au premier abord... C'était, ma foi! mademoiselle d'Audemer en tête à tête avec ce petit coquin de Franz.

« J'ai dit à Johann : Je vais m'éloigner, tu feras de ton mieux.

« La route était aussi claire qu'en plein jour; Johann a grimpé jusqu'au haut de la Hœlle pour se ménager une retraite sûre en cas de malheur.

« Au bout de dix minutes, j'ai entendu deux coups de feu, et je suis revenu au galop.

« J'ai trouvé toutes les lumières éteintes sur la route aux abords de l'entonnoir, et, dans ce fait, j'ai bien reconnu la prudence habituelle de mon ami Johann.

« J'ai poussé mon cheval jusqu'à l'endroit même où j'avais vu mademoiselle d'Audemer avec ce petit Franz. Il n'y avait là qu'un cadavre... »

Le chevalier prononça ces derniers mots de ce ton péremptoire qui n'admet pas de réplique.

Madame de Laurens l'avait laissé parler jusqu'au bout sans l'interrompre.

— Et avez-vous pris la peine, dit-elle, de mettre pied à terre pour examiner de près le cadavre?

— C'eût été dangereux, répliqua le chevalier; on aurait pu me surprendre...

— Monsieur de Reinhold, vous avez eu tort! cela vous eût épargné le chagrin que je vais vous causer. Le cadavre couché au fond de la Hœlle est très-probablement celui de votre bon ami Johann.

— Comment pouvez-vous savoir?...

— J'ai rencontré tout à l'heure, à la grille du château, Franz et mademoiselle Denise d'Audemer, qui rentraient de compagnie.

— Est-ce bien possible? balbutia le chevalier stupéfait.

— J'ai vu, répliqua froidement madame de Laurens.

Il y eut un silence. Sara s'enfonçait dans sa grande bergère, et regardait toujours le feu qui fumait tristement dans le foyer.

La mine des trois associés s'allongeait de plus en plus.

Reinhold ne disait plus rien.

— Mais alors, murmura enfin Van Praët, nous pourrions bien être perdus!...

— C'est mon avis, dit Sara.

Puis elle ajouta en se redressant lentement :

— D'autant mieux que Franz sait à l'heure qu'il est, peut-être, le nom de son père, et l'intérêt que nous avons à le combattre.

— Pourquoi pensez-vous cela? demanda le docteur.

— Je ne sais, on devine ; quand il a passé près de moi, il m'a jeté un regard étrange. Ceux qui l'ont sauvé ont dû parler.

Les trois associés baissèrent la tête, et pas

un parmi eux ne trouva la force de faire une objection.

— Je n'ai pas tout dit encore, reprit Petite; n'avez-vous pas remarqué sur l'esplanade, au-devant du château, des groupes nombreux qui parlent à voix basse, et qui regardent nos vieilles tours en prononçant de mystérieuses paroles?

— Ceci n'est pas très-inquiétant, répliqua Reinhold; ce sont des paysans qui attendent le retour de la chasse.

— Ce sont en effet des paysans, monsieur le chevalier, mais je vous jure qu'ils ne songent guère au retour de la chasse. Ils regardent, tout au haut de la tour du Guet, cette lueur qui brille, et ils se disent que *l'âme de Bluthaupt* va renaître.

— Folie que tout cela! grommela le chevalier.

— Non, monsieur, ce sont des choses trop sérieuses! On a travaillé, soyez-en certain, l'esprit crédule de ces pauvres gens. Cet homme, que nous appelions le baron de Rodach, n'a pas perdu les heures qu'il a passées dans les environs de Bluthaupt! Nous sommes enveloppés dans une trame ténébreuse où nous périrons tous jusqu'au dernier si nous ne parvenons à la rompre!

Les trois associés n'essayèrent point de cacher leur frayeur; Sara seule était calme et froide.

On pouvait mesurer en ce moment ce qu'il y avait de puissance et de force au fond de cette âme perdue.

— Mais enfin que faut-il faire? murmura Van Praët.

Sara se leva toute droite.

Sa taille exiguë sembla prendre des proportions viriles; elle était belle et grande comme ces reines que la tragédie antique nous montre se révoltant contre les dieux.

— Il faut vaincre! dit-elle d'une voix qui résonna vibrante et ferme. Nous savons où sont nos ennemis. Cette lueur, que les paysans superstitieux prennent pour l'*âme de Bluthaupt*, c'est la lampe qui éclaire le baron de Rodach, Otto le bâtard, et ses frères peut-être. Ils sont enfermés dans cette chambre étroite et sans issue. Si le feu prenait au second étage du donjon, ils disparaîtraient sans laisser de trace.

— C'est vrai! murmura le docteur.

— Pendant cela, reprit madame de Laurens, nous nous rendrions à la chambre de Franz, car il n'est plus temps de se fier à des mains étrangères. Franz dort... Tous nos ennemis disparaîtraient à la fois.

Les trois associés hésitaient

Sara les contemplait avec mépris.

— Il vous faut un homme, n'est-ce pas, dit-elle, pour marcher au-devant de vous et frapper? Eh bien! allons chercher le Magyare Yanos!

Elle traversa la salon et gagna le corridor; Van Praët, le docteur et Reinhold la suivaient la tête basse, et avec une répugnance visible.

— Pitois et Mâlou doivent être de retour, dit Sara en s'adressant au chevalier; veuillez aller les chercher, monsieur de Reinhold, nous allons avoir besoin de leur aide.

Reinhold s'éloigna.

Petite et les deux autres associés continuèrent leur route.

Presque tous les valets de Geldberg avaient suivi la chasse; il n'y avait personne dans les longs corridors du château.

Au pied de l'escalier de la tour du Guet, Petite et ses deux compagnons trouvèrent le seigneur Georgyi, qui veillait armé comme pour une bataille.

— Seigneur Yanos, lui dit Petite, il y a, suspendue au-dessus de nous tous, une terrible

menace! Cet homme que vous attendez ne viendra pas. Pourquoi n'iriez-vous pas le chercher?

Le front du Magyare devint pourpre.

— Je suis monté déjà plus d'une fois auprès de cette porte maudite, répliqua-t-il avec honte; mais je ne sais combattre que les hommes, et qui sait ce qu'il y a au sommet de cette tour?...

Petite avait mesuré ses paroles selon la connaissance parfaite qu'elle avait du caractère de Yanos.

Elle affecta un grand étonnement.

— Dois-je croire, dit-elle en contenant sa voix, que le seigneur Georgyi a eu peur?

Le Magyare fronça le sourcil, mais il ne répondit pas.

— Ceci me fait craindre, reprit madame de Laurens, pour le service que nous venions vous demander, seigneur Yanos, car il y a du danger.

Le Magyare redressa brusquement sa grande taille.

— Je suis prêt, répliqua-t-il; faut-il combattre contre deux hommes à la fois?

— Peut-être, répliqua Petite; vous êtes armé, ce jeune Franz que vous dédaigniez naguère a trouvé de puissants défenseurs.

— Conduisez-moi, interrompit Yanos, et montrez-moi mes adversaires!

Reinhold arrivait en ce moment avec Pitois et Mâlou, qui portaient encore en bandoulière leurs fusils de chasse.

— Montez par ici, leur dit Petite, en indiquant l'escalier de la tour du Guet.

Puis elle ajouta en s'adressant au Magyare:

— Ce que nous allons faire est au-dessous de votre vaillance, seigneur Yanos; restez ici, vous ne m'attendrez pas longtemps!

Elle s'engagea dans l'escalier sur le pas des deux voleurs du Temple.

Mira, Van Praët et Reinhold avaient l'air de ne trop savoir s'ils devaient demeurer ou la suivre.

Elle se tourna vers eux et dit:

— Je n'ai pas besoin de vous; pendant que je travaillerai là-haut, procurez-vous des armes.

Sur son ordre, Mâlou et Pitois s'arrêtèrent dans l'escalier de la tour, à l'étage qui précédait immédiatement le laboratoire du vieux Gunther.

Petite n'improvisait point ce qu'elle faisait en ce moment. Il y avait plus de deux heures qu'elle avait quitté le lieu du rendez-vous assigné la veille à Franz. Elle avait eu le temps de réfléchir et de se préparer.

Cet étage était habité par quelque hôte de Geldberg, qui suivait probablement la chasse maintenant; Petite s'était munie de la clef; elle ouvrit la porte, et fit entrer ses deux compagnons.

— Vous êtes des gens dévoués? dit-elle en parcourant la chambre d'un rapide regard.

— Je crois bien! répliqua Mâlou.

— Avez-vous vu, reprit madame de Laurens, quand vous êtes rentrés au château, cette lumière qui brille au sommet de la tour du Guet?

— Parbleu! répondit Pitois, il y a sur l'esplanade une vingtaine de gobe-mouches, à radoter qu'il y a là-haut un vieux magicien qui fait ses manières. On n'entend personne, pourtant!

Sara prêta l'oreille durant quelques secondes.

— On n'entend rien, dit-elle, c'est vrai,

mais il y a quelqu'un, j'en suis sûre ; il y a même plusieurs personnes, peut-être, et ce sont des gens qui nous gênent.

— Connu! fit Mâlou. Mais on dit qu'il ne ferait pas bon forcer la porte.

— Voyons, dit Petite, je ne voudrais pas vous exposer au moindre danger, mes braves garçons, mais ne pourrait-on pas tourner la difficulté? Si le feu prenait dans cette chambre, par exemple!...

— Fameux! s'écria Pitois; les murs sont en pierres de taille, ça ferait son trou, et puis voilà!

— Le fait est, appuya Mâlou, qu'on les fumerait là-haut sans beaucoup de dégâts!

— Et vous sentiriez-vous de force? commença madame de Laurens.

— Allons donc! interrompirent à la fois les deux voleurs, comme si ce doute les eût gravement offensés.

Puis Bonnet-Vert ajouta :

— Nous avons fait un peu les incendies dans l'Ouest avant les Glorieuses. Blaireau a la main pour ces choses-là, ma petite dame.

Pitois se rengorgea.

— Mais il faut qu'on paye, dit-il.

— Vous aurez le double de ce qu'on vous a promis pour tout le voyage, répliqua Petite.

— Alors, ça va! s'écria Mâlou, qui défit le lit en un tour de main, et jeta la paillasse au milieu de la chambre.

— Voilà le combustible nécessaire! ajouta-t-il; est-ce tout, ma petite dame?

— Non, répondit Sara. Quand vous aurez mis le feu, vous refermerez la porte, et vous vous tiendrez dans l'escalier avec vos fusils tout armés. Si quelqu'un sort de la chambre au-dessus...

— Nous les descendrons, interrompit Mâlou.

Sara fit un signe affirmatif.

— Et vous aurez soin, reprit-elle, de crier au voleur de toutes vos forces.

Les deux habitués des *Fils-Aymon* éclatèrent de rire en même temps.

— Comme ça, dirent-ils, on croira que les coquins d'en haut ont mis le feu! C'est joliment imaginé, tout de même, ma petite dame, pour une jeune personne qui n'en fait pas son état!

— Allons, Blaireau, mon fils, à la pâte!

La toile de la paillasse fut déchirée du haut en bas, et son contenu s'éleva en un monceau à côté du lit.

Sara redescendit l'escalier de la tour

Dans le corridor elle retrouva les associés de Geldberg; Reinhold, Mira et Van Praët avaient pris des épées.

Sara pensait bien qu'ils n'auraient point occasion de s'en servir; l'arme convenable était ici le poignard; mais il fallait faire croire au seigneur Yanos qu'une bataille était imminente.

Car on avait besoin du Magyare pour aller en avant et donner un peu de courage aux trois associés.

— Venez, dit Petite, c'est moi qui vais vous montrer le chemin!

Elle ouvrit la marche en effet : chaque fois que la troupe silencieuse passait devant une des fenêtres de la galerie, on voyait la campagne illuminée au loin.

La dernière croisée était ouverte : par cette issue, avec la froide bise de la nuit, les notes affaiblies du cor parvenaient jusque dans la galerie.

On sonnait l'hallali de l'autre côté de l'étang de Geldberg.

— Ils ne savent pas qu'ils font d'une pierre deux coups! murmura Van Praët avec son

bon sourire; ils croient ne sonner qu'une mort.

— Hâtons-nous, dit Sara; la chasse va revenir, et nous n'avons que le temps!

Ils montèrent sans bruit l'escalier qui conduisait à la chambre de Franz.

Arrivée auprès de la porte, Sara l'ouvrit avec précaution, puis elle s'effaça pour laisser passer ses compagnons.

Le Magyare entra le premier : il tenait un poignard à la main; derrière lui venaient les trois associés de Geldberg armés d'épées.

Sara franchit le seuil la dernière, comme ces chefs intrépides qui ferment la marche pour barrer le passage aux fuyards.

La chambre de Franz était éclairée par une lampe qu'il avait oublié d'éteindre sans doute avant de se coucher, et qui brûlait sur la tablette de la haute cheminée.

La lueur répandue par cette lampe rendait les objets suffisamment distincts; on voyait les meubles antiques, les deux armures de fer aux côtés de la porte, et tout au fond de la chambre l'immense lit à galerie, entouré de ses rideaux fermés.

Le regard d'Yanos fit d'abord le tour de la chambre, plutôt pour chercher l'ennemi à combattre que pour en connaître les détails.

Mais, au moment où ses yeux tombaient sur les armures de fer, il tressaillit, et fit un pas à reculons.

— C'est ici! murmura-t-il avec une sorte d'horreur.

Mira, Reinhold et Van Praët gardèrent le silence; ils étaient pâles et ils tremblaient.

Les quatre associés avaient reconnu en même temps la chambre du meurtre, où ils n'avaient pas remis les pieds depuis vingt années.

Yanos glissa un regard vers la porte, comme s'il eût songé à la retraite; il était faible contre les funèbres souvenirs qui l'assaillaient.

Mais il rencontra en chemin le regard froid et dur de madame de Laurens.

Il resta immobile.

— Eh bien! dit Sara.

Le Madgyare ne bougea pas.

Sara s'avança vers lui, et lui serra le bras avec la force d'un homme.

— Vous avez donc peur! dit-elle d'une voix basse, mais stridente.

Yanos ne sentit point l'aiguillon comme d'habitude.

— Il y a vingt ans, pensa-t-il tout haut, durant cette nuit, quelqu'un me dit aussi : « Avez-vous peur? » Je vins jusqu'à cet endroit où mon pied se pose maintenant, et l'épée d'un homme mort croisa mon épée.

Sara fit un geste de colère, et se retourna vers les trois autres associés.

— Et vous? dit-elle.

Personne ne répondit.

Elle arracha le poignard que Reinhold tenait de la main gauche.

— Lâches! lâches! lâches!!! répéta-t-elle par trois fois; il n'y a donc ici que moi pour avoir le cœur d'un homme!

Elle brandit son arme, et s'avança résolûment vers le lit.

Le rouge monta enfin au visage du Magyare.

Il ne dit que deux mots :

— Arrière, femme!

Puis il s'élança vers le lit avec un mouvement de rage, et fit glisser les rideaux sur leurs tringles.



Une lutte terrible venait d'avoir lieu. Quatre cadavres étaient couchés sur le sol. (Page 354, col. 1.)

Son bras levé pour frapper retomba comme paralysé le long de son flanc, tandis que les trois associés et Petite elle-même poussaient un cri de terreur.

C'était quelque chose d'étrange, et qui devait en effet remplir leurs cœurs d'épouvante.

Au devant du lit de Franz, les associés de Geldberg revoyaient cette apparition terrible qu'ils avaient vue, vingt ans auparavant, à la même place, près du berceau du fils de la comtesse Margarethe :

Trois hommes, de taille athlétique, vêtus de longs manteaux rouges, et l'épée nue à la main.

Cette fois seulement ils avaient la tête découverte, et leurs traits ne se cachaient plus sous les larges bords de leurs feutres.

C'étaient trois nobles visages, fiers et graves, trois visages si exactement pareils, qu'on ne pouvait les contempler sans se croire le jouet d'une illusion.

Ils étaient immobiles tous trois ; ils portaient haut la beauté sereine de leurs fronts intré-

pides, et regardaient en face les assassins.

Derrière eux, dans l'ombre, on apercevait les traits jeunes et gracieux de Franz, qui souriait endormi.

Le premier mouvement de Reinhold, de Van Praët et de Mira avait été de s'enfuir : mais la porte s'était refermée derrière eux, et Hans Dorn veillait debout sur le seuil.

En même temps la porte de l'oratoire de la comtesse Margarethe, ouverte à demi, laissait voir les mâles figures d'Hermann et des autres Allemands du Temple.

L'un des Hommes Rouges descendit de l'estrade qui était au-devant du lit, et fit un pas vers le Magyare :

— Yanos Georgyi, dit-il d'une voix sombre et lente, je vous avais promis que vous trouveriez ici l'homme que vous cherchiez. Jetez ce poignard et tirez votre épée ; je suis le fils d'Ulrich de Bluthaupt !

XVIII

LA JUSTICE DE BLUTHAUPT

. . . . On avait placé des torches dans les vieux candélabres de la cheminée ; une lumière rougeâtre et intense éclairait les moindres recoins de la chambre de Franz.

Une lutte terrible venait d'avoir lieu. Quatre cadavres étaient couchés sur le sol ; Reinhold, Van Praët et Mira gisaient dans leur sang.

Le Magyare était tombé sur le dos, et ses yeux, grands ouverts, semblaient menacer encore. L'épée d'Otto restait dans sa poitrine.

Il n'y avait plus là qu'un seul des bâtards de Bluthaupt, celui qui a traversé notre récit sous le nom du baron de Rodach.

Mais la porte de l'oratoire restait entr'ouverte, et l'on pouvait deviner que les autres n'étaient pas loin.

Franz s'était éveillé en sursaut au bruit de la bataille. Il s'appuyait sur le coude, et regardait d'un œil plein d'épouvante et de stupéfaction, tantôt la grande silhouette d'Otto, qu'il voyait par derrière, tantôt les quatre cadavres étendus sur le sol.

Madame de Laurens s'était laissé choir sur un fauteuil ; sa joue était pâle, son front se ridait, mais elle ne baissait pas la tête.

Derrière elle, sa sœur Esther se cachait le visage pour ne point voir le sang.

Auprès de la porte, le jeune M. Abel, appuyé contre la muraille, et les yeux hors de la tête, restait comme frappé de la foudre.

Dans un coin, le vieux Moïse, à demi mort de frayeur, se pelotonnait sur lui-même : il n'osait ni bouger, ni respirer ; on entendait ses dents claquer les unes contre les autres.

Ces trois personnages n'étaient pas venus là de leur propre mouvement, et les messagers qui les étaient allés chercher se tenaient debout encore auprès de chacun d'eux.

C'étaient nos Allemands du Temple.

Le silence et l'immobilité régnaient dans la chambre. Otto demeurait les bras croisés sur la poitrine, en face du Magyare vaincu.

Quand il prit la parole, chacun écouta en frémissant, tant on sentait qu'il était le maître.

— Il n'y a pas assez de monde encore ici, dit-il ; qu'on fasse venir madame la vicomtesse d'Audemer, son fils et sa fille.

Un Allemand sortit.

— Qu'on fasse venir, reprit le baron de Rodach, ces pauvres gens du Temple, madame Regnault et ses enfants ; ils doivent être au château, Hans les a prévenus.

Un autre messager s'éloigna.

— Qu'on se rende, reprit encore Otto, dans l'appartement de madame de Laurens ;

il y a là une enfant qui passe pour la fille de sa servante, et dont la place est marquée parmi nous.

Sara ne pouvait plus pâlir.

Au moment où le troisième Allemand allait franchir le seuil, Rodach le rappela du geste, et lui dit quelques paroles à voix basse; Sara crut entendre le nom de son mari.

Quelques minutes après, tous ceux qu'on avait mandés arrivèrent successivement. Chaque fois que la porte s'ouvrait, on entendait un cri de surprise et de terreur, puis le silence régnait de nouveau dans la chambre, parce que ceux qui venaient d'entrer restaient, comme les autres spectateurs de cette scène sanglante, saisis par la stupeur et muets.

On vit arriver la famille d'Audemer, les Regnault, suivis par la fille de Hans Dorn, et la petite Galifarde que conduisait le paysan Gottlieb.

Tout le monde se rangea, immobile, le plus loin possible des cadavres.

Il n'y eut que la mère Regnault qui vint s'agenouiller auprès de son fils en pleurant.

Elle mit la main sur le cœur du chevalier, qui ne battait plus. Sa poitrine affaiblie rendit une plainte. Elle baisa le front du mort avec une tendresse passionnée, et resta sans mouvement ni voix au milieu de la chambre.

Les autres attendaient sous le poids d'une horreur commune; personne n'osait ni interroger ni plaindre.

Franz regardait de tous ses yeux, et en était encore à se demander si ce n'était point le plus bizarre de tous les songes.

Au milieu du silence profond qui régnait dans la chambre, la voix du baron s'éleva sonore et calme.

— Il y a vingt ans, dit-il, ces hommes qui sont morts maintenant ont assassiné toute une noble famille, Ulrich de Bluthaupt, Gunther de Bluthaupt, et sa femme la comtesse Margarethe... Il est ici un cinquième coupable qui m'écoute, et qui pourrait dire si mes paroles sont vérité ou mensonge.

Le vieux Moïse joignit les mains comme pour implorer pitié, et murmura :

— Seigneur! Seigneur!... c'était pour mes pauvres enfants!

— Le poignard des meurtriers, reprit Rodach, s'arrêta devant un berceau où dormait le dernier héritier de Bluthaupt.

« Le fils de Gunther et de Margarethe fut sauvé.

« Comtesse Hélène, vos frères avaient à venger trois meurtres; mais ils prennent le ciel à témoin que ce n'est point la vengeance... »

Il montra du doigt les cadavres des quatre associés.

— Tant que ces hommes auraient vécu, poursuivit-il, une menace serait restée suspendue sur la tête du dernier comte. Les bâtards d'Ulrich se sont mis bien des fois entre le trépas et sa poitrine... Mais qui sait si les bâtards d'Ulrich vivront longtemps encore? Il fallait que Gunther de Bluthaupt pût marcher dans la vie sans trouver un piége ouvert au-devant de chacun de ses pas!

Franz écoutait, dévorant chacune de ses paroles.

Les assistants retenaient leur souffle, accablés pour ainsi dire sous la solennité de ce moment.

Esther et Abel baissaient la tête; Sara se forçait à garder une attitude de défi.

Jean Regnault ouvrait de grands yeux; une lueur se faisait dans l'intelligence émue de Denise.

Geignolet, accroupi derrière sa mère, tendait le cou pour avancer sa tête difforme et stupide, afin de regarder de plus près les cadavres, et il grommelait :

— Oh! oh! quatre d'un coup! et le monsieur à la perruque y est.

Nono, la petite Galifarde, glissait ses regards timides vers Sara qui ne la voyait point et tremblait, soutenue par Gertraud.

A part la voix du bâtard de Bluthaupt, on n'entendait dans la chambre que les sanglots de la mère Regnault qui priait pour son fils.

— Mais, murmura la vicomtesse, savez-vous donc où est le fils de ma sœur?

— Je le sais, répondit le baron, et depuis vingt ans mes frères et moi nous veillons sur lui.

« La justice humaine est impuissante parfois; s'il y a crime à vouloir la suppléer, que Dieu nous juge!

« Ce que nous avons fait, mes frères et moi, nous l'avons fait avec réflexion et volonté. Les fosses de ces hommes sont creusées d'avance sous la chapelle. »

Il se tourna vers le lit de Franz, qui était couché tout habillé sur les couvertures.

— Levez-vous, Gunther de Bluthaup! dit-il...

Au dehors, et dans le reste du château, il y avait grand tumulte.

Au dehors, les paysans rassemblés sur l'esplanade considéraient, depuis le commencement de la nuit, dans une attente superstitieuse, cette lueur qui brillait à la fenêtre de l'ancien laboratoire du comte de Gunther, au sommet de la tour du Guet.

Madame de Laurens avait deviné juste. Une rumeur avait été répandue dans le pays, qui annonçait pour cette nuit même des événements extraordinaires.

Les anciens tenanciers de Bluthaupt, opprimés par les Geldberg, ne demandaient qu'à espérer un changement de maîtres.

Ils étaient là, se disant que l'*âme de Bluthaupt* n'avait pas reparu depuis plus de vingt ans au sommet de la tour du Guet.

C'était assurément un signe et une promesse!

Tout à coup, tandis qu'ils causaient légendes et vieilles traditions, une lumière plus vive se fit aux fenêtres du donjon, mais ce n'était plus au sommet de la tour : la fenêtre éclairée était celle de l'avant-dernier étage.

La lueur grandissait cependant, et augmentait d'intensité. Ce fut bientôt comme un incendie, et sur ce fond ardent deux ombres noires semblaient s'agiter comme des démons dans le feu de l'enfer.

Il ne vint à l'esprit de personne que cet incendie pût être un accident naturel. L'imagination des bonnes gens voguait en pleine fantaisie. Minuit venait de sonner au beffroi du château : c'était l'heure des choses de l'autre monde

Les anciens tenanciers de Bluthaupt éprouvèrent une sorte de consternation à voir la fumée épaisse qui entoura bientôt le vieux donjon. A cette tour s'attachait pour eux un mystérieux respect; c'était comme la partie sacrée de l'antique manoir.

Mais une voix s'éleva au milieu de la foule :

— Ce sont les péchés de notre seigneur le comte Gunther, dit-elle ; quand la chambre où il menait ses maléfices sera brûlée, Satan n'aura plus où mettre le pied dans le bon château de Bluthaupt.

On se signa ; et l'on attendit avec une impatience croissante, comme si cet incendie eût été le premier acte du mystère annoncé.

A l'intérieur du manoir, les valets s'agitaient pour éteindre le feu. La chasse était rentrée, on avait des bras tant qu'on voulait. La seule chose qui pût étonner, c'est que les maîtres du château ne se montraient point.

Tout en cherchant à éteindre le feu, on fit main basse sur Mâlou et Pitois, qu'on avait trouvés sur le théâtre de l'incendie.

Ces drôles prétendaient avoir reçu des Geldberg eux-mêmes mission de mettre le feu parce qu'il y avait des bandits cachés à l'étage supérieur

On peut juger s'il était possible de les croire ! Le plancher de ce dernier étage venait d'ailleurs de s'écrouler, et l'on n'avait trouvé nulle trace de ces prétendus bandits.

Mâlou et Pitois furent mis en lieu sûr, en attendant que la justice prononçât sur le mérite de leur système de défense.

Franz était debout auprès du bâtard de Bluthaupt.

Son regard se baissait. Il y avait sur ses traits une émotion profonde, mais son attitude était fière et digne.

On avait enlevé les corps des quatre associés pour les porter sous la chapelle.

Hermann, Gottlieb et les autres Allemands du Temple essuyaient le plancher sanglant.

— Mosès Geld, dit le baron de Rodach, reconnaissez-vous ce jeune homme pour l'enfant de Gunther de Bluthaupt et de la comtesse Margarethe?

Le vieillard roula ses petits yeux gris, et garda le silence.

— Mosès Geld, reprit Rodach, je vous ai laissé la vie parce qu'un ange s'est mis entre mon épée et vous, et aussi parce qu'il me fallait un témoin des choses passées depuis vingt ans; mais j'ai contre vous, sachez-le, des armes plus terribles que l'épée elle-même ! Reconnaissez-vous ce jeune homme pour le fils de Gunther de Bluthaupt et de la comtesse Margarethe ?

Sara se tourna vers son père comme pour l'endurcir dans son refus ; mais le vieillard se souvenait de la scène de la Rotonde : il était subjugué.

— Oui... répondit-il d'une voix à peine intelligible.

La vicomtesse et Julien firent un mouvement; jusque-là ils avaient douté encore. Le trouble de Denise la faisait plus charmante. L'impression d'horreur éprouvée en entrant dans cette chambre avait fui. Elle ne songeait plus qu'à Franz: elle le contemplait à la dérobée, mille fois heureuse des dangers évités. Elle avait le cœur gros d'espoir et d'allégresse.

Un monde de pensées s'agitait dans le cerveau de Franz.

Le baron de Rodach poursuivit :

— Nous avons ici trop de témoins pour que vous puissiez reprendre la parole prononcée, Mosès Geld, et ceci vaut un acte de naissance, car vous seul désormais aviez intérêt à nier la vérité. Maintenant il va sans dire que le fils de Bluthaupt doit rentrer dans l'héritage de ses pères.

Il y eut un regard échangé entre Abel, Esther et Petite.

— Le fils de Bluthaupt, comme vous l'appelez, répliqua cette dernière, aura le château de Geldberg et le château de Rothe.

— Cela ne suffit pas, dit le baron ; Bluthaupt possédait tout le pays entre Esselbach et Obernburg. Il faut que la restitution soit complète.

Sara laissa échapper un geste de colère contenue.

— Notre fortune entière n'y suffirait pas, monsieur, murmura timidement Abel.

— Il le faut! répéta Rodach.

Puis il ajouta en étendant le doigt vers la pendule :

— Le temps me presse, je vous donne une minute pour vous consulter ; madame de Laurens, qui connaît le contenu de certaine cassette, pourra vous fournir d'excellents conseils.

Esther, Abel et Sara profitèrent de la permission, et se prirent à parler à voix basse

Tandis qu'ils s'entretenaient, le vieux Moïse de Geldberg quitta son coin tout doucement, et se glissa au milieu d'eux à pas de loup.

— Mes enfants! mes pauvres enfants! dit-il, ne refusez rien à cet homme, qui est puissant et impitoyable!

Esther et Abel hésitaient.

— Nous laisser dépouiller ainsi! pensa tout haut madame de Laurens, les sourcils froncés et les dents serrées.

— Écoutez, reprit le vieux Geldberg dont la voix tremblante était pleine de caresses; si vous saviez comme je vous aime, mes pauvres enfants! Allez! vous ne serez pas pauvres encore! Il me reste quelques centaines de mille francs cachés quelque part, je ne garderai rien pour moi, rien! je vous donnerai tout!

— Eh bien? dit M. de Rodach.

— Ils acceptent! répondit précipitamment le vieux Geldberg.

Le silence de la famille ratifia ces paroles.

Les yeux du baron, qui se fixaient en ce moment sur le vieillard, eurent une expression de pitié. Mais ce ne fut qu'un instant, et il reprit bientôt son air impérieux et froid.

— Reste une question à résoudre, poursuivit-il; ces quatre hommes que la justice de Bluthaupt a mis à mort, il faudra expliquer leur disparition.

— Il me semble que vous seul... commença madame de Laurens.

— Vous vous trompez, interrompit Rodach; c'est encore vous que cela regarde; entendez-moi bien, et n'essayez pas de discuter! Ce vieillard est sujet à des accès de folie.

Mosès Geld se redressa.

— Vous le ferez enfermer, poursuivit Rodach, et comme on met tout ce qu'on veut sur le compte d'un homme frappé de démence...

Moïse baissa la tête de nouveau; il avait compris : ses enfants allaient être ses juges.

Ceux-ci reculaient presque devant cet excès d'infamie.

— Monsieur! monsieur! dit Abel.

— Je vous le demande à vous-mêmes, interrompit encore Rodach : est-ce un homme sain d'esprit que ce millionnaire, ayant nom M. de Geldberg, qui va vendre des haillons et prêter à la petite semaine, sous le sobriquet d'Araby, dans la Rotonde du Temple?

A ce nom d'Araby, Hans, Gertraud et tous les Allemands de Paris ouvrirent de grands yeux.

Esther et Abel levèrent sur le vieillard un regard interrogateur.

Moïse, immobile et comme pétrifié, ne niait pas...

Sara s'était redressée. Ses yeux, où brûlait un feu sombre, se fixaient sur son père.

— Ah! dit-elle d'une voix sourde, c'est vous qui êtes Araby!

Plus rapide que la pensée, elle s'élança vers la petite Galifarde qui essayait de se cacher derrière Gertraud, et l'entraîna jusqu'auprès du vieillard.

— Est-ce vrai, Judith? demanda-t-elle.

— Oui, répondit tout bas l'enfant.

Sara lui arracha le fichu de soie qui se nouait autour de son cou, et la poitrine de la petite fille apparut, portant encore les marques de la cruauté du juif.

Il y avait un râle dans la gorge de Sara; elle écumait de fureur.

XIX

LA JUSTICE DE DIEU

Le regard de madame de Laurens erra, sanglant et sombre, de la poitrine blessée de l'enfant au visage épouvanté du juif.

— C'est vous qui avez fait cela ! prononça-t-elle avec effort; on dit qu'elle va mourir ! c'est vous qui l'aviez tuée ! Ah ! je ne suis pas la fille d'Araby, le vendeur de haillons ! Qu'importe à mademoiselle de Geldberg qu'on mette à Charenton un usurier du Temple !

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes.

— Sara ! balbutia-t-il; ma petite Sara chérie ! c'était pour vous !

Il essaya de lui prendre la main; madame de Laurens le repoussa d'un geste impitoyable

— Vous êtes fou, dit-elle.

Alors le malheureux vieillard, la joue pâle et les mains jointes, se traîna vers ses deux autres enfants, qui détournèrent la tête.

Les témoins de cette scène avaient froid jusqu'au fond du cœur.

Moïse de Geldberg resta un instant comme atterré; puis ses yeux, mouillés de pleurs encore, se levèrent au ciel.

— C'était pour eux, mon Dieu, ce que j'ai fait ! murmura-t-il; pour eux, toute une vie d'efforts et de crimes ! Seigneur ! Seigneur ! écoutez la voix d'un père ! Enfants ingrats, je vous maudis !

Sa taille chancelante s'était redressée ; si bas qu'il fût tombé, il y avait en lui à cette heure quelque chose d'austère et de solennel.

Esther et Abel demeuraient immobiles et muets. Sara, haussant les épaules avec raillerie devant la malédiction paternelle, voulut se retourner vers sa fille.

Mais l'enfant, qui n'avait rien appris, avait la science du cœur. Elle sentait ce qu'il y avait d'horrible dans cette fille reniant son père.

La blessure qui venait de frapper Mosès Geld fit saigner le cœur de madame de Laurens à son tour.

Elle vit son enfant qui la fuyait avec effroi et dégoût.

A ce coup, et pour la première fois peut-être, sa conscience parla; on la vit devenir pâle, et son regard eut un voile.

Sans savoir, elle murmura ce qu'avait dit son père :

— Ma fille ! c'était pour toi !

Elle était au milieu de la chambre, seule et comme abandonnée.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et la dernière personne mandée par le baron de Rodach entra.

C'était l'agent de change Léon de Laurens, qui traversa la chambre à pas lents et vint se placer à côté de sa femme.

Il lui toucha l'épaule du doigt.

Sara se retourna.

Un instant ils demeurèrent muets et face à face ; leurs prunelles se choquaient.

M. de Laurens n'était plus le même homme. Son visage était sévère. Il avait l'air d'un maître et d'un juge.

Sara essaya d'abord de soutenir son regard, puis sa paupière se baissa.

— Madame, lui dit l'agent de change, je ne vous aime plus.

Il y avait dans ces paroles tout un avenir de châtiment terrible.

. . . .

Les invités de Geldberg se disaient, en traversant les corridors du château, que l'hospitalité de leur amphitryon était prodigue.

Le dernier acte de la fête devait être la chasse aux flambeaux. Cette chasse terminée, voilà qu'on annonçait encore autre chose!

Il s'agissait d'une cérémonie solennelle; on parlait d'un fils de Bluthaupt retrouvé : un vrai roman!

Les portes de la chambre de Franz étaient toutes grandes ouvertes, et les hôtes de Geldberg y entraient en foule.

Le jeune M. Abel disait à haute et intelligible voix :

— Notre vénéré père a enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis si longtemps, le fils de Gunther de Bluthaupt, son bienfaiteur et son ami!

Franz était debout sur l'estrade, devant le lit. Autour de lui, les anciens tenanciers de sa famille, qu'on avait introduits au château, s'agenouillaient et rendaient hommage.

Quand le dernier vassal se fut relevé, on vit sortir de l'oratoire Albert et Goëtz, vêtus de leurs manteaux rouges. Ils se rangèrent auprès d'Otto, et tous trois, l'épée nue à la main, mirent un genou en terre.

Aux extrémités de la salle, on n'entendait pas ce qu'ils disaient, mais on vit le jeune comte Gunther de Bluthaupt les relever tous les trois et se jeter dans leurs bras tour à tour.

— Ma parole! dit Mirelune, c'est presque touchant!

— Peuh! fit le vaudevilliste; un enfant perdu qu'on retrouve! ça court les rues!

— On parle d'un million de rentes! chuchotait madame la marquise de Beautravers.

Madame la duchesse de Tartarie s'essuyait les yeux en pensant au roi de Rome.

Madame d'Audemer cependant, avec son fils et sa fille, s'était approchée de Franz.

Julien serra la main de son ancien ami d'un air embarrassé.

— Comte, dit madame d'Audemer avec la grâce noble qu'elle avait quand elle voulait, je n'ai point oublié que je suis Bluthaupt. Vous êtes le chef de la famille : c'est à vous qu'il appartient de marier mademoiselle d'Audemer.

Franz et Denise souriaient, le rouge au front et la joie dans le cœur.

A l'autre bout de la chambre, le bon marchand d'habits Hans Dorn joignait les mains de Gertraud et de Jean Regnault. Nono la petite Galifarde faisait partie de ce groupe, où elle avait un père et une sœur.

Il y avait déjà longtemps que l'illumination s'était éteinte peu à peu dans la campagne endormie.

Aucune lumière ne brûlait plus aux fenêtres du château de Bluthaupt.

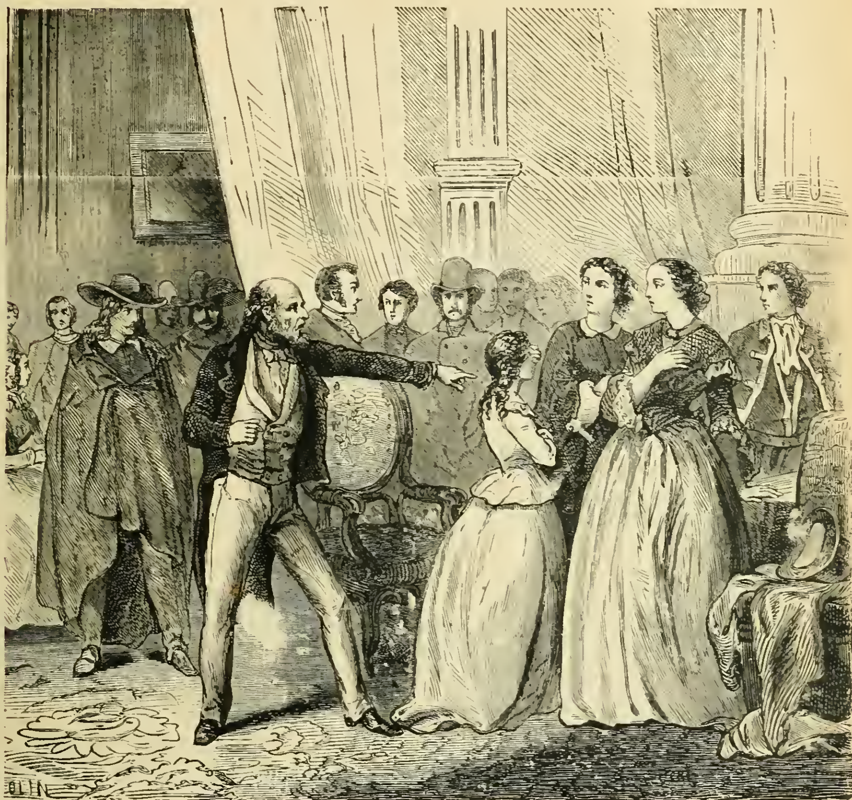
Le crépuscule du matin qui allait poindre mettait des couches moins sombres à l'horizon du côté de l'orient.

Derrière le château, à la place où s'était tiré le feu d'artifice quelques jours auparavant, un bruit se fit parmi le silence profond qui régnait aux alentours.

Il y avait une oreille ouverte pour entendre ce bruit. On voyait une forme blanche à la fenêtre de Lia de Geldberg.

Presque immédiatement au-dessous de cette fenêtre, trois hommes apparurent successivement sur la petite plate-forme où nous avons vu naguère les bâtards de Bluthaupt former une sorte d'échelle humaine pour détourner un mortel danger de la tête de Franz.

Par rapport aux fenêtres du château, les trois hommes qui venaient de se montrer



Enfants ingrats, je vous maudis!... (Page 359, col. 1.)

sur la plate-forme étaient masqués par la saillie du roc.

Ils descendirent jusqu'au fond de la douve, et gravirent la rampe opposée.

Hans Dorn était sur la pelouse, tenant par la bride trois chevaux tout équipés.

Il tint successivement l'étrier à chacun des trois hommes, et leur baisa la main respectueusement.

— Que Dieu vous garde, mes gracieux seigneurs! dit-il avec tristesse.

Les trois hommes poussèrent leurs chevaux en criant un adieu.

A cet adieu, il y eut comme un écho faible et plaintif du côté du château de Bluthaupt.

Et la forme blanche qui était à la fenêtre de Lia sembla s'affaisser sur elle-même; on ne la vit plus.

Les trois hommes galopaient en silence dans la direction d'Obernburg.

ÉPILOGUE

MAITRE BLASIUS

On était au dernier jour du mois de février. Six heures venaient de sonner à l'horloge enrouée de la prison de Francfort-sur-le-Mein.

Maître Blasius, le geôlier en chef, dînait tout seul d'un air bien mélancolique, et trouvait à peine la force de se verser de temps à autre quelque ample rasade de vin du Rhin.

Il se disait :

— Ce n'étaient que des bâtards, après tout! et le sang de Bluthaupt était mélangé dans leurs veines! C'est égal! je ne m'attendais pas à cela... Mettre ainsi dans l'embarras un vieux serviteur de la famille!

Il poussa un gros soupir, et but un grand verre.

— J'ai retardé tant que j'ai pu! reprit-il : mais la visite se fera demain, c'est bien sûr! et ils ne seront pas là! Morbleu! c'est que le sénat est bien capable de me planter dans une cellule à leur place!

Il repoussa son assiette et mit sa tête entre ses deux mains.

— Ah! maître Blasius! maître Blasius! murmura-t-il d'une voix gémissante, votre bon cœur vous a fait faire bien des sottises en votre vie!

— On vous demande, maître Blasius! dit en ce moment un guichetier qui montra sa tête à la porte.

— Qu'on entre! répondit le geôlier en chef avec l'insouciance du découragement.

La porte s'ouvrit tout à fait, et trois hommes vêtus de longs manteaux écarlates entrèrent.

Ils demeurèrent tous trois debout au-devant du seuil, et l'un d'eux dit :

— Le trentième jour n'est pas encore achevé, maître Blasius.

Le geôlier en chef se frotta les yeux. Sa débonnaire figure peignit l'étonnement et la joie.

— Je savais bien qu'ils reviendraient, les excellents garçons! s'écria-t-il. Bonsoir, Otto, mon maître! bonsoir, Albert et Goëtz, mes joyeux amis! Ah! ah! ce n'est pas moi qui aurais douté un seul instant de votre parole!

Il se leva pour aller toucher la main des trois frères.

— Et vous voilà bien fatigués, mes fils! reprit-il en mettant un verrou à la porte derrière eux. Morbleu! il ne sera pas dit que je vous aurai laissé rentrer dans votre cellu-

les sans boire un coup à votre bienvenue! Asseyez-vous là tous les trois, et trinquons comme de vrais Allemands!

Les trois frères prirent place. Maître Blasius alla chercher dans une armoire deux couples de flacons de vin du Rhin.

— Nous avons le temps, poursuivit-il, et pourvu que vous dormiez demain matin dans vos lits, tout ira bien, j'en réponds.

Il emplit les verres à la ronde, et but coup sur coup à la santé d'Otto, son maître, et à celle de ses joyeux amis Albert et Goëtz.

Ces trois rasades achevèrent de le mettre en belle humeur.

— Meinherr Otto, dit-il, j'ai passé de tristes soirées depuis votre départ. Du diable s'il y a dans toute la prison un coquin d'assez bonne compagnie pour faire décemment ma partie d'impériale! Ah! vous êtes d'aimables compagnons, mes fils! Vive le seigneur Otto pour la sagesse, Goëtz pour la bouteille, et Albert pour la petite histoire d'amourette! Buvez, mes enfants, buvez; vous êtes ici chez vous, morbleu! et je parie bien que vous n'êtes pas fâchés de revoir un vieux camarade!

Ceci était au moins douteux.

Maître Blasius, cependant, joignait l'exemple au précepte, et buvait en conscience.

Tout à coup il se frappa le front.

— Ah çà! dit-il, j'y pense... vous n'étiez pas partis d'ici seulement pour vous promener, mes garçons... vous vouliez ramener un Bluthaupt dans le château de ses pères... Je suis curieux de savoir ce qui est advenu de tout cela!

— Si nous avions échoué, maître Blasius, répondit Otto, vous ne nous verriez pas ce soir à votre table, car nous serions morts tous trois à la tâche.

Le geôlier ouvrit une large bouche, et posa son verre sur la table.

— Ah! ah! dit-il, vous avez gagné la bataille!... et il y a un comte entre les murs du vieux schloss!...

— Un vrai comte, maître Blasius, jeune, beau, brave et riche!

La figure du geôlier changea. Parmi la familiarité protectrice de ses manières, on vit poindre un commencement de respect.

— De sorte que, murmura-t-il, si vous étiez libres une fois, vous ne seriez plus des aventuriers sans feu ni lieu, mes chers maîtres...

A cette question indirecte, aucun des trois frères ne répondit.

Le vieux Blasius avala son verre et se gratta le front. Il avait évidemment quelque chose en tête.

— Après tout, grommela-t-il en se parlant à lui-même, c'est un vil métier que celui de geôlier, quand on a eu l'honneur de porter la chaîne d'argent au service des comtes!... Dites-moi, mes maîtres, pensez-vous que Bluthaupt aurait quelque bonne volonté pour un vieux serviteur de son père?

— Je le pense, répondit Otto qui échangea avec ses frères un rapide regard.

Jusqu'alors la physionomie des trois bâtards avait peint uniformément l'insouciance froide du courage résigné. Leurs yeux s'éclairèrent en ce moment, comme si un rayon d'espoir eût réchauffé leur apathie.

— Buvez! reprit le geôlier en chef, ma foi! je pense de temps en temps aux choses du passé... l'air libre de nos forêts du Wurtzbourg vaut mieux que la lourde atmosphère de la prison, n'est-ce pas, mes maîtres?

Il fronça le sourcil, et donna un coup sur la table.

— Je devrais dire notre prison, ajouta-t-il avec un mouvement de colère ; car je suis captif, moi aussi, de par tous les diables !... Je voudrais bien savoir si Bluthaupt a un majordome au château.

— Pas encore, que je sache, répliqua Goëtz.

Le vieux Blasius sourit dans sa barbe, comme s'il eût caressé chèrement une pensée amie.

— Oh ! oh ! reprit-il, vous êtes de bons seigneurs, vous trois !... et je suis sûr que vous donneriez volontiers un coup d'épaule à un pauvre diable qui ne vous a jamais fait de mal !...

Son accent était de plus en plus respectueux.

— Est-ce que vous avez quelque chose à nous demander, maître Blasius ? dit Otto.

— On ne sait pas, mon gracieux seigneur ; l'âge vient... et j'ai la fantaisie de mourir au pays... Voyons ! parlez-moi franc comme de vrais gentilshommes !... le fils de votre sœur vous aime-t-il assez pour me rendre, à votre prière, ma place de majordome ?

— Assurément, répliquèrent à la fois Albert et Goëtz.

Otto ajouta de sa voix grave qui éloignait jusqu'à l'idée du mensonge :

— S'il ne vous faut que cela pour être heureux, maître Blasius, je prends sur moi de vous promettre l'emploi de majordome au château de Bluthaupt.

Le vieux geôlier prit son verre, puis il le repoussa ; il était ému, et il hésitait grandement. Au bout de quelques secondes de silence, il ôta son bonnet et mit ses deux coudes sur la table.

Ses yeux clignèrent souriants, tandis qu'il regardait les trois frères en face.

— Si c'est comme cela, mes gracieux seigneurs, dit-il enfin, vous pourrez bien vous évader encore une fois... Mais vous ne partirez pas seuls, si vous daignez admettre un pauvre vieillard à l'honneur de votre compagnie...

FIN DE LA SEPTIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.





